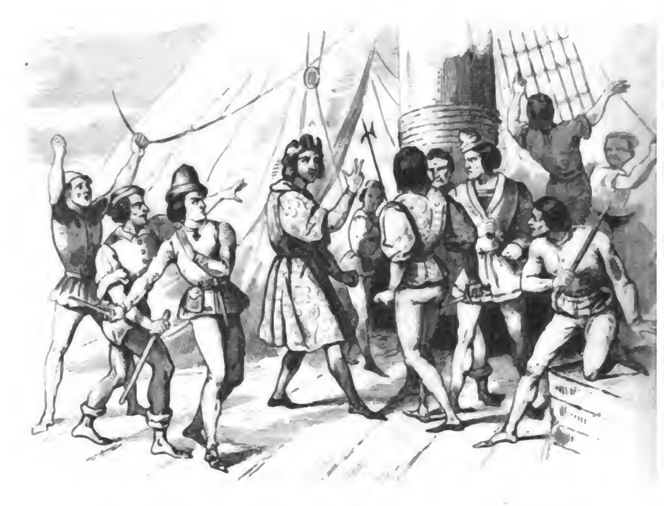





HAB
Google





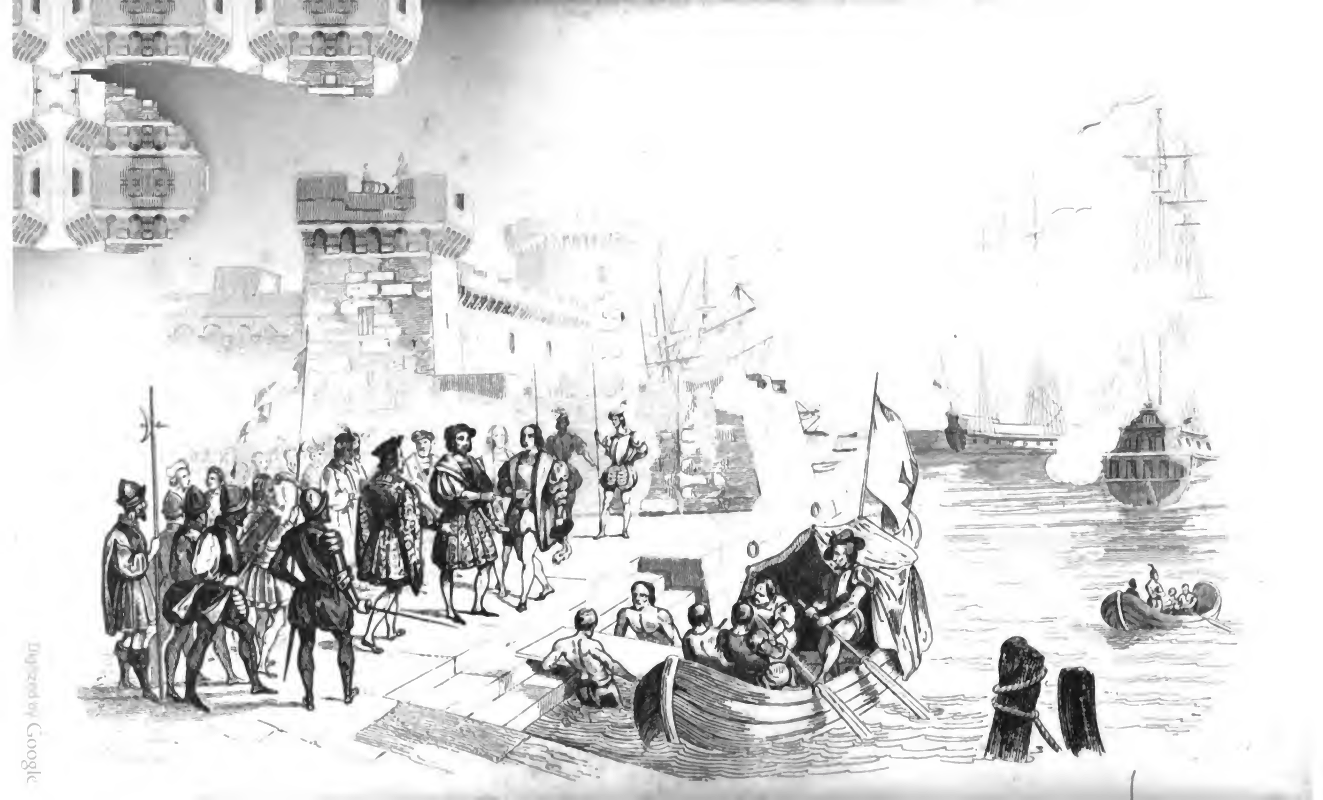
HISTOIRE PITTORESQUE

DES VOYAGES.

LES DEUX AMÉRIQUES, etc.

PARIS. EVERAT, Imprimeur, rue du Cadran, 16





L'AMÉRIQUE

SEPTENTRIONALE ET MÉRIDIONALE

OU

DESCRIPTION DE CETTE GRANDE PARTIE DU MONDE,

COMPRENANT :

L'AMÉRIQUE RUSSE, LA NOUVELLE-BRETAGNE, LA BAIE D'HUDSON, LE LABRADOR, TERRE-NEUVE, LE CANADA, LES ÉTATS-UNIS DU NORD, LES ÉTATS-UNIS MEXICAINS, LA RÉPUBLIQUE DE GUATIMALA, LES ANTILLES, LES LUCAYES, LES RÉPUBLIQUES DE COLOMBIE, DU PÉROU, DU CHILI, LA PATAGONIE, BUENOS-AYRES OU LA PLATA, LE PARAGUAY, L'EMPIRE DU BRÉSIL, LES GUYANES, UN EXTRAIT DES VOYAGES AU PÔLE BORÉAL; ET ENFIN L'ISLANDE, LE GROENLAND, LE SPITZBERG, etc

AVEC

Un précis de la découverte, de la conquête et de l'origine des anciens peuples; de leurs mœurs, usages, coutumes et religions. — Les arts, sciences, commerce, manufactures et gouvernemens divers dans leur état actuel; les productions naturelles, les curiosités, etc., etc.

TIRÉ OU TRADUIT DES HISTORIENS ET DES VOYAGEURS FRANÇAIS ET ÉTRANGERS LES PLUS CÉLÈBRES JUSQU'À NOS JOURS,

ET MIS EN ORDRE,

Par une Société de Géographes et d'Hommes de lettres.

Un seul volume,

ORNÉ DE GRAVURES.





A PARIS,

CHEZ ÉTIENNE LEDOUX, ÉDITEUR, RUE GUÉNÉGAUD, N° 9.

1835.



AVERTISSEMENT.

On aime généralement la lecture des voyages, surtout de ceux dans les contrées lointaines. En effet, ils offrent le tableau de mœurs, de coutumes et d'usages souvent différens des nôtres, une grande variété de récits, des faits nouveaux, instructifs, curieux ou intéressans, qui étendent nos connaissances et charment nos loisirs. C'est, avec le théâtre et les bons romans, le genre de littérature le plus en possession de plaire, d'attacher et d'émouvoir, en même temps qu'il fournit une plus ample instruction que les deux autres.

Mais ce goût serait fort dispendieux à satisfaire, s'il fallait se procurer seulement les relations françaises, et alors encore on aurait le désagrément de rencontrer fréquemment la description des mêmes lieux et des mêmes objets, par divers auteurs, et on serait forcé de passer sans le lire, à moins d'être marin ou savant de profession, tout ce qui a rapport à l'art nautique, à l'astronomie, etc., parties scientifiques et non amusantes des voyages.

Pour obvier à ces inconvéniens, on a imaginé de faire des *Abrégés*. L'idée était bonne, sans doute, mais on en a étrangement abusé, et de nos jours ils sont devenus des *Bibliothèques* considérables, d'un prix élevé, où l'on désirerait peut-être un meilleur choix de voyages et une meilleure rédaction, plus de sobriété dans les détails, et surtout d'en voir bannis les répétitions, les doubles emplois, et enfin ces histoires fabuleuses échappées à la plume de voyageurs crédules ou amis du merveilleux, et dont le moindre tort est de multiplier sans utilité le nombre des volumes.

Il nous a donc semblé que, malgré l'existence de ces ouvrages, il manquait toujours aux gens du monde et aux jeunes gens, un RÉSUMÉ bien fait des expéditions célèbres et remarquables, tant nationales qu'étrangères, également éloigné de la prolixité de ces *Abrégés-bibliothèques*, et de la sécheresse de *certains Extraits* qui n'apprennent rien, ou faussent les idées; en un mot un RÉSUMÉ qui ne présente au lecteur judicieux que ce qu'il observerait avec plaisir en voyageant, et dont rien de vé-

ritablement utile ou d'agréable ne fût omis; que chaque partie du monde, contenue dans un seul volume, pouvant s'acquérir séparément, présente ainsi une économie considérable dans l'achat et dans la reliûre.

Nous avons la conviction de pouvoir atteindre à ces résultats et de remplir toutes ces conditions, riches que nous sommes des matériaux rassemblés par des rédacteurs instruits (1) et secondés par les procédés introduits depuis peu dans l'imprimerie, et qui permettent de faire entrer 8 ou 10 vol. in-8° ordinaire, dans un seul volume de format *Jésus*, sans qu'il en résulte de fatigue pour les yeux.

Bien que la généralité des lecteurs attache peu d'importance aux gravures dont on encombre aujourd'hui les livres, et préfère à cet accessoire de pur agrément un plus grand nombre de pages de texte, nous avons cependant cru bien faire en joignant quelques jolies figures à notre DESCRIPTION DES DEUX AMÉRIQUES, la plus complète qui aura encore existé dans ce genre.

Nous ferons de même pour les autres parties du monde, si le public accueille favorablement ce premier travail, que nous lui offrons avec confiance, parce qu'il est fait consciencieusement, et avec un grand respect pour les mœurs.

(1) Mais pour un travail du genre de celui-ci, où l'écrivain ne peut se livrer que rarement aux inspirations de son imagination, où tout le mérite consiste à bien choisir ses auteurs, à reproduire avec précision et clarté leurs récits, leur science et leurs beautés, nos collaborateurs ayant pensé qu'il y aurait plus d'amour-propre que de vraie gloire à signaler leurs noms au public, nous avons dû respecter cette modestie, assez rare, et leur conserver l'*incognito*.

Paris, juin 1835.

ET. LEDOUX.

FRONTISPICE



HISTOIRE PITTORESQUE

DES VOYAGES.

AMÉRIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

CHRISTOPHE COLOMB.

Il est fort remarquable, sans doute, que les deux entreprises qui honorent le plus l'esprit humain aient été conçues et exécutées à peu près à la même époque; de voir d'un côté les Portugais, sous la conduite de Gama, découvrir des terres nouvelles au-delà des mers d'Afrique; et de l'autre les Espagnols, se confiant aux paroles de Colomb, accompagner ce chef intrépide à travers l'Océan, jusqu'à l'hémisphère inconnu qu'il leur avait annoncé. Qu'ils sont grands dans l'histoire les noms de Colomb et de Gama! Jamais on n'a rien imaginé, rien exécuté de plus mémorable; jamais le génie en aucun genre n'a si puissamment influé sur les destinées de l'univers et sur les générations futures. Ainsi l'homme, cette créature faible et audacieuse, s'est porté en même temps, du pas le plus hardi, vers les deux extrémités opposées du globe qui lui fut assigné pour demeure... En le suivant dans ses immenses conquêtes, des prodiges de valeur et de courage, les traits inouïs de cruauté nous conduiront trop souvent de l'admiration à l'horreur... Ne nous hâtons point d'aller au-devant de ce spectacle étonnant, épouvantable, dont nous aurons à gémir. Ne songeons encore qu'à ce fameux Génois qui nous a frayé le passage de ces mers long-temps ignorées. Nous ne le verrons pas mieux traité que le premier navigateur qui pénétra jusqu'à l'océan Indien. On porta l'injustice à son égard jusqu'à lui refuser l'honneur de sa découverte. Un destin cruel et bizarre n'a pas permis qu'il laissât son nom à cette terre qu'il nous avait donnée! On rappela quelques passages des anciens qui semblaient indiquer l'existence d'un monde antipode. Et qu'importe? Colomb en est-il moins admirable? Le merveilleux ne consistait pas à imaginer qu'un tel monde pouvait exister, mais à entreprendre de le découvrir. Le grand homme est celui qui a dit: « Venez, suivez-moi. Je serai votre guide dans une mer inconnue et dans l'immensité de l'Océan. Venez, et nous voguerons vers ce monde que nul n'a vu, et que je m'engage à vous faire voir. »

Le lieu de la naissance de Colomb a été le sujet de beaucoup de recherches et de discussions. La gloire de le compter au nombre de ses concitoyens, revendiquée par plusieurs villes, est restée à celle de Gênes. Il paraît que ses ancêtres perdirent leur fortune dans les guerres de la Lombardie, et cherchèrent à la réparer par le commerce maritime. Son père, qui exerçait à Gênes une profession manuelle, envoya cet aîné de quatre enfans faire ses humanités à Pavie. Il les interrompit jeune, cependant, pour se livrer à l'étude de la géographie et de la marine, vers laquelle un penchant irrésistible l'entraînait, et qu'il devait illustrer par ses immortels travaux. Il dit dans sa lettre au roi Ferdinand, lorsqu'il lui exposa son plan: « Je navigue dès l'âge de quatorze ans; il y en a quarante que je cours les mers; j'ai vu tous les pays; j'ai conversé avec un grand nombre de gens instruits dans toutes les professions; j'ai acquis quelque connaissance dans l'astronomie, dans la géométrie; je suis assez habile pour dessiner les cartes géographiques; je me

suis appliqué aux livres de cosmographie, d'histoire et de philosophie ; je me sens présentement porté à entreprendre la découverte des Indes. »

Mais que de difficultés n'eut-il pas à surmonter, que d'humiliations et d'ennuis n'eut-il pas à supporter avant de faire adopter son projet! La modicité de sa fortune l'empêchant de réaliser ses desseins, il lui fallait de puissans secours. Refusé par ses compatriotes, et ensuite par les Portugais, qui essayèrent de profiter des lumières qu'il leur avait communiquées à ce sujet, rebuté par les Espagnols et par les Français, traité de visionnaire et d'intrigant, ce ne fut qu'au bout de huit années de persévérance que son plan fut enfin goûté et adopté par l'Espagne. Il allait s'embarquer pour porter ses vues en Angleterre, lorsque Isabelle, reine de Castille, femme bien supérieure aux souverains de son temps, fit rappeler Colomb. Son juste ressentiment ne l'empêcha point de retourner sur ses pas, et l'accueil qu'il reçut à la cour effaça jusqu'au souvenir des chagrins qu'il y avait éprouvés pendant si long-temps.

Don Juan de Colonna, secrétaire-d'état, reçut ordre de lui expédier un brevet et d'autres pièces par lesquelles on lui accorda volontairement plus d'honneurs qu'il n'en avait désiré. Des lettres-patentes devaient le faire respecter de tous les princes du monde. Elles portaient l'injonction de ne point approcher de cent lieues des conquêtes du Portugal, ordre fort extraordinaire, et qui semble n'être qu'une formule politique, puisqu'on était fort loin de soupçonner alors que les Espagnols et les Portugais pussent jamais se rencontrer en venant des deux extrémités opposées. Colomb n'eut plus d'autre empressement que de se rendre à Palos, où les préparatifs étaient déjà commencés pour son armement. Les trois Pinçon frères, qui passaient pour les plus riches habitans et les plus habiles navigateurs du pays, engagèrent leurs personnes et une partie de leur bien dans la nouvelle expédition. On lui fournit deux caravelles. Il en équipa une troisième à ses frais qu'il monta, et qu'il nomma *la Sainte-Marie*. La première des deux autres était *la Pinta*, à laquelle il donna pour capitaine Martin-Alphonse Pinçon, et pour pilote François-Martin Pinçon, le plus jeune des trois frères; Vincent-Yanes Pinçon commanda la seconde, qui se nommait *la Nina*. L'équipage de ces trois navires n'était composé que de quatre-vingt-dix hommes, matelots et volontaires, les uns amis de l'amiral, d'autres qui avaient servi avec honneur dans la marine. On embarqua des provisions pour un an, et l'on mit à la voile un vendredi, 3 août 1492. Ce fut avec d'aussi faibles moyens qu'il commença ses grandes entreprises..... On arriva le 11 à la vue de la Canarie, dont on partit le 1er septembre, et quatre jours après, on jeta l'ancre à Gomère, où l'on prit des rafraîchissemens. Sur l'avis que Colomb eut dans cette île, que le roi de Portugal, jaloux de son accommodement avec l'Espagne, avait armé trois caravelles pour l'enlever, il se hâta de remettre à la voile.

Le 7 du même mois, il perdit de vue la terre des Canaries en gouvernant vers l'occident, où il se promettait de faire ses découvertes. Quelques-uns de ses gens, effrayés de se voir dans une mer immense, sentirent diminuer leur courage jusqu'à s'abandonner aux soupirs et aux larmes ; il leur fit honte de leur faiblesse, et les soutint par de magnifiques espérances. Le 15, à trois cents lieues de l'île de Fer, on vit tomber dans les flots, pendant la nuit, et dans un temps fort calme, une grande flamme au sud-est, à la distance de quatre ou cinq lieues des vaisseaux. L'équipage de *la Nina* vit un oiseau, qui fut nommé queue de jonc, parce qu'il avait la queue longue et fort menue ; le lendemain, on aperçut des herbes dont la couleur était mêlée de vert et de jaune, et qui paraissaient nouvellement détachées de quelque île ou de quelque roche. On en découvrit beaucoup plus le jour d'après, et la vue d'une petite langouste vive, qu'on y remarqua, fit juger que la terre ne pouvait être éloignée ; d'autres s'imaginèrent qu'on était proche de quelques terres submergées : cette idée fit renaître la frayeur et les murmures ; on observa d'ailleurs que l'eau de la mer était moitié moins salée. Pendant la nuit suivante, quantité de thons s'approchèrent si près des caravelles, que l'équipage de *la Nina* en prit un. L'air était si tempéré, qu'il ne paraissait pas différent de celui d'Andalousie au mois d'avril. Le 18, Alphonse Pinçon, qui s'était avancé avec sa caravelle, attendit l'amiral pour lui dire

qu'il avait vu quantité d'oiseaux qui tiraient vers l'occident, d'où il concluait que la terre ne pouvait pas être à plus de quinze lieues ; il s'imagina même l'avoir aperçue dans cet éloignement : mais Colomb l'assura qu'il se trompait, et que ce qu'il prenait pour la terre n'était qu'un gros nuage, qui ne fut pas en effet long-temps à se dissiper. Le vent était frais ; on avançait depuis dix jours à pleines voiles : l'étonnement de n'avoir depuis si long-temps que la vue du ciel et de l'eau faisait renouveler à tous momens les plaintes. L'amiral, se contentant d'observer tous les signes, avait toujours l'astrolabe devant lui et la sonde à la main. Le 19, on vit un alcatras ; et, vers le soir, plusieurs autres vinrent voltiger autour des caravelles. On fut consolé par un si bon signe ; et, dans l'opinion que la terre ne pouvait être fort loin, on jeta la sonde, avec toute la joie d'une vive espérance ; mais deux cents brasses ne firent pas trouver le fond ; on reconnut que les courans allaient au sud-est. Le 20, deux alcatras s'approchèrent de la caravelle de l'amiral ; on prit vers la nuit un oiseau noir qui avait la tête marquée d'une tache blanche et les pieds d'un canard. On vit quantité de nouvelles herbes ; mais, après les avoir passées sans aucun danger, les plus timides commencèrent à se rassurer contre cette crainte ; le lendemain, trois petits oiseaux firent entendre leur ramage autour des vaisseaux, et ne cessèrent point de chanter jusqu'au soir. Quelle apparence qu'ils fussent capables d'un long vol ! On fut porté à se persuader qu'ils ne pouvaient être partis de bien loin : l'herbe devenait plus épaisse, et se trouvait mêlée de limon : si c'était un sujet d'inquiétude pour la sûreté des caravelles, qui en étaient quelquefois arrêtées, on concluait du moins qu'on approchait de la terre. Le 21, on vit une baleine, et le jour suivant, quelques oiseaux ; pendant trois autres jours, un vent de sud-est causa beaucoup de chagrin à l'amiral ; il affecta néanmoins de s'en applaudir, comme d'une faveur du Ciel ; ces petits artifices étaient continuellement nécessaires pour calmer l'esprit de ses gens, dont la confiance diminuait tous les jours : heureusement il s'éleva, le 23, un vent d'est-nord-est qui le remit dans la route qu'il voulait suivre. On continua de voir plusieurs oiseaux de différentes espèces, et même des tourterelles qui venaient de l'occident.

Cependant la navigation avait duré trois semaines, et les apparences n'étant pas changées, on ne se croyait pas plus avancé que le premier jour. Cette réflexion, jointe à la crainte qu'un vent qui avait toujours été favorable pour aller à l'ouest ne rendît impossible le retour en Espagne, produisit tout d'un coup une révolution surprenante. La plupart furent pénétrés de frayeur en considérant qu'ils étaient au milieu d'un abîme sans fond et sans bornes, toujours prêt à les engloutir. Une idée si terrible s'étant répandue dans les trois équipages, on ne parla plus que de reprendre aussitôt la route de l'Europe. La cour, disaient les plus modérés, ne pourrait s'offenser qu'après avoir pénétré plus loin qu'on ne l'avait jamais fait avant eux, l'espérance leur eût manqué plutôt que le courage, et qu'ils eussent refusé de servir la folle ambition d'un aventurier qui n'avait rien à perdre ; d'autres s'emportèrent jusqu'à proposer hautement de le jeter dans les flots, et de dire en Espagne qu'il y était tombé par malheur. L'amiral comprit le danger de sa position ; mais, loin d'en être abattu, il rappela toute sa grandeur d'âme pour conserver un visage tranquille ; et, feignant de ne rien entendre, il employait tantôt les caresses, les exhortations et les raisonnemens ; tantôt la menace et l'autorité du roi, dont il était revêtu. Le 25, à la fin du jour, Pinçon s'écria : Terre ! terre ! et fit remarquer en effet, à plus de vingt lieues au sud-est, une épaisseur qui avait l'apparence d'une île. Cet avis, qui n'était qu'une invention concertée avec l'amiral, eut la force de calmer les mutins : leur joie devint si vive, qu'ils rendirent à Dieu des grâces solennelles ; et, pour les soutenir dans cette disposition, Colomb fit gouverner du même côté pendant toute la nuit ; ils furent détrompés le lendemain, en reconnaissant qu'on n'avait vu que des nuages ; mais les signes, qui reparurent heureusement à l'ouest, leur firent reprendre cette route avec moins d'inquiétude. On vit des poissons ailés, des dorades, des empereurs, et l'on reconnut que la violence des courans était fort diminuée. Colomb se fortifiait lui-même par tous ces signes, et n'apportait pas moins d'attention à ceux du ciel : il observa que pendant la nuit

l'aiguille variait de plus d'un quart de cercle, et que le jour elle demeurait fixe au nord. Les deux étoiles qu'on nomme les gardes étaient ensemble à l'occident pendant la nuit; et lorsque le jour commençait à paraître, elles se rencontraient au nord-est : il expliquait toutes ces apparences aux pilotes, qui en marquaient autant de crainte que d'étonnement, et la confiance qu'il trouvait le moyen de leur inspirer se communiquait aux équipages.

Le 1er d'octobre, un pilote jugea qu on était à cinq cent quatre-vingt-huit lieues des Canaries ; un autre, qu'il y en avait six cent trente-quatre ; et le troisième, qu'on n'en avait pas fait moins de six cent cinquante. Colomb était sûr d'en avoir fait sept cent sept : mais pour éloigner tout ce qui était capable de causer de l'effroi, il assura froidement que, suivant son calcul, il y en avait cinq cent quatre-vingt-quatre. Chaque jour de la semaine offrit de nouveaux signes. Le 8, au lever du soleil, on crut voir une terre ; et la petite caravelle, qui s'était plus avancée que les autres, tira un coup de canon avec d'autres marques de joie ; mais on reconnut encore que c'était une erreur causée par quelques nuages : les murmures et la mutinerie recommencèrent. L'amiral se vit plus en danger que jamais par le désespoir de ceux à qui les horreurs d'une mort prochaine, qui leur paraissait inévitable par la faim ou le naufrage, faisaient oublier les lois de l'honneur et de leur engagement. Les Pinçon mêmes se mirent du côté des mutins. Enfin, la révolte devint si générale, que, n'espérant plus rien de la sévérité ni de la douceur, Colomb prit le parti de faire aux plus furieux une proposition qui suspendit leurs emportemens. Il leur promit que, si dans trois jours la terre ne paraissait point, il reconnaîtrait qu'il les avait trompés, et qu'il s'abandonnerait volontairement à leur vengeance. Cette déclaration les toucha ; mais ils jurèrent aussi que, s'ils ne voyaient rien de certain après les trois jours, ils reprendraient la route de l'Europe (1). Colomb n'attendit pas que le troisième jour fût passé, pour déclarer que cette nuit même il comptait voir la terre. Il ordonna des prières publiques, après avoir recommandé aux pilotes d'être sur leurs gardes; il voulut que toutes les voiles fussent carguées, à l'exception d'un trinquette basse ; et, dans la crainte que les caravelles ne fussent séparées par un coup de vent, il donna des signaux pour se réunir. Enfin il promit qu'à la récompense ordonnée par leurs Majestés catholiques pour celui qui verrait le premier la terre, il joindrait une mante de velours.

Vers dix heures du soir, se trouvant dans le château-de-poupe, il découvrit une lumière. Aussitôt il fit venir secrètement Pierre Guttierez, ancien valet de la reine, qui crut la voir comme lui. Ils appelèrent ensemble Rodrigue Salcedo, contrôleur militaire de la flotte, qui ne distingua pas tout d'un coup; mais bientôt ils virent tous trois que cette lumière changeait de place. A deux heures après minuit, les matelots de *la Pinta*, qui avaient pris le devant, crièrent : Terre ! terre ! et donnèrent d'autres signes. Ils avaient découvert en effet la côte, dont ils n'étaient qu'à deux lieues. Celui qui l'aperçut crut sa fortune assurée ; mais sur le témoignage de Guttierez et de Salcedo, les dix mille maravedis furent adjugés à Colomb, auquel ils furent payés pendant toute sa vie.

Les premiers rayons du jour firent reconnaître une île, longue d'environ vingt lieues, plate et remplie d'herbes. *La Pinta*, qui avait continué d'avancer la première, attendit les deux autres caravelles, et tous les équipages se jetant à genoux devant Colomb, réparèrent, par des transports d'admiration et de respect, les chagrins qu'ils lui avaient causés. Cet étranger, qu'ils avaient traité avec tant de mépris, devint à leurs yeux le plus grand de tous les hommes, et les excès de leur joie furent portés jusqu'à l'admiration. Ce dut être un moment bien doux pour Colomb que celui où ses idées de découvertes furent enfin réalisées !

Il appela cette île San-Salvador ; mais son nom ancien de Guanahani (que les Anglais ont changé en celui *du Chat*) a prévalu. En continuant d'approcher, on vit bientôt le rivage bordé d'hommes entièrement nus et tatoués, qui donnèrent de grandes marques d'étonnement ; on fut informé dans la suite qu'ils avaient pris les trois caravelles pour des ani-

(1) Ce récit a trouvé des contradicteurs ; cependant s'il est en opposition avec le caractère ferme de Colomb, il est en rapport avec la situation extraordinaire où ce grand homme était alors.

eaux. L'amiral, se croyant dans l'Inde, leur donna le nom d'Indiens (1). Il se fit conduire à terre dans une barque armée, l'épée à la main et l'étendard déployé. Les commandans des deux caravelles suivirent son exemple, avec leurs enseignes. Tous les équipages, s'étant empressés de débarquer, baisèrent humblement la terre, et rendirent grâces au Ciel du succès de leur voyage. Chacun renouvela les témoignages de sa reconnaissance et de sa soumission à Colomb, en lui prêtant serment de fidélité sous le double titre de vice-roi et d'amiral. Ensuite, après avoir planté une croix sur le rivage, il prit possession de l'île pour la Castille, au nom de leurs majestés catholiques. Si l'on avait pu expliquer aux naturels du pays ce que c'était que cette prise de possession, il est probable qu'ils en auraient été encore plus étonnés que de tout ce qu'ils voyaient. Les insulaires observant qu'on écrivait dans cette cérémonie, s'imaginèrent qu'on jetait quelque sort sur eux et sur leur île; ils prirent la fuite avec une vive frayeur. Colomb les fit suivre. On en arrêta quelques-uns, qui furent comblés de caresses et de présens, et qui eurent aussitôt la liberté de rejoindre leurs compagnons. Cette conduite les rendit extrêmement familiers. Ils s'approchèrent des caravelles, les uns à la nage, d'autres dans leurs pirogues. Leurs cheveux étaient noirs, épais, et liés autour de la tête en manière de tresse; quelques-uns les portaient flottans sur leurs épaules; la plupart avaient la taille dégagée, les traits assez agréables, le front large et le visage peint d'une manière bizarre. Tandis que les Castillans admiraient leur figure, ces insulaires n'étaient pas moins émerveillés de voir des hommes vêtus, ayant une longue barbe. Ils connaissaient si peu le fer, que, prenant un sabre par le tranchant, ils se faisaient des blessures dont ils paraissaient surpris. Leurs javelines étaient d'un bois durci au feu, avec une pointe aiguë, assez proprement armée d'une dent de poisson. Leurs pirogues n'étaient que des troncs d'arbres creusés, dont les uns ne pouvaient porter qu'un homme, et d'autres en contenaient cinquante. Enfin l'île avait de l'eau, des arbres et des plantes; mais on n'y aperçut point d'autres animaux que des perroquets.

Dès le même jour l'amiral fit rembarquer tous ses gens, et quantité de sauvages le suivirent à bord. En les interrogeant à loisir par des signes qu'ils entendirent facilement, on apprit d'eux que leur île était environnée de plusieurs autres, et que tous les insulaires dont elles étaient peuplées prenaient le nom de Lucayos (1). Le lendemain on les vit revenir en plus grand nombre avec des perroquets et du coton qu'ils donnèrent en échange pour de petites sonnettes et pour des fragmens de vases. Ils n'avaient aucune sorte de parure, à la réserve de quelques feuilles jaunes qu'ils portaient comme collées au bout du nez, et qu'on ne fut pas long-temps à reconnaître pour de l'or. On leur demanda d'où ils tiraient cet ornement; ils montrèrent le côté du sud, en faisant entendre qu'il s'y trouvait plusieurs grandes îles. L'amiral ne balança point à prendre cette route; mais il voulut connaître auparavant le reste de l'île. En rangeant la côte au nord-ouest, il trouva une espèce de port dont l'accès lui parut facile aux plus grands vaisseaux. Les insulaires continuaient de le suivre par terre et dans leurs canots; ils appelaient leurs compagnons pour admirer avec eux une race d'hommes extraordinaires; et, levant les mains, ils montraient qu'ils les croyaient descendus du ciel. Dans le même lieu, les trois caravelles découvrirent une presqu'île qu'on pouvait environner d'eau avec un peu de travail, et dont on aurait pu faire une place très-forte. On y voyait six maisons, et quantité d'arbres qui semblaient servir d'ornement à quelques jardins; mais l'amiral, pensant à chercher quelque lieu d'où il pût tirer des rafraîchissemens, renvoya les sauvages qui l'avaient suivi, à l'exception de sept qu'il emmena pour leur apprendre la langue castillane; et le 15, après avoir aperçu quantité d'îles vertes et peuplées, il s'approcha d'une autre qu'il nomma la Conception, à sept lieues de la première. Elle lui parut si mal pourvue de vivres, qu'il ne s'y arrêta que pour y passer la nuit à l'ancre; le 17,

(1) Nous dirons, dans la suite Indiens ou Américains, indistinctement.

(1) De là le nom de Lucayes, qu'on a donné à toutes les îles qui sont au nord et à l'ouest des Grandes-Antilles, et qui se terminent au canal de Bahama.

il alla faire de l'eau dans une troisième dont les habitans avaient l'air plus civilisé. Les femmes portaient depuis la ceinture jusqu'aux genoux, les unes des pièces de coton, les autres des feuilles d'arbres. Elle reçut le nom de Fernandine. On y vit plusieurs sortes d'oiseaux, la plupart différens de ceux d'Europe; des poissons de couleurs variées et fort vives; des lézards d'une grosseur démesurée, qu'ils regrettèrent de n'avoir pas mieux connus, lorsque le temps leur eut appris que la chair de ce reptile est une excellente nourriture: des lapins et quantité de perroquets; mais nul animal terrestre dont ils pussent se nourrir avec confiance. Cependant l'île offrait plus de maisons qu'ils n'en avaient encore vu; elles étaient en forme de tentes, avec un portail couvert de branches qui les garantissaient de la pluie et des vents, et des tuyaux pour le passage de la fumée. Il n'y avait point d'autres meubles que des ustensiles grossiers et quelques pièces de coton. Les lits étaient une sorte de rets que les Indiens nommaient hamacs, suspendus à deux poteaux. On y vit quelques petits chiens muets. Entre les insulaires, on en distingua un qui portait au nez une petite pièce d'or marquée de quelques caractères, que l'amiral prit d'abord pour des lettres; il apprit ensuite que l'usage de l'écriture n'était pas connu dans ces îles.

Il passa de là dans une quatrième île, que les habitans appelaient Saamoto, et qu'il nomma Isabelle; mais, se reprochant le temps qu'il perdait, il fit route à l'est-sud-est. Les deux jours suivans, il aperçut du nord au sud huit nouvelles îles, qui furent nommées îles d'Arena, parce que les caravelles y trouvèrent peu de fond. Le 27, avant la nuit, il découvrit une grande terre à laquelle il entendait donner le nom de Cuba par les Indiens qui l'accompagnaient. Le 28, il entra dans un large fleuve: les bois y étaient fort épais, les arbres d'une hauteur extraordinaire, les fruits différens des nôtres, et les oiseaux en fort grand nombre: deux huttes qu'on y aperçut, et qu'il fit visiter, se trouvèrent sans habitans; il s'avança vers un autre fleuve, auquel il donna le nom de Luna; et plus loin, dans un troisième, qui fut nommé Mares. Les rives en parurent peuplées; mais la vue des trois caravelles fit prendre aussitôt la fuite aux Indiens; ceux que l'amiral avait à bord lui firent entendre qu'il trouverait de l'or dans cette île; il ne permit point à ses gens de descendre, dans la crainte d'alarmer trop les insulaires; mais, ayant choisi deux hommes intelligens, dont l'un savait les langues anciennes, il les envoya dans un canot avec deux de ces Indiens pour visiter le pays; il leur donna six jours pour cette expédition, et, dans l'intervalle, il fit radouber son navire. On remarqua que tout le bois qui fut brûlé rendait une sorte de gomme ou de mastic, et que les feuilles ressemblaient à celles du lentisque.

Au retour des Castillans, qui amenaient trois Indiens de l'île, on apprit qu'ayant fait vingt-deux lieues dans les terres, ils étaient arrivés à l'entrée d'un village composé de cinquante maisons, qui contenaient environ mille habitans nus, hommes et femmes, mais d'un caractère si doux, qu'ils s'étaient empressés de venir au-devant d'eux, de leur baiser les pieds, et de les porter sur leurs bras; qu'on les avait fait asseoir sur des siéges d'une forme bizarre et garnis d'or; que pour alimens on leur avait donné des racines cuites, dont le goût ressemblait à celui des châtaignes; qu'on les avait pressés de passer quelques jours dans l'habitation pour se reposer; et que, n'ayant pu les arrêter par leurs prières et leurs caresses, ces bons insulaires avaient permis à trois d'entre eux de les accompagner jusqu'au rivage: ils ajoutèrent que, dans le voyage, ils avaient rencontré plusieurs hameaux, dont les habitans leur avaient fait le même accueil; que le long du chemin ils avaient vu quantité d'autres Indiens tenant à la main un tison avec lequel ils allumaient une plante roulée qu'ils portaient à leur bouche, et dont ils aspiraient la fumée (c'était le tabac); qu'ils avaient remarqué une infinité d'arbres fort différens de ceux qu'on voyait sur la côte, et diverses espèces d'oiseaux, mais point d'animaux terrestres que des chiens sans voix; que les terres étaient couvertes d'une sorte de grains nommée maïs, et dont ils avaient trouvé le goût fort agréable; qu'ayant demandé s'il y avait de l'or dans l'île, on leur avait fait comprendre qu'ils en trouveraient beaucoup dans Bohio, qu'on leur avait montré à l'est, et dans un pays qui se nommait Cubannacan.

L'amiral sut bientôt que c'était une province

située au milieu de l'île. L'espérance de découvrir une région dans laquelle on lui assurait qu'il existait de l'or, le décida à partir avec plusieurs Indiens de Cuba, qui s'offrirent à lui servir de guides. Cette mer reçut le nom de Nuestra-Senora. Tous les canaux qu'elle forme entre ces îles se trouvèrent fort profonds, et les rivages étaient couverts d'une verdure charmante qui formait un délicieux spectacle pour les Castillans. Quoique ces petites îles ne fussent pas peuplées, on y voyait de toutes parts des feux de pêcheurs : les matelots des caravelles y passèrent dans leurs barques, et leur étonnement fut d'abord extrême d'y voir manger aux Indiens de grandes araignées, des vers engendrés dans du bois pourri, et des poissons à demi cuits; mais, ne pouvant se persuader que ce qui paraissait de bon goût à des créatures de leur espèce fût nuisible pour d'autres hommes, ils se hasardèrent à suivre l'exemple des sauvages, et personne ne s'en trouva plus mal : les nacres de perles s'offraient de toutes parts. L'amiral observa que l'eau croissait et diminuait beaucoup dans cette mer, ce qu'il attribuait à la grande quantité d'îles : mais il lui parut plus difficile d'expliquer le cours de la marée, qui était directement contraire à celle de Castille; il jugea que la mer devait être basse dans cette partie du monde.

Le 19 novembre, après avoir fait élever une fort grande croix à l'entrée du port del Principe, il remit à la voile pour découvrir l'île qu'il cherchait encore sous le nom de Bohio : il eut les vents à combattre, et la fortune lui préparait un chagrin beaucoup plus vif, qui fut d'apprendre, le 21, que *la Pinta* s'était séparée volontairement de lui. Martin-Alphonse Pinçon, qui la commandait, excité par la passion de l'or, avait voulu profiter des avantages de sa caravelle, qui était très-légère à la voile, pour arriver le premier dans cette île si riche que l'on avait annoncée. On fit inutilement quantité de signaux pour le rappeler à la soumission : l'amiral pénétra le fond de ses desseins; mais, pour ne rien donner au hasard des conjectures, il résolut de passer quelques jours à l'attendre dans un troisième port de Cuba, également sûr et spacieux, qu'il nomma Sainte-Catherine. En faisant de l'eau et du bois, il vit, à peu de distance du rivage, des pierres qui semblaient renfermer de l'or. Quelques Américains qu'il rencontra dans ce port, et qui furent témoins de ses observations, lui apprirent que l'île qu'il cherchait sous le nom de Bohio était leur patrie, et qu'elle se nommait Haïti. Ils lui confirmèrent qu'il y trouverait beaucoup de ce métal, surtout dans une contrée qu'ils appelèrent Cibao. Il se hâta de remonter vers le sud-est de Cuba, où il ne cessa point de trouver de fort bons ports. Continuant de ranger la côte, il arriva, le 5 décembre, à la pointe orientale de cette île. Il prit à l'est vers à Haïti, qui n'en est qu'à dix-huit lieues; mais les courans ne lui permirent d'y aborder que le jour d'après. Il entra dans un port auquel il donna le nom de Saint-Nicolas : le mouillage y était sûr et commode. Une rivière qui s'y déchargeait tranquillement offrait quantité de grands canots qui bordaient ses rives. Mais une juste inquiétude pour *la Pinta*, et le conseil des Américains, qui voulaient qu'on allât plus loin pour s'approcher des mines de Cibao, firent remettre à la voile vers le nord, jusqu'à un petit port qu'il nomma la Conception, au sud d'une petite île éloignée d'environ dix lieues, qui fut nommée la Tortue.

L'île d'Haïti parut si grande à l'amiral, le terrain et les arbres y avaient tant de ressemblance avec ceux de Castille, qu'il lui donna le nom d'Espagnola.

Les insulaires marquaient d'abord peu de disposition à s'approcher des caravelles. Ceux qui les avaient aperçues les premiers avaient pris la fuite, et leur récit avait déjà répandu l'alarme dans toutes les parties de l'île. Ceux mêmes qui étaient venus avec l'amiral s'étaient échappés à la nage. Ils avaient excité les autres à la défiance, et de toutes parts on ne voyait que des côtes et des campagnes désertes. Quelques matelots qui pénétrèrent dans un bois y découvrirent une troupe de naturels, que la crainte y avait rassemblés. Ils prirent une jeune et jolie femme qu'ils menèrent à l'amiral : on lui fit toutes sortes d'amitiés; elle fut habillée proprement, et reconduite à sa troupe par les mêmes matelots, avec trois sauvages de San-Salvador, qui entendaient sa langue. Le lendemain, l'amiral envoya du même côté neuf autres Castillans, qui trouvèrent cette femme dans une bourgade, éloignée de quatre lieues

au sud-est, et composée d'environ mille maisons. Leur vue mit tous les habitans en fuite; mais un insulaire de San-Salvador, par lequel ils s'étaient fait conduire, inspira d'autres sentimens à ceux qu'il put rencontrer. Il rendit un témoignage si favorable aux étrangers, que, les ayant fait consentir à les recevoir, tous les autres furent animés par l'exemple, et revinrent. On se fit des présens mutuels; et les Castillans passèrent la nuit dans l'habitation.

Le lendemain on vit un grand nombre d'insulaires qui prenaient volontairement le chemin du port; quelques-uns portaient sur leurs épaules la femme qu'on leur avait renvoyée, et son mari l'accompagnait pour faire ses remerciemens à l'amiral. Ils étaient plus blancs que ceux des autres îles, d'une taille moins haute et moins robuste, d'un visage assez difforme, mais d'un caractère doux et traitable: ils avaient la tête toujours découverte, et le crâne si dur, que, dans un temps moins paisible, les Castillans le trouvèrent quelquefois à l'épreuve du sabre. Avant leur départ, on vit arriver au rivage un seigneur du canton, accompagné d'environ deux cents personnes qui le portaient sur leurs épaules, et qui lui donnaient le titre de cacique; il était fort jeune, et la curiosité l'amenait pour voir les vaisseaux. Un Américain du bord de l'amiral alla au-devant de lui, et lui déclara que les étrangers étaient descendus du ciel. Il monta d'un air grave dans la caravelle, suivi de ses deux principaux officiers; et lorsqu'il fut sur le pont, il fit signe au reste de ses gens de demeurer à terre. L'amiral lui présenta quelques rafraichissemens dont il ne fit pas difficulté de goûter, mais il ne toucha point aux liqueurs, et se contenta d'y porter les lèvres. Un habitant de San-Salvador, qui commençait à servir d'interprète, lui dit que l'amiral était capitaine des rois de Castille et de Léon, les plus grands monarques du monde. Il refusa de le croire, toujours persuadé, sur le témoignage du premier, que les étrangers étaient des habitans du ciel. Le lendemain, il revint avec la même suite, et l'on vit paraître en même temps un canot qui venait de la Tortue, chargé d'environ quarante hommes. Le cacique prit un ton menaçant pour leur ordonner de se retirer, et leur jeta même de l'eau et des pierres: ils obéirent avec de grandes marques de soumission; les Castillans s'employèrent librement pendant tout le jour à troquer des grains de verre pour des feuilles d'or.

Le 21 décembre, l'amiral reçut une députation du roi Guacanagari, qui le faisait prier de se rendre à sa cour, et qui lui envoyait un présent assez riche; c'était un masque dont les oreilles, la langue et le nez étaient d'or battu, avec une ceinture de la largeur de quatre doigts, bordée d'os de poisson fort menus, et travaillés en forme de perles. L'amiral promit aux députés d'aller voir incessamment leur maître; mais il se crut obligé par la prudence d'y envoyer d'abord quelques-uns de ses officiers. Ceux qu'il chargea de cette commission revinrent tellement satisfaits de l'accueil et des présens du roi, qu'il ne balança point à entreprendre le même voyage. Guacanagari faisait son séjour ordinaire à quatre ou cinq lieues dans les terres. Le fruit de cette entrevue fut un traité de commerce qui parut établir la confiance. On vit aussitôt un concours surprenant d'hommes de tout âge et de tout sexe autour des deux caravelles. Les grains d'or, le coton et les perroquets furent prodigués aux Castillans. Ceux qui visitèrent les bourgades y furent traités comme des hommes célestes. Cette heureuse prévention ne diminuait point dans l'esprit des insulaires. Ils baisaient la terre où les Castillans avaient passé, et tous les biens de l'île étaient comme abandonnés à leur discrétion.

La mer fut extrêmement agitée pendant deux jours; mais, au retour du beau temps, l'amiral résolut de s'approcher d'un lieu qu'il avait nommé Punta-Santa. Comme il avait passé ces deux jours sans dormir, il se jeta sur son lit, après avoir recommandé aux pilotes de ne pas quitter le gouvernail; mais, n'étant pas moins pressés que lui du sommeil, ils confièrent leur poste à un jeune homme sans expérience, qui fut entraîné par les courans sur un banc de sable où le navire échoua. L'amiral fut réveillé par les cris: il était trop tard, et les ordres qu'il se hâta de donner furent si mal exécutés, que, n'ayant pu tirer aucun secours de ses propres gens, qui pensèrent uniquement à sauver leur vie, il eut le chagrin de voir périr sa caravelle à ses yeux. *La Nina*, commandée par Yanes Pinçon, était éloignée d'une lieue. Elle refusa de prendre à bord ceux qui avaient quitté

l'amiral; et, ne pouvant arriver assez tôt pour secourir son vaisseau, elle servit du moins à sauver sa personne et ceux qui avaient couru le même danger que lui.

Guacanagari ne fut pas plus tôt informé du malheur de ses nouveaux alliés, qu'il accourut avec le plus vif empressement pour leur offrir toutes sortes de secours. Il les fit aider par ses sujets à recueillir les débris de leur naufrage. Dans plusieurs visites qu'il rendit à l'amiral, il le conjurait, les larmes aux yeux, suivant les termes de leurs historiens, d'oublier une perte dont il se reprochait d'avoir été l'occasion. Il lui présenta tout ce qu'il possédait pour la réparer. Tous les habitans de cette partie de l'île entrèrent dans les sentimens de leur souverain, et, voyant l'ardeur des Castillans pour l'or, ils lui envoyèrent tout ce qu'ils avaient de ce précieux métal. A la vérité leur passion n'était pas moins ardente pour les bagatelles qu'ils recevaient en échange, mais surtout pour les sonnettes. Ils approchaient comme à l'envi de la caravelle en levant des lames d'or sur leur tête. Ils paraissaient craindre que leurs offres ne fussent refusées.

Des marques si constantes de simplicité et d'amitié, jointes à l'espoir de parvenir sans violence à découvrir la source de tant de richesses, firent naître à l'amiral le dessein de former un établissement dans les terres de Guacanagari. Ses gens applaudirent à cette ouverture, comme au seul moyen d'acquérir une parfaite connaissance du pays, et d'en apprendre la langue. Il n'était question que de faire goûter ce dessein au roi. Colomb s'attacha plus que jamais à gagner sa confiance par des caresses et des présens. Mais comme il n'était pas moins nécessaire de lui inspirer du respect, il fit faire quelques décharges de son artillerie. La foudre descendue sur les insulaires ne leur aurait pas causé plus de frayeur : ils tombaient à terre en se couvrant la tête de leurs mains. Guacanagari n'étant point exempt de cet effroi, l'amiral se hâta de le rassurer. « Avec ces armes, lui dit-il, je vous rendrai victorieux de tous vos ennemis; » et pour le persuader par des effets, il fit tirer un coup de canon contre le navire échoué. Le boulet l'ayant percé, alla tomber dans la mer. Ce spectacle causa tant d'étonnement au roi, qu'il s'en retourna chez lui dans une rêverie profonde, et persuadé que les étrangers étaient les maîtres du tonnerre. Dans cette disposition, il leur accorda volontiers la liberté de bâtir un fort, qui fut composé des débris du vaisseau, et dans lequel on mit quelques pièces de canon. Un fossé assez profond dont il fut environné, et la seule vue de l'artillerie devaient suffire pour tenir en respect des gens nus et déjà subjugués par la crainte. Pendant ce travail, l'amiral allait chaque jour à terre, où il passait toutes les nuits. Guacanagari saisit cette occasion pour le surprendre par divers honneurs et par des présens.

Dans cet intervalle, les insulaires avertirent l'amiral qu'ils avaient vu un navire qui rôdait à l'est autour de la côte. Il ne douta point que ce ne fût *la Pinta*, dont la désertion lui causait beaucoup plus de chagrin depuis la perte de sa caravelle. Il dépêcha une chaloupe avec ordre de la chercher, et il remit à l'officier qu'il chargea de ce soin une lettre pour Alphonse Pinçon, par laquelle, dissimulant son ressentiment, il l'exhortait à rejoindre son chef; mais la chaloupe revint sans l'avoir rencontré. On ne douta plus alors qu'il n'eût fait route pour l'Espagne afin d'y porter la première nouvelle des découvertes, et pour s'en attribuer peut-être toute la gloire. Ce soupçon détermina l'amiral à presser son départ, et lui fit remettre à d'autres temps la visite des mines.

Il assembla tous ses gens, entre lesquels il choisit trente-neuf hommes des plus forts et des plus résolus. Il leur donna pour commandant Diégo d'Arana, qu'il revêtit d'un pouvoir absolu. Il nomma Pedro Guttierez et Rodrigue d'Escobedo, pour le remplacer, si la mort ou quelque autre accident l'enlevait à la colonie. Un cordonnier, un tailleur d'habits et un charpentier, furent les seuls ouvriers qu'il crut nécessaires dans un établissement où tout autre art était inutile. Mais il y laissa tout ce qu'il put se retrancher de vin, de biscuit et d'autres provisions, avec diverses sortes de grains pour semer, et quantité de marchandises qui devaient servir à l'entretien du commerce avec les insulaires. Comme l'engagement de ceux qu'il avait choisis était volontaire, il n'eut à leur représenter que l'importance qu'il y avait pour eux et pour leur patrie de vivre dans l'union, de

ménager les insulaires, et d'apprendre la langue de ces peuples. Il ne lui restait qu'à prendre congé de Guacanagari; il l'assura qu'il avait ordonné à ses gens de le servir contre les Caraïbes, et que ces machines terribles qu'il leur laissait pour sa défense étaient capables seules de le délivrer de tous ses ennemis. Ce prince s'engagea solennellement à traiter les Espagnols comme ses enfans, et pour gage de ses promesses, non-seulement il consentit que plusieurs de ses sujets fissent le voyage d'Espagne, mais il confia un de ses parens à l'amiral.

L'ancre fut levée le 4 janvier: on prit d'abord la route de l'est, dans le dessein de reconnaître toute la côte de l'île. Après avoir doublé le premier cap, que l'amiral avait nommé Punta-Santa, et qui est aujourd'hui le cap Français, on aperçut une montagne fort haute et sans arbres, qui en est à dix-huit lieues, et qui reçut le nom de Monte-Christo. Un grand fleuve, qui sort à côté de ce mont, reçut celui de Rio-del-Oro, parce qu'on y trouva quelques paillettes d'or dans le sable.

Le 6, en sortant de ce fleuve, il découvrit *la Pinta*, qui faisait voile avec le même vent. Pinçon l'ayant abordé, rejeta la longueur de son absence sur le mauvais temps. La fausseté de cette excuse n'empêcha point l'amiral de recevoir ses soumissions. Il raconta qu'étant allé de port en port, il avait troqué ses marchandises pour de l'or, dont il avait pris la moitié pour lui et distribué l'autre à son équipage. L'amiral ferma les yeux sur cette nouvelle témérité, et continua de ranger la côte. Le 12, il fit trente lieues avec beaucoup d'étonnement de trouver l'île si étendue. Là, étant vis-à-vis d'une grande baie, formée par une presqu'île, que les insulaires nommaient Samana, et qui porte encore aujourd'hui le même nom, il entreprit de la faire visiter. Quelques matelots qu'il envoya dans une chaloupe observèrent sur le rivage un grand nombre de sauvages armés d'arcs et de flèches. Ce spectacle, qui était jusqu'alors sans exemple pour les Castillans, ne les empêcha point d'aborder. Ils furent si bien reçus, qu'après avoir donné des bagatelles en échange pour quelques armes des Américains, ils en engagèrent un à les accom- [illegible] usqu'à bord. L'amiral lui fit sur les [illegible] et sur les Caraïbes diverses questions auxquelles il satisfit avec beaucoup d'intelligence. Lorsqu'il eut été renvoyé avec quelques présens, les matelots qui le conduisaient furent surpris, en descendant à terre, de se voir environnés d'une troupe de sauvages armés, qui s'étaient tenus cachés derrière les arbres. Ils se crurent en danger. L'Américain qu'ils avaient ramené s'aperçut de leur défiance, et s'efforça de les rassurer. Mais quelque nouveau tumulte ayant fait renaître leurs soupçons, la crainte d'être prévenus leur fit prendre le parti de se sauver; et, pour se faire redouter de ces barbares, ils en blessèrent deux de quelques coups de sabre: tous les autres prirent la fuite, en jetant leurs arcs et leurs flèches. Ce fut la première fois que les Castillans firent couler le sang dans le Nouveau-Monde.

Cependant l'ennui d'une si longue navigation, autant que le mauvais état des caravelles qui faisaient beaucoup d'eau, déterminèrent l'amiral à prendre directement la route de l'Europe. En conséquence, les voiles furent tournées au nord-est le 16 janvier. La route fut heureuse jusqu'au 12 février; mais, après avoir fait environ cinq cents lieues, les deux caravelles essuyèrent une si furieuse tempête, que le naufrage leur parut inévitable. L'amiral, croyant toucher au dernier moment de sa vie, et s'affligeant moins d'un malheur dont il ne pouvait se garantir que de la perte de ses mémoires, qui allait rendre son voyage inutile à l'Espagne, prit le parti de les réduire en peu de lignes sur un parchemin, qu'il renferma soigneusement dans un baril; et, sans communiquer son secret à ses gens, il le jeta dans les flots. Ils s'imaginèrent que c'était quelque acte de religion; et le vent s'étant apaisé tout d'un coup, ils attribuèrent cet heureux changement à sa piété. Cependant l'autre caravelle avait disparu dès le commencement de la tempête; et, n'étant pas ramenée par le beau temps, on ne douta point qu'elle n'eût péri. Le 15, on aperçut la terre à l'est-nord-est, mais sans aucun signe qui pût aider à la reconnaître. Colomb jugea que c'était une des Açores, qu'on reconnut bientôt en effet pour Sainte-Marie.

Il aborda le 18 au nord de cette île. Don Juan de Castaneda, qui y commandait pour le Portugal, l'envoya complimenter aussitôt, et

lui fit porter quelques rafraîchissemens. Cette politesse lui inspira tant de confiance, que, ne pensant qu'à rendre grâce au ciel, il fit descendre le lendemain une partie de ses gens pour se rendre en procession dans une chapelle voisine, où il se proposait d'aller lui-même le jour d'après avec le reste de l'équipage. Les Castillans étaient non-seulement sans armes, mais nus en chemise, par suite du vœu qu'ils avaient fait pendant la tempête. A peine eurent-ils perdu de vue le rivage, qu'une troupe de Portugais fondit sur eux et les fit prisonniers; l'amiral, surpris de ne pas les revoir à la fin du jour, fit avancer son vaisseau vers une pointe d'où l'on pouvait découvrir la chapelle. Il vit sa barque; mais au lieu de ses gens, qu'il se disposait à recevoir, il aperçut un grand nombre de cavaliers armés, qui descendaient de cheval, et qui entrèrent dedans, apparemment pour le venir attaquer. Il se mit aussitôt sous les armes, dans la résolution néanmoins de ne pas commencer les hostilités. Les Portugais s'étant avancés à la portée de la voix, demandèrent un signe de sûreté. Il ne balança point à le donner : mais voyant qu'ils ne s'en tenaient pas moins éloignés, il leur dit qu'il avait quelque étonnement de ne voir aucun de ses gens avec eux; qu'il ne s'était pas imaginé qu'on ne l'eût fait saluer que pour le trahir; qu'il avait l'honneur d'être amiral de l'Océan et vice-roi des Indes pour l'Espagne, et qu'il était prêt à montrer ses provisions. Un officier portugais lui répondit qu'on ne connaissait dans l'île ni le roi d'Espagne, ni ses lettres, et qu'il serait traité comme ses gens, s'il avait l'audace d'entrer dans le port. Un langage si offensant fit douter à l'amiral si, depuis son départ, les deux couronnes n'avaient pas rompu la paix. Il prit tous ses gens à témoin de ce qu'ils avaient entendu; et, s'armant d'une juste fierté, jura qu'il ne partirait point sans une vengeance éclatante. Cependant le temps devint si mauvais, qu'après avoir perdu quelques ancres, il fut contraint de chercher un abri dans l'île de Saint-Michel; mais l'orage, qui continua toute la nuit, ne lui ayant pas permis d'y aborder, il revint le jour suivant à Sainte-Marie dans la résolution d'attaquer cette île, et de punir les Portugais de leurs perfidies. Pendant qu'il se disposait à cette entreprise, un officier parti de l'île, avec deux prêtres et cinq matelots, s'approchèrent de la caravelle dans une barque, et demandèrent la permission de monter à bord. Ils venaient, dirent-ils, de la part de leur commandant pour s'informer s'il était vrai que le vaisseau portât un amiral d'Espagne, avec ordre, dans cette supposition, de lui rendre tous les honneurs qui étaient dus à sa dignité. L'amiral feignit de croire ce compliment sincère, et leur montra non-seulement ses provisions, mais les lettres du roi qui le recommandaient à toutes les puissances du monde. Alors on lui rendit sa barque et ses gens, avec des excuses dont il affecta de paraître satisfait. Mais il apprit des prisonniers qu'on lui ramena que tous les sujets du roi de Portugal avaient ordre de l'arrêter, dans quelque lieu du monde qu'il pût tomber entre leurs mains, et qu'il n'aurait pas évité cette disgrâce, s'il était descendu avec la première partie de ses gens, comme les Portugais se l'étaient persuadé.

Le temps étant devenu favorable, il fit diriger la route à l'est, qu'il suivit heureusement jusqu'au second jour de mars. Un oiseau, qu'il prit pour un aigle, et qui vint se percher sur un mât, fut comme l'avant-coureur d'une seconde tempête aussi terrible que la première; elle fit recommencer les vœux pour un pèlerinage; on s'abandonna aux vents pendant deux jours, sans règle et sans espérance. Enfin, le 4, après avoir vu la terre de près dans une nuit fort obscure, on reconnut à la pointe du jour la roche de Cintra; et, quoique le vent parût fort bon pour s'avancer vers l'Espagne, la mer continuait d'être si grosse, qu'on se crut obligé d'entrer dans la rivière de Lisbonne.

Le roi de Portugal se trouvait alors à Val-di-Paradiso (1), à neuf lieues de Lisbonne. L'amiral, après avoir dépêché un courrier à la cour d'Espagne, écrivit à ce prince pour lui demander la permission de mouiller dans le port de sa capitale, avec la précaution de l'avertir qu'il ne venait pas de Guinée, mais des Indes occidentales. Cette déclaration n'empêcha point que son vaisseau ne fût visité par un officier portugais, qui lui signifia l'ordre de descendre à terre pour rendre compte de son

(1) Quelques auteurs ont écrit *Valparaiso*, d'autres *Val di Paradiso*; mais les meilleurs dictionnaires géographiques ne font aucune mention de ces deux noms.

voyage au commandant du port. Il répondit qu'il était amiral d'Espagne, et que cette qualité le dispensait d'une soumission que ses pareils n'avaient jamais connue. On lui proposa d'y envoyer du moins son pilote, ce qu'il refusa encore; mais il consentit à montrer ses lettres, et l'officier n'eut pas plus tôt fait son rapport, que le capitaine d'un galion, qui attendait cet éclaircissement, s'approcha de la caravelle au son des timbales et des trompettes, et vint lui offrir à bord toutes sortes de secours et de rafraîchissemens.

Le bruit de son arrivée s'étant répandu dans Lisbonne, tous les habitans s'empressèrent de venir admirer des hommes qui avaient découvert un nouveau monde, et la rivière fut bientôt couverte de barques. L'amiral reçut le lendemain une lettre du roi de Portugal, qui l'invitait à se rendre à sa cour, avec promesse de lui faire un accueil distingué, et qui lui conseillait de prendre d'abord quelques jours de repos à Sacamben. L'ordre était déjà donné de fournir gratuitement à tous ses besoins. Lorsqu'il se rendit à Val-di-Paradiso, les seigneurs de la cour vinrent au-devant de lui, et l'accompagnèrent jusqu'au palais. Le roi le reçut avec beaucoup d'honneur, le fit asseoir et couvrir devant lui, et prit long-temps plaisir à l'entendre raconter toutes les circonstances de son voyage. Cependant, après l'avoir félicité de sa gloire, il ajouta que, suivant les conventions entre les couronnes de Castille et de Portugal, toutes les nouvelles découvertes devaient lui appartenir. Colomb répondit qu'il ignorait les traités, mais que, suivant les ordres qu'il avait reçus de leurs majestés catholiques, il s'était bien gardé de passer en Guinée ni vers les mines de Portugal. « Je suis persuadé, lui dit le roi, que nous n'aurons pas besoin d'un tiers pour juger ce différend. » L'audience finit avec les mêmes égards pour un homme que l'envie même ne voyait pas sans admiration; car tous les historiens observent qu'on sentit alors en Portugal le tort qu'on avait eu de négliger ses offres. Le roi donna ordre aux premiers seigneurs de sa cour de loger et de traiter l'amiral. Il le revit deux fois avec la même satisfaction, et l'ayant comblé d'honneurs et de présens, il le fit conduire jusqu'à Lisbonne par don Martin-Norogna. Colomb vit la reine en passant à Villa-Franca, et n'en fut pas reçu avec moins de distinction. A peine fut-il entré dans la capitale, qu'on lui offrit, au nom du roi, la facilité de faire le reste du voyage par terre avec une escorte jusqu'à la frontière. Il marqua beaucoup de reconnaissance pour cette nouvelle faveur; mais n'ayant pas jugé à propos de l'accepter, il remit à la voile pour l'Espagne, le 13, avec un vent si favorable, que le vendredi 15 il entra vers midi dans le port de Palos. On remarque qu'il en était parti le même jour de la semaine, troisième d'août. Ainsi, dans l'espace d'environ sept mois et demi, il avait achevé une entreprise qu'il avait peut-être regardée lui-même comme l'ouvrage de plusieurs années.

Cet heureux retour fut célébré par des transports de joie; et, dans la première surprise d'un événement si merveilleux, on avait peine à ne le pas prendre pour un prestige. Sans attendre les ordres de la cour, les boutiques furent fermées à Palos, les cloches sonnèrent, et l'amiral, en sortant de la caravelle, reçut des honneurs qu'on n'avait jamais rendus qu'aux têtes couronnées. Sa modestie ne l'abandonna point dans cette espèce de triomphe. Son premier soin fut d'écrire à leurs majestés catholiques et de leur envoyer une relation exacte de son voyage. *La Pinta*, qui avait été séparée de lui par la tempête, avait abordé à Bayonne, d'où Pinçon écrivit aussi au roi et à la reine, dans l'espérance, dit-on, de paraître le premier à leurs yeux et peut-être de recueillir le prix du courage et de l'habileté d'autrui, et il arriva à Palos peu après son commandant. La honte de sa conduite le fit se tenir à l'écart jusqu'au départ de l'amiral. Alors il rentra dans sa maison, mais malade, le cœur navré de douleur; peu après il reçut de la cour une réponse sévère à sa lettre de Bayonne, et le chagrin qu'il en ressentit le mit en peu de temps au tombeau.

Colomb se rendit à Séville avec toutes les richesses qu'il avait apportées du Nouveau-Monde, et sept Américains. L'impatience de le voir étant aussi vive à la cour que celle qu'il avait lui-même de se présenter à leurs majestés catholiques, il en reçut une lettre à Séville avec cette suscription : « A don Christophe Colomb, notre amiral sur l'Océan, vice-roi et gouverneur des îles qui ont été découvertes dans les

Indes occidentales. » Ferdinand et Isabelle l'assuraient, dans les termes les plus flatteurs, de leur affection, de leur estime et de leur reconnaissance; le pressaient de se rendre auprès d'eux, et le consultaient d'avance sur les ordres qu'ils avaient à donner pour achever son ouvrage. Il fit une réponse modeste, à laquelle il joignit un état des vaisseaux, des troupes et des munitions qu'il croyait nécessaires à ses grandes vues.

La renommée ayant déjà publié son retour, sa marche jusqu'à Barcelonne fut un véritable triomphe : les chemins et les campagnes retentirent d'acclamations. On s'empressait, dans tous les lieux habités, d'aller au devant de lui pour contempler cet homme extraordinaire qui s'était ouvert, par des routes inconnues avant lui, l'entrée d'un nouveau monde. Les Américains dont il était accompagné, les perroquets rouges et verts, et quantité d'autres nouveautés étalées aux yeux des spectateurs, attiraient la curiosité du vulgaire; mais l'admiration des hommes éclairés ne s'adressait qu'à lui. Il arriva vers le milieu d'avril à Barcelonne. On lui fit une réception digne du service qu'il avait rendu à l'Espagne. Tous les courtisans, suivis d'un peuple innombrable, allèrent fort loin au-devant de lui; et lorsqu'il eut reçu les premiers complimens de la part du roi et de la reine, il marcha jusqu'au palais, précédé de ses Américains. Les acclamations redoublaient à chaque instant, et jamais homme n'eut peut-être un jour plus glorieux et plus flatteur, surtout s'il rapprochait, comme il est naturel de le penser, sa situation présente de celle où il s'était vu quelques mois auparavant. Il fut conduit, avec cette pompe, au travers d'une grande partie de la ville, à l'audience des rois catholiques, qui l'attendaient hors du palais, sous un dais magnifique, revêtus des habits royaux, le prince d'Espagne à leur côté, au milieu de la plus brillante cour qu'ils eussent rassemblée depuis long-temps. Aussitôt qu'il aperçut leurs majestés, il courut se prosterner pour leur baiser la main; mais Ferdinand le fit relever, et lui ordonna de s'asseoir sur une chaise qui lui avait été préparée : après quoi il dut raconter à haute voix ce qui lui était arrivé de plus remarquable. Il parla d'un air si noble, que son récit parut charmer toute l'assemblée. Tout le monde se mit ensuite à genoux, à l'exemple du roi et de la reine, qui rendirent grâces au ciel les larmes aux yeux, et les hymnes de joie furent chantés par la musique de la chapelle : hymnes de funeste augure, qui servaient comme de prélude aux gémissemens funèbres dont bientôt allait retentir ce nouvel et malheureux hémisphère, qui ne fut connu de l'autre que pour se voir peu de temps après couvert de deuil et souillé de carnage!

Depuis ce grand jour, le roi ne parut point dans la ville sans avoir à sa droite le prince son fils, et Colomb à sa gauche. Tous les grands, à l'exemple du souverain, s'accordèrent à combler d'honneurs l'amiral vice-roi des Indes. Barthélemi et Diégo Colomb, ses deux frères, eurent part aux libéralités du roi, quoique absens tous deux de ses états. Le titre de don leur fut accordé, avec de magnifiques armoiries pour toute la famille.

C'est alors qu'Alexandre VI, qui a laissé une mémoire si odieuse, donna cette fameuse Bulle de démarcation, sollicitée par Ferdinand et Isabelle; bulle qui leur accordait l'investiture de tout ce qu'ils pourraient découvrir et acquérir à l'occident des îles Açores, et qui laissait au roi de Portugal toutes les découvertes et conquêtes faites à l'orient des mêmes îles : comme si le père commun de tous les hommes, le Dieu qui les a placés sur ce globe, ouvrage de ses mains, avait pu permettre à un pontife d'Italie de leur ôter la propriété du sol où ce Dieu les avait fait naître, et de les transporter à d'heureux usurpateurs, à qui un homme de génie avait appris qu'il y avait un monde au-delà de l'Océan!

Colomb obtint un brevet particulier, qui lui donnait le commandement de la flotte jusqu'à Espagnola, d'où elle devait revenir sous les ordres d'Antoine de Torrez, et de nouvelles patentes qui confirmaient celles dont il avait déjà fait un si glorieux usage.

Leurs majestés, tournant leurs soins à la publication de l'Évangile, firent choix de douze prêtres séculiers et religieux, et leur donnèrent pour supérieur un bénédictin catalan d'un mérite distingué, avec un bref du pape qui contenait des pouvoirs fort étendus, et l'ordre particulier de veiller sur la conduite qu'on devait tenir à l'égard des Américains, et d'em-

pêcher qu'ils ne fussent maltraités : jamais ordre ne fut plus mal exécuté.

L'amiral, en prenant congé de leurs majestés, obtint la permission de laisser ses deux fils à la cour, en qualité de pages, pour y recevoir une éducation digne de leur père et convenable à leurs espérances. Il se rendit à Séville, où il trouva la flotte qu'il devait commander presque en état de mettre à la voile. L'ardeur des commissaires avait répondu à l'impatience de la cour. Dix-sept vaisseaux, dont cet armement était composé, se trouvaient déjà bien pourvus d'artillerie et de munitions, non-seulement pour le voyage, mais encore pour les colonies qu'on se proposait d'établir. On y avait embarqué un grand nombre de chevaux, des ferremens de toute espèce, des instrumens pour travailler aux mines et pour purifier l'or, des marchandises pour le commerce et pour les présens, du froment, du riz, des graines de toutes sortes de légumes, enfin, tout ce qui peut servir aux progrès d'un nouvel établissement. Quinze cents volontaires, entre lesquels on comptait beaucoup de jeune noblesse, attendaient l'amiral avec une égale passion pour la gloire et pour l'or.

Enfin, le 25 septembre, la flotte espagnole sortit de la baie de Cadix, et le 2 octobre, elle eut la vue de la grande Canarie. Trois jours après, elle entra paisiblement dans le port de Gomère pour y faire de nouvelles provisions, surtout de veaux, de chèvres, de brebis, de porcs et de poules, dont sortent, remarque Herréra, tous ceux dont l'Amérique est aujourd'hui peuplée. L'amiral donna au commandant de chaque vaisseau un écrit soigneusement cacheté, qui contenait des instructions sur la route qu'on devait tenir, si l'on était séparé par la tempête ou par d'autres accidens, avec défense de l'ouvrir sans une pressante nécessité : il souhaitait qu'elle ne fût connue de personne, dans la crainte que les Portugais n'en fussent informés. On remit à la voile le 7 octobre, et l'amiral fit prendre un peu plus au sud que l'année précédente. C'est dans ce second voyage qu'il découvrit la Dominique, Marie-Galande, la Guadeloupe, Antigoa, Saint-Christophe et Saint-Jean-Baptiste ou Porto-Rico, que nous décrirons plus tard.

Le 27, après midi, on jeta l'ancre à l'entrée du Puerto-Réal, que l'on salua de deux coups de canon que les échos du rivage répétèrent, mais les batteries du fort restèrent muettes. Quelques Américains s'approchèrent dans un canot, en criant : Al miranté. On les pressa de monter à bord : ils demandèrent à voir auparavant l'amiral; et lorsqu'il se fut montré, ils abordèrent sans crainte. Après l'avoir salué de la part de Guacanagari, ils lui firent un présent assez riche en or. Il leur demanda pourquoi il ne voyait aucun de ses gens. Ils répondirent que les uns étaient morts de maladies, et que les autres étaient entrés dans le pays avec des femmes. Malgré les cruels soupçons qu'il devait concevoir de ce discours, il prit le parti de la dissimulation, et les Américains furent renvoyés avec des présens.

Le lendemain, en s'avançant dans le port, le premier spectacle qui frappa ses yeux, fut la ruine entière de la forteresse, qui paraissait avoir été détruite par le feu. Il en fit visiter les débris : non-seulement il ne s'y trouvait aucun Espagnol, mais la terreur semblait répandue parmi les Américains, et l'on n'en découvrit pas un seul aux environs. L'amiral fit nettoyer un puits dans lequel il avait recommandé aux officiers de la garnison de jeter leur or et ce qu'ils avaient de plus précieux, s'ils étaient pressés de quelques dangers; on n'y trouva rien. Il s'approcha des habitations les plus voisines; elles étaient désertes. Enfin, la vue d'un endroit où la terre avait été fraîchement remuée lui fit naître l'idée d'y fouiller : on y trouva sept ou huit corps qui paraissaient enterrés depuis un mois, et que leurs habits seuls, dont ils étaient encore revêtus, firent reconnaître pour des Espagnols.

Pendant qu'on poussait les recherches et qu'on délibérait sur ces étranges événemens, un prince de l'île, frère de Guacanagari, parut avec une suite assez nombreuse, et fit demander audience à l'amiral. Les historiens remarquent qu'il avait déjà fait quelques progrès dans la langue castillane. Il raconta qu'après le départ de Colomb, la discorde avait bientôt commencé à régner dans la colonie; que les ordres du commandant n'étant plus respectés, chacun était sorti du fort et s'était livré aux plus odieux emportemens; que les insulaires avaient vu ravir leurs femmes, enlever leur or,

et commettre à leurs yeux toutes sortes de brigandages et de dissolutions; que le roi son frère n'avait pas laissé de contenir ses sujets dans la soumission, en leur promettant que le retour de l'amiral mettrait fin à cet affreux désordre; mais que Guttierez et Escovédo, après avoir tué un habitant du pays, étaient passés, avec neuf de leurs compagnons, et les femmes qu'ils avaient enlevées, dans les états d'un cacique nommé Caonabo, qui les avait massacrés jusqu'au dernier; que ce prince, dont les mines de Cibao dépendaient, alarmé apparemment pour ses richesses, avait pris la résolution d'exterminer tous les étrangers; qu'il était venu assiéger la forteresse avec une puissante armée, et que, n'ayant pu l'emporter d'assaut, quoique la garnison fût réduite à dix hommes, qui étaient demeurés fidèles à Diégo d'Arana, il y avait mis le feu pendant la nuit avec tant de fureur et dans un si grand nombre d'endroits, qu'il avait été impossible de l'éteindre; que les assiégés avaient tenté de se sauver par mer, mais qu'ils s'étaient noyés tous, avec leur commandant, en voulant passer à la nage de l'autre côté du port; qu'à la première nouvelle du siége, le roi Guacanagari s'était hâté de rassembler des troupes pour la défense de ses amis et de ses alliés; qu'il était arrivé trop tard pour les secourir, mais qu'il avait entrepris de les venger; qu'il avait livré bataille au cacique, et qu'il l'avait défait, avec le malheur néanmoins d'avoir reçu dans le combat quelques blessures qui lui avaient dérobé les fruits de sa victoire, et dont il n'était pas encore guéri; que le reste des Castillans était dispersé dans l'île, et que jusqu'alors il avait eu le chagrin de ne pouvoir découvrir leurs traces: enfin, qu'à de si justes douleurs il joignait d'être encore trop faible pour aller témoigner lui-même à l'amiral combien il était sensible à l'infortune de ses gens; mais qu'il lui demandait une visite, dans laquelle il promettait de resserrer leur alliance et leur amitié par de nouveaux nœuds.

Il paraît que ce discours ne persuada point entièrement Colomb: tout le portait à la défiance; et, dans ses recherches mêmes, il avait trouvé des circonstances qui lui faisaient soupçonner son allié de tout le mal qu'il rejetait sur Caonabo. Cependant, loin d'écouter l'avis de ceux qui l'excitaient à la violence, il leur représenta qu'on ne pouvait s'établir dans l'île sans le consentement de ses principaux princes; qu'autrement il fallait s'attendre à des guerres sanglantes dont le succès n'était pas assez certain pour lui faire choisir une voie si dangereuse; que si Guacanagari était un traître, il paraissait du moins disposé à garder les apparences de la bonne foi, qu'il n'était question que de se conduire avec assez de prudence pour n'être pas surpris; que, lorsqu'une fois on serait bien fortifié, il serait temps de punir les coupables, et que l'avenir apprendrait infailliblement à les distinguer. Cette sage politique emporta tous les suffrages. L'amiral se rendit à la cour du roi, qui lui fit, d'un air triste, le récit du malheur des Castillans, et qui lui montra ses blessures. La confiance et l'amitié reprirent une nouvelle force. Guacanagari fit présent à l'amiral de huit cents petites coquilles fort estimées dans le pays sous le nom cibas, de cent plaques d'or, d'une couronne du même métal, et de trois petites calebasses remplies de grains d'or, dont le poids montait ensemble à deux cents livres. De son côté, l'amiral lui donna quantité de petits objets d'Europe. La vue des chevaux d'Espagne, auxquels on fit faire le manége en présence du roi, lui causa beaucoup d'admiration.

Après ce nouveau traité, l'amiral ne pensa qu'à donner une forme solide à son établissement. Son inclination le portait à rebâtir le fort sur ses premiers fondemens; mais jugeant du pays par la connaissance qu'il en avait prise en rangeant la côte, il craignait que les eaux dormantes n'en rendissent l'air fort malsain; il avait remarqué aussi qu'on y manquait de pierre pour les édifices, et d'ailleurs il voulait s'approcher des mines de Cibao. La résolution à laquelle il s'arrêta fut de s'avancer plus à l'est; et le 7 septembre, il partit de Puerto-Réal avec toute sa flotte pour aller former une nouvelle colonie à Puerto-di-Plata, où le pays lui avait paru plus agréable, et le terroir plus fertile. Dans une route si courte, il fut surpris par une de ces tempêtes auxquelles les Français ont donné depuis le nom de nords, parce qu'elles viennent de ce point. Tous les vaisseaux n'auraient pu se garantir d'être jetés à la côte, si quelques instans de lumière ne leur eussent fait

apercevoir, deux lieues au-dessous de Monte-Christo, une rivière qui leur offrit une retraite.

Quoiqu'elle n'eût pas plus de cent pas de large, elle formait un port assez commode, mais un peu découvert au nord-est. L'amiral descendit près d'un village qui bordait le rivage ; et, remontant la rivière, d'où l'on découvrit une plaine fort agréable, il remarqua qu'on pouvait détourner les eaux et leur faire traverser le village pour les employer à des moulins, et les rendre utiles à tous les besoins d'une colonie. Les terres lui parurent fertiles. Il y trouva des pierres pour bâtir et pour faire de la chaux. Tant de commodités le déterminèrent à ne pas chercher d'autre lieu pour y jeter les fondemens d'une ville. Il fit construire d'abord une église et un magasin. Ensuite il dressa le plan des quartiers et des rues. Les édifices publics furent bâtis de pierre ; mais tous les autres ne l'ayant été que de bois, de paille et de feuilles de palmiers, tout le monde fut bientôt à couvert. Cette nouvelle ville, la première qu'on eût jamais vue dans le Nouveau-Monde, reçut le nom d'Isabelle, à l'honneur de la reine de Castille, que l'amiral regardait comme la source de sa fortune et de sa gloire.

Mais soit que les provisions n'eussent pas eté ménagées, ou qu'elles se fussent corrompues, on ne fut pas long-temps sans tomber dans la disette de vivres. D'ailleurs la continuité d'un travail dont personne n'était dispensé, les fatigues du voyage, la différence du climat, et l'extrême chaleur, causèrent de fâcheuses maladies. L'amiral, qui ne s'épargnait pas plus que le moindre Castillan, fut un des premiers qui s'en ressentirent. De son lit même, où la force du mal le retint pendant plusieurs jours, il ne cessa point de donner des ordres et d'en presser l'exécution. Il avait observé que l'idée des trésors, dont tous ses gens avaient l'imagination remplie, servait à les soutenir contre la faim et la misère. Non-seulement il profitait de cette disposition pour les animer continuellement par les plus hautes espérances ; mais, craignant qu'à la fin ils fussent plus découragés par le retardement que par les obstacles, il résolut de ne pas différer plus long-temps la découverte des r[illegible] et, dans l'impuissance où il était d[illegible]-même, il chargea de cette entre[illegible] l'Ojéda. Celui-ci partit à la tête d'un détachement de quinze hommes bien armés, et s'avança au midi, l'espace de huit ou dix lieues, par un pays désert, qui se terminait au pied d'une montagne, où il trouva une gorge fort étroite. Elle le conduisit dans une grande et belle plaine, qu'il fut surpris de voir entourée d'habitations, et coupée d'un grand nombre de ruisseaux, dont la plupart se rendent dans la rivière Yaqui. Il ne lui restait pas plus de douze lieues jusqu'à Cibao ; mais l'agréable accueil qu'on lui faisait dans chaque bourgade, et la quantité de ruisseaux qu'il avait à traverser, retardèrent sa marche de cinq jours. Dans une route si lente, chaque pas lui faisait découvrir des apparences de richesse. Les Américains qui lui servaient de guides ramassaient à ses yeux des paillettes et des grains d'or dans le sable. Il jugea, par cet heureux essai, quelle devait être l'abondance de ce métal dans les montagnes, et qu'il n'avait rien de plus pressant que de porter à la colonie de si flatteuses nouvelles : il reprit le chemin d'Isabelle avec une assez grosse quantité d'or qu'il avait recueillie. Son récit et les preuves qu'il en fit briller aux yeux des Castillans ranimèrent ceux que la faim et les maladies commençaient à jeter dans un mortel désespoir.

Cette conjoncture parut heureuse pour renvoyer la flotte en Espagne. Colomb remit à Torrez, qui devait la commander, l'or d'Ojéda avec tous les présens qu'il avait reçus de Guacanagari ; et des dix-sept vaisseaux qu'il avait amenés, il en retint deux de moyenne grandeur et trois caravelles. Le reste avait déjà mis à la voile, lorsqu'il fut informé qu'une troupe de mécontens, ayant choisi Bernard de Pise pour leur chef, avaient formé le dessein d'enlever quelques-uns des cinq bâtimens qu'il s'était réservés, et de retourner en Espagne. La rigueur lui parut nécessaire pour arrêter cette conspiration dans sa naissance. Bernard de Pise fut saisi et renvoyé en Espagne, avec les informations et les preuves de son crime ; mais ses principaux complices reçurent leur châtiment aux yeux de la colonie. Ces mesures, quoique nécessaires pour la sûreté générale, furent traitées d'arbitraires, et donnèrent naissance à un sentiment d'animosité contre Colomb, qui augmenta avec le temps, et ne finit qu'avec sa vie.

Après avoir rétabli le calme dans la colonie,

il prit la résolution de visiter les mines de Cibao, et d'y faire transporter des matériaux pour la construction d'un fort. Il se fit accompagner de ses meilleurs soldats et d'un bon nombre de volontaires tous à cheval ; et, laissant Diègue, son frère, pour commander dans Isabella, il se mit en marche le 12 mars, enseignes déployées, au son des tambours et des trompettes. Le premier jour il ne fit que trois lieues, jusqu'au pied d'une montagne fort escarpée, d'où il envoya, sous la conduite de quelques hidalgos, des pionniers à la même gorge par laquelle Ojéda s'était ouvert un passage. En montant au sommet de la montagne, il découvrit avec admiration cette belle et vaste plaine de vingt lieues de longueur, nommée Vega-Réal (Campagne-Royale). Il la traversa dans sa largeur, qui n'est que de cinq lieues en cet endroit, et tous les Américains d'un grand nombre d'habitations dont elle est remplie lui firent un bon accueil.

On passa tranquillement la nuit sur la rive de l'Yaqui. Les naturels que l'amiral avait menés d'Isabella entraient dans les maisons qui se trouvaient sur la route, et prenaient librement ce qui tombait sous leurs mains, comme si tous les biens eussent été communs, sans que les habitans donnassent la moindre marque de surprise et de mécontentement. Ils en usaient de même dans les logemens des Espagnols, et l'on n'eut pas peu de peine à leur faire perdre une habitude qui prouvait leur simplicité et leur innocence : les premières idées de propriété leur furent données par ceux qui leur apportaient les exemples du brigandage.

Une haute montagne sépare le pays qu'on avait traversé de la province de Cibao. Il fallut employer les pionniers pour s'en ouvrir l'accès. L'amiral ayant eu la curiosité de monter au sommet, découvrit de là l'île presque entière. Le nom de Cibao, que les insulaires donnent à cette province, vient de la nature du terroir, qui n'est composé que de montagnes pierreuses et de rocs ou de cailloux. Quoique l'entrée du pays soit affreuse, on s'aperçoit bientôt que l'air y est doux et très-sain. Il y coule de toutes parts des rivières et des ruisseaux. L'ombrage y est rare sur les montagnes, mais les lieux bas et le bord des eaux sont couverts de pins d'une extrême hauteur, qui, sans être fort près les uns des autres, paraissent former dans l'éloignement de grandes et belles forêts.

La vue d'un canton si riche les fit penser sérieusement à s'en assurer. A dix-huit lieues d'Isabella, ils avaient déjà trouvé quantité de mines d'or, une mine de cuivre et deux carrières d'ambre et d'azur. Il était si difficile de revenir souvent à cheval, ou de conduire des voitures dans un pays rempli de pierres et de montagnes, que cet obstacle seul aurait suffi pour les obliger d'y former un établissement; mais l'amiral ne sentit pas moins l'importance de bâtir un fort pour mettre les habitans sous le joug. Il en traça lui-même le plan sur une montagne, dont la rivière de Xanique faisait une presqu'île. Quoiqu'il n'y eût pas beaucoup d'or dans cette rivière, le pays qu'elle arrose était rempli de mines. La forteresse fut bâtie de pierre et de bois, et ceinte d'un bon fossé dans l'endroit où la rivière laissait un passage par terre. On lui donna le nom de Saint-Thomas, pour railler les incrédules, qui n'avaient pas voulu croire ce qu'on publiait des mines de Cibao sans les avoir vues de leurs propres yeux.

L'amiral confia le gouvernement de cette importante place au commandeur don Pedro de Margarita, et lui laissa cinquante-six hommes, qui étaient un mélange de soldats et d'ouvriers. Ensuite, craignant pour Isabella dans une si longue absence, il se hâta d'y retourner par la même route. Une grande pluie, qui n'avait pas cessé depuis quelques jours, lui fit trouver tant de difficulté au passage des rivières, qu'il fut obligé de camper plusieurs fois entre les habitations des Américains. C'était autant d'occasions de se les attacher par ses caresses et ses bienfaits. En approchant de sa colonie, il fut surpris du progrès de tout ce qu'il avait fait semer deux mois auparavant. Cependant, ces secours ne suffisant point à la subsistance des colons, on y était menacé de toutes les extrémités du besoin. La farine commençant à manquer, il fallut dresser des moulins pour moudre le blé. Ce travail demandait de la vigueur. Les soldats et les ouvriers, qu'on avait occupés sans relâche à bâtir la ville, étaient faibles ou malades. L'amiral se vit obligé d'employer les bras de la noblesse, humiliation insupportable pour

des volontaires qui ne s'étaient embarqués que par des motifs de fortune et d'honneur. Les mécontentemens éclatèrent, et la violence, qui parut nécessaire pour les apaiser, ne servit qu'à les aigrir. Boyl surtout, chef des missionnaires, fut un des plus emportés : il traita l'amiral d'homme cruel, parce qu'il ne l'avait pas excepté dans le retranchement des vivres! Il était allé plusieurs fois jusqu'à mettre l'église en interdit. Ainsi ces hommes envoyés pour établir la religion et la paix, n'étaient que des instrumens de scandale et de discorde!

Dans ces circonstances, on reçut avis du fort de Saint-Thomas que les Américains abandonnaient les habitations voisines, et que le redoutable Caonabo se disposait à chasser les Castillans de ses états. Mais la nouvelle qu'on reçut en même temps qu'un seul cavalier avait mis plus de quatre cents naturels en fuite, par la vue et les mouvemens de son cheval, fit juger que les révoltes d'une nation si simple et si timide ne seraient jamais fort dangereuses.

Il tardait à Colomb de pouvoir exécuter les ordres de leurs majestés catholiques, qui lui avaient recommandé particulièrement d'étendre leur domaine et leur gloire par de nouvelles découvertes. Cette entreprise demandant une longue absence, il commença par établir dans la colonie un conseil ou un tribunal, ayant pour président don Diègue son frère. Il partit le 24 d'avril avec un navire et deux caravelles.

Il découvrit d'abord la Jamaïque. La résistance qu'on lui opposa ne lui permit pas d'y aborder. Il suivit la côte à l'ouest, puis fut à Cuba, dans la résolution d'approfondir si c'était une île ou la terre ferme. Il arriva sous le cap, qu'il nomma de la Cruz. Ensuite, continuant de ranger la côte, il rencontra de petites îles, auxquelles il donna le nom général de Jardin-de-la-reine. Elles sont séparées par des canaux où les navires peuvent passer. On y vit diverses sortes d'oiseaux, les uns rouges et de la forme des grues. Une île plus grande que les autres reçut le nom de Sainte-Marthe. On y trouva quantité de poissons, des chiens muets, de grandes troupes de perroquets et d'autres oiseaux; mais la crainte fit fuir les habitans du seul village qu'on y découvrit. L'eau commen- [illegible] anquer sur les trois bords castillans. On [illegible] 'sources présentes dans l'île de Cuba; on s'en rapprocha, et l'on prit la route de l'est avec des vents variables, et par des canaux remplis de sable. L'amiral y échoua fort dangereusement, et ne fut redevable de la conservation de son vaisseau qu'à sa propre habileté. Il continua d'avancer, sans dessein précis, en suivant les bancs et les canaux dans une mer fort blanche, exposé chaque jour à la violence des marées et des courans. Enfin les trois vaisseaux se retrouvèrent près de Cuba, sur la même côte d'où ils avaient pris leur route, et se dirigèrent sur Isabella.

De retour dans sa colonie au mois de juin, l'amiral trouva que le besoin s'y faisait sentir de plus en plus. Une autre source de désordre fut la licence des gens de guerre qu'il avait laissés sous la conduite de don Pedro de Margarita. Cet officier avait reçu ordre de visiter toutes les provinces de l'île, en faisant observer une exacte discipline : c'était trop exiger d'un corps de troupes qui manquait du nécessaire. Aussi les soldats castillans, qui trouvèrent les habitans peu disposés à leur fournir des vivres, employèrent-ils la violence pour s'en procurer : alors tous les caciques se réunirent contre eux, à la réserve de Guacanagari, dont les états portaient le nom de Marien. Don Diègue, gouverneur d'Isabella, fit faire à Margarita des remontrances de la part du conseil : elles ne servirent qu'à l'irriter. La fierté de sa naissance lui faisant souffrir impatiemment l'autorité des Colomb, il se retira dans le fort de Saint-Thomas, d'où ses gens eurent la liberté d'employer toutes sortes de voies pour remédier à la faim qui les pressait. Il prit enfin la résolution de retourner en Espagne : ce dessein le conduisit à Isabella, où son mécontentement et le mépris qu'il avait pour la nouvelle noblesse du gouverneur lui firent éviter de le voir. Il ne garda pas plus de ménagement dans ses discours; et cette conduite lui fit un grand nombre de partisans, entre lesquels Boyl affecta de se distinguer. Ce fougueux missionnaire publia qu'il allait détromper les rois catholiques des fausses idées qu'on leur faisait concevoir de l'amiral et de ses entreprises; et, joignant l'effet aux menaces, il partit avec Margarita sur des navires qui venaient d'apporter don Barthélemi, frère de Colomb.

L'amiral résolut de faire la guerre aux ca-

ciques ennemis de sa colonie; mais avant son départ il revêtit son frère d'un titre qu'il crut capable de le faire respecter; ce fut celui d'adelantade, ou lieutenant-général dans toutes les Indes occidentales. Cependant quelques jours de réflexion lui firent juger que le petit nombre de troupes avec lequel il se proposait de tenir la campagne pourrait être accablé par les Américains réunis. Il crut devoir tenter la surprise et la ruse. Caonabo lui paraissant le plus redoutable, il tourna tous ses soins à le faire enlever au milieu de ses états: il savait que ce prince faisait beaucoup plus de cas du cuivre et du laiton que de l'or, et qu'il avait souvent marqué une vive passion d'obtenir la cloche de l'église d'Isabella, parce qu'il s'était imaginé qu'elle parlait. Il se servit de cette connaissance pour le faire donner dans un piége, dont Ojéda, qui commandait le fort de Cibao, prit sur lui l'exécution. On fit courir le bruit que les Castillans souhaitaient une paix constante, et que, par des sentimens particuliers d'estime pour Caonabo, ils pensaient à lui faire des présens considérables. Ojéda partit avec neuf cavaliers bien montés, sous prétexte de porter les présens de l'amiral. Une suite si peu nombreuse ne pouvant inspirer aucune défiance, il fut reçu fort civilement à Maguana, qui était la résidence ordinaire du cacique. Après quelques explications, il fit voir à Caonabo les présens qu'il avait à lui offrir. C'étaient des menottes, telles qu'on les met aux pieds et aux mains des forçats, mais de laiton si poli qu'elles paraissaient d'argent. Il lui dit que ces instrumens étaient des marques d'honneur dont l'usage était réservé aux rois de Castille, et que, dans le dessein où l'amiral était de le traiter avec la plus haute distinction, il lui envoyait ce qui n'avait appartenu jusqu'alors qu'à ses maîtres; qu'il lui conseillait de se retirer à l'écart pour se parer de ce précieux ornement, et que, se présentant ensuite aux yeux de ses sujets, il paraîtrait avec autant de majesté que les rois de Castille. Caonabo ne se défiant pas que neuf ou dix hommes eussent la hardiesse de l'insulter au milieu de sa cour, fit signe à ses gens de se retirer. Ceux d'Ojéda lui mirent les fers, se saisirent brusquement de lui après l'avoir intimidé par la vue de leurs armes, et le placèrent en croupe derrière leur chef, qui, se l'étant fait lier autour du corps, reprit au galop le chemin d'Isabella, éloignée de plus de cinquante lieues, et après bien des fatigues il y arriva en triomphe ayant toujours en croupe ce chef caraïbe. La joie de l'amiral fut extrême en se voyant maître du destructeur de son premier établissement, et du seul ennemi dont il redoutât l'audace. Il le tint enchaîné dans sa maison; mais, loin d'en tirer quelque marque de soumission, il remarqua qu'il affectait de ne le pas saluer lorsqu'il le voyait paraître, tandis qu'il en usait plus civilement à l'égard d'Ojéda. Colomb voulut savoir de lui-même la raison de cette différence: « C'est, lui répondit Caonabo, que tu n'as pas osé me venir prendre dans ma maison, et que ton officier a plus de cœur que toi. »

On vit bientôt arriver au port d'Isabella Antoine de Torrez, qui était renvoyé avec quatre grands vaisseaux bien fournis de vivres et de munitions, et qui remit à l'amiral des lettres du 16 août, par lesquelles le roi et la reine lui témoignaient une extrême satisfaction de ses services; ils lui demandaient le récit de ses observations, les noms et les distances des îles, et toutes les espèces d'oiseaux qui n'étaient pas connus en Espagne; et, pour établir un commerce régulier entre le Nouveau-Monde et l'Ancien, ils réglaient que, des deux côtés, on ferait partir tous les mois une caravelle qui n'aurait pas d'obstacle à redouter dans sa course, parce que tous les différends étaient terminés avec le Portugal.

L'année touchait à sa fin, lorsqu'il apprit que l'enlèvement de Caonabo avait soulevé l'île entière, et que les trois frères de ce prince assemblaient une nombreuse armée dans la Véga-Réal; il ne s'étonna point de leurs préparatifs. Le roi de Marien, qu'il fit avertir du dessein où il était de se mettre à la tête de ses troupes, vint le joindre avec un corps de ses plus braves sujets. Les Castillans capables de service ne montaient pas à plus de deux cents hommes d'infanterie et vingt cavaliers; mais l'amiral y joignit vingt chiens d'attache, dans l'opinion que leurs morsures et leurs aboiemens contribueraient, autant que le sabre et la mousqueterie, à répandre l'épouvante dans une multitude d'Indiens nus et sans ordre. Il partit d'Isabella le 24 mars, avec l'adelantade et Guacanagari: à

peine fut-il entre dans la Véga-Réal, qu'il découvrit l'armée ennemie forte de cent mille hommes, et commandée par Manicate, un des frères de Caonabo. L'adelantade entreprit sur-le-champ de l'attaquer; il trouva peu de résistance. Ces malheureux insulaires, dont la plupart n'avaient que leurs bras pour défense, ou qui n'étaient pas accoutumés du moins à des combats fort sanglans, furent étrangement surpris de voir tomber parmi eux des files entières par le prompt effet des armes à feu; de voir trois ou quatre hommes enfilés à la fois avec les longues épées des Espagnols; d'être foulés aux pieds des chevaux, et saisis par de gros mâtins qui, leur sautant à la gorge avec d'horribles hurlemens, les étranglaient d'abord, ou les renversaient, et mettaient facilement en pièces des corps nus, dont aucune partie ne résistait à leurs dents. Bientôt le champ de bataille fut couvert de leurs morts; les autres prirent la fuite; on les poursuivit, et l'on fit un grand nombre de prisonniers. L'amiral employa neuf ou dix mois à des courses armées qui achevèrent de répandre la terreur dans toutes les parties de l'île. Il rencontra plusieurs fois les trois caciques, avec le reste de leurs forces, et chaque rencontre fut une nouvelle victoire; car c'est de ce nom que les historiens appellent cet exécrable abus de la force destructive contre la faiblesse désarmée.

Après les avoir assujettis, l'amiral leur imposa un tribut, qui consistait pour les voisins des mines à payer par tête, de trois en trois mois, une petite mesure d'or; et pour tous les autres, à fournir vingt-cinq livres de coton. Il obligea Manicate, principal auteur de la révolte, de lui fournir chaque mois une mesure d'or qui montait à cent cinquante écus : en même temps, il fit fabriquer des médailles de cuivre, qu'on donnait à ceux qui apportaient le tribut, et qu'ils devaient porter au cou, pour faire foi qu'ils avaient payé, avec ordre de les changer à chaque paiement. Bocchio, puissant cacique, dont les états étaient les plus éloignés d'Isabella, fut le seul qui continua de résister aux vainqueurs, animé par Anacoana, sa sœur, veuve de Caonabo, dont il avait embrassé la vengeance. Tous les autres sentirent bientôt le poids du joug; mais, dans la simplicité qu'ils avaient encore, ils demandaient sans cesse à leurs nouveaux maîtres s'ils ne retourneraient pas bientôt en Espagne : cependant, lorsqu'ils eurent perdu l'espérance d'en être délivrés par un départ volontaire, ils résolurent de s'en défaire en les privant de vivres, c'est-à-dire, de renoncer à la culture du maïs, et de se retirer dans les montagnes; ils se flattaient que les productions naturelles de la terre suffiraient pour leur nourriture, pendant que les étrangers périraient de faim ou seraient forcés de quitter l'île. Guacanagari même, qu'on cessa de ménager, et qui se vit forcé aux travaux les plus humilians pour satisfaire l'avarice de ses alliés, ou pour fournir à leur subsistance, suivit l'exemple des fugitifs : cette résolution désespérée produisit en partie l'effet qu'ils en avaient attendu. Les conquérans d'Espagnola retombèrent bientôt dans le même excès de misère qui les avait déjà réduits à se nourrir de ce que la nature offre de plus dégoûtant; mais les Américains n'en tirèrent pas d'autre fruit pour eux-mêmes que de se voir poursuivis par des ennemis affamés, qui ne leur firent aucun quartier, ou qui les forcèrent de se tenir cachés dans des cavernes, sans oser faire un pas pour chercher leur nourriture. On assure que la faim, les maladies et les armes des Castillans firent périr en peu de mois la troisième partie des habitans de l'île : Guacanagari eut le même sort; et, pour récompense de tant de services qu'il avait rendus à l'Espagne, les historiens ont noirci sa mémoire par les plus odieuses accusations : il n'y avait pas d'autre moyen de justifier les destructeurs.

Cependant Boyl et Margarita faisaient retentir la cour d'Espagne de leurs plaintes contre l'amiral et ses deux frères. Leurs majestés prirent le parti d'envoyer à Espagnola un commissaire chargé de l'ordre vague d'approfondir la vérité, et d'une simple lettre de créance pour le faire respecter. Cette voie pouvait être prudente et sûre, si la cour d'Espagne eût fait un meilleur choix. Mais Jean d'Aguado, honoré de cette commission, était un esprit vain qui s'enfla d'une faveur à laquelle il ne s'était point attendu. Il arriva au port d'Isabella vers la fin du mois d'octobre, lorsque l'amiral était occupé à réprimer quelques nouveaux mouvemens dans la province de Maguana. L'adelantade commandait dans l'absence de son frère.

Aguado le traita d'abord avec beaucoup de hauteur. Il employa même les menaces; et, sous prétexte d'écouter les plaintes qu'on avait à faire contre le gouvernement, il prit une autorité qui excédait beaucoup ses pouvoirs. Ensuite, étant parti pour chercher l'amiral, il publia dans sa route qu'il était venu pour faire le procès aux Colomb, et pour en délivrer la colonie. Ses gens le représentaient aux Américains comme un nouvel amiral qui devait faire périr l'autre; et ce bruit fut répandu avec tant d'affectation, que plusieurs caciques en prirent occasion de s'assembler pour tirer parti de ce changement. Aguado n'alla pas loin sans apprendre que l'amiral, rappelé par un courrier de son frère, était rentré dans Isabella : il y retourna aussitôt, et sa suite ayant été grossie par tous les mécontens, il y entra comme en triomphe. Sa commission fut proclamée au son des trompettes. L'amiral aida lui-même à la solennité de cette publication, et, se présentant au commissaire, il l'assura d'une soumission absolue aux ordres de leurs majestés. Aussitôt les informations furent commencées dans les plus rigoureuses formes. Américains et Castillans, la plupart saisirent ardemment l'occasion de perdre des étrangers qu'ils n'aimaient pas, et que la cour semblait abandonner. D'ailleurs les plaintes étaient bien reçues par le commissaire, notamment les plus graves. Pendant cette humiliante cérémonie, l'amiral se conduisit avec une extrême modération : il déféra tous les honneurs à son adversaire, et souffrit patiemment l'insolence de ses reproches. Enfin, loin de relever les fausses démarches d'Aguado, il ne considéra que l'autorité dont il tenait ses pouvoirs, quoiqu'ils ne fussent pas clairement expliqués dans ses lettres.

Après les informations, lorsque le commissaire se disposait à retourner en Espagne, un furieux ouragan brisa dans le port les navires qui l'avaient apporté. Il n'en restait pas d'autres, au Nouveau-Monde, que deux caravelles que l'amiral avait fait construire depuis peu. Il offrit noblement le choix de l'une des deux à son adversaire; mais il déclara en même temps qu'il monterait l'autre pour aller plaider sa cause au tribunal incorruptible de ses maîtres, leur rendre compte de ses nouvelles découvertes, et leur donner les avis qu'ils lui avaient demandés sur la ligne de partage entre les couronnes de Castille et de Portugal. Aguado n'osa combattre une résolution si ferme. L'amiral, continuant de lui laisser de vains honneurs, n'en retint pas moins les droits essentiels de sa dignité. Il confia, pendant son absence, le gouvernement général à ses deux frères. Roland, dont il connaissait l'habileté, fut nommé chef de la justice. Plusieurs forteresses, qu'il avait bâties en différens lieux pour contenir les caciques, reçurent des commandans de sa main, surtout celle de la Conception, dans la plaine de la Véga, qui devint ensuite une ville considérable. L'avis qu'il reçut, dans les mêmes circonstances, qu'on avait découvert au sud de l'île des mines d'or fort abondantes, lui fit suspendre son départ pour éclaircir cette importante nouvelle. Il y envoya Garay et Diaz, avec une escorte et des guides qui leur firent traverser la Véga-Réal, d'où, passant entre des montagnes, ils entrèrent dans une autre plaine, qui les conduisit au bord de la Hayna, rivière fort poissonneuse, où quantité de ruisseaux apportaient un mélange d'or et de sable. La terre, qu'ils firent ouvrir en divers endroits, leur offrit une abondance de grains d'or. L'amiral n'en fut pas plus tôt informé, qu'il fit construire dans ce lieu une forteresse qu'il nomma Saint-Christophe; et ces mines, auxquelles il donna le même nom, fournirent long-temps d'immenses richesses : il ne pouvait rien arriver de plus heureux pour lui dans sa situation.

Les deux caravelles mirent à la voile le 10 mars 1496. L'amiral fit embarquer dans la sienne environ deux cent vingt Espagnols, les plus pauvres et les plus infirmes de la colonie, que leurs femmes et leurs parens avaient redemandés à la cour, et que ses bons traitemens, dans le cours de la navigation, disposèrent à prendre parti pour lui contre Aguado. Il emmenait aussi une trentaine d'Indiens, parmi lesquels se trouvaient Caonabo et l'un de ses frères. L'adelantade l'accompagna jusqu'à Puerto-de-Plata, dans le dessein d'y bâtir une ville; ensuite, prenant congé de son frère, qui retourna par terre à la colonie, il fit gouverner à l'est, vers le cap d'Engano, et l'ayant doublé le 22, il aborda le 29 à Marie-Galande; mais la difficulté de faire de l'eau et

du bois l'obligea d'aller mouiller le jour suivant à la Guadeloupe. Sa surprise fut extrême d'y voir le rivage bordé d'un grand nombre de femmes armées d'arcs et de flèches, qui s'opposèrent à l'approche de ses barques. Deux Américains de ceux qu'il avait amenés de l'île espagnole se jetèrent à la nage pour avertir cette troupe d'Amazones qu'on ne pensait point à leur nuire, et qu'on ne leur demandait que des vivres; elles répondirent que leurs maris étaient de l'autre côté de l'île, et que c'était à eux qu'il fallait s'adresser; et, voyant que les barques n'avançaient pas moins, elles tirèrent une nuée de flèches, dont personne ne fut blessé; bientôt le bruit des arquebuses les mit en fuite : les Castillans entrèrent dans l'île, sans être sûrs que ce ne fût pas la terre-ferme. Ils y trouvèrent de très-gros perroquets, du miel, de la cire et quantité de ces plantes dont les insulaires faisaient du pain, et qu'ils nommaient cazabi, d'où les Français ont fait cassave. Un détachement, qui fut envoyé dans les terres, amena quarante femmes, entre lesquelles était celle du cacique, qu'on n'avait pas eu peu de peine à joindre dans sa fuite. Lorsqu'elle s'était vue pressée par celui qui la poursuivait, elle s'était tournée tout d'un coup; et, l'ayant saisi de ses deux bras, elle l'avait renversé avec tant de force, que, sans le secours qu'il reçut, il confessa qu'elle l'aurait étouffé. Cependant les amitiés et les présens que l'amiral fit à toutes ces femmes établirent bientôt la confiance; elles procurèrent toutes sortes de rafraîchissemens aux deux caravelles, pendant neuf jours que les Castillans passèrent dans l'île.

La famine désola bientôt après les deux équipages, et fit naître l'horrible idée, combattue par Colomb, de manger les malheureux Indiens. L'infortuné Caonabo mourut pendant le voyage, en conservant toute sa fierté. On attribue sa mort aux chagrins de sa captivité; on ne pourrait sans injustice refuser à ce guerrier sauvage les qualités qui font les héros. On ne découvrit point la terre avant le 11 juin. En entrant le lendemain dans le port de Cadix, Colomb trouva trois vaisseaux prêts à faire voile, avec des vi[illegible] et des munitions, pour Espagnola; [illegible] arrêter après avoir vu les ordres [illegible] moins l'esprit de saisir cette occasion pour animer par ses lettres le courage et la constance de ses frères.

Il se rendit à Burgos, où leurs majestés catholiques tenaient ordinairement leur cour. Il parut à l'audience avec autant de fermeté que de modestie. Loin de le traiter comme un criminel dont on attend les justifications, on ne lui parla ni des informations d'Aguado, ni des accusations de Boyl et de Margarita. Il ne reçut que des éloges et des remerciemens pour ses nouveaux services.

Dans la joie d'un accueil qui couvrait ses ennemis de honte, il fit le récit de ses découvertes; et, proposant de les continuer, il demanda huit vaisseaux, dont il destinait deux à porter des vivres et des munitions à la colonie d'Isabella, et les six autres à demeurer sous ses ordres, ce qui lui fut accordé. Ensuite, ayant représenté qu'il était question de former un établissement solide, qui pût servir de modèle à l'avenir pour d'autres colonies, il obtint que leurs majestés feraient passer à Espagnola un corps de recrues d'infanterie et de cavalerie, des ouvriers, des laboureurs, etc.

Toutes ces mesures étaient sages, mais l'amiral commit une grande faute en proposant de changer la peine des crimes, à l'exception des plus noirs, en un exil perpétuel aux colonies. Les nouveaux états doivent être établis sur de meilleurs fondemens. D'après les instances de Colomb, il fut défendu à ses délateurs, Boyl et Margarita, de retourner aux Indes : il ne tira pas d'autre vengeance de leur indigne procédé.

Les vaisseaux qu'il avait rencontrés à Cadix ayant achevé leur voyage au commencement de juillet, l'adelantade, encouragé par la nouvelle qu'il avait reçue de l'arrivée de son frère en Espagne, se hâta de les renvoyer avec de nouveaux trésors. Dans le compte qu'il lui rendait de ses opérations, il lui faisait sentir que le choix du terrain n'avait pas été heureux pour sa ville d'Isabella, et que s'il voulait former une colonie durable, il fallait songer à d'autres établissemens. La cour, à qui l'amiral fit cette proposition, s'en étant remise à ses lumières, il se rappela que dans son dernier voyage, en rangeant la côte du sud, il avait remarqué de bons ports, d'excellens pâturages et des terres qui lui avaient paru fertiles, sans comp-

ur que cette partie de l'île ne devait pas être fort éloignée des mines auxquelles il avait donné le nom de Saint-Christophe. Il fit partir aussitôt une caravelle pour communiquer ses idées à son frère, avec ordre de travailler incessamment au transport de la colonie. Elle arriva dans les plus heureuses circonstances, lorsque, par d'autres informations, don Barthélemi était à la veille d'exécuter son dessein dans le même lieu. Oviédo fait ainsi le récit de cet événement.

Un jeune Aragonais, nommé Michel Diaz, le même qui avait reconnu les nouvelles mines, s'était battu contre un Espagnol et l'avait dangereusement blessé. Quoiqu'il fût au service particulier de l'adelantade, la crainte du châtiment l'avait fait fuir. Il avait pris sa route, avec cinq ou six de ses amis, vers la partie orientale de l'île, d'où, côtoyant le rivage au sud, il fut arrêté par l'embouchure d'un fleuve sur la rive duquel il trouva une bourgade. Les habitans, qui n'avaient point encore été maltraités par les Espagnols, n'hésitèrent pas à le recevoir. Une femme, que les historiens ont nommée Catalina, conçut de l'inclination pour lui; elle lui découvrit des mines qui n'étaient qu'à sept lieues de sa demeure; et, dans la crainte de perdre un hommage qui lui était devenu cher, elle lui proposa d'engager les Espagnols à s'établir sur ses terres. Le pays était agréable et fertile. Diaz ne balança point à saisir cette occasion pour se réconcilier avec la colonie. Catalina lui donna pour guides quelques habitans dont elle lui garantit la fidélité. Isabella était éloignée d'environ cinquante lieues : il y arriva secrètement. Quelques amis lui apprirent que son adversaire était guéri de sa blessure. Rien ne l'empêchant plus de se montrer, il se présenta devant don Barthélemi, qui le revit avec joie, parce qu'il avait regretté sa perte, et qu'il ne fut pas moins satisfait de ses offres.

Elles l'avaient déjà déterminé à faire un établissement du côté du sud, lorsque, étant confirmé dans cette résolution par les lettres de son frère, il partit aussitôt avec Diaz et les plus robustes de ses gens. Après quelques jours de marche, il arriva au bord de la rivière que les Américains nommaient Ozama, et dont il trouva les rives fort peuplées. Le port était sûr et capable de recevoir des vaisseaux de plus de trois cents tonneaux. Les terres paraissaient excellentes, et tous les habitans bien prévenus en faveur des Espagnols. L'adelantade ne balança point à tracer le plan d'une nouvelle ville à l'embouchure du port, sur la rive orientale. Il y fit venir en peu de temps la plus grande partie des habitans d'Isabella, où il ne laissa qu'un petit nombre d'ouvriers. Elle prit le nom de San-Domingo, les uns disent du nom du père des Colomb, qui s'appelait Dominique ; les autres, du jour où l'adelantade y était arrivé, qui était la fête de ce saint. Nous avons cru devoir ces détails à la fondation d'une ville devenue la capitale de l'île, qui prit ensuite le nom de Saint-Domingue, et où se trouvait autrefois la plus florissante des colonie françaises.

Après s'être assuré, par un traité, du cacique Boechio, qui commandait dans cette province, l'adelantade se rendit par terre à Isabella, où il trouva que la misère et les maladies avaient emporté presque tout le reste des habitans. Dans le chagrin de ne voir arriver aucun navire d'Espagne, il prit le parti d'en faire construire pour y envoyer chercher des vivres, et dans l'intervalle, il dispersa les Espagnols faibles ou malades dans les villages les plus voisins des forteresses; mais les habitans se lassèrent bientôt d'entretenir des hôtes qu'ils ne pouvaient rassasier, et dont ils ne recevaient que de mauvais traitemens pour récompense. Les sujets de Guarinoex, qui se ressentaient le plus de cette vexation, furent les premiers qui résolurent de secouer un joug insupportable. Leur cacique était ami de la paix ; mais ils le forcèrent de se mettre à leur tête par la menace de se donner un autre maître. L'adelantade, informé de ce soulèvement à San-Domingo, dont il avait fait sa principale résidence, se hâta de marcher contre ce prince, et, l'ayant rencontré à la tête de quinze mille hommes, il l'attaqua si brusquement pendant la nuit, qu'après avoir tué et mis en fuite une partie de ses gens, il le fit prisonnier.

Vers le même temps, il reçut avis de Boechio et d'Anacoana que leur tribut était prêt, et qu'ils étaient disposés à le livrer. Il chargea don Diègue, son frère, qui commandait toujours dans Isabella, de faire passer une caravelle à la côte de Xaragua; mais il voulut s'y rendre

lui-même par terre, et recevoir le premier hommage que ces caciques rendaient à l'Espagne. L'accueil qu'ils lui firent le confirma dans l'opinion qu'il avait prise de leur bonne foi ; ils allèrent au-devant de lui avec un cortége de trente-deux seigneurs, tandis qu'un grand nombre de leurs sujets apportaient à leur suite quantité de coton cru et filé, et toutes sortes de provisions. La caravelle ayant abordé au port de Xaragua, qui n'était éloigné du palais de Boechio que d'environ deux lieues, Anacoana se rendit à bord avec son frère. Elle avait fait préparer vers le rivage un logement fort bien meublé pour l'adelantade, où il fut surpris de trouver, entre divers ornemens, des siéges de bois travaillés avec beaucoup d'art. C'était la première fois qu'on voyait un bâtiment d'Europe sur cette côte. Les Castillans firent une décharge de l'artillerie, qui causa une frayeur extrême aux Américains; mais Anacoana remarquant que l'adelantade ne faisait qu'en rire, fut la première à les rassurer, et monta gaiement sur le tillac. Les historiens s'accordent à relever le mérite de cette femme, que nous verrons bientôt indignement traitée par ceux qui croyaient ne lui devoir alors que de la reconnaissance et de l'admiration.

Le troisième voyage de Colomb, qui eut lieu en mai 1498, est remarquable en ce qu'il découvrit pour la première fois le continent de l'Amérique, dont il n'avait encore aperçu que quelques îles, nommées aujourd'hui les Antilles ou iles du Vent.

Il faisait route vers l'ouest, et, cherchant à se dégager des canaux voisins des côtes qu'il croyait être des îles, il prit au sud, dans l'espérance de sortir entre la pointe du golfe de Paria et la côte opposée ; il traversa le golfe, et le 13 août il entra dans un très-beau port qu'il nomma Puerto-de-Gatos, d'une espèce de gros singes. Ce port est proche de la bouche de l'Orénoque; ensuite on doubla le cap de Lapa pour sortir du golfe : entre ce cap et celui de Boto qui est au nord-ouest de la Trinité, la distance est d'environ deux lieues; mais un peu au-dessus, le canal en a cinq de largeur. Les trois vaisseaux y étant entrés, trouvèrent les flots dans un mouvement terrible, et si couverts d'écume par le combat du courant avec la marée, que le danger leur parut extrême. Ils s'efforcèrent en vain de mouiller les ancres, elles furent enlevées par la force des vagues. Ils avaient eu la mer aussi fougueuse en entrant dans le golfe par le canal; mais ils y étaient favorisés du vent; au lieu que dans le passage où ils se voyaient engagés, le vent, avec lequel ils espéraient sortir, s'étant calmé tout à coup, ils demeuraient comme livrés à l'impétuosité des flots, sans aucun moyen d'avancer ou de retourner dans le golfe. L'amiral convint que s'il était délivré de ce péril par le ciel, il pourrait se vanter d'être sorti de la gueule du dragon, et cette idée fit donner au détroit le nom de Boca del Drago, qu'il a conservé. Enfin la marée perdit sa force, et le courant des eaux douces du fleuve jeta les trois vaisseaux en haute mer.

De la première terre de la Trinité jusqu'au golfe, qui fut nommé golfe des Perles, on n'avait pas compté moins de cinquante lieues. L'amiral suivait la terre qu'il prenait pour celle qu'il avait nommée île de Gracia, et fit le tour du golfe, dans la vue d'approfondir si cette grande abondance d'eau venait des rivières, suivant l'opinion des pilotes, mais non pas suivant la sienne; car il ne pouvait s'imaginer qu'il y eût un fleuve au monde qui produisît tant d'eau, ni que les terres qu'il voyait en pussent fournir autant, à moins qu'elles ne fussent la terre ferme. Il trouva sur cette côte quantité d'excellens ports et plusieurs caps auxquels il donna successivement des noms. Il avait découvert, à vingt-six lieues au nord, deux îles qu'il avait nommées l'Assomption et la Conception, aujourd'hui Tabago et Grenade. Ce ne fut qu'après avoir fait environ quarante lieues au-delà du Boca del Drago, que, voyant la longueur de la côte qui continuait toujours de descendre à l'ouest, il crut pouvoir juger avec certitude qu'une si vaste étendue de terres ne pouvait être une île, et que c'était le continent. Il fit cette déclaration le mercredi premier jour de septembre 1498 ; mais précisément dans le même temps, on travaillait à lui ravir une gloire qu'il achetait par tant de dangers.

L'évêque de Badajos, chargé de tous les ordres qui regardaient les nouveaux établissemens, recevait familièrement Alphonse d'Ojéda, qui, s'étant aperçu de son aversion pour les Colomb, en profita pour partager avec eux,

s'il était possible, la gloire des découvertes. Après avoir obtenu la communication des plans et des mémoires de l'amiral, il sollicita la permission d'armer pour continuer une entreprise devenue moins difficile, puisque la route était tracée. Il obtint cette permission de l'évêque; mais elle ne fut point signée des rois catholiques, et peut-être en fut-elle ignorée.

Cette commission d'un ministre, à qui leurs majestés avaient confié toutes les affaires des Indes, eut bientôt rassemblé quantité d'Espagnols et d'étrangers qui brûlaient de tenter la fortune, ou de se signaler par des aventures extraordinaires. Ojéda trouva des fonds dans Séville pour armer quatre vaisseaux. Il prit pour premier pilote Jean de la Coza. Améric Vespuce, riche négociant florentin, versé dans la cosmographie et la navigation, voulut avoir part à l'armement et courir tous les dangers du voyage. La flotte se trouva prête le 20 mai 1499, et mit le même jour à la voile. On prit la route de l'ouest, et, tournant ensuite au sud, on ne fut pas plus de vingt-sept jours à s'approcher d'une terre qu'on reconnut bientôt pour le continent. On rangea la côte pendant l'espace de quatre-vingts lieues jusqu'à celle de Paria, que l'amiral avait découverte. Ojéda n'eut pas de peine à la reconnaître sur les mémoires qu'il avait reçus de l'évêque de Badajoz. Les noms de l'île de la Trinité et de Boca del Drago donnés par Colomb et conservés depuis, attestaient du reste qu'il avait vu le continent, et semblaient réfuter d'avance l'injuste prétention de Vespuce qui se vanta dès ce moment d'avoir découvert l'Amérique. Cependant l'aveugle envie, toujours jalouse des grandes choses, aima mieux accorder la gloire à celui qui avait fait moins, et la terre vue par Colomb n'en eut pas moins le nom d'Amérique. Le sort lui réservait bien d'autres traverses; il devait éprouver cette révolution si commune dans les hautes destinées, et qui souvent a placé le comble de l'humiliation tout près du comble de la félicité. Dès l'année précédente, un grand nombre de mécontens, qui étaient sortis d'Espagnola, avaient entrepris comme de concert de soulever toute l'Espagne contre Colomb. Ils s'étaient rendus à Grenade où la cour était alors; et, répandant les plus noires calomnies contre l'amiral, ils avaient également réussi à le rendre odieux au peuple et suspect au roi, qui n'avait pas pour l'amiral autant d'affection que la reine; elle fut pourtant aussi entraînée par la force du torrent. Mais rien ne lui fit tant d'impression que de voir arriver trois cents esclaves américains qui avaient été embarqués contre les ordres de l'amiral, et probablement par la connivence des officiers subalternes. Non-seulement elle lui en fit un crime, mais elle jugea qu'il ne pouvait être innocent sur tout le reste, et prit la résolution de lui ôter l'autorité dont elle l'avait revêtu. Si elle eût agi avec moins de précipitation, elle se serait épargné le reproche trop fondé d'ingratitude et d'injustice. Les éclaircissemens qu'elle eût dû attendre lui auraient appris que, dans les embarras et les détresses où s'était trouvé l'amiral, sa conduite, toujours difficile, avait toujours été irrépréhensible, et ne pouvait être accusée tout au plus que d'un excès de sévérité, peut-être indispensable dans une colonie lointaine, où la désobéissance et la mauvaise volonté sont enhardies par l'éloignement du pouvoir suprême. Elle aurait appris que c'était cette sévérité seule qui avait fait tant de mécontens, comme sa gloire avait fait tant de jaloux, mais qu'enfin il touchait au but de ses travaux; qu'il avait extirpé jusqu'aux moindres semences de révolte, qu'il gouvernait avec une autorité absolue; qu'il voyait les Castillans soumis, les insulaires disposés à recevoir le joug de l'Évangile et celui de la domination de Castille, et qu'il ne demandait pas plus de trois ans pour augmenter de soixante millions les revenus de la couronne, en y comprenant, à la vérité, la pêche des perles, dont il pensait à s'assurer par une bonne forteresse.

On publia, pour colorer la déposition de Colomb, qu'il l'avait demandée lui-même. Le roi et la reine crurent trouver tout ce qui leur convenait dans François de Bovadilla, commandeur de Calatrava. Avec le titre de gouverneur-général, ils lui donnèrent celui d'intendant de justice, et l'ordre de tenir ses provisions secrètes jusqu'au jour de sa réception à San-Domingo; d'où les historiens croient pouvoir conclure que les rois catholiques avaient prêté l'oreille au bruit que les ennemis de l'amiral avaient répandu, qu'il pensait à se rendre sou

verain du Nouveau-Monde. Bovadilla mit à la voile vers la fin du mois de juin 1500, avec deux caravelles; et le 23 août, on aperçut de San-Domingo ces deux bâtimens qui s'efforçaient d'entrer dans le port, d'où ils étaient repoussés par le vent de terre. L'amiral était alors occupé à bâtir un fort, et l'adelantade à contenir des révoltés dans le royaume de Xaragua.

A la vue des deux caravelles, don Diègue Colomb, qui commandait dans l'absence de ses frères, les envoya reconnaître. Ce fut Bovadilla même qui se présenta sur le bord de la sienne pour répondre aux questions. Il déclara non-seulement son nom, mais la commission d'intendant de justice qu'il venait exercer contre les rebelles de l'île; le lendemain, étant descendu dans la ville, il tira des lettres qui portaient le sceau royal d'Espagne, et les remit à un notaire de sa suite, avec ordre de les lire devant l'assemblée. C'étaient celles qui le créaient intendant de justice. Ensuite, s'adressant à don Diègue, il demanda, au nom de leurs majestés, qu'on lui livrât tous les prisonniers qui étaient arrêtés pour la révolte. Don Diègue lui répondit qu'ils lui avaient été confiés par l'amiral, dont l'autorité, sans doute, était supérieure à la sienne, et qu'il n'en pouvait disposer sans son ordre. « Je vous ferai » connaître, reprit Bovadilla, que vous et lui » devez m'obéir. » Le reste du jour se passa dans une extrême agitation; mais le 25, à la vue de toute la colonie, que la curiosité n'avait pas manqué de rassembler, Bovadilla fit lire d'autres patentes qui le constituaient gouverneur-général des îles et de la terre-ferme du Nouveau-Monde, avec un pouvoir sans bornes. Ensuite, ayant prêté le serment ordinaire, il invita tout le monde à la soumission; et, pour la mettre à l'épreuve, il renouvela la demande des prisonniers. On lui fit la même réponse, et cette fermeté l'embarrassa. Il fit lire deux autres mandemens des rois catholiques, par l'un desquels il était ordonné à l'amiral et à tous les commandans de forteresses et de navires, aux trésoriers et aux garde-magasins, de le reconnaître pour supérieur. L'autre regardait la solde militaire, et la paye des artisans et des engagés. Après cette lecture, qui mit tous les gens de guerre dans ses intérêts, il somma, pour la troisième fois, don Diègue de lui remettre les clefs de la prison. Sur son refus, il se rendit à la citadelle, où Michel Diaz commandait en qualité d'alcade; et, lui ayant fait signifier ses pouvoirs, il ordonna que sur-le-champ tous les prisonniers fussent amenés devant lui. Diaz demanda du temps pour en informer l'amiral, dont il tenait sa commission; mais Bovadilla fit mettre à l'instant sous les armes les troupes qu'il avait amenées, et celles mêmes de la ville, qui reconnaissaient déjà ses ordres. La citadelle était encore sans défense; et, quoique Diaz se montrât l'épée à la main sur les créneaux, avec Alvarado, son lieutenant, il y entra sans résistance. Il se fit conduire à la prison, où il trouva les coupables chargés de chaînes. Un léger interrogatoire parut le satisfaire; et leur ayant fait espérer leur grâce, il se contenta de les laisser sous la garde d'un de ses gens.

L'amiral, bientôt informé de cette révolution, se rendit à Bonao, après y avoir donné rendez-vous aux Castillans qu'il croyait dans ses intérêts, et l'ordre à plusieurs caciques de l'y venir joindre avec toutes les troupes qu'ils seraient capables de rassembler. En arrivant, il y trouva un huissier à verge, qui lui remit des copies de chaque provision du nouveau gouverneur. Après les avoir lues, il déclara que la première ne contenait rien qu'il n'eût demandé lui-même; mais que, l'autre ne s'accordant point avec les patentes irrévocables de vice-roi et d'amiral qu'il avait reçues de leurs majestés, il ne pouvait se persuader qu'elle vînt de cette respectable source; qu'il ne s'opposait point à l'administration de la justice dont Bovadilla était chargé, mais qu'il allait écrire en Espagne, et qu'en attendant les explications de la cour sur les événemens qui lui paraissaient obscurs, il sommait tous les sujets des rois catholiques de demeurer dans la soumission qu'ils lui devaient. On ne douta point alors que cette querelle ne dégénérât en guerre civile, surtout lorsque le commandeur eut affecté de ne pas répondre à une lettre qu'il reçut de l'amiral. Mais tout fut éclairci quelques jours après par l'arrivée de Vélasquez, trésorier royal, qui remit à Colomb une lettre signée de la main du roi et de la reine.

Elle était dans ces termes : « Don Christophe Colomb, notre amiral dans l'Océan : nous avons ordonné au commandeur don François de Bovadilla de vous expliquer nos intentions. Nous vous ordonnons d'y ajouter foi, et d'exécuter ce qu'il vous dira de notre part. » Les réflexions que l'amiral fit sur cette lettre, dans laquelle il ne manqua point d'observer qu'on ne lui donnait point le titre de vice-roi, le déterminèrent à reconnaître Bovadilla dans toutes les qualités qu'il s'attribuait, et il partit aussitôt pour la capitale. Il fut extrêmement surpris, en y arrivant, d'apprendre que le commandeur s'était logé dans sa maison, qu'il avait saisi ses papiers, confisqué ses meubles, ses chevaux, et tout ce qu'il avait d'or et d'argent, sous prétexte de payer ceux qui se plaignaient de ne l'avoir pas été ; qu'il avait fait arrêter don Diègue, son frère, sans aucune formalité de justice, et l'avait fait transférer dans une des caravelles qu'il avait amenées, avec ordre d'employer les fers pour l'y retenir. A peine avait-il eu le temps de se faire expliquer tant de violences, qu'il se vit enlevé lui-même et conduit dans la citadelle, où il fut enfermé, les fers aux pieds. Herréra, quoique fort prévenu en faveur de sa nation contre un étranger, donne ici le nom de tyran au nouveau gouverneur. Il traite de cruel et de détestable un emportement de cette nature contre un homme que les rois catholiques avaient élevé aux premiers degrés d'honneur, et qui avait acquis tant de gloire à l'Espagne. La suite des événemens fit même connaître que le commandeur avait passé ses pouvoirs, et que, s'il était chargé d'informer, c'était avec respect pour la personne des Colomb. Mais sa cruauté ne dut pas les affliger plus que l'applaudissement qu'elle reçut de tous les Castillans de l'île. Ceux mêmes qui devaient leur fortune à l'amiral, et qui ne subsistaient que par ses bienfaits, eurent la lâcheté de l'outrager ; et, pendant que ses ennemis se contentaient du moins de le noircir par leurs accusations, ce fut un de ses valets qui s'offrit à lui mettre les fers aux pieds, tandis que les satellites de Bovadilla rejetaient eux-mêmes avec horreur cet indigne ministère. Quelle affreuse perversité! combien elle est décourageante!

Il souffrit sa disgrâce et toutes les humiliations dont elle fut accompagnée avec une fermeté qui fut peut-être le plus glorieux trait de son caractère. Cette force d'esprit qui ne l'abandonna jamais parut alors avec éclat : il y avait toute apparence que l'adelantade, qui était encore en liberté, ne ménagerait rien pour arracher ses frères des mains d'un homme dont il devait tout appréhender. Bovadilla, qui en comprit le danger, envoya ordre à l'amiral de lui écrire, pour le presser de revenir promptement à San-Domingo. L'amiral écrivit : il faisait les plus vives instances pour engager son frère à venir partager sa mauvaise fortune avec lui. « Notre ressource, lui disait-il, est dans notre innocence : nous serons menés en Espagne : qu'avons-nous à désirer de plus heureux que de pouvoir nous justifier? » Cette proposition dut révolter un homme du caractère de l'adelantade ; mais il ne laissa pas de se rendre à l'avis de son frère. Il vint à San-Domingo : à peine y fut-il arrivé, qu'il fut chargé de chaînes, et conduit dans la caravelle qui servait de prison à don Diègue. Bovadilla mit le comble à ses injustices en accordant toutes sortes de faveurs à un chef de révoltés. Après avoir donné ses premiers soins à sauver une troupe de séditieux, qui étaient sur le point d'expier leurs crimes par le dernier supplice, on s'était attendu qu'il ferait du moins des informations sur leur conduite ; mais il leur rendit la liberté, sans s'embarrasser même de sauver les bienséances.

Des emportemens si peu ménagés firent craindre pour la vie des trois frères. Leur procès fut instruit : Bovadilla semblait avoir été trop loin pour s'imposer des bornes ; ou si la facilité qu'ils eurent à détruire des accusations vagues, dont la plupart ne regardaient même que leurs intentions, parut lui causer de l'embarras, c'était un motif de plus pour se défaire de trois ennemis dont la justification entraînait infailliblement sa perte. Cependant il n'osa pousser l'audace jusqu'à faire conduire au supplice un grand officier de la couronne ; et, se contentant de rendre un arrêt de mort contre lui et ses frères, il prit le parti de les envoyer en Espagne avec l'instruction de leur procès, dans l'idée apparemment que le nombre et l'uniformité des dépositions, la gravité des charges, et la qualité des accusateurs dont

la plupart avaient eu d'étroites liaisons avec les accusés, feraient confirmer sa sentence. Les prisonniers n'étaient pas sans inquiétude pour la décision de leur sort. Alfonse de Vallejo, capitaine de la caravelle qui devait les conduire, étant allé prendre l'amiral dans sa prison pour le faire embarquer, cet illustre vieillard lui dit tristement : « Vallejo, où me mènes-tu ? En Espagne, monseigneur, répondit le capitaine. Est-il bien vrai? reprit l'amiral. Par votre vie, repartit Vallejo, j'ai ordre de vous faire embarquer pour l'Espagne. » Ces assurances calmèrent son esprit. Mais, pour ne laisser rien manquer à son humiliation, Bovadilla fit publier, avant son départ, un pardon général pour ceux qui avaient eu le plus de part aux révoltes passées, et remplit plusieurs brevets qu'il avait apportés en blanc, des noms des mutins les plus décriés par le mal qu'ils avaient causé. Vallejo reçut ordre, en mettant à la voile, de prendre terre à Cadix, et de remettre les prisonniers, avec toutes les procédures, entre les mains de l'évêque de Badajos et de Gonçalo Gomez de Cervantes, parens du commandeur, tous deux ennemis déclarés des Colomb.

En sortant du port, Vallejo voulut ôter les chaînes aux trois frères; mais l'amiral protesta qu'il ne les quitterait que par l'ordre du roi et de la reine. On assure qu'il ne cessa jamais de conserver ses fers, et qu'il ordonna même, par son testament, qu'après sa mort on les mît avec lui dans son tombeau. Il est difficile de refuser quelques larmes à l'intérêt qu'inspire une âme fière et sensible, si profondément blessée; à cet ordre d'un grand homme, qui veut emporter ses injures et ses maux jusque dans sa sépulture; qui veut que les outrages de la haine soient placés à côté de sa cendre, et qu'on ne puisse approcher de sa tombe sans plaindre le sort du génie et sans abhorrer l'ingratitude. Et quel spectacle pourrait mieux rappeler l'un et l'autre que Colomb sortant en cheveux blancs, et les fers aux pieds, de ces mêmes vaisseaux auxquels seul il avait enseigné la route d'un Nouveau-Monde? Vallejo mouilla devant Cadix le 25 novembre. Un pilote, nommé André Martin, touché des malheurs de l'amiral, sortit secrètement, et se hâta de porter ses lettres à la cour avant qu'on y pût recevoir la nouvelle de son arrivée.

Le roi et la reine n'apprirent point sans étonnement et sans indignation qu'on eût abusé de leur autorité pour se porter à des violences par lesquelles ils se croyaient déshonorés. Ils envoyèrent sur-le-champ l'ordre de délivrer les trois frères, et de leur compter mille écus pour se rendre à Grenade, où la cour était alors. Ils les y reçurent avec des témoignages extraordinaires de compassion et de faveur. La reine consola particulièrement l'amiral. Comme il avait plus confiance à sa bonté qu'à celle du roi, il lui demanda une audience secrète, dans laquelle s'étant jeté à ses pieds, il y demeura quelque temps, les larmes aux yeux, et la voix étouffée par ses sanglots. Cette princesse le fit relever. Il lui dit les choses les plus touchantes sur l'innocence de ses intentions, sur le zèle qu'il avait toujours eu pour le service de leurs majestés, sur le témoignage qu'il se rendait au fond du cœur ; que, s'il avait manqué dans quelque point, c'était faute de connaissance ; enfin, sur la malignité de ses ennemis, que la seule jalousie de son élévation portait à lui chercher des crimes, peu contens de lui nuire, s'ils ne le déshonoraient. La reine en fut attendrie au point d'être quelque temps sans pouvoir lui parler. Elle se remit enfin, et lui dit avec beaucoup de douceur : « Vous voyez combien je suis touchée du traitement qu'on vous a fait : je n'omettrai rien pour vous le faire oublier. Je n'ignore pas les services que vous m'avez rendus, et je continuerai de les récompenser. Je connais vos ennemis, et j'ai pénétré les artifices qu'ils emploient pour vous détruire; mais comptez sur moi. Tout le monde se plaignait de vous, et personne ne parlait en votre faveur. Je n'ai donc pu me dispenser d'envoyer un commissaire en Amérique, que j'ai chargé de prendre des informations et de me les communiquer, avec ordre de modérer une autorité qu'on vous accusait de porter trop loin. Dans la supposition que vous fussiez coupable de tous les crimes dont vous étiez accusé, il devait succéder au gouvernement général, et vous envoyer en Espagne, pour y rendre compte de votre conduite; mais ses instructions ne portaient rien de plus. Je reconnais que j'ai fait un mauvais choix; j'y mettrai ordre, et je ferai de Bovadilla un exemple qui apprendra aux autres à ne point passer leurs pou-

voirs : cependant je ne puis vous promettre de vous rétablir sitôt dans votre gouvernement ; les esprits y sont trop aigris contre vous : il faut leur donner le temps de revenir. A l'égard de votre charge d'amiral, mon intention n'a jamais été de vous en ôter la possession ni l'exercice : laissez faire le reste au temps, et fiez-vous à moi. »

Colomb comprit par ce discours plus que la reine n'avait eu dessein de lui faire entendre; il jugea que son rétablissement aurait blessé les règles de la politique espagnole, que le roi était vraisemblablement sa partie en secret; en un mot, qu'on se repentait de l'avoir tant élevé, et qu'il ne devait pas se flatter de faire changer la cour en sa faveur : aussi, sans s'arrêter à d'inutiles instances, après avoir remercié la reine de sa bonté, il la supplia d'agréer qu'il ne demeurât pas inutile à son service, et qu'il continuât la découverte du Nouveau-Monde, pour chercher par cette voie quelque passage qui pût conduire les vaisseaux de l'Espagne aux Moluques. Ces îles étaient alors extrêmement célèbres par le trafic que les Portugais y faisaient des épiceries, et les Espagnols souhaitaient ardemment de partager avec eux un commerce si lucratif. Le projet de l'amiral fut approuvé avec de grands éloges ; la reine lui promit de faire équiper autant de vaisseaux qu'il en demanderait, et l'assura que, si la mort le surprenait dans le cours de cette expédition, son fils aîné serait rétabli dans toutes ses charges.

Rien ne servit tant à justifier l'amiral dans l'esprit de ceux qui jugeaient de lui sans passion, que la conduite de Bovadilla. Il s'efforça d'abord d'augmenter de plus en plus la haine qu'on portait dans l'Amérique aux Colomb : à la réserve de quelques officiers, le reste n'était qu'un assemblage de la plus vile canaille, ou d'un grand nombre de criminels sortis des prisons de Castille, gens sans mœurs, sans religion, et qui, n'étant venus si loin que pour s'enrichir, se persuadaient que les lois n'étaient pas faites pour eux. Il ne traita pas les insulaires avec plus de prudence et d'équité. Après avoir réduit les droits du prince au onzième, et donné la liberté de faire travailler aux mines, il fallait, pour ne rien faire perdre au domaine, que les particuliers tirassent une prodigieuse quantité d'or; aussi les caciques se virent-ils contraints de fournir à chaque Espagnol un certain nombre de leurs sujets, qui faisaient l'office d'autant de bêtes de charge. Il en coûta la vie à un si grand nombre d'Américains, qu'en peu d'années l'île espagnole parut déserte. On ne lit point sans horreur, dans le récit même des Espagnols, les traitemens barbares auxquels ces infortunés furent assujettis : cette inhumanité pouvait être d'autant moins justifiée qu'elle était bien inutile; jamais on n'avait trouvé des mines plus abondantes, ni d'un or plus pur. Un esclave qui était à déjeuner sur le bord de la rivière de Hayna s'avisa de frapper la terre d'un bâton, et sentit quelque chose de fort dur : il le découvrit entièrement; c'était de l'or : un grand cri qu'il jeta, dans l'étonnement de voir un grain si gros, fit accourir aussitôt ses maîtres. Ils ne le virent pas avec moins d'admiration, et, transportés de joie, ils firent servir à leurs amis sur ce grain un porc rôti, et se vantèrent d'être plus magnifiques en vaisselle que les rois catholiques. Bovadilla l'acheta pour leurs majestés; il pesait trois mille six cents écus d'or. Cette découverte étant sans exemple, on peut juger combien elle anima les espérances de ceux qui s'occupaient de la même recherche.

Cependant on apprit à la cour la manière dont les habitans d'Espagnola étaient traités, et le roi et la reine en conçurent une égale indignation. Le rappel de Bovadilla était déjà résolu comme une satisfaction que leurs majestés croyaient devoir à l'amiral; elles nommèrent pour succéder au gouvernement de l'île, don Nicolas Ovando, commandeur de Larex, de l'ordre d'Alcantara; ses provisions ne furent que pour deux ans; on lui fit équiper en diligence une flotte de trente-deux voiles, sur laquelle on embarqua deux mille cinq cents hommes, sans y comprendre les équipages, pour remplacer à Espagnola quantité de personnes dont la reine voulait purger la colonie. Il s'embarqua le 13 février 1502, et il entra le 15 avril dans le port de San-Domingo.

Bovadilla s'attendait peu à voir arriver si tôt son successeur. Cependant il vint le recevoir sur le rivage, et le conduisit à la forteresse, où les nouvelles provisions furent lues devant tous les officiers de la colonie. Ovando fut aussitôt

reconnu et salué sous tous les titres, tandis que Bovadilla se vit en un moment abandonné. Le nouveau gouverneur, après avoir informé contre lui et les principaux fauteurs, les fit tous arrêter, et les distribua sur la flotte, pour être conduits en Espagne, avec l'instruction de leur procès. Aussitôt les Américains furent déclarés libres par la publication d'une ordonnance du roi et de la reine, qui portait aussi qu'on payerait au domaine la moitié de l'or qu'on tirerait des mines. Cette ordonnance ne fut pas plus tôt en exécution, que le profit des mines cessa tout d'un coup. Toutes les offres qu'on fit aux insulaires n'eurent sur eux aucun pouvoir, lorsqu'ils se crurent assurés qu'on ne pouvait les forcer au travail. Ils préférèrent une vie tranquille dans leur première simplicité, à la fatigue de recueillir des biens dont ils ne faisaient aucun cas : d'ailleurs tout le monde fut révolté qu'on obligeât de payer au souverain la moitié de ce qui coûtait tant de peine et de dépense. Une partie des Castillans qui venaient d'arriver s'offrirent pour remplacer ceux qui s'étaient retirés; mais ils ne furent pas longtemps à s'en repentir : l'ouvrage le plus facile était fait. Il fallait déjà creuser bien loin pour trouver de l'or; les nouveaux ouvriers manquaient d'expérience, et les maladies dont ils furent attaqués en emportèrent un grand nombre; ils se dégoûtèrent d'une entreprise qui les accablait sans les enrichir. Le mauvais succès des ordonnances fit juger au gouverneur qu'elles demandaient quelque modération. Il écrivit à la cour pour engager leurs majestés à se contenter du tiers; et cette espérance rendit le courage à quelques ouvriers. Ses représentations furent écoutées; mais, dans la suite, il fallut se relâcher encore. On se borna au quint des métaux, des perles et des pierres précieuses.

Ovando continuait de faire régner le bon ordre et la tranquillité dans l'île, lorsqu'on y vit arriver une chaloupe envoyée par l'amiral, qui demandait la permission d'entrer dans le port de San-Domingo, pour y changer un de ses navires qui ne pouvait plus tenir la mer. Après le départ de la grande flotte, Ferdinand avait goûté le projet que les Colomb avaient formé, dans leur inaction, d'entreprendre de nouvelles découvertes; et quoique la lenteur des ministres à leur fournir des vaisseaux eût été capable de les rebuter, ils avaient été soutenus par une lettre de ce prince, qui, reconnaissant le mérite de leurs services, ne pouvait leur laisser aucun doute sur ses intentions. Cette lettre avait été suivie des ordres les plus pressans, et les préparatifs n'avaient pas langui pour le départ de quatre vaisseaux qu'on avait accordés à l'amiral. Il avait quitté le port de Cadix le 9 mai, avec don Barthélemi son frère, et Fernand, le second de ses fils. Arrivé le 13 juin à la vue de l'île Martinico, qui depuis a pris le nom de Martinique, il y avait passé quelques jours, après lesquels, s'étant aperçu que son plus grand navire ne soutenait plus la voile, il avait pris le parti de se rendre à Espagnola.

Le nouveau gouverneur, qui n'avait point encore fait partir Bovadilla ni les auteurs des anciens troubles, lui fit dire qu'il craignait que sa présence ne causât quelque désordre dans la colonie. Cette réponse, à laquelle il devait s'attendre, ne laissa point de le mortifier : mais, apprenant qu'on était sur le point de mettre à la voile pour l'Espagne, il fut assez généreux pour avertir Ovando que, si l'on voulait s'en rapporter à son expérience, on était menacé d'une tempête prochaine, qui devait engager Torrez à différer son départ. Son avis fut méprisé, et la flotte leva l'ancre. Elle était encore à la vue de la pointe orientale de l'île, lorsqu'un des plus forts ouragans qu'on eût vus dans ces mers fit périr vingt-un navires chargés de richesses, et sans qu'on pût sauver un seul homme. Ce beau grain d'or dont on a raconté la découverte périt dans ce désastre. Jamais l'océan n'avait englouti tant de trésors : mais ils étaient le fruit de l'injustice et de la cruauté. Le capitaine général Antoine de Torrez, le commandeur François de Bovadilla, Roldan Ximenès, tous ceux qui avaient fait profession de haine pour les Colomb, furent ensevelis dans les flots. Les onze navires qui furent épargnés étaient les plus faibles; et celui dont on se promettait le moins, sur lequel on avait chargé tous les débris de la fortune des Colomb, fut le premier qui toucha aux rivages d'Espagne. La perte fut évaluée à dix millions.

On doit juger de la consternation qu'un si funeste événement répandit dans les deux mondes, surtout lorsqu'on fut informé de l'avis

que l'amiral avait donné au gouverneur de l'île espagnole ; il est impossible de représenter les regrets de la cour. La seule personne de distinction qu'on vit arriver en Espagne avec les débris de la flotte, fut Rodrigue de Bastidas, homme d'esprit et d'honneur, qui, s'étant associé avec Jean de la Coza pour tenter de nouvelles découvertes, avait armé deux navires à Cadix, et s'était mis en mer dès le commencement de l'année précédente, avec commission du roi. Il avait cherché la terre-ferme par la même route que l'amiral avait suivie dans son troisième voyage ; et, du golfe de Vénézuéla, où il était arrivé heureusement, il avait poussé sa navigation jusqu'au golfe d'Uruba, cent lieues plus loin que ceux qui l'avaient précédé. Il avait nommé Carthagène le port où l'on a vu naître depuis une fameuse ville du même nom ; et, continuant de suivre la côte à l'ouest, il avait découvert un autre port qu'il avait appelé port del Retrette, nom qui s'est changé dans la suite en celui de Nombre de Dios. Ses deux vaisseaux n'étant plus en état de tenir la mer, il était venu pour les radouber à Espagnola, où ils avaient échoué sur la côte de Xaragua. De là, s'étant rendu par terre à San-Domingo, il y avait été fait prisonnier par Bovadilla, sous prétexte qu'il avait traité avec les insulaires sans la participation du gouvernement. Mais la cour, informée par d'autres témoignages, rendit plus de justice à sa conduite ; et, dans son retour, il fut vengé d'une odieuse persécution.

Christophe Colomb, engagé dans son quatrième voyage, reconnut la côte de Véragua, et le port, qu'il nomma Porto-Bello ; il souffrit des travaux et essuya des dangers infinis. Herrera nous a conservé la substance d'une lettre très-intéressante, où il se plaint du triste salaire qu'il recevait pour tant de services. « Je n'ai eu jusqu'à présent, disait-il, que des sujets de larmes, et je n'ai pas cessé d'en répandre sur les autres ; que le ciel me fasse miséricorde, et que la terre pleure sur moi. » Il faisait observer au roi et à la reine qu'après vingt ans de service, après des fatigues sans exemple, il ne savait pas s'il possédait un sou ; qu'il n'avait pas une maison à lui, et que, dans toute l'étendue de leurs états, sa seule ressource, pour la nourriture et le sommeil, c'est-à-dire pour les besoins les plus communs de la nature, était les hôtelleries publiques. Accablé, comme il l'était, d'années et de maladies, il protestait que, dans cette langueur, ce n'était pas le désir de la fortune et de la gloire qui lui avait fait entreprendre son dernier voyage, mais le plus pur zèle pour le service de leurs majestés, jusqu'au dernier épuisement de ses forces. Il conservait cette activité inquiète qui caractérise tous les hommes nés pour les grandes choses. Tandis qu'il était le jouet des tempêtes, à quelque distance des rives du Mexique, qu'il ne lui fut pas donné d'apercevoir, on dévastait, par les barbaries les plus exécrables, la colonie qu'il avait fondée. Ovando ne se vit pas plus tôt en possession du pouvoir suprême, que, pour contenir les Américains, il n'imagina pas de meilleur moyen que de dépeupler une de leurs plus grandes provinces. La perfidie fut jointe à la cruauté : la sœur du cacique Boechio, mort depuis peu sans enfans, la princesse Anacoana avait succédé au gouvernement de Xaragua. Portée d'inclination pour les Castillans, elle s'était d'abord appliquée à bien traiter ceux qu'elle y avait trouvés établis ; mais elle n'en avait été payée que d'ingratitude, et peut-être la haine avait-elle succédé à son affection : ils se le persuadaient du moins parce qu'ils devaient s'y attendre, et de part et d'autre ce changement produisit quelques hostilités. Quoiqu'elles eussent peu duré, les Castillans mandèrent au gouverneur général que la reine de Xaragua méditait quelque dessein, et qu'il était important de la prévenir. Ovando connaissait le caractère de ceux qui lui donnaient cet avis : cependant il prit ce prétexte pour se rendre dans la province à la tête de trois cents hommes de pied et soixante-dix chevaux, après avoir publié que le sujet de son voyage était de recevoir le tribut que la reine devait à la couronne de Castille, et de voir une princesse qui s'était déclarée dans tous les temps en faveur de la nation espagnole. La confiance d'Anacoana semble prouver qu'elle n'avait rien à se reprocher : elle ne parut occupée qu'à faire au gouverneur une réception honorable ; elle assembla tous ses vassaux pour grossir sa cour et donner une haute idée de sa puissance : les écrivains espagnols en comptent jusqu'à trois cents, auxquels ils donnent le titre de caciques. A

l'approche du gouverneur, elle se mit en marche pour aller au-devant de lui, accompagnée de cette noblesse et d'un peuple innombrable, tous dansant à la manière du pays, et faisant retentir l'air de leurs chants. La rencontre se fit assez proche de la ville de Xaragua, et l'on se donna mutuellement des marques de confiance et d'amitié. Après les premiers complimens, Ovando fut conduit, parmi des acclamations continuelles, au palais de la reine, où il trouva, dans une salle très-spacieuse, un festin qui l'attendait : tous ses gens furent traités avec profusion, et le repas fut suivi de danses et de jeux. Cette fête dura plusieurs jours, avec autant de variété que de magnificence ; et les Castillans admiraient, suivant le rapport de leurs historiens, le bon goût qui régnait dans une cour barbare.

Ovando proposa, de son côté, à la reine de Xaragua, une fête à la manière d'Espagne, pour le dimanche suivant, et lui fit entendre que, pour y paraître avec plus de grandeur, elle y devait avoir toute sa noblesse autour d'elle. Cet avis semblait plus fait pour flatter son ambition que pour lui inspirer de la défiance. Elle retint ses trois cents vassaux, et leur donna le même jour un grand repas, à la vue d'un peuple infini, que la curiosité du spectacle n'avait pas manqué de rassembler. Toute sa cour se trouva réunie dans une salle spacieuse, dont le toit était soutenu d'un grand nombre de piliers, et bordait la place qui devait servir de théâtre à la fête. Les Espagnols, après s'être un peu fait attendre, parurent enfin en ordre de bataille : l'infanterie, qui marchait la première, occupa sans affectation toutes les avenues de la place ; la cavalerie vint ensuite avec le gouverneur à sa tête, et s'avança jusqu'à la salle du festin qu'elle investit : tous les cavaliers Castillans mirent alors le sabre à la main. Ce spectacle fit frémir la reine et tous ses convives ; mais, sans leur laisser le temps de se reconnaître, Ovando porta la main à sa croix d'Alcantara, signal dont il était convenu avec ses troupes. Aussitôt l'infanterie fit main-basse sur le peuple dont la place était remplie, tandis que les cavaliers, mettant pied à terre, entrèrent brusquement dans la salle. Les caciques furent attachés aux colonnes ; et, sans autre forme de justice, on mit le feu à la salle, où tous ces infortunés furent réduits en cendre. La reine, destinée à des traitemens plus honteux, fut chargée de chaînes et présentée au gouverneur, qui la fit conduire, dans cet état, à San-Domingo, où son procès fut instruit dans les formes d'Espagne. Elle fut déclarée convaincue d'avoir conspiré contre les Espagnols, et condamnée au plus ignominieux supplice, celui de la potence ! On fit périr, dans la fatale journée de Xaragua, un nombre infini d'Américains, sans distinction d'âge ni de sexe. Quelques cavaliers ayant sauvé par pitié plusieurs jeunes enfans qu'ils menaient en croupe, et qu'ils réservaient pour l'esclavage, d'autres venaient percer derrière eux ces malheureux enfans, ou leur coupaient les jambes et les abandonnaient dans cet état. De ceux qui échappèrent à la fureur du soldat, quelques-uns se jetèrent dans des canots que le hasard leur fit trouver sur le bord de la mer, et passèrent dans une île nommée Guanabo, à huit lieues d'Espagnola ; mais ils y furent poursuivis, et s'ils obtinrent la vie, ce fut pour tomber dans une servitude plus dure que la mort. Un parent de la reine, Guarocuya, se cantonna dans les montagnes de Barruco, les plus hautes et les plus inaccessibles de l'île, qui s'étendent, par l'intérieur des terres, depuis Xaragua jusqu'à la côte du sud, et dont les habitans étaient encore sauvages. Plusieurs pénétrèrent dans celles qui forment le milieu de l'île. Ovando fit marcher des troupes vers ces deux retraites. Les Américains s'y défendirent quelque temps ; mais Guarocuya et les autres chefs ayant été pris et condamnés à la mort, le reste fut si généralement dissipé, que, dans l'espace de six mois, on ne connut plus un insulaire qui ne fût soumis au joug de fer des espagnols.

Cependant Colomb et son frère, sans cesse contrariés par les vents et battus par la mer, avaient été obligés de faire échouer leurs navires à la Jamaïque, île encore sauvage, et qui offrait à peine des ressources suffisantes pour un équipage délabré par les besoins et les maladies. La traversée jusqu'à Espagnola, pour demander des vaisseaux et des secours, n'était que de 40 lieues ; mais n'ayant que des canots, la prudence commandait de suivre les côtes, et alors il y en avait près de 200. Deux courageux Castillans, Mendez et Fiesco, se dévouè-

rent pour ce périlleux voyage. On leur donna deux canots mal pourvus de vivres, et ils emmenèrent plusieurs Espagnols et des Indiens pour ramer. Après des dangers et des fatigues inexprimables, ils arrivèrent le troisième jour à la petite île de Navasa, distante d'Espagnola de huit lieues. Ils y étanchèrent la soif qui les tourmentait avec une avidité telle que plusieurs moururent sur l'heure. Le lendemain ils touchèrent au cap Tiburon. Fiesco devait retourner à la Jamaïque pour y porter cette bonne nouvelle; mais ni les Espagnols ni les Indiens ne voulurent s'exposer de nouveau aux dangers qu'ils venaient de courir. Mendez, plus dévoué, continua son voyage par mer et par terre, et se rendit à Xaragua où se trouvait Ovando qui le retint pendant sept mois sans prendre une détermination, et ce ne fut qu'à force de sollicitations qu'il lui accorda enfin la permission de se rendre à San-Domingo pour y acheter un navire. Mais avant, il envoya secrètement Diégo d'Escobar pour prendre des informations certaines sur l'état de l'amiral et de son escadre.

On peut s'imaginer à quelle extrémité les Colomb et leurs gens étaient réduits. Ce long retard produisit des mouvemens séditieux. Les discours, qui avaient d'abord été secrets, se communiquèrent avec tant de chaleur que les mécontens, ne gardant plus de mesure, s'assemblèrent le 2 janvier 1504, et prirent les armes sous la conduite des Porras, deux frères, dont l'un avait commandé un des quatre vaisseaux, et l'autre était trésorier militaire. La goutte retenait l'amiral au lit; quelques-uns firent entendre des cris de mort. L'adelantade parut, une hallebarde à la main, et se posta courageusement proche d'une poutre qui traversait le vaisseau, prêt à disputer le passage aux mutins. Ses meilleurs amis le forcèrent de rentrer dans sa chambre, et, prenant le ton de la douceur avec Porras, ils le décidèrent à se retirer; mais ce fut pour se saisir de dix pirogues que l'amiral avait achetées des Américains, et pour s'y embarquer aussitôt, lui et tous les mutins, avec autant d'empressement et de joie que s'ils eussent été prêts de débarquer à Séville. Il ne resta guère avec les Colomb que leurs amis particuliers et les malades.

Dès le même jour, les séditieux prirent le chemin de la pointe orientale de l'île. Ils s'y arrêtèrent pour commettre les dernières violences contre les Américains, auxquels ils enlevèrent tout ce qui se trouvait dans leurs habitations, en leur disant qu'ils pouvaient se faire payer par l'amiral, ou le tuer s'il refusait de les satisfaire. Ils entreprirent de traverser le golfe, et, à peine eurent-ils fait quelques lieues, que leurs pirogues s'étant remplies d'eau, ils crurent les soulager en jetant leur bagage dans les flots. L'inutilité de cette ressource leur fit prendre le parti de se défaire des Américains qu'ils avaient embarqués pour la rame. Ces malheureux, voyant des épées nues et quelques-uns de leurs compagnons déjà étendus morts, sautèrent dans l'eau; mais après avoir nagé quelque temps, ils demandèrent en grâce qu'on leur permît de se délasser par intervalles, en tenant le bord des pirogues. On ne leur répondit qu'à coups de sabre dont on leur coupait les mains, et plusieurs se noyèrent. Le vent augmentait, et la mer devint si grosse que cette troupe de furieux se vit contrainte de retourner au rivage. Après y avoir délibéré sur leur situation, ils tentèrent encore une fois le passage; mais la mer ne devenant pas plus calme, ils se répandirent dans les bourgades voisines, où ils commirent toutes sortes d'excès. Six semaines après ils essayèrent de passer pour la troisième fois, et leurs efforts ne furent pas plus heureux. Alors, abandonnant un dessein dont l'exécution leur parut impossible, et ne doutant plus que Mendez et Fiesco n'eussent péri dans les flots, ils se mirent à faire des courses dans toutes les parties de l'île, et causèrent mille maux aux insulaires pour en tirer des vivres.

L'amiral était réduit à vivre aussi par le secours des Américains; mais sa conduite était fort différente : il faisait régner parmi ses gens une exacte discipline, qu'il adoucissait par des attentions continuelles sur leurs besoins et par des exhortations paternelles. D'ailleurs il payait tout en objets d'échanges, et jusqu'alors il n'avait rien reçu des Américains qu'ils n'eussent volontairement apporté. Cependant ils se lassèrent enfin de nourrir des étrangers affamés, qui les exposaient eux-mêmes à manquer du nécessaire. Les discours des mutins pouvaient avoir fait aussi quelque impression

sur eux. Ils commencèrent à s'éloigner, et les Castillans se virent menacés de mourir de faim. Dans cette extrémité, l'amiral s'avisa d'un stratagème qui lui réussit. Ses lumières astronomiques lui avaient fait prévoir qu'on aurait bientôt une éclipse de lune. Il fit dire à tous les caciques voisins qu'il avait à leur communiquer des choses fort importantes pour la conservation de leur vie. Un interêt si pressant les eut bientôt assemblés. Après leur avoir fait de grands reproches de leur refroidissement et de leur dureté, il leur déclara d'un ton ferme qu'ils en seraient bientôt punis; et l'éclipse ayant commencé quelques heures après, les barbares épouvantés poussèrent d'effroyables cris. Ils se jetèrent aux pieds de l'amiral, et le conjurèrent de demander grâce pour eux et pour leur île; ils l'assurèrent qu'ils seraient désormais bons et dociles, et qu'ils lui fourniraient des vivres.

Dans ces entrefaites, Escobar étant arrivé, exécuta sa commission avec une brutale exactitude. Après avoir mouillé à quelque distance des vaisseaux échoués, il alla seul à terre dans un canot; il fit débarquer un baril de vin, un porc, et appela l'amiral pour lui remettre une lettre d'Ovando; puis, s'étant un peu éloigné, il lui dit, en élevant la voix, que le gouverneur général était bien fâché de ses malheurs, mais qu'il ne pouvait encore le tirer de la situation où il se trouvait, quoiqu'il fût dans le dessein d'y apporter toute la diligence possible, et qu'en attendant il le priait d'agréer cette légère marque de son amitié. En achevant ces mots, il se retira pour aller attendre que l'amiral eût écrit sa réponse, et il la prit ensuite avec les mêmes précautions.

On regarda comme une insulte pour Christophe Colomb le choix d'un envoyé de ce caractère, qui d'ailleurs, suivant les ordres de la cour, ne devait plus être en Amérique, et la modicité du présent en vivres ne fut pas moins blâmée. L'amiral s'aperçut du mauvais effet que la conduite d'Ovando avait produit sur ses gens; il les assembla pour les rassurer; il se flatta même de pouvoir engager par la douceur les déserteurs à rentrer dans le devoir, en l[illegible] faisant porter une portion des vivres e[illegible] Porras jura qu'il continuerait de vivre dans l'indépendance. Il s'avança bientôt jusqu'à la vue des navires; et, s'étant arrêté dans un village nommé Mayma, où quelques années après on vit naître une bourgade castillane sous le nom de Sévile, il parut se disposer à forcer les Colomb dans leur retraite. L'amiral, encore malade, frémit d'indignation en apprenant que les rebelles étaient prêts à l'attaquer: malgré sa colère, il chargea don Barthelemi, qu'il envoya contre eux avec cinquante hommes, de les exhorter de nouveau à la soumission, et d'offrir un pardon général à ceux qui voudraient l'accepter; mais ils ne lui donnèrent pas le temps de faire cette proposition. A peine eurent-ils aperçu sa troupe, qu'ils s'avancèrent les armes à la main, en criant : Tue! tue! L'adelantade excita ses gens par les motifs de l'honneur, et ne leur demanda rien dont il ne donnât l'exemple. Le combat fut engagé; une décharge qui se fit à propos renversa d'abord six des conjurés. L'aîné des Porras, furieux de les voir tomber, s'élança sur l'adelantade, et fendit son bouclier d'un coup de sabre, qui le blessa; mais don Barthélemi, qui était d'une vigueur extraordinaire, le saisit par le milieu du corps et le fit son prisonnier. Ensuite, pressant ceux qui continuaient de résister, il en tua plusieurs, et les autres se dispersèrent. Ainsi, l'amiral fut redevable de son salut à la valeur de son frère; car les rebelles avaient juré de ne pas ménager sa vie si la victoire s'était déclarée pour eux.

Elle ne coûta qu'un seul homme à l'adelantade; mais quelques uns furent dangereusement blessés, entre autres, Lédesma, pilote connu par son courage et par sa force, qui eut la tête fendue jusqu'à la cervelle d'un furieux coup de sabre; un autre coup faillit lui abattre le bras, et d'un troisième il eut la cuisse et la jambe ouvertes jusqu'à l'os, depuis le haut jusqu'en bas. Comme on l'avait cru mort, et qu'il était demeuré sur le champ de bataille, les Américains du village de Mayma, surpris de voir étendus par terre et sans mouvement des hommes qu'ils avaient crus immortels, s'approchèrent de lui et voulurent toucher ses blessures pour observer quelles plaies faisaient les épées. Ce mouvement ayant rappelé ses esprits : Si je me lève! s'écria-t-il d'une voix terrible; et de ce seul mot il causa tant d'épou-

vante aux Américains, qu'ils se mirent à fuir sans oser tourner les yeux.

Le lendemain du combat, tous les rebelles qui restaient prirent le parti d'aller demander pardon à l'amiral, et de s'engager par de nouveaux sermens. Il les reçut avec bonté, mais à condition que Porras, leur chef, demeurerait dans les chaînes, et que jusqu'au départ pour Espagnola ils auraient un capitaine de sa main, sous la conduite duquel ils s'établiraient dans le lieu qu'ils voudraient choisir, pour y subsister du commerce de quelques marchandises qu'il leur ferait délivrer.

Il se passa une année entière avant l'arrivée du navire que Mendez avait acheté à San-Domingo. Diègue de Salcedo, que l'amiral y avait envoyé dans l'intervalle pour presser le gouverneur, parut enfin avec deux caravelles, et, tous les Castillans s'étant rassemblés le 28 juin 1504, on mit à la voile pour Espagnola. Les vents contraires rendirent le passage si difficile, qu'on eut beaucoup de peine à gagner l'île Béata, à vingt lieues du port d'Yaquimo. L'amiral ne voulut pas aller plus loin sans en avoir fait demander la liberté au gouverneur général; et non-seulement il l'obtint, mais étant arrivé à San-Domingo le 13 août, il y fut reçu avec les plus grandes marques de joie et d'honneur. Ovando vint lui-même, à la tête de tous les habitans, le prendre à sa descente, lui donna un logement dans sa maison, et ne cessa point de le traiter fort civilement. Cet accueil surprit un peu les Colomb, qui ne s'y étaient pas attendus; mais ils devaient s'attendre encore moins à quelques actions du gouverneur, qui semblaient démentir de si belles apparences : il les obligea de lui livrer François Porras, qu'ils avaient laissé à bord, et qu'ils se proposaient de mener en Espagne : c'était à lui, leur dit-il, qu'appartenait la connaissance des affaires criminelles; mais il n'eut pas plus tôt le prisonnier entre les mains qu'il lui rendit la liberté; ensuite il déclara qu'il voulait informer sur tout ce qui s'était passé à la Jamaïque, et juger quels étaient les coupables, de ceux qui s'étaient soulevés, ou de ceux qui étaient demeurés fidèles; insulte aussi vive que l'injustice était grande, mais que les Colomb dissimulèrent, parce qu'ils n'étaient point en état de s'y opposer. L'amiral se contenta de dire que les droits de son amirauté avaient des bornes bien étroites s'il ne pouvait pas juger un de ses officiers qui s'était révolté contre lui sur son propre bord; et, pour sortir promptement d'une île qui était devenue le théâtre de ses humiliations, après avoir été celui de sa gloire, il fréta deux navires, dont il partagea le commandement avec son frère.

Il mit à la voile pour l'Espagne le 12 septembre, avec son fils et tous ceux qui lui étaient attachés. En sortant du port, le navire qu'il montait perdit son grand mât; mais cet accident ne fut pas capable de le faire retourner dans un lieu où il venait d'essuyer tant de dégoûts. Il aima mieux renvoyer le bâtiment à San-Domingo et passer dans celui de son frère. Le 19 octobre le mât de ce second vaisseau fut fendu en quatre par une affreuse tempête. Il n'en continua pas moins sa navigation l'espace de sept cents lieues, dans ce dangereux état, et fut mouiller heureusement à San-Lucar avant la fin de l'année. Mais une désastreuse nouvelle, qui devait mettre le comble à tous ses malheurs, l'attendait dans cette ville. C'était la mort d'Isabelle, reine de Castille, arrivée à Médina del Campo, le 9 novembre. Elle aimait les Colomb, elle connaissait tout leur mérite. On ne douta point en Espagne que cet événement n'eût sauvé le gouverneur Ovando d'un châtiment exemplaire pour le massacre de Xaragua qu'elle avait appris avec beaucoup de chagrin; et dans son testament, elle insista sur les bons traitemens dont il fallait user envers les Américains.

Personne ne perdit plus que les Colomb à la mort de cette grande reine. L'amiral comprit d'abord qu'il tenterait inutilement de se faire rétablir dans sa dignité de vice-roi. Cependant, pour ne pas se manquer à lui-même, après avoir pris quelques mois de repos à Séville, il partit avec son frère pour Ségovie, où la cour était alors; et, dans une audience particulière du roi, qui les reçut tous deux avec quelque apparence de satisfaction, il lui fit un récit fort touchant de ses longs et pénibles services. Ferdinand lui donna de belles espérances; mais Colomb s'aperçut bientôt qu'elles étaient peu sincères. Ce prince, s'il faut s'en rapporter à l'histoire, lui portait une haine secrète, qu'il déguisait, à la vérité, sous le voile de l'estime

mais qui l'empêcha toujours de lui donner la moindre marque de faveur et d'amitié. Il fit proposer à Colomb de renoncer à tous ses priviléges, en lui offrant pour récompense des terres en échange dans la Castille. Il détacha effectivement du domaine une petite ville, nommée Canion de los Condes, à laquelle il joignit quelques pensions ; et tel devait être le fruit d'un si grand nombre de travaux que l'amiral avait endurés pour la gloire de l'Espagne. Son chagrin en fut d'autant plus vif, qu'il crut devoir conclure que la cour n'observerait pas mieux les promesses qu'elle avait faites à sa famille.

Cette ingratitude de Ferdinand donna le coup mortel à l'amiral. Le dernier jour de sa vie fut le 20 mai 1506; il se trouvait alors à Valladolid. Son corps fut déposé en grande pompe au couvent de Saint-François, et transporté en 1513 au monastère des Chartreux de Séville, où l'on déposa aussi le corps de son fils Diego, en 1526. Dix ans après on les transporta à Espagnola et on les inhuma dans la grande chapelle de la cathédrale de San-Domingo. En décembre 1795, lorsque les possessions espagnoles furent cédées aux Français, ces restes précieux furent enlevés avec un grand appareil religieux et militaire et transportés à la Havane, où ils reposent dans un des murs de la cathédrale de Cuba. Colomb était âgé de 65 ans seulement. Sa taille était haute et bien proportionnée. Son regard et toute sa personne annonçaient de la noblesse. Il avait le visage long, le nez aquilin, les yeux bleus et vifs, et le fond du teint blanc, quoique un peu enflammé. Dans sa jeunesse, ses cheveux avaient été d'un blond ardent; mais la fatigue et les chagrins les firent blanchir avant le temps. Il avait d'ailleurs le corps bien constitué, et autant de force que d'agilité dans les membres. Son abord était facile et prévenant; ses mœurs douces et aisées. Il était affable pour les étrangers, humain à l'égard de ses domestiques, enjoué avec ses amis et d'une admirable égalité d'humeur. On a dû reconnaître, dans les événemens que nous avons rapportés, qu'il avait l'âme grande et forte, l'esprit fécond en ressources, ...œur à l'épreuve de tous les dangers.

...nt de qualités ne furent point sans quel... défauts. Cependant Oviédo ne fit pas difficulté de dire à Charles-Quint qu'on n'aurait pas porté trop loin la reconnaissance et l'estime en lui élevant une statue d'or. Herréra le compare à ces héros des premiers temps, dont l'antiquité profane a fait des demi-dieux. Le roi Ferdinand, revenu de l'injuste prévention par laquelle il s'était laissé trop long-temps gouverner, ordonna non-seulement qu'on rendît des honneurs distingués à sa mémoire, mais que ses enfans se ressentissent des glorieux services de leur père. En effet, on verra bientôt don Diègue recueillir tous les avantages de sa naissance, et illustrer encore son nom dans la première dignité du Nouveau-Monde.

CHAPITRE II.

VASCO NUNEZ DE BALBOA, LAS CASAS.

L'île d'Espagnola n'avait pas cessé, depuis plus d'un an, d'être en proie à de nouvelles guerres, qui s'étaient terminées par le massacre d'une infinité d'insulaires, et par le supplice de Cotubama, le dernier de leurs souverains, qui fut indignement pendu à San-Domingo. Ses sujets, pressés de toutes parts, furent réduits à de si cruelles extrémités, qu'étant blessés à mort ils s'enfonçaient de rage leurs flèches dans le corps, les retiraient, les prenaient avec les dents, et les mettaient en morceaux, qu'ils jetaient contre les Espagnols. D'autres ayant été faits prisonniers, et se voyant forcés par leurs vainqueurs de courir devant eux pour leur montrer les chemins, se précipitaient volontairement sur les pointes des rochers. Le succès des armes castillanes, et la nouvelle de la mort d'Isabelle, mirent le comble à l'infortune de ces misérables Américains. Le salaire même qu'un ordre de cette princesse leur faisait accorder pour leurs services, et qui était d'une demi-piastre chaque mois, parut une charge trop pesante. Il fut retranché tout-à-fait, et tous ces malheureux furent condamnés au travail, sans distinction d'âge, de sexe ou de rang. Les soins d'Ovando se portaient sur la recherche de l'or. Il en faisait quatre fontes chaque année, deux à Buéna-Ventura, pour les vieilles et les nouvelles mines de Saint-Christophe, et deux à la Conception de la Véga,

pour les mines de Cibao. Dans la première de ces deux villes, chaque fonte fournissait de cent dix à cent vingt mille marcs. Celles de la Conception donnaient ordinairement cent vingt ou cent trente, et quelquefois cent quarante mille marcs; prodigieuses sommes dont la renommée fit tant de bruit en Espagne, que bientôt il ne se trouva plus assez de navires pour le passage de ceux qui s'empressaient d'aller partager tant de trésors. Mais il ne fut pas long-temps nécessaire de passer la mer. La plupart des seigneurs et des ministres demandèrent et obtinrent des départemens dans Espagnola. Ils y établirent des agens, qui eurent à soigner tout à la fois leurs intérêts et ceux de leurs maîtres. Les insulaires en devinrent les victimes. On ne peut songer sans horreur combien de malheureux furent sacrifiés en peu de mois à l'avidité des grands et de leurs émissaires. Ceux qui restaient ne suffisant pas pour les travaux, Ovando résolut de transporter à Espagnola les habitans des iles Lucayes, qui avaient été découvertes dans le premier voyage de Christophe Colomb, et il fit goûter cette proposition à la cour. La permission ne fut pas plus tôt publiée que plusieurs particuliers, ayant équipé des bâtimens à leurs frais pour aller faire des recrues aux Lucayes, mirent toutes sortes de fourberies en usage pour engager ces insulaires à les suivre. La plupart les assurèrent qu'ils venaient d'une région délicieuse où étaient les âmes des premiers parens des Américains, qui les invitaient à venir partager leur bonheur. Ces artifices en séduisirent plus de quarante mille; mais, lorsqu'en arrivant à Espagnola ils reconnurent qu'on les avait trompés, le chagrin en fit périr un grand nombre, et d'autres formèrent des entreprises incroyables pour se dérober à leurs tyrans. Un navire espagnol en rencontra plusieurs à cinquante lieues en mer, sur un tronc d'arbre autour duquel ils avaient attaché des calebasses remplies d'eau douce. Ils touchaient presque à leur île et à la liberté, mais on ne manqua pas de les faire rentrer dans l'esclavage. La violence qui fut employée après la ruse rendit en peu d'années les Lucayes absolument désertes.

Jean Ponce, qui commandait à Salvaléon, ville nouvelle d'Espagnola, qu'Ovando avait fait bâtir sur le bord de la mer, à vingt-huit lieues de San-Domingo, ayant appris de quelques Américains qu'il y avait beaucoup d'or dans l'île de Boriquen, que Christophe Colomb avait nommée Saint-Jean, et qui a pris ensuite le nom de Portoric, obtint du gouverneur général la permission de la visiter. Il se mit dans une caravelle, que ses guides firent aborder sur la côte d'une terre dont le seigneur, nommé Agueynaba, était le plus riche et le plus puissant de l'île; il y fut reçu avec la plus sainte preuve de l'amitié des Américains, qui consistait à prendre le nom de ceux qu'ils voulaient honorer singulièrement. Ainsi le cacique se fit nommer, dès le premier jour, Jean Ponce Agueynaba. Il conduisit son hôte dans toutes les parties de l'île, et sur les bords des deux rivières nommées Manatuabon et Cabuco, dont le sable était mêlé de beaucoup d'or. Ponce en fit faire des épreuves, et se hâta de porter cette heureuse nouvelle au gouverneur. Une partie de ses gens, qu'il avait laissés dans l'île, y furent si bien traités dans son absence, qu'également attiré par la richesse du pays et par l'humanité des habitans, il y revint pour former une colonie : elle est éloignée de douze ou quinze lieues de la pointe occidentale d'Espagnola, et possède quelques ports d'une bonté médiocre, à l'exception de celui qui fut nommé Puerto-Rico, d'où s'est formé Portoric; sa longueur est d'environ quarante lieues sur quinze ou seize de largeur, et son circuit est de cent vingt.

La même année apporta des changemens qui rendirent à la réputation de Colomb un éclat qu'elle semblait avoir perdu depuis la mort d'Isabelle. Don Diègue Colomb, l'aîné des deux fils de l'amiral, avait poursuivi avec chaleur les droits qu'il avait hérités de son père. Les plus fortes oppositions étaient venues du roi même; mais après avoir long-temps essuyé les lenteurs de ce prince, il avait obtenu enfin la permission de recourir aux tribunaux. Après une exacte discussion, on avait reconnu la justice d'une demande si bien établie, et le jeune Colomb avait gagné son procès tout d'une voix. Cependant il aurait eu peine à vaincre l'irrésolution du roi, s'il n'eût trouvé dans une alliance fort honorable des secours qui lui firent surmonter tous les obstacles. Il épousa Marie de Tolède, fille de Ferdinand de Tolède,

grand commandeur de Léon, grand veneur de Castille, frère du duc d'Albe, et cousin germain du roi catholique, dont ce duc était très-aime. Ovando fut enfin revoqué, et don Diègue nommé pour le remplacer, mais avec le simple titre de gouverneur général, quoique en faveur de son mariage, qui l'approchait de la maison royale, on le trouve souvent honoré de la qualite de vice-roi, et sa femme, de celle de vice-reine.

Le roi, qui avait conçu de trop grandes espérances des dernières decouvertes de Christophe Colomb pour ne pas s'assurer la possession de tant de riches contrées, résolut d'y établir sa puissance sur des fondemens solides. Alphonse d'Ojéda, dont la hardiesse et le courage étaient celèbres, lui parut propre à cette entreprise; mais ses courses et ses aventures ne l'avaient point enrichi. Loin de pouvoir fournir aux frais d'un armement considerable, il luttait alors contre sa mauvaise fortune dans Espagnola, d'où il ne parait pas qu'il fût sorti depuis le second voyage qu'il avait fait avec Améric Vespuce. Jean de La Cosa, qui estimait son caractère, apprenant l'obstacle qui pouvait faire renoncer à ses services, offrit non-seulement de lui porter les ordres et les instructions de la cour, mais de l'aider de son bien pour une depense dont le roi ne voulait pas se charger. Le ministre des Indes accepta cette proposition.

Dans le même temps, un gentilhomme fort riche, nommé Diego de Nicuesa, qui s'était fait connaître avantageusement à la cour, arriva d'Espagnola, chargé d'une commission qui regardait cette colonie. Instruit de ce qui se ménageait en faveur d'Ojéda, il demanda que l'expedition fût partagée entre eux, et son credit le fit écouter. On forma deux provinces de cette partie du continent où l'on voulait s'établir; on en régla les limites, et les provisions des deux gouverneurs furent expédiées. Le partage d'Ojeda fut tout l'espace qui est depuis le cap de Vela, auquel il avait donné ce nom, jusqu'à la moitié du golfe d'Uraba, et ce pays fut nommé la Nouvelle-Andalousie. Nicuesa obtint ce qui est depuis le même golfe jusqu'au cap Gracias à Dios, et cette province reçut le nom de Castille-d'Or. Jean de La Cosa fut créé sergent-major et lieutenant-général du gouvernement d'Ojéda, avec droit de survivance pour son fils. On abandonna aussi la Jamaïque en commun aux deux gouverneurs, pour en tirer des vivres et d'autres secours.

Don Diègue avait reçu ordre, à son départ d'Espagne, de faire un établissement dans l'île de Cubagua, qu'on appelait communément l'île des Perles, éloignée d'Espagnola de plus de 300 lieues. Plusieurs habitans s'offrirent pour cette entreprise, surtout ceux qui avaient à leur service des esclaves lucayes. Ces infortunés avaient une facilité extraordinaire à demeurer long-temps sous l'eau, et l'expérience avait appris qu'ils étaient moins propres au travail de mines. L'amiral profita de cette connaissance; et, pendant plusieurs années, il se fit dans cette île des fortunes immenses par la pêche des perles; mais enfin les plongeurs, qui furent peu ménagés, périrent presque tous, et les perles disparurent en même temps des côtes. Comme la terre en est sèche et stérile, sans eau douce et sans autres plantes que quelques gaïacs et des broussailles, elle fut bientôt abandonnée de ses nouveaux habitans, qui passèrent à la Marguerite.

Dans le cours de la même année 1508, l'établissement de Portoric, dont Jean Ponce avait jeté les fondemens sous les auspices de la paix, fut achevé par la violence. Agueynaba était mort; et son frère, qui lui avait succédé, n'avait pas hérité de son affection pour les Espagnols. Ponce commença par bâtir une bourgade, et voulut faire ensuite des départemens à l'exemple d'Espagnola; mais il reconnut qu'il s'était trop flatté en croyant pouvoir disposer des insulaires comme d'un peuple conquis. Si la reputation des Espagnols, qu'ils regardaient encore comme autant de dieux descendus du ciel, leur avait d'abord imposé, ils n'eurent pas plutôt senti la pesanteur du joug, qu'ils cherchèrent les moyens de s'en délivrer: ils s'assemblèrent, et le premier objet de leurs délibérations fut de s'éclaircir sur l'immortalité de ces cruels étrangers. Un cacique fut chargé de cette commission. Les Espagnols étant accoutumés, dans leurs courses, à se loger familièrement chez les insulaires, un jeune homme, nommé Salcedo, après s'être reposé quelques jours chez lui, prit congé de son hôte, qui, le voyant chargé d'un paquet, l'o-

obligea de se faire accompagner de quelques habitans pour le porter et pour l'aider lui-même dans les passages difficiles. Salcedo arriva au bord d'une rivière qu'il fallait traverser. Un de ses guides, chargé des ordres secrets du cacique, se présenta pour le prendre sur ses épaules; et lorsqu'il fut au milieu de la rivière, il le laissa tomber. Les Américains qui le suivaient se joignirent à lui pour tenir long-temps l'Espagnol au fond de l'eau; et le voyant enfin sans mouvement, ils tirèrent le corps sur la rive. Cependant, comme ils ne pouvaient encore se persuader qu'il fût mort, ils lui firent des excuses de lui avoir laissé avaler tant d'eau. Leurs discours étaient accompagnés des plus grandes marques de douleur, pendant lesquels ils ne cessaient point de retourner le cadavre, et d'observer s'il donnait quelque signe de vie. Cette comédie dura trois jours, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'ils furent rassurés par la puanteur qui commençait à s'exhaler du corps. Le cacique, qu'ils informèrent de leur découverte, ne voulut en croire que ses yeux. Il fit son rapport aux autres caciques; et, se désabusant tous ensemble de l'immortalité de leurs tyrans, ils prirent la résolution de s'en défaire à quelque prix que ce fût; et les Castillans étant sans défiance, ils en massacrèrent une centaine avant que les autres eussent connu le danger. Ponce, alarmé pour lui-même, rassembla aussitôt tout ce qui restait de troupes dans l'île; et, pressant les Américains dans leurs retraites, malgré l'arrivée des Caraïbes qu'ils appelèrent à leur secours, il en tira une vengeance qui leur ôta pour jamais l'espérance de rentrer en liberté. Rien ne contribua plus à la victoire qu'un grand chien, appelé Bézérillo, dont l'histoire fait un éloge singulier, et qui mérite bien de figurer parmi de tels héros. Cependant l'île n'aurait pas été facilement subjuguée, si les habitans, qui virent leurs ennemis se multiplier de jour en jour par les secours qu'ils recevaient d'Espagnola, n'avaient eu la simplicité de se persuader que ces nouveaux Castillans étaient ceux mêmes qu'ils avaient tués et qui ressuscitaient pour combattre. Dans cette idée, qui leur fit regarder la résistance comme une folie, s'étant abandonnés à la discrétion des Espagnols, ils furent employés au travail des mines, où ils périrent presque tous.

La Jamaïque fut mise la même année sous le joug. Diègue Colomb y envoya Jean d'Esquibel, avec un corps de troupes, et l'ordre d'y faire un établissement en son nom.

Cependant Alphonse d'Ojeda était parti pour la conquête du Darien: et l'on remarque que le fameux François Pizarre, qui fut depuis le conquérant du Pérou, était de cette expédition, et que Fernand Cortez, qui devait en être, fut retenu par une maladie. L'escadre arriva au port que Rodrigue Bastidas avait découvert en 1501, et qu'il avait nommé Carthagène. Les Castillans savaient que les naturels du pays étaient de haute taille, extrêmement braves, et que, pour s'établir dans leur pays, il fallait se préparer à la guerre. La Cosa, qui craignait leurs flèches empoisonnées, était d'avis d'abandonner leurs côtes, et de passer dans le golfe d'Uraba, dont les habitans étaient moins féroces; mais Ojeda rejeta ce conseil timide, et prit le parti d'attaquer les Américains, qui se disposaient à l'investir et dont il tua un grand nombre.

Quelques prisonniers qu'il força de lui servir de guides le conduisirent à la vue de leurs habitations. Les fugitifs s'étaient ralliés dans un champ voisin, et parurent prêts à soutenir une seconde attaque; mais au signal d'Ojéda, les Espagnols se firent jour au travers de ces malheureux et couvrirent en un moment la terre de morts; le reste se sauva par la fuite, à la réserve de huit, qui, n'ayant pu joindre les autres, se retirèrent dans une de leurs cabanes, et se défendirent si vivement à coups de flèches, que les vainqueurs n'osaient en approcher. Ojeda leur reprochant d'être arrêtés par huit hommes nus, un d'entre eux s'élança, tête baissée, au travers des dards et des flèches, et touchait déjà au seuil de la hutte, lorsqu'il fut frappé, au milieu du sein, d'un coup de flèche qui le fit tomber mort. Ojeda, furieux de la perte d'un si brave homme, fit mettre le feu de plusieurs côtés à la cabane, qui fut bientôt consumée, avec les huit guerriers : soixante prisonniers qu'on avait enlevés dans le combat furent envoyés aux vaisseaux; et, pendant le reste du jour, on continua de faire main-basse sur tous les Américains qu'on put découvrir. Le lendemain, Ojéda s'étant saisi de la bourgade d'Yurbaco, n'y trouva que des cabanes

nues et désertes ; tous les naturels s'étaient retirés dans les montagnes avec leurs familles : ces apparences de consternation portèrent trop facilement les Espagnols à se disperser ; les habitans, qui les observaient de leur retraite, jugeant que dans cette séparation ils auraient peine à se rassembler, fondirent sur eux avec des cris epouvantables. La Cosa fut un des premiers qui furent surpris dans des cabanes où ils étaient à se reposer : il se défendit vaillamment jusqu'à ce qu'ayant vu tomber la plupart de ses gens, et sentant lui-même la force du venin dans une infinité de blessures qu'il avait reçues des flèches américaines, il dit à un brave Castillan qui se trouvait près de lui, et qui n'avait point encore eté blessé : « Sauvez-vous, s'il se peut ; Dieu vous a conservé pour rendre compte de notre malheur au commandant. » Ce soldat fut le seul en effet qui eut le bonheur d'échapper à la fureur des ennemis.

Ojéda ne fut pas moins maltraité. Après avoir perdu tous ses gens dans un enclos où ils avaient été percés de flèches, il ne dut la vie qu'à son agilite ; il se sauva dans l'épaisseur des bois et des montagnes, sans autre guide que le hasard, et courant toujours vers la mer. Les Castillans de l'escadre, surpris de ne pas recevoir de ses nouvelles, visitèrent la côte dans leurs barques, et le trouvèrent à peu de distance du rivage, sous des mangles fort épais, où il s'était retiré l'épée à la main, et son bouclier percé de trois cents coups de flèches. La fatigue, la douleur et la faim l'avaient tellement affaibli qu'il fut long-temps sans pouvoir prononcer un seul mot : il ne fut rappelé à la vie que par la force de sa constitution. Cette défaite leur avait coûté soixante et dix hommes ; c'était pour eux une perte considérable. Pendant qu'Ojéda s'abandonnait aux regrets d'avoir exposé la vie de tant de braves gens, surtout de La Cosa, dont il se reprochait amèrement d'avoir négligé les conseils, il aperçut au large plusieurs navires qui cherchaient à s'approcher de la côte ; c'était Nicuesa, dont l'arrivée imprévue lui causa d'autres inquiétudes. Des differends qu'il avait eus avec lui dans Espagnola lui firent appréhender que ce nouv[illegible]nemi ne saisit l'occasion de se venger ; [illegible]s de le laisser seul, et d'aller au[illegible]eaux qui paraissaient. Nicuesa ne fut pas peu surpris des tristes informations qu'il reçut ; mais, jugeant des alarmes d'Ojéda par les précautions avec lesquelles il entendait parler de lui, il protesta fort noblement qu'il s'en croyait offensé, et que, respectant l'infortune de son rival, il voulait oublier leurs anciennes querelles pour l'assister de toutes ses forces, et venger avec lui le sang espagnol répandu par les sauvages. Ojéda, instruit de cette déclaration, y prit confiance avec la même noblesse. On débarqua quatre cents hommes des deux escadres ; les deux gouverneurs se mirent à leur tête ; on marcha vers le village d'Yurbaco, où l'on ne douta point que l'orgueil de la victoire n'eût rassemblé les Américains, et l'ordre fut donné de les traiter sans pitié.

Ils y étaient dans une profonde sécurité, lorsque les cris d'une sorte de perroquets rouges, d'une grosseur extraordinaire, que nous avons nommés aras, les avertirent que leurs ennemis pensaient à la vengeance ; mais l'attaque fut si brusque, que ceux qui n'avaient pas profité de cet avis pour prendre la fuite furent passés au fil de l'épée, ou tués à coups d'arquebuse. Les vainqueurs mirent le feu à toutes les parties de l'habitation ; ils attendaient au passage le reste de ces malheureux échappés à leur première furie, et que l'impétuosité des flammes forçait d'abandonner leurs retraites : le massacre fut si général qu'on ne fit aucun prisonnier. Lorsqu'on ne vit plus d'Américains, on se livra au pillage, et le butin fut considérable : Nicuesa eut, pour sa part, la valeur de vingt mille pistoles. Dans les recherches qu'on fit aux environs de la bourgade, on trouva sous un arbre le corps de La Cosa, monstrueusement enflé par la force du poison.

Après cette expédition, les deux chefs, unis désormais d'intérêt et d'amitié, se séparèrent pour suivre le cours de leur fortune. Nicuesa prit la route de Véragua, tandis qu'Ojéda, qui voulait prendre celle du golfe d'Uraba, fut retenu par les vents contraires, dans une petite île voisine de la côte, où il enleva quelques habitans et de l'or. De là étant entré plus heureusement dans le golfe, il chercha inutilement la rivière de Darien ; et s'étant arrêté devant les montagnes qui sont à la pointe orientale du golfe d'Uraba, il y jeta les fondemens d'une ville qu'il nomma Saint-Sébastien. Cette co-

lonie fut la seconde que les Castillans formèrent dans le continent. Celle de Véragua avait été la première.

Les habitans du pays étant des cannibales auxquels il était difficile de résister avec si peu de forces, Ojéda prit le parti d'envoyer un de ses navires à Espagnola, avec son or et ses prisonniers, sous la conduite d'un officier nommé Enciso, auquel il recommanda de lui amener des hommes, des armes et des provisions. Ensuite il tourna tous ses soins à se retrancher dans un fort de bois. Mais les vivres lui ayant manqué, ses gens se virent forcés d'en chercher dans les campagnes et les habitations voisines. Ils y trouvèrent de toutes parts un grand nombre d'ennemis si peu traitables et si bien armés, qu'ils furent réduits à se tenir renfermés dans leurs retranchemens, où ils essuyèrent bientôt toutes les horreurs de la famine. Il en était déjà mort une grande partie, et les autres s'attendaient au même sort, lorsqu'un bâtiment parti d'Espagnola vint mouiller à la vue de Saint-Sébastien. Il était commandé par Bernardin de Talavera, qui, s'étant échappé d'une prison où il était retenu pour ses crimes, avait trouvé le moyen de s'associer soixante-dix hommes, recherchés comme lui par la justice, et s'était saisi, avec leur secours, d'un navire génois qu'il avait rencontré au cap de Tiburon, et cette troupe de fugitifs avait mis à la voile sans aucune vue bien déterminée. Le gouverneur acheta toutes les provisions du vaisseau; et Talavera, qui n'avait pas de meilleur parti à prendre, s'engagea sous ses ordres avec toute sa troupe. La distribution des vivres entre des gens affamés fit quantité de mécontens, dont Ojéda eut beaucoup de peine à calmer les plaintes; d'ailleurs il s'était flatté en vain que les Américains respecteraient ses nouvelles forces, et lui laisseraient quelque repos. Ils n'en parurent pas moins acharnés à la perte des Espagnols. Dans toutes les sorties, ils s'étaient aperçus que le général leur tuait seul plus de monde que tous ses gens ensemble. L'espérance de défaire aisément le reste, s'ils pouvaient vaincre un ennemi si terrible, leur fit mettre quatre de leurs meilleurs archers en embuscade, avec ordre de ne tirer que sur lui. Ojéda sortit le premier du fort, et, dans l'ardeur qui le portait toujours à donner l'exemple, il s'avança vers un gros d'ennemis qui feignaient de fuir pour l'attirer dans le piége. Les quatre archers lui tirèrent plusieurs coups dont l'un lui perça la cuisse. Il retourna au fort avec d'autant plus d'inquiétude pour sa vie, qu'il n'avait jamais vu couler son sang, et que la flèche était empoisonnée. En effet, tous ses gens s'attendaient à le voir mourir dans une espèce de rage, comme il était arrivé à tous ceux qui avaient reçu quelque blessure. Mais son courage lui fit imaginer un remède qui aurait épouvanté tout autre que lui. Il fit rougir au feu deux plaques de cuivre, qu'il donna ordre de lui appliquer aux deux ouvertures de la plaie. En vain le chirurgien refusa d'obéir, dans la crainte d'avoir la mort de son général à se reprocher : Ojéda jurant qu'il le ferait pendre s'il tardait à le satisfaire, il se rendit, et le malade soutint cette cruelle opération avec une constance héroïque. Il avait reconnu que le venin des flèches était froid au dernier degré. La chaleur du feu consuma toute l'humeur froide, ou la flèche n'était pas empoisonnée. Cette opération causa une si violente inflammation dans la masse du sang, qu'il fallut employer un tonneau entier de vinaigre à mouiller des linges pour le rafraîchir.

Sa guérison ne servit qu'à le replonger dans d'autres peines. On avait déjà vu la fin des vivres qu'il avait achetés de Talavera. Enciso ne revenait point. La crainte de nouvelles extrémités, qui paraissaient inévitables, porta tous les Castillans, non-seulement à demander leur départ, mais à faire des complots secrets pour se saisir des deux brigantins. Ojéda ne vit pas d'autre remède au désordre que l'offre d'aller lui-même à Espagnola pour hâter le secours qu'il en attendait, et d'ajouter que, s'il ne paraissait point dans l'espace de cinquante jours, ils seraient dégagés de l'obéissance qu'ils lui avaient jurée. Cette proposition ayant satisfait les plus mutins, il s'embarqua sur le navire génois, après avoir nommé, pour commander dans son absence, François Pizarre, qui se formait dans une si rude école, à toutes les grandes entreprises auxquelles il était destiné par la fortune.

Aussitôt que le vaisseau fut en mer, Ojéda se crut en droit d'agir en maître. Talavera, qui ne lui avait pas vendu son bâtiment, et qui co-

servait le même empire sur son équipage, commença par le mettre aux fers ; mais sa captivité dura peu. Lui et tous ses gens sentirent le besoin qu'ils avaient d'un tel chef, lorsque, après avoir été fort maltraités par la tempête, ils eurent échoué sur la côte de Cuba.

Dans un pays qu'il ne connaissait point, il ne vit pas d'autre ressource que de se rapprocher de la Jamaïque, où il espérait pouvoir se rendre aisément avec quelques canots qu'il comptait enlever aux Américains ; il suivit les côtes pendant l'espace de cent lieues, et le détail de ses peines est incroyable dans le récit des historiens.

Un marais fort humide, qu'il rencontra au bout de cette marche, et dont il se flatta de trouver bientôt la fin, n'avait pas moins de trente lieues de longueur. Cependant, comme il s'y trouvait engagé, sans aucune apparence de pouvoir pénétrer dans les terres, au milieu d'une multitude innombrable d'ennemis, il continua cette route, souvent avec de l'eau jusqu'à la ceinture, manquant de vivres, et trop heureux lorsqu'il pouvait rencontrer quelques mangliers pour s'y percher pendant la nuit, lui et ses gens. Enfin, réduit à trente-cinq hommes de plus du double qu'il avait en arrivant dans l'île, et si faible qu'il avait peine à se traîner, il entra sur les terres d'un cacique dans lequel il trouva quelques sentimens de pitié : il obtint du temps et du secours pour rétablir ses forces. De là étant passé chez un autre cacique qui ne le reçut pas avec moins d'affection, et qui n'était éloigné que d'environ vingt lieues de la Jamaïque, il fit passer dans cette île Pierre d'Ordas, pour aller demander du secours à Esquibel, quoique cet Espagnol fût son ennemi. Il se piqua de générosité, et se hâta d'armer une caravelle qu'il fit partir sous les ordres de Pamphile de Narvaëz. Ce secours arriva heureusement à Cuba ; et Narvaëz, qui rendait justice au mérite d'Ojéda, lui tendit la main avec autant de respect que d'amitié. Esquibel le reçut dans sa maison, et le fit servir avec les plus grands honneurs; après quelques jours de repos, il le fit conduire à Espagnola. Talavera n'eut pas la hardiesse de le suivre dans un lieu où il ne pouvait éviter le châtiment de ses crimes ; mais ayant demeuré trop long-temps à la Jamaïque, il n'y fut pas moins arrêté par l'ordre de l'amiral, et condamné au dernier supplice.

En arrivant à San-Domingo, Ojéda eut le chagrin d'apprendre qu'Enciso en était parti depuis long-temps, pour conduire à Saint-Sébastien un grand convoi d'hommes et de vivres. Comme dans toute sa route il n'en avait eu aucune nouvelle, il ne douta point qu'il n'eût péri dans les flots, ou par les armes des Américains ; et, loin de perdre courage, il se flattait, mais vainement, que le secours de ses amis lui ferait bientôt réparer toutes ses pertes. Son terme était arrivé : il mourut peu après, et si pauvre, qu'on ne lui trouva pas de quoi le faire enterrer !

Les habitans de Saint-Sébastien ayant vu expirer les cinquante jours pendant lesquels ils avaient promis d'attendre leur gouverneur, pressèrent Pizarre de leur faire quitter un pays où il ne leur restait aucune assurance de s'établir ; mais lorsqu'ils voulurent s'embarquer, les deux brigantins qu'ils avaient conservés se trouvèrent trop petits pour contenir soixante hommes, dont leur troupe était encore composée. Ils convinrent entre eux d'attendre que la misère et les flèches des ennemis eussent diminué ce nombre, ce qui arriva plus tôt encore qu'ils ne l'avaient prévu. Alors il tuèrent quatre chevaux, qu'ils avaient épargnés dans les plus grandes extrémités, parce que la seule vue de ces animaux épouvantait les Américains ; et les ayant salés pour leur unique provision, ils se partagèrent sur les deux bâtimens. Pizarre monta l'un, et donna le commandement de l'autre à un Flamand; mais ils n'étaient pas bien loin de la côte, lorsqu'un furieux coup de mer ouvrit ce dernier et l'ensevelit dans les flots à la vue de l'autre, sans qu'il fut possible d'en sauver un seul homme. Les vents ne cessant poin d'être contraires, Pizarre se vit forcé de retourner au continent vers le port qui avait reçu le nom de Carthagène. En approchant du rivage, il découvrit en mer un navire et un brigantin : c'était Enciso qui revenait d'Espagnola avec cent cinquante hommes d'élite, et toutes les provisions nécessaires pour l'établissement d'une colonie. Comme il croyait encore Ojéda dans sa fortune, il ne douta point, à la vue de Pizarre et de sa troupe, qu'ils ne fussent des transfuges qui avaient abandonné leur gé-

néral; et Pizarre ne détruisit ses soupçons qu'en lui montrant la commission qu'il avait reçue d'Ojeda ; mais ils n'en furent pas plus disposés à s'accorder, lorsque Enciso eut déclaré qu'en vertu de leurs conventions avec le gouverneur, ils devaient retourner tous et l'attendre à Saint-Sébastien. Cette proposition les ayant fait frémir, ils le conjurèrent de ne pas les reconduire dans un lieu dont le seul nom devait leur faire horreur après ce qu'ils y avaient souffert; et s'il ne voulait pas leur permettre de retourner à Espagnola, ils le priaient de consentir du moins qu'ils allassent joindre Nicuesa dans la Castille-d'Or. Enciso se garda bien de permettre que cette province fût peuplée aux dépens de la Nouvelle-Andalousie; il employa les promesses et l'autorité pour les engager à le suivre; mais ils ne furent pas long-temps sans voir toutes leurs craintes vérifiées. En entrant dans le golfe d'Uraba, le navire d'Enciso toucha si rudement contre la pointe orientale, qu'il fut brisé en un instant, et qu'on eut à peine le temps de sauver les hommes avec une fort petite partie des provisions : ainsi la colonie se trouva réduite en peu de jours à vivre de bourgeons de palmiers. Pour comble de disgrâce, les habitans avaient brûlé la forteresse et toutes les maisons. Un assez grand nombre de porcs, qui descendirent des montagnes, furent une ressource pendant quelques jours; mais lorsqu'elle fut épuisée, il ne leur resta plus d'espérance que dans la guerre. Enciso partit pour chercher des vivres à la tête de cent hommes bien armés. Il n'alla pas loin : trois Américains l'arrêtèrent avec autant de gloire pour eux que de perte et d'humiliation pour les Espagnols; ils eurent l'audace de venir à lui l'arc bandé; et, tirant leurs flèches avec une vitesse étonnante, ils vidèrent leurs carquois avant que leurs ennemis se fussent reconnus. Enciso, blessé comme la plupart de ses soldats, n'eut pas même la satisfaction d'arrêter ces trois braves, qui s'enfuirent après lui avoir ôté le pouvoir d'avancer. Son retour, dans ce triste état, fut le sujet d'un nouveau désespoir pour la colonie: on ne parlait que d'abandonner cette fatale contrée, lorsqu'un jeune homme de ceux qui étaient venus avec Enciso proposa une ouverture qui rendit l'espérance aux plus abattus.

Il se nommait Vasco Nuñez de Balboa, et cette occasion fut la première source du crédit et de la réputation qui le conduisirent dans la suite au plus haut degré de la gloire et de la fortune. Chargé de dettes, et poursuivi par ses créanciers, il avait trouvé le moyen de s'embarquer secrètement avec Enciso, en se faisant porter à bord dans un tonneau; il avait attendu, pour se montrer que le vaisseau fut assez loin en mer, et Enciso, fort irrité de cette tromperie, l'avait menacé de le déposer dans la première île déserte, parce que, suivant les lois que le gouverneur d'Espagnola avait portées en faveur des créanciers, il méritait la mort; mais adouci par ses soumissions et par les instances de ceux qui avaient demandé grâce pour lui, il s'était déterminé à lui pardonner.

Cet aventurier, âgé de trente-cinq ans, et qui joignait à une belle figure beaucoup d'esprit, de vigueur et d'intrépidité, voyant manquer le courage à tous ses compagnons, et cherchant à se distinguer par quelque service important, leur dit que, dans le voyage qu'il avait fait avec Bastidas, il avait pénétré jusqu'au fond du golfe, et qu'il se souvenait d'y avoir visité, à l'ouest d'une belle et grande rivière, une bourgade abondante en vivres, dont les habitans n'empoisonnaient point leurs flèches. Ce récit fit renaître l'espérance des Castillans. Ils se hâtèrent de passer le golfe, dont la largeur n'est que de six lieues, et, trouvant la rivière telle que Balboa l'avait représentée, ils reconnurent que c'était celle du Darien; mais à leur arrivée ils aperçurent un corps d'environ cinq cents Américains, qui s'étaient rassemblés au pied d'une colline, et qui semblaient résolus de s'opposer à leur descente. Le témoignage de Balboa, ne leur ôtait pas un reste de défiance. Enciso leur fit jurer qu'ils mourraient plutôt que de fuir; après quoi il fit sonner la charge. Les Américains soutinrent le premier choc; mais, s'étant bientôt ébranlés, ils prirent la fuite : les Castillans marchèrent vers la bourgade qu'ils trouvèrent abandonnée, mais remplie de vivres. Ils parcoururent tout le pays sans rencontrer un seul ennemi, et le butin qu'ils enlevèrent en bijoux d'or très-pur ne monta pas à moins de dix mille pesos.

Une si heureuse expédition, et l'abondance où l'on se trouva tout d'un coup, acquirent

une nouvelle considération à Balboa. L'on jeta aussitôt les fondemens d'une ville, qui fut nommée Sainte-Marie-l'ancienne de Darien, parce qu'elle fut placée sur le bord de cette rivière. Il y a beaucoup d'apparence qu'Enciso ne fit pas réflexion qu'en transportant sa colonie sur la rive occidentale du Darien, il la tirait de la Nouvelle-Andalousie, qui était séparée de la Castille-d'Or par ce fleuve. Balboa, après l'avoir adroitement engagé dans cette fausse démarche, eut soin de faire observer à ses partisans que la colonie n'était plus dans le gouvernement d'Ojéda, et que, par conséquent, Enciso, qui tenait son autorité de ce gouverneur, n'avait plus de droit au commandement. Ces insinuations avaient déjà remué les esprits, lorsque Enciso commit une autre faute en défendant la traite de l'or aux particuliers, sous peine de mort. On le soupçonna de vouloir profiter seul d'un si riche commerce, et l'indignation porta tout le monde à lui déclarer que, n'étant plus dans la Nouvelle-Andalousie, on ne reconnaissait plus sa juridiction. Les mécontens formèrent ensuite une nouvelle sorte d'administration, dont la principale autorité fut confiée à Balboa, avec deux autres officiers, qui furent Jean Sarmudio et François Valdivia. Cependant, comme ce changement ne fut pas universellement approuvé, il se forma trois partis, dont la division faillit de ruiner la colonie dans sa naissance.

Pendant que la discorde augmentait de jour en jour, on fut extrêmement surpris d'entendre dans le golfe le bruit de quelques pièces d'artillerie, et toutes les factions se réunirent pour y répondre. Bientôt on aperçut deux navires : ils étaient commandés par Rodrigue-Enriquez de Colmenarez, qui portait des provisions et soixante hommes à Nicuesa. Il avait d'abord été jeté par le vent au port de Sainte-Marie, éloigné d'environ cinquante lieues de celui de Carthagène; et tandis qu'il y faisait tranquillement de l'eau, un corps d'Américains qui étaient tombés sur ses gens avec leurs flèches empoisonnées lui en avait tué quarante-six; il en avait perdu sept autres, qui, s'étant dispersés dans leur fuite, n'avaient pu trouver le moyen de retourner à bord. Le chagrin de son infortune et la nécessité de se radouber l'avaient conduit au côté oriental du golfe, dans l'espérance d'y rencontrer Ojéda; mais n'y ayant trouvé que des indices de sa mort, il avait pris la résolution de visiter toutes les parties du golfe, en tirant par intervalles et faisant allumer des feux qui pouvaient servir à rassembler les malheureux Castillans, s'il en était resté quelques-uns sur cette côte.

Son arrivée répandit une joie extrême dans la colonie; mais bientôt elle y fit succéder de nouveaux troubles. Comme son inquiétude était fort vive pour Nicuesa, qui était son intime ami, dont il n'apprenait aucune nouvelle, il prêta l'oreille aux désirs de ceux qui le demandaient pour gouverneur; et, se les étant attachés par la facilité qu'il eut à leur donner des vivres, il continua d'employer la même adresse pour faire entrer les deux autres factions dans les intérêts de son ami. Il leur représenta d'ailleurs l'avantage qui reviendrait à la colonie de joindre ses forces à celles de Nicuesa, qu'il supposait heureusement établi; et ce motif fit tant d'impression sur ceux qui paraissaient encore incertains, qu'ils s'accordèrent tous à le charger de cette commission.

Nicuesa était parti d'Espagnola vers la fin de l'année précédente, avec cinq bâtimens de différentes grandeurs, et chargés de toutes les provisions qui convenaient à son entreprise : une tempête les avait presque aussitôt dispersés. Lope d'Olano, son lieutenant, l'avait quitté pendant la nuit, sous prétexte qu'il lui était impossible de tenir la mer, et s'étant joint au gros de l'escadre, qui était entrée dans la rivière de Chágre, il s'en était fait reconnaître le chef, dans la fausse supposition que la caravelle du commandant avait été submergée; mais n'ayant pu se garantir de la misère qui fit périr quantité de ses gens, il avait formé le dessein de retourner à Espagnola.

Nicuesa, jeté seul sur une côte inconnue, y perdit en effet sa caravelle, et se vit forcé de chercher par terre Véragua, qui était le rendez-vous général. Dans cette marche, un très-grand nombre d'Espagnols périrent de misère ou par les mains des sauvages; d'autres abandonnèrent leur chef, sans suivre de route certaine, et souffrirent tous les tourmens de la faim, de la soif et de la chaleur. Enfin quatre matelots arrivèrent dans une chaloupe, à l'entrée de la rivière de Belem, où ils rencontrè-

rent Olano, qui avait différé jusqu'alors à mettre à la voile, et lui donnèrent avis que Nicuesa venait par terre le long du rivage. Olano crut l'occasion favorable pour rentrer en grâce; il lui envoya sur-le-champ quelques provisions dans un brigantin : on n'alla pas loin sans le rencontrer; mais avec quelque joie qu'il dût recevoir un secours auquel il devait la vie, il demeura long-temps ferme dans la résolution qu'il avait prise de punir du dernier supplice la trahison de son lieutenant, qui avait coûté la vie à plus de quatre cents hommes. Cependant il lui fit grâce, à la prière de ses gens; mais il le retint prisonnier, pour l'envoyer en Espagne.

Les Castillans tirèrent peu de fruit de leur réunion. Ils retombèrent bientôt dans tous les maux dont ils s'étaient crus délivrés, et la faim devint le plus pressant. Nicuesa leur permit de se répandre dans le pays, et d'employer la violence pour forcer les habitans à leur fournir des vivres; mais ces peuples, qui étaient bien armés, se défendirent avec beaucoup de vigueur. Leur résistance ayant ôté toute ressource à leurs ennemis, on vit le besoin et le désespoir produire un effet qui était peut-être sans exemple. Trente d'entre eux ayant un jour trouvé le corps d'un Américain tué dans une rencontre, et déjà presque en pourriture, le mangèrent avidement, et moururent tous de cet horrible festin! Enfin, Nicuesa, désespérant de pouvoir s'établir au milieu d'un peuple si courageux, laissa une partie de ses gens dans la rivière de Belem, sous les ordres d'Alphonse Nuñez, et, conduit par un matelot qui avait été du dernier voyage de Christophe Colomb, il se rendit avec les autres à Porto-Bello. Il y trouva le rivage couvert d'une multitude infinie d'Américains, qui, armés de sagaies, lui tuèrent vingt hommes. Ce cruel accueil le mit dans la nécessité d'avancer six ou sept lieues plus loin jusqu'au port qui avait reçu de Colomb le nom de Bastimentos. Il y jeta l'ancre, en disant : Arrêtons nous ici au nom de Dieu. On s'occupa aussitôt d'y construire une ville, qui fut nommée Nombre de Dios, (nom de Dieu).

Les habitans ne s'opposèrent pas au travail, mais le pays n'offrait point d'alimens. Aussi la famine y redevint-elle extrême, et les maladies, qui s'y joignirent bientôt, enlevèrent les trois quarts de la nouvelle colonie. Les autres étaient si faibles, qu'ils ne pouvaient soutenir leurs armes. Il fallait néanmoins presser l'ouvrage pour se mettre en sûreté contre les sauvages, dont on craignait à tous momens les attaques. Le général donna l'exemple; mais il ne put éviter les murmures et les malédictions de ses gens, à qui le désespoir avait ôté le courage et la raison. Ceux qui étaient restés sur le bord du Belem n'étaient pas moins à plaindre. La faim les porta jusqu'à manger des animaux venimeux : la plupart moururent empoisonnés, et Nicuesa n'en eût pas revu un seul, s'il ne se fut hâté d'emmener le reste. Ensuite il fit partir une caravelle pour aller demander du secours à Espagnola. Tout ce qu'il tenta dans l'intervalle pour se lier avec les Américains, et pour en obtenir des vivres, fut inutile.

Telle était la situation de Nicuesa lorsqu'il vit arriver Colmenarez avec des propositions qui pouvaient le dédommager de ses pertes, s'il eût été capable d'en profiter; mais ses malheurs l'avaient aigri jusqu'à troubler un peu sa raison, et ce qui devait le conduire à la fortune ne servit qu'à précipiter sa ruine. Colmenarez, qui lui portait une sincère affection, l'ayant vu avec soixante hommes, dans le plus déplorable état du monde, nu-pieds, maigres, décharnés, leurs habits en lambeaux, fut quelque temps sans pouvoir s'expliquer autrement que par ses larmes. Il lui apprit ensuite le sujet de son voyage, qui fut écouté avec des transports de joie; mais quelle fut la surprise de ce généreux ami, lorsque, après lui avoir fait une vive peinture des richesses qu'on avait trouvées sur les bords du Darien, il l'entendit répondre, devant tous ceux qui venaient le reconnaître pour leur chef, que cette nouvelle ville ayant été bâtie sur son terrain, les fondateurs méritaient d'être punis, et qu'aussitôt qu'il y serait arrivé il ferait sentir sa colère aux coupables! Un langage si déplacé fit une égale impression sur tout le monde; mais, par une seconde imprudence, qui mit le comble à la première, Nicuesa fit partir avant lui une caravelle pour le Darien, tandis que, dans l'espérance apparemment de trouver de l'or, il employa plusieurs jours à visiter quelques îles voisines. Ses députés portèrent la nouvelle de ses dispositions avec celle de son départ. Lorsqu'il parut à la vue du port, Balboa se présenta sur le rivage,

et lui fit crier qu'il était le maître de retourner à Nombre de Dios, mais qu'on était résolu de ne le pas laisser descendre dans la province du Darien.

Une déclaration si peu attendue le jeta dans un étonnement qui lui ôta d'abord la force de répondre. Après avoir rappelé ses esprits, il représenta aux Castillans qui s'opposaient à sa descente, qu'il était venu sur leur invitation, et qu'il ne pensait qu'à se rendre utile à la colonie par un sage gouvernement. Il demanda du moins la liberté de descendre et celle de s'expliquer. Il s'abaissa jusqu'à protester que, s'ils ne le jugeaient pas digne du commandement après l'avoir entendu, il consentait à se voir traité comme ils le jugeraient à propos. On ne répondit à ce discours que par des railleries et des menaces. Comme il était ford tard, il prit le parti de jeter l'ancre, et de passer la nuit dans sa caravelle. Lorsque le jour parut, on lui fit dire qu'il pouvait debarquer; mais au moment qu'il toucha la terre, il s'aperçut qu'on cherchait à se saisir de sa personne, et c'était en effet le dessein de ses ennemis. Sa dignité de gouverneur ne l'empêcha pas d'avoir recours à sa légèreté pour leur échapper par la fuite, d'autant plus que Balboa empêcha qu'il ne fût poursuivi. La crainte de tomber entre les mains des sauvages le fit sortir d'un bois où il s'était refugié, et s'étant approché de la colonie, il fit dire aux habitans que, s'ils ne voulaient pas le recevoir en qualité de gouverneur il demandait d'être reçu du moins comme leur compagnon, ou d'être enchaîné, s'ils le désiraient, et qu'il aimait mieux mourir près d'eux dans les fers que de retourner à Nombre de Dios pour y périr par des flèches empoisonnées. Cette proposition ne servit qu'à lui attirer du mépris et de nouvelles injures. Cependant Balboa, qui regrettait de s'être opposé à [illegible] réception, entreprit de faire revenir les [illegible]rits en sa faveur. Il fit même punir ceux qui [illegible]aient outragé, et, lui conseillant de rentrer [illegible]s sa caravelle, il lui recommanda de n'en [illegible]oint sortir s'il ne le voyait lui-même au nom[illegible]re de ceux qui pourraient l'inviter à descendre. De quelque source que fut parti ce conseil, le dernier malheur de Nicuesa vint de ne l'avoir p[illegible] Trois Castillans de la colonie [illegible]leur pour ses intérêts, se rendirent à son bord, rejetèrent ce qui s'était passé sur l'emportement de quelques mutins, et l'assurèrent que tous les honnêtes gens le souhaitaient pour gouverneur. Il donna dans le piége malgré l'avis de Balboa. Ces trois traîtres, auxquels il ne fit pas difficulté de se fier, l'ayant livré à ses ennemis, il fut embarqué, peu de jours après, sur un vieux brigantin, avec dix-sept hommes, qui s'attachèrent volontairement à sa fortune. En vain prit-il le Ciel à témoin de cette cruauté, et cita-t-il ses ennemis au jugement de Dieu et des hommes; on lui reprocha d'avoir fait périr une infinité de Castillans par son ambition ou sa mauvaise conduite; et les plus modérés furent ceux qui lui conseillèrent ironiquement d'aller rendre compte en Espagne des services qu'il avait rendus à la nation. Il mit à la voile sans qu'on ait jamais su dans quel lieu du monde sa mauvaise fortune le conduisit.

Après son départ, Balboa fit arrêter Enciso, et lui ayant reproché de vouloir usurper une place dont les provisions devaient venir du roi seul, il ne lui rendit la liberté, qu'à condition qu'il s'embarquerait sur le premier vaisseau qu'on ferait partir pour la Castille ou pour Espagnola. Ensuite, pensant à se procurer des secours d'hommes et de munitions, il fit nommer pour cette commission Valdivia, son collègue et son ami, qui devait presser l'amiral au nom de tous les Castillans de la nouvelle fondation. D'un autre côté, il leur représenta qu'il convenait d'informer la cour de leur situation dans la province de Darien, et des richesses qu'ils se promettaient d'y découvrir; sur quoi Zamudio, son autre collègue, se laissa persuader de passer lui-même en Castille.

Les négociations dans Espagnola eurent tout le succès qu'il s'en était promis. Valdivia revint, non-seulement avec des provisions et des hommes, mais avec des lettres de Colomb, qui promettaient de plus puissans secours à la colonie. Dans l'intervalle, il était arrivé de nouveaux événemens qui avaient beaucoup relevé les espérances de Balboa, et il se hâta d'en donner avis à l'amiral par le même député. Il s'était mis à la tête de cent cinquante hommes, avec lesquels il avait fait des courses dans tout le pays, jusqu'à Nombre de Dios, répandant la terreur de son nom parmi les Américains,

et n'accordant son amitié qu'à ceux qui la recherchaient au prix de l'or. Cette expédition lui avait fait rassembler tant de richesses, que le quint du roi dont Valdivia fut chargé, pour le remettre au trésor royal de San-Domingo, montait à quinze cents pesos, c'est-à-dire trois cents marcs d'or.

La fortune l'avait traité encore avec plus de faveur en lui donnant les premiers indices de la plus grande et la plus heureuse de toutes les découvertes de l'Espagne. Un jour que le fils d'un cacique, nommé Comagre, allié de la colonie, lui avait présenté beaucoup d'or, il s'éleva pour la répartition une querelle fort vive entre les Castillans. Le jeune Americain, étonné de cette furieuse passion pour un métal dont il ne faisait pas le même cas, s'approcha de la balance, la secoua d'un air d'indignation, et renversa tout l'or qu'il avait apporté. Ensuite, se tournant vers les Castillans, auxquels il reprocha de se quereller pour une bagatelle, il leur dit que puisque c'était apparemment ce métal qui leur avait fait abandonner leur patrie, et troubler tant de peuples qui avaient toujours vécu dans une paix profonde, il voulait leur faire connaître un pays dans lequel ils trouveraient de quoi remplir tous leurs désirs; mais que, pour y pénétrer, ils avaient besoin de forces plus nombreuses, parce qu'ils y auraient à combattre de puissans rois et des nations guerrières; qu'il y avait six journées de marche, en tirant au midi; qu'on trouverait d'abord un cacique d'une extrême richesse, et plus loin une grande mer, sur laquelle on voyait des vaisseaux équipés de voiles et de rames; et qu'au-delà de cette mer, on arriverait dans un canton où l'or était si commun que les habitans mangeaient et buvaient dans de grands vases de ce métal. Enfin, le jeune cacique s'offrit de leur servir de guide avec une partie des sujets de son père. Un avis de cette importance pour tous les habitans de la colonie leur fit pardonner à l'Américain sa hardiesse et ses reproches. Balboa, en faisant partir Valdivia pour Espagnola, le chargea particulièrement de communiquer à l'amiral une nouvelle si capable de lui faire hâter les secours qu'il avait promis. Mais divers événemens retardèrent pendant plusieurs années l'honneur et l'utilité que Balboa en devait tirer.

Cependant l'humanité foulée aux pieds dans ces malheureuses contrées commençait enfin à élever sa voix, et le respect dû à la vérité oblige d'avouer que les premiers cris se firent entendre par la bouche d'un moine dominicain. Espagnola continuait de perdre ses habitans naturels, sans que les ordonnances du roi fussent capables de réprimer la tyrannie des Castillans. Un prédicateur nommé Antoine Montesino, qui s'était fait une grande réputation d'éloquence et de sainteté, prit un jour solennel pour monter en chaire à San-Domingo, devant l'amiral et tout ce qu'il y avait de personnes distinguées dans la colonie, et s'éleva contre l'injustice et la barbarie avec laquelle il voyait traiter les Américains. Ce reproche si juste excita beaucoup de murmures; on députa au roi; il s'ensuivit des réglemens un peu plus humains, mais qui furent bientôt éludés.

Diègue Colomb songeait à peupler l'île de Cuba, dans la crainte apparemment que, s'il différait plus long-temps cette entreprise, la cour n'en donnât la commission à quelque autre, et qu'elle ne fût encore séparée de son gouvernement. Il choisit Diégo de Vélasquez pour la conquérir et pour y bâtir une ville. C'était l'un des plus anciens habitans d'Espagnola. Il y avait occupé les premiers emplois avec honneur; et sa prudence, accompagnée d'une figure et d'un caractère aimables, lui attirait beaucoup de considération. D'ailleurs il avait tout son bien dans la province de Xaragua, et proche des ports de mer les plus voisins de Cuba. On n'eut pas plus tôt publié qu'il était chargé de l'expédition, que, tout le monde s'empressant d'en partager l'honneur avec lui, on vit arriver à Salvatiare de la Savana, où se faisait l'embarquement, plus de trois cents volontaires de toutes les parties de l'île. Il mit à la voile avec quatre vaisseaux, et, il alla débarquer à l'extrémité orientale de Cuba, vers la pointe de Meyci.

Ce canton avait alors pour maître le cacique, Hatuey, qui était né à Espagnola, et qui, en étant sorti avec un grand nombre de ses sujets pour éviter la tyrannie des Européens, avait formé un petit état où il régnait paisiblement. Comme il avait des espions qui lui donnaient avis de tous leurs mouvemens, à la première nouvelle du dessin de l'amiral, il assembla l

plus braves de ses sujets et de ses alliés, pour leur représenter ce qu'ils avaient à redouter de la persécution des Castillans, et pour les animer à la défense de leur liberté. Mais il les assura que tous leurs efforts seraient inutiles, s'ils ne commençaient par se ménager la faveur du dieu de leurs ennemis, qui était un maître fort puissant, et pour lequel ces cruels tyrans étaient capables de tout entreprendre. « Le voilà, leur dit-il en leur montrant de l'or dans un panier; voilà ce dieu pour lequel il prennent tant de peine, et qu'ils ne se lassent pas de chercher. Ils ne pensent à venir ici que dans l'espérance de l'y trouver. Célébrons une fête à son honneur pour obtenir sa protection. » Aussitôt il se mirent tous à chanter et à danser autour du panier. Après cette cérémonie, Hatuey leur dit qu'ayant réfléchi sur le sujet de leurs craintes, il n'avait pas encore l'esprit tranquille, et qu'il ne voyait aucune sûreté pour eux tant que le dieu des Espagnols serait dans leur canton. « Vous le cacheriez en vain, vous l'avaleriez, ils vous éventreraient pour le chercher au fond de vos entrailles. » Il ajouta qu'il ne connaissait qu'un lieu où ils pussent le mettre pour s'en défaire; c'était le fond de la mer. Cet expédient leur parut infaillible, et tout l'or qu'ils possédaient fut jeté dans les flots.

Ils furent extrêmement surpris lorsqu'ils n'en virent pas moins arriver les Espagnols. Hatuey s'opposa d'abord au débarquement; mais, aux premières décharges des arquebuses, une multitude d'Américains qui bordaient le rivage prit la fuite vers les bois, et Vélasquez ne jugea point à propos de les poursuivre; cependant, après quelques jours de repos, voulant se délivrer d'un ennemi qui pouvait l'in-[illegible]mmoder de sa retraite, il fit chercher le [illegible]ue avec tant de soin qu'il s'en saisit; et, [illegible] effrayer ceux qui conservaient encore de [illegible]chement pour lui, il le condamna au feu. [illegible]uey était attaché au poteau, lorsqu'un reli-[illegible]ieux franciscain entreprit de le convertir, et lui parla fortement de l'enfer et du paradis. » Dans ce lieu de délices, lui demanda le cacique, y a[illegible] des Espagnols? — Il y en a, répo[illegible]naire. En ce cas, je n'y veux [illegible] [illegible]xpira dans les flammes. Tous [illegible]ent successivement rendre [illegible]queur, et la conquête d'une des plus grandes et des plus belles îles du monde ne coûta pas un seul homme aux Espagnols, mais seulement un crime atroce! Elle fut comme un nouvel aiguillon qui excita plusieurs personnes à tenter d'autres entreprises. Ponce de Léon, qui se trouvait sans emploi dans l'île de Portoric, résolut de faire un voyage au nord, où l'on était bien informé qu'il y avait des terres à découvrir. Il aperçut la côte qu'il nomma Floride, à cause de l'aspect agréable qu'elle présentait, et il doubla le cap de Corientes, sans savoir si la terre qu'il avait vue était une île ou tenait au continent. Avant de retourner à Portoric, il chargea un officier et un pilote d'ordres secrets qui, fondés sur des chimères, produisirent des découvertes réelles. Il est assez naturel aux aventuriers d'avoir des idées romanesques. Une ancienne tradition des Antilles avait persuadé à tous les Américains que dans une île nommée Bimini, du nombre des Lucayes, et proche du canal de Bahama, il y avait une fontaine dont les eaux avaient la vertu de rajeunir les vieillards qui s'y baignaient. Nul ne fut plus enchanté de ces douces rêveries que Ponce de Léon. Un autre égarement d'imagination lui avait fait espérer la découverte d'un troisième monde; et comme c'était trop peu pour une si vaste entreprise que les jours qui lui restaient dans l'ordre de la nature, il voulait commencer par le renouvellement de ceux qui s'étaient écoulés, et s'assurer pour toujours d'une vigoureuse jeunesse. Dans la course dont on vient de parler, il s'était informé continuellement de la merveilleuse fontaine; il avait goûté de toutes les eaux, même de celles des marais les plus bourbeux. Enfin, il ordonna à son lieutenant Ortubia et au pilote Alaminos de continuer les mêmes recherches. Ce qui rendit son voyage utile, ce fut la connaissance qu'il donna du canal de Bahama, que les navigateurs commencèrent bientôt à suivre pour retourner en Europe; de là aussi l'établissement du port de la Havane, à deux petites journées du canal, pour servir d'entrepôt à tous les vaisseaux qui venaient de la Nouvelle-Espagne.

Cependant Balboa, qui n'ignorait pas qu'à la cour d'Espagne on n'approuvait pas ses entreprises et ses usurpations sur l'autorité des chefs qu'il avait supplantés, cherchait à se faire par-

donner ce que sa conduite pouvait avoir de répréhensible, en rendant quelque grand service, ou en faisant passer l'or du Nouveau-Monde dans les mains de son souverain. Il poussait ses recherches dans le Darien. Cette région était pleine de marais et de lacs, et la terre presque sans cesse inondée ; les maisons y étaient d'une forme dont on ne connaît pas ailleurs d'exemple. Elles étaient bâties sur les plus gros arbres, qui les enveloppaient de leurs branches, et qui les couvraient de leur feuillage. On y trouvait des chambres et des cabinets d'une charpente assez forte, et les familles étaient ainsi logées séparément. Chaque maison avait deux échelles, l'une qui conduisait jusqu'à la moitié de l'arbre, et l'autre de là jusqu'à la porte de la première chambre : ces échelles étaient de canne, et si légères que, les levant facilement le soir, les habitans étaient en sûreté pendant la nuit contre les attaques des animaux féroces, en grand nombre dans la province. Ces constructions aériennes plurent singulièrement aux Castillans. Le cacique Dobayda était dans son palais, c'est-à-dire sur son arbre, lorsqu'il les vit paraître ; il se hâta de faire enlever les échelles; ils l'appelèrent et l'invitèrent à descendre sans crainte; il répondit qu'il n'avait offensé personne, et que n'ayant rien à démêler avec des étrangers, il demandait qu'on le laissât tranquille. On le menaça de couper les arbres, et, au refus qu'il fit encore, déjà les morceaux volaient en éclats ; il se détermina enfin à descendre avec sa femme et deux de ses fils, et on commença par s'informer s'il avait de l'or ; il dit qu'il n'en avait point dans ce lieu, parce que ce métal ne lui était d'aucun usage, mais que, si les Castillans en désiraient, il était prêt à leur en faire apporter d'une montagne voisine. Ils prirent d'autant plus de confiance en sa promesse, qu'il leur laissa sa femme et ses deux fils pour gage de son retour ; mais après l'avoir inutilement attendu pendant plusieurs jours, ils reconnurent qu'ils avaient été trompés, et que leurs otages mêmes, qu'ils avaient fait remonter dans leurs maisons, avaient trouvé le moyen de s'évader. Tous les autres arbres étaient également abandonnés : l'alarme s'était répandue au loin, et tous les caciques de la province se réunirent bientôt en corps d'armée, dans le dessein de repousser leurs tyrans; mais ce fut autant de victimes sous les coups des Espagnols. Le carnage fut horrible, et ce massacre s'appela la conquête d'une province.

Balboa ne perdait pas de vue une entreprise beaucoup plus importante, qu'il n'avait pas cessé de méditer depuis les lumières qu'il avait tirées du jeune Comagre, dont nous avons parlé. Il partit avec lui et cent soixante hommes, dans un brigantin, qui le porta jusques aux terres d'un cacique nommé Careta, avec lequel il avait fait alliance en recevant sa fille comme épouse. De là il prit le chemin des montagnes, où il eut à combattre une nombreuse armée, dont il tua six cents hommes à coups d'arquebuse et par les morsures de ses chiens. Enfin, au bout d'un pénible voyage de vingt jours, l'on arriva près d'une élévation, la plus grande de tout le pays qu'on avait traversé, et Balboa voulut y monter seul, pour jouir le premier d'un spectacle qu'il désirait depuis si longtemps. A la vue de la mer du Sud, qu'il ne put méconnaître, il se mit à genoux, il étendit les bras vers le ciel, en rendant grâce à Dieu d'un événement si avantageux à sa patrie et si glorieux pour lui-même. Tous ses gens, appelés par le signal, s'empressèrent de le rejoindre ; il recommença devant eux la même cérémonie, qu'ils imitèrent tous devant les Américains étonnés, qui ne pouvaient s'imaginer le sujet d'une si grande joie ; ils ne savaient pas que leurs oppresseurs se félicitaient d'avoir trouvé un chemin de plus pour pénétrer dans le Nouveau-Monde, qu'on allait investir par les deux mers ; ils ne savaient pas que, par un mélange sacrilége de dévotion et d'avarice, les Espagnols s'applaudissaient de voir s'ouvrir devant eux une nouvelle scène pour de nouveaux brigandages.

Balboa se hâta de prendre possession, pour le roi, du pays qui l'environnait et de la mer qu'il venait de découvrir ; il fit élever de gros murs de pierres, planter des croix, et graver le nom de Ferdinand sur l'écorce des plus grands arbres. Ensuite descendant au bord de la mer, il y entra jusqu'aux genoux, l'épée dans une main et la bannière dans l'autre, et il en prit également possession pour la couronne de Castille. Ces événemens eurent lieu vers la fin de 1513, et quatre ans après, ce courageux

et fidèle aventurier devait recevoir la mort réservée aux traîtres! Ayant soumis quelques caciques voisins, il embarqua tous ses gens sur neuf canots, pour s'avancer sur les côtes du golfe où il était, et qu'il avait nommé Saint-Michel. A peine eut-il quitté le rivage, qu'une furieuse tempête le jeta dans le plus grand péril qu'il eût jamais éprouvé : les Américains mêmes en parurent épouvantés; mais comme ils excellaient à nager, ils eurent l'adresse d'attacher les canots deux à deux avec des cordes, pour les rendre plus capables de résister aux flots, et celle de les conduire entre quantité de petites îles jusqu'à la pointe d'une plus grande, où ils ne les amarrèrent pas moins habilement aux arbres et aux rochers : la nuit, qui survint avant le retour du beau temps, prépara aux Castillans une scène encore plus effrayante : les eaux ayant cru jusqu'au jour, l'île se trouva tout inondée sans qu'on aperçût aucun reste de terre; et, comme on avait passé la nuit sur les rochers, ceux qui visitèrent les canots furent consternés d'en trouver une partie en pièces, et d'autres entr'ouverts ou remplis de sable et d'eau : le bagage et les vivres avaient été emportés par la violence des flots : on n'eut pas d'autre ressource que d'arracher l'écorce des arbres, et de la mâcher avec des herbes pour s'en servir à boucher les fentes des canots qui n'étaient pas absolument brisés, et l'on entreprit de gagner la terre sur de si frêles bâtimens, en suivant les Américains qui les précédaient à la nage. Balboa, aussi pressé de la faim que tous les autres, avait recommandé à ses guides d'aborder dans la terre d'un cacique nommé Tomaco, dont ils lui avaient vanté l'opulence; mais voyant les habitans disposés à lui résister, il se mit à la tête de ses plus braves gens, avec ses chiens qui n'étaient pas moins affamés qu'eux, et dans sa descente il fit un grand carnage de ses ennemis; le cacique même y fut blessé, et pendant quelques jours cette disgrâce ne parut servir qu'à redoubler sa fureur. Cependant, ayant appris de ses voisins que les Castillans avaient bien traité ceux qui les avaient reçus civilement, il leur envoya son fils avec des vivres et un présent qui leur fit oublier leurs fatigues; c'était un amas d'or de six cent quatorze pesos, et deux cent quarante perles d'une grosseur extraordinaire. Il assura Balboa que le cacique d'une île qui n'était éloignée que de cinq lieues en avait de plus grosses encore, et que toute cette côte, qui s'étendait fort loin au sud, produisait quantité d'or et d'autres richesses; mais, dans l'affection qu'il avait conçue pour lui depuis qu'il avait éprouvé la douceur avec laquelle il traitait ses alliés, il lui conseilla d'attendre une saison où la mer fût plus tranquille; et les Castillans, rebutés par leur dernière navigation, et la plupart accablés de faiblesse et de maladies, pressèrent leur chef de retourner au Darien. Il prit sa marche par une autre route, pour acquérir une parfaite connaissance du pays. Ce ne fut pas sans peine et sans danger qu'il gravit de nouvelles montagnes, parmi des peuples s sauvages qu'ils n'avaient entre eux aucune communication, obligé souvent de s'ouvrir un passage par les armes, s'attachant par ses caresses et ses bienfaits ceux qui lui fournissaient volontairement des vivres et de l'or, et faisant dévorer par ses chiens tous les caciques qui entreprenaient de lui résister; enfin, le 29 janvie de l'année 1514, Balboa rentra glorieux e triomphant dans la colonie, avec plus de qua rante mille pesos d'or qu'il rapportait de l dépouille des Américains.

Son premier soin fut d'informer le roi (ses ministres de tant d'importantes découverte et des suites qu'on devait s'en promettre. chargea de ses lettres Pierre d'Arbolancho, (les accompagna d'une très-grande partie d ses richesses. Arbolancho s'embarqua au com mencement de mars, et son arrivée en Espagr remplit de joie toute la cour. Le roi parut sa tisfait des services de Balboa; mais ce fut u malheur pour ce brave guerrier que son d puté ne fût point arrivé deux mois plus tô Les coups qui devaient entraîner sa ruine étaie déjà portés. Ferdinand, à qui l'on avait fa comprendre que la colonie du Darien mérit beaucoup d'attention, s'était déterminé à l donner un chef dont le caractère et le ra fussent capables d'y établir l'ordre et d'y fai respecter l'autorité souveraine. On lui av proposé don Pédrarias d'Avila, officier de nai sance et de mérite, et d'une grande réputati dans les armes. Parti peu de jours avant l'a rivée d'Arbolancho, il fut au golfe d'Ura vers la fin de juillet, et, faisant mouiller

quelque distance de Sainte-Marie, il y envoya donner avis des ordres de la cour. L'officier qu'il chargea de cette commission se fit présenter au commandant. Il fut surpris de voir un homme si célèbre en simple camisole de coton, en caleçon et en souliers de corde, occupé à faire couvrir de feuilles une assez mauvaise case qui lui servait de demeure. Lui ayant déclaré que don Pédrarias d'Avila, nommé par le roi au gouvernement de cette province, était dans la rade avec sa flotte, il reçut pour réponse que toute la colonie était disposée à respecter les volontés du roi. Cependant il s'éleva dans la ville un assez grand murmure. Il se fit des assemblées, et Balboa fut le maître de faire soulever tout le monde en sa faveur; mais ayant pris de bonne foi le parti de la soumission, il ne voulut pas même qu'aucun de ses gens parût armé devant le gouverneur, et, marchant au-devant de lui avec tous ses braves, après lui avoir fait un compliment respectueux, il le conduisit dans sa cabane, où il lui fit servir un repas de cassave, de fruits et de racines, avec de l'eau du fleuve pour toute liqueur. Dès le jour suivant, Pédrarias vérifia ce qu'on avait publié des grandes entreprises et des conquêtes de Balboa. La mer du Sud était découverte, et tout le pays jusqu'à l'autre mer avait été soumis; mais les Espagnols, qui venaient pour jouir de ces nouveaux avantages, et qui s'étaient flattés de trouver de l'or en tendant la main, se virent fort éloignés de leurs espérances, lorsqu'ils eurent appris ce qu'il en avait coûté aux conquérans pour s'enrichir, et ce qui restait à faire.

Peu de jours après, le gouverneur fit promulguer l'ordre qu'il avait apporté de finir le procès intenté à Balboa sur les mémoires d'Enciso. On commença par l'arrêter : on examina les charges. Un jugement du conseil le condamna d'abord à une grosse amende, mais il le mit ensuite en liberté. La colonie était par ses soins dans un état très-florissant : tout le monde y jouissait d'un sort heureux; on n'y voyait que des fêtes; on n'entendait que des chants de joie au son de toutes sortes d'instrumens : les terres étaient ensemencées et commençaient à fournir assez de vivres pour la nourriture des habitans. Non-seulement les Indiens étaient soumis, mais la plupart portaient tant d'affection à leurs vainqueurs, que les Espagnols pouvaient aller librement d'une mer à l'autre, tant il leur eût été facile de faire oublier, par la douceur du gouvernement, les cruautés de la conquête. Le roi, démêlant la vérité au travers des nuages dont on voulait l'obscurcir, écrivit l'année suivante à Pédrarias, que, pour reconnaître les services de Balboa, il le créait son adelantade dans la mer du Sud, dans les provinces de Panama et de Coyba. Il ordonnait qu'il fût obéi comme lui-même, et que, tout subordonné qu'il devait être au gouverneur général, il ne fût gêné en rien sur tout ce qui regarderait le bien public. Ce prince ajoutait qu'il reconnaîtrait le zèle de Pédrarias pour sa personne au traitement qu'il ferait à Balboa, dont il voulait qu'il prît les avis dans toutes les entreprises.

Des ordres si flatteurs ne firent qu'avancer sa perte; Pédrarias était bien éloigné de cette douceur qui avait fait tant d'amis à l'adelantade, et son mérite lui portait ombrage. Aussi et bien qu'il se fût engagé formellement à lui donner une de ses filles en mariage, il le rappela, sous un prétexte spécieux, d'une expédition glorieuse dont voici la substance. Balboa, zélé adelantade, après des soins nombreux et des dépenses considérables, était parvenu à préparer dans le port de Caréta, dans le golfe de Darien, où s'élevait la ville d'Acla, les matériaux nécessaires à la construction de deux brigantins, à les faire transporter avec des fatigues infinies à travers les montagnes de l'isthme de Panama, et à les conduire par la rivière de Balsas, sur le grand Océan. Ce dut être un beau jour pour lui que celui où il déploya les voiles de ses vaisseaux sur cette mer jusqu'alors inconnue aux Européens, et qu'il avait récemment découverte. Mais hélas! ce jour de triomphe touchait de bien près à celui de sa ruine.

Ce fut aux îles des Perles, où Balboa se trouvait alors, qu'il reçut le message insidieux du gouverneur, qui l'invitait à se rendre à Acla, pour y conférer sur une nouvelle expédition; il partit sur-le-champ, sans être accompagné d'hommes armés, et, bien qu'on lui apprît en chemin les mauvais desseins de Pédrarias sur sa personne, n'ayant rien à se reprocher, il continua d'avancer. Il n'alla pas loin sans

rencontrer une troupe commandée par François Pizarre, qui avait ordre de l'arrêter. « Que veut dire ceci, Pizarre, est-ce ainsi que vous avez coutume de recevoir votre chef ? » furent les seules paroles qu'il prononça, et, sans autre résistance, il se laissa conduire chargé de chaînes, à la prison d'Acla. Il y fut visité par son cruel ennemi, qui essaya de le consoler de cette disgrâce, par des discours hypocrites. On ne lui en fit pas moins son procès au criminel, dans lequel la mort de Nicuesa et les violences exercées contre Enciso furent encore rappelées; on y ajouta le crime de félonie, en supposant l'intention d'usurper le domaine du roi. En vain Balboa se récria-t-il contre ces accusations, dont les unes étaient déplacées après le jugement du conseil, et les autres absolument fausses. Sa défense noble, ferme et ingénue ne le sauva pas. On le condamna à avoir la tête tranchée, ainsi que plusieurs de ses prétendus complices; et cette sentence inique fut exécutée à la vue d'un peuple ému jusqu'aux larmes, mais silencieux et retenu par la crainte de Pédrarias, qui, assure-t-on, fut en secret témoin de l'exécution de son ennemi, dont il confisqua les biens. Balboa était alors âgé de quarante-deux ans seulement.

Sa mort fit perdre au roi le meilleur officier qu'il eût alors dans les Indes. Ce qu'il avait fait en si peu d'années ne laissa aucun doute qu'il n'eût bientôt découvert et conquis le Pérou, si la cour ne lui eût pas ôté le commandement ou si Pédrarias ne l'eût pas fait périr. L'Amérique fut indignée de cet acte de tyrannie, et la conduite de ce gouverneur ne répondit que trop à cette première atrocité. Les historiens le représentent comme une bête féroce : on lui reproche d'avoir désolé depuis le Darien jusqu'au lac Nicaragua, cinq cents lieues d'un pays très-peuplé, le plus riche et le plus beau qu'on puisse s'imaginer, et d'avoir exercé sur les Américains, sans distinction d'alliés et d'ennemis, des cruautés incroyables. Comme son pouvoir était balancé par celui du conseil de la province, le désir de secouer un joug dont il se croyait blessé contribua plus que tout autre motif à la destruction de Sainte-Marie du Darien. Il s'imagina qu'en allant s'établir sur la mer du Sud, l'éloignement pourrait le dérober à l'autorité de ceux qui commanderaient dans Espagnola, et le délivrer de l'obligation qu'on lui avait imposée de prendre les avis du conseil. En 1518, il chargea Diégo d'Espinosa, son alcade-major, de se rendre à Panama, avec ordre d'y bâtir une ville : en même temps il écrivit au roi que le pays où la colonie de Sainte-Marie avait été fondée n'était pas propre pour un grand établissement, et qu'il convenait aux intérêts de l'Espagne de transporter le siége épiscopal à Panama, ce qui eut lieu l'année d'après.

C'est vers ce temps que commençait à se faire connaître le plus célèbre défenseur des malheureux Américains, un de ces hommes dont la mémoire ne saurait être trop chérie, dont le nom ne saurait être trop honoré, parce qu'il est de l'intérêt de tous les humains qu'il se trouve de temps en temps de ces âmes élevées et courageuses, pour qui la défense de l'opprimé soit le devoir le plus cher, la première gloire et le premier bonheur. Barthélemi Las Casas, depuis évêque de Chiapa au Mexique, était passé fort jeune aux Indes-Occidentales : il était prêtre et missionnaire, lors qu'il suivit Vélasquez à Cuba ; son unique motif était de convertir les peuples à la foi de l'Évangile, qu'ils auraient peut-être embrassée facilement, si leurs nouveaux dominateurs en avaient suivi les préceptes. « Il m'est bien plus aisé, disait-il aux Espagnols, de faire croire les Américains au christianisme que de vous le faire observer. » Il a laissé à la postérité son plaidoyer en leur faveur, adressé au souverain, portant à la fois tous les caractères de la vérité et de la vertu. C'est la peinture la plus touchante de la plus horrible oppression; c'est l'histoire de la destruction et des crimes; c'est une tache éternelle pour le peuple qui mérita cette leçon, et qui même en profita peu. L'espèce de vexation contre laquelle Las Casas s'élève avec le plus de force, c'est la forme des départemens qui mettaient les Américains à discrétion de maîtres impitoyables. Il osa le premier déclarer la guerre aux fauteurs.

« Les Espagnols, dit-il, les accouplaient pour le travail comme des bêtes de somme ; les ayant excessivement chargés, ils les forçaient de marcher à grands coups de fouet; s'ils tombaient sous la pesanteur du fardeau, on redoublait les coups, et l'on ne cessait point de frapper qu'ils ne fussent relev

On séparait les femmes de leurs maris; elles étaient employées à la culture des terres, et la plupart des hommes confinés dans les mines, d'où ils ne sortaient point. Quelques insulaires s'étaient réfugiés dans les montagnes pour se dérober à la tyrannie; on créa un officier sous le titre d'Alguazil del campo, pour donner la chasse à ces transfuges; et cet exécuteur se mit en campagne avec une meute de chiens, qui déchirèrent en pièces un très-grand nombre de malheureux: quantité d'autres, pour prévenir une mort si cruelle, s'empoisonnèrent ou se pendirent à des arbres, après y avoir accroché leurs femmes et leurs enfans! Tels étaient ces départemens, qu'on représentait à la cour comme nécessaires pour la conversion de ces peuples, et qui avaient l'approbation des docteurs d'Espagne! »

Les services que Las Casas avait rendus dans l'île de Cuba, lui avaient acquis de la considération, et son zèle, qui lui fit obtenir dans la suite le titre de protecteur de l'Amérique, ne se ralentit point jusqu'à sa mort. Ne pouvant se persuader que le roi catholique eût été bien informé, il prit la résolution de passer en Espagne pour y porter la vérité. Il ne put arriver à Séville que vers la fin de l'année 1515, et dans la première audience il dit librement au roi qu'il n'était venu d'Espagnola que pour lui donner avis qu'on tenait dans les Indes une conduite également nuisible aux intérêts de sa conscience et de sa couronne. Ensuite, lui ayant exposé toutes les cruautés qu'on exerçait sur les infortunés Américains, il l'exhorta, au nom du ciel, de prendre la défense de la religion, de l'équité et de l'innocence.

De nouvelles ordonnances eurent lieu, où les Américains étaient de nouveau déclarés libres; mais elles furent si mal exécutées, que Las Casas, qui était revenu à Espagnola, repassa en Espagne, et, trouvant des obstacles de tous côtés, il proposa de faire exploiter les Antilles par des nègres. Il est assez extraordinaire qu'il pût imaginer qu'on avait plus de droit sur la liberté des nègres que sur celle des Américains. Quoi qu'il en soit, ce sont deux traits également remarquables dans l'histoire des contradictions de l'esprit humain, que ce plan, qu'on observa dans la suite, d'acheter des noirs pour les faire travailler aux colonies d'Amérique, ait été fourni par un des hommes, que d'ailleurs l'humanité compte au rang de ses bienfaiteurs. L'idée de Las Casas, quoique adoptée dès-lors, ne put avoir lieu, parce qu'un seigneur flamand, chargé d'un privilége en vertu duquel il devait faire transporter quatre mille nègres aux Antilles, le vendit aux Génois, qui mirent leurs nègres à un prix trop haut pour la cupidité des possesseurs espagnols, qui avaient des travailleurs américains à si bon marché. Ces difficultés firent évanouir le projet de Las Casas. Il en conçut un autre qui marquait bien quelle confiance il avait au pouvoir de la persuasion et au bon naturel des Indiens. Il offrait au roi d'Espagne de lui assurer, dans un terme donné, la domination du continent de l'Amérique, pourvu qu'on n'y laissât passer qui que ce soit sans sa permission. Il voulait arriver avec cent cinquante hommes, habillés de blanc, et sous un autre nom que celui des Espagnols, devenu trop odieux dans le Nouveau-Monde, et avec ce petit nombre, et une conduite opposée à celle des premiers conquérans de l'Amérique, il prétendait qu'en peu d'années il tirerait de ce pays le même tribut que le roi d'Espagne en recevait, et qu'il y ferait fleurir la foi, la paix et le bonheur. Il fallait que ce vertueux prêtre eût le talent de persuader; car ce projet, quoique peu fait pour réussir, fut goûté de beaucoup de personnes considérables, et même du roi. On permit à Las Casas d'essayer sa mission politique sur la côte de Cumana. On lui en donna le commandement, et il partit avec deux cents laboureurs et quelques religieux; mais les Espagnols s'étaient déjà fait connaître dans ce pays par des violences et des perfidies; les habitans d'ailleurs étaient plus féroces que la plupart des autres peuples de l'Amérique; ils étaient même anthropophages. Las Casas, obligé de se transporter souvent de sa nouvelle colonie à Espagnola, fut mal obéi en son absence, et son petit établissement ruiné par les Américains. Pénétré de douleur, il entra dans l'ordre de saint Dominique, et nous le verrons reparaître sur un plus grand théâtre, toujours avec le même zèle et le même courage.

MEXIQUE.

CHAPITRE III.

HERNANDEZ DE CORDOUE,
Découverte de l'Yucatan.

FERNAND CORTEZ,
Découverte du Mexique. — Conquête de Tlascala.

Vers le commencement de l'année 1517, ou sur la fin de la précédente, Vélasquez, qui avait mis l'île de Cuba dans un état florissant, ne voulut pas perdre l'occasion de s'étendre par de nouvelles conquêtes, ou d'augmenter sa puissance dans son île, en y faisant amener un grand nombre d'esclaves pour la culture des terres. La douceur de son gouvernement avait attiré près de lui une grande partie de la noblesse espagnole des Indes. Il proposa une expédition sur quelque endroit du continent où l'on n'eût point encore pénétré, dans le dessein d'y faire un établissement, si le pays en paraissait digne, ou d'enlever des Indiens, s'ils étaient cannibales ou antropophages, ou du moins d'y faire la traite de l'or, s'il s'y en trouvait.

Il arriva que non-seulement ses matelots et ses soldats, qui s'ennuyaient de l'oisiveté, mais plusieurs Castillans de considération, passionnés pour la fortune ou pour la gloire, entrèrent volontiers dans ses desseins. François Hernandez de Cordoue, un des plus riches, se chargea de la conduite de l'entreprise, et d'une grande partie des frais. Velasquez accepta son offre, et fit armer à Santiago, capitale de Cuba, deux navires et un brigantin, sur lesquels il embarqua cent dix hommes. Hernandez mit à la voile, le 8 février, ayant Alaminos pour premier pilote. Cet habile navigateur, qui avait servi dans sa jeunesse sous Christophe Colomb, n'eut pas plus tôt doublé le cap de Saint-Antoine de Cuba, qu'il proposa de gouverner droit à l'ouest, par la seule raison que l'ancien amiral avait toujours eu du penchant à suivre cette route. Pendant trois semaines, leur navigation fut très-dangereuse dans une mer qu'ils connaissaient si peu; mais ils aperçurent enfin la terre, et s'en approchèrent. Leurs premiers regards s'étaient arrêtés sur une grande bourgade, lorsqu'ils virent partir de la côte cinq canots chargés d'Indiens, qui étaient vêtus d'une sorte de pourpoint sans manches et de caleçons; ils semblaient voir avec admiration les navires des Castillans : on leur fit quelques présens, dont ils furent assez satisfaits pour revenir le lendemain en plus grand nombre, avec de grandes apparences d'amitié; mais leur dessein était d'employer la perfidie et la violence pour se saisir de tout ce qu'ils avaient admiré à la première vue. Ceux qui débarquèrent les premiers se trouvèrent tout d'un coup environnés d'un grand nombre d'ennemis qui s'étaient embusqués, et qui, poussant des cris, firent tomber sur eux une grêle de pierres et de flèches; outre l'arc et la fronde, ils étaient armés d'une sorte de lame d'épée dont la pointe était un caillou fort aigu, de rondaches et de cuirasses doublées de coton. Hernandez eut quinze hommes blessés; mais le feu des arquebuses dissipa bientôt les assaillans.

Les Castillans fort joyeux, malgré leur disgrâce, d'avoir découvert un pays dont les habitans étaient vêtus, et les maisons de pierre et de chaux, retournèrent à bord pour suivre la côte. Au bout de quinze jours, ils arrivèrent proche d'un golfe, à la vue d'une bourgade aussi grosse que la première, et qui a pris depuis le nom de pays de Campêche. Des Indiens, ayant des camisoles et des mantes de coton, les invitèrent à s'approcher de leur ville. Quoique la dernière aventure leur rendît cette invitation suspecte, ils résolurent d'y aller. Ils entrèrent dans quelques temples bien bâtis, qui se présentaient sur leur passage, et dans lesquels ils furent surpris de trouver, avec quantité d'idoles, des taches de sang toutes fraîches. Ils y furent bientôt environnés d'une multitude des deux sexes, qui ne se lassait point de les considérer. Quelques momens après, ils virent paraître deux troupes qui marchaient en bon ordre et qui étaient armées; dans le même temps, il sortit d'un temple dix hommes, qu'ils prirent pour des prêtres, ayant de longues robes blanches, avec une chevelure noire frisée : ils portaient du feu dans des réchauds de terre où ils jetaient une sorte de gomme, en dirigeant la fumée du côté des Castillans, et les

pressant de se retirer. Après cette cérémonie, on entendit le bruit de plusieurs instrumens de guerre qui sonnaient la charge. Hernandez, qui ne se voyait point en état de résister à un peuple si nombreux, fit reprendre à ses gens le chemin de la mer; et, quoique suivi par les deux troupes, il fut assez heureux pour se rembarquer sans aucun accident. Il y a toute apparence que cette cérémonie était une espèce d'exorcisme.

Il reprit sa route au sud pendant six jours, et l'eau commençant à lui manquer, il alla dans une anse, où il trouva un puits d'eau douce dont il remplit ses tonneaux; mais ayant passé la nuit à terre, il y fut attaqué le lendemain par un grand nombre d'habitans qui lui tuèrent quarante-sept hommes, et lui-même fut percé de douze flèches. Il ne restait pas d'autre parti à prendre que de retourner à Cuba, et il mourut peu de jours après être arrivé à la Havane, regretté de tous ses compagnons.

Velasquez conçut une si haute idée de l'Yucatan, sur le témoignage de deux jeunes Indiens qu'Hernandez avait amenés, et plus encore sur la vue des bijoux d'or qu'on avait enlevés de leurs temples, qu'il ne perdit pas un moment pour mettre en mer une nouvelle expédition. Il arma trois navires et un brigantin, montés par deux cent cinquante Espagnols et quelques insulaires de son gouvernement. Jean de Grijalva, dont tous les historiens vantent le caractère et l'habileté, fut chargé du commandement général, et eut pour capitaines Pierre d'Alvarado, François de Montejo et Alphonse d'Avila, trois officiers respectés pour leur naissance et leur courage. Les pilotes furent les mêmes qui avaient servi au voyage d'Hernandez.

Grijalva mit en mer le 8 avril 1518. Après avoir relâché et fait quelques provisions dans l'île de Cozumel, il remit à la voile, et se trouva en peu de jours à la vue de l'Yucatan. La beauté de cette côte et du pays excita l'admiration des Espagnols, et on lui donna le nom de Nouvelle-Espagne.

Les vaisseaux Castillans continuèrent de ranger la côte jusqu'à l'endroit où la rivière nommée Tabasco, et depuis Grijalva, entre dans la mer par deux embouchures. C'est une des plus navigables des celles qui se jettent dans le golfe du Mexique. Le commandant ne put résister à l'envie d'y pénétrer; mais, n'ayant trouvé de fond que pour les deux plus petits de ses bâtimens, il y fit passer tout ce qu'il avait de gens de guerre, et laissa ses deux autres vaisseaux à l'ancre avec la plus grande partie de ses matelots. A peine fut-il engagé dans le fleuve, dont il eut beaucoup de difficulté à remonter le courant, qu'il aperçut un grand nombre de canots remplis d'hommes armés, et plusieurs autres troupes sur la rive, qui paraissaient également résolues de lui fermer le passage et de s'opposer à sa descente. Leurs cris et leurs menaces effrayèrent si peu les Espagnols, qu'ils ne s'avancèrent pas moins jusqu'à la portée du trait. Grijalva leur avait recommandé le bon ordre, et surtout de ne faire aucun mouvement qui ne parût annoncer la paix. Les Indiens, de leur côté, furent si frappés de la fabrique des vaisseaux étrangers, de la figure et des habits de ceux qui les conduisaient, que, dans leur première surprise, cette vue les rendit comme immobiles. Le général castillan saisit ce moment pour sauter à terre; il y fut suivi de tous ses gens, dont il forma aussitôt un bataillon. Tandis que cette action semblait augmenter l'étonnement des Indiens, il leur envoya Julien et Melchior, deux jeunes gens qui avaient été pris dans l'expédition d'Hernandez de Cordoue, et dont la langue était entendue dans une grande partie de la Nouvelle-Espagne, pour les assurer qu'il ne pensait point à troubler leur repos, et que dans le dessein, au contraire, de se rendre utile à leur nation, il leur offrait la paix et son alliance. Cette déclaration en fit approcher vingt ou trente. Grijalva leur dit que les Castillans étaient sujets d'un grand roi, et qu'il venait les inviter de la part de ce prince à le reconnaître aussi pour leur souverain. Ce discours fut écouté avec une attention qui parut accompagnée de quelques marques de chagrin. Leur disposition semblait encore incertaine, lorsqu'un de leurs chefs, imposant silence à toute la troupe, répondit d'un air et d'un ton ferme, « que cette paix qu'on leur offrait avec des propositions d'hommage et de soumission avait quelque chose de fort étrange; qu'il était surpris d'entendre qu'on leur parlât d'un nou-

veau seigneur, sans savoir s'ils étaient mécontens de celui auquel ils obéissaient; que pour ce qui regardait la paix ou la guerre, puisqu'il n'était question maintenant que de ces deux points, il n'était pas revêtu d'une autorité suffisante pour donner une réponse décisive; mais que ses supérieurs, auxquels il allait expliquer ce qu'on avait proposé, feraient connaître leur résolution. » Les Espagnols jugèrent qu'ils s'étaient trompé en croyant avoir affaire à des sauvages, et que des peuples qui parlaient ainsi ne pouvaient être des ennemis méprisables. L'orateur s'étant retiré après son discours, les laissa quelque temps dans cet embarras; mais il reparut bientôt avec la même escorte, pour leur déclarer « que ses maîtres ne craignaient pas la guerre, qu'ils n'ignoraient pas ce qui s'était passé dans la province voisine, et que cet exemple n'était pas capable de les intimider; mais qu'ils jugeaient la paix préférable à la plus heureuse guerre. » Il avait fait apporter quantité de fruits et d'autres provisions, qu'il offrit à Grijalva. Bientôt on vit arriver le cacique du canton avec une garde peu nombreuse et sans armes, pour faire connaître la confiance qu'il prenait à ses hôtes et celle qu'il leur demandait pour lui. Après les premiers complimens, il fit approcher quelques gens de sa suite, chargés d'un nouveau présent, dont plusieurs pièces étaient également précieuses par la matière et le travail. C'étaient différentes sortes de bijoux d'or renfermés dans une corbeille, des armes et des figures d'animaux revêtues de lames d'or, des pierreries enchâssées, des garnitures de plumes de diverses couleurs, et des robes d'un coton extrêmement fin. Alors, sans laisser le temps à Grijalva de le remercier, il lui dit « qu'il aimait la paix, et que c'était pour la faire subsister entre eux qu'il le priait d'accepter ce présent; mais que, dans la crainte de quelque mésintelligence, qui pouvait s'élever entre les deux nations, il le suppliait de s'éloigner. » Le général, charmé de tout ce qu'il entendait, répondit que son dessein n'avait jamais été d'apporter le moindre trouble, et qu'il était disposé à partir. En effet, il se hâta de mettre à la voile.

En continuant de ranger la côte, les Castillans arrivèrent à l'embouchure d'un autre fleuve, qui fut nommé Rio de Banderas, parce qu'ils y aperçurent des Indiens avec une sorte de piques ornées de banderoles. Montejo s'avança avec deux chaloupes pour reconnaître leurs dispositions, et l'escadre ne tarda pas à le suivre. Ils furent si bien reçus de ces Indiens, qu'ils en obtinrent la valeur de quinze mille pesos d'or pour les plus viles marchandises d'Espagne. Ils apprirent dans ce lieu qu'ils étaient redevables des invitations et du bon accueil des habitans à l'ordre d'un puissant monarque de cette province, qui se nommait Montézuma; que ce prince, qui avait été informé de leur approche, avait mandé aux commandans de ses frontières d'aller au-devant d'eux avec de l'or pour traiter, et de découvrir le véritable dessein de ces étrangers. Il paraît que la renommée avait porté jusqu'à ce prince les expéditions des Espagnols dans les Antilles et dans quelques parties du continent, et qu'il les regardait comme des ennemis redoutables qu'il fallait apaiser par des soumissions, et les éloigner, s'il était possible.

La rade de Banderas étant mal défendue contre les vents du nord, on remit à la voile, et l'on rencontra bientôt une île assez proche de la côte, que la blancheur de son sable fi[t] nommer l'île Blanche. Un peu plus loin, on e[n] découvrit une autre, et l'ombrage de ses arbre[s] lui fit donner le nom d'île Verte. Plus loin encore, à une lieue et demie du rivage, on e[n] aperçut une qui parut peuplée, et le général [y] descendit. Il y trouva quelques bons édifices d[e] pierre et un temple ouvert de toutes parts, a[u] milieu duquel on découvrait plusieurs degré[s] qui conduisaient à une espèce d'autel chargé d[e] statues d'horrible figure. En le visitant de prè[s] on y aperçut cinq ou six cadavres humains q[ui] paraissaient avoir été sacrifiés la nuit préc[é]dente. L'effroi que les Castillans ressentire[nt] de ce spectacle, la leur fit nommer île des S[a]crifices. Ils virent d'autres victimes d'une ba[r]bare superstition dans une quatrième île [u]n peu plus éloignée, que ses habitans nommaie[nt] Culva, changée en San-Juan de Ulua.

La vue de tant de riches contrées faisait so[u]haiter au général espagnol d'en prendre po[s]session plus solidement que par de simpl[es] formalités; mais le gouverneur de Cuba, V[é]lasquez, jaloux de ses propres lieutenans, le[ur] avait défendu de faire aucun établissement. (

revint donc à la Havane après avoir remonté jusqu'à la rivière de Panuco, où l'on fut attaqué par les Indiens ; et Vélasquez, au récit de tout ce qu'avait vu Grijalva, eut la bizarre injustice de lui faire un crime de son obéissance. Il n'eut rien de plus pressé que d'équiper une autre flotte pour la même destination : elle fut composée de dix navires, et le fameux Fernand Cortez en eut le commandement.

Ce grand capitaine était né à Medellin dans l'Estramadure. Il passa en Amérique en 1504, avec des lettres de recommandation pour don Nicolas Ovando, son parent, gouverneur d'Espagnola. Quoiqu'il eût à peine vingt ans, il fit éclater sa hardiesse et sa fermeté dans plusieurs dangers auxquels il fut exposé pendant la navigation, Ovando le reçut avec amitié, et le garda quelque temps près de lui, ensuite il lui donna de l'emploi. Cortez était bien fait, et d'une physionomie prévenante ; ces avantages extérieurs étaient soutenus par des qualités qui le rendaient encore plus aimable ; il était généreux, sage, discret ; il ne parlait jamais au désavantage de personne, sa conversation était enjouée, et il obligeait de bonne grâce. Un mérite si distingué et les occasions qu'il eût de signaler sa valeur et sa prudence, lui avaient acquis beaucoup de réputation dans la colonie, lorsqu'en 1511, Vélasquez, qui passait dans l'île de Cuba, lui proposa de le suivre avec l'emploi de secrétaire. Il accepta cet offre ; mais le gouverneur ayant fait des mécontens, Cortez, qui était apparemment de ce nombre, se chargea, l'année suivante, de porter leurs plaintes à l'audience royale de San-Domingo ; ce complot fut découvert, Cortez arrêté et condamné au dernier supplice ; sa grâce néanmoins fut accordée aux instances de quelques personnes de considération ; et le gouverneur, se contentant de l'envoyer prisonnier à San-Domingo, l'embarqua dans un navire qui mettait à la voile ; mais n'étant point observé à bord, il eut le courage, pendant la nuit, de sauter dans la mer avec un ais entre ses bras. Après avoir couru le plus terrible danger, il fut jeté sur le rivage, où il retomba sous le pouvoir du gouverneur, qui, frappé de l'énergie de son caractère, prit le parti de s'en faire un ami, et le combla de faveurs. Vélasquez, qui voulait, surtout dans ses subordonnés, un dévouement servile à ses volontés et à ses intérêts, crut avoir trouvé ce qu'il cherchait dans un homme tel que Cortez, qui lui avait tant d'obligations ; mais ceux qui avaient observé de plus près l'âme altière et ambitieuse de ce nouveau commandant, jugèrent que la confiance de Vélasquez ne pouvait pas être plus mal placée. Un jour que le gouverneur et le capitaine-général de la flotte se promenaient ensemble, un fou, nommé Francisquillo, s'approcha d'eux, et se mit à crier que Vélasquez n'y entendait rien, et qu'il lui faudrait bientôt une seconde flotte pour courir après Cortez. Compère, dit le gouverneur (c'était ainsi qu'il nommait ordinairement Cortez, qui s'était marié à Cuba et dont il avait tenu la fille sur les fonts de baptême), entendez-vous ce que dit ce méchant Francisquillo ? C'est un fou, dit Cortez, il faut le laisser parler. Cependant les concurrens au commandement qu'il avait obtenu, profitèrent de ces ouvertures pour jeter des soupçons dans l'esprit naturellement défiant de Vélasquez. Cortez, qui s'en aperçut, ne songea qu'à presser son départ : il employa aux préparatifs tout son bien et celui de ses amis. L'étendard qu'il fit arborer portait le signe de la croix, avec ces mots pour devise, en latin : Nous vaincrons par ce signe ; c'est l'inscription du *labarum*, qui, à ce qu'on prétend, apparut à Constantin. En peu de jours il rassembla sous ses ordres environ trois cents hommes, entre lesquels on comptait Diégo d'Ordas, ami particulier du gouverneur, François de Norla, Bernard Diaz del Castillo, qui publia l'histoire de cette expédition, et d'autres gentilshommes dont les noms paraîtront plus d'une fois avec honneur. Cortez était si alarmé, qu'il se disposa à s'embarquer sans prendre son audience de congé. Vélasquez, averti que la flotte allait mettre à la voile, alla au rivage dès la pointe du jour, avec une nombreuse suite. Cortez l'ayant aperçu, descendit dans une chaloupe armée, accompagné de ses plus fidèles amis, et s'approcha du rivage. Vélasquez lui dit : « Compère, compère, vous partez donc sans dire adieu ? Il est bien étrange que vous me quittiez ainsi. » Cortez lui répondit : « Seigneur, je vous en demande pardon ; mais sachez qu'on ne saurait apporter trop de diligence aux grandes entreprises ; or-

donnez seulement ce que vous souhaitez que je fasse pour votre service. » Vélasquez surpris ne sut que répondre; Cortez retourna sur-le-champ aux vaisseaux, et partit le 18 de novembre 1518, rasa la côte du nord, puis, tournant à l'est, alla mouiller en peu de jours au port de la Trinité, où il avait quelques amis qui le reçurent avec des transports de joie (1). Quantité d'Espagnols voulurent se joindre à lui : on nomme ici les principaux, pour donner plus de facilité à les reconnaître dans le cours de leurs exploits : c'était Jean d'Escalante, Pierre Sanche de Farsan, et Gonzale de Mexia : on vit bientôt arriver Alvarado et d'Avila, qui étaient partis après la flotte, et ce renfort fut d'autant plus agréable à Cortez, qu'ils avaient déjà commandé tous deux dans l'expédition de Grijalva. Alvarado amenait ses quatre frères, Gonzale, George, Gomez et Jean. La ville du Saint-Esprit, qui est peu éloignée de la Trinité, fournit aussi ses plus braves citoyens, tels qu'Alphonse Hermandez, Porto Carréro, Gonzale de Sandoval, Rodrigue de Ranjal, Jean Vélasquez de Léon, parent du gouverneur, et plusieurs autres gentilshommes de la même distinction. Une si belle noblesse, et plus de cent soldats, qui furent tirés de ces deux villes, augmentèrent également la réputation et les forces de l'armée, sans compter les munitions, les armes, les vivres, et quelques chevaux, qui furent embarqués aux frais de Cortez et de ses amis. Outre les dépenses communes, il distribua libéralement tout ce qui lui restait de son propre bien entre ceux qui avaient besoin de secours pour former leur équipage. Cette générosité, jointe à l'espérance que ses qualités naturelles faisaient concevoir de sa conduite, lui attacha tous les cœurs par des droits plus forts que ceux du rang et de l'autorité.

Cependant, à peine était-il parti, que Vélasquez, excité par de nouvelles représentations, surtout par celles d'un astrologue, dont les prédictions ambiguës augmentèrent ses craintes, résolut de lui ôter le commandement. Il commença par envoyer un ordre exprès à Verdugo, son beau-frère, qui exerçait l'emploi d'alcade-major à la Trinité, de le déposer dans toutes les formes; mais ce fut en vain. Cortez écrivit dans des termes fort mesurés, mais pleins de noblesse, pour faire sentir à Vélasquez le tort qu'il avait de prêter si facilement l'oreille à la calomnie, puis il jugea que, dans une conjoncture si délicate, la prudence l'obligeait de hâter sa navigation. Il fit passer à la Havane une partie de ses soldats sous la conduite d'Alvarado, pour y faire quelques nouvelles levées, et, mettant à la voile aussitôt, il s'avança vers cette ville, dans le dessein de ne s'y arrêter que pour recevoir ses gens à bord.

La flotte sortit du port de la Trinité avec un vent favorable; mais au lieu de suivre le vaisseau de Cortez, elle s'écarta pendant la nuit, et les pilotes ne s'aperçurent point de leur erreur avant la pointe du jour : comme ils se voyaient fort avancés, ils continuèrent leur route jusqu'à la Havane. Pierre de Barba, qui commandait dans cette ville, entra vivement dans les intérêts du capitaine-général, et donna des ordres pour les besoins de l'escadre; mais on fut extrêmement surpris de voir s'écouler plusieurs jours sans recevoir aucune nouvelle de Cortez; et l'inquiétude alla si loin, qu'une partie de l'armée proposait déjà d'élire un nouveau commandant. La nuit de son départ, en passant sur les dangereux bancs qui se rencontrent entre la Trinité et le cap Saint-Antoine assez près de l'île de Pinos, son vaisseau avai touché avec un danger si pressant, qu'il avai fallu faire transporter une partie de sa charg dans l'île voisine. Enfin il parut à la Havane où il recruta encore des officiers et des soldats Le coton y étant en abondance, il en fit fair une sorte d'arme defensive, qui n'était qu'u double drap de coton piqué et taillé en form de casaque, à laquelle on donna le nom d'es tampille, qui repoussait la pointe des flèches des dards américains. Cortez faisait faire aus tous les exercices militaires à ses soldats : il l instruisait lui-même par le discours et l'exempl

Tandis que les derniers préparatifs se fa saient avec une diligence et une conduite qui l attiraient l'admiration, il vit arriver Gaspa de Garnica, chargé des lettres de Vélasque par lesquelles il était ordonné au gouverne

(1) Nous devons dire que le départ de Cortez est rapporté différemment par Solis, qui lui fait quitter Vélasquez avec des protestations réciproques d'estime et d'amitié. Nos lecteurs choisiront le récit qui leur paraîtra le plus vraisemblable, d'après la suite des événemens.

de l'arrêter et de l'envoyer prisonnier à la capitale. Cette obstination lui causa de l'inquiétude : ce fut alors qu'il prit la résolution de rompre ouvertement avec Vélasquez, et, fort de la confiance et de l'attachement de tout son monde, il pressa son départ.

L'escadre se trouva composée de dix navires et d'un brigantin. Cortez divisa toutes ses troupes en onze compagnies; il prit le commandement de la première, et les autres furent sous les ordres de Vélasquez de Léon, Porto Carréro, Montejo, Olid, Escalante, Alvarado, Morla, Sancedo, Avila et Ginez de Nortez qui montait le brigantin. Orozco, qui avait servi avec beaucoup de réputation dans les guerres d'Italie, fut chargé de la conduite de l'artillerie, et le sage Alaminos, dont l'expérience était connue sur toutes ces mers, fut nommé premier pilote.

On partit du port de la Havane le 10 février 1519. Après avoir eu pendant quelques jours des vents impétueux à combattre, toute la flotte se réunit dans l'île de Cozumel, où l'on fit une revue générale. Le nombre des troupes montait à cinq cent huit soldats, sans y comprendre les officiers, et cent neuf hommes pour le service de la navigation. Quoique la plupart eussent déjà fait éclater leur adeur, Cortez, après une exhortation générale, prit les officiers à part, s'assit au milieu d'eux, et leur adressa une harangue qui les enflamma d'un nouveau courage. Les Indiens s'étaient retirés dans les montagnes à la vue de la flotte; mais ils furent excités à descendre par le bon ordre qu'ils virent régner dans le camp, et bientôt eux et leur cacique se mêlèrent parmi les Espagnols avec autant de familiarité que de confiance. Cependant elle faillit à être troublée par le zèle inconsidéré de ces derniers, qui se mirent à saccager les temples et à renverser les idoles. Cortez apprit que, dans un canton du continent, il y avait quelques hommes barbus, d'un pays auquel les insulaires donnaient le nom de Castille. Il pensa que ce pouvait être quelques-uns des Espagnols qu'Hernandez de Cordoue et Grijalva avaient perdus sur cette côte, et, comprenant de quelle importance il était pour lui de s'attacher des hommes de sa nation, qui devaient savoir la langue du pays, il fit passer Ordaz à la côte de l'Yucatan, dont l'île de Cozumel n'est pas éloignée. Deux insulaires, choisis par le cacique, furent chargés d'une lettre pour les prisonniers et de quelques présens pour leur rançon. Ordaz eut ordre de demeurer à l'ancre pendant huit jours, qui était le temps nécessaire pour la réponse. N'ayant pas reparu dans ce terme, le départ ne fut pas retardé plus long-temps; mais une voie d'eau qui se fit á l'un des vaisseaux, ayant bientôt obligé la flotte de retourner dans l'île, il fallut employer quatre jours au radoub; et, comme on remettait à la voile, on découvrit de fort loin un canot qui traversait le golfe pour venir droit à l'île. Il portait plusieurs Indiens armés, auxquels on fut surpris de voir faire une diligence extrême. Le général envoya quelques soldats en embuscade dans l'endroit du rivage où le canot devait aborder. Ils laissèrent descendre ceux qui le montaient, et furent au-devant d'eux. C'étaient les deux insulaires et un Castillan. Si l'on considère qu'une voie d'eau est un événement ordinaire, qui pouvait être réparé sans retourner à l'île; que le temps nécessaire pour le radoub du vaisseau ne l'était pas moins pour l'arrivée du prisonnier; que cet homme savait assez les différentes langues du continent pour servir d'interprète au général, et qu'il devint en effet un des principaux instrumens de la conquête du Mexique, on conviendra que la fortune commençait de bonne heure à se déclarer pour Cortez.

Cet infortuné Castillan ne paraissait pas différent des Indiens. Il était nu, basané et armé comme eux, avec des cheveux tressés autour de la tête : il portait sa rame sur l'épaule, un arc à la main, un bouclier et des flèches sur le dos; une sorte de rets en forme de sac, dans lequel était sa provision de vivres, et une paire d'heures qu'il avait toujours conservée pour ses exercices de religion. Il demanda d'abord quel jour il était, avec un embarras qu'on devait attribuer à l'excès de sa joie, mais qu'on reconnut bientôt pour un véritable oubli de sa langue naturelle. Il ne pouvait tenir un discours suivi sans y mêler quelques mots américains qu'on n'entendait pas. Cortez, après l'avoir embrassé, le couvrit du manteau qu'il portait. On apprit qu'il se nommait Jérôme d'Aguilar, qu'il était d'Ecija, ville d'Andalousie, et d'une naissance qui lui avait procuré tous les avan-

tages de l'éducation. Il était passé à Espagnola et, se trouvant dans la colonie pendant les dissensions de Nicuesa et de Vasco Nuñez de Balboa, il avait accompagné Valdivia dans le voyage qu'il devait faire à San-Domingo; mais à la vue de la Jamaïque, leur caravelle avait échoué sur les bancs de Los Alacranes. De vingt hommes qu'ils étaient, sept moururent de fatigue et de misère. Les autres, ayant pris terre dans une province nommée Maya, étaient tombés entre les mains d'un cruel cacique, qui avait commencé par sacrifier à ses idoles Valdivia et quatre de leurs compagnons, dont il avait ensuite mangé la chair. Aguilar et les autres avaient été réservés pour la première fête, et renfermés dans une cage où l'on prenait soin de les engraisser comme on avait fait de leurs compagnons; mais ils avaient trouvé le moyen d'en sortir, et, marchant pendant plusieurs jours au travers des bois, sans autre aliment que des herbes et des racines, ils avaient rencontré des Indiens qui les avaient présentés à un autre cacique, ennemi du premier et moins barbare, sous le pouvoir duquel ils avaient mené une vie assez douce, quoique forcés continuellement à de pénibles travaux. Tous les Espagnols étaient morts successivement, à l'exception d'un matelot, nommé Gonzalez Guerréro, qui avait épousé une riche Américaine. Lorsque Aguilar reçut le message et les présens de Cortez, il les employa à traiter de sa liberté, qu'il obtint comme une récompense de ses services. Il avait communiqué la lettre à Guerréro, mais sans avoir pu l'engager à quitter sa femme et l'emploi de capitaine, dont il avait été revêtu par le cacique de Nachanaam.

Les Castillans partirent pour la seconde fois de Cozumel le 4 mars; et, doublant la pointe de Catoche, ils suivirent la côte et allèrent mouiller à la rivière de Tabasco: on n'y fut pas long-temps sans entendre des cris tumultueux, qui semblaient annoncer de la résistance dans un canton où Grijalva n'avait reçu que des caresses et des présens. Aguilar, que Cortez envoya dans un esquif pour demander la paix, revint lui dire que les ennemis étaient en grand nombre, et si résolus de défendre l'entrée de la rivière, qu'ils avaient refusé de l'écouter. Quoique ce ne fût point par cette province qu'il voulait commencer ses conquêtes, il lui parut important de ne pas reculer dans le premier péril qui s'offrait: la nuit approchait, il l'employa presque entière à disposer l'artillerie de ses plus gros vaisseaux, avec ordre aux soldats de prendre leurs casaques piquées. A l'approche du jour, les vaisseaux furent rangés en demi-lune, dont la forme allait en diminuant jusqu'aux chaloupes qui terminaient les deux pointes: la largeur de la rivière laissant assez d'espace pour s'avancer dans cet ordre, on affecta de monter avec une lenteur qui invitait les Américains à la paix. Aguilar fut député encore une fois pour l'offrir; mais leur réponse fut le signal de l'attaque. Ils s'avancèrent, à la faveur du courant, jusqu'à la portée de l'arc, et tout d'un coup ils firent pleuvoir sur la flotte une si grande quantité de flèches, que les Espagnols eurent beaucoup d'embarras à se couvrir; mais ils firent à leur tour une si terrible décharge de leur artillerie, que la plupart des Indiens, épouvantés d'un bruit qu'ils n'avaient jamais entendu, et de la mort d'une infinité de leurs compagnons, abandonnèrent leurs canots pour sauter dans l'eau. Alors les vaisseaux s'avancèrent sans obstacle jusqu'au bord de la rivière, où Cortez entreprit de descendre sur un terrain marécageux et couvert de buissons: il y fallut soutenir un second combat: les Indiens qui étaient embusqués dans les bois, et ceux qui avaient quitté leurs canots, s'étaient rassemblés pour revenir à la charge. Les flèches, les dards et les pierres incommodèrent beaucoup les Castillans. Cortez détacha cent hommes sous la conduite d'Avila, pour aller au travers du bois attaquer la ville de Tabasco, capitale de la province, dont on connaissait la situation par les voyages précédens. Les Castillans combattaient dans l'eau jusqu'aux genoux, et le général s'exposa comme le moindre soldat. Les Indiens disparurent d'entre les buissons pour courir à la défense de leur ville. Elle était fortifiée d'une espèce de muraille composée de gros troncs d'arbres, en forme de palissades, entre lesquelles il y avait des ouvertures pour le passage des flèches. Cortez arriva plus tôt à la ville qu'Avila, dont la marche avait été retardée par des marais et des lacs. Cependant les deux troupes se rejoignirent, et sans donner aux ennemis le temps de se recon

naître, elles avancèrent, tête baissée, jusqu'au pied de la palissade. Les intervalles qui s'y trouvaient servirent d'embrasures pour les arquebuses. Bientôt il ne resta plus aux Indiens d'autres ressources que de prendre la fuite vers les bois. Cortez défendit de les suivre, pour leur laisser la liberté de se déterminer à la paix, et pour donner à ses gens le temps de se reposer. Ainsi, Tabasco fut sa première conquête : cette ville était grande et bien peuplée. Les Américains en ayant fait sortir leurs familles et leurs principales richesses, elle n'offrit presque rien à l'avidité du soldat; mais il s'y trouvait des vivres en abondance. Ils passèrent la nuit dans trois temples, dont la situation les mettait à couvert de toute surprise.

Le jour n'ayant fait apercevoir aucune trace des naturels, cette tranquillité fit naître à Cortez des soupçons qui augmentèrent en apprenant que Melchior, un des deux interprètes, avait disparu cette nuit, après avoir suspendu aux branches d'un arbre les habits qu'il avait reçus en embrassant le christianisme.

Les avis qu'il allait porter aux Indiens pouvaient être dangereux : en effet, on vérifia dans la suite qu'il les avait excités à continuer la guerre en les assurant que leurs ennemis n'étaient pas immortels, et que ces armes, qui répandaient tant d'effroi n'étaient pas le tonnerre; mais il fut mal payé de son zèle. Les Américains, n'en ayant pas trouvé la victoire plus facile, le sacrifièrent à leurs idoles. Cortez, après avoir fait reconnaître le pays par ses détachemens, fut informé que, près d'un lieu nommé Cintla, on découvrait une armée innombrable, qui ne pouvait s'être rassemblée que dans le dessein de l'attaquer.

Les Castillans, qui ne connaissaient point encore le caractère les usages et les armes de ces peuples, ne purent voir sans quelque crainte cette multitude d'hommes qu'on sut être de quarante mille. Cortez sentait le péril dans lequel il s'était engagé; cependant, loin d'en être abattu, il anima ses gens par un air de joie et de fierté : il leur fit prendre un poste au pied d'une petite éminence, qui ne leur laissait point à redouter d'être enveloppés par derrière, et d'où l'artillerie pouvait jouer librement. Pour lui, montant à cheval avec tout ce qu'il avait de cavaliers, il se jeta dans un taillis voisin, d'où il se proposait de prendre l'ennemi en flanc lorsque cette diversion deviendrait nécessaire. Les Américains ne furent pas plus tôt à la portée des flèches, qu'ils firent leur première décharge, après quoi, ils fondirent avec tant d'impétuosité sur le bataillon espagnol, que les arquebuses et les arbalètes ne purent les arrêter; mais l'artillerie faisait une horrible exécution dans leur corps d'armée.

Ils ne laissaient pas de se rejoindre pour remplir les vides de leurs bataillons; et, poussant d'épouvantables cris, ils jetaient en l'air des poignées de sable par lesquelles ils espéraient cacher leurs pertes. Ils avancèrent jusqu'à se trouver en état d'en venir aux coups de mains; et déjà les Espagnols commençaient à croire que la partie n'était pas égale, lorsque les cavaliers, sortant du bois avec Cortez à leur tête, vinrent tomber à bride abattue dans la mêlée la plus épaisse. Ils n'eurent pas de peine à s'ouvrir un passage. La seule vue des chevaux, que les Indiens prirent pour des monstres formidables, fit désespérer de la victoire aux plus braves. A peine osaient-ils jeter les yeux sur l'objet de leur terreur. Ils ne pensèrent plus qu'à se retirer, en continuant néanmoins de faire tête; mais comme s'ils eussent appréhendé d'être dévorés par derrière, et pour veiller à leur sûreté plutôt que pour combattre. Enfin, les Espagnols, à qui cette retraite donna la liberté de se servir de leurs arquebuses, recommencèrent un feu si vif, qu'il fit prendre ouvertement la fuite à leurs ennemis.

Cortez se contenta de les faire suivre à quelque distance par ses cavaliers, dans la vue de redoubler leur effroi, mais avec ordre d'épargner le sang, et d'enlever seulement quelques prisonniers qu'il voulait faire servir à la paix. On trouva sur le champ de bataille plus de huit cents de leurs morts, et l'on ne put douter que le nombre de leurs blessés n'eût été beaucoup plus grand. Les Castillans n'y perdirent que deux hommes, mais ils eurent soixante-dix blessés. Cet essai de leurs armes leur parut digne, après la conquête, d'être célébré par un monument; ils élevèrent un temple en l'honneur de Notre-Dame de la Victoire, et Tabasco reçut aussi le même nom. Les Indiens épouvantés demandèrent la paix : elle se fit de si

bonne foi, qu'après l'avoir confirmée par des présens mutuels, le cacique fit accepter au général vingt femmes indiennes, pour faire du pain de maïs, à ses troupes. Elles étaient nues et la plupart fort jolies. Ce présent d'une nouvelle espèce devint bientôt d'une grande importance. On se visita pendant quelques jours avec autant de civilité que de confiance ; mais le zèle de Cortez échoua dans le dessein qu'il avait de rendre ces peuples tributaires de l'Espagne ; seulement beaucoup d'Indiens consentirent à recevoir le baptême des mains de son aumônier.

Appréhendant de s'affaiblir, s'il poussait plus loin ses prétentions, et rapportant toutes ses vues à de plus hautes entreprises, il remit à la voile pour continuer de suivre la côte à l'ouest, et peu après, il aborda à San-Juan d'Ulua.

Aussitôt qu'il eut fait jeter l'ancre entre l'île et le continent, on vit partir de la côte deux pirogues. Il ordonna que ceux qui les montaient, fussent reçus avec beaucoup de caresses; mais Aguilar, qui avait servi jusqu'alors d'interprète, cessant d'entendre la langue, on tomba dans un embarras dont il eût été difficile de sortir, lorsque le hasard fit remarquer qu'une des femmes qu'on avait amenées de Tabasco, et qui avait été baptisée sous le nom de Marina, s'entretenait avec quelques-uns des nouveau-venus, qui étaient des Mexicains. On sut depuis que c'était la fille d'un cacique, qui, à la mort de son père, fut vendue à des marchands par une mère dénaturée. A des manières distinguées elle joignait un esprit vif et beaucoup de jugement; la nature avait ajouté à ces avantages, ceux d'une figure séduisante, pleine de douceur et de bonté. Elle entendait aussi la langue de Maya, qui était familière à Aguilar, et lui rapportant les discours des Mexicains, il les rendait en castillan. Mais les progrès rapides qu'elle fit dans la langue des vainqueurs, dispensèrent bientôt d'avoir recours à l'intermédiaire d'Aguilar. C'est à partir du jour qui révéla ses connaissances, que commença la faveur de cette femme auprès du général, et que, par ses services autant que par son esprit et sa beauté, elle acquit sur lui un ascendant qu'elle sut toujours conserver.

Les Mexicains déclarèrent donc à Cortez, par la bouche de Marina, que Pilpatoé et Teutilé, le premier, gouverneur de cette province, et l'autre, capitaine-général de Montézuma, empereur du Mexique, les avaient envoyés au commandant de la flotte pour savoir de lui-même quel dessein l'amenait sur leur rivage. Cortez leur répondit qu'il venait en qualité d'ami, dans l'intention de traiter d'affaires importantes pour leur prince et pour son empire; qu'il s'expliquerait davantage avec le gouverneur et le général, et qu'il espérait un accueil aussi favorable qu'ils l'avaient fait l'année précédente à d'autres vaisseaux de sa nation Ensuite, ayant tiré d'eux quelques connaissances des richesses, des forces et du gouvernement de Montézuma, il les renvoya fort satisfaits. Le jour suivant il fit débarquer toute ses troupes, ses chevaux et son artillerie. Le habitans du canton lui prêtèrent volontairemen leurs secours pour élever des cabanes. Il appr que Teutilé commandait une puissante armé dans la province, pour soumettre quelqu places indépendantes que l'empereur voula joindre à ses états. Tout le jour et la nuit su vante se passèrent dans une profonde tra quillité.

Elle fut troublée le lendemain par une nom breuse troupe de Mexicains armés qui s'ava cèrent sans précaution vers le camp; mais fut bientôt informé que c'étaient les avan coureurs de Teutilé et de Pilpatoé, qui s'étaie mis en chemin pour venir saluer le général. arrivèrent le jour de Pâques avec un corté digne de leur rang. Cortez, ayant conçu q avait à traiter avec les ministres d'un prin fort supérieur aux caciques, résolut d'affec aussi un air de grandeur qu'il crut propre leur imposer. Il les reçut au milieu de t ses officiers, qu'il avait engagés à prendre posture respectueuse autour de lui. Après av écouté leurs premiers complimens, il leur par Marina qu'il était venu de la part de Cha d'Autriche, monarque de l'Orient, pour co muniquer à l'empereur Montézuma des sec d'une haute importance, mais qui ne pouvai être déclarés qu'à lui-même; qu'il deman par conséquent l'honneur de le voir, et se flattait d'en être reçu avec toute la co dération qui était due à la grandeur de maître.

Cette proposition parut causer aux deux

ficiers une peine dont ils ne purent déguiser les marques; mais avant de s'expliquer, ils demandèrent la liberté de faire apporter leurs présens. C'étaient des vivres, des robes de coton très-fin, des plumes de différentes couleurs, et une grande caisse remplie de divers bijoux d'or travaillés avec délicatesse; et Teutilé en présenta successivement chaque partie au général. Ensuite il lui fit dire, par l'interprète, qu'il le priait d'agréer ce témoignage de l'estime et de l'affection de deux esclaves de Montézuma, qui avaient ordre de traiter ainsi les étrangers qui abordaient sur les terres de son empire, à condition néanmoins qu'ils s'y arrêteraient peu, et qu'ils se hâteraient de continuer leur voyage; que le dessein de voir l'empereur souffrait trop de difficultés, et qu'ils croyaient lui rendre service en lui conseillant d'y renoncer. Cortez, répliqua que les rois ne refusaient jamais audience aux ambassadeurs des autres souverains, et que, sans un ordre bien précis, leurs ministres ne devaient pas se charger d'un refus si dangereux; que, dans cette occasion, leur devoir était d'avertir Montézuma de son arrivée, et qu'il leur accordait du temps pour cette information; mais qu'ils pouvaient assurer en même temps leur empereur que le général étranger était fortement résolu de le voir; et que, pour l'honneur du grand roi qu'il représentait, il ne rentrerait point dans ses vaisseaux sans avoir obtenu cette satisfaction. Les deux Mexicains, frappés de l'air dont Cortez avait accompagné cette déclaration, ne répondirent que pour le prier, avec soumission, de ne rien entreprendre, du moins avant la réponse de la cour, et pour lui offrir toute l'assistance dont il aurait besoin dans l'intervalle.

Ils avaient dans leur cortége des peintres de leur nation qui s'étaient attachés, depuis le premier moment de leur arrivée, à représenter, avec une diligence admirable, les vaisseaux, les soldats, les chevaux, l'artillerie, et tout ce qui s'était offert à leurs yeux dans le camp. Leur toile était une étoffe de coton préparée, sur laquelle ils traçaient assez naturellement, avec un pinceau et des couleurs, toutes sortes d'objets et de figures. Cortez, qui fut averti de leur travail, sortit pour se procurer ce spectacle, et ne vit pas sans étonnement la facilité avec laquelle ils exécutaient leurs dessins. On l'assura qu'ils exprimaient sur ces toiles, non-seulement les figures, mais les discours même et les actions, et que Montézuma serait informé, par cette méthode, de toutes les circonstances de l'entretien qu'il avait eu avec Teutilé. Là-dessus, pour soutenir les apparences de grandeur qu'il avait affectées, il conçut le dessein d'animer cette faible représentation en faisant faire l'exercice à ses soldats, pour montrer leur adresse et leur valeur aux yeux des deux généraux de l'empire; et, montant à cheval avec ses principaux officiers, il leur fit exécuter une espèce de combat avec tous les mouvemens de la cavalerie. Les Américains, dans leur première surprise, regardèrent d'abord avec frayeur les chevaux, dont la figure et la fierté leur paraissaient terribles: et n'étant pas moins frappés de leur obéissance, ils conclurent que des hommes capables de les rendre si dociles, avaient quelque chose de supérieur à la nature. Mais lorsqu'au signal de Cortez, l'infanterie fit deux ou trois décharges, qui furent suivies du tonnerre de l'artillerie, la peur agit tellement sur eux, que les uns se jetèrent à terre, les autres prirent la fuite, et les deux seigneurs cachèrent leur effroi sous le masque de l'admiration. Cortez avait employé le temps que les Mexicains donnaient à l'étonnement pour faire préparer des présens considérables, qu'il les pria d'envoyer de sa part à leur empereur. Pilpatoé s'arrêta près du camp des Espagnols, avec une troupe assez nombreuse pour élever en peu d'heures une multitude de cabanes, qui prirent l'apparence d'une grosse bourgade. Les Castillans n'eurent pas de peine à comprendre que son dessein était de les observer; mais comme il les avait avertis qu'il ne pensait qu'à se mettre à portée de leur fournir des provisions, ils lui laissèrent le plaisir de croire qu'il les trompait par une politique dont ils recueillaient tout l'avantage. Teutilé reprit le chemin de son camp, d'où il se hâta d'envoyer à Montézuma ses observations, avec les tableaux de ses peintres et les présens de Cortez. Les empereurs du Mexique entretenaient pour cet usage un grand nombre de courriers, dispersés sur tous les grands chemins de l'empire.

La réponse de Montézuma vint en sept jours,

quoique, par la route la plus courte, on compte soixante lieues de la capitale à San-Juan d'Ulua. et ce qui augmente l'admiration, c'est qu'elle était précédée par un présent porté sur les épaules de cent Indiens. Avant l'audience, Teutilé, qui était chargé de négocier avec le général étranger, fit étendre les présens sur des nattes à la vue des Espagnols; ensuite s'étant fait introduire dans la tente de Cortez, il lui dit que l'empereur Montézuma lui envoyait ces richesses pour lui témoigner l'estime qu'il faisait de lui, et la haute opinion qu'il avait de son roi; mais que l'état de ses affaires ne lui permettait pas d'accorder à des inconnus la permission de se rendre à sa cour. Cortez reçut les présens avec toutes les marques d'un profond respect; mais il répondit que, malgré le chagrin qu'il aurait de déplaire à l'empereur, il ne pouvait retourner en arrière sans blesser l'honneur de son roi. Il s'étendit sur son devoir avec une fermeté qui déconcerta le Mexicain; et, l'exhortant à faire de nouvelles instances auprès de son maître, il promit d'attendre encore sa réponse : cependant il ajouta qu'il serait fort affligé qu'elle tardât trop à venir, parce qu'il se verrait alors forcé de la solliciter de plus près.

Teutilé insista sur la déclaration de l'empereur; mais, n'obtenant point d'autre réponse, il partit avec quelques présens de Cortez. Les Castillans, après avoir admiré la richesse des siens, se partagèrent sur le jugement qu'ils portaient de leur situation; les uns concevaient les plus hautes espérances d'un si beau commencement, les autres, mesurant la puissance de Montézuma sur ses richesses, s'épuisaient en raisonnemens sur les difficultés de leur entreprise, et trouvaient de la témérité dans le dessein de lui faire la loi avec si peu de forces. Cortez même n'était pas sans inquiétude, lorsqu'il comparait la faiblesse de ses moyens avec la grandeur de ses projets; mais n'en étant pas moins résolu de tenter la fortune, il prit le parti d'occuper ses soldats jusqu'au retour de l'ambassadeur mexicain, pour leur ôter le temps de se refroidir par leurs réflexions; et, sous prétexte de chercher un mouillage plus sûr, parce que la rade de San-Juan d'Ulua, était battue des vents du nord, il chargea Montéjo d'aller reconnaître la côte avec deux vaisseaux, sur lesquels il fit embarquer ceux dont il appréhendait le plus d'opposition. Montéjo revint ver le temps où l'on attendait Teutilé. Il avait suivi l côte jusqu'à la grande rivière de Panuco, que le courans ne lui avaient pas permis de passer; mai il avait découvert une bourgade où la mer formait une espèce de port, défendu par quelque rochers qui pouvaient mettre les vaisseaux couvert du vent. Elle n'était qu'à dix ou douz lieues de San-Juan.

Teutilé arriva bientôt avec de nouveaux présens. Sa harangue fut courte : elle portait u ordre aux étrangers de partir sans répliqu On ignore quelle aurait été la réponse d Cortez; mais tandis qu'il la préparait, il entendit sonner la cloche d'une chapelle qu'il ava fait construire, et, prenant occasion de cet incident pour former un dessein extraordinaire, i se mit à genoux après avoir fait signe à tou ses gens de s'y mettre à son exemple. Cett action, qui fut suivie d'un profond silenc ayant paru causer de l'étonnement à l'ambassadeur, Marina lui apprit, par l'ordre du général, que les Espagnols, reconnaissant u Dieu souverain, qui détestait les adorateur des idoles, et qui avait la puissance de les d truire, ils s'efforçaient de le fléchir en faveu de Montézuma, pour lequel ils craignaient s colère. Ensuite Cortez, d'un air plus imposan que jamais, déclara « que le principal motif d son roi, pour lier amitié avec l'empereur d Mexique, était l'obligation où sont les prince chrétiens de s'opposer aux erreurs de l'idolâtrie; qu'un de ses plus ardens désirs étant d lui donner les instructions qui conduisent à l connaissance de la vérité, il ne pouvait se dispenser de faire de nouvelles instances pou obtenir une audience favorable, d'autant plu qu'il n'apportait que la paix, comme on e devait juger par ceux qui l'accompagnaient dont le petit nombre ne pouvait faire soupçonner d'autres vues. »

Ce discours, par lequel il avait espéré de s faire du moins respecter, n'eut pas le succè qu'il s'en était promis. Teutilé, qui ne l'ava pas écouté sans quelques marques d'impatienc se leva brusquement pour répondre que jusqu'alors Montézuma n'avait employé que l douceur en traitant des étrangers comme se hôtes; mais que, s'ils continuaient à résister



ses ordres, ils devaient s'attendre d'être traités en ennemis. Alors, sans demander plus d'explication; ni prendre congé du général, il sortit à grands pas avec tout son cortége. Un procédé si fier causa quelques momens d'embarras à Cortez : mais tournant aussitôt son attention à rassurer ses gens, il parut s'applaudir d'un refus qui lui donnait la liberté d'employer les armes sans violer aucun droit; et quoiqu'il y eût peu d'apparence que les Mexicains eussent une armée prête à l'attaquer, il posa de tous côtés des corps-de-garde, pour faire juger qu'ils n'avaient rien à craindre de la surprise avec lui.

Cependant le jour d'après fit découvrir un changement qui jeta l'alarme dans le camp espagnol. Les Mexicains, qui s'étaient établis à peu de distance, et qui n'avaient pas cessé jusqu'alors de fournir des vivres, s'étaient retirés si généralement, qu'il ne s'en présentait pas un seul. Ceux qui venaient des villages et des bourgs voisins rompirent aussi toute communication avec le camp. Cette révolution fit craindre aux soldats de manquer bientôt du nécessaire, et ils commencèrent à regarder le dessein de s'établir dans ce pays comme une entreprise mal conçue : ces murmures firent élever la voix à quelques partisans de Vélasquez. Ils accusèrent le général d'un excès de témérité; et leur hardiesse croissant de moment en moment, ils sollicitèrent tout le monde de s'unir pour demander leur retour dans l'île de Cuba, sous prétexte d'y fortifier la flotte et l'armée. Cortez, informé de ce soulèvement, le maîtrisa avec une rare habileté, et donna ordre qu'il y eût des vaisseaux prêts pour tous ceux qui ne seraient pas disposés à suivre volontairement ses destins. Cette conduite produisit des transports de joie dont il fut surpris lui-même; et ceux qui avaient servi d'interprètes aux mécontens n'eurent pas la hardiesse de se déclarer, ou lui firent des excuses, qu'il reçut avec la même dissimulation. On verra dans tout le cours de cette histoire que, de tous les ennemis que Cortez eut à combattre, ce furent les Espagnols qui lui donnèrent le plus de peine.

La fortune, qui semblait le conduire par la main, amena dans le même temps cinq Indiens que Diaz del Castillo vit descendre d'une colline vers un poste avancé qu'il gardait. Leur petit nombre et les signes de paix avec lesquels ils continuaient de s'approcher ne lui laissant aucune défiance de leurs intentions, il les conduisit au camp. On crut remarquer, à leur air et à leurs habillemens, qu'ils étaient d'une nation différente des Mexicains; leur langage ne ressemblait pas non plus à celui des autres, et Marina ne l'entendit pas facilement. On apprit néanmoins, par son organe, qu'ils étaient sujets du cacique de Zampoala, province peu éloignée, et qu'ils venaient faire des complimens de sa part au chef de ces braves étrangers, dont les exploits dans la province de Tabasco s'étaient déjà répandus jusqu'à lui. C'était un prince guerrier qui faisait profession d'aimer la valeur jusque dans ses ennemis. Les députés insistèrent beaucoup sur cette qualité de leur maître, dans la crainte apparemment que ses avances ne fussent attribuées à des motifs moins dignes de lui. Cortez les reçut avec de grands témoignages d'estime. Outre l'effet que cet heureux incident pouvait produire sur les Mexicains pour arrêter leurs entreprises, et sur les Espagnols mêmes pour leur inspirer une nouvelle confiance, il apprit que la province de Zampoala était vers le port que Montéjo avait découvert sur la côte, et son dessein était toujours d'y transporter son camp. Cependant, sa joie se déguisant sous un air de fierté, il demanda aux envoyés pourquoi leur cacique, étant si voisin, avait différé si longtemps à lui faire cette députation. Ils répondirent que les peuples de Zampoala ne communiquaient pas volontiers avec les Mexicains, dont ils ne souffraient les cruautés qu'avec horreur. Nouveau sujet de satisfaction pour Cortez, surtout lorsqu'ils eurent ajouté que Montézuma était un prince violent, qui s'était rendu insupportable à ses voisins par son orgueil, et qui tenait les peuples soumis par la crainte.

L'empire du Mexique était alors au plus haut point de sa grandeur, puisque toutes les provinces qui avaient été découvertes dans l'Amérique septentrionale étaient gouvernées par ses ministres ou par des caciques qui lui payaient un tribut. Montézuma, suivant les peintures qui composaient leurs annales, était le onzième empereur : il n'avait dû son élévation qu'à ses grandes qualités naturelles, qui avaient été

long-temps soutenues par l'artifice; mais, lorsqu'il s'était vu couronné, il avait laissé paraître tous ses vices qu'il avait su déguiser, au nombre desquels étaient une fierté insupportable et une avidité de richesses insatiable. Ses violences avaient jeté la terreur dans toutes les parties de l'empire, et cette terreur avait produit de la haine. Plusieurs provinces s'étaient révoltées : il avait entrepris de les châtier lui-même, mais celles de Méchoacan, de Tlascala et de Tépéaca luttaient encore contre ses armes. Il se vantait de n'avoir différé de les soumettre que pour se conserver des ennemis, et fournir des victimes à ses cruels sacrifices. Il y avait quatorze ans qu'il régnait suivant ces maximes.

Cortez jugea qu'il ne lui serait pas difficile de former un parti contre un tyran parmi des peuples aigris par ses injustices. Il envoya au cacique de Zampoala des présens, et rechercha son amitié. Il crut ce moment favorable pour exécuter le dessein qu'il avait toujours eu de former une colonie dans le lieu où il était campé; il se hâta de le communiquer aux officiers dont il connaissait l'attachement pour sa personne, et lorsqu'il eut réglé avec eux tout ce qui pouvait en assurer le succès, il tint une assemblée générale pour donner une forme au nouvel établissement. La conférence fut courte; ses partisans, qui composaient le plus grand nombre, secondèrent toutes ses propositions par leurs suffrages. On nomma pour alcas, ou chefs du conseil souverain, Porto-Carréro et Montéjo; et pour conseillers, Avila, Alvarado et Sandoval. Escalante fut créé alguazil-major, ou lieutenant-criminel, et l'office de procureur-général fut confié à Chico. Tous ces officiers, après avoir prêté le serment ordinaire à Dieu et au roi, prirent possession de leurs charges avec les formalités ordinaires en Espagne, et commencèrent à les exercer en donnant à la nouvelle colonie le nom de Vera-Cruz.

Cortez affecta d'assister à leurs premières fonctions, comme un simple habitant qui ne tirait aucun droit de sa qualité de général de la flotte et de commandant des armées. Il voulait autoriser le nouveau tribunal par son respect, et donner au public l'exemple d'une juste soumission, parce qu'il croyait avoir également besoin et de l'autorité civile et de la dépendance des sujets pour suppléer à ce qui manquait à sa juridiction militaire. Il ne commandait qu'en vertu de la commission du gouverneur de Cuba; mais elle avait été révoquée, et, dans le fond, son pouvoir était appuyé sur des fondemens trop faibles. Ce défaut ne l'obligeait que trop souvent de fermer les yeux sur la résistance qu'il trouvait à ses ordres. Il le mettait dans le double embarras de penser à ce qu'il devait commander et aux moyens de se faire obéir : de là son impatience pour l'exécution d'un projet dont toutes ces dispositions n'étaient que les préparatifs.

Le lendemain, pendant que le conseil était assemblé, Cortez demanda modestement la permission d'y entrer. Les juges se levèrent pour le recevoir. Il leur fit une profonde révérence, et se contenta de prendre place après le premier conseiller. Là, dans un discours où l'art était revêtu des apparences du désintéressement et de la simplicité, il leur représenta que, depuis les variations du gouverneur de Cuba, dont il tenait sa commission, il ne se croyait plus un pouvoir assez absolu pour commander, et que, les circonstances demandant une pleine autorité dans un capitaine-général, il se désistait de toutes ses prétentions entre les mains du conseil, auquel il appartenait d'en nommer un, jusqu'à ce qu'il plût au roi d'en ordonner autrement. Il n'oublia pas de demander acte de son désistement; après quoi jetant sur la table les provisions de Diégo Vé lasquez, et baisant le bâton de général, qu' remit au chef de l'assemblée, il se retira se dans sa tente.

Le choix du conseil ne fut pas différé long temps; la plupart des conseillers y étaient pr parés, et les autres n'y pouvaient rien oppose Toutes les voix s'accordèrent à recevoir la d mission de Cortez, mais à condition qu'il r prendrait aussitôt le commandement au no du roi, et qu'on informerait le peuple de cet élection. Elle n'eut pas été plus tôt publié qu'on vit éclater la joie par de vives acclam tions. Ceux qui prirent le moins de part à satisfaction publique se virent forcés de dis muler leur mécontentement. Ensuite le conse accompagné de la plus grande partie des s dats, qui représentaient le peuple, se ren solennellement à la tente de Cortez, et lui clara que la ville de la Vera-Cruz, au nom

roi catholique, l'avait élu gouverneur de la nouvelle colonie, et général de l'armée castillane, en plein conseil, avec la connaissance et l'approbation de tous les habitans.

Il reçut les deux charges avec tout le respect qu'il aurait eu pour le roi même, dont on employait le nom et l'autorité; et, dès ce moment, il donna ses ordres avec un caractère de grandeur et de confiance qui détermina tout le monde à la soumission. Il fit mettre aux fers, sur les vaisseaux, Ordaz, Escudero, et Jean Velasquez, trois chefs de la faction opposée. Cette fermeté jeta la terreur dans l'esprit des autres, surtout lorsqu'il eut déclaré que son dessein était de faire le procès aux séditieux. Mais pendant qu'il marquait une sévérité feinte, il employait toute son adresse pour les ramener insensiblement à la raison; et cette conduite lui en fit à la fin des amis fidèles.

Aussitôt qu'il crut son autorité bien affermie, il détacha cent hommes sous le commandement d'Alvarado, pour aller reconnaître le pays, et pour chercher des vivres qui commençaient à manquer depuis que les Mexicains avaient cessé d'en apporter au camp. Alvarado n'alla pas loin sans rencontrer quelques villages dont les habitans avaient laissé l'entrée libre en se retirant dans les bois. Il trouva du maïs, de la volaille, et d'autres provisions, qu'il se contenta d'enlever sans causer d'autre désordre; et ce secours rétablit l'abondance. Alors Cortez donna ses ordres pour la marche de l'armée. Les vaisseaux mirent à la voile vers la côte de Quiabislan, où l'on avait découvert un nouveau port, et les troupes suivirent par terre le chemin de Zampoala. Elles se trouvèrent en peu d'heures sur les bords d'une profonde rivière, où l'on fut obligé de rassembler quelques canots de pêcheurs pour le passage des hommes, tandis que les chevaux passèrent à la nage. On s'approcha d'une bourgade, qui ne fut reconnue que dans la suite pour la première du bourg de Zampoala. Les habitans avaient spontanément abandonné leurs maisons, mais emportant jusqu'à leurs meubles; ce qui causa d'autant plus d'inquiétude à Cortez, que leur retraite semblait préméditée. Ils n'avaient même laissé dans leurs temples qu'une partie de leurs idoles, avec des couteaux de bois ou de pierre, et quelques misérables restes de la peau des victimes humaines qu'ils avaient sacrifiées, et qui causaient autant de pitié que d'horreur. Ce fut dans ce lieu que les Castillans virent pour la première fois la forme des livres mexicains. Ils en trouvèrent quelques-uns qui contenaient apparemment les cérémonies de la religion de ces peuples. Leur matière était une espèce de parchemin enduit de gomme ou de vernis, et plié de manière à former un grand nombre de feuilles qui composaient chaque volume. Ils paraissaient écrits de tous côtés, ou plutôt chargés de ces images et de ces chiffres dont les peintres de Teutilé avaient donné des exemples beaucoup plus réguliers. L'armée passa la nuit dans cette bourgade, et le lendemain elle reprit sa marche par le chemin le plus frayé, qui descendait vers l'ouest, en s'écartant un peu de la mer. Cortez fut surpris de n'y trouver, pendant tout le jour, qu'une continuelle solitude, dont le silence lui devint suspect; mais vers le soir, à l'entrée d'une belle prairie, on vit paraître douze Indiens chargés de rafraîchissemens, qui, s'étant fait conduire au général, lui offrirent ce présent de la part de leur cacique, avec une invitation de se rendre dans le lieu de sa demeure, où il avait fait préparer des logemens et des vivres pour toute l'armée. On apprit d'eux qu'il restait une journée de chemin jusqu'à la cour de Zampoala. Cortez en renvoya six au cacique, avec ses remercîmens, et garda les autres pour lui servir de guides. Une civilité si peu prévue n'avait pas laissé de lui causer quelque défiance; mais, le soir, il trouva tant d'empressement à le servir dans les habitans d'une bourgade où ses guides lui conseillèrent de s'arrêter, qu'il ne douta plus de la bonne foi du cacique; et cette opinion fut heureusement confirmée par les avantages qu'il retira de son amitié. Le jour suivant, on arriva à Zampoala, ville grande et bien peuplée, dans une agréable situation, entre deux ruisseaux qui arrosaient une campagne fertile. Les édifices étaient de pierre, couverts et crépis d'une sorte de chaux blanche, polie, dont l'éclat formait un spectacle brillant; toutes les rues et les places publiques se trouvèrent remplies de peuple, mais sans aucune espèce d'armes qui pussent donner du soupçon, et sans autre bruit que celui qui est inséparable de la multitude. Le cacique s'offrit à la porte

de son palais. Il était d'une prodigieuse grosseur, et il s'approcha lentement, appuyé sur les bras de quelques officiers, au secours desquels il semblait devoir tout son mouvement. Sa parure était une mante de coton enrichie de pierres précieuses, comme ses oreilles et ses lèvres. La gravité de sa figure s'accordait avec le poids de son corps. Cortez eut besoin de toute la sienne pour arrêter les éclats de rire des Espagnols, et pour se faire cette violence à lui-même. Le discours du cacique fut simple et précis. Il le félicita de son arrivée ; il se félicita lui-même de l'honneur qu'il avait de le recevoir ; et, sans un mot inutile, il le pria d'aller prendre quelque repos dans son quartier, où il lui promit de conférer avec lui de leurs intérêts communs.

Les logemens qu'il avait fait préparer étaient sous les portiques de plusieurs maisons, dans un assez grand espace, où tous les Espagnols furent placés sans embarras, et trouvèrent abondamment tout ce qui était nécessaire à leurs besoins. Le lendemain la visite du cacique fut annoncée par un présent, dont la valeur montait à deux mille marcs d'or. Il le suivit de près, sur une espèce de brancard, porté par ses principaux officiers. Cortez, accompagné de tous les siens, alla au-devant de lui, et le conduisit dans son logement, où il ne retint que ses interprètes, pour donner à cette première conférence l'air important du secret. Après l'exorde ordinaire sur la grandeur de son roi et sur les erreurs de l'idolâtrie, il ajouta qu'une des principales vues des soldats espagnols était de détruire l'injustice, de réprimer la violence, et d'embrasser le parti de la justice et de la raison. C'était ouvrir la carrière au cacique, pour apprendre de lui-même ce qu'on pouvait espérer de ses dispositions. En effet, le changement qui parut sur son visage fit connaître au général qu'il l'avait touché par l'endroit sensible. Quelques soupirs servirent de prélude à sa réponse. Enfin, la douleur paraissant l'emporter, il confessa que tous les caciques gémissaient dans un esclavage honteux, sous le poids de la tyrannie et des cruautés de Montézuma, sans avoir la force de le secouer, ni même assez de lumières pour en imaginer les moyens ; que ce cruel maître obligeait ses vassaux à l'adorer comme un des dieux du pays, et qu'il voulait que ses injustices et ses violences fussent révérées comme des arrêts du Ciel ; que la raison néanmoins ne permettait pas de demander du secours à des étrangers, non-seulement parce que l'empereur du Mexique était trop puissant, mais plus encore parce que Cortez n'avait pas assez d'obligation aux Zampoalans pour se déclarer en leur faveur, et parce que les lois de l'honnêteté ne permettaient pas de lui vendre à si haut prix les petits services qu'ils lui avaient rendus.

Ce langage adroit causa beaucoup de surprise et d'admiration au général espagnol. Il feignit néanmoins de s'y être attendu ; il assura le cacique qu'il craignait peu les forces de Montézuma, parce que les siennes étaient favorisées du Ciel ; mais qu'étant appelé par d'autres vues dans le Quiabizlan, il y attendrait ceux qui se croyaient opprimés, et qui auraient quelque confiance à son secours. Il ajouta que, dans l'intervalle, le cacique pouvait communiquer cette proposition à ses amis. Soyez sûr, lui dit-il du même ton, que les insultes de Montézuma cesseront, ou qu'elles tourneront à sa honte lorsque j'entreprendrai de vous protéger. Ils se séparèrent après cette explication. Cortez donna aussitôt des ordres pour continuer sa marche. A son départ, quatre cents Indiens se présentèrent pour porter le bagage de l'armée, et pour aider à la conduite de l'artillerie.

Le pays qui restait à traverser jusqu'à la province de Quiabizlan offrit un mélange de bois et de plaines fertiles, dont la vue parut fort agréable aux Espagnols. Ils se logèrent le soir dans un village abandonné, pour ne se pas présenter la nuit aux portes de la capitale. Le lendemain, ils découvrirent dans l'éloignement les édifices d'une assez grande ville, sur une hauteur environnée de rochers qui semblaient lui servir de murailles : ils y montèrent avec beaucoup de peine, mais sans opposition de la part des habitans, à qui la frayeur avait fait abandonner leurs maisons. Tandis qu'ils s'avançaient vers la place, ils virent sortir de quelques temples qui en faisaient l'ornement douze ou quinze Indiens d'un air distingué, qui les prièrent civilement de ne pas s'offenser de la retraite du cacique et de ses sujets, et qui offrirent de les rappeler sur-le-champ, si le

général étranger voulait s'engager à les traiter avec amitié. Cortez leur donna toutes les assurances qu'ils désiraient, et ne fut pas peu surpris de voir presque aussitôt la ville repeuplée de tous ses habitans. Le cacique arriva le dernier : il amenait avec lui celui de Zampoala, pour lui servir de protecteur, et tous deux étaient portés par quelques-uns de leurs officiers. Après des excuses, ils tombèrent sur les violences de Montézuma. Le Zampoalan, qui paraissait le plus irrité, ajouta pour conclusion : « Ce monstre est si fier et si cruel, qu'après nous avoir appauvris par ses impôts, il déclare la guerre à notre honneur, en nous ravissant nos filles et nos femmes. » Cortez s'efforça de le consoler, et lui promit ouvertement d'aider à sa vengeance.

Pendant qu'il s'informait des forces et de la situation des deux caciques, il vit entrer quelques Indiens qui leur parlèrent, et les caciques s'étant levés aussitôt d'un air tremblant, sortirent sans prendre congé de lui, et sans avoir achevé leurs discours. On connut bientôt le sujet de leur crainte, lorsqu'on vit passer dans le quartier même des Espagnols six officiers de Montézuma, du nombre de ceux qu'il envoyait dans les provinces pour y lever des tributs : ils étaient richement vêtus, et suivis d'un grand nombre d'esclaves, dont quelques-uns soutenaient au-dessus d'eux des parasols de plumes. Cortez étant sorti, pour les voir, à la tête de ses capitaines, ils passèrent d'un air méprisant : cette fierté irrita les soldats espagnols, qui l'auraient châtiée sur-le-champ, si le général ne les eût retenus. Marina fut envoyée aux informations avec une escorte. On apprit par cette voie que les officiers mexicains avaient établi le siége de leur audience dans une maison de la ville, où ils avaient fait citer les caciques; qu'ils leur avaient reproché publiquement d'avoir reçu dans leurs villes des étrangers ennemis de leur maître, et que, pour l'expiation de ce crime, ils avaient demandé, avec le tribut ordinaire, vingt habitans, qui devaient être sacrifiés. Cortez, indigné de cette audace, fit appeler aussitôt les caciques, et recommanda qu'ils fussent amenés sans bruit : il feignit d'avoir pénétré leurs pensées par une supériorité de lumières; et, louant le ressentiment qu'il leur supposait d'une violence qu'ils n'avaient pas méritée, il leur dit qu'il n'était plus temps de souffrir un abominable tribut de sang humain; qu'un ordre si cruel ne serait pas exécuté devant ses yeux; qu'il voulait au contraire que ces infâmes ministres fussent chargés de chaînes, et qu'il prenait la défense de cette action sur lui-même. Les caciques furent embarrassés : l'habitude de l'esclavage leur avait abattu le cœur et l'esprit. Cependant Cortez ayant répété sa déclaration d'un air d'autorité auquel ils n'osèrent résister, les officiers de Montézuma furent enlevés à la vue de tout le monde, et on applaudit à cette exécution. Néanmoins il en fit mettre deux en liberté pendant la nuit, et les renvoya à Montézuma, qu'il était bien aise d'intimider, mais avec qui il ne voulait rompre qu'à l'extrémité.

La douceur affectée des Castillans, et le zèle qu'ils avaient fait éclater pour leurs alliés, s'étant bientôt répandus dans les cantons voisins, plusieurs autres caciques, informés par ceux de Zampoala et de Quiabizlan du bonheur dont ils jouissaient sous la protection d'une nation invincible, qui pénétrait jusqu'à leurs plus secrètes pensées, et qui semblait défier toutes les forces de l'empire du Mexique, s'assemblèrent pour implorer un secours si puissant contre la même oppression. En peu de jours, on en vit plus de trente à Quiabizlan, la plupart sortis des montagnes qu'on découvre de cette ville. Non-seulement les caciques offrirent leurs troupes à Cortez, mais, s'étant engagés à la fidélité par des sermens, ils y joignirent un hommage formel à la couronne d'Espagne. Après cette espèce de confédération, ils se retirèrent dans leurs états. Ce récit fait voir que les victoires des Espagnols dans cette contrée commencèrent par des menées politiques que favorisaient les circonstances, et qu'indépendamment de l'avantage prodigieux de leurs armes, ils surent diviser leurs ennemis avant de les vaincre, et employèrent une partie du Nouveau-Monde à conquérir l'autre. C'est alors que Cortez, ne voyant plus d'obstacle à redouter, prit la résolution de donner une forme régulière et constante à la colonie de Vera-Cruz, qui était comme errante avec l'armée dont elle était composée. La situation de la ville fut choisie dans une plaine, entre la mer et Quiabizlan, à une demi-lieue de cette place. La fertilité du

terroir, l'abondance des eaux, et la beauté des arbres, semblèrent inviter les Castillans à ce choix. Les murs furent bientôt élevés, et parurent une défense suffisante contre les armes des Mexicains : on bâtit des maisons, avec moins d'égard aux ornemens qu'à la commodité.

Dans cet intervalle, les deux officiers de Montézuma étaient retournés à la cour, et n'avaient pas manqué, dans le récit de leur disgrâce, de faire valoir l'obligation qu'ils avaient de leur liberté au général des étrangers. Cette nouvelle parut apaiser la fureur de Montézuma, qui n'avait pensé d'abord qu'à lever une armée formidable pour exterminer les rebelles et leurs partisans, et il prit le parti d'en revenir à la négociation, et de tenter, par de nouveaux présens, d'engager Cortez à s'éloigner de l'empire. Ses ambassadeurs arrivèrent au camp des Espagnols lorsqu'on achevait de fortifier Vera-Cruz : ils amenaient avec eux deux jeunes princes, neveux de l'empereur, accompagnés de quatre anciens caciques, qui leur servaient de gouverneurs : leur présent était d'une richesse éclatante. Après avoir remercié le général du service qu'il avait rendu aux deux officiers de l'empire, et l'avoir assuré que la punition des caciques rebelles n'avait été suspendue qu'à sa considération, ils renouvelèrent les anciennes instances pour l'engager à partir, de manière à faire voir que c'était le principal objet de leur commission.

Cortez leur fit rendre de grands honneurs, excusa ses alliés et ce qu'il avait fait pour eux; et, répétant la même réponse qu'il avait déjà faite aux premiers députés, il ajouta qu'aussitôt que l'honneur de voir le grand Montézuma lui serait accordé, il lui ferait connaître les motifs et l'importance de son ambassade, mais qu'aucun obstacle n'aurait le pouvoir de l'arrêter.

Après ce discours, prononcé d'un air majestueux et tranquille, il fit donner avec profusion aux ambassadeurs mexicains toutes les bagatelles qui venaient de Castille; et, sans marquer la moindre attention pour le chagrin qu'ils firent éclater sur leur visage, il leur déclara qu'ils étaient libres de retourner à la cour. Cette indifférence altière, les démarches de l'orgueilleux Montézuma qui sollicitait son amitié par des présens, redoublèrent la vénération des peuples pour les Espagnols, aux dépens de celle qu'ils avaient eue jusqu'alors pour leur souverain. On ne remarqua plus rien de forcé dans leur soumission. Bientôt un service considérable que le général rendit aux caciques de Zampoala et de Quiabizlan les fit passer de l'admiration à l'attachement. Le changement qu'il eut occasion d'introduire dans leur culte servit encore à assurer leur fidélité, en leur donnant une plus haute idée de sa puissance. Un jour, qui était celui d'une de leurs plus grandes fêtes, tous les Indiens du canton s'étaient assemblés dans le plus célèbre de leurs temples, pour y faire le sacrifice de plusieurs hommes par le ministère de leurs prêtres. Quelques Espagnols, que le hasard rendit témoins de cette horrible scène, se hâtèrent d'en informer le général. Sa colère s'alluma jusqu'au transport : il fit prendre aussitôt les armes à toutes ses troupes, et, commençant par se faire amener le cacique et les principaux officiers, il se mit en marche avec eux vers le temple. Les ministres des sacrifices parurent à la porte. La crainte leur fit pousser d'effroyables cris, pour appeler le peuple au secours de leurs dieux. On vit paraître sur-le-champ quelques troupes d'hommes armés, que la défiance des prêtres avait fait aposter, et dont le nombre augmenta bientôt jusqu'à causer de l'inquiétude au général. Il fit crier par Marina qu'à la première flèche qui serait tirée, il ferait égorger le cacique, et qu'il permettrait à ses soldats de châtier cette insolence par le fer et par le feu Cette menace arrêta les plus emportés. Le cacique même leur ordonna, d'une voix tremblante, de quitter les armes et de se retirer, e ils obéirent. Cortez, demeuré avec lui et ceux de sa suite, se fit amener les sacrificateurs. I les rassura sur leur sort; mais il déclara qu'i avait résolu de ruiner leurs idoles, et que, s'il voulaient employer leurs propres mains à cett exécution, il leur promettait son amitié. Alor il voulut leur persuader de monter les degré du temple pour abattre tout ce qu'ils avaien adoré; mais ils ne répondirent que par des cri et des larmes, et, s'étant jetés tous à terre, il protestèrent qu'ils souffriraient mille fois l mort avant que de porter la main sur leur dieux. Cortez, sans insister sur une propositio

qu'il désespéra de leur faire goûter, n'en ordonna pas moins à ses soldats de mettre les idoles en pièces. A l'instant on vit tomber du haut des degrés le principal de ces monstres et les autres à la suite, avec les autels mêmes et tous les instrumens d'un exécrable culte. Les Indiens se regardaient d'un air interdit, comme s'ils eussent attendu la vengeance du Ciel; mais, lorsqu'ils le virent tranquille, ils jugèrent que les divinités qui n'avaient pas le pouvoir de se venger ne méritaient pas leurs adorations. S'ils avaient regardé jusqu'alors les Espagnols comme des hommes d'une espèce supérieure, ils commencèrent à les croire au-dessus de leurs dieux, et cette persuasion les rendit dociles au point que, Cortez ayant profité de son nouvel ascendant pour leur donner ordre de nettoyer le temple, ils s'y employèrent avec une ardeur qui leur fit jeter au feu toutes les pièces dispersées de leurs idoles. Les murailles furent lavées; on en effaça les taches du sang humain, qui en faisaient le principal ornement; on les revêtit d'une couche de vernis, et Cortez y fit élever un autel où l'on célébra, dès le jour suivant, les mystères du christianisme.

Les Espagnols quittèrent Zampoala, qui reçut dans la suite le nom de Nouvelle-Séville, et se retirèrent dans Vera-Cruz; en y arrivant, ils virent paraître dans la rade un petit vaisseau qui venait d'y mouiller. Il était parti de Cuba sous le commandement du capitaine Salcedo; et quoiqu'il n'amenât que dix soldats et deux chevaux, ce secours parut considérable dans les circonstances. On ne trouve dans aucun historien le motif qui amenait Salcedo; mais l'utilité dont il fut pour Cortez, en lui apprenant que le gouverneur de Cuba continuait de le menacer, et que la qualité d'adelantade dont il avait été nouvellement revêtu lui donnait plus que jamais le pouvoir de lui nuire, fait juger qu'il n'était venu que pour s'attacher à sa fortune. La colonie fut alarmée de cette information, et sentit de quelle importance il était pour la sûreté du nouvel établissement de rendre compte au roi de toutes ses opérations. Les principaux officiers, dans une lettre, lui firent une exposition fidèle des provinces qui lui étaient déjà soumises, et de l'espoir qu'ils avaient d'étendre son autorité dans une si belle et si riche partie du Nouveau-Monde. On choisit, pour envoyer ces dépêches à la cour, Porto-Carréro et Montéjo, qui furent chargés aussi de l'or et des bijoux rares ou précieux qu'on avait reçus de Montézuma et des caciques. Tous les officiers, et les soldats mêmes, cédèrent volontairement la part qu'ils avaient à cet amas de richesses; et quelques Américains s'offrirent à faire le voyage, pour être présentés au roi, comme les prémices des nouveaux sujets qu'on acquérait à l'Espagne. On équipa le meilleur vaisseau de la flotte : Alaminos fut nommé pour le commander; il mit à la voile le 16 juillet, avec l'ordre précis de prendre sa route par le canal de Bahama, sans toucher à l'île de Cuba, où Vélasquez était trop redoutable.

Pendant les préparatifs de cet embarquement, la fortune du général lui ménageait une autre occasion de faire éclater son adresse et sa fermeté. Quelques soldats, avec un petit nombre de matelots, fatigués peut-être de leurs courses, ou tentés par les récompenses qu'ils espéraient de Vélasquez, formèrent le dessein de prendre la fuite sur un vaisseau, pour lui porter avis des lettres que la colonie écrivait au roi, et de tout ce qu'elle avait fait en faveur de Cortez. Ils furent trahis par un de leurs complices, qui servit même à les faire arrêter au moment de l'exécution, sans qu'ils pussent désavouer leur projet. Cortez crut devoir un exemple à la sûreté de la colonie : il en condamna deux des plus coupables au dernier supplice; mais la hardiesse de ces mutins lui laissa beaucoup d'inquiétude : c'était le reste d'un feu qu'il croyait avoir éteint. Il considérait qu'étant résolu de marcher vers le Mexique, il pouvait se trouver dans l'occasion de mesurer ses forces avec celles de Montézuma, et qu'une entreprise de cette nature ne pouvait être tentée par des troupes mécontentes ou d'une fidélité suspecte. Dans cette agitation, ne consultant que son courage, il prit la résolution de se défaire de sa flotte, en détruisant ses vaisseaux pour forcer tous ses gens à le suivre, et les mettre dans la nécessité de vaincre ou de mourir avec lui, sans compter l'avantage d'augmenter ses forces de plus de cent hommes, qui faisaient les fonctions de pilotes et de matelots. Ses confidens, auxquels il communiqua ce dessein, le secondèrent avec beaucoup de

zèle, en disposant les matelots à publier que les navires s'etaient entr'ouverts depuis le séjour qu'ils avaient fait dans le port, et qu'ils étaient menacés de couler à fond. Ce rapport fut suivi d'un ordre pressant du général pour faire debarquer les voiles, les cordages, les planches et tous les ferremens dont il pouvait tirer quelque utilité. On ne vit d'abord, dans cette précaution, que l'effet d'une prudence ordinaire; mais aussitôt que les vaisseaux eurent été déchargés, un autre ordre, dont l'exécution fut confiée à la plus fidèle partie de l'armée, les fit tous échouer et sauter, à l'exception des chaloupes, qui furent réservées pour la pêche. On compte avec raison la conduite et l'accomplissement d'un dessein si hardi entre les plus grandes actions de Cortez.

Quoique la ruine de la flotte parût affliger quelques soldats, les mécontentemens furent étouffés par la joie et les applaudissemens du plus grand nombre. On ne parla plus que du voyage de Mexico, et Cortez assembla toutes ses troupes pour confirmer le succès de son entreprise par ses promesses et ses exhortations. L'armée se trouva composée de cinq cents hommes de pied, de quinze cavaliers et de six pièces d'artillerie. Il était resté dans la ville une partie du canon, cinquante hommes et deux chevaux, sous la conduite d'Escalante, dont Cortez estimait beaucoup la prudence et la valeur. Les caciques alliés reçurent ordre de respecter ce gouverneur, de lui fournir des vivres, et d'employer un grand nombre de leurs sujets aux fortifications de la ville, moins par defiance du côté des habitans que sur les soupçons de quelque insulte de la part du gouverneur de Cuba. Ensuite Cortez n'accepta de leurs offres que deux cents tamènes, nom d'une sorte d'artisans qui servent aux transports du bagage, et quatre cents hommes de guerre, entre lesquels on en comptait cinquante de la principale noblesse du pays : c'étaient autant d'otages pour la garnison de Vera-Cruz, et pour un jeune Espagnol qu'il avait laissé au cacique de Zampoala, dans la vue de lui faire apprendre exactement la langue du Mexique.

Il donna aussitôt ses ordres pour la marche : les Espagnols composèrent l'avant-garde, et les Américains suivirent à peu de distance, sous le commandement de Manégi, Teuche et Taemelli, trois des plus braves caciques de la montagne. On partit le 16 août; Jalapa, Socotlima et Techucla, furent les premiers lieux qui s'offrirent successivement. La beauté du chemin et la disposition des peuples, qui étaient du nombre des alliés, firent trouver peu de difficultés dans cette route : mais au-delà de ces bourgs, pendant trois jours qu'on mit à traverser les montagnes, on ne rencontra que des sentiers étroits et bordés de précipices, où l'artillerie ne put passer qu'à force de bras. Le froid y était cuisant et les pluies continuelles : les soldats, obligés de passer les nuits sans autre couverture que leurs armes, et souvent pressés par la faim, y firent le premier essai des fatigues qui les attendaient. En arrivant au sommet de la montagne, ils y trouvèrent un temple et quantité de bois, qui ne leur cachèrent pas long-temps la vue de la plaine : c'était l'entrée d'une province nommée Zocotla, fort grande et fort peuplée, dont les premières habitations leur offrirent bientôt assez de commodités pour leur faire oublier leurs travaux. Cortez apprenant que le cacique faisait sa demeure dans une ville du même nom, peu éloignée de la montagne, l'informa de son arrivée et de ses desseins par deux Américains qui lui furent renvoyés avec une réponse civile. Bientôt on eut la vue d'une ville magnifique qui s'étendait dans une grande vallée, et dont les édifices tiraient beaucoup d'éclat de leur blancheur : elle reçut le nom de Castel-Blanco.

Le cacique vint au-devant des étrangers avec un nombreux cortége; mais au travers de ses politesses, on crut distinguer que cette démarche était forcée. Cortez n'affecta pas moins de le recevoir avec un mélange de douceur et de majesté; et, s'imaginant que les marques de chagrin qu'il découvrait sur son visage pouvaient venir de ses ressentimens contre Montézuma, il crut lui donner occasion de s'expliquer, en lui demandant s'il était sujet de l'empereur du Mexique. L'Américain répondit brusquement : « Est-il quelqu'un sur la terre qui ne soit esclave ou vassal de Montézuma ? » Un ton si fier révolta Cortez, jusqu'à lui faire répliquer, avec un sourire dedaigneux, « qu'on connaissait fort peu le monde à Zocotla, puisque les Espagnols étaient sujets d'un empereur si puissant, qu'il comptait entre ses vassaux

plusieurs princes plus grands que Montézuma.» Le cacique prit un ton plus grave : « Montézuma, dit-il, était le plus grand prince que les Américains connussent dans les terres qu'ils habitaient ; personne ne pouvait retenir dans sa mémoire le nombre des provinces qui lui étaient soumises. Il tenait sa cour dans une ville inaccessible, fondée au milieu de l'eau, entourée de lacs, et dans laquelle on n'entrait que par des chaussées ou des digues, coupées d'une suite de ponts-levis, dont les ouvertures servaient à la communication des eaux. » Il exagéra les immenses richesses de l'empereur, la force de ses armes, et surtout le malheur de ceux qui lui refusaient leur soumission, dont le sort était de servir de victimes dans ses sacrifices. « Tous les ans, plus de vingt mille de ses ennemis ou de ses sujets rebelles étaient immolés sur les autels de ses dieux. »

Cortez voulant prévenir le mauvais effet que ces détails pouvaient produire sur les Espagnols, leur dit : « Mes amis, voilà ce que nous cherchons, de grands périls et de grandes richesses. »

Sa conduite eut tant de succès que, pendant cinq jours qu'il passa dans Zocotla, il ne reçut que des marques extraordinaires de la considération du cacique. Cependant il rejeta le conseil de ce seigneur, qui lui proposait de prendre sa route par la province de Cholula, sous prétexte que les habitans, moins portés à la guerre qu'au commerce, n'apporteraient pas d'obstacles à son passage. Il aima mieux s'en rapporter aux Zampoalans, ses alliés, qui le pressèrent de prendre par la province de Tlascala, où les peuples étaient à la vérité plus guerriers et plus féroces, mais unis par d'anciens traités avec les Zampoalans et les Totonagues. Après s'être arrêté à cette résolution, il en prit le chemin. Sa marche fut tranquille pendant les premiers jours ; mais en sortant du pays, il entendit quelque bruit de guerre, et bientôt il apprit que la nouvelle province où il était entré avait pris les armes, sans que les coureurs dont il se faisait précéder pussent l'informer encore de la cause de ce mouvement. Il s'arrêta pour se donner le temps de prendre des informations.

Tlascala était alors une province extrêmement peuplée, à laquelle on donnait environ cinquante lieues de circuit. Les habitans, dans l'origine, avaient été gouvernés par des rois ; mais à la suite d'une guerre civile, ils avaient formé une république, dans laquelle ils se maintenaient depuis plusieurs siècles.

Cortez crut qu'il était prudent de garder quelques ménagemens avec elle, et de ne rien tenter sans avoir fait pressentir les dispositions du sénat. Il chargea d'une mission quatre de ses Zampoalans les plus distingués par leur noblesse et leur habileté. Marina prit soin de les instruire, jusqu'à composer avec eux le discours qu'ils devaient faire et qu'ils apprirent par cœur. Ils se rendirent à Tlascala et furent conduits dans un lieu destiné au logement des ambassadeurs. Dès le jour suivant, on les introduisit dans le sénat. Alors le plus ancien des sénateurs ayant demandé le sujet de leur ambassade, celui que Cortez avait choisi pour l'orateur prononça le discours dont on avait chargé sa mémoire. Après l'avoir entendu, les délibérations durèrent quelques momens. Ensuite un sénateur répondit, au nom de l'assemblée, qu'elle recevait avec reconnaissance la proposition des Zampoalans et des Totonagues, dont elle estimait l'alliance ; mais qu'elle avait besoin de quelques jours pour délibérer sur une affaire de cette importance. Les ambassadeurs se retirèrent : on ferma les portes de la salle. Dans un fort long conseil, Magiscatzin, vieillard respecté de toute la nation, fit prévaloir d'abord le goût de la paix, par cette seule raison, que les étrangers paraissaient envoyés du Ciel, et que, ne demandant que la liberté du passage, ils avaient pour eux la raison et la volonté des dieux. Mais le général des armées, nommé Xicotencatl, jeune homme plein de courage et de feu, représenta si vivement le danger qu'il y avait pour la religion et pour l'état à recevoir des inconnus dont on ignorait les intentions, qu'il excita tout le monde à éprouver au moins si ces inconnus étaient des mortels.

Cortez, qui vit s'écouler huit jours sans recevoir aucune information de ses députés, commençait à se livrer aux soupçons. Il leva son camp avec toutes les précautions que la prudence exigeait dans un pays suspect. Sa marche fut libre pendant quelques lieues, entre deux montagnes séparées par une vallée fort

agréable; mais il fut surpris de se voir tout d'un coup arrêté par une muraille fort haute qui fermait entièrement le chemin. Cet ouvrage, dont il admira la force, était de pierre de taille, liée avec une espèce de ciment : son épaisseur était d'environ trente pieds, sa hauteur de neuf. Il se terminait en parapet, comme dans les fortifications de l'Europe : l'entrée en était oblique et fort étroite, entre deux autres murs qui avançaient l'un sur l'autre. Il regarda comme un bonheur que ses ennemis n'eussent pas songé à lui disputer ce passage. Les Espagnols s'étant arrêtés à la sortie pour rétablir leurs bataillons, ils s'avancèrent en bon ordre dans un terrain plus étendu, où ils découvrirent bientôt les panaches de vingt ou trente Américains. Cortez détacha quelques cavaliers pour les inviter à s'approcher par des cris et des signes de paix. Dans le même instant, on aperçut une seconde troupe, qui, s'étant jointe à l'autre, tint ferme avec une apparence assez guerrière. Les cavaliers, n'en ayant pas moins continué de s'avancer, se virent aussitôt couverts d'une nuée de flèches qui leur blessèrent deux hommes et cinq chevaux. Un gros de cinq mille hommes qui s'étaient embusqués à peu de distance se découvrit alors, et vint au secours des premiers. L'infanterie espagnole arrivait de l'autre côté : elle se mit en bataille pour soutenir l'effort des ennemis qui venaient à la charge avec une ardeur extrême. Mais, au premier bruit de l'artillerie qui en fit tomber un très-grand nombre, ils tournèrent le dos; et les Espagnols, profitant de leur désordre, les pressèrent avec tant de vigueur, qu'ils leur firent prendre ouvertement la fuite. On trouva soixante morts sur le champ de bataille, et quelques blessés qui demeurèrent prisonniers. Cortez, arrêté par la fin du jour, fit passer la nuit à ses soldats dans quelques maisons voisines, où ils trouvèrent des vivres et des rafraîchissemens.

Après la retraite des Américains, deux des ambassadeurs zampoalans revinrent accompagnés de quelques députés de la république, qui firent des excuses de la témérité que les Otomites, nation alliée aux Tlascalans, avaient eue de les attaquer; mais, sans s'expliquer sur les dispositions de la république, ils se retirè[illegible] avoir fini leur compliment.

Cortez ne balança point à continuer sa route : il rencontra les deux autres ambassadeurs, qui, dans la crainte qui leur restait encore, avaient à peine la force de respirer. Ils se jetèrent à terre; ils embrassèrent ses pieds. Les perfides Tlascalans, lui dirent-ils, violant le droit sacré des ambassades, les avaient chargés de chaînes pour les sacrifier au Dieu de la victoire; mais, ayant trouvé le moyen de se détacher mutuellement, ils s'étaient échappés pendant la nuit. Il paraît que le mauvais succès de leur première attaque ne les avait pas abattus, et c'est une preuve que ces peuples étaient naturellement braves. Ce récit ne laissa plus de doute au général que la république de Tlascala ne fût ouvertement déclarée contre lui. Il en eut d'autres preuves un quart de lieue plus loin, dans un détroit fort difficile, que son seul courage lui fit heureusement traverser au milieu d'une foule d'ennemis. Ce n'était plus la fortune qu'il proposait pour motif à ses soldats; il les exhortait à combattre pour leur vie, et les Zampoalans mêmes, effrayés de la grandeur du péril, dirent secrètement à Marina que la perte de l'armée leur paraissait inévitable. Elle leur répondit, d'un air inspiré, que le Dieu des chrétiens avait une affection particulière pour les Castillans, et qu'il les sauverait de ce danger. Cette réponse fit une égale impression sur les soldats de Cortez et sur leurs alliés. Ils se crurent tous sous la protection déclarée du Ciel; et, s'étant dégagés du détroi[t] dont on leur avait disputé le passage, ils arrivèrent dans une plaine où s'engagea bientôt un[e] action générale, qui doit être regardée comm[e] la plus importante des victoires de Cortez puisqu'elle servit à lui ouvrir l'entrée d[u] Mexique.

On découvrit, d'une hauteur, une multitud[e] que plusieurs écrivains ont fait monter à qua[-] rante mille hommes. Ces troupes étaient com[-] posées de diverses nations, distinguées par le[s] couleurs de leurs enseignes et de leurs plume[s.] La noblesse de Tlascala tenait le premier ran[g] autour de Xicotencatl, qui avait le commande[-] ment général, et tous les caciques auxiliair[es] étaient à la tête de leurs propres troupe[s.] Comme le terrain était inégal et rude, surto[ut] pour les chevaux, on eut d'abord beaucoup [de] peine à se mettre en bataille : il fallut faire [...]

haut en bas une décharge de toute l'artillerie, pour écarter quelques bataillons qui semblaient avoir entrepris de disputer la descente; mais, aussitôt que les cavaliers espagnols eurent trouvé le terrain plus commode, et qu'une partie de l'infanterie eut mis le pied dans la plaine, on gagna bientôt assez de champ pour mettre le canon en batterie : le gros des ennemis avait eu le temps de s'avancer à la portée du mousquet; ils ne combattirent encore que par des cris et des menaces. Cortez fit faire un mouvement à son armée pour les charger; mais ils se retirèrent alors par une espèce de fuite, qui n'était qu'une ruse pour faire avancer les Espagnols, et pour trouver le moyen de les envelopper : on ne fut pas long-temps à le reconnaître. A peine eut-on quitté la hauteur qu'on laissait à dos, par laquelle ont avait espéré de demeurer couvert, qu'une partie de l'armée ennemie s'ouvrit en deux ailes, et, s'étendant des deux côtés, enferma Cortez et tous ses gens dans un grand cercle; l'autre partie s'étant avancée avec la même diligence, doubla les rangs de cette enceinte, qui commença aussitôt à se resserrer. Le péril parut si pressant, que Cortez, songeant à se défendre avant d'attaquer, prit le parti de donner quatre faces à sa troupe. L'air, déjà troublé par d'effroyables cris, fut alors obscurci par une nuée de flèches, de dards et de pierres; mais les Américains, remarquant que ces armes produisaient peu d'effet, se disposèrent à user de leurs massues. Cortez attendait ce moment pour faire jouer l'artillerie et les arquebuses, qui causèrent un grand désordre dans leurs rangs. Comme leur point d'honneur était de dérober la connaissance du nombre de leurs morts et de leurs blessés, le soin de les emporter contribua beaucoup à les jeter dans la confusion. Cortez, qui n'avait cessé de courir avec ses cavaliers aux endroits où le péril était pressant, reconnaissant leur trouble, résolut de saisir ce moment pour les charger; les cavaliers furent placés aux ailes; le bataillon espagnol s'avança contre les Tlascalans, qui soutinrent assez vigoureusement le premier effort; mais la furie des chevaux, qu'ils prenaient pour des êtres surnaturels, leur causa tant de frayeur, qu'ils s'ouvrirent enfin avec toutes les marques d'une affreuse consternation. Un mouvement qu'ils firent aussitôt vers Tlascala ne permit pas de douter qu'ils ne fussent près d'abandonner le champ de bataille. En effet, ils s'éloignèrent insensiblement jusqu'à ce qu'une colline les déroba tout-à-fait aux yeux des Espagnols. L'armée ennemie avait perdu ses principaux chefs; et Xicotencatl, voyant la plupart de ses troupes sans commandans, avait craint de ne pouvoir suffire seul pour faire agir ce grand corps.

Aussitôt que le général espagnol se fut fortifié dans un bon poste sur une hauteur, il se mit à la tête de deux cents hommes, pour aller observer la position des Indiens aux environs de Tlascala; il y fit quelques prisonniers, qui lui apprirent que Xicotencatl était campé assez proche de la ville et qu'il y rassemblait une nouvelle armée. Il rendit la liberté à deux de ses prisonniers, avec ordre de déclarer à Xicotencatl qu'il était affligé de la mort d'un si grand nombre de braves Tlascalans qui avaient péri dans le dernier combat; mais que ce malheur ne devait être attribué qu'à ceux qui l'attiraient à leur patrie, en recevant à main armée des étrangers qui venaient leur demander la paix; qu'il la demandait encore malgré les outrages qu'il avait reçus, et qu'il promettait d'oublier; mais que, si elle ne se concluait pas à l'heure même, il jurait de détruire la ville de Tlascala, pour en faire un exemple dont les peuples voisins seraient effrayés. Xicotencatl s'emporta jusqu'à couvrir de blessures ces prisonniers, et, les renvoyant dans cet état à Cortez, il lui fit dire qu'il n'avait pas voulu leur donner la mort, afin que les Espagnols apprissent d'eux quelles étaient ses dernières résolutions; que le lendemain, au lever du soleil, ils le verraient en campagne avec une armée innombrable; que son dessein était de les prendre tous en vie, et de les porter sur les autels de ses dieux pour leur en faire un sacrifice. Ensuite, joignant la raillerie à cette réponse, il fit porter au camp espagnol trois cents poulets et d'autres provisions, afin que les ennemis de ses dieux, faisait-il dire, ne s'imaginassent point qu'il aimait mieux les prendre par la faim que par les armes. Cette plaisanterie ne dut pas déplaire aux Espagnols; et Cortez profita de l'avis qu'il avait reçu pour se disposer à tous les événemens. Il prit avantage de la na-

ture du terrain pour former plusieurs batteries, et ses bataillons furent distribués suivant l'expérience qu'il avait de la methode des Tlascalans. A la pointe du jour, on vit en effet la campagne inondée d'ennemis, qui devaient avoir fait beaucoup de diligence pour s'être approchés du camp dans l'espace d'une nuit. Cette armée montait à plus de cinquante mille hommes : c'était le dernier effort de la république et de tous ses alliés. On découvrait au centre un aigle d'or fort élevé, qui n'avait point encore paru dans les autres combats, et que les Tlascalans ne portaient pour enseigne que dans les plus pressantes occasions : ils semblaient courir plutôt que marcher. Cortez les voyant à la portée du canon, fit faire une décharge générale qui ralentit beaucoup cette ardeur. Cependant, après avoir paru quelque temps arrêtés par la crainte, ils reprirent courage pour s'avancer jusqu'à la portée des frondes et des arcs; mais ils furent arrêtés une seconde fois par de nouvelles décharges de l'artillerie et des arquebuses, dont chaque coup faisait de larges ouvertures dans leurs rangs. Le combat dura long-temps sous cette forme, avec peu de dommage pour les Espagnols. Alors un gros de soldats, comme transporté de fureur, s'approcha jusqu'au pied des batteries, et commençait à causer une vive inquietude à Cortez, lorsque la confusion se répandant plus que jamais dans le corps de leur armée, on y remarqua divers mouvemens opposés les uns aux autres, qui aboutirent à une retraite sans désordre pour ceux qui composaient l'arrière-garde, et qui se tourna bientôt en fuite pour ceux qui combattaient dans les postes avancés. Cortez à ce moment les fit charger, mais sans permettre à ses gens de s'écarter trop, dans la crainte de quelques ruses, qui pouvaient les exposer au danger d'être enveloppés. On sut bientôt que Xicotencatl avait outragé un des caciques auxiliaires, parce qu'il avait différé d'obeir à ses ordres, et que le cacique s'était offensé de ses injures, jusqu'à lui proposer un combat singulier. Tous les alliés de la république s'étaient soulevés à cette occasion; ils avaient résolu brusquement de quitter une armée où l'on marquait si peu de reconnaissance pour leur zèle et leur valeur. Ce dessein s'était exécuté avec une precipitation qui avait jeté le désordre dans les autres troupes, et Xicotencatl, troublé par un incident si funeste, avait pris le parti d'abandonner la victoire et le champ de bataille aux Espagnols.

Malgré tant de marques d'un bonheur privilégié, le péril dont ils se voyaient délivrés, mais qui pouvait se renouveler à tout moment, les jeta dans une vive inquiétude qui produisit de nouveaux murmures. Cortez retomba dans la nécessité d'employer son éloquence et son adresse pour les apaiser; et il réussit à ce point, qu'un factieux des plus emportés éleva la voix, et dit à ses partisans : « Mes amis, le général nous consulte; mais, en nous demandant le parti qui nous reste à prendre, il nous l'enseigne : je crois, comme lui, qu'il est impossible de nous retirer sans nous perdre. » Tous les autres entrèrent dans le même sentiment, et reconnurent l'injustice de leurs plaintes.

D'un autre côté, la nouvelle déroute des Tlascalans avait jeté tant de consternation dans la ville, que le peuple y demandait la paix à grands cris. Le sénat s'étant assemblé pour chercher quelque remède aux malheurs publics, conclut que les merveilleux exploits des étrangers devaient être l'effet de quelque enchantement, et cette idée le fit recourir aux magiciens du pays pour détruire un charme par un autre. Ils déclarèrent que les Espagnols étaient des enfans du soleil, et qu'il fallait les attaquer pendant la nuit, avant que le retour de cet astre les rendît invincibles. Le sénat se flattant d'une victoire certaine, donna l'ordre à Xicotencatl de se porter sur le camp espagnol après le coucher du soleil. Heureusement que la vigilance de Cortez n'était jamais en défaut. Les sentinelles découvrirent un gros d'ennemis qui s'avançaient à petits pas vers le camp, dans un silence qui ne leur etait pas ordinaire. Il en fut averti et recommanda qu'à leur exemple le silence fût observé dans tous les postes. La confiance de Xicotencalt augmenta, lorsqu'à peu de distance du camp il se crut assuré, par ces apparences de langueur, que les Espagnols se ressentaient de l'absence de leur père. Il s'approcha jusqu'au pied des remparts, où il forma trois attaques qui furent exécutées avec beau-

coup de hardiesse et de diligence : mais les premiers qui entreprirent de monter furent reçus avec une vigueur à laquelle ils ne s'attendaient pas ; et ceux qui les suivaient prirent l'épouvante en voyant tomber les plus avancés, dont les corps roulaient jusqu'à eux. Xicotencatl reconnut l'imposture des magiciens : cependant sa colère et son courage le firent retourner à l'assaut. Le combat dura long-temps dans cette situation, où les Espagnols n'avaient que la peine d'allonger le bras pour les tuer à coups de lance. Enfin Xicotencatl, désespérant de son entreprise, prit le parti de faire sonner la retraite. Cortez, qui savait que la méthode des ennemis était de se retirer en pelotons et sans ordre, sortit alors avec une partie de son infanterie, tandis que les cavaliers, qui avaient garni de sonnettes le poitrail de leurs chevaux, descendirent aussi dans la campagne, pour augmenter la terreur par la nouveauté de ce bruit. Une charge, à laquelle les Tlascalans s'attendaient si peu, acheva de les mettre en fuite, et le jour ne revint que pour montrer le nombre des morts et des blessés qu'ils avaient laissés, contre leur usage, au pied du rempart. Les Espagnols perdirent un Zampoalan, et n'eurent que deux ou trois soldats blessés ; ce qu'ils regardèrent comme un miracle, à la vue de l'effroyable quantité de flèches, de dards et de pierres qui était tombée dans l'enceinte de leur quartier.

Leur joie n'eut d'abord pour objet qu'une victoire qui leur avait si peu coûté ; mais elle augmenta beaucoup en apprenant des prisonniers quelle avait été l'espérance de leurs ennemis. Cortez ne douta point que la réputation qu'il devait se promettre d'un événement de cette nature ne servît plus que la force des armes au succès de ses desseins. En effet, tous les sénateurs de Tlascala croyant reconnaître dans ces invincibles étrangers les hommes célestes qui étaient annoncés par leurs prophéties, craignirent de s'attirer les derniers malheurs en rejetant plus long-temps leur amitié. Ils commencèrent par sacrifier à leurs dieux une partie des magiciens qui les avaient trompés. Ensuite, pensant à nommer les ambassadeurs qui devaient être chargés de négocier la paix, ils envoyèrent d'avance un ordre exprès à Xicotencatl, de faire cesser toutes sortes d'hostilités. Ce fier Américain répondit à leur envoyé que son armée était le véritable sénat, et qu'il aurait soin de soutenir la gloire de sa nation, puisqu'elle était abandonnée par les pères de la patrie. Quoiqu'il fût désabusé de la folle opinion qu'il avait conçue du raisonnement des magiciens, il n'avait point encore perdu l'espérance de forcer pendant la nuit les étrangers dans leurs murs. Il attribuait sa dernière disgrâce à l'imprudence qu'il avait eue de les attaquer sans avoir fait reconnaître la disposition de leur camp ; et, dans cette idée, il résolut d'y envoyer quelques espions. Les habitans des villages voisins, attirés par les présens des Espagnols, y portaient des vivres pendant le jour. Il choisit quarante soldats qu'il fit déguiser en paysans, avec des fruits, de la volaille et du maïs. Il leur recommanda d'observer les endroits par lesquels on pouvait attaquer la place avec plus de facilité. Ces espions entrèrent dans le camp, et y passèrent quelques heures ; ce fut un Zampoalan qui remarqua le premier la curiosité avec laquelle ils examinaient la hauteur du mur. Cortez se hâta de les faire arrêter. La force des tourmens en fit parler quelques-uns : il forma là-dessus un dessein qui lui réussit au-delà de ses espérances ; ce fut celui de feindre qu'il avait pénétré celui de Xicotencatl par des lumières supérieures aux connaissances humaines, et de lui renvoyer la plus grande partie de ses espions, pour lui déclarer de sa part que les Espagnols craignaient aussi peu la ruse et la trahison que la force des armes ; qu'ils l'attendaient sans crainte, et qu'ils avaient laissé la vie à la plupart de ses gens, afin que leurs observations ne fussent pas perdues pour lui ; mais en même temps, pour répandre la terreur dans l'armée ennemie, il fit mutiler diversement les malheureux qu'il renvoyait. Ce spectacle sanglant causa tant d'horreur aux troupes qui marchaient déjà pour l'attaque, qu'elles parurent balancer sur l'obéissance qu'elles devaient à leur chef. Xicotencatl, frappé lui-même de voir son projet éventé, se figura que les étrangers n'avaient pu connaître ses espions, et pénétrer jusqu'au fond de leurs pensées, sans avoir quelque chose de divin. Il était dans cette agitation, lorsque deux ministres envoyés par le sénat, qui avait été

choqué de l'insolence de sa réponse, vinrent lui ôter le commandement; et ses troupes, peu disposées à le soutenir dans sa désobéissance, ne tardèrent point à se disperser. Il rentra néanmoins dans Tlascala, sous la protection de ses parens et de ses amis, qui le présentèrent aux sénateurs, avec lesquels ils firent sa paix.

Les Espagnols avaient passé la nuit sous les armes, et, quoiqu'ils apprissent de ceux qui leur apportaient des vivres que l'armée des Tlascalans était rompue, leur incertitude dura jusqu'au lendemain, que les sentinelles découvrirent au point du jour une troupe d'Américains qui s'avançait vers le camp; Cortez donna ordre qu'on leur laissât la liberté d'approcher. C'était l'ambassade du sénat, composée de quatre vénérables personnages, dont l'habit et les plumes blanches annonçaient ouvertement la paix. Ils étaient environnés de leur cortége, après lequel marchaient quantité de tamènes, chargés de toute sorte de provisions. Cortez les reçut avec un appareil de grandeur et un air de sévérité qu'il jugea nécessaires pour leur inspirer du respect et de la crainte. Ils exposèrent le sujet de leur députation, qui se réduisit à des excuses frivoles, tirées de l'emportement brutal des Otomites, que toute l'autorité du sénat n'avait pu réprimer, et à l'offre de recevoir les Espagnols dans leur ville, où ils promettaient de les traiter comme les frères de leurs dieux. Cortez, dissimulant la joie qu'il ressentait de ce langage, affecta de les laisser dans le doute de ses intentions. Cependant il promit de ne pas reprendre les armes, s'il n'y était forcé par de nouvelles offenses, et de laisser le temps à la république de réparer le passé par une prompte satisfaction. Il avait deux vues dans cette réponse : l'une de s'assurer en effet de la bonne foi des Tlascalans, et l'autre de prendre quelques jours pour rétablir sa santé, et reposer ses braves compagnons.

A peine les ambassadeurs étaient sortis du fort, qu'on y vit entrer cinq Mexicains, qui se firent annoncer au nom de l'empereur Monté-[illegible]ma. Ils avaient pris des chemins détournés [illegible]ntrer sur les terres des Tlascalans; et [illegible] force de précautions qu'ils les avaient [illegible]ées sans obstacle. Montézuma, informé [illegible] diligence de ses courriers de tout ce qui passait à Tlascala, sentit redoubler ses alarmes, en voyant une nation belliqueuse, qui avait résisté tant de fois à toutes ses forces, vaincue dans plusieurs batailles par un petit nombre d'étrangers. Il commençait à craindre qu'après l'avoir soumise Cortez ne formât de plus grandes entreprises, et n'employât leurs armes à la conquête de l'empire. Il paraît étonnant qu'avec de si justes soupçons il n'assemblât point une armée pour sa défense. Mais on observe dans toute sa conduite qu'il se fiait beaucoup aux artifices de sa politique, et que son espérance était encore de rompre l'union qui pouvait se former entre les Espagnols et les Tlascalans. Le général les vit avec d'autant plus de contentement, que le silence de Montézuma commençait à l'inquiéter. Il marqua une extrême reconnaissance pour leurs présens, qui montaient à la valeur de deux mille marcs d'or; mais il trouva des prétextes pour différer sa réponse, parce qu'il voulait qu'avant leur départ ils vissent avec quelle soumission les Tlascalans lui demandaient la paix.

La république, qui voulait persuader les Espagnols de la sincérité de ses intentions, envoya ordre à toutes les bourgades voisines du camp d'y porter des vivres sans paiement et sans échange. L'abondance y régna aussitôt, et les paysans du canton poussèrent la fidélité jusqu'à refuser les moindres récompenses. Deux jours après, on découvrit sur le chemin de la ville un gros d'Américains qui s'approchaient avec toutes les marques de la paix. Cortez ordonna que le fort leur fût ouvert, sans aucune apparence de soupçon. Il se fit accompagner, pour les recevoir, des cinq ambassadeurs mexicains, après leur avoir fait entendre avec noblesse qu'il ne voulait rien avoir de réservé pour ses amis. Le chef des Tlascalans était Xicotencatl même, qui avait brigué cette commission pour achever de se rétablir dans l'esprit des sénateurs, ou peut-être, suivant la conjecture de Solis, parce qu'ayant reconnu la nécessité de la paix, son ambition lui faisait désirer que la république n'en eût l'obligation qu'à lui. Sa taille était au-dessus de la médiocre, assez dégagée, mais droite et robuste; il était vêtu d'une robe blanche ornée de quantité de plumes et de quelques pierreries. Les traits de son visage, quoique sans proportion, formaient une physionomie majes-

tueuse et guerrière. Après quelques révérences, il s'assit sans attendre l'invitation de Cortez, et, le regardant d'un œil ferme, il lui dit qu'il se reconnaissait seul coupable de toutes les hostilités qui s'étaient commises; qu'il s'était imaginé que les Espagnols étaient dans les intérêts de Montézuma, dont il avait le nom en horreur; mais qu'étant mieux informé, il venait se rendre entre les mains de ses vainqueurs, et qu'il souhaitait de mériter par cette soumission le pardon de la république, au nom de laquelle il se présentait pour demander la paix et pour la recevoir, aux conditions qu'il leur plairait de l'accorder; qu'il la demandait une, deux et trois fois, au nom du sénat, de la noblesse et du peuple, et qu'il suppliait le général d'honorer leur ville de sa présence; qu'il y trouverait des logemens pour toute son armée; que jamais les Tlascalans n'avaient été forcés d'en ouvrir les portes; qu'ils menaient dans ces montagnes une vie pauvre et laborieuse, uniquement jaloux de leur liberté; mais que l'expérience leur ayant fait connaître la valeur des Espagnols, ils ne voulaient pas tenter plus long-temps la fortune, et qu'ils leur demandaient seulement en grâce d'épargner leurs dieux, leurs femmes et leurs enfans.

Cortez, porté naturellement à estimer la grandeur d'âme, fut touché de la noblesse de ce discours, et de l'air libre et guerrier de Xicotencatl, et il lui témoigna d'abord tout le cas qu'il faisait de lui. Ensuite, reprenant un air sévère, il lui fit des reproches fort vifs de l'obstination avec laquelle il avait entrepris de résister à ses armes; il exagéra la grandeur du crime pour faire valoir le mérite du pardon; et, promettant enfin la paix sans aucune réserve, il ajouta que, lorsqu'il jugerait à propos d'aller à Tlascala, il en donnerait avis aux sénateurs. Ce retardement parut affliger Xicotencatl, qui le regarda comme un reste de défiance, ou comme un prétexte pour mettre la bonne foi des Tlascalans à l'épreuve. Il se hâta de répondre que lui, qui était le général, et la principale noblesse de la nation dont il était accompagné, s'offraient à demeurer prisonniers entre les mains des Espagnols pendant tout le temps qu'il voudrait passer dans la ville. Cortez, quoique fort satisfait de cette offre, affecta de la rejeter par une générosité supérieure. Il fit dire au général que les Espagnols n'avaient pas plus besoin d'otages pour entrer dans la ville qu'ils n'en avaient eu besoin pour se maintenir dans le pays des Tlascalans, au milieu de leurs nombreuses armées; qu'on pouvait s'assurer de la paix sur sa parole, et qu'il irait à la ville aussitôt qu'il aurait dépêché des ambassadeurs que Montézuma lui avait envoyés. Ce discours, que son habileté lui fit jeter comme sans dessein, eut également son effet sur les ministres des deux nations. Xicotencatl se hâta de retourner à Tlascala, où la paix fut aussitôt publiée avec des réjouissances fort éclatantes. Les Mexicains, qui demeurèrent dans le camp, firent d'abord quelques railleries sur le traité et sur le caractère de ceux qui le proposaient. Ensuite, feignant d'admirer la facilité des Espagnols, ils poussèrent l'artifice jusqu'à dire à Cortez qu'ils le plaignaient de ne pas mieux connaître les Tlascalans, nation perfide, qui se maintenait moins par la force des armes que par la ruse, et qui ne pensait qu'à le tromper par de fausses apparences pour le perdre avec tous ses soldats; mais lorsqu'il leur eut répondu qu'il ne craignait pas plus la trahison que la violence, que sa parole était une loi sacrée, et que d'ailleurs la paix étant l'objet de ses armes, il ne pouvait la refuser à ceux qui la demandaient, ils tombèrent dans une profonde rêverie, dont ils ne sortirent que pour le supplier de différer de six jours son entrée dans Tlascala. Cortez paraissant surpris de cette demande, ils lui avouèrent que, dans la supposition de la paix, ils avaient ordre d'en donner avis à l'empereur avant qu'elle fût conclue, et d'attendre ses ordres pour s'expliquer davantage. L'habile Espagnol leur accorda volontiers cette grâce, non-seulement parce qu'il voulait conserver des égards pour Montézuma, mais parce qu'il demeura persuadé qu'elle pourrait servir à lever les difficultés que ce prince faisait de le recevoir.

Les députés revinrent le sixième jour, accompagnés de six autres seigneurs de la cour impériale, qui apportaient de nouveaux présens à Cortez; ils lui dirent que l'empereur du Mexique désirait avec passion d'obtenir l'alliance et l'amitié du grand monarque des Espagnols, dont la majesté paraissait avec tant d'éclat dans la valeur de ses sujets, et que ce

dessein le portait à partager avec lui ses immenses richesses; qu'il s'engageait à lui payer un tribut annuel, parce qu'il le révérait comme le fils du soleil, ou du moins comme le seigneur des heureuses régions où les Mexicains voyaient naître la lumière; mais que ce traité devait être précédé de deux conditions : la première, que les Espagnols ne formassent aucune alliance avec la république de Tlascala, puisqu'il n'était pas raisonnable qu'ayant tant d'obligations à la générosité de l'empereur, ils prissent parti pour ses ennemis; la seconde, qu'ils achevassent de se persuader que le dessein qu'ils avaient d'aller à Mexico était contraire aux lois de sa religion, qui ne permettaient pas au souverain de se laisser voir à des étrangers; qu'ils devaient considérer les périls dans lesquels l'une ou l'autre de ces entreprises ne manquerait pas de les engager; que les Tlascalans, nourris dans l'habitude de la trahison et du brigandage, ne cherchaient qu'à leur inspirer une fausse confiance, pour trouver l'occasion de se venger, et pour se saisir des riches présens qu'il avait faits à Cortez; et que les Mexicains étaient si jaloux de l'observation de leurs lois, et d'ailleurs si farouches, que toute l'autorité de l'empereur ne serait pas capable d'arrêter leurs emportemens; que, par conséquent, les Espagnols, après avoir été tant de fois avertis du danger, ne pourraient se plaindre avec justice de ce qu'ils auraient à souffrir.

Cortez se trouva fort loin de ses espérances; mais dissimulant son chagrin, il répondit froidement aux nouveaux ambassadeurs, qu'après les fatigues de leur voyage, il voulait leur laisser prendre un peu de repos, et qu'il ne tarderait point à les congédier. Son intention était de les rendre témoins de son traité avec les Tlascalans, et de suspendre ses dernières explications, pour ôter à Montézuma le temps d'assembler une armée. On était bien informé qu'il n'avait point encore fait de préparatifs pour la guerre.

Cependant les délais affectés de Cortez causaient beaucoup d'inquiétude au sénat tlascalan, qui croyait ne les pouvoir attribuer qu'aux intrigues des ambassadeurs mexicains. Les sénateurs prirent la résolution de se rendre au camp des Espagnols, pour les convaincre de leur affection, et de ne pas retourner dans leur ville, sans avoir déconcerté toutes les négociations de Montézuma. Ils partirent avec une nombreuse suite, et des ornemens dont la couleur annonçait la paix : chacun était porté dans une sorte de litière sur les épaules des ministres inférieurs. Magiscatzin, qui avait toujours opiné en faveur des étrangers, était à la tête, avec le père de Xicotencatl, vénérable vieillard, que son grand âge avait privé de l'usage des yeux, sans avoir affaibli son esprit, qui faisait encore respecter son sentiment dans les délibérations. Ils s'arrêtèrent à quelques pas du logement de Cortez; et le vieil aveugle, étant entré le premier, se fit placer proche de lui, et l'embrassa avec une familiarité noble et décente; ensuite il lui passa la main sur le visage et sur différentes parties du corps, comme s'il eût cherché à connaître sa figure par le sens du toucher, au défaut de ses yeux, qui ne pouvaient lui rendre cet office. Cortez fit asseoir autour de lui tous les sénateurs, et reçut, dans cette situation, un nouvel hommage de la république par la bouche de ses chefs. Si leur discours fut tel qu'on le rapporte, il prouve que la véritable éloquence, celle de l'âme, est de tous les pays.

Cortez ne put résister à des soumissions qui portaient un caractère de bonne foi si peu suspect. Après avoir fait une réponse favorable aux sénateurs, il exigea seulement qu'ils lui envoyassent des hommes pour la conduite de l'artillerie et le transport du bagage. Dès le jour suivant on vit arriver à la porte du fort cinq cents tamènes, qui se disputèrent entre eux l'honneur de porter les plus pesans fardeaux. On forma les bataillons, et l'armée prit le chemin de Tlascala, avec l'ordre et les précautions qu'elle observait dans les plus grands dangers. La campagne se trouva couverte d'une multitude innombrable d'Américains. Leurs cris et leurs applaudissemens différaient peu des menaces qu'ils employaient dans les combats; mais les Espagnols avaient été prévenus sur ces témoignages de joie, qui étaient en usage dans les plus grandes fêtes du pays. Le sénat vint au-devant d'eux, escorté de toute la noblesse. A l'entrée de la ville, les acclamations redoublèrent avec un nouveau bruit d'instrumens barbares, qui se mêlèrent à la voix du peuple. Les femmes jetaient des fleurs sur leurs hôtes; et les sacrificateurs, revêtus des habits

de leur ministère, les attendaient au passage avec des brasiers de copal, dont ils dirigeaient vers eux la fumée. Il faut avouer que cinq cents Espagnols, dont l'alliance est disputée entre deux états puissans, et que leurs ennemis reçoivent l'encens à la main, jouaient peut-être le plus grand rôle dont jamais des hommes puissent se glorifier. Cependant, à tout prendre, quel avantage avaient-ils sur les Tlascalans, qui avaient montré, en les combattant, une bravoure au moins égale à la leur? des chevaux, de la poudre et du canon.

Toute l'armée fut logée commodément dans un spacieux édifice, où l'on entrait par trois grands portiques. Cortez avait amené les ambassadeurs mexicains, malgré leur résistance. Il leur fit donner un appartement près du sien, pour les mettre à couvert sous sa protection. Tlascala était alors une ville fort peuplée, bâtie sur quatre éminences, qui s'étendaient de l'est au couchant, et qui avaient l'apparence de quatre citadelles, avec des rues de communication, bordées de murs épais, qui formaient l'enceinte de la place. Les maisons étaient à un seul étage, en pierre et en brique, avec des terrasses au lieu de toit. Le pays abondait en maïs, d'où la province tirait le nom de Tlascala, qui signifie Terre de pain. On n'admirait pas moins l'excellence et la variété de ses fruits, et l'abondance de ses animaux sauvages et domestiques. Elle produisait aussi quantité de cochenille, dont Solis assure que ces peuples ne connaissaient point l'usage avant l'arrivée des Espagnols. Cortez, à qui le caractère extraordinaire de cette nation ne causait pas moins d'inquiétude que de surprise, faisait faire une garde exacte autour de son logement; et jamais il n'en sortait sans être escorté d'une partie de ses gens, avec leurs armes à feu. Il ne leur permettait d'aller à la ville qu'en troupes nombreuses, toujours avec les mêmes précautions. Les habitans s'affligèrent de cette défiance, et le sénat en fit des plaintes affectueuses. Il répondit qu'il connaissait la bonne foi des Tlascalans, et qu'ils devaient avoir la même opinion de la sienne; mais que l'exactitude des gardes était un usage de l'Europe, où les soldats faisaient les exercices de la guerre au milieu de la paix, pour conserver l'habitude de la vigilance et de la soumission; et que les armes qu'ils portaient sans cesse étaient une marque honorable qui distinguait leur profession. Les sénateurs parurent satisfaits de cette raison; et Xicotencatl, naturellement guerrier, prit tant de goût pour la méthode espagnole, qu'il entreprit d'introduire les mêmes usages parmi les troupes de la république. Cortez, qui sentit ce qu'il avait à se promettre d'une nation si prudente et si guerrière, n'épargna rien pour se l'attacher. Il fit entrer tous ses soldats dans les mêmes vues, et le succès de cette conduite répondit bientôt à ses espérances. Chaque jour lui en donnait des preuves par les civilités et les présens qu'il recevait de toutes les villes et des autres places de la république. Le sénat ne parut point mécontent que la plus belle salle du logement des Espagnols eût été destinée à servir d'église, où la messe était célébrée à la vue des principaux habitans, qui observaient respectueusement les cérémonies. Mais Cortez échoua dans le dessein qu'il avait de les convertir. Cependant ses représentations convainquirent le sénat que les sacrifices humains étaient contraires aux lois de la nature, et il eut le crédit de les faire cesser. On délivra quantité de misérables captifs qui étaient destinés à servir de victimes aux jours des plus grandes fêtes. Les prisons, ou plutôt les cages où ils étaient engraissés, furent brisées en plein jour, sans aucun ménagement pour les prêtres, qui se virent forcés d'étouffer leurs murmures. Si jamais les Espagnols n'avaient commis d'autre violence, ils auraient été les vrais héros de l'humanité.

Après avoir donné ses premiers soins à ces importantes occupations, Cortez se crut obligé de congédier les ambassadeurs mexicains, qu'il n'avait retenus que pour les rendre témoins de son triomphe. Sa réponse avait été différée jusqu'alors. Il leur fit déclarer par Marina, qu'ils pouvaient rapporter à l'empereur ce qui s'était passé devant leurs yeux, c'est-à-dire l'empressement des Tlascalans à demander la paix, qu'ils avaient méritée par leurs soumissions et la bonne foi continuelle avec laquelle elle était observée; que ces peuples étaient maintenant dans sa dépendance, et qu'avec le pouvoir qu'il avait sur eux, il espérait les faire rentrer sous l'obéissance de l'empire; que c'était un des motifs de son voyage, entre quelques

autres d'une plus haute importance, qui l'obligeaient de continuer sa route et d'aller solliciter de plus près la bonté de Montézuma, pour mériter ensuite son alliance et ses faveurs. Les ambassadeurs comprirent le sens de ce discours, et partirent avec les marques d'un vif chagrin, sous l'escorte de quelques Espagnols, qui les conduisirent jusqu'aux terres de l'empire. Leur départ fut suivi de l'arrivée d'un grand nombre de députés des principales places de la province. Ils venaient rendre leurs soumissions à l'Espagne, entre les mains de Cortez, qui en fit dresser des actes formels au nom du roi Charles.

Les Espagnols passèrent vingt jours à Tlascala, qui furent autant de fêtes pendant lesquelles ils ne reçurent que de nouveaux témoignages de la fidélité des habitans. Enfin Cortez ayant marqué le jour de son départ, on lui fit naître quelques difficultés sur le chemin qu'il devait tenir. Son inclination le portait à prendre celui de Cholula, grande ville fort peuplée, qui n'était qu'à cinq lieues de Tlascala, et capitale d'une autre république avec laquelle Montézuma vivait en si bonne intelligence, qu'il y avait ordinairement ses vieilles troupes en quartier; mais cette raison qui causait le penchant du général espagnol était celle, au contraire, que les Tlascalans faisaient valoir pour lui conseiller de prendre une autre route. Ils lui représentaient les Cholulans comme une nation perfide et rusée, servilement soumise à l'empereur, qui n'avait pas de sujets plus dévoués à ses ordres; ils ajoutaient que toutes les provinces voisines de cette ville la regardaient comme une terre sacrée, parce qu'elle renfermait dans l'enceinte de ses murs plus de quatre cents temples et des divinités si bizarres, qu'il était dangereux de s'approcher, sans leur approbation, des lieux qu'elles protégeaient. Pendant cette irrésolution, de nouveaux ambassadeurs arrivèrent avec des présens de la part de Montézuma. Leurs instructions ne portaient plus de détourner Cortez du voyage du Mexique; mais, paraissant supposer qu'il y était déterminé, ils lui déclarèrent que l'empereur, ayant jugé qu'il prendrait le chemin de Cholula, lui avait fait préparer un logement dans [illegible] ville. Les sénateurs tlascalans [illegible] alors qu'on n'y eût dressé quelques embûches. Cortez, surpris lui-même d'un changement si peu prévu, ne put se défendre de quelques soupçons : cependant, comme il croyait important de les déguiser aux Mexicains, il conclut avec son conseil qu'il ne pouvait refuser le logement qu'ils lui offraient, sans marquer une défiance à laquelle ils n'avaient encore donné aucun fondement; et qu'en la supposant juste, loin de s'engager dans de plus grandes entreprises, en laissant derrière lui des traîtres qui pouvaient l'incommoder beaucoup, il devait, au contraire, aller droit à Cholula, pour y découvrir leurs desseins, et pour donner une nouvelle réputation à ses armes par le châtiment de leur perfidie. Les Tlascalans, qu'il fit entrer dans ses vues, lui offrirent le secours de leurs troupes, et plusieurs écrivains les font monter à cent mille hommes; mais il leur déclara qu'il n'avait pas besoin d'une escorte si nombreuse; et, pour marquer néanmoins la confiance qu'il avait à leur amitié, il accepta un corps de six mille hommes.

CHAPITRE IV.

Départ de Cortez pour la capitale du Mexique. — Séjour à la cour de Montézuma.

La marche fut paisible pendant quatre lieues jusqu'à la vue de Cholula. Cortez fit faire halte à son armée sur le bord d'une rivière agréable pour ne pas entrer la nuit dans une ville si peuplée. A peine eut-il donné cet ordre, qu'on vit arriver des ambassadeurs cholulans, qui lui apportaient diverses sortes de provisions : leur compliment se réduisit à excuser leurs caciques de ne lui avoir pas rendu plus tôt ce devoir, parce qu'ils ne pouvaient entrer dans Tlascala, dont les habitans étaient leurs anciens ennemis. Ils l'invitèrent à venir occuper le logement qu'on lui avait préparé, avec des témoignages exagérés de la joie que leurs citoyens allaient ressentir en voyant des hôtes si célèbres. Cortez les reçut sans affectation : le jour suivant, [illegible] s'approcha de la ville, dont on ne vit sortir personne pour le recevoir. Cela lui paraissant suspect, il donna ordre à ses gens de se tenir prêts à combattre; mais à peu de distance des murs on vit paraître enfin les caciques et les sacrificateurs, accompagnés d'un grand nombre d'habitans désarmés. Cortez s'arrêta pour les laisser

voir jusqu'à lui. Ils donnèrent d'abord des marques assez naturelles de contentement; cependant, comme on observait leurs moindres actions, on fut surpris de voir tout d'un coup un grand changement sur leurs visages, et d'entendre un bruit désagréable qui semblait marquer entre eux quelque altercation. Les Espagnols redoublèrent leurs précautions, et Marina eut ordre de leur demander la cause de ce mouvement. Ils répondirent qu'ayant aperçu les troupes tlascalanes, ils étaient obligés de déclarer au général étranger qu'ils ne pouvaient recevoir leurs ennemis au milieu de leurs murs, et qu'ils le priaient, ou de les renvoyer dans leur ville, ou de les faire demeurer à quelque distance, comme un obstacle à la paix qu'ils désiraient. Cette demande embarrassa Cortez; il y trouvait une apparence de justice, mais peu de sûreté pour lui-même; il fit espérer aux caciques qu'on trouverait le moyen de les satisfaire. Ses capitaines, qu'il assembla aussitôt, furent d'avis de faire camper les Tlascalans hors de la ville pour se donner le temps de pénétrer les desseins des caciques. On leur fit cette proposition, à laquelle ils consentirent plus facilement qu'on ne l'avait espéré. Les chefs des alliés firent assurer Cortez qu'ils n'étaient venus que pour recevoir ses ordres, et qu'ils allaient sur-le-champ établir leur quartier hors de Cholula; mais qu'ils voulaient demeurer à la vue des murs, pour voler au secours de leurs amis, puisque les Espagnols voulaient risquer leur vie en la commettant à des traîtres.

L'entrée des Espagnols à Cholula fut accompagnée de mille circonstances qui lui donnèrent l'apparence d'un triomphe. La ville leur parut si belle, qu'ils la comparèrent à Valladolid; elle était située dans une plaine ouverte; on y comptait environ vingt mille habitans, sans y comprendre ceux des faubourgs, qui étaient en plus grand nombre. Elle était fréquentée sans cesse par quantité d'étrangers, qui s'y rendaient de toutes parts comme au sanctuaire de leur religion. Les rues étaient bien percées, les maisons plus grandes, et d'une architecture plus régulière que celles de Tlascala. On distinguait les temples par la multitude de leurs tours. Le logement qu'on avait préparé pour les Espagnols était composé de plusieurs grandes maisons qui se touchaient, et où leur premier soin fut de se fortifier avec les Zampoalans : d'un autre côté, les troupes tlascalanes avaient pris, à cinq cents pas de la ville, un fort bon poste qu'elles fermèrent de quelques fossés, avec des corps-de-garde et des sentinelles, suivant la méthode dont elles étaient redevables à l'exemple de leurs nouveaux alliés. Les premiers jours se passèrent avec beaucoup de tranquillité : on ne vit dans les caciques que de l'empressement à faire leur cour au général. Les vivres venaient en abondance, et tout semblait démentir l'idée qu'on s'était formée des Cholulans; mais ils n'eurent pas l'adresse de cacher long-temps leurs desseins : l'abondance des provisions diminua par degrés; ensuite les visites et les caresses des caciques cessèrent tout d'un coup. Dans l'intervalle, on remarqua que les ambassadeurs mexicains avaient des conférences secrètes avec les chefs de la nation; il fut même aisé d'observer sur leur visage un air de mépris, qui venait apparemment de la confiance qu'ils avaient au succès de leurs complots. Tandis que Cortez apportait tous ses soins à pénétrer la vérité, elle se découvrit d'elle-même, par un de ces coups du hasard dont les Espagnols furent souvent favorisés dans cette expédition. Une vieille Américaine d'un rang distingué, qui avait lié une amitié fort étroite avec Marina, la prit un jour à l'écart : elle plaignit le misérable esclavage où elle était réduite; et, la pressant de quitter d'odieux étrangers, elle lui offrit un asile secret dans sa maison. Marina, toujours dévouée à Cortez, feignit d'être retenue par la violence parmi des gens qu'elle haïssait. Elle accepta l'offre de l'asile : elle prit des mesures pour sa fuite; enfin, l'Américaine la crut engagée si loin, qu'achevant de s'ouvrir sans ménagement, et lui conseillant de hâter sa résolution, elle lui apprit que le jour marqué pour la ruine des Espagnols n'était pas éloigné; que l'empereur avait envoyé vingt mille hommes, qui s'étaient approchés de la ville; qu'on avait distribué des armes aux habitans, amassé des pierres sur les terrasses des maisons, et tiré dans les rues plusieurs tranchées, au fond desquelles on avait planté des pieux fort aigus qu'on avait couverts de terre sur des appuis légers et fragiles, pour y faire tomber les chevaux; que Montézuma

voulait exterminer tous les Espagnols ; mais qu'il avait ordonné qu'on en réservât quelques-uns, pour satisfaire la curiosité qu'il avait de les voir, et pour en faire un sacrifice à ses dieux ; enfin que, pour animer les habitans de Cholula par une faveur extraordinaire, il avait fait présent d'un tambour d'or à la ville. Marina parut se réjouir de ce qu'elle avait entendu, et loua la prudence avec laquelle on avait conduit une si grande entreprise : elle ne demanda qu'un moment pour emporter ce qu'elle avait de plus précieux, et elle en profita pour avertir Cortez, qui fit arrêter aussitôt l'Américaine ; et cette malheureuse acheva sa confession dans les tourmens.

Deux soldats tlascalans, qui s'étaient déguisés pour entrer dans la ville, arrivèrent presque en même temps au quartier des Espagnols, et se présentant à Cortez de la part de leurs chefs, ils l'assurèrent que, de leur camp, on avait vu passer quantité de femmes et de meubles que les Cholulans envoyaient dans les villes voisines, ce qui semblait marquer quelque dessein extraordinaire. On apprit d'ailleurs que, dans un temple de la ville, on avait sacrifié dix enfans de l'un et de l'autre sexe ; cérémonie commune à tous ces peuples lorsqu'ils se préparaient à la guerre. Quelques Zampoalans, qui s'étaient promenés dans la ville, avaient découvert plusieurs tranchées, quoiqu'on eût pris le temps de la nuit pour ce travail. Tant de preuves paraissaient suffire ; cependant, comme il était important de porter la conviction au dernier degré, Cortez se fit amener, sous divers prétextes, trois des principaux sacrificateurs. Il les interrogea séparément, sans avoir fait éclater le moindre soupçon : dans l'étonnement qu'ils eurent de s'entendre reprocher leur perfidie, avec un détail du complot qui leur fit juger que le général espagnol était un dieu qui pénétrait jusqu'au fond de leurs pensées, ils n'osèrent désavouer la moindre circonstance, et, se reconnaissant coupables, ils rejetèrent leur crime sur Montézuma, qui avait dressé le plan de la conspiration, et qui les y avait engagés par ses ordres. Cortez les mit sous une garde sûre, et rassemblant ses capitaines, il prit avec eux la résolution de signaler sa vengeance par un exemple éclatant.

Il fit déclarer sur-le-champ aux caciques de la ville que son dessein était de partir le jour suivant : non-seulement il leur ôtait, par cet avis, le temps de faire de plus grands apprêts, mais, les mettant dans la nécessité de changer toutes leurs mesures, il leur causait un trouble dont il espérait tirer quelque avantage : en même temps il leur fit demander des vivres pour la subsistance de ses troupes pendant la marche, des tamènes pour le transport des bagages, et deux mille hommes de guerre pour l'accompagner, à l'exemple des Tlascalans et des Zampoalans. Les caciques firent quelques difficultés sur les vivres et les tamènes : ils accordèrent volontiers l'escorte militaire, mais par des raisons fort opposées à celles qui la faisaient demander. Cortez avait en vue de diviser leurs forces, et d'avoir sous ses yeux une partie des traîtres qu'il voulait punir ; au lieu que le dessein des caciques était d'introduire des ennemis couverts parmi les Espagnols, pour les armer contre eux dans l'occasion. Les Tlascalans reçurent ordre de passer la nuit sous les armes, et de s'approcher des murs le lendemain au matin, comme s'ils ne pensaient qu'à suivre la marche de l'armée, mais prêts, lorsqu'ils entendraient la première décharge, à pénétrer dans la ville pour se joindre aux Espagnols. Les Zampoalans eurent aussi leurs instructions. Ensuite le général fit appeler les ambassadeurs mexicains, et, feignant de leur apprendre un secret dont il ne doutait pas qu'ils ne fussent bien instruits, il leur dit qu'il avait découvert une horrible conjuration, qui violait également les lois de l'hospitalité, le nœud sacré de la paix, et le respect que les Cholulans devaient aux intentions de l'empereur ; que cette connaissance venait non-seulement de sa pénétration, mais de l'aveu même des principaux conjurés ; que, pour se justifier, ils s'étaient rendus coupables d'une lâcheté encore plus énorme, puisqu'ils avaient osé dire qu'ils agissaient par l'ordre de l'empereur ; mais qu'un si grand prince ne pouvant être soupçonné d'un projet si noir, c'était cette raison qui le portait à les châtier rigoureusement de l'outrage qu'ils faisaient à leur maître ; il ajouta que, comme ambassadeurs représentant celui qui les avait envoyés, il avait voulu leur communiquer son dessein pour leur en faire connaître la justice, et pour les mettre en état de rendre témoi-

gnage à l'empereur que les Espagnols étaient moins offensés de l'injure qui regardait leur nation, que de voir d'indignes sujets autoriser une trahison du nom de leur souverain.

Les Mexicains, saisissant l'ouverture qui leur était présentée, feignirent assez adroitement d'ignorer la conjuration, tandis que Cortez, ravi de les voir donner dans le piége, s'applaudissait de pouvoir éviter une guerre ouverte avec Montézuma, et de faire tourner contre lui ses propres ruses. Il se persuada plus que jamais qu'un ennemi qui n'osait l'attaquer ouvertement ne prendrait pas le parti le plus vigoureux; et, se fiant à ses mesures, il fit garder étroitement les ambassadeurs. On vit arriver les tamènes à la pointe du jour, mais en petit nombre, avec fort peu de vivres. Ils furent suivis des gens de guerre, qui ne vinrent qu'à la file, pour mieux cacher qu'ils étaient en plus grand nombre qu'on ne l'avait demandé. On apprit dans la suite qu'ils avaient ordre de charger les Espagnols au signal dont ils étaient convenus. Cortez les fit poster séparément en divers endroits de son quartier, où ils étaient gardés à vue, sous prétexte que c'était sa méthode lorsqu'il avait un ordre de marche à former. Pour lui, montant à cheval avec quelques-uns de ses plus braves guerriers, il fit appeler les caciques pour les informer enfin de sa résolution : quelques-uns se présentèrent, et d'autres cherchèrent des excuses. Marina fut chargée de déclarer à ceux qui avaient eu la hardiesse de paraître, que leur trahison était découverte, et qu'ils allaient apprendre qu'il leur aurait été plus avantageux de conserver la paix. A peine eut-elle parlé de châtiment, qu'ils se retirèrent, en donnant à grands cris le signal du combat; mais Cortez fit tomber aussitôt son infanterie sur les Cholulans qui étaient divisés dans son quartier. Quoiqu'ils fussent sous les armes, et qu'ils fissent des efforts extraordinaires pour se réunir, la plupart furent taillés en pièces; et ceux qui se dérobèrent à la fureur des Espagnols ne durent leur salut qu'à leurs lances, dont ils se servaient avec une adresse extraordinaire pour sauter par-dessus les murs.

Aussitôt qu'on se fut défait de ces ennemis domestiques, on donna le signal aux Tlascalans, et l'infanterie espagnole s'avança par la principale rue, après avoir laissé une garde au logement. Quelques Zampoalans eurent ordre de marcher à la tête pour découvrir les tranchées. Le cri des caciques avait déjà produit son effet; et pendant l'action du quartier, les habitans avaient introduit dans la ville le reste des troupes mexicaines. Elles s'étaient rassemblées dans une grande place bordée de plusieurs temples. Une partie avait occupé les portiques et les forts, tandis que le reste, divisé en plusieurs bataillons, se disposait à faire face aux Espagnols. Le combat allait commencer, lorsque les Tlascalans vinrent tomber sur l'arrière-garde ennemie. Cette attaque imprévue les jeta dans une consternation dont ils ne purent se relever. Les Espagnols trouvèrent si peu de résistance, qu'après avoir tué un grand nombre de ces misérables, dont la plupart semblaient avoir perdu l'usage de leurs mains, et se présentaient aux coups, ils forcèrent les autres à se réfugier dans les temples. Cortez, s'approchant en bon ordre du plus grand de ces édifices, fit crier à haute voix qu'il accordait la vie à tous ceux qui descendraient pour se rendre; mais cet avis ayant été répété inutilement, il fit mettre le feu au temple, et quantité d'habitans furent consumés par les flammes. Une si rigoureuse exécution ne put vaincre l'obstination des autres, et les historiens admirent qu'il n'y en eut qu'un seul qui vint se rendre volontairement entre les mains des Espagnols. La guerre cessa, dit Solis, faute d'ennemis, et les Tlascalans profitèrent des circonstances pour se répandre dans la ville, où le pillage fut le moindre de leurs excès; cette horrible journée ne coûta pas un seul homme aux Espagnols.

Cortez retourna dans son quartier avec ses troupes, et les Zampoalans. Il en marqua un dans la ville aux Tlascalans, après quoi il fit rendre la liberté à tous les prisonniers; mais il les fit amener sous ses yeux, avec les sacrificateurs qu'il avait fait arrêter, l'Américaine qui avait découvert la conspiration, et les ambassadeurs mexicains. Il témoigna un extrême regret de la nécessité où les habitans l'avaient mis de les châtier avec tant de rigueur. Il exagéra leur crime, il rassura les esprits par de meilleures espérances; enfin, protestant que sa justice était satisfaite et sa colère apaisée, il



accorda un pardon général, qui fut publié avec beaucoup d'appareil.

Le jour suivant, on vit arriver Xicotencatl à la tête de vingt mille hommes, que la république de Tlascala envoyait au secours des Espagnols sur le premier avis qu'elle avait reçu de la conspiration : Cortez les remercia beaucoup; mais, après leur avoir appris que leur secours ne lui était plus nécessaire pour la réduction de Cholula, il leur dit que, son dessein étant de prendre bientôt le chemin du Mexique, il ne voulait pas réveiller la jalousie de Montézuma, ni l'obliger à la guerre en introduisant dans ses provinces une si grande armée. Les Tlascalans goûtèrent ses raisons et lui promirent de se tenir prêts à marcher au premier ordre. Avant leur départ, il entreprit d'établir une amitié sincère entre eux et les Cholulans. Cette proposition éprouva d'abord beaucoup de difficultés; mais elles furent levées en peu de jours, et l'alliance fut jurée entre les deux peuples avec toutes les cérémonies qui pouvaient la rendre constante. La politique de Cortez ouvrait, par ce traité, un chemin libre aux Tlascalans, pour lui conduire toutes sortes de secours, et lui assurait un passage pour sa retraite, si le succès de son voyage ne répondait pas à ses espérances.

Au moment de son départ, une partie des Zampoalans qui servaient sous ses ordres lui demandèrent la liberté de se retirer, soit qu'ils fussent effrayés du dessein de pénétrer jusqu'à la cour de Montézuma, ou qu'ils appréhendassent seulement de s'éloigner trop de leur patrie. Il consentit sans peine à leur demande; et, témoignant même beaucoup de reconnaissance pour leurs services, il prit cette occasion pour informer Escalante et les Espagnols de Vera-Cruz du succès de ses armes. De nouveaux ambassadeurs de Montézuma arrivèrent dans le même temps. Ce monarque, informé de tout ce qui s'était passé à Cholula, voulait dissiper les défiances des Espagnols. Ses ministres poussèrent la dissimulation jusqu'à rendre grâce à Cortez d'avoir puni les Cholulans. Ils exagérèrent la colère et le ressentiment de leur maître, traitant de perfide un malheureux peuple qui n'avait mérité cette qualité que pour avoir exécuté ses ordres. Cette harangue était accompagnée d'un magnifique présent, qui fut étalé avec beaucoup d'ostentation; mais on eut bientôt occasion de reconnaître que c'était un nouvel artifice pour engager les Espagnols à s'observer moins dans leur marche, et pour les faire tomber dans une embuscade qui était déjà dressée.

On partit de Cholula après y être resté quatorze jours. Un cacique avait averti Cortez qu'il était menacé de quelque danger à la descente des montagnes, et que, depuis plusieurs jours, on y avait vu les Mexicains boucher avec des pierres et des troncs d'arbres le chemin qui conduit à la province de Chalco, tandis que d'autres avaient aplani l'entrée d'une route voisine. On parvint avec beaucoup de fatigue au sommet de la montagne, parce qu'il tombait de la neige, avec un vent furieux. Il s'y présenta deux chemins à peu de distance l'un de l'autre, et Cortez n'eut pas de peine à les reconnaître aux marques que le cacique lui avait données. Malgré l'émotion qu'il ressentit en vérifiant cette nouvelle trahison, il demanda tranquillement aux ambassadeurs mexicains, qui marchaient près de lui, dans quelle vue on avait fait des changemens aux deux chemins. Ils répondirent que, pour la commodité de sa marche, ils avaient fait aplanir le plus aisé et boucher l'autre, qui était le plus difficile. Cortez reprit avec la même tranquillité : « Vous connaissez mal, leur dit-il, les guerriers qui m'accompagnent : ce chemin que vous avez embarrassé est celui qu'ils vont suivre, par la seule raison qu'il est difficile. Dans le choix de deux partis, les Espagnols se déterminent toujours pour le moins aisé. » Alors, sans s'arrêter, il ordonna aux alliés de prendre les devants et de débarrasser le chemin en écartant les obstacles qui le couvraient, et, s'y étant engagé, il laissa les ambassadeurs dans l'admiration de son choix, qu'ils attribuèrent à une espèce de divination. Il était vrai que les Mexicains avaient dressé une embuscade au pied de la montagne; mais, se croyant découverts lorsqu'ils virent prendre aux Espagnols un chemin différent de celui qu'ils avaient préparé, ils ne pensèrent qu'à s'éloigner, comme s'ils eussent été poursuivis par une armée victorieuse. Cortez descendit librement dans la plaine.

Cependant Montézuma, désespéré du mauvais succès de ses artifices, demeurait dans

ses irrésolutions, sans oser faire usage de ses forces. Il se réduisait à consulter ses dieux, en faisant ruisseler le sang humain sur leurs autels. Mais il ne trouvait rien qui n'augmentât son trouble. Les réponses de ses prêtres se contredisaient sans cesse. Enfin, lorsqu'il eut appris que les Espagnols étaient dans la province de Chalco, et que son dernier stratagème n'avait tourné qu'à sa confusion, il assembla tous ses magiciens et ses devins, et, dans la confiance qu'il avait à leur art, il leur donna ordre d'aller au-devant des Espagnols pour les mettre en fuite, ou les endormir par la force de leurs charmes.

L'armée espagnole ne continuait pas moins sa marche; elle arriva le jour suivant dans un village, à deux lieues du pied des montagnes. Le cacique, en présentant des vivres à Cortez, se plaignit amèrement de la tyrannie de Montézuma. On fit quatre lieues le jour suivant, au travers d'un pays fort agréable, pour aller passer la nuit dans le bourg d'Amameca, situé sur le bord du grand lac de Mexico. Il y eut dans ce lieu un si grand concours de Mexicains, la plupart armés, que les Espagnols en conçurent de l'inquiétude. Cortez fit faire quelques décharges de l'artillerie et des arquebuses. Il donna ordre que les chevaux fussent présentés à cette multitude de curieux, et maniés avec assez d'action pour leur inspirer de l'effroi, tandis que ses plus fidèles interprètes affectaient de répandre que ce bruit et ces terribles animaux annonçaient quelque chose de sinistre. Tous les Mexicains effrayés s'éloignèrent aussitôt du camp, sans qu'on pût juger quel dessein les avait amenés. Mais il resta quelque soupçon au général qu'ils étaient venus pour l'attaquer.

Lorsqu'il était prêt à se remettre en marche, quelques seigneurs mexicains vinrent lui donner avis que Cacumatzin, neveu de Montézuma et prince de Tezcuco, s'approchait avec une suite nombreuse pour le visiter au nom de l'empereur. En effet, ce prince arriva bientôt, porté sur les épaules de plusieurs hommes dans une espèce de chaise, dont le principal ornement était une multitude de plumes fort bien assorties. C'était un jeune homme d'environ vingt-cinq ans, et d'une figure agréable. Aussitôt qu'il fut descendu, quelques gens de sa suite s'empressèrent de nettoyer devant lui le terrain sur lequel il devait marcher. Cortez le reçut à la porte de son logement avec toute la pompe dont il avait soin de s'environner. Après les premières civilités, le prince témoigna la satisfaction qu'il ressentait de voir un homme si célèbre; mais, revenant aux difficultés qui ne permettaient pas de recevoir les Espagnols dans la capitale de l'empire, il feignit que la disette avait été fort grande cette année, et que les habitans ne souffriraient pas volontiers une armée étrangère dans le sein de leur ville, lorsqu'ils manquaient eux-mêmes de ce qui était nécessaire à leur subsistance. Cortez répéta ce qu'il avait dit plusieurs fois de la grandeur de son maître, et des importantes raisons qui lui faisaient désirer de voir l'empereur du Mexique. A l'égard de la stérilité du pays, il assura que les Espagnols, accoutumés à la fatigue et supérieurs aux infirmités communes, n'avaient pas besoin de beaucoup d'alimens pour conserver leurs forces. Le prince mexicain, n'ayant rien à répliquer, accepta quelques présens que Cortez lui fit offrir, et prit le parti d'accompagner l'armée jusqu'à Tezcuco.

Cette ville était alors une des plus grandes de l'empire; elle le disputait à la capitale même, sur laquelle on lui donnait d'ailleurs l'avantage de l'ancienneté. Ses maisons s'étendaient sur les bords du grand lac, dans une belle situation, à l'entrée de la chaussée principale qui conduisait à Mexico. Cortez passa sur cette chaussée sans s'arrêter à Tezcuco, pour se rendre le soir à Istacpalapa, d'où il se proposait de faire le jour suivant son entrée dans Mexico. La chaussée, qui avait dans ce lieu environ vingt pieds de largeur, était composée de pierres liées avec de la chaux, et bordée par intervalles de quelques ouvrages. On avait des deux côtés la vue d'une grande partie du lac, sur lequel on découvrait plusieurs autres chaussées, qui se croisaient diversement, et quantité de bourgades embellies de tours, d'arbres et de jardins, qui paraissaient nager dans l'eau, et comme hors de leur élément. Les Espagnols arrivèrent, entre Tezcuco et Istacpalapa, dans un bourg d'environ deux mille maisons, nommé Quittavaca, auquel ils donnèrent alors le nom de Vénézuéla, ou petite Venise, parce qu'il

était réellement bâti dans l'eau. Le cacique étant venu au-devant d'eux, les pressa si vivement de passer la nuit dans son domaine, que Cortez, augurant bien de ces témoignages d'affection, lui accorda ce qu'il désirait. Il trouva des logemens commodes pour toute son armée; et les habitans, dont la politesse semblait annoncer le voisinage de la cour, lui fournirent des provisions en abondance. Il ne s'était pas trompé dans l'opinion qu'il avait eue des motifs du cacique: ce seigneur lui confia ses chagrins, et l'envie qu'il avait de secouer un joug insupportable. Il peignit l'empereur comme un tyran; et, pour l'animer dans son entreprise, il lui donna toutes les instructions qu'il aurait pu attendre du plus fidèle ami de l'Espagne. Cortez apprit que le reste de la chaussée était plus large et mieux entretenu; qu'il n'avait rien à redouter dans tous les bourgs qui la bordaient; que la ville même d'Istacpalapa, quoique dépendante d'un parent de l'empereur, était paisible et ne s'opposerait point à son passage; que cette indifférence des Mexicains venait de l'extrême abattement de Montézuma, dont l'esprit paraissait troublé par les prodiges du Ciel, par les réponses de ses oracles, et par les merveilles qu'on lui racontait des étrangers. Enfin, le cacique l'assura qu'il trouverait la capitale prête à le recevoir, et l'empereur plus disposé à souffrir des humiliations qu'à se livrer aux emportemens de sa fierté. Ces renseignemens venaient d'autant plus à propos, qu'une partie de l'armée avait commencé à s'effrayer de tant de grands objets, qui devaient faire prendre une magnifique idée de la grandeur et de la force de l'empire.

Le lendemain, Cortez fit partir toutes ses troupes en ordre de bataille, suivant la largeur de la chaussée, qui ne pouvait contenir que huit cavaliers de front. L'armée était alors composée de quatre cent cinquante Espagnols, sans y comprendre les officiers, et de six mille Américains zampoalans et tlascalans. Elle marcha sans obstacle jusqu'aux portes d'Istacpalapa. Cette ville se faisait distinguer entre toutes les autres par la beauté de ses tours et par la hauteur de ses édifices, dont une partie était bâtie dans l'eau, et l'autre sur les bords [illegible]chaussée. On y comptait environ six mille [illegible]. Le cacique, accompagné de plusieurs autres princes, vint recevoir le général étranger, et chacun se fit connaître par son nom et sa dignité. Les présens qu'il reçut à l'entrée de la ville montèrent à deux mille marcs d'or. Tous les Espagnols furent logés dans le palais même du cacique, et les Américains de l'armée dans les portiques et les cours. Cortez eut un appartement de plusieurs salles fort ornées, dont le plafond était de cèdre et les tapisseries de coton, avec des figures et des compartimens de plusieurs couleurs. Il admira dans la ville quantité de fontaines d'eau douce, qui venait des montagnes voisines par des canaux, qui servaient ensuite à la répandre dans plusieurs jardins fort bien cultivés. Celui du cacique était d'une beauté singulière: on y voyait nombre d'arbres fruitiers qui formaient de larges allées, et des parterres divisés par de fort beaux treillages, qui offraient une variété admirable d'herbes odoriférantes et de fleurs. Le centre était un étang carré d'eau douce et fort pure, qui n'avait pas moins de quatre cents pas sur chaque face, et dont les bords étaient revêtus d'un mélange de brique et de pierre, avec des degrés de chaque côté pour descendre jusqu'au fond du bassin. On y nourrissait toutes sortes de poissons et d'oiseaux de rivière. Cet ouvrage, que les Espagnols jugèrent digne de l'Europe, et qui n'était que l'entreprise d'un sujet de l'empire du Mexique, augmenta l'opinion qu'ils avaient des richesses et de la grandeur du souverain.

Il ne restait que deux lieues de chaussée jusqu'à la capitale. Cortez, résolu d'y faire son entrée le jour d'après, donna ordre que l'armée fût prête à la pointe du jour. La nuit se pass[a] tranquillement, et le lendemain on continua l[a] marche dans l'ordre établi, en laissant de côt[é] la ville de Magiscatzingo, fondée aussi dan[s] l'eau; et celle de Cuyoacan sur le bord de l[a] chaussée, outre quantité de grosses bourgade[s] qu'on découvrait sur le lac. Enfin, on eut [la] vue de la grande ville de Mexico, qui se faisa[it] reconnaître pour la capitale de l'empire à [la] hauteur et à la magnificence de ses bâtimen[s]. Un corps de plus de quatre mille homme[s], qui paraissait composé de la noblesse et d[es] officiers de la ville, vint ici au-devant du g[é]néral; et, quoique leurs complimens ne fusse[nt] qu'une simple révérence que chacun faisait

passant à la file devant la tête de l'armée, cette cérémonie l'arrêta long-temps.

Mexico était défendu de ce côté-là par un boulevard de pierre qui le couvrait dans toute la largeur de la chaussée, et dont la porte donnait sur un autre bout de chaussée, terminée par un pont-levis, après lequel on trouvait une seconde fortification, qui faisait proprement l'entrée de la ville. Aussitôt que la noblesse mexicaine eut passé le pont, elle se rangea des deux côtés pour laisser l'entrée libre, et les Espagnols découvrirent alors une fort grande rue, dont toutes les maisons étaient bâties sur le même modèle, avec des terrasses et des balcons, qui parurent chargés d'une multitude infinie d'habitans. Il ne s'en présentait pas un dans la rue; mais Cortez fut averti qu'on la tenait dégagée par l'ordre exprès de l'empereur, qui voulait venir le recevoir lui-même à la tête des seigneurs de sa cour, pour honorer son arrivée par une distinction sans exemple.

En effet, on découvrit bientôt la première partie du cortége de ce monarque, composée de deux cents officiers de la maison impériale, tous en habit de cérémonie, avec de grands panaches, marchant deux à deux et les yeux baissés. En arrivant à la tête de l'armée, ils se rangèrent le long des murs, pour laisser voir dans l'éloignement une autre troupe plus nombreuse et plus richement vêtue, au milieu de laquelle Montézuma était élevé sur les épaules de ses favoris, dans une litière d'or bruni, dont l'éclat perçait au travers de quantité de belles plumes. Quatre des principaux seigneurs de l'empire marchaient autour de lui, et soutenaient au-dessus de sa tête un dais de plumes vertes tissues avec tant d'art, qu'elles formaient une espèce de toile mêlée de quelques figures en argent. Trois des principaux magistrats le précédaient, armés chacun d'une verge d'or qu'ils levaient par intervalles, pour avertir que l'empereur approchait. A ce signal, tout le peuple, dont les maisons étaient couvertes, se prosternait; lever les yeux dans cette occasion était un crime. Cortez descendit de cheval à quelque distance de Montézuma, et ce prince mit en même temps pied à terre. Quelques officiers étendirent aussitôt des tapis dans l'intervalle.

L'empereur s'avança lentement avec beaucoup de gravité, les deux mains appuyées sur les bras des princes d'Istacpalapa et de Tezcuco, ses neveux; il fit ainsi quelques pas vers Cortez. Son âge paraissait d'environ quarante ans; il avait la taille de hauteur moyenne, mais plus dégagée que robuste, le nez aquilin, et le teint moins basané que le commun des Américains; ses cheveux descendaient jusqu'au dessous des oreilles; ses yeux étaient fort vifs, et toute sa personne avait un air de majesté, dans lequel on remarquait néanmoins quelque chose de composé. Sa parure était un manteau de coton très-fin, attaché simplement sur ses épaules, assez long pour lui couvrir la plus grande partie du corps, et bordé d'une frange d'or qui traînait jusqu'à terre; les joyaux d'or, les perles et les pierres précieuses dont il était couvert, semblaient plutôt un fardeau qu'un ornement. Sa couronne était une espèce de mitre d'or qui se terminait en pointe par-devant, et dont l'autre partie, moins pointue, se recourbait vers le derrière de la tête. Il portait des souliers d'or massif; plusieurs courroies, qui étaient serrées par des boucles de même métal, et qui remontaient en se croisant jusqu'au milieu de la jambe, représentaient assez bien l'ancienne chaussure des Romains.

Cortez s'avança, de son côté, d'un air noble, mais à plus grands pas, et fit une profonde révérence, que le monarque du Mexique rendit en baissant la main jusqu'à terre, suivant l'usage commun de sa nation, et la portant ensuite à ses lèvres. Cette civilité, qu'on n'avait jamais vu pratiquer aux empereurs mexicains, parut encore plus étonnante dans Montézuma, qui saluait à peine les dieux d'un signe de tête, et dont on connaissait l'orgueil. Une déférence de cette nature, jointe à la démarche qu'il faisait en sortant pour recevoir le général étranger, fit sur l'esprit des peuples une impression d'autant plus avantageuse à Cortez, que, révérant tous les décrets de leurs empereurs avec une soumission aveugle, ils se persuadèrent que Montézuma n'avait pu s'abaisser à ce point sans de puissantes raisons, dont ils devaient respecter la justice et la force. Cortez portait sur ses armes une chaîne d'émail, chargée de pierres fausses, mais d'un très-grand éclat, qui représentaient des diamans et des émerau-

des, et son dessein avait toujours été d'en faire le présent de sa première audience; mais, se trouvant si proche de l'empereur, il prit cette occasion pour la lui mettre au cou. Les deux princes qui soutenaient ce monarque s'efforcèrent en vain de l'arrêter, en lui faisant connaître que cette politesse était trop libre; Montézuma blâma leur scrupule, et parut si satisfait du présent, qu'il le regarda quelque temps avec admiration; et voulant s'acquitter sur-le-champ par une action éclatante, il se fit apporter un collier qui passait pour la plus riche pièce de son trésor, et le mit aussi au cou de Cortez: c'était un grand nombre de coquilles fines et fort précieuses dans cette partie du Nouveau-Monde, à chacune desquelles pendaient de chaque côté quatre écrevisses d'or. Cette nouvelle faveur fit monter au comble l'étonnement des Mexicains. Les complimens furent courts dans cette première entrevue. Montézuma donna ordre à l'un des deux princes, ses neveux, d'accompagner Cortez jusqu'au logement qui lui était destiné; et, continuant de s'appuyer sur le bras de l'autre, il remonta dans sa litière pour se retirer avec la même pompe. Tous les historiens rapportent l'entrée des Espagnols dans la capitale du Mexique au huitième jour de novembre 1519.

Ils font une brillante description du logement qu'on avait préparé pour Cortez; il égalait en grandeur le premier des palais impériaux. On l'aurait pris pour une forteresse, par la force et l'épaisseur de ses murs, qui étaient flanqués par intervalles de tours et de parapets. L'armée trouva facilement à s'y loger, et le premier soin du général fut d'en reconnaître toutes les parties, pour y placer des corps-de-garde, et pour y poster son artillerie. Quelques salles destinées aux officiers étaient tendues de tapisseries de coton, principale étoffe du pays, mais d'un prix fort différent, suivant la variété des couleurs et la délicatesse du travail. Les chaises étaient de bois et d'une seule pièce, variées néanmoins par l'industrie des ouvriers. Les lits n'étaient composés que d'une natte étendue et d'une autre roulée, qui en faisait le chevet; mais ils étaient environnés fort proprement de courtines, suspendues en forme de pavillon. Dans un pays où l'on ne connaissait point encore les recherches de la volupté, les princes n'avaient point de lits plus délicats.

Le soir du même jour, Montézuma, suivi d'un grand cortége, se rendit au quartier des Espagnols et fit avertir Cortez, qui alla le recevoir dans la première cour, d'où il le conduisit jusqu'à son appartement. L'empereur s'y assit d'un air familier, et fit approcher un siége pour Cortez: ses officiers se rangèrent le long des murs, et les Castillans se mirent dans la même situation. Marina fut appelée pour servir d'interprète, le général se disposait à s'expliquer le premier; mais l'empereur témoigna qu'il voulait parler avant lui. Son discours, s'il fut tel que les historiens le rapportent, n'est ni sans art, ni sans noblesse; mais de pareils monumens, toujours embellis à plaisir par ceux qui les recueillent long-temps après, doivent paraître un peu suspects. L'on n'en peut guère admettre avec quelque confiance que les idées principales. Montézuma pria Cortez de ne point s'en rapporter à la renommée qui avait à la fois exagéré les richesses de son empire et noirci son gouvernement. Il avait lui-même, disait-il, rejeté les récits fabuleux qu'on lui avait faits de la puissance et de la méchanceté des Espagnols; et comme il ne croyait pas à leur divinité, il ne croyait pas non plus à tout le mal qu'on disait d'eux. Il ajouta, soit crédulité, soit adresse à déguiser la honte de ses soumissions, qu'il savait bien que le grand monarque qui avait envoyé Cortez descendait de Quézalcoatl, fondateur de l'empire du Mexique; que, suivant une tradition reçue, ce Quézalcoatl était sorti de son pays pour aller conquérir de nouvelles terres vers l'orient; mais qu'il avait promis que ses descendans reviendraient réformer les lois et les mœurs du Mexique.

La réponse de Cortez roula sur deux objets, l'alliance offerte par Charles-Quint, et l'établissement du christianisme. Sur le premier de ces articles, l'empereur parut disposé à consentir à tout; mais lorsqu'il entendit parler mal de ses dieux, il eut peine à se contenir jusqu'à la fin. Il se leva pour déclarer, d'un air ému, qu'il recevrait avec beaucoup de reconnaissance les offres d'alliance et d'amitié qu'on lui faisait de la part d'un grand prince; mais qu'il croyait que tous les dieux étaient bons, et que celui des Espagnols pouvait être tel qu'on le re-

présentait, sans faire tort aux siens. Ensuite il exhorta Cortez à se reposer dans un palais dont il pouvait se regarder comme le maître ; et, s'étant fait apporter de riches présens qu'il le pria d'accepter, et dont il distribua quelques-uns aux officiers espagnols qui assistaient à l'audience, il se retira.

Le jour suivant, Cortez lui fit demander audience dans le palais impérial, et l'obtint avec tant de facilité, que les seigneurs mexicains qui devaient l'accompagner arrivèrent avec la réponse. C'étaient les maîtres des cérémonies de l'empire. Le général se fit suivre de quatre capitaines, Alvarado, Sandoval, Vélasquez de Léon, et Ordaz, avec six de ses plus braves soldats, entre lesquels était Bernard Diaz, qui commençait à recueillir tout ce qui se passait sous ses yeux pour en composer son histoire. Les rues se trouvèrent remplies d'une multitude infinie de peuple, à qui l'on entendait souvent répéter, entre leurs acclamations, le nom de Teules, qui signifie, dans leur langue, dieux, ou gens descendus du Ciel. Les Espagnols découvrirent de fort loin le palais de Montézuma, et furent frappés de sa magnificence. On y entrait par trente portes, qui répondaient au même nombre de rues ; et la principale face, qui donnait sur une place fort spacieuse, dont elle occupait tout un côté, était bâtie de jaspe noir, rouge et bleu. On remarquait sur la principale porte un grand écusson chargé des armes de Montézuma. En approchant de cette porte, les officiers mexicains qui accompagnaient le général s'avancèrent près de lui, et formèrent une double ligne de manière à ne passer que deux à deux. Après avoir traversé trois vestibules incrustés de jaspe, ils arrivèrent à l'appartement de l'empereur, dont Cortez admira la grandeur et les ornemens. Les planchers étaient couverts de nattes d'un travail fort délicat et varié. Les tentures de coton, dont les murs étaient revêtus, formaient une tapisserie brillante par l'éclat de leurs couleurs et la beauté des figures. Les lambris étaient composés d'un mélange de cyprès, de cèdre et d'autres bois odoriférans, avec des feuillages et des festons en relief. Les Mexicains, sans avoir l'usage des clous, ni des chevilles, ne laissaient pas de faire de très-grands lambris, qui devaient leur solidité à l'art avec lequel toutes les pièces se soutenaient mutuellement. Chaque salon de l'appartement impérial offrait un grand nombre d'officiers de divers rangs, qui exerçaient différentes fonctions. Les premiers ministres attendaient Cortez à la porte de l'anti-chambre. Ils le reçurent avec beaucoup de civilités; après quoi ils prirent un moment pour se revêtir d'habits simples, au lieu de riches manteaux et de sandales dorées avec lesquels ils avaient paru d'abord. Mais quoique l'usage de la cour mexicaine ne permît point de se présenter devant l'empereur avec un habit brillant, on ne proposa point aux Espagnols de faire le même changement à leur parure.

Ils furent introduits avec un grand silence. Montézuma était debout, et revêtu de toutes les marques de la dignité suprême. Il fit quelques pas pour aller au-devant du général, et lui mit les mains sur les épaules lorsqu'il se fut baissé pour le saluer. Ensuite, ayant jeté un regard doux et caressant sur les Espagnols du cortége, il s'assit ; et l'on donna, par son ordre, des siéges à Cortez et à tous ses gens. L'audience fut longue, et prit la forme d'une simple conversation. Montézuma fit diverses questions sur l'histoire, les productions et les usages des pays orientaux. Les explications qu'il demanda sur plusieurs difficultés firent connaître qu'il ne se livrait pas légèrement à des témoignages étrangers. Enfin, revenant à la considération que les Mexicains devaient aux descendans de leur premier roi, il s'applaudit particulièrement de voir accomplir sous son règne une prophétie qui s'était conservée depuis tant de siècles. Cortez fit tourner adroitement le discours sur la religion ; mais se bornant à vanter la morale du christianisme, qui venait naturellement à la suite des éclaircissemens qu'il avait donnés sur les lois de sa nation, il en prit occasion de se récrier avec beaucoup de force contre les sacrifices de sang humain, et contre le barbare usage de manger les victimes. Ses représentations durent être fort vives, puisqu'à la fin de cette première audience, Montézuma bannit de sa table les plats de chair humaine. Cependant il n'osa le défendre absolument à ses sujets; et, loin de se rendre sur l'article des sacrifices, il soutint qu'il n'y avait pas de cruauté à tuer au pied des

autels, des prisonniers de guerre qui étaient déjà condamnés à la mort.

Les jours suivans furent consacrés à visiter cette ville extraordinaire. Mexico, autrefois Tenuchiltan, était située dans une plaine environnée de hautes montagnes, d'où descendaient des ruisseaux qui formaient divers étangs et deux lacs, qui n'avaient pas moins de trente lieues de circonférence. Ils étaient séparés par une belle et large chaussée, où se trouvaient des ouvertures, d'où les eaux surabondantes du lac supérieur entraient dans le lac inférieur. Les eaux du premier étaient douces et poissonneuses; celles du second, salées, par la nature des terres qui les renfermaient, au point de fournir du sel aux habitans, par l'évaporation. C'était dans ce dernier lac que se trouvait Mexico, unie à la terre par plusieurs digues et divisée en deux parties ; l'une pour le peuple, ayant de petites maisons inégales; et l'autre pour les nobles et la cour, avec des rues droites et larges; des canaux d'une eau limpide, réfléchissant des maisons à plusieurs étages, en pierre, avec des terrasses et des tourelles; des édifices et des palais somptueux ; de vastes temples; de grandes places, servant à des marchés et aux réjouissances publiques; des fontaines, des jardins, etc. Enfin les Espagnols furent émerveillés des beautés de cette ville et de sa situation pittoresque.

Montézuma, dont leur admiration flattait l'amour-propre, voulut leur faire voir l'intérieur du plus célèbre de ses temples. Il s'y rendit en grande pompe et après avoir conféré avec les sacrificateurs sur cette visite, toutes les portes de ce superbe édifice furent ouvertes aux Espagnols. Ils trouvèrent au haut d'une pyramide, où l'on montait par plus de cent degrés, une plate-forme et des pierres pour les sacrifices, et jouirent dans cet endroit d'un coup-d'œil étendu et ravissant sur Mexico, les villes et les bourgades nombreuses bâties sur le lac. Montézuma prit soin ensuite d'expliquer aux Espagnols ce qu'il y avait selon lui de plus saint et de plus mystérieux dans ce temple; il leur montra l'usage des vases et des instrumens sacrés, il leur apprit le nom de chaque idole et le culte particulier qu'on lui rendait; mais la vue du sang et des lambeaux de chair humaine, ayant excité l'indignation de Cortez et de ses compagnons, ils ne purent s'empêcher de murmurer, malgré les recommandations de silence qu'on leur avait faites. L'empereur se tourna vers eux et dit d'un air imposant, que les Espagnols devaient au moins accorder au lieu où ils étaient le respect qui était dû à sa personne; qu'ils étaient libres de retourner à leur quartier, tandis qu'il allait demeurer dans le temple pour demander pardon à ses dieux de leur impiété et de l'excès de sa patience.

Cortez obtint pourtant de ce prince la permission de pouvoir convertir en chapelle l'une des salles de son logement, et l'on remarque qu'il assista plusieurs fois au service divin avec beaucoup de recueillement.

La discipline que Cortez faisait observer à ses troupes, répondant à l'idée qu'il avait donnée des principes de sa religion et des motifs de son ambassade, il voyait avec joie que la vénération des Mexicains croissait pour le nom espagnol. L'empereur lui rendait de fréquentes visites dans lesquelles il ne se lassait point d'admirer tout ce qui venait d'Espagne, et ne mettait point de bornes à ses présens. Les nobles s'efforçaient, à son exemple, de s'attirer l'estime et l'amitié de leurs hôtes par des soins et des services qui approchaient de la soumission; et le peuple pliait les genoux devant le moindre soldat espagnol. Enfin, le quartier des étrangers était respecté comme un temple, et l'armée s'y était déjà rétablie de ses fatigues, dans l'abondance de toutes sortes de provisions, lorsque deux Zampoalans, déguisés en Mexicains, arrivèrent dans la ville par des chemins détournés, et rendirent au général une lettre du conseil de Vera-Cruz qui troubla cette agréable situation.

Escalante, commandant de la nouvelle colonie, n'avait pensé qu'à fortifier la place et à se conserver les amis que Cortez lui avait laissés. Sa tranquillité ne reçut aucune atteinte des peuples du pays; mais un général de Montézuma, nommé Qualpopoca, étant entré dans la province avec une armée considérable pour châtier quelquelques alliés des Espagnols qui s'étaient dispensés de payer à l'empereur le tribut ordinaire, Escalante tenta les voies de la négociation; mais la réponse du général ayant été injurieuse, et le conseil espagnol ne pouvant dissimuler cet outrage, Escalante forma un

corps de montagnards qui fuyaient les violences des Mexicains, et se mit à leur tête avec quarante Espagnols et deux pièces d'artillerie. Qualpopoca vint au-devant de lui en fort bon ordre: le combat fut engagé, et les Espagnols remportèrent une victoire éclatante; mais elle leur coûta la perte de leur commandant et de sept de leurs plus braves soldats, qui moururent, quelques jours après, de leurs blessures. Un d'entre eux, nommé d'Arguello, homme d'une taille et d'une force extraordinaires, ayant été mortellement blessé à quelque distance de ses compagnons, fut enlevé par les vaincus avec la même promptitude qu'ils mettaient à retirer leurs propres morts : circonstance particulière aux mœurs de ces peuples, et dont Cortez, dans la suite, sut tirer un grand avantage.

Le conseil de Vera-Cruz lui rendait compte de tous ces événemens, en reconnaissant que la victoire même laissait des suites fâcheuses à redouter, et lui demandait, avec ses ordres, un successeur pour Escalante. Un contre-temps si cruel et si peu attendu le jeta dans une affliction qu'il ne put déguiser à ses officiers : il les assembla tous ; et, n'osant se fier aux premières délibérations, il les pria de prendre quelque temps, comme il leur avoua qu'il en avait besoin lui-même, pour réfléchir sur le fond de cet incident. Il leur recommanda le secret, dans la crainte que le soldat ne prît trop vivement l'alarme. Avant la fin de la nuit, il se fit amener secrètement les Américains les plus habiles et les plus affectionnés qu'il eût à sa suite : il apprit d'eux que, peu de jours auparavant, on avait apporté à Montézuma la tête d'un Espagnol, et que ce prince, après en avoir admiré la grosseur et la fierté des traits (détails qui convenaient à celle d'Arguello), avait recommandé qu'elle fût cachée soigneusement. Cortez fut d'autant plus frappé de ce dernier récit, qu'il y crut trouver une preuve certaine que Montézuma était entré, par son approbation ou par ses ordres, dans l'entreprise de son général.

A la pointe du jour, il fit appeler tous ses capitaines avec quelques-uns des principaux soldats auxquels leur mérite ou leur expérience avait fait donner entrée au conseil. On proposa diverses ouvertures, mais Cortez démontra la nécessité de tenter quelque chose de grand, qui fût capable de faire une profonde impression sur l'esprit des Mexicains, et de leur inspirer autant de respect que de crainte. Enfin il proposa, comme le seul parti dans lequel il vît de la sûreté, ou comme le seul du moins dont on pût espérer une composition qui convînt à la dignité du nom espagnol, de se saisir de la personne de l'empereur et de le retenir dans le quartier, en donnant pour prétexte la mort d'Arguello dont il avait eu connaissance, et la perfidie avec laquelle son général avait violé la paix.

L'histoire n'a pas d'autre exemple d'une audace de cette nature. Mais Cortez se voyait également perdu, soit par une retraite qui lui ôtait sa réputation, soit en se maintenant dans son poste sans tenter quelque action extraordinaire. Pour ne pas causer d'alarme aux Mexicains, il choisit l'heure à laquelle il rendait sa visite ordinaire à l'empereur. Il donna ordre que toute l'armée prît les armes dans le quartier, que les chevaux fussent sellés, et que tous ces mouvemens se fissent sans bruit et sans affectation. Ensuite, ayant fait occuper par quelques brigades l'entrée des principales rues qui conduisaient au palais, il s'y rendit, accompagné d'Alvarado, de Sandoval, de Vélasquez de Léon, de Lugo et d'Avila, avec une escorte de trente soldats choisis. On ne fut pas surpris de les voir entrer avec leurs armes, parce qu'ils avaient pris l'habitude de les porter comme un ornement militaire. Montézuma les reçut sans défiance, et les officiers se retirèrent dans un autre appartement, suivant l'usage qu'il avait lui-même établi. Les interprètes s'étant approchés, Cortez prit un air chagrin, et commença son discours par des plaintes. Il peignit vivement l'insolence de Qualpopoca, qui avait attaqué les Espagnols de Vera-Cruz, au mépris de la paix et de la protection de l'empereur, sur laquelle ils devaient se reposer. Il traita comme le plus noir et le plus infâme de tous les crimes le massacre d'un de ses soldats, qui avait été tué de sang-froid par les Mexicains, pour venger apparemment la honte de leur défaite; et, s'échauffant par degrés, il donna des noms encore plus odieux à Qualpopoca et à ses capitaines, pour avoir osé publier qu'ils avaient commis cet attentat par l'ordre de l'empereur. Mais il ajouta que, loin d'avoir prêté l'oreille à cette

indigne supposition, il l'avait regardée comme un autre crime, qui blessait l'honneur de sa majesté. Montézuma parut interdit, et, changeant de couleur, il se hâta de protester que ces ordres n'étaient pas venus de lui. Cortez répondit qu'il en était convaincu; mais que les soldats espagnols ne se le persuaderaient pas si facilement; et que les sujets de l'empire ne cesseraient pas d'en croire le récit du général, si cette calomnie n'était effacée par un désaveu public; que, dans cette vue, il venait proposer à sa majesté de se rendre sans bruit, et comme de son propre mouvement, au quartier des Espagnols, pour y passer quelque temps avec ses amis; qu'une si généreuse confiance n'apaiserait pas seulement le chagrin du puissant monarque qui les avait envoyés à sa cour et le soupçon des soldats, mais qu'elle tournerait à son honneur en effaçant une tache qui le ternissait; qu'il lui donnait sa parole, au nom du plus grand prince de la terre, qu'il serait traité entre les Espagnols avec tout le respect qui lui était dû, et qu'ils n'avaient pas d'autre dessein que de s'assurer de sa volonté, pour lui rendre leurs services avec plus d'obéissance et de vénération.

Cortez se tut, et Montézuma, frappé d'une si étrange proposition, demeura comme immobile de colère et de surprise. Ce silence ayant duré quelques momens, Cortez, qui ne voulait employer la force qu'après avoir perdu l'espoir de réussir par l'adresse et la douceur, continua de lui représenter que le logement qu'il avait donné aux Espagnols était un de ses palais où il leur avait fait souvent l'honneur de les visiter, et que ses sujets ne s'étonneraient pas de l'y voir passer quelques jours, surtout pour se laver d'une imputation qui faisait tort à sa gloire. Enfin le fier monarque perdit patience; et, ne dissimulant pas même qu'il pénétrait le motif de cette demande, il répondit d'un air assez brusque qu'un empereur du Mexique n'était pas fait pour la prison, et que, quand il serait capable de s'abaisser jusqu'à ce point, ses sujets ne manqueraient pas de s'y opposer. Alors Cortez, prenant un ton plus ferme, lui déclara que, s'il cédait de bonne grâce, sans obliger les Espagnols de perdre le respect qu'ils avaient pour lui, il s'embarrassait fort peu de la résistance de ses sujets, contre lesquels il pourrait employer toute la valeur de ses soldats, sans que l'amitié qu'il voulait entretenir avec lui en reçût la moindre diminution. Cette dispute dura long-temps. Cortez se flattait toujours de l'emporter par un mélange de respect et de hauteur. Montézuma, qui commençait à découvrir le péril où il était, se jeta sur diverses propositions. Il offrit de faire arrêter Qualpopoca et tous les officiers, pour les livrer entre les mains de Cortez : il voulait donner ses deux fils en otage; il répétait avec une vive agitation qu'on ne devait pas craindre qu'il prît la fuite, et qu'il allât se cacher dans les montagnes. Cortez refusait toutes les offres; l'empereur ne se rendait point. Cependant il s'était passé trois heures, et les officiers espagnols commençaient à s'alarmer d'un si long délai. Vélasquez de Léon dit hautement, dans son impatience, que les discours étaient inutiles, et qu'il fallait s'en saisir ou le poignarder. Montézuma voulut savoir de Marina ce qu'on disait avec tant d'emportement. Cette habile interprète saisit l'occasion pour l'embarrasser par de nouvelles alarmes; et, feignant de craindre d'être entendue des Espagnols, elle lui répondit qu'il était en danger s'il résistait à des gens dont il connaissait la résolution, et qui étaient assistés d'un secours extraordinaire du Ciel; qu'étant née dans son empire, elle n'avait en vue que ses intérets; que, s'il consentait sur-le-champ à suivre le général étranger, elle lui garantissait qu'il serait traité avec tous les égards dus à son rang; mais que, s'il s'obstinait à résister, elle ne répondait pas de sa vie. Ce discours triompha de sa fierté. Il se leva brusquement pour déclarer à Cortez qu'il se fiait à lui, qu'il était prêt à passer dans son quartier, et que c'était la volonté des dieux du Mexique, puisqu'ils permettaient que les persuasions des Espagnols l'emportassent sur toutes ses difficultés. Il appela aussitôt ses officiers domestiques, pour leur ordonner de préparer sa litière. Il nomma ceux qui devaient l'accompagner, après leur avoir dit que, par des raisons d'état qu'il avait concertées avec ses dieux, il avait résolu d'aller passer quelques jours dans le palais de son père. Ses ministres, qu'il fit appeler aussi, reçurent ordre de communiquer sa résolution au peuple. Il ajouta qu'il l'avait formée volontairement et pour le bien de l'empire. D'un autre côté, chargeant un capitaine de ses

gardes d'aller se saisir de Qualpopoca et de tous les chefs de l'armée, il lui remit, pour la sûreté de sa commission, un sceau qu'il portait attaché au bras droit. En donnant publiquement tous ces ordres, il priait Marina de les expliquer aux Espagnols, dans la crainte de fausses interprétations et de s'exposer à quelque violence.

Il sortit de son palais avec une suite assez nombreuse: les Espagnols étaient autour de sa litière et le gardaient sous prétexte de l'escorter. Le bruit s'étant répandu dans toute la ville que les étrangers enlevaient l'empereur, on vit aussitôt les rues pleines d'un peuple qui poussait de grands cris, avec l'apparence d'un soulèvement général. Les uns se jetaient à terre, d'autres témoignaient leur affliction par leurs larmes. L'empereur prit un air gai et tranquille qui apaisa ce tumulte, surtout lorsque ayant fait signe de la main, il eut déclaré que, loin d'être prisonnier, il allait passer quelques jours avec les étrangers, pour se divertir avec eux. En arrivant au quartier des Espagnols, il fit écarter la foule qui n'avait pas cessé de le suivre, avec ordre à ses ministres de défendre les assemblées tumultueuses, sous peine de mort. Il fit beaucoup de caresses aux soldats espagnols, qui vinrent le recevoir avec les plus grandes marques de respect. Il choisit l'appartement qu'il voulait occuper. On mit à la vérité des corps-de-garde à toutes les avenues; on doubla ceux du quartier; on plaça des sentinelles dans les rues; aucune précaution ne fut oubliée. Mais les portes demeurèrent ouvertes pour les officiers de l'empereur, que l'on connaissait tous, et pour les seigneurs mexicains, qui venaient lui faire leur cour, avec cette réserve que, sous prétexte d'éviter la confusion, on n'en admettait qu'un certain nombre, à mesure que les autres étaient congédiés. Dès le premier jour, Cortez rendit une visite au monarque, après lui avoir fait demander audience, avec les mêmes cérémonies qu'il avait toujours observées. Il le remercia d'avoir honoré cette maison de sa présence, comme si son séjour y eût été libre; et ce prince affecta de paraître aussi content que si les Espagnols n'eussent pas été témoins de sa résistance. Il leur distribua de sa main quantité de présens qu'il se fit apporter dans cette vue; et loin de découvrir à ses ministres le secret de sa prison, il s'efforça de dissiper toutes leurs défiances, pour conserver du moins la dignité de son rang dans l'opinion des Mexicains. Il donnait ses audiences et tenait son conseil aux mêmes heures. Les affaires de l'état n'étaient pas plus négligées; et, ce qui surprenait les Espagnols mêmes, chaque jour semblait augmenter pour eux sa confiance.

On apportait du palais impérial tout ce qui devait être servi sur sa table. Le nombre des plats était beaucoup plus grand qu'il ne l'avait jamais été, et ceux auxquels il n'avait pas touché étaient aussitôt distribués aux soldats espagnols; il connaissait tous les officiers par leurs noms, et l'on remarqua qu'il avait même étudié la différence de leur génie et de leurs inclinations. La familiarité dans laquelle il vivait avec eux leur fit croire à la fin qu'il avait oublié ses ressentimens, ou que les témoignages continuels qu'il recevait de leur respect et de leur affection l'avaient persuadé qu'ils n'avaient en vue que sa gloire et la justice.

Il avait toujours de la musique pendant son repas, ou bien les plaisanteries de quelques hommes contrefaits, ses bouffons d'office, le divertissaient. Il montrait beaucoup de plaisir à les entendre, et prétendait qu'à travers leurs folies ils disaient fréquemment de grandes vérités. Quand son dîner était fini, on lui donnait du tabac mêlé d'ambre liquide, dans une grande pipe magnifiquement garnie, et il s'endormait en fumant. Souvent il assistait à des fêtes qu'il ordonnait, tant pour plaire aux Espagnols qu'à ses sujets, inquiets de sa captivité. Ces réjouissances réunissaient un concours considérable de Mexicains de toutes les classes, les uns parés, d'autres déguisés d'une manière étrange. La musique, le chant, les tours de force, la danse et la bonne chère se succédaient jusqu'à l'épuisement des forces de l'assemblée.

On lui accordait aussi quelquefois la liberté d'aller se promener sur le lac, et de se réjouir dans ses maisons de plaisance; mais il était toujours accompagné d'une garde espagnole et d'un grand nombre de Tlascalans qui le ramenaient dans sa prison.

Le soir il jouait avec Cortez au totoloque, espèce de jeu de quilles et de boules d'or. Montézuma distribuait son gain aux soldats espagnols, et Cortez donnait le sien aux petits officiers mexicains. Alvarado marquait ordinairement et favorisait son général. L'empereur,

qui s'en aperçut fort bien, le raillait agréablement de compter mal, et ne laissait pas de l'engager chaque fois à prendre la même peine.

Solis assure que, soit qu'il fût naturellement doux et libéral, et que la disgrâce l'eût ramené à son caractère naturel, soit qu'il se fît violence pour plaire aux Espagnols, il parvint à s'en faire aimer comme un frère : il leur donna même deux de ses filles en mariage.

Cependant le capitaine des gardes qui avait été dépêché dans la province des Totonaques, amena, chargés de chaînes, Qualpopoca et les principaux officiers. Ils s'étaient rendus sans résistance à la vue du sceau impérial. Cortez permit qu'ils fussent conduits droit à Montézuma, parce qu'il souhaitait que ce prince les obligeât de cacher qu'ils eussent agi par ses ordres. Ensuite ils lui furent amenés, et l'officier qui les conduisait lui dit de la part de l'empereur qu'il pouvait tirer d'eux la vérité, et les punir avec toute la rigueur qui convenait à leur crime. Ils confessèrent d'abord qu'ils avaient rompu la paix par une guerre injuste, et qu'ils étaient coupables du meurtre d'Arguello, sans chercher à s'excuser sur l'ordre de leur maître; mais lorsqu'on leur eut déclaré qu'ils allaient être punis rigoureusement, ils s'accordèrent tous à rejeter leur faute sur lui. Cortez refusa d'écouter leur déposition, qu'il traita d'imposture. La cause fut jugée militairement, et les coupables reçurent leur sentence, qui les condamnait à être brûlés vifs devant le palais impérial.

On délibéra aussitôt sur la forme de l'exécution. Il parut important de ne la pas différer; et dans la crainte que Montézuma ne s'aigrît, et ne voulût soutenir des malheureux dont tout le crime était d'avoir fidèlement exécuté ses ordres, Cortez forma un dessein qui surpasse tout ce qu'on a vu jusqu'à présent de plus audacieux dans ses résolutions. Il se fit apporter des fers tels qu'on les mettait aux Espagnols qui avaient mérité cette punition, et se rendit à l'appartement de l'empereur, suivi d'un soldat qui les portait à découvert, de Marina pour lui servir d'interprète, et d'un petit nombre de ses capitaines; il ne se dispensa d'aucune des révérences et des autres marques de respect qu'il rendait ordinairement à ce monarque; ensuite élevant la voix d'un ton fier, il lui déclara que son général et les autres coupables étaient condamnés à mourir, après avoir confessé leur crime; qu'ils l'en avaient chargé lui-même, en soutenant qu'ils ne l'avaient commis que par son ordre; que des indices si violens l'obligeaient de se laver par quelque mortification personnelle; qu'à la vérité les souverains n'étaient pas soumis aux peines de la justice commune, mais qu'ils devaient reconnaître une justice supérieure qui avait droit sur leurs couronnes, et à laquelle ils devaient quelque satisfaction. Alors il commanda d'un air ferme et absolu qu'on lui mît les fers, et s'étant retiré sans lui laisser le temps de répondre, il donna ordre qu'on ne lui permît aucune communication avec ses ministres.

Un traitement si honteux jeta le malheureux Montézuma dans une si profonde consternation, que la force lui manqua également pour résister et pour se plaindre. Il fut long-temps dans cet état, comme un homme absolument hors de soi. Quelques-uns de ses domestiques qui étaient présens accompagnaient sa douleur de leurs larmes, sans avoir la hardiesse de parler. Ils se jetaient à ses pieds pour soutenir le poids de ses chaînes. Ils faisaient passer entre sa chair et le fer quelques morceaux d'une étoffe déliée, dans la crainte que ses bras et ses jambes ne fussent offensés. Lorsqu'il revint de cette espèce d'égarement, il donna d'abord quelques marques de chagrin et d'impatience; mais ces mouvemens s'apaisèrent bientôt, et son malheur lui parut une disposition du Ciel, dont il attendit la fin avec assez de constance. D'un autre côté, les Espagnols pressaient l'exécution des coupables. Ils avaient reçu avis, quelques jours auparavant que, dans une maison impériale il y avait un amas de lances, d'épées, de boucliers, d'arcs et de flèches, qu'ils craignirent de voir quelque jour employés contre eux. Ils en avaient parlé à Montézuma, et ce prince leur avait répondu naturellement que c'était un ancien magasin d'armes tel que ses prédécesseurs l'avaient toujours eu pour la défense de l'empire. L'occasion leur parut favorable pour se délivrer d'un sujet d'alarme. Ils employèrent toutes ces armes à composer le bûcher dans lequel Qualpopoca et ses complices furent brûlés. Cette action eut pour témoins tous les habitans de la ville, sans qu'on entendît aucun

8



9 P. 3

bruit qui pût causer le moindre soupçon. Il semblait, dit un historien, qu'il fût tombé sur les Mexicains un étourdissement qui tenait tout à la fois de l'admiration, de la terreur et du respect. Leur surprise était extrême de voir exercer une juridiction absolue par des étrangers, et ils n'avaient pas la hardiesse de mettre en question un pouvoir qu'ils voyaient établi par la soumission de leur souverain.

Après l'exécution, Cortez se hâta de retourner à l'appartement de Montézuma, qu'il salua d'un air gai et caressant. Il lui dit qu'on venait de punir des traîtres qui avaient eu l'insolence de noircir la réputation de leur souverain; et, l'ayant félicité du courage qu'il avait eu lui-même de satisfaire à la justice du Ciel par le sacrifice de quelques heures de liberté, il lui fit ôter ses fers. Ce monarque humilié s'applaudit du retour apparent de sa grandeur avec des transports si vifs, qu'il ne cessait pas d'embrasser Cortez et de lui exprimer sa joie. Tandis qu'il s'y livrait sans mesure, le général espagnol, par un autre trait de cette politique qu'il savait transformer en générosité, donna ordre, en sa présence, qu'on levât toutes les gardes, et lui dit que la cause de sa détention ayant cessé, il était libre de se retirer dans son palais. Mais il savait que cette offre ne serait point acceptée. On avait entendu dire à Montezuma que, jusqu'au départ des Espagnols, il n'était pas de sa dignité de se séparer d'eux, parce qu'il perdrait l'estime de ses sujets s'ils pouvaient s'imaginer qu'il tînt sa liberté d'une main étrangère. C'était Marina qui lui avait inspiré ce sentiment par l'ordre même de Cortez, qui n'avait pas cessé d'employer l'adresse pour le retenir dans sa prison. Cependant, quoique ce motif conservât sur lui toute sa force, il eut honte de l'avouer; et, prenant un autre prétexte dont il crut se faire un mérite dans l'esprit des Espagnols, il répondit que leur propre intérêt ne lui permettait pas de les quitter, parce que sa noblesse et son peuple le presseraient de prendre les armes contre eux.

Dans cet intervalle, Cortez n'oublia aucune des précautions qui pouvaient établir sa propre sûreté. Ayant nommé Sandoval pour succéder à Escalante dans le gouvernement de Vera-Cruz, il se fit apporter les mâts, les voiles, la ferrure, et tous les agrès des navires qu'il avait fait couler à fond. Il ne pouvait oublier ce que les Tlascalans avaient entendu sur la facilité de rompre les chaussées et les ponts, et son dessein était de faire construire deux brigantins dans Mexico, pour se rendre maître des passages du lac. Il fit agréer cette entreprise à Montézuma, sous le prétexte de lui donner quelque idée de la marine de l'Europe. Ce prince lui fournit du bois, et les charpentiers espagnols achevèrent en peu de temps un ouvrage qui devint un nouveau sujet d'admiration pour les Mexicains. On s'en servit pour faire des promenades et des chasses, qui fournirent à Cortez l'occasion d'observer toutes les parties du lac. En même temps, il s'informait de la grandeur et des limites de l'empire, et les questions qu'il faisait sur une matière si délicate étaient amenées si habilement, que loin d'en concevoir aucun soupçon, l'empereur lui fit dessiner par ses peintres une espèce de carte qui représentait l'étendue et la situation de ses états. Dans ces explications, les provinces d'où l'on tirait l'or furent nommées, et Cortez, qui tendait par mille détours à cette importante connaissance, offrit aussitôt d'y envoyer quelques Espagnols qui entendaient parfaitement le travail des mines. Sa proposition fut acceptée, et Montézuma leur donna des guides. Umbria et Pizarre furent choisis pour une commission briguée de tous les Espagnols. Ils partirent avec quelques soldats de leur nation et une bonne escorte d'Américains. Umbria, qui revint le premier, apporta trois cents marcs d'or, et rendit témoignage que les mines du sud étaient fort abondantes. Pizarre apporta mille marcs de celles du nord.

Cependant l'empereur réfléchissant sur sa situation, il lui parut que les Espagnols faisaient un long séjour dans sa capitale. Quoiqu'il ne pût lui tomber dans l'esprit qu'un si petit nombre d'étrangers en voulussent à sa couronne, il s'apercevait de la diminution de son autorité parmi ses propres sujets. Il sentait la nécessité d'engager Cortez à presser son départ; mais sa fierté lui donnait de la répugnance pour une ouverture qui renfermait l'aveu de ses craintes. Ces incertitudes produisirent une résolution que les historiens trouvent étrange, et qui prouve seulement que, pour lui, le premier des

intérêts était d'éloigner les Espagnols. Il prit le parti de marquer une extrême impatience de se lier avec leur prince, et non-seulement de les charger de richesses qu'il les presserait de lui porter en son nom, mais de lui rendre entre leurs mains un hommage solennel en qualité de successeur de Quézalcoatl et de premier propriétaire de l'empire du Mexique. Cette proposition, qu'il trouva le moyen de leur faire assez adroitement, était en effet ce qu'il y avait de plus propre à flatter leur avarice et leur ambition. Aussi Cortez parut-il extrêmement satisfait de se voir offrir ce qu'il n'aurait osé demander. Il pénétra néanmoins l'artifice; mais, quelles que pussent être ses vues, dont il ne s'était encore ouvert à personne, il accepta les avantages qu'on lui présentait, sans renoncer au fond de son entreprise, sur lequel il remettait à s'expliquer après l'arrivée des ordres qu'il attendait d'Espagne.

La résolution de Montézuma paraîtrait incroyable, après l'opinion qu'on a dû prendre de sa puissance, et plus encore après les premières idées qu'on a données de son caractère, si l'on ne pouvait pas présumer raisonnablement que, promettant tout pour se délivrer de ses tyrans, il se proposait, après leur départ, de prendre des mesures pour s'affranchir de leur joug. Quoi qu'il en soit, on peut croire qu'au milieu de tant d'humiliations, l'orgueil d'un despote souffrait une mortelle violence. En prononçant le terme d'hommage, il s'arrêta quelques momens, et ne put retenir ses larmes. Cortez, voyant que la douleur du souverain faisait impression sur les caciques, se hâta de les rassurer, en leur déclarant que l'intention du roi son maître n'était pas d'introduire une nouvelle forme de gouvernement dans l'empire, et qu'il ne demandait que l'éclaircissement de ses droits en faveur de ses descendans; mais qu'au reste il était si éloigné du Mexique, et partagé par tant d'autres soins, qu'on ne verrait peut-être de long-temps l'effet des anciennes prédictions; mais il n'en accepta pas moins la disposition qui venait de se faire en faveur des Espagnols. Il faut convenir qu'on n'a point vu d'exemple d'un aventurier qui, sans être même avoué par son souverain, jeté pour ainsi dire au milieu d'un grand empire avec cinq cents hommes, se voit offrir par le maître de cet empire un hommage et un tribut qu'il n'avait pas même demandé.

Cette fameuse cérémonie, qui a fait le principal titre de l'Espagne pour justifier la conquête du Mexique, fut accompagnée de toutes les formalités qui pouvaient lui mériter le nom d'acte national.

Peu de jours après, Montézuma fit remettre à Cortez les riches présens qu'il tenait prêts: c'étaient quantité d'ouvrages d'or curieusement travaillés, des figures d'animaux, d'oiseaux et de poissons du même métal, etc. Cet amas de richesses monta, en or seulement, à plus de deux mille quatre-vingts marcs, que Cortez prit le parti de faire fondre en lingots de différens poids, et dont il tira le quint pour lui, après avoir levé celui du roi d'Espagne: il se crut en droit de prendre aussi les sommes pour lesquelles il se trouvait engagé dans l'île de Cuba. Le reste fut partagé entre les officiers et les soldats, en y comprenant ceux qu'on avait laissés à Vera-Cruz. Quelque soin qu'on pût apporter à mettre une juste proportion dans les parts, il était difficile d'aller au-devant de toutes les plaintes, entre des gens dont l'avarice était égale, et qui ne se rendaient point justice sur l'inégalité du mérite et des droits; mais Cortez, avec un désintéressement digne de sa grandeur d'âme, fournit de son propre fonds ce qui manquait à la satisfaction de ceux qui se croyaient maltraités.

Montézuma n'eut pas plus tôt rempli ses engagemens, qu'il fit demander le général espagnol. Celui qui fut chargé de cet ordre était u[n] soldat de Cortez, que ce prince avait pris e[n] affection, parce qu'il parlait déjà facilement l[a] langue mexicaine, et qui avait remarqué pen[-] dant la nuit précédente que plusieurs seigneu[rs] et quelques prêtres s'étaient introduits secr[è]tement dans l'appartement impérial. Cortez alarmé d'un message qui venait à la suite d'u[ne] conférence dont on lui avait fait mystère, [se] fit accompagner de douze de ses plus brav[es] soldats; il fut surpris de trouver sur le visa[ge] de l'empereur un air de sévérité qu'il n'y av[ait] jamais vu pour lui. Ses soupçons augmentère[nt] lorsqu'il se vit prendre par la main et condui[re] dans une chambre intérieure où ce prince l'ayant prié gravement de l'écouter, lui décla[ra] qu'il était temps de partir après avoir re

toutes ses dépêches ; que, les motifs ou les prétextes de son séjour ayant cessé, les Mexicains ne pourraient se persuader qu'un plus long retardement ne couvrît pas des vues dangereuses. Cortez répondit à l'empereur qu'il pensait lui-même à retourner dans sa patrie, mais qu'on n'ignorait pas qu'il avait perdu ses vaisseaux, et qu'il demandait du temps et de l'assistance pour construire une nouvelle flotte. Les ordres furent donnés pour rassembler des ouvriers sur la côte, et le départ des Espagnols fut publié. Cortez envoya ses charpentiers avec ce qui lui restait de cordages et de fer, et il ne s'entretint en public que de l'ouvrage auquel il paraissait consacrer tous ses soins ; mais il avait chargé ceux qui en avaient la conduite de faire naître des obstacles pour gagner du temps jusqu'au retour de Montéjo, qu'il avait envoyé en Espagne, et qu'il espérait de voir revenir avec un puissant secours. Pendant qu'il rapportait tout à ce grand projet, Montézuma fut averti par ses courriers qu'on avait vu paraître sur la côte dix-huit navires étrangers ; et la description qu'il reçut de cette flotte ne lui laissant aucun doute qu'elle ne fût espagnole, il fit appeler aussitôt le général pour lui déclarer, en lui montrant les peintures, que les préparatifs qu'on faisait pour son départ devenaient inutiles lorsqu'il pouvait s'embarquer sur des vaisseaux de sa nation. Cortez regarda ces tableaux avec plus d'attention que d'étonnement : quoiqu'il ne comprît rien aux caractères qui leur servaient d'explication, il crut reconnaître l'habit espagnol et la fabrique des vaisseaux de l'Europe. Son premier mouvement fut un transport de joie proportionné à la faveur qu'il recevait du Ciel, en voyant arriver une flotte si puissante, qu'il ne pouvait prendre que pour le secours qu'il attendait sous les ordres de Montéjo ; mais, dissimulant sa satisfaction, il se contenta de répondre qu'il ne tarderait point à partir si ces vaisseaux retournaient bientôt en Espagne ; et, sans être plus surpris que l'empereur eût reçu les premiers avis de leur arrivée, parce qu'il connaissait l'extrême diligence de ses courriers, il ajouta que les Espagnols qu'il avait laissés à Zampoala ne pouvant manquer de l'informer bientôt des mêmes nouvelles, on apprendrait d'eux, avec plus de certitude, la route de cette flotte, et l'on verrait s'il était nécessaire de continuer les préparatifs. Montézuma parut goûter cette réponse, et reprit toute sa confiance pour les Espagnols. Il était vrai qu'une flotte s'était approchée des côtes du Mexique ; mais il s'en fallait de beaucoup que ce fût un bonheur ni un secours pour Cortez.

La liaison des événemens oblige de reprendre ici le voyage de Montéjo et de Porto-Carréro, qu'il avait envoyés en Espagne. Ils étaient partis de Vera-Cruz le 16 de juillet de l'année précédente ; leur navigation fut heureuse jusqu'à Séville, où ils arrivèrent dans le cours du mois d'octobre de la même année ; mais par les intrigues des amis de Vélasquez, qui avait tenté de les enlever en mer, on saisit le navire et ses effets, en laissant néanmoins aux envoyés de Cortez la liberté d'en appeler à l'empereur, qui était à Barcelonne. Les deux capitaines et le pilote se hâtèrent de s'y rendre, et ne purent cependant le joindre qu'à Tordesillas. Ils furent d'autant mieux reçus que les officiers n'ayant pas osé s'emparer du riche présent qui lui était destiné, ils le lui présentèrent ; ainsi que des captifs américains qui, applaudissant eux-mêmes aux grandes actions de leurs conquérans, passèrent pour autant de preuves, qui donnaient de l'autorité à des relations incroyables. Aussi furent-elles écoutées avec toute l'admiration qu'on avait eue pour les premières découvertes des Colomb. L'empereur eut diverses conférences avec les deux capitaines et le pilote, et vraisemblablement il aurait décidé en leur faveur, s'il ne lui était survenu des affaires plus pressantes, qui le mirent dans la nécessité de partir. La requête de Cortez fut renvoyée au cardinal Adrien, et au conseil qui avait été nommé pour l'assister, avec ordre, à la vérité, de favoriser la conquête de la Nouvelle-Espagne, mais de trouver aussi des expédiens pour sauver les prétentions de Vélasquez.

Le président du conseil des Indes était toujours ce même Fonseca, alors évêque de Burgos, qui, après avoir été long-temps l'ennemi des Colomb, ne s'était pas moins prévenu contre Cortez. Son penchant déclaré pour le gouverneur de Cuba lui fit diffamer ouvertement l'expédition du Mexique et le caractère de Cortez. Enfin ses remontrances ébranlèrent

le cardinal et les ministres du conseil, jusqu'à leur faire prendre le parti de remettre la décision au retour de l'empereur. L'unique grâce qu'ils accordèrent pendant ce délai à Martin Cortez, père du conquérant, et aux envoyés, fut une médiocre provision sur les effets saisis, pour fournir à leur subsistance en Espagne. Ainsi il était de la destinée de tous ceux qui découvrirent le Nouveau-Monde d'être traversés par leur gouvernement et leurs concitoyens, et de voir punir leurs succès comme on aurait dû punir leurs crimes.

D'un autre côté, l'aumônier de Vélasquez ayant saisi la première occasion pour l'informer de l'arrivée du vaisseau de Cortez et de l'accueil favorable que ses envoyés avaient reçu à la cour, cette nouvelle, jointe au titre d'adelantade, dont le gouverneur de Cuba se voyait honoré, réveilla si vivement sa colère et ses prétentions, qu'il résolut d'équiper une puissante flotte pour ruiner Cortez et ses partisans. L'intérêt qu'il y fit prendre à tous les siens, en partageant d'avance avec eux les trésors qu'il devait tirer des régions conquises, le mit à même d'assembler en peu de temps huit cents hommes d'infanterie espagnole, quatre-vingts cavaliers, et dix ou douze pièces d'artillerie, avec une abondante provision de vivres, d'armes et de munitions. Il nomma, pour commander cette armée, Pamphile de Narvaëz, homme de mérite et fort considéré, mais trop attaché à ses opinions, qu'il soutenait avec dureté. Il lui donna la qualité de son lieutenant, en prenant lui-même celle de gouverneur de la Nouvelle-Espagne, et l'ordre secret de s'attacher particulièrement à se saisir de Cortez.

La flotte mit à la voile, et eut un vent favorable. C'était elle dont les courriers mexicains avaient porté la description à Montézuma, et que Cortez, dans la flatteuse opinion qu'il avait de sa fortune, prenait pour un secours que Montéjo lui amenait d'Espagne. Elle jeta l'ancre dans le port d'Ulua, et Narvaëz mit quelques soldats à terre pour prendre langue, et reconnaître le pays. Ils rencontrèrent deux Espagnols qui s'étaient écartés de Vera-Cruz, et qu'ils amenèrent à bord. Ces deux hommes n'ayant pu cacher ce qui se passait au Mexique et dans la colonie, Narvaëz, qu'ils flattèrent peut-être aux dépens de Cortez, se promit de traiter facilement avec Sandoval, et d'entrer dans la ville qu'il commandait, soit pour la garder au nom de Velasquez, soit pour la raser, en joignant à son armée les soldats de la garnison. Il chargea de cette négociation un ecclésiastique nommé Jean Ruitz de Guevara, homme d'esprit, mais plus emporté qu'il ne convenait à sa profession. Un notaire eut ordre de le suivre avec trois soldats, qui devaient servir de témoins.

Sandoval ne fit pas difficulté de leur faire ouvrir les portes. Guevara lui remit sa lettre de créance; et, lui ayant exposé les forces que Narvaëz conduisait, il ajouta qu'elles venaient tirer satisfaction de l'outrage que Cortez avait fait au gouverneur de Cuba, et se mettre en possession d'une conquête qui ne pouvait appartenir qu'à lui, après avoir été entreprise à ses frais et par ses ordres. Sandoval répondit, avec une émotion qu'il eut peine à cacher, que Cortez et ses compagnons étaient fidèles sujets du roi, et que, dans l'état où ils avaient mis la conquête du Mexique, ils devaient espérer, pour l'honneur et l'intérêt de l'Espagne, que Narvaëz s'unirait à eux pour terminer une si belle entreprise; mais que, s'il tentait quelque violence contre Cortez, il pouvait compter qu'ils perdraient tous la vie pour la défense de leur chef et pour la conservation de ses droits. Guevara, ne suivant que l'impétuosité de son humeur, s'emporta jusqu'aux injures. Il donna le nom de traître à Cortez, et ceux qui le reconnaissaient pour chef ne furent pas plus ménagés. Sandoval lui pardonna ses invectives; mais voyant que, sans changer de style, il ordonnait à son notaire de signifier les ordres dont il était chargé, pour faire connaître à tous les Espagnols qu'ils étaient obligés, sous peine de la vie, d'obéir à Narvaëz, il jura qu'il ferait pendre sur-le-champ celui qui aurait la hardiesse de lui signifier des ordres qui ne vinssent pas du roi même. Dans le mouvement de cette première chaleur il fit arrêter les envoyés, et il prit le parti de les faire transporter à Mexico. Des Indiens, qui furent appelés aussitôt, les mirent dans une espèce de litière, et les portèrent sur leurs épaules, escortés de quelques soldats, sous la conduite de Pierre de Solis. Sandoval informa le général, par un courrier, de l'arrivée de ses ennemis, et de la conduite

qu'il avait tenue. Après quoi, s'étant assuré de la fidélité de ses soldats, il se fortifia par le secours des Américains alliés, et par toutes les ressources du courage et de la prudence. Cortez apprit donc que non-seulement Narvaëz avait débarqué ses troupes, mais qu'il s'avançait droit à Zampoala avec son armée. Dans cette conjoncture délicate il se conduisit en homme de tête et de cœur. Appréhendant de ne pouvoir s'entendre avec Narvaëz, il avertit ses amis de Tlascala de tenir prêt un corps de dix mille guerriers, et les Espagnols qu'il avait employés à la découverte des mines, dans la province de Chinantla, reçurent ordre de disposer les caciques de cette province à lui envoyer deux mille hommes. Les prisonniers de Sandoval étant arrivés au bord du lac, et Solis ayant informé Cortez qu'il attendait ses ordres, il se hâta d'aller au-devant d'eux; mais ce fut pour leur ôter leurs fers et pour les embrasser avec beaucoup de bonté, en assurant Guevara qu'il réprimanderait Sandoval d'avoir manqué de respect pour sa personne et son caractère. Il le conduisit au quartier, après avoir recommandé à ses gens de le recevoir avec beaucoup de gaieté et de confiance. Il le rendit témoin des faveurs dont Montézuma l'honorait, et de la vénération que les princes mexicains avaient pour lui. Parmi toutes ces caresses, il lui répétait sans affectation qu'il se félicitait de l'arrivée de Narvaëz, parce qu'ayant toujours été de ses amis, il s'en promettait tous les fruits d'une heureuse intelligence. Enfin, l'ayant comblé de présens, lui et ses compagnons, ils partirent quatre jours après, également touchés de ses raisons et de ses bienfaits.

Guevara trouva Narvaëz établi dans Zampoala, où le cacique l'avait reçu comme l'ami de ses alliés, qui venait à leur secours, et dont il attendait les mêmes témoignages de confiance et d'affection; mais il reconnut bientôt dans ces nouveaux hôtes un air de fierté qui se déclara d'abord par la violence qu'on lui fit pour enlever de sa maison tout ce que Cortez y avait laissé. Guevara, aussi rempli de la grandeur et de l'opulence de Mexico que de l'accueil doux et généreux qu'il avait reçu, vint, dans le même temps, raconter ses aventures; et, s'étant expliqué avec force sur la nécessité de ne donner aucune marque de division, il ne balança point à conclure par des propositions d'accommodement. Ce langage déplut si fort à Narvaëz, qu'après l'avoir brusquement interrompu, et lui avoir dit de retourner à Mexico, si les artifices de Cortez l'avaient séduit, il le chassa de sa présence avec indignité. Dans son ressentiment, Guevara chercha d'un autre côté à se faire entendre, et releva de toute sa force les généreuses bontés de Cortez : les uns furent touchés de ses raisons, d'autres furent charmés par la vue de ses présens; et l'inclination générale était pour la paix. Ainsi, les Espagnols et les Américains commencèrent également à juger fort mal de la dureté de Narvaëz.

Barthélemi d'Olmédo, premier aumônier de Cortez, dont l'éloquence et la sagesse donnaient beaucoup d'autorité à son caractère, suivit de près Guevara. Il était chargé de proposer tous les moyens qui pouvaient conduire à l'union. Ce député ne fut pas écouté plus favorablement de Narvaëz. Cependant l'exposé de ses motifs produisit un très-bon effet sur l'esprit des officiers en faveur de Cortez. Narvaëz, transporté de colère, ne répondit que par un ordre de publier à l'heure même la guerre à feu et à sang contre Fernand Cortez, et de le déclarer traître à l'Espagne. Il promit une récompense à celui qui le prendrait vif ou qui apporterait sa tête, et sur-le-champ il donna des ordres pour la marche de l'armée.

Olmédo, épouvanté de cette violence, reprit le chemin de Mexico sans avoir demandé d'autre réponse; et les troupes mêmes de Vélasquez se refroidirent pour une cause qu'ils voyaient soutenir avec tant d'orgueil et d'indécence. Son retour avec de si fâcheuses nouvelles causa assez de chagrin à Cortez pour en faire paraître quelques traces sur son visage. Cependant il se flattait encore, sinon d'engager Narvaëz à la paix, du moins de faire servir les intelligences qu'Olmédo lui avait ménagées à le forcer d'accepter des conditions raisonnables. Pour ne pas donner trop au hasard, il envoya ordre à Sandoval de venir au-devant de lui avec la garnison de Vera-Cruz, ou de l'attendre dans quelque poste où ils pussent se joindre sans obstacle, et d'abandonner sa forteresse à la garde des alliés.

En quittant ses quartiers, il y laissa quatre-vingts Espagnols sous le commandement d'Al-

varado, pour lequel il avait remarqué de l'affection aux Mexicains, et dont il connaissait d'ailleurs le courage et la conduite. Il lui recommanda particulièrement de conserver à l'empereur cette espèce de liberté qui l'empêchait de sentir les dégoûts de sa détention, et d'apporter néanmoins toute son adresse à lui ôter les moyens d'entretenir des pratiques secrètes avec les prêtres et les caciques. Il remit à sa charge le trésor du roi et celui des particuliers. La principale difficulté semblait consister à s'assurer des dispositions de l'empereur, dont le moindre changement pouvait renverser les plus sages précautions. Cortez, par des ressources de génie qui augmentaient dans ses plus grands embarras, parvint à lui persuader qu'il n'avait pas d'autre intention que de le s r-vir, et qu'il reviendrait bientôt prendre congé de lui pour retourner en Espagne avec ses présens, et l'assurance de son amitié, qui paraîtrait d'un prix inestimable au grand prince dont il avait accepté l alliance. Il le toucha par ses respects et par son langage, jusqu'à lui faire engager sa parole de ne pas abandonner les Espagnols qui se fiaient à sa protection, et de veiller à leur sûreté en continuant son séjour dans leurs quartiers. Si cette promesse était sincère, comme on eut lieu de le croire ensuite, il fallait que ce Montézuma, que l'on peint si fier, eût dans le caractère cette espèce de bonté qui va jusqu'à la faiblesse, ou que Cortez eût sur lui un ascendant qui tient du prodige.

CHAPITRE V.

Cortez quitte Mexico pour aller combattre Narvaëz. — Il revient vainqueur.

Les Espagnols prirent leur chemin vers Cholula, où ils furent reçus avec de grandes marques d'affection. De là, s'étant rendus à Tlascala, ils trouvèrent, à quelque distance de cette ville, le sénat et la noblesse qui s'étaient assemblés pour venir au-devant d'eux. Il semblait que Cortez eût acquis un nouveau mérite aux yeux de ces fiers républicains par l'humiliation de Montézuma. Il se rendit sous les murs de M[illegible]iquita, bourgade alliée, à douze lieues [illegible]a, où Sandoval arriva presque en même temps avec sa troupe et quelques soldats de Narvaëz, que ses violences continuelles en avaient détachés. Cortez apprit d'eux le désordre qui régnait dans la troupe ennemie, et ce récit lui fut confirmé par Sandoval, qui avait fait entrer dans Zampoala deux Espagnols déguisés. Il regarda la négligence de Narvaëz comme une marque de la confiance qu'il prenait à ses forces, et du mépris qu'il faisait du petit nombre de ses adversaires. Mais quelque avantage qu'il crût pouvoir tirer de cette vaine présomption, il ne voulut pas rompre ouvertement sans avoir fait de nouveaux efforts pour obtenir la paix. Le sage Olmédo fut envoyé pour la seconde fois; et sa négociation n'ayant pas mieux réussi, le général, soit pour mettre toute la justice de son côté, soit pour se donner le temps de recevoir les deux mille Américains qu'il attendait de Chinantla, résolut d'envoyer Jean Vélasquez de Léon, que la distinction de sa naissance et l'honneur qu'il avait d'appartenir de près, par le sang, au gouverneur de Cuba, rendaient fort propre à cette médiation. Narvaëz avait tenté inutilement de l'attirer dans son parti; et Cortez avait eu d'autres preuves de sa fidélité, auxquelles il ne pouvait répondre avec plus de noblesse qu'en remettant une affaire si délicate à sa bonne foi.

Lorsqu'il entra dans Zampoala, les Espagnols se persuadèrent qu'il venait se ranger sous leurs étendards, et Narvaëz s'empressa d'aller au-devant de lui; mais, après quelques explications, ces civilités furent suivies de tant d'emportement et de violence, que Vélasquez, irrité jusqu'à défier ceux qui oseraient blesser l'honneur de Cortez, se vit dans la nécessité de retourner sur ses pas: Olmédo le suivit. Narvaëz les eût fait arrêter, si la plupart de ses officiers ne s'y fussent opposés avec beaucoup de chaleur. Ce mécontentement passa bientôt des capitaines aux soldats. On convint pourtant d'une conférence entre les deux commandans mais tandis que Cortez se disposait à s'y rendre il reçut avis qu'on lui préparait une embuscade dans le dessein de l'enlever ou de lui ôter la vie. Un dessein si noir l'obligeant de renoncer à toutes sortes de ménagemens, il écrivit à son ennemi, non-seulement pour lui reprocher sa perfidie, mais pour lui déclarer qu'il rompait

le traité, et qu'il déciderait leur querelle par la voie des armes.

Quoiqu'il n'eût encore aucune nouvelle de la marche de ses alliés, il hâta celle de son armée : elle n'était composée que de deux cent soixante-six Espagnols et des Américains chargés du bagage ; mais, jugeant qu'un homme capable de tant de bassesses avait peu de fond à faire sur ses troupes, il ne craignit point d'asseoir son camp à moins d'une lieue de Zampoala, dans un poste à la vérité qui se trouvait fortifié en tête par un ruisseau, et derrière lequel il avait à dos la ville de Vera-Cruz. Narvaëz fut informé de ce mouvement : son impétuosité plus que sa diligence le fit sortir aussitôt de son quartier pour tenir la campagne, mais avec une confusion qui répondait à celle de ses idées. Il fit publier encore une fois la guerre : il mit la tête de Cortez à prix pour deux mille écus, et celles de Sandoval et de Vélasquez pour quelque chose de moins. Après avoir fait avancer son armée l'espace d'un quart de lieue, il résolut d'attendre l'ennemi, dans la folle persuasion que Cortez, malgré son habileté, pourrait oublier le désavantage du nombre, et que la force de ses ressentimens lui ferait quitter son poste. Il passa tout le jour dans cette situation. La nuit approchait, lorsqu'un nuage, où le soleil se cacha tout à coup, répandit une pluie si froide et si abondante, que tous ses soldats demandèrent d'être reconduits au quartier : il céda facilement à leurs instances.

Cortez, qui fut bientôt averti de cette retraite, regretta beaucoup que le ruisseau sur le bord duquel il avait son camp fût trop enflé par la pluie pour lui permettre de le passer à gué, et de tomber sur un ennemi qui semblait fuir ; mais son génie guerrier, et le fond qu'il faisait sur ses intelligences, lui inspirèrent un dessein qui demandait toute sa hardiesse pour le tenter, et la confiance qu'il avait à son bonheur pour s'en promettre le succès qu'il obtint. Ce fut de surprendre pendant la nuit, au milieu de Zampoala, ses ennemis mouillés et rebutés de la fatigue du jour. Après avoir communiqué ce projet à ses troupes, et les avoir animées avec la plus vive éloquence, il les divisa en trois corps, dont il donna le premier à Sandoval, et le second à Olid ; il prit le commandement du troisième, et avec quelques-uns de ses plus braves officiers, il donna l'exemple, en passant dans l'eau jusqu'à la ceinture.

L'armée avait fait près d'une demi-lieue dans les ténèbres, lorsque les coureurs amenèrent une sentinelle de Narvaëz qu'ils avaient enlevée; mais ils rapportèrent qu'il leur en était échappé une, qui s'était dérobée entre les buissons, à la faveur de l'obscurité. Cet incident fit perdre l'espérance qu'on avait eue de surprendre les ennemis. Cependant, comme il y avait beaucoup d'apparence que la crainte d'être arrêté ferait prendre quelques détours au fugitif, on résolut de s'avancer promptement, soit pour arriver avant lui, soit pour attaquer des soldats mal éveillés, s'ils étaient avertis, et dans le trouble d'une première alarme. La sentinelle, que la peur avait rendue fort légère, arriva dans la ville avant Cortez, et répandit la frayeur. Mais Narvaëz, ne pouvant se persuader qu'une troupe d'aventuriers dont il méprisait le nombre, osât l'attaquer dans une grande ville, ni qu'elle eût pu quitter son poste par un si mauvais temps, méprisa l'avis, et celui qui l'apportait.

Il était minuit lorsque Cortez entra dans Zampoala. Narvaëz était logé avec son armée dans le plus grand temple de la ville. Ses coureurs pouvaient s'être égarés ou mis à couvert pendant la pluie ; mais les compagnons de Cortez, endurcis à la fatigue, et supérieurs à la crainte, pénétrèrent jusqu'au pied du temple sans s'embarrasser s'ils avaient été découverts. Leurs chefs furent surpris néanmoins de ne rencontrer aucune garde. La dispute de Narvaëz durait encore avec la sentinelle qui l'avait averti. Quoique cet avis passât pour une fausse alarme, quelques hommes s'étaient mis en mouvement. Cortez, qui s'en aperçut, ne balança point à les attaquer avant qu'ils eussent le temps de se reconnaître. Il donna le signal du combat, et Sandoval entreprit aussitôt de monter les degrés du temple. Les canonniers de garde entendirent le bruit, et mirent le feu à deux ou trois pièces qui donnèrent sérieusement l'alarme. Les tambours succédèrent au bruit du canon. On accourut de toutes parts, et le combat se réduisit bientôt aux coups de piques et d'épées. Sandoval eut beaucoup de peine à se soutenir dans un poste désavantageux, et contre une troupe plus nombreuse que la sienne; mais Olid vint à propos

le secourir, et presque aussitôt Cortez, ayant laissé son corps de réserve en bataille, parut l'épée à la main, se jeta dans la mêlée, et s'ouvrit un passage où tous ses gens se précipitèrent après lui. Les ennemis ne résistèrent point à cet effort : ils abandonnèrent les degrés, le vestibule et l'artillerie. Plusieurs se retirèrent dans leur logement, et les autres allèrent se rassembler à l'entrée de la principale tour, où l'on combattit long-temps avec une égale valeur.

Narvaëz parut alors : il avait employé quelque temps à s'armer; mais on convient qu'en se présentant au combat, il fit des efforts extraordinaires pour ranimer ses gens, et qu'il marqua de l'intrépidité au milieu du danger : elle alla jusqu'à le mettre aux prises avec les soldats de Sandoval; mais il en reçut, dans le visage, un coup de pique qui lui creva un œil, et qui le fit tomber sans connaissance. Le bruit se répandit qu'il était mort : ses gens s'effrayèrent; les uns l'abandonnèrent par une honteuse fuite; les autres cessèrent de combattre; et ceux qui s'empressèrent de le secourir, ne faisant que s'embarrasser mutuellement, les vainqueurs prirent ce temps pour enlever Narvaëz, en le traînant au bas des degrés, d'où Sandoval le fit transporter au milieu du corps de réserve. Sa honte fut égale à sa douleur, lorsqu'étant revenu à lui-même, il se trouva les fers aux pieds et aux mains, et qu'il se vit livré à la discrétion d'ennemis qu'il avait méprisés. L'artillerie, qui fut tournée aussitôt contre les donjons, la menace du feu qu'on y pouvait mettre aisément, et le pardon qui fut offert à tous ceux qui voudraient s'enrôler sous les étendards de Cortez, avec la liberté du départ et le passage pour ceux qui souhaiteraient de retourner à Cuba, firent quitter les armes au plus grand nombre. Cortez donna ordre qu'elles fussent reçues et soigneusement gardées, à mesure qu'ils venaient les rendre en troupes, sans excepter celles de ses partisans secrets, qu'il ne voulait pas faire connaître, parce que leur exemple servait à déterminer les autres. Ce soin était d'autant plus important, qu'à la pointe du jour, s'apercevant que leurs vainqueurs étaient en si petit nombre, ils regrettèrent beaucoup de s'être abandonnés à d'indignes frayeurs. Cependant les civilités de Cortez, et l'opinion qu'ils prirent bientôt de son caractère, devinrent un lien si puissant pour les attacher à lui, qu'il n'y en eut pas un seul qui acceptât l'offre d'être reconduit à Cuba. Il ne restait à soumettre que la cavalerie, qui, n'ayant pu prendre part au combat, en attendait le succès dans la plaine; mais elle fut réduite aisément par les voies de la douceur. Cette victoire célèbre ne coûta que vingt hommes aux deux partis.

Cortez ne se refusa point le plaisir de voir son prisonnier; mais, loin de l'insulter dans sa disgrâce, il affecta de ne pas lui annoncer son arrivée; et Solis assure même que son dessein était de le voir sans se faire connaître; mais le respect des soldats l'ayant trahi, Narvaëz se tourna vers lui, et lui dit d'un air assez fier : « Seigneur capitaine, estimez l'avantage qui me rend aujourd'hui votre prisonnier. » Cortez jugea que cet orgueil méritait d'être humilié. Il répondit sans s'émouvoir : « Mon ami, il faut louer Dieu de tout; mais je vous assure, sans vanité, que je compte cette victoire et votre prise entre mes moindres exploits. » Après l'avoir fait panser soigneusement, il le fit conduire à Vera-Cruz.

A la pointe du jour, on vit arriver les deux mille Chinantlèques, à qui toute leur diligence n'avait pu faire surmonter plus tôt les difficultés d'une longue route. Cortez leur fit le même accueil que s'il eût tiré quelque fruit de leur zèle, et les renvoya quelques jours après dans leur province avec des remercîmens et des caresses qui les disposèrent plus que jamais à lui offrir leurs services. Le cacique de Zampoala, qui s'était vu comme esclave de Narvaëz, fit éclater aussi sa joie, et tous les habitans du pays célébrèrent la victoire de leurs anciens alliés. Au milieu de ces événemens, Cortez n'oublia point combien il était important pour lui de s'assurer de la flotte. Il dépêcha ses plus fidèles officiers pour faire transporter à Vera-Cruz les voiles, les mâts et les gouvernails des vaisseaux, et pour mettre ses pilotes et ses matelots à la place de ceux de Narvaëz.

Alvarado et ses compagnons, qui se trouvaient abandonnés à la bonne foi de Montézuma, étaient l'unique sujet de chagrin qui troublât Cortez; il résolut de ne pas perdre un moment pour se délivrer de cette inquiétude, en retournant à Mexico; mais plus de mille Es-

pagnols qu'il voyait réunis tranquillement sous ses ordres, lui parurent une armée trop nombreuse, et capable d'alarmer les Mexicains. Il n'aurait pas hésité d'en laisser une partie à Vera-Cruz, s'il n'eût craint les mouvemens qui pouvaient naître de l'oisiveté, surtout parmi les nouvelles troupes, qu'il n'avait point encore eu le temps de former à sa discipline. Dans cet embarras, il résolut de les employer à d'autres conquêtes : il nomma Jean Velasquez de Léon pour aller soumettre, avec deux cents hommes, la province de Panuco; et Ordaz, avec le même nombre, pour peupler celle de Guazacoalco. Environ six cents soldats espagnols, qui composaient le reste de l'armée, lui parurent suffisans pour faire son entrée dans Mexico avec l'éclat d'un vainqueur qui voulait conserver quelque apparence de modération.

Mais lorsqu'il se préparait au départ, il reçut une lettre d'Alvarado, qui l'obligea de changer toutes ses résolutions. On l'informait que les Mexicains avaient pris les armes, et que, malgré Montézuma, qui n'avait pas quitté le quartier des Espagnols, ils y avaient déjà donné plusieurs assauts. Le soldat qui apportait cette nouvelle était accompagné d'un messager impérial chargé de représenter qu'il n'avait pas été au pouvoir de l'empereur d'arrêter l'emportement des rebelles, et non-seulement d'assurer Cortez qu'il n'abandonnerait point Alvarado, mais de presser son retour à Mexico, comme le seul remède qu'on pût apporter au désordre.

On n'avait pas besoin de délibération pour se déterminer dans une conjoncture si pressante; les anciens et les nouveaux soldats de Cortez firent éclater la même ardeur pour se rendre à Mexico; et cet incident, qui servait de prétexte pour éviter le partage de l'armée, fut regardé comme un présage de la conquête de l'empire, dont la réduction devait commencer par la capitale. Rangel fut laissé à Vera-Cruz en qualité de lieutenant de Sandoval, avec une assez forte garnison, ce qui n'empêcha point que dans la revue des troupes il ne se trouvât encore mille hommes d'infanterie et cent cavaliers bien armés. Il leur fit prendre différentes routes, pour ne pas incommoder les peuples. On arriva le 17 juin à Tlascala, où le sénat offrit toutes ses forces pour la délivrance d'Alvarado; mais Cortez se contenta de prendre deux mille hommes, dans la crainte d'effrayer Montézuma, et de pousser les rebelles au désespoir. Son dessein était de faire une entrée pacifique dans la capitale, et de ramener les esprits par la douceur avant de penser au châtiment des coupables.

Il se présenta devant Mexico, sans avoir trouvé d'autres embarras dans sa route que la diversité et la contradiction des avis qu'il recevait. L'armée passa la grande chaussée du lac avec la même tranquillité, quoique à la vue de plusieurs indices qui devaient réveiller ses défiances. Les deux brigantins construits par les Espagnols étaient en pièces; quelques ponts qui servaient à la communication du quartier avaient été rompus; les remparts et les donjons paraissaient déserts; un morne silence régnait de toutes parts. Des apparences si suspectes obligèrent le général de régler sa marche, et de n'avancer qu'après avoir fait reconnaître successivement tous les postes. Ces précautions durèrent jusqu'au quartier des Espagnols, où les gardes avancées, découvrant le secours qui leur arrivait, poussèrent des cris de joie qui rendirent la confiance à Cortez. Alvarado vint le recevoir accompagné de ses soldats, dont les transports ne peuvent être décrits. La présence de Montézuma, qui parut oublier son rang pour accourir avec la même ardeur, retarda de quelques momens les explications. Si cet empressement fit connaître qu'il souhaitait l'arrivée de Cortez autant que les Espagnols mêmes, il ne détruisit pas dans l'esprit du général les soupçons de connivence avec ses sujets révoltés, et il reçut, dit-on, fort mal ses complimens sur sa victoire.

Alvarado dit à Cortez que, peu après son départ, les Mexicains voyant les Espagnols réduits à un petit nombre, voulurent profiter de cette circonstance pour rendre la liberté à Montézuma; qu'un corps nombreux, conduit par quantité de seigneurs, les avait attaqués plusieurs fois dans leurs quartiers, sans respect pour la personne et les ordres de leur souverain; qu'il l'avait tenu long-temps comme assiégé, et que quatre des plus braves Espagnols avaient été tués dans le dernier assaut; que les rebelles, ayant appris le retour de Cortez, n'avaient pris la résolution de s'éloi-

gner du palais que pour lui laisser la facilité d'y revenir, dans la confiance qu'y étant une fois renfermé avec tous ses gens, ils réussiraient à détruire les ennemis de leur religion et de l'empire.

Mais quelques écrivains, qui paraissent bien informés, prétendent que les Espagnols, après le départ de leur chef, et sous prétexte de prévenir les Mexicains, qui formaient des complots contre leur sûreté, tombèrent sur eux dans une de leurs fêtes, en massacrèrent un grand nombre et les dépouillèrent indignement de leurs ornemens d'or. Cette injuste agression exaspéra les Mexicains et les décida à ces attaques, qui se convertirent en guerre cruelle, et forcèrent les Espagnols de quitter Mexico, après y avoir éprouvé des pertes considérables.

La nuit qui suivit l'arrivée de Cortez ne fut pas moins tranquille que le jour précédent. Ce silence, qui régnait encore le lendemain, paraissant couvrir quelque mystère, Ordaz fut commandé pour aller reconnaître la ville à la tête de quatre cents hommes, Espagnols et Tlascalans. Il s'engagea dans la plus grande rue, où il découvrit bientôt une troupe d'Américains armés, que les séditieux n'y avaient postés que pour l'attirer dans leurs piéges. En effet, lorsqu'il se fut avancé, dans le dessein de faire quelques prisonniers, dont il voulait tirer des informations, il se vit couper le passage par des armées entières, qui vinrent le charger de toutes les rues voisines; tandis qu'une population innombrable, qui se montra tout d'un coup aux fenêtres et aux terrasses, fit pleuvoir une grêle de pierres et de traits.

Ordaz eut besoin de toute sa valeur et de toute son expérience pour repousser une si vive attaque. Il forma son bataillon suivant l'étendue et la disposition du lieu, avec la précaution de le border de piquiers, tandis que les arquebusiers, qui composaient le centre, eurent ordre de tirer aux fenêtres et aux terrasses. Il lui était impossible de faire avertir Cortez de sa situation; et, dans l'opinion où l'on était au quartier, qu'il avait assez de forces pour exécuter sa commission, on ne pensa point qu'il eût besoin de secours. Cependant, la chaleur des Mexicains ne fut pas long-temps à se ralentir. Leur nombre même leur ôtant l'usage de leurs armes, ils s'étaient avancés avec une confusion qui les livrait sans défense aux coups des piquiers. Ils perdirent tant de monde à la première charge, que, leur retraite devenant aussi tumultueuse que leur approche, ils se précipitaient en arrière les uns sur les autres pour se dérober à la pointe des piques. Les arquebusiers n'eurent pas plus de peine à nettoyer les terrasses. Ordaz, qui n'était venu que pour reconnaître, ne jugea point à propos de pousser plus loin sa victoire: et, sans faire changer de forme à sa troupe, il chargea si vigoureusement ceux qui l'avaient coupé par derrière, qu'il s'ouvrit le chemin jusqu'au quartier. Dans cette action, la plupart de ses gens furent blessés; il le fut lui-même, et il perdit huit Tlascalans et un Espagnol dans ce combat.

CHAPITRE VI.

Mort de Montézuma. — Cortez quitte Mexico et se retire à Tlascala.

Cortez avait pensé à ramener les esprits par des propositions de paix; mais outre qu'il n'avait personne dont il pût attendre ce service, et que Montézuma semblait même se défier de sa propre autorité, le succès d'Ordaz lui fit juger qu'il n'était pas temps de s'abaisser à des offres qui pouvaient augmenter la fierté des ennemis. Il fut confirmé dans ce sentiment par la fureur avec laquelle ils se rassemblèrent après leur défaite pour suivre Ordaz jusqu'à la vue du quartier. Leur dessein était d'y donner un assaut général. En vain essaya-t-on de les effrayer par le bruit de l'artillerie. Leurs timbales donnèrent aussitôt le signal du combat. Ils s'avancèrent en même temps avec un emportement sans exemple. Plusieurs troupes d'archers, dont ils avaient composé leur avant-garde, tiraient aux créneaux, pour faciliter les approches à ceux qui les suivaient. Leurs décharges furent si épaisses et si souvent répétées, pendant que les autres passaient dans leurs rangs pour monter à l'assaut, qu'elles causèrent beaucoup d'embarras aux Espagnols, qui se trouvaient partagés tout à la fois par la nécessité de se défendre des flèches, par celle de repousser leurs ennemis, et par le soin de ramasser ces flèches, dont la multitude embar-

rassait les passages. L'artillerie et les arquebuses faisaient cependant un affreux carnage : mais les Mexicains étaient si déterminés à mourir ou à vaincre, qu'ils s'empressaient de remplir les vides, et se serraient avec le même courage, en foulant aux pieds leurs blessés et leurs morts. Plusieurs s'avancèrent jusque sous le canon, où ils s'efforcèrent, avec une obstination incroyable, de rompre les portes et les murs avec leurs haches garnies de pierres tranchantes.

Cependant, après avoir été repoussés de toutes parts, ils se retirèrent dans leurs rues, pour se soustraire aux boulets et aux balles qui les poursuivaient : leur usage n'étant point de combattre dans l'absence du soleil, ils se séparèrent à la fin du jour ; ce qui n'empêcha pas les plus hardis de venir pendant la nuit mettre le feu à plusieurs endroits du quartier. La flamme s'empara tout d'un coup des édifices, et s'y répandit avec tant de violence qu'on fut obligé d'en abattre une partie ; après quoi, la nécessité de réparer les brèches nombreuses, imposa un autre travail, qui fit durer la fatigue jusqu'au jour. Les Mexicains reparurent alors ; mais au lieu de s'approcher des murs, ils se contentèrent d'insulter les Espagnols par des reproches injurieux, en les accusant d'être des lâches, qui ne se défendaient qu'à l'abri de leurs murailles. Cortez, qui était déjà déterminé à faire une sortie, prit occasion de ce défi pour animer ses soldats. Il forma trois bataillons, deux pour nettoyer les rues de traverse, et le troisième, dont il prit la conduite, pour attaquer le principal corps des ennemis, qu'on découvrait dans la grande rue. Supérieur aux petites jalousies, il fit l'honneur au brave Ordaz d'imiter la disposition qui l'avait rendu victorieux dans sa retraite. Les trois bataillons, étant sortis ensemble, n'allèrent pas loin sans trouver l'occasion de combattre. Mais l'ennemi soutint leur première décharge sans s'étonner. L'action devint fort vive. Les Mexicains se servaient de leurs massues et de leurs épées de bois dur avec une fureur désespérée. Ils se précipitaient sur les piques et les armes pour frapper les Espagnols aux dépens de leur vie. On avait recommandé aux arquebusiers de tirer aux fenêtres ; mais leurs décharges continuelles n'arrêtant point une grêle de pierres que les Mexicains avaient trouvé le moyen de faire pleuvoir sans se montrer, on fut obligé de mettre le feu à quelques maisons pour faire cesser cette attaque importune. Enfin les ennemis tournèrent le dos ; mais en fuyant ils rompaient les ponts, et faisaient tête de l'autre côté des canaux. Cortez fit poursuivre les autres dans plusieurs quartiers. Il perdit douze hommes, et la plupart des autres ne revinrent pas sans blessures. Du côté des Mexicains, le nombre des morts fut si grand, que les rues étaient couvertes des corps qu'ils n'avaient pu retirer, et les canaux teints de sang.

On donna quelques jours au repos, mais toujours à la vue de l'ennemi, qui revenait un moment à l'attaque, et qui se dissipait avec la même facilité. Dans cet intervalle, Cortez hasarda quelques propositions d'accommodement par divers officiers de Montézuma qui ne s'étaient point éloignés de leur maître. Ce soin ne lui fit pas perdre l'attention qu'il devait à sa défense. Il fit construire quatre châteaux mobiles en forme de tours, qui pouvaient être traînés sur des roues, pour les employer dans l'occasion d'une nouvelle sortie. Cette invention parut propre, non-seulement à garantir les soldats, mais encore à leur faciliter le moyen de brûler les principaux édifices de la ville, et de rompre les tranchées qui traversaient les rues.

De plusieurs officiers qui étaient sortis pour tenter un accommodement, les uns revinrent fort maltraités, et les autres demeurèrent avec les ennemis. L'empereur, qui souhaitait la réduction de ses sujets, fut si vivement irrité de leur obstination, qu'il conseilla lui-même à Cortez de les traiter sans ménagement. On résolut une nouvelle sortie. Cette journée fut terrible. Les ennemis n'attendirent point le coup qui les menaçait. Ils vinrent au-devant des Espagnols avec une résolution surprenante. On s'aperçut qu'ils étaient conduits avec plus d'ordre et de justesse qu'on ne leur en connaissait. Ils tiraient ensemble ; ils défendaient leurs postes sans confusion. A peine les Espagnols furent-ils engagés dans la ville, que tous les ponts furent levés pour leur couper la retraite. Il se trouva des Mexicains jusque dans les canaux, pour les percer de leurs flèches ou

de leurs sagaies, lorsqu'ils approchaient des bords. Les châteaux de bois furent brisés par des pierres d'une énorme grosseur, qui devaient avoir été transportées dans cette vue sur les terrasses. On combattit pendant la plus grande partie du jour. Les Espagnols et leurs alliés se voyaient disputer le terrain de tranchée en tranchée. La ville en souffrit, beaucoup de maisons furent brûlées, et les Mexicains avançant plus près des armes à feu, perdirent encore plus de monde que dans les deux actions précédentes. A l'approche de la nuit, Cortez, maître de plusieurs postes qu'il ne désirait pas garder, conçut qu'il avait peu d'utilité à tirer de son expédition, et ne se servit de ses avantages que pour retourner heureusement au quartier. Il avait perdu quarante hommes, la plupart Tlascalans; les deux tiers de ses Espagnols étaient blessés, et lui-même avait la main percée d'un coup de flèche.

Sa blessure lui servit de prétexte pour se retirer au fond de son appartement; mais il y portait une plaie bien plus profonde! Il revenait convaincu qu'il lui était impossible de soutenir cette guerre, sans perdre son armée et sa réputation. Il ne pouvait penser, sans une vive douleur, à quitter la capitale du Mexique, et toutes les ressources de son génie ne lui suggéraient aucun moyen pour s'y maintenir.

Après avoir passé la nuit dans cette agitation, il reçut, dès la pointe du jour, un autre sujet de chagrin, par la déclaration de Montézuma, qui, désespérant de ramener ses sujets à la soumission tant qu'ils verraient les Espagnols si près d'eux, lui ordonna d'un ton absolu de se disposer à partir. Quoique cet ordre parût dicté par la crainte plutôt que par l'autorité, Cortez, persuadé que la retraite était nécessaire, prit le parti de lui répondre qu'il était prêt à obéir, mais qu'il le priait de faire quitter les armes aux Mexicains avant qu'un seul Espagnol sortît du quartier. Cependant, pour soutenir sa fierté, il ajouta que l'obstination des Mexicains le touchant moins que son respect pour l'empereur, c'était ce dernier sentiment qui lui faisait laisser à sa majesté le soin de punir les coupables, et qu'il lui suffisait de son épée pour se faire respecter dans sa marche. Montézuma, qui n'avait pas compté sur une décision si prompte, parut respirer après cette réponse, et ne pensa qu'à donner des ordres pour faire exécuter une condition qu'il trouvait juste.

Pendant ce temps, on entendit sonner l'alarme dans toutes les parties du quartier. Cortez y courut, et trouva ses gens occupés à soutenir un nouvel assaut des Mexicains, qui, fermant les yeux au péril, s'étaient avancés si brusquement que leur avant-garde, emportée par le mouvement de ceux qui la suivaient, se trouva tout d'un coup au pied du mur. Ils y sautèrent en plusieurs endroits sur le rempart. Les Espagnols avaient heureusement pour eux, dans la grande cour du château, un corps de réserve qui fut distribué aux postes les plus faibles, et Cortez n'avait jamais eu tant besoin de sa diligence et de sa valeur. Montézuma, informé de l'embarras des Espagnols, envoya dire à leur général que, dans une conjoncture si pressante, et suivant la résolution qu'ils avaient prise ensemble, il jugeait à propos de se montrer à ses sujets, pour leur donner ordre de se retirer, et pour inviter les nobles à lui venir exposer paisiblement leurs pretentions. Cortez approuva d'autant plus cette ouverture, qu'elle pouvait donner quelques momens de repos à ses soldats.

L'empereur, quoique fort agité et incertain du succès, se hâta de prendre tous les ornemens de sa dignité. Cette pompe lui parut nécessaire pour se faire reconnaître et pour imposer du respect. Il se rendit, avec les nobles Mexicains qui étaient demeurés à son service sur le rempart opposé à la principale avenue du château. Les soldats espagnols de ce post formèrent deux haies à ses côtés. Un de ses officiers, s'avançant jusqu'au parapet, avertit les habitans à haute voix de préparer leur attention et leur respect pour le grand Montézuma, qui venait écouter leurs demandes et les honorer de ses faveurs. A ce nom, les mouvemens et les cris s'apaisèrent. Une partie des mutins se mit à genoux; quelques-uns se prosternèrent jusqu'à baiser la terre. L'empereur, après avoir parcouru des yeux toute l'assemblée, les arrêta sur les nobles, et, distinguant ceux qu'il connaissait, il leur commanda de s'approcher. Il les appela par leurs noms; il leur prodigua les titres de parens et d'amis. Leur silence paraissant répondre de leurs disposition, il les remercia du zèle qu'ils faisaient éclat

pour sa liberté; mais après avoir ajouté qu'il était fort éloigné de leur en faire un crime, quoiqu'il y trouvât de l'excès, il les assura qu'ils s'étaient trompés s'ils avaient cru que les Espagnols le retinssent malgré lui; que c'était volontairement qu'il demeurait avec eux pour s'instruire de leurs usages, pour reconnaître le respect qu'ils lui avaient toujours rendu, et pour marquer une juste considération au puissant monarque qui les avait envoyés; qu'il avait pris néanmoins la résolution de les congédier, et qu'ils consentaient eux-mêmes à s'éloigner incessamment de sa cour; mais qu'il ne pouvait exiger avec justice que leur obéissance prévînt celle de ses sujets. Là-dessus il donna ordre à tous ceux qui le reconnaissaient pour leur maître de quitter les armes et de retourner paisiblement à la ville, contens, comme ils devaient l'être, de sa parole, et du pardon qu'il leur accordait.

Ce discours fut écouté sans interruption, et personne n'eut l'audace d'y répondre; mais personne aussi ne parut disposé à quitter les armes : un profond silence, qui continua pendant quelques momens, semblait marquer de l'incertitude. Le bruit ne recommença que par degrés; il venait de ceux qui travaillaient sourdement à rallumer le feu; et le nombre en était fort grand, puisque, suivant quelques écrivains, on avait déjà fait l'election d'un nouvel empereur, ou que, suivant les autres, elle était du moins résolue.

Enfin la sédition reprit toute sa force. On entendit crier que Montézuma n'était plus empereur du Mexique; qu'il était un lâche, un traître, et le vil esclave des ennemis de la nation. En vain s'efforça-t-il de s'attirer de l'attention par divers signes. Les cris furent accompagnés d'une nuée de traits qui paraissaient lancés contre lui. Deux soldats espagnols le couvrirent de leurs boucliers; mais tous leurs soins ne purent le garantir de plusieurs coups de flèches, ni d'une pierre qui l'atteignit à la tête, et qui le fit tomber sans aucun sentiment. Cortez fit transporter ce malheureux monarque à son appartement; et, dans son premier trouble, il courut à la défense avec un emportement terrible; mais il fut privé de la satisfaction de se venger. Les ennemis n'eurent pas plus tôt vu tomber leur maître, qu'ils furent saisis d'une affreuse épouvante qui les fit fuir et disparaître en un moment.

L'empereur était revenu à lui, mais avec tant de désespoir et d'impatience, qu'il fallut le retenir pour l'empêcher d'attenter à sa vie. Il ne pouvait soutenir l'idée d'avoir été reduit à cet état par ses sujets. Il rejetait les secours; il poussait d'effroyables menaces, qui se terminaient par des gémissemens et des pleurs. Le coup qu'il avait reçu à la tête parut dangereux; mais ses agitations le rendirent bientôt mortel. Il expira le troisième jour, en chargeant, dit-on, les Espagnols de sa vengeance, mais sans avoir voulu prêter l'oreille à leurs instructions concernant leur religion.

Cortez prit d'abord le parti d'assembler les officiers mexicains qui n'avaient jamais quitté Montézuma, et d'en choisir six pour porter son corps dans la ville. Quelques sacrificateurs qui avaient été pris dans les actions précédentes servirent de cortége. On remarqua, du haut des murs, que les séditieux venaient le reconnaître avec respect, et qu'abandonnant leurs postes, ils se rassemblaient tous pour le suivre. Bientôt la ville retentit de gémissemens qui durèrent toute la nuit; et le lendemain, à la pointe du jour, le corps fut transporté, avec beaucoup de pompe, à la montagne de Chapultepeca, sépulture des empereurs du Mexique, où leurs cendres étaient religieusement conservées.

Les Mexicains n'avaient fait aucun mouvement considérable pendant que l'empereur avait langui de ses blessures; et Cortez commençait à se flatter que cette suspension d'armes venait du remords de leur crime, ou de la crainte du châtiment qu'ils devaient attendre; mais il apprit qu'ils avaient employé ces trois jours à se donner un nouveau maître, et qu'ils avaient couronné Quetlavaca, cacique d'Iztacpalapa, et second électeur de l'empire. Les officiers qui étaient sortis avec le corps de Montézuma, s'étant dispensés de revenir, cela fit mal juger des dispositions du nouveau monarque. Cortez ne souhaitait, au fond, que de faire sa retraite avec honneur. Ses forces ne lui permettaient pas d'entreprendre sérieusement la conquête d'une grande ville, où le nombre des habitans croissait tous les jours par le soin que les caciques avaient eu d'appeler les troupes des provinces; mais, dans la résolution où il

était de revenir avec une armée plus nombreuse, et de faire valoir le prétexte de venger Montézuma, il voulait laisser aux Mexicains une plus haute idée que jamais de la supériorité et de la valeur des Espagnols. Ce dessein occupait toutes ses réflexions, lorsqu'il vit recommencer la guerre avec le plus grand ordre.

Le jour même des funérailles, toutes les rues voisines du quartier furent garnies d'un grand nombre de troupes, dont quelques-unes s'établirent dans les tours d'un temple peu éloigné, d'où l'on pouvait battre, avec l'arc et la fronde, une partie du logement des Espagnols. On montait par cent degrés à la terrasse du temple, qui soutenait plusieurs tours, où les Mexicains portèrent des munitions d'armes et de vivres pour plusieurs jours. Cortez sentit la nécessité de les déloger d'un lieu d'où ils pouvaient l'incommoder beaucoup : tous les délais étant dangereux, il se hâta de faire sortir la plus grande partie de ses gens, dont il forma plusieurs bataillons pour défendre les avenues, et couper le passage aux secours. Escobar fut nommé pour l'attaque du temple, avec sa compagnie et cent autres soldats d'élite. Pendant qu'on se saisissait des avenues, en écartant les ennemis à coups d'arquebuses, il marcha vers le temple, où il se rendit maître du vestibule et d'une partie des degrés, avec si peu de résistance qu'il jugea que le dessein des ennemis était de lui laisser le temps de s'engager. En effet, ils parurent alors aux balustrades qui leur servaient de parapets, et leur décharge fut si furieuse, qu'elle força les Espagnols de s'arrêter. Escobar fit tirer sur ceux qui se découvraient; mais il ne put soutenir une seconde décharge, qui fut encore plus violente. Ils avaient préparé de grosses pierres et des pièces de bois qu'ils poussaient du haut des degrés, et dont la rapidité, croissant par la pente, fit reculer trois fois les Espagnols. Quelques-unes de ces pièces étaient à demi enflammées, par une faible imitation des armes à feu. On était obligé de s'ouvrir pour éviter le choc, et les rangs ne pouvaient se rompre sans perdre nécessairement du terrain.

Cortez, qui courait à cheval dans tous les lieux où l'on combattait, reconnut l'obstacle qui arrêtait la troupe d'Escobar; ne consultant que son courage, il mit pied à terre, se fit attacher une rondache au bras où il était blessé, se jeta sur les degrés l'épée à la main, et son exemple inspira tant de courage à ses gens, qu'ils ne connurent plus le péril. Dans un instant les difficultés furent vaincues : on gagna heureusement la terrasse, où l'on en vint aux mains à coups d'épées et de massues. La plupart des Mexicains étaient des nobles, et leur résistance prouva quelle différence l'amour de la gloire est capable de mettre entre les hommes. Ils se laissaient couper en pièces plutôt que d'abandonner leurs armes; quelques-uns se précipitèrent par-dessus les balustrades, dans l'opinion qu'une mort de leur choix était la plus glorieuse. Tous les ministres du temple, après avoir appelé par de grands cris le peuple à la défense de leurs dieux, moururent en combattant; et, dans l'espace d'un quart d'heure, Cortez se vit maître de ce poste, par le massacre de cinq cents hommes qui le gardaient et les Tlascalans mirent le feu aux tours, qui furent consumées en un instant. Le combat durait encore à l'entrée des rues, surtout dans celle de Tacuba, dont la largeur donnait plus de facilité aux Mexicains pour s'approcher, et par conséquent plus d'embarras aux Espagnols. Cortez, qui s'en aperçut, remonta aussitôt à cheval; et, passant le bras blessé dans les rênes, il s'arma d'une lance pour voler au secours de ses gens, avec quelques cavaliers qui le suivaient. Le choc des chevaux rompit d'abord les ennemis, et chaque coup de lance était mortel dans l'épaisseur de la foule. Cependant il fut emporté si loin par son ardeur, que, se trouvant séparé de ses gens lorsqu'il se reconnut, il vit sa retraite coupée par le gros des ennemis qui fuyaient devant son infanterie. Dans cette extrémité, il se hâta de prendre une autre rue, qu'il jugea plus libre, mais il ne marcha pas long-temps sans rencontrer un parti d'ennemis, qui menaient prisonnier André de Duéro, un de ses meilleurs amis, tombé entre leurs mains par la chute de son cheval : ils le conduisaient au premier temple, pour le sacrifier aux idoles. Ce dessein, qui avait suspendu leur fureur, lui sauva heureusement la vie. Cortez poussa au milieu de la troupe, écarta ceux qui tenaient son ami, et le mit en état de se servir d'un poignard qu'ils avaient eu l'imprudence de lui laisser. Duéro en tua quelq

Mexicains, et trouva le moyen de reprendre sa lance et son cheval ; alors les deux amis se joignirent, et percèrent ensemble au travers de la foule, jusqu'au premier corps des Espagnols, qui avaient fait tourner le dos de toutes parts aux ennemis. Cortez compta toujours cette aventure entre les plus heureuses de sa vie. Il fit sonner la retraite : tous ses soldats revinrent accablés de fatigue; mais la joie de sa victoire fut augmentée par celle qu'il eut de n'avoir pas perdu un seul homme, et de ne trouver qu'un petit nombre de blessés.

Le jour suivant, quelques députés des caciques s'avancèrent au pied du mur avec des signes de paix ; et Cortez ayant paru lui-même pour les recevoir, ils lui déclarèrent de la part du nouvel empereur que ce prince était résolu de faire cesser les attaques, et de laisser aux Espagnols la liberté de se retirer jusqu'à la mer ; mais à condition qu'ils ne prendraient que le temps nécessaire pour le voyage, et qu'ils accepteraient sur-le-champ cette offre, sans quoi il leur jurait une haine implacable, qui ne finirait que par leur destruction. Cortez répondit qu'il ne songeait qu'à se retirer, depuis que son ambassade avait cessé par la mort du grand Montezuma, dont la bonté le retenait à la cour, et qu'il ne demandait que des conditions raisonnables pour exécuter cette résolution. Les députés parurent satisfaits de sa réponse, et convinrent d'une suspension d'armes, en attendant d'autres explications; mais rien n'était plus éloigné de l'intention des Mexicains que d'ouvrir le chemin de la retraite à leurs ennemis. Ils pensaient, au contraire, à se donner le temps de leur couper tous les passages, pour les resserrer plus que jamais dans leur quartier, et les affamer par un siége opiniâtre, qui les livrerait tôt ou tard à leur discrétion.

Lorsqu'il ne put rester aucun doute à Cortez de leurs desseins, il commença par donner des ordres pour la construction d'un pont mobile, de grosses solives et de planches assez fortes pour soutenir l'artillerie. Quarante hommes devaient suffire pour le remuer et le conduire aisément; ensuite, assemblant tous ses officiers, il leur exposa le danger de leur situation, et toutes les voies qu'ils avaient à tenter dans cette extrémité. On ne pouvait être partagé sur la nécessité du départ ; mais on agita long-temps s'il fallait prendre le temps de la nuit, et on s'arrêta à ce dernier parti.

On pressa si vivement la construction du pont, qu'il fut achevé à la fin du jour ; mais cette précipitation fit oublier que les Mexicains ayant déjà rompu la digue en plusieurs endroits, on avait besoin de plus d'un pont ; ou plutôt on se reposa trop sur la facilité qu'on se promettait à le transporter d'un canal à l'autre. Vers la nuit, on envoya deux prisonniers à la ville, sous prétexte de hâter la conclusion du traité, et dans l'espérance de tromper les Mexicains par cette feinte, en leur faisant juger qu'on attendait tranquillement leur réponse : mais Cortez ne pensait qu'à profiter d'un temps précieux. Il donna ses ordres avec des soins et des précautions qui semblaient tout embrasser. Deux cents Espagnols, qui devaient composer l'avant-garde avec les plus braves Tlascalans et vingt cavaliers, reçurent pour chefs Gonzalez de Gondoval, Azebedo, Ordaz, André Tapia et Lugo. L'arrière-garde, un peu plus nombreuse, fut confiée aux officiers qui étaient venus avec Narvaëz, sous le commandement de Pierre d'Alvarado et de Jean Vélasquez de Léon. Le corps de bataille, composé du reste des troupes, fut chargé de la conduite de l'artillerie, du bagage et des prisonniers. Cortez réserva près de lui cent soldats choisis, sous les capitaines Alphonse d'Avila, Olid et Bernardin Tapia, pour être en état de veiller sur ses trois divisions, et de porter du secours aux endroits les plus pressans. Après avoir expliqué ses intentions, il se fit apporter le trésor qui avait été jusqu'alors sous la garde de Christophe de Guzman. Il en tira le quint de la couronne, pour le remettre aux officiers royaux, et quelques chevaux blessés en furent chargés. Le reste montait à plus de sept cent mille écus, qu'il résolut d'abandonner, en déclarant qu'il serait honteux pour des guerriers d'occuper leurs mains à porter de l'or, pendant qu'elles devaient être employées à la défense de leur vie et de leur honneur. Cependant la plupart des soldats paraissant touchés de cette perte, et n'approuvant point un dessein si généreux, il ajouta quelques mots, par lesquels il fit concevoir que chacun pouvait prendre ce qu'il se croyait capable de porter dans sa mar-

che. C'était donner trop de confiance à la discrétion du soldat. Aussi la plupart se chargèrent-ils avec une imprudente avidité, qu'ils reconnurent trop tard, et qui leur coûta cher.

Il était près de minuit lorsque les Espagnols sortirent du quartier. Leurs sentinelles et leurs coureurs n'ayant découvert aucune apparence de mouvement du côté de la ville, ils marchèrent quelque temps à la faveur des ténèbres et de la pluie, dans un grand silence. Le pont volant fut porté jusqu'au premier canal, et l'avant-garde s'en servit heureusement : mais le poids de l'artillerie et des chevaux ayant engagé cette masse dans la boue et dans les pierres, on jugea qu'il serait difficile de la retirer assez promptement pour la transporter aux autres ouvertures avant la fin de la nuit. Les officiers donnaient leurs ordres, et l'ardeur était extrême à les exécuter. Cortez, qui était passé avec la première troupe, la fit avancer sous le commandement de ses chefs, pour dégager la chaussée par degrés, et demeura sur le bord du passage avec quelques-uns de ses plus braves gens; mais avant que le corps de bataille eût achevé de passer, on se vit dans la nécessité de prendre les armes.

L'adresse des Mexicains est remarquée avec admiration par les historiens. Ils avaient observé tous les mouvemens de leurs ennemis avec une dissimulation dont on ne les avait pas crus capables. Par quelque voie qu'ils eussent appris la résolution du départ, ils avaient employé la première partie de la nuit à couvrir le lac, des deux côtés de la digue, d'une multitude de canots armés; et, s'aidant aussi de l'obscurité, ils avaient attendu que l'avant-garde fût engagée sur la chaussée pour commencer leur attaque. Cette entreprise fut conduite avec tant de mesure, que, dans le même temps qu'ils firent entendre l'effroyable bruit de leurs cris et de leurs instrumens militaires, on sentit les atteintes de leurs flèches. D'un autre côté, leurs troupes de terre étant tombées sur l'arrière-garde, le combat devint général, avec le désavantage, pour les trois divisions espagnoles, de ne pouvoir se rassembler, ni se prêter le moindre secours. Aussi furent-elles si maltraitées, que, de l'aveu même de Cortez, si les Mexicains, qui avaient des troupes de reste, avaient eu la précaution d'en jeter une partie au bout de la digue, il ne serait pas échappé un seul de ses gens, et tous ces guerriers auraient trouvé leur tombeau dans cet endroit.

Le jour commençait à paraître lorsque les débris de l'armée, rassemblés sur le bord du lac, allèrent se poster près de Tacuba, ville fort peuplée. On y pouvait craindre quelque insulte des habitans; mais Cortez crut devoir en courir les risques, autant pour ôter l'air de fuite à sa retraite, que pour recueillir ceux qui pouvaient s'être échappés du combat. Cette précaution sauva quelques Espagnols et quantité de Tlascalans qui, s'étant jetés à la nage, étaient arrivés à terre, où ils s'étaient cachés dans les champs voisins. On trouva, dans la revue de l'armée, qu'il manquait deux cents Espagnols, plus de mille Tlascalans et tous les prisonniers mexicains, dont les uns étaient échappés à leur garde, et les autres avaient péri dans l'obscurité par les armes de leur nation. Le père Olmédo, Aguilar et Marina avaient passé fort heureusement, et l'armée, qui sentait l'importance de leur conservation, revit avec des transports de joie des personnes si nécessaires pour traverser des nations inconnues ou suspectes, et pour se concilier celles dont on espérait l'assistance. La plus vive douleur de Cortez venait de la perte de ses soldats et officiers, surtout de Vélasquez de Léon. Pendant que le brave Alvarado réglait l'ordre de la marche, il s'assit sur une pierre, où, se livrant à ses tristes reflexions, il s'attendrit jusqu'à répandre des larmes. On remarqua ses agitations; et ce témoignage de sensibilité le fit chérir de ses troupes, autant que sa prudence et son courage l'en avaient toujours fait respecter.

Il eut un bonheur auquel il s'attendait peu. Les Mexicains lui donnèrent le temps de respirer. Cette inaction de ses ennemis vint d'un accident qu'il ignorait, et qu'il n'apprit que par d'autres évènemens. Deux des fils de Montézuma, qui n'avaient pas quitté leur père depuis l'arrivée des Espagnols, se trouvèrent entre les prisonniers qui avaient été massacrés. Ces malheureux princes ayant été reconnus, le peuple de Mexico, qui respectait le sang impérial jusqu'à l'adoration, fut saisi d'une sorte de terreur qui se répandit dans tous les ordres

Enlèvement de [illegible]

10

de l'état. Le nouvel empereur, forcé d'entrer dans la douleur publique, pour flatter l'esprit de ses sujets, fit suspendre tous les mouvemens de guerre, et donna ordre que les funérailles des deux princes fussent commencées avec les cris et les gémissemens ordinaires, jusqu'au jour où leurs corps devaient être conduits à la sépulture de leurs ancêtres. Ainsi, les vertus des Mexicains tournèrent plus d'une fois contre eux, et combattirent pour leurs ennemis.

L'armée se mit en marche vers Tlascala sous la conduite des troupes de cette nation : elle ne fut pas long-temps sans découvrir quelques compagnies de Mexicains qui la suivaient sans oser trop s'approcher. Elles étaient sorties de Tacuba, d'Escapulzaco et de Tenecuyao par l'ordre de l'empereur, pour arrêter les Espagnols jusqu'à la fin des cérémonies funèbres, et d'abord elles marchèrent à quelque distance, d'où elles ne pouvaient les offenser que par leurs cris; mais s'étant jointes à quantité d'autres qui venaient successivement de divers côtés, elles s'approchèrent d'un air si menaçant qu'on fut obligé de faire face pour les recevoir. Cortez étendit autant qu'il put ses gens sur un même front, et mit aux premiers rangs toutes les armes à feu. Dans la nécessité de combattre en pleine campagne, il voulait éviter d'être enveloppé. Ses cavaliers firent des irruptions sanglantes, qui refroidirent beaucoup les ennemis; et les arquebusiers faisant tomber les plus ardens, il n'était incommodé que de quelques flèches; mais lorsqu'il vit croître le nombre des ennemis, il résolut de s'avancer vers une hauteur sur laquelle il découvrit des bâtimens, et qui semblait commander toute la plaine. Ce mouvement fut d'autant plus difficile, que les Mexicains, pressant leur attaque aussitôt qu'ils le virent en marche, l'obligeaient à tous momens de faire tête pour les repousser. Cependant, à la faveur d'un feu continuel, et surtout avec le secours des chevaux, dont la seule vue causait encore de l'épouvante aux ennemis, il arriva heureusement au pied de la hauteur, où il s'arrêta pendant qu'il faisait visiter ce poste, et que ses gens y montaient par toutes les avenues. Divers pelotons d'arquebusiers qu'il plaça sur la pente ôtèrent aux ennemis le courage de tenter un assaut, et donnèrent aux Espagnols le temps de se fortifier. Ce lieu, qu'ils regardèrent comme leur salut, était un temple d'idoles que les Mexicains invoquaient pour la fertilité de leurs moissons. L'enceinte de l'édifice était spacieuse, et fermée d'un mur, flanqué de tours, qu'avec un peu de travail on pouvait rendre capable d'une bonne défense. La joie fut si vive, de se trouver dans une retraite qu'on crut devoir à la protection du Ciel, que cette réflexion subsistant, même après le péril, Cortez y fit bâtir, dans la suite, un ermitage sous le nom de Los Remedios. Les ennemis, après avoir employé le reste du jour en cris et en menaces, se retirèrent, suivant leur usage, à l'entrée de la nuit.

Il était question de délibérer entre deux partis, dont il semblait qu'on avait le choix; celui de se maintenir dans un poste où l'on croyait pouvoir défier les Mexicains, ou de se remettre en marche dans le cours même de la nuit; mais la nécessité des vivres, qui commençait à se faire sentir, ayant fait abandonner le premier, on résolut, malgré la fatigue des soldats et des chevaux, de partir après quelques heures de repos. Ce délassement fut donc très-court, et l'on décampa avant minuit. Cortez fit allumer des feux pour cacher sa résolution aux ennemis. Il donna le commandement de l'avant-garde à Ordaz, avec les plus fidèles Tlascalans pour guides; et l'aventure du lac, dont il ne pouvait se consoler, lui fit prendre le parti de demeurer à l'arrière-garde pour assurer la tranquillité des autres aux dépens de la sienne. On fit deux lieues dans les ténèbres; et la pointe du jour ayant fait découvrir un autre temple moins élevé que le premier, mais assez bien situé pour n'y laisser craindre aucune attaque, on s'y arrêta, dans le seul dessein d'observer la campagne et de prendre de nouvelles mesures pour la suite du jour. Quelques troupes de paysans qui couraient en désordre n'empêchèrent point l'armée de quitter ce poste pour continuer sa marche à leurs yeux. Elle essuya leurs cris, leurs insultes, et les pierres qu'ils jetaient des montagnes, mais sans être obligée d'en venir aux armes. Deux lieues plus loin, on reconnut un bourg dont Cortez résolut de s'ouvrir l'entrée pour s'y procurer des rafraîchissemens à toutes sortes de risques. On parvint sans peine à mettre les habitans en fuite; mais on trouva si peu de

vivres, qu'après y avoir passé un jour, on continua de marcher par un pays rude et stérile, où les difficultés et le besoin ne firent qu'augmenter. La faim et la soif avaient jeté les soldats dans le dernier accablement. Ils étaient réduits à manger les herbes et les racines, sans en connaître la nature, et sur le témoignage des seuls Tlascalans, qu'on détachait continuellement pour les cueillir. Un cheval blessé, qui mourut alors, fut distribué aux malades. Cette fâcheuse marche ayant duré plusieurs jours sans autre adoucissement que la tranquillité où l'on était de la part des Mexicains, on arriva vers le soir à l'entrée d'un petit bourg, dont les habitans, loin de se retirer, comme tous ceux qu'on avait rencontrés jusqu'alors, témoignèrent autant de joie que d'empressement à servir les Espagnols; mais ces soins et ces caresses étaient un stratagème pour les arrêter, et pour les faire donner de meilleure foi dans le piége qui les attendait. Ils ne laissèrent pas d'en tirer un avantage considérable pour rétablir leurs forces. On leur apporta des vivres en abondance. Ils en reçurent même des bourgs voisins, qui contribuèrent sans violence au soulagement des étrangers, et qui semblaient vouloir leur faire oublier ce qu'ils avaient souffert dans une route si pénible.

L'armée se remit en route vers la montagne d'Otumba, dont la côte opposée donnait sur une vallée du même nom, et qu'il fallait nécessairement traverser pour arriver sur les terres des Tlascalans. On reconnut, en quittant le bourg, que les habitans prenaient des manières fort différentes, et que leurs discours n'étaient plus que des railleries, qui semblaient témoigner une autre espèce de joie. Marina observa qu'ils répétaient entre eux : « Allez, » brigands, vous serez bientôt dans un lieu où » vous périrez tous. » Un langage de cette nature donna de l'inquiétude à Cortez. Il ne douta point que l'armée ne fût menacée d'une embuscade. Il avait remarqué plus d'une fois dans les Mexicains cet empressement maladroit à découvrir ce qu'ils avaient le plus d'intérêt de cacher. Ses soupçons ne retardèrent point sa marche, mais il en prit occasion d'animer ses troupes; et, s'étant fait précéder de quelques coureurs, il apprit d'eux que du haut de la montagne on découvrait dans la vallée une multitude innombrable d'ennemis. C'était non-seu lement la même armée qui s'était retirée l première nuit, mais l'assemblée régulière de principales forces de l'empire, qui, ayant ét convoquées à Mexico pour attaquer les Espa gnols dans leur quartier, avaient reçu ordre après leur départ, de s'avancer, par divers che mins, jusqu'à Otumba, où leurs ennemis de vaient nécessairement passer, et d'y faire u dernier effort pour les accabler par le nombre Elles avaient marché avec tant de diligence qu'elles occupaient déjà toute la vallée. U projet concerté avec cette justesse paraît dign de l'expérience des nations les plus éclairées Ces troupes étaient composées de différen peuples, qui se faisaient distinguer par la d versité de leurs enseignes et de leurs plume Au centre, le général de l'empire, élevé su une magnifique litière, paraissait donner se ordres, et les faire exécuter à sa vue. Il porta l'étendard impérial, qui n'était jamais confié d'autres mains que les siennes, et qu'on n'em ployait que dans les plus importantes occasion C'était un filet d'or massif, pendant au bou d'une pique, et couronné de plusieurs plumes qui tiraient beaucoup d'éclat de la variété d leurs couleurs.

Ce spectacle, que Cortez eut bientôt lui même, le jeta dans un étonnement dont il n revint que pour implorer le secours du Ciel. ne pouvait s'imaginer d'où tant d'hommes arme étaient sortis; et lorsque les Tlascalans lui e rent fait reconnaître aux enseignes ceux qu' avait déjà rencontrés, en lui expliquant le che min qu'ils avaient dû prendre pour une march si prompte, il comprit à quoi il était redevab du repos dont on l'avait laissé jouir dans l sienne. Toutes ses espérances ne consista plus que dans la valeur de ses troupes, il le déclara qu'il était question de vaincre ou d mourir. Sa première résolution fut de s'ouvr un passage au travers des ennemis, dans l'en droit le plus étroit de la vallée, où il sembla que, l'espace leur manquant pour s'étendre de vant lui, il n'aurait à forcer que ceux qui occu paient ce terrain, sans craindre l'effort de leu plus nombreuses légions, qui demeureraie inutiles des deux côtés, ou qui ne pourraie l'incommoder beaucoup dans l'éloignement. forma, suivant cette idée, une seule colon

de son infanterie, dont toutes les files furent bordées alternativement d'arquebuses et de piques. La cavalerie, toujours en possession d'épouvanter les Mexicains, fut rangée en partie au front, pour ouvrir leurs premiers rangs, et pour les empêcher de se rejoindre. On descendit dans cet ordre. La première décharge des arquebuses et des arbalètes se fit avec tant d'intelligence et de succès, qu'elle ôta le temps aux ennemis qu'on avait en face de lancer leurs flèches et leurs dards. Ils furent chargés aussitôt à coups de piques et d'épées, tandis que les archers perçaient et rompaient tout ce qui se trouvait devant eux. On gagna beaucoup de terrain à cette première charge. Cependant les Mexicains combattirent avec tant d'opiniâtreté, qu'à mesure qu'ils étaient forcés de se retirer par la cavalerie et par les armes à feu, un autre mouvement les repoussait sur le terrain qu'ils avaient perdu. La vallée ressemblait à une mer agitée par le flux et le reflux de ses vagues. Cortez, qui s'était placé à la tête des cavaliers, où il faisait un carnage terrible avec sa lance, commençait à craindre que cette continuelle agitation n'épuisât les forces de ses gens, lorsqu'en jetant les yeux de toutes parts, il fut secouru par une de ces inspirations subites que le danger même produit quelquefois, mais qu'il ne produit que dans les hommes supérieurs.

À la vue de l'étendard impérial qui se faisait remarquer à quelque distance, il se souvint d'avoir entendu dire que tout le sort des batailles consistait, parmi ces peuples, dans l'étendard général, dont la perte ou le gain décidait de la victoire entre deux partis. Ne pouvant douter du trouble et de l'épouvante que le mouvement de ses chevaux causait aux ennemis, il résolut de faire un effort extraordinaire pour enlever cette fatale enseigne. Il appela Sandoval, Alvarado, Olid et Avila, auxquels il communiqua son dessein; et, suivi de ces quatre braves, avec une partie des cavaliers qu'ils avaient sous leurs ordres, il poussa au grand galop vers le général des Mexicains. Les chevaux n'ayant pas manqué de s'ouvrir un passage, il pénétra heureusement jusqu'à l'étendard, qui était environné d'un corps de nobles, et, pendant que ses compagnons écartaient cette garde avec leurs épées, il porta au général un coup de lance qui le fit tomber de sa litière. Les nobles étant déjà dispersés, un cavalier descendit de son cheval, ôta au mexicain le peu de vie qui lui restait, et prit l'étendard, qu'il présenta respectueusement à Cortez.

Les Indiens n'eurent pas plutôt vu ce précieux dépôt au pouvoir de l'ennemi, qu'ils abattirent les autres enseignes, et que, jetant leurs armes, ils prirent de tous côtés la fuite vers les bois qui couvraient le revers des montagnes. Dans un instant le champ de bataille demeura libre aux Espagnols. Cortez fit poursuivre les fuyards, parce qu'il était important de les disperser. Dans cette bataille mémorable, il reçut à la tête un coup de pierre qui perça son casque, et qui lui laissa une douloureuse contusion. La vue de sa blessure animant ses soldats à la vengeance, ils firent main-basse sur un si grand nombre de Mexicains, qu'on ne le fait pas monter à moins de vingt mille. Cette victoire passe avec raison pour une des plus célèbres que les Européens aient jamais remportées dans l'Amérique; et ce fut entièrement l'ouvrage du général espagnol.

Cortez, ayant rassemblé ses troupes, ne pensa qu'à profiter de la consternation des ennemis pour continuer sa marche. Il se trouva le lendemain sur les terres des Tlascalans, qu'il reconnut à la grande muraille que ces peuples avaient élevée pour la défense de leurs frontières, et dont les ruines subsistent encore. La joie des Espagnols fut proportionnée aux souffrances et aux dangers dont ils se voyaient heureusement délivrés. Les Tlascalans baisaient la terre de leur patrie, qu'ils avaient désespéré de revoir. On s'arrêta la nuit près d'une fontaine, qui acquit dans cette occasion une célébrité qu'elle conserve dans l'histoire. Cortez prit ce temps pour représenter à ses soldats de quelle importance il était d'entretenir, par toutes sortes d'égards, l'amitié d'une république à laquelle ils avaient tant d'obligations; et quoiqu'il y eût la même confiance, il résolut de s'arrêter en chemin pour s'assurer de la disposition du sénat. On alla loger, avant la fin du jour, à Gualipar, grosse bourgade, dont les habitans vinrent au-devant de l'armée avec des transports de joie et d'affection. Cortez accepta leurs offres, et prit le parti d'établir son quartier dans leurs murs.

Son premier soin fut d'informer les sénateurs de ses exploits et de son retour; mais la renommée avait prévenu ses envoyés; et, dans le moment qu'ils partaient, on vit arriver une députation de la république, composée de Magiscatzin, ami zélé de l'Espagne, de Xicotencatl l'aveugle, du général son fils, et de quelques autres personnes du même rang. Après les félicitations et les caresses, Cortez apprit des députés que, sur le bruit de son retour, la république avait armé trente mille hommes, et qu'elle les aurait envoyés au-devant de lui, si la rapidité de son triomphe leur eût laissé le temps d'exécuter ce dessein, mais qu'il les trouverait prêts à tout entreprendre sous ses ordres. Ils lui offrirent toutes leurs forces, avec de nouvelles protestations de zèle et de fidélité. Leur plus vif empressement était de le revoir dans leur ville; mais ils convinrent d'autant plus aisément de lui accorder quelques jours de repos, qu'ils voulaient faire les préparatifs d'une magnifique réception, telle que l'usage en était établi pour le triomphe de leurs généraux. Il fit éclater à son tour une vive reconnaissance pour ces témoignages d'affection, qui lui paraissaient autant de nouveaux liens par lesquels toute la république s'attachait à lui; et, commençant à juger mal du secours qu'il s'était promis de l'Espagne, il ne désespéra point que celui d'une si brave nation ne pût lui suffire pour tenter régulièrement la conquête du Mexique.

Son entrée dans Tlascala ne fut différée que de trois jours, et se fit avec une pompe dont la description que nous sommes forcés de passer n'avait rien de barbare. Mais au milieu des fêtes, sa dernière blessure, qui avait été mal pansée dans un si continuel exercice, porta au cerveau une violente inflammation, suivie d'une fièvre qui abattit entièrement ses forces, et qui fit tout appréhender pour sa vie. Les Espagnols regardèrent ce contre-temps comme le plus grand malheur, et tombèrent dans une consternation qui aurait pu les exposer au dernier péril chez un peuple moins ami de la bonne foi. On assure que Cortez ne dut sa guérison qu'à leur habileté; et la joie publique, dont les éclats remplacèrent l'excès de la douleur, acheva de le convaincre qu'il pouvait tout attendre de l'affection des Tlascalans.

Depuis les troubles de Mexico, il n'avait reçu aucune nouvelle de sa colonie; et cette négligence de Rodrigue Rangel, que Sandoval y avait laissé pour son lieutenant, commençait à lui causer de l'inquiétude. Les courriers de la république, aussi prompts que ceux des Mexicains, lui rapportèrent en peu de jours que tout était tranquille à Vera-Cruz, et que les alliés voisins vivaient dans une parfaite intelligence avec leurs hôtes; mais que cinquante-huit soldats espagnols, qui étaient partis pour le joindre, n'ayant pas fait connaître ce qu'ils étaient devenus, il y avait beaucoup d'apparence qu'en traversant la province de Tépéaca, ils avaient été massacrés par les habitans. Cette disgrace l'affligea beaucoup, et le mit dans la nécessité de châtier les auteurs de cette perfidie, d'autant plus que ce pays de Tépéaca se trouvant dans une situation qui rompait la communication de Vera-Cruz à Mexico, il fallait s'assurer de ce passage, avant de former d'autres entreprises. Cependant il suspendit la proposition qu'il voulait faire au sénat, d'assister les Espagnols dans cette expédition, parce qu'il apprit que, depuis peu de jours, les Tépéaques avaient ravagé quelques terres des Tlascalans, et qu'il jugea que la république aurait recours à lui pour venger cette insulte. En effet, les principaux sénateurs l'ayant supplié d'embrasser leurs intérêts, il se vit en état d'accorder une grace qu'il pensait à demander.

Un incident vint troubler ses résolutions. On reçut avis de Gualipar que trois ambassadeurs de la cour impériale, envoyés à la république, n'attendaient que la permission du sénat pour venir exécuter leur commission. Cette démarche parut fort étrange : quoique les sénateurs ne pussent douter qu'elle ne regardât les Espagnols, et qu'ils fussent bien affermis dans la fidélité qu'ils avaient promise à leurs alliés, ils se déterminèrent à recevoir les ambassadeurs, pour tirer avantage de cet acte d'égalité, dont l'orgueil des princes mexicains n'avait point encore fourni d'exemple; mais ils eurent la déférence de faire approuver leur conduite à Cortez. Les Mexicains firent leur entrée avec beaucoup d'éclat : leur parure et le cortége dont ils étaient suivis, formèrent un spectacle imposant pour une nation qui ne connaissait que l'agriculture et la guerre; ils furent admis

dans l'assemblée du sénat. Après avoir nommé leur maître avec un grand nombre de titres et de profondes soumissions, ils offrirent de sa part aux Tlascalans une paix sincère, une alliance perpétuelle, un commerce libre et des intérêts communs, à condition que la république prendrait incessamment les armes contre les Espagnols, ou que, pour s'en défaire plus facilement, elle tirerait avantage de l'imprudence qu'ils avaient eue de se livrer entre ses mains. A peine eurent-ils le temps d'achever cette proposition, qui fut interrompue dès les premiers mots, par un murmure confus d'où l'on passa bientôt aux plus vives marques d'indignation et de colère. Cependant, après les avoir renvoyés à leur logement, pour y attendre une réponse, le sénat prit un tempérament digne de sa prudence et de sa bonne foi; il leur fit déclarer, par quelques députés, qu'il accepterait volontiers la paix lorsqu'elle serait proposée à des conditions raisonnables et glorieuses pour les deux états; mais que les Tlascalans respectaient les lois de l'hospitalité, et n'étaient point accoutumés à payer la bonne foi par la perfidie. Diaz ajoute que les ambassadeurs partirent sans réplique, avec autant de précipitation que de frayeur, parce que, le bruit de leur commission ayant soulevé le peuple, ils se crurent menacés de n'être pas à couvert, malgré la dignité de leur caractère. Comment ne pas reconnaître encore en cette occasion et les vertus de ces peuples, et le bonheur de Cortez.

Cependant le jeune Xicotencatl, emporté par le torrent des opinions, n'avait osé déclarer la sienne au sénat; mais dans les mouvemens de haine qu'il conservait contre les Espagnols, il ne put s'empêcher de répandre sourdement que le sénat avait oublié les véritables intérêts de la patrie en rejetant les offres de l'empereur, et qu'il fallait s'aveugler pour ne pas reconnaître que le dessein des Espagnols était de renverser la religion et la forme du gouvernement. Ces insinuations n'étaient pas sans vraisemblance : aussi commençaient-elles à lui faire des partisans, lorsqu'elles vinrent à la connaissance de Cortez. Il en fit des plaintes au sénat; l'affaire y fut traitée avec toutes les précautions qu'elle méritait par son importance. Il était impossible que la plupart des sénateurs ne reconnussent point le danger dont la république était réellement menacée; et, quels que fussent les motifs de Xicotencatl, ils n'étaient rien à la force des raisonnemens : cependant l'intérêt de l'honneur et de la bonne foi prévalut dans l'assemblée. Toutes les voix se déclarèrent contre l'attentat d'un jeune mutin qui voulait troubler la tranquillité publique, diffamer les décrets du sénat, et ruiner le crédit de la nation; quelques avis allèrent à la mort du coupable, et ce qui doit causer encore plus d'étonnement, le père même de Xicotencatl, que cette qualité n'avait point empêché d'assister au sénat, fut un de ceux qui soutinrent cette opinion avec le plus de force, sacrifiant toutes les affections du sang à l'honneur de sa patrie; mais sa constance et sa grandeur d'âme touchèrent si vivement ceux qui avaient pensé comme lui, qu'ils revinrent en sa faveur au sentiment le plus modéré. Son fils fut arrêté par les exécuteurs ordinaires de la justice, amené devant ses juges, sans armes, et chargé de chaînes. On lui ôta le bâton de général que l'on jeta du haut en bas des degrés du tribunal. Cette humiliation le força de recourir à Cortez, qui s'empressa aussitôt de demander grace pour lui, et de le faire rétablir dans sa dignité. Mais la plaie était trop profonde pour se fermer aisément, et ce cœur fier ne déguisa ses projets de vengeance que pour attendre l'occasion de les faire éclater, ainsi que nous le verrons.

La guerre, qui fut entreprise aussitôt contre les Tépéaques, donna, pendant quelques semaines, une distraction à sa fureur : elle fut poussée si vivement, que, malgré le secours des Mexicains, qui avaient fait marcher une partie de leurs forces, Cortez se rendit maître de la capitale du pays, après avoir défait, dans plusieurs combats, les ennemis de la république et les siens. Il ne lui restait que cent vingt soldats espagnols et seize cavaliers. Laissant à Xicotencatl le commandement des troupes de l'état, il s'était contenté de prendre un corps de huit mille Tlascalans, des plus résolus, sous des capitaines dont il avait éprouvé la valeur à Mexico. Les Tépéaques prirent le parti de la soumission, et reconnurent qu'ils s'étaient laissé entraîner à la révolte par les artifices des Mexicains. Cortez forma le dessein de construire une forteresse dans leur ville, en leur faisant comprendre qu'il ne pensait qu'à les protéger; mais

il voulait s'assurer le chemin de Vera-Cruz. L'ouvrage fut conduit avec tant d'habileté par les officiers espagnols, et poussé avant tant de chaleur par les Tépéaques mêmes, qu'il fut achevé dans l'espace de quelques jours. Cortez laissa un sergent et vingt soldats pour la garde de cette place, qu'il nomma Segura de la Frontera.

Il fut bientôt occupé de soins plus importans : on apprit que l'empereur qui avait succédé à Montézuma était mort, et que les Mexicains avaient élevé sur le trône Guatimozin, jeune prince dont le caractère semblait promettre un règne éclatant. Il avait commencé par se livrer entièrement au soin des affaires. Plusieurs réglemens en faveur de la milice lui avaient attaché les officiers et les soldats; il ne s'était pas moins efforcé de gagner l'affection du peuple, en le déchargeant d'une partie des impôts; et, prenant avec les nobles une méthode inconnue jusqu'alors au Mexique, il s'établissait un nouvel empire sur les cœurs par une familiarité majestueuse qui tempérait ces excès d'adoration que ses prédécesseurs avaient exigés. Cortez regarda ces préludes d'une sage administration comme autant d'obstacles qui se formaient contre ses desseins : il s'était promis la conquête du Mexique, et l'inviolable fidélité des Tlascalans le confirmait dans cette résolution, sans compter un grand nombre de nouveaux alliés qui lui offraient de se joindre à ses troupes. Le passage du lac faisait son principal embarras : cette difficulté lui paraissait insurmontable, depuis que les Mexicains, ayant trouvé le secret de rompre les ponts et les chaussées, ne lui avaient pas laissé d'autre ressource que les ponts volans. Il s'arrêta au projet de faire construire douze ou treize brigantins capables de résister à leurs canots, et de conduire son armée jusqu'au centre de leur ville. Quoique des montagnes de Tlascala au bord du lac on ne comptât pas moins de seize lieues, il se flatta de pouvoir faire porter cette petite flotte en pièces détachées sur les épaules des tamènes. Martin Lopez, versé dans les travaux de constructions maritimes, ayant approuvé son dessein, il lui donna le commandement de tous les Espagnols qui entendaient la charpente, avec le pouvoir d'employer les Américains à couper du bois. L'ordre fut donné en même temps d'apporter de Vera-Cruz le fer, les mâts et tous les agrè des vaisseaux qu'on avait coulés à fond.

La poudre commençait à lui manquer; i imagina d'en composer une d'une qualité très fine, en faisant tirer du soufre d'un volca voisin. Pendant qu'il se livrait à ces soins, i apprit qu'un vaisseau qui apportait de Cuba u secours d'hommes et de munitions à Narvaëz avait été saisi par l'adresse et le zèle de Pédr Cavallero, qu'il avait chargé du commandemen de la côte. Vélasquez, ne doutant point qu Narvaëz ne fût en possession de toutes les con quêtes de la Nouvelle-Espagne, lui envoya Pierre de Barba, gouverneur de la Havane, l même à qui Cortez avait eu l'obligation du der nier service qui l'avait dérobé aux persécution de ses ennemis. Barba et ses gens, une foi détrompés, s'étaient engagés volontairement servir Cortez; enfin, plusieurs autres vaisseau espagnols eurent le même sort, et ceux qu les montaient, officiers et soldats, se rangèren sous ses enseignes et furent le rejoindre Tlascala. Ainsi, le gouverneur de Cuba l avait fourni jusqu'alors des secours, par le voies mêmes qu'il voulait employer à sa ruine

La joie de tant d'heureux événemens n'em pêcha point les officiers espagnols de prendr le deuil à Tlascala, pour la mort de Magisca zin, regardé comme le père de la patrie, q décéda dans ces entrefaites; et ce témoignag de sensibilité pour la douleur publique fit ta d'impression sur les sénateurs et sur le peuple qu'ils prièrent Cortez de remplir la place q vaquait au sénat. Magiscatzin joignait à cett dignité celle de gouverneur du principal qua tier de la ville. Deux charges de cette impo tance demandant une assiduité qui ne pouva s'accorder avec les vues de Cortez, il se co tenta de faire tomber le choix de la républiqu sur le fils aîné du mort, qui avait hérité d tous les sentimens de son père pour les Esp gnols.

Ensuite, ne s'occupant que de ses grand desseins, dont il conçut que le succès dépen dait de la bonne volonté de ses troupes, il f publier que ceux qui commençaient à se d goûter du métier des armes, étaient libres d retourner à Cuba, sur une partie des vaisseau qu'il avait sur la côte. Plusieurs soldats de Na vaëz acceptèrent cette offre, et Duéro même

cet ami de Cortez auquel il devait la vie, eut la faiblesse de suivre leur exemple. Alvarado conduisit jusqu'à bord ceux que la crainte du danger, ou l'amour du repos, faisait ainsi renoncer à la gloire.

Il ne restait qu'un sujet d'inquiétude au général. Les députés qu'il avait envoyés à la cour d'Espagne ne l'informaient point du succès de leur commission; et ce long retardement devait lui faire douter qu'ils eussent obtenu toute la faveur qu'il avait espérée. Avant de s'engager dans de nouvelles entreprises, il résolut de faire partir d'autres agens pour solliciter l'expédition des premiers. Ordaz et Mendoza furent destinés au voyage de l'Europe, tandis que d'Avila et Chico reçurent ordre de se rendre à Espagnola. Les deux premiers furent chargés d'une relation qui contenait le détail des avantages et des disgraces qui étaient arrivés aux troupes espagnoles depuis leur premier départ de Zampoala. On y joignit un nouveau présent pour l'empereur, composé de l'or et des raretés qu'on avait pu sauver dans la retraite. Les deux autres étaient envoyés à l'audience royale de San-Domingo, pour en obtenir des secours plus prompts qu'on ne pouvait les attendre d'Espagne.

L'année approchait de sa fin, lorsque Cortez prit ouvertement la résolution d'entrer avec toutes ses forces dans les terres de l'empire, et de remettre la décision de son entreprise au sort des armes. Ses brigantins n'étaient point encore achevés; mais les troupes de la république et celles de ses alliés avaient déjà pris poste aux environs de Tlascala, et le moindre délai commençait à lui faire craindre les inconvéniens de l'oisiveté. Il assembla ses officiers pour délibérer avec eux sur ses premières opérations : tous les avis se réduisirent à marcher vers Tezcuco, de s'en saisir et de s'y fortifier pour en faire une place d'armes, avec le double avantage d'y pouvoir attendre les brigantins, et d'y être en état de dévaster le pays ennemi par des courses. C'était d'ailleurs une retraite assurée, dans toutes les suppositions qui pouvaient rendre l'attaque de Mexico difficile, ou faire traîner le siége en longueur.

Le jour suivant fut employé à faire la revue des Espagnols. Cortez donna tout l'éclat possible à cette fête militaire, autant pour la faire servir d'instruction aux Américains que pour leur imposer par la pompe du spectacle. A cet exemple, le général Xicotencatl, qui continuait de commander les troupes de la république, voulut aussi les faire passer en revue. Celles que Cortez destinait à le suivre ne montaient qu'à dix mille hommes choisis, et le reste avait ordre de suspendre sa marche, pour servir à la garde et au transport des brigantins. Les timbales, les cors et les autres instrumens de cette armée, qu'Herréra fait monter à quatre-vingt mille hommes, marchaient à la tête de chaque bataillon; et les officiers venaient ensuite, parés de plumes de diverses couleurs, et de joyaux qui leur pendaient aux oreilles et aux lèvres. Ils avaient sous le bras gauche leur sabre garni de pierres, la pointe en haut; et chacun était suivi d'un page, dont l'unique office était de porter la rondache de son maître, où ses exploits étaient exprimés par diverses figures. Chaque compagnie était distinguée par la couleur de ses plumes, et par la forme de ses enseignes, qui n'étaient que la représentation de quelque animal au sommet d'une pique; cela offrait un coup d'œil varié et des plus imposans.

CHAPITRE VII.

Siége et prise de Mexico.

Les Mexicains, informés depuis long-temps des préparatifs de Cortez, avaient des troupes nombreuses derrière une montagne voisine, dont plusieurs défilés pouvaient rendre le passage fort difficile, s'ils eussent connu l'art des retranchemens. Deux mille Tlascalans eurent ordre de nettoyer les chemins; et, pendant l'espace de deux lieues qui restaient jusqu'au sommet de la montagne, on continua de marcher aussi tranquillement que sur les terres de Tlascala.

De la hauteur où l'on était parvenu, on découvrait dans l'éloignement le grand lac de Mexico. Le général ne manqua point d'exciter ses troupes par le souvenir des richesses qu'elles y avaient laissées, et des injures qu'elles avaient à venger. La fumée qu'on remarquait dans les bourgades, et qui passait successivement de l'une à l'autre, fut prise pour un avis que les

Mexicains se donnaient de leur approche. On n'avança pas avec moins de résolution, quoique par des chemins fort rudes et dans l'épaisseur des bois. Enfin l'armée ennemie s'offrit de loin dans la plaine. Les Espagnols poussèrent des cris de joie, et les Tlascalans entrèrent dans une espèce de fureur que Cortez eut beaucoup de peine à modérer. L'ennemi était en bataille au-delà d'une grande ravine, formée par les eaux qui tombaient impétueusement des montagnes. On la passait sur un pont de bois que les Mexicains auraient pu rompre facilement; mais on apprit dans la suite qu'ils l'avaient conservé dans le dessein d'attaquer les Espagnols au passage. Cependant, à peine eurent-ils reconnu la nombreuse armée qui les menaçait, que, le courage paraissant leur manquer pour la défense de leur poste, ils firent leur retraite avec beaucoup de précipitation. Comme ils s'étaient dérobés presque tout d'un coup à la faveur des bois, sans qu'on pût juger si ces apparences de crainte ne couvraient pas quelque artifice, Cortez ne diminua rien de ses précautions : il se crut fort heureux, en observant les bords escarpés de la ravine, qu'on ne lui disputât point le passage du pont. Sa cavalerie, qui défila la première, n'alla pas loin sans découvrir les ennemis. Ils s'étaient ralliés derrière les bois; mais l'approche des chevaux, et quelques décharges de l'artillerie, leur firent prendre la fuite. Toute l'armée, ayant passé le pont avant la nuit, se logea dans un bourg désert, en plaçant des corps-de-garde à toutes les avenues.

Toujours prévenu par la fortune, Cortez n'eut pas besoin d'attaquer Tezcuco. Cacumatzin, cacique de ce canton, déposé par Montézuma et rétabli par le nouvel empereur, imagina de tendre un piége aux Espagnols, de leur ouvrir sa ville avec toutes les apparences de l'amitié, et d'y introduire ensuite les troupes mexicaines, qui les égorgeraient pendant leur sommeil; mais quand il vit que Cortez, en acceptant ses offres, se tenait toujours sur ses gardes, la frayeur le saisit, il s'enfuit à Mexico, et laissa aux Espagnols cette place importante.

Cortez y établit un nouveau cacique, et Tezcuco devint un lieu de sûreté pour les siens, et disputa toujours aux Tlascalans l'honneur du zèle et de la fidélité.

Le nouveau cacique, informé du projet de ses alliés, qui était de rendre l'entrée du lac navigable pour les brigantins, employa six ou sept mille de ses sujets à donner plus de profondeur aux premiers canaux. Pendant ce travail, Cortez, dont tous les mouvemens se rapportaient à son expédition, résolut d'attaquer la ville d'Iztacpalapa avec une partie de ses troupes. Ce poste étant avancé de six lieues, il lui parut important d'ôter leur principale retraite aux canots des Mexicains, qui venaient quelquefois troubler les travailleurs de Tezcuco, sans compter la nécessité de donner de l'exercice à ses troupes, pour lesquelles il craignait les dangers de l'inaction. On a déjà fait observer qu'Iztacpalapa était assise sur la chaussée par où les Espagnols avaient fait leur première entrée, et dans une situation si bizarre, qu'une partie de ses maisons, qui montaient à plus de dix mille, étaient bâties dans le lac même, dont les courans s'introduisaient dans la ville par des canaux fermés d'écluses, qui lâchaient ou retenaient les eaux suivant le besoin des habitans. Cortez, se chargeant lui-même de cette entreprise, prit trois cents Espagnols et dix mille auxiliaires, dont Alvarado et Olid eurent le commandement sous ses ordres. Il s'engagea sur la chaussée, dans le dessein de former son attaque par terre, et d'employer son artillerie à déloger l'ennemi des autres postes. En approchant de la ville, ses premiers rangs découvrirent, à quelque distance des murs, un gros de sept ou huit mille hommes qui semblaient sortis pour les défendre, et qui attendaient les Espagnols avec assez de fermeté pour soutenir un combat de quelques momens. Ensuite, faisant leur retraite sans désordre jusqu'aux portes de la ville, on fut surpris qu'au lieu de les fermer ou de continuer le combat, ils se jetèrent tous dans le lac, et poussant des cris et secouant leurs armes avec autant de fierté qu'ils en avaient marqué dans l'action. Cortez jugea qu'une retraite de cette nature couvrait quelque piége. Cependant après avoir fait reconnaître la place avec toutes les précautions militaires, il résolut d'y entrer. Les maisons se trouvèrent abandonnées, et l'on n'entendait plus qu'un bruit confus sur le lac, dans un assez grand éloignement. L'approche de la nuit, qui ne permettait point au



Espagnols de courir les risques d'un nouveau combat, leur fit prendre le parti de se loger dans un lieu dont on ne leur disputait point la possession; mais quelques heures après, on s'aperçut que l'eau commençait à déborder les canaux avec une telle impétuosité, qu'elle couvrit en un moment les plus basses parties de la ville. C'était le stratagème que Cortez n'avait fait que pressentir, et qui réduisit la plupart de ses soldats à la nécessité de faire leur retraite dans l'eau jusqu'aux genoux. Il se reprocha beaucoup de n'avoir pas compris qu'en fermant les écluses du côté du grand lac, où les eaux se portaient par leur pente, toute la ville pouvait être inondée. L'armée se logea par degrés dans la plus haute partie, où elle passa le reste de la nuit sans aucune défense contre le froid. A la pointe du jour, Cortez, désespérant de garder sa conquête, et la remettant à l'arrivée des brigantins, reprit le chemin de Tezcuco, avec l'attention de faire doubler le pas à ses troupes, pour les échauffer par ce mouvement; mais il paraît que le soin de leur conservation n'y eut pas moins de part, puisqu'aux premiers rayons du soleil on découvrit une multitude innombrable de canots, qui s'avancèrent des deux côtés du lac jusqu'aux bords de la chaussée. Les arbalètes des Espagnols et les flèches de leurs alliés furent les seules armes avec lesquelles on repoussa le premier effort, parce que la poudre se trouva mouillée. Cependant l'ennemi revint à la charge, et força Cortez de s'arrêter plus d'une fois pour faire face aux plus emportés. Ses piquiers firent une cruelle boucherie de ceux qui osèrent s'avancer jusqu'à terre; mais plusieurs Espagnols furent blessés, et les Tlascalans perdirent quelques hommes. L'attaque des Mexicains s'étant ralentie à la vue de cette ville, Cortez y rentra vers le soir, après avoir effacé l'affront de sa retraite par trois ou quatre victoires remportées comme en courant; mais il admira l'habileté de ses ennemis, qu'il avait regardés jusqu'alors avec plus de mépris que d'inquiétude.

Les caciques et les autres Américains voisins de Tezcuco ne tardèrent point à venir offrir leur obéissance et leurs troupes au général étranger. Ils se plaignirent des violences de l'empereur du Mexique, surtout les envoyés des provinces de Chalco et d'Otumba, contre lesquelles ce prince faisait marcher une puissante armée, pour les punir d'avoir ouvert le passage aux Espagnols. Ils témoignaient assez de résolution pour se défendre, mais ils demandaient quelques secours; et Cortez se crut intéressé à l'accorder, parce qu'il était important pour lui de se conserver une communication toujours libre avec la province de Tlascala. Sandoval et Lugo, qui furent chargés de cette expédition avec deux cents Espagnols, quinze cavaliers et la plus grande partie des Tlascalans, s'avancèrent par une marche si prompte, qu'ayant joint l'armée d'Otumba et de Chalco avant l'arrivée des Mexicains, ils allèrent au-devant d'eux jusqu'aux frontières de ces deux provinces. La bataille fut sanglante, et se termina par la fuite des ennemis, qui laissèrent un grand nombre de prisonniers; mais Sandoval ne réserva que les principaux, dont il espérait tirer quelques renseignemens. Les peuples qu'il avait secourus ayant été jusqu'alors ennemis de la république de Tlascala, parce qu'ils avaient toujours été soumis aux empereurs du Mexique, il leur fit jurer la paix sous la garantie du nom espagnol; et les Tlascalans, à qui cette reconnaissance était due pour leurs services, signèrent volontiers le traité, avec promesse de le faire ratifier au sénat.

Le retour de Sandoval à Tezcuco eut tout l'éclat d'un triomphe. Il avait à sa suite non-seulement les prisonniers, mais tous les caciques des deux provinces, qui voulurent faire leurs remerciemens au général du secours qu'il leur avait envoyé, et lui offrir la disposition de toutes leurs forces. Cortez accepta, et leur recommanda de se tenir prêts à marcher au premier ordre. Ensuite, s'étant fait amener les prisonniers mexicains, qui s'attendaient à perdre la vie, suivant leurs usages militaires, il leur rendit la liberté, et les fit conduire jusqu'au bord du lac, et fournir des barques et des provisions pour se rendre à Mexico. Il les chargea d'annoncer à Guatimozin qu'il venait avec ses Espagnols invincibles, et quatre-vingt mille Tlascalans, venger la mort de Montézuma; mais qu'en même temps il était prêt à accorder la paix à des conditions raisonnables. Il ne reçut aucune réponse.

Dans le même temps Lopez l'informa par un courrier que les brigantins étaient achevés, et qu'il se disposait à se mettre en chemin pour les conduire à Tezcuco. La république de Tlascala fournissait dix mille tamènes, pour porter sur leurs épaules, planches, mâts, ferrures, et tous les autres matériaux nécessaires, avec une escorte de vingt mille soldats, sous le commandement de Chechimical, jeune cacique d'une valeur distinguée. Tout arriva heureusement à Tezcuco; on s'attacha aussitôt à la construction des brigantins; mais comme il ne fallait pas moins de vingt jours pour les rendre capables de service, le général résolut d'employer cet intervalle à visiter le pays qui bordait le lac, dans la vue de choisir ses postes, et de commencer le ravage sur les terres de l'empire. Iatolcan, Ténayuca, Cobatillan, Escapuzalco, furent les premières villes qu'il reconnut, et dans lesquelles il répandit la terreur. Quelques-unes furent pillées et brûlées. La fuite sauva le plus grand nombre de leurs habitans; mais ayant tenté de se rassembler avec les troupes qui avaient toujours suivi les Espagnols, ils furent battus plusieurs fois, et poussés jusqu'à Tacuba, où Cortez prit poste et passa cinq jours à la vue de cette ville. Elle le disputait à Tezcuco pour la grandeur et pour le nombre des habitans. Son assiette, qui occupait l'extrémité de la première chaussée, où les Espagnols avaient essuyé tant de pertes et de dangers dans leur retraite, rendait ce poste d'autant plus avantageux, qu'il était le plus proche de Mexico, et comme la clef du chemin dont il fallait se saisir pour en faire le siége. Aussi Cortez se disposait-il à l'attaquer, lorsqu'on vit paraître sur la chaussée un gros de Mexicains sortis de la capitale, et conduits par l'empereur. Comme il y avait apparence que leur dessein était de se jeter dans Tacuba, les Espagnols eurent ordre de les attendre et de leur laisser la liberté d'avancer, dans l'espérance de pouvoir tomber sur eux, entre le lac et la ville. Mais ils avaient d'autres vues, qu'ils exécutèrent avec une adresse extrême. Quelques-uns sautèrent négligemment à terre, et formèrent leurs rangs avec tant de confusion, que Cortez, attribuant cet embarras à la crainte, laissa une partie de ses troupes devant la ville, et marcha droit à la chaussée. Ceux qui étaient à terre parurent déconcertés de son approche, et se retirèrent vers leur gros, qui fit le même mouvement, en cédant le terrain par degrés et dans une espèce de désordre. Leur espérance était d'engager les Espagnols. En effet, le général se hâta trop de les suivre. Lorsqu'ils se virent dans le détroit de la chaussée, ils se rallièrent, firent tête, et pendant qu'ils l'arrêtaient par leur résistance, un prodigieux nombre de canots, qui sortirent avec une vitesse incroyable des canaux de la capitale, vint investir les deux côtés de la digue. Cortez reconnut son imprudence; il se vit forcé de se retirer en combattant de front, et résistant des deux côtés à l'attaque des canots. Les Mexicains s'étaient pourvus de longues piques, dont quelques-unes avaient pour fer la pointe des épées que les Espagnols avaient perdues dans leur première retraite. Il eut ainsi la douleur de voir un grand nombre de ses gens blessés de leurs propres armes. Mais faisant feu de toutes parts, et s'exposant l'épée à la main comme le moindre soldat, son courage et sa fortune le firent sortir heureusement d'un si grand danger. Cependant l'entreprise de Tacuba lui paraissant impossible à la vue des Mexicains, qui n'abandonnèrent point leur chaussée, il reprit sur-le-champ le chemin de Tezcuco, tandis qu'ils se bornèrent à le suivre de loin avec des cris et d'impuissantes menaces.

Un secours considérable qui lui était arrivé pendant son absence, effaça le souvenir de ce revers. Julien d'Alderete, Antoine de Carvajal, Ruiz de la Mota, Diaz de Reguéra et d'autres guerriers d'un nom connu, avaient mouillé au port de Vera-Cruz, dans un vaisseau venu d'Espagnola avec des soldats et des munitions. Il s'étaient rendus aussitôt à Tlascala, d'où le sénat les avait fait conduire, sous une nombreuse escorte, à Tezcuco; mais on apprit en même temps que l'empereur du Mexique faisait avancer une grosse armée vers la province de Chalco, pour ramener ce pays à l'obéissance, et pour exécuter le dessein qu'il conservait toujours de fermer la communication des Espagnols avec Tlascala et Vera-Cruz. Cette entreprise était d'une importance qui forçait Cortez de secourir ses alliés, parce qu'il ne pouvait espérer que de leur fidélité la conservation

du passage. Il envoya Sandoval, avec la moitié de ses forces, pour faire tête aux troupes impériales. Deux ou trois victoires rendirent la paix aux provinces menacées, et tandis que Sandoval pressait cette expédition, Cortez ne cessa point de ravager les terres de l'empire. Il y courut des dangers qui menacèrent plusieurs fois sa vie et sa liberté, surtout à l'attaque de Suchimilco, place considérable dont il avait entrepris de se saisir, et qu'il fut obligé d'abandonner avec la douloureuse perte de dix ou douze Espagnols.

Mais sa constance fut mise à des épreuves beaucoup plus sensibles. En arrivant à Tezcuco, un de ses plus anciens compagnons vint lui demander une audience secrète, et lui apprit que, pendant son absence, il s'était formé un complot contre sa vie et contre celle de tous ses amis particuliers. L'auteur du crime était un simple soldat, sans aucune considération, puisque son nom paraît pour la première fois dans l'histoire avec son crime : il se nommait Antoine de Villafagna. Sa première vue n'avait été que de se dégager du siége de Mexico, qu'il regardait comme une entreprise désespérée. Il avait inspiré ses sentimens à quelques-uns de ses camarades, en leur représentant qu'ils n'étaient pas obligés de se perdre pour suivre les emportemens d'un téméraire. Il leur avait proposé de retourner à Cuba; et c'était pour délibérer sur ce dessein qu'ils avaient commencé à s'assembler; mais, quoiqu'ils eussent vu peu de difficulté à quitter le camp, et même à traverser la province de Tlascala, ils avaient appréhendé d'en trouver beaucoup plus jusqu'à Vera-Cruz; sans compter qu'y arrivant sans ordre, ou du moins sans un congé de Cortez, ils ne pouvaient espérer de n'y être pas arrêtés. Ils ne sentirent pas moins qu'il leur serait impossible d'enlever un navire aux yeux de la colonie. Enfin, Villafagna, dont le logement servait aux assemblées, proposa, comme l'expédient le plus sûr, de tuer Cortez et ses principaux partisans pour élire un autre général, qu'il serait plus aisé de dégoûter de l'entreprise du siége, et sous lequel, obtenant la liberté de se retirer sans se noircir de la tache de déserteurs, ils feraient valoir au gouverneur de Cuba le service qu'ils lui auraient rendu, avec l'espérance même d'en être récompensés à la cour d'Espagne. Cet avis fut généralement approuvé. On dressa d'abord un acte, par lequel tous les conjurés s'engagèrent à seconder leur chef dans l'exécution de son projet, et qu'ils signèrent tous de leur nom. Cette trame odieuse fut ourdie avec tant d'adresse, que le nombre des complices augmenta de jour en jour. Ils avaient concerté de supposer un paquet arrivé de Vera-Cruz avec des lettres d'Espagne, et de le présenter au général pendant qu'il serait à table avec la plupart de ses officiers. Les conjurés devaient entrer alors, sous prétexte d'avoir des nouvelles de l'Europe, et prendre le temps où Cortez commencerait sa lecture pour le poignarder, lui et ses amis; après quoi, ils étaient résolus de sortir ensemble, et de courir dans toutes les rues du quartier, en criant : Espagne et liberté. Les officiers qui devaient mourir avec le général, étaient Olid, Sandoval, revenu glorieux de son expédition, Alvarado et ses frères; Tapia, les deux intendans Louis Marin et Pierre d'Ircio, Bernard Diaz, historien de la conquête, et quelques autres guerriers confidens de Cortez.

Telle fut la déclaration du soldat, qui ne demanda point d'autre récompense que la vie, parce qu'il était entré dans la conjuration. Cortez prit le parti de faire arrêter sur-le-champ Villafagna, et d'assister à l'exécution de cet ordre. L'importance de l'accusation ne lui permettait pas d'employer des informations plus régulières. Il partit aussitôt, accompagné des deux intendans et de quelques capitaines. Le trouble du coupable fut sa première conviction. Après l'avoir fait charger de chaînes, Cortez renvoya tout le monde, sous prétexte de l'interroger en secret; et, profitant des informations qu'il avait reçues, il l'obligea à tirer de son sein l'acte du traité signé de tous les complices : il le lut. Il y trouva le nom de quelques personnes dont l'infidélité lui perça le cœur. Cependant il réserva ce secret pour lui-même; et il ordonna que l'affaire fût promptement instruite, sans pousser plus loin les recherches et les preuves. Elle ne traîna point en longueur. Villafagna, convaincu par l'acte que son général avait trouvé sur lui, et se croyant trahi de ses associés, confessa son crime. On lui laissa le temps de satisfaire aux devoirs de la religion;

et, dès la nuit suivante, il fut pendu à la fenêtre de son logement. Cortez, quoique mortellement touché du nombre et de la qualité des coupables, se crut obligé, par les circonstances, de fermer l'oreille au cri de la justice; mais, pour éviter tout à la fois la nécessité de punir et les conséquences de l'impunité, il publia, sans affectation, qu'il avait pris dans le sein de Villafagna, un papier déchiré en plusieurs pièces, qui contenait vraisemblablement les noms des conjurés; qu'il s'estimait heureux de n'en avoir pu lire aucun, et qu'il ne cherchait point à les connaître : mais qu'il demandait en grace à ses amis de s'informer soigneusement si les Espagnols avaient quelques plaintes à faire de sa conduite, parce qu'il ne désirait rien de si bonne foi que de satisfaire ses troupes, et qu'il était aussi disposé à corriger ses propres défauts qu'à recourir aux voies de la rigueur et de la justice, si la modération du châtiment affaiblissait la terreur de l'exemple. D'un autre côté, il déclara que ceux auxquels on avait connu quelque liaison avec Villafagna pouvaient paraître sans défiance; et le soin qu'il prit de ne laisser voir aucune trace de chagrin sur son visage, ayant achevé de leur persuader qu'il ignorait leur crime, ils recommencèrent à le servir avec d'autant plus de zèle, qu'ils croyaient avoir à laver le soupçon d'une noire perfidie. Cependant il prit occasion de cet événement pour se donner une garde de douze soldats choisis, sous le commandement d'un de ses plus fidèles officiers, et personne ne condamna cette précaution nécessaire qui ajoutait à sa représentation.

Peu de jours après, il eut une autre occasion d'exercer sa fermeté sans pouvoir écouter l'inclination qui le portait à suspendre le châtiment, lorsqu'il espérait quelque fruit de la patience ou de la dissimulation. Xicontencatl, dont il aimait la valeur, et dans lequel il ne considérait pas moins l'attachement que son père avait eu constamment pour les Espagnols, prit tout d'un coup la résolution de se retirer avec deux ou trois compagnies, qu'il obligea, par ses instances, de l'accompagner dans sa désertion. Cortez ayant tenté vainement de le ramener à l'obéissance par les voies de la douceur, donna l'ordre de le saisir vif ou mort. On le trouva prêt à partir. Il se défendit courageusement jusqu'au dernier soupir, quoique faiblement secouru par les Tlascalans qui le suivaient; aussi revinrent-ils dans leur devoir après la perte de leur chef, et le détachement espagnol les ramena paisiblement à l'armée.

Pendant ces agitations, Lopez avait mis la dernière main à son travail, et les brigantins se trouvèrent achevés. Cortez fit la revue de ses Espagnols, dont le nombre montait à neuf cents hommes d'infanterie bien armés, et quatre-vingt-six cavaliers. L'artillerie consistait en dix-huit pièces, trois grosses de fer et quinze fauconneaux de bronze, avec une abondante provision de poudre et de balles. On mit sur chaque brigantin vingt-cinq Espagnols, sous un capitaine, douze rameurs américains, et une pièce d'artillerie. Le reste de l'armée fut partagé en trois corps, qui devaient s'emparer des trois principales chaussées, c'est-à-dire celles de Tacuba, d'Iztacpalapa et de Cuyoacan, sans s'attacher à celle de Suchimilco, parce que l'éloignement de ce poste pouvait mettre trop de difficulté dans la communication des ordres. Le premier corps, composé de cent cinquante Espagnols et trente cavaliers, divisés en trois compagnies, sous les capitaines George d'Alvarado, Guttières de Badajos, et André de Montarez, eut pour commandant général Pierre d'Alvarado, et fut soutenu de trente mille Tlascalans, avec deux pièces de canon. Le second, qui fut confié à Christophe Olid, pour attaquer la chaussée de Cuyoacan, était de cent soixante Espagnols et trente cavaliers, divisés aussi sous François Verdugo, André Tapia et François de Lugo, et soutenus d'environ trente mille alliés. Sandoval, troisième commandant, et chargé de l'attaque d'Iztacpalapa, reçut le même nombre de soldats et de cavaliers espagnols, sous les capitaines Louis Marin et Pierre d'Ircio, deux pièces d'artillerie et toutes les troupes de Chalco, de Cuacocingo et de Cholula, qui montaient à plus de quarante mille hommes. Alvarado et Olid partirent ensemble pour se séparer à Tacuba, où ils logèrent sans résistance. Toutes les places qui touchaient au lac étaient déjà désertes; une partie des habitans avait pris les armes pour aller défendre la capitale, et les autres s'étaient retirés dans les montagnes, avec tout ce qu'ils avaient été capables d'emporter.

On fut informé à Tacuba que les Mexicains avaient des forces considérables aux environs de cette ville, pour couvrir les aquéducs qui venaient de la montagne de Chapultépèque, et qui fournissaient de l'eau à Mexico. Les deux commandans espagnols sortirent aussitôt avec la meilleure partie de leurs troupes; et, chassant les ennemis de ce poste, ils rompirent en plusieurs endroits les tuyaux de l'aquéduc, dont l'eau se perdit alors dans le lac. Cette expédition, qui fut regardée comme le commencement du siége, réduisit les assiégés à la nécessité de chercher leur eau douce dans les ruisseaux qui descendaient de la montagne, et les força d'occuper une partie de leurs canots à l'escorte des convois. Olid se rendit ensuite à Cuyoacan, qu'il trouva aussi sans défense.

Cortez ayant laissé à Sandoval le temps de s'avancer vers Iztacpalapa, se chargea de la principale attaque, qui était réservée aux brigantins. Il monta le plus léger, pour être en état de veiller sur tous les postes, et d'y porter du secours, accompagné de don Fernand, cacique de Tezcuco, et de Suchitl, frère de ce prince, jeune homme plein d'esprit et de feu, qui reçut le baptême, après la conquête, sous le nom de don Charles. Les treize brigantins furent rangés sur une seule ligne, parés de tout ce qui pouvait servir à leur donner de l'éclat. Le dessein du général était de s'avancer d'abord vers Mexico, pour s'y faire voir triomphant et maître absolu du lac. Ensuite il se proposait de rabattre sur Iztacpalapa, où l'entreprise de Sandoval lui causait d'autant plus d'inquiétude, que ce brave capitaine était sans barques, et pouvait trouver beaucoup d'obstacles dans la partie basse de la ville, qui servait continuellement de retraite aux canots des Mexicains. En prenant cette route avec toute sa flotte, il découvrit, à peu de distance de Mexico, une petite île qui n'était qu'un rocher, mais dont le sommet était occupé par un château assez spacieux, d'où les Mexicains qui le gardaient chargèrent les Espagnols d'injures et de menaces, comme d'un poste qu'ils croyaient à couvert de toute insulte. Il jugea que cette insolence ne devait pas demeurer sans punition, surtout à la vue de la capitale, dont les terrasses et les balcons étaient couverts d'une multitude d'habitans, qui observaient les premiers exploits des brigantins. Cent cinquante Espagnols, à la tête desquels il descendit dans l'île, montèrent au château par deux sentiers, et l'attaquèrent si vivement, qu'après avoir fait main-basse sur une partie de la garnison, le reste n'échappa qu'en se jetant à la nage.

Cette action, qui les avait retardés, fit naître un incident auquel il s'attendait peu, et qui changea toutes les mesures du général. On vit sortir de la capitale un grand nombre de canots, dont les premiers s'avancèrent d'abord avec lenteur, pour attendre ceux qui les suivaient à la file. On n'en avait pas d'abord compté plus de cinq cents; mais, lorsqu'ils eurent commencé à s'étendre avec ceux qui s'y joignirent bientôt de tous les lieux voisins, on ne douta point qu'ils ne fussent plus de quatre mille. Ce spectacle, relevé par le mouvement des rames et par l'éclat des plumes et des armes, parut magnifique et terrible aux yeux des Espagnols, qui voyaient le lac comme abîmé tout d'un coup devant eux, et changé en une plaine où l'eau disparaissait sous tant d'hommes et de bâtimens qui la couvraient.

Cortez, sans marquer la moindre émotion, et plein de confiance dans la force de ses brigantins, se hâta de les former en demi-lune, pour offrir un plus grand front à l'ennemi, et combattre avec plus de liberté. Il s'avança dans cet ordre contre les canots des Mexicains. A quelque distance, il fit prendre un peu de repos à ses rameurs, avec ordre de fondre ensuite à toutes rames dans le gros de la flotte ennemie. Un calme, qui s'était soutenu tout le jour, n'avait pas cessé de donner de l'exercice à leurs bras; et les Mexicains, dans la vue apparemment de reprendre aussi des forces, firent la même manœuvre; mais la fortune qui s'était déclarée tant de fois en faveur des Espagnols, fit lever, dans l'intervalle, un vent de terre. Les brigantins, poussés par les voiles et les rames, tombèrent impétueusement sur cette foule épaisse de canots, et commencèrent un fracas qui se conçoit mieux qu'on ne peut le représenter. L'artillerie, les arquebuses et les arbalètes, qui tiraient sans perdre un seul coup; les piques, qui faisaient une exécution terrible au passage; la fumée, que le vent portait devant la flotte, obligeait les ennemis de tourner la tête pour s'en défendre; le seul choc des

brigantins, qui coulaient à fond autant de canots qu'ils en rencontraient, ou qui les brisaient en pièces; enfin, tous les avantages que la faveur du vent joignait à la valeur des Espagnols, leur assurèrent bientôt la victoire, avec aussi peu de perte que de danger. Quelques centaines de canots remplis de nobles se soutinrent néanmoins avec beaucoup de valeur; mais tout le reste n'offrait qu'une affreuse confusion entre des malheureux qui se précipitaient les uns sur les autres, et qui se renversaient mutuellement par leur fuite. Il en périt un fort grand nombre; et les débris de leur flotte furent poursuivis à coups de canon et d'arquebuse jusqu'à l'entrée de Mexico.

Une victoire de cette importance rendit les Espagnols maîtres de la navigation de tout le lac. Cortez retourna le soir à Tezcuco, pour y faire passer la nuit aux vainqueurs; et le lendemain à la pointe du jour, il tourna ses voiles vers Iztacpalapa; mais, dans cette route, il rencontra un corps de canots qui ramaient avec beaucoup de vitesse, du côté de Cuyoacan. Ses alarmes pour Olid l'ayant fait voler à son secours, il le trouva sur la digue, réduit à combattre de front contre les Mexicains qui la défendaient, et des deux côtés contre les canots qui venaient d'arriver. La nécessité semblait avoir appris aux Mexicains à défendre leurs chaussées : ils avaient levé les ponts jusqu'à la ville, surtout dans les lieux où les courans du grand lac perdaient leur force en passant dans l'autre. Ils tenaient des planches et des claies prêtes, pour s'en servir à traverser ces vides; et derrière, ils avaient élevé des tranchées, pour défendre les approches. Ces fortifications étant les mêmes sur les trois chaussées, les Espagnols avaient pris des mesures pour détruire un ouvrage qui n'avait rien de redoutable que sa situation. Les arquebuses et les arbalètes faisaient disparaître ceux qui se montraient sur la tranchée pendant qu'on faisait passer de main en main des fascines pour combler le fossé; après quoi une pièce d'artillerie ouvrait le passage, et les débris d'une fortification servaient à remplir le fossé de l'autre. Olid s'était saisi de la première, lorsque les canots mexicains étaient arrivés, et cette attaque imprévue commençait à lui causer de l'embarras : mais à peine eurent-ils découvert les brigantins, qu'ils prirent la fuite. Cortez, excité par les progrès du travail, le fit pousser jusqu'au jour suivant, et Olid se trouva le matin au dernier pont qui donnait un passage dans Mexico.

Il était fortifié de remparts, plus hauts et plus épais que tous ceux qu'on avait renversés. Les rues, qu'on découvrait facilement, étaient coupées d'un grand nombre de tranchées, et gardées par tant de troupes, qu'il y avait peu de prudence à risquer l'attaque; mais Cortez, se voyant engagé sans l'avoir prévu, jugea son honneur intéressé à ne pas se retirer sans quelque action d'éclat. Non-seulement il fit une décharge de toute son artillerie, dont le ravage fut terrible dans la foule des habitans qui s'étaient rassemblés de toutes parts; mais en même temps Olid ayant rompu les fortifications et comblé le fossé, chargea ceux qui les défendaient, et gagna bientôt assez de terrain avec son avant-garde, pour donner le temps aux alliés qu'il avait à sa suite de se mettre en bataille sur le quai. Les Mexicains accoururent au secours de leurs ponts et firent une longue résistance; mais Cortez, sautant à terre avec une partie de ses Espagnols, échauffa si vivement le combat par sa présence, qu'après avoir fait tourner le dos aux ennemis, il se vit maître de l'entrée d'une des principales rues. Les fuyards s'étaient jetés dans un temple peu éloigné, dont ils couvraient les degrés et les tours, et d'où ils le défiaient par leurs cris. Il voulut encore les forcer dans ce poste; il se fit amener des brigantins quatre de ses meilleures pièces, dont le fracas mit les Mexicains en fuite, et lui assura la possession du temple.

La joie de se revoir dans Mexico faisait souhaiter au général, non-seulement d'y passer la nuit avec ses troupes, mais de se fortifier dans ce poste, pour resserrer les ennemis, et pour y former sa principale attaque. Ses officiers, auxquels il communiqua son dessein, le combattirent par des raisons si fortes, qu'il ne fit pas difficulté de se rendre à leur avis, surtout en faveur de Sandoval et d'Alvarado, dont on ignorait la situation. Olid retourna le soir à Cuyoacan, sous l'escorte des brigantins qui ôtèrent aux ennemis la hardiesse de l'inquiéter dans sa marche. Le général se rendit le lendemain à Iztacpalapa, et trouva Sandoval en effet, dans le besoin du plus prompt secours. Il s'é-

tait emparé de la partie de la digue qui était sur la ville ; mais se voyant incommodé par les canots des ennemis, qui étaient demeurés maîtres de la partie basse, et qui ne cessaient pas leurs attaques, il avait entrepris le même jour de s'établir dans quelques édifices, d'où son artillerie pouvait les écarter. Il avait passé le canal à l'aide de plusieurs fascines, et depuis quelques heures, il s'était logé dans ce poste avec une partie de ses Espagnols. A peine y était-il entré, qu'une multitude de canots, qui se tenaient en embuscade, s'étaient avancés autour de lui ; et, jetant à l'eau des plongeurs qui avaient écarté les fascines, non-seulement ils avaient coupé le passage au reste de sa troupe, mais ils le tenaient lui-même assiégé de toutes parts, et dans l'impossibilité de faire sa retraite. Son embarras ne pouvait être plus pressant, lorsque Cortez, arrivant à pleines voiles, découvrit cette foule de canots. Il fit jouer son artillerie avec tant de succès, qu'il ne fut pas long-temps à les dissiper : on fit un butin considérable dans la partie de la ville qu'ils avaient occupée. Mais la vue d'une retraite si favorable aux canots persuada Cortez que, sans la ruiner entièrement, il serait impossible de tirer le moindre avantage de cette chaussée ; et tous les délais étant dangereux pour les autres attaques, il prit la résolution d'abandonner ce poste, et de faire passer Sandoval avec ses troupes, à celui de Tepeaquilla, où la digue était moins large et moins commode, mais plus utile au dessein de couper à la capitale les vivres dont elle commençait à manquer. Cet ordre fut exécuté aussitôt, à la vue des brigantins qui escortèrent Sandoval jusqu'au nouveau poste, où il se logea sans résistance.

Le général fit voguer alors vers Tacuba. Pierre Alvarado, qui était chargé de cette attaque, l'avait poussée avec divers succès, en détruisant des remparts, en comblant des fossés, en s'avançant quelquefois jusqu'à mettre le feu aux premières maisons de Mexico; mais il y avait perdu plusieurs Espagnols, et ces avantages ne compensaient point cette perte. Le chagrin que Cortez ressentit lui fit juger que toutes les mesures dans lesquelles il s'était renfermé jusqu'alors, répondaient mal à son projet, et qu'un siége qui se réduisait à des attaques et des retraites, exposait inutilement ses soldats et sa réputation. Ces tranchées, que les Mexicains relevaient sans cesse, et la persécution continuelle de leurs canots, lui parurent deux obstacles qui demandaient une nouvelle méthode. Il prit le parti de suspendre toutes les attaques, pour se donner le temps de rassembler ou de faire construire lui-même une flotte de canots avec laquelle il pût se rendre maître de toutes les parties du lac : ses alliés reçurent ordre de lui envoyer tous ceux qu'ils avaient en réserve, pendant que, de son côté, il en fit construire un grand nombre à Tezcuco; et, dans l'espace de quelques jours, il en forma une flotille redoutable qu'il remplit d'Américains, sous des capitaines de leur nation. Il les divisa en trois escadres, dont chacune devait être soutenue de quatre brigantins, l'un pour Sandoval, l'autre pour Alvarado, et le troisième, pour le conduire lui-même à Olid. Aussitôt les attaques furent reprises avec plus d'ordre et de facilité; on fit, nuit et jour, des rondes sur le lac pour arrêter les sorties des Mexicains ; leurs canots n'osèrent plus se montrer, ou du moins, on enleva ceux qui tentèrent de passer avec des vivres et de l'eau. Olid, Alvarado et Sandoval s'avancèrent en peu de temps jusqu'aux faubourgs de Mexico, et la face du siége fut changée par ces heureuses dispositions.

Cependant la diligence et l'industrie ne manquèrent point aux assiégés. Ils se réduisirent d'abord à faire leurs sorties pendant la nuit, pour tenir les Espagnols en alarme et les fatiguer par l'inquiétude et les veilles. Ensuite ils envoyèrent, par de longs détours, des canots chargés de pionniers, qui, traversant directement le lac pendant qu'on était attentif à ceux qu'on entendait sortir de la ville, venaient nettoyer dans un instant les fossés qu'on avait eu beaucoup de peine à combler; mais rien ne fait tant d'honneur à leur adresse qu'un stratagème qu'ils imaginèrent contre les brigantins. Ils construisirent dans la ville trente grandes barques, renforcées de grosses planches, pour s'en faire comme un rempart, derrière lequel ils pouvaient être à couvert. Ils choisirent une nuit fort obscure pour aller se poster dans quelques endroits couverts de grands roseaux. Ils y enfoncèrent quantité de gros pieux, qui s'élevaient à fleur d'eau, et dont le seul choc était capable de nuire aux plus grands vais-

seaux. Leur espérance était d'attirer dans cette forêt de roseaux et de pieux quelques-uns des brigantins qui allaient successivement en course. Ils avaient préparé trois ou quatre canots chargés de vivres pour les faire servir d'amorce. En effet, deux des quatre brigantins de Sandoval donnèrent dans le piége, sous le commandement de Pierre de Barba et de Jean Portillo. La vue des canots, qui se présentèrent fort habilement, et qui feignirent de prendre la fuite, excita si vivement les Espagnols, que, s'élançant vers les roseaux à force de rames, ils donnèrent au travers des pieux. En même temps les Mexicains parurent dans leurs barques, et vinrent à la charge avec une résolution désespérée. Barba et Portillo sentirent la grandeur du danger. Ils voyaient les brigantins comme immobiles; et le seul effort des rames ne pouvait les tirer de cette situation. Ils prirent le parti de soutenir le combat pour occuper les ennemis, pendant qu'ils firent descendre quelques plongeurs qui écartèrent ou coupèrent les pieux à force de bras et de haches. La liberté qu'ils eurent bientôt de se remuer, les mit en état de faire jouer leur artillerie, et les barques n'y résistèrent pas long-temps; mais la perte fut grande pour les Espagnols. Portillo fut tué dans le combat. Barba y reçut plusieurs coups de flèches, dont il mourut trois jours après, et peu de leurs gens échappèrent sans blessures. Les Mexicains, avec une simplicité qu'ils mêlaient aux ruses de la faiblesse, s'imaginèrent que leurs ennemis pourraient donner deux fois dans le même piége. Après avoir réparé leurs barques, ils reprirent leur poste entre les roseaux. Le général, averti de ce mouvement, envoya six brigantins, qui les détruisirent presque entièrement.

On eut dans le même temps divers avis de ce qui se passait à Mexico par les prisonniers qu'on faisait continuellement aux attaques; et le général, apprenant que la soif et la faim commençaient à presser les habitans, apporta plus de soin que jamais à leur couper les vivres. Il rendit la liberté à deux ou trois des principaux prisonniers, en les chargeant de dire à l'empereur qu'il lui offrait la paix, avec promesse de ne rien entreprendre sur sa couronne, à la seule condition qu'il s'engageât à reconnaître la souveraineté du roi d'Espagne, dont les droits étaient fondés, parmi les Mexicains, sur leur tradition et l'autorité de leurs ancêtres. D'autres prisonniers rapportèrent que Guatimozin avait reçu cette proposition sans orgueil, et qu'ayant assemblé tous ses caciques, il leur avait représenté le misérable état de la ville avec des témoignages d'attendrissement qui semblaient marquer de l'inclination pour la paix. Tout le conseil était entré dans les mêmes sentimens, à l'exception des sacrificateurs, qui les avaient combattus avec la dernière opiniâtreté. Le respect qu'ils étaient en possession d'inspirer avait ramené tous les caciques à leur avis.

Cortez ne fut pas plus tôt informé de cette résolution, qu'il entreprit d'attaquer en même temps Mexico par les trois chaussées, et de porter le fer et le feu jusqu'au palais impérial. Après avoir envoyé ses ordres aux postes de Sandoval et d'Alvarado, il se mit avec Olid à la tête des troupes de Cuyoacan. Les ennemis avaient rouvert leurs fossés et relevé les autres fortifications de la digue; mais l'artillerie des cinq brigantins de ce poste rompit aisément de si faibles remparts, tandis que les troupes de terre comblaient les fossés. Ainsi Cortez trouva d'abord peu d'obstacles; mais il fut arrêté par des embarras d'une autre nature près du dernier pont, qui touchait au quai de la ville. Les Mexicains avaient coupé la chaussée dans un espace d'environ soixante pieds de longueur, ce qui avait servi à rendre l'eau plus haute et plus grosse vers les quais. Le bord, du côté de la ville, se trouvait fortifié de deux ou trois rangs de poutres et de grosses planches liées par des traverses et de longues chevilles; et cette barrière était défendue par une multitude innombrable de soldats. Cependant quelques décharges d'artillerie la renversèrent avec un fracas qui en rendit les débris mortels à quantité de Mexicains. Les plus avancés se voyant à la bouche de ces terribles machines, dont la flamme et le bruit les effrayaient autant que l'exécution dont ils avaient été témoins, reculèrent sur ceux qui les suivaient, et les forcèrent de rentrer avec eux dans la ville. Le quai se trouvant nettoyé dans un instant, Cortez fit approcher les brigantins et les canots de ses alliés, pour gagner la terre avec les troupes. Il fit passer sa cavalerie par la même voie. Trois pièces d'artil-

lerie qu'il fit débarquer lui parurent devoir suffire à son entreprise.

Avant d'aller aux ennemis, qui se montraient derrière quelques tranchées, il chargea Julien Alderète d'employer tous ses soins à réparer l'espace rompu de la chaussée, sous la protection des brigantins, qui continuaient de border le quai. Le combat ayant commencé dans les premières rues, Alderète, échauffé par le bruit des armes, et craignant peut-être que l'emploi de combler et de garder un fossé ne fît tort à sa gloire, tandis qu'il voyait ses compagnons aux mains, se laissa transporter par une ardeur indiscrète. Toute la troupe qu'il commandait le suivit au combat; et ce fossé, qu'on n'avait pu traverser en arrivant, fut abandonné avec une imprudence qui coûta cher aux Espagnols. Les Mexicains soutinrent les premières attaques. On força néanmoins leurs tranchées, mais avec beaucoup de perte, et le danger devint bien plus éminent lorsque, après être entré dans les rues, on eut à se garantir des traits et des pierres qui pleuvaient des terrasses et des fenêtres; mais dans la plus vive chaleur de l'action Cortez crut s'apercevoir que celle des ennemis se relâchait, et ce changement parut venir de quelque nouvel ordre qui leur fit abandonner le terrain avec la dernière précipitation. C'était assez pour faire naître le soupçon de quelque nouvelle ruse. Le jour était avancé, et les Espagnols n'avaient que le temps de retourner à leur quartier. Cortez, qui ne pouvait encore penser à s'établir dans la ville, et qui n'avait eu dessein que d'y répandre la terreur, donna l'ordre de la retraite, en profitant néanmoins de celle des ennemis pour faire abattre et brûler les maisons voisines du quai, d'où il ne voulait plus que leurs traits et leurs pierres pussent l'incommoder dans ses attaques. On fut éclairci dans la suite du motif qui avait fait disparaître les Mexicains; et l'événement même en donna de tristes indices. Guatimozin avait appris que la grande ouverture de la digue était abandonnée, et, sur cet avis, il avait fait ordonner à ses capitaines de se retirer avec leurs troupes, pour retourner vers le quai par d'autres rues, et pour charger les Espagnols à leur passage. Aussi Cortez n'eut-il pas plus tôt tourné le dos à la ville, que ses oreilles furent frappées par le son lugubre d'un instrument qui portait le nom de tocsin sacré, parce qu'il n'était permis qu'aux sacrificateurs de le sonner pour annoncer la guerre et pour animer le cœur des Mexicains à la défense de leurs dieux. On entendit aussitôt d'effroyables cris; et les Espagnols qui composaient l'arrière-garde virent tomber sur eux des légions d'ennemis.

Les arquebusiers firent tête; et Cortez, suivi des cavaliers, repoussa les premiers efforts de cette impétueuse attaque; mais n'étant instruit qu'alors de l'indiscrétion d'Alderète, il tenta inutilement de rallier ses troupes et de les former en bataillons; ses ordres furent mal entendus ou peu respectés. Les Tlascalans, qu'il avait fait marcher vers la digue, se précipitèrent confusément dans l'ouverture. Les uns passèrent sur des brigantins et dans les canots; les autres, en plus grand nombre, se jetèrent dans l'eau, où ils trouvaient des troupes de nageurs mexicains qui les perçaient de leurs dards, ou qui les étouffaient au fond du lac. Cortez faisait face aux ennemis qui continuaient de le presser; mais son cheval ayant été tué sous lui, il se vit forcé, pour conserver sa vie, d'accepter l'offre de François Guzman, qui lui présenta le sien, et de se retirer vers les brigantins, sur lesquels il arriva couvert de sang et de plaies. Cette généreuse action coûta la liberté à Guzman : quarante Espagnols furent enlevés comme lui par les Mexicains, et tous les autres revinrent dangereusement blessés. On perdit mille Tlascalans et la meilleure des trois pièces d'artillerie.

Le chagrin du général fut plus dangereux pour sa vie que la multitude de ses blessures; il ne pouvait se consoler de la perte de Guzman et des quarante autres Espagnols. Alderète, pénétré de douleur à la vue de tant de maux qu'on ne pouvait reprocher qu'à lui, offrit sa tête pour l'expiation de sa faute. Il reçut une vive réprimande aux yeux de toute l'armée; mais Cortez ne jugea point à propos de faire un exemple qui ne lui parut propre qu'à décourager ses plus braves guerriers. Son affliction redoubla le jour suivant, lorsqu'il apprit qu'Alvarado et Sandoval avaient eu vingt Espagnols tués; tous les avantages qu'ils avaient remportés lui parurent un faible dédommagement pour une si grande perte. Il fallut suspendre les attaques : on se réduisit à serrer plus étroitement la place, pour couper le passage des vivres,

pendant qu'on était obligé de donner des soins à la guérison des blessés. Le chagrin de Cortez, sans doute, était juste; mais après tout, s'était-il flatté, en versant par torrens le sang américain, qu'il ne coulerait jamais dans les combats une goutte de sang espagnol?

Les Mexicains célébrèrent leur victoire avec des transports de joie; tous les quartiers de la ville furent éclairés pendant la nuit par de grands feux; on entendit le son des instrumens militaires qui se répondaient en différens chœurs; et les temples jetant un éclat particulier qui paraissait accompagner quelque cérémonie barbare, on ne douta point que cet appareil ne regardât les prisonniers espagnols, et qu'ils ne fussent sacrifiés cette nuit aux dieux de l'empire. Quelques soldats, qui s'avancèrent vers le quai dans des canots, crurent entendre les cris de ces malheureuses victimes, et reconnaître même ceux qui les poussaient. Leur imagination en fut frappée, et Cortez ne put entendre leur récit sans verser des larmes.

Guatimozin mit alors en œuvre un artifice qui produisit un grand effet sur le peuple; il fit courir le bruit que Cortez avait été tué dans sa retraite; et cette idée inspira un nouveau courage aux Mexicains, qui conçurent l'espérance de se voir promptement délivrés. Les têtes des Espagnols sacrifiés furent envoyées dans toutes les villes voisines, comme des témoignages sensibles d'une victoire qui devait les ramener à l'obéissance. Enfin, pour confirmer ces heureux présages, on publia que le dieu des armes, principale idole du Mexique, adouci par le sang des victimes espagnoles, avait annoncé à l'empereur, d'une voix intelligible, que la guerre finirait dans huit jours, et que tous ceux qui mépriseraient cet avis périraient dans l'intervalle. Guatimozin hasardait cette imposture dans la confiance qu'il avait à ses derniers avantages; et, se persuadant en effet que la faveur de ses dieux avait commencé à se déclarer pour lui, il eut l'adresse d'introduire dans le camp des alliés de Cortez plusieurs émissaires qui répandirent les mêmes menaces. Les oracles du dieu des armes avaient une réputation si bien établie dans toutes ces contrées, que les Américains des différentes nations étaient accoutumés à les respecter. Ils se déterminèrent à quitter les Espagnols; et dans l'espace de deux ou trois nuits, tous leurs quartiers se trouvèrent abandonnés. Les Tlascalans mêmes délogèrent dans un grand désordre, à l'exception de quelques nobles, sur lesquels la crainte n'agissait pas moins, mais qui semblaient préférer l'honneur à la vie. Cortez, alarmé d'un incident qui entraînait la ruine de son entreprise, jugea le remède d'autant plus difficile qu'il ne connaissait point encore la nature du mal; mais après s'être heureusement éclairci, il se hâta de faire suivre les déserteurs, pour les engager à suspendre du moins leur marche jusqu'à la fin des huit jours, en leur faisant considérer que ce délai ne changerait rien à leur sort, et les assurant d'ailleurs qu'ils regretteraient de s'être laissé tromper par de fausses prédictions. Ils consentirent à passer le reste de la semaine dans des lieux où ils s'étaient arrêtés; et, reconnaissant enfin leur illusion, ils revinrent à l'armée avec ce renouvellement de hardiesse et de confiance qui succède ordinairement à la crainte. Don Fernand, cacique de Tezcuco, avait envoyé aux troupes de sa nation le prince son frère, qui les ramena le huitième jour, avec de nouvelles levées qu'il trouva prêtes à le suivre. Les Tlascalans, retenus par la crainte de leur sénat autant que par les représentations de Cortez, ne s'étaient pas beaucoup éloignés; mais la honte était capable de retarder leur retour, lorsqu'ils virent arriver un nouveau secours que leur république envoyait à Cortez: ils s'unirent à ce corps pour venir reprendre leur quartier; et le général, feignant de confondre les fugitifs avec ceux dont il devait louer le zèle, affecta de leur faire le même accueil.

Les Mexicains n'étaient pas demeurés dans l'inaction pendant que leurs ennemis avaient suspendu les hostilités. Ils avaient fait de fréquentes sorties la nuit et le jour, sans causer à la vérité beaucoup de mal aux Espagnols, pour qui la seule présence des brigantins était un rempart assuré contre les canots. On sut des prisonniers que, la rareté des vivres augmentant dans la ville, les murmures du peuple et des soldats commençaient également à s'y faire entendre; que la malignité de l'eau du lac, à laquelle on était réduit, y faisait périr beaucoup de monde; et que le peu de vivres qu'on y recevait par quelques canots qui échappaient aux brigantins étant partagé entre les grands, c'était

un nouveau sujet d'impatience pour le peuple, dont les cris allaient souvent jusqu'à faire trembler l'empereur lui-même. Cortez assembla tous ses officiers pour délibérer sur cet avis. Toutes les opinions se réunirent non-seulement à continuer les attaques, mais à recommencer celle des trois chaussées, avec l'espérance de prendre poste dans la ville et la résolution de s'y maintenir. Les corps des trois postes reçurent ordre de s'avancer, à toutes sortes de risques, jusqu'à la grande place, qui se nommait Tlateluco, pour s'y joindre et pousser leurs attaques.

Après avoir fait une abondante provision de vivres, et de ce qui parut nécessaire à la subsistance des troupes dans une ville où l'on manquait de tout, les trois capitaines sortirent de leurs quartiers à la première clarté du jour. Chacun était soutenu de ses brigantins et de ses canots; ils trouvèrent les trois chaussées en défense, les ponts levés, les fossés ouverts, avec un aussi grand nombre d'ennemis que si la guerre eût commencé de ce jour. Mais le succès de part et d'autre fut toujours le même, et les trois corps arrivèrent presque en même temps dans la ville. On s'avança facilement jusqu'à l'entrée des rues où les maisons étaient ruinées. Les ennemis, désespérant de se soutenir dans ce poste, semblaient avoir borné leur défense aux fenêtres et aux terrasses; mais les Espagnols n'employèrent ce premier jour qu'à faire des logemens et à se retrancher dans les ruines des maisons, avec le soin d'établir leur sécurité par des sentinelles et des corps avancés.

Cette conduite jeta les Mexicains dans la consternation : elle rompait les mesures qu'ils avaient prises pour charger l'ennemi dans sa retraite. Tous les caciques s'assemblèrent au palais impérial : ils supplièrent Guatimozin de se retirer plus loin du péril. Les uns, ne pensant qu'à la sûreté de leur maître, demandaient qu'il abandonnât la ville; d'autres voulaient fortifier son palais, et quelques-uns proposèrent de déloger les Espagnols des postes dont ils s'étaient saisis. Guatimozin embrassa le plus généreux de ces trois partis, et prit la résolution de mourir au milieu de ses sujets. Il donna ordre que toutes les troupes de la ville fussent prêtes le lendemain à fondre sur l'ennemi. Elles s'avancèrent à la pointe du jour vers le quartier des Espagnols, où l'on était déjà informé de leur mouvement. L'artillerie et les arquebuses, qui avaient été disposées sur toutes les avenues, en abattirent un si grand nombre, que toutes les autres, perdant l'espoir d'exécuter l'ordre de leur maître, ne pensèrent qu'à se retirer. Leur retraite laissa tant de champ libre aux Espagnols, qu'ils s'avancèrent l'épée à la main; et, sans autre fatigue que celle de pousser des ennemis qui ne cessaient pas de reculer, ils se logèrent plus avantageusement pour la nuit suivante.

D'autres difficultés les attendaient : ils se virent obligés d'avancer pas à pas en ruinant les maisons, et de combler une infinité de tranchées, que les ennemis avaient tirées au travers des rues. L'ardeur du travail abrégea le temps. Dans l'espace de quatre jours, les trois commandans arrivèrent à la vue de Tlateluco, par différens chemins, dont cette place était comme le centre. La division d'Alvarado fut la première qui s'y établit, après avoir chassé quelques bataillons que les ennemis y avaient rassemblés. On découvrit à peu de distance un grand temple, dont les tours et les degrés étaient occupés par une foule de Mexicains. Alvarado, ne voulant rien laisser derrière soi, fit avancer quelques compagnies, qui déblayèrent facilement ce poste, tandis qu'il mit le reste de ses troupes en bataille dans la place, pour y faire un logement. La précaution qu'il eut en même temps d'ordonner qu'on fît de la fumée au sommet du temple ne servit pas moins à guider la marche des autres capitaines qu'à faire connaître la diligence et le succès de la sienne. Bientôt la division d'Olid, commandée par Cortez, arriva au même lieu, et la foule des Mexicains qui fuyaient devant elle venant se jeter dans le bataillon d'Alvarado, y fut reçue à coups de piques et d'épées, qui en firent périr un grand nombre. Ceux qui fuyaient devant Sandoval eurent le même sort, et la division de ce commandant ne tarda point à joindre les deux autres. Alors tous les ennemis, qui occupaient les autres places et les rues de communication, ne doutèrent point que le dessein des Espagnols, dont ils voyaient les forces réunies, ne fût d'attaquer l'empereur dans son palais. Ils s'empressèrent de courir à sa défense; et cette persuasion donna le temps au général d'établir avantageusement tous ses postes.

Le jour suivant fit découvrir un grand nombre de Mexicains armés, dans les rues dont ils étaient encore en possession ; mais ils n'y étaient que pour couvrir divers ouvrages par lesquels ils voulaient fortifier leur dernière retraite. Cortez ne leur voyant aucune disposition à l'attaquer, suspendit aussi la résolution de marcher à l'assaut. Il se flatta même de leur faire goûter de nouvelles propositions, et l'extrémité où ils étaient devait leur donner d'autant plus de confiance dans ses offres. Il chargea de cette commission trois prisonniers d'un nom connu ; et, vers le milieu du jour, il en conçut quelque espérance, lorsqu'il vit disparaître les troupes qui gardaient les rues. Cette fois encore les caciques penchaient pour un accommodement ; l ne trouva toujours d'opposition que de la part des farouches sacrificateurs, qui croyaient leur ruine attachée à l'alliance des Espagnols. L'empereur ordonna donc qu'une partie de la noblesse, avec tous les canots qu'il avait autour de lui, se rendit dans une espèce de port que le lac formait derrière son palais. C'était une ressource qu'il ménageait pour sa retraite, si la fortune l'abandonnait dans ses derniers efforts. Mais cet ordre fut exécuté avec tant de bruit et de confusion que les capitaines des brigantins s'aperçurent du mouvement qui se faisait sur la digue. Ils en informèrent le général, qui pénétra facilement l'objet de ces nouvelles mesures. Il dépêcha sur-le-champ Sandoval, avec la qualité de capitaine général des brigantins, et la commission expresse de veiller exactement le port ; ensuite, ayant disposé les troupes au combat, il s'approcha des fortifications pour hâter la conclusion de la paix par les menaces d'une sanglante guerre.

Les Mexicains avaient déjà reçu l'ordre de se mettre en défense. Ils se préparèrent au combat avec beaucoup de résolution; mais les premiers coups de canon leur ayant fait connaître la faiblesse de leurs remparts, ils ne virent plus que le péril dont ils étaient menacés. On ne fut pas long-temps sans voir paraître quelques drapeaux blancs, et sans entendre répéter, en espagnol, le nom de paix, qu'ils avaient appris à prononcer. On suspendit de nouveau les hostilités et on entama des négociations ; mais ce n'était qu'une feinte de la part des assiégés, pour gagner du temps et assurer la retraite de l'empereur.

Le matin du jour marqué pour la conclusion du traité, Sandoval reconnut qu'un grand nombre de Mexicains s'embarquaient à la hâte sur les canots qu'ils avaient rassemblés dans leur port. Il recommanda aux brigantins sous ses ordres de se tenir prêts à tout événement.

Bientôt les canots ennemis se mirent à la rame. Ils portaient la noblesse mexicaine et les principaux chefs des troupes de l'empire, qui s'étaient déterminés à combattre les brigantins, pour favoriser, au prix de leur sang, la fuite de Guatimozin. Leur dessein, après le succès de cette diversion, était de se disperser par autant de routes qu'ils avaient de canots, et d'attendre le temps de la nuit pour le suivre. Ils exécutèrent leur entreprise en voguant droit aux Espagnols, et les attaquèrent avec tant de furie que, sans paraître effrayés du premier fracas de l'artillerie, ils s'avancèrent jusqu'à la portée de la pique et du sabre. Pendant qu'ils combattaient avec cet emportement, Sandoval observa que six ou sept grandes barques s'éloignaient à force de rames. Il donna ordre à Garcie Holguin, qui commandait le brigantin le plus léger, de les suivre avec toute la diligence des rames et des voiles, et de les attaquer à toutes sortes de risques, mais moins pour les endommager que pour les prendre. Holguin les poussa si vigoureusement, qu'ayant bientôt assez d'avantage pour tourner la proue, il tomba sur la première, qui paraissait commander toutes les autres. Elles s'arrêtèrent comme de concert. Les matelots mexicains haussèrent leurs rames ; et ceux de la première barque poussèrent des cris confus, dans lesquels plusieurs Espagnols crurent démêler qu'ils demandaient du respect pour la personne de l'empereur. Leurs soldats baissèrent les armes ; et cette soumission servit encore mieux à les faire entendre. Holguin défendit de faire feu ; mais, abordant la barque, il s'y jeta, l'épée à la main, avec quelques Espagnols.

Guatimozin, qui était effectivement à bord, s'avança le premier ; et, reconnaissant le capitaine à la déférence qu'on avait pour lui, il lui dit d'un air assez noble, qu'il était son prisonnier, et disposé à le suivre sans résistance, mais qu'il le priait de respecter l'impératrice et les femmes de sa suite. Il exhorta cette princesse à la constance par quelques mots qui ne

furent point entendus. Ensuite il lui donna la main pour monter dans le brigantin; et, s'apercevant qu'Holguin regardait les autres barques avec quelque embarras, il lui dit : Soyez sans inquiétude : tous mes sujets viennent mourir aux pieds de leur prince. En effet, au premier signe qu'il leur fit, ils laissèrent tomber leurs armes, et, se reconnaissant prisonniers par devoir, ils suivirent tranquillement le brigantin.

Sandoval continuait de combattre, et s'apercevait, à la résistance des caciques, qu'ils étaient résolus de l'arrêter aux dépens de leur vie. Cependant leur valeur parut les abandonner aussitôt qu'ils se crurent certains de la captivité de l'empereur. Ils passèrent en un instant de la surprise au désespoir, et les cris de guerre se changèrent en gémissemens lamentables. Non-seulement ils prirent le parti de se rendre, mais la plupart s'empressèrent de passer sur les brigantins, pour suivre la fortune de leur maître. Holguin, qui avait dépêché d'abord un canot à Cortez, passa dans ce moment à la vue de Sandoval, et, voulant conserver l'honneur de conduire son prisonnier au général, il évita de s'approcher des brigantins, dans la crainte d'être arrêté par un ordre auquel il n'aurait pas obéi volontiers. Il trouva l'attaque des tranchées commencée dans la ville, et les Mexicains employés de toutes parts à les défendre; mais l'infortune de leur maître, qu'ils apprirent bientôt de leurs sentinelles, leur fit tomber les armes des mains. Ils se retirèrent avec un trouble dont Cortez ne pénétra pas tout d'un coup la cause, et qui ne fut éclairci qu'à l'arrivée du canot d'Holguin. Alors, ayant envoyé deux compagnies d'Espagnols au bord du lac, pour y prendre Guatimozin sous leur garde, il s'avança lui-même après eux, dans le seul dessein de lui faire honneur, en allant le recevoir assez loin.

Guatimozin parut sensible à cette attention du vainqueur, et quand ils furent arrivés au quartier des Espagnols, toute la suite de ce monarque s'arrêta d'un air humilié. Il entra le premier avec l'impératrice, s'assit un instant, puis se leva presque aussitôt pour faire asseoir le général; et, demandant les interprètes, il leur ordonna, d'un visage assez ferme, de dire à Cortez : « Qu'il s'étonnait de le voir tarder si long-temps à lui ôter la vie; qu'un prisonnier de sa sorte ne causait que de l'embarras après la victoire, et qu'il lui conseillait d'employer le poignard qu'il portait au côté, pour le tuer de sa propre main. » Mais en achevant ce discours, la constance lui manqua, et ses larmes en étouffèrent les derniers mots. L'impératrice laissa couler les siennes avec moins de retenue. Cortez, attendri du spectacle de cette triste et grande infortune, leur laissa quelques momens pour soulager leur douleur, et répondit enfin : que l'empereur du Mexique n'était pas tombé dans une disgrâce indigne de lui; qu'il n'était pas le prisonnier d'un simple capitaine, mais celui d'un prince puissant, et si bon, que l'empereur Guatimozin pouvait espérer de sa clémence non-seulement la liberté, mais encore la paisible possession de l'empire mexicain, augmenté du glorieux titre de son amitié; et qu'en attendant les ordres de la cour d'Espagne, il ne trouverait point de différence entre la soumission des Espagnols et celle de ses propres sujets.

Guatimozin était âgé d'environ vingt-quatre ans; sa taille était haute et bien proportionnée. Il avait le teint d'une blancheur qui le faisait paraître étranger au milieu des Américains; mais quoique ses traits n'eussent rien de désagréable, une majestueuse fierté, qu'il affectait de conserver dans son malheur, semblait plus propre à lui attirer du respect que de l'affection ou de la pitié. L'impératrice était à peu près du même âge. Elle était nièce de Montézuma; et Cortez ne l'eut pas plus tôt appris, que, lui renouvelant ses offres de service, il déclara hautement que tous les Espagnols devaient respecter dans cette princesse la mémoire et les bienfaits de son oncle.

On vint l'avertir que, sans continuer le combat, les Mexicains se montraient encore sur leurs remparts, et qu'on avait peine à retenir l'emportement des alliés. Il mit ses prisonniers entre les mains de Sandoval : et, sans s'expliquer avec eux, il se disposait à partir pour achever lui-même de soumettre la ville, lorsque l'empereur, pénétrant la raison qui l'obligeait à se retirer, le conjura de ménager le sang de ses sujets. Il parut même étonné qu'ils n'eussent pas quitté les armes après avoir su qu'il était au pouvoir des Espagnols; et, reprenant

toute sa liberté d'esprit, il proposa d'envoyer un ministre de l'empire, par lequel il promit de faire déclarer aux soldats et au peuple qu'ils ne devaient point irriter les Espagnols qui étaient maîtres de sa vie, et qu'il leur ordonnait de se conformer à la volonté des dieux en obéissant au général étranger. Cortez accepta cette offre, et le ministre n'eut besoin que de paraître pour les disposer à la soumission. Ils exécutèrent aussi promptement l'ordre qu'ils reçurent de sortir sans armes et sans bagage; et le nombre des troupes qui leur restait après tant de pertes causa beaucoup de surprise aux Espagnols. Cortez défendit, sous les plus rigoureuses peines, qu'on leur fit la moindre insulte dans leur marche, et ses ordres étaient si respectés, qu'on n'entendit pas un mot injurieux de la part de tant d'alliés qui avaient les Mexicains en horreur.

Toute l'armée entra avec ses chefs dans cette partie de la ville, et n'y trouva que des objets funestes; des blessés et des malades qui demandaient la mort en grâce, et qui accusaient la pitié des vainqueurs. Mais rien ne parut plus effroyable aux Espagnols qu'un grand nombre de cours et de maisons desertes où l'on avait entassé les cadavres des morts pour célébrer leurs funérailles dans un autre temps. Il en sortait une infection qu'on crut capable d'empester l'air : ce qui fit prendre à Cortez le parti de hâter sa retraite. Il distribua les troupes d'Alvarado et de Sandoval dans les quartiers de la ville où la contagion lui parut moins dangereuse; et bientôt il reprit le chemin de Guyoacan, avec celles d'Olid et ses prisonniers.

Telle fut la fin du siége de Mexico, en 1521, et la conquête absolue d'un empire dont toutes les provinces, entraînées par l'exemple de la capitale, se réunirent sous la domination de Cortez. Jusqu'alors il n'avait connu la grandeur de son entreprise que par les difficultés qu'il avait eues à surmonter; mais la soumission volontaire d'un grand nombre de provinces, et la découverte de quantité d'autres pays qu'il eut peu de peine à réduire, par ses lieutenans, lui apprirent mieux que jamais l'importance du service qu'il avait rendu à l'Espagne. On n'en porta point un autre jugement en Europe; et, pendant qu'il s'employait à rétablir le calme parmi tant de nations qu'il avait subjuguées, à rebâtir Mexico et plusieurs autres villes, à confirmer ses établissemens par des lois, en un mot, à jeter les fondemens de l'ordre, tous les efforts de la haine et de l'envie ne purent empêcher qu'on ne lui rendit justice à la cour d'Espagne.

L'empereur Charles, libre enfin des grandes occupations qui l'avaient retenu en Allemagne, crut sa gloire intéressée à terminer un différend dont il se reprocha d'avoir abandonné la connaissance à ses ministres. L'évêque de Burgos fut éloigné du conseil, et un tribunal, composé des plus grands personnages de l'Espagne, eut ordre d'éclaircir les ténèbres qu'on avait jetées sur les droits de la valeur et de la fortune. Enfin, quelques jours de délibération mirent les commissaires en état de juger que Vélasquez n'ayant point d'autre titre sur la Nouvelle-Espagne que celui d'avoir fait quelque dépense pour cette entreprise, et d'avoir nommé Cortez, ses prétentions devaient se réduire à la restitution de ce qu'il y avait employé; que d'ailleurs il était déchu de son pouvoir le jour qu'il avait révoqué Cortez; et que cette révocation ayant détruit son unique titre, qui consistait dans ses premiers frais, il lui avait laissé la liberté de suivre ses propres vues pour le service de l'Espagne, surtout depuis que cet illustre aventurier avait levé à ses dépens la plus grande partie de ses troupes, et avait équipé la flotte victorieuse, ou de son propre fonds, ou de l'argent qu'il avait emprunté de ses amis. Ces conclusions furent envoyées à l'empereur, qui ne différa point à les approuver; et, par une sentence solennelle, on imposa un éternel silence à Diégo de Vélasquez sur la conquête de la Nouvelle-Espagne. Il fut si touché de cette détermination, toute juste qu'elle était, et d'une lettre de l'empereur qui condamnait sa conduite, qu'il ne survécut pas long-temps à cette double infortune.

Cortez, aussi triomphant par la disgrâce de ses ennemis que par les faveurs dont il fut comblé personnellement, se vit honorer non-seulement des titres de grand capitaine et de fidèle sujet de sa majesté, mais de la dignité de gouverneur et de vice-roi de la Nouvelle-Espagne, avec une exhortation de la main de l'empereur à terminer glorieusement ses travaux, dans l'espoir certain d'une récompense égale à ses

services. Martin Cortez, son père, reçut les gages de cette promesse par diverses marques d'une considération distinguée, et tous les guerriers qui avaient survécu à l'expédition se ressentirent de la reconnaissance de Charles-Quint.

On fit passer des secours en vaisseaux et en hommes au nouveau gouverneur, et toutes ces faveurs furent confirmées par le sceau impérial, le 22 octobre 1522. Deux des envoyés de Cortez, chargés de ces agréables dépêches, mirent à la voile aussitôt pour Vera-Cruz, et les autres ne furent retenus que pour prendre le commandement de la flotte qu'on lui destinait.

Cependant l'avidité des vainqueurs dévorait en idée les trésors de Guatimozin : l'armée en attendait la distribution, et Cortez n'en parlait pas. Le trésorier-général Alderète éleva sa voix au nom de l'empereur, dont il réclamait les droits dans le partage du butin, et déjà le bruit se répandait que Cortez protestait qu'il n'avait point trouvé les prétendus trésors que l'on cherchait; et, craignant que l'on ne le soupçonnât de s'entendre avec Guatimozin, il ternit sa gloire en permettant qu'on mît à la torture cet infortuné prince, pour le forcer à découvrir le lieu où il avait caché ses richesses. Guatimozin fut étendu sur des charbons ardens, et un des principaux seigneurs de sa cour fut livré près de lui au même supplice. C'est dans ce moment que le monarque mexicain, qui supportait ses tourmens avec une constance inaltérable, adressa ce reproche sublime à son sujet, dont il entendait les plaintes : « Et moi, suis-je sur un lit de roses? » Cortez fit cesser cette odieuse exécution, et il fallut en croire Guatimozin, qui déclara qu'il avait jeté tous ses trésors dans le lac. On les chercha long-temps au fond des eaux, mais inutilement; et le dépit que les Espagnols conçurent de voir leur avarice trompée contribua sans doute à l'arrêt de mort qu'ils portèrent deux ans après contre Guatimozin. On l'accusa d'une conspiration; il fut condamné à un supplice honteux, et le successeur de Montézuma expira sur un gibet!

D'un autre côté, la fortune n'épargna guère plus Cortez que les autres conquérans de l'Amérique. Forcé par les intrigues de ses ennemis de se rendre en Europe en 1528, et obligé de se justifier d'imputations odieuses, il en triompha et fut renvoyé sur le théâtre de sa gloire, avec de nouveaux titres; mais en conservant seulement le commandement militaire et devant partager l'autorité avec une audience de la Nouvelle-Espagne que l'on créa. Cette division de pouvoirs devint une source de dissensions. Pour y échapper, Cortez tenta de nouvelles découvertes. Celle de la Californie fut la plus avantageuse pour la couronne d'Espagne. Elle lui coûta une partie de son bien, et on ne lui en sut pas gré. Les dégoûts de toute nature dont on l'abreuva le ramenèrent dans son pays, en 1540, pour y chercher remède à ses maux; mais cette fois le crédit de ses ennemis l'emporta sur ses longs services. Quoiqu'il eût suivi Charles-Quint au siége d'Alger, où il eut un cheval tué sous lui, ce grand capitaine n'était pas du conseil de guerre de l'empereur! Enfin, de retour en Espagne, après la levée du siége, il se vit négligé de la cour et tomba dans la déconsidération. Après une vie si remplie de hauts faits, à peine pouvait-il obtenir audience de sa majesté. On raconte qu'un jour il perça la foule pour s'approcher de sa voiture, en coudoyant à droite et à gauche, et qu'il entendit Charles-Quint, feignant de ne le pas connaître, demander tout haut quel était cet homme. « Dites à l'empereur, repartit Cortez, que cet homme lui a donné plus de royaumes que ses pères ne lui ont laissé de villes. » Réponse juste et fière, qui marquait bien son dépit, mais ne lui rendit pas les bonnes grâces *de son maître*. On gémit de cette affreuse et longue ingratitude, qui abrégea les jours de cet homme extraordinaire, et on regrette en même temps qu'il ait manqué à son caractère, en ne vivant pas noblement dans ses terres, loin d'une cour égoïste et hautaine, où ses éminens services étaient méconnus. Il avait pourtant résolu de retourner à la Nouvelle-Espagne, lorsque la mort, qui l'avait épargné tant de fois sur les champs de bataille, l'enleva dans l'année 1547. Il était alors âgé de 62 ans. Ses restes mortels, après des obsèques magnifiques (stérile et tardif hommage qu'on n'osa pas lui refuser), furent transportés à Mexico.

Les historiens ne s'occupent plus de la fameuse et belle Marina, ni d'Aguilard, qui furent si utiles aux Espagnols. Nous dirons, pour ré-

parer cet oubli, que cette femme célèbre épousa un gentilhomme castillan, et qu'elle fixa son séjour à Mexico; qu'Aguilard, interprète habile et soldat intrépide, obtint le poste de corrégidor de la même ville. Pour ce qui est des valeureux compagnons de Cortez, nous en retrouverons quelques-uns dans la suite de nos récits, qui n'offriront pas moins d'attrait à la curiosité que les précédens. De nouveaux noms viendront briller sur une scène nouvelle, pour s'éteindre dans la guerre civile; mais n'anticipons pas.

Arrivés à la fin de l'histoire de la conquête du Mexique, qu'on a dû lire avec un vif intérêt, nous allons décrire dans leur état actuel les belles contrées qui en furent le théâtre. Longtemps soumises à l'Espagne, ainsi qu'une grande partie de l'Amérique méridionale, une mauvaise administration les lui a fait perdre sans retour. Au lieu de répondre au cri de liberté qui s'éleva chez ces peuples, à l'occasion de la guerre dans la Péninsule; au lieu de donner une bonne direction à leurs vœux et à leurs désirs, qui du reste ne tendaient point à se séparer de la métropole, l'Espagne, dans un accès de fierté, se crut assez forte pour arrêter cet élan généreux et le comprimer par ses armes. Après une lutte sanglante, après la perte de ses meilleures troupes, elle a succombé sans espoir de se relever! En ne voulant rien céder, elle a tout sacrifié! Semblable à l'Angleterre, qui, dans un cas à peu près pareil, perdit ses colonies d'Amérique. Ainsi, là comme ailleurs, nous avons eu un nouvel exemple que les enseignemens de l'histoire ne profitent que bien rarement aux gouvernans..... L'Espagne n'a conservé de ses immenses possessions coloniales que Cuba et Porto-Rico : quelle leçon!

CHAPITRE VIII.

États-Unis du Mexique, ou Nouvelle-Espagne.

Le Mexique ou Nouvelle-Espagne est une vaste étendue de pays de l'Amérique septentrionale, entre les 15° 45' et 42 de latitude boréale, et 89° et 127° de longitude occidentale, limité par les États-Unis, le golfe du Mexique, la mer des Antilles, Guatimala, le Grand-Océan et le golfe de Californie. Sa surface est de mille lieues de long sur trois cents de large (cent dix-huit mille quatre cent soixante-dix-huit lieues carrées) et sa population d'environ sept millions cinq cent mille habitans divisés en sept classes, les Chapetons, qui sont des blancs nés en Europe, les Créoles ou blancs nés en Amérique; les Métis, ou descendans de blancs et d'indigènes; les Mulâtres, provenant de blancs et de négresses; les Zambos, des nègres et d'indigènes; les Nègres d'Afrique, les Indiens ou indigènes, etc. La religion de l'état est la catholique, le fétichisme est celle des Indiens indépendans. Il y a un archevêché et huit évêchés. Les langues ou dialectes sont nombreux; mais la langue espagnole est la plus usitée; après elle vient la langue aztèque.

Depuis la conquête jusqu'en 1810, le Mexique était gouverné par des vice-rois espagnols. A cette époque une révolution opérée, tendant à changer cet ordre de choses, fut comprimée quelques années après. Mais une autre qui eut lieu en 1820 atteignit ce but. Iturbide fut nommé empereur, et forcé, par sa tyrannie, d'abdiquer en 1823. Ayant essayé plus tard de remonter sur le trône, on l'arrêta et on le fusilla... Il s'établit à sa place un congrès républicain, qui fit une constitution. Le pouvoir exécutif est entre les mains d'un seul, qui prend le titre de président des États-Unis mexicains. Un vice-président le remplace au besoin. Le pouvoir législatif réside dans le congrès, composé de deux chambres, l'une de représentans, l'autre de sénateurs. Le pays est partagé en dix-neufs états ou provinces, et cinq territoires; mais il ne jouit pas d'une tranquillité parfaite. Des ambitions déçues, des espérances trompées et par-dessus tout les intrigues étrangères l'agitent de temps à autre et dégénèrent en guerre civile. En ce moment un chef, Santa-Anna, veut jouer le rôle dangereux d'Iturbide, et le même sort lui est sans doute réservé.

Nous sommes entrés précédemment dans quelques détails sur l'ancien Mexico, sur ses temples et ses palais réduits en cendres par la guerre. Nous dirons maintenant, pour calmer les regrets de leur perte, que la splendeur et la magnificence anciennes de cette ville furent encore surpassées par Cortez et ses successeurs.

Ce conquérant s'étant déterminé à la rebâtir sur son ancien emplacement, dans un vaste bassin à plus de six mille cinq cents pieds au-dessus de la mer, commença par y rétablir l'ordre, en créant des magistrats et des officiers pour maintenir la police. Ses brigantins, qui demeurèrent à la vue du rivage, sous le commandement de Rodrigue de Villa-Fuerte, et la meilleure partie de son canon qu'il mit en batterie dans le poste qu'il avait fait prendre à ses troupes, lui répondaient de la soumission des habitans; mais, pour ne rien donner au hasard, il fit séparer la demeure des Espagnols par un large canal. La promesse qu'il fit publier de donner à tous les Mexicains qui voudraient s'établir sous sa protection, un fonds pour construire des maisons, dont les enfans hériteraient après eux, et des priviléges qui les distingueraient du reste de la nation, lui attira plus de monde qu'il n'avait sans doute osé l'espérer. Les principaux seigneurs eurent des rues entières à bâtir, et furent nommés chefs des quartiers qu'ils avaient peuplés. Don Pierre Montézuma, fils de l'empereur de ce nom, et Xitivaco, général des troupes de Guatimozin, furent favorisés dans cette distribution. On prit le parti de combler la plupart des anciens canaux et d'en creuser de nouveaux. Le travail fut poussé avec tant d'ardeur que dans l'espace de peu de mois on vit s'élever, comme par enchantement, un grand nombre de maisons construites à la manière d'Espagne, beaucoup plus belles et dans un meilleur ordre que les anciennes, et Cortez se fit ériger sur les débris du tépac un palais somptueux. On apporta des îles de Cuba et d'Espagnola un grand nombre de bestiaux, d'arbres et de végétaux. Plusieurs flottes, arrivées successivement de Castille, répandirent dans la colonie une grande abondance des plus utiles provisions de l'Europe. Il y vint des ouvriers qui formèrent toutes sortes de manufactures; l'imprimerie même y fut introduite, et l'on fabriqua de la monnaie.

Mexico, capitale de la Nouvelle-Espagne, l'une des plus belles villes du Nouveau-Monde, est située sur un terrain uni, entre les extrémités et à deux lieues du lac Xochilmico et de celui de Tezcuco, sur lequel elle était bâtie autrefois, qui s'est retiré, et avec lequel elle communique par le moyen d'un canal, qui sert au dessèchement des terres. Ses rues larges, longues et droites sont garnies de trottoirs et de réverbères; la plupart des maisons, peintes de diverses couleurs, n'ont communément que deux étages avec des terrasses plantées d'arbustes et ornées de balcons élégans.

La grande place est sans contredit une des plus belles qui existent. La cathédrale occupe un côté, le fastueux palais du gouvernement en occupe un autre; de belles maisons, entre lesquelles on remarque le palais bâti par Cortez, forment une façade, et une rangée de bâtimens avec des portiques et des magasins complètent l'ornement de cette place, au milieu de laquelle s'élève la statue équestre en bronze de Charles IV, due à un artiste espagnol né au Mexique, et qui est très-remarquable par sa grandeur et par la noblesse et la simplicité du style. Le palais du gouverneur est un édifice magnifique, dans lequel sont des casernes, l'imprimerie, la bibliothèque, le jardin botanique, et la monnaie, où l'on frappa en 1821 pour plus de six millions de dollards (trente-trois millions de francs). Cette ville possède plusieurs fontaines, où l'eau est amenée par deux beaux aquéducs; des églises brillantes d'or et d'argent, surtout la cathédrale; mais elles ne sont point dallées : on y compte aussi de riches couvens. Les restes de Fernand Cortez reposent dans une chapelle de l'hôpital de Jésus, fondé par lui (fondation qui honore à la fois sa piété et sa raison, car il fit bien des malheureux)! Le tombeau est surmonté de son buste en bronze.

Les établissemens d'utilité publique et scientifiques n'y sont pas encore très-nombreux, ni très-suivis. L'académie des beaux-arts à pourtant formé de bons dessinateurs des peintres et des sculpteurs. Mais les soins donnés au commerce et la passion du jeu, fort vive dans les classes aisées, remplissent tous les momens qui ne sont pas consacrés à la promenade, ou au théâtre. Mexico n'en a qu'un seul ouvert tous les soirs : le dimanche il donne deux représentations. Une chose qui choque un Européen, c'est de voir tout le monde, hommes et femmes, fumer dans un pareil lieu.

Les promenades de l'Alaméda et de Las Vigas, sont dignes d'être mentionnées, cette dernière surtout, qui est particulièrement fréquen-

tée de mars à mai. Rien de plus animé et de plus agréable que le spectacle qu'elle offre un jour de fête. De riches voitures avec des femmes élégamment parées; de nombreux cavaliers, montés sur des petits chevaux très-vifs et bien caparaçonnés, qui les escortent, garnissent une avenue d'un quart de lieue, plantée d'une double rangée de beaux arbres. D'un côté la vue se porte sur des campagnes extrêmement pittoresques, et de l'autre sur le canal de Chalco, couvert de canots de toutes les dimensions, dans lesquels sont des Indiens couronnés de fleurs, revenant de leurs Chinampas (1), chantant dansant et jouant de la guitare, terminent ce tableau enchanteur.

Le jardin botanique offre aussi son ombrage aux promeneurs. Les principales allées, où se trouvent les arbres d'Europe mêlés à ceux du pays, vont aboutir à un grand bassin qui répand avec ses eaux une fraîcheur délicieuse dans ce bel endroit, dont une foule de charmans oiseaux viennent encore augmenter les agrémens.

Un autre but de promenade est le palais de Chapoltepec, à une lieue de la ville, où l'on se rend en suivant un bel aquéduc. Sa situation sur une petite colline est ravissante : on y jouit de la plus belle vue : le jardin renferme des arbres et des cyprès d'une grosseur énorme.

Le costume national est fort riche : une chemise avec un col montant, une veste juste, de calicot et un manteau de velours ou de drap fin ; un pantalon qui ouvre sur le côté, à partir du genou avec quantité de boutons ; des bottines et un chapeau à larges bords, le tout brodé aux coutures en or et argent. Les Indiens et les gens du peuples n'ont qu'un caleçon et un morceau d'étoffe, dont ils se drapent très-bien. Leurs femmes portent un corset, une jupe légère et s'enveloppent la tête d'un mouchoir de couleur. Ils vont jambes et pieds nus. Cependant quelques-uns ont des sandales ou cothurnes.

(1) Ces chinampas, improprement appelés des jardins flottans, sont des îles artificielles sur le lac de Chalco, ayant cinquante à soixante verges de long sur quatre à six de large. Elles sont séparées les unes des autres par des fossés, et formées de la terre qu'on en retire, en sorte que le sol y est bien plus élevé que l'eau. Ces jardins sont très-fertiles, couverts de plantes potagères, de fleurs et de fruits.

Les dames sont ordinairement habillées à l'espagnole et en soie noire ; mais au bal ou à la promenade elles portent des vêtemens plus gais et beaucoup de fleurs ; elles jettent un voile sur leurs cheveux, qu'elles ont très-beaux et qu'elles arrangent avec beaucoup d'art ; elles ne sont pas moins recherchées pour leur chaussure, et ont généralement le pied petit, et une excellente tournure.

Tous ces objets, joints à une température douce, font de Mexico un séjour fort agréable ; mais qui n'est pas à comparer à celui de nos grandes villes d'Europe. Ici, point de réunions publiques ni particulières , où un étranger puisse être admis ; point de bibliothéques ; point de journaux littéraires. La matinée jusqu'à deux heures, où l'on ferme les boutiques et où l'on dine, est consacrée aux affaires ; elles sont reprises de quatre à six. Ensuite l'activité cesse et la promenade, le spectacle et les jeux de hasard commencent. Mexico, où le tribunal redoutable de l'inquisition a été aboli, est le siége des autorités de l'Union-Mexicaine, d'un archevêché et d'une université. Sa population est de cent quatre-vingt mille habitans, espagnols, créoles, et métis, qui fabriquent des toiles, des draps, de l'orfévrerie et de la passementerie d'or et d'argent, dans laquelle ils excellent. Il sort de leurs ateliers des services en vaisselle-plate, de la valeur de 200,000 fr., et qui peuvent rivaliser jusqu'à un certain point, avec les plus beaux de l'Europe. Le commerce de cette ville est très-étendu. Diverses boutiques, celles particulièrement où l'on vend des commestibles, sont ornées de fleurs naturelles très-variées.

Les antiquités se bornent à une pierre sur laquelle on sacrifiait des victimes humaines ; à une autre dite calendaire, à une statue couchée de l'une des déesses des Mexicains et enfin à quelques tableaux hiéroglyphiques dont nous avons parlé.

Non loin de la jolie ville de Tezcuco, peuplée de cinq mille habitans, on voit les restes de deux pyramides qui étaient consacrées au soleil et à la lune. Elles portaient des statues couvertes de lames d'or. La première pyramide, élevée de cent soixante-dix pieds, repose sur une base de six cent quarante ; la deuxième est un peu moins haute.

L'état de Mexico contient plusieurs villes, dont la plupart ont conservé les noms qu'elles avaient avant la conquête; mais, loin d'être maintenant plus riches et plus peuplées, l'incroyable diminution des Américains, par les travaux excessifs auxquels ils ont été forcés dans les premiers temps et les avantages qu'offre la capitale, en a fait autant de solitudes, et la plupart ne peuvent passer que pour de médiocres bourgades, dont les habitans suffisent à peine à la culture des terres voisines.

On y trouve le port d'Acapulco, autrefois fameux par l'arrivée des galions et capable de contenir cinq cents vaisseaux. Il est dans une situation extrêmement romantique, sur le Grand-Océan à quatre-vingts lieues de Mexico. C'est une place de mer importante, par l'avantage qu'elle a de servir d'entrée aux richesses des Indes orientales, et des parties méridionales de l'Amérique, qui viennent tous les ans par les vaisseaux des Philippines et du Pérou. Cependant la ville n'a pas plus de quatre mille habitans, en grande partie de couleur. Ce nombre est plus que doublé à l'époque de la foire qui se tient à l'arrivée du galion de Manille. Acapulco est presque entouré par des montagnes nues, fort hautes, qui réfléchissent les rayons du soleil et rendent la chaleur étouffante. Cela joint aux exhalaisons d'un marais, situé près de la ville, expose les habitans à de mauvaises fièvres et au choléra. On a fait depuis peu une ouverture à une montagne pour livrer passage aux vents de mer, et lui donner de la fraicheur dont elle a tant besoin.

L'état ou province du Nouveau-Mexique est le plus septentrional. On y voit un grand désert. Il est coupé dans toute sa longueur par des montagnes constamment couvertes de neiges, dont l'une, appelée le Pic, à dix-huit mille cinq cents pieds. Il y pleut rarement, néanmoins il produit les céréales d'Europe et même du vin. On y trouve des chèvres et des chevaux sauvages, des bisons, des daims, des élans et des ours noirs. La main-d'œuvre est le partage des Indiens, et les Espagnols s'occupent de l'agriculture. Le Rio del Norte l'arrose dans toute son étendue; mais ce grand fleuve était resté jusqu'à nos jours sans utilité pour le commerce. Ils se faisait à dos de mulets, qui ne mettaient pas moins de cinq mois pour le voyage de Santa-Fé à Mexico. On y a établi des bateaux à vapeur, qui seront une nouvelle source de richesses pour les habitans de plusieurs états de la république Mexicaine.

Santa-Fé, chef-lieu, a de belles églises, un palais, des casernes, etc. La beauté de ces édifices contraste avec l'air misérable des maisons : il renferme quatre mille cinq cents habitans. Taos et Albuquerque, situées plus haut, près du Rio del Norte en ont, la première neuf mille et la dernière six mille. Toute la population de cet état ne se monte qu'à quarante-cinq mille âmes. Il n'y a qu'une mine d'où on tire du cuivre.

L'intérieur du territoire de la Nouvelle-Californie est peu connu. Notre La Pérouse en visita les établissemens le long des côtes sur le Grand-Océan, et offrit au gouverneur espagnol des graines qu'il avait apportées de France, et qui réussirent parfaitement. Le ciel est brumeux et humide, mais le climat est extrêmement doux, la végétatian vigoureuse, le sol fertile et bien arrosé. On y cultive avec succès la vigne, l'olivier, le froment. Ses belles forêts sont peuplées de très-grands cerfs ou élans, à qui les Indiens donnent la chasse : ils font un bon commerce de leurs peaux, qu'ils apprêtent fort bien. Monterey, qui a un port médiocre, est la capitale de ce territoire.

L'état de la Vieille-Californie est une longue péninsule de trois cents lieues, baignée par le Grand-Océan et par la mer Vermeille, ou golfe de Californie. On ne trouve pas de villes dans ce pays sablonneux, aride et brûlant. Dans le peu d'endroits où il y a de l'eau et de la terre végétale, les fruits, le blé, la vigne y réussissent : l'air y est pur. Le gouverneur réside à Loréto, bourgade de mille habitans. Saint-Lucas est un bon port. Il y a des plaines où l'on recueille du sel cristallisé; on y trouve aussi des mines d'argent assez riches. Les chevaux, mulets, moutons, chevreuils et sangliers y sont nombreux; il n'y manque que des hommes. Cet état n'a qu'une population de dix-neuf mille habitans (et la Nouvelle-Californie quinze mille).

L'état de Sonora, auquel on a réuni la province de Cinaloa, jouit d'un air très-sain. Le sol fertile et passablement bien arrosé, produit du froment, de l'indigo, du coton, etc. Il

renferme de riches mines d'or et d'argent; mais il est dépourvu de grands arbres. Cinaloa, au contraire, possède de belles forêts, qui fournissent du bois de construction et du gibier. On voit dans les vallées des oiseaux dont le plumage varié est admirable. Les villes principales de ces deux provinces sont Arispe, Cinaloa et Culiacan, chef-lieu. La première a un évêché et sept mille habitans; la deuxième en contient neuf mille cinq cents. Culiacan est plus peuplée. Cortez l'avait choisie, dit-on, pour le lieu de sa sépulture; mais sa volonté ne fut point exécutée. Sur les bords de la rivière de Culiacan, les forêts de goyaviers, de citronniers et d'orangers sont communes. Dans l'intérieur de cette province qui renferme des salines et des mines d'argent, s'élèvent des montagnes froides et arides.

L'état de Chihuahua ou Durango a pour bornes au nord le nouveau Mexique, et des peuplades d'Indiens indépendans, presque toujours en guerre avec les Espagnols, surtout les Cumanches, qui combattent à cheval. Il est traversé dans toute sa longueur par une grande chaîne de montagnes dites Sierra Madre et Sierra Carcay, qui sont la suite des monts Rocheux. L'air y est très-chaud, cependant il y pleut pendant plusieurs mois. Les plaines sont nues et stériles, dans le voisinage des mines d'or et d'argent, qui sont nombreuses et abondantes. Ailleurs le terroir produit du blé, du riz, du coton et de l'indigo. Il est arrosé par le Rio del Norte, le Conchos, etc. Il y a quelques lacs poissonneux, beaucoup de chevaux, de mulets, de bœufs et de moutons. L'industrie est bornée à des fabriques d'étoffes de coton et de laine, broderies, cuirs, etc.

Chihuahua, capitale, renferme de grands édifices publics, un aquéduc magnifique, une église richement décorée, qui passe pour être la plus belle du Mexique, des casernes, des promenades, etc. L'exploitation des mines répand la richesse parmi ses douze mille habitans. Durango à une population égale à celle du chef-lieu. Elle est dans la Sierra Madre à une élévation de onze cents toises au-dessus du niveau de la mer. On y voit plusieurs belles églises et couvents, un évêché et des établissemens d'utilité publique. Son commerce consiste en bestiaux et en cuirs; on y fabrique des harpes, des pianos et autres instrumens de musique; elle est entourée de grands et beaux pâturages. La ville de Nombre de Dios, qui compte sept mille âmes, a dans ses environs des mines d'argent, qui enrichissent sa population. L'état contient deux cent mille habitans.

Celui de Cohahuila et Texas, qui touche à la Louisiane, est en partie désert. Étant bien arrosé et fourni de pâturages, on y élève beaucoup de bestiaux. Monclova, chef-lieu, entretient une forte garnison pour la défense de la frontière.

La province de Texas, sur le golfe du Mexique, est une des plus fertiles et des plus agréables de cette république. Bien arrosée, bien boisée et fournie de gibier, la température y est délicieuse. Aussi, outre les naturels, est-elle habitée par des émigrés américains, auxquels le gouvernement a fait des concessions de terrain. Ils y cultivent maïs, riz, coton, tabac, cannes à sucre, et se livrent à l'élève des bestiaux. Ils ont des débouchés par les rivières avec l'intérieur, et avec leur patrie les États-Unis. Des militaires français, séduits par la bonté du pays, ont essayé à y fonder une colonie en 1817, sous le nom de Champ-d'Asile: mais le gouvérnement du Mexique s'y opposa fortement, et cette tentative, qui pouvait être couronnée du succès, échoua... comme tant d'autres de nos entreprises. Les villes sont rares dans cet état; Saint-Antonio, capitale, n'est qu'une réunion de cabanes, ayant deux mille habitans; Saint-Philippe est un autre village, habité par des Américains; il y a un beau pont sur le Rio-del-Norte.

L'état de Zacatecas, qui tire son nom de celui de ses anciens habitans, est en partie montagneux et riche en mines d'or et d'argent. Les plaines et les vallées sont fertiles en céréales et fruits; les bois sont remplis de gibier. Zacatecas, capitale, n'est pour ainsi dire qu'une longue rue, entre de hauts rochers couverts de cabanes, et de maisons. Elle a un collége, un hôpital, plusieurs couvens, et renferme trente-cinq mille habitans, occupés pour la plupart à l'exploitation des mines. On trouve dans cette province plusieurs lacs, qui ont à leur surface une efflorescence de muriate et de carbonate de soude.

L'état de Xalisco est borné par la mer du

Sud, le Zacatecas, etc. Il produit abondamment blé, maïs, cannes à sucre, fruits et légumes excellens; cochenille, bestiaux et gibier. Il est renommé par ses mines d'or et d'argent, supérieures à toutes celles que l'on connaît. On y trouve le grand lac Chapala, de vingt-cinq lieues de long, sur dix de largeur, qui est très-poissonneux. Ses eaux surabondantes tombent dans le Rio-Grande, et forment une cascade des plus pittoresques. Guadalaxara, le chef-lieu, est une ville digne d'un état aussi riche. Elle a évêché, tribunaux, palais; des églises et des couvens; hôpitaux, séminaires; de vastes places et de belles rues. Sa situation dans une plaine, sur le bord du Rio-Grande, est délicieuse. Elle contient vingt mille habitans. Il y a encore plusieurs autres villes, petites, mais qui sont appelées à devenir plus considérables par suite de la prospérité du pays.

Colima, territoire est peu important jusqu'à présent; au lieu de mines on y trouve du sel, dont on fait un bon commerce. Sa capitale, du même nom, est située fort avantageusement dans une vallée très-fertile, à quinze lieues de la mer. On voit dans ce district le volcan appelé Colima, qui a deux pointes d'où il sort presque toujours des flammes ou de la fumée. Sa hauteur est de huit mille six-cents pieds.

L'état de Guanaxuato est peu fertile, mais il contient les mines d'argent les plus productives et les plus profondes qui soient au monde. La capitale, qui a donné son nom à la province, est située sur le plateau de la haute Cordillière d'Anahuac, à une élévation de plus de mille toises. Elle a des édifices que l'on peut appeler somptueux, et renferme soixante-dix milles habitans. Les autres villes sont Saint-Felippe, ayant cinq cents familles : Léon, qui en compte près de douze cents, blancs, mulâtres, est dans une plaine fertile; elle a plusieurs couvens.

L'état du Nouveau-Léon est borné par le Texas; il renferme de grandes plaines ou se plaisent les palmiers; il s'y trouve aussi des mines d'argent, et des salines abondantes. Monterey, chef-lieu, près de la rivière le Tigre, qui se jette dans le Rio del Norte, est le siége d'un évêché. Ses environs produisent des vins qui ressemblent à ceux de Madère : elle a onze mille habitans. Linarès renferme une soixantaine de familles espagnoles : son terrain produit beaucoup de grains.

L'état de Tamaulipas, ou Nouveau-Santander, qui confine à celui ci-dessus, a les mêmes productions. Le chef-lieu, dont il a pris le nom, est un beau port sur la rivière de Santander, à douze lieues de la mer.

San-Luis-Potosi, autre Etat, touche au Nouveau-Léon. Il est aussi très-fertile : à ses nombreux troupeaux il ajoute un commerce actif en or, argent, peaux et cuirs. Sa capitale, du même nom, compte seize mille habitans, qui exploitent les mines. Elle a plusieurs églises et couvens.

L'état de Méchoacan, au nord-ouest de Mexico, abonde en soie, miel, cuirs, indigo, laine, coton, cacao, vanille, fruits, cire; il y a des mines d'or et d'argent, de cuivre et d'étain, et de belles forêts remplies de gibier. On excelle dans ce pays à fabriquer ces ouvrages et ces étoffes de plumes, dont l'invention est particulière aux Mexicains, et que tous les voyageurs vantent à l'envi. Il s'étend jusqu'au Grand-Océan, sur les bords duquel l'air est malsain. Sa capitale, qui portait autrefois le nom de Méchoacan, a reçu des Espagnols celui de Valladolid. Elle est peuplée de dix-huit mille âmes, commerçante et très-heureusement située. Pascuaro, auprès d'un joli lac du même nom, couvert d'îles pittoresques, est à une hauteur considérable. Elle compte six mille habitans, qui exploitent des sucreries. En 1759, cet état fut le théâtre d'un événement sans exemple. Dans l'espace d'une nuit et dans une belle vallée, il se forma un volcan appelé le Jorullo, de quinze cents pieds d'élévation, qui jette presque continuellement des scories et de la fumée. Il est entouré d'un grand nombre de petits monticules qui fument aussi : un ruisseau s'échappe par les fissures d'un rocher et fournit des eaux extrêmement chaudes. Ce volcan extraordinaire a été visité par MM. de Humboldt et Bonplan, qui l'ont dessiné; nous le reproduisons d'après ces savans.

L'état de Querétaro touche à San-Luis-Potosi et à Vera-Cruz. Il est favorisé d'un climat tempéré, et produit en abondance tout ce qui est nécessaire à la vie. Les grands troupeaux qu'il nourrit donnent lieu à des fabriques de beaux draps fins, serges, etc. La capitale est dans une position admirable, sur le penchant de la

Cordillière de Sainte-Croix, auprès d'un vallon embelli de campagnes charmantes, bien plantées, et arrosées par des canaux qui distribuent de l'eau dans plus de deux mille maisons de la ville. Elles ont presque toutes des jardins avec des arbres fruitiers des deux mondes. Quérétaro a de belles places où viennent aboutir toutes les rues, qui sont droites. On y remarque un grand et utile aquéduc, supporté par quarante arcades; deux églises, neuf couvens, un collége, un hôpital, etc. En un mot, c'est la ville la plus grande et la plus riche de la république, après Mexico. Son élévation au-dessus du niveau de la mer est de six mille trois cents pieds. Sa population, composée d'Espagnols, Métis, Indiens, Otomites, se monte à environ quarante mille habitans, qui s'occupent de la fabrique d'étoffes, tanneries, etc.

La province de la Puébla de los Angelos est des plus fertiles et des mieux cultivées; mais le centre, près de la côte, n'est qu'un désert, susceptible cependant de produire du coton et la canne à sucre. Sa capitale, qui porte le même nom, est une ville belle et riche. Elle est dans une plaine, à plus de sept mille pieds au-dessus de la mer; bien bâtie, ayant des rues droites et larges, de vastes places ornées de portiques et des magasins bien fournis de toutes sortes de marchandises; une soixantaine d'églises, une vingtaine de couvens, et des établissemens d'utilité publique. Son industrie se porte à la fabrication d'armes blanches, fers et aciers, faïenceries, savon, etc.: elle renferme quatre-vingt-dix mille habitans, dont quelques-uns étalent un grand luxe de chevaux et de voitures. Cette province est riche en carrières de marbre et en salines. On y voit le Popocatepetl, volcan de cinq mille quatre cents mètres de hauteur.

Tlascala, territoire, au nord de l'état ci-dessus, dont la capitale, du même nom est située sur le penchant d'une haute montagne, fut, comme nous l'avons vu, le chef-lieu d'une république célèbre, long-temps hostile à l'empire du Mexique, et qui aida puissamment Cortez à le conquérir. Mais ses destins brillans ont changé; sa splendeur n'existe plus que dans les souvenirs de l'histoire; sa population, autrefois nombreuse, est réduite aujourd'hui à trois ou quatre mille habitans; ses vastes édifices et son sénat ont été remplacés par quelques maisons assez bien bâties et par des couvens.

Une autre ville, Cholula, autrefois florissante, qui renfermait, selon Cortez, quarante mille maisons et quatre cents temples, dont le commerce en pierres précieuses, joaillerie et les fabriques de coton étaient renommés, n'a plus qu'une population de six mille habitans. On voit encore dans ses environs, sur une montagne artificielle, un grand temple, ayant cent soixante-quatre pieds de haut, sur une base de mille quatre cent cinquante. Il a quatre étages en briques et en terre, et passe pour le plus ancien des monumens religieux des Mexicains. Toutefois, les végétaux et les arbustes qu'on y laisse croître n'en feront bientôt plus qu'une montagne ordinaire.

L'état de Guaxaca (ou mieux Oaxaca) tire son nom de sa capitale, qui s'appelait autrefois Antequera. Il est extrêmement fertile dans la vallée, car la plus grande partie est couverte de hautes montagnes. On y récolte froment, cochenille, cacao, vanille, cannelle, etc. Les mûriers y sont abondans; les mines recèlent du plomb, de l'argent et de l'or.

Oaxaca, peuplée de vingt-quatre mille habitans, est située délicieusement dans une longue vallée qui produit quantité de fruits d'Europe et d'Amérique. Cette belle vallée fut donnée par Charles-Quint aux descendans de Cortez. La ville a près d'une lieue d'étendue, avec de larges rues pavées, ornées de maisons en pierre, la plupart à deux étages. Ses principaux édifices sont la cathédrale et le palais de l'évêché. L'air y est pur et frais; des aquéducs y apportent de bonne eau des montagnes. Tous ces avantages, ajoutés à sa position magnifique, en feraient, dit M. de Humboldt, un lieu de délices, si elle n'était pas exposée aux tremblemens de terre.

On trouve dans cette province, et dans un endroit très-romantique, les ruines d'un monument ou palais de Milta, qui, d'après les indigènes, s'élevait au-dessus des tombes royales. Dans un puits, un escalier conduit à un appartement souterrain, sur les murs duquel il existe des grecques et des peintures; six colonnes en porphyre soutiennent encore une vaste salle; elles n'ont ni bases ni chapiteaux.

L'état de Vera-Cruz, situé le long du golfe

du Mexique, est montagneux, mais enrichi par la nature des productions les plus précieuses : vanille, salsepareille, cocos, tabac, sucre, coton, etc. Il a deux montagnes qui ne le cèdent guère en hauteur au Popocatepetl, l'Orizaba et le coffre de Pérote. Ce dernier guide les navigateurs qui entrent dans le port de Vera-Cruz. A quelque distance de Papantla, il existe une pyramide antique, avec un escalier intérieur, au haut de laquelle les Mexicains sacrifiaient des créatures humaines à leurs dieux. Des hiéroglyphes représentent des crocodiles et des serpens (ornemens très-en rapport avec la destination de l'édifice).

La ville de Vera-Cruz a un port qui n'est pas commode pour l'ancrage; c'est pourquoi les vaisseaux vont mouiller à l'île et fort San-Juan-de-Ulua, qui en est voisin; mais les vents du Nord les jettent quelquefois à la côte. Malgré ce désagrément, et celui plus grand encore d'un air étouffant et malsain, qui cause la fièvre jaune, ce port de commerce, étant l'unique sur le golfe, est très-fréquenté. On a cherché à rendre Vera-Cruz aussi habitable que possible, par des rues larges et droites; mais elle manque d'eau courante, et elle est voisine de marais : on y compte cependant sept mille habitans. Les autres villes de cet état sont : Cordova ou Cordoue, très-bien bâtie et renfermant de beaux édifices, entre autres la cathédrale; une place ornée d'une fontaine et décorée d'arcades ou de portiques gothiques. Elle est habitée par huit cents familles environ, espagnoles, métises et indiennes, qui font un grand commerce, surtout en tabac. Ses environs sont riches en productions de la nature et en beaux fruits.

Xalapa, évêché, dans une plaine fertile, au pied d'une colline, jouit d'un climat fort doux. Elle a une école de peinture, et contient quinze mille habitans. Tampico, à l'extrémité septentrionale de cette province, sera désormais célèbre par la défaite et la capitulation de l'armée espagnole, qui, en 1829 y avait débarqué pour reconquérir le Mexique. Les habitans s'occupent à la pêche des baleines.

Dans cette même partie, on a découvert, il y a environ cinquante ans, une pyramide composée d'immenses pierres porphyriques, remarquable par son ordonnance et par la coupe et le poli des pierres.

L'état de Tabasco, qui touche à celui-ci et au golfe du Mexique, a un terrain généralement bas et marécageux, couvert de lacs. Il nourrit beaucoup de bestiaux, en quoi consiste principalement le commerce. On y récolte maïs, riz, orge, cacao, raisin, oranges, figues, etc. Tabasco ou Notre-Dame-de-la-Victoire, chef-lieu, sur une petite île, n'est pas considérable; mais elle est bien bâtie. Villahermosa, autre petite ville, est habitée en partie par des Indiens. La grande baie, ou lac de Terminos, offre un bon abri aux vaisseaux.

L'Yuacatan, dernier état du Mexique, est une péninsule entre les golfes de Campêche et de Honduras. Malgré les chaleurs excessives, son sol, arrosé par de petites rivières, est sain et très-fertile. Outre le bois de teinture, appelé Campêche, dont on fait des exportations, moindres qu'autrefois, des Européens ayant détruit plusieurs forêts, on y récolte du froment, du maïs, de l'indigo, du coton, et l'on y élève beaucoup de bestiaux. La saline de la baie de Campêche est considérable. Si les forêts sont remplies de gibier, elles renferment aussi beaucoup d'insectes venimeux, et des bêtes féroces. Les Anglais ont un port dans la baie de Honduras, à l'embouchure de la rivière de la Balize (et où ne trouve-t-on pas les Anglais)! Leurs maisons, au nombre de deux cents environ, sont construites sur des piliers d'acajou élevés de huit ou dix pieds au-dessus du sol. C'est de cet endroit qu'ils vont couper le bois de teinture. Mérida, capitale de cet état, contient dix mille habitans. C'est le siége d'un évêché. Elle a une belle place, une cathédrale et plusieurs églises ou couvens. Campêche, sur la baie du même nom, est un port peu profond. Les maisons sont en pierre : elle n'a que six mille habitans, qui fabriquent des étoffes de coton et de la cire. Valladolid a une population moindre de moitié.

L'état de Chiapa ayant été cédé en grande partie aux Provinces-Unies de l'Amérique centrale, nous en parlerons en son lieu.

CHAPITRE IX.

Aperçu de l'origine des Mexicains. — Mœurs et usages. — Religion. — Histoire naturelle.

La tradition d'un déluge universel, reçue chez presque tous les peuples de la terre, se trouve aussi dans les fables qui enveloppent l'origine des Mexicains. Il paraît évident que les premiers habitans de la Nouvelle-Espagne ont été des sauvages qui vivaient dans les montagnes, sans cultiver la terre, et sans gouvernement, se nourrissant de leur chasse et de racines, d'où leur sont venus les noms d'Otomites et de Chichimèques, et se retirant la nuit dans des grottes et des buissons. On trouve encore aujourd'hui, dans le Nouveau-Mexique, des hommes de cette race, qui sont restés dans un pays stérile et montueux, sans penser à chercher des habitations plus douces et plus commodes. Plusieurs nations se rassemblèrent autour du lac Mexico. Celle qui avait pour chef Mexi, qui donna son nom aux Mexicains, subjugua successivement toutes les autres. Elle avait eu dix rois depuis qu'elle était assujétie au gouvernement monarchique; ils étaient électifs. Le onzième, Montézuma, avait ajouté beaucoup à la grandeur et à la puissance de l'empire. Il avait surtout immolé d'innombrables victimes à ses idoles, et institué les cérémonies de ces barbares sacrifices.

Les Mexicains, n'ayant point de lettres, employaient des figures hiéroglyphiques pour exprimer les choses corporelles, et se servaient de divers caractères pour l'expression des idées. Ils avaient une sorte de roues peintes, qui contenaient l'espace d'un siècle, distingué par années, ayant des marques particulières, pour y dessiner, avec des caractères établis, le temps où chaque chose arrivait. Ce siècle était composé de cinquante-deux années solaires, chacune de trois cent soixante-cinq jours. La roue, entourée d'un serpent, était divisée en quatre parties, qui répondaient à une des quatre parties du monde. Leurs mois n'étaient composés que de vingt jours, et ce calcul était fort régulier, puisqu'ils en comptaient dix-huit, qui reviennent aux douze mois égyptiens de trente jours. A ces dix-huit mois, ou trois cent soixante jours, les Mexicains ajoutaient, à la fin de chaque année, cinq autres jours, qui avaient leur nom propre. Ceux qui savent dans quelles erreurs la plupart des nations orientales sont tombées sur cette matière, admireront l'idée de leur cercle artificiel. Leur année bissextile avait aussi ses règles.

Avant de commencer le nouveau siècle, on rompait tous les vases et l'on éteignait le feu, dans l'idée que le monde devait finir; mais aussitôt que le premier jour commençait à luire, on entendait retentir les tambours et les autres instrumens, pour remercier les dieux d'avoir accordé un autre siècle. On achetait de nouveaux vaisseaux, et l'on allait recevoir du feu des prêtres, dans des processions et des danses solennelles. Acosta ne parle jamais sans étonnement de l'art avec lequel ce peuple avait trouvé le moyen de suppléer à l'usage des lettres. La ville d'Amatillan était célèbre par l'habileté de ses habitans à composer le papier et les pinceaux. On trouvait dans plusieurs villes des recueils d'histoires, des remarques sur les plantes et les animaux. C'étaient des feuilles d'arbres équarries, pliées et rassemblées. On y admirait d'ingénieux hiéroglyphes, qui représentaient tout ce qui peut-être conçu. Les choses qui ont une forme paraissaient sous leurs propres images, et celles qui n'en ont point, l'étaient par des caractères emblématiques. Lorsque les Espagnols eurent conquis le Mexique, et s'y furent établis, ils apprirent aux habitans l'usage des lettres de l'Europe. Alors une partie de ce qu'ils avaient dans la mémoire fut écrit avec toute l'exactitude qu'on voit dans nos livres.

Nous ne dirons rien de l'ancien gouvernement des Mexicains, sinon qu'il était despotique; mais nous allons rapporter les principaux traits de leur religion, en laissant à nos lecteurs le soin de remarquer la singulière ressemblance qu'elle avait en plusieurs points avec la religion catholique (et c'est un jésuite, le Père Acosta, qui sera notre guide).

Solis prétend que, malgré la multitude des dieux du Mexique, on ne laissait pas de reconnaître dans toutes les parties de l'empire une divinité supérieure à laquelle on attribuait la création du ciel et de la terre; mais que cette première cause de tout ce qui existe était pour les

Mexicains un Dieu sans nom, parce qu'ils n'avaient point dans leur langue de terme pour l'exprimer convenablement. Ils faisaient seulement comprendre qu'ils la connaissaient en regardant le ciel avec vénération : cette idée servit à les désabuser de l'idolâtrie : il fut toujours très-difficile de leur persuader que le même pouvoir, qui avait créé le monde, fût capable de le gouverner sans secours. Ils le croyaient oisif dans le ciel. Ce qui paraît de plus clair dans leurs opinions sur l'origine des divinités qu'ils adoraient, c'est que les hommes commencèrent à les connaître, à mesure qu'ils devinrent misérables, et que leurs besoins se multiplièrent. Ils les regardaient comme des génies bienfaisans dont ils ignoraient la nature, et qui se produisaient lorsque les mortels avaient besoin de leur assistance. Ils croyaient à l'immortalité des âmes; et à des punitions ou à des récompenses.

La principale idole des Mexicains, qu'ils traitaient de tout-puissant seigneur du monde, était adoré sous le nom de Vitzilopochtli. C'était une statue de bois taillée en forme humaine, assise sur une boule couleur d'azur, posée sur un brancard, de chaque coin duquel sortait un serpent de bois. La tête était couronnée de grandes plumes avec les pointes dorées ; elle portait dans la main gauche une rondache blanche, avec cinq figures de pommes de pin, disposées en croix, et au sommet quatre flèches que les Mexicains croyaient envoyées du ciel; la main droite s'appuyait sur un serpent ; c'était le dieu de la guerre.

Tescatilpochtla, qui paraît avoir tenu le second rang, était celui de la pénitence. Les Mexicains s'adressaient à lui pour obtenir le pardon de leurs fautes. Cette idole, de pierre noire, aussi luisante qu'un marbre poli, était leur dieu le plus révéré. Il était assis dans un fauteuil, entouré d'un rideau rouge, sur lequel étaient peints des têtes et des os de morts. On le représentait aussi tenant de la main gauche un bouclier avec cinq pommes de pin, et de la droite un dard prêt à frapper. Quatre autres dards sortaient du bouclier. Sous toutes ces formes, il avait l'air menaçant.

Il paraît d'ailleurs que le peuple adorait tout ce qu'il croyait utile ou nuisible aux hommes, le feu, l'eau, la terre, les météores, les animaux. A l'égard des temples, leur architecture était d'une magnificence bizarre dont il serait difficile de présenter un détail satisfaisant. Cependant nous donnons une gravure du principal et du plus célèbre. Ces temples avaient tous des tours où l'on montait par des degrés, et du haut desquelles on précipitait les victimes après les avoir immolées. On y voyait, non-seulement quantité d'autels, qui offraient les images et les statues des dieux ; mais plusieurs rangs de chapelles, qui servaient de sépultures pour les seigneurs; comme les cours et les espaces voisins du temple étaient le cimetière du peuple.

Chacune des quatre portes du grand temple conduisait dans une vaste salle, et des chambres hautes et basses, qui servaient de magasins d'armes. Quantité d'autres édifices aboutissaient de toutes parts aux murs d'enclos, et servaient de logement aux prêtres des idoles. On y voyait de grandes cours, des jardins, des étangs, et toutes les commodités nécessaires à plus de cinq mille personnes qu'on y entretenait pour le service de la religion. Ces ministres des dieux jouissaient du revenu de plusieurs villages, qui les mettait dans une abondance, *réservée, dans toutes les nations, pour les chefs du clergé.*

On conservait, dans un des étages du grand temple, une idole, plus chère à la nation, envers laquelle la dévotion du peuple éclatait avec beaucoup d'ardeur à certains jours solennels. Elle était composée de toutes les semences des choses qui servent à la nourriture des hommes, moulues et pétries ensemble avec du sang de jeunes enfans, de veuves et de vierges sacrifiées. Les prêtres la faisaient sécher soigneusement, et, toute grande qu'elle était, elle pesait peu. Le jour de la consécration, non-seulement les habitans de Mexico, mais ceux de toutes les villes voisines, assistaient à cette fête avec des réjouissances extraordinaires ; les plus dévots approchaient de l'idole, la touchaient avec la main, appliquaient à ses principales parties divers bijoux, qu'ils croyaient sanctifiés par sa vertu, et les regardaient comme un préservatif contre toutes sortes de maux. Après cette cérémonie, l'idole était renfermée dans un sanctuaire dont l'entrée était interdite aux laïcs, et même au com-

mun des prêtres. On bénissait en même temps un vase plein d'eau qu'on gardait dans le même lieu : elle n'était employée qu'à deux usages, pour le couronnement de l'empereur, et pour l'élection du général des armées. L'idole étant d'une matière que le temps ne manquait point d'altérer, on la renouvelait quelquefois avec les mêmes formalités. Alors la vieille était mise en pièces, qu'on distribuait comme de précieuses reliques entre les premiers seigneurs de l'empire. On faisait aussi dans le grand temple, à certains jours de l'année, une idole dont la matière pouvait se manger, et que les prêtres dépeçaient, pour en donner les fragmens à ceux qui venaient les recevoir : c'était une espèce de communion à laquelle on se préparait par des prières et des purifications établies : l'empereur même assistait à cette cérémonie avec sa cour.

Quoique les Mexicains eussent l'horrible usage de manger la chair des victimes humaines, qui étaient des prisonniers faits sur leurs ennemis, ils en réservaient les têtes, soit comme un trophée de leurs victoires, soit pour se familiariser avec l'idée de la mort. Le lieu qui contenait cet affreux dépôt était devant la grande porte du temple.

La principale fête à l'honneur du dieu Vitzilopochtli était célébrée régulièrement au mois de mai. Quelques jours auparavant, deux jeunes filles, consacrées au service du temple, pétrissaient avec du miel de la farine de maïs, dont on faisait une grande idole. Tous les seigneurs assistaient à la composition. On faisait ensuite des morceaux de la même pâte, qu'on nommait la chair de Vitzilopochtli. Les prêtres les découpaient et les distribuaient au peuple, sans distinction d'âge ni de sexe : chacun recevait le sien avec des apparences de piété, qui allaient jusqu'aux larmes, le mangeait avec la même dévotion, et croyait avoir mangé la chair de son dieu : la cérémonie avait lieu dans la matinée, et c'était un péché capital de prendre la moindre nourriture, même liquide, avant midi. Les prêtres avertissaient les fidèles de s'en abstenir rigoureusement, et chacun avait soin de cacher jusqu'à l'eau, pour en priver les enfans. La solennité finissait par un sermon du grand-prêtre, qui recommandait l'observation des lois et des cérémonies.

De quatre en quatre ans, les Mexicains célébraient une fête nommée Jubilé. Elle commençait le 10 de mai, et durait neuf jours. Un prêtre sortait du temple, jouant d'une flûte, et se tournait successivement vers les quatre parties du monde; ensuite, s'inclinant devant une idole qu'il portait dans ses bras, il la présentait au peuple en disant : Voilà votre dieu; puis il prenait de la terre et la mangeait; le peuple faisait ensuite la même chose, en demandant pardon de ses péchés. Les soldats voulaient la victoire dans leurs guerres, et des forces pour enlever un grand nombre de prisonniers qu'ils pussent offrir aux dieux. Ces prières se continuaient pendant huit jours avec des gémissemens et des larmes. Le neuvième, qui était proprement celui de la fête, on s'assemblait dans la cour du grand temple, et le principal objet de la dévotion publique était de demander de l'eau; ce qui faisait donner à cette fête le nom de Toxcoatl, qui signifie sécheresse. Elle finissait par des sacrifices humains, comme celle des marchands, en l'honneur de Quatzalcoatl, dieu des marchandises.

Outre les sacrificateurs, dont la dignité était héréditaire, chaque quartier et chaque temple avaient leurs prêtres, et de grands revenus : ils n'étaient point tenus au célibat. L'enceinte du principal temple de Mexico renfermait deux monastères, l'un de jeunes filles, entre douze et treize ans, et l'autre de jeunes garçons. Ces deux établissemens étaient situés vis-à-vis l'un de l'autre, mais sans aucune communication. L'emploi des filles était d'apprêter à manger pour les idoles, c'est-à-dire pour les prêtres, auxquels il n'était permis de rien avaler qui n'eût été présenté devant l'autel. La plupart de ces alimens étaient une espèce de pâtisserie de maïs et de miel. Ces jeunes filles se faisaient couper les cheveux en entrant; ensuite on leur permettait de les laisser croître. Elles se levaient la nuit pour prier, et pour se tirer du sang, dont elles étaient obligées de se frotter les joues; mais elles se lavaient aussitôt avec de l'eau consacrée par les prêtres. Leur habillement était une robe blanche : on les occupait à fabriquer de la toile pour le temple : elles étaient élevées d'ailleurs dans une si grande retenue, que leurs moindres fautes étaient punies

avec la dernière rigueur. S'il se trouvait dans le temple quelque chose de rongé, c'était un signe de la colère du Ciel, qui annonçait quelque désordre arrivé parmi les jeunes religieuses. On recherchait les coupables; et malheur, dans ces circonstances, à celles qui étaient soupçonnées du moindre déréglement! On ne recevait dans ce monastère que des filles de Mexico: leur clôture durait un an; ce temps expiré, elles sortaient pour se marier.

Les jeunes garçons devaient être âgés de dix-huit à vingt ans. Ils avaient les cheveux coupés en rond sur les côtés de la tête, où ils ne les laissaient croître que jusqu'à la moitié de l'oreille; mais sur la nuque du cou, ils pouvaient les mettre en tresse. Leur nombre était de cinquante, et leur clôture ne durait qu'un an, comme celle des filles; mais dans cet intervalle, ils devaient se conformer aux règles de la chasteté, de l'obéissance et de la pauvreté. Leur emploi était de servir les prêtres dans tout ce qui concernait le culte. Ils balayaient le temple, ils garnissaient de bois le brasier qui brûlait sans cesse devant la grande idole. La modestie leur était recommandée si soigneusement, que c'était un crime pour eux de lever les yeux devant une femme. Ils étaient obligés de se lever aussi la nuit pour sonner des trompettes, et ensuite ils entraient dans un lieu qui leur était destiné, pour s'y tirer du sang avec des pointes aiguës, et s'en frotter les tempes jusqu'au bas des oreilles. Leur habit était un calice blanc, mais fort rude.

Les mariages se faisaient par l'intermédiaire des prêtres. On mentionnait dans un acte public les biens que la femme apportait en dot, et le mari était obligé de les restituer, en cas de séparation. Après ces préliminaires, les deux parties se rendaient au temple, le marié ayant deux vieillards pour assistans ou témoins, et la mariée deux vieilles femmes. L'un des sacrificateurs sondait leur résolution par des questions précises et destinées à cet usage. Il prenait ensuite d'une main le voile de la femme et la mante du mari, et il les nouait ensemble par un coin, afin de signifier le lien intérieur des volontés. Le divorce était fréquent au Mexique; il suffisait pour cela du consentement des deux époux. La femme retenait les filles, et le mari les garçons; mais du moment que le mariage était ainsi rompu, il était défendu, sous peine de la vie, de se réunir.

Le soin des funérailles appartenait aussi aux prêtres; elles n'avaient rien d'uniforme, et dépendaient presque toujours de la volonté des mourans. Aussitôt qu'un Mexicain avait rendu le dernier soupir, on appelait les prêtres de son quartier, qui le mettaient à terre, assis à la manière du pays, et revêtu de ses meilleurs habits. Dans cette posture, ses parens et ses amis venaient le saluer et lui offrir des présens; si c'était un cacique, ou quelque personne considérable, on lui offrait des esclaves, qui étaient sacrifiés sur-le-champ, pour l'accompagner dans l'autre monde. Chaque seigneur ayant une espèce de chapelain pour le diriger dans les cérémonies religieuses, on tuait aussi ce prêtre domestique et les principaux officiers qui avaient servi dans la maison; les uns pour aller préparer un nouveau domicile à leur maître, les autres pour lui servir de cortége; et c'était dans la même vue que toutes les richesses du mort étaient enterrées avec lui.

Lorsque l'empereur paraissait atteint d'une maladie mortelle, on mettait des masques sur le visage des principales idoles; ils y restaient jusqu'à sa mort ou sa guérison: s'il mourait, on en donnait avis aussitôt à toutes les provinces de l'empire, non-seulement pour rendre le deuil public, mais pour convoquer tous les seigneurs à la cérémonie des funérailles. C'était en leur présence qu'après avoir lavé le corps et l'avoir parfumé pour le garantir de toute corruption, on le plaçait assis sur une natte où il était veillé pendant plusieurs nuits avec beaucoup de pleurs et de gémissemens. On coupait une poignée de ses cheveux, qui se conservait soigneusement; on lui mettait dans la bouche une grosse émeraude, et on lui couvrait les genoux de dix-sept couvertures fort riches, dont chacune avait sa signification; par-dessus on attachait la devise de l'idole qui était l'objet particulier de son culte, ou dont il avait été l'image. On lui couvrait le visage d'un masque enrichi de perles et de pierres précieuses. Ensuite on tuait, pour première victime, l'officier qui avait eu l'emploi d'entretenir les lampes et les parfums du palais, afin que le voyage du monarque dans un autre monde ne se fît point

dans les ténèbres, ni sur une route où son odorat fût blessé. Alors on portait le corps au grand temple; et tous ceux qui composaient le cortége étaient obligés de donner des marques extérieures d'affliction. On trouvait, dans la cour du temple, un grand bûcher auquel les prêtres mettaient le feu ; et pendant qu'il brûlait, le grand sacrificateur récitait d'une voix plaintive des prières et des invocations. Enfin, lorsque le bûcher était bien enflammé, l'on y plaçait le corps avec tous les ornemens dont il était couvert; dans le même instant, chacun y lançait aussi ses armes, ses enseignes et tout ce qu'on avait apporté dans le convoi. On y jetait un chien pour annoncer, par ses aboiemens, l'arrivée de l'empereur dans les lieux par lesquels il devait passer. C'était alors que les prêtres commençaient le grand sacrifice : il fallait que le nombre des victimes fût au moins de deux cents. Ceux qui avaient l'honneur d'être sacrifiés étaient non-seulement des esclaves, mais aussi des officiers du palais, entre lesquels il y avait aussi plusieurs femmes. Le lendemain, on se rassemblait après avoir fait garder le bûcher pendant toute la nuit; on ramassait la cendre du corps, surtout les dents, et l'émeraude qu'on avait enfoncée dans la bouche. Les prêtres mettaient ces dépouilles dans un vase, qu'ils portaient solennellement à la montagne de Chapultépèque; il les y renfermaient avec la poignée de cheveux qu'on avait coupée à l'empereur le jour de son couronnement, et qu'on gardait pour cette dernière cérémonie, sous une petite voûte dont l'intérieur était revêtu de peintures bizarres. On en bouchait soigneusement l'entrée; et par-dessus on plaçait une statue de bois qui représentait l'empereur défunt. Les solennités continuaient l'espace de quatre jours, pendant lesquels ses femmes, ses filles et ses plus fidèles sujets venaient faire de grandes offrandes, qu'ils mettaient devant la voûte, sous les yeux de la statue. Le cinquième jour, les prêtres faisaient un sacrifice de quinze esclaves. Le vingtième, ils en sacrifiaient cinq, trois le soixantième, et neuf vingt jours après, pour terminer la cérémonie.

HABITANS DU MEXIQUE.

Les Mexicains sont d'une couleur olivâtre, la plupart d'assez haute taille, et bien faits; ils ont les yeux et les cheveux noirs, épais, les dents blanches et regulières. Les femmes en général sont jolies. La population indigène passe pour être plus forte aujourd'hui qu'à l'arrivée des Espagnols. Elle doit prendre effectivement de l'accroissement sous les nouvelles lois douces et humaines, qui lui assurent la liberté et le fruit de ses travaux, et heureusement affranchie des ravages de la petite vérole. Cependant la plupart des Indiens indolens vivent au jour le jour, et sont souvent dans un grand état de dénûment.

La classe la plus à plaindre dans ce beau pays, avant son émancipation, était, le croirait-on les Créoles, ces descendans des Cortez, des Alvarado, des Guzman, que l'on éloignait de tous les emplois, pour les donner aux Espagnols nés en Europe, et qui, à force d'injustice et de mépris, étaient devenus méprisables. C'est au point que les Mexicaines préféraient épouser un Européen pauvre, qu'un Créole riche. L'Anglais Robinson, attaché au service des insurgés, dans l'armée de Bolivar, écrivait en 1819 : « Il ne faut pas s'étonner des habitudes vicieuses des Créoles de l'Amérique-Espagnole. Retenus par leur gouvernement dans une sujétion dégradante, opprimés par des gouverneurs avides et despotiques, ils n'avaient d'autre ressource que la feinte et l'hypocrisie pour rendre leur sort moins insupportable; ils ne pouvaient donc acquérir les qualités qui font de l'homme un membre utile et honorable de la société. Cependant, malgré la longue influence qu'un gouvernement tyrannique a exercée sur cette classe, et on y trouve des âmes nobles et fières dont les efforts seuls ont soutenu la cause de la liberté; et le succès qui a couronné cette grande entreprise a prouvé qu'il existe parmi eux des hommes aussi courageux sur le champ de bataille qu'habiles dans le maniement des affaires, et que cette masse de la nation a déjà acquis quelques unes des vertus qui lui manquaient. »

Les Métis venaient après les Créoles, et par conséquent étaient plus misérables encore. Il y avait aussi à Mexico des esclaves nègres, dont le sort était tolérable.

Il existe en outre plusieurs peuplades d'Indiens indépendans, dans les parties désertes et montueuses du Mexique, connues sous le nom

d'Aztèques, d'Otomites, de Mistèques, d'Apaches, de Moquitos, Yabipaïs, etc. etc.

Les vêtemens des indigènes varient selon les lieux. Ceux des villes consistent généralement en un habit-veste, des culottes larges, un manteau de drap et des bottines. Les femmes divisent et tressent leurs cheveux avec beaucoup de soin. Elles portent une camisole de coton très-fine, et leurs jupes sont ornées de fleurs et de belles plumes.

CLIMAT, VÉGÉTAUX, ARBRES.

Les Mexicains donnent le nom d'hiver ou de saison froide aux douces nuits qui commencent en novembre, et qui durent jusqu'au mois de fevrier ; mais c'est la saison dont les Européens s'accommodent le mieux. Année commune la terre donne deux ou trois récoltes, surtout de maïs, principale nourriture des habitans ; et pourtant les famines ne sont pas rares au Mexique, à cause surtout de la sécheresse.

On distingue dans le golfe trois sortes de tempêtes, sous les noms de nords, de suds et d'ouragans; elles reviennent à peu près dans les mêmes saisons ; et, suivant l'observation commune, elles sont annoncées quelques heures auparavant par divers présages. Les nords sont des vents d'une violence extrême, qui soufflent fréquemment entre le mois d'octobre et celui de mars, vers la pleine ou la nouvelle lune; mais les plus violens arrivent aux mois de décembre et de janvier. Quoiqu'ils s'étendent plus loin que le golfe, c'est là qu'ils sont plus fréquens et qu'ils causent les plus grands ravages. Les suds sont aussi fort violens ; leur saison est dans le cours de juin, juillet et août, temps où les nords ne soufflent jamais. Les ouragans sont les plus terribles des tempêtes qui desolent le golfe du Mexique et toutes les Antilles; elles arrivent ordinairement aux mois de juillet, d'août et de septembre, toujours annoncées, comme les nords et les suds, par des signes qui leur sont propres.

La situation des principales provinces de la Nouvelle-Espagne et les qualites du climat font de cette grande contrée une des plus agréables et des plus fertiles du monde. Outre ses productions naturelles, elle est enrichie, depuis la conquête, de la plupart des plantes de l'Europe, qui ont prospéré sous un si beau ciel : mais nous ne nous attacherons ici qu'aux productions particulières au pays.

Le premier rang appartient au bananier, dont un seul régime contient souvent près de deux cents fruits; vient ensuite le cacaoyer, qui en fait une des principales richesses. On sème le cacao dans une terre chaude, humide et profonde. Cet arbre étant le seul dans la nature qui redoute les rayons vivifians du soleil, on le place à l'ombre de bananiers et d'érythrines, qui le garantissent en même temps du vent. Il est à peu près de la grandeur de nos cerisiers. Les feuilles ont neuf à dix pouces de longueur sur trois de largeur ; elles se renouvellent sans cesse, de sorte que l'arbre n'en paraît jamais dépouillé. Les fleurs, reunies par petits faisceaux le long des tiges et des branches, naissent en grand nombre pendant toute l'année. Les fruits sont d'une forme presque semblable à celle d'un concombre. L'interieur est divisé en cinq loges qui contiennent de ving-cinq à quarante amandes grosses comme une olive, que l'on fait bien sécher au soleil. Plus les amandes de cacao sont fraiches, plus elles contiennent d'huile ; c'est le fruit le plus oléagineux que la nature produise ; il a le grand avantage de ne pas rancir en vieillissant.

La vanille est une plante parasite de la grosseur du doigt, qui s'entortille comme le lierre autour des arbres. Elles produit des gousses vertes quand on les prend sur l'arbre, mais qui étant séchées au soleil, avec le soin de les étendre pour les empêcher de s'ouvrir, deviennent à la fin dures et noires. Ceux qui la récoltent jettent dessus, par intervalles, du vin fort, après y avoir fait bouillir une des gousses coupée en plusieurs morceaux. La vanille croît particulièrement sur la côte meridionale de la Nouvelle-Espagne, et en d'autres endroits de la zone torride.

L'achiotl est la même graine que le roucou. Elle est de couleur rouge. On la réduit premièrement en pâte ; ensuite, après l'avoir fait sécher, on en forme des boules rondes ou de petites briques pour la teinture.

Le Maguey, ou vigne de l'Amérique a des feuilles longues, raides et charnues, qui servent à quantité d'usages ; on en fait du papier, de la filasse, des nattes, des souliers, des cordages. Elles sont armées d'une sorte d'épines

fortes et aiguës, qui servent de clous. Lorsqu'on arrache les feuilles du cœur, la plante fournit une liqueur aussi douce que le miel, et nommée pulque, principale boisson des Mexicains. On en fait aussi du vinaigre et un eau-de-vie très-forte.

L'on a employé long-temps la cochenille, sans savoir ce qu'elle était. On la regardait comme le fruit d'une espèce de cactus, que par cette raison l'on appelait cochenillier. C'est un insecte très-petit et très-frêle; les mâles ont des ailes, les femelles en sont dépourvues. On sème la cochenille sur le nopal, arbrisseau armé d'épines, dont les fleurs sont rouges, c'est-à-dire que l'on place dans des nids sur les plantes, les femelles qui on déjà quelques petits. Les jeunes cochenilles se répandent promptement sur les feuilles, et ne tardent pas à s'y attacher. Il y a par an six générations de ces insectes. Afin de ne pas endommager la plante, on passe la lame d'un couteau entre l'écorce du nopal et les cochenilles, pour les faire tomber dans un vase; ensuite on les fait sécher. On peut les garder dans des coffres de bois pendant très-long-temps sans qu'elles se gâtent et sans qu'elles perdent rien de leur propriété tinctoriale.

L'agouacate, ou l'avocatier ressemble au noyer, mais il est plus touffu. C'est le *laurus persea* des botanistes. Son bois est tendre et blanchâtre. La figure de son fruit, que l'on nomme avocat, est celle d'une poire. Sa couleur est verte en dehors, verte et blanche en dedans, avec un gros noyau dans le centre. On le mange cuit ou cru, en y joignant un peu de sel, parce qu'il est doux et huileux. Tous les voyageurs conviennent que le goût en est délicieux, et que l'Europe n'a rien qu'on lui puisse comparer.

Le sapotille a un fruit rond et revêtu d'une peau brunâtre plus ou moins crevassée, d'un goût fort agréable, d'une saveur délicieuse et très-rafraîchissante. Il contient dix pepins oblongs, aplatis et revêtus d'une écorce ligneuse, noire, dure et cassante, qui renferme une amande blanche très-amère. Ces fruits se mangent crus et sont servis sur toutes les tables. Le sapotillier s'élève jusqu'à quarante pieds de haut.

Le fruit que les Espagnols ont nommé grenadille croît sur une plante grimpante, qui, s'entortillant autour d'un arbre, le couvre tout-à-fait de ses feuilles. Il est de la grosseur d'un œuf, aussi uni, jaune et vert en dehors, blanchâtre en dedans, avec des pepins qui ressemblent beaucoup à ceux du raisin. Il joint à la douceur de son goût une charmante acidité, qui le fait aimer beaucoup des femmes.

On a donné le nom de vigne à un arbre qui porte une espèce de raisin et qui a deux ou trois pieds de circonférence. Il s'élève à sept ou huit pieds, et de cette hauteur il pousse quantité de branches dont les rameaux sont gros et épais. Ses feuilles ressemblent assez à celles du lierre; ses fleurs ont une odeur suave; le fruit est de la grosseur ordinaire du raisin, et croît en grappes sur toutes les parties de l'arbre. Il est acide et agréable, son noyau contient une amande amère et astringente, dont on fait usage en médecine.

Les pins sont d'une hauteur médiocre, et ne portent pour pignons qu'une espèce de cônes vides, qui croissent sur les bosses, les nœuds et les autres excroissances de l'arbre. Les feuilles de ce fruit en sortent comme enveloppées les unes dans les autres, jusqu'à ce qu'elles s'élargissent vers la pointe : elles sont d'une bonne épaisseur, longues de dix à douze pouces, et si serrées, quelles retiennent l'eau de pluie. C'est une admirable ressource pour ceux qui sont pressés de la soif et qui n'ignorent point ce bienfait de la nature.

Le savonnier, ou l'arbre qui porte des fruits dont les noyaux frottés produisent une écume excellente pour nettoyer les habits, croît abondamment dans le Mexique. Les coques exposées au soleil prennent un très-beau noir, et ne se fendent jamais : on les fait polir et percer pour en faire des grains de chapelets.

On doit nommer parmi les plantes, le tabac, qui paraît avoir été découvert, pour la première fois, en 1520, dans la province d'Yucatan, et que les habitans y cultivent encore avec tant de succès, qu'ils en tirent une partie du tabac qu'on nomme de la Havane.

Peu de nations ont autant de goût que les Mexicains pour les fleurs : ils en font des bouquets fort galans et des couronnes qu'ils appellent suchiles.

On met au premier rang celles du floripondio, qui est le *datura arborea*. Elles sont un peu plus

grandes que le lis, à peu près de la même forme, d'une blancheur éblouissante, avec de grandes étamines: leur odeur est charmante, surtout pendant la fraîcheur du matin. Ce bel arbre fleurit sans interruption pendant toute l'année. Le Mexique fournit à nos jardins de belles variétés de Dahlia; la *salvita fulgens*, aux fleurs éclatantes d'un beau cramoisi; une espèce de plante bombacine, découverte par M. Bonpland, produit un coton soyeux et solide comme la laine.

De tous les arbres transplantés, ceux qui ont fructifié avec le plus d'abondance, sont les orangers, les limoniers, les citronniers, les figuiers, les pêchers et les abricotiers.

OISEAUX, ANIMAUX, POISSONS.

Le principal ornement des Mexicains consistait autrefois dans les belles plumes qu'ils employaient, et qu'ils emploient encore, mais moins généralement, à faire des tableaux et des étoffes dont on a vanté avec raison la beauté. Des nombreux oiseaux qui les fournissent, le plus renommé est le sensoulté, qui joint à l'éclat du plumage un chant si agréable, qu'on n'a pas cru pouvoir mieux le représenter que par son nom, qui signifie cinq cents voix. Il est un peu moins gros que la grive, et d'un cendré très-luisant avec des taches blanches fort régulières aux ailes et à la queue, On n'admire pas moins le beau noir du gorion, ainsi que les agrémens de son ramage, surtout du mâle, qui est de la grosseur d'un moineau. Le cardinal chante bien aussi, mais il est moins distingué par cette qualité que par la couleur éclatante de son plumage qui, ainsi que son bec, est du plus beau rouge; sa tête est ornée d'une très-belle huppe de la même couleur.

L'oiseau-mouche n'a pas le corps plus gros qu'une guêpe; son bec est long et très-délié, son plumage est une espèce de duvet, mais varié de différentes couleurs qui le rendent fort agréable. Les Américains l'estiment beaucoup, surtout celui du cou et de l'estomac, qu'ils mettent en œuvre avec l'or.

Le guachichil, dont le nom signifie suce-fleur, est un petit oiseau qu'on voit sans cesse en mouvement autour des fleurs. C'est un colibri, de même que le bourdonnant de Dampier, qui a le plumage fort joli, le bec noir et fin, les jambes et les pieds d'une extrême délicatesse; sa grosseur est celle d'un hanneton; dans son vol, il ne bat point des ailes, mais, les tenant toujours étendues, il se meut avec beaucoup de vitesse, sans cesser jamais de faire entendre une sorte de bourdonnement; on ne le voit qu'au milieu des fleurs et des fruits, voltigeant à l'entour, s'en éloignant, et y revenant avec vitesse. On en distingue deux ou trois espèces, dont les unes sont plus grosses que les autres, et n'ont pas le même plumage; mais elles sont toutes fort petites et fort jolies.

Entre les alouettes des bois il y en a de jaunes et noires, qui suspendent leurs nids avec des crins tissus en forme de bourse : elles chantent bien. On voit aussi plusieurs belles espèces de perroquets. Les guavamayas ont la grosseur d'un pigeon, et sont d'une beauté parfaite. Leur couleur est un mélange de plumes incarnates, vertes et jaunes, avec une très-belle queue de la longueur de celle du faisan; mais ils n'apprennent point à parler.

Le cozquauhtli est un grand oiseau de la force d'une poule d'Inde. Tout le plumage de son corps est noir, à l'exception du cou et de la poitrine, où il tire sur le rouge; ses ailes sont noires vers la jointure, et tout le reste est mêlé de couleur de cendre, de jaune et de pourpre; il se nourrit de serpens, de lézards. Ces qualités le font respecter des habitans; mais sa chair n'est pas bonne à manger.

Les bois et les campagnes sont remplis de dindons et de canards sauvages. Il existe une espèce de corneille, dont le plumage est noir, les ailes et le bec jaunes : elles bâtissent leurs nids suspendus aux branches des plus grands arbres, quelquefois au nombre de vingt ou trente, qui forment un spectacle fort agréable.

Le Mexique a son pivert, dont le bec est aussi long que le corps. Il est entièrement noir, excepté la gorge qui est jaune. On compte plusieurs sortes de grives, dont quelques-unes ont les ailes rouges; d'autres la tête et l'estomac jaunes.

Les animaux domestiques apportés par les Européens ont multiplié d'une manière incroyable, surtout les moutons; mais on tire très-peu de parti de leur laine, qui est trop grossière. Les montagnes et les forêts sont remplies de taureaux sauvages; on ne leur fait la guerre

que pour leur peau. Ceux qui se livrent à cette chasse ont des chevaux dressés exprès. Ils ont pour arme un croissant de fer, dont le tranchant est fort aigu, et qui est fixé par une douille, au bout d'une hampe de quatorze ou quinze pieds de long: le chasseur en pose le bout sur la tête de son cheval, le fer en avant, et court après la bête. S'il la joint, il lui enfonce son fer au-dessus du jarret, dont il tâche de couper les ligamens; son cheval fait aussitôt un détour à gauche, pour éviter l'animal devenu furieux: si les ligamens ne sont pas tout-à-fait coupés, il les rompt bientôt à force d'agiter sa jambe; ou bien s'il continue de courir sur son ennemi, ce n'est plus qu'en boitant. Le chasseur, après s'être éloigné au grand galop, se rapproche, et de son fer frappe le taureau sur une des jambes de devant: ce coup le renverse; alors, il descend, tire un grand couteau dont les hommes de cette profession sont toujours armés, et d'un seul coup sur la nuque, il lui abat la tête. Le vainqueur remonte ensuite à cheval, et va chercher une autre proie, pendant que les écorcheurs, dont il est toujours suivi, dépouillent celle qu'il leur laisse. Le climat s'est trouvé tellement propre aux chevaux, qu'outre l'avantage d'une nombreuse propagation, la plupart des provinces en ont d'aussi bonnes races que l'Espagne. On s'en sert communément pour voyager, et l'on n'emploie que des mulets pour le transport des marchandises et du bagage. Il y a aussi des chevaux sauvages. Quoique de la même race que les chevaux domestiques, ils ont dégénéré dans les forêts et les savanes qu'ils habitent.

Les chèvres, qui sont en fort grand nombre, fournissent non-seulement du lait et des cabris, mais un fort bon suif, dont on fait plus d'usage que de l'huile pour s'éclairer, et pour la préparation du maroquin dont on fabrique des chaussures.

Entre les animaux qui existaient avant l'arrivée des conquérans, on distingue le cougouar, qui ayant quelques traits de ressemblance avec le lion de l'ancien continent, reçut le nom de ce fier animal; mais il en diffère surtout parce qu'il est dépourvu de crinière; l'extrémité de sa queue n'a pas de flocon de poil. Enfin il est plus petit et n'a ni sa bravoure, ni son audace. Puisque l'on donnait un lion à l'Amérique, on devait aussi lui attribuer un tigre: le jaguar en reçut le nom; mais on aurait dû plutôt lui appliquer celui de panthère, puisque sa peau est mouchetée et non rayée. Ainsi que le cougouar, il se jette sur les animaux et rarement sur les hommes.

Les ours ont la figure et la férocité des nôtres; leur poil est d'un beau noir. On en rencontre peu; ils se terrissent, et ne cherchent leur proie que pendant la nuit. Il en est de même des loups. Parmi les autres animaux indigènes du Mexique, on remarque le coëndou, qui ressemble au porc-épic, mais dont les piquans sont moins longs. Le bison et le bœuf musqué errent en troupeaux extrêmement nombreux dans le Nouveau-Mexique et la Californie, où l'on voit aussi des élans, ou grands cerfs. On ne connaît encore qu'imparfaitement les animaux qui habitent les montagnes de cette province, et qui par leur forme et leurs mœurs se rapprochent du mouflon de la Sardaigne, et qu'on appelle moutons sauvages.

Les serpens sont en très-grand nombre au Mexique, et variés pour la couleur et la grosseur. Un des plus terribles est la vipère, ou serpent à sonnettes, dont les morsures causent infailliblement la mort. Heureusement qu'il se remue fort lentement, et que les écailles qu'il a au bout de la queue font assez de bruit pour qu'on puisse l'éviter ou le tuer.

Quoique les parties de la Nouvelle-Espagne qui regardent la mer des Antilles soient souvent exposées aux inondations, elles sont remplies de diverses sortes de fourmis, dont la piqûre est dangereuse. Dans les provinces méridionales, c'est sur les grands arbres qu'elles font leurs nids.

Les abeilles ressemblent aux nôtres et ne s'écartent guère des bois, où elles se nichent dans le creux des arbres; cependant les Américains ont trouvé le moyen d'en apprivoiser une espèce, en creusant des troncs d'arbres pour leur servir de ruches. Les insectes pullulent, sans être très-nuisibles, si ce n'est les moustiques. On voit aussi quantité de mouches dont une espèce dépose ses œufs sur les roseaux en gros tas; on les ramasse et on les mange.

L'on ne trouve pas de baies, de rivières, de criques, de lacs et d'étangs de la Nouvelle-Espagne, qui ne soient peuplés de caïmans ou cro-



Prise de Guatimozin.



codiles, qui ont en général seize à dix-sept pieds de long. La couleur de cet amphibie est d'un brun fort sombre; il a la tête grosse, les mâchoires longues, et de fortes dents. Il a quatre jambes courtes, de larges pates et la queue longue : son dos, de la tête jusqu'au bout de la queue, est couvert d'écailles assez dures et jointes ensemble par une peau fort épaisse. Ces animaux ont quatre glandes qui jettent une forte odeur de musc : on les porte comme un parfum; mais sa force ne permet de manger la chair du crocodile que dans une extrême nécessité. Leurs œufs sont de la grosseur des œufs d'oie, et beaucoup plus longs : C'est un très-bon aliment, quoiqu'ils aient aussi l'odeur du musc. Cet animal aime également la chair et le poisson.

MINES.

Les anciens Mexicains se livraient à quelques travaux souterrains pour exploiter les mines, et employaient des instrumens propres à creuser le roc. Cortez nous apprend qu'au grand marché de Mexico l'on vendait de l'or, de l'argent, du cuivre, du plomb, de l'étain. De tous les métaux, le cuivre était le plus communément employé dans les arts mécaniques : pour le durcir, ils l'alliaient avec l'étain; ils remplaçaient ainsi jusqu'à un certain point le fer et l'acier; cependant le Mexique ne manque pas de mines de fer.

L'or n'y est pas très-abondant; le produit annuel de ce métal ne se monte guère qu'à dix sept mille marcs. Il provient, pour la plus grande partie, de terrains d'alluvions, qui sont fréquentes dans la province de Sonora, dont on l'extrait par les lavages. Le reste est tiré des filons qui traversent les montagnes des roches primitives.

Au commencement du dix-neuvième siècle d'après M. de Humboldt, le Mexique offrait près de cinq-cents endroits connus par les exploitations de métaux précieux; il fournissait annuellement à l'Europe et à l'Asie vingt-trois millions cent mille piastres (cent soixante-un millions deux cent vingt-cinq mille francs.) Les états de Guanaxuato, de Zacatecas et de San-Luis Potosi, entraient pour plus de moitié dans cette somme. Quoiqu'elle soit énorme elle n'est pas à son maximum. Des espaces immenses renfermant des richesses métalliques n'ont pas encore été attaqués. Le Mexique, aujourd'hui habité par un peuple industrieux, pourra donner deux cents millions de francs, et déjà des Anglais sont à la tête de grandes exploitations de mines. Un avantage notable résulte de leur situation. Les plus riches étant dans des régions où des forêts épaisses, le voisinage de villes, de bourgs, de villages, de champs féconds, facilitent l'exploitation des métaux, tandis qu'au Pérou les mines d'argent les plus considérables se trouvent dans des lieux arides où il faut amener de loin du bois, des vivres, des bestiaux et des ouvriers.

Le Mexique compte quatre ou cinq volcans : l'Orizaba, le Popocatepetl, les montagnes de Tustla, de Jorullo, de Colima, dont nous avons parlé. Les tremblemens de terre, qui sont assez fréquens sur les côtes du Grand-Océan, et dans les environs de la capitale, n'y causent cependant plus de grands malheurs.

CHAPITRE X.

République de Guatimala, ou Provinces-Unies de l'Amérique du centre.

Ces provinces furent les dernières à se séparer de la mère-patrie. En 1823 elles se déclarèrent indépendantes et prirent le titre de République des États-Unis de l'Amérique centrale, et en 1824 la province de Chiapa, se réunit à elles en très-grande partie. Le gouvernement est le même que celui des États-Unis mexicains.

Le territoire de la République se divise en huit états. Il est situé entre 8° 5' et 17° 12' de latitude boréale et entre 84° 45' et 96° 40' de longitude occidentale. Sa surface est de trois cent soixante lieues de long sur cent de large (quarante mille lieues carrées), et s'étend sur la mer du sud et sur celle des Antilles. Sa population est de deux millions d'habitans environ, et s'accroîtra par les avantages offerts aux hommes de tous les pays qui voudront s'y établir. La religion dominante est la catholique romaine, professée par un assez grand nombre d'Indiens-Ladinos. Les Mosquitos et plusieurs autres peuplades d'Indiens indépendans au contraire ont

conservé le culte de leurs pères, moins les sacrifices humains.

L'état de Chiapa touche à celui de Tabasco et à l'Yucatan. Sa température chaude et humide est froide dans les montagnes. Le sol porte des forêts d'arbres verts, chênes et noyers. Il produit de la gomme, de l'ambre, cacao, coton, cochenille, et nourrit beaucoup de bestiaux et d'excellens chevaux. On y trouve des lions, des léopards, et le serpent appelé boa. Les habitans sont industrieux, et n'ayant aucune mine d'or et d'argent, ils s'adonnent au commerce, qui est favorisé par leur position.

Ciudad-Réal ou Chiapa, chef-lieu, est au confluent de deux rivières, dans une plaine très-fertile. Elle a un évêché dont le siége fut occupé par Las-Casas; un collége, plusieurs couvens et quatre mille habitans. Il existe dans ses environs quelques grottes renfermant des stalactites. Une autre Chiapa, sur la rivière de Tabasco, dans une belle et fertile vallée, est peuplée en grande partie d'Indiens moins sérieux que les Espagnols. Ils ont plusieurs divertissemens et des combats de taureaux. Elle a des églises et des couvens, cela va sans dire.

Vera-Paz, ainsi nommé de la facilité avec laquelle il se soumit aux Espagnols, touche à l'état de Chiapa et de Honduras. Le pays est montueux, marécageux et rempli de bois. Il produit néanmoins du maïs, des fruits et tout ce qui est nécessaire à la vie. On y voit beaucoup de bestiaux, des animaux de toute espèce, et, chose remarquable, de grands roseaux qui contiennent plusieurs pintes de bonne eau Vera-Paz, chef-lieu, est situé sur le Rio-Caban, qui se jette dans le lac Dolce; ce lac ou golfe, qui est navigable, reçoit plusieurs rivières. Il a dix-neuf lieues de long et dix de large et va dans la baie Amatique. Il y a quelques petites villes sur ses bords.

L'état de Costa-Rica, qui ne possède cependant aucunes mines d'or et d'argent, mais bien de belles forêts, de gras pâturages, de grands troupeaux, est baigné par les deux mers. Le sol est montueux et en partie stérile. On récolte dans quelques endroits du tabac et du cacao; mais son commerce consiste plus particulièrement en beaux bois de construction et en bestiaux. Carthago, sa capitale, sur la rivière de ce nom, est sans importance. Micoya, sur le golfe qui porte son nom, fait quelques expéditions de denrées, et d'une couleur rouge que l'on extrait d'une espèce de moule.

Celui de Nicaragua, qui touche à l'état ci-dessus, offre un climat sain, quoique fort chaud. C'est l'hiver qu'y règnent les pluies et les orages. Il est extrêmement boisé, abondant en gibier, et nourrit quantité de bestiaux, mules et chevaux. Ses productions principales sont, après les végétaux, le coton, le sucre, le chanvre, la térébenthine, les beaumes, ambre et bois de teinture. La multitude de ses fleurs et plantes odorantes le fit nommer, par les premiers Espagnols, paradis de Mahomet. Nicaragua, sa capitale, près du lac de ce nom, a un évêché, des églises et couvens, et renferme huit mille habitans, qui vivent du commerce. Le lac de Nicaragua, de soixante-dix lieues de long et de trente de largeur, n'est pourtant navigable que pour les bateaux. Ses bords pittoresques sont couverts d'habitations, où l'on élève des bestiaux. Il communique avec la mer par la rivière de son nom.

Léon, situé entre Réalejo et Granada, sur le bord et comme à la naissance du lac de Nicaragua, qui traverse la province dans sa plus grande longueur, est une ville de dix-huit mille habitans. Les maisons y sont fort bien bâties, mais basses. On en compte plus de douze cents, la plupart avec des jardins et de beaux vergers. Le commerce des deux mers y fait régner l'abondance; et la beauté du climat se joignant aux commodités de la vie pour faire un heureux sort aux habitans, ils s'abandonnent à la mollesse dans leurs délicieux jardins, où ils passent la plus grande partie du jour à dormir, à nourrir des oiseaux, à faire bonne chère du poisson du lac et des autres productions du pays. Ce voluptueux repos n'est troublé que par la crainte d'un volcan voisin, qui leur a souvent fait beaucoup de mal, quoiqu'il soit devenu moins ardent, et qu'il n'en sorte aujourd'hui que de la fumée. De Léon à Granada, le chemin est d'une beauté qui cause de l'admiration; tous les agrémens de la nature s'y trouvent réunis à l'abondance. Granada est une ville encore mieux bâtie, mais un tiers moins peuplée que Léon. Les négocians y sont plus riches, les églises plus belles, et les couvens y jouissent d'un immense revenu.

Réalejo est une petite ville agréablement située dans une plaine, tout près de l'embouchure du Réalejo dans l'océan Pacifique. Elle possède un arsenal, des chantiers de construction et commerce en poisson, goudron, cordes, etc.

Honduras, autre état, est borné par le golfe de ce nom. Il est presque désert, de peuplé qu'il était lors de la découverte, dans le quatrième voyage de Colomb. Cette dépopulation est attribuée à la cruauté des vainqueurs et au travail des mines. Cependant, comme le sol est arrosé par plusieurs rivières, il est très-fertile en froment, maïs, coton, fruits, bois de teinture, etc. Mais le climat est chaud, humide et malsain. Comayagua, chef-lieu, peuplé de douze mille habitans, a un évêché, deux églises et trois couvens. Truxillo, petite ville et bon port de mer, a des environs qui donnent annuellement deux récoltes de céréales, et sont abondans en bestiaux, fruits, cannes à sucre; il y a de riches mines d'or. Omoa est un autre port de mer, bien fortifié, sur le golfe Honduras. Cette province et celle de Nicaragua sont bordées par un pays peu connu, habité par des Indiens Mosquitos, ennemis déclarés des Espagnols.

San-Salvador et Quezaltenango sont deux états peu importans sous le rapport de l'étendue, des villes et de la population. On y cultive beaucoup d'indigo et de coton. La ville de Quezaltenango, à quarante lieues de Guatimala, a pourtant douze mille habitans, dont cinq cents blancs et mulâtres seulement, et le surplus Indiens et Indiens-Ladinos, qui s'occupent de l'agriculture et de la fabrication d'étoffes de coton.

L'état de Guatimala est riche par la culture de l'indigo, qui est très-estimé. Saint-Jacques-de-Guatimala, son ancienne capitale, est situé dans une vallée étroite, bordée des deux côtés par de hautes montagnes. Les deux qui s'approchent le plus de la ville sont des volcans, l'un d'eau, l'autre qui brûle et qui vomit du feu. La montagne qui lance de l'eau est au sud de la ville, au-dessus de laquelle ses flancs perpendiculaires sont pour ainsi dire suspendus. Ce volcan est fort agréable à la vue par la verdure dont il est presque toujours couvert; on y trouve des champs semés de maïs, et dans quantité de petits villages qui occupent les pentes et les sommets, des roses, des lis et d'autres fleurs, avec d'excellens fruits. L'eau du volcan forme des lacs et donne naissance à un grand nombre de fontaines, et à une rivière qui arrose la vallée. Cette rivière n'était pas connue du temps de la conquête. Mais autant la vue de la montagne d'eau est agréable, autant l'aspect de l'autre est affreux. Nuit et jour on y entend un bruit sourd semblable au tonnerre. On en voit sortir des flammes, et quelquefois des pierres d'une grosseur prodigieuse, qui mettent continuellement la ville en danger.

Enfin la catastrophe dont elle était menacée depuis long-temps eut lieu le 7 juin 1777. Un tremblement de terre effroyable la détruisit. Dès le 3, la mer agitée sortait de son lit; les deux volcans semblaient bouillonner : l'un lançait de l'eau en abondance; l'autre des courans de lave enflammée; on voyait partout des crevasses, et, après cinq jours d'angoisses, l'abîme s'ouvrit. La ville, avec ses richesses et huit mille familles, s'enfonça dans la terre; des torrens de boue et de soufre, en se précipitant par-dessus les ruines, les cachèrent à jamais aux yeux des humains! La grande cathédrale, des églises et quelques autres monumens qui ont résisté, témoignent de son ancienne splendeur. Elle est encore habitée par sept ou huit mille Indiens, qui font de la poterie et tissent du coton.

La nouvelle Guatimala, fondée à 8 lieues de l'ancienne, dans une grande plaine bien arrosée, jouit d'un climat doux et d'un beau ciel. C'est la résidence de toutes les autorités de la république. Elle renferme quantité de beaux et grands édifices, entre lesquels on distingue la cathédrale, ouvrage d'un Italien, le palais du sénat, celui de l'archevêque, l'université, l'hôtel des monnaies, l'amphithéâtre pour les courses de taureaux. Ses rues sont larges et presque toutes pavées, les maisons agréables, mais à un seul étage, dans la crainte des tremblemens de terre, et de vastes places, dont l'une est ornée d'une fontaine remarquable, etc. Les églises et les couvens y sont nombreux, et les établissemens d'utilité publique n'y manquent point. Guatimala, importante par son commerce, contient cinquante mille habitans, qui fabriquent des étoffes, de l'orfévrerie, etc.

Elle a un port à l'embouchure du Vacoas, qui est défendu par un fort.

La Trinité ou Sonsonate est une petite ville, à quatre lieues de la capitale, habitée par cinq cents familles espagnoles et des Indiens. Elle est très-commerçante, à cause de la bonté de son port. Il y a dans cette province, sur les côtes du Grand-Océan, des salines et des eaux minérales estimées.

CHAPITRE XI.

Découverte et conquête du Pérou, par François Pizarre.

Si les premiers pas de Vasco-Nuñez-de-Balboa sur les côtes de l'Océan, comme nous l'avons vu dans un chapitre précédent, firent honneur à son courage, ils n'avaient pas encore donné de grands résultats. Les terres où il avait abordé, et par lesquelles on s'ouvrit dans la suite le chemin du Pérou, n'avaient offert que des bois fourés et des marais. En 1525, François Pizarre, Diègue Almagro et Fernand de Luques, tous trois établis à Panama et tourmentés de l'amour des découvertes, se présentèrent à Pédrarias, vice-roi, et lui firent agréer leurs desseins. Pizarre, connu pour homme de main, et long-temps exercé dans les guerres contre les Américains, était chargé de l'expédition; Almagro fournissait toutes les provisions, et Fernand de Luques faisait les autres dépenses; car ici encore le gouvernement espagnol n'y mit rien du sien.

La flotte qu'ils équipèrent peu après ne consistait qu'en un seul vaisseau et deux canots.

Pizarre fit voile vers l'île de Taboga, qui n'est qu'à cinq lieues de Panama, et passa douze lieues plus loin, aux îles des Perles, ainsi nommées par Balboa, qui les avait découvertes. Il y prit de l'eau, du bois, et du fourrage pour les chevaux qu'il avait embarqués. Douze lieues au-delà, il découvrit un port qu'il nomma de las Pinas, parce qu'il trouva quantité d'ananas dans le voisinage. Les soldats descendirent, et l'équipage resta seul à bord. Ils remontèrent pendant trois jours la rivière de Bine; leur fatigue fut extrême, et dans la contrariété de ne rien trouver, ils retournèrent à leur vaisseau, accablés de faim et de lassitude. Ils continuèrent cependant leur navigation vers le sud dix autres jours, et les vivres dont ils étaient mal pourvus venant à leur manquer, ils tombèrent dans une si grande disette, la pêche ne produisant rien, qu'ils mangèrent des bourgeons de palmier, en attendant le retour du vaisseau qu'ils avaient envoyé à l'île des Perles pour y prendre des provisions. Un jour ils aperçurent de loin une clarté. Pizarre prit avec lui quelques braves, et marcha vers l'endroit d'où la lumière semblait partir : ils eurent le bonheur d'y trouver quantité de cocos, que les naturels étaient sans doute venu abattre. Le vaisseau revint dans ces entrefaites, avec des vivres, et sa vue ranima les malades; mais à son arrivée il était déjà mort vingt-cinq hommes. Ce désastre fit donner au port le nom de Port-de-la-Famine. Ils continuèrent d'avancer, et bientôt ils furent dans un lieu qu'ils nommèrent Pueblo-Quémado (peuple brûlé). Les habitans leur firent une guerre si opiniâtre, qu'ils les contraignirent de se retirer dans le pays de Chincana, après leur avoir tué beaucoup de monde.

Pendant que Pizarre luttait ainsi contre la fortune, Almagro était parti de Panama sur un vaisseau qui portait soixante-dix Espagnols. Il suivit les côtes jusqu'à Pueblo-Quémado, où diverses marques lui firent connaître qu'il y était venu des compatriotes. Les naturels lui firent le même accueil qu'à Pizarre; et Almagro se vit forcé d'abandonner le pays, après avoir perdu un œil dans la dernière action. Ayant appris dans l'île des Perles que Pizarre était à Chincana, qui fait face à cette île, il n'eut d'empressement que pour le rejoindre.

La joie de se revoir leur fit oublier toutes leurs peines; ils recommencèrent à suivre la côte avec leur petite flotte, composée de deux vaisseaux, trois canots et deux cents Espagnols. Peu après ils pénétrèrent dans les terres de Catamez, médiocrement peuplées, dans lesquelles ils trouvèrent des vivres. D'ailleurs ils étaient soutenus par la vue de l'or, qui était fort commun chez la plupart des nations qu'ils avaient visitées, et dont ils se procuraient quelquefois une quantité considérable par des échanges paisibles ou par la force. Les Américains avaient le visage parsemé de clous d'or, enchassés dans des trous qu'ils se faisaient exprès pour y mettre cet ornement.

Après la découverte du Catamez, les deux capitaines jugèrent qu'ils avaient besoin de plus de monde, et Almagro fut dépêché à Panama pour en ramener un nouveau renfort, tandis que Pizarre alla l'attendre dans une petite île qu'ils nommèrent Gallo. Mais il était arrivé beaucoup de changement dans la Castille-d'Or. Pedrarias avait cessé d'y commander, et Pédro de los Rios, qui était venu d'Espagne pour succéder au gouvernement, refusa de consentir à de nouvelles levées. Quelques-uns des gens de Pizarre, rebutés de ce qu'ils avaient souffert, avaient écrit à leurs amis de Panama, qui supplièrent le gouverneur de ne pas permettre qu'un plus grand nombre d'Espagnols allât périr dans une si dangereuse expédition, et de faire revenir ceux qui s'y étaient engagés. Los Rios envoya à l'île Gallo un lieutenant nommé Tafur, chargé de ramener ceux qui n'étaient pas contens de leur sort. Cet officier, touché d'admiration pour Pizarre, qui le pria de lui laisser quelques hommes, se mit à l'un des bouts du navire, et Pizarre à l'autre; puis, ayant tracé une ligne au milieu, il ordonna que ceux qui voudraient aller à Panama passassent de son côté. Il ne resta près de Pizarre que treize Espagnols et un nègre, qui s'offrirent de mourir pour lui, et de le suivre en quelque lieu qu'il voulût aller. Ils se flattèrent, mais en vain, de retenir un des vaisseaux que Tafur avait amenés. Il leur promit seulement, pour les consoler, qu'Almagro, dont il connaissait les dispositions, leur en enverrait un de Panama. Cette espérance détermina Pizarre à l'aller attendre dans une autre île, qu'il avait nommée la Gorgone, où il était sûr de trouver de l'eau, et de pouvoir subsister avec le peu de maïs qui lui restait. Le mauvais état de son bâtiment ne l'empêcha point d'embarquer quelques Américains des deux sexes qu'il avait pris sur la côte de Tumbez. En quittant Tafur, il lui confia deux lettres, l'une pour le gouverneur, auquel il reprochait de lui avoir enlevé ses gens, et de rendre un fort mauvais office à l'Espagne par les obstacles qu'il mettait à son entreprise; l'autre, pour Almagro et Fernand de Luques, qu'il pressait instamment de le secourir. Ces derniers n'obtinrent qu'à grand peine un seul bâtiment, que le gouverneur leur fit désirer si long-temps, que Pizarre et ses compagnons commençaient à se croire abandonnés. Dans leur désespoir, ils pensèrent à faire un radeau des débris de leur vaisseau, qui n'avait pu résister aussi long-temps qu'eux au climat pernicieux de la Gorgone, pour s'approcher de la côte et descendre à Panama. Cette résolution était arrêtée lorsqu'ils découvrirent celui qu'on leur envoyait. A la vue même des voiles, ils n'osaient se persuader ce qu'ils désiraient avec tant de passion. Enfin l'ayant reconnu, ils se livrèrent à des transports de joie. Pizarre forma aussitôt un nouveau plan. Il prit le parti de laisser ses prisonniers dans l'île, sous la garde de Paëz et de Truxillo, dont la santé s'était affaiblie, et d'aller droit à Tumbez, sous la direction de deux hommes de cette contrée, qu'il s'était attachés par ses bons soins et qui commençaient à savoir un peu d'espagnol.

Il prit sa route au sud-est, en remontant la côte, et vingt jours d'une navigation pénible le firent arriver sous une île située devant Tumbez, proche de Puna; il la nomma Sainte-Claire; elle n'était pas peuplée, mais regardée des habitans du pays voisin comme un sanctuaire, parce qu'en certain temps ils y faisaient de grands sacrifices à quelques idoles de pierre, que les Espagnols ne virent pas sans étonnement. La principale avait une tête d'homme de forme monstrueuse. Mais ils remarquèrent avec plus de joie, que leurs guides ne les avaient pas trompés dans l'opinion qu'ils leur avaient donnée de cette côte. En plusieurs endroits de l'île, ils trouvèrent quantité de petits ouvrages d'argent et d'or, et des couvertures de laine fort propres et bien travaillées. Leur admiration fut extrême, et Pizarre ne pouvait se consoler du départ de ses premiers compagnons, avec lesquels il comprit qu'il aurait pu former quelque entreprise importante. Les habitans l'assuraient que tout ce qui s'offrait à ses yeux n'était rien en comparaison des richesses du pays. Le lendemain, ayant remis à la voile, il découvrit, vers neuf heures du matin, un radeau si grand, qu'il le prit pour un navire; bientôt il en découvrit quatre autres: chacun était monté de quinze Américains, qui ne firent pas difficulté de s'arrêter, lorsqu'ils eurent aperçu deux hommes de leur nation sur le vaisseau castillan. Ils allaient à Puna pour faire la guerre aux peuples

de ce canton; mais leur curiosité les fit retourner aisément vers la côte. Le pilote Barthélemi Ruiz mouilla dans la rade de Tumbez. Alors Pizarre fit dire aux Américains des radeaux que son dessein était de rechercher leur amitié, et qu'il les priait d'en avertir leur cacique.

On ne fut pas long-temps à voir paraître une foule d'autres Américains qui venaient admirer les barbes et les habits des étrangers. Le cacique voisin, les croyant envoyés du Ciel, ne tarda point à leur faire porter sur dix ou douze radeaux toutes sortes de viandes et de fruits, et divers breuvages dans des vases d'or et d'argent. Un officier du cacique assura les Espagnols qu'ils pouvaient descendre sans défiance, et prendre ce qu'ils jugeraient nécessaire à leurs besoins. Pizarre envoya dans la chaloupe un matelot nommé Bocca-Négra, que les Américains aidèrent de bonne grâce à charger vingt pipes d'eau. L'officier américain, qui se nommait Orgo, continua de s'expliquer par les interprètes; il fit diverses questions, auxquelles Pizarre répondit qu'il venait de Castille; qu'il était sujet d'un roi fort puissant; et que, par ses ordres, il avait fait le tour d'une grande partie du monde pour venir apprendre aux Américains que les divinités qu'ils adoraient étaient fausses, et pour leur faire connaître un Dieu créateur du ciel et de la terre, qui promettait une éternité de bonheur à ceux qui observaient ses lois. Il parla d'un lieu obscur et plein de feu, destiné à la punition de ceux qui ne les reconnaissaient pas. Orgo parut épouvanté de ce qu'on lui faisait entendre, et n'en prit pas moins de plaisir à boire du vin de Castille, qu'il trouvait fort au-dessus du sien. On lui fit présent d'une hache de fer dont il parut faire beaucoup de cas, et de quelques bijoux de l'Europe pour son cacique. En se retirant, il pria le capitaine de laisser descendre à terre quelques-uns de ses gens. Alfonse de Molina consentit à le suivre, avec le nègre qui servait Pizarre.

Lorsqu'ils furent au rivage, tous les Américains qui s'y étaient assemblés marquèrent une égale admiration pour la blancheur de l'un et pour la noirceur de l'autre; ils lavaient le Nègre pour essayer s'ils feraient disparaître sa couleur. Molina se laissa conduire dans une habitation, qu'Herréra nomme le fort de Tumbez, parce qu'on y entrait par trois portes, et qu'elle était entourée de cinq ou six murs. Il y vit de beaux édifices de pierre, des canaux, des fruits extraordinaires, des lamas qu'il nommait des moutons, qui ressemblaient à de petits chameaux, et des femmes dont il admira la parure et la beauté. Les vases d'or et d'argent y étaient fort communs, et tout y présentait une grande apparence de richesses. Le récit que l'Espagnol en fit à son retour excita des transports de joie dans le vaisseau, et fit encore gémir Pizarre d'avoir été si malheureusement abandonné de ses gens. L'état de ses forces ne lui donnant aucune espérance d'emporter le moindre fruit d'une si belle découverte, il se réduisit à faire descendre Pedro de Candie, ingénieur estimé, pour étendre plus loin ses observations, et reconnaître surtout par où l'on pourrait tenter l'attaque de la place lorsqu'on y reviendrait avec une flotte plus nombreuse. Voilà sans doute l'hospitalité de ces braves gens bien noblement récompensée!

Candie, accompagné du même Nègre, fut agréablement reçu des Américains: ils le menèrent aussitôt à l'habitation. Le cacique auquel il fut présenté, le voyant armé d'un fusil, voulut en savoir l'usage: Candie en tira un coup vers une planche voisine que la balle n'eut pas de peine à percer. Le bruit et l'effet saisirent les Américains d'une telle frayeur, que les uns se laissèrent tomber et les autres poussèrent de grands cris. Le cacique lui fit présenter une liqueur du pays, en lui disant d'un air d'admiration: « Bois donc, puisque tu fais un bruit si terrible: tu ressembles, en vérité, au tonnerre du ciel. » Candie visita la place, et fut conduit dans un monastère de vierges nommées Mamaconas, qui étaient consacrées au service des idoles, et qui avaient fait demander au cacique la permission de le voir; elles s'occupaient à faire des ouvrages de laine, et la plupart étaient d'une rare beauté. Enfin Candie, retournant au vaisseau, y porta des informations beaucoup plus merveilleuses que les premières; il avait vu non seulement des vases d'argent et d'or, mais plusieurs orfèvres et d'autres ouvriers. Les mêmes métaux éclataient dans le temple, en plaques diversement enchâssées. La beauté des mamaconas, dont le nom signifiait vierges du soleil, frappa surtout l'imagi-

nation des Castillans : ils demandèrent au ciel, par de ferventes prières, de les faire revenir mieux accompagnés dans une si charmante contrée, et de les en rendre maîtres. Mais, ayant appris que le cacique de Tumbez avait envoyé à Quito, pour rendre compte de leur arrivée au roi Huayna-Capac, ils jugèrent qu'en si petit nombre, la prudence ne leur permettait pas de s'exposer aux caprices d'un prince, dont toutes les apparences leur faisaient redouter le pouvoir.

Ils gardèrent un des habitans de Tumbez; et, remettant à la voile, ils s'avancèrent jusqu'au 5e degré de latitude méridionale, où ils découvrirent le port de Payta. Plus loin, ils trouvèrent celui de Jangérata, vers lequel ils mouillèrent sous une petite île, composée de grandes roches. En continuant de ranger la côte, ils entrèrent dans un port qui reçut d'eux le nom de Sainte-Croix. Déjà la renommée d'un petit nombre d'étrangers qui paraissaient pour la première fois dans cette mer, s'était répandue dans tous les pays voisins. On y publiait qu'ils étaient blancs et barbus ; qu'ils ne faisaient de mal à personne; qu'ils ne dérobaient et ne tuaient point; qu'ils donnaient libéralement ce qu'ils avaient; qu'ils étaient pieux et humains. Cette réputation, qu'ils ne devaient pas conserver long-temps, fut d'un extrême avantage pour leur entreprise. Ils n'abordaient sur aucune côte où les peuples n'accourussent en foule, et ne les reçussent avec autant de confiance que de joie.

Plus loin, au sud, un vent contraire jeta pendant quinze jours les Castillans dans le dernier embarras : ils ne firent que tournoyer, sans pouvoir aborder la côte, qu'ils ne perdaient pas de vue. Le bois et le vivres commençaient à leur manquer. Enfin, s'étant approchés du rivage, à peine eurent-ils jeté l'ancre, qu'ils furent entourés de radeaux chargés de toutes sortes de rafraîchissemens ; mais comme il fallait aussi du bois, Pizarre fit descendre avec les Américains Alfonse Molina, pour leur en faire apporter. Dans l'intervalle, les vagues devinrent si fortes, que, dans la crainte de perdre ses câbles et de se briser sur les rochers de la côte, il ne put se dispenser de lever l'ancre. Molina eut ainsi le malheur d'être abandonné parmi les Américains; mais on le crut en sûreté chez une nation si douce. Le vaisseau fut porté par le vent jusqu'à Coluque, entre Tangara et Chimo, lieux où les villes de Truxillo et San-Miguel ont été fondées depuis. Les habitans de cette terre marquèrent tant d'humanité par leur empressement à fournir du bois et des vivres, que le matelot Boca-Négra, charmé de leur naturel et de l'abondance du pays, quitta volontairement le bord, et fit dire au capitaine de ne pas l'attendre, parce qu'il était résolu de demeurer avec de si bonnes gens. Pizarre envoya aussitôt à terre, pour s'informer si ce n'était pas quelque artifice des Américains, qui le retenaient peut-être malgré lui; mais La Torre, qu'il avait chargé de cet ordre, lui rapporta que le matelot s'applaudissait de sa résolution, qu'il était gai et dispos, et que les habitans, charmés de l'affection qu'il marquait pour eux, l'avaient mis sur un brancard, et le portaient sur leurs épaules pour le faire voir dans le pays. La Torre avait remarqué des troupeaux de lamas, des terres bien cultivées, quantité de ruisseaux dont les bords étaient ornés d'arbres verts, et toutes les apparences d'une contrée riante et fertile.

Pizarre n'osa pousser plus loin ses découvertes avec si peu de monde, dont une partie commençait à se mutiner. Il avança un peu dans la rivière de la Chica, y prit quelques Américains pour les instruire et s'en faire des interprètes; et, bornant sa course à Santa, il céda aux instances de ses gens, qui demandaient leur retour, en lui promettant de le suivre lorsqu'il serait en état de se faire respecter dans une région qu'ils reconnaissaient pour la meilleure et la plus riche du Nouveau-Monde. Ils s'étaient accoutumés à la nommer Birou, du nom d'une rivière; et de là vient, avec quelque changement, celui de Pérou, sous lequel on a compris plusieurs états qui portaient alors des noms différens. Tous les historiens espagnols observent que les Américains n'en avaient point de général pour cette vaste étendue de pays, qui est bornée au nord par le Popayan, au sud par le Chili, à l'est par le vaste pays que traverse le fleuve des Amazones, et à l'ouest par le Grand-Océan.

Quoique Pizarre n'eût pas fait une route si longue et si pénible sans rapporter un peu d'or, il se trouva plus pauvre rentrant à Panama,

en 1528, qu'il ne l'était en partant pour aller chercher fortune. Ses associés, qui avaient été les plus riches habitans de la Castille-d'Or, avaient employé comme lui tout leur bien à l'entreprise commune, et s'étaient même endettés. Le gouverneur paraissant moins disposé que jamais à favoriser une nouvelle expédition, Pizarre ne vit point d'autre ressource, pour le soutien de ses propres espérances, que de faire un voyage à la cour. Étant passé en Espagne, il exposa ce qu'il avait entrepris et ce qu'il avait souffert, quel en avait été le succès, et les avantages qu'il se promettait d'en recueillir pour la couronne. En offrant de recommencer son expédition, il demanda le gouvernement du pays qu'il avait découvert, et qu'il espérait de conquérir. Cette faveur lui fut accordée, aux conditions qui étaient alors en usage, c'est-à-dire qu'il prendrait sur lui tous les frais, comme les peines et les dangers de la conquête; sur quoi les historiens observent avec raison que ni Colomb, ni Cortez, ni Balboa, ni Pizarre, ni tant d'autres aventuriers qui procurèrent à l'état plus de millions que les rois d'Espagne n'avaient alors de pistoles dans leurs coffres, ne reçurent jamais une obole du gouvernement pour les encourager.

Pizarre, muni des lettres qui l'établissaient gouverneur du Pérou, reprit la route de Panama, fortifié par la compagnie de ses trois frères, qu'il avait fait entrer dans ses grandes vues.

En partant pour cette ville, il eut le crédit d'engager au même voyage quantité de volontaires de Truxillo, de Cacerès et de quelques autres lieux de la province. Outre la qualité de gouverneur général, François Pizarre avait obtenu celle d'adelantade; et, quoique Diègue d'Almagro eût partagé ses travaux, il n'était pas nommé dans les patentes royales. On peut juger de son mécontentement lorsqu'il vit ses intérêts absolument oubliés. Pizarre fit ses efforts pour le consoler, en l'assurant que l'empereur n'avait pas eu d'égard aux représentations qu'il lui avait faites en sa faveur, et jura de lui remettre la dignité d'adelantade, si la cour y consentait. Almagro parut content de cette satisfaction, parce qu'il n'en pouvait exiger d'autre; il concerta même avec lui les moyens de faire valoir avantageusement la concession impériale : mais, dès ce jour, jamais la bonne foi n'eut part à leurs conventions.

Au commencement de l'année 1531, ils mirent en mer une petite flotte, composée de trois navires portant environ deux cents hommes seulement, et une trentaine de chevaux. Le dessein de Pizarre était de se rendre droit à Tumbez, où les observations de Molina et de Candie lui faisaient espérer de grandes richesses; mais, ayant trouvé des vents contraires, il se vit forcé de débarquer ses gens et ses chevaux, cent lieues au-dessous, pour suivre la côte par terre. De larges rivières qu'il fallait traverser à leur embouchure, souvent hommes et chevaux à la nage, rendirent cette marche fort pénible. Pizarre trouva des ressources dans son adresse et son courage, pour inspirer de la résolution à ses soldats : il aidait lui-même à nager ceux qui se défiaient de leur habileté; il les soutenait, il les conduisait jusqu'à l'autre bord : enfin ils arrivèrent sans perte dans un lieu nommé Coaque, situé au bord de la mer, et presque sous l'équateur. Outre les vivres qu'ils y trouvèrent en abondance, ils y firent un tel butin, que, pour donner une haute opinion de leur entreprise, et faire naître l'envie de les suivre, ils renvoyèrent deux de leurs vaisseaux, l'un à Panama, l'autre à Nicaragua, dont la charge montait à plus de trente mille castillans d'or.

Pizarre, sans quitter la côte, s'avança dans une province qu'il nomma Puerto-Viejo, port vieux, et ne trouvant point d'obstacle à sa marche, il se proposait d'aller à celui de Tumbez; mais se souvenant de l'île de Puna, qui est vis-à-vis, il crut que la prudence l'obligeait de commencer par y faire un établissement. Ils abordèrent dans cette île, qui n'a pas moins de cinquante lieues de tour, et les habitans leur ayant demandé la paix, ils crurent leurs vues heureusement remplies; mais dès le même jour Pizarre fut informé que ces insulaires avaient des troupes cachées pour massacrer les Espagnols pendant la nuit. Il les attaqua lui-même, les défit et se saisit du cacique : ce qui n'empêcha point que le jour suivant il n'eût à combattre une multitude de nouveaux ennemis; il fut même obligé d'envoyer du secours aux vaisseaux, qui essuyèrent aussi l'attaque d'un grand nombre d'Américains dans leurs barques

plates; mais les Espagnols se défendirent avec tant de résolution, qu'après avoir fait ruisseler le sang, ils virent disparaître ceux qui étaient échappés à leur vengeance. Cependant Pizarre perdit quelques soldats, et parmi les blessés, Gonzale, son frère, le fut dangereusement. Le capitaine Fernand de Soto étant arrivé de Nicaragua quelques heures après l'action, avec un renfort considérable d'infanterie et de cavalerie, rien ne pouvait empêcher Pizarre d'exécuter son premier dessein; mais lorsqu'il fut informé que les insulaires se tenaient autour de l'île, avec leurs barques cachées derrière les mangliers, la difficulté de les forcer dans cette retraite lui fit prendre la résolution de retourner à la côte. Il avait eu le temps d'ailleurs de reconnaître que l'air y était malsain, et l'or qu'il avait trouvé devenait un nouvel aiguillon pour ses gens, qui n'aspiraient qu'à se voir dans Tumbez.

Les insulaires de Puna devaient être redoutables aux peuples mêmes du continent, puisqu'ils avaient dans leurs prisons plus de six cents personnes de l'un et de l'autre sexes, qu'ils avaient prises en guerre; il se trouvait, entre ces prisonniers, quelques habitans de Tumbez: Pizarre les mit tous en liberté; et, dans le dessein qu'il avait de les gagner par la douceur, il les pria de prendre dans leur barque trois de ses gens qu'il voulait envoyer à leur cacique. Il y consentirent; mais ce fut pour payer d'une horrible ingratitude le bienfait qu'ils venaient de recevoir. A peine furent-ils arrivés dans leur ville, qu'ils sacrifièrent ces trois députés à leurs idoles. Fernand Soto fut menacé du même sort : il s'était mis avec quelques Américains sur une autre barque, accompagné d'un seul valet; et dans l'empressement d'arriver à Tumbez, il entrait déjà dans la rivière, lorsqu'il fut aperçu de Diègue d'Aguezo et de Rodrigue Lozan : qui, étant sortis des vaisseaux, se promenaient vers l'embouchure, ils firent arrêter la barque, sans autre motif que la prudence, puisqu'ils ignoraient encore le malheur des trois autres Espagnols; ils lui conseillèrent de ne pas risquer inutilement sa vie, qu'il aurait perdue sans doute par la même trahison.

Après cette action, on doit bien juger que les Américains n'étaient pas disposés à fournir des barques pour la descente des troupes : aussi ne reçut-on d'eux aucune offre de secours. Pizarre, Fernand et Jean, ses frères, Vincent de Valverde, Soto, et les deux Espagnols dont le conseil lui avait sauvé la vie, furent les seuls qui passèrent la nuit à terre.

Fernand demeura au rivage pour faire débarquer les troupes à mesure qu'elles arrivaient de l'île et des vaisseaux. Le gouverneur, ou le général, titre qu'on donne indifféremment à Pizarre, pour le distinguer de ses frères, s'avança pendant ce temps plus de deux lieues dans les terres sans rencontrer un seul homme. Les Américains s'étaient retirés sur des hauteurs voisines. A son retour vers la mer, il rencontra les capitaines Mena et Jean de Salcédo qui le cherchaient, à la tête de quelque cavalerie qui venait de débarquer; et le reste des troupes n'ayant pas tardé à prendre terre, il résolut de former un camp régulier, pour se donner le temps d'observer le pays et ses habitans.

Il passa plus de trois semaines à faire solliciter le cacique d'écouter ses propositions et de le reconnaître pour ce même étranger qui s'était déjà présenté sur la côte. Il lui faisait offrir son amitié avec les mêmes civilités; mais soit que ces offres, qui étaient portées par des prisonniers, lui fussent mal expliquées, et que le récit de ce qui s'était passé dans l'île de Puna lui fit regarder les Espagnols comme des hommes auxquels il ne pouvait accorder de confiance, il ne fit aucune réponse; et les Américains, dispersés en pelotons, continuaient de menacer tout ce qui sortait du camp. On en découvrit un gros de l'autre côté de la rivière; et les prisonniers jugèrent à diverses marques qu'il était commandé par le cacique. Pizarre, irrité de son obstination, prit enfin le parti de l'attaquer. Il fit préparer secrètement quelques barques plates, et, passant la rivière à la fin du jour, avec deux de ses frères et cinquante cavaliers, il marcha toute la nuit par des chemins difficiles. Le matin, à la pointe du jour, se trouvant fort près de leur camp, il y fondit avec une impétuosité qui leur ôta la hardiesse de résister. Après les avoir dispersés, il en tua un grand nombre dans leur fuite; et pendant quinze jours il ne cessa point de leur faire une cruelle guerre, pour venger du moins la mort des trois Espagnols qu'ils avaient sacrifiés. Le cacique, effrayé de tant d'hostilités, fit deman-

der enfin la paix, et joignit à ses prières quelques présens d'or et d'argent. Pizarre partit aussitôt avec la plus grande partie de ses troupes; il laissa le reste dans le même lieu, sous le commandement d'Antoine de Navarre et d'Alphonse Requelme. Pour lui, s'avançant jusqu'à la rivière de Chica, à trente lieues de Tumbez, il envoya Soto vers les peuples qui habitent ces bords, et quelques légères rencontres firent tant d'honneur à ses armes, qu'on lui demanda la paix dans toute l'étendue de cette province. Il paraît que son dessein avait été de pénétrer jusqu'à Payta, et qu'il alla effectivement jusqu'à ce port; mais quelques envoyés qu'il reçut de Cuzco, de la part d'un prince nommé Huascar, qui lui faisait demander du secours contre Atahualpa son frère, changèrent tout d'un coup ses résolutions. La mésintelligence de ces deux princes servit encore mieux les Espagnols au Pérou que les divisions des Tlascalans et de Montézuma n'avaient fait au Mexique. Il convient d'expliquer en peu de mots l'origine de cette querelle.

Huayna Capac, souverain de Cuzco, avait soumis plusieurs provinces à son empire, et sa domination comprenait une étendue de cinq cents lieues, à compter depuis sa capitale. Le pays de Quito avait ses souverains particuliers. Il résolut de le conquérir. Cette entreprise lui réussit; et le pays lui plut tant, qu'ayant laissé à Cuzco Huascar, son fils aîné, Manco inca et quelques autres de ses enfans, il se remaria dans le pays de Quito avec la fille du souverain qu'il avait détrôné, et il eut d'elle un fils nommé Atahualpa, qu'il aima fort tendrement. Pendant un voyage qu'il fit à Cuzco, il laissa ce fils sous des tuteurs, et revint quelques années après dans sa nouvelle capitale, où il ne cessa plus de demeurer. En mourant, il ordonna que l'inca Huascar, son fils aîné, posséderait ses états, avec les provinces qu'il y avait ajoutées, à la réserve du royaume de Quito. Il ne voulut pas même que ce pays fût compté entre les provinces de l'empire. Il en disposa en faveur d'Atahualpa, son fils, dont les ancêtres maternels l'avaient possédé.

Après sa mort, Atahualpa s'assura de l'armée et des trésors de son père. La plus grande partie des richesses d'Huayna Capac était restée à Cuzco, et demeura au pouvoir d'Huascar. Atahualpa se hâta d'envoyer des ambassadeurs à son aîné pour lui annoncer la mort de leur père commun, lui faire hommage, et demander la confirmation du testament. Huascar ne goûta point cette proposition. Il répondit que, si son frère voulait lui marquer sa soumission, venir à Cuzco, et lui remettre l'armée, il lui ferait un parti convenable à sa naissance; mais qu'il ne pouvait lui céder la province de Quito, qui, étant frontière de son empire, devait être nécessairement gardée pour sa conservation et sa défense; il ajouta que, si son frère s'obstinait dans ses prétentions, il marcherait contre lui avec toutes ses forces. La guerre s'engagea: Atahualpa, après avoir été pris dans une bataille, s'était sauvé de sa prison, et avait fait son frère Huascar prisonnier à son tour.

Telle était la situation des affaires lorsque les deux frères eurent recours à Pizarre. Les Péruviens avaient d'ailleurs des préjugés favorables aux Espagnols. Dans l'idée que la maison royale de Cuzco était descendue d'un fils du Soleil, ils donnèrent la même qualité aux Castillans; et la raison qu'ils en apportaient était fondée sur une tradition ancienne fort respectée; elle était si généralement répandue, qu'à l'arrivée des Espagnols, qui avaient de grandes barbes, les jambes couvertes, et des chevaux pour monture, on crut voir en eux l'inca Viracocha, fils du Soleil. Garcilasso fait entendre que ces impressions remplirent Atahualpa de frayeur, et lui ôtèrent le courage de se défendre, en lui persuadant que les guerriers inconnus étaient envoyés par le Soleil pour le venger de mille offenses qui l'avaient irrité contre la nation.

La députation d'Huascar étant arrivée au port de Payta, le gouverneur, qui reconnut aussitôt de quelle importance elle était pour ses desseins, se hâta de rappeler les troupes qu'il avait laissées à Tumbez, et s'occupa en les attendant à jeter sur la rivière de Payta les fondemens d'une ville qu'il nomma Saint-Michel. Il voulait que les vaisseaux qui lui viendraient de Panama, comme il lui en était déjà venu quelques-uns, trouvassent une retraite sûre à leur arrivée. Ensuite, ayant distribué entre ses gens l'or et l'argent qui était le fruit de son expédition, il ne laissa dans la nouvelle ville que ceux qu'il destinait à l'habiter.

Les députés d'Huascar lui avaient appris qu'Atahualpa était alors dans la province de Caxamarca. Ses troupes ne furent pas plus tôt venues de Tumbez, qu'il se mit en marche pour aller trouver ce prince. Un désert de vingt lieues qu'il eut à traverser dans des sables brûlans, sans eau et sans secours contre l'extrême ardeur du soleil, fit beaucoup souffrir l'armée; mais à l'entrée d'une province nommée Motupe, il commença heureusement à trouver des vallons peuplés, où les rafraîchissemens étaient en abondance. De là les Espagnols s'avancèrent vers une montagne, sur laquelle ils rencontrèrent un envoyé d'Atahualpa, qui offrit au gouverneur des brodequins très-riches et des bracelets d'or, en l'avertissant de s'en parer lorsqu'il se présenterait devant l'inca, auquel cette marque le ferait connaître. L'envoyé était lui-même inca, c'est-à-dire prince de la race royale, et se nommait Titu Autachi. Son compliment roula sur la parenté des Espagnols et de son maître, en qualité d'enfant de Viracocha et du Soleil. Les présens consistaient en diverses sortes de fruits, de grains, d'étoffes précieuses, d'oiseaux et d'autres animaux du pays; des vases, des coupes, des plats et des bassins d'or et d'argent, quantité de turquoises et d'émeraudes. L'abondance et l'éclat de ces richesses firent juger aux Espagnols que le prince qui les envoyait devait posséder d'immenses trésors. Ils en conclurent qu'il était alarmé du traitement qu'on avait fait aux habitans de Puna et de Tumbez, et cette conjecture était juste; mais ils ignoraient encore que les peuples, les regardant comme fils du Soleil et comme exécuteurs de ses vengeances, y mêlaient un motif de religion, et que leur but était, non d'acheter l'amitié d'une poignée d'hommes qu'ils pouvaient envelopper aisément, mais d'apaiser la colère du Soleil, qu'ils adoraient, et qu'ils croyaient irrité contre eux.

Pizarre n'avait pour interprète qu'un jeune Américain de Puna, qui, ne sachant guère ni la langue de Cuzco, qui était celle de la cour, ni celle des Espagnols, mais seulement le jargon de son île, ne put rendre exactement le discours de l'inca; aussi les Espagnols ne demeurèrent-ils pas fort éclaircis après son départ. Ils délibérèrent sur le jugement qu'ils devaient porter de cette démarche; les uns jugèrent que plus les présens étaient riches, plus ils devaient inspirer de défiance, et que c'était peut-être une amorce pour les faire donner dans quelque piége. On résolut néanmoins de continuer la marche vers Caxamarca, où l'on devait trouver le prince. Dans tous les lieux où ils passèrent, l'accueil des habitans fut magnifique. Ils apportaient diverses sortes de viandes et de liqueurs, et l'on remarquait de toutes parts qu'ils n'avaient rien épargné pour les préparatifs. Ayant observé que les chevaux mâchaient leur frein, ils s'imaginèrent que ces animaux extraordinaires pour eux se nourrissaient de métaux : ils allaient leur chercher de l'argent et de l'or en abondance, et les leur présentaient. Les Espagnols, comme on se l'imagine, se gardèrent bien de les détromper.

Pour répondre à la députation du prince, le gouverneur lui envoya Fernand, un de ses frères, et Soto. Ils ne le trouvèrent point dans la ville de Caxamarca. L'espérance d'affermir sa domination le retenait successivement en d'autres lieux, occupé à faire égorger tout ce qui tombait entre ses mains de la famille royale et des partisans de son frère. On ne saurait désavouer que cet emportement sanguinaire n'ait rendu sa mémoire odieuse. Le curaca, ou seigneur particulier de la ville, avait ordre de recevoir les fils du Soleil avec toute la distinction qu'on devait à ce titre. Il envoya au-devant d'eux quelques officiers; et, arrivant bientôt lui-même, il les conduisit à quelque distance, vers un palais où le prince était revenu sur la nouvelle de leur approche. En avançant dans la plaine, ils virent des gens de guerre envoyés pour leur faire honneur. Soto, qui ne pouvait deviner quel était leur dessein, poussa son cheval à toute bride vers l'officier qui les commandait. Les Américains s'écartèrent, autant parce qu'ils avaient ordre de les respecter, que par la crainte qu'ils devaient ressentir à la première vue d'un cheval en course. L'officier péruvien leur fit un salut, qui était une espèce d'adoration, et les accompagna jusqu'au palais avec toutes les marques de la plus profonde vénération.

Ils furent éblouis des richesses qui s'offraient de toutes parts. L'inca était assis sur un siége d'or. Il se leva pour les embrasser, et leur dit : « Capac Viracocha, soyez les bien venus dans

mes états. » On leur présenta des siéges d'or ; et l'inca se tournant vers quelques seigneurs américains qui étaient près de lui. « Vous voyez, leur dit-il, la figure et l'habit de notre dieu Viracocha, tels que notre prédécesseur l'inca Yahuarhuacar a voulu qu'ils fussent représentés dans une statue de pierre. » Deux princesses d'une grande beauté offrirent des liqueurs, et ces rafraîchissemens furent suivis d'un festin. L'inca promit aux deux Espagnols d'aller voir le lendemain leur chef, et ils se retirèrent plus charmés des richesses qu'ils avaient vues que sensibles à l'opinion qu'on avait d'eux.

Le gouverneur, apprenant que le prince devait venir le jour suivant, partagea soixante chevaux, dont toute sa cavalerie était composée, en trois compagnies de vingt chacune. Il leur donna pour commandans Fernand Pizarre, Soto et Belalcazar, qui se rangèrent derrière un vieux mur pour n'être pas vus d'abord des Américains, et leur causer plus de surprise en se montrant tout d'un coup. Il se mit lui-même à la tête de son infanterie, consistant en cent hommes, dont il fit un bataillon; et, dans cet ordre, il ne craignit point d'attendre un prince qui venait avec des troupes nombreuses. La marche d'Atahualpa fut si lente, qu'il employa quatre heures à faire une lieue. Il avait autour de lui les principaux seigneurs de sa cour. Ses gens de guerre étaient rangés en quatre corps de huit mille hommes, dont le premier composait l'avant-garde, et deux autres marchaient à ses côtés. Le quatrième, qui faisait l'arrière-garde, eut ordre de s'arrêter à quelque distance.

Atahualpa s'étant avancé avec les trois premiers, et voyant les Espagnols en bataille, dit à ses officiers : « Ces gens sont les messagers des dieux; gardons-nous bien de les offenser; il faut au contraire nous les rendre favorables par nos civilités. En même temps Vincent de Valverde, aumônier des Espagnols, marcha vers lui, une croix de bois dans une main et son bréviaire dans l'autre. Ses cheveux coupés en couronne étonnèrent l'inca, qui, pour ne pas manquer à ce qui lui était dû, voulut savoir de quelques Américains familiers avec les Espagnols, quelle était sa condition. Ils lui dirent que c'était un messager de Pachacamac. Valverde ayant demandé et obtenu la permission de parler, commença un discours sur les matières les plus abstraites de la religion catholique et finit par déclarer à l'inca que, s'il s'endurcissait contre l'Évangile, il périrait comme Pharaon ! Cette foule de mystères, présentés rapidement et sans préparation, ne devait pas jeter beaucoup de lumière dans l'esprit du prince ; et l'ignorance de l'interprète n'y pouvait guère mettre plus de clarté. Atahualpa, qui n'y avait rien trouvé d'intelligible pour lui que la menace de ravager son pays, fit un profond soupir. Il comprit bien que l'interprète savait mal la langue de Cuzco, dont il s'était servi pour lui parler ; et, dans la crainte qu'il n'altérât de même sa réponse, il la fit, ou du moins il l'expliqua dans une langue plus commune. Cette réponse, telle que Garcilasso et d'autres la rapportent, marque assez que Philippillo avait fait une étrange explication des mystères; et quel moment aussi avait-on choisi pour cela !

Cependant les Espagnols, ennuyés d'une si longue conférence, n'attendirent point les ordres du général pour quitter leurs rangs, et quelques-uns montèrent sur une petite tour, où ils avaient découvert une idole enrichie de plaques d'or et de pierres précieuses qu'ils se mirent à piller. Leur audace irrita les Péruviens, et la plupart se disposaient à punir ce sacrilége; mais l'inca défendit que les Espagnols fussent maltraités. Valverde, alarmé du bruit, se leva brusquement du siége qu'on lui avait donné pour parler, et dans ce mouvement, il laissa tomber sa croix et son bréviaire. Il se baissa pour les relever : ensuite, courant vers les Espagnols, il leur cria de ne faire aucun mal aux Américains. Sa course et ses cris furent mal expliqués, et passèrent au contraire pour une exhortation à la vengeance. On fondit de tous côtés sur les Américains; et ce qui est bien remarquable, c'est que, malgré une attaque si furieuse, l'ordre qu'avait donné Atahualpa de ne pas frapper les Espagnols fut généralement observé. Cent soixante hommes enveloppés par une armée n'eurent ni mort ni blessé, à la réserve du gouverneur, qu'un de ses propres soldats blessa légèrement à la main. Ils ne trouvèrent aucune sorte de résistance. Les Péruviens se contentèrent d'entourer la li-

tière de leur prince pour empêcher qu'elle ne fût renversée; mais Pizarre s'étant fait jour jusqu'à elle, prit Atahualpa par la manche de sa robe, et l'entraîna prisonnier. Ses sujets le voyant au pouvoir des Espagnols, ne pensèrent plus qu'à se mettre à couvert par la fuite. Elle ne fut pas assez prompte pour les dérober à la fureur de leurs ennemis. Il y en eut plus de trois mille cinq cents passés au fil de l'épée. Des enfans, des vieillards, des femmes, que la curiosité avait attirés à ce spectacle, furent étouffés, au nombre de plus de quinze cents, par la foule des fuyards. Le commandant de l'arrière-garde, nommé Ruminagui, entendant le bruit, et voyant un Espagnol précipiter d'un lieu élevé un Péruvien qu'on y avait mis pour avertir lorsqu'il serait temps d'avancer, conclut que son maître était défait; et, loin de marcher à son secours, il prit, avec le corps qu'il commandait, la route de Quito, qui était à plus de deux cent cinquante lieues du champ de bataille.

Tel est en abrégé le récit de Garcilasso. On peut le soupçonner de favoriser les Péruviens ses compatriotes. Il contredit évidemment le récit de Zarate, historien espagnol, qui assure qu'Atahualpa avait pris ses mesures pour faire envelopper les Espagnols à un certain signal, et les exterminer tous, ce qui paraît assez vraisemblable.

Les vainqueurs allèrent piller le lendemain le camp d'Atahualpa, où ils trouvèrent une quantité surprenante de vases d'or et d'argent, des tentes fort riches, des étoffes, des habits et des meubles d'un prix inestimable. La seule vaisselle d'or du roi valait soixante mille pistoles. Plus de cinq mille femmes se remirent volontairement entre leurs mains. Atahualpa supplia le gouverneur de le traiter généreusement, et promit, pour sa rançon, de remplir d'or une salle où ils étaient alors, jusqu'à la hauteur où son bras pouvait atteindre. Il promit d'y ajouter tant d'argent, qu'il serait impossible aux vainqueurs de tout emporter. Cette offre fut acceptée; et bientôt on ne vit plus, dans les campagnes, que des Péruviens courbés sous le poids de l'or qu'ils apportaient de toutes parts. Mais, comme il fallait le rassembler des extrémités de l'empire, les Espagnols trouvèrent qu'on ne répondait point à leur impatience, et commencèrent même à soupçonner de l'artifice dans cette lenteur. Atahualpa, qui crut s'apercevoir du mécontentement, dit à Pizarre que la ville de Cuzco étant à deux cents lieues et les chemins fort difficiles, il n'était pas surprenant que ceux qu'il avait chargés de ses ordres tardassent à revenir; mais que, s'il voulait y envoyer lui-même deux de ses gens, ils verraient de leurs propres yeux qu'il était en état de remplir sa promesse; et, les Espagnols balançant sur le danger d'une si longue route, il leur dit en riant: « Que craignez-vous? Vous me tenez ici dans les fers; moi, mes femmes, mes enfans, mes frères, ne sommes-nous pas des otages suffisans? Soto et Pierre de Varco s'offrirent alors pour cette course, et l'inca voulut qu'ils fissent le voyage dans une de ses litières, afin qu'ils fussent plus respectés.

A quelques journées de Caxamarca ils rencontrèrent un corps de ses troupes qui conduisaient prisonnier son frère Huascar. Ce malheureux prince, apprenant qui étaient ceux qu'il voyait dans des litières, souhaita de leur parler; et les deux Espagnols l'ayant assuré que l'intention de l'empereur leur maître, et celle du général Pizarre, était de faire observer la justice à l'égard des Américains, il se mit à les instruire de ses droits, avec des plaintes fort vives de l'injustice de son frère, et les pria de retourner vers le général, pour le faire entrer dans ses intérêts. Il ajouta que, si Pizarre voulait se déclarer en sa faveur, il s'engageait à remplir d'or la salle de Caxamarca, non-seulement jusqu'à la ligne qu'on avait marquée, mais jusqu'à la voûte, ce qui était le triple de plus. « Atahualpa, dit-il, sera obligé, pour exécuter son engagement, de dépouiller le temple de Cuzco, en faisant enlever des plaques d'or et d'argent dont il est revêtu; et moi, j'ai dans ma puissance tous les trésors et toutes les pierreries de mon père. » En effet, les ayant reçus par héritage, il les avait cachés sous terre, dans un lieu qui n'était connu de personne. Zarate assure qu'il avait fait tuer ceux qu'il avait employés à cet office.

Les deux capitaines avaient leurs ordres, auxquels ils n'osèrent manquer pour retourner sur leurs pas. D'un autre côté, de fidèles serviteurs d'Atahualpa croyant sa délivrance prochaine, et regardant les offres de son frère

comme un obstacle à son rétablissement, lui donnèrent avis de cette explication. Il jugea comme eux, qu'il lui était fort important que le gouverneur n'en fût pas informé. Mais avant de suivre les inspirations d'une barbare politique, il voulut essayer comment les Espagnols prendraient la mort de son frère. Il feignit une extrême affliction; et lorsqu'on le pressa d'expliquer la cause de son chagrin, il déclara tristement que ses gens le voyant dans les chaînes, et jugeant qu'Huascar profiterait de l'occasion pour se délivrer des siennes, avaient ôté la vie à ce cher frère, dont il n'avait jamais souhaité la perte, et qu'il regrettait amèrement. Pizarre donna dans le piége, et ne pensa qu'à le consoler, jusqu'à lui promettre de faire punir les coupables. Alors Atahualpa n'eut rien de plus pressé que d'ordonner la mort de son frère; et cet ordre fut exécuté si promptement, qu'il fut difficile de vérifier si ces fausses plaintes avaient précédé ce meurtre. On rapporte que le malheureux Huascar dit en mourant: « Je n'ai pas régné long-temps; mais le traître qui dispose de ma vie, quoiqu'il ne soit que mon sujet, n'aura pas un plus long règne. » Cette espèce de prédiction, qui fut bientôt accomplie, rappela aux Péruviens celle qu'on a rapportée de Huayna Capac, et les confirma dans l'opinion que les incas étaient les vrais fils du Soleil, et inspirés par la Divinité.

Pendant que Soto et Varco continuaient leur voyage, le gouverneur envoya son frère avec une partie de la cavalerie, pour découvrir les provinces intérieures. Ce détachement ayant pris vers Pachacama, qui est à cent lieues de Caxamarca, rencontra dans le pays de Guamacucho un frère d'Atahualpa, nommé Illescas Inca, qui conduisait, pour la rançon de son frère, deux ou trois millions en or, avec une très-grande quantité d'argent. Après une marche fort difficile, Fernand Pizarre arriva dans la ville de Pachacama, où il trouva un temple rempli de richesses, dont il enleva une partie; et les Péruviens portèrent le reste pour la rançon. Culicuchima, l'un des deux généraux d'Atahualpa, était dans le pays avec une armée assez nombreuse. Fernand le fit prier de le venir voir; et l'Américain l'ayant refusé par orgueil ou par crainte, il alla le trouver lui-même au milieu de son armée, et il prit tant d'ascendant sur lui, qu'il l'engagea non-seulement à congédier ses troupes, mais à le suivre jusqu'à Caxamarca. On reproche cette hardiesse à don Fernand, comme une témérité dont il y avait peu de fruit à recueillir. Cependant elle lui réussit avec tant de bonheur, qu'ayant pris, à son retour, par des montagnes couvertes de neige, dont les moindres difficultés étaient celles du chemin, et un froid excessif, il marcha comme en triomphe dans les lieux où Culicuchima pouvait lui faire trouver sa perte. Lorsque ce général se vit à la porte du palais qui servait de prison à son maître, il ôta sa chaussure pour se présenter à lui, et se jetant à ses pieds, il lui dit, les larmes aux yeux, que s'il avait été près de sa personne, les Espagnols ne l'auraient jamais pris. Atahualpa répondit qu'il reconnaissait dans sa disgrace un petit châtiment de la négligence qu'il avait eue pour le culte du Soleil.

Dans l'intervalle, Almagro, informé des premiers progrès de son associé, partit de Panama, et se rendit à Caxamarca, où il fut ravi d'admiration à la vue des prodigieux monceaux d'or et d'argent provenant de la rançon d'Atahualpa.

Pizarre prit occasion de son arrivée pour envoyer Fernand, son frère, en Espagne. Il était question de rendre compte à la cour des progrès de la conquête, et de faire à l'empereur une riche part du butin. Cette résolution ne fut affligeante que pour Atahualpa, qui se voyait enlever dans Fernand Pizarre le seul Espagnol auquel il eût accordé sa confiance. Lorsqu'il le vit prêt à partir, il lui dit: « Vous me quittez, capitaine! je suis perdu. Je ne doute point qu'en votre abscence ce gros ventre et ce borgne ne me fassent tuer. » Le borgne était don Diègue d'Almagro, et le gros ventre, Alfonse de Requelme, trésorier de l'empereur.

Le gouverneur embarqua pour l'Espagne cent mille pesos d'or, et cent mille autres en argent; on choisit pour cela les pièces les plus massives, et qui avaient le plus d'apparence. Chaque cavalier eut pour sa part douze mille pesos en or, sans compter l'argent; c'est-à-dire deux cent quarante marcs d'or, et l'infanterie à proportion; et toutes ces sommes ne faisaient pas la cinquième partie de la rançon. Soixante

hommes demandèrent la liberté de retourner en Espagne pour y jouir paisiblement de leurs richesses ; et Pizarre, prévoyant que l'exemple d'une si prompte fortune ne manquerait pas de lui attirer un grand nombre de soldats, n'hésita point à l'accorder.

Avant le départ de don Fernand, Soto et Varco étaient revenus de la capitale, l'imagination remplie de l'incroyable quantité d'or qu'ils y avaient vue dans les temples et dans les palais. Leur récit augmenta dans Pizarre et d'Almagro l'impatience de se saisir de toutes ces richesses ; ce n'était néanmoins qu'une petite partie de celles des anciens incas ; car Huascar était mort sans avoir révélé dans quel lieu il avait caché les trésors de ses pères ; mais les temples avaient été respectés, et chaque palais avait conservé ses meubles. Un ordre d'Atahualpa pouvait faire mettre à couvert ces précieux restes : c'était la crainte d'Almagro : et, dans son inquiétude, il voulait que, sans attendre plus long-temps ce qui manquait encore à la rançon du roi, on se défît de ce prince, pour s'affranchir tout d'un coup des embarras qu'il pouvait causer. Tous les Espagnols qui étaient venus avec lui tenaient le même langage, parce qu'ils jugeaient qu'aussi long-temps que l'inca vivrait, on ne cesserait pas de prétendre que tout ce qui viendrait d'or ou d'argent serait pour sa rançon, et que, par conséquent ils n'y auraient jamais aucune part. Pizarre lui-même s'intéressait si peu pour son prisonnier, que, dès le premier moment de sa victoire, s'il en faut croire Benzoni, il avait pensé à s'en délivrer ; mais Garcilasso donne une autre cause à sa haine. Atahualpa était homme d'esprit; entre les arts qu'il voyait exercer aux Espagnols, celui de lire et d'écrire lui parut si surprenant, qu'il le prit d'abord pour un don de la nature. Pour s'en assurer, il pria un soldat espagnol de lui écrire sur l'ongle du pouce le nom de son dieu ; le soldat l'ayant satisfait, il en vint un autre auquel il montra son ongle, en lui demandant ce que signifiaient les caractères : celui-ci le dit d'abord, ainsi que trois ou quatre qui suivirent ensuite. Enfin, le gouverneur étant entré, Atahualpa le pria aussi de lui expliquer ce qui était sur son ongle. Pizarre, qui ne savait pas lire, eut de l'embarras à lui répondre. Non-seulement l'inca comprit que ce don était un talent acquis, et un fruit de l'éducation, mais, poussant plus loin ses raisonnemens, il conclut qu'un homme à qui l'éducation avait manqué devait être d'une basse extraction, et d'une naissance inférieure à celle des soldats qu'il voyait mieux instruits, ce qui lui donna pour le gouverneur un fonds de mépris qu'il n'eut pas la prudence de dissimuler.

D'un autre côté, Philippillo, l'interprète, pour qui la confiance de Pizarre était excessive, vint jeter d'autres alarmes dans l'esprit des Espagnols. Il prétendit avoir découvert qu'Atahualpa prenait des mesures secrètes pour les faire massacrer tous, et qu'il avait déjà fait cacher dans plusieurs endroits un grand nombre de gens bien armés, qui n'attendaient que l'occasion. Tous les historiens conviennent que l'examen des preuves ne pouvant se faire que par cet interprète, il était maître de tout expliquer suivant ses intentions : aussi n'est-on jamais parvenu à découvrir exactement la vérité de son accusation, ni celle de ses motifs.

Fondée ou non, elle fut écoutée; en vain le malheureux prince s'efforça de se justifier : sa mort était résolue. Cependant, pour donner une ombre de justice à cette violence, on observa quelques formalités dans le procès, Pizarre nomma des commissaires pour entendre l'accusé, et lui donna un avocat pour le défendre ; comédie barbare, puisque toutes ses réponses devaient passer par la bouche de son accusateur. Elles ne laissèrent point de lui faire des partisans; mais malgré les vives représentations de quelques gens de bien, les ennemis d'Atahualpa le condamnèrent à être brûlé vif! On lui envoya l'aumônier Valverde pour le convertir ; et ce malheureux prince, dans l'espoir de sauver sa vie, se laissa baptiser : mais on changea seulement le genre de son supplice ; il fut étranglé aussitôt après la cérémonie.

La mort d'Huascar, et celle d'un grand nombre d'incas qu'il avait fait égorger, méritaient la vengeance du Ciel ; mais appartenait-il aux Espagnols de s'en rendre les ministres? Une aveugle superstition les lui avait fait recevoir au milieu de ses états; et, quoiqu'il y ait de l'obscurité dans le récit des historiens, il paraît évidemment qu'à l'entrevue de Caxamarca, s'il avait pris quelques précautions pour la sûreté de sa personne, son dessein n'était pas de com-

mencer la querelle, ni d'employer la force ou la ruse contre des étrangers qu'il respectait.

Le Pérou se trouvant ainsi sans chef, personne n'entreprit de venger Atahualpa. La plupart des Péruviens, remplis de l'idée du fantôme de Viracocha, et persuadés, par la conduite même des deux derniers rois, que les Espagnols étaient fils du Soleil, leur rendaient des hommages peu différens de l'adoration. Cependant quelques généraux tentèrent de se soutenir du moins dans l'indépendance. Ruminagui, qui s'était retiré à Quito avec cinq mille hommes, s'y saisit des enfans d'Atahualpa, et ne se promit pas moins que de s'emparer du trône. Ce prince, peu de temps avant sa mort, lui avait envoyé Illescas, son frère, pour lui recommander ses fils, et le charger de leur éducation. Ruminagui les fit arrêter; ensuite, apprenant la mort de son maître, il fit mourir ces jeunes princes. Quelques officiers péruviens ne laissèrent point de transporter à Quito le corps d'Atahualpa pour l'ensevelir près de son père et de ses ancêtres maternels, suivant l'ordre qu'il en avait laissé en mourant, et Ruminagui, affectant de le recevoir avec de grands témoignages de respect, lui fit de magnifiques funérailles, et le déposa lui-même dans le tombeau de ses pères; mais il termina cette solennité par un grand festin, où tous les capitaines furent égorgés avec Illescas. Les leçons des Européens avaient profité à ce général! Un autre, nommé Quisquiz, assembla quelques troupes, et s'était déjà fait un parti considérable, lorsque Pizarre, se hâtant de partager l'or qu'on avait rassemblé, marcha contre lui avec toutes ses forces. On craignait de grands obstacles de la part d'un vieux guerrier dont la prudence et le courage étaient célèbres dans la nation. Il n'attendit pas les Espagnols; mais en se retirant dans la vallée de Xauxa, qui est plus loin au midi, il trouva occasion d'attaquer leur avant-garde, et leur tua quelques hommes: Soto, qui la commandait, était perdu lui-même, s'il n'eût été secouru par don Diègue d'Almagro, qui s'avança avec quelque cavalerie. Tout le reste de cette marche fut extrêmement difficile: les Péruviens profitaient des montagnes et des passages; mais l'arrière-garde étant arrivée avec Pizarre, on en tua un si grand nombre, que le reste ne tarda pas à se dissiper. De deux frères d'Atahualpa qui vivaient encore, Quisquiz, ne cherchant qu'un fantôme sous le nom duquel il pût régner, avait choisi l'inca Paulu pour lui mettre la frange qui servait de diadème. Ce jeune prince, élevé dans le respect pour l'inca Manco, son aîné, qu'il reconnaissait pour légitime successeur, après la mort de ses deux autres frères, parut peu touché d'un honneur qui ne lui appartenait pas, et dont il comprit qu'on ne lui laisserait que le titre. Il profita de la retraite de Quisquiz pour venir au-devant de Pizarre; il lui demanda la paix, et, prévenant jusqu'à ses défiances, il lui apprit qu'il s'était rassemblé à Cuzco un grand nombre de Péruviens dont il croyait pouvoir garantir la soumission, parce qu'ils y attendaient ses ordres. Le gouverneur fit prendre aussitôt cette route à son armée. Quelques jours de marche le firent arriver à la vue de la ville; mais ils en virent sortir une si épaisse fumée, qu'ils soupçonnèrent les Américains d'y avoir mis le feu. Un détachement de cavalerie que le gouverneur y envoya pour arrêter des effets qu'il attribuait à leur désespoir, fut repoussé avec une vigueur étonnante, et les hostilités durèrent toute la nuit; mais le jour suivant, Paulu ayant déclaré à la ville qu'il avait fait son accommodement, les Espagnols y furent admis sans résistance. Le butin en or et en argent fut plus riche encore que celui qu'ils apportaient de Caxamarca.

La joie du triomphe n'avait pas fait oublier au gouverneur la colonie de Saint-Michel, où il avait laissé fort peu de cavalerie. Avant son départ de Caxamarca, il y avait envoyé Belalcazar, avec dix maîtres; détachement qui, dans une nation tremblante encore à l'approche d'un cheval, valait une armée. En arrivant, il avait reçu les plaintes des Cagnares, peuple soumis aux Espagnols, et que cette raison exposait aux insultes continuelles de Ruminagui. Un heureux hasard fit aborder dans le même temps à Saint-Michel un grand nombre d'aventuriers partis de Nicaragua et de Panama, qui venaient chercher fortune. Il en prit deux cents hommes, dont quatre-vingts étaient à cheval, avec lesquels il marcha droit à Quito, dans la double vue d'humilier Ruminagui, et d'enlever les trésors qu'Atahualpa devait avoir laissés dans cette ville. Le général péruvien

employa toutes sortes de ruses pour faire périr cette petite armée; mais Belalcazar n'en arriva pas moins à Quito, après avoir dissipé tous les obstacles. Il apprit, à la vue des murs, que Ruminagui ayant fait assembler les femmes d'Atahualpa, et les siennes, qui étaient en fort grand nombre, leur avait dit : « Vous aurez bientôt le plaisir de voir les chrétiens, et vous mènerez une vie fort agréable avec eux. » La plupart prenant ce discours pour un badinage, se mirent à rire. Il leur en coûta cher; il leur fit couper la tête presque à toutes; ensuite, prenant la résolution d'abandonner la ville, il brûla le palais, qui contenait les plus précieux meubles de Huayna Capac, et la fuite le mit encore une fois à couvert du ressentiment des Espagnols. Ainsi Belalcazar ne trouva point d'opposition dans la ville. Le gouverneur avait envoyé dans le même temps Diègue d'Almagro vers la mer, pour approfondir la vérité d'un bruit important. On répandait que don Pèdre d'Alvarado, gouverneur de Guatimala, s'était embarqué pour le Pérou avec une grosse armée. Don Diègue n'en apprenant rien à Saint-Michel, et sachant que Belalcazar trouvait des obstacles dans la route de Quito, entreprit de lui porter du secours; il fit plus de cent lieues pour le joindre. Il se rendit maître de quelques bourgades qui n'avaient point encore cessé de se défendre; mais n'ayant pas trouvé dans ces pays toutes les richesses qu'on lui avait fait espérer, il prit le parti de retourner à Cuzco, et de laisser Belalcazar en possession de sa conquête.

Cependant le bruit qui regardait Alvarado n'était pas sans fondement. Fernand Cortez, après avoir soumis le Mexique, avait donné à ce brave capitaine, pour prix de ses glorieux services, la province de Guatimala, dont le gouvernement lui avait été confirmé par l'empereur. Alvarado ne put ignorer long-temps ce qui se passait au Pérou : il fit demander à la cour d'Espagne qu'il lui fût permis de s'employer à cette nouvelle conquête; et, dans un temps où ces faveurs s'accordaient comme au hasard, sa demande ne pouvait être rejetée. Avec l'ardeur dont on l'a vu rempli pour l'or et pour la gloire, il envoya aussitôt Garcias Holguin reconnaître la côte du Pérou, et lui préparer des ouvertures. Sur le récit de la prodigieuse quantité d'or que les Pizarre y avaient trouvée, il résolut d'y passer, persuadé qu'en laissant les premiers vainqueurs à Caxamarca, il pouvait remonter la côte et pénétrer à Quito. On suppose qu'il croyait cette ville hors des bornes que la cour avait assignées au gouvernement de François Pizarre, et qu'il ne voulait donner aucune atteinte aux prétentions d'autrui. Cependant, étant informé qu'on équipait à Nicaragua deux grands vaisseaux avec un secours d'hommes et d'argent pour les Pizarre, il eut l'adresse de s'en approcher et de s'en saisir pendant la nuit, avec cinq cents hommes, qui s'embarquèrent sous ses ordres. Il alla prendre terre dans la province de Puerto-Viéjo, d'où, marchant vers l'orient presque sous l'équateur, il eut beaucoup à souffrir du froid dans la chaîne des Andes. La faim et la soif y auraient fait périr tous ses gens, s'ils n'eussent trouvé certaines cannes de la grosseur de la jambe, creuses et remplies d'une eau fort douce, qu'on y croit formée de la rosée qui s'y amasse pendant la nuit. Contre la faim, ils n'eurent point d'autres ressources que de manger leurs chevaux. Des cendres chaudes, qui tombaient sur eux comme en pluie, leur causèrent une autre espèce d'incommodité pendant la plus grande partie du chemin : ils apprirent dans la suite qu'elles venaient d'un volcan voisin de Quito, dont l'action est si violente, qu'il pousse quelquefois cette abondance de cendres à plus de quatre-vingts lieues, avec un bruit qui se fait entendre encore plus loin. Souvent ils étaient obligés de s'ouvrir le passage en coupant les broussailles avec la hache et le sabre : leur consolation, dans une marche si pénible, était de trouver un grand nombre d'émeraudes; mais ensuite il fallut passer une chaîne d'autres montagnes, où la neige, qui ne cessait pas d'y tomber, rendait le froid si perçant, qu'il y périt soixante hommes. Enfin l'on arriva dans la province de Quito, où les montagnes, quoique fort hautes et couvertes de neige, sont du moins entrecoupées par des vallées fertiles; mais, dans le même temps, une grande fonte de neige en fit tomber des torrens d'eau, qui entraînèrent une grosse bourgade nommée Contiéga, et qui se répandirent dans tout le pays avec une affreuse inondation. Alvarado ne dut qu'à son courage

le bonheur qu'il eut de surmonter tant d'obstacles.

Almagro n'ayant pu douter que les Espagnols, dont on lui apprenait l'arrivée, ne fussent Alvarado et ceux qu'il avait inutilement cherchés à Saint-Michel, prit le parti de recourir à un accommodement, qui fut terminé en vingt-quatre heures. Il portait qu'Alvarado entrerait en partage du butin déjà fait, comme de celui qu'on ferait à l'avenir; qu'il remonterait sur sa flotte pour aller découvrir de nouvelles provinces au midi; que François Pizarre et Diègue d'Almagro travailleraient à pacifier ce qu'ils avaient découvert et conquis, et que les gens de guerre des deux partis seraient libres d'aller, ou par mer à la decouverte, ou par terre à la conquête des provinces septentrionales.

On a vu que Pizarre, se rendant à Cuzco, avait perdu quelques Espagnols dans une des attaques de Quisquiz : la plupart n'avaient été que blessés et faits prisonniers : on en comptait dix-sept. Quisquiz, ayant pris le parti de la retraite, les conduisit à Caxamarca, où se rendit aussi l'inca Titu-Autachu, un des frères du feu roi. Ce prince entreprit de discerner parmi ces Espagnols, et de punir ceux qui avaient contribué à la mort d'Atabualpa. Cuella fut reconnu pour celui qui avait signifié au roi la sentence de mort, en qualité de greffier, et qui avait assisté à l'exécution : il fut étranglé au même poteau, avec les mêmes formalités qu'il avait exercées. Les Péruviens surent que Chaves, Haro et quelques autres, avaient pris la defense d'Atahualpa. Non-seulement ils leur accordèrent la vie, mais ils les traitèrent avec toutes sortes de caresses, et leur firent de riches présens; ensuite, pensant à leur rendre la liberté, ils entamèrent avec eux une négociation de paix, dont les principaux articles étaient la cessation des hostilités et l'oubli des injures. Ils demandaient une solide et durable amitié entre les Péruviens et les Espagnols; mais ils supposaient qu'on ne contesterait point le bandeau royal à Manco Inca, qu'ils reconnaissaient pour l'héritier légitime du trône, et qu'ils seraient traités en alliés par les Espagnols; comme ils promettaient que l'ordonnance du feu roi, par laquelle il avait défendu à ses sujets de nuire aux chrétiens et à leur religion, serait fidèlement observée. Enfin, ils faisaient prier le gouverneur de renvoyer au plus tôt cette capitulation à la cour impériale, pour en obtenir la ratification. Quel témoignage authentique contre les Espagnols que cette docilité des Péruviens!

Titu-Autachu mourut peu de temps après le départ des prisonniers. Avant d'expirer, il fit appeler Quisquiz et les autres capitaines, pour leur enjoindre de vivre en paix avec les Viracochas, et l'espoir d'une paix dont on n'attendait plus que la ratification porta, Quisquiz à s'abstenir de toutes sortes d'hostilités.

Manco Inca, héritier des deux rois, eut assez bonne opinion des Espagnols pour ne pas douter qu'ils n'accordassent une paix qui leur était demandée à des conditions si raisonnables. Il voulut même aller à Cuzco, et conférer personnellement avec le gouverneur. Ses officiers lui conseillaient de ne traiter que les armes à la main. Ils craignaient pour lui le sort d'Atahualpa, qui s'était livré par une aveugle imprudence; mais il rejeta de si timides conseils. Rien de plus sage et de plus noble que le discours qu'on lui prête dans cette occasion. Il se rendit à Cuzco, sans autre distinction que la frange jaune, qui était la marque de l'héritier présomptif, pour recevoir la frange rouge des mains de Pizarre, qui la lui donna en effet; mais pendant ce temps, Almagro et Alvarado poursuivaient Quisquiz, qui fut battu, et tué par ses propres soldats. Le gouverneur était impatient qu'Alvarado s'éloignât de la côte maritime. Il alla le joindre dans la vallée de Pachacamac, et lui paya la somme stipulée par son associé, en y ajoutant un riche présent de vaisselle d'or et d'argent, d'émeraudes et de turquoises. Il se crut obligé à cette profusion pour un homme qui venait de ruiner le plus dangereux des généraux péruviens, dont la défaite entraînait celle de la plupart des autres capitaines qui tenaient encore pour les incas. Après ces arrangemens, Alvarado partit pour son gouvernement de Guatimala, et le gouverneur envoya don Diègue à Cuzco. Il lui recommanda de traiter avec douceur l'inca Manco, qu'il y avait laissé sous la garde de ses deux frères, Jean et Gonzale, et de ménager les Péruviens qui s'étaient soumis volontairement. Libre de tous ces soins, il alla fonder, au bord

de la mer, sur la rivière de Rimac, la ville de Los Reyes, devenue fameuse depuis, sous le nom de Lima : on était alors en 1535.

Cependant Fernand, son frère, apportait d'heureuses nouvelles d'Espagne. L'empereur, content des affaires du Pérou, lui accorda des lettres par lesquelles François Pizarre était honoré de la dignité de marquis. Le pays qu'il avait découvert, et dont l'étendue était bornée à deux cent cinquante lieues de longueur, y était nommé la Nouvelle-Castille. Les mêmes lettres donnaient le nom de Nouvelle-Tolède au pays plus avancé vers le midi, et conféraient ce gouvernement à don Diègue d'Almagro, avec la qualité d'adelantade du Pérou. Ces nouvelles, reçues avant le retour de Fernand, et par conséquent avant l'arrivée des patentes, ne produisirent point d'aussi bons effets qu'elles semblaient le promettre. Le nouvel adelantade se trouvant à Cuzco avec l'inca et les deux frères du marquis, Jean et Gonzale Pizarre, prit aussitôt la qualité de gouverneur, dans la supposition que Cuzco était au-delà des deux cent cinquante lieues assignées pour le partage du marquis, et que cette ville appartenait par conséquent à la Nouvelle-Tolède, dont la cour lui donnait le gouvernement. Il ne manqua point de flatteurs, qui échauffèrent son ambition et s'engagèrent à le soutenir. Les deux Pizarre ayant aussi leurs partisans, cette mésintelligence aurait causé beaucoup de désordre, si le marquis ne s'était hâté de les prévenir par son retour. Il était alors à Truxillo, autre ville qu'il venait de fonder. Les Péruviens, charmés des espérances qu'il avait données à leur inca, le portèrent avec zèle sur leurs épaules, et lui firent faire en fort peu de temps deux cents lieues de chemin.

Almagro ne put résister à l'ascendant d'un rival que tant de grandes actions l'avaient accoutumé à respecter. A peine se furent-ils vus, que leur société reprit une nouvelle force. Pizarre, suivant l'expression de Zarate, pardonna généreusement à don Diègue, qui marqua beaucoup de confusion d'avoir formé si légèrement une entreprise pour laquelle il n'avait réellement aucun titre. Ils convinrent que l'adelantade irait faire la découverte du Chili, dont on vantait beaucoup les richesses; et qu'ensuite, s'il n'était pas content de ce partage, le marquis lui céderait en dédommagement une partie du Pérou. Les Espagnols qui lui étaient attachés eurent la liberté de le suivre. Il n'était pas surprenant que les premiers partages eussent fait concevoir des espérances aux moindres soldats, surtout à ceux qui avaient déjà rendu quelque service. Ils faisaient monter leurs prétentions si haut, qu'un simple arquebusier aspirait à la plus haute fortune. Pizarre, qui ne se voyait point en état de les satisfaire, et qui craignait leurs cabales séditieuses, cherchait à les occuper en leur offrant de nouvelles conquêtes, où l'avidité de l'or les conduisait avec joie. Il envoya un détachement à Belalcazar, pour achever la réduction du royaume de Quito. Un autre, sous les ordres de Jean Porcello, alla soumettre le pays de Bracamores ou Pacamores. Un troisième partit pour subjuguer une province qui fut nommé Buena Ventura. Alphonse d'Alvarado, frère de Pèdre, alla conquérir, avec trois cents hommes, le pays de Chachapoyas, et forma l'établissement de Saint-Jean de la Frontera, dont il obtint le gouvernement.

Almagro partit pour son entreprise avec cinq cent soixante-dix hommes, infanterie et cavalerie, dont plusieurs, séduits par l'espérance, abandonnèrent une fortune et des maisons déjà fondées au Pérou. Manco Inca lui donna, pour l'accompagner, Paulu Inca, son frère, et le grand-prêtre des Péruviens. Il y joignit quinze mille de ses sujets, pour se rendre plus respectable aux Espagnols par ce service. Cette armée traversa d'abord la province des Charcas, où elle s'arrêta quelque temps. Il y a deux chemins qui conduisent de là au Chili; l'un par la plaine, qui est le plus long; l'autre par les montagnes, qui est beaucoup plus court, mais que les neiges et le froid rendent impraticable dans toute autre saison que l'été. En vain l'inca et le grand-prêtre conseillèrent à l'adelantade de prendre la plus belle de ces deux routes; il préféra la plus courte, et son obstination lui coûta cher. Outre la faim et la soif, il eut à combattre des peuples de fort grande taille, et d'une adresse extraordinaire à lancer leurs flèches; mais rien ne lui causa tant de mal que l'excès du froid en traversant les montagnes. Un de ses capitaines, nommé Ruydas, et plusieurs autres Espagnols, en furent si

réellement gelés, que, s'il en faut croire ici les historiens, cinq mois après, au retour de l'armée, on retrouva leurs corps dans le même état, c'est-à-dire debout, appuyés contre les rochers, et tenant encore dans leurs mains la bride de leurs chevaux, qui étaient gelés comme eux. Dans la disette de vivres où l'on était, on mangea ces chevaux qui furent trouvés bons. A toutes ces disgrâces, se joignit la perte du bagage, qu'il fallut abandonner dans les mêmes montagnes, après la mort de plus de dix mille Péruviens qui le portaient.

Les provinces du Chili, qui avaient reconnu anciennement les incas, reçurent avec joie l'adelantade en faveur de l'inca et du grand-prêtre. Il paraît qu'il s'avança jusqu'au 38e degré de latitude méridionale, mais sans être tenté d'y former aucun établissement. Peut-être fut-il effrayé par le naturel belliqueux de plusieurs nations qu'il avait reconnues, et surtout par les forces de deux seigneurs, qui, dans leurs guerres mutuelles, mettaient en campagne un grand nombre de combattans.

Almagro revint bientôt sur ses pas; outre les difficultés qui le rebutaient, les nouvelles qu'il reçut du soulèvement général des peuples du Pérou le décidèrent à quitter les contrées du Chili. Manco Inca, en butte aux soupçons des Espagnols et aux violences qui en étaient la suite, avait été renfermé dans la forteresse de Cuzco. Le marquis étant alors à los Reyes, l'inca n'avait pas eu d'autre ressource contre la rigueur des officiers espagnols, que de recourir à Jean Pizarre, occupé dans le même temps à réduire quelques Péruviens qui s'étaient retirés dans des rochers. Il l'avait fait prier de lui rendre la liberté, pour lui sauver l'humiliation de se trouver dans les chaînes à l'arrivée de Fernand, dont on attendait incessamment le retour; et Jean Pizarre lui avait accordé cette faveur. Fernand, revenu d'Espagne avec la qualité de chevalier de Saint-Jacques, dont l'empereur l'avait gratifié, prit beaucoup de confiance et d'amitié pour Manco. Deux mois après, ce prince lui demanda la permission d'assister à une fête, avec promesse de lui en rapporter une statue de Huayna Capac, son père, fort vantée, parce qu'on la disait d'or massif, Fernand consentit. Le lieu de cette fête se nommait Youcay; c'était une maison de plaisance, où se rassemblèrent quelques vieux capitaines qui s'étaient retirés dans les montagnes après la mort de Quisquiz, et qui gémissaient des malheurs de leur patrie. Manco leur exposa la capitulation réglée avec les Espagnols. Il leur représenta qu'au lieu de l'exécuter ils l'amusaient de vaines promesses; ils bâtissaient des villes, et partageaient entre eux ses états. Il leur peignit des plus vives couleurs l'indignité de sa prison, et d'autres outrages qu'il n'avait pas cessé d'essuyer. Enfin, il leur déclara qu'il était résolu de ne plus se remettre au pouvoir de ses tyrans. L'effet de cette harangue fut un engagement unanime de prendre les armes pour secouer le joug étranger. Sur un ordre de l'inca, tous les Péruviens qui n'étaient pas observés de trop près se soulevèrent depuis Los Reyes jusqu'aux Chicas, c'est-à-dire dans un espace de plus de trois cents lieues. Ils se virent en peu de jours deux armées nombreuses, dont l'une marcha vers cette ville, pour y accabler le marquis, et l'autre alla fondre sur Cuzco. Dans le premier trouble des Espagnols, elle se saisit de la forteresse, qu'ils eurent beaucoup de peine à reprendre, après un siége de six ou sept jours. Jean Pizarre y fut tué d'un coup de pierre à la tête, et cette perte fut sensible à tous ceux qui estimaient sa bonté et son courage. L'inca revint avec toutes ses forces, et forma un siége régulier, qui dura huit mois.

Ce fut par ces fâcheuses nouvelles qu'Almagro fut absolument déterminé à retourner sur ses traces. Ses officiers, dont les principaux étaient Gomez d'Alvarado, l'un des frères du gouverneur de Guatimala, Diègue d'Alvarado, son oncle, Rodrigue Ordognès, l'en sollicitèrent vivement; les uns par le désir de se faire un riche établissement au Pérou; les autres, pour demeurer maîtres du Chili. Il s'avança par de grandes marches jusqu'à six lieues de Cuzco; et, sans avoir fait avertir Fernand Pizarre de son arrivée, il envoya proposer un accommodement à l'inca. Ses sermens ne lui avaient pas fait perdre l'envie de se rendre maître de la ville; il croyait trouver dans les termes de ses patentes un nouveau fondement pour ses ambitieuses prétentions. L'inca lui fit proposer une entrevue, à laquelle il consentit sans défiance. Il laissa la plus grande partie de ses

troupes sous les ordres de Jean Sayavedra, et, s'avançant avec peu de précaution, il donna dans une embuscade où Manco lui tua la moitié de son escorte.

Fernand Pizarre apprit son malheur aussitôt que son arrivée; et, informé en même temps que Sayavedra était demeuré au village de Horcos avec la meilleure partie de l'armée, il sortit de Cuzco à la tête de cent soixante-dix hommes. Sayavedra en fut averti, et mit en ordre de bataille trois cents Espagnols que l'adelantade lui avait laissés. Lorsqu'ils furent en présence, Fernand lui fit demander un entretien tête à tête, pour chercher ensemble quelque voie d'accommodement. Cependant Almagro, échappé à l'inca, avait rejoint ses gens, avec lesquels il se mit en route vers Cuzco. Quatre cavaliers de Fernand, qu'il enleva lorsqu'ils cherchaient à l'observer, lui apprirent tout ce qui s'était passé au Pérou depuis le soulèvement des Américains. Manco et ses capitaines avaient tué plus de six cents Espagnols, et brûlé une partie des édifices de Cuzco.

Cette nouvelle parut le toucher beaucoup: mais elle ne fit qu'augmenter la passion qu'il avait de se voir maître d'une ville dont il voulait faire le centre de son gouvernement. Il se hâta d'envoyer ses provisions au conseil royal que les Pizarre y avaient établi, en priant les chefs de le recevoir pour leur gouverneur, parce que les bornes prescrites au marquis ne s'étendaient pas si loin. On lui fit répondre qu'il pouvait faire mesurer la juste étendue des deux provinces, et que, si Cuzco se trouvait dans la sienne, on était prêt à reconnaître ses droits. Plusieurs personnes y furent employées sans pouvoir s'accorder sur cet important article.

L'adelantade, profitant la nuit suivante du peu de précaution des deux frères de Pizarre, surprit Cuzco et les fit prisonniers; mais il ne voulut jamais consentir à les faire périr, quoique ses officiers l'en pressassent. Encouragé par ce succès, il donna la frange rouge à Paulu, pour le placer sur le trône des incas au lieu de Manco son frère, qui avait levé le siége après son embuscade, et qui s'était retiré dans les montagnes, en se plaignant d'être trahi par ses dieux.

Pendant ce siége, le marquis n'avait pas moins été menacé à Los Reyes. Dans le partage de ses soins entre ses frères, dont il n'avait pu recevoir aucune information, entre Almagro, qu'il croyait massacré au Chili, et sa propre défense contre un prodigieux nombre de Péruviens qui l'enveloppaient, il s'était hâté de faire partir tout ce qu'il avait de vaisseaux, autant pour animer le courage de ses gens en leur ôtant l'espérance de se sauver par la mer, que pour faire demander du secours au commandant de Panama, au vice-roi de la Nouvelle-Espagne, et à tous les gouverneurs du Nouveau-Monde. Il avait tiré les garnisons de Truxillo et de quelques autres lieux voisins. Il avait fait rappeler Alfonse d'Alvarado, avec les troupes qu'il lui avait confiées pour la découverte du pays des Chachapoyas. Le danger de ses frères causant sa plus vive inquiétude, il n'avait pas manqué de leur envoyer plusieurs fois du renfort; mais il avait toujours ignoré le sort des divers détachemens qu'il avait fait marcher à leur secours. Quelle aurait été sa consternation, s'il en eût été mieux informé! Diègue Pizarre, son cousin, parti avec soixante-dix cavaliers, avait été tué avec eux dans un passage à cinquante lieues de Cuzco. Gonzale de Tapia, un de ses beaux-frères, avait péri de même avec quatre-vingts cavaliers. Le capitaine Morgoveyo avec sa troupe, et le capitaine Gavette avec la sienne, étaient tombés aussi dans les mains des Péruviens, qui ne leur avaient fait aucun quartier. Plus de trois cents hommes envoyés successivement avaient ainsi trouvé la mort, les uns par les armes de leurs ennemis, d'autres écrasés par de grosses pierres et des rochers que les Péruviens avaient fait rouler sur eux du haut des montagnes, dans quelques vallées étroites et profondes où ils leur avaient laissé le temps de s'engager. On remarque que Fernand, Jean et Gonzale Pizarre, Gabriel de Reyes, Fernand Ponce de Léon, Alphonse Henriquez, le trésorier Requelme et les autres chefs de Cuzco, n'ayant pas été mieux informés de la situation du marquis, s'étaient défendus avec d'autant plus de résolution jusqu'à l'arrivée d'Almagro, qu'ils s'étaient persuadé que tous les Espagnols de Los Reyes, dont ils ne recevaient ni nouvelles ni secours, avaient été massacrés. Tourmenté de la même

incertitude, le marquis était dans la nécessité continuelle de résister aux attaques des Péruviens; et pendant plusieurs mois, ses forces n'avaient fait que diminuer de jour en jour. Enfin l'arrivée d'Alfonse Alvarado l'avait mis en état de respirer, et de pousser même l'ennemi jusqu'aux montagnes; maisalors il n'avait rien eu de plus pressé que de faire partir ce brave officier pour Cuzco, après l'avoir nommé son lieutenant général. Alvarado s'était mis en marche avec un corps de trois cents hommes, qui s'était trouvé grossi de deux cents par la jonction de Gomez de Tordoya; il s'était fait jour jusqu'au pont de Lumichaca, où il avait mis en déroute une grande partie des Péruviens. Ses succès ayant continué jusqu'au pont d'Abancay, c'était le bruit de ses victoires, joint à l'arrivée de l'adelantade, qui avait déterminé Manco Inca à lever le siége de Cuzco.

C'est ici que commencent les querelles sanglantes des capitaines espagnols qui vengèrent, mais inutilement, les malheureux Américains, témoins de tant de discordes et de fureurs, sans pouvoir en profiter. Il n'entre point dans notre plan de détailler cette suite de meurtres et de crimes, qui appartient à l'histoire particulière d'Espagne, et non aux découvertes des voyageurs ni aux entreprises des conquérans. Nous n'offrirons que les principaux événemens de cette guerre civile, dont le Nouveau-Monde fut le théâtre durant quinze ans.

Tandis que le marquis restait dans son nouvel établissement de Los Reyes, attaqué de tous côtés par les Péruviens, Fernand Pizarre, son frère, combattit si heureusement Almagro, leur ennemi commun, auprès de Cuzco, qu'il le battit et le fit prisonnier; l'arrêt de sa mort suivit de près. Il fit à Fernand des reproches amers et fondés sur son ingratitude; il lui rappela que, lorsqu'il l'avait tenu captif dans Cuzco, lui et son frère Gonzale, il les avait épargnés tous les deux, contre l'avis de son armée, qui demandait leur mort. Ses reproches et ses prières ne fléchirent point le vainqueur. La perte d'un concurrent si redoutable parut nécessaire : on insulta même à la faiblesse qu'il eut de demander la vie, et Almagro n'eut que la honte inutile d'avoir démenti à ses derniers momens le courage qui l'avait toujours signalé. Il fut étranglé en prison et ensuite décapité sur la place publique de Cuzco.

C'était un aventurier d'une naissance obscure, comme les Pizarre, sans éducation, sans vertus, qui ne dut sa fortune qu'à son audace, et que l'ambition porta aux grandeurs et conduisit à l'échafaud.

Son fils, élevé par un gentilhomme espagnol, nommé Herrada, ennemi des Pizarre, ne s'occupa que de projets de vengeance; il saisit le moment où Fernand Pizarre était allé en Espagne, et Gonzale dans le pays de Canela; et, de concert avec les amis et les partisans d'Almagro, qu'on appelait les voyageurs du Chili, parce qu'ils l'avaient suivi dans cette contrée, il conçut l'étrange projet d'assassiner le vice-roi du Pérou en plein jour, au milieu de son palais de Los Reyes. Herrada était à la tête de la conspiration, qui n'eût jamais pu réussir, si le marquis, aussi aveuglé par la confiance que ses ennemis l'étaient par la fureur, n'eût méprisé tous les avis qu'on lui donnait, et dédaigné toutes les précautions. Le jour de saint Jean, au mois de Juin 1541, Herrada, suivi de dix ou douze de ses complices, marche l'épée à la main vers le palais du vice-roi, en criant : Mort au tyran, périsse le traître Pizarre! Il entre; des domestiques sont égorgés, d'autres prennent la fuite. Quelques-uns de ses amis qui sortaient de table avec lui sont tués à ses côtés. Il reste seul, n'ayant pas, dans un trouble si imprévu, donné la moindre marque de crainte. Entouré d'assassins, sans armure, n'ayant que son épée, il se défend avec une bravoure incroyable, en tue plusieurs, en blesse un plus grand nombre; et, affaibli par la perte de son sang, il tombe percé de coups et meurt lâchement assassiné à l'âge de soixante-cinq ans.

Telle fut la fin d'un des plus célèbres conquérans du Nouveau-Monde. Nul de ceux que la fortune y distingua n'eut plus de grandeur d'âme, un courage plus extraordinaire, et ne fut plus élevé par la force de son caractère au-dessus de toutes les craintes, de tous les dangers, de toutes les épreuves. C'est à cette constance inébranlable, qui, sous le poids des maux présens ose encore envisager ceux de l'avenir, que l'Espagne fut redevable de l'empire du Pérou. C'est le séjour de Pizarre dans l'île Gor-

gne qui livra à l'heureux Charles-Quint tous les trésors du Potose. Pizarre était d'autant plus digne de les conquérir, qu'il savait les prodiguer. La libéralité était en lui aussi extrême que la valeur; et, pour la faire connaître d'un mot, le maître du Pérou ne laissa rien en mourant. Méprisant l'or et cherchant les périls, il était né pour la gloire et pour commander. Son ascendant naturel subjuguait jusqu'à ses rivaux, ce qui rend plus excusable la confiance qui le livra à ses ennemis. Doux, affable, humain, adoré de ses soldats, exposant volontiers sa vie pour le moindre d'entre eux, et même pour ses domestiques, on ne peut lui reprocher que la mort d'Atahualpa, qu'il permit, et qu'il crut devoir permettre : tant il est difficile à l'ambition de se séparer de l'injustice et de la cruauté!

Herrada fit reconnaître le jeune Almagro pour gouverneur, et à la tête de 7 ou 800 soldats, les révoltés se crurent en mesure de repousser toutes les attaques. Mais la plupart des officiers de Cuzco et des autres villes refusèrent de reconnaître ce pouvoir illégal.

Cependant Vacca de Castro, envoyé par la cour pour retablir l'ordre, arrivait à Panama. Sa commission lui déférait le commandement général, en cas que le vice-roi mourût. Devenu gouverneur du Pérou par la mort de Pizarre, il se fit reconnaître des principaux commandans, et Holguin Garcias et Alfonse d'Alvarado se joignirent à lui avec l'elite des troupes espagnoles. D'Almagro, sommé de reconnaître l'autorité royale, pour toute réponse fit pendre le député de Castro. On se battit avec toute la fureur qu'annonçait ce premier acte de violence. La victoire fut long-temps disputée. Elle fut due principalement à la bravoure déterminée de François Carjaval, l'un des officiers de Castro, et alors âgé de plus de quatre-vingts ans. Cet aventurier, dont le nom est si fameux et si exécrable dans l'histoire du Nouveau-Monde, est peut-être de tous les brigands qui le dévastèrent, celui qui commit le plus de forfaits et qui versa le plus de sang. Nous aurons bientôt occasion de le faire connaître davantage, quand nous le verrons passer lui-même dans le parti de la rebellion, et finir par le plus horrible des supplices une des plus longues carrières que l'on puisse reprocher à la nature.

Il n'avait d'autre bonne qualité que la valeur, mais dans le plus haut degré. A cette journée de Chapas, si funeste au jeune d'Almagro, on le vit à la tête de l'infanterie royale, que foudroyait le canon ennemi, animer les soldats par son exemple et par ses discours. Il était épais de taille. « Ne craignez pas l'artillerie, leur disait-il; ce n'est que du bruit. Je suis aussi gros que deux de vous ensemble, et cependant combien de boulets passent auprès de moi sans me toucher! » Il jeta sa cotte de maille et son casque, et, l'épée à la main, il marcha contre eux et décida la victoire.

Almagro, après s'être battu en désespéré, fut entraîné par les fuyards, pris et décapité dans la place publique de Cuzco, à l'âge de vingt ans, avec quarante de ses partisans. Herrada, le principal auteur de la révolte, était mort avant cette funeste bataille. Mais les troubles de l'Amérique n'étaient pas à leur terme; et les Pizarre, qui avaient donné le Pérou à l'Espagne, devaient y trouver leur tombeau, si ce n'est, toutefois, Fernand, qui, dans le voyage qu'il fit à la cour en 1539, fut arrêté par ordre de Charles-Quint et jeté dans un cachot, d'où on ne le relâcha qu'au bout de plus de vingt ans, vieux, infirme et ruiné!

Las Casas, sorti de sa retraite pour signaler, en faveur des Péruviens, le même zèle qui avait adouci le sort des peuples du Mexique, s'était fait entendre encore à la cour, et, sur ses représentations, elle avait accordé à ses nouveaux sujets des lois de douceur. L'audience royale de Cuzco et celle de los Reyes devaient s'établir sur les mêmes principes que celle du Mexique, et les Américains du Pérou devaient être traités comme peuple conquis, et non comme esclaves. Blasco de Véla fut nommé président de la juridiction royale, et chargé de faire exécuter les nouveaux règlemens. C'était un homme ferme jusqu'à la dureté, et qui, dans une commission de bienfaisance, mit une rigueur tyrannique très-propre à détruire tout le bien qu'on voulait faire. La conquête était récente, et ces guerriers qu'on avait récompensés en leur donnant des terres avec un certain nombre d'esclaves pour eux et pour leurs enfans, se plaignaient, non sans quelque raison, qu'on leur manquait de parole, et qu'on leur arrachait une fortune qui était le prix de leurs travaux. Véla ne répondait aux représen-

tations et aux plaintes que par des punitions et des outrages. Il déployait ce faste d'autorité trop ordinaire dans ceux de son état, qui se plaisent, par une sorte de rivalité mal entendue, à écraser la fierté militaire sous le rigorisme de la loi. Castro lui-même, quoique très-soumis aux ordres de la cour, fut mis en prison sur les soupçons les plus légers et les plus injustes. Véla semblait armé contre tout autre pouvoir que le sien, et se plaisait à prévoir et à supposer la résistance pour avoir droit de punir. Bientôt le soulèvement fut général : c'est au milieu de cette fermentation que périt Manco Inca. Après ses premiers efforts contre la puissance espagnole, il s'était retiré dans les montagnes. Quelques partisans du jeune Almagro, qui s'étaient enfuis dans le même asile, crurent le moment favorable pour faire leur traité avec le président, alors ennemi du gouverneur. Ils lui firent demander, de la part de Manco Inca et de la leur, la permission de le venir trouver et de lui offrir leurs soumissions et leurs services. Ils l'obtinrent aisément d'un homme qui ne songeait qu'à grossir son parti, et qui se sentait flatté d'avoir entre les mains l'héritier du trône d'Atahualpa. Mais un événement étrange et imprévu trompa ses espérances. Gomez Perez, celui qui avait été député auprès de Véla, était retourné dans la retraite de l'inca pour lui annoncer le succès de sa négociation. Ils jouaient ensemble, Manco s'aperçut que Perez le trompait : il prit à part un de ses officiers, et lui ordonna de tuer Perez la première fois qu'il le verrait tromper au jeu. Une femme entendit cet ordre, et le rendit à Perez, qui sur-le-champ tira son poignard et perça Manco Inca d'un coup mortel. Les Péruviens, indignés, massacrèrent Perez et les Espagnols ; et, choisissant pour leur chef le fils du prince mort, ils le cachèrent dans les endroits de leurs montagnes les plus inaccessibles.

Gonzale Pizarre, retiré dans la province de Charcas, dont il avait obtenu le gouvernement, observait avec une joie secrète tous les mouvemens qui agitaient le Pérou, et brûlait d'en profiter. Toujours dévoré du désir de remplacer son frère dans un poste qu'il regardait comme l'héritage de la famille des Pizarre, comptant d'ailleurs sur la quantité de partisans que cette amille avait conservés dans un pays où elle avait été toute-puissante, et où son nom était encore si grand ; il crut qu'il se refuserait lui-même à sa fortune, s'il ne se portait pas pour le chef de tous les mécontens, dont le nombre grossissait tous les jours. Il s'avança avec deux compagnies de cavalerie vers Cuzco, où l'on attendait, en tremblant, l'arrivée du vice-roi et les nouvelles ordonnances déjà promulguées. Il y fut reçu comme un dieu tutélaire, et nommé syndic de la ville. Il assemble des troupes et marche aussitôt vers Lima (los Reyes), où était Véla, qui, à la suite de l'assassinat atroce, par ses mains, d'un citoyen notable, qu'il croyait favorable à Pizarre, fut fait prisonnier et embarqué pour être jugé en Espagne. Mais il parvint à s'échapper et à rallier des troupes, avec lesquelles il gagna péniblement Quito. Pizarre, après une entrée triomphale dans Lima, où il se fit nommer gouverneur-général du Pérou, se mit à la poursuite de Véla. Les deux armées, après bien des marches, se rencontrèrent enfin auprès de Quito ; il s'ensuivit une action sanglante, où la victoire, vivement disputée, resta du côté de Pizarre, par la mort de Véla, tué d'un coup de hache. Sa tête fut exposée à Quito, où les vainqueurs entrèrent sans résistance ; mais Pizarre la fit enlever, et rendre aux restes mortels de son rival des honneurs funèbres. Dans le même temps, Carvajal, qui s'était attaché à la fortune des Pizarre, battait Royas et Centeno, lieutenans de Véla ; et comme si la fortune eût pris plaisir à prodiguer des faveurs de toute espèce à ce guerrier féroce avant de les lui faire expier, elle le mène à dix-huit lieues de Plata, aux mines du Potosi, récemment découvertes, et les plus riches de toutes celles du Pérou. Aussi altéré d'or que de sang, il s'empare de tous les revenus des mines, ne réservant que la part du gouverneur et celle du roi d'Espagne.

Pizarre revint à los Reyes, où il fut reçu avec tout l'appareil du plus magnifique triomphe. Bientôt lui-même, ébloui de sa prospérité, se rendit odieux par son orgueil : il ne paraissait plus en public qu'avec une garde nombreuse. Personne n'osait s'asseoir en sa présence, et rarement il faisait à quelqu'un l'honneur de se découvrir pour le saluer. Fier de ses succès, il défiait tout haut Charles-Quint de lui disputer le Pérou ; et, doublement imprudent, comp-

tait trop sur ceux qu'il avait à ses ordres, et les ménageait trop peu.

Cependant la cour, informée des troubles du Nouveau-Monde, avait dépêché un nouveau commissaire pour régler et pacifier tout. C'était la Gasca, conseiller de l'inquisition, nommé président de l'audience royale du Pérou, chargé de lettres qui ordonnaient à Pizarre de lui obéir en tout, et lui permettaient de lever des troupes, s'il en avait besoin, pour soutenir l'autorité royale.

La flotte de Pizarre, qui était sur les côtes, composée de quatre vaisseaux et commandée par Hinojosa, se soumit d'abord au président. Pizarre, furieux de cette perte, rejeta avec mépris toutes les propositions de la Gasca, et se prépara à la guerre, secondé de Carvajal, qui était revenu à los Reyes, avec cent cinquante chevaux, trois mille arquebusiers et d'immenses trésors. Ses troupes et celles de Pizarre étaient couvertes d'or et de broderies. Gonzale fit signer à tous ses officiers un serment solennel de ne le jamais quitter; mais la désertion ne se mit pas moins dans son armée. Il avait placé son camp près de los Reyes, et le voisinage de la flotte ennemie, qui s'était avancée vers la côte, favorisait l'évasion des transfuges qu'on envoyait prendre dans des canots. Les ordres violens que donna Pizarre accrurent le mal au lieu de le diminuer. Il fit publier qu'on tuerait sur-le-champ, et sans forme de procès, tous ceux qu'on rencontrerait hors du camp : c'était le sanguinaire Carvajal qui échauffait de ses fureurs un esprit déjà porté par lui-même à la cruauté, et troublé par le péril. Le nombre des déserteurs augmentait à tout moment, malgré les exécutions et les supplices. Pizarre s'éloigne enfin de los Reyes, et ausitôt la ville se soumet au roi. Il se retire vers Cuzco; et ayant rejoint deux de ses lieutenans, Acosta et Poëlle, il remporte un avantage considérable sur Centeno, qui commandait un détachement aux ordres de la Gasca. Tout se prépare pour un combat général, mais à peine le président fut-il en présence avec son armée, que celle de Pizarre passa presque tout entière sous les enseignes royales; lui-même prit le parti de remettre son épée. La Gasca, dans cette grande circonstance, démentit son caractère de douceur, et s'emporta en reproches contre son ennemi vaincu. Pizarre lui fit entendre avec dignité que le pays où il était avait été conquis aux frais et au prix du sang de ses frères et du sien, et qu'il avait été appelé à le gouverner par le vœu des habitans; mais la Gasca ne fut point touché de ses remontrances et le fit conduire en prison. Carvajal fut pris dans un marais en voulant se sauver. Leur procès ne fut pas long à instruire. Pizarre fut condamné à perdre la tête, Carvajal à être écartelé, et les principaux officiers de Pizarre à être pendus. Pour lui, il se prépara à la mort sans ostentation, et, monté sur l'échafaud, il harangua l'assemblée avec beaucoup de présence d'esprit, et demanda, vu sa pauvreté, que l'on fît les frais de son enterrement. Sa maison fut rasée, et l'on envoya sa tête, ainsi que celle de Carvajal, à Lima, pour y être exposées. Ainsi finit misérablement le plus jeune et le dernier des Pizarres, de cette famille de héros, qui, avec des qualités éminentes, eut le tort très-grand pour l'époque, d'être née dans la roture.

La Gasca retourna en Espagne quelque temps après, rapportant à son souverain la nouvelle de la pacification du Pérou et des trésors immenses. Don Antoine de Mendose, alors viceroi de la Nouvelle-Espagne, fut nommé pour aller remplir la même dignité au Pérou.

CHAPITRE XII.

République de Colombie.

Impatiens de suivre la marche des conquérans du Nouveau-Monde, nous ne nous sommes arrêtés sur les détails descriptifs qu'après la réduction du Mexique. Ayant fait de même pour les provinces soumises par François Pizarre et autres, nous allons revenir maintenant sur ce qui mérite d'être remarqué dans ces parties, en indiquant les changemens survenus dans le gouvernement, et la division actuelle du pays.

La vice-royauté de la Nouvelle-Grenade et la capitainerie générale de Caracas ou de Venezuela étaient, depuis la conquête, sous l'autorité de l'Espagne, lorsqu'en 1806 Caracas essaya, sans succès, de s'y soustraire. Ce ne

fut qu'en 1811 que cette capitainerie et la Nouvelle-Grenade déclarèrent leur indépendance. Dès-lors commença une guerre acharnée entre les patriotes et les royalistes, avec des alternatives de succès et de revers pour les deux partis. On sait les combats de Monteverde et, plus tard, ceux de Morillo, commandans royalistes, et de Miranda, chef des indépendans, où les premiers furent vainqueurs et remirent toute la province de Caracas sous le joug espagnol. Mais, en 1813, Paëz, Marino et surtout le fameux Bolivar, envoyé par le congrès de Grenade à la tête d'une armée, après une suite d'affaires meurtrières qui durèrent jusqu'en 1817, parvint à délivrer cette province. Pendant ce temps la Nouvelle-Grenade était retombée au pouvoir des Espagnols. Ce fut encore Bolivar qui, en 1819, pénétrant de vive force à Bogota, leur arracha cette nouvelle proie; Carthagène et d'autres villes lui ouvrent leurs portes, et Morillo, cet adversaire redoutable, est rappelé en Espagne, au secours de son roi.

Cette même année, la réunion des deux républiques fut proclamée, sous le titre de République de Colombie, en l'honneur de Colomb. Un congrès-général eut lieu en 1821, où l'on s'occupa de rédiger une constitution et d'organiser un gouvernement (qui sont à peu près semblables à ceux des États-Unis mexicains). Peu après, Bolivar, voulant assurer définitivement la tranquillité de la république, livra une grande bataille à l'armée royaliste, la défit complétement, lui prit ses bagages, son artillerie, et lui fit 6,000 prisonniers. Bientôt les État-Unis du nord reconnurent l'indépendance de la Colombie, et, en 1824, l'Angleterre suivit cet exemple. Bolivar se porta dans le Haut-Pérou, avec une petite armée, et le délivra de l'oppression des Espagnols. Il revint en 1826, avec le titre de libérateur du Pérou, et, autant pour mettre fin aux déchiremens auxquels il trouva la Colombie en proie, que pour satisfaire, on peut le penser, sa juste ambition, il se fit nommer dictateur. Cet état de choses dura jusqu'en 1829, non sans une vive opposition de la part des républicains. Alors il feignit de vouloir abdiquer le pouvoir, et envoya sa démission au congrès de Bogota. Mais, à sa grande surprise, et malgré les services signalés qu'il avait rendus, et qu'il rappelait adroitement, elle fut acceptée, et Mosquera nommé président. La république de Colombie se divisa en trois états indépendans, unis par une confédération, à laquelle nous conserverons le nom de Colombie. Venezuela fut confié à Paëz, la Nouvelle-Grenade à Mosquera, et l'Équateur à Florès.

La fin de son pouvoir amena bientôt celle de sa vie. Bolivar, héros sur les champs de bataille, bravant les dangers et la mort, n'eut pas de force contre les chagrins. Il y succomba en 1830, âgé seulement de quarante-sept ans.

La Colombie est située dans l'Amérique méridionale, par 61° 10' et 85° de longitude occidentale, et 12° 26' de latitude australe. Ses limites sont : l'Amérique centrale, la mer des Antilles, l'océan Atlantique, la Guyane anglaise, le Brésil et le Pérou. Elle a cinq cents lieues de long et autant de large (cent vingt-cinq mille lieues carrées). Sa population, qui a beaucoup souffert du fléau de la guerre, est de deux millions cinq cent mille habitans, composée de blancs au nombre de cinq cent mille, et le surplus par tiers de métis et mulâtres, indiens et nègres esclaves, au nombre de cent mille. Il n'est pas ici question des Indiens indépendans, qu'on peut porter à deux cent mille. Tous les Européens y sont admis et protégés. La religion est la catholique romaine; mais les autres y sont tolérées. L'inquisition, cette institution monstrueuse des temps de barbarie, a été abolie. L'instruction publique, très-négligée partout où dominaient les Espagnols, est encouragée, par les nouveaux gouvernemens, autant que l'état des finances le permet. La république se divise en douze départemens, subdivisés en provinces, cantons, etc. L'esclavage a été aboli pour ceux qui ont porté les armes en faveur de l'indépendance; les autres esclaves peuvent obtenir leur liberté moyennant 1,000 francs.

Le département de Cundinamarca, par lequel nous commençons, est arrosé par plusieurs grandes rivières ou fleuves : la Madeleine, la Cauca, la Meta et le Guaviare; la Cordillère

des Andes s'y divise en trois branches. Celle du centre a des cimes de deux mille à trois mille toises de hauteur, couvertes de neiges perpétuelles, qui offrent, avec les plaines fertiles qui les environnent, les plus beaux aspects du monde. La vallée de Pandi surtout, où roule encaissé le torrent de Suma-Paz, sur lequel on voit deux ponts merveilleux, ouvrage de la nature. L'un est une arche de quarante-quatre pieds de long sur trente-sept de large, élevée, d'après M. de Humboldt, à trois cents pieds au-dessus des eaux du torrent, qui semble couler dans une caverne obscure où l'on ne peut pénétrer : c'est la retraite d'un grand nombre d'oiseaux nocturnes. L'autre, un peu plus loin, est formé de trois énormes masses de rocher, tombées de manière à ce que celle du milieu sert de clef, comme dans une voûte en maçonnerie. Deux belles cascades se voient l'une à l'entrée du torrent dans la crevasse, et l'autre à sa sortie. Le climat est très-chaud et humide, par suite des grandes pluies qui noient le pays et le rendent malsain dans quelques parties. Le sol de l'intérieur étonne par l'abondance de ses productions et la beauté de ses forêts toujours vertes. On y remarque le cèdre, l'arbre qui porte le baume, etc.

Les mines d'or sont à peu près épuisées dans la Nouvelle-Grenade. De nouvelles mines d'argent, de fer et de cuivre y ont été récemment ouvertes; on y trouve aussi des émeraudes et autres pierres précieuses. Entre les animaux particuliers à cette province, sont le lama, le paresseux, etc.; mais nous parlerons de ces objets plus en détail dans le petit article consacré à l'histoire naturelle.

Au précis que nous avons donné des découvertes, il convient d'ajouter que le pays voisin de Santa-Fé était habité par un peuple qui avait fait dans la civilisation d'aussi grands progrès que les Mexicains et les Péruviens. Il portait le nom de Cundinamarca.

Belalcazar, qui avait conquis le royaume de Quito, en 1535, joignit ses troupes à celles de Quésada, autre capitaine espagnol, pour marcher contre Cundinamarca. Les habitans se défendirent avec le courage et la résolution d'hommes qui savaient apprécier les bienfaits de l'indépendance. Les armes à feu et la discipline des Espagnols triomphèrent de la valeur de ces braves Américains. Leur ville fut emportée en 1536, et Quésada fonda sur son emplacement celle de Santa-Fé-de-Bogota.

C'est aujourd'hui le chef-lieu de ce département et la capitale de la Colombie, où siégent le gouvernement et un archevêque. C'est une grande et belle ville, ayant des rues larges, et possédant plusieurs édifices remarquables, surtout la cathédrale, qui ne date que de 1814, et l'ancien collége des jésuites; des églises et une douzaine de couvens. Par compensation, on y compte trois colléges, une université avec une riche bibliothèque, et divers établissemens d'utilité publique, tels qu'une école de médecine, un jardin botanique, une académie, un hôtel des monnaies et un théâtre. On y voit plusieurs ponts superbes. On jouit dans cette cité d'un printemps perpétuel. Les environs abondent en fruits, et sont couverts de belles moissons, qu'on récolte deux fois l'année. Sa population est de quarante mille habitans. A une demi-lieue de cette ville, coule au milieu d'une plaine magnifique, le Bogota, qui va se jeter dans la rivière de la Madeleine. « C'est peut-être inutilement, dit Bouguer, que l'on chercherait sur toute la terre une plus haute cataracte que celle qu'il forme quinze ou seize lieues au-dessous de Santa-Fé, dans un lieu nommé Tequendama. » On a su avec certitude, depuis ce savant voyageur, que cette chute n'est pas la plus haute du globe; mais on n'en connait pas encore qui, à une élévation si considérable, réunisse une aussi grande masse d'eau. Le Bogota, qui, à peu de distance au-dessus, conserve encore une largeur de deux cent soixante-dix pieds, se rétrécit beaucoup près de la cascade même, où la fissure qui sépare la montagne paraît formée par un tremblement de terre, et n'a qu'une quarantaine de pieds d'ouverture. A l'époque des grandes sécheresses, le volume d'eau qui, en deux bonds, se précipite à une profondeur de six cents pieds, présente un profil de vingt-une toises carrées. Lorsque l'on en approche, l'œil est ébloui par une clarté subite, due aux vapeurs blanches qu'élèvent sans cesse les rejaillissemens de l'eau, qui se précipite dans un beau bassin de pierre avec un fracas épouvantable. Le sommet de la montagne qui environne la chute est couronné d'arbres majestueux, et

couverts des plus belles fleurs. L'énorme masse de vapeurs qui s'élève de la cascade, et qui est précipitée par le contact de l'air froid, contribue beaucoup à la grande fertilité de la partie voisine de Tequendama. Le plateau arrosé par cette rivière est élevé à mille trois cent soixante-cinq toises au-dessus du niveau de la mer. C'est pourquoi on y cultive les plantes de l'Europe tempérée, quoique Bogota soit située seulement à 4° 35' au nord de l'équateur : par la même raison le climat y est très-doux, et l'air fort sain. Ce plateau, de même que celui de Mexico, est entouré d'une ceinture circulaire de montagnes. C'est à Muzo, dans la vallée de Tunca, non loin du chef-lieu, que sont les principales carrières d'émeraudes.

Antioquia, dans une profonde vallée, a des maisons assez bien bâties, un évêché, un collége, un observatoire. On compte parmi ses dix-huit mille habitans des orfévres et des serruriers habiles. Les campagnes environnantes produisent du maïs, des cannes à sucre, des bananes, etc. La province de ce nom renferme des mines d'or. On y trouve aussi des hyacinthes et du cristal de roche. Mariquita, ville autrefois célèbre par ses mines d'or et d'argent, dont l'exploitation a cessé à cause des grandes difficultés qu'elle présentait, est assise au pied d'une montagne près de la rivière de la Guala, dans un pays abondant en fruits. Ses habitans sont très-industrieux et s'occupent de fabrication. La Neiva, sur la rive gauche de la Madeleine, dans un terrain très-fertile, où se trouvent néanmoins des mines d'or, fut en partie renversée en 1829 par un tremblement de terre. Ses deux mille habitans font un grand commerce de cacao.

Le département de l'Orénoque ou Orenoco, tire son nom d'un fleuve célèbre, le troisième de l'Amérique, dont la principale embouchure fut découverte par Colomb. Sa source est dans les monts Nevada ; il reçoit quantité de rivières dans son cours. Un de ses bras, le Cassiquiare, forme la communication de l'Orénoque avec le fleuve des Amazones, par le Rio-Négro. La connaissance de cet exemple unique de l'embranchement de deux grands fleuves, long-temps ignorée, est le résultat des recherches de l'espagnol Alcedo, confirmées par M. de Humboldt, auquel la géographie a tant d'obligations. A San-Fernando de Atabapo, se trouvent les cataractes de l'Orénoque. C'est une suite de petites cascades ou rapides qui sont très-pittoresques. « Lorsque du village de Maypures, dit M. de Humboldt, on descend au bord du fleuve en franchissant le rocher de Manimi, on jouit d'un spectacle tout-à-fait merveilleux : les yeux mesurent soudainement une nappe écumeuse d'un tiers de lieue d'étendue : des masses de rocher d'un noir de fer sortent de son sein comme de hautes tours ; chaque îlot, chaque roche se pare d'arbres vigoureux et pressés en groupes ; au-dessus de l'eau est sans cesse suspendue une fumée épaisse ; à travers ce brouillard vaporeux où se résout l'écume, s'élance la cime de hauts palmiers. Dès que le rayon brûlant du soleil du soir vient se briser dans le nuage humide, les phénomènes de l'optique présentent un véritable enchantement. Les arcs colorés disparaissent et renaissent tour à tour ; et, jouet léger de l'air, leur image se balance sans cesse. Autour des rocs pelés, les eaux murmurantes ont dans les longues saisons des pluies, entassé des îles de terre végétale. Parées de drosera, de mimosa au feuillage d'un blanc argenté et d'une multitude de plantes, elles forment des lits de fleurs au milieu des roches nues. »

On estime la longueur de ce fleuve à cinq cents lieues ; dans quelques endroits il est large de quatre mille toises, profond de soixante-cinq brasses, et navigable pendant plus de deux cents lieues. Le flux et reflux se font apercevoir jusqu'à cent soixante lieues dans son cours. Ses eaux sont poissonneuses, et ses bords, bien boisés, nourrissent quantité d'animaux et des oiseaux charmans. A ses embouchures on trouve de grands caïmans et des lamentins. La rapidité avec laquelle ses eaux verdâtres entrent dans la mer est telle, qu'à trente lieues elles sont encore douces.

Cumana, ville de la province de ce nom et chef-lieu de l'Orénoque, est située à l'embouchure du Manzanarès. Sa rade est excellente. Les maisons sont bâties légèrement pour éviter les dégâts causés par les tremblemens de terre auxquels elle est sujette. En 1797 elle fut détruite par ce fleau. Le commerce de ses dix-huit mille habitants consise en salaison, cacao, plantes médicinales : elle a quelques fabriques,

et un collége. Barcellona, à une distance de dix-huit lieues de là, et près de la mer, est un entrepôt des marchandises de contrebande de l'île de la Trinité : elle a quinze mille habitans.

Le département de Venezuela, l'un des plus grands et des plus peuplés de la république, est sujet à différentes températures. Il produit en quantité blé, maïs, riz, sucre, coton, cacao estimé, indigo, vanille, tabac, salsepareille, et nourrit de belles et bonnes races de chevaux. On y trouve les oiseaux les plus rares, des quadrupèdes utiles, mais aussi des bêtes féroces.

Cette partie fut découverte par Christophe Colomb, dans son troisième voyage, en 1498. Retenu par les calmes à l'embouchure de l'Orénoque, il fut convaincu, pour la première fois, de l'existence du continent de l'Amérique. « Une si prodigieuse quantité d'eau douce, disait ce grand homme, qui connaissait parfaitement la nature, n'a pu être rassemblée que par un fleuve d'un cours très-prolongé, la terre qui lui donne naissance doit donc être un continent et non pas une île. » Cependant, comme il ignorait la ressemblance qu'ont entre elles toutes les productions de la zone torride, il pensait que ce nouveau continent était la prolongation de la côte orientale de l'Asie. Ayant reconnu le golfe de Paria, il fit voile pour Saint-Domingue. La découverte fut continuée par Ojeda et Améric Vespuce; des navires marchands vinrent trafiquer à cette côte; quelques Indiens attaquèrent les Européens; le gouvernement espagnol permit de réduire en esclavage les naturels qui empêchaient ou retardaient la conquête : il en résulta un brigandage infâme auquel on mit enfin un terme. Lasado, en 1556, réduisit la vallée de Caracas, et bâtit la ville de ce nom.

Cette capitale de la république de Venezuela est située dans une vallée entre les montagnes de la grande chaîne qui cotoie la mer, et sur un terrain très-inégal. Elle est baignée par quatre petites rivières. On y jouit d'un printemps presque continuel, avantage qu'elle doit à son élévation, qui est de quatre cent soixante toises au-dessus de la mer. Pour y arriver, il faut s'élever par un chemin taillé dans le roc jusqu'à plus de six cents toises, puis en descendre cent quarante, ce qui est extrêmement fatigant. C'est une ville moderne, car un tremblement de terre détruisit l'ancienne en 1812, ainsi que la Goayre, qui lui sert de port, et ensevelit un grand nombre d'habitans sous ses décombres. La cathédrale résista seule aux secousses répétées. Ces villes se sont relevées de leurs ruines et repeuplées de nouveau, tant l'espérance d'acquérir des richesses l'emporte chez les hommes sur la crainte des dangers les plus redoutables. Le luxe brille de nouveau dans cette capitale et les plaisirs ont remplacé la tristesse. Le général Monteverde profita habilement de la terreur qu'avait répandue ce funeste événement pour enlever ce pays aux républicains; mais il dut céder plus tard à la fortune des armes de Bolivar. Caracas a de belles rues droites, quelques édifices, un théâtre, des établissemens d'utilité publique notamment une école d'enseignement mutuel; c'est le siége d'un archevêché. Sa population est évaluée à quarante mille habitans.

Porto-Cavello a le meilleur port de la république; la baie est grande, belle, à l'abri de tous les vents. La mer est si tranquille dans cette rade, qu'elle a donné lieu au nom de Porto-Cavello (Port à cheveux), parce que les navires y sont mieux assujétis avec les plus simples cordages, qu'ils ne le sont dans les autres ports avec les plus forts câbles. Malheureusement des marécages rendent l'air de la ville malsain. Elle commerce en productions du pays, et sert d'entrepôt aux denrées de la partie orientale de la province. Sa population est de huit mille habitans.

Varinas, dans une position très-saine, sur le Saint-Domingo, est renommé pour la bonté de son tabac. Son territoire est d'ailleurs propre à la culture de toutes les denrées coloniales, et renferme dix mille habitans. Calabozo, n'en compte que cinq mille. Valencia, située au milieu d'une belle plaine, à une demi-lieue du lac de ce nom, a des maisons superbes, des rues grandes et propres, des environs fertiles en cacao, maïs et bestiaux; tout cela en fait un séjour agréable pour ses huit mille habitans. On y voit un beau pont en pierre. Maracay, dans une belle vallée, non loin du golfe de Triste, a des maisons élégantes, construites en pierre, et une église moderne d'une bonne architecture; mais ses rues ne sont point pavées, et l'on souffre beaucoup du sable que les vents

enlèvent et promènent partout. On récolte dans ses environs du blé, du maïs, du coton, de l'indigo, du café etc., qui donnent lieu à un commerce actif aux neuf mille habitans de cette ville.

Angostura, qui fut quelque temps la capitale de la république de Venezuela est sur une pente douce près de la rive droite de l'Orénoque. Elle a cinq mille habitans, des maisons bâties partie en pierre, partie en roseaux et en terre, et couvertes de tuiles. Plusieurs ont bonne apparence, sont spacieuses, élégantes et bien distribuées. Les rues sont toutes à peu près de la même largeur, et se coupent à angles droits : les unes sont parallèles au fleuve; les autres montent depuis le rivage jusqu'au sommet de la colline qui est couronné d'un fort. Le palais du congrès est à l'extrémité occidentale de la ville. On y voit aussi une église et un hôpital.

Le climat d'Angostura est assez sain, du moins pendant la saison sèche ; et, quoique le thermomètre monte habituellement à 25°, les brises de mer qui durent quelquefois tout le jour, rendent la température très-supportable. Il n'en est pas de même durant la saison pluvieuse : l'alternative des chaleurs excessives et des pluies abondantes occasione alors des maladies auxquelles les Européens résistent difficilement. La terre, aux environs, est très-fertile. Le bananier, le citronnier, le melon d'eau, le cotonnier, l'arbre au cachou, y croissent spontanément. Si l'industrie de l'homme y secondait les bienfaits de la nature, ce pays pourrait compter une population nombreuse, et de plus suffire à une exportation considérable.

La viande de bœuf, qui fait la principale nourriture des habitans, est d'assez mauvaise qualité, et en revanche à très-bon marché. On fait le pain avec le riz ou le maïs ; ils lui substituent aussi la cassave. La boisson habituelle est le vin ou le rum. Les Indiens et les Créoles en boivent une quantité énorme sans en être enivrés, ce qui tient probablement à la transpiration abondante provoquée par la grande chaleur. Angostura exporte des mulets et des bœufs dans les Antilles; elle fait aussi commerce de cuirs. La faiblesse de la population et l'indolence des habitans empêchent le développement de l'industrie. Malgré l'aversion des indépendans de l'Amérique pour tout ce qui est espagnol, ils ont conservé une partie de la législation de leur ancienne métropole.

Sulia, ou Zulia est un département qui tire son nom d'une rivière. Il a pour chef-lieu la ville de Maracaïbo, grande et belle, bâtie au bord du détroit du lac de son nom. La température y est chaude, et il y pleut rarement ; mais les tempêtes s'y font sentir dans toute leur force destructive. Son port est bon et protégé par plusieurs forts. Sa population de vingt-quatre mille habitans, se livre à une commerce lucratif en productions du pays, bois de construction et bétail. Coro, peuplée de dix mille habitans, est située sur un isthme du golfe Maracaïbo et de la mer des Caraïbes. Elle a de belles rues et des maisons chétives. Le commerce consiste en mulets, cuirs, peaux et fromages. Truxillo, dans une vallée très-étroite, n'a plus sa grande population d'autrefois. Elle est aujourd'hui bornée à huit mille habitans qui récoltent abondamment toutes sortes de productions. Merida, dont les environs sont riches en mines, fut détruite en 1822 par un tremblement de terre.

On voit dans ce département le grand lac ou mer de Maracaïbo, formé des eaux de plusieurs rivières; il est très-poissonneux, et contient une île fertile, où l'on élève beaucoup de bestiaux. Le lac fournit de la poix minérale ou du phissaphalte qui, mêlé avec du suif, sert à goudronner les navires. Souvent les vapeurs bitumineuses qui planent au dessus, s'enflamment spontanément, surtout dans les grandes chaleurs. Les Espagnols y trouvèrent beaucoup de villages construits sans ordre et sans alignement, mais avec solidité sur des pilotis. C'est ce qui fit donner à ce lieu le nom de Venezuela, ou Petite-Venise, qu'il n'a pas gardé, mais qui a passé à toute la province où est situé Caracas. Ce lac a cinquante lieues de long sur trente de large ; il communique avec la mer ; cependant ses eaux sont douces. La navigation y est facile, pour les bâtimens ordinaires. La marée s'y fait sentir plus fortement que sur les côtes voisines.

Le lac de Valencia, nommé par les Indiens Tacarigoa, offre un coup d'œil agréable : il ressemble au lac de Genève. Ses bords, ornés d'une végétation féconde jouissent de la tempé-

nature la plus douce. Long de seize lieues sur une largeur de quatre, il reçoit une vingtaine de rivières, et n'a aucune issue, étant séparé de la mer par un espace de six lieues rempli de montagnes escarpées.

Boyaca est un département du centre de la Colombie. Tunja, quoique chef-lieu n'a qu'une très-faible population. La ville est sur une montagne, dans un pays très-abondant en grains et fruits.

Casanare n'est aussi qu'un bourg; mais la grande rivière de ce nom, qui se jette dans l'Orénoque, et qui est navigable pour les sloops, est très-utile aux habitans, surtout à ceux de Bogota. Pamplona est dans une plaine élevée à près de neuf mille pieds au-dessus de la mer. On cultive dans ses environs la pomme de terre, les haricots et presque toutes les plantes potagères d'Europe. Ses pâturages nourrissent de nombreux troupeaux de brebis; on y voit des moulins à sucre et des fabriques d'étoffes : en un mot, ce pays est sorti de sa longue léthargie. La ville de Socoro a douze mille habitans; elle se livre aussi à la fabrication. On y voit des goîtreux. Le riz, le sucre, le coton viennent en abondance dans cette province.

Cauca, grande rivière, en partie navigable, donne son nom à un département, dont Popayan est le chef-lieu. Malgré son élévation à six mille pieds au-dessus de la mer, elle est entourée par la Molino : deux ponts en briques servent aux communications. Elle a de beaux édifices, un évêché, des couvens et un hôtel des monnaies en activité. Sa population de huit mille ames, qui pourrait être plus forte, se livre à l'exploitation des mines d'or, au détriment de l'agriculture, quoique le terrain du département soit bon. Popayan souffrit horriblement d'un tremblement de terre en 1827, et le village de Puracé, nom du volcan qui fit irruption, fut entièrement détruit. Cette province nourrit dans ses montagnes quantité de bestiaux et de chevaux; et ses vallées produisent des fruits et diverses sortes de grains. On y récolte une plante appelée coca, que l'on mâche, comme on fait du bétel dans l'Inde.

Magdalena, grand fleuve, qui prend sa source dans le Popayan, court pendant près de trois cents lieues dans une vallée entre les grandes arêtes des Andes, et qui se jette dans la mer des Caraïbes, donne son nom à ce département. C'est un pays montueux, coupé par des vallées et renfermant beaucoup de belles forêts d'arbres très-variés. Le sol est gras et nourrit beaucoup de bestiaux, dont une partie s'exporte; il produit abondamment tout ce qui est nécessaire à la vie; des baumes et des herbes médicinales renommés. Les oiseaux y sont nombreux et d'une beauté remarquable. Entre plusieurs grandes rivières qui arrosent ce département, le Magdalena, l'Atrato, etc., sont navigables et poissonneux : on y trouve aussi des tortues et beaucoup d'alligators.

Carthagène, place forte et capitale de la Nouvelle-Grenade, est très-importante. La baie de ce nom, sur laquelle elle est située, et les pays anciennement appelés Calamari, furent découverts en 1502, par Rodrigue de Bastides. Deux ans après, les Espagnols ayant entrepris de s'y établir, trouvèrent une résistance à laquelle ils ne s'étaient pas attendus. Alphonse d'Ojéda, qui vint ensuite dans le pays avec La Coza et Améric Vespuce, n'y obtint pas plus de succès. Enfin les naturels furent domptés par Heredia, qui établit et peupla la ville de Carthagène, en 1527. Les avantages de sa situation l'ayant bientôt rendue florissante, elle fut exposée, dès l'an 1544, à l'invasion de quelques aventuriers français, et, quarante ans après, à celle de l'Anglais Drack, qui la réduisit en cendres; réparée et depuis exposée à de nouveaux désastres; pillée par les Français en 1597, et attaquée en vain par les Anglais en 1741, elle a été de nouveau prise et reprise dans les dernières guerres des royalistes et des indépendans, auxquels elle est restée. Rien n'est plus admirable que la vue étendue dont on jouit du côté de la campagne et de la mer. Son faubourg est dans une île; on y communique par un pont en bois.

Carthagène est une assez belle ville, peuplée de vingt-cinq mille habitans, ayant des rues pavées, des maisons bâties en pierre, avec des balcons et des jalousies. Une rue plus longue et plus large que les autres traverse la ville entière, et forme une grande place au centre. La cathédrale s'élève au-dessus de tous les autres édifices, et ne renferme pas moins de richesses dans son sein, qu'elle étale de magnificence au dehors. Carthagène a un évêché, une université, des églises

et des couvens d'une beauté extraordinaire. Sa position au bord d'une baie, où la mer est belle et le mouillage sûr, attire beaucoup de vaisseaux. Ceux des trois républiques confédérées s'y trouvent au nombre d'une vingtaine, dont deux vaisseaux et trois frégates. Le climat est excessivement chaud depuis le mois de mai jusqu'à la fin de novembre, qui est la saison de l'hiver. Alors les pluies, les tonnerres et les éclairs y sont fréquens; les orages se succèdent; les rues sont inondées et les campagnes submergées. On profite de ces occasions pour remplir les citernes, qui suppléent au défaut de rivière et de source. Vers le milieu de décembre jusqu'à la fin d'avril, la chaleur est un peu diminuée par les vents du nord, qui rafraîchissent la terre. C'est néanmoins cet espace de temps qu'on nomme l'été.

L'habillement des hommes est le costume espagnol; l'étoffe en est seulement fort légère. On porte, pour rafraîchir l'air, des éventails tissus d'une espèce de palme déliée. Les femmes ont une jupe de taffetas uni sans doublure, qui pend jusqu'aux talons, et un corset lacé sur la poitrine; mais jamais elles ne sortent sans une mantille. Elle se couvrent la tête d'un bonnet de toile blanche, de la forme d'une mître, garni de dentelles; il est terminé par une pointe qui répond perpendiculairement au front. Les femmes des riches portent des chapeaux et suivent les modes d'Espagne. Dans leurs maisons, elles quittent peu leurs hamacs, et leur unique occupation est de s'y bercer pour se rafraîchir. Les hommes aiment aussi cette situation, quelque incommode qu'elle paraisse par la difficulté d'y bien étendre le corps.

L'eau-de-vie, le chocolat, les confitures et le miel sont le goût dominant de tous les états et de toutes les races, dans la ville de Carthagène. Celle du tabac à fumer est encore plus vive: tout le monde fume, hommes, femmes et enfans: les dames dans l'intérieur seulement; mais cette retenue n'est pas imitée par les autres castes. Les bals sont encore une passion des deux sexes. Ils commencent par quelques danses d'Espagne, et finissent par celles du pays, qui ne sont pas sans agrément pour les étrangers, surtout avec les chansons dont elles sont accompagnées.

Les gens riches, et les Européens surtout, se retirent dans les grandes chaleurs au village pittoresque de Turbaco, bâti sur une hauteur auprès d'une forêt magnifique, qui s'étend jusqu'à la rivière de la Madeleine. Les maisons, pour la plupart en bambous, sont couvertes de feuilles de palmiers. Plusieurs sources d'une eau limpide, ombragées par de très-grands arbres, ajoutent encore à l'agrément de cet endroit, en y répandant une fraîcheur délicieuse. Tout près de ce village, M. de Humboldt a observé un phénomène très-curieux. Au centre d'une grande plaine s'élèvent une vingtaine de cônes d'argile, de 20 à 25 pieds de haut, ayant à leur sommet une ouverture remplie d'eau. Lorsqu'on en approche, on entend un bruit assez fort qui précède le dégagement d'une grande quantité d'air au travers de l'eau. Quelquefois ces explosions sont accompagnées d'une éjection boueuse. D'après les analyses de notre auteur, l'air dégagé est un gaz azote plus pur qu'on ne le prépare ordinairement dans nos laboratoires.

En continuant de suivre la côte à l'est, on arrive à Santa-Martha, port de mer. Cette ville est bien déchue, quoique l'air y soit extrêmement salubre, et son havre sûr et commode; il est au fond d'une grande baie, qui servit fréquemment de rendez-vous à l'époque des découvertes. L'embouchure de la Madeleine se trouve entre cette ville et Carthagène. La province de Santa-Martha est très-fertile en maïs, coton, indigo, tabac, sucre, cacao, bois de teinture, bestiaux, etc. Elle a des mines d'or et d'argent non exploitées, des salines abondantes, et renferme des montagnes qui ont jusqu'à seize mille pieds de hauteur, dont les bois sont habités par des sauvages. Rio-de-la-Hacha, petit port, dans un terrain fertile, à l'embouchure de la rivière de ce nom, s'enrichissait autrefois par la pêche des perles, aujourd'hui abandonnée.

Mompox, sur la rive gauche du Magdalena, est grande, riche et commerçante. A l'avantage de sa situation se joignent les abondantes récoltes de ses environs. C'est en décembre le rendez-vous des familles riches des lieux environnans. Il est bien dommage qu'on y soit cruellement tourmenté par des mousquites, et que la rivière soit remplie d'alligators voraces qui empêchent de s'y baigner.

Quito, le département le plus peuplé, est situé dans la partie septentrionale de la Colombie : il touche au Pérou. Plusieurs grandes rivières l'arrosent, entre autres l'Yapura, le Rio-Napo, le Haut-Marañon, ou fleuve des Amazones. La chaîne des Andes et celle des Cordillères ne laissent que peu d'espace dans les vallées, où vit la population, tandis que les pays à l'orient en présentent de considérables, mais peu habités.

Le climat est singulier : au centre de la zone torride, sous l'équateur, la chaleur n'a rien d'incommode, et il y a même des cantons où le froid est très-sensible; dans d'autres, on jouit sans cesse de tous les charmes du printemps; la douceur de l'air et l'égalité des jours et des nuits font trouver mille délices dans un pays qu'on croirait inhabitable. L'hiver ne diffère pas beaucoup de l'été. C'est l'intervalle entre décembre et mai : tout le reste porte le nom d'été. La première de ces deux périodes est plus orageuse; l'autre a plus de jours sereins. Si les pluies cessent plus de quinze jours, on est en alarmes. Durent-elles sans interruption, les vœux publics en demandent au Ciel la cessation. C'est que la sécheresse produit des maladies fort dangereuses, et que l'excès d'humidité ruine les semences. Cependant l'air est naturellement si pur à Quito, qu'on n'y connaît pas même la plupart de ces insectes qui font la guerre au repos des hommes dans les régions chaudes. Les serpens, s'il s'y en trouve quelques-uns, y sont sans venin. En un mot, on n'y voit guère d'autre insecte malfaisant que la nigue, dont aucune partie de l'Amérique méridionale n'est exempte.

Ce département a des mines d'or, d'argent, de cuivre, de mercure et de sel, et des carrières de marbre. Il nourrit beaucoup de bestiaux. Toute l'année se passe à récolter soit du blé, des fruits abondans et variés; soit cacao, sucre, coton, cochenille, etc.

La ville de Quito, capitale de la république de l'Équateur, est située à une élévation de quinze cents toises au-dessus de la mer, à trente-cinq lieues des côtes du Grand-Océan, sur le penchant de la montagne volcanique de Pichincha, célèbre par sa hauteur. Elle est non-seulement environnée de plusieurs autres montagnes, mais bâtie sur des collines séparées par des ravins. Quelques-uns sont si profonds, qu'il a fallu construire des voûtes par dessus, pour donner un peu d'égalité au terrain; de sorte qu'une partie de Quito a ses fondemens sur des arcades, et que ses rues sont très-irrégulières.

Le volcan de Pichincha vomissait des flammes du temps des Incas; et ce phénomène s'est renouvelé quelquefois depuis la conquête, avec plus ou moins de désastres; en 1755, Quito fut renversée par ce fameux tremblement de terre qui se fit sentir depuis Lisbonne jusqu'au Pérou. Sa place principale, dont le milieu est orné d'une belle fontaine, réunit la cathédrale, l'hôtel-de-ville, le palais de l'ancienne audience et celui de l'archevêque; quatre rues ayant des maisons bien bâties viennent y aboutir. Dans d'autres endroits s'élèvent des églises et des couvens; une université, une école normale, une bibliothèque, un hôpital, d'une bonne architecture, et d'autres édifices utiles. On célèbre avec beaucoup de pompe deux fêtes annuelles, pour remercier la Vierge protectrice de Quito, qui fut épargnée lors de l'affreux tremblement de terre et de l'éruption du Pichincha, en 1797, qui détruisit plusieurs villes voisines et ensevelit quarante mille individus dans les entrailles de la terre! M. de Humboldt a fait la remarque que depuis cette épouvantable catastrophe la température avait descendu considérablement.

Cette ville renferme soixante-dix mille habitans très-industrieux, et qui fabriquent dans la perfection de la draperie et des cotonnades. Son commerce est considérable. Les Espagnols sont bien proportionnés dans leur taille : celle des métis est plus petite. Les femmes joignent aux agrémens de la figure un fond de douceur qui est le caractère général de leur sexe dans toute l'Amérique. La langue castillane est autant parlée que la péruvienne. Il y a dans toutes les deux un mélange de quantité de mots pris et corrompus de l'une et de l'autre.

Il règne continuellement à Quito des vents modérés; les plus ordinaires sont ceux du sud et du nord. Comme ils sont constans, de quelque côté qu'ils soufflent, ils ne cessent pas de rafraîchir la terre en arrêtant l'impression des rayons du soleil, qui autrement serait excessive. Si ces avantages, joints à ceux que nous avons décrits, n'étaient pas balancés par divers inconvéniens, il n'y aurait pas de meilleur, ni

de plus agréable pays dans l'univers. Mais les pluies y sont terribles et presque continuelles; elles sont accompagnées d'éclairs, de tonnerre, et souvent de tremblemens de terre. Après la plus belle matinée, qui dure jusqu'à une ou deux heures, les vapeurs commencent à s'élever; l'air se couvre de nuages sombres, qui se convertissent bientôt en orages. Alors tout paraît embrasé du feu des éclairs; le tonnerre fait retentir les montagnes avec un épouvantable fracas, et cause souvent bien des dégâts dans la ville, qui se trouve inondée d'eau. Les rues sont changées en rivières, les places en étangs, malgré leur pente; et le désordre dure jusqu'au coucher du soleil, où l'air redevient tranquille et le ciel fort serein. La fertilité des environs de Quito est incroyable, surtout en fruits excellens. L'usage des habitans est de couvrir leurs tables de ces diverses productions : ce sont les premiers plats qu'on y voit et les derniers qui disparaissent. Ils servent nonseulement à flatter la vue, mais à piquer le goût, parce qu'on emploie le jus des fruits à relever la plupart des mets. Outre la viande de boucherie, le gibier y est abondant. De même que dans les autres colonies habitées par les Espagnols, l'on y aime prodigieusement les sucreries.

Ibarra, située à dix-huit lieues au nord de Quito, dans un sol fertile en blé, cannes à sucre, etc., est une ville de douze mille habitans, en partie occupés aux fabriques de coton, d'étoffes de laine et de ponchos. Ses rues sont larges et bien alignées, et les boutiques assez bien garnies de marchandises européennes.

Au sud-ouest d'Ibarra, on trouve la ville d'Otavalo, peuplée de vingt mille habitans, dont plusieurs sont remarquables par leur force et leur grande taille. Son industrie est la même qu'à Ibarra. On élève dans le district d'Otavalo une grande quantité de bestiaux, et quelques-unes des plus vastes propriétés emploient quatre ou cinq cents Indiens à la culture des terres.

Cuença est située dans une fort grande plaine, célèbre par sa fertilité, que la rivière de Machangara traverse à plus d'une demi-lieue au nord de la ville. Le Matadoro, autre rivière, baigne ses murs du côté du sud. Un quart de lieue plus loin, du même côté, celle de Yanonçay coule dans la même plaine. Enfin celle de los Bânos y passe aussi, près d'un village dont elle tire son nom. Ces quatre rivières sont fort dangereuses lorsqu'elles viennent à s'enfler, quoiqu'on les traverse ordinairement à gué. La plaine s'étend à plus de six lieues au nord, et ces rivières, s'y joignant à quelque distance de la ville, y forment un fleuve considérable. Du côté du sud, on trouve une autre plaine, large d'environ deux lieues, cultivée et couverte d'arbres qui forment des allées régulières.

Cette ville est une des plus délicieuses de la république, par sa position, par l'abondance des eaux et la fertilité du terroir; elle renferme de beaux édifices; ses rues sont larges, et sa population est de quinze mille habitans, qui se livrent à la fabrication d'ouvrages en laine, qu'ils savent teindre d'un beau rouge, d'étoffes de coton, chapeaux, etc. Les productions de ses environs sont les mêmes qu'à Quito, et donnent lieu à un bon commerce. On y trouve aussi des mines d'or et d'argent, et la montagne de Tarqui, fameuse pour avoir servi de base au méridien de MM. Bouguer, La Condamine et Godin, envoyés par la France, en 1736, pour mesurer un degré du méridien.

Tumbez, ville célèbre au temps de la conquête, n'est plus qu'un bourg, à peine occupé par cent cinquante familles. On se demande ce que sont devenus les temples et les palais vus par les Espagnols, et s'il n'y avait point d'exagération dans les récits de ces conquérans? L'île de Puna, où ils abordèrent, produit quantité de mangles droits, employés dans les manufactures du Pérou, du cacao, et fournit une bonne pêche.

La ville de Loxa, peuplée de dix mille habitans, mulâtres et métis, qui fabriquent des étoffes et des tapis qui ont de la réputation, est dans un pays tout aussi fertile que ceux dont nous venons de parler. Il fournit du blé, des bestiaux, surtout des mulets, de la cochenille, et enfin le spécifique contre les fièvres intermittentes, connu sous le nom de quinquina. Joseph de Jussieu donna aux habitans de Cuença des instructions sur la meilleure manière de recueillir l'écorce de l'arbre qui le produit, et sur celle d'en faire des extraits; enfin il eut la satisfaction d'en établir l'usage dans ce pays, où il n'était point employé, quoique les fièvres, dont il est le remède, y règnent comme ailleurs.

Jaen n'a pas beaucoup d'importance et ne compte que quatre mille habitans. Elle est dans un pays en grande partie inculte, couvert de forêts. Cependant il produit du tabac et du cacao estimés. Les rivières qui l'arrosent se jettent dans l'Amazone. Calí, autre ville de ce département, sur la rivière de la Cauca, est plus considérable. On y remarque de belles églises et de beaux couvens. Sa position est agréable, et lui permet d'être l'entrepôt des marchandises du Grand-Océan. Elle récolte beaucoup de tabac dans ses environs, et en fait un grand commerce. Son territoire renferme aussi des mines.

Guayaquil, fondée par les Espagnols en 1533, détruite par les Américains, fut rebâtie en 1537 par Orellana, sur la rive droite du fleuve de ce nom; mais, dans la suite, les habitans, se trouvant resserrés, d'un côté par la colline, et de l'autre par des inégalités de terrain, ou des ravines, prirent le parti de former une seconde ville à cinq ou six cents toises de la première, en conservant la communication entre les deux par un pont de bois, long de trois cents toises. Dans les intervalles des deux côtés du pont, il y a des maisons qui unissent les deux villes. On y compte vingt mille âmes. Quoique le climat soit fort chaud, les habitans n'y ont pas le teint basané des pays où l'on éprouve le même degré de chaleur. On a nommé ce canton le Pays-Bas équinoxial, parce que sa situation ressemble à celle des Pays-Bas d'Europe; elle s'étend jusqu'aux habitans, qui, à l'exception de ceux qui sont d'un sang mêlé, ont les cheveux blonds. Guayaquil a un bon port, un arsenal et un grand chantier pour la construction des vaisseaux de ligne : elle est défendue par trois forts. Cette province est bien boisée, la végétation y est magnifique; on y récolte du riz, du tabac, cacao, miel, etc, dont on fait un commerce d'échange. Mais l'humidité donne naissance à quantité d'insectes nuisibles, qui tourmentent les habitans jusque dans leurs maisons.

L'Isthme de Panama, qui forme le département de même nom et qui joint l'Amérique septentrionale à l'Amérique méridionale, entre les embouchures des rivières de Chagre et de Pito, n'a guère que quatorze lieues de largeur; il est traversé dans sa longueur, qui est de soixante-cinq lieues, par la prolongation de la Cordillère des Andes. La plus grande partie du sol de cette contrée est un terreau noir très-fertile, arrosé par des rivières qui tombent dans le golfe, et qui rendent le rivage si marécageux, qu'il est impossible d'y voyager. A l'ouest de la rivière de Chéapo, le terrain devient plus montagneux et plus sec. On y trouve d'agréables vallées jusqu'au-delà de la rivière, où l'on ne rencontre plus que des forêts immenses. Là commence le pays des savanes, qui est sec, mais couvert d'herbes, plein de collines entremêlées de bois, et fertiles jusqu'à leurs sommets, qui sont couverts de beaux arbres fruitiers.

Depuis la conquête, on a formé beaucoup de projets pour faire communiquer les deux mers par le moyen d'un canal et des rivières; mais aucun n'a encore été effectué. Ce grand travail est sans doute réservé à la nouvelle république. Son plus ou moins d'utilité, la possibilité de son exécution et les difficultés qu'elle présente, sont établis par des discussions de savans célèbres, notamment de M. de Humboldt, qui en parle *de visu*; mais ces détails n'entrent point dans notre plan.

Les saisons dans l'isthme, comme dans les autres parties de la zone torride, à la même latitude, approchent plus de l'humidité que de la sécheresse. Les pluies y commencent en avril ou en mai et continuent jusqu'en août. La chaleur est extrême partout où le soleil perce les nues, et l'air d'autant plus étouffant, qu'il n'y a point de vent pour le rafraîchir. On peut dire qu'il pleut dans l'isthme pendant les trois quarts de l'année. Après les orages, on entend toujours un bruit effroyable, formé du coassement des grenouilles et des crapauds, du bourdonnement des mousquites, du sifflement des serpens, et des cris d'une infinité d'autres insectes. La pluie même est quelquefois si forte, qu'une plaine qu'elle inonde est transformée tout d'un coup en lac. Il n'est pas rare de voir des orages qui déracinent les arbres, et qui les entraînent jusque dans les rivières.

Vasco Nuñez de Balboa ayant découvert le Grand-Océan en 1513, les Espagnols furent redevables de la première connaissance qu'ils eurent de Panama, au capitaine Tello de Guzman, qui s'y avança, deux ans après, pour ob-

server quelques cabanes de pêcheurs américains, d'où le lieu tirait son nom. En 1518, Pédrarias y établit une colonie. Elle s'accrut pendant plus de cent cinquante ans, et rien ne manquait à la splendeur de son commerce, lorsqu'en 1670 elle fut pillée et brûlée par le pirate anglais Morgan. Les Espagnols, obligés de la rebâtir, choisirent le lieu qu'elle occupe à présent, près d'une plage baignée par les flots du Grand-Océan, offrant une bonne rade à deux lieues de la ville.

Panama, capitale construite primitivement en bois, a été plusieurs fois incendiée; aujourd'hui les maisons sont en pierre. On y remarque une très-belle cathédrale, des églises, des couvens et un hôpital. Elle a hors des murs un grand faubourg; cependant sa population n'est que de dix mille habitans. Son commerce, moindre qu'autrefois, est encore considérable. La pêche des perles, qui a été très-importante, est réduite à presque rien. Il en est de même des mines d'or et d'argent.

La taille ordinaire des hommes est entre cinq et six pieds, et ils sont bien proportionnés. Les femmes sont petites et grasses dès leur jeunesse, mais bien faites dans leur embonpoint; elles ont l'œil vif et le regard agréable; les cheveux noirs et très-longs; les dents blanches et bien rangées, les lèvres fines, et la bouche petite. Leur teint est couleur de cuivre clair ou d'orange sèche. Il existe dans l'isthme une race d'Américains blancs; ce sont des albinos. Ils ont les sourcils et les cheveux aussi blancs que la peau.

Santiago, peuplée de cinq mille habitans, est dans une contrée qui nourrit beaucoup de bestiaux: elle a quelques édifices. Nombre-de-Dios, port de mer, est peu important. Chagre, à l'embouchure du fleuve de ce nom, fait un bon commerce. Cette petite ville est bâtie presque en bambous.

Porto-Bello, ainsi nommé par Colomb, est une ville chétive et un bon port de mer, dont les fortifications furent détruites par l'amiral Vernon en 1740. L'air y est très-malsain et excessivement chaud, à cause du voisinage de hautes montagnes qui, couvertes d'arbres épais, ne permettent point aux rayons du soleil de sécher la terre, d'où il s'élève continuellement les vapeurs qui se convertissent souvent en pluies, ou en ondées violentes, accompagnées de tonnerre, dont le bruit est d'autant plus épouvantable qu'il est répété par les montagnes et augmenté encore par les cris des singes et autres animaux. Il sort aussi de ces bois des bêtes féroces, qui viennent rôder la nuit jusque dans les rues. La population, composée de quelques blancs, nègres et mulâtres, est très-faible. Les côtes sont poissonneuses et les environs de la ville fournis d'arbres fruitiers, de cannes à sucre etc. L'eau descend en cascades des montagnes et forme des réservoirs dans les cavités des rochers, où les habitans vont prendre le plaisir du bain et rafraîchir leur sang brûlé par la chaleur.

Les montagnes et les forêts qui règnent des deux côtés du Chagre, sont remplies d'animaux, d'oiseaux et surtout de singes, dont les nègres, les créoles et les Européens même ne font pas difficulté de manger la chair: « Tout ce que l'art, dit Ulloa, peut imaginer de plus ingénieux n'approche point de la beauté de cette perspective rustique, formée des mains de la nature. L'épaiseur des bocages qui ombragent les vallons, les arbres de différentes grandeurs qui couvrent les collines, la variété de leurs feuilles et de leurs rameaux, jointe à celle de leurs couleurs, font un coup d'œil auquel l'imagination ne peut atteindre. Ajoutons-y une prodigieuse quantité d'animaux qui forment d'autres nuances: les singes de diverses espèces, qui semblent voltiger d'un arbre à l'autre, qui s'attachent aux branches, qui s'unissent sept ou huit ensemble pour passer la rivière, les mères portant leurs petits sur le dos, avec cent grimaces et cent gestes ridicules; les oiseaux propres au pays, dont le nombre est incroyable; d'autres semblables à ceux de l'Europe, tels que des paons de montagne, des faisans, des tourterelles et des hérons de différentes espèces, les uns tout-à-fait blancs, d'autres blancs aussi, mais avec des plumes rougeâtres au cou et dans différens endroits du corps, enfin les arbres de cette rivière, chargés de toutes sortes de fruits. »

Une grande partie du territoire de cette république consiste en savanes immenses, couvertes de grandes herbes; en plaines d'une étendue considérable, appelées llanos, habitées par des Indiens Guaranos. Ces plaines res-

semblent pendant plusieurs mois à une mer de sable, et dans d'autres se couvrent d'une haute verdure et nourrissent beaucoup de bestiaux, chevaux et mulets. Celles de la Guyane espagnole sont noyées par l'Orénoque pendant la saison des pluies, c'est-à-dire six mois de l'année. Aussi ce pays n'est-il habité, à peu d'exceptions près, que là où étaient établis les Aborigènes. Le surplus présente des forêts impraticables, des montagnes inaccessibles dont nul mortel ne trouble la solitude. Voici comment les décrit M. de Humboldt.

« En quittant les humides bords de l'Orénoque et les vallées de Caracas, lieu où la nature prodigue la vie organique, le voyageur, frappé d'étonnement, entre dans un désert dénué de végétation. Pas une colline, pas un rocher, ne s'élève au milieu de ce vide immense. La terre présente seulement çà et là des couches horizontales fracturées qui couvrent souvent un espace de deux cents milles carrés, et sont sensiblement plus élevés que ce qui les entoure. Deux fois chaque année, l'aspect de ces plaines change totalement : tantôt elles sont nues comme la mer de sable de Libye, tantôt couvertes d'un tapis de verdure comme les steppes de l'Asie moyenne. A l'arrivée des premiers colons, on les trouva presque inhabitées. On n'y rencontre aucun arbre que des palmiers en éventail, appelés mauritia, dispersés de loin en loin. Depuis la découverte du nouveau continent, cette vaste étendue est devenue moins inhabitable. Pour faciliter les relations entre la côte et la Guyane, on a formé quelques établissemens sur le bord des rivières, et l'on a commencé à élever des bestiaux dans les parties encore plus reculées de cet espace immense. Ils s'y sont prodigieusement multipliés, malgré les nombreux dangers auquels ils sont exposés dans la saison de la sécheresse et dans celle des pluies, qui est suivie de l'inondation. Au sud, la plaine est entourée par une solitude sauvage et effrayante. Des fôrets d'une épaisseur impénétrable remplissent la contrée située entre l'Orénoque et le fleuve des Amazones. Des masses immenses de granit rétrécissent le lit des fleuves; les montagnes et les fonds retentissent sans cesse du fracas des cataractes, du rugissement des bêtes féroces, et des hurlemens du singe barbu, qui annoncent la pluie. Le crocodile, étendu sur un banc de sable, et le boa monstrueux, cachant dans la vase ses vastes replis, attendent leur proie, ou se reposent du carnage.

» Dans la partie supérieure du domaine de l'Orénoque, entre le troisième et le quatrième parallèle nord, la nature a plusieurs fois répété le phénomène singulier de ce qu'on appelle les eaux noires. L'Atabapo, le Témi, le Tuamini et le Guaïnia ont des eaux d'une teinte couleur du café. A l'ombre des massifs de palmiers, leur couleur passe au noir foncé; mais dans des vaisseaux transparens, elles sont d'un jaune doré. L'image des constellations australes s'y reflète avec un éclat singulier. L'absence de crocodiles et de poissons, une fraîcheur plus grande, un moindre nombre de mousquites, et un air plus salubre, distinguent la région des fleuves noirs. Ils doivent probablement leur couleur à une dissolution de carbure d'hydrogène, résultat de la multitude de plantes dont est couvert le sol qu'ils traversent. »

CHAPITRE XIII.

République du Pérou.

En 1808, le Pérou tenta de se rendre indépendant de l'Espagne; mais ces premiers efforts furent comprimés par les troupes royalistes jusqu'en 1821, époque où, ayant eu le dessus et chassé les Espagnols, il se déclara en république. Deux ans après, par suite d'une révolution, ce pays se divisa en deux : le Pérou et le Haut-Pérou.

La république du Pérou proprement dite, dont nous nous occupons actuellement, est formée d'un congrès, de deux chambres et d'un président. Elle est bornée par la Colombie, le Brésil et le Grand-Océan. Sa population est évaluée à un million cinq cent mille habitans, blancs, métis, mulâtres, nègres et peuplades d'Indiens indépendans, retirés dans les montagnes et les forêts. Son étendue est de cinq cent trente lieues de long sur deux cents de large (soixante-dix-huit mille sept cents lieues carrées). La religion est la catholique; il y a un archevêque et quatre évêques. La république est divisée en sept provinces ou intendances, subdivisées en districts, etc.

Les Andes, qui traversent le Pérou du nord au sud, forment généralement deux chaînes à peu près parallèles; l'une est la grande Cordillère des Andes, et compose le noyau central du Pérou; l'autre, plus basse, est la Cordillère de la côte; entre celle-ci et la mer se prolonge, de Tumbez à Lima, le Bas-Pérou, large de dix à vingt lieues et appelé les Vallées : il est composé en partie de terrains sablonneux. On en voit un, entre autres, entre Morropé et Sechura, que l'on a nommé le Désert, parce qu'en effet on n'y aperçoit pas une seule maison. Cet espace, long de trente lieues, est si uni, que l'on peut aisément s'y égarer; et le sable y est si fréquemment rémué par les vents, que les guides mêmes perdent la trace. Les vallées, qui sont arrosées par des ruisseaux, ou humectées par des eaux souterraines, présentent à la vue une suite de sites délicieux, remplis de villes et de villages. Le climat de ces vallées est remarquable par la douceur constante de sa température. Cette fraîcheur, qui règne presque toute l'année le long de la côte du Pérou, sous le tropique, n'est nullement un effet du voisinage des montagnes couvertes de glaces et de neiges perpétuelles; elle est due plutôt à ce brouillard nommé garua, qui voile le disque du soleil, et à ce courant très-froid d'eau de mer, qui porte avec impétuosité vers le nord, depuis le détroit de Magellan jusqu'au cap de Parinna.

Le pays compris entre les deux Cordillères se nomme la Sierra (la Montagne). Ce ne sont, en effet, que des montagnes et des rochers nus; mais ces montagnes renferment de riches mines d'argent. Les plus hautes cimes, couvertes de neiges éternelles, fournissent les eaux qui, se précipitant par torrens, creusent des ravins profonds auxquels on donne, ainsi qu'aux ruisseaux qu'elles forment, le nom de quebradras, et où l'on cultive toutes les productions végétales propres à la nourriture de l'homme. Au-delà de la chaîne principale des Andes s'étend, vers les bords de l'Ucayal et du Marañon, une plaine immense, inclinée à l'est, traversée par plusieurs chaînes de montagnes détachées, et arrosée par les affluens du fleuve des Amazones.

Truxillo, fondé en 1535 par Pizarre, qui lui donna le nom de sa ville natale, dans la vallée de Chinoa, fertile en maïs, cannes à sucre, légumes et fruits, est située à une demi-lieue de la mer. Cette ville a bonne apparence; les maisons sont généralement en briques, ornées de portiques et de balcons. Elle a un évêché et six mille habitans. Guanchaco, petit port, sert à ses débouchés. On voit à quelque distance les ruines d'anciens monumens péruviens, où l'on a trouvé des trésors considérables.

Piura est la plus ancienne ville du Pérou bâtie par les Espagnols; elle est sur une petite rivière qui fertilise le terrain, mais qui disparaît entièrement dans la saison sèche. Elle commerce en cire, salpêtre, fil de pite ou d'agavé, cascarille et autres objets. Ses habitans, au nombre de sept mille, s'occupent aussi du transport, à dos de mulet, des marchandises de Quito à Lima. Payta, port de mer, à vingt-quatre lieues de Piura, est très-fréquenté.

Caxamarca, dans la Cordillère, est bâtie sur les ruines de la ville où résidait Atahualpa, et renferme même des restes de son palais. Elle est située au milieu d'une plaine fertile; le climat y est tempéré et extrêmement sain. A une lieue de là, on voit des sources d'eau chaude, appelées le bain des Incas. Les habitans sont actifs et industrieux; ils fabriquent toutes sortes de grosses étoffes de laine, et des toiles de lin et de coton. La matière première de ces objets se trouve dans les districts dont le sol, en partie inégal et montueux, réunit, dans un espace peu étendu, les températures et les productions les plus différentes. Caxamarca est sur une rivière du même nom, à deux mille quatre cent soixante-quatre toises d'élévation au-dessus du niveau de la mer, et à dix lieues à l'ouest du Nouveau-Marañon. On découvrit, en 1771, à seize lieues de cette ville, les riches et célèbres mines d'argent de Guyalgagua et celles communément nommées Chota; elles sont à deux mille toises d'élévation au-dessus de la mer, et cependant on y trouve des coquilles pétrifiées.

Plus à l'est, de l'autre côté de la Cordillère, est situé Chachapoyas, ville agreste, dans une plaine fertile en froment, sucre, tabac, et arrosée par un affluent du Nouveau-Marañon.

Lambayecque, ville de huit mille âmes, sur la route de Piura à Lima, fabrique du linge de table, des couvertures de coton, etc. On fait du vin dans ses environs.

Tarma, chef-lieu de l'intendance, est bien bâtie dans une quebradra ou vallée étroite, pro-

fonde et fertile. Sa population est de cinq mille six cents habitans, la plupart créoles indiens et métis. Le pays d'alentour est malsain, quoique le climat soit très-doux. On attribue cette insalubrité de l'air au voisinage des hautes montagnes qui en interceptent la libre circulation. L'on a découvert près de Tarma deux mines de mercure, dont une se trouve dans un filon de fer spathique : elles n'ont que deux toises de profondeur. L'on y exploite aussi des mines d'argent, d'antimoine et de salpètre.

Guanuco, à quarante-cinq lieues de Tarma, autrefois riche et peuplée, n'est plus qu'un bourg chétif, que l'on visite cependant avec intérêt, parce qu'on y voit encore les ruines de quelques édifices anciens, qui sont un palais des Incas et un temple du soleil. Dans le district de Guamalie, on trouve les traces d'un chemin en pierre, les restes de bâtimens pour des bains, ainsi que des fortifications, dont les pierres sont jointes avec beaucoup d'art. L'intendance de Tarma renferme de riches mines d'argent, que des Anglais sont parvenus à remettre en exploitation, en en retirant l'eau qui s'y trouvait. Le lac Lauricocha, où le Nouveau-Marañon prend sa source, et celui de Chinchaycocha, qui donne naissance au Pari, dont les eaux vont grossir celle de l'Apurinac, se trouvent dans cette province. Son sol est assez productif, et nourrit beaucoup de moutons.

Lima, grande et célèbre ville, fondée par Pizarre, sous le nom de los Reyes, est la capitale de la république du Pérou, le siége du gouvernement et de toutes les autorités. Elle est dans une position des plus heureuses, à huit lieues des montagnes et à deux de la mer, dans la vallée délicieuse de Rimac, sur la rivière du même nom, où l'on voit un beau pont en pierre. Elle est entourée de murs et renferme des palais, un hôtel-de-ville et un des monnaies, un archevêché, plusieurs églises et couvens d'une bonne architecture, dont la richesse intérieure en ornemens d'or, d'argent et en pierres précieuses, est à peine croyable; de belles rues droites, rafraîchies par des eaux courantes; de vastes places ornées de fontaines; des maisons agréables, à un seul étage, avec des toits en terrasse, des jardins plantés d'orangers et arrosés par des ruisseaux, etc. Elle possède une université célèbre, quatre ou cinq colléges, car les sciences y sont en honneur; des hôpitaux et autres édifices d'utilité ou d'agrément, manufactures et théâtres; cirque pour les combats de taureaux, etc. Sa population est d'environ soixante-dix mille habitans, mélangés d'Espagnols, d'Américains, créoles, métis, de nègres libres et esclaves. Il y a nombre de familles millionaires, qui étalent un grand luxe, en meubles, en habits, en pierreries, équipages et domestiques : les modes, en général, sont celles d'Espagne.

Dans le tribunal de l'inquisition supprimée, on a trouvé, outre les instrumens *obligés* pour la torture, un crucifix dont la tête *à ressort* jouait un grand rôle dans l'occasion.....

Lima étant le centre d'un commerce considérable, il y aborde quantité d'Européens pour faire fortune. Plusieurs s'en retournent après y avoir réussi; mais la plus grande partie, charmée des agrémens et de la fertilité du pays, s'y attachent par des mariages ou par des engagemens de commerce, qui tournent, après eux, à l'avantage des parens qu'ils ont laissés en Europe. Les femmes sont la plupart belles ou jolies, et de taille moyenne; à de beaux cheveux, elles unissent une peau très-blanche, de la vivacité dans la physionomie, des yeux charmans et un teint admirable. Elles aiment beaucoup les odeurs, et entrelacent leurs cheveux des fleurs les plus éclatantes; elles en garnissent leurs manches et leur sein. L'approche d'une femme est annoncée par les delicieuses vapeurs qu'elle exhale. La grande place offre comme un jardin perpétuel, par l'abondance et la variété des fleurs que les Américains y viennent étaler. On y voit les dames, dans leurs calèches dorées, acheter ce qu'elles trouvent de plus agréable ou de plus rare, et ce spectacle y attire sans cesse beaucoup d'hommes. La musique est un autre de leurs goûts. De toutes parts, on n'entend que des chansons vives et ingénieuses, des concerts de voix ou d'instrumens. Les bals y sont fréquens; on y danse avec une légèreté qui étonne. La langue quichua, qui était celle des incas, continue à se parler dans beaucoup d'endroits, à Quito et à Lima surtout. C'est l'idiome de la bonne société et de la galanterie.

Il ne manque aux jouissances de Lima et de sa situation que de la pluie pour arroser son

terroir. Par compensation, on n'y voit jamais ni orages ni éclairs; jamais les éclats du tonnerre n'y viennent effrayer les sens.

Ce n'est pas ici le lieu de recueillir les observations des voyageurs sur les causes de cette fâcheuse privation de pluie; mais on doit remarquer que l'industrie sait y suppléer et rend les environs fertiles en toutes sortes de grains et de fruits. Un des soins de l'ancien gouvernement américain, et peut-être ce qui lui fait le plus d'honneur, fut d'ouvrir des canaux par lesquels l'eau des rivières pût servir à porter la fécondité dans les terres, et faciliter le moyen de les cultiver. Les Espagnols ont trouvé ces ouvrages faits, et les ont conservés comme ils les avaient reçus des incas. C'est de cette manière qu'on a jusqu'aujourd'hui arrosé les champs de froment et d'orge, les luzernes pour la nourriture des chevaux, les vastes plantations de cannes à sucre, les oliviers, les vignes et les jardins, pour en tirer régulièrement d'abondantes récoltes. Le froment et les cannes occupent une partie des terres. Les oliviers sont une autre richesse des lieux voisins de Lima. Ils forment des forêts épaisses, et donnent une grande quantité de belles olives. Elles sont remarquables par leur grosseur et par la douceur de l'huile.

Les environs de cette ville sont remplis de jardins où croissent toutes les espèces de légumes et de fruits, et leur bonté répond à leur abondance. Toute l'année est la saison des fruits; on les tire alternativement des montagnes et des vallées. Le raisin est de diverses espèces. Celui qu'on nomme d'Italie est gros et de très-bon goût.

Outre les vergers, les jardins, les plantations, et de nombreuses maisons de plaisance, qui répandent une variété charmante dans les campagnes, la nature seule fournit, en divers endroits, un coup d'œil agréable aux habitans, et une nourriture abondante aux troupeaux. Les collines de San-Christoval et d'Amançaès sont couvertes au printemps d'une brillante verdure, émaillée d'une grande variété de fleurs. On rencontre çà et là les mêmes agrémens à cinq ou six lieues à la ronde. Amançaès tire son nom d'une très-belle fleur jaune, dont la [illegible] couverte. Outre ces promenades, la [illegible] publiques; celle d'Alaméda, au faubourg San-Lazaro, formée par cinq allées d'orangers et de citronniers, longues d'environ deux cents toises; celle d'Acho, qui offre aussi de belles allées d'arbres sur les bords de la rivière, et quelques autres où l'on voit chaque jour une foule de carrosses, de calèches, de cavaliers et de piétons.

Le pain de Lima n'est pas moins estimé pour le goût que pour la blancheur: une qualité s'appelle pain à la française. Le mouton est la viande la plus en usage; elle y est très-bonne, ainsi que celle du bœuf. La volaille y est excellente et très-abondante. Le gibier y est moins commun: il consiste particulièrement en perdrix, tourterelles et sarcelles. La chair de cochon est celle dont on consomme le plus.

On apporte des montagnes, comme un mets fort délicat, du veau gelé; les étrangers même le trouvent tel. Toute la préparation consiste à laisser la chair des veaux un jour ou deux à l'air dans les bruyères pour l'y faire geler. Le poisson de mer vient des ports de Chorillos et de Callao. La rivière de Lima en fournit aussi de différentes espèces, et une sorte de crevettes qui ont deux ou trois pouces de large.

Parmi les vins, il y en a d'excellens. Les plus fins viennent de Lucumba et du lac. Le plus en usage est le vin de Pisco, dont on fait aussi toutes les eaux-de-vie qui se consomment dans la ville.

Les fruits secs, amandes, noix, noisettes, etc, viennent du Chili. Les confitures ne sont pas moins communes à Lima que dans les autres villes de l'Amérique, mais l'usage en est plus modéré. Celui du chocolat l'est aussi. On prend à sa place du maté, ou infusion de l'herbe du Paraguay, qu'on prépare deux fois chaque jour.

Le voisinage n'a plus d'autres monumens d'antiquité que des guacas, ou d'anciens sépulcres américains, et quelques restes de murailles qui bordaient les grands chemins; mais, à trois lieues de la ville, au nord-est, on voit encore, dans la vallée de Guacachipa, les murs d'une grande bourgade. Ces murs, ainsi que ceux que l'on rencontre dans d'autres vallées voisines, quoique construits sur la surface de la terre, sans mortier et sans ciment, ont résisté jusqu'à présent aux plus violentes secousses de tremblemens de terre, tandis que

les plus solides édifices bâtis par les Espagnols, y ont succombé.

Lima en a éprouvé plusieurs désastreux; mais il n'y en eut jamais d'égal à celui du 28 octobre 1746. A dix heures et demie du soir, les secousses commencèrent avec tant de violence, que, dans l'espace d'environ trois minutes, tous les édifices furent détruits, et les habitans ensevelis sous les ruines.

Le Callao éprouva la même catastrophe, mais avec des circonstances bien plus déplorables encore. La mer s'étant retirée, revint furieuse, en élevant des montagnes écumantes et tomba sur cette ville, qu'elle submergea. Elle se retira une seconde fois pour revenir plus furieuse encore; et, par une nouvelle inondation, elle l'engloutit totalement; il ne resta qu'un pan de muraille du fort de Sainte-Croix. De vingt-trois vaisseaux qui étaient à l'ancre dans le port, dix-neuf furent submergés, et les quatre autres, enlevés par la force des eaux, demeurèrent embourbés dans la terre à une distance considérable du rivage. Les autres ports de cette côte eurent le même sort, entre autres, Cavalla et Guanapé. Les villes de Chançay et de Gaura, et les vallées de la Baranca, de Supé et de Pativilca, furent ruinées aussi par le tremblement de terre. Les cadavres qu'on découvrit sous les ruines de Lima, jusqu'au 31 octobre, étaient au nombre de deux mille trois cents, sans y comprendre une infinité d'estropiés. Au Callao, de quatre mille habitans qu'on y comptait, il n'en échappa que deux cents, et de ce nombre vingt-deux furent conservés par ce même pan de mur, qui sert comme de monument au malheur de cette ville.

La même nuit, un volcan, qui s'ouvrit tout d'un coup à Lucanas, vomit une si énorme quantité d'eau, que toutes les campagnes voisines en furent inondées. Trois autres volcans crevèrent dans la montagne qui se nomme Conversiones de Caxamarquilla, et répandirent aux environs des deluges d'eau. Quelques jours avant ces terribles événemens, on avait entendu à Lima un bruit souterrain, tantôt semblable à des gémissemens, tantôt à une décharge de plusieurs pièces d'artillerie. Ce fut un indice dont beaucoup de personnes profitèrent pour se réfugier dans les campagnes. Ensuite elles revinrent pleurer sur leurs parens et sur leurs richesses perdus; puis s'établirent de nouveau sur ces ruines palpitantes, où l'on continue à vivre dans la joie, sans songer qu'un jour peut-être elle pourra être cruellement troublée!

Callao, dont nous venons de parler, est une ville maritime, servant de port à celle de Lima. Sa rade est belle et sûre. C'est un lieu de ravitaillement pour les vaisseaux. Elle a réparé ses désastres; mais les maisons nouvelles sont en bois, crainte de nouveaux malheurs : plusieurs batteries la défendent. Ica, dans une vallée, renferme quelques couvens. On a transformé l'ancien collége des jésuites en une manufacture de glaces. Cette ville, peuplée de six mille habitans, fait en outre le commerce de vins et d'eaux-de-vie qui se récoltent dans cette province.

Guancabelica, chef-lieu de l'intendance de ce nom, bâtie dans une crevasse des Andes, sur les bords de la rivière d'Apacoca, est célèbre par une riche mine de mercure, qui en est éloignée d'une lieue et demie, à deux mille cent cinquante toises au-dessus du niveau de la mer: elle a six mille habitans. Les sources d'eau chaude de cette ville sont chargées de sédiment calcaire. On peut dire que les habitans du canton voisin construisent leurs maisons avec de l'eau; car, après qu'ils l'ont laissé refroidir, la matière qu'elle dépose est reçue dans des moules, où elle prend la consistance et la figure d'une pierre. Le sol de cette intendance ne produit rien; l'air y est très-froid. Les mines y attirent seules la population.

Guamanga, fondée aussi par Pizarre, en 1539, et qui porta d'abord le nom de San-Juan de la Vittoria, est située dans la Sierra, entre Lima et Cuzco. Cette ville, qui contient vingt-six mille habitans, est bâtie sur le penchant de plusieurs collines. Elle est le siége d'une université et d'un évêché, et renferme plusieurs églises et couvens. Ses maisons sont hautes, construites en pierres, couvertes en tuiles, avec des jardins et des vergers, auxquels le manque d'eau est souvent préjudiciable. Les habitans sont polis, intelligens, adonnés aux sciences. On y fait un grand commerce en cuirs, en grains et en fruits. Le pays d'alentour jouit d'un climat tempéré; il est très-fertile; on y élève une grande quantité de bestiaux; enfin on y trouve

des mines d'or, d'argent, de cuivre, de mercure et de sel.

Dans le district de Guanta, on récolte beaucoup de coque, qui donne lieu à un bon commerce. On trouve dans les bois de la cannelle, du sang de dragon, du miel; on y voit des chevaux et des vaches sauvages, et une espèce de tigre dont la peau est très-belle. Le sel y est abondant et dédommage des mines précieuses qu'on n'y connaît pas. Le territoire de Lucaños, au contraire, en renferme de considérables d'argent, et des plus riches du Pérou, qui répandent la prospérité chez les habitans de Guanta.

Du temps des Incas, Cuzco était non-seulement la capitale, mais la plus ancienne, la plus grande et la plus magnifique ville du Pérou. C'est aujourd'hui le chef-lieu de l'intendance de Cuzco. On voit encore sur une colline, au nord de la ville, les ruines d'une forteresse que les Incas avaient fait bâtir pour leur sûreté; un grand mur en talus ferme tous les passages extérieurs, et conserve en même temps une communication libre avec la ville, par des voûtes souterraines qui conduisaient à trois autres forts, situés dans la ville même, où ces princes entretenaient une nombreuse garnison. Ce rempart était d'une hauteur extraordinaire, composé de pierres de taille de différentes formes. Quelques-unes sont si grandes, qu'il est difficile de comprendre comment on a pu, sans le secours d'aucune machine, les tirer des carrières et les transporter dans le lieu où on les voit. Les intervalles que laisse l'irrégularité de ces grosses masses sont remplis d'autres pierres ajustées avec tant d'art, qu'on n'aperçoit pas facilement leur liaison. Les ouvrages intérieurs de la forteresse, c'est-à-dire les logemens, sont presque entièrement détruits; mais la plupart de tous ceux du dehors subsistent et semblent promettre une durée égale à celle du monde.

Il se trouve dans cette forteresse des bains fournis par deux fontaines, l'une d'eau chaude, l'autre d'eau froide. Un couvent y a pour murs ceux mêmes de l'ancien temple du Soleil, et un autre couvent de religieuses occupe l'emplacement où demeuraient les vierges célèbres du Soleil.

La plupart des rues de l'ancien Cuzco étaient longues, mais étroites; les maisons de pierre, et l'on y comptait un grand nombre de palais ou d'édifices royaux, dont l'or et l'argent faisaient le principal ornement.

Cuzco, aujourd'hui, est à peu près de la grandeur de Lima, dont l'éloignement est de cent quatre-vingt-quatre lieues. Elle est située dans un terrain fort inégal, sur le penchant de plusieurs collines. Celles qui l'environnent au nord et à l'ouest forment un arc, auquel on a donné le nom de Senca; au sud-est, la ville est contiguë à une plaine où aboutissent des allées fort agréables. La plupart des maisons modernes sont en pierre; les appartemens en sont bien distribués; tous les ouvrages de menuiserie y sont dorés, jusqu'aux moulures des portes, et les meubles répondent à cette magnificence. On admire l'architecture de la cathédrale, et celle de quelques églises. On y voit plusieurs colléges, hôpitaux, manufactures de toutes sortes. Ses quarante-six mille habitans font un commerce assez considérable en sucre, étoffes, draps communs, toiles ordinaires, galons d'or et d'argent, cuirs, maroquins, parchemins, vins et eau-de-vie.

Quelques voyageurs, après avoir parcouru toutes les régions de l'Amérique, assurent que Cuzco est l'endroit auquel ils donnent la préférence pour le plaisir et la santé, quoique le voisinage des Andes y rende l'air un peu froid. Garcilasso assure que les habitans ont pensé plusieurs fois à transférer la ville dans la vallée d'Yucay, qui en est à quatre lieues au nord, pour s'éloigner de ces montagnes, dont les sommets sont presque continuellement couverts de neige; mais l'air de Cuzco ne laisse pas d'être tempéré, et le dessein de l'abandonner n'a pu venir que de l'opinion qu'on a toujours eue du canton d'Yucay, qui, étant abrité de toutes parts, passait, du temps même des Incas, pour un des plus délicieux séjours du monde. Ils y avaient leurs principales maisons de campagne, dont on voit encore les magnifiques débris; et l'usage de Cuzco est d'y transporter les malades, qui ne sont jamais long-temps à s'y rétablir. D'autres vallées rendent encore le voisinage de cette ville extrêmement agréable.

Arequipa, qui donne son nom à une province, fut fondée par Pizarre, dans la Sierra, en 1539. Mais les tremblemens de terre et le

peu d'éloignement de l'incommode volcan de Guayana-Putena, engagèrent les habitans à changer l'emplacement de leur ville. Elle est maintenant sur un terrain uni, à douze lieues de la mer. Les maisons y sont en pierre, les rues belles et bien arrosées. Le climat y est très-doux, l'air très-sain. L'origine de son nom est ainsi rapportée. Les troupes victorieuses de l'Inca venaient de conquérir cette contrée; charmés de la beauté du pays, les soldats montrèrent quelques regrets de retourner chez eux; l'Inca, qui s'en aperçut, leur dit : Eh bien! restez-y; ce qui eut lieu. Cette ville, peuplée de vingt-sept mille âmes, a un évêché, des colléges, un hôpital et plusieurs manufactures de coton, de laine, de tissus d'or et d'argent. C'est aussi l'entrepôt des marchandises de l'Europe et de l'Amérique.

Arica est un assez bon port, dans une vallée fertile. Quelques cantons des environs produisent d'excellentes olives, qui sont remarquables par leur grosseur. C'est par le port d'Arica que les provinces de la Paz, d'Oruco, de Charcas et de Potosi, situées dans le Haut-Pérou, communiquent avec le Grand-Océan.

Tacna, sur le premier degré des montagnes, est arrosée par une petite rivière. La salubrité de son climat lui avait valu l'avantage de devenir le siége de l'administration et des autres établissemens publics de l'intendance, qui sont aujourd'hui à Arequipa. Ses habitans sont très-laborieux et très-actifs.

La vallée d'Ylo, qui aboutit à un petit port de ce nom, situé plus près d'Arequipa que le précédent, est aussi plantée, en plusieurs endroits, de belles allées d'oliviers, dont on tire la meilleure huile du Pérou, et de quantité d'arbres fruitiers, tels qu'orangers, citronniers, figuiers, gouyaviers, bananiers, agouacats, etc.

La province d'Arica est remplie de déserts sablonneux, entremêlés de lisières extrêmement fertiles. Elle renferme un volcan qui lance des jets d'une eau chaude et infecte. On y cultive la vigne avec beaucoup de soin et d'intelligence. Elle a des mines d'or, de cuivre et d'argent; celles-ci sont très-riches. Celle d'Huatanjaya, près du petit port d'Iquique, sur les confins du désert d'Atacama, est dans une contrée entièrement dépourvue d'eau.

CHAPITRE XIV.

République du Haut-Pérou, ou de Bolivia.

Cette portion du Pérou, comme nous l'avons dit, s'est constituée en république indépendante en 1825. Elle confine au Pérou, ainsi qu'au Grand-Océan, etc. Sa superficie est d'environ trente-neuf mille lieues carrées, et sa population de un million deux cent mille habitans qui suivent la religion catholique. Elle est divisée en six départemens et en un plus grand nombre de districts. Les Andes la séparent en grande partie du Pérou : ce sont les plus hautes du Nouveau-Monde, toujours couvertes de neige. Dans le nord se trouvent de grandes étendues de terrain marécageux, et au sud-ouest du Haut-Pérou règne le grand désert sablonneux d'Atacama. Le climat est très-varié : froid dans les montagnes, excessivement chaud dans les plaines, délicieux dans les vallées où il y a des courans d'eau. C'est là où se plaisent le palmier, le bananier, l'arbre fameux qui donne le quinquina, la canne à sucre, le cotonnier, la vigne, le maïs, etc.

Le Potosi renferme des mines d'argent, et la Paz des mines d'or, toutes très-riches. Il y a aussi des mines de fer et de cuivre. Ce pays a de belles forêts où se trouvent des bois propres à la teinture, et quantité d'animaux féroces. Il nourrit beaucoup de bestiaux. L'industrie se porte sur la fabrique d'étoffes de coton, et prendra une plus grande extension, car la plupart des habitans sont actifs et laborieux.

La ville la plus considérable de la république est Potosi, dont le nom seul rappelle l'idée de richesses prodigieuses. Aussi renferme-t-elle huit ou neuf couvens et une vingtaine d'églises, un collége et un hôpital. Elle est située sur la pente méridionale d'une montagne, dans un pays froid, aride et stérile, où il ne croît rien, pas même un brin d'herbe, et où les sources thermales abondent. Sa célébrité est due à la montagne, ou cerro de Potosi, qui, depuis sa découverte en 1545, jusqu'à nos jours, a fourni une énorme quantité d'argent. La couche de porphyre qui la couronne lui donne la forme d'un pain de sucre ou d'une colline basaltique,

élevée de six cent quatre-vingt-dix-sept toises au-dessus du plateau voisin. Elle jouit de l'avantage d'être voisine d'une branche du Pilcomayo, qui se jette dans le Paraguay, ce qui la rend le centre d'un grand commerce, et facilite ses communications avec Buénos-Ayres. Cependant sa population est réduite de soixante-dix mille âmes à quarante mille, sans doute par suite des guerres civiles qui ont désolé pendant si long-temps ces contrées.

La ville de la Plata, ou Chuquisaca, fut fondée en 1539 par le capitaine Pedro d'Anzurez, sous les ordres de François Pizarre, sur les ruines du bourg de Chuquisaca, à peu de distance d'une montagne, d'où les Incas tiraient d'immenses richesses. C'est la capitale de la république et la résidence de toutes les autorités. Elle est située sur une branche du Pilcomayo, dans une petite plaine environnée de montagnes, qui la mettent à l'abri des vents. En été, la chaleur n'y est point excessive; en hiver, saison qui commence au mois de décembre, et qui dure jusqu'en mars, les pluies y sont très-fréquentes, et presque toujours accompagnées de tonnerre et d'éclairs; mais, dans tous les autres mois de l'année, l'air y est tranquille et serein. Les maisons y sont de pierre et couvertes en tuiles. Celles de la principale place ont un étage, sans le rez-de-chaussée; elles sont grandes et bien distribuées, accompagnées de jardins et de vergers. L'eau courante y est rare; mais elle suffit du moins pour la consommation des habitans, surtout depuis que l'on a pris le soin de la répartir, par des fontaines publiques, dans les différens quartiers de la ville. On y compte quinze mille âmes.

La ville de la Paz est grande et bien bâtie, près des Andes, sur un terrain inégal. Les collines qui l'environnent y bornent la vue de toutes parts, excepté vers une rivière qui traverse la vallée; encore s'étend-elle fort peu au-delà. Dans les grandes eaux, causées par les pluies ou par la fonte des neiges, cette rivière, quoique médiocre, entraine de prodigieux rochers et roule des morceaux d'or qu'on recueille après le debordement. En 1730, un Américain se lavant sur la rive, en trouva un si gros, que le gouverneur l'acheta douze mille piastres, et l'envoya en Espagne, comme une rareté digne du cabinet royal. Le principal commerce de cette ville épiscopale, peuplée de vingt mille habitans, consiste en herbe de Paraguay, que l'on fait passer en grande quantité dans le Pérou et autres lieux. On y compte cinq églises, autant de couvens et un collége.

Les hautes montagnes, qui ne sont qu'à douze lieues, rendent la plus grande partie du pays froide, et l'expose aux gelées fortes, aux neiges et aux frimas : mais la ville est à couvert de ces désagrémens par sa situation. Il y fait même assez chaud pour cultiver aux environs, dans quelques endroits bas, des cannes à sucre, de la coca, du maïs, et diverses sortes de fruits. Les montagnes plus rapprochées sont couvertes d'arbres dont on estime le bois. Il s'y trouve des ours, des jaguars et d'autres animaux féroces. Elles renferment aussi de grandes richesses minérales. Un coup de tonnerre en ayant détaché une roche, il y a plusieurs années, on y trouva des morceaux d'or d'un poids considérable. On en recueille encore aujourd'hui, dans les sables que les pluies entraînent.

C'est dans ce département que se trouve le fameux lac de Titicaca, le plus grand de tous les lacs connus dans cette partie de l'Amérique. Il a quatre-vingts lieues de circuit, et jusqu'à quatre-vingts brasses de profondeur. Sa figure est un ovale irrégulier du nord-ouest au sud-est. Dix à douze grandes rivières, et plusieurs petites, y portent constamment leurs eaux. Celle du lac n'est ni salée ni amère, elle est potable : il donne lieu à une bonne pêche; on y prend également beaucoup d'oiseaux aquatiques. Il sépare le Pérou du Haut-Pérou, et appartient à tous les deux. On voit plusieurs bourgs sur ses bords, ainsi que de nombreux troupeaux. Il est navigable, mais les bâtimens y sont quelquefois tourmentés par des rafales qui descendent des montagnes voisines. Le pays d'alentour est fertile et bien peuplé.

Ce lac renferme plusieurs îles, dont la plus grande formait anciennement une colline que les Incas firent aplanir. Ce fut dans cette île nommée Titicaca, qui signifie, en langue péruvienne, colline de plomb, que l'Inca Manco-Capac, fondateur de l'empire du Pérou, prétendit avoir reçu du Soleil, son père, sa vocation divine pour être le législateur du Pérou.

Les Incas firent bâtir un temple au Soleil, dans cette île qui fut dès-lors regardée comme un sanctuaire. Ce temple était un des plus magnifiques de l'empire. Ses murailles étaient revêtues de plaques d'or et d'argent : mais ces richesses n'égalaient point encore celles qui s'étaient accumulées autour du temple, où tous les sujets de l'empire, obligés de le visiter une fois l'an, apportaient en offrande une certaine quantité d'or, d'argent et de pierres précieuses. Selon la tradition des Péruviens, leurs ancêtres voyant leur pays tomber entre les mains des Espagnols, jetèrent tous ces trésors dans le lac. Il se rétrécit et forme vers le sud une espèce de golfe à l'extrémité duquel il se dégorge par un canal, qui porte ses eaux dans un autre lac. On voit encore sur ce canal, large de quatre cents pieds, un pont extraordinaire, inventé par un des Incas. D'une sorte de paille qui se trouve en abondance sur toutes les collines du Pérou, il fit faire quatre gros câbles, qui furent tendus au-dessus de l'eau, d'une rive à l'autre, et sur lesquels on posa en travers une grande quantité de bottes de joncs et de glaïeuls secs, liées les unes aux autres et bien amarrées aux câbles. Sur le tout, on mit deux autres câbles fort tendus, qui furent couverts des mêmes matériaux, liés et attachés comme les premiers. Cet étrange pont a vingt pieds de largeur, et n'est élevé que de six pieds au-dessus de l'eau. On a toujours pris soin de le conserver par des réparations ou des renouvellemens. Il sert au commerce des provinces que le canal sépare.

Chucuito, capitale d'une province dont l'air est froid, mais sain, est sur le bord du Titicaca, qui porte quelquefois le nom de cette ville. On élève dans cette province beaucoup de lamas, qui servent de bêtes de somme et de bétail, surtout de vigognes, dont la toison fine et soyeuse est employée à faire des étoffes. Cette province renferme en outre des mines d'argent d'un très-bon rapport.

Santa-Cruz de la Sierra, ville considérable, mais peu fréquentée, s'élève au milieu d'un pays coupé de montagnes basses, et dont le climat est chaud et assez humide. Au-delà s'étendent d'immenses plaines sablonneuses, de la province de Chuquitos, qui, au nord, joignent les plaines boisées de la province de Moxos.

On remarque encore Oropesa, dans la province de Cochabamba, nommée le grenier du Pérou ; Tarija, capitale de la province de Chichas, qui abonde en blé, en fruits et en bon vin ; San-Francisco d'Atacama, dans la province du même nom, qui confine au nord avec celle d'Arica, dans le Pérou ; au sud avec le Chili ; sa partie occidentale, baignée par le Grand-Océan, n'offre qu'un désert effroyable ; l'intérieur renferme quelques terrains fertiles, ainsi que des mines et des eaux chaudes. Enfin les gouvernemens de Moxos et de Chuquitos, dont nous venons de parler, et qui font partie de la république du Haut-Pérou, embrassent de vastes terrains encore peu connus. Le premier, qui touche au Brésil, est, malgré ses bois, assez fertile. On y récolte la plante appelée jucas, avec laquelle on fait du pain préféré à celui de froment. Le deuxième, borné par Santa-Cruz de la Sierra, est rempli de grandes forêts touffues, qui rendent le climat excessivement chaud. Les bêtes fauves et les bêtes féroces les habitent en troupes nombreuses. Les Indiens de ce pays vivent de la chasse et de la pêche, et recueillent dans les bois beaucoup de miel, de cire et de baumes précieux qu'ils échangent contre les objets qui leur manquent.

CHAPITRE XV.

Aperçu de l'origine des Incas ; mœurs et usages des Péruviens.

Ce qu'il y a de plus obscur dans l'histoire du Pérou, c'est l'origine et la chronologie des Incas. Ulloa veut qu'on s'en prenne moins à l'ignorance des peuples du pays, à qui l'art d'écrire était inconnu, et qui n'y suppléaient que par des nœuds, qu'au préjugé fort adroitement établi par le premier Inca, qui se donna pour fils du Soleil. Quoi qu'il en soit, on doit admirer son adresse à tirer tant d'hommes de leur abrutissement. Cette entreprise demandait un génie supérieur au caractère des Américains. Ce fondateur se nommait Manco-Inca. Le mot Inca a deux significations différentes : proprement, il signifie seigneur, roi ou empereur, et, par extension, il signifie aussi descen-

dant du sang royal. Dans la suite, les sujets s'étant multipliés, et le goût de la société n'ayant fait qu'augmenter sous un gouvernement policé, on ajouta le surnom de Capac à celui d'Inca. Capac signifie riche en vertu, en talens, en pouvoir.

A mesure qu'il attirait de nouveaux sauvages, et qu'il les accoutumait à vivre en société, Manco-Capac leur enseignait ce qui pouvait les rendre capables de contribuer au bien commun, surtout l'agriculture et l'art de conduire les eaux dans les terres, pour les rendre fertiles en les arrosant. Il établit dans chaque bourgade un grenier public, pour y mettre en réserve les denrées du canton, qu'il faisait distribuer aux habitans, suivant leurs besoins, en attendant que l'empire fût assez bien organisé pour établir une juste répartition des terres. Il obligea les deux sexes à se vêtir, et inventa un habillement décent. Mama-Oello, sa sœur, enseigna aux femmes l'art de filer la laine et d'en faire des tissus. Chaque habitation eut son curaca pour la gouverner, et ces charges étaient la récompense du zèle et de la fidelité.

Les lois que Manco-Capac fit recevoir au nom du Soleil étaient conformes aux simples inspirations de la nature. Les principales ordonnaient à tous ses sujets de s'aimer, de s'aider les uns les autres, et portaient des peines proportionnées aux délits. Le législateur défendit que les hommes pussent se marier avant l'âge de vingt ans, afin d'être en état de gouverner leur famille et de pourvoir à sa subsistance.

Manco établit le culte du Soleil comme la source apparente de tous les biens naturels. Il fit ériger à cet astre un temple, auquel il joignit une espèce de monastère pour les vierges consacrées à son service.

Mais des institutions barbares et sanguinaires se mêlaient à ces commencemens de civilisation. Les Incas exigeaient un dévouement absolu à leur personne; ils disposaient arbitrairement de la vie de toute une population; les vierges du Soleil qui enfreignaient leurs vœux étaient ensevelies vivantes, et tous leurs parens dévolus aux flammes; les prisonniers de guerre étaient horriblement mutilés, et enfin on immolait un grand nombre de victimes humaines sur le tombeau des Incas...

Après avoir vu croître heureusement son empire, Manco, se sentant affaibli par l'âge et près de sa fin, fit assembler ses enfans, les grands et tous les curacas des provinces, et, dans un discours touchant, il les exhorta à l'observation des lois, en les assurant que le Soleil ne voulait pas qu'on y fît le moindre changement; enfin il mourut, pleuré de ses peuples, qui le regardaient non-seulement comme leur père, mais comme un être divin. Dans cette idée, ils instituèrent des fêtes et des sacrifices en son honneur, et son culte fit bientôt une partie de leur religion. On comptait treize Incas depuis Manco jusqu'à Huascar; mais la durée de leur règne est incertaine.

Quelques voyageurs représentent les habitans naturels de l'ancien empire du Pérou, si différens aujourd'hui de ce qu'ils étaient au temps de la conquête, qu'on a peine à concilier leurs récits avec ceux des premières relations: « Je ne sais que penser, dit Ulloa, en voyant les choses si changées; d'un côté, j'aperçois des débris de monumens, des restes de superbes édifices et d'autres ouvrages magnifiques, qui signalent l'intelligence, la civilisation, l'industrie des Péruviens, et qui ne permettent pas à ma raison de douter des témoignages historiques: de l'autre, je vois une nation grossière, plongée dans les plus profondes ténèbres de l'ignorance, et peu éloignée de cette barbarie qui rend les sauvages à peu près semblables aux bêtes féroces; de sorte que le témoignage de mes yeux me fait presque douter de ce que j'ai lu. Comment concevoir qu'une nation assez sage pour avoir fait des lois équitables, et formé un gouvernement aussi régulier que celui sous lequel elle vivait, ne conserve plus aucune marque du fonds d'intelligence et de capacité sans lequel il est évident qu'elle n'a pu régler avec tant de sagesse toute l'économie de la vie civile? » Il n'y a, sans doute, qu'une réponse à faire à cette question: c'est que ces malheureux peuples ont été abrutis par la tyrannie de leurs nouveaux maîtres. Un philosophe tel que don Ulloa devait trouver cette solution; mais peut-être un Espagnol n'a pas osé l'écrire à cette époque.

Cependant il faut dire, pour être juste, que les Péruviens élevés dans les villes et dans les grands bourgs, surtout ceux qui exercent un métier et qui savent la langue espagnole, ont

l'esprit plus ouvert et les mœurs moins grossières que ceux des campagnes. On les distingue par le nom espagnol de landinos, qui revient à celui de prud'hommes ; mais ils conservent toujours quelques usages anciens, par un reste de communication avec ceux qui sont moins policés, ou par des préjugés qui les attachent à imiter leurs ancêtres. Les plus spirituels sont ceux qui exercent la profession de barbier ; ils y joignent ordinairement celle de chirurgien, du moins pour la saignée ; et, au jugement même de Jussieu et de Seniergues, ils peuvent aller de pair avec les plus fameux phlébotomistes de l'Europe. Ils sont aussi adroits que les Chiliens à passer un lacs au cou de toute sorte d'animaux, en courant à toute bride ; et, ne connaissant aucun péril, ils attaquent ainsi les bêtes les plus féroces.

Leurs occupations ordinaires se réduisent aux fabriques d'étoffes grossières, à la culture des terres et aux soins des bestiaux. Ils conservent encore de l'inclination pour le culte du Soleil. Dans les grandes villes, ils ont des jours où leur dévotion pour cet astre se réveille avec leur amour pour leurs anciens rois, et leur fait regretter un temps qu'ils ne connaissent plus que par les récits de leurs pères. Quelques tribus adorent la lune. Ils croient généralement à un bon et à un mauvais principe. Dieu est un vieillard qui, après avoir créé la terre, s'est retiré au ciel ; ils l'appellent notre père, mais ne le prient point. Le mauvais principe réside sous la terre, et cherche à nuire aux hommes. Ils ont des sorciers qui communiquent avec lui et qui se mêlent de composer des talismans pour éloigner les maladies, rendre heureux en amour et à la chasse. Les uns admettent une vie future, avec des récompenses selon leurs habitudes : les autres la métempsycose.

Dans les nouvelles provinces que les Incas ajoutaient à l'empire, ils mettaient tous leurs soins à faire cultiver soigneusement les terres et semer beaucoup de grains. Comme l'eau y manque souvent, ils y avaient fait construire en mille endroits ces fameux aquéducs qui, malgré les injures du temps et la négligence des Espagnols, rendent encore témoignage dans leurs ruines à la magnificence de l'ouvrage. Dans l'ordre de la culture, les champs du Soleil avaient le premier rang, ensuite ceux des veuves et des orphelins, puis ceux des cultivateurs : ceux de l'empereur, ou du caraca ou seigneur, venaient les derniers. L'or et l'argent qu'on apportait au souverain et aux curacas était reçu à titre de présent, parce qu'il n'était employé qu'à l'ornement des temples et des palais, et que dans tout l'empire on ne lui connaissait pas d'autre usage. Chaque canton avait son magasin pour les habits et les armes, comme pour les grains ; de sorte que l'armée la plus nombreuse pouvait être fournie en chemin de vivres et d'équipages, sans aucun embarras pour le peuple. Tous les tributs qui se levaient autour de Cuzco, dans un rayon de cinquante lieues, servaient à l'entretien du palais impérial et des prêtres du Soleil.

Il avait plusieurs prêtres, tous du sang royal, et pour chef du sacerdoce un grand pontife, distingué par le titre de villouna, qui signifie devin ou prophète ; leur habillement ne différait point de celui des grands de l'empire. On consacrait au Soleil, dès l'âge de huit ans, des vierges, qui étaient renfermées dans des couvens où les hommes ne pouvaient entrer sans crime, comme c'en était un pour les femmes d'entrer dans les temples du Soleil. Leur ministère n'était qu'extérieur, et consistait à recevoir les offrandes. Le nombre de ces jeunes filles montait à plus de mille dans la seule ville de Cuzco. Elles étaient gouvernées par les plus âgées, qui portaient le nom de mamaconas. Tous les vases qui servaient à leur usage étaient d'or ou d'argent, comme ceux du temple. Dans l'intervalle des exercices de religion, elles s'occupaient à filer pour le service du roi et de la reine. L'habillement des monarques du Pérou était une sorte de tunique qui leur descendait jusqu'aux genoux, avec un manteau de la même longueur, et une bourse carrée qui tombait de l'épaule gauche vers le côté droit, dans laquelle ils portaient leur coca, herbe qui se mâche dans cette contrée comme le bétel aux Indes orientales, et qui était alors réservée aux seuls Incas. Enfin ils avaient la tête ceinte d'un diadème nommé llantu, qui n'était qu'une bandelette d'un doigt de largeur, attachée des deux côtés sur les tempes avec un ruban rouge. C'est ce que la plupart des voyageurs et des historiens ont nommé la frange impériale.

Les femmes étaient si laborieuses, que, dans

leurs visites, elles avaient toujours les instrumens du travail entre les mains. Quant aux hommes, quelque paresse qu'on leur reproche aujourd'hui, il est difficile de ne pas se former une autre idée de leurs ancêtres à la vue de divers monumens qui sont leur ouvrage. Zarate compte leurs grands chemins entre les merveilles du monde. Cette entreprise colossale fut commencée sous le règne de Hayna-Capac, à l'occasion de ses conquêtes, et pour faciliter son retour : cinq cents lieues de montagnes, coupées par des rochers, des vallées, des précipices, offrirent en peu d'années une route commode depuis Quito jusqu'à l'autre extrémité de l'empire. Quelque temps après, et sous le même règne, on en vit de toutes parts dans les plaines et les vallées. C'étaient de hautes levées de terre, d'environ quarante pieds de largeur, qui, mettant les vallées au niveau des plaines, épargnaient la peine de descendre et de monter. Dans les déserts sablonneux, le chemin était marqué par deux rangs de pieux ou de palissades, allignés au cordeau, qui empêchaient de s'égarer. Une de ces routes était de cinq cents lieues, comme celle des montagnes. Les levées subsistent encore, quoiqu'elles aient été coupées en divers endroits, pendant les guerres civiles des Espagnols, pour rendre le passage plus difficile à leurs ennemis.

Ils n'ignoraient pas absolument l'astronomie, mais ils ne distinguaient que trois astres par des noms propres : le Soleil, qu'ils nommaient Yuti; la Lune, Quilla, et Vénus, Chasca; toutes les étoiles étaient comprises sous le nom commun de coyllur. Leurs mois étaient lunaires; ils les divisaient en quatre parties, distinguées par des noms et par une fête. Dans l'origine de la monarchie, ils commençaient leur année par janvier; mais depuis le règne de Pachacutec, qu'ils nommaient le réformateur, ils avaient pris l'usage de la commencer par décembre.

Quoiqu'ils n'eussent aucun principe de mé-[illegible]ne, l'expérience leur avait fait connaître la [illegible]tu de certaines herbes, et ceux qui étaient [illegible] dans cette science parvenaient à une [illegible] à la cour. D'ailleurs ils n'avaient [illegible] remèdes, l'ouverture de la veine, qui [illegible] dans la partie affectée, [illegible] qui consistait à prendre deux [illegible] l'effet était assez violent. On remarque, comme un usage singulier, qu'ils ne prenaient jamais de remèdes qu'au commencement des maladies, et qu'ensuite ils employaient uniquement la diète, ou la privation absolue de toutes sortes d'alimens. Dans leur régime, ils s'en tenaient scrupuleusement aux nourritures simples, soit parce qu'ils craignaient les mélanges, soit parce qu'ils les ignoraient.

Avant l'arrivée des Espagnols, ils ne connaissaient pas l'art de l'écriture. Cependant ils avaient trouvé les moyen de conserver la mémoire de l'antiquité, et de se former une sorte d'histoire, qui comprenait tous les événemens remarquables de leur monarchie. Ils suppléaient au défaut des lettres par des peintures assez informes, comme les Mexicains, et beaucoup plus par ce qu'ils nommaient quippos; c'étaient des rangs de cordes, où par la diversité des nœuds et des couleurs, ils exprimaient une variété surprenante de faits et de choses. Acosta, qui en avait vu plusieurs, et qui se les était fait expliquer, n'en parle qu'avec une extrême admiration. Les quippos étaient différens suivant la nature du sujet, et variés si régulièrement, que, les nœuds et les couleurs tenant lieu de nos vingt-quatre lettres, on tirait de cette invention toute l'utilité que nous tirons de l'écriture et des livres.

D'Acosta parait encore plus surpris qu'ils fussent parvenus à faire les calculs d'arithmétique avec de simples grains de maïs. Il assure que nos opérations avec la plume ne sont pas plus promptes et plus exactes. On conclura sans doute que la seule inspiration de la nature avait conduit assez loin les Péruviens, surtout si l'on considère qu'étant environnés de nations beaucoup plus barbares, ils ne pouvaient rien devoir à l'exemple.

Ils choisissaient, comme les anciens Égyptiens, des lieux remarquables pour leur sépulture. Leur usage n'était pas d'enterrer les corps. Après les avoir portés dans l'endroit où ils devaient reposer, ils les entouraient d'un amas de pierres et de briques, dont ils bâtissaient une sorte de mausolée, et les amis jetaient par-dessus une si grande quantité de terre, qu'ils en formaient une colline artificielle, à laquelle ils donnaient le nom de guaque. La figure des guaques n'est pas exactement pyramidale. Il parait que,

dans ces ouvrages, les Péruviens ne voulaient imiter que celle des montagnes et des collines. Leur hauteur ordinaire est de huit à dix toises, sur vingt à vingt-six de longueur, et un peu moins de largeur. Il s'en trouve néanmoins de beaucoup plus grandes, surtout dans le district de Cayambé, dont toutes les plaines en offrent un fort grand nombre. Les Péruviens étaient ensevelis avec leurs meubles et leurs effets personnels en or, en cuivre, etc. C'est ce qui a excité long-temps la cupidité des Espagnols.

Leur habileté à travailler les émeraudes cause de l'étonnement. On ne comprend point qu'un peuple qui n'avait aucune connaissance de l'acier, ni du fer, ait pu donner une forme sphérique ou cylindrique à des pierre si dures, et les percer avec une délicatesse que nos ouvriers prendraient pour modèle.

Les ruines, où la jointure et le poli des pierres sont remarquables, ne laissent presque aucun doute que ces peuples ne se servissent des pierres mêmes pour en polir d'autres par le frottement; car on ne concevrait pas qu'avec les seuls outils qu'ils employaient, ils eussent pu parvenir à cette perfection. On est persuadé qu'ils n'ont pas connu l'art de travailler le fer. Il s'en trouve des mines dans le pays, mais rien n'a pu faire soupçonner qu'ils les eussent jamais exploitées. On ne vit pas un morceau de fer chez eux lors de la conquête; le cas extraordinaire qu'ils faisaient des moindres bagatelles de ce métal prouve qu'il leur était absolument inconnu.

On ne doit pas oublier, entre les monumens de l'ancienne industrie des Péruviens, les bâtimens qu'ils employaient pour la navigation, et dont l'usage subsiste encore. Il n'est pas question des canots, qui sont très-connus, mais d'une sorte d'édifices flottans, nommés balzes, qui servent en mer comme sur les fleuves. Le bois dont elles sont formées est mou, blanchâtre, et d'une extrême légèreté. Il n'est plus désigné au Pérou que sous le nom espagnol de balsa, qui signifie radeau. C'est un amas de cinq, sept ou neuf solives, jointes par des liens de béjuques, et de soliveaux qui croisent en travers sur chaque bout. Elles sont amarrées si fortement l'une à l'autre, qu'elles résistent aux plus impétueuses vagues. Au-dessus est une espèce de tillac ou de revêtissement fait de petites planches de cannes, et couvert d'un toit. Au lieu de vergue, la voile est attachée à deux perches de manglier. Les grandes portent ordinairement depuis quatre jusqu'à cinq cents quintaux de marchandises, sans que la proximité de l'eau y cause le moindre dommage. Celle qui bat entre les solives n'y pénètre point, parce que tout le corps de l'édifice en suit le cours et le mouvement. Outre les balzes qui servent au commerce sur les fleuves, et sur la côte maritime, il y en a pour la pêche, et d'autres, plus proprement construites pour le transport des familles dans leurs terres et leurs campagnes. On y est aussi commodément que dans une maison, sans se ressentir du mouvement, et fort au large, comme on en peut juger par leur grandeur : les solives dont elles sont composées, ayant douze à treize toises de long sur deux pieds ou deux pieds et demi de diamètre dans leur grosseur, forment ensemble une largeur de vingt à vingt-quatre pieds.

Dans quelques endroits de la côte, les pêcheurs employaient, au lieu de balzes et de canots, des ballons pleins d'air, faits de peau de phoques si bien cousues, qu'un poids considérable ne peut l'en faire sortir. Il s'en fait au Pérou qui portent jusqu'à douze quintaux et demi. La manière de les conduire est particulière : on perce les deux peaux jointes ensemble avec une alène; dans chaque trou on passe un morceau de bois ou une arête de poisson, sur lesquels de l'un à l'autre on fait croiser par-dessous des boyaux mouillés, pour boucher exactement les passages de l'air. On lie deux de ces ballons ensemble; avec une pagaie ou un aviron à deux pelles, un homme s'expose là-dessus, et, si le vent peut l'aider, il met une petite voile de coton; enfin, pour remplacer l'air qui peut se dissiper, il a devant lui deux boyaux par lesquels il souffle dans les ballons aussi souvent qu'il en est besoin.

CHAPITRE XVI.

République du Chili.

Après plusieurs essais de gouvernement, depuis 1810, époque où il se déclara indépendant, le Chili, en 1825, se constitua définitivement en république, basée sur celle des pays voisins,

Elle est divisée en huit provinces. Sa population est de un million deux cent quarante mille habitans; la religion catholique y est suivie; l'inquisition a été abolie; il n'y a plus qu'un évêché.

Un désert, dont l'étendue est de quatre-vingts lieues, sépare au nord cette république de celle du Haut-Pérou; la Cordillère des Andes lui forme une limite naturelle à l'est; elle en a une autre à l'ouest, dans le Grand-Océan qui baigne ses côtes; enfin, au sud, les Chiliens en reculent les confins jusqu'aux contrées âpres et peu habitées qui bordent le détroit de Magellan; mais ce vaste espace ne leur est pas soumis, et le fort Maulin, leur établissement le plus méridional, est par 41° 45' de latitude australe; la limite septentrionale est par 26°, dans les provinces unies de la Plata, que les démarcations politiques ont prolongée à l'ouest jusque sur les côtes du Grand-Océan: ce même territoire borne le Chili à l'est, au milieu des pampas ou vastes plaines qui s'étendent depuis les bords de l'Océan Atlantique jusqu'au pied des Andes, et où des peuplades d'Indiens vivent encore indépendantes. La division politique a fait franchir au Chili la limite naturelle posée par ces montagnes, car il commence au 71° de longitude occidentale de Paris. Son point le plus avancé à l'ouest sur le Grand-Océan est par 76° 20'. Sa longueur du nord au sud est de 1100 milles, et sa largeur moyenne de l'est à l'ouest de 240.

On dit que le nom de Chili vient de thili ou chili, d'un oiseau qui ressemble à la grive, et qui est très-commun dans les bois de ce pays. Il y était en usage avant l'arrivée des Espagnols. Il est probable que les diverses peuplades qui l'habitaient appartenaient toutes à la même souche, car elles se ressemblaient par leur apparence extérieure et par l'uniformité de langage. Les Chiliens des plaines étaient de taille ordinaire; ceux qui habitaient la montagne avaient une stature plus haute. Ils cultivaient le maïs et diverses plantes légumineuses, la pomme de terre, des courges, le piment, la grosse fraise et d'autres plantes indigènes chez eux. Leurs animaux domestiques étaient le lama, le lapin et, s'il faut s'en rapporter aux traditions, le cochon et les poules. Ils cultivaient la terre avec des instrumens en bois, et connaissaient la pratique des engrais; ils tiraient du sein des montagnes des métaux qu'ils savaient façonner. Ils ignoraient l'usage du fer, et garnissaient leurs armes et leurs outils de pierres polies ou de cuivre trempé. Le lama traînait la charrue: la laine de cet animal, teinte de diverses couleurs, composait leurs vêtemens.

Ils construisaient leurs maisons en bois qu'ils enduisaient d'argile; ils en bâtissaient aussi en briques; ils les couvraient en roseaux. Ils demeuraient dans des villages. Chacun était gouverné par un chef héréditaire nommé ouhuen, homme riche, dont l'autorité était limitée. Comme les Péruviens, ils élevaient des aquéducs, et creusaient des canaux. Quelques-uns de ces ouvrages, parfaitement conservés, subsistent encore; on en voit entre autres un, près de Santiago, qui a plusieurs milles de longueur, et qui est remarquable par sa solidité. Les Chiliens ignoraient l'art de l'écriture. Leurs peintures étaient grossières et mal proportionnées; mais, d'un autre côté, ils pouvaient exprimer toute espèce de quantité, et pour des peuples séparés du monde civilisé, ils avaient fait des progrès remarquables dans l'astronomie et la chirurgie.

Les Incas avaient soumis la partie septentrionale de ce pays jusqu'à la rivière de Rapel. Les peuples qui habitent plus au midi défirent, en 1450, l'armée de l'Inca Yupanqui, en firent un grand carnage, et le forcèrent à la retraite. Les vaincus payaient un tribut aux Incas, et se gouvernaient d'après leurs propres lois.

Lorsque les Espagnols eurent pénétré dans le Pérou, et conquis ses principales provinces, Almagro le père, en 1535, et Pedro de Valdivia, en 1541, étendirent la domination de l'Espagne dans le Chili, surtout Valdivia, qui y fonda plusieurs villes, et qui obtint du président de la Gasca, en 1548, la confirmation du titre de gouverneur, qu'il avait reçu d'abord de François Pizarre. En 1551, tous les Américains du pays s'étant soulevés comme de concert, Valdivia marcha contre eux avec quelques troupes. La partie était trop inégale; il fut tué en combattant, et plusieurs de ses soldats eurent le même sort. Une des principales villes qu'il avait fondées conserva son nom. L'humeur belliqueuse des peuples du Chili n'a pas cessé

d'empêcher l'accroissement des colonies espagnoles, qui n'a jamais été en proportion de l'étendue, de la beauté et des richesses du pays.

Santiago est la capitale de la république, le siége du gouvernement et de toutes les autorités. Elle est située, au milieu d'une belle plaine, à trente lieues de la mer, et se trouve du nombre de celles qui furent fondées par Valdivia; l'on rapporte son origine au 24 février 1541. Elle est traversée par le Mapocho, qui, lui fournissant par des aquéducs une grande quantité d'eau, répand la fraicheur et la fécondité dans les jardins dont elle est remplie. Le pont est d'une bonne et solide construction. Il y a des promenades étendues où la vue se porte sur les Andes couvertes de neige et qui paraissent voisines de la ville, quoique à une distance considérable. On estime sa population à cinquante-cinq mille âmes. Ses rues sont larges et se coupent à angles droits; au centre est une grande place ornée d'une belle fontaine. L'hôtel des monnaies, la nouvelle cathédrale, et d'autres églises, sont des édifices qui méritent d'être cités à cause de leur magnificence, quoique les règles de l'architecture n'y aient pas toujours été exactement observées. Les hommes sont bien faits; les femmes ont les traits agréables, le teint blanc et des couleurs vives, ce qui ne les empêche pas de se farder.

Dans cette ville, la manière de vivre a une empreinte de gaieté, d'hospitalité, d'amabilité, qui distingue avantageusement les Espagnols du Nouveau-Monde, de leurs compatriotes d'Europe. La conversation, dans les premiers cercles de la ville, a le caractère de liberté et de naïveté qui règne dans nos campagnes. On y aime singulièrement, de même que dans toute l'Amérique, la musique et la danse. Ainsi qu'à Lima et autres capitales, le luxe des habits et des équipages est poussé à l'excès. Les femmes fument le cigare comme les hommes. Cet usage est aussi général que l'herbe de Paraguay. On dit que cette ville a éprouvé un grand désastre en 1834, par un tremblement de terre, ou l'éruption d'un volcan. Valparaiso, à vingt lieues de Santiago, est une ville de vingt mille âmes, située sur un promontoire qui, s'avançant dans la mer, forme un croissant profond et un bon port pour les vaisseaux de tous rangs; il est cependant exposé aux coups de vent du nord. Trois châteaux forts le défendent. C'est une ville d'entrepôt, qui fait un grand commerce surtout en blé.

Copiapo, sur la rivière de ce nom, est le port le plus septentrional de la république, et le chef-lieu d'une province, où il ne pleut que très-rarement, mais qui produit toutes sortes de graines et des fruits excellens. On y trouve aussi des mines de soufre très-pur, de cuivre, d'argent et d'or, qui alimentent le commerce de cette place.

Plus au sud est Coquimbo, ou la Serena, ville et port sur une petite rivière à une lieue de la mer; elle est ombragée de myrtes, ornée d'églises et de belles maisons, qui ont de jolis jardins. L'on y fait un bon commerce en vin, huile excellente, cuirs, savon, bestiaux, chevaux et cuivre. La province de ce nom jouit d'un printemps perpétuel. On y trouve plusieurs mines d'or, et surtout d'argent d'une grande richesse, de plomb et de cuivre.

Entre Santiago et Copiapo, on observe des vallées très-remarquables; elles courent des Andes au grand Océan; elles sont larges de deux milles à peu près, et ne donnent passage qu'à de petites rivières dont les bords élevés d'une cinquantaine de pieds portent les traces de courans considérables qui les ont silonnés. Des couches épaisses de cailloux roulés s'y trouvent mêlées avec une terre évidemment apportée de loin, parce que sa nature diffère de celle du terrain environnant; plusieurs lits successifs de ces matériaux étrangers forment de part et d'autre un talus vers le fond. Ces lits semblent indiquer que les torrens, après avoir coulé long-temps à une certaine hauteur, ont diminué tout à coup à diverses époques. On dirait que ces talus réguliers sont l'ouvrage de l'homme. On se figure la masse énorme des eaux qui doit y avoir coulé pendant long-temps; et il est extrêmement difficile de se rendre compte de ce qui a pu dessécher ainsi de grands fleuves dont le cours était régulier dans un espace de plusieurs centaines de milles. Il n'a pu exister aucun réservoir commun pour remplir ces lits, du moins en supposant le climat aussi sec qu'il l'est aujourd'hui. C'est dans le lit de ces grands fleuves desséchés que l'on trouve l'or; souvent c'est à vingt ou trente pieds au-dessus du niveau actuel des ruisseaux

que les recherches sont le plus fructueuses.

La province de la Conception est extrêmement fertile, et nourrit quantité de troupeaux. La capitale a un port commode et spacieux. L'ancienne ville ayant été engloutie par la mer dans un tremblement de terre, on en a bâti une nouvelle à quelque distance du rivage ; elle s'appelle indistinctement la Mocha ou la Nouvelle-Conception. On y compte treize mille habitans, qui ont tous le teint fort blanc, et quelques-uns sont même blonds, bien faits, gros et robustes : on ne vante pas moins la beauté des femmes ; mais leur mise paraîtrait grotesque à nos élégans de Paris. Au lieu d'habit, les hommes portent un poncho. C'est une pièce d'étoffe de deux ou trois aunes de long sur deux de large. Pour toute façon, on fait, au milieu de la pièce, un trou à passer la tête, et le poncho pend par derrière comme par devant. On le porte à cheval et à pied. Les pauvres et les Guases ne le quittent qu'en se couchant. Le poncho ne nuit point au travail ; on ne fait que le retrousser par les côtés jusque sur le dos, ce qui laisse les bras et le reste du corps libres. A cheval, ce vêtement est à la mode pour les deux sexes, sans distinction de rang. Au reste, la simplicité du poncho n'empêche point qu'on ne discerne le rang et le sexe. Cette différence naît de la finesse du tissu et des bordures qui le relèvent. Le fond en est ordinairement bleu, mais les bordures sont rouges et blanches. Il y en a de tout prix, depuis cinq jusqu'à cent cinquante et deux cents piastres. L'étoffe est de laine, fabriquée par les Américains.

Les Chiliens sont si bons cavaliers, qu'ils semblent ne faire qu'un avec leur cheval. Lorsqu'ils font des courses de défi, ils se lancent mutuellement des nœuds coulans pour entraver le cheval de l'adversaire et le faire tomber. Lorsque cela arrive, le cavalier se retrouve ordinairement sur ses pieds sans lâcher la bride. Ils arrêtent un cheval si court, que l'animal s'assied sur ses jarrets. Ils montent en selle avec une facilité et une grâce singulières ; les étriers ne soutiennent que le bout du pied.

Tous les habitans des contrées tempérées de l'Amérique méridionale, sont de même excellens cavaliers. Ils semblent être des hommes différens selon qu'ils sont à pied ou à cheval. Ayant perdu l'habitude de se servir de leurs jambes, ils marchent mal et lentement, et ont l'air de ne pouvoir avancer. A cheval, ils sont, au contraire, d'une activité extraordinaire, et, quand il le faut, ils sont infatigables. Ils s'enveloppent la tête d'un mouchoir de soie dont les bouts pendent par derrière, et mettent par dessus un chapeau en laine ou en paille, un poncho qui descend jusqu'aux genoux ; des bottes faites de la peau des jambes de derrière du cheval, laissent sortir les orteils ; on les accompagne toujours d'éperons. La selle n'est qu'un morceau de cuir terminé par deux planchettes, et munie de boucles pour serrer la sangle. Entre la selle et le dos du cheval, on place une couverture de laine, dont le cavalier s'enveloppe pendant la nuit. Les étriers ne sont ordinairement qu'un morceau de bois recourbé. Les cavaliers riches ont un chapeau bordé, un manteau d'étoffe plus fine que le poncho commun, des pantalons blancs et des éperons d'argent. Au lieu de bottes, ils ont quelquefois des souliers avec des bas bleus ou rouges.

Les armes dont les habitans de ces contrées font usage, sont le couteau, le lazo ou nœud coulant, et les balles. Ces deux dernières ne s'emploient qu'à cheval. Le lazo est une courroie longue d'une quarantaine de pieds, avec un anneau de fer à un des bouts, pour recevoir l'autre extrémité ; le nœud coulant que l'on forme de cette manière se réduit à quatre pieds de diamètre : le cavalier replie dans sa main le reste de la courroie, se met à la poursuite d'un animal, et lui lance à pleine course la courroie, à la partie qu'il veut atteindre ; rarement il manque son coup ; et dès qu'il a saisi l'animal, il tourne à l'entour pour l'envelopper. On est surpris de la force avec laquelle un cheval entraîne un bœuf qui résiste, ou le tient renversé à terre lorsqu'il est tombé.

Le lazo est employé pour prendre les bœufs et les chevaux ; on s'empare également de ceux-ci avec les boules, qui paraissent être d'origine américaine. Ce sont deux pierres rondes renfermées chacune dans un petit sac de cuir, que réunit une courroie longue de quinze pieds. Le cavalier fait tourner une des balles autour de sa tête comme une fronde. Dans sa main gauche, il tient l'autre balle avec la courroie repliée qu'il lâche peu à peu. Lorsqu'il se juge à portée de

sa proie, il lui lance la balle en mouvement, et lâche l'autre; la courroie s'arrête dans les jambes de l'animal, l'entrave et le fait tomber; alors on a recours au lazo pour s'en rendre entièrement maître.

On rencontre dans les Andes du Chili des pierres rondes, percées de part en part dans le milieu; probablement les Indiens s'en servirent autrefois pour prendre des guanacos et peut-être aussi pour combattre contre leurs ennemis. Il serait difficile, pour ne pas dire impossible, à un Européen d'échapper à un habitant de ces vastes plaines, qui, monté sur son cheval, voudrait l'atteindre avec le nœud coulant et les balles. Ce qu'on appelle des Guases à la Conception, est une race d'Indiens très-adroits dans le maniement de ces lacs.

Le climat de cette province diffère peu du climat commun de l'Europe. Cependant la chaleur est plus grande dans la ville qu'à la campagne, ce qu'on ne peut attribuer qu'à la disposition du terrain. Le canton est arrosé par diverses rivières, dont celles d'Arauco et de Biobio sont les plus considérables; cette dernière est fort profonde, et sa largeur, une lieue au-dessus de son embouchure, est d'environ trois quarts de lieue. La province contient des plaines très-étendues, car les montagnes étant fort loin à l'orient, tout l'espace qui est entre elles et la côte maritime, forme un terrain uni; à peine y voit-on quelques collines dans l'éloignement. Les arbres et toutes sortes de plantes y ont leur saison; ils embellissent les champs, et ne flattent pas moins la vue que l'odorat. L'abondance est telle, qu'on prend pour une mauvaise année celle où les grains ne rendent pas cent pour un. Les raisins de toute espèce croissent en perfection; on en fait des vins plus estimés que ceux du Pérou, et la plupart rouges. Les raisins muscats surpassent les meilleurs d'Espagne pour l'odeur et pour le goût; mais tous viennent en treilles et non en ceps. Enfin, pour comprendre à quel point les denrées abondent dans le pays, il suffit de savoir qu'un bœuf le mieux engraissé ne s'y vend que quatre piastres.

Valdivia, chef-lieu d'un district, au milieu des possessions des Araucans, Indiens indépendans, et situé, sur une éminence, à trois lieues de l'embouchure d'une rivière de même nom, est une des meilleures villes du Chili. Elle renferme un collége, des églises et une population de 12,000 habitans, qui commercent en bois de charpente et de construction. Son port est le plus grand et le meilleur de tous ceux de la côte occidentale de l'Amérique du Sud, et bien défendu par sa position et ses fortifications. Cependant lord Cochrane le prit en 1820. On a ouvert une route depuis Valdivia jusqu'au fort Maulin, entreprise hardie, mais d'autant plus utile, qu'une mer constamment agitée empêche pendant une grande partie de l'année d'aborder à cette côte, dangereuse pour les navigateurs.

A l'extrémité méridionale du Chili, se trouve le golfe de Chonos, qui renferme l'archipel de même nom, composé de quarante-sept îles, dont vingt-cinq sont peuplées et cultivées. L'île de Chiloé est la plus grande; elle a trente-huit lieues de long sur neuf de large. La côte est découpée par des baies profondes qui la divisent en deux parties. Elle produit du froment, qui n'y mûrit pas toujours, à cause du froid; de l'orge, des fèves et des pommes de terre. Les bœufs et les moutons y réussissent très-bien. Les forêts abondent en excellent bois de charpente, et sont peuplées de sangliers, dont on fait des jambons excellens. Le climat est sain, mais froid et pluvieux. Elle est habitée par des Espagnols, des Métis et des Indiens; ceux-ci sont vigoureux, d'un caractère doux et assez industrieux. Ils parlent une langue particulière, appelée veliche. Cette île est peuplée de 25,000 habitans. Sa capitale est San-Juan de Castro: le port principal est celui de San-Carlos de Charcao.

Le commerce du Chili, avec les peuples indépendans, consiste à leur vendre des ouvrages de fer, des mors, des brides, des éperons, des couteaux, du vin, et diverses sortes de merceries. Ces peuples, qui habitent un pays riche en or, et qui n'en font aucun usage, lui préfèrent un morceau de fer. Ils donnent aux Espagnols des vaches, des chevaux, des jeunes filles et des garçons, que leurs propres pères troquent pour des bagatelles qui les éblouissent. Cette espèce de traite s'appelle rascatar, c'est-à-dire rançonner. Elle est abandonnée aux Guases, race mêlée de sang espagnol, dont on a déjà vanté l'adresse.

Les plus intraitables des Indiens indépendans sont les Araucans, qui habitent au sud du Biobio. Le pays est si vaste que, lorsqu'ils se voient trop pressés, ils abandonnent leurs possessions et s'enfoncent dans des déserts inaccessibles. Là, se fortifiant par leur jonction avec d'autres Indiens, ils reviennent au pays, qu'ils habitent : c'est ce mélange de fuite et de résistance qui les rend comme invincibles, et qui ne cesse pas d'exposer le Chili à leurs insultes. Dans la paix, leurs plus grandes occupations consistent à cultiver leurs champs et à fabriquer des ponchos ou manteaux pour leur habillement ; c'est même plutôt à leurs femmes qu'ils laissent ordinairement ce travail, tandis que, s'abandonnant à l'oisiveté, ils passent le temps à boire d'une espèce de cidre composé de pommes qu'ils ont en abondance dans leurs terres. Leurs cabanes sont si légères, qu'un jour ou deux suffisent pour les bâtir. Leurs mets demandent peu de préparation : ce sont des racines et de la farine de maïs ou de quelque autre grain. Ainsi, faisant la guerre avec aussi peu de frais que de risque, ils la regardent comme un amusement.

Ulloa fait observer que c'est du royaume de Chili que sont venues des races de chevaux et de mules dont il vante beaucoup la vitesse. Il ajoute que ces animaux doivent sans doute leur origine aux premiers qui furent transportés d'Espagne en Amérique ; mais aujourd'hui ceux du Chili ne sont pas moins supérieurs à ceux d'Espagne qu'à ceux de toute l'Amérique. On y conserve plus fidèlement les races. Les chevaux-coureurs du Chili ont l'ambition de ne vouloir jamais être devancés, et galopent si légèrement que le cavalier ne sent pas la moindre agitation. Quant à l'encolure, ils ne cèdent rien aux andalous. Leur taille est belle : ils sont pleins de feu et de fierté. Aussi tant d'excellentes qualités les font-ils beaucoup rechercher. Les plus beaux sont envoyés à Lima. Il en passe jusqu'à Quito. L'estime qu'on en fait a porté quantité de particuliers à former des haras dans les provinces du Pérou pour en étendre la race ; mais c'est toujours à ceux du Chili, surtout des environs de Santiago, qu'on donne la préférence.

[illegible] ...hili, on bâtit principalement en briques [illegible] ...e avec du chaume et séchées au soleil ; on revêt ensuite la construction d'un enduit du même genre. Ces briques, que l'on nomme adobes, étaient en usage chez les Péruviens ; quelquefois on fait passer au feu celles que l'on destine aux fondemens. On trouve dans les villes des édifices en briques cuites, ou en pierres. On couvre les bâtimens en tuiles ou en chaume, que l'on enduit quelquefois de terre. Les cabanes se font avec des piquets fichés en terre et liés par des branchages ou des roseaux revêtus de terre.

Il n'y a pas une ville qui ne contienne au moins trois et jusqu'à six couvens. Du reste, les noms de ville donnent une idée très-fausse de la réalité ; on les prodigue à de méchans villages.

La population, d'origine européenne, est rassemblée dans le voisinage des routes. Elle est généralement faible, surtout depuis que les guerres intestines ont ravagé ces contrées et que le commerce intérieur a diminué.

CHAPITRE XVII.

États-Unis de l'Amérique du Sud, ou Confédération du Rio de la Plata.

Cette république, qui comprend l'ancienne vice-royauté du Rio de la Plata, touche au Brésil, au Haut-Pérou, au Chili, à la Patagonie et au Grand-Océan Atlantique. Sa longueur est évaluée à 760 lieues et sa largeur à 380 (140,000 lieues carrées), et sa population à deux millions (et à trois selon quelques écrivains), composée d'Espagnols, d'Indiens civilisés et d'Indiens sauvages et redoutables, surtout les Pampas. La religion catholique est exercée exclusivement dans cet État, qui est divisé en quatorze provinces.

Quelques districts voisins des Andes sont hérissés de montagnes : à ces exceptions près, toute l'étendue des états présente une surface unie et en partie sensiblement horizontale : les petites montagnes que l'on y aperçoit çà et là n'ont pas 90 toises d'élévation. C'est une suite de plaines arides ou marécageuses, dont la superficie offre quelquefois de vastes espaces couverts d'efflorescences salines. Cependant la partie orientale du pays, depuis le Rio de la Plata, et à l'est du Parana jusqu'au parallèle du 16ᵉ degré, offre une suite de croupes arron-

dies qui se prolongent doucement et s'élèvent assez pour diminuer de ce côté l'horizon visuel. La Cordillière des Andes et ses branches orientales doivent nécessairement, d'après la surface unie du pays qui est à leur pied, verser toutes leurs eaux du côté de l'est, dans une multitude de ruisseaux et de rivières; mais seulement un très-petit nombre de ces courans d'eau arrivent à la mer, soit directement, soit indirectement, après s'être réunis aux fleuves principaux, parce que le terrain qui borde immédiatement les croupes de la Cordillière est tellement horizontal, que les eaux qui en descendent s'arrêtent dans la plaine sans prendre un cours décidé, et s'évaporent insensiblement. Ce pays ne pourra jamais être arrosé par des canaux artificiels, et l'on n'y connaîtra point les moulins à eau ni les machines hydrauliques; on ne pourra pas même y exécuter de conduite d'eau pour une fontaine, parce que le cours des rivières et des ruisseaux n'a que la pente juste qu'il faudrait pour un canal de conduite.

Le fameux fleuve du Rio de la Plata ou rivière d'argent, qui donne son nom à la république, et qui se jette dans l'Océan Atlantique par 35° de latitude sud, ne descend pas de sa source sous ce nom. Il est formé de la réunion de l'Uruguay et du Parana : celle-ci, qui est le bras principal, prend sa source dans les montagnes au nord-ouest de Rio-Janeiro, où elle est formée et grossie par la réunion de beaucoup de ruisseaux : elle se dirige d'abord au sud, se joint à l'Yguazu qui vient de l'est, puis tire fortement à l'ouest, jusqu'au 27e degré, où, arrivée dans les plaines, elle reçoit du nord le Paraguay. Dans la saison pluvieuse, il forme par ses débordemens le grand lac de Xarayès. Après cette jonction, le Parana tourne droit au sud jusqu'au 34°, où il reçoit l'Uruguay, qui vient du nord-est : il coule ensuite sous le nom de la Plata, à l'est-nord-est, à la mer.

Les Espagnols furent redevables de la première découverte de ce fleuve, en 1515, à Jean Diaz de Solis, grand pilote de Castille, qui lui donna son nom, mais qui eut le malheur d'y périr par les flèches des sauvages, avec une partie de ses gens.

Sébastien Cabot lui succéda dans cet emploi. Il mit à la voile le 1er avril 1526; il arriva à l'embouchure du fleuve qu'on nommait alors Rio de Solis, et quoiqu'elle soit une des plus grandes qu'on connaisse, ce qui la fait appeler par les gens de mer l'enfer des navigateurs, il franchit heureusement tous les écueils jusqu'aux îles Saint-Gabriel, auxquelles il donna ce nom, et qui commencent un peu au-dessus de Buénos-Ayres. La première, qui n'a pas moins d'une lieue de circuit, lui offrit un bon mouillage. Il y laissa ses vaisseaux, pour entrer avec les chaloupes dans le canal que ces îles forment avec le continent qu'il avait à sa droite, et de là dans l'Uruguay qu'il prit pour le véritable fleuve. Cette méprise eut deux causes : l'une que les îles de Saint-Gabriel, qu'il laissait à sa gauche, lui cachaient la vue du fleuve; l'autre, que l'Uruguay est très-large lorsqu'il se joint au Parana. Il le remonta dans la même erreur; et, trouvant à droite une petite rivière qu'il nomma Rio de San-Salvador, il y construisit un fort où il laissa Alvarez Ramon, et quelques soldats, avec ordre de pousser les observations sur le fleuve; mais trois jours après, cet officier ayant échoué sur un banc de sable, il y fut tué par les Indiens avec une partie de ses gens. Les autres se sauvèrent à la nage et rejoignirent Cabot, qu'une si triste aventure fit retourner aux îles de Saint-Gabriel.

Il reconnut l'erreur qui lui avait fait prendre un canal pour l'autre, et, remontant l'espace d'environ trente lieues dans le véritable fleuve, il bâtit une forteresse à l'entrée d'une rivière qui sort des montagnes de Tucuman, et dont les Espagnols ont changé le nom de Zacariona en celui de Rio-Tercero. Il donna au fort celui de Saint-Esprit, mais il est plus connu dans les relations sous celui de Tour de Cabot. Il y laissa une garnison, et continua de remonter jusqu'au confluent du Paraguay et du Parana. Alors, se trouvant entre deux grandes rivières, il entra dans celle qui lui parut la plus large : on a déjà remarqué que c'est le Parana; mais voyant qu'il tournait trop à l'est, il retourna au confluent et remonta le Paraguay, dans la crainte de s'engager trop loin vers le Brésil; il y fut attaqué par les naturels, qui lui tuèrent vingt-cinq hommes et firent trois prisonniers. Il s'en vengea par un grand carnage de ces peuples; il fit alliance avec d'autres, qui non-seulement lui fournirent abondamment des vivres, mais échangèrent des lingots pour des

marchandises d'Espagne de peu de valeur. Alors, ne doutant plus que le pays n'eût des mines d'argent, il donna au Paraguay le nom de Rio de la Plata, rivière de l'argent. Quelque temps après il retourna en Espagne.

Cependant les Espagnols qui étaient restés sous la conduite d'un officier nommé Moschera, avaient fait quelques réparations à la tour de Cabot; mais ils désespérèrent bientôt de pouvoir s'y soutenir contre les Indiens, toujours irréconciliables avec leur nation. Moschera prit le parti de s'embarquer avec sa troupe, sur un petit bâtiment qui était demeuré à l'ancre. Il descendit le fleuve jusqu'à la mer, et rangeant la côte, il s'avança vers les 32° de latitude, où il trouva un port commode qui lui fit naître l'idée d'y bâtir un petit fort. Les naturels du pays étaient humains. Il ensemença un terrain qu'il jugea fertile, et sa petite colonie s'établissait fort heureusement; mais il en fut chassé par les Portugais qui avaient déjà des établissemens dans le Brésil. Il alla chercher, avec tout son monde, une retraite plus paisible dans l'île de Sainte-Catherine.

Les récits et les sollicitations de Cabot avaient disposé la cour à suivre l'entreprise du Paraguay; mais lorsqu'on eut appris qu'il n'y restait pas un Espagnol, et qu'il fallait recommencer sur de nouveaux frais, les résolutions devinrent si lentes, que la cour de Lisbonne eut le temps d'armer une nombreuse flotte qui paraissait destinée à la même expédition. On sut néanmoins qu'elle avait pris une autre route, et les Espagnols, que la nouvelle de cet armement avait paru réveiller, retombèrent dans leur première léthargie. Sébastien Cabot, dont le nom ne paraît plus entre les voyageurs du même temps, était mort, ou rebuté d'une si longue indolence. Sept ou huit ans qui s'étaient passés depuis son retour, semblaient avoir fait oublier toutes ses propositions, lorsque de nouveaux motifs, ignorés des historiens, firent penser plus sérieusement que jamais à former un établissement sur le Rio de la Plata.

Jamais entreprise pour le Nouveau-Monde ne s'était faite avec plus d'éclat. Don Pedro de Mendoze, grand échanson de l'empereur, en fut déclaré le chef, sous le titre d'adelantade et gouverneur-général de tous les pays qui seraient découverts jusqu'à la mer du sud. A la vérité, il devait y transporter à ses frais, en deux voyages, mille hommes et cent chevaux, des armes, des munitions et des vivres pour un an. Les ordres étaient donnés pour armer à Cadix une flotte de quatorze voiles. De si grands préparatifs, et le bruit des richesses du Rio de la Plata, bien établi par la renommée, attirèrent tant d'aventuriers, que le premier armement qui ne devait être que de cinq cents hommes, fut de douze cents, parmi lesquels on comptait plus de trente seigneurs, la plupart aînés de leurs maisons, des officiers et quantité de Flamands. La flotte mit à la voile dans le cours du mois d'août 1535; mais après avoir passé la ligne, elle fut assaillie par une violente tempête. Plusieurs vaisseaux ne se rejoignirent qu'au terme. L'adelantade fut obligé de relâcher dans le port de Rio-Janeiro. Il remit à la voile, et les bâtimens se trouvant réunis entre les îles de Saint-Gabriel et la rive occidentale du fleuve, don Pedro choisit ce lieu pour son établissement, et chargea don Sanche del Campo de trouver un emplacement sûr et commode. Cet officier se détermina pour un endroit où la rive n'a point encore tourné à l'ouest, sur une pointe qui avance dans le fleuve vers le nord. L'adelantade y fit aussitôt tracer le plan d'une ville qui fut nommée Nuessa Segnora de Buénos-Ayres, parce que l'air y est très-sain. Tout le monde s'employa au travail, et bientôt les édifices furent assez nombreux pour servir de camp.

Mais les peuples du canton ne virent pas de bon œil des étrangers si près d'eux; ils refusèrent des vivres. La nécessité d'employer les armes pour en obtenir, occasiona plusieurs combats où les Espagnols furent maltraités. De trois cents hommes qui furent détachés sous Diègue de Mendoze, à peine en revint-il quatre-vingts. Il périt lui-même avec plusieurs officiers de distinction, entre lesquels un capitaine nommé Luzan fut tué au passage d'un ruisseau qui conserve encore son nom. La disette devint extrême à Buénos-Ayres, et l'adelantade n'y pouvait remédier sans risquer de perdre tout ce qui lui restait de monde. Comme il était dangereux d'accoutumer les Indiens à verser le sang des Européens, il défendit, sous peine de mort, de passer l'enceinte de la nou-

velle ville. Cette précaution contint les plus affamés, à l'exception d'une seule femme nommée Maldonata, qui trompa la vigilance des gardes. L'historien du Paraguay, se fiant ici au témoignage des Espagnols, raconte, sans aucune marque de doute, l'aventure de cette fugitive, et la regarde comme un trait de la Providence, vérifié par la notoriété publique. Elle mérite d'être rapportée. « Après avoir erré dans des champs déserts, Maldonata découvrit une caverne qui lui parut une retraite sûre contre tous les dangers; mais elle y trouva une cougouare femelle dont la vue la saisit de frayeur. Cependant la douceur et les caresses de cet animal la rassurèrent un peu; elle reconnut bientôt qu'elles étaient intéressées : la cougouare était pleine et semblait demander un service que Maldonata ne craignit point de lui rendre. Lorsqu'elle fut heureusement délivrée, sa reconnaissance ne se borna point à des témoignages passagers; elle sortit pour chercher sa nourriture, et, depuis ce jour, elle ne manqua point d'apporter aux pieds de sa libératrice une provision qu'elle partageait avec elle : ce soin dura aussi long-temps que ses petits la retinrent dans la caverne. Lorsqu'elle les en eut tirés, Maldonata cessa de la voir, et fut réduite à chercher sa subsistance elle-même; mais elle ne put sortir souvent sans rencontrer des Indiens qui la firent esclave. Elle fut reprise par des Espagnols, qui la ramenèrent à Buénos-Ayres. Don François Ruiz de Galan, qui commandait en l'absence de l'adelantade, homme dur jusqu'à la cruauté, savait que cette femme avait violé une loi capitale, et ne la crut pas assez punie par ses infortunes. Il donna ordre qu'elle fût liée au tronc d'un arbre en pleine campagne, pour y mourir de faim, c'est-à-dire du mal dont elle avait voulu se garantir par sa fuite, ou pour y être dévorée par quelque bête féroce. Deux jours après, il voulut savoir ce qu'elle était devenue. Quelques soldats qu'il chargea de cet ordre, furent surpris de la trouver pleine de vie, quoique environnée de jaguars et de cougouars qui n'osaient s'approcher d'elle, parce qu'une cougouare qui était à ses pieds, avec ses petits, semblait la défendre. A la vue des soldats, la cougouare se retira un peu, comme pour leur laisser la liberté de délier sa bienfaitrice. Maldonata leur raconta l'aventure de cet animal qu'elle avait reconnu au premier moment, et lorsque après lui avoir ôté ses liens, ils se disposaient à la reconduire à Buénos-Ayres, elle la caressa beaucoup, en paraissant regretter de la voir partir. Le rapport qu'ils en firent au commandant lui fit comprendre qu'il ne pouvait, sans paraître plus féroce que les cougouars même, se dispenser de faire grâce à une femme que le ciel avait prise si visiblement sous sa protection. »

L'adelantade, parti dans l'intervalle pour chercher du remède à la famine, qui lui avait déjà fait perdre deux cents hommes, avait remonté le Rio de la Plata jusqu'aux ruines de la tour de Cabot. Là, Jean d'Ayolas, son lieutenant, par lequel il s'était fait précéder, l'ayant assuré que la nation des Timbuez ne désirait que d'être bien avec les Espagnols, et qu'il trouverait toujours des vivres chez eux ou chez les Curacoas, il fit rebâtir l'ancien fort, sous le nom de Bonne-Espérance; ensuite il donna ordre à son lieutenant de pousser les découvertes sur le fleuve, avec trois barques et cinquante hommes, entre lesquels on nomme don Martinez d'Irala, don Juan Ponce de Léon, don Charles Dubrin et don Louis Perez, frère de sainte Thérèse. Il leur recommanda de lui donner de leurs nouvelles dans l'espace de quatre mois, s'ils ne pouvaient lui en apporter eux-mêmes; et retournant à Buénos-Ayres, pour y faire cesser les horreurs de la famine, il eut bientôt la satisfaction d'y voir arriver des secours qui n'en laissèrent plus que le souvenir. Non-seulement Gonzales de Mendoze, qui était allé chercher des vivres au Brésil, revint sur un navire qui en était chargé, mais il fut suivi presque aussitôt de deux autres bâtimens qui amenaient Moschera et presque toute sa colonie de l'île de Sainte-Catherine, avec une grande abondance de provisions. La situation des Espagnols devint plus douce à Buénos-Ayres; cependant elle était troublée par la crainte de retomber dans le même état, surtout avec les obstacles que la haine de quelques peuples voisins apportait à la culture des terres.

Ayolas ayant remonté long-temps le fleuve, fut bien reçu des Guaranis, qui occupaient une assez grande étendue de pays sur la rive orientale, et plus encore dans l'intérieur des terres jusqu'aux frontières du Brésil. Il continua de

s'avancer jusqu'à 20° 40', où il trouva sur la droite un petit port qu'il nomma la Chandeleur. Les Guaranis l'avaient assuré qu'à cette hauteur, en marchant vers l'ouest, il rencontrerait des Américains qui avaient beaucoup d'or et d'argent. Il se fit débarquer vis-à-vis de ce port, où il laissa ses bâtimens sous la garde d'Irala, avec un petit détachement d'Espagnols, sous celle du capitaine Vergara, et il se livra aux grandes espérances qu'il avait conçues d'après le témoignage des Guaranis.

On ne peut douter qu'avant son départ il n'eût écrit à l'adelantade pour lui communiquer ses projets; mais ses lettres ne parvinrent point à Buénos-Ayres. Les quatre mois s'étaient écoulés. Le silence de l'officier de la colonie auquel l'adelantade avait le plus de confiance, lui causa tant d'inquiétude, qu'il fit partir plusieurs personnes pour découvrir ce qu'il était devenu. Il avait déjà formé le dessein de retourner en Espagne; une maladie considérable, qui augmenta son chagrin, lui fit hâter cette résolution. A peine fut-il en état de souffrir la mer, qu'il mit à la voile avec Jean de Cacères, son trésorier, après avoir nommé, en vertu de ses pouvoirs, Ayolas gouverneur et capitaine-général de la province. Il partit le désespoir dans le cœur, et mourut bientôt après.

La ville de Buénos-Ayres, née sous de si malheureux auspices, eut encore à lutter long-temps contre l'infortune. Alfonse de Cabrera, qni fut envoyé d'Espagne en qualité d'inspecteur, ne put empêcher que la famine n'y redevînt excessive. Dans l'intervalle, Salazar et Gonzales Mendoze, qui cherchaient Ayolas, arrivèrent au port de la Chandeleur, sans avoir pu se procurer la moindre information sur son sort. On leur dit qu'Irala était chez les Payaguas, nation voisine du fleuve; ils s'y rendirent, et l'ayant rencontré, ils firent avec lui plusieurs courses qui ne furent pas plus utiles au succès de leur commission. Enfin ils prirent le parti de retourner à la Chandeleur, d'y attacher au tronc d'un arbre un écrit par lequel ils espéraient d'apprendre à don Juan d'Ayolas, s'il revenait dans le port, tout ce qu'il lui importait de savoir. Ils l'avertissaient surtout de se défier de la nation des Payaguas, dont ils avaient éprouve la perfidie.

En quittant ce port, Mendoze et Salazar descendirent le fleuve jusque au-dessous de la branche septentrionale du Pilcomayo, qui s'y jette vers les 25° de latitude. Quelques minutes au-delà, ils trouvèrent une espèce de port formé par un cap qui s'avance au sud, à l'occident du fleuve. Cette situation leur ayant paru commode, ils y bâtirent un fort, qui devint bientôt une ville, aujourd'hui la capitale de la province du Paraguay, à distance presque égale du Pérou et du Brésil, et loin d'environ trois cents lieues du cap de Sainte-Marie. Ses fondateurs lui donnèrent le nom de l'Assomption, qu'elle porte encore.

Mendoze y resta seul, et Salazar en partit pour aller rendre compte de leur voyage à l'adelantade, qu'il croyait encore à Buénos-Ayres. Il y trouva Cabrera; mais la ville était déjà dans une extrême disette. Une guerre avec les Indiens, où la mauvaise foi fut employée des deux parts, augmenta la désolation. Les Espagnols y perdirent d'abord une partie de leurs forces, et, ranimés ensuite par l'arrivée de deux brigantins de leur nation, ils remportèrent une victoire éclatante. Cependant cet avantage ne les empêcha point de raser le fort de Bonne-Espérance qu'il désespérèrent de pouvoir conserver.

La difficulté de subsister au milieu des peuplades ennemies fit languir long-temps l'établissement de Buénos-Ayres. Cette ville demeura plus de quarante ans déserte, et l'ardeur des conquêtes, ou plutôt l'avidité de l'or, qui entraînait les Espagnols au fond des terres, semblait leur avoir fait oublier qu'ils avaient besoin d'une retraite à l'entrée du fleuve pour les vaisseaux dont ils recevaient leurs troupes et leurs munitions. Enfin de fréquens naufrages leur firent ouvrir les yeux. L'ordre vint de rétablir le port et la ville. Cette entreprise était devenue plus facile depuis les nouveaux établissemens qu'on avait faits dans les provinces intérieures, d'où l'on pouvait tirer des secours d'hommes pour tenir les indigènes en respect. Ce fut en 1580 que don Jean Ortez de Zarate, alors gouverneur du Paraguay, ayant commencé par soumettre ceux qui pouvaient s'opposer à son dessein, fit rebâtir la ville dans le même lieu où Don Pèdre Mendoze l'avait placée, et changea son premier nom de Notre-Dame en celui de Trinité de Buénos-Ayres.

Elle resta long-temps encore dans un état qui ne faisait pas honneur à la province dont elle est comme la clef. Elle fut d'abord composée de différens quartiers, entre lesquels on avait laissé des vergers et des plaines. Les maisons, bâties la plupart de terre, n'avaient qu'un étage et une fenêtre; plusieurs mêmes ne recevaient de jour que par la porte. Enfin un frère jésuite, qu'on avait fait venir pour bâtir l'église du collége, apprit aux habitans à faire des carreaux, des briques et de la chaux; depuis, les maisons ont été construites de pierres et de briques, et plusieurs à double étage. Deux autres frères du même ordre, l'un architecte et l'autre maçon, tous deux italiens, après avoir achevé l'église du collége, en bâtirent d'autres, et le portail de la cathédrale, tous édifices qui pourraient figurer dans les meilleures villes d'Europe.

Buénos-Ayres, capitale de la république, siége du congrès et de toutes les autorités, est aujourd'hui une des plus importantes et des plus belles villes de l'Amérique méridionale, ayant de grandes rues garnies de trottoirs, mais non généralement pavées; de vastes places, beaucoup de monumens remarquables: la cathédrale, l'hôtel-de-ville et le palais des députés, ouvrage d'un architecte français. Elle possède un théâtre, un amphithéâtre, un observatoire, une académie des sciences, des colléges et hôpitaux; des églises à dômes et à clochers, qui produisent un effet pittoresque; des couvens fort riches et un nombreux clergé. On y compte quatre-vingt mille habitans. L'industrie manufacturière était presque nulle sous l'ancienne domination, afin de favoriser l'écoulement des objets fabriqués en Espagne: elle sera longtemps à s'établir, par suite de l'habitude, ou à cause de l'instance des Français, des Anglais et autres nations, pour la vente de leurs produits.

Son port est très-exposé aux vents, et les vaisseaux sont obligés de s'arrêter à trois lieues de distance, à cause des bancs de sable: on cherche à faire disparaître cet inconvénient. Les navires de moyenne grandeur entrent dans une petite rivière longue et étroite, appelée le ruisseau de Buénos-Ayres, où l'on trouve tout ce qui est nécessaire pour décharger les marchandises, et même pour caréner les bâtimens; mais il faut que le vent fasse monter l'eau au-dessus de son niveau ordinaire, pour que ces embarcations puissent passer la barre qui est à son embouchure. Buénos-Ayres est le centre de tout le commerce des provinces du Pérou avec l'Europe. Les marchandises y arrivent de l'Ancien-Monde par mer; celles qui sont destinées pour l'intérieur et qui en viennent, sont transportées par des charrettes que traînent des bœufs. Les conducteurs marchent en caravanes, pour pouvoir se défendre contre les incursions des Indiens indépendans. On sait que les Anglais s'emparèrent de cette ville en 1806, et qu'ils en furent dépossédés par un Français, nommé Liniers, à la tête des habitans. Ils échouèrent encore en 1807, et douze mille des leurs furent mis en déroute.

Elle a, par sa situation et par la bonté de l'air qu'on y respire, tout ce qui peut rendre une ville florissante. La vue d'un tiers de l'enceinte s'étend sur de vastes campagnes toujours couvertes d'une belle verdure. Le fleuve fait les deux autres tiers de son circuit, et paraît au nord comme une vaste mer, qui n'a de bornes que l'horizon. L'hiver commence dans le pays au mois de juin, le printemps au mois de septembre, l'été en décembre, l'automne en mars. En hiver, les pluies y sont abondantes, et toujours accompagnées de tonnerre et d'éclairs si terribles, que l'habitude n'en diminue pas l'horreur. Pendant l'été, l'ardeur du soleil est tempérée par de petites brises, qui s'élèvent régulièrement entre huit et neuf heures du matin.

Les femmes de cette capitale ont acquis une grande réputation de grâces et d'amabilité. La fertilité du terroir autour de la ville répond à l'excellence de l'air, et la nature n'y a rien épargné pour en faire un séjour délicieux.

Tous les historiens conviennent que les jésuites rendirent les plus grands services dans la province de Buénos-Ayres. Le récit de leurs courses et de leurs opérations évangéliques fait le fond d'un ouvrage intitulé *Histoire du Paraguay*. On vit naître, en 1594, un collége à l'Assomption, avec tant d'ardeur de la part des habitans, que tous, jusqu'aux dames, voulurent mettre la main au travail. Les missionnaires se distribuant les objets de leur zèle, donnèrent l'exemple des plus hautes vertus. Ils

trouvèrent des obstacles, et souvent de la part des Espagnols plus que de celle des Indiens. Mais la cour d'Espagne les soutint par sa protection, et leur constance triompha de tout. En 1610, avec l'approbation de Philippe III, ils fondèrent des missions, espèces de républiques chrétiennes, qui furent gouvernées par eux pendant cent quarante ans, et, depuis la destruction de cette société, soumises immédiatement au régime espagnol. Ces hommes, dont la politique a été partout ailleurs l'objet de tant de reproches, acquirent par la persuasion une sorte d'empire, la plus respectable de toutes, et qui a obtenu autant d'éloges que leurs autres établissemens ont essuyé de censures. Les Indiens ont continué à se civiliser; ils se vêtissent à l'européenne, soignent leurs troupeaux et donnent de l'essor à leur industrie, qui leur procure une certaine aisance, et ils deviennent propriétaires.

Corrientes, sur le Parana, près de son confluent avec le Paraguay, est une ville ancienne, peuplée de cinq mille habitans. Santa-Fé, ou Entre-Rios, chef-lieu de la province de ce nom, en a vingt mille. Elle fut fondée en 1573 par Jean de Garuy, aussi sur le Parana, tout près du Rio-Salado. C'est par cette ville que se fait le grand commerce de l'herbe du Paraguay avec Buénos-Ayres.

Cordova, chef-lieu de la province du même nom, est une des meilleures et des plus jolies villes de la république. Ses édifices publics, construits sur les dessins des jésuites, sont d'un bon goût. C'est la résidence d'un évêque; on y compte 11,000 habitans. Cet état nourrit un grand nombre de bêtes à cornes, des chevaux et des mulets.

Mendoza, située sur le fleuve de ce nom, qui passe sous une montagne appelée le Pont de l'Inca, a pris de l'accroissement par l'exploitation d'une mine d'argent qui en est voisine: elle renferme plusieurs églises et couvens, une belle promenade, et 21,000 habitans, qui commercent avec Buénos-Ayres. San-Juan de la Frontera, à 60 lieues de Mendoza, est peuplée de 16,000 âmes, et, comme toutes les villes de ce pays, bien fournie de couvens et d'églises. Le commerce principal consiste en vins et eaux-de-vie. A l'ouest du Chaco, s'étend le Tucuman dont la partie septentrionale est occupée par des branches de la Cordillère des Andes, ce qui en rend le climat très-froid. Le reste n'est qu'une vaste plaine, ou plutôt une suite de plateaux; car plusieurs rivières n'y trouvant pas de débouchés, y forment des lacs sans écoulement. Ses deux principales rivières sont : le Rio-Salado, qui se réunit au Parana, et le Rio-Dolce, qui se perd dans la lagune de Porangos. La vallée de Palvipas, qui s'étend entre deux branches des Andes, renferme une rivière considérable, qui tombe dans un lac; toutes les rivières de la province de Cordova, à l'exception d'une seule, s'écoulent dans les sables; l'eau de la plupart est saumâtre.

L'état de Tucuman, uni à l'empire des Incas, n'avait pas été soumis par leurs armes; c'était volontairement qu'il avait demandé à en faire partie. Les Espagnols, après avoir achevé la conquête du Pérou, passèrent à celle du Tucuman en 1549. Nuñès de Prado, chargé de cette entreprise par le président de la Gasca, y trouva peu de difficultés de la part d'un peuple naturellement docile. Il y bâtit plusieurs villes. Les principales sont Salta, située dans une vallée très-fertile. On y tient tous les ans, dans les mois de février et de mars, une foire où il se vend une quantité prodigieuse de chevaux et de mulets. Le bas peuple y est sujet à une espèce de lèpre; les femmes, d'ailleurs très-belles, ont communément des goitres vers l'âge de vingt-cinq ans. Jujuy, ville dont les habitans élèvent beaucoup de bestiaux, est bâtie près d'un volcan qui lance des torrens d'air et de poussière. San Miguel de Tucuman, agréablement située sur un bras du Rio-Dolce, entourée de bosquets d'orangers et autres arbres odoriférans, a 5,000 habitans, un collége et des églises. Elle est dans le voisinage de forêts immenses; le bois que l'on exploite est employé à la construction des charrettes, qui sont l'objet d'un grand commerce. Santiago-del-Estero, résidence d'un évêque, et peuplée de 10,000 habitans mulâtres et métis, que la chaleur rend indolens, est située près de Rio-Dolce, extrêmement poissonneux, ce qui est d'une grande ressource pour cette ville. Catamarca est dans la fertile vallée de Conando, qui recèle une mine d'or, et où l'on élève beaucoup de bestiaux. Un fort sert à contenir les Indiens indépendans. Quelques autres colonies peu nombreu-

ses sont disséminées dans les vastes plaines du Tucuman, et portent le nom de villes. Elles sont quelquefois séparées l'une de l'autre par des intervalles de cinquante à soixante lieues. Le sol produit en abondance toute espèce de grains, coton, tabac, cacao, indigo, etc., et la vigne y vient bien.

Le Chaco, vaste contrée de cette république, et qui s'étend au nord jusqu'au pied des montagnes, est encore presque entièrement occupé par des tribus indigènes plus ou moins sauvages. On s'accorde à représenter ce pays comme un des plus beaux du monde, fourni de bois précieux, d'animaux et d'oiseaux nombreux; mais cet éloge n'appartient qu'à la partie que les Péruviens occupèrent d'abord. Une chaîne de montagnes, qui commence à la vue de Cordova, et qui règne au nord-ouest jusqu'à Santa-Cruz de la Sierra, forme, de ce côté, une barrière inaccessible. Plusieurs de ces montagnes sont si hautes, que les vapeurs de la terre ne parviennent point à leur sommet, et que l'air y étant toujours serein, rien n'y borne la vue. Mais l'impétuosité des vents y est telle, qu'il y a du danger pour y voyager. C'est une tradition constante au Pérou que les Chicas et les Orejones, qui habitaient autrefois ces mêmes montagnes, et dont plusieurs se sont réfugiés, les uns dans le Chaco, et d'autres dans une île qui est au milieu du lac de Xarayès, portaient de l'or et de l'argent à Cuzco, avant l'arrivée des Espagnols.

Don Hurtado de Mendoza, vice-roi du Pérou, fut le premier qui forma le dessein d'assurer la possession du Chaco à la couronne de Castille. Il y envoya en 1556 le capitaine Mauro, qui s'avança jusqu'aux grandes plaines qu'on rencontre entre le Pilcomayo et le Rio-Grande. Cet officier avait entrepris d'y bâtir une ville, lorsqu'au milieu du travail, et dans la plus grande sécurité, il fut massacré par les Chiriguanes, avec tous ses soldats. Le nom de Mauro est demeuré aux plaines que son malheur a rendues célèbres. D'autres ont tenté depuis, mais toujours vainement, la conquête de ce pays. On était parvenu à y construire une ville, sous le nom de la Conception, sur le bord du Rio-Vermejo, mais à peine se soutint-elle soixante ans, et l'on n'en voit plus que les ruines.

Il existe dans cette république beaucoup de pampas ou plaines immenses, qui, semblables aux llanos, sont d'excellens pâturages une partie de l'année. L'air qu'on y respire, chaud, humide et malsain, abrège la vie. Quelques-uns de ces pampas renferment des lacs alimentés par les pluies, où l'on recueille du sel d'une bonne qualité, lorsque l'évaporation les a desséchés. Les habitans, quoique d'origine espagnole, mènent une vie encore plus sauvage que les Indiens. Chaque Catapax ou chef berger, a sous lui autant d'aides qu'il y a de milliers de têtes de bétail. Tous demeurent dans des huttes qui n'ont ni portes ni fenêtres. Une barrique d'eau, un peu de bois pour griller la viande, une bouilloire en cuivre, des peaux pour se coucher, composent les provisions et l'ameublement. Les bergers se promènent à cheval pour inspecter les troupeaux, et s'assurer qu'ils ne dépassent pas les limites du pâturage. Une fois par semaine, ils les rassemblent dans une enceinte, et appliquent la marque du propriétaire aux animaux nouvellement nés. Ils vivent à cinq, dix et même quinze lieues les uns des autres. Ils sont très-hospitaliers, mais ils paraissent étrangers à tout sentiment d'amitié. Lorsque la pluie les surprend au milieu de la campagne, ils se déshabillent et cachent leurs vêtemens sous leur selle, disant que la peau du corps est promptement séchée, tandis que les habits conservent long-temps l'humidité.

Les troupeaux de moutons sont abandonnés à la garde d'un gros chien; on le dresse à les faire sortir du parc et à les y faire rentrer. Le matin on lui donne bien à manger, puis on lui attache au cou de la viande sèche qu'il peut atteindre quand il a faim. Sans cette précaution, il pourrait bien ramener le troupeau avant la nuit; il le défend dans l'occasion. On dit qu'il refuse la chair de mouton.

PARAGUAY.

Le Paraguay (ou le dictatorat de ce nom) est un état enclavé en partie dans la république de la Plata. Il fut gouverné habilement, et heureusement pour les Indiens, par les jésuites, et lors de leur expulsion, réuni à la vice-royauté de la Plata. Il est aujourd'hui indépendant et gouverné par un dictateur nommé à vie. Le Paraguay, le Parana, etc., l'arrosent et dé-

bordant dans la saison des pluies, fertilisent les terres, qui produisent du grain, du riz, du tabac, coton, sucre, indigo, vanille, rhubarbe, etc., etc., et surtout la fameuse herbe du Paraguay, que nous décrirons bientôt. Les forêts donnent de beaux bois de construction. On y trouve l'arbre dit du Brésil, employé dans la teinture. Cet état est presque entouré par des Indiens insoumis et féroces, qui nuisent beaucoup aux communications et à la navigation, et obligent à construire des forts et à faire bonne garde pour repousser leurs attaques. Les villages sont nombreux, mais les villes sont rares. L'Assomption, sur la rive gauche du Paraguay, est la capitale. Ses rues sont tortueuses; elle est bâtie sur un sol inégal et sablonneux. On y compte dix mille habitans. L'air en est sain et tempéré. Il y a un évêque et un collége; un hôpital et des couvens. Villarica, à trente lieues de l'Assomption, a trois mille âmes, et Nemboucou, jolie ville, située près d'un lac, à peu près autant. Curuguaty est l'entrepôt d'une grande quantité d'herbe du Paraguay, qui vient dans ses environs. Les bourgs et les villages ont leurs maisons éparses dans la campagne, à diverses distances, à l'exception d'un petit nombre, qui se trouvent à côté de l'église ou de la chapelle. Les maisons des peuplades indiennes, jadis établies par les jésuites, sont couvertes de tuiles, et les murs sont en briques cuites; celles des autres Indiens et des gens de couleur ne sont que des méchantes baraques. Mais pouvant actuellement devenir propriétaires, ils s'attacheront au sol et chercheront sans doute à rendre leur existence plus agréable, par toutes les commodités de la vie. C'est l'affaire du temps et de quelques exemples. Le Paraguay compte une population de quatre-vingts mille âmes.

[illegible]

Mo[illegible] de la Plata, à [illegible] et à cinquante [illegible]

fortifiée, autrefois peuplée de cinquante mille habitans, n'en compte plus que vingt mille, par suite des guerres. Les maisons, en briques et à terrasses, offrent un charmant coup d'œil, vues du port. La cathédrale et l'hôtel-de-ville sont de beaux édifices; mais les rues ne sont point pavées. Les chaleurs y sont très-fortes en été, et accompagnées d'orages violens. L'hiver, c'est-à-dire en juin, juillet et août, on éprouve des froids piquans, d'autant plus sensibles que le bois est rare. Le port est peu profond; il est en outre exposé aux mauvais vents. Cette ville fut prise d'assaut par les Anglais, en 1806, et restituée à Buénos-Ayres en 1807. Les Brésiliens, à leur tour, s'emparèrent de cet état en 1821; mais en 1828, il fut déclaré indépendant, sous la protection des Anglais (pour les dédommager sans doute des pertes qu'ils avaient éprouvées à la prise de Montevideo). Maldonado est une autre ville et port de mer de cet état, à l'embouchure du Rio de la Plata; sa rade est basse, mais exposée aux vents violens du sud-ouest.

On néglige beaucoup la culture dans l'Uruguay. En revanche, on y élève de nombreux troupeaux, qui donnent lieu à un grand commerce.

PATAGONIE (1).

Cette partie de l'Amérique méridionale, restée indépendante, malgré les prétentions de Buénos-Ayres de la comprendre au nombre de ses possessions, fut découverte par Magellan en 1519. C'est une région encore inconnue, excepté sur quelques points des côtes, où il y a plusieurs ports. Les Andes, qui la traversent, sont couvertes de neige et offrent quelques volcans. Baignée par trois océans, la Patagonie est tourmentée presque en tout temps par des vents et des courans opposés. Le climat est âpre et dur, dans le voisinage des montagnes, et sec dans les plaines. On voit de belles forêts dans l'intérieur, où vivent, sans être beaucoup troublés, des jaguars, des tigres, des ours. Il y a aussi des cerfs, des autruches et des troupes nombreuses de chevaux et de bœufs sauva-

[illegible]us aurons encore occasion d'en parler dans les [illegible]autour du Monde.

ges, répandus dans de grands espaces salés, couverts d'herbes, ainsi que des lièvres, des perroquets et d'autres animaux semblables à ceux que l'on voit au Chili. Les chevaux étaient inconnus, avant l'arrivée des Européens, sur ces bords. La monture des Patagons était des guanacos, espèce d'ânes très-grands, ou plutôt de petits chameaux.

On a beaucoup écrit sur les Patagons, ainsi nommés par Magellan, et quelques-uns des premiers voyageurs qui les visitèrent en ont fait des cyclopes ou des géans féroces, armés de quartiers de rochers et poursuivant jusque bien avant dans la mer les équipages des vaisseaux. La vérité est que, soit hasard ou tactique, les Patagons qui s'en approchent sont ordinairement très-grands. Diverses relations, entre autres celle de Duclos-Guyot et de La Giraudais, nous les ont montrés sous un jour exempt d'exagération. D'après eux, ces insulaires, qui sont hospitaliers, ont de cinq pieds et demi à sept pieds (ce qui fait encore une riche taille), une forte carrure, les membres gros et nerveux, la figure large, le nez épaté, la bouche grande, mais bien fournie, les cheveux noirs et longs, et sont beaucoup plus robustes que les Européens d'une taille approchant de la leur. Ils se vêtissent de peaux de guanacos et de vigognes, attachées ensemble en forme de manteau, dont ils peignent l'envers de diverses couleurs, ainsi que leur visage et les autres parties du corps qui sont à découvert; ils chaussent des brodequins faits grossièrement de peaux; leur coiffure est une espèce de toque avec des plumes. Ils sont pasteurs et nomades, presque toujours à cheval, et vivent en partie de leurs chasses, qu'ils font avec la lance et surtout la fronde, dont ils se servent adroitement, atteignant leur proie à la distance énorme de quatre cents pas; ils ont des chiens qui les secondent dans cet exercice. Les femmes ont le même costume que les hommes, avec un tablier qui descend au milieu des cuisses. Leur coutume de s'arracher les sourcils, jointe à une haute stature et à leur tatouage, en font des êtres d'une nature peu attrayante, d'après nos idées sur la beauté.

On remarque sur les côtes un bouleau qui fournit un bois excellent, et qui atteint souvent une circonférence de trente-six pieds.

La Terre de Feu, ainsi nommée de plusieurs volcans qu'on y aperçoit au milieu des neiges, étant séparée du continent de l'Amérique, sera décrite en son lieu.

Un extrait d'histoire naturelle va nous occuper quelque temps; ensuite nous passerons au Brésil, qu'il est maintenant permis aux voyageurs de visiter, ce que la politique portugaise empêchait avant 1807.

CHAPITRE XVIII.

Histoire naturelle des républiques de l'Amérique méridionale.

La température d'un pays est déterminée autant par son élévation du sol au-dessus de la mer que par sa distance de l'équateur. Ainsi, même dans les régions situées entre les tropiques, suivant qu'une contrée est plus ou moins élevée au-dessus de l'Océan, son climat est plus froid ou plus chaud; et la différence de niveau y produit trois zones de température bien tranchées: la chaude, la tempérée et la froide.

C'est dans la zone chaude que croissent les palmiers et les bananiers, le manioc, la canne à sucre, le piment, l'indigo, l'aguacatier, l'ananas, le cacaoyer, le goyavier, le cotonnier, le tamarinier, et d'autres végétaux non moins remarquables, ainsi que beaucoup d'arbres dont le bois sert à la teinture. Cette zone s'élève jusqu'à cinq cents toises au-dessus de l'Océan, et comprend tous les pays situés sur le bord de la mer, dans la Zone-Torride.

Indépendamment du cocotier ordinaire, on y rencontre le maca, ou cocotier du Brésil, qui est commun dans l'isthme de Panama; il n'a pas plus de dix pieds de hauteur. Il est couronné d'une sorte de guirlandes, qui sont défendues par des pointes longues et piquantes. Le milieu de l'arbre contient une moelle semblable à celle du sureau. Son fruit, de la grosseur d'une petite poire, croît en grappes; sa couleur est d'abord jaune, mais elle devient rougeâtre en mûrissant. Chaque fruit a un noyau: la chair, quoique un peu aigre, est également agréable et saine. Les Indiens coupent souvent l'arbre dans la seule vue d'en manger le fruit; cependant, comme le bois en est dur,

pesant, noir et facile à fendre, ils l'emploient ordinairement à construire leurs maisons, à faire des têtes de flèches et des navettes pour le travail du coton.

Le bibby, espèce de palmier, qui tire ce nom d'une liqueur qu'il distille, est un arbre commun dans l'isthme et sur le continent; son usage le rend précieux aux Indiens. Il a le tronc droit, mais si menu, que malgré sa hauteur, qui va jusqu'à soixante-dix pieds, il n'est guère plus gros que la cuisse. Il est nu, armé de piquans comme le maca. Ses fruits sont ronds, de couleur blanchâtre, et de la grosseur des noix. Ils en tirent une espèce d'huile, sans autre travail que de les piler dans un grand mortier, de les faire bouillir et de les presser. Dans la jeunesse de l'arbre, ils percent le tronc pour en faire découler, par une feuille roulée en forme d'entonnoir, la liqueur qu'ils nomment bibby. Le goût en est assez agréable, mais toujours un peu aigre.

Le mammey a également un tronc élancé et sans branches, jusqu'à soixante-dix pieds d'élévation, et se termine par un grand nombre de rameaux qui forment une vaste cime pyramidale. Son fruit a la forme d'une poire. On en voit qui sont gros comme la tête d'un enfant : leur saveur est douce, aromatique et fort agréable.

Le mancenillier porte un fruit d'une forme sphérique et rougeâtre, qui ressemble beaucoup à une pomme d'api. Cette apparence trompeuse, jointe à une odeur agréable, invite à le manger; mais sa chair, spongieuse et mollasse, contient un suc laiteux et perfide, qui, d'abord d'un goût fade, devient bientôt caustique, et brûle à la fois le palais, les lèvres et la langue. Il n'y a pas jusqu'à son ombre qui ne soit malfaisante : elle fait enfler le corps de ceux qui s'y reposent et s'y endorment; les animaux l'évitent.

Le mahot (*hibiscus tiliaceus*) croît dans les lieux humides. Son écorce est aussi claire que le canevas; si l'on veut en prendre un morceau, elle se déchire en lanières minces jusqu'au haut du tronc; mais si fortes, qu'on en fait toutes sortes de câbles, des cordages et des filets pour pêcher le gros poisson.

Les calebassiers sont de petits arbres dont les fruits charnus ressemblent assez à nos courges. Ils varient depuis deux pouces jusqu'à un pied de diamètre. Ils sont couverts d'une peau lisse et mince d'un jaune verdâtre, sous laquelle est une coque dure et ligneuse, qui renferme une chair molle, jaunâtre, d'un goût piquant, d'une odeur vineuse. On prépare, avec cette pulpe, un sirop renommé surtout pour son efficacité dans les maux de poitrine. Les Indiens ont su profiter de la fermeté de la coque des fruits pour en fabriquer divers ustensiles de ménage.

L'arbre nommé bois léger est de la grosseur ordinaire de l'orme. Le tronc en est droit, et sa feuille ressemble beaucoup à celle du noyer. Il en faut une quantité surprenante pour la charge d'un homme. On l'emploie pour faire des radeaux. Un autre arbre nommé bois blanc, dont la hauteur ordinaire est de dix-huit ou vingt pieds, et dont la feuille ressemble à celle du séné, a le bois fort dur, serré, pesant, et plus blanc qu'aucun bois de l'Europe. Il est d'un si beau grain, qu'il n'y a point d'ouvrage de marqueterie auquel il ne pût être employé. Cet arbre ne se trouve que dans l'isthme de Panama.

Les bambous épineux croissent comme les ronces, et rendent impraticables les cantons qui s'en trouvent couverts. Une même racine produit à la fois vingt ou trente branches défendues par des pointes fort piquantes. Les bambous creux atteignent jusqu'à trente et quarante pieds de hauteur, avec une grosseur proportionnée. Le tronc a, de distance en distance, des nœuds qui contiendraient douze ou quinze pintes d'eau. On emploie cet arbre à divers usages : ses feuilles ne ressemblent pas mal à celles du sureau.

Les bords de la mer, dans ces régions équatoriales, sont garnis de mangliers. Leur écorce est rouge, et peut servir à la teinture du cuir.

Parmi les plus grands et les plus gros arbres de cette zone, sont le caobo ou acajou, le cèdre, le baumier de Carthagène, l'arbre marie ou calaba. Le bois des premiers sert à fabriquer les canots, et particulièrement des champanes, sorte de barques que les habitans emploient pour leur commerce le long de la côte et sur les rivières. Le baumier et l'arbre marie distillent une liqueur résineuse de différente espèce : l'une appelée huile-marie, et l'autre

baume-tolu, du nom d'un village autour duquel cet arbre croît en abondance.

Le gaïac et l'ébénier de montagne ont presque la dureté du fer. Les béjuques, plantes sarmenteuses et pliantes, sont très-propres à faire des liens. Une autre plante grimpante est le *fevillea cordifolia* dont le fruit se nomme habilla, ou fève de Carthagène. C'est une baie, grosse, sphérique, enveloppée d'une écorce dure, et contenant trois loges qui renferment chacune plusieurs graines. On assure que ces graines sont le plus excellent de tous les antidotes contre la morsure des serpens; et cette opinion est si bien établie que les chasseurs et ouvriers ne vont jamais sur les montagnes sans en avoir pris un peu à jeun; après quoi ils marchent et travaillent, comme si cette précaution les rendait invulnérables.

Le climat de cette zone est trop humide et trop chaud pour l'orge, le froment et les autres grains de cette nature; mais on y recueille quantité de maïs et de riz. Le maïs sert à faire le hollo, espèce de gâteau qui tient lieu de pain dans toutes ces contrées, et qui est blanc, mais fort insipide.

Les patates, dont les camottes sont une variété fort estimée, et les ignames, fournissent aussi à la nourriture des habitans. Les papaies, les guanabanes, espèce de corossol, les limons et citrons de plusieurs variétés, sont au nombre des fruits que produit ce climat.

Du côté de Guayaquil, on trouve une plante, sous le nom de vijahua, dont les feuilles sont si grandes qu'elles pourraient servir de draps de lit: elles n'ont pas de tige. Leur longueur ordinaire est de cinq pieds sur deux pieds et demi de largeur. Elles sont lisses et unies, avec une côte longitudinale, large de quatre à cinq lignes; elles sont vertes en dedans, blanches en dehors, et couvertes d'une poussière fine et gluante. On s'en sert pour construire sur-le-champ une hutte; et on les emploie ordinairement à couvrir les maisons, à transporter le poisson, le sel, et toutes les marchandises que l'on veut garantir de l'humidité.

C'est encore dans cette région chaude inférieure que végètent les liliacées les plus odoriférantes, les cactus et diverses plantes salines. Le jasmin à large fleur et le datura en arbre exhalent le soir leurs doux parfums dans les environs de Lima, et même dans les provinces qui, plus au sud, s'éloignent davantage de l'équateur. Dans les plaines basses du Perou, on voit aussi la poincillade, ou fleur de paradis, et d'autres arbrisseaux à fleur, qui sont charmans; mais qu'il serait trop long de détailler.

Au-dessus de la région des palmiers, commence celle des fougères arborescentes et des quinquinas. Les premières cessent à huit cents toises, tandis que les autres ne s'arrêtent qu'à quatorze cent cinquante. Dans cette région tempérée croissent les mélastomes, des passiflores en arbres aussi hauts que les chênes d'Europe; le lis Saint-Jacques, ou l'*alstroemeria*, et d'autres liliacées; le fuchsia, dont on admire la jolie fleur violette et rouge, et une foule d'autres belles plantes que l'on a transplantées en Europe; enfin, le figuier, le cherimolier et d'autres arbres fruitiers. Le sol y est couvert, dans les lieux humides, de mousses toujours vertes, qui forment quelquefois des pelouses aussi agréables à la vue que celles des prairies de l'Europe.

Le palmier à cire croît dans les régions tempérées; on ne l'observe guère dans les plaines; il ne commence à se montrer qu'à neuf cents toises, et on le voit jusqu'à quatorze cent cinquante au-dessus de la mer. Son tronc, divisé par anneaux, atteint à la hauteur énorme de cent soixante à cent quatre-vingts pieds. Ses régimes sont très-rameux, longs d'environ trois pieds. Les habitans de la montagne de Quindiu, dans les Andes, recueillent une matière résineuse très-abondante sur le tronc de cet arbre: ils la fondent avec un tiers de suif, et en font des cierges et des bougies.

Les chênes, dans les régions équatoriales, ne commencent à paraître qu'au-dessus de huit cent soixante-douze toises. Ces arbres seuls présentent quelquefois le tableau du réveil de la nature au printemps; ils perdent toutes leurs feuilles: on les voit alors en pousser d'autres, dont la verdure se mêle à celle des vanilles qui croissent sur leurs branches. Entre les tropiques, les grands arbres, dont la longueur des troncs excède soixante à quatre-vingt-dix pieds, ne s'élèvent pas au-delà du niveau de treize cent quatre-vingt-cinq toises. Depuis la ville de Quito, les arbres sont moins grands, et leur élévation n'est pas comparable à celle que les

mêmes espèces atteignent dans les climats plus tempérés. A dix-sept cent quatre-vingt-seize toises, cesse presque toute végétation en arbre; mais, à cette hauteur, les arbrisseaux deviennent d'autant plus communs; plusieurs belles plantes, telles que les calcéolaires, dont la corolle est de couleur dorée, y émaillent agréablement la verdure des pelouses. Plus haut, sur le sommet de la Cordillère, se trouve la région de l'escalonia tubar, qui étend ses branches en forme de parasol, et du wintera, ou cannelier du Pérou. Sous le climat froid et constamment humide de ces hauteurs, que les Indiens nomment Paramos à Quito, et Puna à Lima, croissent des arbrisseaux dont le tronc court et noir se divise en une infinité de branches couvertes de feuilles coriaces et luisantes, et qui ont le port du myrte.

La canne à sucre réussit quelquefois à douze cent cinquante toises d'élévation; la culture du froment commence à cinq cents toises, mais elle n'est assurée qu'à deux cent cinquante.

Dans toute la province de Quito, on donne le nom de guabas à un fruit qu'on appelle pacaès dans tout le reste du Pérou; c'est l'acacia fruit sucré (*mimosa inga*). Sa cosse, longue d'environ quatorze pouces, est d'un vert foncé, et toute couverte d'un duvet qui est doux lorsqu'on y passe la main du haut en bas, et rude au contraire en remontant. Ses cavités sont remplies de gros pepins et d'une moelle spongieuse et légère, de la blancheur du coton, qui donne un jus frais et doux. La grenadille du Pérou a, comme ailleurs, la forme d'un œuf de poule, mais elle est plus grosse.

La vigne, l'oranger, le citronnier, l'amandier, l'olivier, le grenadier, le pêcher, le poirier, le pommier et le figuier se trouvent partout où les Européens se sont établis. On fait du vin à Mendoza et dans les parties inférieures du Pérou et du Chili, en quantité assez considérable pour l'exportation; mais on le met dans des cruches de terre, et on les enduit d'une sorte de résine, dont le goût, joint à celui des peaux de boucs, dont on se sert ensuite pour le transporter, lui donne une saveur amère semblable à celle de la thériaque, et une odeur à laquelle on ne s'accoutume point facilement. [illegible]nanas, le melon et le melon d'eau réussis[illegible]nt au Chili. Pendant la moitié de l'année, l'usage de ce dernier est général; lorsque les premiers paraissent, ils sont accueillis par des acclamations; à toute heure du jour, les ouvriers fument le cigare ou mangent du melon d'eau. On attribue à ce fruit, comme au maté, la vertu de prévenir toutes les maladies.

La frutille, ou fraise du Pérou et du Chili, est fort différente des fraises de l'Europe, non-seulement par sa grandeur, qui est d'un bon pouce de long sur huit lignes de diamètre, mais encore par son goût, qui est plus aqueux, sans être moins agréable. Aussi renferme-t-elle beaucoup plus de suc: cependant la plante ne diffère des nôtres que par les feuilles, qui sont un peu plus grandes.

Les forêts sont pleines d'arbres aromatiques, tels que différentes espèces de myrtes; une de laurier, dont l'écorce a l'odeur du sassafras; le boldu celle de l'encens par les feuilles, tandis que l'écorce tient un peu du goût de la cannelle; c'est le cannellier drymis.

Les bords de la rivière de Biobio sont couverts de cèdres, qui peuvent servir non-seulement à toute sorte de construction, mais même à faire de très-bons mâts. Malheureusement, la difficulté de les transporter par la rivière, dont l'embouchure n'a pas assez d'eau pour un navire, les rend presque inutiles.

Aux environs de Valparaiso, les montagnes, quoique fort sèches par la rareté des pluies, produisent quantité d'herbes dont on vante les vertus. La plus renommée est la *cachalingua*, espèce de petite-centaurée plus amère que celle de France; elle passe pour un excellent fébrifuge. Le *vira verda* est une sorte d'immortelle dont l'infusion, éprouvée par un chirurgien français, guérit de la fièvre-tierce. L'*unoperquen* est un séné tout-à-fait semblable à celui qui nous vient du Levant.

Près de Coquimbo, on voit une espèce de ceterach, que les Espagnols ont nommé doradilla aux feuilles frisées, dont on vante beaucoup la décoction pour purifier le sang, et surtout pour rétablir des fatigues d'une longue marche. On cultive aussi une espèce de citrouille nommée locatoya, qu'on fait ramper sur le toit des maisons, et qui dure toute l'année; de sa chair on fait une excellente confiture. Là, commence à croître un arbre nommé lucumo. Sa feuille ressemble un peu à celle de l'oranger, et son

fruit est presque semblable à la poire, qui contient la graine de floripondio. Dans sa maturité, la chair en est jaune; elle a le goût et la consistance du fromage frais.

L'on ne doit pas omettre de dire que si l'Ancien-Monde a donné à la zone tempérée de l'Amérique méridionale le froment, la vigne et divers arbres fruitiers, cette zone, de son côté, l'a enrichie de plusieurs végétaux précieux, tels que le topinambour, la capucine, la pomme de terre, etc. La capucine, annuelle dans notre climat, est vivace dans son pays natal; elle demeure verte et fleurit toute l'année. La pomme de terre est citée par Zarate, qui avait été trésorier au Pérou en 1544, et qui a écrit l'histoire de la conquête.

On emploie dans le Chili, pour l'intérieur des habitations, un bois rougeâtre qui vient de l'île de Chiloé. L'arbre qui le donne est toujours vert, et si grand, que l'on tire quelquefois huit cents planches de dix pieds sur un pouce d'épaisseur et six pouces de large. On ne scie pas le tronc, on le fend d'une manière si égale qu'on dirait que les planches ont été rabotées. Ce bois est semblable à celui du mélèze, qui croît sur les hautes montagnes de Suisse; il est encore plus léger, et n'est pas sujet à être attaqué par les insectes; on en fait des barriques et des seaux.

L'acacia farnèse est le seul arbre que l'on voie dans la région sèche des Pampas, où il s'élève fort peu. On le trouve dans le territoire de Cordova, au Chili et dans la plus grande partie du Pérou; il fournit presque tout le bois à chauffer nécessaire aux habitans; on en fait la coupe tous les cinq ou six ans, il repousse avec vigueur. Ses cendres sont suffisamment chargées de potasse pour faire du savon. On conçoit de quelle importance est un arbre qui croît si rapidement, sans le secours de l'irrigation ou des pluies, sous un soleil brûlant, et dans un pays de mines, où il faut beaucoup de combustible. On a abusé des coupes au Chili, et l'on s'y ressentira long-temps, malgré la découverte des mines de houille de la Conception, de la privation de cet arbre. Le mimosa des Andes du sud est un petit arbre de peu d'apparence, et le plus souvent un arbrisseau dont les branches tortueuses sortent de terre et ont l'air à moitié sèches.

Lorsqu'on a passé le Cumbré, ou défilé des volcans, et qu'on est descendu à peu près à moitié vers l'ouest, c'est-à-dire à sept mille pieds au-dessus du niveau de la mer, on trouve le quillaja saponaria, qui a le port d'un hêtre, et une soixantaine de pieds de hauteur. Son écorce donne un savon naturel; les femmes du Pérou et du Chili l'emploient surtout à laver leurs longs cheveux noirs : on prétend qu'il favorise leur croissance. C'est le plus grand arbre des forêts de cette partie du Chili.

Le même climat est ami d'une petite plante que les Américains nomment bâton de lumière. Sa hauteur ordinaire est d'environ deux pieds : elle consiste en plusieurs petites tiges qui sortent de la même racine, droites et unies jusqu'à leur sommet, où elles poussent des rameaux, qui portent des feuilles fort minces. On coupe cette plante près de terre; on l'allume, et, quoique verte, elle répand une lumière qui égale celle d'un flambeau, sans demander d'autre soin que celui d'en séparer le charbon qu'elle fait en brûlant.

L'algarroba, ou algovova, est le fruit d'un arbre légumineux de même nom : on en nourrit toute sorte de bestiaux. Il est blanchâtre, entremêlé de petites taches jaunes, et ses cosses ont quatre ou cinq pouces de long. Non-seulement il fortifie les bêtes de charge, mais il engraisse extrêmement les bœufs et les moutons, et donne à leur chair un excellent goût.

La fameuse plante qui se nomme le coca, et qui était autrefois particulière à quelques cantons du Pérou, est aujourd'hui fort commune dans toutes les provinces méridionales, par le soin que les Indiens prennent de la cultiver; c'est l'*erythroxylon peruvianum*, arbrisseau fort rameux, qui s'entrelace aux autres plantes : la feuille en est lisse, et longue d'environ un pouce et demi. Les Américains la mâchent, mêlée en portion égale avec une sorte de craie ou de terre blanche, qu'ils nomment mambi. Ils crachent d'abord; mais ensuite ils avalent le jus avec leur salive, en continuant de tourner la feuille dans leur bouche jusqu'à ce qu'elle cesse de rendre du jus : elle supplée à leur nourriture, les rend vigoureux, et ils s'affaiblissent lorsqu'elle vient à leur manquer.

Dans le Popayan, il se trouve des arbres d'où l'on voit distiller sans cesse une sorte de

gomme ou de résine, que les habitans nomment mopamopa. Elle sert à faire toutes sortes de laques ou de vernis sur bois, qui est non-seulement très-beau, mais si durable, qu'il ne peut être détaché ni terni par l'eau bouillante. Il est comparable à celui de la Chine, et les Américains font dans ce genre des ouvrages fort recherchés.

C'est sur les paramos que croît la contrayerva, espèce de dorstenia, plante renommée, parce qu'on la regarde non-seulement comme un remède assuré contre toute sorte de poisons, mais aussi comme une panacée universelle. Elle s'élève peu de terre, mais elle s'étend beaucoup plus à proportion : ses feuilles sont longues de trois à quatre pouces, sur un peu plus d'un pouce de large, épaisses, veloutées en dehors, et d'un vert pâle. En dedans, elles sont lisses et d'un vert plus vif. De chaque bourgeon naît une grande fleur, composée de fleurs plus petites, qui tirent un peu sur le violet. C'est sa racine que l'on emploie.

Une autre plante qui ne mérite pas moins d'observations, est la calaguala : c'est une espèce d'aspidium, ou petite fougère, qui croît dans les lieux que le froid et les neiges continuelles rendent stériles, ou dont le sol est sablonneux. Sa hauteur est de sept ou huit pouces; ses tiges se font jour au travers du sable ou des pierres, n'ont que deux ou trois lignes d'épaisseur, sont noueuses et couvertes d'une pellicule qui se détache d'elle-même lorsqu'elle est sèche. On fait usage de la racine comme apéritive et sudorifique.

Ce qu'on appelle herbe du Paraguay, dont on a parlé plusieurs fois dans le cours de cet ouvrage, est la feuille d'une espèce de houx; on la nomme aussi maté. On la sèche et on la pulvérise. Son goût approche de la mauve; sa forme est à peu près celle de la feuille d'oranger; elle a aussi quelque ressemblance avec celle de la coca; mais elle est plus estimée au Pérou même, où l'on en transporte beaucoup, principalement dans les montagnes, et dans tous les lieux où l'on travaille aux mines : on la prend en infusion.

Avant la guerre de l'indépendance, les provinces du Rio de la Plata, le Chili et autres en faisaient une consommation énorme. Les difficultés du transport ont porté le prix de cette poudre à une piastre et demie la livre au Chili, de sorte que pendant assez long-temps elle a été réservée aux seuls gens riches. La grande fabrique de cette herbe est à la Villarica, voisine des montagnes de Maracayn, situées à l'orient du Paraguay. Les Espagnols croient y trouver un remède ou un préservatif contre tous leurs maux. Personne ne disconvient qu'elle ne soit apéritive et diurétique. Cette infusion se prend ordinairement à jeun; cependant on en fait usage ainsi dans l'après-dînée.

L'herbe à soie est l'yucca, qui croît en abondance dans les lieux humides : sa racine est pleine de nœuds; ses feuilles, qui ont la forme d'une lame d'épée, sont quelquefois longues de deux aunes. Les Indiens coupent ces herbes, les font sécher au soleil, et les battent dans un morceau d'écorce pour les réduire en filets; ensuite, les tordant, ils en font des cordes pour les hamacs et pour la pêche. Cette espèce de soie est recherchée à la Jamaïque, où les Anglais la trouvent plus forte que leurs chanvres; et les femmes espagnoles en font des bas qu'elles vendent fort cher.

Voici une des productions les plus singulières de ces contrées, un insecte qui fait du papier. « Non loin de la ville champêtre de Huanaco et des bords romantiques du Huallaga supérieur, disent les missionnaires, on trouve dans la vallée de Pampantico, et probablement dans beaucoup d'autres vallées de la Cordillère, un insecte que les Espagnols nomment sustillo, et qui ressemble beaucoup à notre ver à soie. Il vit exclusivement sur l'arbre pacaé, décrit sous le nom de *mimosa inga*, dans la *Flora peruviana*. Les Indiens, qui regardent ces insectes comme un manger délicieux, en détruisent tous les ans une grande quantité, sans que cependant le nombre en diminue sensiblement. Les plus beaux arbres en sont entièrement couverts. Lorsque les sustillo, dans leur état de larve, se sont rassasiés de nourriture, ils se réunissent tous sur la partie inférieure du tronc de l'arbre, et y choisissent un endroit propre à suspendre le tissu merveilleux que l'instinct les engage à fabriquer. Le meilleur ordre préside à leurs travaux; ils observent exactement les lois de la symétrie; et quoique l'étendue, la finesse, la souplesse de leurs tissus varient selon le nombre des insectes

qui y prennent part, et selon la qualité des feuilles qui leur ont servi de nourriture, cependant l'éclat, la consistance et la solidité en font toujours une espèce de papier qui ressemble au papier chinois, mais qui est beaucoup plus durable. Le dessous de cette tente aérienne sert d'asile aux sustillo pendant leur métamorphose; ils s'attachent au côté inférieur en lignes horizontales et verticales, de manière à former un cube parfait; dans cette position, ils s'enveloppent chacun dans leur coque de soie grossière, et attendent l'époque de leur transformation en nymphe ou chrysalide, et ensuite en papillon. Sortis de leur prison, ils détachent eux-mêmes, en grande partie, les fils par lesquels était suspendu le tissu qui les couvrait; cependant ce tissu reste presque toujours accroché aux branches de l'arbre; et, blanchi par l'air, il flotte au gré des vents, semblable à un drapeau déchiré. Le naturaliste don Antonio Pineda a envoyé à Madrid un morceau de ce papier natif, long d'une aune et demie; on y possède aussi un nid de sustillo. »

Au-dessus de la zone tempérée, c'est-à-dire de 1,050 à 2,100 toises, commence la région où l'on ne trouve plus que des plantes basses qui ressemblent à celles des Alpes; plusieurs ont de même de fort belles fleurs. Plus haut, et jusqu'à 2,500 toises, l'on ne voit plus que des graminées. Ces plantes disparaissent successivement, et font place aux mousses et aux lichens qui couvrent la terre et les rochers, jusqu'aux limites des neiges perpétuelles; quelques-unes semblent même se cacher sous les glaces qui ne fondent jamais.

Nous allons décrire les principaux animaux qui vivent dans les diverses régions que nous venons de passer en revue.

On trouve dans la zone chaude, depuis le niveau de la mer jusqu'à 500 toises de hauteur, le tapir, que les Portugais nomment danta, et qui est un des plus grands quadrupèdes de l'Amérique méridionale, quoiqu'il n'ait que trois pieds et demi de haut et six pieds de long, par sa forme générale, il se rapproche du cochon, mais il en diffère sous des rapports essentiels. La couleur de sa peau et de son pelage est d'un brun foncé; il a une crinière de poils noirâtres d'un pouce et demi de hauteur; sa tête est fort grosse; ses oreilles sont presque rondes; ses yeux petits; son grouin est terminé par une espèce de trompe d'un pouce et demi de diamètre; il peut l'alonger d'un demi-pied et même la tourner de côté pour prendre ce qu'on lui présente. Cet animal solitaire fréquente volontiers les lieux marécageux; il se nourrit de fruits sauvages, de rejetons et de pousses tendres, et s'apprivoise aisément. Sa chair est un manger grossier, mais son cuir est fort et solide.

Les forêts des régions chaudes servent de retraite aux alouates, aux coaïtas, aux micos et à un grand nombre d'autres singes, qui sont le gibier le plus ordinaire et le plus recherché des peuples sauvages. Lorsqu'ils ne sont pas chassés ni poursuivis, ils ne marquent aucune crainte à l'approche de l'homme; et c'est à quoi les sauvages reconnaissent, quand ils vont à la découverte des terres, si le pays n'a pas été fréquenté. Dans le cours de sa navigation sur l'Amazone, la Condamine vit un si grand nombre de singes, en ouït nommer tant d'espèces, qu'il renonce à l'énumération. Il y en a, dit-il, d'aussi grands qu'un lévrier, et d'autres aussi petits qu'un rat et difficiles à apprivoiser.

Le jaguar, le cougouar, le chibiguazou, l'aira, l'yaguaroundi, l'ocelot, et d'autres animaux féroces font la chasse aux cabiais, aux agoutis, aux pacas, aux cobayas, aux petits cerfs et aux fourmilliers. On y voit aussi le pécari et le tajassu, les tatous et les paresseux; des sarigues, des coatis et des zorilles. Plusieurs voyageurs parlent de ces derniers sous le nom de renards puans.

Le chinchilla est un petit animal de la famille des mulots, il vit sous terre et se nourrit de racines; la finesse de son poil le fait rechercher. Celui du Chili est plus prisé que le chinchilla du Pérou. Il se fait un grand commerce de cette fourrure par les ports de Valparaiso et de Lima.

Le cougouar, ou lion de ces contrées, animal dépourvu de crinière, vient quelquefois rôder en bandes nombreuses dans les pâturages des Andes du Chili. On est obligé de prendre beaucoup de précautions pour préserver les troupeaux de ses attaques; il est peu à craindre pour l'homme. Lorsque les grands propriétaires envoient au printemps leurs bestiaux dans

les hauts pâturages des Andes, ils les font accompagner de chasseurs qui s'établissent dans des cabanes mobiles et suivent les troupeaux à mesure qu'ils vont d'un lieu à un autre.

Le paresseux, ainsi nommé pour marquer son extrême lenteur, est de la grosseur d'un chat ; son poil est grossier, et marqué de taches blanches et brunes. Il a tant d'aversion pour le changement, qu'il ne quitte la place où il se trouve, que lorsqu'il y est forcé par la faim. La vue des hommes ne paraît pas l'effrayer. Lorsqu'il se remue, chaque mouvement est accompagné d'un cri si lamentable, qu'on ne peut l'entendre sans un mélange de pitié et d'horreur. Ces témoignages de douleur, qui viennent apparemment d'une contraction naturelle de ses nerfs et de ses muscles, constituent toute sa défense. Cet animal vit de fruits sauvages ; lorsqu'il n'en trouve point à terre, il monte péniblement sur l'arbre qu'il en voit le plus chargé, il en abat autant qu'il peut pour s'épargner la peine de remonter. Après avoir fait sa provision, il se met en peloton, et se laisse tomber, pour éviter la fatigue de descendre : ensuite il demeure au pied de l'arbre jusqu'à ce qu'il ait consommé ses vivres, et que la nécessité l'oblige d'en chercher d'autres.

Les lamantins remontent dans le fleuve des Amazones. La Condamine, dit avec raison, qu'il ne faut pas les confondre avec le phoque ; mais il a tort de les nommer des poissons, puisque ce sont des animaux à sang chaud. On rencontre des lamantins à plus de mille lieues de la mer, dans le Guallaga, le Pastaca, etc.

Les oiseaux de cet ardent climat sont en si grand nombre et d'espèces si variées, qu'on ne trouve point de voyageurs qui aient entrepris d'en donner une description exacte. Les cris et les croassemens des uns, confondus avec le chant des autres, ne permettent point de les distinguer. Les tangaras, les colibris, les oiseaux-mouches, les manakins, les jacamars, les aras et d'autres perroquets, ainsi qu'une infinité d'habitans de l'air, sont parés du plus riche plumage et ravissent continuellement la vue. On peut ranger parmi les aras, le chicaly, dont les plumes mêlées de rouge, de bleu et de blanc, sont de la plus grande beauté. Il a le chant d[illegible]ucou, avec quelque chose de plus tris[illegible]ns le son. C'est un gros oiseau qui se nourrit de fruits. Sa chair est noirâtre, mais de bon goût.

Toutes les singularités des volatiles semblent unies dans le toucan. Sa grosseur est à peu près celle d'un ramier ; mais il a les jambes plus longues. Sa queue est courte, bigarrée de bleu turquin, de pourpre, de jaune et d'autres couleurs, qui font le plus bel effet du monde sur un brun obscur qui domine. Il a la tête excessivement grosse à proportion du corps ; mais il ne pourrait pas soutenir autrement le poids de son bec, qui n'a pas moins de sept ou huit pouces, et dont la pointe est aussi aiguë que celle d'un poignard. Sa langue est faite en tuyau de plume : elle est rouge, comme toutes les parties intérieures du bec, qui rassemble d'ailleurs, en dehors, les plus vives couleurs qu'on voit répandues sur les plumes des autres oiseaux. Les Espagnols lui ont donné le nom de prêcheur ; ils s'apprivoisent et mangent tout ce qu'on leur présente : on en connait plusieurs espèces. L'oiseau qu'ils ont nommé gallinazo, parce qu'il ressemble aux poules, est de la famille des vautours. Ils sont familiers dans les villes et dans les autres habitations ; on se repose sur eux du soin de les nettoyer ; il n'y a point d'insectes et d'animaux nuisibles dont ils ne fassent leur proie.

Les chauves-souris sont innombrables, surtout dans la province de Carthagène au coucher du soleil ; il s'en forme des nuées qui couvrent les rues. L'excessive chaleur, obligeant de tenir ouvertes, pendant la nuit, les portes et les fenêtres des chambres, elles y entrent, et si quelqu'un dort le pied ou le bras découvert, elles le piquent, pour sucer le sang.

On fait une peinture curieuse du corrosou, grand oiseau de terre, noir, pesant, de la grosseur d'une poule d'Inde ; il a sur la tête une belle huppe de plumes jaunes, qu'il fait mouvoir à son gré. Les Américains prennent tant de plaisir à son chant, qu'ils s'étudient à le contrefaire, et la plupart y réussissent au point que l'oiseau s'y trompe et leur répond, ce qui aide à le tuer ; on mange sa chair quoiqu'elle soit un peu dure.

Les insectes et les reptiles sont en si grand nombre dans toute cette région, que non-seulement les habitans en reçoivent beaucoup d'incommodité, mais que leur vie même est sou-

vent en danger par la morsure de ces dangereux animaux. Tels sont les serpens, les centipèdes, les scorpions et les araignées. Les bords des rivières et les côtes sont infestées par les crocodiles ou caïmans, que l'on nomme aussi lagardo.

L'insecte utile de la cochenille que nous avons décrit, existe dans le Paraguay, le Tucuman et le territoire de Cordova.

Les crocodiles sont fort communs dans tout le cours de l'Amazone. On assura La Condamine qu'il s'y en trouve de vingt pieds de long, et même de plus grands. Leur plus cruel ennemi, et peut-être l'unique qui ose entrer en lice avec eux, est le jaguar : ce doit être un spectacle curieux que celui de leur combat. Quand il vient boire au bord de la rivière, le crocodile met la tête hors de l'eau pour le saisir, comme il attaque, dans la même occasion, les bœufs, les chevaux, les mulets, et tout ce qui se présente à sa voracité. Le jaguar enfonce ses griffes dans les yeux de son ennemi, seul endroit que la dureté de son écaille laisse le pouvoir d'offenser; mais le crocodile se plongeant dans l'eau, y entraîne le jaguar, qui se noie plutôt que de lâcher prise. Ceux que l'académicien vit dans son voyage, et qui sont communs dans tous les pays chauds et couverts de bois, ne lui parurent point différens en beauté ni en grandeur des panthères d'Afrique; ils n'attaquent guère l'homme s'ils ne sont fort affamés. On en distingue une espèce dont la peau est brune sans être mouchetée.

La femelle du caïman dépose ses œufs sur le bord des rivières, et n'en pond pas moins de cent dans l'espace d'un ou deux jours : mais Ulloa observe qu'après avoir eu soin de couvrir de sable le trou qu'elle a fait pour les y laisser, elle a le soin de se rouler dessus, et même à l'entour, dans la vue apparemment d'en faire disparaître toutes les marques; elle s'éloigne ensuite de ce lieu pendant quelques jours, après lesquels elle revient suivie du mâle; elle écarte le sable, et, découvrant ses œufs, elle en casse la coque. Aussitôt les petits sortent avec si peu de peine, que de la ponte entière il n'y a presque pas un œuf perdu. La mère les met sur son dos et sur les écailles de son cou, pour gagner l'eau avec cette nouvelle peuplade : mais dans l'intervalle, les gallinazos en enlèvent quelques-uns, et le mâle même en mange autant qu'il peut. D'ailleurs la mère dévore tous ceux qui se détachent d'elle, ou qui ne savent pas nager tout d'un coup. Les gallinazos en veulent surtout aux œufs de caïmans, dont la coque est blanche comme celle d'un œuf de poule, mais beaucoup plus épaisse, et leur adresse est extrême pour les enlever. En été, qui est la saison de cette ponte, lorsque les bords du fleuve cessent d'être inondés, ils demeurent comme en sentinelle sur les arbres, le corps caché sous les feuilles, et suivent des yeux tous les mouvemens de la femelle. Ils la laissent pondre tranquillement, sans interrompre même les précautions qu'elle prend pour cacher ses œufs : mais à peine s'est-elle retirée, que fondant sur le nid, ils les découvrent avec le bec, les serres et les ailes. Le festin serait grand pour les premiers, s'il n'en arrivait un beaucoup plus grand nombre qui leur ravissent une partie de leur proie. « Je me suis souvent amusé, dit notre grave et savant voyageur, à voir cette manœuvre des gallinazos, et la curiosité me fit prendre aussi quelques-uns de ces œufs. Les habitans de ces pays les mangent lorsqu'ils en trouvent de frais. Sans cette guerre, que les hommes et les animaux font aux caïmans, toutes les eaux du fleuve et toute la plaine ne suffiraient pas pour contenir ceux qui naîtraient de ces nombreuses pontes, puisque après cette destruction il est impossible de s'imaginer combien il en reste encore. Ils font leur nourriture ordinaire de poisson. Ils se joignent huit ou dix ensemble, et vont se placer à l'embouchure d'un estero, d'où il ne sort aucun poisson dont ils n'aient ainsi le choix, et pendant qu'ils forment ce cordon à l'entrée du canal, d'autres sont placés à l'autre bout pour donner la chasse devant eux, à tout ce qui se trouve dans l'intervalle. Le caïman ne peut manger sous l'eau. Lorsqu'il tient sa proie, il s'élève au-dessus, et peu à peu il l'introduit dans sa gueule où il la mâche pour l'avaler.

Quand ces animaux sont pressés de la faim, et que le poisson ne suffit pas pour les rassasier tous, ils quittent le bord de l'eau pour se rendre dans les plaines voisines. Alors les veaux, les poulains et même les enfans, ne sont pas à couvert de leurs attaques.

Ce mathématicien, qui accompagnait La Con-

damine à Quito, fait une peinture charmante des papillons : mais il trouve une fâcheuse compensation pour leur beauté dans la laideur et l'incommodité de diverses sortes de mouches, et de cirons, dont la piqûre cause une démangeaison insupportable. Aussi conclut-il douloureusement que si l'ardeur du soleil rend les jours du pays longs et ennuyeux, ces cruels insectes ne rendent pas les nuits plus amusantes. En vain l'on recourt aux mosquiteros contre les petits, si la toile n'est si serrée qu'ils ne puissent pénétrer au travers, et l'on s'expose alors à étouffer de chaleur. La persécution des insectes volans va si loin, qu'une chandelle ne peut demeurer allumée trois ou quatre minutes hors d'un fanal. Ils voltigent au-dessus de la lumière et se précipitent dessus, de sorte qu'elle est éteinte en peu de temps. D'après le même voyageur, l'insecte qui se nomme nigua, ou chique, est si petit, qu'il est presque imperceptible : ses jambes n'ont pas les ressorts de celles des puces; ce qui n'est pas une petite faveur de la Providence, s'il avait la faculté de sauter, il n'y a point de corps vivant qui n'en fût rempli, et cette engeance ferait périr les trois quarts des hommes par les accidens qu'elle pourrait leur causer.

Les abeilles de ces régions ne font leur miel que dans des troncs d'arbres, où les Indiens enfoncent le bras pour le prendre. Ils en composent une liqueur avec de l'eau, mais ils ne font aucun usage de la cire.

Toute cette zone est infestée de fourmis, qui non-seulement sont grosses, mais deviennent ailées : elles piquent vivement, surtout lorsqu'elles entrent dans les maisons. On évite de se reposer sur la terre, dans les endroits où il s'en trouve; et les Indiens qui voyagent ne manquent pas d'observer le terrain avant d'attacher leurs hamacs aux arbres.

La mer abonde en poissons de diverses espèces; on citera les suivans pour leur singularité : Le paracod est rond et de la grosseur d'un grand brochet; mais il est ordinairement plus long : on ne le trouve aussi bon nulle part que sur la côte de l'isthme. Un poisson, nommé gar, que l'on prendrait pour l'épée ou la bécune, si sa longueur n'était pas bornée à deux pieds, a sur le [illegible] un os long du tiers de son corps : [illegible] d'eau, presque aussi vite qu'une hirondelle vole, avec des bonds continuels; et son os étant si pointu qu'il en perce quelquefois les canots, il est extrêmement dangereux pour un nageur de se rencontrer sur son passage. La chair en est excellente : celle du soulpin n'est pas moins bonne, c'est un poisson armé de piquans, et de la longueur d'un pied.

Il n'y a point d'huîtres ni d'écrevisses de mer sur la côte de l'isthme : on voit seulement entre les rochers quelques grosses écrevisses auxquelles il manque les deux grandes griffes qui sont ordinaires à celles de mer.

La pêche des Américains du pays se fait avec des filets d'écorce de mahot ou de soie d'herbe, qui ressemblent à nos tirasses. Dans les courans rapides et traversés de rochers, ils se jettent à la nage pour suivre le poisson qu'ils prennent avec la main dans leurs trous. La nuit, ils ont des torches du même bois qu'ils emploient à s'éclairer; et leur adresse est extrême à saisir le poisson qui s'avance vers la lumière.

La Condamine vit, aux environs de Para, un poisson qui se nomme puraqué, dont le corps, comme celui de la lamproie, est percé d'un grand nombre d'ouvertures, et qui a de plus la même propriété que la torpille : celui qui le touche, même avec un bâton, ressent un engourdissement douloureux, et quelquefois en est, dit-on, renversé.

En se rendant de Panama au Pérou par Guayaquil, un voyageur curieux s'arrête volontiers sur la côte de Punta de Santa-Elena, pour y vérifier ce qu'on raconte de la propriété d'un limaçon tout-à-fait semblable à nos limaçons ordinaires. Ce petit animal, de la grosseur d'une noix, renferme une liqueur qui est la véritable pourpre des anciens, et qui paraît n'être que son sang. Un fil de soie ou de coton qu'on y trempe, prend bientôt une couleur si vive et si forte, qu'il n'y a point de lessive qui puisse l'effacer; mais il en faut une grande quantité pour teindre quelques onces de fil.

Les tortues de l'Amazone sont fort recherchées, comme les plus délicates. Le fleuve en nourrit de diverses grandeurs et de diverses espèces, en si grande abondance que, seules, avec leurs œufs, elles pourraient suffire à la subsistance des habitans de ses bords. Il y a aussi des tortues de terre; toutes se conservent plusieurs

mois hors de l'eau sans nourriture apparente.

Plusieurs des animaux qui vivent dans la région inférieure et chaude, se voient aussi dans la région supérieure et tempérée, ainsi que dans les pays hors de la zone torride, dont le climat est semblable. On y voit quelques alouates, le pécari, l'ocelot, l'yaguaroundi, les loutres et les petits cerfs mouchetés. Dans cette zone, et jusqu'à 2,000 toises d'élévation, habitent les grands cerfs, le petit ours à front blanc et les lamas.

Dans les montagnes du Pérou, qu'on nomme Paramos, c'est-à-dire les plus élevées et les plus stériles, l'air est si rude, qu'en général il n'y a point d'animaux qui puissent y faire un continuel séjour. Cependant quelques-uns, dont la constitution s'en accommode mieux, y vont paître les herbes qui leur conviennent. Tels sont les cerfs, qui sont quelquefois en troupes dans les plus hautes parties de ces lieux déserts, où par conséquent l'air est le moins supportable. La chasse de ces animaux est un exercice pour lequel on est passionné au Pérou. Il est remarquable d'ailleurs par l'intrépidité qu'il demande et qu'on pourrait nommer témérité, suivant Ulloa, si les hommes les plus sages n'y prenaient le même goût, après en avoir une fois essayé. Leur confiance est dans la bonté de leurs chevaux, qui courent avec une vitesse incroyable et d'un pas assuré au travers des rochers et des montagnes. Les oiseaux sont de rares perdrix et des condors, ou buytres, espèce d'aigle très-grand et très-fort. Jamais on ne le voit dans les lieux bas. Sa demeure habituelle est dans les montagnes, à huit cents toises de hauteur, d'où il s'élève en planant, puis s'abat quelquefois tout d'un coup jusqu'au bord de la mer, et parcourt ainsi, dans un instant, tous les climats. Il enlève souvent des agneaux du milieu des troupeaux. Pris jeune, on l'apprivoise aisément.

Les nandous, qui représentent l'autruche en Amérique, se voient en grandes troupes dans les plaines de Buénos-Ayres. On en rencontre aussi des bandes plus au sud et à l'ouest dans l'Araucanie. On les chasse pour leurs plumes; il est difficile de les atteindre, sinon avec des chevaux qui galoppent extrêmement vite. Il en est de même du cériema, grand oiseau très-prompt à la course, et le compagnon fidèle du nandou.

A l'époque de la découverte du Pérou, les lamas formaient le seul bétail qui existât dans ce pays. Il a moins de ressemblance avec la brebis qu'avec un petit chameau, dont il a la tête, le poil et toute la figure du corps, à l'exception de la bosse; quoiqu'il ait le pied fourchu, sa marche est aussi celle du chameau. Leur hauteur est à peu près de quatre pieds. Ils sont assez forts pour porter un poids de quatre-vingts à cent livres; aussi les Indiens s'en sont-ils toujours servis comme de bêtes de charge, malgré l'introduction de l'âne dans ce pays. Ils mangent ceux que la vieillesse met hors d'état de servir; leur chair a le goût de celle du mouton.

La vigogne forme une espèce différente du lama, auquel elle ressemble beaucoup; elle est seulement plus petite de moitié : une laine fine et soyeuse couvre son corps. Elle habite en troupeaux plus ou moins nombreux les croupes les plus froides, les plus désertes et les moins accessibles de la Cordillère des Andes. On voit souvent avec les vigognes des bandes d'alpacas.

Les animaux domestiques d'Europe, transportés dans l'Amérique méridionale, s'y sont prodigieusement multipliés : leur race même s'est améliorée. Le voyageur peut se procurer partout des poules; mais la chair n'est ni aussi tendre ni aussi savoureuse que dans l'ancien monde. Le gibier abondant près de Buénos-Ayres diminue à mesure que l'on avance vers l'ouest. On voit dans le Chili des aigles planer au-dessus des plus hautes montagnes. On les rencontre depuis le bord de la mer jusqu'aux régions où la culture cesse par la rigueur du climat, et où les lamas seuls trouvent leur subsistance.

Les chevaux et les bœufs sont devenus sauvages. Ces derniers sont si nombreux dans les pays au sud et à l'ouest de Buénos-Ayres, que souvent on ne tue l'animal que pour avoir sa peau. Les cougouars et les jaguars en détruisent plus qu'on ne peut se l'imaginer. Mais les plus grands ennemis de ces animaux sont les chiens. Si les taureaux disparaissent jamais de ce pays, ce sera surtout par la guerre des chiens qui dévoreront les hommes lorsqu'ils ne trouveront plus de bêtes. Les chevaux se prennent avec des lacets. Ils sont beaux, et d'une légèreté qui ne dément point leur origine espagnole. Les mulets ne sont pas moins communs

au Paraguay que dans le Tucuman, d'où l'on a déjà remarqué qu'il en passe tous les ans un très-grand nombre au Pérou. Ces animaux sont précieux dans des pays où il y a tant à monter et à descendre, et souvent des pas fort difficiles à franchir.

On voit dans quelques cantons de ces provinces, des caméléons d'une espèce bien singulière, puisqu'on leur donne cinq ou six pieds de long, sans compter qu'ils portent leurs petits avec eux, et qu'ils tiennent toujours la gueule ouverte du côté d'où vient le vent. On ajoute que c'est un animal fort doux, mais d'une stupidité surprenante. Les singes de ce pays sont presque de grandeur humaine; ils ont la barbe et la queue fort longues. Lorsqu'ils sont atteints d'une flèche, ils la retirent de la plaie, et la jettent à ceux qui les ont blessés. Les zorilles sont fort communs du côté de Buénos-Ayres; leur poil est agréablement varié. On assure que rien n'est si joli que cet animal; il est si familier, qu'il vient caresser les passans; mais son urine, comme dans les autres parties de l'Amérique méridionale, est d'une telle infection, qu'on est obligé de brûler tout ce qui en est mouillé. Ces vastes plaines nourrissent aussi des agoutis, des pécaris, des aperças, des coatis, des tatous ou armadilles. Ce dernier quadrupède est extrêmement curieux. Par le groin, il ressemble un peu au cochon; mais il a le corps couvert d'une écaille forte et dure, qui sans nuire à sa marche, le garantit des attaques des autres animaux. Cette écaille à compartimens présente des nuances différentes en relief, qui plaisent à l'œil par leur régularité. Les Indiens mangent sa chair.

MONTAGNES, MINES, VOLCANS, FLEUVES.

Les montagnes de l'Amérique méridionale forment un des objets les plus importans de la géographie, non-seulement parce qu'elles renferment plusieurs cimes que l'on peut ranger parmi les plus élevées du globe, mais encore parce qu'elles recèlent un grand nombre de volcans, qui offrent des scènes également admi- [illegible] terribles, et qu'elles cachent dans leur [illegible] mines d'une richesse inépuisable. Elles [illegible] non d'être décrites avec soin, quoique [illegible] incte. Plusieurs voyageurs, tels que Frézier, le père Feuillée, La Condamine, Ulloa et Bouguer, nous ont laissé des détails intéressans sur ces montagnes; nous y joindrons ceux que l'on doit à M. Helm, directeur des mines d'Espagne; à M. de Humboldt et autres.

La chaîne des Andes s'étend en longueur dans toute l'Amérique méridionale. Ces montagnes tirent leur nom du mot péruvien Anti, qui signifie cuivre, et qui fut donné primitivement à une chaîne voisine de Cuzco. Elles forment comme une grande digue et un long rempart, qui, dirigé du nord au sud, suit les côtes du grand Océan, et s'en éloigne rarement de plus de dix à douze lieues. Il est couronné de chaînes de montagnes, tantôt placées dans le sens de la grande, tantôt dans une direction transversale ou oblique, renfermant des vallées ou s'étendant en plateaux. Étroite à son extrémité méridionale, où l'on peut dire qu'elle commence dans les petites îles situées au sud de la terre du Feu, ou au cap Horn, elle s'élargit tout à coup au nord du Chili. Elle a sa plus grande largeur, qui est de soixante lieues, près de Potosi et du lac de Titicaca. C'est près de Quito, entre l'équateur, qu'elle atteint à sa plus grande hauteur. A Popayan, la grande digue se divise en plusieurs chaînes. Deux sont les plus remarquables: l'une, extrêmement basse, court vers l'isthme de Panama: elle ne s'y élève pas à plus de cent cinquante toises; l'autre s'approche de la mer des Caraïbes, dont elle suit les côtes méridionales, et paraît même, par un chaînon sous-marin, se continuer jusque dans l'île de la Trinité. La Cordillère, à Popayan, est divisée en trois chaînes parallèles, dont les deux latérales, seulement à deux grandes hauteurs, sont couvertes de grès et d'autres roches de formation secondaire. La chaîne orientale sépare la vallée de la rivière de la Madeleine des plaines du Rio Meta, qui est plus à l'est. Ses plus hautes cimes sont le Paramo de la Summa Paz; celui de Cingaza, et les Cerros de San-Fernando et de Tuquillo. Aucune d'elles ne s'élève à la région des neiges éternelles. Leur hauteur moyenne est de deux mille toises. La chaîne centrale partage les eaux entre le bassin de la Madeleine et celui du Rio-Cauca. Elle atteint souvent à la limite des neiges per-

pétuelles; elle la dépasse de beaucoup dans les cimes colossales de Guanacas, du Buragan et du Quindiu, qui sont toutes élevées de deux mille cinq cent à deux mille huit cent toises au-dessus de l'Océan. La chaîne occidentale sépare la vallée de Cauca de la province de Choco et des côtes du grand Océan. Son élévation est à peine de sept cent cinquante toises.

Ces trois chaînes se confondent de nouveau vers le nord par les 6° et 7°; elles forment aussi un seul groupe au sud de Popayan, dans la province de Pasto, qui est un des plateaux les plus élevés du globe; c'est le Thibet de l'Amérique.

Depuis l'équateur jusqu'à 2° sud, la Cordillère se ramifie en plusieurs plateaux qui séparent des montagnes placées sur le dos même des Andes; le fond de ces plateaux est à quatorze cent toises au-dessus de l'Océan, tandis que les trois chaînes dont on a parlé plus haut sont séparées par des vallées profondes de sept cent toises, qui servent de bassin à des rivières considérables, et dont le fond n'est pas à plus de sept cent toises d'élévation; leur largeur n'est souvent que de cinq cent toises.

Les plateaux, par la situation extraordinaire dans laquelle la nature les a placés, forment pour ainsi dire des îles au milieu de l'océan aérien. C'est pourquoi les peuples qui habitent ces plateaux glacés y restent concentrés, et craignent de descendre dans les pays voisins, où règne une chaleur étouffante et nuisible aux habitans primitifs des hautes Andes. D'ailleurs l'accès en est extrêmement difficile.

Santa-Fé de Bogota est située à l'ouest du Paramo de Chingaza, sur un plateau dont la hauteur absolue est de treize cent cinquante-sept toises, et qui se prolonge sur le dos de la Cordillère orientale. Pour parvenir de cette ville à Popayan et aux rives du Cauca, il faut descendre de la chaîne orientale, traverser la vallée de la Madeleine, et franchir la chaîne centrale. Le passage le plus fréquenté est celui du Paramo de Guanacas, que prit Bouguer en allant de Quito à Carthagène. L'intervalle entre Popayan et la Plata est de dix-neuf à vingt lieues, et on met ordinairement vingt à vingt-deux jours pour faire ce chemin.

M. de Humboldt préféra le passage de la montagne de Quindiu entre les villes d'Ibagua et de Carthago. C'est le plus pénible de tous ceux que présente la Cordillère. On s'enfonce dans une forêt épaisse que l'on ne traverse qu'en dix ou douze jours, dans la plus belle saison, et où l'on ne trouve aucune cabane, aucun moyen de subsistance. Le sentier par lequel on passe la Cordillère, le plus souvent réduit à la largeur d'un ou deux pieds, ressemble, en grande partie, à une galerie creusée à ciel ouvert. Dans cette partie des Andes, comme à peu près partout ailleurs, le roc est couvert d'une couche épaisse d'argile. Les filets d'eau qui descendent de la montagne y ont creusé des ravins. On marche, en frémissant, dans ces crevasses, qui sont remplies de boue, et dont l'obscurité est augmentée par la végétation épaisse qui en couvre l'ouverture. Le même savant estime que la longueur totale de la magnifique chaîne des Andes est de deux mille trois cents lieues, et que la hauteur moyenne de cette grande muraille, qui borne le continent américain à l'ouest, est de dix-huit cent cinquante toises.

Les quebradas, dont on a déjà parlé sont d'une dimension bien plus gigantesque. On peut les considérer comme des fentes immenses qui, partageant la masse des Andes, coupent et interrompent en quelque sorte la chaîne qu'elles traversent. C'est par ces portes naturelles que les grandes rivières descendent vers l'Océan Atlantique, en franchissant la pente orientale de la Cordillère, qui est souvent plus escarpée que l'occidentale. Elle est si rapide près de Santa-Fé de Bogota, qu'il est impossible de parvenir aux plaines de Casouare par le Paramo de Chingala. Cette pente orientale est peu connue, et il est très-facile de confondre les chaînes latérales avec la haute crête qui sépare les immenses plaines du Beni, du Buruz et de l'Ucayal, de la vallée étroite du Pérou.

En allant de Popayan au sud, les trois chaînons, comme on l'a vu plus haut, se confondent sur le plateau aride de los Pastos, dans un même groupe qui se prolonge bien au-delà de l'équateur, et qui, dans le royaume de Quito, offre un aspect particulier depuis la rivière de Chota jusqu'au Paramo de l'Assouay. Les sommets les plus élevés sont rangés sur deux files, qui forment comme une double

crête de la Cordillère. Ce sont ces cimes colossales et couvertes de glaces éternelles qui ont servi de signaux dans les opérations des académiciens français pour mesurer un degré du méridien. Leur disposition symétrique sur deux lignes dirigées du nord au sud, les a fait considérer par Bouguer comme deux chaînons de montagnes séparés par une vallée longitudinale; mais ce que cet astronome célèbre nomme une vallée et le dos même des Andes, c'est un plateau dont la hauteur absolue est de treize cents à quinze cents toises. C'est là que se trouve concentrée la population de ce pays merveilleux; on peut, sans exagération, lui donner cette épithète, puisque les céréales et les fruits de l'Europe sont cultivés à une hauteur où, sous le 45° de latitude nord, l'on ne rencontre plus que des neiges éternelles.

Les Andes de Quito forment la partie la plus élevée de cette double rangée de montagnes. C'est dans le petit espace compris entre l'équateur et le 1° 45' sud que l'on trouve des cimes qui surpassent la hauteur de trois mille toises. Aussi n'en compte-t-on que trois : le Chimborazo, qui excéderait la hauteur de l'Etna placé sur le sommet du Canigou, ou celle du Saint-Gothard placé sur le sommet du pic de Ténériffe; le Cayambé et l'Antisana. Les traditions des Indiens de Lican nous apprennent, avec quelque certitude, que la montagne de l'Autel, appelée par les indigènes Capa-Urcu, était jadis plus élevée que le Chimborazo; mais qu'après une éruption continuelle de huit ans, ce volcan s'affaissa. En effet, son sommet ne présente plus dans ses plans inclinés que les traces de la destruction. La largeur des Andes, dans cette partie, est de vingt lieues.

En pénétrant dans le Pérou, cette chaîne se multiplie, s'étend en largeur et en même temps perd de son élévation.

Le Chimborazo, comme le Mont-Blanc dans les Alpes, forme l'extrémité d'un groupe colossal : depuis cette cime jusqu'à cent vingt lieues au sud, aucune autre n'entre dans la région des neiges perpétuelles. La crête des Andes n'y atteint que seize cents et dix-huit cents toises. Depuis le 8° sud, les cimes neigées ennent plus fréquentes, surtout vers Cuz- Paz, où s'élèvent les pics élancés d'Élimani et de Cururana, sous le 17°. Partout dans cette région, les Andes proprement dites sont bordées à l'orient par plusieurs chaînes inférieures. Les missionnaires qui les ont parcourues les représentent comme couvertes de grands arbres et de prairies verdoyantes par conséquent, comme beaucoup plus basses que la Cordillère proprement dite.

Au Chili, aucune montagne n'a été mesurée; cependant les Andes de ce pays ne paraissent pas le céder en hauteur à celles du Pérou. Les volcans semblent y être encore plus fréquens : les chaînes latérales disparaissent. Plus au sud, dans le pays au-delà du Chili, la Cordillère se rapproche tellement de la mer, que les îlots escarpés de l'Archipel de Guayatecas peuvent être regardés comme un fragment détaché de la chaîne des Andes. Le cône neigé de Cuptana s'élève encore sur le continent à quinze cents toises; mais plus au sud, vers le cap Pillar, les montagnes s'abaissent jusqu'à deux cents toises et même au-dessous.

Si l'on s'éloigne des Andes, en se rapprochant de la côte orientale de l'Amérique, on trouve, dans le Brésil, plusieurs chaînes de montagnes peu élevées qui se dirigent du sud-ouest au nord-est; elles commencent sur la rive gauche du Rio de la Plata, dont la rive opposée est en plaine. Comme les Andes dans leur marche tournent au nord-ouest, la plaine s'élargit à mesure que l'on va vers le nord.

Dans cette partie du pays, l'uniformité de la disposition plane du terrain n'est coupée que par des collines de trop peu d'importance et trop éloignées de la grande chaîne pour qu'on puisse les regarder comme en faisant partie, bien que quelques groupes et quelques lignes de ces montagnes paraissent se lier à la chaîne des Andes. M. de Humboldt a décrit les montagnes dont la direction forme un angle droit avec celle des Andes au-dessus ou au-dessous de l'équateur. Une de ces lignes de montagnes s'étend le long de la côte de Caracas, et part des Andes sous le 10° parallèle nord pour se terminer au cap Paria. Les eaux de ces montagnes descendent d'un côté dans la mer des Antilles, et de l'autre coulent à l'Orénoque. Le groupe de Paria est une réunion de petites montagnes granitiques séparées les unes des

autres par des plaines. Elles sont situées entre 3° et 7° de latitude nord; une plaine large de quatre-vingts lieues s'étend de leur base à celle des Andes. Elles divisent la Guyane française de la Guyane hollandaise; elles versent leurs eaux dans le fleuve des Amazones au sud, dans l'Orénoque au nord. C'est dans cette partie de l'Amérique que furent entreprises autrefois tant d'expéditions pour trouver le fabuleux pays d'Eldorado, où les montagnes étaient d'or massif, et Manoa, ville qui renfermait des richesses inépuisables.

La Nouvelle-Grenade, qui contient les montagnes les plus hautes, offre aussi le plus grand nombre de volcans sur une étendue égale de terrain. Dans la province de Pastos, le Chilu et le Cumbul ont plus de deux mille six cents toises d'élévation; le Pasto, plus de dix-neuf cents; le Puracé, deux mille quatre cents; le Satara, deux mille quatre cent cinquante. L'Élazufral présente une solfatare toujours active. Mais c'est surtout dans la province de Quito que ces colosses enflammés ou éteints élèvent leurs cimes couvertes de neige. Le Chimborazo, du nombre des derniers, a trois mille deux cent soixante-sept toises de hauteur; le Pichincha, deux mille quatre cent soixante-dix-sept; l'Antisana, deux mille sept cent soixante-treize; le Cotopaxi, deux mille neuf cent cinquante-deux; le Cayambé, trois mille cinquante-cinq; le Tunguragua, deux mille cinq cent trente-un. Le Cotopaxi forme avec le Tunguragua et le Sauguay les volcans les plus actifs de cette province. On a vu que le Cotopaxi creva au temps de la conquête. Ulloa fut témoin, en 1743, d'une autre éruption qui avait été précédée, quelques jours auparavant, d'un bruit terrible dans les concavités de la montagne; il s'y fit une ouverture au sommet, et trois sur le penchant. Les cendres, se mêlant à une prodigieuse quantité de neiges et de glaces fondues, furent entraînées si rapidement, qu'elles couvrirent la plaine, depuis Callao jusqu'à Latacunga, et, dans un moment, tout cet espace devint une mer, dont les eaux bourbeuses firent périr une partie de la population. La rivière de Latacunga fut le canal par où elles s'écoulèrent; mais comme ce débouché ne suffisait pas pour les contenir, elles débordèrent du côté des habitations, et tous les édifices furent emportés aussi loin qu'elles purent s'étendre. Les habitans se retirèrent sur une hauteur près du bourg, où ils furent les tristes témoins de la ruine de leurs maisons. La crainte d'un plus grand malheur dura trois jours entiers, pendant lesquels le volcan ne cessa point de pousser des cendres, et les flammes de faire couler la neige et la glace. Ces deux phénomènes cessèrent par degrés; mais le feu continua quelques jours de plus, avec un grand fracas causé par le vent qui entrait par les ouvertures de la montagne. Enfin il cessa aussi; on ne vit plus même de fumée, et l'on n'entendit plus de bruit jusqu'au mois de mai de l'année suivante, où les flammes recommencèrent avec une nouvelle force, et s'ouvrirent d'autres passages par les flancs mêmes de la montagne. Ce n'était que le prélude d'une furieuse éruption qui arriva le 30 novembre, avec tant de violence qu'elle jeta les habitans du pays dans une nouvelle consternation. Le volcan fit les mêmes ravages que l'année précédente, et ce ne fut pas un petit bonheur pour les mathématiciens de ne s'être pas trouvés alors sur la croupe de cette montagne, où leurs exercices les avaient obligés de camper deux fois dans d'autres temps.

Une partie de la province fut encore bouleversée en 1797, comme nous l'avons dit à l'article Quito, par l'affreux tremblement de terre qui fit tant de victimes et qui changea la température de cette ville, et la rendit beaucoup plus froide qu'auparavant. A cette époque le Tunguragua baissa. La Condamine lui avait trouvé deux mille six cent vingt toises de haut. En 1803, une nouvelle éruption eut lieu. On entendit à Guayaquil, qui est éloigné de quarante-deux lieues marines du Cotopaxi, les mugissemens souterrains du volcan qui ressemblaient aux décharges répétées d'une batterie d'artillerie. Cette explosion fut précédée de la fonte subite des neiges qui couvrent le Pichincha.

On ne connaît dans le Pérou que le volcan de Guagua-Putena, voisin d'Arequipa, et le volcan de boue près d'Arica. On compte, au contraire, quatorze volcans enflammés dans la partie la plus élevée des Andes, qui borde le Chili à l'est, et d'autres moins considérables

qui ne causent pas de grands ravages. Sans doute ces volcans se prolongent dans la contrée plus au sud, occupée par les Indiens indépendans, puisque l'on en trouve un dont les éruptions ont fait donner à la terre du Feu le nom qu'elle porte.

Passons maintenant aux richesses métalliques qui sont enfouies dans les montagnes des pays que nous venons de décrire. Les seules mines dont les Péruviens fissent cas, étaient les mines d'or, d'argent et d'émeraudes. Mais le peu de renseignemens que l'on a obtenus sur la manière dont ils tiraient ces riches productions du sein de la terre, prouve leur ignorance en métallurgie ; et les premiers conquérans s'étant attachés aux méthodes en usage dans leur pays, il est probable qu'ils ne virent rien qui méritât d'être emprunté dans les inventions de ce peuple. Ainsi, c'est uniquement aux mines découvertes et exploitées par les Espagnols que les voyageurs ont étendu leurs observations.

Au seul nom du Pérou, toutes les imaginations sont frappées de l'idée de la richesse; ce fut là ce qui attira les conquérans. La fertilité du terroir, l'abondance des moissons et des récoltes, ni la quantité de ses pâturages, ne font estimer un canton du Pérou, c'est le nombre de ses mines. Les autres bienfaits de la nature n'obtiennent pas la moindre considération, si les veines de la terre ne renferment point d'abondantes portions d'or et d'argent. Telle est la bizarrerie des hommes. Une province, dont on tire une grosse quantité de ces deux métaux, est appelée riche, quoique réellement elle soit pauvre, puisqu'elle ne produit pas de quoi nourrir ceux qui sont employés au travail des mines. Au contraire, on appelle pauvres celles qui, loin de l'être, produisent des bestiaux, des grains, et des fruits en abondance; qui jouissent d'un climat doux, où l'on trouve, en un mot, toutes les commodités de la vie ; mais qui n'ont point de mines, ou dans lesquelles d'invincibles difficultes ne permettent point de les découvrir.

Ces réflexions du voyageur espagnol Ulloa, [illegible]tout applicables à la province de Cho[illegible] [illegible]ous les avons vus abonder, et la disette [illegible] sentir habituellement. De même que [illegible] canton, tout l'or que produit la Nouvelle-Grenade s'obtient par les lavages établis dans les terrains d'alluvion. On connaît des filons d'or dans les montagnes de Guamoco et d'Antioquia ; mais leur exploitation est presque entièrement négligée, faute de bras. Les plus grandes richesses en or de lavage sont déposées à l'ouest de la Cordillère centrale, dans les provinces d'Antioquia et de Choco, dans la vallée du Rio-Cauca et dans le territoire de Barbacoas sur les côtes du grand Océan. Il est très-remarquable que le platine ne se trouve guère dans la vallée de Cauca ou à l'est de la Cordillère occidentale ; on le rencontre uniquement dans le Choco et le pays de Barbacoas, à l'ouest des montagnes de grès qui s'élèvent sur la rive orientale du Cauca.

La Nouvelle-Grenade a des filons d'argent extrêmement riches, mais peu exploités, ainsi que des mines de cuivre et de plomb, enfin des émeraudes. On connaît aussi du mercure sulfuré ou cinabre dans la province d'Antioquia, à l'est du Rio-Cauca, dans la montagne de Quindiu, au passage de la Cordillère ; enfin près de Cuença, où le mercure se trouve dans une masse de grès quartzeux, qui a 720 toises d'épaisseur et qui renferme du bois fossile et de l'asphalte.

Les montagnes arides du Pérou peuvent en général être considérées comme d'inépuisables laboratoires, où la nature a déposé l'or et l'argent. A l'exception de la mine d'Huantajaya, située à deux lieues de la mer, les mines les plus riches sont comprises dans les parties les moins habitables de la Sierra, où le manque total de végétation est le signe le plus certain de leur présence. Les Péruviens ignoraient l'art de faire mouvoir les machines par le moyen de l'eau, et tous les secrets de la métallurgie ; ils recueillaient l'or dans le sable des rivières, et tiraient l'argent des excavations qu'ils pratiquaient dans les rochers, et qui souvent n'avaient pas plus d'un pied de profondeur.

Depuis trois cents ans, les pentes orientales et occidentales des Andes sont attaquées par une armée de mineurs. Aujourd'hui leurs travaux sont ralentis sur plusieurs points. L'or, l'argent, le cuivre, en sont sortis avec profusion pour se répandre sur le reste du monde. C'est surtout dans les régions les plus élevées des deux côtés de la Cordillère, et même dans

sa ligne centrale que l'argent se trouve le plus abondamment. On croit au Chili que les mines voisines de Mendoza sous 32° 30' sud, qui autrefois étaient très-riches, ne sont qu'une continuation des veines du Potosi. Il y a trois cents lieues de distance, ce qui peut faire regarder cette assertion comme une conjecture vague; cependant il est certain qu'il existe des analogies dans la situation et la direction des veines métalliques. Elles sont situées également sur les pentes orientales de la grande chaîne, et à une hauteur considérable. Quelques mineurs très-habiles du Chili regardent les mines des Andes comme inépuisables. Ils prétendent que le métal existe partout, sur les flancs de ces montagnes; reste à savoir jusqu'à quelle distance du détroit de Magellan les Andes sont riches en métaux précieux.

M. Schmidtmeyer qui a visité les mines d'Uzpallata, en 1821, estime leur hauteur à près de huit mille pieds au-dessus de Mendoza, qui est à une élévation égale au-dessus de la mer. La gangue du métal est un schiste micacé d'un jaune verdâtre qui compose la totalité de cette ligne des Andes, la plus voisine de la chaîne des hautes cimes; elle s'étend à environ deux milles au nord et au sud de Mendoza, toujours à peu près à la même hauteur, et avec le même aspect. Il est probable que le schiste argileux en forme partout la principale charpente; cette masse de schiste est généralement couverte de substances calcaires, et montre les traces d'une combustion universelle. C'est parmi les débris de cette route brûlée que se trouvent les filons de mine d'argent.

L'or existe en abondance à une hauteur beaucoup moindre. Il est déposé dans les montagnes, dans les vallées à l'est et à l'ouest des Andes, et dans les terrains d'alluvion, le long de cette chaîne. Les mines de cuivre de l'Amérique méridionale offrent aussi de l'or; au Chili, toutes les montagnes basses, les ruisseaux et les rivières en contiennent. Les parties des montagnes qui en renferment des filons, ont une teinte rougeâtre. Dans le voisinage de Guasco, où le rocher a été ouvert dans toutes les directions, les végétaux même ont cette couleur. Les filons sont à une petite profondeur; on voit beaucoup de fouilles abandonnées. Le pays des Araucanos passe pour être très-riche en or, et l'on prétend qu'on le découvre souvent dans les rivières qui le parcourent. Au Chili, comme au Brésil, les recherches les plus fructueuses se font dans les lits des rivières désséchées, ou dans les terrains qui bordent ces ravins. On préfère, en cherchant l'or près des ruisseaux qui coulent encore, les endroits dans lesquels les terres d'alluvion sont anciennes, ou qui peuvent avoir été apportées par les grandes pluies d'hiver.

Les anciens bords des lits de rivière à sec, sont principalement formés des dépôts d'alluvion; entre Valparaiso et Guasco, on peut voir des traces d'érosion dans les montagnes basses; elles sont évidemment l'effet d'un courant rapide qui a duré longtemps; aujourd'hui, il n'y coule pas une goutte d'eau.

Au commencement du dix-neuvième siècle, l'on comptait au Pérou soixante-neuf mines d'or, à peu près quatre-vingt-quatre d'argent, quatre de mercure, quatre de cuivre et douze de plomb. Différentes causes avaient fait abandonner vingt-neuf mines d'or, et cent quatre-vingt-huit mines d'argent.

L'or provient en partie des mines de Palaz et d'Huilas, dans l'intendance de Truxillo. On le retire des filons de quartz qui traversent des roches primitives, et en partie des lavages établis sur les rives du nouveau Marañon, dans la province de Chachapoyas.

L'argent se tire presque tout des mines de Lauricocha, appelées communément mines de Pasco, de celles de Gualgagua et Micuipampa ou Chota, et de celle de Huantajaya. Les mines de Pasco, celles de toute l'Amérique espagnole, qui sont exploitées le moins habilement, ont été découvertes en 1630. Elles fournissent annuellement près de deux millions de piastres (dix millions cinq cent mille francs). Pour se faire une idée de l'énorme masse d'argent que la nature a déposée dans le sein de ces montagnes, à la hauteur de deux mille toises au-dessus de l'Océan, il faut se rappeler que la couche d'oxide de fer argentifère de Pasco est exploitée sans interruption depuis le commencement du dix-septième siècle, et que, dans les vingt dernières années du dix-huitième, on en a extrait plus de cinq millions de marcs d'argent, sans que la plupart des puits aient plus de quinze

toises de profondeur : aucun n'atteint à celle de soixante. Les eaux, très abondantes dans ces mines, ont été long-temps épuisées par des pompes mues à bras d'hommes, qui occasionaient de grands frais. On se sert aujourd'hui de machines. La couche métallifère de Pasco se montre au jour sur une longueur de quatorze cent cinquante toises, et sur une largeur de onze cent vingt-cinq. Mieux exploitée, cette mine fournirait la même quantité d'argent que celle de Guanaxuato, dans le Mexique.

Quoique les mines de Chota n'aient été découvertes qu'en 1771, on exploitait cependant du temps des incas des filons d'argent dans les environs de la petite ville de Micuipampa, où le thermomètre descend presque toutes les nuits au point de la congélation. On a trouvé d'immenses richesses, soit dans la montagne de Gualguagua, qui s'élève comme un château fort au milieu de la plaine, soit dans d'autres endroits, et surtout dans la Pampa de Navar. Dans cette dernière plaine, sur l'étendue de plus d'une demi-lieue carrée, partout où l'on a enleve le gazon, on a retiré de l'argent sulfuré et des filamens d'argent natif adhérant aux racines des graminées. Souvent il s'y est rencontré en masses, comme si des portions de ce métal fondu avaient été versées sur une argile très-molle.

La mine d'argent de Guarochiri est aussi très-riche. Les montagnes de ce nom et de Cauta contiennent d'excellent charbon de terre; mais la cherté du transport empêche d'en faire usage à Lima. On a découvert à Guarochiri du cobalt et de l'antimoine.

La mine de mercure de Guancavelica était connue dès le temps des incas, puisque les Péruviens employaient le cinabre pour se farder. Les Espagnols commencèrent à l'exploiter en 1570. Elle fournit communément trois ou quatre mille quintaux de mercure par an.

On trouve aussi au Pérou la pierre des incas et la piedra de Gallinazo, espèce d'obsi[illegible]nne, produit volcanique, susceptible de re[illegible] le plus beau poli, et dont les anciens [illegible]ens faisaient leurs miroirs.

[illegible] du village d'Amatape, à seize lieues de [illegible], on voit une mine de pétrole ou goudron [illegible] [illegible]dante. Comme on a remarqué que cette substance a le défaut de brûler les cordages qui en sont enduits, on la mêle avec du goudron végétal.

La plus grande partie du Rio de la Plata étant un pays très-plat, et où l'on ne rencontre qu'un petit nombre de montagnes peu élevées, l'on n'y trouve point de métaux ; cependant on y ramasse des grains d'or dans le sable de quelques ruisseaux ; mais la quantité en est trop faible pour faire vivre les hommes qui s'occupent de cette recherche. C'est entièrement à la partie la plus occidentale, aux provinces de la Sierra, qu'est due la grande masse de métaux précieux que fournit cette république. On peut évaluer leur produit annuel à quatre millions deux cent mille piastres (vingt-trois millions cinq cent mille francs). Sur cette quantité, l'or entre pour deux cent vingt-neuf mille deux cent quarante-six, l'argent pour trois millions neuf cent soixante-dix mille sept cent cinquante-quatre piastres. Ce dernier métal provient presque en entier du Cerro de Potosi, qui, dans l'espace de deux cent trentre-trois ans, a fourni en argent déclaré sept cent quatre-vingt-huit millions de piastres (quatre milliards cent trente-sept millions de francs). Le produit annuel de cette montagne est encore à peu près de quatre cent mille marcs. La richesse du minerai de Potosi a diminué à mesure que les travaux ont gagné en profondeur ; mais il est travaillé avec plus de soin que dans les premiers temps de la découverte. L'abondance de sel gemme que l'on exploite sur le plateau de la Cordillère, facilite beaucoup au Potosi les procédés de l'amalgamation. Vers la fin du seizième siècle, quinze mille Indiens étaient forcés de travailler dans les mines et les usines d'affinages du Potosi, et l'on conduisait journellement à cette ville plus de quinze cents quintaux de sel. Au commencement du dix-neuvième, l'on n'y comptait pas plus de deux mille mineurs, qui étaient payés à raison de deux francs cinquante centimes par jour. Quinze mille lamas, et autant d'ânes, sont employés à porter le minerai de la montagne aux usines d'amalgamation. Cette partie du pays contient aussi des mines de cuivre, de plomb et d'étain. On en trouve même dans le Tucuman.

A soixante lieues au nord-est de Santiago

del Estero, après avoir continuellement traversé des plaines sans rencontrer une seule pierre, ce qui arrive dans toute l'étendue du Choco, on voit une énorme masse de fer pur, flexible et malléable à la forge; mais en même temps si dur, que les ciseaux s'ébrèchent et se cassent quelquefois en le coupant. Ce bloc contient beaucoup de zinc, et sa surface présente quantité d'inégalités; il est posé horizontalement sur une place unie, dont le terrain est argileux et dépourvu d'eau.

Le produit des mines du Chili s'élève par an à un million sept cent huit mille piastres (huit millions neuf cent soixante-sept mille francs). L'or est le métal le plus abondant, et celui dont les mines sont les plus nombreuses. L'exploitation des minerais d'argent est en général peu productive. Le Cerro de Upsallata, situé, comme les mines du Potosi, dans une région froide et aride, offre cependant des morceaux si riches, qu'ils donnent quarante à soixante marcs d'argent par quintal. Le produit des mines du Chili a beaucoup augmenté depuis l'émancipation de ce pays. Il contient de riches mines de cuivre, que l'on exploite avec succès. Il en envoie dans toute l'Amérique, en Europe, en Chine et au Bengale. Cependant les transports par terre sont si difficiles, le bois, l'eau et le fourrage sont si rares, qu'il en résulte un grand découragement pour toute autre exploitation que celle des métaux précieux. La rareté du bois augmente sans cesse; leur destruction n'étant compensée par aucun remplacement, à cause de l'excessive sécheresse du climat. Il est donc impossible que des dépenses toujours croissantes ne fassent bientôt abandonner une partie des mines de cuivre du Chili; on n'exploitera que celles qui sont situées de manière que l'opération sera avantageuse. Les filons de cuivre de ce pays commencent à 36° sud; ils se rapprochent de la mer à mesure qu'on s'avance vers le nord; ils courent principalement au sud-est et au nord-ouest. On y trouve de l'antimoine, dont on fait un grand usage dans les opérations métallurgiques, et le fer minéralisé avec différentes substances, surtout en pyrites. On rencontre aussi l'aimant en beaucoup d'endroits. Le plomb existe dans les Andes sous diverses formes, et dans les mines d'argent on n'y fait pas d'attention. Le besoin du fer et du plomb est moins sensible dans ces contrées que partout ailleurs. Les bois sont si durs qu'ils les remplacent souvent; on ne ferre presque jamais les chevaux de travail; la plupart des ustensiles sont en cuivre, et le plomb ne s'y emploie pas, comme en Europe, à une infinité d'usages. Le sel gemme, l'alun, le soufre et les bitumes de diverses sortes n'y sont pas rares, non plus que le marbre, le porphyre, etc. En général, la masse des Andes est composée de granit que recouvre le schiste primitif, le basalte, le porphyre, l'amphibole, le calcaire, le grès.

L'aloi de l'or se mesure par karats, qu'on borne à vingt-quatre. Celui du Pérou est depuis vingt jusqu'à vingt et un. Suivant la qualité des mines et la richesse des veines, cinquante quintaux de minerai donnent quatre, cinq ou six onces d'or. Quand ils n'en donnent que deux, le mineur ne retire que ses frais, ce qui arrive assez souvent; mais il est bien dédommagé lorsqu'il rencontre les bonnes veines; car, de toutes les métalliques, celles d'or sont les plus inégales. On poursuit une veine qui s'élargit, se rétrécit, semble même se perdre, et cela dans un petit espace de terrain. Cette bizarrerie de la nature soutient les mineurs, dans l'espérance de trouver ce qu'ils appellent la bourse, c'est-à-dire certains bouts de veines si abondans, qu'ils enrichissent quelquefois tout d'un coup celui qui fait cette découverte.

Les grands fleuves de l'Amérique méridionale sont l'Orénoque, qui coule d'abord de l'est à l'ouest, puis au nord; le fleuve des Amazones, qui se dirige de l'ouest à l'est; le Paraguay qui, réuni au Parana et enfin à l'Uruguay, tous coulant du nord au sud, forment avec eux le Rio de la Plata, dont l'embouchure est tournée à l'ouest.

Il est assez remarquable que le Paraguay et le Parana, qui parcourent un espace de cinq cents lieues, reçoivent comparativement peu d'eau des Andes; les rivières qui leur arrivent du nord-ouest viennent du centre du continent. L'Uruguay est principalement alimenté par les montagnes du Brésil à l'est.

Si nous suivons dans un espace de près de quatre cents lieues à l'ouest du Parana, jusqu'à

Cordova, le voyageur Helms, qui a parcouru cette contrée, nous verrons qu'elle manque d'eau pour le travail des mines. En allant jusqu'à Salta, il ne rencontra que le lit des torrens mis à sec; le pays entier était un desert aride, sans autre végétation que quelques arbustes. A Salta, elle cessa entièrement; il ne retrouva des plantes ligneuses que sur les sommets des plus hautes montagnes. Entre Salta et le Potosi, le pays est montueux; il n'y aperçut pas de bois. Dans ce dernier lieu, une poutre de trente-quatre pieds de long sur six pouces d'équarissage, coûtait cinq cents piastres (deux mille cinq cents francs). Cependant il n'y a aucune raison de croire que le sol ne soit pas aussi fertile dans cette région que dans le reste de l'Amérique méridionale.

C'est dans le pays de Mainas (Quito) qu'on trouve la source de différentes rivières, qui, après avoir parcouru une vaste étendue de pays, se réunissent au Marañon, si célèbre sous le nom de rivière des Amazones. Il en est de ce fleuve comme d'un grand arbre nourri par une infinité de racines, sans qu'on puisse distinguer précisément la principale, et celle dont il tire son origine. Ses sources sont en si grand nombre, qu'on en peut compter autant qu'il y a de rivières qui descendent de la partie orientale des Cordillères. Suivant La Condamine, sa principale source sort des montagnes qui entourent les savanes de Condoroma, au nord d'Arequipa, dans le Pérou. Le fleuve porte, dans cet endroit, le nom d'Apurimac. Il coule impétueusement à l'est, puis à l'ouest, enfin au nord; reçoit un si grand nombre de torrens, que bientôt il n'est plus guéable; s'ouvre un passage au travers des Andes, et coule entre des montagnes d'une hauteur prodigieuse, qui lui fournissent une immense quantité d'eau. Après avoir reçu plus de cinquante rivières d'un volume considérable, parmi lesquelles il faut remarquer le Pari, il se joint au Beni qui [illegible] l'est, et dont le cours est si violent [illegible] l'Apurimac et le force à se diriger [illegible] l'ouest. Le Beni a sa source à [illegible] sud que celle de l'Apurimac [illegible] bien le regarder [illegible] du fleuve. A leur [illegible] rivières prennent le [illegible] à couler avec la même rapidité au nord-ouest, s'unit au Tunguraguya, ou nouveau Marañon. En approchant de l'Océan, il se partage en deux branches : la plus petite, qui tourne au sud, se perd pour ainsi dire dans une mer formée par le concours de plusieurs grandes rivières; la branche la plus étendue se dirige au nord-est. Sa largeur est si considérable, que d'une rive on n'aperçoit pas la rive opposée. Sa profondeur est de plus de cent brasses; le flux s'y fait sentir à plus de deux cents lieues de la mer. L'embouchure est à 2° au nord de la ligne. La longueur du Marañon, à la prendre seulement depuis le lac de Lauricocha, n'est pas moindre de onze cents lieues jusqu'à l'Océan.

Quand la profondeur des rivières des Andes ne permet pas de les passer à gué, on y jette des ponts, dont on a plusieurs sortes : ceux de pierre, qui sont en très-petit nombre; ceux de bois, qui sont les plus communs; ceux de liane ou de béjuque, et ceux de cordage. Les ponts de bejuque, dit Ulloa, se font sur les rivières dont la largeur ne permet pas qu'on y jette des poutres, qui, de quelque longueur qu'elles fussent, ne pourraient atteindre de l'un à l'autre bord. On tord ensemble plusieurs béjuques, dont on forme de gros câbles de la longueur qui convient à l'espace : on les tend de l'un à l'autre bord, au nombre de six pour chaque pont. Le premier, de chaque côté, est plus élevé que les quatre du milieu, et sert comme de garde-fou. On attache en travers, sur ces quatre câbles, de gros bâtons, pardessus lesquels on ajoute des branches d'arbres, et c'est le sol où l'on marche. Les deux câbles qui servent de garde-fous sont amarrés à ceux qui forment le pont, pour servir plus solidement d'appui, sans quoi le balancement continuel de la machine exposerait beaucoup les piétons. Il n'y a que les hommes qui passent sur ces ponts : les bêtes vont à la nage, ce qui arrête long-temps un voyageur; car non seulement il faut qu'elles soient déchargées, mais on les fait passer une demi-lieue au-dessus du pont, dans la crainte que le fil de l'eau, qui les fait dériver considérablement, ne les entraîne trop loin. Pendant ce temps, des Indiens transportent à l'autre bord leur charge et leurs bâts. Cependant les ponts sont quelquefois si larges, que les mules y peuvent passer toutes

chargées. Tel est celui de la rivière d'Apurimac, passage de toutes les marchandises qui forment le commerce entre les principales provinces du Pérou.

Sur quelques rivières, on supplée aux ponts de béjuque par ce qu'on nomme les tarabites. Celle d'Alchipichi, que son extrême rapidité et les pierres qu'elle roule dans ses eaux rendent fort dangereuse, ne se passe nulle part autrement. La tarabite est une simple corde de lianes ou de courroies de cuir de vache, composée de plusieurs torons, qui lui donnent sept ou huit pouces d'épaisseur. Elle est tendue d'un bord à l'autre, et fortement attachée des deux côtés à des pilotis, dont l'un porte une roue, pour donner à la tarabite le degré de tension qu'on croit nécessaire. La manière de passer est fort extraordinaire : de la tarabite pendent deux grands crocs qu'on fait courir dans toute sa longueur, et qui soutiennent un mannequin de cuir, assez large pour contenir un homme, qui peut même y être couché : on se met dans le mannequin ; les Américains de la rive d'où il part lui donnent une violente secousse, qui le fait rouler d'autant plus rapidement le long de la tarabite, que, par le moyen de deux cordes, on le tire en même temps de l'autre bord.

Pour le passage des mules, il y a deux tarabites, l'une à peu de distance de l'autre. On serre avec des sangles le ventre, le cou et les jambes de l'animal. Dans cet état, on le suspend à un gros croc de bois qui court entre les deux tarabites, par le moyen d'une corde à laquelle il est attaché. Il est poussé avec tant de vitesse, que la première secousse le fait arriver à l'autre rive. La tarabite d'Alchipichi a, d'une rive à l'autre, trente ou quarante toises de long, et n'est pas moins élevée au-dessus de l'eau que de vingt-cinq à trente, ce qui fait frémir à la première vue.

Les chemins du pays répondent aux ponts. Quoiqu'il y ait de vastes plaines entre Quito et Rio-Bamba, entre Rio-Bamba et Alausi, et de même au nord, elles sont coupées par un grand nombre de ces passages qu'on nomme coulées, dont les descentes et les montées sont, non-seulement fort longues et fort incommodes, mais presque toujours fort dangereuses. Dans quelques endroits, les sentiers ont si peu de largeur sur le flanc des montagnes, que, contenant à peine les pieds d'une mule, le corps du cavalier et celui de la monture sont comme perpendiculaires à l'eau d'une rivière qui coule cinquante ou soixante toises au-dessous. Ces terribles chemins se nomment laderes. Tous les voyageurs en parlent avec la même épouvante. Il n'y a qu'une indispensable nécessité qui puisse justifier la hardiesse de ceux qui s'y exposent, et quantité de malheureux y périssent. La seule compensation de ce danger, c'est qu'on n'y a rien à craindre des voleurs. Si la nuit surprend le voyageur dans un désert, il s'y arrête et dort sans inquiétude. Si c'est dans une hôtellerie, il ne repose pas moins tranquillement, quoiqu'il n'y ait nulle porte fermée. Dans ces paisibles parties du Pérou, personne n'en veut au bonheur d'autrui.

Les phénomènes sont si fréquens sur la plupart des Paramos, qu'ils causent autant d'effroi que de surprise à ceux qui n'y portent pas un œil philosophique. L'air de cette atmosphère et les exhalaisons du terroir paraissent plus propres que dans aucun autre lieu à changer en flammes les vapeurs qui s'y élèvent. Un de ces feux, singulier par sa grandeur, parut à Quito pendant le séjour des mathématiciens dans cette ville. Sur les neuf heures du soir, on vit un globe de feu si grand et si lumineux, qu'il éclaira toute la partie de la ville qui est du même côté. Les contrevens les mieux fermés n'empêchaient point la lumière de pénétrer. Le globe était exactement rond : sa direction, qui fut de l'ouest au sud, sembla marquer qu'il s'était formé derrière le Pichincha, de la croupe duquel il avait paru s'élever. Vers la moitié de sa course visible, il perdit beaucoup de son éclat, et cette diminution de lumière continua par degrés.

CHAPITRE XIX.

Empire du Brésil.

On comprend sous le nom de Brésil toutes les ci-devant possessions portugaises dans l'Amérique méridionale.

Il aurait été facile à Christophe Colomb, après avoir découvert dans son troisième voyage l'île de la Trinité et les bouches de l'Orénoque, de suivre une côte qui l'aurait conduit jusqu'à l'Amazone; mais, rappelé par ses premiers établissemens, et par l'espérance qu'il avait encore de trouver une route vers la côte orientale des Indes, en suivant cette mer qui s'enfonce vers l'ouest, il abandonna des indications qu'il aurait pu suivre heureusement. Ce fut l'année suivante que le Brésil fut découvert par Alvarez Cabral, qui ne pensait point à le chercher. Le zèle ne fut pas d'abord fort ardent pour y établir des colonies: on se contenta d'en apporter du bois de teinture, dont le pays tira son nom de Brésil, car la partie découverte par Cabral s'appela d'abord terre de Sainte-Croix; on y prenait aussi des singes et des perroquets, marchandises qui se vendaient fort bien en Europe. Cependant la cour de Lisbonne fit transporter au Brésil quelques condamnes, et des femmes de mauvaise vie dont on voulait purger le royaume. On assigna même à quelques seigneurs des provinces entières, dans l'espérance qu'ils y rassembleraient des habitans. La terre coûtait d'autant moins à donner, que l'état n'y faisait aucune dépense. Enfin le Brésil fut engagé à ferme, pour un revenu assez modique; et le roi, content d'une nouvelle souveraineté, se réduisit presque au titre. Les Indes orientales attiraient alors toute l'attention des Portugais: non-seulement les vertus militaires y trouvaient de l'exercice, mais on y parvenait, par la valeur, à toutes les distinctions; au lieu qu'au Brésil il fallait se partager sans cesse entre la nécessité de se défendre et celle de défricher, par un travail assidu des terres, à la vérité très-fertiles, mais qui demandaient néanmoins de la culture pour fournir aux besoins des habitans. Dans cette première entreprise, ils eurent beaucoup à souffrir des Brésiliens sauva[illegible] n'offensait jamais impunément. [illegible] un Portugais à l'écart, ils [illegible] point de le massacrer, et d'en [illegible]

[illegible] le pays ne laissa [illegible]; et les fruits [illegible] tres à les [illegible] sans cesse à soutenir contre des légions d'Indiens, les obligea de se partager en capitaineries. Les avantages que ces colonies tirèrent de leur situation, firent enfin ouvrir les yeux à la cour de Portugal: elle sentit le tort qu'elle s'était porté en faisant des concessions sans bornes, et Jean III entreprit d'y remédier. Il commença par révoquer tous les pouvoirs accordés aux chefs des capitaineries, et dans le cours de l'année 1549, il envoya Thomas de Sousa au Brésil, avec le titre de gouverneur général. Six vaisseaux bien équipés, et chargés d'un grand nombre d'officiers, composaient sa flotte. Il avait ordre non-seulement d'établir une nouvelle administration, dont il emportait le plan dressé, mais encore de bâtir une ville dans la baie de Tous-les-Saints. Le roi pensant aussi à la conversion des Brésiliens, qu'il regardait comme ses sujets, s'était adressé au pape Paul III, et à saint Ignace, fondateur des Jésuites, pour leur demander des missionnaires. Il en obtint six qui, à leur arrivée, bâtirent une ville qu'ils nommèrent San-Salvador.

Les Français, qui ont commencé partout des établissemens, dont la plupart ont été depuis négligés ou perdus, portèrent aussi leur vue vers le Brésil dès l'an 1555. Villegagnon, chevalier de Malte et vice-amiral, obtint de Henri II la permission d'aller fonder une colonie dans le Nouveau-Monde. Secrètement attaché aux opinions nouvelles du protestantisme, il mena avec lui une foule de sectaires, sous la protection du fameux amiral de Coligny, dont il donna le nom au premier fort qu'il bâtit dans une petite île, sur la côte du Brésil, où depuis s'est élevé Rio-Janeiro. Mais Villegagnon revint au catholicisme, et comme s'il eût voulu signaler son repentir par la persécution, il maltraita si fort les protestans, qu'il les força de partir. Il les embarqua sur le vaisseau *le Jacques*, qui partit le 4 janvier 1558. Tout ce qu'il y avait de monde à bord montait à quarante-cinq hommes, matelots et passagers, sans y comprendre le capitaine, et Martin Baudouin, du Havre, maître du vaisseau.

Après avoir navigué sept ou huit jours, il arriva pendant la nuit que les matelots qui travaillaient à la pompe ne purent épuiser l'eau. Le contre-maître, surpris d'un accident dont

personne ne s'était défié, descendit au fond du vaisseau, et le trouva non-seulement entr'ouvert en plusieurs endroits, mais si plein d'eau qu'on le sentait presque enfoncer. Tout le monde ayant été réveillé, la consternation fut extrême. Il y avait tant d'apparence qu'on allait couler à fond, que la plupart, désespérant de leur salut, se préparèrent à la mort. Cependant quelques-uns prirent la résolution d'employer tous leurs efforts pour prolonger leur vie de quelques momens. Un travail infatigable fit soutenir le navire avec deux pompes jusqu'à midi, c'est-à-dire près de douze heures, pendant lesquelles l'eau continua d'entrer si furieusement, que l'on ne put diminuer sa hauteur; et, passant par le bois de Brésil dont le vaisseau était chargé, elle sortait aussi rouge que du sang. Les matelots et les charpentiers ne laissèrent pas de boucher enfin les plus dangereuses voies avec du lard, du plomb, des draps, et tout ce qu'on leur présentait. Le vent qui portait vers terre, l'ayant fait voir le même jour, on prit la résolution d'y retourner; mais le maître craignant d'être abandonné de ses matelots, s'ils touchaient une fois au rivage, aima mieux hasarder sa vie que ses marchandises, et déclara qu'il était résolu de continuer sa route. Cependant il offrit aux passagers une barque pour retourner au Brésil; à quoi Dupont, que les protestans reconnaissaient pour chef, répondit qu'il voulait tirer aussi vers la France, et qu'il conseillait à tous ses gens de le suivre. Là-dessus le contre-maître observa qu'outre les dangers de la navigation, il prévoyait qu'on serait long-temps sur mer, et que le navire n'était point assez fourni de vivres. Il n'y eut que six personnes à qui la double crainte du naufrage et de la famine fit prendre le parti de regagner la terre, dont on n'était qu'à neuf ou dix lieues, tant Villegagnon avait inspiré de terreur. Elle ne pouvait pas être mieux fondée, car ceux qui revinrent au Brésil furent pendus en arrivant; au reste, le sort des autres pendant la traversée fut si affreux, qu'on ne sait si on doit les féliciter d'être échappés à cette mort cruelle et ignominieuse. Villegagnon, par sa conduite inconséquente, fit perdre à la France une colonie qui promettait de devenir florissante. Elle tomba au pouvoir des Portugais; lui revint dans son pays pour tourmenter ses anciens co-religionnaires.

Le Portugal continuait de jouir du Brésil depuis le règne d'Emmanuel, qui avait commencé à donner de la solidité aux premiers établissemens; mais cette couronne étant passée, en 1581, sur la tête de Philippe II, roi d'Espagne, les guerres que ce prince eut à soutenir contre la France et l'Angleterre, et surtout contre les mécontens des Pays-Bas, qui formèrent sous son règne la république des Provinces-Unies, lui laissèrent peu de loisir pour s'occuper de ses acquisitions étrangères. D'un autre côté, ces nouveaux républicains, qu'il n'avait pu retenir dans sa dépendance, étaient encore trop faibles ou trop pressés de leurs affaires domestiques pour entreprendre d'affaiblir l'ennemi de leur liberté par des conquêtes; mais ils firent de si grands progrès pendant les règnes de Philippe III et de Philippe IV, qu'après avoir établi fort heureusement leur compagnie des Indes orientales, ils se virent en état d'en former une des Indes occidentales.

Cette institution devint fatale aux Portugais dès son origine. Jacob Wilkens et l'Hermite, deux commandans des flottes hollandaises, commencèrent par courir les côtes du Portugal, et firent des prises qui augmentèrent leurs forces. Après cet essai, les Hollandais envoyèrent Wilkens au Brésil, car ils n'ignoraient point que ce grand pays était naturellement riche et fertile. Les Brésiliens les plus voisins avaient été soumis par degrés. On y prenait peu de part aux guerres qui troublaient l'Europe; et si l'on excepte l'entreprise des Français, dont le souvenir commençait à s'éloigner, on y jouissait depuis long-temps d'une paix profonde. Aussi les gouverneurs ne s'y appliquaient-ils qu'au commerce, et les soldats étaient devenus marchands. Cependant quelques particuliers hollandais qui s'y étaient présentés pour la traite, avaient été fort bien reçus des Indiens, parce que, donnant les marchandises à bon marché, il y avait plus de profit à tirer d'eux que des Portugais. Ce commerce clandestin avait disposé tous les naturels du pays en leur faveur.

Telles étaient les conjonctures, lorsque Wilkens parut dans la baie de Tous-les-Saints.

Les Portugais songeant moins à se défendre qu'à sauver la meilleure partie de leurs richesses, l'amiral se rendit maître de San-Salvador, et les Hollandais y firent un butin inestimable. Enfin la nécessité de se réunir contre les Espagnols, leurs ennemis communs, engagea les deux nations à s'accorder, et le Brésil fut assuré aux Portugais, en 1661, pour huit millions de florins.

Cette grande contrée, qui comprend à peu près les deux cinquièmes de l'Amérique méridionale, est située entre 37° 10' et 74° 12' de longitude occidentale, et entre 4° 15' de latitude boréale et 33° 45' de latitude australe. Elle confine au nord aux Guyannes ; à l'est, à l'Océan Atlantique ; au sud, à la Confédération de Rio-de-la Plata ; à l'ouest, avec le Pérou, etc. Sa longueur est de plus de neuf cents lieues sur une largeur qui varie de six à sept cents (deux cent cinquante-sept mille lieues carrées). Sa population, qui n'est un peu concentrée que sur les côtes et dans les gouvernemens de l'intérieur où sont les mines, s'élève au plus à quatre millions d'habitans, Européens, nègres d'Afrique, métis, indigènes soumis et insoumis. La religion dominante est la catholique. Il y a un archevêque et huit évêques. Les couvens, moins nombreux que dans les états voisins, seront sans doute, bientôt supprimés, d'après l'exemple que vient de donner l'ancienne métropole.

Cette vaste et belle colonie a été gouvernée par des vice-rois, pour le Portugal, jusqu'en 1807, où la famille royale, par suite des événemens de la guerre, vint y chercher un refuge et y demeura jusqu'en 1821. A cette époque, elle retourna en Europe, dont elle avait toujours regretté les plaisirs et les jouissances, et don Pedro, fils aîné du roi, continua de résider à Rio-Janeiro, investi de pouvoirs très-étendus. Mais cela ne satisfaisant pas les nouvelles idées politiques des Brésiliens, ...ent former un état indépendant et ...n souverain, ils choisirent, ... pour empereur. Il *jura* ... *que plus tard il essaya* ... Ces tentatives ... des patriotes, ...oir, en 1831, ... enfant, qui ...nce. Nos lecteurs savent que don Pedro, revenu en Europe, a trouvé la fin d'une vie agitée dans le Portugal qui l'avait vu naître, et qu'il était venu conquérir sur son frère, en faveur de dona Maria.

L'empire du Brésil est divisé en dix-huit provinces, subdivisées en comarques. Il a pour capitale Rio-Janeiro, l'une des plus belles villes de l'Amérique, et la résidence du gouvernement. Elle est entre deux montagnes d'une pente fort douce, sur le bord méridional d'une baie, dont l'entrée est resserrée par des îlots et des rochers, d'un aspect très-pittoresque. La citadelle, bâtie sur une langue de terre, s'appelle Saint-Sébastien, nom que plusieurs auteurs étendent à la ville. Les rochers et les collines sont couverts de maisons, de couvens et d'églises, jusqu'à une grande distance. Les chantiers, les magasins et l'arsenal de la marine sont sur une petite île isolée. Des forts, garnis de plusieurs rangées de canons, s'offrent à la vue de toutes parts. Cet appareil formidable n'empêcha pourtant pas en 1711 notre amiral Duguay-Trouin, de pénétrer à force ouverte dans la baie, défendue encore par la flotte portugaise, et de s'emparer de la ville, qu'il rançonna.

L'arrivée à Rio-Janeiro, par mer, offre des beautés d'un ordre imposant. De chaque côté de la baie s'élèvent des rochers gigantesques, dont les cimes arrondies ou en pointes, portent les noms des Deux-Frères, de Perroquet, etc. Plus loin, c'est le Corcovado, où les curieux gravissent pour jouir d'un superbe coup d'œil. En approchant, les montagnes dentelées, couvertes de forêts d'un vert sombre, s'abaissent graduellement et montrent de jolies habitations ombragées de grands arbres, parmi lesquels s'élancent des cocotiers à la tige svelte ; on dépasse des îles charmantes, entre autres celle où est le fort Coligny, et l'on aperçoit une partie de la baie, entourée de montagnes, où se fait remarquer celle des Orgues, avec des pics semblables à ceux des Alpes de la Suisse ; puis de nombreux navires à l'ancre, d'autres à la voile entrant, sortant et saluant les forts du tonnerre de leur artillerie ; enfin une multitude de canots et de barques dans toutes les directions, donnent une idée très-favorable de l'activité de ce port de mer.

Le palais où réside l'empereur n'est pas très-grand. Il est sur le bord de la mer et se présente bien, du lieu principal de débarquement, qui en est éloigné de deux cents pieds. La monnaie et la chapelle en font partie. Parallèlement au rivage, se prolonge la rue principale, qui est bordée de beaux édifices, et où se traitent les affaires. Le mouvement de la population, le bruit des carrosses et des charrettes, traînés par des mulets, y est considérable, et l'on est étonné du grand nombre de gens de couleur, à moitié vêtus, que l'on voit circuler sans cesse. Les autres rues partent de celles-là à angles droits, et sont coupées par d'autres à des distances régulières; elles sont pavées et garnies de trottoirs. Les maisons n'ont généralement qu'un étage. La ville possède beaucoup d'établissemens scientifiques, très-suivis; elle a une bibliothèque publique nombreuse; une école militaire, des écoles de médecine et de droit, un jardin botanique, plusieurs théâtres et des hôpitaux. Ses églises sont belles, riches surtout, ainsi que son nombreux clergé.

L'eau est amenée dans cette capitale par un magnifique aquéduc, à deux rangs d'arcades, et distribuée par des fontaines érigées sur les places publiques, mais en trop petit nombre. On trouve au bout de cet utile et grand ouvrage une superbe cascade; l'eau tombe et jaillit sur un roc entouré de belles plantes qu'elle vivifie. C'est un but de promenade des plus agréables: on y jouit d'une très-belle vue sur le port, sur la ville et sur une quantité d'îles.

Les denrées et les productions de divers pays sont abondantes sur les marchés. On les voit exposées avec des perroquets criards et une foule d'oiseaux charmans, dont le plumage bien plus que la voix attire les regards émerveillés. Mais ils sont attristés d'un autre côté par de malheureux nègres qu'on y met aussi en vente. L'inquisition a disparu de cet heureux climat, et avec elle l'esprit de persécution. La douceur des mœurs, l'amabilité des femmes, brunes et jolies, l'affluence continuelle des étrangers, tout se réunit pour faire de Rio-Janeiro une ville de l'Europe méridionale. La littérature française y est en honneur. Nos modes y donnent aussi le ton; mais on y étale en même temps un luxe de pierreries éblouissant et ruineux. Les promenades sont enchanteresses, celle du bord de la mer surtout, lorsqu'à la chute du jour, la brise apporte avec une fraîcheur des plus agréables, les émanations des fleurs des arbres touffus qui les embellissent.

C'est un spectacle ravissant pour un Européen nouvellement débarqué, que la beauté des productions naturelles et la richesse de la végétation. Les jardins sont ornés de manguiers colossals, à l'ombrage épais, dont le fruit est excellent; de cocotiers à la tige déliée; du bananier et de l'érythrina, aux fleurs d'un rouge de corail. Les bocages qu'ils forment, sont le rendez-vous de papillons, de colibris et autres oiseaux brillans d'or, d'azur et d'ébène.

Aucun port de l'Amérique n'est aussi bien situé pour le commerce de toutes les parties du monde. Les exportations consistent en coton, sucre, rum, bois de construction et de marqueterie, cuirs, suif, indigo, or, diamans, topazes et autres gemmes. Rio-Janeiro a des raffineries de sucre et des distilleries de rum; on y compte cent quarante mille habitans. Les affaires sont en grande partie entre les mains des Français, des Anglais et des Italiens, les Brésiliens ne s'en occupant pas très-activement.

Les environs de la ville offrent beaucoup d'agrémens naturels par les accidens du terrain; et si l'on veut s'élever sur les plateaux voisins, on est bien dédommagé de ses fatigues par le coup d'œil étendu et varié, dont on jouit alors, sur la campagne et sur la baie, constamment sillonnée de barques, remarquables par la blancheur de leurs voiles. Le point qui offre le plus de beautés est le *lagoa do frietas*, d'où l'on découvre dans le lointain la ville et la mer. On y voit beaucoup de maisons de campagne élégantes, parmi lesquelles on remarque celle du consul russe. Rien au monde n'est comparable à cette belle retraite, quand les feux du jour ont fait place à la brise embaumée venant des hautes forêts. Le charme augmente à mesure que la nuit répand ses ombres, et que le silence a remplacé le bruit. Bientôt la lune, légèrement voilée par un brouillard diaphane, vient donner aux objets des formes magiques, qui produisent sur le spectateur des impressions indéfinissables. Le zéphyr agite mollemen

le sommet des palmiers majestueux, les couronnes de myrtes, et fait siffler les feuilles sèches de l'acajou, au milieu d'une pluie de fleurs. Le murmure d'un ruisseau, le chant de la cigale, les émanations balsamiques invitent à une douce rêverie, tandis que le règne végétal resplendissant d'essaims de vers luisans, les météores ignés se jouant dans le vague des airs, et la voûte du ciel étincelante du feu des étoiles élèvent l'âme et la pénètrent des pressentimens sublimes de l'immortalité.

Avant 1807, l'intérieur de ce pays était fermé aux Européens; les navires pouvaient relâcher dans les ports; mais les voyageurs n'avaient pas la faculté de faire la moindre course hors des villes, et leurs pas étaient soigneusement surveillés. Cet ordre de choses a changé; les étrangers peuvent maintenant parcourir le Brésil. On doit à cette facilité les relations de Mawe, de Koster, du prince Maximilien de Wied Neuwied et autres qui nous fourniront de curieux renseignemens.

La province de Rio-Grande do Sul, la plus méridionale de l'empire, est arrosée par plusieurs rivières. Son port mérite plutôt le nom de baie. Le peu de profondeur de l'eau à l'entrée, les sables mouvans, et la violence de la lame, la rendent dangereuse pour les navires qui tirent plus de dix pieds; mais dans l'intérieur au-delà de cette terre, l'eau est tranquille et profonde. San-Pedro, la ville principale, défendue par plusieurs forts construits en partie sur des ilots, est bâtie à l'entrée de la baie, au milieu de dunes que souvent les vents déplacent; ils emportent le sable, et le jettent dans la ville où la poussière pénètre alors de toutes parts. Les rives de la baie sont extrêmement peuplées. L'occupation principale des habitans consiste dans l'education du bétail et de chevaux estimés, qui est facilitée par des pâturages d'une étendue immense. La vente du suif, de la viande sèche et des peaux, est une grande source de richesse pour le pays. Le climat y est très-beau, et le sol si fécond, qu'il mérite le nom de grenier du Brésil.

Les vignes ont réussi à merveille dans cette province. Près de San-Pedro l'on exploite de la houille, et des indices y annoncent de l'étain: enfin l'on a récemment entrepris d'établir des lavages d'or sur plusieurs rivières dont les bords sont bien boisés.

L'île Sainte-Catherine est séparée du continent par un détroit qui, en certains endroits, n'a pas une demi-lieue de largeur. Sa surface offre un mélange de montagnes et de plaines; quelques endroits sont marécageux. Le climat y est sain et les chaleurs constamment tempérées par des brises du sud-ouest et du nord-ouest. Les forêts qui occupaient autrefois une grande partie du terrain, ont été considérablement éclaircies; de sorte que le bois de charpente est devenu assez rare. L'humidité naturelle de l'intérieur rend le sol extrêmement fertile. Il est formé de débris de végétaux en décomposition. Toutes les plantes y croissent avec une vigueur étonnante. On rencontre de tous côtés des myrtes, des grenadiers, des rosiers, des jasmins, des œillets, des romarins. Les habitans sont en général polis et hospitaliers, les femmes jolies et vives; elles s'occupent principalement à faire de la dentelle; leur ouvrage annonce de l'adresse et du goût. La ville, peuplée de six mille habitans, a un bon port commandé par deux forts; elle est bâtie en amphithéâtre, sur une colline parée de la plus brillante verdure. C'est le séjour de beaucoup de négocians, de marins, et de personnes qui ont acquis assez de fortune pour vivre dans une retraite paisible et agréable.

Sur le continent, vis-à-vis de l'île, est le joli village de San-José, peuplé d'artisans qui scient des planches et font des briques. A peu de distance s'ouvre la charmante vallée de Picada, couverte d'orangers, de plantations de caféyer, et de maisonnettes bien blanches. Elle forme la limite du territoire habité par les Européens. Au-delà, mais à une distance considérable à l'ouest, vivent des Indiens anthropophages. Ils attaquent quelquefois les demeures des Portugais, et détruisent des familles entières.

En remontant le long de la côte, on voit à Armasao un établissement où les navires baleiniers apportent le produit de leur pêche. Autrefois les baleines étaient très-communes dans ces parages; elles sont devenues plus rares. Les bâtimens destinés aux opérations nécessaires pour obtenir l'huile y sont vastes et bien disposés.

Aqueduc de Rio-Janeiro.

Plus au nord est le beau port de San-Francisco; le pays des environs est très-plat; les rivières qui le coupent sont navigables pour les canots jusqu'au pied des montagnes; elles sont traversées par une grande route, ouvrage dispendieux qui sera un jour d'une utilité inappréciable, en établissant la communication de l'Océan avec les fertiles campagnes de Corritiva. C'est là que paissent les nombreux troupeaux qui servent à l'approvisionnement de Saint-Paul, de Rio-Janeiro et de plusieurs autres villes; on y élève aussi beaucoup de mulets. Les olives, les raisins, les pommes, les pêches et d'autres fruits d'Europe y sont exquis, quoiqu'on ne leur donne presque aucun soin. Les rivières qui arrosent le pays voisin vont se jeter dans le Parana. Les habitans de San-Francisco s'occupent de la coupe du bois, et de tous les travaux qui tiennent à la construction des vaisseaux.

De San-Francisco à Santos, la côte est plate; on n'y voit que quelques cabanes de pêcheurs; les hauteurs que l'on aperçoit dans le lointain sont bien boisées. Le port de Santos est très-sûr; la ville est l'entrepôt des denrées de la province de Saint-Paul; elle est assez bien bâtie; sa situation basse et humide la rend peu saine. Les bananes et le riz que son territoire produit passent pour les meilleures du Brésil.

Une route pavée, qui monte en zig-zag le long d'une montagne escarpée, conduit à Saint-Paul. Elle fait honneur à l'esprit entreprenant et persévérant des Brésiliens; elle traverse une forêt si épaisse, qu'on y voyage à l'abri du soleil et de la pluie. On rencontre quelques maisons; en approchant de Saint-Paul, la population augmente. En entrant dans cette ville on est frappé de sa propreté; elle est pavée en grès, qui contient de l'or; après les fortes pluies, on découvre des particules de ce métal dans les fentes des pierres; les pauvres s'occupent alors de sa recherche. Les maisons des rues principales sont généralement à deux étages et bien bâties. Cette ville est située sur une éminence baignée par des ruisseaux qui vont joindre le Tieté, et entourée de deux côtés par des prairies basses, de sorte que dans le temps des inondations elle forme une presqu'île.

Le climat y est très-salubre; les pluies n'y sont ni très-fortes, ni de longue durée; les orages n'y sont pas violens; quelquefois il faut se chauffer dans la soirée. On compte à peu près vingt mille âmes à Saint-Paul. On y file du coton, on en fabrique des toiles communes; on y fait aussi des filets pour les hamacs, que l'on borde de dentelles, ce qui en fait un meuble élégant; on les suspend très-bas, afin qu'ils puissent servir de sofas; les dames aiment à s'y coucher, surtout quand la chaleur les dispose à l'indolence. Il règne beaucoup de luxe à Saint-Paul, et la civilisation y est plus avancée, plus répandue, plus générale que dans les autres villes; les femmes sont renommées pour leur beauté, leur amabilité et leurs bonnes qualités. Les hommes sont francs, polis, hospitaliers.

La position écartée de cette cité, les difficultés que les étrangers ont souvent éprouvées à voyager dans l'intérieur, sont cause qu'ils la visitent rarement. C'est sans doute ce qui a donné naissance aux récits fabuleux sur l'origine des Paulistes et sur leur caractère farouche.

Le territoire environnant appartient à de petits propriétaires qui élèvent des cochons et de la volaille pour approvisionner le marché; dans la saison des fruits, il est abondamment pourvu d'ananas, de raisins, de pêches, de bananes, de goyaves, de pommes, de coings et de toutes sortes de plantes potagères. On y trouve aussi du cava, racine bulbeuse, plus farineuse que les meilleures pommes-de-terre; grillée ou bouillie, elle est excellente. La volaille, les dindons, les oies et les canards y sont à très-bas prix.

La branche de l'économie rurale la plus mal entendue est l'éducation du bétail. On ne connaît ni les enclos, ni les prairies artificielles; on ne met pas de fourrage en réserve pour la mauvaise saison; enfin on ne sait ce que c'est que traire les vaches avec régularité, et on semble les regarder plutôt comme un embarras dans une ferme que comme un objet utile. En revanche, les jardins des environs sont plantés avec beaucoup de goût; le jasmin est l'arbuste favori, et dans ce beau climat, il fleurit toute l'année, de même que le rosier; les œillets et les grenadilles en font aussi l'ornement; le ricin donne son fruit dès la pre-

mière année ; il fournit une si grande quantité d'huile que l'on n'en brûle pas d'autre.

Au nord-est de la province de Saint-Paul, s'étend celle de Minas-Geraes, fameuse par ses mines d'or et de diamant. Ces dernières ont été découvertes dans les premières années du dix-huitième siècle. Nous en parlerons dans le chapitre des productions naturelles du Brésil. Toutes les idées, dans ce pays, sont absorbées par la richesse des mines. La culture et l'industrie y sont encore très-arriérées.

La capitale est Villa-Rica, grande ville au milieu d'un canton inculte, sur le flanc d'une haute montagne ; ses rues sont irrégulières, escarpées, mal pavées, mais variées par de jolis jardins en terrasses, et arrosées par des fontaines qui conduisent l'eau dans la plupart des maisons. On y compte vingt mille habitans ; l'air y est fort doux. Elle avait une population plus forte lorsque le produit des mines était plus abondant. On est surpris que dans cette ville de l'or il n'y ait ni joailliers, ni orfèvres. Marina, jolie petite ville, est peuplée de sept mille habitans, la plupart mineurs. Villa-do-Principe, sur les confins du district des diamans, en a cinq mille, un hôtel des monnaies et une fonderie pour l'or. On ne peut entrer ni sortir de ce district sans subir une visite rigoureuse. Tejuco est la résidence de l'intendant général des mines. Leur exploitation entretient dans la ville un mouvement considérable ; la société y est fort agréable. A cause de sa position sur le penchant d'une montagne, Tejuco est bâtie irrégulièrement ; les rues sont inégales, mais les maisons généralement bien construites. Son nom, qui en portugais signifie un lieu fangeux, lui vient de quelques endroits fort boueux, situés dans son voisinage, et que l'on n'a pu rendre praticables qu'en les couvrant de madriers.

A l'ouest de Minas-Geraes, on trouve sur la côte les petites provinces d'Espiritu-Santo et Porto-Seguro. La première a un bon port de ce nom, sur une grande baie. Cependant le prince Maximilien de Neuwied, qui la vit en 1815, dit qu'elle offrait l'image de la décadence, depuis que l'on a bâti à une demi-lieue plus haut, Villa de Victoria, dans une situation très-agréable. Cette dernière ville a de grandes maisons et des rues pavées ; toutefois elle est peu vivante. Il s'y fait cependant un assez bon commerce de denrées du voisinage ; des frégates peuvent remonter jusque-là. Le fleuve Espiritu-Santo prend sa source dans les montagnes, aux confins de la province de Minas-Geraes, serpente dans les grandes forêts où les Indiens nommés Pourys et les Boutocoudys vivent errans, puis baigne le pied des hautes montages qui se dirigent vers la mer, où il entré avec impétuosité.

Porto-Seguro est une petite ville de quatre cents maisons, qui ne sont pas contiguës. La plus grande partie est sur le bord du Buranhem ; c'est là que demeurent les habitans riches. Une seconde portion est sur une hauteur, et une troisième à l'embouchure du fleuve ; on la nomme Pontinha ou Ponta-d'Aréa. Les maisons y sont éparses au milieu des cocotiers, et habitées par des pêcheurs ou des matelots. Le port est abrité par un grand récif de rochers qui s'avance en mer. Plusieurs petites rivières, entre autres le Paratiba, se joignent au Buranhem, ce qui facilite les communications avec l'intérieur du pays.

C'est à peu de distance de cette côte que commencent les fameux écueils des Abrolhos, qui s'étendant fort loin en mer, sans qu'on en ait encore pu fixer les bornes, font la terreur des pilotes, surtout dans les navigations aux Indes orientales. On y a découvert plusieurs canaux par lesquels on trouve un passage, mais avec un danger qui demande toujours les plus grandes précautions.

Santa-Cruz est le plus ancien établissement des Portugais au Brésil. Ce fut là que le 3 mai 1500, Pedro Alvarez Cabral débarqua, et fut reçu amicalement par les indigènes ; on célébra la messe, on planta une croix, et le canton reçut le nom qu'il porte encore aujourd'hui. L'agriculture est plus florissante à Santa-Cruz qu'à Porto-Seguro : cette ville expédie de la farine de manioc à d'autres endroits de la côte.

Ilheos, qui fait aujourd'hui partie de la province de Bahia, tire son nom de plusieurs petits îlots rocailleux situés à l'embouchure d'un fleuve, sur la rive gauche duquel la ville est bâtie. Elle est fort ancienne, triste et peu vivante. Les provisions de tout genre y sont rares par un effet de l'indolence des habitans. Cependant

le port, quoique petit, est sûr et bien abrité. Les forêts s'avancent à peu de distance de la ville. Sur les bords du Taïpe, fleuve voisin, les fazendas ne commencent que près de son embouchure. L'on pourrait y cultiver le café. A peine y récolte-t-on assez de manioc pour se nourrir.

A sept lieues de la ville, dans l'intérieur des terres, on rencontre un lac d'eau potable, long et large de trois lieues, profond de quinze brasses, d'où sort une rivière, mais par des passages si étroits qu'à peine un canot y peut entrer. Les eaux du lac ne laissent pas de s'enfler comme celles de la mer, lorsqu'elles sont agitées par le vent. Le poisson y est excellent, et d'une singulière grosseur. On y a même pris des lamantins dont plusieurs pesaient mille livres : les caïmans et les requins y sont également monstrueux.

La province de Bahia, au nord d'Ilheos, occupe une longue étendue de côtes, et tire son nom de la vaste baie de Tous-les-Saints, sur laquelle est située sa capitale, San-Salvador, appelé plus communément Bahia.

En y arrivant par mer on passe entre la terre et l'Ile d'Itaparica, habitée en grande partie par des pêcheurs et qui produit beaucoup d'orangers, de bananiers, cocotiers et vignes, qui donnent deux récoltes annuelles. La vue est récréée par le spectacle animé d'une multitude de navires, de barques et de pirogues aux voiles blanches, et dans le lointain par des coteaux et des montagnes pittoresques, couvertes d'une riche verdure, de cocotiers et de jolies maisons de plaisance.

Cette ancienne capitale du Brésil, située en amphithéâtre sur le penchant d'une montagne, se divise en deux parties; l'une, le long de la baie, bâtie irrégulièrement, contient les boutiques, les magasins des négocians et la bourse; un arsenal, des forts et des chantiers s'élèvent sur le rivage. Les vaisseaux que l'on y construit sont d'un bois plus solide et encore moins corruptible que le chêne. L'autre, sur une éminence à six cents pieds au-dessus de la mer, est plus importante. C'est le séjour des gens aisés, la résidence des administrations et le siége d'un archevêché. On y remarque le palais du gouverneur, la bibliothèque, la place d'armes, les casernes, la citadelle, le théâtre, des promenades publiques, etc. Elle renferme un grand nombre d'églises, dont quelques-unes sont fort belles et des couvens très-riches. Les maisons, pour la plupart ornées de balcons, ne sont point uniformes. Cette grande ville, peuplée de cent vingt mille âmes, laisse à désirer sous le rapport de la propreté, la partie basse surtout. Ses rues ne sont point pavées et à cause de leur escarpement, on ne peut y aller en voiture. On se sert de palanquins entourés de rideaux, portés par deux nègres. Ce sont eux aussi qui transportent tous les fardeaux en chantant ou plutôt en criant d'une manière assourdissante. Le commerce de Bahia, très-important, est en grande partie entre les mains des Anglais et des Français. On voit peu de femmes dans les rues pendant le jour, à cause de la chaleur; mais, le soir, lorsque le mouvement considérable de cette population vient à cesser, alors le beau monde sort pour respirer un air plus frais, apporté par les brises de la mer; alors le bruit est remplacé par la musique et le chant jusque fort avant dans la nuit. Le ton de la société y est excellent; les mœurs, usages et les modes sont ceux des Portugais d'Europe, avec un luxe plus effréné.

Lorsque la cour de Portugal quitta l'Europe, la flotte qui la portait attérrit d'abord à Bahia. Les habitans sollicitèrent la faveur de posséder la famille royale, et votèrent une somme de 12,000,000 de francs pour la construction d'un palais, si le prince consentait à fixer sa résidence dans leur ville : Rio-Janeiro fut préféré à leur grand mécontentement.

Le sol de cette province est excellent pour la canne à sucre. De nombreuses rivières, qui ont leur embouchure dans la baie, facilitent la culture de cet utile végétal. On exporte plus de sucre de Bahia que des autres ports du Brésil réunis. Le tabac est aussi fort bon. Le nombre des plantations de coton s'accroît chaque jour. On a aussi introduit la culture du café et du riz. L'indigo est inférieur à celui de l'Inde. Le bois de teinture connu sous le nom de bois de Brésil, s'exporte par Bahia et Pernambouc.

Sergippe del Rey, chef-lieu d'une province, a un bon port à l'embouchure du Vazarabis. Elle a les mêmes productions que Bahia.

La ville de San-Antonio de Recife, d'après

Koster, voyageur anglais, communément appelée Pernambouc, quoique ce dernier nom soit, à proprement parler, celui de la province, consiste en trois quartiers principaux, joints par deux ponts; un banc de sable long et étroit, s'étend depuis le pied de la colline sur laquelle est située Olinda, vers le sud. L'extrémité méridionale de ce banc s'élargit et forme le site de cette partie de la ville appelée particulièrement Recife. Il y a aussi un autre banc de sable d'une étendue considérable, sur lequel a été bâtie la seconde partie, dite de San-Antonio, qui communique par le moyen d'un pont avec Recife; il reste encore Boa-Vista, la troisième partie, qui est située sur le continent au sud des deux autres, et qui communique également avec elles par un pont. Le récif s'étend en avant de ces bancs de sable, et reçoit les plus violentes secousses de la mer, qui au flux roule par-dessus, et vient frapper avec moins de force les quais et les édifices de la ville. Du côté de la terre, une vaste étendue d'eau, ressemblant beaucoup à un lac, se rétrécit vers Olinda, atteint jusqu' aux rues, et facilite ainsi la communication entre les deux villes. La vue des maisons qui donne sur ces eaux est très-belle; les rives opposées sont couvertes d'arbres, de chaumières blanches entremêlées de clairières et de bosquets de cocotiers d'un effet pittoresque. Le premier quartier de la ville est composé de maisons de brique, de trois, quatre et même cinq étages; la plupart des rues sont étroites, mais pavées.

San-Antonio, ou la ville du milieu, est composée entièrement de hautes maisons et de rues larges. Les boutiques n'ont point de croisées, et ne reçoivent d'autre jour que celui qui vient par la porte. On y trouve le palais du gouverneur, la trésorerie, la maison de ville et la prison, les casernes, plusieurs couvens et des églises, enfin des places publiques.

La principale rue de Boa-Vista est large et belle; le reste ne consiste qu'en petites maisons, souvent éloignées les unes des autres. Ni les rues de ce quartier, ni celles de San-Antonio ne sont pavées : une longue chaussée lie aussi cette ville avec Assogados au sud-ouest de Boa-Vista.

Le Caparibe, fleuve fameux dans l'histoire de Pernambouc, se jette dans le canal qui est entre San-Antonio et Boa-Vista. Il est navigable toute l'année jusqu'à Apépucos, à une demi-lieue au-delà de Monteiro. Il déborde dans la saison pluvieuse, et quelquefois avec beaucoup de violence.

Les trois quartiers de la ville contiennent quarante-deux mille habitans au moins, et le nombre en augmente rapidement. On bâtit de nouvelles maisons partout où il se trouve des emplacemens. De même que dans le reste du Brésil, la population consiste en blancs, mulâtres et noirs libres ou esclaves. En été, nombre de personnes vont habiter des maisonnettes à Olinda (ô belle!) et sur les bords des rivières, afin de respirer un air plus pur, et de goûter le plaisir salubre que procurent les bains dans la saison brûlante. Ces maisonnettes sont très-propres; elles sont entourées de jardins plantés d'orangers, de citronniers, de grenadiers et d'autres arbres à fruits; la plupart sont protégées par des palissades, quelques-unes par des murs.

Goïana, située sur un fleuve de même nom, à quinze lieues de Recife et à quatre de la mer, est une des villes les plus florissantes de la province de Pernambouc. A peu d'exceptions près, les maisons n'ont que le rez-de-chaussée; les rues ne sont point pavées, mais elles sont larges. Sa population, de cinq mille âmes, s'accroît tous les jours. Le commerce avec l'intérieur est très-actif. Les plantations de sucre sont nombreuses dans les environs. Quelques-uns de leurs propriétaires sont des Portugais qui sont venus chercher fortune au Brésil.

Itamaraca, île située entre Olinda et Goïana, d'environ trois lieues de long sur deux de large, est séparée du continent par un canal dont la largeur varie d'un demi-mille à trois milles. Elle est dépourvue de sources d'eau vive; mais on en trouve en creusant dans une montagne voisine de la ville de la Conception. Itamaraca est peut-être, à l'exception des environs de Recife, l'endroit le plus peuplé de la province de Pernambouc. On y voit plusieurs plantations de sucre; une partie des terres est divisée entre beaucoup de petits propriétaires; il y a aussi des salines très-productives.

Le village de Pillar est le lieu le plus considérable d'Itamaraca. La ville de la Conception



Environs d'Ilhéos

est extrêmement déchue et triste. Le port en est bon ; un vieux fort en commande l'entrée.

Pernambouc occupe le troisième rang, sous le rapport de l'importance politique, parmi les provinces du Brésil. Les principales exportations consistent en coton et en sucre; on en expédie aussi des peaux, des cocos, de l'ipécacuanha et quelques autres drogues.

Autrefois, observe Koster, il y avait au moins un moine par famille; maintenant ce n'est plus l'usage. Les enfans sont élevés pour le commerce, pour l'état militaire ou pour toute autre profession, de préférence à la vie monastique, qui perd rapidement de sa considération.

Paraïba, chef-lieu de la province du même nom, éloigné de Goïana de treize lieues, à travers un pays montueux et bien cultivé, compte à peu près trois mille habitans. La principale rue est large et pavée. La basse ville est sur les bords d'un lac ou bassin très-vaste, où se réunissent trois rivières qui envoient leurs eaux à la mer par un canal fort large. Elle doit son origine aux Français. Son port peut recevoir des bâtimens de cent cinquante tonneaux.

San-Salvador dos Campos, d'après le prince de Neuwied, est bien bâtie; la plupart des rues sont pavées; les maisons, dont quelques-unes ont plus d'un étage, sont propres et jolies, avec des balcons garnis de jalousies, suivant l'ancienne mode portugaise. San-Salvador est dans une position charmante, le long des rives du Paraïba, et offre une perspective riante et très-animée, surtout vue de la route en descendant le fleuve. Elle est très-commerçante en sucre, café, coton et riz, production du canton voisin. On trouve même au marché des plantes potagères d'Europe. Les sucreries sont très-nombreuses dans les environs; on y fabrique beaucoup de rum. Parmi les améliorations que l'on songeait à introduire, on parlait d'employer les machines à vapeur.

On y remarque un grand luxe, surtout dans les vêtemens. En revanche on voit des gens très-riches habiter dans une méchante cabane en terre qui n'est pas même blanchie.

Le Paraïba prend sa source dans la province de Minas-Geraes, coule à l'est entre la Serra-dos-Orgaos et celle de Mantiqueira, et après avoir reçu le Parahibana, le Rio-Pomba et d'autres petites rivières, il traverse d'immenses forêts-vierges au milieu des montagnes, jusqu'à ce qu'il entre dans les plaines des Goaytacases, près de son embouchure. Ce fleuve dans cette partie inférieure de son cours est bordé de grandes fazendas, de vastes champs de cannes à sucre, et d'immenses pâturages.

La province de Rio-grande-do-Norte a peu d'étendue, en comparaison des autres. Natal, chef-lieu, forme deux villes, haute et basse. La première a quelques édifices remarquables; la seconde est la demeure des négocians ; elles ne sont point pavées. Le port est d'un accès difficile; la population n'est que de trois mille âmes.

La province de Seara est peu connue. Elle renferme beaucoup de montagnes ; le sol, en partie sablonneux, est stérile ; le maïs seul y vient bien. On y récolte cependant des fruits, du coton, tabac, café, etc. Ses forêts fournissent de bons bois de construction et de teinture. On y élève assez de bestiaux. Elle passe pour avoir des mines d'or et d'argent : on y trouve différens cristaux. Le chef-lieu, Seara, situé à l'embouchure de la rivière de ce nom, a plusieurs églises et quelques édifices publics ; mais toujours des rues sans pavés.

La province de Maranham, malgré son peu d'étendue, est devenue remarquable dans les derniers temps par l'importance de ses productions, qui sont les mêmes qu'au Pernambouc. Le rocouyer y est très-commun, on pourrait y cultiver le cacao ; on y trouve en abondance le piment, les fruits, la volaille, le poisson, en un mot tout ce qui est nécessaire à la vie.

La ville de San-Luiz, capitale, fut fondée par les Français en 1612 ; elle est bâtie sur un terrain très-inégal, et occupe un espace étendu ; les maisons propres et jolies, sont très-écartées les unes des autres; ses rues sont larges ; il y a de grandes places où l'air circule facilement, ce qui serait très-agréable dans un climat moins chaud. Elle est dans l'île de Maranham, sur la baie de San-Marcos, large de près de cinq lieues, qui reçoit les eaux de l'Itapicura. Les bords de cette rivière sont bien cultivés ; mais l'île, dont le sol est maigre, est

presque toute en friche. La province produit beaucoup de coton. Qui le croirait? vers le commencement du dix-huitième siècle, on n'en exportait pas une balle! Koster a entendu dire que, lorque la première était sur le point d'être embarquée, plusieurs habitans présentèrent une pétition à la municipalité, pour demander que la sortie n'en fût pas permise ; une nouveauté si dangereuse allait, suivant eux, priver le pays de cet objet dont il avait besoin pour sa consommation. Aujourd'hui San-Luiz exporte annuellement près de cinquante mille balles de coton, pesant chacune cent quatre-vingts livres. On recueille beaucoup de riz; le sucre vient des provinces méridionales. On évalue sa population à douze mille habitans en y comprenant les nègres qui sont proportionellement plus nombreux qu'à Pernambouc.

Cette province est encore dans l'enfance; on y voit beaucoup d'Indiens sauvages ; les habitations situées dans l'intérieur sont toujours exposées à leurs attaques. Le nombre des personnes libres est très-limité. Les principales richesses sont entre les mains d'un petit nombre de particuliers, à la fois planteurs et négocians. Cela leur donne une grande importance qui produit tantôt de bons effets, tantôt de mauvais.

La province de Para a pour capitale Para ou Belem, située sur la baie de Guajara, au confluent du Capin, dont l'embouchure, qui sert de port, est embarrassée de bancs de sable et d'écueils ; l'agitation continuelle de la mer, et les courans contraires, rendent ce mouillage peu sûr. C'est une belle ville, résidence d'un évêque, où l'on remarque de grands édifices publics et des maisons élégantes. Elle compte vingt-huit mille habitans, qui font un commerce assez étendu en cacao, café, riz et drogues médicinales. Le climat est brûlant; mais l'après-midi, il s'élève ordinairement des orages accompagnés de tonnerre, d'éclairs qui rafraîchissent l'air, et rendent la chaleur plus supportable.

Vis-à-vis de Para est la grande île de Marajo, de vingt-huit lieues de circuit, qui produit en abondance du maïs, des fruits, cannes à sucre, etc.

La province de Goyaz, l'une des plus étendues du Brésil, longe celle de Minas-Geraes. C'est un beau pays arrosé de belles rivières poissonneuses, qui traversent des forêts immenses, peuplées d'oiseaux charmans ; du reste, peu connu et mal peuplé. Il renferme plusieurs mines d'or et de diamans : on voit près des frontières quelques plantations de coton ; on y élève du bétail. Villa Boa, sa capitale, est située sur le Vermelho, où il y a plusieurs ponts. On y voit aussi quelques édifices remarquables et un évêché.

Celle de Matto-Grosso touche aux territoires républicains. Le Paraguay, le Madéra, le Mamori et le Guapore l'entourent d'un fossé naturel de cinq cents lieues de longueur, par le moyen duquel, et de plus de trente autres rivières qui se jettent dans les premières, il existe des communications entre l'intérieur du Brésil et les points les plus éloignés. Les bords de ces rivières sont couverts de forêts de cacaoyers et d'autres arbres remarquables, soit par leurs fruits, soit par leur bois et les résines qui en découlent. L'or abonde dans plusieurs vallées, peu fréquentées à cause de leur extrême insalubrité; les rivières roulent des paillettes de ce métal : l'on y trouve aussi des mines de diamant. Les hauteurs, composées de sable, n'offrent qu'une herbe dure et grossière. Des puits d'eau salée sont assez abondans pour approvisionner la province. La ville de Cuyaba, située près du bord oriental de la rivière du même nom, à quatre-vingt-seize lieues de son confluent avec le Paraguay, contient, avec son territoire, à peu près trente mille âmes. Toutes les denrées y sont abondantes ; il renferme des mines d'or, dont l'exploitation est difficile à cause de la rareté de l'eau dans la saison de la sécheresse. D'autres établissemens sont disséminés sur la surface immense de cette province.

CHAPITRE XX.

Peuples indigènes du Brésil.

Nous ne devons pas songer à donner même les noms de tous les peuples qui bordent le Brésil, dans une aussi vaste étendue que celle qui existe, depuis le Rio de la Plata jusqu'au fleuve des Amazones. Outre que la plupart n'ont jamais été bien connus, les transmigra-

tions continuelles d'un grand nombre de ces Indiens, ont mis une extrême confusion dans les récits des voyageurs et des historiens. Nous nous bornerons donc aux extraits suivans.

Il se passera encore une longue suite d'années avant que l'on puisse réunir (si jamais on y parvient) sous des lois et des usages uniformes, toutes ces tribus diverses, ennemies de tout travail, et pour qui l'indépendance a des charmes tout puissans! Comment, en effet, rassembler en société des êtres pour qui l'or, l'argent et les diamans sont sans valeur, et la liberté le suprême bonheur ?

La plupart de ces Indiens sont un sujet continuel d'effroi pour les Portugais, et les obligent à élever des forts pour les contenir. On vante beaucoup l'adresse des Boutocoudys à lancer les flèches et les sagaies. Quelques-uns, à demi civilisés et en partie habillés, vivent en paix avec les Européens. Ils sont trapus et bien proportionnés; leur visage est ramassé; ils ont le nez plat, les cheveux noirs et lisses. Le surplus de cette tribu, observée par Mawe, habite les montagnes orientales de Minas-Geraes, et quoique souvent battus par les Portugais, ils continuent toujours à défendre leur indépendance. Ne pouvant lutter à force ouverte contre les postes portugais, ils ont recours à la ruse. Enveloppés tantôt de branches et de jeunes arbres qu'ils assujettissent autour de leurs corps, tantot enduits de boue ou de cendres, ou couchés par terre, ils guettent les colons et les nègres pour les tuer de loin au passage. D'autres fois ils forment des piéges dangereux en fixant des pieux pointus dans des trous qu'ils recouvrent de feuilles et de branchages, Lorsqu'ils ont signalé à leur vengeance une maison isolée, et reconnu la force de ses habitans, ils l'incendient avec des traits enflammés et massacrent impitoyablement ceux qui cherchent à se sauver. Ils ont surtout une haine implacable contre les nègres, qu'ils regardaient, dans le commencement, comme une espèce de grands singes, et qu'ils mangeaient avec un appétit particulier. Leurs prisonniers ne se laissent jamais fléchir ni par de bons, ni par de mauvais traitemens; et quand ils perdent enfin l'espoir de s'évader, ils refusent ordinairement toute nourriture et se laissent mourir de faim.

Les Pourys, qui demeurent à côté des Boutocoudys, se battent encore contre les Portugais, et, selon un témoin oculaire, le prince Maximilien de Neuwied, en 1816, ils dévorent leurs prisonniers après les avoir fait rôtir.

Les Tupis, qui occupaient toute la province de Saint-Paul et de Santos, se trouvent réduits à quelques bandes errantes sur les confins de l'Uruguay. Ces sauvages, très-féroces, parlent un dialecte de la langue guarani, répandue dans toutes les contrées intérieures et méridionales du Brésil. Les Carigais, les plus paisibles des indigènes, demeurent au sud des Tupis. Les Tupinaques s'étendaient depuis le fleuve Guirican jusqu'à la rivière Camama. Les Topinambous habitaient la côte depuis cette rivière jusqu'au fleuve de Saint-François du Nord; mais ces deux tribus et quelques autres, leurs voisines ou leurs alliées, paraissent éteintes ou confondues parmi les cultivateurs portugais. Quelques voyageurs donnent le nom de Topinambous à des tribus errantes et cruelles qui s'étendent le long de la rivière de Tocantin. Les Pétivares, au nord-est du Brésil, sont hospitaliers et cultivateurs. Les Mologagos, sur le fleuve Paraïba du Nord, ressemblent, dit-on, aux Allemands par la blancheur de leur peau et par leur haute stature. Les Tapuyes demeurent dans l'intérieur du gouvernement de Maranham et jusque vers Goyaz. Sur l'Amazone, on trouve les Pauxis, les Urubaquis, les Aycuaris, les Yomanais, et une foule d'autres tribus dont il serait fastidieux de rapporter les noms. Les Parexis, dans la province de Mato-Grosso, donnent leur nom au plateau central de l'Amérique méridionale. Les Barbados, établis sur les rives du Sypotuba, premier affluent occidental du Paraguay, se distinguent des autres naturels du nouveau continent par leur grande barbe. Près d'eux se tiennent les Pararionés, et plus bas les Boriras-Araviras, formés d'une réunion de deux peuplades amies des Portugais. Quelques-unes des nombreuses tribus concentrées jadis sur les bords fertiles du Paraguay, ont été dispersées ou anéanties par les Espagnols et les Paulistes portugais; d'autres, à l'approche des usurpateurs étrangers, se sont retirées dans des contrées moins favorisées par la nature. Plusieurs milliers de naturels ont été rassem-

blés ou transférés par les jésuites dans leurs établissemens sur l'Uruguay et le Parana; d'autres enfin se sont alliés aux Portugais et aux Espagnols, en sorte qu'on ne trouve guère de ceux-ci sur les frontières dont la figure ne représente des indices d'un mélange de sang indien. Parmi les indigènes primitifs qui se sont maintenus sur le Paraguay, les vaillans Guaycouros, ou Indiens-cavaliers, tiennent le premier rang. Ils occupent les deux rives du fleuve, depuis le Taquari et les montagnes d'Albuquerque, pendant l'espace de cent lieues. Armés de lances extrêmement longues, d'arcs et de flèches, ils ont souvent fait la guerre aux Espagnols et aux Portugais, sans avoir jamais été vaincus. Ils font de grandes excursions dans les pays limitrophes, et s'y procurent des chevaux en échange de fortes toiles de coton qu'ils fabriquent eux-mêmes.

Les Indiens du Brésil estiment principalement la force du corps et la férocité : au moment même d'être égorgés et dévorés par leurs ennemis, ils les insultent et leur expriment leur mépris; ils cherchent à prouver par ces bravades qu'on peut bien leur ôter la vie, mais non pas le courage. Léry et ses compagnons, tous nés sous la zone tempérée, n'étaient pas même capables de tendre un arc des Indiens de Tomoy, habitans de la zone torride, dans les environs de Rio-Janeiro. Léry convient même qu'il était obligé d'employer toutes ses forces pour tendre un arc destiné à un enfant de dix ans. Les habitans des contrées d'Ouctacazes, une des provinces les plus riches et les plus fertiles du gouvernement de Rio-Janeiro, sont si vaillans, dit un auteur portugais moderne, qu'ils préfèrent la mort à la honte d'être vaincus. Il leur est impossible de vivre dans l'esclavage : aucune nation brésilienne, ni même européenne, ne peut se vanter de les avoir vaincus.

Cette nation, autrefois l'ennemie implacable des Portugais et de tous les autres peuples de l'Europe et du Brésil, conserve encore à présent son indépendance entière, quoique dans un état d'amitié parfaite avec ses voisins, les habitans de la province Campos dos Ouctacazes, dans la province de Minas-Geraes. La douceur et la générosité ont soumis ces cœurs qui bravaient la mort.

La langue la plus généralement répandue dans le Brésil est celle des Guaranis, parlée dans divers dialectes par les Tupis, les Tapuyes, les Omaguas et les Topinambous; elle est même habituellement désignée sous le nom de langue brésilienne.

Quelle que soit l'extension de cette langue-mère, elle n'embrasse pourtant pas la totalité du Brésil. Le savant Hervas assure, d'après les manuscrits des jésuites portugais, que, dans le nord et le centre du Brésil, il existe cinquante-et-une tribus qui parlent des idiomes entièrement différens du guarani et du tupi; quelques-uns lui paraissent avoir de l'affinité avec des dialectes caraïbes.

Les jésuites étaient, comme on sait, parvenus, à force de patience et de soins, à civiliser une partie de ces hommes de la nature dans leurs missions célèbres; mais leur exemple ne sera pas imité par le clergé de nos jours, qui préfère la résidence tranquille et lucrative des cités, ou des missions dans la France.

HISTOIRE NATURELLE.

La base de la nourriture des Brésiliens des campagnes est avec le maïs, deux sortes de racines, l'aipy et le manioc, qui ne demandent que trois mois pour devenir hautes d'un demi-pied et de la grosseur du bras. Apprêtées avec du jus de viande, leur goût ressemble à celui du riz : on en voit sur toutes les tables, même à la ville. Ces racines servent aussi à la composition d'un breuvage. Les ignames, le riz et le froment sont aussi cultivés avec succès. La pistache de terre, dont on fait de l'huile, les melons et les bananes sont abondans.

Parmi les arbres remarquables, se trouvent le caroubier, le copaïba, le copayer, qui donne le baume de copahu, et d'autres aussi précieux; l'anda, qui fournit un bois propre à divers usages : on exprime de ses feuilles une huile dont les Indiens se frottent le corps; ils se servent de l'écorce pour la pêche : l'eau dans laquelle on la laisse infuser quelques jours acquiert la vertu d'assoupir toutes sortes d'animaux. Le murucugé, grand arbre, donne un fruit excellent et facile à digérer, et, par incision, une liqueur laiteuse qui, venant à se coaguler, tient lieu de cire pour les ta-

blettes. Le jacapuyia est un des plus grands arbres du Brésil; on prendrait son fruit pour un gobelet avec son couvercle; il contient quelques graines assez semblables aux mirobolans. Le couvercle s'ouvre de lui-même dans la maturité des fruits, et les laisse tomber s'ils ne sont cueillis. Le bois est fort dur et ne se corrompt pas aisément, ce qui le rend propre à former les axes des moulins à sucre. Le cocotier, plus fort et plus haut que celui des Indes, porte un fruit dont on fait un beurre excellent. Le couroupitau, ou pékia, dont le fruit a la forme et la grosseur d'un boulet de trente-six, offre un coup d'œil magnifique lorsqu'il étale ses fleurs pyramidales, variées des plus vives couleurs. D'autres arbres étonnent par leur grosseur, qui est telle, qu'on peut construire avec un seul tronc des canots capables de contenir cinquante personnes. Peu d'arbres sont aussi beaux que le janipaba ou genipayer : sa verdure est admirable et se renouvelle tous les mois; ses fruits ont la forme de l'orange et le goût du coing; leur suc, qui est d'abord assez blanc, noircit bientôt jusqu'à servir d'encre aux sauvages pour se faire sur la peau des figures grotesques. Le fruit du jequitinguacu ressemble à nos plus grosses fraises; mais il contient pour pépin une sorte de pois très-dur, noir, rond et luisant comme le jais, et dont l'écorce est d'une extrême amertume : on l'écrase pour le faire servir de savon.

Dans l'intérieur des terres, vis-à-vis de la baie de Tous-les-Saints, on trouve dans les lieux secs un arbre fort grand et très-épais, dont toutes les branches sont naturellement percées de trous profonds, où pendant l'été, comme en hiver, il se rassemble une humeur aqueuse qui ne déborde jamais, et qui ne diminue pas sensiblement lorsqu'on en prend. Cet arbre peut contenir jusqu'à cinq cents hommes dans la circonférence de ses branches, où l'on est assuré de ne point manquer d'eau pour boire et pour se laver.

Le bresillet, arbre duquel le pays a tiré son nom, porte celui d'araboutan. Il est de la hauteur et de la forme de nos chênes. Les feuilles ressemblent à celles du buis; le bois en est rouge, comme on sait, et sert à la teinture. La variété des bois de cette nature est extrême : il s'en trouve de jaunes, de violets, de différentes sortes, et de blancs comme du papier.

On ne parle point de l'ananas, qui est extrêmement commun; le pocoaire est le bananier.

Le timbo est une plante qui s'élève comme une corde jusqu'à la cime des plus grands arbres, et qui les embrasse comme le lierre. Quoiqu'elle égale quelquefois la cuisse en grosseur, elle est tout à la fois si souple et si forte, que, dans quelque sens qu'elle soit pliée, elle ne se rompt jamais.

Les fleurs sont d'une grande variété au Brésil; mais presque toutes sans odeur. Les cannes et les roseaux n'y sont pas moins variés. On nomme particulièrement le tucuara, qui est très-gros; d'autres croissent dans les bois, où ils s'élèvent au-dessus des plus grands arbres. On en voit des cantons entiers; mais la préférence des Indiens indépendans est pour les roseaux médiocres, parce qu'ils en font leurs flèches.

On conçoit aisément que la plus grande partie du Brésil étant située dans la zone torride, produit les végétaux qui lui sont naturels. On a vu, dans la description des provinces, que la canne à sucre et le cotonnier y abondent : on y cultive aussi le caféyer, l'indigo et le tabac; mais celui-ci, seulement dans les environs de Bahia. Le cacaoyer forme des forêts immenses dans la province de Para, le long des rivières qui le traversent. Enfin on trouve au Brésil le piment, le cannelier sauvage, la casse, le jalap, l'ipécacuanha, le gaïac, l'arbre qui donne la gomme élémi, et quantité de bois précieux pour la construction des navires, dont on exporte une grande quantité pour l'Europe.

Un pays aussi couvert de bois est la retraite naturelle d'une infinité de charmans oiseaux qu'il serait trop long de décrire en détail. Ce sont, d'une part, une grande variété de colibris, de rubis-émeraudes et d'oiseaux-mouches. Un des plus jolis est le guranthé-engera, c'est-à-dire fleur ailée. D'autre part, des merles jaunes rougeâtres, des perroquets nombreux, parmi lesquels on remarque le toucan, dont les plumes sont en partie couleur de citron et en partie rouge incarnat; des aras, anapuras; des manaquins, des cassiques, etc., du plumage le plus éclatant et le plus varié.

Le guirapanga est tout-à-fait blanc, et quoique d'une grosseur médiocre, il a la voix si forte qu'elle se fait entendre comme le son d'une cloche, à plus d'une demi-lieue. Les abeilles sont nombreuses; les unes se logent dans la terre, les autres sur les arbres, et fournissent un miel très-aromatique.

Nous empruntons au prince de Neuwied le passage suivant, sur l'aspect des forêts du Brésil : «Ces forêts vierges des tropiques, dit-il, sont magnifiques, lorsque, par un beau jour, les rayons du soleil qui dardent dans leur épaisseur rehaussent la beauté de leur verdure sombre; mais lorsque leur obscurité est augmentée par la teinte rembrunie d'un temps de pluie, leur aspect est encore plus intéressant. Des milliers d'êtres organisés, que l'on n'avait point observés, se réveillent alors. Des troupes inombrables de grenouilles font entendre leurs voix dans les flaques d'eau et dans les marécages inondés, sur les tiges des bromélias, sur les branches des arbres, sur la surface de la terre; les tronçons couchés, qui moisissent de vétusté, ont leur intérieur creusé par l'effet d'une décomposition lente, et habité par une infinité de plantes et d'insectes; on y entend aussi retentir la voix forte d'une raine dont le son frappe de surprise l'étranger, qui ne sait d'où elle vient. Les reptiles, ranimés par la chaleur secondée de l'humidité, acquièrent toute l'activité compatible avec leur nature. Les perroquets, notamment les jurus, volent en criant de côté et d'autre, pour tenir en mouvement leurs ailes humectées par la pluie. Épuisées par la chaleur du jour précédent, les feuilles des végétaux et les fleurs vivement colorées d'une multitude de plantes grasses, déploient toutes leurs richesses et semblent acquérir une nouvelle existence. Les dracontium, les pothos, les bromélia, les cactus, les epidendrum, les heliconia, les piper et une infinité d'autres d'une texture charnue, qui poussent de compagnie avec les fougères sur les arbres couverts de mousse, relèvent leur tête, et un grand nombre remplissent la solitude des émanations les plus suaves. Rafraîchis et ranimés, tous ces ornemens du règne végétal, parmi lesquels il faut ranger aussi les palmiers, surtout les cocotiers, principale parure de ces forêts vierges, prennent un degré de vigueur plus marqué, lorsqu'après la pluie les rayons du soleil leur font sentir leur influence salutaire.»

Comme on trouve au Brésil la plupart des animaux du Paraguay et du Pérou, déjà décrits, nous n'en parlerons pas.

Il n'y a point de pays au monde où les singes soient en plus grand nombre et d'espèces plus variées. On en distingue une que les Américains nomment aquiqui, beaucoup plus grande que toutes les autres, ornée d'une longue barbe noire au menton; le mâle est de couleur rougeâtre, et passe pour le roi des singes; il a le visage assez blanc, et le poil si régulièrement disposé d'une oreille à l'autre, qu'il semble être tondu.

D'autres, qui se nomment çay (saï), petits, noirs, d'une figure si agréable qu'ils se font entendre et voir avec plaisir. Leur retraite est sur les arbres à silique, où, trouvant leur nourriture, ils ne cessent point, surtout à l'approche du mauvais temps, de faire retentir l'air de leur étrange mélodie. Les sagouins ne sont pas plus gros qu'un écureuil, et enfin le guariba, au pélage noir et soyeux, dont la peau est fort recherchée.

Les Brésiliens mangent diverses sortes de serpens et de lézards, surtout le tonon, qui est long de quatre à cinq pieds, et d'une grosseur proportionnée.

Outre le grand serpent à sonnettes, qui est assez commun, il s'en trouve un plus petit qui a le venin extrêmement subtil. Il y a aussi des boas. Les côtes sont fréquentées par un grand nombre d'oiseaux aquatiques, communs entre les tropiques : ce sont le caripira, le guiratonteou, le calcamar, l'ayaca, le caracura, le guara. La mer est très-poissonneuse. On voit des baleines dans les parages méridionaux; on y trouve d'ailleurs en abondance presque tous les coquillages, et les huitres y contiennent parfois de fort belles perles. On y pêche l'inevouna, espèce de raie; le beyupira, comparable à l'esturgeon, et de très-bon goût; le baopès, très-gras et délicat; le camarupi, très-bon et couvert d'épines.

CLIMAT.

Quoique situées sous l'équateur, les provinces

du Brésil, voisines de l'embouchure de l'Amazone, jouissent d'un climat tempéré par les brises de mer et par l'humidité constante qu'entretiennent la masse immense des eaux de ce fleuve et ses bords marécageux. En remontant ses affluens, on rencontre des plateaux et des montagnes où il offre plus de fraîcheur, surtout à mesure que l'on se rapproche du tropique du capricorne. Le froment est cultivé à Rio-Janeiro; la température de Saint-Paul permet aux fruits d'Europe d'y réussir; les cerises surtout y abondent. Ce point paraît offrir le climat le plus salubre de tout le pays. La saison pluvieuse commence à Pernambouc au mois de mars, quelquefois en février, et finit en août. Les vents de sud-est dominent, non-seulement pendant toute la saison pluvieuse, mais même un peu avant et un peu après. Pendant la saison sèche, le vent du nord souffle assez constamment; les collines n'offrent qu'un sol brûlé, où toute végétation est languissante, et les nuits sont extrêmement fraîches. Durant le reste de l'année, la chaleur extrême y est tempérée par les vents de mer, et la nature y reprend une activité continuelle. Tous les matins, la brise qui souffle de l'est s'élève avec le soleil; elle continue une partie de la nuit; mais un peut avant le jour, les effets de la rosée sont incommodes.

MONTAGNES ET RIVIÈRES.

Les renseignemens qu'on possède sur la géographie naturelle de l'intérieur du Brésil ne sont pas encore assez étendus pour que l'on puisse tracer avec exactitude le tableau général du sol, de la direction et de la structure des montagnes. Il paraît que leur principal noyau se trouve au nord de Rio-Janeiro, vers les sources du Rio San-Francisco. Une chaîne, qui part de ce point, se prolonge au nord parallèlement à la côte, sous le nom de Cerro-das-Esmeraldas, Cerro-do-Frio, etc.; une seconde chaîne, ou plutôt la même, suit une direction semblable au sud, et prend, entre autres noms, celui de Parapanenas; elle longe la côte en plusieurs endroits, et ne se termine qu'à l'embouchure du Rio de la Plata; très-escarpée et très-pittoresque du côté de l'Océan, elle ne parait nulle part s'élever à plus de mille toises au-dessus du niveau de la mer. Elle aboutit, dans l'intérieur, à un grand plateau avec lequel elle se confond, et que les Portugais nomment Campos-Geraes. Cette partie maritime du Brésil est toute granitique; le sol est généralement argileux, recouvert de terreau et posé sur du granit.

La côte septentrionale entre Pernambouc et Maraham renferme une chaîne particulière, le Cerro d'Itiapaba, qui est considérable, et paraît granitique. Les immenses plaines qui s'étendent jusqu'à l'Amazone ne présentent de tous côtés, sur les bords des affluens de ce fleuve, que des fragmens de granit roulés.

La chaîne de Marcella lie les chaînes maritimes à celles de l'intérieur. Le noyau de ces dernières semble occuper la région où le Parana, l'Uruguay et le Tocantin prennent leur source. Le Cerro das Martas en forme probablement la partie la plus haute, quoiqu'une autre branche, qui longe l'Uruguay, ait pris le nom de Grande-Cordillère.

Au centre de l'Amérique méridionale, s'étend le plateau des Parexis, nom dérivé d'une nation indienne qui l'habite. Il est formé d'une longue suite de monticules composés de sable et de terre légère, qui présentent dans le lointain une surface onduleuse comme celle de la mer agitée. Ce plateau se termine, à l'ouest, aux collines escarpées du même nom, qui, après avoir couru deux cents lieues vers le nord-nord-ouest, finissent à une vingtaine de lieues de Guapouré. Une autre bouche de ces collines court au sud en longeant la rive orientale du Paraguay. De ce plateau aride descendent, dans diverses directions, le Madéra, le Topayos, le Xingu ou Chingou, tous affluens de l'Amazone; et le Paraguay avec le Jaura, le Sypotuba et le Cuyaba, ses affluens supérieurs. La plupart de ces rivières charrient de l'or; la source même du Paraguay baigne un gîte de diamans. On peut en inférer que le plateau central est granitique. Un lac situé sur le Xacurutina, qui produit chaque année une grande quantité de sel, est un sujet continuel de guerres entre les Indiens.

Les côtes septentrionales, depuis Pernambouc jusqu'à Maraham, sont bordées d'un récif de rochers sur lesquels les vagues de l'Océan viennent se briser, et qui, en plusieurs

endroits, ressemblent à une chaussée ou à une digue.

Toute la côte, depuis Para jusqu'à Pernambouc, n'offre aucune rivière de long cours. Cependant le Maraham, le Rio-Grande et le Paraïba ont de larges embouchures dans un terrain léger. Dans la saison pluvieuse, ce sont des torrens qui inondent tout le pays; dans la saison sèche, ils ont à peine un filet d'eau; souvent même leurs lits, absolument desséchés, servent de chemins aux Indiens.

Depuis le cap Frio jusqu'au 30° sud, la côte très-élevée ne verse dans l'Océan aucun fleuve tant soit peu considérable. Toutes les eaux se dirigent vers l'intérieur, et s'écoulent vers le Parana ou l'Uruguay. Le Rio-Grande de San-Pedro a une embouchure fort large sur une côte basse, sablonneuse, et bordée de dunes; mais son cours n'est pas très-long.

Entre les deux chaines parallèles à la côte, coule du sud au nord le Rio San-Francisco, le seul fleuve du Brésil qui traverse une grande étendue de pays. Après avoir parcouru un plateau élevé, en se dirigeant du sud-ouest au nord-est, il tourne brusquement au sud-est, et se jette dans l'Océan Atlantique, sous les 11° sud. Son cours est au moins de 1,200 milles. Ses eaux roulent souvent sur des rochers, et forment de nombreuses cataractes, qui offrent un spectacle admirable par les arcs-en-ciel qui brillent dans les nuages vaporeux, s'élevant constamment de l'eau réduite en poussière par la violence du choc. On dit qu'il est très-poissonneux; ce qui prouve que ses rives n'abondent pas en lavages d'or.

MINES D'OR ET DE DIAMANS.

L'on trouve au Brésil des diamans, de l'or, du fer, du cuivre, et différentes pierres précieuses.

C'est dans le district du Cerro do Frio, compris dans la province de Minas-Geraes, qu'est situé le territoire des diamans, dont la longueur, du nord au sud, est de seize lieues, et la largeur, de l'est à l'ouest, de douze.

L'exploitation en est confiée à un intendant, un trésorier, un administrateur-général: ils ont sous eux un teneur de livres, des garde-clefs, et des chefs d'ateliers chargés particulièrement du travail. Chacun de ceux-ci a sous ses ordres une escouade de deux cents nègres, des inspecteurs, et d'autres officiers subalternes.

Le voyageur Mawe étant au Brésil en 1810 eut la permission de visiter les mines de diamant du Cerro-do-Frio. Il partit avec un négociant du pays pour Tejuco, et parcourut un pays rempli d'exploitations de mines d'or, qui devenait de plus en plus montueux; tantôt fertile, tantôt stérile, aride et pierreux. On a trouvé du platine à Largos, où il passa; les environs sont remplis de minerai de fer très-riche. On file un peu de coton dans ces cantons; et l'on en fabrique des toiles grossières.

Après avoir traversé une plaine haute et fertile, mais mal peuplée, Mawe entra dans Villa do Principe; comme elle est près des confins et sur la route du district du Diamant, on ne laisse passer personne sans en avoir averti le gouverneur. Quiconque est rencontré hors de la grande route, est arrêté comme suspect, et subit un interrogatoire rigoureux.

Les environs forment un beau pays, ou vert et fertile. Le climat y est doux et sain.

Le 17 septembre Mawe atteignit Tejuco; le territoire voisin est d'une âpreté extrême, rocailleux et dénué de végétation. Dès le lendemain il se mit en route, pour Mandanga, la plus grande exploitation de diamans, située à trente milles de distance sur le Jighitonhonha. La route était rude et inégale, et traversait un pays nu; on n'y apercevait çà et là qu'un petit nombre de buissons chétifs, et pas une seule tête de bétail.

Mandanga consiste en une centaine de maisons de forme circulaire, avec des toits pointus en chaume, absolument comme les huttes des nègres d'Afrique, excepté qu'elles sont plus grandes; quelques-unes sont entourées de jardins, ce qui donnait de l'agrément à ces habitations grossières.

« Le Jighitonhonha, dit Mawe, est formé de la réunion de plusieurs ruisseaux: il a près de deux mille pieds de largueur, et de trois à neuf pieds de profondeur. La partie où l'on travaillait alors est un coude d'où le courant est détourné dans un canal qui traverse la langue de terre autour de laquelle tourne la rivière.

« Les endroits les plus profonds de son lit yant été mis à sec par le moyen de pompes



Indians on Voyage

à chaine, on enlève la boue, et le gravier compact ou cascalhao est transporté par des machines roulant sur un plan incliné à un lieu commode pour le laver. On a soin, pendant la saison sèche, de se procurer de grandes masses de cascalhao, afin d'occuper tout les bras pendant la saison des pluies; il est mis en gros tas.

« Ensuite on élève un grand hangar long de cent vingt pieds, sur quarante-cinq de large; on fait passer au milieu un courant d'eau par une rigole couverte de fortes planches, sur lesquelles on place des portions de cascalhao épaisses de trois pieds; au-dessous de la rigole on fixe un plancher qui s'étend sur toute la longueur du hangar, et qui est divisé par des ais posés de champ, en une vingtaine de compartimens où l'on introduit l'eau à volonté; sa partie supérieure communiquant avec la rigole, et n'étant bouchée que par une planche mobile.

« Chaque compartiment est occupé par un nègre muni d'une houe; il s'en sert pour faire tomber sur le plancher une cinquantaine de livres de cascalhao, qu'il couvre d'eau, et le lave en le remuant continuellement. Cette opération, qui dure environ un quart d'heure, purge le cascalhao de son limon; toutes les parties terreuses étant ainsi enlevées, le nègre jette d'abord les plus gros cailloux, puis les moindres, et examine le reste avec beaucoup d'attention pour découvrir les diamans. En face, des inspecteurs sont assis sur des siéges élevés de distance en distance et sans dossier, pour que rien ne trouble leur vigilance. Quand un nègre trouve un diamant, il se redresse, bat des mains, et les élève en tenant la pierre entre l'index et le pouce. L'inspecteur voisin la reçoit, et la dépose dans une jatte à moitié pleine d'eau et suspendue au milieu du hangar; à la fin de la journée, elle est remise à l'officier principal, chargé de peser les diamans, et de les inscrire sur un registre.

« Si un nègre a le bonheur de trouver un diamant d'un octavo ou dix-sept et demi carats, il est couronné de fleurs, et mené en pompe à l'administration qui lui rend la liberté, en payant à son maître une indemnité fixée. Il est de plus habillé de neuf, et a la faculté de travailler pour son compte. Un diamant de huit à dix carats vaut au nègre qui le trouve, deux chemises neuves, un habit complet, un chapeau et un joli couteau : des récompenses proportionnées sont accordées pour les diamans d'un moindre poids.

Mawe visita quelques exploitations de diamans, entre autres celle du Rio-Pardo, ruisseau bourbeux, mais fort riche en belles pierres; on y trouve des diamans d'un vert bleuâtre.

Le canton du Diamant fut exploité d'abord par des mineurs de Villa-do-Principe, peu d'années après la fondation de cette ville. En avançant vers le nord, ils virent un pays ouvert, arrosé par de petits ruisseaux, où ils cherchèrent de l'or. Ne les trouvant pas assez riches, ils allèrent plus loin, et arrivèrent à des torrens qui sortent du pied de la montagne où est situé Tejuco : il y avait des lavages d'or : on était loin de penser qu'ils continssent des diamans, quoique l'on prétende aujourd'hui que l'on en donna quelques-uns au gouverneur de Villa-do-Principe, comme de jolis cailloux; il s'en servit en guise de jetons en jouant aux cartes. Quelques-uns passèrent jusqu'à Lisbonne où on les remit à l'envoyé de Hollande pour qu'il les fit examiner dans son pays, alors le principal marché de l'Europe pour les pierres précieuses. Les lapidaires hollandais ne tardèrent pas à les reconnaître pour des diamans fins. L'envoyé, sur cet avis qu'il communiqua au gouvernement portugais, passa avec lui un contrat pour ces pierreries. Durant les vingt premières années qui s'écoulèrent depuis cette découverte, la quantité de diamans expédiés en Europe fut, dit-on, de mille onces, ce qui est prodigieux. Il en résulta une baisse dans leur valeur. Auparavant il n'en venait que des Indes orientales, et dès lors le Brésil en fournit à ce pays avec plus d'avantage qu'à l'Europe.

Après bien des essais dans lesquels ses intérêts furent lésés, le gouvernement prit pour son compte l'exploitation des mines de diamans; mais il en confia l'administration à des hommes qui n'y entendaient rien, en sorte que l'affaire fut onéreuse pour lui. Il contracta des dettes dont il était encore grevé à l'époque du voyage de Mawe. Le système que l'on suit est très-dispendieux pour l'état. Les frais s'élèvent à plus de 4,830,000 francs par an. Les diamans lui reviennent à 40 fr. 50 centimes le carat; la quantité que l'on tire annuellement des mines

ne va pas à plus de 20,000 carats, sauf ce qui sort en fraude. On ne peut pas dire comment elle a lieu; mais il est certain qu'elle existe.

Si les nègres, observe Mawe, parviennent à dérober quelques diamans, il est presque impossible qu'ils en profitent. Cependant au bout de quelque séjour à Tejuco, il reconnut que les diamans y circulaient plus couramment que les pièces de monnaie, et qu'on les employait même à l'achat des indulgences ou des dispenses dont la vente est un privilége très-productif pour les prêtres.

La collection de diamans de la couronne de Portugal surpasse, tant par le nombre que par la beauté, celle des plus riches potentats de la terre. Mawe, qui a été à même de recueillir sur ce point des renseignemens exacts, pense qu'on peut l'estimer 75 millions de francs.

Tocaya, le principal village de Minas-Novas, est à trente-quatre milles au nord-est de Tejuco; la contrée que l'on traverse pour y aller, est fameuse par les pierres précieuses que l'on y trouve. A Tocaya, le Jighitonhonha, cette rivière, dont les rives et le lit recèlent tant de richesses, se réunit au Rio-Grande, qui coule à l'est vers l'Océan atlantique, dans lequel il se jette près de Porto-Seguro.

Paracatu est le chef-lieu d'un territoire situé à quatre-vingt-dix lieues dans le nord-ouest de Tejuco. Une chaine de hautes montagnes qui se prolongent au nord le sépare de la province de Goyaz. Les nombreuses rivières qui prennent leur source dans la partie orientale de cette chaine, et qui vont tomber dans le Rio-san-Francisco, sont riches en or. Au sud, est l'arrondissement du Rio-Plata, rivière qui donne de beaux diamans. On y entretient un fort détachement de soldats pour empêcher les aventuriers de chercher clandestinement ces pierres.

A quelques lieues au nord de ce fleuve coule l'Abaïté, petit ruisseau fameux pour avoir produit le plus gros diamant que possède le Portugal. Voici ce que l'on raconte à ce sujet. Trois hommes convaincus de crimes capitaux avaient été bannis dans l'intérieur des terres. Réduits à vivre dans les déserts, ils tâchèrent de faire quelque découverte qui leur valût leur grâce. Après six ans de recherches infructueuses, pendant lesquels ils étaient fréquemment exposés à l'alternative de devenir la proie des indiens anthropophages, ou en s'approchant des cantons peuplés, de tomber entre les mains de la justice, le hasard les conduisit sur les bords de l'Abaïté, dont une longue sécheresse avait tari une partie. En y cherchant de l'or, ils découvrirent un diamant qui pesait plus d'une once. Pleins d'espérance pour les avantages qui devaient résulter de cette trouvaille, ils consultèrent un ecclésiastique qui leur conseilla de s'en remettre à la clémence de l'empereur. Ensuite il les conduisit à Villa-Rica, et obtint leur accès auprès du gouverneur. Ils lui présentèrent le diamant en lui exposant les circonstances de sa découverte. Le gouverneur qui ne pouvait en croire ses yeux, remit la pierre aux officiers de l'administration pour l'examiner; ils la reconnurent pour un véritable diamant; en conséquence il suspendit l'effet de la sentence prononcée contre les trois malfaiteurs, et les récompensa. Il fit passer le diamant à Lisbonne où se rendit aussi l'ecclésiastique chargé de faire les représentations relatives aux malheureux qui l'avaient découvert. Le prince accorda leur pardon, et récompensa son zèle.

On trouve au Brésil, comme aux Indes orientales, des topazes, des hyacinthes, des rubis, des saphirs, des améthystes, des aigues-marines, des béryls et beaucoup de cristaux colorés.

Tout l'or que le Brésil envoie en Europe, provient de lavages établis le long des rivières. Les principaux sont à Jaragua, près de Saint-Paul, à Rio-Verde, près de Corritiva, dans la même province; à Santa-Rita et ailleurs, dans le district de Canta-Gallo, situé au nord de la baie de Rio-Janeiro; à Villa-Rica, et dans plusieurs autres endroits de la province de Minas-Geraes. Tout le plateau central, depuis les environs de Saint-Paul et de Villa-Rica, jusqu'aux bords de la rivière d'Ytenès, paraitrenfermer des mines d'or, mais on n'en exploite aucune.

Les mines de Jaragua, les premières qui aient été découvertes au Brésil, fournissaient, au dix-septième siècle, une immense quantité d'or; elles sont dans un canton montueux. L'or se trouve dans une couche de cailloux roulés, et de gravier appelé cascalhao qui repose immédiatement sur le roc; on obtient l'or en la-

vant le gravier dans de grandes gamelles; le métal reste au fond.

Le produit des mines d'or s'élève à 29,355,000 francs.

Autrefois, une politique étroite et fausse interdisait l'exploitation des mines de fer; depuis, 1810 cette absurde défense n'a plus lieu. Un haut fourneau et plusieurs forges ont été établis à Saint-Paul, près de Villa-Rica, où des montagnes entières sont composées de masses énormes de ce métal utile. Le minerai est très-riche.

L'argent, le platine, le cuivre, le plomb, l'étain, le mercure, l'antimoine, le soufre, l'alun, sont aussi au nombre des richesses minérales du Brésil.

Le sel, très-rare dans l'intérieur, est si commun le long des côtes, que l'on pourrait en charger des vaisseaux; mais là, comme en France, le commerce de cette denrée de première nécessité est interdit aux particuliers. Le monopole en est affermé pour une somme qui n'équivaut pas aux avantages que le gouvernement retirerait de l'emploi plus fréquent de cette substance. On est obligé, dans l'intérieur, de laisser à la merci des bêtes féroces les bœufs que l'on tue pour en avoir la peau, parce que le sel nécessaire pour les préparer coûterait trois fois autant que la viande, etc.

CHAPITRE XXI.

Guyanes.

Le navigateur qui approche de la Guyane risque de ne pas savoir bien positivement où il est, s'il n'a pas une connaissance exacte du pays. Pendant une espace de plusieurs centaines de milles, l'œil n'aperçoit qu'une côte basse qui lui offre un aspect uniforme. Les marins à qui cette plage n'est pas familière, sont dans l'habitude de côtoyer la terre jusqu'à ce qu'ils aperçoivent une maison à laquelle ils envoient un canot pour demander où ils se trouvent. La mer y a la couleur de l'eau de mare; on n'aperçoit que la cime des arbres qui s'élèvent au-dessus de l'eau. Les embouchures des fleuves se reconnaissent à la couleur de l'eau fraîche qui entre dans la mer, sans se mélanger avec la sienne à une distance de plusieurs milles.

Le nom de cette contrée paraît dériver d'une petite rivière tributaire de l'Orénoque, un de ses fleuves; et il a été donné par extension à la portion de l'Amérique méridionale, baignée au sud par le fleuve des Amazones, à l'ouest par le Rio-Negro et le Cassiquiare, au nord-ouest par l'Orénoque, au nord-est et à l'est par l'Océan Atlantique. Les Portugais en occupent la plus grande partie. Celle contiguë à l'Océan est partagée entre les Anglais, les Hollandais et les Français. Les monts Parime, chaine de montagnes très-peu connue et d'une élévation médiocre, forment dans cette partie la borne entre les possessions de la Colombie, etc.

Les Français, après les Espagnols, ont été les premiers à fréquenter la Guyane. Ils y allaient d'abord charger des bois de teinture, et en 1624, ils y eurent un établissement. Enfin, Louis XIV ayant créé en 1669 une compagnie des Indes occidentales, lui donna, par de nouvelles patentes, la propriété de toutes les îles et des autres terres habitées par les Français dans l'Amérique méridionale, et cette compagnie prit possession de Cayenne et des pays voisins de cette île.

L'intérieur n'est pas aujourd'hui plus fréquenté, ni peut-être mieux connu qu'il ne l'était il y a deux siècles. Quelques missionnaires y ont prêché l'évangile, mais avec si peu d'ordre dans leurs récits, qu'il n'y a presque aucune lumière à recueillir de leurs journaux. La relation la plus curieuse sur la Guyane est celle de Walter Raleigh, qui entreprit de pénétrer dans cette région, que l'on appelait le pays de l'or, et dans laquelle se trouvait, disait-on, le fameux el Dorado, objet des recherches de tous les aventuriers dans le seizième siècle. Mais Raleigh, lui-même, ne nous apprend rien de bien concluant. Le pays est habité par les Galibis et d'autres peuples indiens, dont les mœurs ressemblent à celles des Indiens du Brésil.

Les chaleurs de la Guyane, dit l'Anglais Henri Bolinbrogke, qui passa plusieurs années dans ce pays, vers le commencement du dix-neuvième siècle, quoique cette contrée soit située sous la zone torride, y sont tempérées cha

que jour par des brises de mer rafraîchissantes. Elles soufflent de huit à dix heures du matin à six heures du soir ; quand elles ont cessé, on entend à peine le plus léger zéphir. Elles sont suivies de brouillards épais, et de vapeurs qui s'exhalent de terre, ce qui rend les nuits très-froides, humides et malsaines. La longueur du jour ne varie jamais de plus de quarante minutes. Le soleil s'y lève constamment vers six heures du matin, et se couche à la même heure le soir.

La saison sèche et celle des pluies divisent l'année comme celles de la chaleur et du froid en Europe. Il y a cependant une différence notable ; c'est que la Guyane a chaque année deux étés et deux hivers, distingués l'un de l'autre par la dénomination de grand et de petit, non parce que la chaleur est moins forte, ou que les pluies sont moins violentes dans la dernière, mais parce que l'on suppose que leur durée est moindre de moitié en ce que la grande commence à Surinam, dans la Guyane hollandaise, souvent en octobre au moment où le soleil vient de traverser l'équateur pour passer au tropique du Capricorne: alors une chaleur étouffante, accompagnée d'une sécheresse continuelle, règne jusqu'au retour de cet astre en mars, ensuite tombent des pluies violentes et continuelles jusqu'au mois de juin, où le soleil s'est avancé vers le tropique du Cancer; puis vient une courte saison de chaleur qui dure jusqu'au mois de juillet, suivie encore de pluies jusqu'au mois d'octobre.

La saison sèche, qu'on appelle à Cayenne le grand été, dit Bajon, y dure depuis la fin de juillet jusqu'en novembre. La saison pluvieuse règne surtout dans les mois qui correspondent à l'hiver d'Europe; cependant les pluies sont plus fortes en janvier et février. Dans la règle, le mois de mars et le commencement d'avril présentent un temps sec et agréable; c'est le petit été. En avril et mai, les pluies reviennent plus fortes que jamais.

Le climat de la Guyane, tant décrié, est moins chaud que celui de la Sénégambie et des Antilles. Le thermomètre de Réaumur s'élève, à Cayenne, à 28° dans la saison sèche, et à 24 dans la saison pluvieuse; à Surinam, le maximum de la chaleur est de 25° 8', la chaleur moyenne de l'année de 20°. Dans l'intérieur du pays, le froid des matinées oblige l'Européen à se chauffer. L'on n'y est point exposé aux ouragans qui ravagent les Antilles; on n'y éprouve pas de tremblemens de terre.

La continuité des pluies, tandis que le soleil est à son zénith, est nécessaire à l'existence de la vie animale et végétale ; sans ce secours bienfaisant, tout languirait et périrait sous un ciel si brûlant. Les changemens de saison ne sont pas entièrement fixes; ils varient comme en Europe ; ils sont toujours accompagnés d'orages très-vifs qui durent plusieurs semaines, et qui sont très-souvent funestes aux bestiaux, et même aux habitans.

Quelques parties de la Guyane offrent un aspect montagneux et nu; cependant le sol y est en général très-fertile. Toute l'année, la terre est couverte de verdure. Les arbres portent en même temps des fleurs et des fruits, tout y offre l'image ravissante de l'alliance du printemps et de l'été. Cette fertilité est due à la réunion de la chaleur et de l'humidité, et de plus, dans les terres basses, à leur position, qui empêche l'intensité de cette chaleur de détruire toute végétation, principalement dans les parties cultivées par les Européens ; mais en même temps cet état de choses est loin d'être favorable à la santé.

Les Européens nouvellement débarqués sont attaqués de fièvres continues. Les abattis, lorsqu'ils sont récens, sont funestes à la santé des colons. Le soleil dardant alors ses rayons sur un terrain formé de débris de végétaux et d'animaux accumulés depuis des siècles, développe et fait exhaler les miasmes que ce sol recèle. Au reste ce danger n'existe que dans les premières années. Les fièvres tierce et double tierce qui règnent habituellement dans cette contrée sont incommodes, mais peu dangereuses ; les épidémies y sont très-rares. La petite vérole en a été extirpée.

Les parties incultes sont couvertes d'immenses forêts, de rochers et de montagnes; quelques-unes de ces dernières contiennent une grande variété de substances minérales. Tout le pays est entrecoupé de marais très-profonds ; et de grandes savanes ou prairies sans arbres.

Le courant de la mer, le long de la côte, va continuellement au nord-ouest; le rivage est rendu presque inaccessible par la grande quan

tité d'écueils, de bancs de sable et de rochers qui le bordent; d'ailleurs les mangliers qui croissent sur le bord de l'eau entrelacent leurs branches que lient encore entre elles des lianes ligneuses, et forment ainsi des broussailles impénétrables.

Partout, les côtes sont peu élevées, et même si basses dans la plus grande partie, que la mer lorsqu'elle est haute, les couvre sur un espace de plusieurs lieues. Les caps ou pointes de terre ne se découvrent qu'à une petite distance. Les navires s'en approchent néanmoins sans danger, parce que des sondes régulières indiquent avec assez d'uniformité le voisinage de la côte.

Parmi les terres basses celles que les eaux de la mer humectent sans cesse sont couvertes de ces halliers de mangliers ou palétuviers qui présentent sur la plus grande partie de la côte un rideau uniforme de verdure. Les autres, inondées seulement par les eaux douces, produisent des joncs, et servent d'asile aux crocodiles et à toute sorte d'oiseaux aquatiques. Ces terres s'appellent savanes noyées; les savanes ou prairies sèches sont tapissées d'herbes excellentes pour les pâturages. Ce terrain composé de sable, de limon et de coquillages, paraît être en partie le produit de la mer. A chaque inondation elle y laisse un dépôt, et forme des dunes en plusieurs endroits, élevant ainsi par degrés une digue qui doit un jour arrêter l'impétuosité de ses vagues. Elle jette sur la plage tantôt de la vase et tantôt du sable. Lorsque les dunes interceptent l'eau de mer dont les mangliers ont besoin, on voit successivement mourir ces arbres, et leurs débris augmentent la masse de terre qui se forme.

Des tertres isolés que l'on aperçoit au milieu des terres basses paraissent avoir été anciennement des îles que des alluvions successives ont enveloppées et réunies au continent. A quatre, et surtout à dix lieues de la mer, on rencontre des montagnes presque toutes granitiques, quartzeuses ou schisteuses. Les roches calcaires sont inconnues dans cette contrée. Les collines éloignées de la côte d'une lieue ou de deux lieues, suivent généralement une direction parallèle à la sienne. Les montagnes de l'intérieur coupent le cours des rivières, donnant ainsi naissance à un grand nombre de chutes d'eau dont la hauteur varie de vingt à cinquante pieds. Leurs plus hautes cimes n'ont pas plus de trois cents toises au-dessus du niveau de la mer. Elles sont comme les éperons saillans d'un plateau qui est le prolongement des chaînes hautes situées dans l'ouest, et que l'on ne connaît pas encore.

Le groupe le plus élevé ne semble pas être situé précisément au point de partage des eaux qui se versent dans l'Océan et qui s'écoulent dans l'Amazone; les cimes les plus hautes sont plus au nord que les sources des rivières qui vont se rendre à la mer. Les principaux fleuves tels que l'Oyapok, le Maroni, le Surinam et l'Essequebo, ont une embouchure large et peu profonde. Leurs cataractes offrent rarement un aspect majestueux.

L'Oyapok en a huit dans l'espace de vingt lieues, l'Essequebo n'en a pas moins de trente-neuf dans une distance peu considérable; celles du Maroni sont moins nombreuses, mais plus grandes. Cette description convient également aux autres fleuves qui sont l'Arouari, pendant long-temps la limite entre les Français et les Portugais; l'Aprouague, le Sinamari, tristement célèbre par les victimes que la tyrannie directoriale envoya périr sur ses bords; le Corentin, le Berbice et le Demerari.

Les grands fleuves tels que le Surinam, l'Oyapok, le Demerari et l'Essequebo sont seuls navigables; les autres, quoique très-longs et très-larges, sont si bas et si remplis de rochers et d'îles, qu'ils sont de peu d'importance pour les Européens; souvent leurs bords ne sont habités que par des Indiens. Le Surinam a près de quatre milles de largeur et de seize à dix-huit pieds de profondeur de mer basse; le flux l'élève à trente pieds, jusqu'à une distance de dix milles. Là il se partage en deux branches, dont l'une remonte au sud-ouest à plus de cent vingt milles: ensuite, il tourne directement au sud.

Les productions végétales de la Guyane ressemblent beaucoup à celles des autres contrées de l'Amérique méridionale situées sous la zone torride: le cacaoyer, l'indigo, le bananier, le manioc, la vanille, les ignames, les patates, le maïs; quelques espèces de graminées nourrissantes y sont indigènes.

Outre les espèces communes de palmiers, on

en connaît deux qui sont particulières à cette partie de l'Amérique. L'une est le cokarito, remarquable par sa dureté, et qui néanmoins se fend avec une extrême facilité. L'autre est le manicole, qui ne croît que dans les terrains fertiles et profonds. Il parvient à cinquante pieds de hauteur, et cependant sa tige n'a que neuf pouces de diamètre.

Le rocouyer semble y être dans son climat favori. C'est un arbre à tige rameuse, qui s'élève à peu près à la hauteur de nos pruniers. Son bois est tendre, son écorce filandreuse comme celle du tilleul. Ses feuilles sont alternes, pétiolées, cordiformes, aiguës, entières. Ses fleurs sont d'un rouge pâle, et disposées en bouquets qui terminent les rameaux : il leur succède des capsules coniques, pointues, hérissées de petites soies raides; elles n'ont qu'une loge, et s'ouvrent en deux; elles renferment plusieurs semences, recouvertes d'une pellicule rougeâtre ou matière humide d'une odeur forte, et qui adhère aux doigts. C'est cette pellicule qui forme le rocou du commerce, dont on fait un grand usage dans la teinture du petit teint. C'est à Cayenne qu'on le prépare le mieux, aussi celui de cette colonie a-t-il un valeur supérieure à celui de toutes les autres, dans les marchés de l'Europe. Sa préparation expose les nègres à des maux de tête, et même à des vertiges; car, pendant sa fermentation, il exhale un goût insupportable. L'agréable odeur de violette qu'on lui connait ensuite ne se développe que dans la dessiccation.

On ne saurait nommer tous les arbres remarquables que les forêts renferment. Dans le langage vulgaire on les divise en trois classes : d'abord les bois noirs ou blancs, qui sont rejetés, parce que, trop légers et de peu de durée, ils ne valent rien pour les constructions. Les autres, d'une nature absolument opposée, sont durs, compacts et pesans, de couleur brune ou foncée pour la plupart quelquefois rouge ou d'un jaune vif. Leur grain est lisse et fin ; ils sont susceptibles du plus beau poli. Ces qualités leur ont mérité à juste titre le nom de bois incorruptibles, expression par laquelle on ne doit pas entendre qu'ils ne se pourrissent jamais; elle signifie seulement qu'ils se conservent beaucoup plus que les meilleurs des nôtres, peut-être comme de dix à cinquante.

La troisième sorte comprend des arbres qui fournissent des bois magnifiques pour la construction des vaisseaux : ce sont le courbaril, l'acoma, le couratari, le bois satiné et une infinité d'autres parmi lesquels on remarque l'acajou et le cèdre, communs à d'autres régions de la zone équinoxiale ; le simira, qui donne une belle teinture rouge ; le ceiba, qui a souvent douze pieds de circonférence, et dont on construit de grandes pirogues ; le patavoua, qui forme un grand parasol pouvant servir de toit à une cabane contenant vingt-cinq personnes ; le vorai dont les grandes feuilles, qui résistent aux injures de l'air pendant plusieurs années, sont employées à couvrir les maisons.

L'aspect des forêts de la Guyane est aussi imposant et aussi varié que celui des forêts du Brésil. Quelques arbres tels que le quatelé, le moranté et le couri-mari, élèvent leurs cimes jusqu'à quatre-vingts et cent pieds : d'autres répandent au loin une odeur balsamique ; les lianes et les autres arbrisseaux grimpans, en s'entrelaçant autour du tronc et des branches des grands arbres, rendent ces forêts impénétrables, mais en même temps elles les ornent de la plus riche parure par l'éclat de leurs fleurs. Les banhinia, les grenadilles, et les banisteria aux fleurs d'un jaune doré, recouvrent tellement les arbres auxquels elles s'attachent, que dans cette confusion de végétaux, le naturaliste a souvent de la peine à reconnaître si telle feuille ou telle fleur appartient à l'un plutôt qu'à l'autre. Parmi les différens bois de ces forêts, les uns ont une qualité amère ou aromatique qui en chasse les insectes et les vers marins, si funestes aux navires; on en voit qui, tombés de vétusté, ont essuyé pendant un grand nombre d'années les injures du temps, n'ayant que leur aubier de gâté. Le courbaril donne une résine jaune aussi transparente que le succin : le hevé ou caoutchouc rend un suc qui, épaissi, est la gomme élastique ; le simarouba a un bois le plus amer que l'on connaisse ; le rocouyer une gousse qui contient une couleur rouge très-vive. Les forêts de la Guyane recèlent aussi des poisons redoutables, tels que le curaré et le vourara. Les ravages de ce dernier sont si prompts, suivant Stedman, qu'un enfant mourut sur-le-champ pour avoir sucé la mamelle de sa mère

un instant après qu'elle eut été frappée d'une flèche qui en avait été enduite.

Des dons plus précieux de la nature sont la vanille, la salsepareille et le cacao, diverses sortes d'épices et d'aromates, la casse, le baume du Pérou et le baume de Copahu.

L'indigo et le cotonnier sont indigènes de la Guyane. Le caféyer, que les Européens y ont introduit donne des récoltes abondantes. La bonne qualité de sa graine la fait rechercher. Le girofflier, le muscadier, le cannellier y ont été transplantés avec beaucoup de succès.

Les quadrupèdes sont, en général, les mêmes que ceux du Brésil : on y voit le jaguar, le cougouar, l'ocelet, le margay, le tapir, le tajassu, l'agouti, le tatou, le fourmilier et des loutres.

Le tamouoir, nommé par les naturels ouariri, a une bouche, qui n'est qu'une petite fente horizontale sans dents, et presque sans jeu dans les mâchoires; mais l'animal n'a besoin ni d'une plus grande ouverture, ni de beaucoup de mobilité dans la bouche, pour la nourriture que la nature lui a destinée. Il ne mange que des fourmis et des termès. Sa langue est charnue, presque cylindrique, très-flexible, longue de plus de deux pieds, enduite d'une humeur visqueuse et se replie dans la bouche lorsqu'elle y rentre tout entière.

Les coatis, les didelphes, les cabiais, trois espèces de cerf, qui sont le cariacou, la biche des Palétuviens et la biche rousse; des écureuils, le taïra, les chiens crabiers, peuplent aussi les savanes et les bois de la Guyane.

Les familles des singes sont très-nombreuses: on y distingue l'alouate ou singe hurleur; le saki, dont la figure est hideuse et le cri lugubre; le coaïta au poil noir, à la face rouge et à la queue prenante; c'est un animal singulièrement agile; les habitans l'ont nommé diable des bois; l'ouarine; le saimiri, un peu plus gros que le poing, et dont le poil est de couleur orange.

Les chauves-souris sont redoutées par leur férocité. On en voit dont les ailes ont trois pieds d'envergure. Le serpent boa acquiert quelques fois la taille énorme de quarante pieds de long et de quatre de circonférence. Il englotit des sangliers et des cerfs entiers; les nègres le tuent pour avoir sa graisse qui est estimée. Les crocodiles et les lamantins infestent les lieux marécageux.

Les savanes noyées, les forêts, les bords des rivières, les rivages de la mer sont habités par une multitude innombrable d'oiseaux. Parmi ceux qui brillent par l'éclat de leur plumage, on remarque les cotingas, les manakins, les colibris, les oiseaux-mouches, les jacamars, les grimpereaux, les martin-pêcheurs, les perroquets, les toucans, les momots. On rencontre dans les forêts solitaires le coq-de-roche, de couleur d'or, belliqueux comme le coq domestique, et dont on admire la double crête de plumes qui orne sa tête. Le jabiru ou touyouyou, dont la taille est gigantesque, vit du poisson qu'il pêche dans les rivières : diverses espèces de hérons, d'aigrettes et d'échassers font la guerre aux reptiles innombrables qui remplissent les marécages. Les courlis rouges, que les voyageurs nomment flamans à cause de la couleur rouge de leur plumage, garnissent les bords de la mer, en longues rangées qui ressemblent de loin à des traînées de feu. Les savanes sont le séjour du tinamou, des hoccos, des marails, oiseaux dont la chair est excellente; elles sont parcourues par l'agami, nommé oiseau trompette à cause du bruit extraordinaire qu'il fait entendre, et non moins curieux par sa sagacité qui égale presque celle du chien ; enfin, elles sont habitées par le camichi, qui a inspiré à Buffon ces lignes éloquentes : « Opposons au tableau de sécheresse absolue, dans une terre trop ancienne (l'Arabie), celui des vastes plaines de fange des savanes noyées du nouveau continent; nous y verrons par excès ce que l'autre n'offrait que par défaut : des fleuves d'une largeur immense, tels que l'Amazone, la Plata, l'Orénoque, roulant à grands flots leurs vagues écumantes, et se débordant en toute liberté, semblent menacer la terre d'un envahissement, et faire effort pour l'occuper tout entière. Des eaux stagnantes et répandues près et loin de leur cours, couvrent le limon vaseux qu'elles ont déposé, et ces vastes marécages, exhalant leurs vapeurs en brouillards fétides, communiqueraient à l'air l'infection de la terre, si bientôt elles ne retombaient en pluies précipitées par les orages, ou dispersées par les vents ; et ces plages alternativement sèches ou noyées, où la terre et l'eau semblent se disputer des possessions illimitées, et ces broussailles de man-

gles jetées sur les confins indécis de ces deux élémens, ne sont peuplées que d'animaux immondes qui pullulent dans ces repaires, cloaques de la nature, ou tout retrace l'image des déjections monstrueuses de l'antique limon. Des serpens énormes tracent de larges sillons sur cette terre bourbeuse; les crocodiles, les crapauds, les lézars et mille autres reptiles à larges pates, en pétrissent la fange; des millions d'insectes, enflés par la chaleur humide, en soulèvent la vase; et tout ce peuple impur, rampant sur le limon, ou bourdonnant dans l'air qu'il obscurcit encore, toute cette vermine dont fourmille la terre, attire de nombreuses cohortes d'oiseaux ravisseurs, dont les cris confus, multipliés, et mêlés aux coassemens des reptiles, en troublant le silence de ces affreux déserts, semblent ajouter la crainte à l'horreur, pour en écarter l'homme et en interdire l'entrée aux autres êtres sensibles.

» Au milieu de ces sons discordans d'oiseaux criards et de reptiles coassans, s'élève par intervalles une grande voix qui leur impose à tous, et dont les eaux retentissent au loin; c'est la voix du camichi, grand oiseau noir, très-remarquable par la force de son cri et par celle de ses armes; il porte sur chaque aile deux puissans éperons, et sur sa tête une corne pointue, de trois ou quatre pouces de longueur sur deux ou trois lignes de diamètre à sa base; cette corne, implantée sur le haut du front, s'élève droit et finit en une pointe aiguë un peu courbée en avant, et vers sa base elle est revêtue d'un fourreau semblable au tuyau d'une plume.

» Avec cet appareil d'armes très-offensives, et qui le rendraient formidable au combat, le camichi n'attaque point les autres oiseaux, et ne fait la guerre qu'aux reptiles : il a même les mœurs douces et le naturel profondément sensible, car le mâle et la femelle se tiennent toujours ensemble; fidèles jusqu'à la mort, l'amour qui les unit semble survivre à la perte que l'un ou l'autre fait de sa moitié; celui qui reste erre sans cesse en gémissant, et se consume près des lieux où il a perdu ce qu'il aime. »

Ce n'est guère pour admirer ces beautés et ces belles horreurs de la nature, que les Européens vont s'établir à la Guyane. La plupart ne s'y décident que pour devenir propriétaires d'habitations où ils font cultiver le sucre, le café, le coton, l'indigo et le rocou.

Des forts ont été fondés aux embouchures des fleuves pour la défense de chaque colonie; il s'est formé autour des amas de maisons qui sont ensuite devenus des villes.

GUYANE FRANÇAISE.

La Guyane française, bornée par les possessions des Brésiliens, par l'océan Atlantique et la Guyane hollandaise, a cent soixante lieues de long, et cent dix de large. Malgré la fertilité de son sol vierge, elle n'offre que des solitudes, où errent des tribus sauvages. Sa population est de vingt-quatre mille habitans, dont quatre milles blancs environ le surplus de noirs, esclaves, gens de couleur libres, sans comprendre les Indiens indépendans.

Cayenne, chef-lieu de la colonie, est une ville bien fortifiée, peuplée de trois mille âmes, et située dans une île formée par deux rivières qui se joignent : l'une donne le nom à l'île et à la ville, et l'autre est le Mahury. Le port est bon et défendu par une citadelle. Cayenne se divise en deux villes, l'ancienne et la nouvelle, fondée à la fin du XVIII[e] siècle. Les rues de cette dernière sont larges et droites. On y voit quelques belles maisons, et de grands magasins. Elle est séparée de l'ancienne par la place d'armes, plantée d'orangers, fréquentée par de nombreux colibris, qu'on se garde bien d'effaroucher.

Oyapok, bourg près de l'embouchure du fleuve de ce nom, renferme de jolies maisons. La baie est sûre et vaste.

La valeur des exportations se monte à près de 1,700,000 fr.; elles consistent en café, coton, sucre, indigo, rocou, épiceries, bois de marqueterie et cuirs. La France a trop négligé cette colonie, qui, mieux administrée, aurait pu devenir florissante. Par la France, nous entendons son gouvernement (et aujourd'hui plus que jamais) dont la politique étroite, égoïste et soupçonneuse, semble ne s'occuper que de ses seuls intérêts.

GUYANE HOLLANDAISE.

La Guyane hollandaise, entre les Guyanes

anglaise et française, s'étend du Maroni au Corentin. Elle est moins grande que cette dernière, et compte une population un peu plus forte. Paramaribo, chef-lieu, est une grande et belle ville, sur la rive gauche du Surinam, ayant un bon port, des édifices remarquables et des maisons élégantes. Ses rues, droites et larges, sont ornées d'allées d'orangers, de citronniers, de tamariniers, couverts en tout temps de fleurs et de fruits, dont la vue et les suaves odeurs font de cette cité un séjour délicieux. Elle est sans fortifications, et défendue seulement par le fort de Zélandia. Un grand incendie l'a ravagée en 1821; mais il ne reste plus que le souvenir de ce désastre, qui a été promptement réparé. Les Hollandais, partout où ils se trouvent, se distinguent des autres peuples par les soins qu'ils donnent à la culture des terres, et surtout, par la manière de distribuer et d'embellir leurs habitations. Paramaribo contient plus de vingt mille habitans.

Le climat est plus humide à Surinam qu'à Cayenne. Les productions sont les mêmes; il faut y ajouter le tabac. Cette colonie a pour ennemis des nègres fugitifs, qui se sont établis dans l'intérieur du pays, où ils ont formé de petites républiques. Ces nègres, qui ne se vêtent pas, vivent dans l'abondance. On leur a souvent fait la guerre; mais la nature du pays, inondé la moitié de l'année, embarrassé de forêts épaisses et impénétrables, et coupé par des criques et des marécages, leur a donné la facilité de se dérober aux poursuites. Maintenant on les laisse en paix, et l'on fait même des échanges avec eux, tant l'intérêt a de force pour rapprocher les hommes!

GUYANE ANGLAISE.

La Guyane anglaise comprend les établissemens de Berbice, Demerari, Essequebo, cédés en 1814 par les Hollandais. Des exportations semblables à celles de Cayenne et de Surinam, se montent à une valeur considérable. Son étendue est moindre que celle des deux autres Guyanes, mais la population est plus forte que celle des deux réunies, puisqu'elle se monte à cent-quarante-sept mille habitans.

« La ville de Stabroek, ou Georges-Town, dit Henri Bolingbroke, est située dans un terrain plat, sur la rive gauche du Demerari. Sa longueur est d'environ un mille, sur un quart de mille de largeur. Les rues sont assez vastes et pavées en briques; la nuit elles sont éclairées de chaque côté, par des lampes suspendues devant les maisons. Les bords du fleuve sont garnis de quais. Le tabac qu'on y emploie n'est pas privé, comme celui d'Europe, de son odeur naturelle par la pression, la fermentation et l'aspersion de substances ammoniacales. Le parfum qu'il exhale est si agréable, que c'est une recherche de politesse et une attention délicate, entre deux personnes qui se rencontrent, de s'envoyer mutuellement de fortes bouffées de fumée. Le soir personne ne sort sans avoir à la bouche une pipe ou un cigare. Elle contient dix mille habitans.

CHAPITRE XXII.

ANTILLES, OU ARCHIPEL COLOMBIEN.

Quoique les Espagnols conduits par Colomb aient abordé à l'une des îles Lucayes, et ensuite à Saint-Domingue, une des principales Antilles avant d'arriver à la côte de l'Yucatan, cependant cet intérêt naturel, attaché aux grandes révolutions, nous a comme emportés, malgré nous, sur les traces des conquérans fameux, qui bientôt envahirent le Mexique et le Pérou. Nous avons dû fixer les yeux du lecteur sur ces deux empires devenus la proie des Européens. De là, suivant le cours des découvertes, nous avons considéré les établissemens de l'Ancien-Monde au Mexique et dans l'Amérique méridionale. Nous allons parcourir maintenant l'Archipel Colombien, aujourd'hui partagé, comme le continent de l'Amérique, entre plusieurs puissances rivales, et le centre du commerce le plus riche et le plus étendu.

Les Antilles prirent d'abord le nom d'îles Caraïbes, de celui de leurs premiers habitans. Celui d'Indes-Occidentales, par lequel on les désigne souvent, à l'exemple des Anglais, est très-inexact. Elles sont divisées en grandes et petites Antilles. L'usage français est de dire îles du Vent et îles sous le Vent; mais, comme Malte-Brun en a fait la remarque, la raison et la re-

connaissance devraient les faire nommer Archipel Colombien.

Il ne sera point question ici de leur ancien état, qui se trouve éclairci dans ce que nous en avons rapporté lors de leur découverte. Nous allons en parler d'après les voyageurs modernes seulement, et pour être précis, désigner les possesseurs de ces îles.

Les Français ont : la Martinique, la Guadeloupe, Marie-Galande, la Désirade, Saint-Martin (en commun avec la Hollande). Cette dernière puissance a en outre : Saba, St-Eustache, Bon-air, Curaço, Aruba.—L'Espagne: Cuba, Porto-Rico.— L'Angleterre: la Jamaïque les Lucayes, les Bermudes, Tortola, Virgin-Gorda, Aneguada, La Barboude, l'Anguille, Saint-Christophe, Nevis, Montserrat, Antigoa, Sainte-Lucie, la Dominique, la Barbade, Saint-Vincent, la Grenade, les Grenadilles, Tabago, La Trinité. — Le Danemarck: Saint-Thomas, Saint-Jean, Sainte-Croix.—La Suède, Saint-Barthélemy. — Haïti (Saint-Domingue) forme une république indépendante.

La Barbade.

David Mackinnen visita en 1802 l'Archipel Colombien qui s'étend en forme d'arc depuis l'embouchure de l'Orénoque jusqu'à la Floride. « Le premier indice que j'eus de l'approche de la terre, dit-il, fut une odeur aromatique et très-agréable que nous sentîmes toutes les fois que le vent soufflait du continent de l'Amérique ou des îles voisines. Des troupes nombreuses de poissons volans sautaient hors de l'eau. On rencontre dans tous les parages des latitudes chaudes la plus grande espèce de ces poissons; la petite est plus fréquente à l'est de la Barbade; les nègres, à l'exemple des Caraïbes, les prennent dans l'obscurité. Ils placent une lumière sur une planche qu'ils mettent à l'eau, ils étendent leurs filets par devant, puis troublent la surface de la mer à une petite distance, le poisson s'élance en l'air et se trouve retenu dans les filets.

« Nous aperçûmes, de grand matin, la côte de la Barbade; elle est bordée de bancs de corail blanc; la plage est couverte d'un beau sable très-fin, composé, selon les apparences, de corail pulvérisé et de débris de corps marins. Vue d'une certaine distance, la Barbade paraît aride; lorsqu'on s'en approche, l'œil est récréé par la verdure des riches productions des tropiques toujours curieuses pour un Eurpoéen. Ce sont surtout le palmiste sur les côteaux, et les cocotiers sur le rivage qui, par leur cime élancée, surmontée d'une touffe de feuillages, donnent au paysage un agrément inexprimable.

» Nous avons mouillé dans la baie de Carlisle, vis-à-vis de Bridgetown, capitale de l'île. Cette baie offre un spectacle très-animé, parce que la position de la Barbade au vent de toutes les Antilles anglaises, l'a fait choisir pour le point où touchent les paquebots qui arrivant d'Europe vont ensuite parcourir l'Archipel. beaucoup d'autres navires y attérissent aussi par la même raison, pour y prendre sur les affaires générales les renseignemens qui les intéressent. C'est le chef-lieu de la colonie et le siége de toutes les autorités.

En débarquant et en allant vers un petit bras de mer au nord duquel la plus grande partie de la ville est située, on passe près des ruines d'un vieux môle, détruit par la violence des vagues dans le terrible ouragan de 1780, qui ébranla en quelque sorte l'île jusque dans ses fondemens, et y fit périr près de cinq mille habitans. Le vent soufflait avec tant d'impétuosité, qu'il renversa de dessus son affût un canon énorme placé sur une colline.

Bridgetown a déchu depuis l'époque où le père Labat la visita au commencement du dix-huitième siècle. Des incendies, et ce terrible ouragan, lui ont fait perdre l'éclat qu'elle avait alors. La plupart des rues ne sont point pavées, les maisons en bois ont l'air délabré: un grand nombre penchent; les maisons en briques ont des façades sales qui ne sont pas terminées, des portiques chancelans. Une chaleur continue, interrompue seulement par des torrens de pluie, auxquels succède immédiatement l'ardeur d'un soleil brûlant, doit nécessairement pénétrer et détériorer tous les objets qui y sont constamment exposés. Voilà ce qui donne un air de délabrement et de désordre à toutes les maisons, et notamment à leurs toits et à leurs rez-de-chaussée.

« Malgré l'impression fâcheuse que cette ville produisit sur moi, je dois dire que ses environs, habités principalement par des gens de couleur,

sont charmans. Les sentiers et les ruelles où les maisons sont entremêlées avec les bananiers, les orangers et les jasmins, et ombragées par des papayers des cocotiers, et des tamariniers, offrent un ensemble dont la nouveauté ravit et qui semble réaliser les rêves de l'imagination la plus brillante; l'œil est ébloui par la scène champêtre qu'il contemple, et l'odorat est ranimé par les émanations suaves des fleurs qui embaument l'atmosphère.

» Durant mon court séjour à la Barbade, j'éprouvais même à l'instant de la chaleur du jour un vif désir d'errer dans les délicieuses promenades qui coupent la campagne dans toutes les directions. Mais combien le climat des Antilles contrarie les desseins de ceux qui aiment à considérer le spectacle des champs! A peine on a fait quelques pas, qu'on est accablé de lassitude par l'excès de la transpiration. D'ailleurs, l'Européen est découragé dans ses projets d'excursion lorsqu'on lui représente que s'exposer au soleil, faire de l'exercice, ou se donner un mouvement extraordinaire, est pour un nouveau débarqué une cause infaillible de maladie. La rosée et l'air de la nuit ne sont pas moins redoutables que la chaleur du jour, pour les étrangers, de sorte que ce n'est qu'aux instans du lever et du coucher du soleil, que la prudence permet de sortir. La nature du pays ne favorisait pas non plus mon projet de faire des excursions; car après les pluies, les routes à peu de distance de la ville sont à peine praticables pour les voitures; il n'y a ni auberges, ni maisons de ce genre, où le voyageur puisse se reposer; trop souvent enfin si l'on est chez un habitant du pays, il faut pour répondre à son hospitalité généreuse passer à table les momens les plus convenables pour examiner le pays.

» Le long du rivage au nord de Bridgetown, la route est extrêmement pittoresque; c'est une belle avenue ombragée par les flexibles palmes du cocotier, et défendue de chaque côté par les épines des cactus ou les feuilles pointues des agavés. Lorsqu'il se présente une ouverture dans la haie ou entre les troncs des arbres, on aperçoit la maison du maître, et les cases des nègres; de riches vallées couvertes de plants de maïs et de cotonniers; et à peu de distance, les coteaux parsemés de moulins à vent ou à sucre, et de palmistes ou de cocotiers. Quelquefois la route s'approche de la mer et cotoie le rivage où croissent des cedrels et des manceniliers. Ce dernier arbre y est très-commun. Peut-être serait-il à propos de l'extirper du voisinage des villes fréquentées par les étrangers, pour éviter les empoisonnemens causés par son fruit.

» Ensuite le chemin serpente au milieu des champs couverts de cotonniers et d'autres plantes des climats équinoxiaux, et dont l'aspect est diversifié par des groupes de cocotiers et de bananiers dont les longues feuilles produisent un singulier effet dans le paysage. La route se prolonge plus loin entre la plage et le sol rocailleux qui va en s'élevant vers Speights-Town à une petite distance. Un peu au-delà de ce bourg, la chaine des rochers se rapproche de la mer et finit par former un promontoire au nord de l'île. Sa partie la plus haute est dans l'intérieur, au-delà de Speights-Town et dans le territoire fertile désigné par le nom de Scotland, qui est, je crois, celui de toutes les Antilles où les blancs sont le plus nombreux.

» La Barbade est si basse qu'on peut passer à peu de distance sans la voir quand on entre dans l'archipel; de plus les vents contraires et les courans en rendent l'approche extrêmement difficile et souvent même impossible aux navigateurs inexpérimentés ou maladroits. Ce furent sans doute ces causes qui en partie empêchèrent les Caraïbes de s'y fixer. Lorsque les Anglais s'y établirent vers le milieu du dix-septième siècle, ils n'y rencontrèrent que des débris de poterie et une race de cochons marrons excellens. Ces animaux y avaient probablement été laissés par les Portugais ou par les Espagnols qui avaient fait des séjours momentanés dans cette île. Elle était couverte de bois épais. La plus forte émigration eut lieu pendant les guerres civiles de la fin du règne de Charles Ier. La Barbade ne tarda pas à devenir florissante; elle fournit des colons à plusieurs autres îles. On y cultiva d'abord le tabac, l'indigo, le coton et le maïs; ensuite on y ajouta la canne à sucre.

» Comparée aux autres Antilles, la Barbade est un pays très-sain. Cependant j'ai été frappé du teint jaune, de la maigreur, de la lenteur et de la nonchalance des créoles. Au reste

toutes les opérations sont ralenties et rendues très-dispendieuses par la lassitude et la faiblesse que cause la chaleur lorsque l'on travaille. On voit fréquemment un train d'une vingtaine de bœufs chétifs porter avec peine un fardeau qui n'est pas très-lourd; ou bien quatre nègres vigoureux occupés à un ouvrage qu'un homme avec un cheval exécuterait facilement en Europe; cette débilité est générale. On rencontre sur les routes et sur les avenues qui conduisent à la ville, des cavaliers habillés de larges vêtemens de toile, et la tête couverte d'un chapeau à bords très-amples; leurs chevaux vont l'amble ou le pas; ils sont suivis d'un nègre à pied tenant à la main la queue du cheval. Une course de douze à quatorze milles par jour passe pour une très-forte journée.

» Le terrain uni qui s'étend derrière Bridgetown, offre un tableau animé dont le genre est particulier aux Antilles. Il est peuplé d'un grand nombre de petits propriétaires et remarquable par la richesse de sa culture ainsi que par l'abondance et la variété de ses productions. Les chemins sont principalement bordés de haies de bois de campêche; les petits coins de terres tapissés de plants de millet, de coton, d'ignames, de patates que l'on distingue par la différence de leur feuillage et la teinte de leur verdure, environnent les maisons des cultivateurs, autour desquelles s'élèvent des allées de palmistes ou de cocotiers. On a coutume de choisir pour bâtir, les sites les plus élevés et les plus exposés aux courans d'air. Quelques maisons de campagne sont très-bien distribuées, surtout sous ce rapport.

» Waller, autre voyageur anglais qui a visité la Barbade cinq ans plus tard que Mackinnen, la décrit de la même manière: « L'aspect de la baie de Carlisle au fond de laquelle se trouve le port de Bridge town, est très-agréable, dit-il, lorsqu'on en est assez près pour distinguer les plateaux qui s'élèvent graduellement les uns au-dessus des autres depuis le bord de la mer jusqu'au centre de l'île. Ils sont en général bien cultivés; la perspective est diversifiée de temps en temps par des monticules escarpés qui couronnent de profonds ravins couverts d'un feuillage sombre. Plus loin on aperçoit dans des sites pittoresques de vastes maisons de planteurs ombragées par des palmistes et entourées de cases à nègre et des ateliers d'exploitations.

» La chaleur qui est insupportable pendant le jour, est plus tolérable le soir; c'est au lever du soleil que l'atmosphère est le plus agréable pour un Européen. L'air est alors frais et rafraîchissant, et l'aspect du pays magnifique. Dès neuf ou dix heures tout change. La température devient étouffante, et le fléau des moustiques ajoute encore à son incommodité.

» De toutes parts on voit des lézards de couleurs et de grandeurs diverses, courir avec une agilité extrême. Ils sont utiles en détruisant des myriades d'insectes qui autrement rendraient le pays inhabitable. Quelques-uns changent de couleur comme le caméléon; et quand ils sont effrayés, ils deviennent noirs, de verts qu'ils sont ordinairement. Les crabes de terre ou tourlouroux sont très-communs. Les sauterelles abondent et sont surtout incommodes par le bruit perçant et continu qu'elles font toute la nuit. Une espèce de termès est un autre insecte non moins désagréable; il fait un bruit semblable à celui d'un marteau que l'on frapperait doucement sur une table, trop faible pour réveiller un homme endormi, mais plus que suffisant pour tenir éveillé celui qui ne dort pas. Dans toutes les maisons on rencontre des mille-pieds et des scolopendres; leur morsure cause une enflure douloureuse. Les scorpions sont très-multipliés et très-dangereux. Enfin les fourmis et les termès sont les insectes les plus incommodes et les plus voraces. Rien ne résiste à leurs ravages; en vain on place les sucriers dans des vases pleins d'eau, les fourmis y jettent de la paille, et d'autres corps légers, jusqu'à ce qu'elles aient fait une sorte de pont pour atteindre leur proie. Presque toutes les maisons dans les Antilles étant construites en bois, les termès ont bientôt détruit les pièces les plus nécessaires à la solidité du bâtiment. Ils s'avancent sous terre, descendent sous les fondemens des maisons et des magasins, pénètrent dans les poteaux qui soutiennent les bâtimens, les percent d'un bout à l'autre, et les vident entièrement. On ne voit le mal que lorsqu'il est sans remède, parce qu'ils ne percent jamais la surface en aucun endroit, de sorte que le morceau de bois qui paraît le plus entier, tombe en poudre si l'on appuie la main dessus. Ils entrent dans un coffre, y font leur nid, et

détruisent tout ce qu'il contient; rien de pénétrable n'est en sûreté avec eux, ils savent tout découvrir et anéantir.

La Barbade a des sources de bitume. Cette substance se trouve entre le roc et la terre qui la recouvre. On observe aussi, dans cette île, une fontaine où le gaz hydrogène sort de l'eau en bouillant, de sorte qu'en approchant une chandelle, la vapeur s'enflamme.

Quoique la Barbade n'offre pas des montagnes aussi hautes que celles de quelques autres îles, ses ravins sombres et profonds, avec leurs flancs perpendiculaires et couverts de bois, ses pics isolés, ses précipices, lui donnent un aspect pittoresque. La hauteur de la cime la plus considérable est de mille pieds au-dessus du niveau de la mer; dans la partie méridionale, il n'y a pas de colline qui ait plus de deux cents à trois cents pieds de haut. Le terrain s'élève brusquement en terrasses, qui, en quelques endroits, sont inaccessibles. Cette île a sept lieues de long sur cinq de large; elle produit du coton, de l'indigo, du gingembre, et le sucre le plus estimé des Antilles. Sa population est d'environ cent dix mille habitans, dont plus des trois quarts sont des nègres esclaves.

TABAGO.

Au sud de la Barbade, est l'île de Tabago. Ce nom lui fut donné par Christophe Colomb, lorsqu'il la découvrit, parce que les Indiens s'en servaient pour désigner la pipe avec laquelle ils aspiraient la fumée d'une plante sèche qu'ils avaient allumée. Ils nommaient la plante Kohiba; les Européens lui appliquèrent la dénomination de la pipe. La surface du Tabago est plus élevée dans la partie de l'est que dans celle de l'ouest; celle-ci contient de très-belles savanes ou prairies naturelles. La partie intérieure consiste en monticules arrondis et en vallées délicieuses. Presque partout, le sol est fertile, et la terre végétale assez profonde. On y voit ces cimes aiguës qui, dans plusieurs des Antilles, montrent des flancs âpres et raboteux. Les tableaux qui se présentent à l'œil de l'observateur sont d'un genre calme et paisible.

Scarborough, capitale de l'île, est située sur la côte du sud-est. Le port en est bon, il se trouve sur le bord d'une baie dont le fond est excellent. La côte de Tabago est découpée par plusieurs autres baies, toutes très-avantageuses à la navigation. Cette île produit beaucoup de sucre. Elle est, ainsi que la Trinité, exempte du fléau des ouragans qui tous les ans ravagent les Antilles. Ses habitans sont au nombre de 18,000, en grande partie nègres-esclaves.

LA TRINITÉ.

« Aucun pays, dit le voyageur anglais Maccullum, n'offre au voyageur fatigué d'une longue traversée sur mer, un spectacle aussi pittoresque et aussi imposant que l'abord de la Trinité. Placée à l'embouchure de l'Orénoque, cette île a la forme d'un carré allongé, ce qui l'a fait comparer par les géographes espagnols, à un cuir de bœuf. Sa superficie est évaluée à deux cent trente-cinq lieues.

» Les navires qui arrivent de l'est reconnaissent d'abord, pour n'être pas entraînés sous le vent, la côte septentrionale de l'île, puis filent à l'ouest pour pouvoir pénétrer par une des bouches ou issues septentrionales dans le golfe de Paria, ce qui n'est pas toujours facile, lorsque les courans de l'Orénoque descendent dans la même direction que la marée; dans ces circonstances, ils sont si impétueux, que les navires les meilleurs voiliers ont bien de la peine à les refouler, même avec un vent très-favorable.

» L'entrée du golfe de Paria présente les scènes les plus variées et les plus magnifiques. A l'est, on voit l'Orénoque, dont les flots se croisent et s'entrechoquent avec les vagues de la mer auxquelles ils disputent sans cesse l'empire de ces parages : à l'est les montagnes côtières de Cumana semblent s'élancer du sein de l'océan. En approchant graduellement de la côte occidentale de la Trinité, on découvre des vallées et des plaines tapissées d'une verdure éternelle. En serrant le rivage, l'œil du spectateur est charmé par un paysage couvert de plantations, et par les sinuosités des ruisseaux et des rivières qui les arrosent. Un mélange singulier et quelquefois grotesque d'hommes blancs, rouges et noirs, anime ce paysage. Tandis que les nombreuses pirogues des Caraïbes et des Gouaraouns sillonnent le

golfe en tous sens, des groupes de singes sautent d'arbre en arbre et se balancent suspendus à leurs queues : ailleurs, des troupes innombrables d'oiseaux superbes égaient la scène par la variété et la beauté de leurs couleurs. Le rivage retentit du chant des volatiles et des hurlemens des singes. Au fond de la plaine riante de l'île s'élève l'amphithéâtre des montagnes du nord, dont les cimes sont couronnées des plus beaux arbres.

» La côte occidentale de la Trinité a plusieurs beaux ports; les côtes septentrionale et orientale n'en ont pas autant. La première est hérissée d'écueils sur plusieurs points; il ne s'y trouve pas de bancs de corail ni de madrépores; elle est coupée à pic presque partout, excepté à l'ouverture des nombreuses vallées qui débouchent sur cette plage, et qui sont traversées par de belles rivières. En général, l'île est très-bien arrosée; plusieurs de ses petits fleuves sont navigables pour des canots et des pirogues, ce qui offre aux colons de grandes facilités pour l'exploitation de leurs terres et le transport de leurs denrées.

» Sur la côte du sud-est on voit le havre de Guaiguairé, le plus sûr de cette partie. C'est de ce côté qu'est située la forêt des cocotiers, une des beautés naturelles de l'île. Son aspect est réellement enchanteur; elle donne à l'Européen qui arrive une idée du charme et de la majesté de la végétation des régions équinoxiales. En longeant la côte, elle présente la forme d'un croissant d'environ quatre lieues de rayon sur soixante pas de profondeur parallèlement à la plage.

» Les embouchures des rivières de la partie orientale produisent beaucoup d'huîtres excellentes, qui se multiplient sur les troncs et les branches des mangliers, coup d'œil surprenant pour un Européen ou un habitant de l'Amérique septentrionale qui voit ce phénomène pour la première fois.

» La Trinité a dans le voisinage des rivières, des marais ou lagunes qui, dans la saison sèche, se changent en savanes où l'on envoie paître le bétail, et où l'on prend beaucoup de gibier et de tortues. Parmi ces lagunes, la plus remarquable est le lac d'Asphalte ou lac de la Braye, situé au bas de la côte occidentale près de la [illegible]parima. Il a une lieue et demie de long sur une largeur à peu près égale, et se trouve sur une éminence élevée de quatre-vingts pieds environ au-dessus du niveau de la mer. Il est environné de toutes parts de bois très-élevés, excepté dans les endroits où les arbres ont été abattus pour faire place à la canne à sucre; le sol est très-fertile sur ces points; c'est la partie la plus élevée dans cette région de l'île. Le lac est entrecoupé de tous les côtés par des ruisseaux d'eau pure et limpide remplis de petits poissons. Çà et là, et vers le milieu même du lac, sur l'asphalte solide, on voit des espèces de petites îles dans lesquelles croissent des plantes et des arbrisseaux de diverses espèces. Les bords de ces ruisseaux sont disposés en forme de petits bourrelets demi-cylindriques, et leur fond est occupé par une crevasse. La profondeur de l'eau varie de deux à dix pieds; ses canaux changent continuellement; celui qui a aujourd'hui huit à dix pieds de profondeur, sera peut-être comblé demain, et d'autres s'ouvriront là où l'on n'apercevait qu'une masse solide d'asphalte. Il paraît, d'après ces variations, que la poix elle-même repose sur une masse d'eau.

» La côte présente dans le voisinage du lac un mélange confus de terres marneuses et argileuses, quelquefois imprégnées d'asphalte. Le fond de quelques-unes des crevasses du lac où coulent les ruisseaux, est si liquide, que lorsque l'on y enfonce des perches, elles disparaissent. Les habitans du voisinage assurent qu'ils ont fait des entailles à des morceaux de bois avant de les plonger dans les entonnoirs, et que quelques jours après ils les ont reconnus sur le rivage. On a trouvé dans le lac des morceaux de bois complétement changés en bitume, notamment le tronc d'un gros arbre que l'on a supposé être un courbaril, et qui conservait parfaitement sa forme. On le fit scier, il était entièrement imprégné de pétrole.

» Rien de plus varié et de plus mobile que la surface du lac d'Asphalte; ici des groupes d'arbustes, là des touffes d'agavé et d'ananas sauvage, au milieu desquelles voltigent des essaims de magnifiques papillons, d'oiseaux mouches, de colibris et d'autres oiseaux au plumage resplendissant des couleurs les plus éclatantes. Sans cette nature animée qui égaie la surface de ce lac, on croirait voir une des bouches du

Ténare. Une source d'eau thermale se trouve à une assez grande distance au nord du lac, dans le quartier de Naparima; elle répand une odeur sulfureuse, et tient du fer en dissolution.

» A une lieue aux environs de la lagune, parmi les belles plantations et les magnifiques forêts qui l'environnent, on trouve souvent du pétrole mélangé avec la terre; il lui donne un haut degré de fertilité. Les fruits les plus beaux et les meilleurs de la colonie viennent de ce quartier; l'ananas en particulier y est plus gros, plus aromatisé, et a une couleur dorée d'une teinte plus foncée que partout ailleurs.

» A peu près à trois cents toises au sud du cap de la Braye, est un gouffre ou soupirail au fond de la mer; quelquefois il la fait bouillonner, et chaque fois elle vomit une quantité considérable de pétrole.

» Dans la baie de Mayaro sur la côte occidentale de l'île, est un autre soupirail qui, tous les ans aux mois de mars et de juin, produit quelques détonations dont le bruit ressemble à celui du canon ou du tonnerre; il est suivi d'une explosion de flamme et de fumée qui sort du fond des abîmes de la mer; quelques minutes après, les vagues jettent sur la plage des monceaux de bitume noir brillant comme du jayet. En mêlant cette asphalte avec des proportions convenables de suif et d'huile de lin, on en fait un goudron excellent pour calfater les navires, et qui a l'inappréciable propriété de les préserver de la piqûre des vers.

» La Trinité n'a pas de ces vallées profondes et sinueuses, qui sont un des traits remarquables des petites Antilles, et dans lesquelles l'habitant isolé du reste du monde jouit d'un air frais et pur, tandis que du sommet de ses mornes, il promène tranquillement ses regards sur les plaines voisines et sur l'Océan. Mais les Antilles n'ont pas ces savanes ou prairies naturelles qui s'étendent ici au milieu des forêts, et sur les flancs de quelques montagnes. Elles forment, le long de la côte du nord, une chaîne qui a neuf lieues de longueur. Ses plus hautes cimes sont près de la mer. Leur masse est schisteuse. Les vagues y ont creusé des espèces de cavernes, dans lesquelles, lorsque la mer est calme, on peut pénétrer en canot : un groupe de monticules s'élève au sud et un autre au centre de l'île; le point le plus haut de celui-ci est la montagne de Tamana, regardée par plusieurs personnes comme la cime la plus considérable. Il est difficile de pénétrer à travers les groupes du centre et du sud à cause des mauritia ou palmiers à aiguillons, et des arbustes et autres végétaux épineux. Au sommet du Tamana se trouve un petit lac.

» Comme les pays situés entre les tropiques, la Trinité n'a que deux saisons, celle de la sécheresse et celle des pluies; elles y sont bien plus distinctes que dans les autres Antilles. Dès la fin d'avril, les chaleurs augmentent insensiblement; les vents d'est, de nord-est et de nord, deviennent moins frais; à la fin de juin, la chaleur est à son plus haut degré, les orages commencent et deviennent chaque jour plus fréquens. Pendant les mois d'août, de septembre et d'octobre, ils sont journaliers, et accompagnés de torrens de pluie. Rien de plus curieux pour un Européen que la manière dont un orage se forme dans ce climat. L'air est d'un calme parfait, l'atmosphère extrêmement pure : le thermomètre, à l'ombre, marque 23, 24, ou 25 degrés; et il est d'autant plus élevé que le temps est plus serein et plus tranquille. Tout d'un coup, on voit dans quelque partie de la voûte du ciel un petit point gris qui en moins de cinq minutes grossit prodigieusement, et prend une couleur noire; de petits éclairs en sortent, bientôt ils deviennent plus considérables; le baromètre ne tarde pas à baisser d'une ou de deux lignes : le tonnerre gronde, aussitôt un torrent de pluie à gouttes très-larges inonde la terre. Ordinairement ces ondées ne durent pas une demi-heure; dès qu'elles ont cessé, l'atmosphère reprend sa sérénité. Il pleut ainsi quinze ou vingt fois par jour durant l'hivernage, et un moment après l'orage, on s'aperçoit à peine qu'il ait plu. On a remarqué que depuis les vingt dernières années du dix-huitième siècle, les défrichemens considérables qui ont eu lieu dans la partie occidentale de la Trinité y avaient causé un grand changement dans le climat et dans la nature des rivières; il y pleut moins qu'autrefois, et les rivières y ont diminué de volume, tandis que dans les parties du nord et de l'est où l'on n'a pas détruit autant de forêts, les courans d'eau sont aussi forts qu'auparavant. »

Dès 1797 on comptait dans cette île cent cin-

quante-neuf habitations, où l'on faisait du sucre, et un grand nombre d'autres où l'on cultivait la café, le coton, le cacao et l'indigo. Les troubles de l'Europe, si désastreux pour les autres Antilles, contribuaient à l'accroissement de la prospérité de la Trinité; elle devenait le refuge d'une foule de colons. A cette époque les Anglais y débarquèrent quatre mille hommes de troupes de ligne. Le gouverneur espagnol, qui n'avait que deux cents hommes sous ses ordres, fut obligé de capituler. Depuis, la grande Bretagne, qui convoitait cette colonie, l'a gardée : le port de Saint-Joseph est la capitale. La population de l'ile est de trente-six mille habitans, dont les deux tiers environ d'esclaves.

LA MARGUERITE. — CURAÇAO. — BON-AIR.

A quelques lieues à l'ouest de la Trinité, près de la côte de l'Amérique méridionale, se trouve l'ile de la Marguerite, qui est à la république de Colombie. Quoique le sol en soit aride et peu fertile, elle se peupla rapidement, à cause des perles qui se pêchaient le long de ses rivages. Elle a trois ports ; le plus important est celui de Pampatar, situé dans la partie du sud-est; il est large et bien abrité. La ville de l'Assomption, capitale, est assez bien bâtie; mais la culture du sol suffit à peine pour nourrir les habitans. Ils élèvent beaucoup de chèvres et de brebis, dont le lait est délicieux. Le climat est très-sain. C'est là que vont rétablir leur santé toutes les personnes attaquées d'obstructions au foie, et d'autres maladies contractées dans les quartiers humides et malsains de la Trinité et du continent voisin.

La pêche est la principale industrie de la Marguerite. La quantité de poisson qu'on y prend est incroyable. Elle se divise en deux parties, qui communiquent ensemble par un isthme, ou une chaussée naturelle qui n'a que cent pas de largeur, et dans certains endroits seulement, une douzaine de pieds d'élévation au-dessus du niveau de la mer. La montagne de Maconao, la plus élevée de l'ile, a trois cents quarante-deux toises de hauteur; M. de Humboldt l'a mesurée. Elle est composée de schiste micacé. C'est un point important à reconnaître pour les navigateurs qui vont d'Europe ou du nord ou du sud de l'Amérique à Cumana.

Curaçao, et Bon-Air, qui en dépend, sont deux iles sous le vent, sur la côte de Caraccas. La première a quinze lieues de long, sur cinq de large. On y récolte du tabac, du maïs et du coton. Elle a plusieurs bons ports : sa capitale, Willemstadt, est une belle ville. La deuxième île est beaucoup plus petite, et fournit des bestiaux et du sel. Population, treize mille âmes.

LA GRENADE. — LES GRENADILLES.

La Grenade s'élève du sein de la mer, à peu près à une trentaine de lieues du rivage de l'Amérique méridionale. Fort-royal ou Saint-George, comme les Anglais ont nommé cette ville depuis qu'ils sont maîtres de l'île, ne contient rien d'assez remarquable pour en faire une mention particulière. Elle est bâtie sur un sol inégal, et quelques-unes de ses rues sont si escarpées qu'il est impossible d'y aller en voiture. Derrière la ville les montagnes s'élèvent perpendiculairement à une hauteur considérable. Dans la saison des pluies, leurs sommets sont ordinairement cachés dans les nuages. La rade est grande et offre un bon mouillage, mais il est trop ouvert à l'ouest.

L'île a environ sept lieues du nord au sud, et quatre de largeur au centre; elle se rétrécit aux deux extrémités. Sa surface est montagneuse. Au nord et à l'est, le sol est formé d'une terre argileuse rouge, et à l'ouest d'une terre semblable de couleur jaune, très-fertile. Ses productions sont très-variées, et d'une excellente qualité. On y récolte du sucre, du café, du coton, de l'indigo, du tabac; le gibier y est commun; les rivières abondent en anguilles, truites et différens autres poissons. A l'exception de Saint-George, les autres lieux habités ne peuvent guère passer que pour des villages ou des hameaux. La population de la Grenade a beaucoup diminué entre les mains des Anglais ; elle est encore cependant de trente-trois mille habitans, dont deux mille blancs, le surplus d'esclaves nègres. Cette île paraît être l'ouvrage de deux volcans principaux, dont les bases sont séparées par une double vallée, où coulent en sens contraire la grande rivière et la Goyave. Le cratère du volcan méridional forme un vaste entonnoir, rempli d'eau; on l'appelle le Grand-Étang ; il

est environné par les mornes Sinaï, Saint-George et Beauséjour. Une péninsule étroite et très allongée termine l'île au midi.

Les Grenadilles sont un archipel de deux petites îles volcaniques, et d'un grand nombre d'îlots et de rochers, disséminés dans un espace de quinze lieues entre la Grenade et Saint-Vincent. Les principaux sont Cariacou et Canneovan. On y voit de belles colonnes de basalte; l'air y est sain. La plupart de ces îles sont fertiles ; elles produisent du coton, du café, de l'indigo et du sucre. Elles sont malheureusement dépourvues de sources d'eau fraîche.

« Plusieurs voyageurs, dit Mackinnen, en observant l'aspect montueux des îles nombreuses qui forment pour ainsi dire une chaîne de montagnes commençant à la pointe nord-est de l'Amérique méridionale, la plus avancée en mer à la gauche de l'embouchure de l'Orénoque, et se prolongeant au nord jusqu'aux côtes de l'Amérique septentrionale, ont supposé qu'une éruption violente des eaux, aux premiers jours de notre planète, sépara ces îles, et forma le golfe du Mexique, ainsi que la mer Caraïbe. Les volcans ont dû aussi jouer un grand rôle dans la production de cet archipel; partout leurs traces sont visibles, et en quelques endroits il existe encore des cratères qui donnent de la fumée. La mer a ensuite contribué à agrandir ces terres. Dans plusieurs de ces îles la partie la plus basse semble n'être qu'une concrétion de corps marins. Les parties rocailleuses paraissent avoir éprouvé l'action de l'Océan à une époque postérieure à leur première formation. La côte n'est pas terminée par des hauteurs escarpées. Les montagnes les plus basses et les collines s'élèvent en pente douce, et ont presque toujours une figure régulière et arrondie, qui rappelle celle du Vésuve et des autres monts volcaniques. »

SAINTE-LUCIE.

« En traversant le canal qui sépare Saint-Vincent de Sainte-Lucie, je fus retenu quelque temps par le calme, le long de la dernière de ces îles. Vue de la mer, Sainte-Lucie, longue de dix lieues sur quatre de large, paraît composée de plusieurs collines de forme conique baignées par la mer, et d'un amas de montagnes plus considérables, plus hautes et boisées, qui occupent le centre ; la verdure gaie des champs de cannes à sucre, que j'aperçus le long des côtes du sud et de l'est, et entre les collines ou sur leurs pentes, formait un contraste charmant avec la teinte foncée des forêts qui couvrent la plus grande partie de la surface de l'île. Le sol en est excellent. L'air y est extrêmement chaud et malsain, et les reptiles venimeux y abondent. Les cultures consistent en sucre et en coton. On y trouve de bon bois de construction. Le Carénage, au nord-ouest, est un bon port. Trente-deux vaisseaux de ligne y peuvent mouiller. On en sort avec tous les vents; mais un seul vaisseau peut y entrer à la fois. C'est un des séjours des Antilles les plus dangereux pour la santé des Européens. Les montagnes qui occupent la partie orientale de l'île ont subi l'action du feu. On a observé quatre foyers principaux de volcans, ce sont : la montagne de la Sorcière, dont la hauteur est de plus de trois cent cinquante toises; le piton du Grand-Cul-de-Sac ; le piton du Saint-Esprit, qui occupe le milieu de l'île; enfin le groupe des montagnes de la Soufrière qui en composent l'extrémité méridionale. On estime que ces pitons, qui passent pour inaccessibles, ont une hauteur de quatre cents toises ; on les distingue de plus de vingt lieues. On reconnaît encore une partie des bords de l'ancien cratère; il en sort des fumeroles très-abondantes, et il en jaillit des eaux thermales dont la chaleur élève le thermomètre à quarante et un degrés. Elle compte vingt mille habitans, dont trois mille esclaves. »

SAINT-VINCENT.

Saint-Vincent est une des Antilles où les phénomènes volcaniques se sont manifestés le plus récemment et avec le plus de force. En 1718, dans la nuit du 6 au 7 mars, un grand tremblement de terre s'y fit sentir; il fut accompagné d'un ouragan furieux, quoique à cette époque de l'année l'atmosphère soit rarement troublée par des coups de vent violens. Un gros morne situé à l'extrémité occidentale de l'île s'enfonça tout-à-coup dans la terre, et disparut. Un voyageur qui se trouvait à peu près à cent lieues à l'est de la Martinique raconte que le navire sur lequel il était embarqué, se

trouva enveloppé dans un nuage fort épais de poussière très-fine, sèche, de couleur de cendre, dont les grains, vus aux microscopes, étaient irréguliers, poreux ; les uns calcinés, les autres vitrifiés et luisans. Quoique le navire fît deux lieues à l'heure, il en demeura douze au milieu de ce nuage, qui couvrit de cendres, d'une hauteur de trois doigts, le pont, les vergues et les manœuvres. Au moment où cette pluie obscurcissait l'air, l'équipage vit dans l'ouest et dans la direction de Saint-Vincent, quoique cette île fût à une distance de cent trente lieues, trois grands éclairs fort rouges qui s'élevèrent bien au-dessus de l'horizon de la mer, et l'on entendit aussi trois tonnerres fort lointains.

Une nouvelle explosion eut lieu en 1812, le 30 avril. La partie méridionale de l'île montre quantité de courans de laves; à l'autre extrémité les éminences sont formées par des tufs volcaniques. C'est là que s'élève la montagne de la Soufrière, qui fut le centre de l'éruption. Une végétation vigoureuse couvrait toute sa surface. Aux deux tiers de sa hauteur, qui est d'environ cinq cents toises, on voyait un cratère profond de soixante-quinze. Il figurait un bassin ovale, dont la circonférence pouvait avoir quatre cent cinquante toises, et qui contenait deux grands étangs, dont l'un était alimenté par une source thermale et alumineuse. Entre ces deux étangs situés au nord et au sud du cratère, à une cinquantaine de toises l'un de l'autre, s'elevait un piton dont la hauteur était d'un tiers plus grande que sa base, la circonférence de celle-ci était de cent dix toises. Des mélastomes qui le couvraient presque jusqu'à son sommet, permettaient de l'escalader en s'accrochant à leurs branches; cependant cette opération n'était pas sans danger à cause des crevasses de la surface du piton : de temps en temps il s'en exhalait des fumeroles.

Le 27 avril, on entendit à Saint-Vincent, vers le milieu du jour, une forte explosion qui fut accompagnée d'une secousse de tremblement de terre; aussitôt une immense colonne de fumée sortit du sommet de la montagne, et s'éleva perpendiculairement à une grande hauteur avec un bruit semblable à celui du tonnerre : l'air s'obscurcit, le sable que vomissait [illegible] remplit l'atmosphère et fut porté par les vents à la Barbade, à la Martinique et même à la Guadeloupe, à une distance de soixante-quinze lieues. Ces phénomènes durèrent pendant quatre jours avec peu de variation ; ce ne fut que dans la nuit du 30 avril au 1er mai que des flammes sortirent du cratère et formèrent au milieu de la colonne de fumée une grande pyramide avec des feux électriques. Quelques heures après, la lave enflammée déborda le bourrelet du cratère, s'écoula vers le nord-ouest de la montagne, et se divisa en deux courans, dont la rapidité fut si grande, que dans la même journée ils atteignirent le rivage de la mer. Au moment où un autre courant descendait de la Soufrière, dans une direction opposée, un tremblement de terre se fit sentir, et la pluie de sable volcanique redoubla. Elle dura sans interruption depuis trois heures jusqu'à six heures du matin; elle était mêlée de pierres-ponces, dont la chute aurait exterminé toute la population de l'île, si leur pesanteur eût égalé leur volume. Deux heures après le lever du soleil et la cessation de cette pluie, l'air était encore obscurci par les sables ; ce ne fut que dans l'après-midi du 1er mai que les détonnations du cratère devinrent moins fréquentes, et s'affaiblirent graduellement. Cette éruption, qui changea la conformation de la partie septentrionale de Saint-Vincent, fut précédée, dans le cours de l'année où elle éclata, par plus de deux cents tremblemens de terre ; elle arriva au mois de l'effroyable catastrophe de Caraccas.

Saint-Vincent a près de quatorze lieues de long sur quatre de large; quoique montueuse et raboteuse, elle a des vallées fertiles et bien arrosées. Le sol, consistant en un terrain noir sur une forte argile, convient parfaitement au sucre et à l'indigo. On évalue sa surface à trente-quatre mille acres, on suppose que les Anglais en possèdent près de vingt-quatre mille, et les Caraïbes à peu près autant. Le reste du terrain est regardé comme n'étant pas susceptible de culture. Les Caraïbes sont une race mixte de descendans du peuple de ce nom ou Zambos et de nègres fugitifs de la Barbade et des autres îles : on les appelle Caraïbes noirs. Le chef-lieu est Kingston. Le gouvernement de l'île comprend Baguia et quelques îlots des Grenadilles, peuplés de cultivateurs peu aisés.

La population s'élève à vingt-quatre milleâmes, dont deux mille blancs, douze mille esclaves, et le surplus de Caraïbes rouges, en petit nombre, et de Caraïbes noirs.

« Pendant que nous étions le long de Sainte-Lucie, dit Mackinnen, les sombres collines situées dans la partie méridionale de la Martinique frappaient nos regards. Nous longeâmes les côtes orientale et septentrionale de cette île, ayant devant nous les rivages élevés de la Dominique.

LA MARTINIQUE.

« La Martinique présente à l'œil quelques hautes montagnes éparses qui semblent se lier entre elles par d'autres moins élevées, que l'on appelle des Mornes. Sa surface est de cinquante-huit lieues carrées. Les sommets de ses plus grandes montagnes ont de huit cents à huit cent cinquante toises au-dessus du niveau de la mer. Elle contient plusieurs anciens foyers volcaniques ; les limites de chacun sont très-distinctes, étant marquées par des vallées profondes et par les enfoncemens du rivage. La montagne Pelée, située dans la partie occidentale de l'île, a plus de huit cents toises de hauteur; ce volcan a étendu son action à une distance très-considérable. Le volcan du Piton des Carbets est plus élevé que le précédent. Il occupe le centre de l'île; ses coulées de lave, en s'avançant jusque dans la mer, ont formé des caps nombreux. Sa circonférence est de plus de vingt-six lieues. La hauteur des pitons qui environnent son cratère, est de plus de huit cent cinquante toises. Le volcan des roches carrées est le moins étendu et le moins élevé de tous les anciens foyers. Il est entre les volcans du nord et ceux du sud, qu'il lie ensemble. Il n'a que deux cent trente-six toises au-dessus de la mer. Le Vauclin dans la partie occidentale a quatre cent cinquante toises; il est en partie cultivé. Le volcan du Marin est à la partie sud-est; son cratère s'est ouvert dans un banc calcaire qui recouvrait des rochers volcaniques d'une origine plus ancienne. Ses laves enveloppent les couches calcaires. Au sud-ouest de l'île est le volcan du Morne la Plaine. »

Des vallées qui ont un double versant séparent ces six foyers de volcans éteints. Leurs cratères ne donnent plus aucune inquiétude ; mais les laves, les particules de soufre, les pierres-ponces que l'on rencontre partout sur le sol, principalement sur la montagne Pelée, les couches de terre dissemblables que l'on trouve lorsque l'on creuse à deux ou trois toises indiquent assez les ravages que les volcans commirent dans cette île à une époque très-reculée.

La plus grande partie des montagnes qui forment la partie centrale, est couverte de forêts très-anciennes entrelacées de lianes très-fortes, qui semblent défendre l'accès de ces solitudes, demeure ordinaire des serpens, et impénétrables, même pour les nègres marrons qui n'osent se retirer que sur les lisières. Des hauteurs couvertes par ces bois découlent une infinité de ruisseaux, qui, grossis par les pluies, deviennent des torrens dangereux auxquels on a donné le nom de rivières. Leurs eaux extrêmement limpides et saines, servent à l'exploitation d'un grand nombre de manufactures à sucre. Elles ne sont navigables dans aucun temps de l'année.

Les parties de l'île qui avoisinent la mer sont cultivées à une distance d'une lieue à une lieue et demie du rivage suivant la qualité du sol; la paroisse du gros Morne, presqu'au centre de la Martinique, a des terrains plantés en cannes, mais elles sont de qualité médiocre; les mauvaises herbes y croissant avec trop de facilité, étouffent les plants de cannes. D'ailleurs l'éloignement de la côte rend le charroi des denrées jusqu'aux ports très-difficile et très-coûteux.

A une certaine hauteur, le sol ne semble plus susceptible d'aucune culture. Les nuages arrêtés par les montagnes et les bois, rendent ces lieux élevés humides et malsains. Les pluies journalières et continuelles, et la grande chaleur y causent des maladies qui attaquent même les créoles. L'aspect des habitans de ces cantons prouve assez qu'ils vivent dans un climat très-insalubre. Ainsi la partie cultivée ne compose pas le tiers de la surface de l'île.

Dans la partie de l'île située au vent ou à l'est, les côtes sont de difficile accès; les anses où l'on peut mouiller en sûreté sont rares ; la côte de l'ouest offre de bonnes rades. Le port du Fort-Royal étant entouré de montagnes,

présente un abri et un mouillage excellent aux vaisseaux les plus grands.

Les denrées cultivées pour l'exportation sont le sucre, le café, le coton, le cacao et le tabac. Elle est annuellement de deux cent soixante mille quintaux de sucre brut, cinquante mille de sucre terré, quatre mille huit cents de cacao; quatorze mille six cents de café, deux mille huit cents de coton, trois cents quarante-deux mille litres de rum, douze cent mille de tafia, quatre millions neuf cent dix-huit mille de sirops, quarante-un mille de liqueurs. Cependant ce commerce est bien moins important qu'à l'époque où nous possédions le Canada et surtout la Louisiane, que l'empereur Napoléon fit la faute de céder aux États-Unis.

La capitale de l'île est le Fort-Royal situé sur un des meilleurs ports des Antilles, au fond de la baie qui porte son nom. Les rues de cette ville sont larges et bien alignées, les maisons assez bien construites, quoique plusieurs soient en bois. A l'une de ses extrémités, la Savane, vaste place d'armes, formant le glacis du fort Saint-Louis, est entourée d'une double haie de tamarins qui produisent un bel effet, et forment une promenade agréable. La quantité de bâtimens qui sont obligés de se retirer dans la rade pour se mettre à l'abri des ouragans, rend le séjour du Fort-Royal très-vivant pendant l'hivernage. La campagne aux environs est bien cultivée et procure à plusieurs maisons de la ville des points de vue charmans. Des fontaines établies depuis quelques années sont d'un avantage inappréciable pour les habitans, qui autrefois étaient obligés d'aller chercher l'eau fort loin. C'est la résidence du gouverneur, et le siége d'une Cour royale et de deux tribunaux de première instance. Elle a onze mille habitans.

La ville de Saint-Pierre, située à sept lieues au nord-ouest du Fort-Royal, est bâtie sur un terrain qui s'élève au pied d'une chaîne de mornes, et en partie le long d'une baie demi-circulaire et formant une rade foraine ouverte au sud et à l'est. Par sa position et son commerce, elle est une des plus considérable des Antilles. C'est le point central où aboutissent en grande partie les denrées de l'île, et l'entrepôt du trafic interlope qui se fait dans l'Archipel avec les marchandises françaises. Les rues sont toutes pavées, arrosées par des ruisseaux d'une eau vive et abondante, qui tempère la chaleur et contribue à la salubrité de l'air. Elles sont généralement bordées de belles maisons. Les hauteurs qui couronnent la ville sont entrecoupées de ravins très-profonds où se ramassent les eaux qui coulent à la mer. Depuis 1803 on a établi près de la promenade du cours Laussat un jardin des plantes, dont le but est de naturaliser à la Martinique les plantes des Indes orientales, notamment les épiceries, afin de fournir aux jardins botaniques de la métropole celles qui pourraient y manquer, de rassembler et ranger par ordre les plantes indigènes; enfin de former un dépôt de plantes médicinales pour l'usage des pauvres.

Saint-Pierre possède un magnifique théâtre, le spectacle étant le principal divertissement des Français; il a quatre rangs de loges; à la hauteur des premières, il y a en dehors un balcon où l'on prend l'air dans les entr'actes.

Le soir, toutes les rues sont illuminées, cependant les gens riches font porter devant eux, des flambeaux qui consistent en morceaux d'un arbre appelé le gommier. Il est résineux et répand une bonne odeur en brûlant.

Des courans rapides, déterminés par les intervalles que les Antilles laissent entre elles, avertissent de l'approche de la Martinique. En côtoyant l'île, elle se montre toujours hérissée de rochers sur lesquels sont entassées des montagnes à pic qui se perdent dans les nues; toute la partie du sud présente ses hautes sommités dégarnies de bois, ses pentes rapides couvertes de végétaux d'un vert pâle. On ne peut durant la bonne saison, c'est-à-dire pendant que les vents d'est soufflent, ce qui dure la plus grande partie de l'année, approcher de Saint-Pierre qu'en louvoyant. Le pied des mornes s'avance, pour ainsi dire jusqu'au rivage, et ne laisse le long de la côte qu'une étroite lisière. C'est là que se déploie la ville dans une étendue de plus d'une demi-lieue. On n'a pu établir, parallèlement à la mer, que deux à trois rues, encore une seule, la plus proche du rivage, est sur un terrain égal : les autres sont impraticables aux voitures, tant elles sont montueuses. Les indolentes créoles les parcourent en chaises à porteur; les rues transversales, c'est-à-dire celles qui de la mer vont au pied des mornes, sont né-



cessairement fort courtes; elles finissent brusquement au pied de ces monts à pic. La ville paraît écrasée sous leurs masses effrayantes, et à mesure qu'on s'en approche il faut péniblement élever les yeux pour découvrir l'horizon. Leurs flancs sont couverts çà et là de végétaux et déchirés par de profondes ravines, où coulent et tombent en cascades, à travers des rochers noirâtres, des eaux qui, cachées aux rayons du soleil, sont toujours fraîches. Les pluies passagères, mais impétueuses, les transforment par momens en torrens.

On a su profiter de ces eaux abondantes pour les distribuer dans toutes les rues de la ville, où elles coulent avec rapidité; sur ces sites inclinés elles s'épurent en vivifiant l'air. Leur fraîcheur contribue sans doute à entretenir les brises qui journellement descendent des mornes, et serpentent dans leurs gorges sinueuses pour se répandre aux environs. Sans ce concours de circonstances, la ville de Saint-Pierre, enfoncée au pied de ces hautes montagnes, ne serait pas habitable sous une latitude de quinze degrés au nord de l'équateur. La température y permet en effet de supporter des habits de drap léger. Ce vêtement est même le plus sain, parce que rencontrant, selon la position des lieux, des courans d'air plus vifs, on ne craint pas ces transpirations supprimées, toujours mortelles sous la zone torride.

Ce qui frappe particulièrement en y arrivant, de même que dans toutes les villes des Antilles, c'est cette multitude de nègres, de mulâtres, de quarterons, de métis, de générations d'un sang mélangé de blanc et de noir. Elle occupe le port, les places, les cabarets, les boutiques; elle habite exclusivement des quartiers entiers. Cette population n'est pas uniquement employée aux travaux de l'agriculture; elle exerce tous les arts utiles, toutes les professions lucratives, soit comme esclave sous la dépendance d'un maître, soit comme louée pour un salaire dont elle rend compte, plus souvent encore comme libre et indépendante pour son propre compte. Les nègres et les mulâtres tiennent des ateliers et des boutiques de menuisiers, de tonneliers, de charpentiers, de forgerons, de tailleurs, de bijoutiers; ils ont des cabarets en grand nombre; ils font différentes sortes de commerce, surtout celui de bétail et principalement des comestibles, qui est très-lucratif. Cette grande quantité d'esclaves est pour l'Européen nouvellement débarqué un spectacle bien étrange. Lents dans leurs travaux, pusillanimes dans leurs efforts, ils sont ardens pour leurs plaisirs. Si au milieu de ces groupes nombreux, l'un d'eux se met à battre en mesure une calebasse ou le moindre corps sonore, toute la troupe s'émeut. C'est bien plus curieux quand un autre commence une danse: pressés autour de lui, le regard fixe, le cou tendu, ils semblent retenir jusqu'à leur haleine, tant ils sont attentifs à observer ses moindres mouvemens.

On s'étonne de rencontrer sur ses pas des femmes de couleur, noires ou basanées, presque toujours vêtues avec l'air de l'aisance et souvent avec luxe. Leur tête est coiffée d'un riche madras. Elles emploient des toiles fines, des indiennes, des mousselines de prix, pour leurs chemises bordées de broderies, pour leurs jupes traînantes, pour leurs robes encore plus longues. Leurs doigts, leurs bras, leur cou sont ornés de bijoux d'or. Cette ville est le centre du commerce de la Martinique, et ne contient pas moins de vingt-cinq mille âmes. Elle a donné le jour à l'impératrice Joséphine, justement surnommée la *bonne*. La population de cette île est de cent dix mille habitans, blancs, gens de couleur libres, et quatre-vingt mille esclaves. On porte le nombre des nègres non recensés à quinze mille environ.

En doublant la pointe du Fort-Royal, et en avançant au fond de la rade, on trouve à gauche une espèce de canal qui mène au bourg du Lamentin. Ce canal long d'environ une lieue paraît avoir été percé dans une forêt de palétuviers qui, le bordant de chaque côté, forment par leurs tiges lisses, cendrées et serrées, par leurs feuilles touffues, glacées et d'un vert foncé, un rideau charmant, qu'on dirait avoir été taillé aux ciseaux. L'ombre et la fraîcheur de ces lieux silencieux, les contours du canal à travers cette sombre forêt, inspirent une certaine mélancolie.

« Vue à peu de distance, dit Mackinnen, la partie septentrionale de la Martinique présente une base qui s'élève en pente douce, et forme une pyramide immense terminée par un sommet couvert de bois. Le plan incliné qui s'étend du pied de la montagne à la mer, renferme un

des territoires les plus beaux et les mieux cultivés de toutes les Antilles. Il est tapissé de champs de cannes à sucre, et paraît coupé par des ravins profonds qui sillonnent le flanc des monts, et traversent la plaine en se prolongeant jusqu'aux bords de l'Océan.

» Le canal qui s'ouvre entre les rivages élevés de la Martinique et de la Dominique, est sujet à des coups de vent brusques et irréguliers. Le vent dominant est généralement maitrisé dans le voisinage de ces iles et de la plupart des autres, par des causes particulières et secondaires qui produisent quelquefois un courant d'air opposé, ce qui rend la navigation incertaine et quelquefois dangereuse. Le 17 octobre, pendant que par un temps calme et serein nous admirions les superbes champs de cannes et les montagnes majestueuses de la Martinique, le ciel se couvrit tout à coup dans le sud de nuages noirs, présages d'une tempête. Heureusement le tonnerre ne tarda pas à gronder dans le lointain, ce qui mit fin à nos appréhensions, car on a, dit-on, observé que les ouragans sont rarement accompagnés de coups de tonnerre.

» Quoique ces effroyables convulsions de la nature soient naturellement un objet de terreur, j'éprouvais, je dois l'avouer, un certain degré de curiosité mêlé à l'attente de voir cet épouvantable phénomène. Le nord et le nord-est sont les points de l'horizon d'où ces tempêtes partent ordinairement; mais le vent saute brusquement d'un point à un autre; et comme par l'effet d'une violente réaction, c'est du point opposé que leur furie se fait sentir le plus fortement.

» Un habitant de la Dominique, homme spirituel qui avait vu plusieurs ouragans, ou au moins les tourmentes auxquelles on donne quelquefois ce nom, me dit quelques jours après, que le vent est alors très-impétueux, et que cependant si l'on réfléchit à l'exposition de l'ile, et au peu de solidité des maisons et des autres bâtimens, ses effets n'y sont pas plus désastreux que ceux que produisent les coups de vent les plus forts dans des contrées plus septentrionales. Quoi qu'il en puisse être pour la Dominique, il est certain que dans d'autres iles l'ouragan cause des dégâts affreux.

LA DOMINIQUE.

» Séparée de la Martinique par un détroit large de huit lieues, la Dominique, longue de onze lieues sur cinq de large, et la plus élevée des Antilles, offre également des traces de grandes convulsions de la nature. On n'y distingue de loin qu'un assemblage de hautes montagnes réunies en groupe. On y a reconnu deux volcans principaux dont les centres d'éruption ont été environnés de plusieurs foyers secondaires. La montagne du Diable est le nom donné au volcan du nord; celui du sud est appelé la Soufrière, parce qu'on y trouve, comme dans tous les cratères des Antilles récemment éteints, du soufre et de l'alun en grande abondance. Il paraît que ce cratère vomit parfois des fumerolles noires et brûlantes. On reconnaît encore leur action sur les laves qui l'entourent; car elles sont totalement blanchies, poreuses et incrustées de soufre très-pur. Il sort, par trois issues qui sont peut-être les bouches de la Solfatare, des sources thermales, dont les eaux jaillissent avec bruit; elles déposent de l'ocre sur les rochers de leur lit; la source la plus basse élève le thermomètre à soixante-seize degrés, et celle qui est à cinquante toises plus haut le fait monter à quarante-quatre. Ce cratère qui est environné de hautes cimes, se trouve à deux milles de la mer et à cent-cinquante toises au-dessus de son niveau. Une double vallée sépare le volcan du nord de celui du sud; elle s'ouvre à l'est sur l'anse Pagoua, à l'ouest sur celle de l'Ajoue.

» On a dit avec raison que si, après avoir serré et froissé une feuille de papier dans sa main, on la jetait sur une table, elle représenterait assez bien les anfractuosités et les irrégularités de la surface de la Dominique. Les portions de terrain fertile que l'on cultive sont généralement situées dans des vallées ou sur les parties des montagnes les plus basses et les mieux abritées; de sorte que lorsque l'on s'approche de cette île, elle ne présente, à l'exception de la lisière au bord de la mer, qu'un amas énorme de rochers âpres et arides, et de hautes montagnes couvertes de bois.

» A l'extrémité méridionale, nous avons passé près du Scotsmans-Head, montagne peu élevée, si on la compare avec les masses prodigieuses qui l'avoisinent, mais pourtant assez

haute. Nous avons suivi ensuite vers le nord la côte montagneuse de l'ouest. Du sommet des hauteurs que nous avions au sud, s'élevait constamment une forte fumée volcanique, et j'aperçus distinctement une grande quantité de soufre qui avait transsudé des flancs d'une des montagnes. Un de mes compagnons de voyage, ayant mis pied à terre, fit cuire en trois minutes un œuf dans une des sources d'eau thermale. Les petites plantations de cafier qui sont situées sur le penchant et quelquefois même sur le sommet des collines, sont entourées de haies très-hautes pour préserver les arbres de l'action du vent. Vues de la mer, elles produisent un bel effet, par le contraste de leur verdure avec la teinte sombre et sauvage du tableau que l'on a sous les yeux.

» C'est au pied des hauteurs, sur la côte occidentale de l'île, qu'est située la ville du Roseau, résidence du gouverneur. Les Français avaient très-judicieusement choisi son emplacement à la rive gauche du ruisseau qui coule sur un lit de rocher, avant de se jeter dans la mer. Quelques rues sont pavées; elles sont larges, et tirées au cordeau. Une rangée de magasins sépare la place du marché, qui est très-spacieuse, du bord de la mer, sur lequel la lame brise avec une violence qui rend souvent le debarquement très-incommode.

» L'aspect de cette ville du côté du nord, le long du ruisseau, est extrêmement gai. La maison du gouverneur est située dans une position elevée, derrière le fort, au-dessous du morne Bruce, sur lequel se trouve une partie des casernes, d'où l'on a une vue magnifique, à vol d'oiseau, de la ville, et des navires mouillés dans la rade. On aperçoit derrière soi, au pied d'un immense rocher perpendiculaire, une vallée sombre qui pénètre dans les parties montueuses et centrales de l'île, arrosées par le petit ruisseau ou torrent qui baigne le Roseau. Il coule sur un lit rocailleux, au milieu du paysage le plus agreste et le plus pittoresque. Cette vallée doit être un séjour bien agréable, car le soleil ne peut s'y montrer que lorsque la matiné est déjà assez avancée; mais une vapeur impure et maligne s'élève fréquemment de cette profondeur, et s'arrête à une certaine distance sur les hauteurs. Cette île renferme une population de vingt-six mille âmes.

LA GUADELOUPE.

» Après avoir quitté la Dominique, je fis presque le tour de la Guadeloupe, en longeant de près la côte de la Basse-Terre: une exhalaison sulfureuse très-forte, qui venait des montagnes près de la Pointe-à-Pitre, remplissait l'air à une distance considérable.

» La Guadeloupe, dit Lescalier, qui a fait un long séjour dans les colonies, est formée de deux îles intimement réunies, et qui semblent n'en faire qu'une, n'étant séparées que par un canal étroit, coulant dans des terres basses, couvertes de mangliers ou palétuviers. Ce canal, uniquement alimenté par les eaux de la mer, est appelé la rivière salée; il n'a pas plus de quinze à vingt toises de largeur dans la plus grande partie de son cours, qui est de deux lieues au plus.

» Ces deux îles, paraissant n'en former qu'une, ou, si l'on veut, ces deux fractions de la même île, sont essentiellement distinctes entre elles de caractère, de figure et d'aspect. La partie qui est située plus au midi, vers l'ouest, se nomme plus particulièrement la Guadeloupe; l'autre fraction se nomme dans le pays la Grande-Terre; son extrémité orientale se termine en une langue de terre qui diminue de longueur en se prolongeant vers l'est, jusqu'à une pointe de rochers façonnés en aiguilles ou en clochers, que l'on nomme la Pointe des Châteaux. L'île Guadeloupe proprement dite est de forme ovale. Son plus grand diamètre est vers le nord; elle finit presque en pointe vers le sud. Cet ovale est échancré dans le nord-est par une assez grande baie parsemée d'îlots et de bas-fonds, mais laissant entre eux des espaces propres au mouillage des plus grands vaisseaux. C'est entre cette extrémité et le commencement de la Grande-Terre qu'est située la ville de la Pointe-à-Pitre.

» La partie du nord de la Guadeloupe qui regarde vers Antigoa est bordée, à la distance d'une lieue, plus ou moins, de plusieurs îlots boisés et inhabités; elle est montueuse, le milieu est occupé entièrement par une chaîne de montagnes dont les sommets ont jusqu'à huit cents toises d'élévation au-dessus du niveau de la mer. La plus considérable est la Soufrière, dans la partie méridionale, à peu près à deux

lieues de distance de la côte. C'est un cône oblique et tronqué, dont la hauteur est de sept cent dix-neuf toises. Le rayon de sa base est de près de six mille toises. Ce volcan ne jette actuellement que de la fumée par trois bouches bien distinctes, lesquelles changent de place et varient en nombre par des révolutions très-éloignées les unes des autres.

» On conçoit facilement que la Guadeloupe, formant une masse considérable et très-élevée, retient une grande quantité de nuages chassés dans l'ouest par les vents alisés. La situation transversale de ces montagnes, leur étendue, les bois dont elles sont presque partout couvertes vers leurs sommets, leur hauteur dans l'atmosphère, et la légèreté spécifique de l'air environnant, ne permettent pas à ces nuages de s'échapper librement. C'est leur rassemblement presque continuel autour des sommets de ce long massif de montagnes commençant à la Soufrière, qui alimente les sources des nombreux ruisseaux qui fertilisent dans tous les sens la Guadeloupe, et dont quelques-uns sont appelés rivières. Les mousses des rochers, les feuilles et les branches des arbres s'imbibent de cette eau qui se condense par le séjour des nuages, et qui découle et distille lentement, tantôt en brouillards humides, tantôt en pluies. Les pâturages de cette partie sont excellens; elle contient aussi de belles forêts, où croissent le gaiac, l'acajou, le campêche, le bois de fer, etc.

» La partie méridionale porte des traces évidentes de l'action du volcan. Dans celle occidentale, on voit en plusieurs endroits des sources d'eau chaude et tiède. Celle que l'on appelle la Fontaine bouillante est à trois lieues au plus à l'ouest du sommet du volcan, sur le bord de la mer, à un pied du niveau ordinaire de ces eaux. On aperçoit une forte fumée sur un très-petit espace; elle sort immédiatement du milieu des graviers dont la grève est formée. Aussitôt que l'on y creuse un trou, il se remplit d'une eau qui bout à gros bouillons, comme dans une chaudière fortement chauffée.

» L'autre partie de l'île, ou la Grande-Terre, diffère en tout de la Guadeloupe; c'est en général un pays plat; on y trouve même en plusieurs endroits des terres basses et noyées, vertes de palétuviers. Mais il reste encore plus de vingt-cinq lieues de bonnes terres bien cultivées. Cette partie de l'île, privée de montagnes et de forêts, éprouve une chaleur plus forte que l'autre, et réunit une plus grande population. Les coquillages et les madrépores, mêlés à la terre, prouvent qu'elle a été couverte par la mer.

» Pendant les deux années 1802 et 1803 que j'ai séjourné dans cette île, on n'a vu qu'une seule fois, et dans la nuit, le sommet du volcan, qui ne donne ordinairement que de la fumée, jeter quelques flammes, sans aucun effet sensible d'explosion ni d'éruption, mais suivi d'un tremblement de terre qui eut lieu dans la nuit du 17 au 18 mars 1803. J'étais arrivé ce même soir de la Basse-Terre à la Pointe-à-Pitre. La maison où j'étais logé étant construite en bois, j'entendis craquer la charpente et les planches pendant quelques secondes. Ce tremblement de terre ne s'était nullement fait sentir à la Basse-Terre ni dans les cantons voisins et les plus proches du volcan; mais à Sainte-Anne, dans le milieu de la Grande-Terre, quartier qui en est éloigné de plus de quatorze lieues en ligne droite, on avait senti, aux mêmes époques, les mêmes commotions qu'à la Pointe-à-Pitre. »

Vis-à-vis, et dans l'est de l'extrémité orientale de la Grande-Terre, est située l'île de la Désirade, qui en est séparée par un canal d'environ deux lieues et demie; sa longueur est à peu près de trois lieues et demie, et sa largeur d'une lieue; le sol est en quelques endroits noirâtre et fertile, et dans d'autres sablonneux et stérile. On y compte à peu près douze cents habitans, qui élèvent des bestiaux et cultivent du coton estimé. On y a établi une léproserie.

Marie-Galante, autre dépendance de la Guadeloupe, est située entre la Pointe-des-Châteaux et la Dominique; elle est séparée de l'une et de l'autre par deux canaux dont chacun a plusieurs lieues de traversée. Elle a près de quatre lieues de longueur du nord au sud, sur une largeur beaucoup moindre de l'est à l'ouest. C'est un pays plat. Sa côte orientale est bordée de hauts rochers qui servent de retraite à des troupes innombrables d'oiseaux de mer. Le sol est généralement propre à la culture; on y élève de bons chevaux, et on y fait à peu près

mille barriques de sucre par an. La population est de douze mille âmes, dont près de dix mille esclaves.

Vis-à-vis la pointe la plus méridionale de la Guadeloupe, à deux lieues dans le sud-sud-est, on trouve les Saintes, groupe d'îles composé de deux principales, nommées la Terre-de-Bas et la Terre-de-Haut ; d'une troisième de moindre grandeur, et de cinq autres îlots ou rochers volcaniques. Les trois plus grandes îles laissent entre elles un excellent mouillage pour les vaisseaux de toute grandeur. Ce havre paraît être l'ancien cratère d'un volcan dont les bords se sont écroulés ; il est environné de pitons pyramidaux qui ont une hauteur de cinquante à cent cinquante toises. Le morne central de la Terre-de-Bas a près de cent soixante-dix toises d'élévation au-dessus du niveau de la mer. La population de ces petites îles n'excède guère celle de la Désirade ; on y récolte du coton. A l'époque du tremblement de terre de 1805, on le sentit aux mêmes heures à Marie-Galante. Le principal lieu, nommé Grand-Bourg, est peuplé de six mille âmes.

« Cette île, qui ressemble beaucoup à la Barbade, dit Waller, en a toutes les beautés champêtres, et d'autres qui lui sont particulières. Les collines, quoique d'une hauteur médiocre, sont couvertes d'arbres ornés du plus beau feuillage ; elles sont d'un accès facile, et leurs sommets se terminent par une petite plaine de verdure. Les ravins s'élèvent graduellement ; quelques-uns sont cependant très-pittoresques. Ils abondent en arbres à fruits qui y croissent sans culture, entre autres l'oranger, le citronnier, le petit corossolier et le goyavier.

» Vers la partie septentrionale, la perspective devient de plus en plus variée. Les collines et les ravins ont un caractère plus agreste ; les bois deviennent plus épais ; ils renferment une quantité de grands arbres propres à la charpente. Il s'y trouve un grand étang ou lagon qui paraît être formé de la réunion d'un certain nombre de ravins dans une vallée qui se prolonge en se rétrécissant sur une étendue d'environ dix milles jusqu'à une quinzaine de toises de la mer, près de la baie de Saint-Louis. Cet étang abonde en poissons, et surtout en crevettes excellentes.

Les créoles de Marie-Galante sont très-polis; leurs manières sont aisées et distinguées, et ils exercent l'hospitalité avec plaisir. »

Waller étant dans cette île, fut témoin d'un de ces terribles ouragans qui désolent quelquefois les Antilles.

« Un dimanche, dit-il, je revenais à cheval de faire une visite à la campagne, et je suivais le rivage. On ne sentait pas le moindre souffle de vent, le soleil venait de se coucher. La mer était un peu grosse, et produisait un bruit sourd en se brisant contre la plage. Je contemplais en silence ce spectacle, lorsqu'un vieillard m'accosta poliment. « Voilà une soirée bien belle et bien tranquille, lui dis-je. — Plût à Dieu qu'elle fût passée ! » s'écria-t-il. Cette exclamation me parut d'autant plus surprenante que je ne découvrais rien qui pût y donner lieu. « Il y a soixante ans, reprit-il, que j'habite ces îles, et rarement je me trompe sur ces pronostics. Remarquez que la mer devient de plus en plus houleuse, quoiqu'il ne souffle pas le moindre air de vent, et voyez la quantité de fumée qui sort de la Soufrière. » Jusqu'alors je n'avais pas fait attention à ce volcan d'où s'échappait en effet une colonne de fumée noire plus considérable que je ne l'avais aperçue jusque alors. Le vieillard appela ensuite mon attention sur les bestiaux et les oiseaux, qui au lieu de regagner, selon leur coutume, leurs gîtes après le soleil couché, erraient inquiets dans la campagne, comme s'ils appréhendaient une grande catastrophe. Les étoiles, qui commençaient à paraître, brillaient d'un éclat extraordinaire, et de temps en temps on entendait ce que l'on appelle ici le mugissement du vent, quoique le calme le plus parfait régnât encore dans l'atmosphère.

» Le créole me quitta pour aller prendre ses précautions contre l'ouragan qu'il venait de me prédire. De mon côté, je regagnai pensif le quartier-général où se trouvait réunie une société nombreuse qui me fit bientôt oublier le vieillard et ses funestes présages. On se sépara tard. Je n'étais pas encore couché à une heure du matin, lorsque l'ouragan commença comme un coup de tonnerre ; la maison où je me trouvais fut ébranlée d'une manière très-sensible ; dans quelques minutes le toit fut enlevé, je n'avais plus que le ciel au-dessus de ma tête. Je m'habillai à la hâte, et je voulus courir à l'hô-

pital ; je ne pus parvenir à ouvrir ma porte, à cause du vent qui s'était engouffré dans l'escalier ; au bout de quelques minutes elle s'ouvrit d'elle-même avec une violence extrême, et malgré mes efforts il me fut impossible de la fermer. A l'hôpital le toit et les volets avaient été emportés ; quelques malades s'étant avisés de sortir, furent enlevés comme des plumes. La mer avait reflué jusque dans la rue.

» Les habitans étaient dans la consternation; personne ne savait où fuir pour être en sûreté ; dans les maisons on avait à craindre leur chute, dehors on ne pouvait résister au vent qu'en se mettant à quatre pattes. D'un autre côté, les volets, les auvens, les débris de toits, les branches d'arbres que le vent enlevait avec fracas dans les airs, et le bruit affreux des flots et de la mer qui permettait à peine de s'entendre à quelques pieds de distance, formaient un spectacle épouvantable. Malgré les éclairs nombreux qui sillonnaient l'horizon, l'obscurité était si grande qu'il n'y avait pas de possibilité de s'entre-secourir.

» Quelques navires qui étaient mouillés vis-à-vis du Bourg chassèrent sur leurs ancres ; la plupart furent jetés à la côte ; il y eut des arbres déracinés, tous furent dépouillés de leurs feuilles ; au point du jour l'île paraissait entièrement ravagée : la plage était couverte d'une immense quantité de goémon. Malgré ces dégâts, les habitans disaient que l'ouragan n'avait été ni de très-longue durée, ni très-désastreux. »

Revenons à la Guadeloupe.

La ville de la Pointe-à-Pitre, située dans la Grande-Terre, est une des villes les plus considérables et les plus commerçantes des Antilles. En 1763, l'emplacement où elle est bâtie n'était qu'un marais sur les bords duquel on ne voyait que quelques cabanes de pêcheurs.

Le 21 mars 1780, un incendie affreux en réduisit en cendres, en moins de trois heures, la plus grande partie ; elle a été reconstruite depuis en pierre sur un plan très-régulier et très-élégant. La commodité de son port, la sûreté de son mouillage, et sa position au centre des cultures, l'ont fait augmenter avec rapidité. Ses rues sont larges, tirées au cordeau ; plusieurs ont des trottoirs : son port est bordé d'un côté par de belles maisons et de vastes magasins où règne une merveilleuse activité quand les événemens n'entravent pas le commerce ; l'on voit de l'autre côté un grand nombre de navires à l'ancre ; ce qui forme un coup d'œil ravissant, et rend la Pointe-à-Pitre une des villes les plus agréables des Antilles.

Sa population de douze mille âmes varie plus que celle d'aucune autre ville de cet archipel, et se renouvelle plus souvent par l'affluence qu'occasione l'appât d'y faire promptement fortune. Mais la fatigue d'un tourbillon d'affaires commerciales, le manque d'eau, l'insalubrité du climat et une chaleur excessive sur une terre plate et sans ombrage, donnent rarement le temps d'y amasser assez tôt de l'or pour venir en jouir en France. La ville a plusieurs édifices remarquables et de belles places plantées d'arbres.

Le chef-lieu de la Guadeloupe est Basse-Terre, située sur la côte occidentale de la partie de l'île désignée par ce nom. Elle est séparée en deux par la rivière aux Herbes, qui prend sa source au pied de la Soufrière, et se compose de deux branches qui avant de se réunir renferment un espace de forme triangulaire nommé l'îlet. Cette rivière, presqu'à sec pendant près de neuf mois de l'année, devient parfois dans la saison des pluies un torrent effroyable ; on la traverse sur deux ponts, l'un en bois, l'autre en pierre. Dès 1660, Basse-Terre comptait déjà plusieurs rues ; ses maisons, la plupart à deux étages, étaient en bois; elle fut pillée, brûlée et saccagée plusieurs fois par les Anglais; redevenue florissante, elle fut consumée par un incendie le 15 août 1782. Elle a été rebâtie; mais le commerce a préféré la Pointe-à-Pitre, dont le port est plus central et plus sûr. Basse-Terre est la résidence du gouvernement colonial de la Guadeloupe, d'une Cour royale, de tribunaux de première instance, etc. Elle compte neuf mille habitans. Sa longueur est d'environ seize cents toises ; sa largeur est peu considérable, parce que les mornes auxquels elle est adossée s'élèvent brusquement. Les rues, toutes pavées, sont arrosées par des ruisseaux d'une eau fraîche et limpide, qui descendent de ces hauteurs ; on y remarque beaucoup de fontaines publiques, et il s'en trouve dans la plupart des maisons. La promenade appelée le cours de Nolivos est charmante; elle est plantée de tamarins hauts et

touffus sous lesquels on trouve à toute heure du jour un ombrage frais et agréable ; il y a des bancs de chaque côté ; et on y voit toujours du beau monde, notamment l'après-midi. Une autre promenade, le champ d'Arbaud, a été plantée d'arbres en 1817, et offre un espace plus vaste et plus aéré que le cours de Nolivos.

D'un côté la mer baigne les murs de la ville, de l'autre elle est abritée par des mornes qui paraissent se grouper, et sont divisés par de profonds ravins ; ils s'élèvent par amphithéâtres, sont parés de riches moissons de cannes, couronnés de bouquets de bois, et parsemés de jolies habitations. Ils donnent à Basse-Terre un aspect charmant et très-pittoresque.

Ce qui frappe le plus particulièrement les regards est la Soufrière, ce volcan dont il a déjà été question. Ses deux sommets ou pitons se détachent en pointes, et sont formés de roches pelées ou calcinées. A peu de distance de la principale de ces sommités, en suivant à l'ouest un terrain anguleux et escarpé, on entrevoit un large cratère, d'où sort continuellement la fumée noire, épaisse, sulfurée et mêlée d'étincelles visibles la nuit, dont Waller a parlé. Les pierres qu'on s'aventure à y lancer d'une certaine distance produisent une explosion soudaine de flamme, de cendres et de fumée. Plus près et au-dessous du petit piton vers le sud, est un second cratère moins grand que le premier, d'où sort aussi de la fumée, mais moins abondamment que du grand cratère.

On exporte annuellement de la Guadeloupe cinquante mille quintaux de sucre terré, trois cent quatre-vingt mille de sucre brut, vingt mille de café, deux mille de cacao, onze mille de coton, cent mille litres de tafia, huit cent mille de sirop et quelques autres denrées. La population de cette belle colonie est d'environ cent vingt-trois mille habitans, dont cent mille esclaves. L'ouragan du 26 juillet 1825 lui causa de grands dommages.

ANTIGOA. — MONTSERRAT.

Mackinnen, après avoir passé le long de la Guadeloupe, débarqua sur le rivage d'Antigoa. « Cette petite île, dit-il, est presque entièrement entourée d'une ceinture de montagnes qui s'élèvent à une hauteur considérable, dans les parties du sud et du sud-ouest. L'intérieur, à l'exception de quelques cantons très-pierreux et de quelques pâturages, présente une surface unie et fertile couverte de champs de cannes. Le sol dans les parties basses, où j'eus occasion de l'observer, me sembla consister généralement en un terreau noirâtre ; sur le penchant des collines il était souvent mêlé d'argile ou de marne calcaire, et dans les espaces les plus gras prenait une belle couleur de chocolat. Du sommet d'une éminence centrale tournée vers l'est et ensuite au nord vers la ville de Saint-Jean, l'œil se repose sur un des territoires les plus féconds et les mieux cultivés des Antilles. Un voyageur qui vient de quitter les forêts et les mornes des îles les plus méridionales, éprouve un charme inexprimable à promener ses regards sur un espace aussi considérable de pays découvert. Toute la partie intérieure, quoique dégagée d'une grande portion des bois qui l'ombrageaient, n'est pas entièrement cultivée. Dans les cantons où le sol n'est pas propre à la production des cannes à sucre, qui semble avoir fixé principalement l'attention des habitans d'Antigoa, on a converti le terrain en pâturages, et l'on y élève de nombreux troupeaux de bœufs. Je remarquai sur différens points des bocages de cedrels blancs, et dans les prairies une quantité de buissons de goyaviers, qui donnent un fruit excellent dont on fait des conserves, des marmelades et des gelées exquises. D'ailleurs Antigoa est renommé pour la saveur excellente de ses sapotilles, et passe pour rapporter les meilleurs ananas des Antilles, ce qui est dû sans doute à la sécheresse de son climat.

» Rien ne ressemble plus à un jardin qu'un champ de cannes, dont la hauteur varie de quatre à huit pieds, et tel est l'aspect général de l'intérieur de l'île dans tous les endroits où il est susceptible de culture. Les cannes verdoyantes, en commençant à mûrir, ont ensuite leur extrémité supérieure terminée par une aigrette allongée qui est le signe de leur prochaine maturité. Alors elles offrent un coup d'œil ravissant, un tapis d'or que le soleil vient nuancer de bandes de pourpre le plus éclatant. Ces champs sont ordinairement entremêlés de carrés plantés en ignames et en patates. Un grand moulin sur chaque habitation, et la maison du

propriétaire accompagnée des ateliers pour la fabrication du sucre, et des cases à nègres, entourées de superbes bosquets de bananiers, de cocotiers et d'orangers, forment des paysages charmans que l'on rencontre à chaque pas que l'on fait dans l'île. Malheureusement des sécheresses affreuses, fléau ordinaire d'Antigoa, aggravé peut-être par la destruction des forêts, s'y font quelquefois sentir. Je crois que son meilleur canton, et le seul peut-être qui soit de temps en temps arrosé par des pluies, est celui du sud-ouest; il est montagneux et a conservé des bois. Depuis quelques années Antigoa n'a pas autant souffert de ce désastre qu'auparavant; cette colonie paraît très-florissante; elle renferme plusieurs villes ou bourgs : j'ai visité Parham, Falmouth, et Saint-Jean qui est le port principal et la capitale.

» Le bourg et port de Parham est situé sur la côte de l'est, dans le voisinage d'un marais, et au fond d'une baie qui, de même que tous les bras de mer de la côte du vent, plus exposés que les autres à être envahis par les sables, est peu profonde et peu commode pour le mouillage. A peu de distance au sud de Parham, on voit une montagne qui a probablement servi de lieu de sépulture aux Caraïbes.

» Falmouth sur la côte méridionale est presque entièrement entouré d'un cercle de hautes montagnes, au fond d'une baie large, peu profonde et séparée seulement par un isthme étroit des bassins et de l'arsenal de la marine royale d'English-Harbour (le Port à l'Anglais), un des havres les plus beaux et les plus remarquables des Antilles. Derrière Falmouth, vers la partie orientale de la chaîne de montagnes qui occupent le sud-ouest de l'île, sur le Monk's-Hill, est le fort Saint-George, auquel on a quelquefois eu recours comme à un lieu de sûreté et de refuge dans les cas de nécessité extrême.

» Saint-Jean, chef-lieu de l'île, est situé sur la côte du nord-ouest, le long du bord oriental d'une baie. La ville s'élève sur une pente assez raide, du bord de la mer au sommet d'une colline assez haute; elle a environ trois quarts de mille de longueur, et un demi-mille de largeur; elle est bien bâtie, et les rues sont alignées. La commodité de la navigation a fait placer Saint-Jean et les principales villes des Antilles que j'ai vues, sur la côte sous le vent, ce qui est mauvais pour la santé, et contraire à l'agrément de leurs habitans; en effet, il résulte de cette situation que l'on respire un air moins frais et moins pur. Cependant Saint-Jean doit à quelques circonstances qui lui sont communes avec le reste de l'île, l'avantage d'être la ville la plus saine que j'aie rencontrée dans cet archipel. Sa position n'est pas assez basse pour la brise de l'est; et d'ailleurs les torrens qui arrosent les rues dans la saison pluvieuse, quoiqu'ils les rendent raboteuses et incommodes pour les voitures, les débarrassent de toutes les substances nuisibles et de cette boue fétide qui m'avait tant choqué à Bridgetown. Du reste ces deux villes se ressemblent.

» Du haut des mornes au nord de Saint-Jean, on a une vue magnifique de la ville, du port, de Rat-Island, et du rivage opposé formé de collines tapissées de bois touffus. On aperçoit à quelque distance dans l'océan, la petite île montueuse de Monserrat, et les cimes pyramidales de Névis et de Saint-Christophe. »

Les habitans d'Antigoa ont donné un exemple remarquable de la générosité de leur caractère, en accordant à leurs esclaves le bienfait du jugement par jury dans les causes criminelles. Ils ont encouragé les efforts pieux et charitables des frères Moraves pour convertir ces nègres au christianisme; cette conduite au-dessus de tout éloge leur a mérité la reconnaissance des amis de l'humanité. La population de cette île est de quarante-deux mille habitans, dont six mille blancs ou nègres libres, et trente-six mille esclaves.

Monserrat, à huit lieues au sud-ouest d'Antigoa et à égale distance au nord-ouest de la Guadeloupe, a comme cette île une montagne centrale qui porte le nom de la Soufrière, dont le sommet offre un cratère écroulé; il est de forme elliptique; sa longueur est de cent cinquante toises, sa largeur est moindre d'un tiers. Des pitons aigus et boisés s'élèvent sur ses bords qui sont très-hauts, excepté au sud, où leur paroi est déchirée, décomposée et dépouillée de verdure. C'est par cette partie que s'échappe du cratère un torrent dont les rives sont escarpées comme celles de la falaise de la montagne Pelée à la Martinique, et présentent plutôt l'aspect d'une immense fissure que le lit d'une rivière. Un grand nombre de cre-

vasses s'ouvrent au fond du cratère ; elles donnent passage à de fortes exhalaisons sulfureuses. Cette île, de forme à peu près circulaire, a trois lieues de diamètre. Les deux tiers de sa surface sont stériles et rocailleux, on y cultive du sucre et du coton ; une partie du terrain est en pâturages.

Névis ou Nièves ressemble beaucoup à Monserrat ; c'est également une grande montagne volcanique qui s'élance brusquement de la surface de la mer, et entourée de collines de même nature. A son sommet est un vaste cratère où jaillissent des eaux sulfureuses. La circonférence de cette petite île est de cinq lieues, elle est bien arrosée ; Charlestown sa capitale est sur sa côte occidentale. Le sol est généralement fertile, elle produit du sucre.

SAINT-CHRISTOPHE, SAINT-EUSTACHE, SABA, SAINT-MARTIN.

Un détroit de deux lieues la sépare de Saint-Christophe, qui est bien plus grande, puisqu'elle a près de six lieues de long sur une largeur moyenne d'une et demie. La partie méridionale, qui est la moins considérable, ne tient au reste de l'île que par un isthme étroit. L'intérieur est rempli de hautes montagnes ; le mont Misery, qui est la plus septentrionale, est élevé de 288 toises au-dessus du niveau de la mer. Son cratère offre une surface de trente-neuf arpens, dont une partie est occupée par les eaux d'un lac qui couvrent six arpens dans leur hauteur moyenne. Le reste est ombragé par un bois de palmistes ; il sort des crevasses de la montagne plusieurs sources thermales et sulfureuses. Le volcan de Saint-Patrick domine le centre de l'île, et ne le cède ni en hauteur ni en étendue au précédent. Le territoire méridional est formé par la presqu'île des Salines, qui tire son nom d'un étang salé.

L'air de Saint-Christophe est pur, agréable et sain. Le terrain est uni le long de la côte ; il convient extrêmement à la canne à sucre, qui est la principale production de l'île ; on y récolte aussi du coton et de l'indigo. Basse-Terre, la capitale, est située sur la côte du sud-ouest et défendue par le fort de Brimstone-Hill.

A trois lieues au nord-ouest de Saint-Christophe, on trouve Saint-Eustache et Saba, à la Hollande. Ce sont deux îles volcaniques. La première est la plus considérable ; elle se compose de deux montagnes séparées par une vallée ; celle du sud-est, plus élevée que l'autre, offre à son sommet un cratère couvert d'arbres, et dont la profondeur est si grande, que sa surface est, dit-on, de niveau avec le sol de la ville haute qui domine la mer de soixante pieds environ. Le flanc des montagnes est cultivé. On y récolte principalement du tabac, on y élève de la volaille et du bétail qui se vend aux îles voisines. Saba consiste en une vallée qui produit du coton et de l'indigo ; elle est dépourvue de port, et a peu de communications au dehors.

La même puissance possède aussi, de moitié avec la France, Saint-Martin, petite île au nord de Saint-Eustache entre Saint-Barthélemy et l'Anguille. On lui donne six lieues de long, cinq de large, et dix-huit de circonférence ; mais elle a moins de terrain que cette étendue ne paraît l'indiquer, parce que ses côtes sont coupées par des baies profondes, et qu'elle renferme beaucoup d'étangs. L'intérieur est hérissé de montagnes, dont la plus haute n'a guère que 300 toises d'élévation, elles se prolongent toutes jusqu'à la mer. Le sol en est léger, pierreux et exposé à des sécheresses fréquentes ; le ciel y est très-pur et le climat d'une salubrité remarquable. Ses productions principales consistent en sucre ; on y recueille un peu de coton ; son tabac, réputé le meilleur des Antilles, n'y croît qu'en petite quantité. Les légumes et les fruits y sont peu abondans, mais excellens. Le bétail y est commun, on y pêche beaucoup de poisson. Les dix-neuf vingtièmes des habitans sont Anglais ; le reste, composé de Français et de Hollandais, est la portion la plus pauvre de la population de cette colonie : il n'est donc pas surprenant qu'ils n'entretiennent aucun commerce avec leurs métropoles, et que tous les produits se vendent aux îles voisines. On y compte environ 8,000 âmes.

SAINT-BARTHÉLEMY, LA BARBOUDE, ETC.

Saint-Barthélemy, à la Suède, n'a que huit lieues de tour. Ses côtes sont dangereuses ; son port serait excellent s'il était à l'abri des vents du nord et d'ouest. Le sol n'est qu'un sable aride sur lequel s'élèvent de tous côtés des montagnes qui ne sont elles-mêmes que des rochers stériles. Il ne s'y trouve ni sources ni rivières ;

Il y pleut très-rarement, et l'on est ordinairement obligé de s'approvisionner d'eau dans les îles voisines. On y récolte du coton de bonne qualité. La petite ville de Gustavia, capitale de l'île, a un port franc; c'est le Carénage, qui peut contenir plus de cent navires de grandeur médiocre.

La Barboude, à sept lieues au sud-est de Saint-Barthélemy, n'a qu'une rade sur la côte occidentale. Sa longueur est de six lieues, sa largeur de quatre; elle est basse et fertile, elle produit du tabac, de l'indigo et des fruits; on y élève des bestiaux et de la volaille. L'Anguille, autre petite île, a tiré son nom de sa forme extrêmement sinueuse. Elle a sept lieues de long; sa largeur est fort inégale. Son sol calcaire est couvert d'un peu de terre végétale où l'on cultive quelques cannes, un peu de coton, du maïs et des patates. Ses habitans, peu nombreux, ont la ressource d'un étang d'eau salée et de leurs bestiaux qui réussissent mieux sur ses plaines arides que dans les autres îles. Son abord est difficile, et n'est possible qu'aux petits navires.

Entre les îles que l'on vient de nommer et Porto-Rico, s'étend le groupe des Vierges, petites îles que les Anglais et les Danois se partagent. Les premiers y possèdent Tortola, Virgin-Gorda, Anegada, Sombrero, et plusieurs îlots. Le sol en est ingrat et stérile; elles exportent du sucre, du rum, de la mélasse, des bois de teinture et quelques autres objets; leur principale importance est pour le commerce interlope avec Porto-Rico. La navigation est dangereuse au milieu de ce labyrinthe d'îles et d'écueils. « Le passage entre Sombrero et Anegada est dangereux et peu fréquenté, dit Waller. De l'une de ces deux îles on n'aperçoit pas l'autre, parce qu'elles sont toutes les deux très-basses, et qu'on ne les voit que lorsque l'on est sur leurs côtes. » Anegada est entourée d'un banc dangereux qui s'étend si loin, que dans les temps brumeux, les bâtimens se trouvent dessus avant d'avoir découvert la terre. Il s'y perd assez souvent de gros vaisseaux. Sombrero est un petit rocher aride auquel sa forme a fait donner son nom, qui en espagnol signifie un chapeau.

SAINT-THOMAS, SAINTE-CROIX, SAINT-JEAN.

Les îles de Saint-Thomas, Sainte-Croix et Saint-Jean méritent l'attention de l'observateur, par le soin avec lequel elles sont cultivées; c'est pourquoi aucune des Antilles, à l'exception de la Barbade et d'Antigoa, ne produit autant, relativement à la surface. Le missionnaire morave Oldendorp qui exerça pendant plusieurs années son ministère de bienfaisance dans ces îles, en a donné une très-bonne description. Oxholm, qui les a gouvernées, en a publié aussi une relation très-intéressante; c'est surtout Sainte-Croix qui offre le modèle d'une culture excellente. Nulle part l'état des nègres n'a subi une réforme plus salutaire : sans nuire aux droits du maître, la loi protége l'existence des esclaves. Les mœurs y sont en général douces; à la ville comme dans les habitations, tout respire l'aisance et le ton de la bonne société. Les colons sont affables envers les étrangers, et humains envers les nègres qui par reconnaissance sont laborieux et tranquilles; l'ordre, l'économie et l'activité règnent dans chaque habitation. L'île est percée de l'est à l'ouest, et du nord au sud, par des routes de quarante-cinq pieds de largeur solidement construites.

Vue de la mer, l'aspect de Sainte-Croix est magnifique. Sa culture soignée l'a fait appeler avec raison le jardin des Antilles. Au centre d'une grande baie sur la côte septentrionale, s'élève la ville de Christianstad. La rade est défendue par une formidable chaîne de rochers qui en occupent l'entrée à l'exception d'un passage étroit, le seul par lequel les navires puissent y pénétrer. Cette passe tortueuse a deux forts. Les rues de Christianstad sont larges, longues et bien alignées; on y remarque un grand nombre de belles maisons, toutes construites en pierres ou en briques, avec des portiques par-devant. La maison du gouverneur à l'air d'un palais; plusieurs autres édifices ont une belle apparence : en tout, Christianstad ressemble à une jolie ville d'Europe. Des carrosses, des équipages à livrée parcourent les rues, et, grâce aux routes bien entretenues, on peut aller d'un bout de l'île à l'autre en voiture, ce qui est assez rare dans ces contrées. Près du quai il y a une grande place sur laquelle défile la parade.

Sainte-Croix a six lieues de long sur deux et demie de large; sa population est de près de trente mille habitans de toute couleur. Le sucre qu'elle produit est recherché pour la finesse du grain et sa blancheur; le rum égale celui de la Jamaïque. On y cultive aussi du coton, et l'on élève les bestiaux dans les savanes de la partie septentrionale.

Saint-Thomas est moins une colonie qu'un poste favorable au commerce, qu'attirent la franchise et la sûreté de la baie dans laquelle cent cinquante vaisseaux peuvent mouiller. Quoique l'entrée en soit étroite, elle est si facile que l'on n'a pas besoin de pilote pour se diriger. Cet avantage la fit fréquenter à la fin du dix-septième siècle par les flibustiers, qui venaient y vendre le fruit de leurs rapines : ils y ont même construit deux tours, dont les ruines subsistent encore sur deux mornes à l'est et au sud de la ville. Elle est située au fond de la baie, qui est entourée de hautes montagnes dont les cimes s'élèvent presque perpendiculairement et présentent de loin une espèce d'amphithéâtre; toutes sont cultivées à peu près jusqu'à leur sommet; toutefois la ville n'a rien de bien attrayant; sa position y concentre la chaleur, qui est étouffante; les maisons et les magasins, avec leurs murs épais en pierres ou en briques, et leurs portes garnies de plaques de fer ou de cuivre, ont une apparence trop massive et trop lourde dans un pays où l'on est naturellement porté à rechercher tout ce que l'architecture peut offrir de plus léger.

L'aiguade est au fond d'une vallée inculte dominée par des montagnes dont les flancs sont tapissés d'une diversité d'arbres et d'arbrisseaux charmans. Des ruisseaux limpides se précipitent en cascades du sommet de ces hauteurs; il y en a qui tombent si près du rivage, que l'on peut remplir les barriques avec la plus grande facilité.

Depuis qu'une saine politique a déclaré Saint-Thomas port franc, il a toujours été, en temps de guerre, l'entrepôt le plus riche des denrées d'Amérique. Alors on y compte souvent plus de deux cents gros navires, et une quantité de plus petits. La population est composée d'Anglais, de Hollandais, d'Allemands, de Français, d'Américains et de Danois; ces derniers en forment la moindre portion. Le ton de la société est en général assez triste; rien ne se prise qu'au poids de l'or. Il y a ici plus d'égoïsme et moins d'hospitalité que dans les autres Antilles. La population est de sept mille habitans, dont mille blancs. L'île produit du sucre et du coton, et fabrique du rum; on y élève des bestiaux; elle a cinq lieues de long sur deux de large.

Les frères moraves y possèdent deux habitations. Ces hommes vertueux partagent leur temps entre la pratique des devoirs domestiques, l'agriculture et l'instruction des nègres. Ces pauvres Africains attachent une importance extrême à l'honneur d'être admis dans les assemblées religieuses; ils redoutent plus la honte d'en être exclus, en punition de quelque faute, que la rigueur des châtimens de l'atelier.

Saint-Jean, situé entre Saint-Thomas et Sainte-Croix, et plus près de la première île, n'a qu'une lieue trois quarts de long sur à peu près une lieue de large. Le bourg est situé au sud-est sur une baie vaste et sûre. Une partie de sa surface n'est pas encore défrichée. Ses productions sont les mêmes que celles des autres îles. On y récolte aussi un peu de café, qui est excellent.

Du haut des montagnes de Saint-Thomas, qui sont malheureusement, de même que celles des autres îles danoises, trop dépouillées d'arbres, on aperçoit dans le lointain les montagnes de Porto-Rico. Tout le détroit qui sépare cette île des premières est parsemé d'îlots et de rochers, et offre une perspective magnifique. Le long de la côte méridionale de Porto-Rico, on voit le Caxa del muerto (le Coffre du mort) rocher auquel les Espagnols ont donné ce nom à cause de sa forme; il a une baie assez grande, et son nom seul est lugubre, car l'île est fort jolie, couverte d'arbres jusqu'au sommet, et abondante en chèvres sauvages.

PORTO-RICO.

Porto-Rico, découverte par Christophe Colomb, présente la figure d'un parallélipipède; sa plus grande longueur est de quarante-une lieues, et sa plus grande largeur de quinze. Elle est partagée, dans sa première dimension, par une chaîne de hautes montagnes, dont quelques rameaux s'étendent au nord et au sud jusqu'à la mer. Ces ramifications couvertes de

forêts renferment dans leurs intervalles des plaines fertiles et arrosées par plus de cinquante petites rivières. Quatre sont navigables jusqu'à deux lieues et plus au-dessus de leur embouchure. Cette cordillère est dominée à l'est par les monts de Loquillo, au sud par ceux de Layvonito. On découvre de fort loin en mer ces deux cimes qui servent de point de ralliement aux navires allant d'Europe au golfe du Mexique.

San-Juan, capitale de l'île, est située sur les bords d'une belle baie de la côte du nord à l'extrémité d'une petite île jointe à la Grande-Terre par une chaussée. Elle est assez régulièrement bâtie, les rues se coupent à angles droits. On respire dans cette ville un air pur, vif et toujours rafraîchi par les vents, qui la débarrassent de cette foule d'insectes ailés si incommodes dans l'intérieur des terres. Les maisons des riches sont en général spacieuses, très-ouvertes pour renouveler l'air le plus fréquemment possible, construites en pierre, ornées d'un long balcon, et terminées par un toit plat carrelé en briques bien cimentées. Cette espèce de terrasse procure le double avantage de réunir les eaux de pluie qui de là descendent dans une citerne pour servir aux besoins domestiques, et d'offrir une promenade aussi saine qu'agréable. Les appartemens de ces vastes maisons sont mal distribués, presque nus, et n'offrent pas l'élégante commodité qu'on trouve dans ceux des autres colonies. Les habitans qui ne jouissent que d'une fortune médiocre, les marchands et les artisans occupent de petites cases bâties en pierre, couvertes en tuiles, et qui n'ont qu'un rez-de-chaussée. La classe la plus pauvre du peuple habite des chaumières en roseaux ou en écorce de palmistes; ces cabanes forment l'enceinte extérieure de la ville. Elle a trente-cinq mille habitans. C'est la résidence d'un gouverneur et d'un évêque.

Le long du rivage de la mer, le terrain est sablonneux; au-delà s'étendent de vastes savanes, où croissent dispersés ou réunis des palmiers, des orangers, des bananiers, des raisiniers et d'autres arbres particuliers à ces climats: on y trouve aussi des ananas qui croissent sans culture. Le sol devient plus gras à mesure que l'on avance dans les terres, les chemins n'y sont pas commodes. On est souvent obligé de franchir des montagnes revêtues de beaux arbres, dont l'ombrage entretient l'humidité du sol. L'étranger qui voyage dans l'intérieur s'étonne de trouver des routes si rapides et si mauvaises, que les chevaux, quoique habitués à ces sentiers, chancellent à chaque pas, et menacent d'ensevelir dans la boue ceux qui les montent. Ces inconvéniens proviennent de l'inconcevable négligence des habitans qui, lorsqu'ils ont besoin de se frayer un passage dans les forêts, se contentent d'abattre les arbres qui leur nuisent, sans se mettre en peine de la direction dans laquelle ces arbres tomberont; les troncs restent sur place jusqu'à ce que l'action des météores les réduise en poussière.

Les montagnes de l'intérieur, ornées de cascades pittoresques, renferment des vallées très-salubres; dans les plaines basses de la côte, au contraire, l'air, de même que dans les autres Antilles, est assez généralement malsain durant l'hivernage. Le sol, communément fertile et profond, produit du sucre, du café, du coton; on exploite de beaux bois de construction. Plusieurs rivières roulent des paillettes d'or; quelques territoires annoncent par des indices certains la présence de ce métal; jadis on exploita ces mines. La Loaysa coule sur un sable ferrugineux. On trouve dans les montagnes d'Anasco des pyrites et des marcassites qui présentent à la vue quelques particules d'or et d'argent combinées avec le cuivre, le soufre et l'arsenic.

Le sol des montagnes est en général une argile rouge ou blanche, c'est-à-dire mêlée d'ocre ou de craie; celui des plaines est plus noir et plus compact. Leur fécondité est le résultat des pluies qui inondent l'île pendant l'hivernage, des nombreuses rivières qui l'arrosent en tout sens, des rosées abondantes de la nuit, et du détritus des arbres que l'influence du climat réduit en terre végétale. Les bords de la mer, quoique sablonneux, sont cependant propres, suivant les localités, à la culture des cocotiers, des patates, du maïs, du riz, des haricots et autres légumes.

Quoique la population de Porto-Rico ait fait de grands progrès depuis la fin du dix-huitième siècle, elle n'est pas encore parvenue au point où elle pourrait atteindre, si l'industrie était plus active. On y compte près de cent cinquante mille habitans, et l'île en pourrait fa-

cilement contenir près de cinq fois autant. L'agriculture est bien éloignée du degré de perfection qu'elle pourrait acquérir. Un grand nombre de colons dispersés sur leurs vastes domaines se contentent de cultiver en maïs, en manioc, en bananes, en patates ce qui est nécessaire à leur consommation : ils y joignent le lait de leurs vaches, les toisons de leurs brebis, les produits de la chasse, de la pêche, et le prix des bestiaux vendus à l'étranger. Ils négligent de tirer parti de plusieurs végétaux précieux qui croissent spontanément sur leur sol, tels que le rocou, le cacao, le quinquina caraïbe, l'indigo, et de les cultiver en grand, comme la canne et le cafier.

On voit croître, dans quelques jardins, le pommier, le poirier, la vigne, l'artichaut, l'asperge, la laitue, la chicorée, plusieurs espèces de choux, la carotte, le salsifis, l'épinard et quelques autres productions de l'Europe; mais en général les plantes des zônes tempérées, transplantées dans les Antilles, y réussissent difficilement; elles y sont fréquemment la proie des insectes.

On ne compte guère que vingt mille esclaves noirs dans la colonie. C'est presque uniquement leur travail qui fournit aux besoins de la population. Un préjugé absurde flétrit l'occupation du labourage; l'indolence naturelle aux habitans le seconde à merveille. D'ailleurs, le défaut de routes praticables, de ponts et d'écluses, nuit aux progrès de la culture; et de plus sa marche est entravée par l'excessive étendue des propriétés. Lorsque les conquérans eurent exterminé la population indigène, comme ils firent partout, ils partagèrent entre eux les dépouilles du peuple vaincu. Tel soldat, tel aventurier, tel employé du gouvernement eut pour sa part plusieurs lieues carrées de savanes ou de forêts. Cette première distribution vicieuse s'est perpétuée jusqu'à présent par la loi des majorats; lors même que l'on a vendu ces propriétés, il n'a pas été loisible de les morceler. De là ces immenses domaines occupés par un petit nombre de familles qui ne peuvent, faute de bras, en cultiver la centième ni même la millième partie; des vallées, des plaines fertiles favorisées de tous les dons de la nature restent incultes. Avant 1778, un grand nombre d'émigrans espagnols ou canariens, guidés par l'espoir de la fortune, arrivaient chaque année dans la colonie avec quelques capitaux, et ne pouvaient obtenir de concession de terres. Forcés de promener leur inutilité dans les villes et les campagnes, ils en devenaient souvent le fléau. Alors le gouvernement ordonna que les terres incultes et sans propriétaires seraient distribuées à ceux des habitans qui n'en auraient aucune ou n'en posséderaient que de trop peu considérables. L'exécution de ce sage réglement augmenta la population et la quantité des productions de la colonie.

« La nourriture ordinaire des colons, dit M. Le Dru, est une ollia ou pot au feu composé de riz, de patates, d'ignames, de giraumons, et de viandes cuites ensemble et assaisonnées de piment; des bananes crues ou rôties, des galettes de cassave et du fromage sec, leur servent de pain; l'eau, le lait et le café sont leur boisson; ils ont pour dessert les fruits de la saison, tels que cocos, agouacats, goyaves, mamei, etc. Ceux qui jouissent d'une plus grande aisance ajoutent à ces mets un peu de vin.

» Les enfans des deux sexes restent nus jusqu'à l'âge de dix à douze ans, ou bien ne sont vêtus que d'une chemise. Les hommes portent ordinairement un pantalon de toile de coton peinte et une chemise; ils ont autour de la tête un mouchoir qu'ils recouvrent d'un chapeau de paille ou de feutre bordé d'un galon d'or; ils usent rarement de bas ou de souliers; jamais ils ne sortent sans être armés d'un sabre; lorsqu'ils rentrent chez eux, leur premier soin est de fumer un cigare ou de se bercer dans leurs hamacs. Le costume des femmes est aussi simple; elles marchent nu-pieds, et n'ont qu'un jupon de toile peinte, et une chemise blanche finement plissée sur les manches, mais tellement lâche autour des épaules, que leur sein est fréquemment découvert. Leurs cheveux, rejetés en arrière, sont relevés avec un peigne : elles ont tantôt la tête nue, et tantôt ceinte d'un mouchoir : lorsqu'elles vont à la messe ou en visite, elles prennent une chaussure, une robe décente, et se couvrent la tête d'un large voile qui descend jusqu'à la ceinture.

» La plupart de ces colons sont en général d'une paresse et d'une insouciance inconcevables. Couchés dans leurs hamacs, ils s'y bercent une partie du jour, occupés à réciter le rosaire ou à fumer. Leurs enfans élevés loin des villes, sans éducation, et vivant avec de jeunes nègres des deux sexes, dans la plus grande familiarité, contractent souvent des habitudes corrompues, et deviennent cruels envers leurs esclaves.

» Des rivières nombreuses, la plupart dépourvues de ponts, de mauvaises routes, des pluies fréquentes, des savanes marécageuses, rendent indispensable aux colons l'usage des chevaux; ils s'en servent chaque fois qu'ils sortent. Est-il question d'entreprendre un voyage de deux à trois journées? le colon part avec des bananes, de la cassave et du fromage pour toute provision. S'il arrive, à la fin du jour, près de quelque cabane, il s'y arrête jusqu'au lendemain; la nuit le surprend-elle au milieu des forêts, il met pied à terre, fait son repas frugal, et attache son cheval dans les pâturages. Il suspend ensuite son hamac à deux branches d'arbre, et y dort avec sécurité. Des feuilles de bananiers ou d'héliconia le garantissent de la pluie. Ceux des habitans qui se livrent au commerce interlope, entreprennent avec la même facilité des navigations de trente à quarante lieues le long des côtes, ou d'île en île, sur un simple canot auquel ils adaptent une voile et un gouvernail.

» Les Espagnols, passionnés en Europe pour les combats de taureaux, le sont en Amérique pour les courses à cheval. Quand une de ces fêtes doit avoir lieu à la ville de Porto-Rico, une foule d'habitans de la campagne y accourt pour jouir de ce divertissement. Qu'on s'imagine près de quatre cents cavaliers masqués ou revêtus de costumes bizarres, courant sans ordre, tantôt seuls, tantôt réunis en troupes nombreuses. De jeunes femmes entrent dans la lice, et remportent le prix de la course; elles manient leurs coursiers avec autant de grâce que de hardiesse. La vitesse de ces chevaux est étonnante; ce n'est ni le trot ni le galop ordinaire; c'est une sorte d'amble, un pas si précipité que l'œil le plus attentif ne peut suivre le mouvement de leurs pieds.

» Les habitans de Porto-Rico célèbrent par des courses semblables les principales fêtes, notamment Pâques, la Saint-Jean, la Saint-Jacques et la Saint-Mathieu. Dès la veille, un grand nombre de cavaliers accourent de tous les points de l'île dans la capitale. Les jeux commencent à midi précis, et durent sans interruption jusqu'au soir. C'est un spectacle divertissant de voir les rues et les places remplies de gens courant au galop; les balcons, les portes, les toits même occupés par des milliers de curieux. Le lendemain, la fête prend un caractère plus grave : le gouverneur, suivi des membres du cabildo ou corps municipal, escorté par la garnison, sort à neuf heures de l'hôtel-de-ville; tout ce qui fait partie du cortége est à cheval; il parcourt posément les rues au son d'une musique guerrière, et se dirige ensuite vers la cathédrale, où l'on célèbre une messe solennelle. La cérémonie religieuse terminée, la calvacade revient dans le même ordre à l'hôtel-de-ville; alors les courses de la veille recommencent, et durent jusqu'au soir. La nuit ne donne pas toujours le signal de la retraite. Le goût des courses dégénère souvent en folie, et occasionne des dépenses qui ruinent plus d'un père de famille. Tel colon peu favorisé de la fortune se prive, pendant six mois, de beaucoup de choses pour se distinguer à la fête prochaine par l'élégance de son costume et la richesse du harnois de son coursier. »

Cette île souffrit beaucoup de l'ouragan de 1825, dont nous avons parlé.

RÉPUBLIQUE D'HAÏTI (SAINT-DOMINGUE).

A l'ouest de Porto-Rico, s'étend la grande île de Saint-Domingue, jadis partagée entre les Espagnols et les Français, et aujourd'hui possédée en totalité par des hommes de couleur indépendans. Peu de voyageurs l'ont visitée depuis la fin du dix-huitième siècle, à cause des troubles qui l'ont si long-temps agitée. Sa plus grande longueur de l'est à l'ouest est de cent soixante lieues sur une largeur qui varie depuis soixante jusqu'à sept. Elle est séparée de Porto-Rico par un détroit d'environ vingt lieues.

En venant de cette dernière île, on côtoie d'abord la ci-devant partie espagnole, où l'on découvre d'immenses plaines. Ses montagnes ne se présentent que de loin en loin comme

pour varier le paysage. La terre peu élevée au-dessus de la mer laisse contempler à l'aise les richesses végétales de ce pays à peu près inculte, qui devrait être couvert d'une population nombreuse. En approchant, on voit la large baie sur laquelle est située Santo-Domingo, capitale de cette partie de l'île; l'entrée en est si évasée qu'elle forme plutôt une anse. En s'avançant, on découvre la ville construite sur une espèce de cap, élevée en amphithéâtre; bientôt on distingue ses maisons, ses églises et ses nombreux édifices publics, entremêlés de touffes d'arbres.

Le contour de la baie offre de toutes parts des récifs où la mer vient briser en écumant. L'entrée du port est formée par l'Ozama, fleuve peu large, profondément encaissé, et resserré des deux côtés par des rochers nus que frappent incessamment les vagues. La ville s'élève pittoresquement sur un massif de rochers caverneux, d'où pendent de larges touffes de lianes d'une verdure fraîche. Plusieurs rangs de batteries établies çà et là ajoutent à ces contrastes du tableau. Sur l'autre rive de l'Ozama s'ouvre, en face de la ville, un vallon agreste, d'où s'élancent à travers des plantations de bananiers des groupes de hauts palmiers. Ses environs incultes, sa plage déserte, l'air de vétusté de ses forts et de ses murs, et une espèce de château à moitié en ruines, répandent une teinte mélancolique sur tous ces objets.

Santo-Domingo a été fondée par Christophe Colomb; son site, sa distribution, font également honneur au génie de ce grand homme. Placée sur un plateau de hauts rochers, elle jouit de l'estimable avantage d'être en tout temps ravivée par des vents frais. Ses rues, larges et alignées, se coupent à angles droits. Les maisons bâties en pierres ou en briques sont régulières, peu élevées et bien distribuées pour ces climats. De grandes fenêtres sur la rue sont, à la manière espagnole, grillées de barreaux de fer saillans en dehors; toutes ont des cours, des jardins, des espèces de galeries du côté de la cour. Des places ont été ménagées avec soin devant les édifices publics; celle de la cathédrale est la plus grande. Les rues sont bordées de trottoirs en briques, mais le milieu n'est point pavé. Il y a plusieurs promenades charmantes. Quoique le territoire des environs de la ville passe pour être assez ingrat, on y remarque cependant des arbres très-hauts et très-touffus. Les habitations, closes avec l'opuntia, qui croît si facilement, et forme par ses épines une si redoutable défense, sont généralement négligées. Les fruits du pays sont délicieux, et beaucoup plus beaux que dans les petites Antilles. Les savanes nourrissent des vaches aussi grosses qu'en Europe.

L'Ozama reçoit plusieurs rivières navigables qui remontent au loin, et traversent des contrées fécondes. Ainsi le fleuve, bien encaissé dans son lit, peut amener à peu de frais les bois de toute espèce que produisent les immenses forêts de l'intérieur.

La surface totale de Saint-Domingue est de cinq mille deux cents lieues carrées. Il s'y élève de longues chaînes de montagnes dont la direction principale est à peu près de l'est à l'ouest, et qui, placées à une distance assez égale des côtés du sud et du nord, parcourent l'île dans cette direction. On peut réduire à deux principales, ces chaînes, qui envoient en divers sens des rameaux entre lesquels s'étendent des gorges plus ou moins profondes, que coupent encore dans des directions différentes des mamelons contigus ou séparés. Ceux-ci partagent les plaines, et s'avancent quelquefois jusqu'au bord de la mer en s'abaissant.

Ces chaînes et leurs branches forment un immense réservoir où se rassemblent les eaux que des fleuves et des rivières sans nombre vont ensuite répandre de tous les côtés; c'est un moyen destiné par la nature à tempérer l'ardeur d'un soleil brûlant, à arrêter la fougue des vents, à varier la température, et même à multiplier les ressources et les combinaisons de l'industrie humaine. Ces montagnes renferment encore une infinité de mines de toutes espèces. Celles de Cibao sont malheureusement trop fameuses par la foule d'infortunés Indiens que la cupidité des Espagnols a ensevelis dans leurs entrailles pour y chercher de l'or. Quelques-unes de ces montagnes sont encore bien boisées; d'autres ne présentent que le hideux aspect de la stérilité, et semblent interdire tout accès, non-seulement à l'avidité, mais aussi à l'espérance d'y faire naître de quoi satisfaire les besoins les plus simples.

Leur composition varie comme leurs dimen-



sions. Les sommets des unes sont de granit, et leurs cimes nues offrent des espèces de pics; les autres sont couverts de terre végétale; quelquefois elles sont calcaires. Dans les monticules qui forment l'extrémité du prolongement des hauteurs, on trouve de la marne et de l'argile. On reconnait même dans certains endroits des traces d'éruptions volcaniques. La plupart des montagnes n'ont généralement pas plus de quatre cents toises d'élévation au-dessus du niveau de la mer; mais l'Anton-Sépo ou pic de la grande Serriana en a quatorze cents, la montagne de la Selle onze cent cinquante-cinq, la Hotte onze cent quararante-trois, et le Tapion du Petit-Goave trois cent cinquante-cinq.

Les plaines qui bordent cette charpente montagneuse, ou qui remplissent l'intervalle situé entre ses bases et le rivage, forment la plus grande portion de la surface de l'île; leur pente est dirigée vers la mer d'une manière plus ou moins sensible; quelques-unes paraissent comme un amphithéâtre très-prolongé, tandis que d'autres présentent un niveau presque parfait. Presque partout on reconnait qu'ils ont été formés aux dépens des montagnes, par les terres composées de débris de végétaux que les pluies ont enlevés à la surface de celles-ci; on y trouve aussi des parties sablonneuses et du gravier; enfin dans le voisinage des fleuves et de la mer des portions marécageuses et des palétuviers.

Les deux saisons de la sécheresse et des pluies ou de l'été et de l'hiver pour ces régions sont plus sensibles dans les montagnes que dans les plaines; la température y est plus douce, et l'on n'y éprouve presque jamais ni les chaleurs étouffantes, ni ces brises qui, lorsqu'elles sont devenues violentes, sont plus propres à dessécher l'air qu'à le rafraichir et à le renouveler. Aussi le séjour des montagnes a-t-il quelque chose de plus riant que celui des plaines : il est rare que le thermométre s'y élève à plus de 18 ou 20 degrés, tandis que dans les plaines, il marque presque constamment 25 degrés, et jusqu'à 30. Les nuits sont quelquefois assez fraiches dans les hauteurs pour que l'usage d'une couverture de laine ne soit pas une vaine précaution. Il est même des montagnes où, dans certaines soirées, l'on a du plaisir à se chauffer. Ce n'est pas que le froid y soit considérable, puisque le thermomètre s'y soutient à 12 ou 14 degrés; mais le contraste de cette température avec celle que l'on a éprouvée pendant le jour produit une sensation que les termes positifs du froid et du chaud ne mesurent pas de la même manière que dans un pays tempéré.

Par la même raison, sur le sommet des plus hautes montagnes, telles que la Selle, la Hotte et le Cibao, l'on éprouve, dans la saison de l'hiver, une sensation encore plus vive, puisque l'eau y prend une légère pellicule à sa surface. Les seuls arbres résineux peuvent y croître; ils sont même rabougris. Avant le lever du soleil, l'action des pieds sur le sol produit une espèce de bruissement qui a de l'analogie avec celui de la neige, lorsqu'on la foule. Il est tellement vrai que c'est au contraste dont on vient de parler qu'il faut attribuer cette sensibilité, que les personnes qui, dans les grandes chaleurs, ont abandonné la plaine et surtout les bords de la mer, et qui dans la journée ont gagné le haut d'une montagne élevée, ont de la peine à y supporter la fraicheur même du soir.

Les pluies de l'hiver tombent, à Saint-Domingue, avec une abondance qui a le double effet de tempérer la chaleur et de distribuer dans des rivières sans nombre un énorme volume d'eau. Elles n'ont pas lieu partout à la même époque. Souvent même la saison sèche règne dans un lieu en même temps que la saison pluvieuse dans un autre. Cependant les mois secs sont ordinairement ceux de janvier, de février, mars, juillet, août et septembre; les mois pluvieux, ceux d'avril, mai, octobre et novembre.

Ces pluies, qui sont l'une des grandes causes de la fertilité de l'île, nuisent en même temps aux montagnes, et à tous les terrains dont la pente est forte, parce qu'elles enlèvent de leur surface la terre végétale qui la couvre. Les colons français, qui ont favorisé cette dégradation pour la culture du café, ont abattu jusqu'aux arbres qui protégeaient le sommet des montagnes. Dans la plus grande partie de l'île, les pluies sont amenées par les vents du sud et de sud-ouest. La seule côte du nord est sujette à des pluies que lui apporte le vent de nord-ouest et qu'on nomme *des nords*. La saison de ce vent commence ordinairement vers

la fin d'octobre, et dure jusqu'à la fin de mars. Il est presque toujours accompagné d'une pluie fine, mais constante, et qui ajoute au sentiment de froid que l'on éprouve ; les Européens nouvellement arrivés, ou même acclimatés, y sont plus sensibles que les créoles. Alors les chemins sont presque impraticables. Ces nords se font sentir jusqu'à une dixaine de lieues dans l'intérieur.

Les pluies d'orage sont au contraire communes à toute l'île. Il faut en avoir été témoin pour concevoir quel prodigieux volume d'eau elles versent. Quelquefois pendant un mois entier, et presqu'à la même heure chaque jour, un orage effroyable couvre et remplit l'air durant plusieurs heures. Des gouttes d'eau, dont chacune semble en contenir cinquante de celles de France, forment par leur union une pluie dont le bruit même annonce la force. En peu d'instans les ruisseaux ne permettent plus de traverser les rues; bientôt celles-ci tout entières forment le ruisseau, et quelques heures suffisent ponr convertir en torrens les moindres courans d'eau, et à plus forte raison les ravines et les rivières; l'air est obscurci, les arbres ont leurs feuilles penchées presque perpendiculairement vers la terre, tous les lieux bas deviennent des nappes d'eau ; le ciel est en feu; la foudre gronde de plusieurs côtés à la fois, et ses éclats répétés avec un fracas épouvantable semblent être les précurseurs d'un bouleversement universel.

Les accidens du tonnerre, quoique assez communs, ne peuvent se comparer aux maux que causent les débordemens. Les eaux en franchissant leurs bornes vont, avec une rapidité et une impétuosité auxquelles rien ne résiste, porter au loin la destruction et la mort. Les nuées qui contiennent les orages sont quelquefois assez élevées pour trouver un degré de froid qui les condense et qui produit de la grêle; mais ce phénomène est rare et ne dure que quelques minutes.

Le contraste d'une chaleur violente et de pluies considérables rend le climat de Saint-Domingue essentiellement humide ; il faut ajouter à ces causes l'évaporation de la mer dont il est entouré. De là ce serein, dont l'influence est d'autant plus dangereuse qu'il suit un jour plus chaud, et la facilité avec laquelle le fer et toutes les substances ferrugineuses se rouillent. L'humidité de l'air est surtout sensible sur les bords de la mer, et c'est une des raisons qui les rendent plus malsains que l'intérieur du pays.

On a déjà dit que l'île était en général très-bien arrosée par des rivières et de nombreux ruisseaux. Toutefois il est des espaces privés de cet avantage que rien ne remplace dans les pays chauds. La conformation de l'île s'oppose à ce que les rivières aient un cours étendu, surtout si l'on calcule l'intervalle absolu qui est entre leur source et leur embouchure; mais cette conformation fait aussi que leurs eaux ont besoin de serpenter pour chercher une issue entre les montagnes qu'elles sont obligées de contourner. Dans ces hauteurs, elles coulent presque toujours sur des lits assez profonds que la rapidité de leur cours a creusés. Ici elles ont une pente peu rapide ; là elles fuient sur un plan très-incliné, et quelquefois elles roulent en cascades ou forment même des espèces de cataractes ou de sauts. Arrivées dans la plaine, la nature de leur lit change assez fréquemment, et elles y perdent toujours une partie de leur vitesse.

Il serait difficile d'exprimer et de peindre toute la pompe du règne végétal à Saint-Domingue. La nature en déploie les beautés avec une activité continuelle et une profusion qui peuvent servir à donner une idée de son inépuisable fécondité. Des arbres gigantesques couvrent encore des parties incultes des montagnes et de quelques plaines; la beauté de leur bois, leur dureté, leur incorruptibilité même, les rend propres aux constructions et aux meubles. Les fleurs les plus belles et les plus variées ornent et parfument les champs ; les arbustes sont aussi très multipliés, et beaucoup sont précieux par leurs productions; ils fournissent, ainsi que plusieurs arbres, des fruits excellens. On est parvenu à y faire réussir quelques arbres fruitiers d'Europe, tandis que d'autres sont restés des objets de simple curiosité. C'est principalement dans les montagnes que les fruits acquièrent une qualité supérieure. C'est encore là que l'on trouve des légumes qui, par leur grosseur et leur saveur, soutiendraient la comparaison avec les mêmes productions en France. Il existe une grande

quantité de moutons, de chèvres, de bœufs, en partie devenus sauvages; on y voit aussi des mulets; les reptiles sont nombreux, sur tout les serpens; les rivieres et les lacs sont très-poissonneux; on y trouve des tortues de terre et de mer. Les oiseaux les plus remarquables sont le colibri, le flamand, le pélican, les perroquets, les perdrix, les faisans, etc., dont le plumage est admirable.

Saint-Domingue, vers la fin du dix-huitième siècle, était la plus florissante des colonies européennes dans les Antilles. Ses récoltes en sucre, café, coton, indigo et cacao alimentaient un commerce immense avec la métropole de la France. Le soulèvement des nègres a fait évanouir cette splendeur. Après des guerres sanglantes et des massacres effroyables trop connus et qu'il n'entre pas dans notre plan de détailler, la paix a reparu sur cette terre longtemps désolée. Ses habitans lui ont rendu le nom d'Haïti qu'elle portait lorsque les Espagnols la découvrirent.

Elle est organisée en république dont le chef prend le titre de président. Le Port-au-Prince, maintenant Port Républicain, sur la côte occidentale de l'île, est le chef-lieu du gouvernement. C'est une ville bien bâtie, au fond d'une grande baie sûre et commode. Elle a de beaux quais, embellis de grandes maisons et compte plusieurs édifices remarquables, notamment le palais du président sur la place d'armes, auquel on arrive par une superbe avenue d'orangers; une école militaire, des écoles d'enseignement mutuel, des fontaines et des bains, choses précieuses, et d'autant plus remarquables, qu'il a fallu construire à grands frais des aqueducs pour y amener l'eau.

On sait que les chambres de cette république ont voté cent cinquante millions pour indemniser, autant qu'il était possible, les anciens colons français. Le dernier dividende a été payé en 1835. C'est un exemple rare en pareil cas, et bon à citer.

Cette île, depuis les changemens qui s'y sont opérés de nos jours, fut d'abord partagée en deux états: le royaume d'Haïti au nord, la république au sud. Le chef du premier a été renversé par une révolte des soldats de la garde que ce monarque noir avait créé pour sa sûreté. Il s'était aliéné tous les esprits par sa tyrannie sanguinaire; il imitait dans leurs caprices les despotes de l'Asie; il a fini comme eux, ou plutôt il a montré plus de courage qu'ils n'en manifestent ordinairement, en se donnant la mort. Son royaume a été facilement réduit par l'armée républicaine, qui ensuite s'est emparée de la partie espagnole de l'île.

La république d'Haïti compte à peu près un million d'habitans. Les seuls hommes de couleur peuvent jouir des droits de cité La masse de la population peut être divisée en deux classes. La première et la moins nombreuse est composée de quelques habitans blancs, d'hommes de couleur influens, de quelques noirs libres d'ancienne date et instruits, qui ont suivi le torrent de la révolution de la colonie. La seconde classe se compose de deux tiers de nègres et un tiers de mulâtres. Les onze-douzièmes de cette population sont une génération nouvelle, elevée dans le système exalté de la liberté; tous sont indistinctement militaires, cultivateurs ou bien ouvriers.

Les hommes suivent les modes de France; mais le dimanche ils se parent de leur uniforme militaire, qui est assez élégant. Les femmes portent des madras de couleurs vives autour de la tête, ou un chapeau de castor à larges bords, avec un voile noir dont elles s'enveloppent presque entièrement. Leurs robes sont d'indiennes blanches garnies de fleurs, ou en indiennes de couleurs voyantes, avec quantité de chaînes et de bijoux d'or.

La culture, en 1828, était encore arriérée sur plusieurs points, et ne marchait que lentement. Cependant on défrichait beaucoup. Des sucreries s'élevaient dans les plaines sur les débris et en partie des matériaux des anciennes. Le travail avait plus d'activité dans les mornes. Le système des petites propriétés y contribue beaucoup. Saint-Domingue produisait déjà une quantité considérable de café. Le commerce était plus avancé que la culture. Les navires de toutes les nations sont admis indistinctement. Ils chargent du café, du coton, du sucre, du cacao, du bois de campêche et de gaïac, de la cire jaune, de l'indigo et quelques autres objets.

Les principaux entrepôts sont, après le Port Républicain, le Cap-Français, Léogane, le Petit

Goave, etc. Le Cap, au bord d'une grande plaine bien arrosée entre la mer et les montagnes qui l'abritent, était, avant la révolution, la ville la plus belle et la plus riche de l'île. Elle a été plusieurs fois incendiée, en 1793 et en 1802. Son territoire fournit en abondance du sucre estimé, du café, de l'indigo, etc.

Le Petit Goave, bien fortifié, a une rade et un port magnifiques; mais la ville a dans son voisinage des marais qui en rendent le séjour malsain. Elle fait un commerce considérable en coton, café, sucre et indigo.

Tout étranger peut s'établir dans l'île; il y trouve appui et protection. Les routes y sont sûres de jour et de nuit, les délits très-rares; on peut aller et venir avec sécurité. La plus grande partie des habitans parlent la langue française; la religion du pays est la catholique romaine.

La Tortue, petite île séparée de Saint-Domingue par un canal de deux lieues, a été célèbre autrefois par le séjour des boucaniers et des flibustiers. Son sol est fertile et produit abondamment des fruits, du tabac, du sucre, du bois de santal et des palmiers.

LA JAMAÏQUE.

La plus importante des colonies anglaises est la Jamaïque à l'ouest de Saint-Domingue: elle est en étendue la troisième des Antilles; sa longueur est de quarante huit lieues et sa largeur de vingt; elle diminue vers les extrémités à peu près dans la forme d'un œuf.

Mackinnen, en partant d'Antigoa, revint à la Barbade en longeant la côte orientale de la grande terre de la Guadeloupe; puis traversant le détroit formé par la partie méridionale de l'île et les côtes montueuses de la Désirade. « Ayant, dit-il, dans mon premier voyage au milieu des Antilles, été généralement favorisé par les vents alisés, parce que j'allais au nord-ouest, j'éprouvai cette fois combien la navigation est plus pénible, lorsqu'il faut sans cesse combattre les courans et les vents qui sont contraires. C'est de cette difficulté de naviguer de l'ouest à l'est dans ces parages, que résulte le peu de communications qui existent entre les petites Antilles et la Jamaïque; souvent elles ne reçoivent des nouvelles de cette grande île que par la voie de l'Angleterre. En revanche je trouvai la traversée de la Barbade à la Jamaïque très-facile et très-agréable. En arrivant en vue du récif d'Alta-Vela, situé au large d'un cap qui forme la pointe la plus méridionale de Saint-Domingue, nous éprouvâmes au milieu de l'hiver un vent frais et assez vif; dans la soirée il augmenta de force, et nous fit avancer rapidement vers le cap Tiburon, de sorte que tout nous donnait l'espoir d'avoir le lendemain connaissance de la Jamaïque.

» En effet, un peu après le lever du soleil, nous aperçûmes à une grande distance dans l'ouest les montagnes bleues de cette île qui se distinguaient par le Johnny-Crow-Hill, haute cime pyramidale, et perçaient en plusieurs endroits les nuages de brume et de vapeurs flottantes dont le reste du terrain était enveloppé. Cette brume ou vapeur humide si remarquable dans les Antilles, surtout quand le vent souffle de l'est ou de l'est sud-est, rend les objets lointains ou élevés peu distincts, et donne quelquefois aux plus éloignés une teinte bleue. Durant mon séjour à la Jamaïque, le sommet des hautes montagnes fut rarement dégagé de ces vapeurs.

» En approchant de la côte, la première partie que nous en vîmes distinctement fut une lisière étroite de terre qui semblait couverte de bois, et se prolongeait vers l'est, de la base des montagnes à la mer. Ce canton est la pointe Morant ou Moronte, nom espagnol conservé de même que plusieurs autres qui viennent de cette langue; il était, si je ne me trompe sur son étymologie, destiné à indiquer les retards que les navires éprouvent lorsqu'en partant des côtes du sud de l'île pour l'Europe, ils veulent doubler ce cap qui n'est pourtant éloigné que d'une quarantaine de milles des principaux ports.

» Un vent frais du nord qui nous était favorable nous faisait voguer rapidement le long de cette côte, et nous nous flattions de l'espoir d'arriver en peu d'heures au port, objet de nos désirs; mais comme il n'arrive que trop souvent, notre attente fut déçue; à mesure qu'en avançant, nous nous trouvions sous l'abri des terres hautes, nous éprouvions un calme parfait, tandis que nous apercevions à quelque distance à l'ouest plusieurs navires qui poussés par le vent soufflant du côté opposé, marchaient vers leur destination. Le retard que nous es-

suyâmes me fournit l'occasion d'examiner la côte dont j'étais si proche : à l'exception de quelques petites falaises calcaires, connues sous le nom de White-Horses (les cheveux blancs), on ne voyait qu'une suite de montagnes hautes, sombres, incultes ; elles n'étaient pas animées par des mornes coniques et des bois verdoyans comme celles de la Martinique et de la Dominique, où l'on découvre çà et là des plantations de cafiers sur les hauteurs, et des champs de cannes le long du rivage ; ici l'œil ne distinguait qu'une surface déserte d'une teinte brune et d'un aspect imposant.

» Impatient de descendre à terre, et me trouvant à peu de distance de l'entrée de Port-Royal, reconnaissable par deux petits mornes situés de chaque côté, je quittai le navire un peu avant le coucher du soleil, et je m'embarquai dans le canot ; la nuit ne tarda pas à me dérober la vue du havre. Après avoir marché à l'aviron pendant plusieurs heures, je craignis que les matelots qui ne connaissaient pas les écueils, n'allassent donner dessus ; en effet nous n'apercevions que la masse sombre des montagnes, tandis que le mugissement des lames qui brisaient sur les écueils nous avertissait de ne pas approher de la côte. Heureusement la nuit était belle ; nous n'éprouvâmes pas de ces vents de terre qui soufflent ordinairement pendant sa durée et qui auraient pu nous reporter en mer. A notre grande satisfaction, la lune se leva vers minuit au-dessus des montagnes, et répandit sur nous cette lumière douce et tranquille qui, sous ces latitudes, montre quelquefois la convexité de son orbe. Enfin une jolie brise de terre nous apporta les émanations balsamiques des forêts.

» En se dirigeant à l'est lorsqu'on s'approche de Kingston, la masse des montagnes semble s'éloigner de la côte, laissant entre elle et le rivage au sud, une vaste plaine et une baie séparée de la mer par une langue de terre sablonneuse appelée la palissade, et sur l'extrémité de laquelle sont situés le fort et la ville de Port-Royal.

» J'entrai dans la baie, en passant au milieu d'une division de l'escadre de la marine royale qui est ici en station, et je m'avançai vers Kingston, dans la partie méridionale d'une plaine aride à peu de distance du pied des monts Ligany qui s'éloignent de ce pays plat en formant un croissant dont la convexité est tournée au nord.

» La cité de Kingston, placée sur la côte septentrionale de la baie, est bâtie régulièrement : ses rues se coupent à angles droits, et vont en pente vers la mer. Dans la partie la plus basse qui est en même temps la plus peuplée et la plus considérable, les maisons sont en briques. Dans quelques-unes des rues transversales, ou dont la direction est parallèle à celle du rivage, la partie supérieure des maisons est soutenue par des arcades ; si ce mode de bâtisse était plus commun dans la ville, il contribuerait beaucoup à y repandre plus de fraîcheur et à la rendre plus agréable. Le sol est léger et sablonneux ; quand un vent violent le soulève, on est très-incommodé par la poussière affreuse qui vole dans les rues. Il semble réellement extraordinaire que la ville la plus riche et la plus importante des Antilles ne soit point pavée.

» Une plaine spacieuse occupe à peu près le centre de Kingston. Le sol en est inégal ; les maisons qui l'entourent ne sont pas uniformes. La partie de la ville la plus agréable, quoique la moins habitée, est celle du nord, qui s'avance dans la campagne et qui contient de beaux bâtimens. N'ayant connu qu'en passant et par conséquent très-imparfaitement les villes que j'ai vues dans les Antilles, j'avoue que mettant à part l'hospitalité que l'on y exerce si bien, de même que dans les campagnes, je n'y ai pas trouvé beaucoup de choses dignes de mes éloges ou de mon admiration. On m'a dit que les villes des colonies françaises étaient plus jolies que les nôtres.

» En sortant de la ville, je fus frappé de la beauté de la grande route qui va dans l'ouest ; le grand nombre de savanes que l'on voit dans cette partie de l'île, rendent l'aspect de la campagne totalement différent de celui qu'elles m'avaient offert dans les petites Antilles ; ici je parcourus vingt milles dans un des territoires les plus peuplés de la Jamaïque, sans rencontrer un seul champ de cannes. La fraîcheur et la proximité des monts Ligany m'invitaient à les visiter : je me levai avant le jour, et je partis à cheval. Le pays près de Kingston avait cette apparence brûlée du soleil qui suit une longue sécheresse ; en avançant vers les montagnes la

scène changea entièrement, elle devint plus agréable. La fertilité de cette portion des monts est puissamment favorisée par un ruisseau qui sort de leurs flancs, et qui par son élévation au-dessus de la plaine, procure les moyens de l'arroser. Le terrain est couvert de champs de cannes qui s'élèvent en pente douce jusqu'aux rochers perpendiculaires formant la base des hauteurs, et qui, par leur verdure gaie, contrastent agréablement avec la teinte brune du désert supérieur.

» Depuis quelques années la culture du cafier a fait de grands progrès à la Jamaïque, ce que l'on attribue aux conseils et à l'exemple des Français émigrés de Saint-Domingue. Dans la partie des monts Ligany que j'ai vue, des terrains en apparence âpres et peu fertiles venaient d'être défrichés à cet effet.

» Du haut de ces monts j'apercevais, au-delà d'une suite continue de terres hautes et ondulées, la cime aiguë des montagnes bleues dégagées de nuages. On a estimé la hauteur de ce pic à sept mille soixante-sept pieds. A la moitié de cette élévation, les arbres ont déjà diminué de taille, en comparaison de ceux qui croissent plus bas. Diverses espèces d'arbrisseaux qui ont de l'analogie avec le myrte, tapissent les montagnes jusqu'à leur sommet.

» L'intérieur de l'île est principalement occupé par une réunion de montagnes hautes et escarpées qui diffèrent d'élévation, de figure et de direction, et qui sont entrecoupées par des vallées qui se correspondent. Elles sont en général couvertes de bois touffus et impénétrables; on en a cependant abattu beaucoup pour cultiver leur emplacement. Les vallées sont toutes en culture, excepté celles où la nature du sol s'y oppose. La chaîne principale de ces montagnes court de l'est à l'ouest, et forme entre le nord et le sud de l'île une barrière qui, à l'exception de quelques cols étroits sur les sommets, n'offre de communication que par deux défilés assez resserrés qui sont commandés par les hauteurs voisines. Les montagnes laissent entre leur base et la mer, dans quelques endroits de la partie du sud, des plaines de huit à dix milles de largeur, dans d'autres de moins larges; dans le nord, ces plaines sont bien moins considérables. Elles s'étendent principalement en longueur. C'est sur leur surface ou au pied des montagnes, que sont situés les villages et les villes.

» J'ai déjà dit qu'en sortant de Kingston par l'occident, on trouvait une route excellente qui conduisait à travers des savanes. A peu près à six milles de la ville on rencontre une grande lagune, et six milles plus loin on arrive a San-Iago de la Véga, ou Spanish-Town, qui est le siége du gouvernement. A une petite distance de cette ville, on passe le Rio Cobré qui vient du nord à travers une ravine des monts Ligany et coule en serpentant, ainsi que son nom l'indique, vers la baie de Port-Royal. En ce moment il était fort bas; mais on reconnaissait à ses rives qu'il est parfois plus haut et plus impétueux.

» Spanish-Town fondée vers 1520, sous le nom de San-Iago de la Véga par Diégo Colomb, fils de Christophe Colomb, est la ville la plus ancienne des Antilles anglaises; elle est située sur une partie élevée de la plaine au sud des montagnes, à une petite distance de la rive droite du Rio Cobrè, et à quelques milles de son embouchure dans la baie à l'ouest de Kingston. La place principale est vaste, et ornée de l'hôtel du gouverneur, dont la façade est décorée de colonnes et d'un portique en marbre blanc. Du reste la ville est bâtie peu régulièrement, et fort laide.

» Je m'y trouvais au temps de Noël. Pendant plusieurs jours de suite après la fête, on fut étourdi du bruit des violons et des éclats de rire prolongés et bruyans de la foule des nègres esclaves qui entouraient des bouffons et des danseurs de leur couleur. Ces personnages, de même que les satyres et les faunes, divertissent les spectateurs par la souplesse de leurs mouvemens et leurs gestes grotesques, et affublent ordinairement leur figure noire de morceaux d'oripeau ou de quelque parure bizarre, pour représenter les rois ou les héros. Il faudrait être inaccessible à tout sentiment de gaîté pour ne pas éprouver l'effet du délire joyeux qui à cette époque se manifeste dans tout le pays. Par malheur les pauvres nègres paient quelquefois bien cher ces plaisirs passagers, mais violens, par les maladies inflammatoires qu'ils leur causent.

» L'aspect des plaines de Spanish-Town, où l'on a éclairci une portion considérable du ter-

rain, qui n'est plus couvert que de taillis, est assez agréable. Presque partout, le sol ne consiste qu'en argile excellente pour faire des briques. Les savanes sont entourées de haies de bromelia pinguin dont les feuilles longues, raides et piquantes, forment une très-bonne défense, surtout quand elles sont entremêlées par intervalles de gros arbres. Les taillis sont principalement composés de mimosa cendré; j'observai de chaque côté de la route l'odorant popopanax et les tiges épineuses du cactus du Pérou. Je ne dois pas non plus oublier le majestueux ceïba, ni le cassier. Un de ces immenses ceïbas couvre presque entièrement de ses branches le travers de la route de Spanish-Town à Kingston, qui cependant est fort large. L'arbre à pain a été transplanté d'Otaïti à la Jamaïque par Joseph Banks.

» Parmi les oiseaux les plus communs de cette plaine on remarque le moqueur, espèce de merle qui vit en troupe, et la buse de la Jamaïque : on regarde celle-ci comme si utile pour débarrasser l'île des substances animales qui se corrompent, qu'une loi locale ordonne de respecter sa vie; cet oiseau assez gros n'est nullement farouche; il est très-nombreux dans les champs; au lever du soleil il se place sur les arbres près de la route, et avant de prendre son vol, sèche ses plumes humectées par la rosée de la nuit.

» La plupart des animaux domestiques apportés à la Jamaïque s'y sont naturalisés et bien acclimatés. La partie septentrionale de l'île, où l'herbe arrosée par des pluies périodiques est plus abondantes, passe pour très-favorable à la multiplication du gros bétail. La chaleur produit des effets remarquables sur quelques animaux de l'ancien monde. Je vis chez un de mes amis un cheval noir qui, dans le cours de quelques mois, était devenu entièrement brun, et plusieurs moutons amenés d'Angleterre dont la laine s'était graduellement changée en poils. Parmi les oiseaux de basse-cour, c'est aux pintades et aux dindons que le climat convient le plus.

» A quelques lieues au-delà de Spanish-Town, la plaine conserve le même aspect; les monts Ligany et les montagnes Bleues qui paraissent s'unir dans le lointain, prennent un caractère plus majestueux. Les flancs anguleux, raboteux et brunâtres de ces dernières, se mettent en harmonie avec les forêts des Ligany, et semblent ne former qu'une masse non interrompue, qui est coiffée par les nuages.

» Lorsque traversant le défilé voisin de Spanish-Town, on va au nord, on jouit d'un coup d'œil plus agréable. Après avoir parcouru quatre à cinq milles dans la savane, on observe, à gauche en entrant dans la montagne, une ravine longue et profonde que le Rio-Cobrè s'est creusée pour arriver dans la plaine; à gauche, le pied des monts qui s'avance dans la campagne est parsemé d'arbres; ces monts consistent en masses de rocs calcaires détachées, et ressemblent à des ruines d'anciennes murailles cannelées; alors on découvre la route taillée dans l'épaisseur du roc, s'élevant presque perpendiculairement de chaque côté de la rivière, et n'occupant qu'un espace resserré sur une longueur de plusieurs milles à travers la barrière sombre et pittoresque qui sépare les deux grandes divisions de l'île. Les pentes et les sommets sont généralement couverts de bois; l'on aperçoit çà et là d'énormes quartiers de rochers écroulés qui barrent le cours du Rio-Cobrè, et le font presque remonter en bouillonnant jusqu'au niveau du chemin. Quelquefois on entend cette rivière murmurer à une profondeur immense.

» Le charme de ce paysage acquérait un nouveau prix à mes yeux par la beauté et la variété du feuillage des arbres, la plupart entièrement nouveaux pour moi. A la partie septentrionale de ce passage extraordinaire, la masse des rochers, s'écartant considérablement du niveau du Rio-Cobrè, reste suspendue en formant un précipice à gauche. Alors se déploie aux regards la vue magnifique de Saint-Thomas Della-Valle qui, par son contraste avec la solitude sombre et sauvage d'où l'on sort, rappelle les descriptions fantastiques des Mille et une Nuits.

» Ce canton de l'intérieur, entouré de montagnes, offre un paysage enchanteur par son agrément et sa richesse. Il présente une suite de champs de cannes et de collines ondulées qui s'élèvent graduellement vers les montagnes du centre. »

D'après M. de Humboldt, on compte à la Jamaïque plus de quatre cents mille habitans,

dont trente-huit mille blancs, vingt mille hommes de couleur libres, et trois cent quarante-deux mille nègres esclaves. Les principales exportations de cette île consistent en cent vingt et un mille boucauds de sucre, soixante et un mille barriques de rum, et deux cent soixante-quinze mille cinq cent quatre-vingts quintaux de café.

Les montagnes Bleues servent de retraite à une peuplade de nègres marrons ou fugitifs, qui vivent indépendans. On estime leur nombre à deux mille au plus. Ils descendent en partie des esclaves des habitans espagnols, qui, à l'époque de la conquête de l'île, se voyant en liberté par la fuite de leurs anciens maîtres, et craignant que les Anglais ne les punissent cruellement des pertes qu'ils leur avaient fait souffrir pendant la guerre, résolurent de se maintenir libres.

En 1734, ils commirent de si grands désordres que l'on marcha contre eux; on s'empara, par une manœuvre hardie, de Nauny, village fortifié qu'ils avaient construit dans les montagnes; il fut démoli; beaucoup de nègres furent passés au fil de l'épée; d'un autre côté on ne réussit pas aussi bien : ils causèrent même des alarmes à Spanish-Town. Toute l'île resta sous les armes pendant près de neuf mois; les cultures étaient négligées; la partie la plus fertile se couvrait de bois et de broussailles qui fournissaient de nouveaux asiles aux nègres marrons.

Trelawny, nommé gouverneur en 1740, sentit l'extrême inconvénient qu'il y avait de renfermer ainsi dans son sein un peuple d'ennemis qu'il était impossible de réduire à force ouverte. Il jugea, en homme sage, que les traitemens horribles qu'on leur faisait subir quand ils tombaient dans les mains des blancs, étaient la principale raison qui les empêchait de se soumettre. Il résolut donc d'employer des moyens plus doux, ce qui lui réussit au-delà même de son espérance. Les nègres, sur la promesse qu'on leur fit de leur liberté et de l'oubli du passé, mirent bas les armes, et se soumirent avec empressement aux conditions qu'on leur proposa. Ils vécurent libres sous la protection du roi, en s'engageant à se conduire paisiblement et à ne pas recevoir parmi eux des esclaves fugitifs. On leur donna un chef pour les gouverner; mais il ne peut agir que sous les ordres du gouverneur de l'île; plusieurs blancs demeurent parmi eux pour veiller sur leurs actions.

CUBA.

En s'éloignant de la Jamaïque et naviguant au nord, on arrive bientôt à Cuba qui n'en est éloignée que de quinze lieues. Cette île en a en longueur deux cent cinquante sur une largeur qui varie de quarante-cinq à vingt; elle est même très-resserrée à ses extrémités. En approchant du cap da Crux qui est à sa côte méridionale, on reconnaît ses côteaux et ses montagnes lointaines. On contemple avec plaisir l'agréable verdure qui couronne les bords de cette belle île; les suaves parfums de ses fleurs s'exhalent jusqu'à l'odorat du navigateur; mais de ce côté, il aperçoit bien peu de traces d'habitations humaines.

Après qu'on a doublé le cap da Crux, la terre disparaît de la vue : la mer forme à cette pointe un profond enfoncement anguleux, tout parsemé de rochers noirs à fleur d'eau, et si serrés qu'on ne peut y voguer qu'en canot. Il est difficile de deviner pourquoi cet amas d'écueils funestes a été nommé Jardins de la Reine; ils se prolongent au nord-ouest dans une étendue d'une quarantaine de lieues; on les côtoie en partie pour gagner d'autres jardins non moins lugubres, près desquels se montrent quelques îlots et la petite île des Pins. On ne retrouve la vue de la terre de Cuba que vers le cap Corientes; elle se montre parée de forêts touffues et aussi peu habitées que celle que l'on a admirée auparavant. Quand on veut reconnaître particulièrement le cap Saint-Antoine, qui termine à l'ouest cette île si longue, pour de là quitter la route vers ce point et prendre celle du nord, la marche est ralentie par des remous ou contre-courans, tandis que plus au large les courans favorisent les progrès du navire.

Cuba, placée dans une direction très-oblique, à l'entrée du golfe du Mexique, semble se courber à son extrémité nord-ouest, comme pour resserrer les deux parties du golfe qui sont à ses côtés. Ce cap Saint-Antoine, s'avançant vers le cap Catoche, le plus oriental de la presqu'île de Yucatan, forme un détroit qui n'a

guère que cinquante lieues d'ouverture, tandis que le nord de l'île se bombant dans sa courbure, fait, avec la pointe de la Floride, l'autre entrée du golfe, plus étroite que la première.

C'est sur cette côte septentrionale, en face de la Floride, qu'est située la Havane, capitale de l'île, à l'embouchure du Lagida. En entrant dans le port, on aperçoit à gauche le Moro, fort sous le canon duquel tous les bâtimens sont obligés de passer. Son élévation, son étendue, l'artillerie formidable dont il est armé, lui donnent un aspect imposant. Après avoir franchi le passage qui conduit au port, on entre dans un immense bassin de forme ovale, couvert quelquefois de mille à douze cents navires de toutes les nations. A droite, d'épaisses murailles dérobent la ville aux regards, et ne laissent voir que le sommet de quelques clochers lourds et massifs qui ne donnent pas une haute idée de la magnificence des édifices, et de l'habileté des architectes qui les ont construits. A gauche on voit quelques maisons du village de la Régla, et dans le fond, des arbres, seul ornement de cette immense nappe d'eau.

« L'aspect de la Havane, dit M. de Humboldt, à l'entrée du port, est un des plus rians et des plus pittoresques dont on puisse jouir sur le littoral de l'Amérique équinoxiale, au nord de l'équateur. Ce site, célébré par les voyageurs de toutes les nations, n'a pas le luxe de végétation qui orne les bords de la rivière de Guayaquil, ni la sauvage majesté des côtes rocheuses de Rio-Janeiro, deux ports de l'émisphère austral; mais la grace qui, dans nos climats, embellit les scènes de la nature cultivée, se mêle ici à la majesté des formes végétales, à la vigueur organique qui caractérise la zone torride. Dans un mélange d'impressions si douces, l'Européen oublie le danger qui le menace au sein des cités populeuses des Antilles; il cherche à saisir les élémens divers d'un vaste paysage, à contempler ces châteaux forts qui couronnent les rochers à l'est du port, ce bassin intérieur entouré de villages et de fermes, ces palmiers qui s'élèvent à une hauteur prodigieuse, cette ville à demi cachée par une forêt de mâts et la voilure des vaisseaux. »

Il est à craindre que le port de la Havane, qui est sans contredit le plus vaste du golfe du Mexique, ne se comble. On a observé que le canal qui y conduit, s'est rétréci de plus de quarante-sept toises depuis 1750. Il n'avait plus, en 1819, que vingt-sept toises et demie de largeur. En 1814, sa profondeur était de vingt-quatre pieds; cinq ans plus tard il n'en avait plus que dix-sept. On a reconnu aussi que l'entrée du port était bien moins profonde qu'auparavant. Il sera facile de remédier au mal quand on voudra mettre aux travaux de la fermeté et de la persévérance. On y remarque une machine très-ingénieuse à mâter les vaisseaux. Elle fut construite vers la fin du dix-huitième siècle par Pierre Gatel, catalan, qui, n'en ayant pas été récompensé, mourut de chagrin, laissant une veuve et des enfans dans la misère.

En débarquant on trouve une porte étroite qui conduit à la ville; de la plage à cette porte on ne compte que dix pas, et dès le premier on enfonce dans la boue; en avançant dans les rues, on ne voit pas autre chose : elles ne sont point pavées, et l'on n'a pas ménagé un écoulement aux eaux. Il s'exhale de cette fange une odeur insupportable. L'aspect de la ville n'est pas prévenant; les rues sont droites, mais étroites et sales, les maisons basses et mal construites, les croisées sans vitres; la foule, composée de noirs et de blancs, n'offre que des gens la plupart déguenillés; enfin on est assailli par des nuées de cousins et de maringouins, et en même temps étourdi par le tintamarre des cloches toujours en mouvement. En entrant dans une auberge on trouve d'abord une grande pièce qui ressemble assez à une vaste grange, et qui est presque aussi dénuée de meubles; c'est ce que l'on appelle la salle à manger. De là on passe à de petites chambres à coucher où l'on ne voit qu'un mauvais lit. L'intérieur des maisons particulières est plus singulier. La grande pièce d'entrée est remplie par les voitures et par des lits. C'est à la fois la remise, le salon et la chambre à coucher. Les portes et les fenêtres en sont constamment ouvertes.

Les places publiques n'ont pas meilleure apparence, et ne sont pas plus propres que les rues; il n'y a pas, dans une ville située dans un climat aussi chaud, un jardin public, ni même un arbre sous lequel on puisse se mettre à l'abri du soleil. Il faut sortir des murs pour trouver des promenades. Celle du Passeo, plan-



La Havane

tée de beaux arbres, et ornée de la statue en marbre de Charles III, offre un ombrage très-agréable. Il y a encore la promenade de la Almeria, le long de la baie, et un jardin botanique. Les églises sont très-richement ornées. Nous rappelerons que la cathédrale renferme le tombeau de Christophe Colomb.

Les gens riches vont rarement à pied; la chaleur et la boue les obligent à ne sortir que dans des volantes; c'est une voiture à deux chevaux, conduite par un nègre. Cinq à six cents de ces volantes plus ou moins élégantes, conduisent chaque jour les gens comme il faut à la redoute qui est située à trois quarts de lieue de la ville. Les premières pièces ne sont occupées que par des tables de jeu, couvertes de tas d'or et d'argent; des sommes considérables s'y perdent avec une indifférence inconnue en Europe. Les hommes qui tiennent les banques de jeu appartiennent aux familles les plus distinguées de la ville. Cependant les lois menacent les joueurs des punitions les plus sévères; mais on sait les éluder.

La salle de danse, éclairée en bougies, est décorée avec goût et simplicité. Les dames sont assises en demi-cercle au fond, les hommes se tiennent à l'extrémité opposée, et l'on reste ainsi toute la soirée. La danse est dirigée par un maître des cérémonies, et tout s'y passe suivant les règles de la plus stricte étiquette. Le bal s'ouvre par un menuet qui se répète ensuite jusqu'à satiété, parce que dans un pays où le moindre mouvement met en nage, il est plus commode de marcher que de sauter. On peut dire que les femmes ont de beaux yeux noirs, des physionomies pleines d'expression, et de jolis pieds; toutefois il leur manque cette grace qui séduit au premier coup d'œil, ce qui tient probablement au peu d'habitude qu'elles ont de marcher: chez elles, on les voit assises sur un sofa, dans le négligé le plus voluptueux, respirant l'odeur des fleurs, et s'éventant continuellement; à la ville et à la promenade, elles ne quittent pas leurs voitures. On ne peut donc pas exiger qu'elles aient la tournure des Françaises, vives, légères et toujours en mouvement. La salle de spectacle réunit de temps en temps une brillante assemblée; mais ni les pièces ni les acteurs ne sont à citer.

Quoique présentant si peu d'agrémens aux étrangers, la Havane est très-importante. Elle est l'entrepôt des relations commerciales de l'Espagne avec le Mexique. Les malheurs de Saint-Domingue y ont amené une partie de ses infortunés colons. Ils y ont créé un grand nombre de sucreries, et ont appris aux Espagnols à tirer un meilleur parti de cette belle ile.

Elle passe pour avoir le sol le plus fertile de toutes les Antilles. Une chaine de montagnes la traverse de l'est à l'ouest, la divise en deux parties, et envoie au nord et au sud plus de cent cinquante rivières. Au pied des hauteurs s'ouvrent de belles plaines, la plupart en savanes; les terres près de la mer sont en général basses et par conséquent inondées dans la saison pluvieuse. Le climat est chaud et sec, plus tempéré que celui de Saint-Domingue, ce qui est dû aux vents du nord et de l'est par lesquels elle est constamment rafraichie. Il faut en excepter quelques vallées exposées au midi et brûlées par la réverbération des rochers. Les historiens ont beaucoup vanté l'or de Cuba. Ses rivières charrient encore des particules de ce métal précieux; mais ce qui vaut beaucoup mieux, elles sont très poissonneuses. Cette ile a aussi des mines de cuivre; suivant une tradition, les canons du fort Moro en ont été faits. On a exploité de nos jours de l'argent à Santiago; on y a trouvé de l'aimant, des malachites soyeuses, et du cristal de roche de couleur jaune. Dans la juridiction de la Havane, on a découvert une mine de fer de très-bonne qualité. Il y a un grand nombre de sources thermales, et des salines très-productives.

En 1763, des émigrés de la Floride introduisirent les abeilles à Cuba; ces insectes utiles s'y sont tellement multipliés, que les habitans ont pu exporter une quantité considérable de belle cire blanche.

Les montagnes sont couvertes de très-beaux arbres, et l'île a fourni aux chantiers de l'Espagne de magnifiques bois de construction. Son sol fertile produit en abondance tous les végétaux naturels aux Antilles. On préfère son tabac à celui de toutes les autres parties de l'Amérique. Cependant le monopole des feuilles de cette plante que le gouvernement s'est attribué, a beaucoup nui à sa culture. Celle du sucre s'est beaucoup accrue, ainsi qu'on vient

de le dire, et les exportations de cette denrée s'élèvent annuellement à plus de sept cent cinquante mille quintaux ; on y récolte aussi du café, du cacao, du coton et de l'Indigo ou anil.

On estime la population de la Havane, où réside un gouverneur pour l'Espagne, à cent dix mille habitans, et celle de l'île à huit cent mille, dont quatre cent soixante-dix mille nègres esclaves. L'ancienne capitale, Santiago, est sur la côte méridionale, au fond d'une belle baie, avec un port sûr et commode ; elle est peuplée de vingt mille âmes ; elle commerce en sucre et en tabac très-renommé. Les villes les plus considérables après celles-ci, sont Matanzas, Puerto-del-Principe, Holguin, Bayamo. Les colons de Cuba sont les plus laborieux et les plus actifs des îles espagnoles. Les femmes sont vives et aimables. Dans les campagnes on est accueilli partout avec bonté. Nulle part on n'exerce mieux l'hospitalité.

Cette grande île a été agitée par des troubles qui auraient amené une révolution, si la métropole, mieux inspirée cette fois, n'eût fait à temps de prudentes concessions, là ainsi qu'à Porto-Rico.

Les dénominations fréquentes d'hommes de couleur *libres* et de nègres *esclaves*, au temps où nous vivons, doivent causer de la surprise à la plupart de nos lecteurs, et nécessitent une explication. La convention nationale, en 1794, avait aboli l'esclavage dans nos colonies ; mais, vers cette époque, elles tombèrent au pouvoir des Anglais, et lorsqu'en 1802 ils nous les rendirent par le traité d'Amiens, un article portait le *rétablissement de l'esclavage*. Les seuls nègres de Saint-Domingue parvinrent à s'émanciper, malheureusement après des actes de cruautés inouïs, trop communs dans les révolutions, et qui semblent être ici les sanglantes représailles de la guerre d'extermination que les Espagnols firent aux Américains lors de la conquête de ces lieux !

Les hommes de couleur *libres* de nos colonies sont ceux qui ont été affranchis à la suite de services rendus, et ceux, en plus grand nombre, nés du commerce des blancs avec des négresses. Ils sont admis à la jouissance de tous les droits civils et politiques des Français, et se montrent actifs, laborieux, intelligens et très-attachés à la population blanche, qu'ils dépassent en nombre.

Les *esclaves* sont des nègres d'Afrique appartenant, ainsi que les enfans qui leur naissent, à des maîtres dont l'autorité a des entraves, et qui sont intéressés à leur conservation. Aussi leur sort est loin d'être ce que quelques personnes s'imaginent. Il est préférable à celui de beaucoup de paysans d'Europe, sous le rapport du travail, du logement et même de la nourriture, à laquelle leurs maîtres sont obligés de pourvoir. Ils se marient, ils aiment leurs femmes et leurs enfans, que la misère ne leur rend point à charge ; ils cultivent à leur profit de petits jardins, ou se livrent après leur tâche à des travaux dont les profits augmentent leur bien-être ; on prend soin d'eux lorsqu'ils sont malades, vieux ou infirmes ; enfin ils connaissent la joie.... Cependant, en 1822, les nègres esclaves de la Martinique se sont révoltés, des massacres ont eu lieu, et la tranquillité n'a reparu que grâce à un déploiement de forces de troupes de ligne unies à la garde nationale.

Mais maintenant que les Anglais, soit par un sentiment d'humanité ou par *une sage prévoyance de l'avenir*, viennent de proclamer la liberté des noirs dans leurs colonies, on se demande avec inquiétude quel effet cela produira sur les nôtres ? Ne voudront-ils pas une loi pareille pour eux ? L'accordera-t-on à leurs désirs, et en ce cas, qui indemnisera les propriétaires ? Et si on ne répond pas à leur vœu, n'est-il pas à craindre qu'ils ne cherchent à obtenir par la force une liberté dont ils n'envisageront que les avantages, et n'essaient à conquérir le sol qu'ils ont arrosé de leurs sueurs ? Ce sont là de graves questions qu'il ne nous est pas donné de résoudre. Nous les abandonnons au temps et à la sollicitude éclairée de nos gouvernans.

CHAPITRE XXIII.

Histoire naturelle des Antilles.

Quelques observations, dispersées dans nos articles, ne nous dispensent pas d'offrir un

résumé sur la nature générale du climat, des végétaux et des animaux.

Les Antilles, situées au-delà du tropique du cancer, appartiennent à la zone torride; dans cette partie du globe terrestre, qui a passé long-temps pour inhabitable, on ne connaît proprement que deux saisons, l'été et l'hiver; c'est-à-dire que, dans toute l'année, on ne peut trouver un temps auquel on puisse donner le nom de printemps ni celui d'automne, parce qu'on y voit continuellement ce qui n'arrive en Europe que pendant ces deux saisons. C'est la présence du soleil qui cause ici l'été; là, c'est son éloignement, et sa présence, au contraire, fait l'hiver. Lorsque cet astre vient à s'éloigner de la ligne et tire vers le tropique du capricorne, une expérience constante apprend que, jusqu'à son retour en deçà de la ligne, c'est-à-dire ordinairement depuis le mois de novembre jusqu'au mois d'avril, l'air n'a presque point de nuages, et l'on y voit fort peu de vapeurs et d'exhalaisons. Il demeure si serein, si sec et si pur, qu'on peut non-seulement regarder le lever et le coucher du soleil, mais voir en un même jour le déclin et le croissant de la lune. Si les jours sont chauds, les nuits sont d'une fraîcheur proportionnée. Si la chaleur du soleil ouvre les pores de tout ce qui se trouve sous lui, la fraîcheur nocturne vient resserrer l'air, l'épaissir, le résoudre et le faire distiller en une rosée fort abondante, qui, trouvant tous les pores ouverts, s'y insinue, y pénètre; et de là vient la facilité que tous les corps ont à se corrompre sous la zone torride; c'est ce qui fait naître les vers dans les bois, et tant d'insectes qui font une des principales incommodités des îles; c'est ce qui rouille le fer des épées dans les fourreaux, les étuis et les montres dans les poches, etc. Enfin, si les jours sont d'une grande pureté dans cette saison, les nuits ne sont pas moins claires et moins sereines : dès le premier quartier de la lune, on peut lire à sa lumière jusqu'aux plus petits caractères d'écriture.

Pendant tout ce temps, il ne pleut presque point dans toutes les basses terres des îles, et c'est ce qui fait donner le nom d'été à cette saison, quoiqu'une partie de ces effets ressemble à ceux que l'hiver cause en Europe; car cette grande sécheresse dépouille de leur verdure les arbres à feuilles tendres; elle sèche les herbes, elle flétrit les fleurs et leur fait baisser la tête. Si la plupart des arbres n'avaient les feuilles d'une nature forte et capables de résister aux injures du temps, le pays deviendrait aussi triste que nos provinces au cœur de l'hiver. Les animaux même, surtout les insectes et les reptiles, abhorrent et fuient cette aridité, se cachent dant le creux des arbres, sous des rochers, dans des précipices, et semblent y chercher une humidité nécessaire à leur conservation. On nomme ce temps l'arrière-saison, parce que les habitans ont aussi beaucoup de peine à vivre, et que, s'ils n'étaient secourus par les rafraîchissemens qui viennent d'Europe, ils n'auraient souvent que leur maïs pour ressource. Leur soulagement est la brise, qui est plus réglée, et qui se fait plus agréablement sentir dans cette saison que dans l'hiver.

Mais quand le soleil a repassé la ligne, et qu'il commence à s'approcher du tropique du cancer, ses rayons, qu'il darde plus directement, font lever de la mer et de tous les lieux marécageux une grande quantité de vapeurs, dans lesquelles il se forme d'horribles tonnerres; et lorsqu'ils viennent à cesser, le temps se met à la pluie, qui dure huit, dix, et quelquefois douze ou quinze jours sans interruption. Ces pluies refroidissent l'air et la terre, et c'est ce qui fait nommer cette saison l'hiver. Pendant sept mois, à peine se passe-t-il une semaine sans pluie. Un hiver si pluvieux excite d'abord quantité de maladies, surtout des fièvres. D'un autre côté, cet hiver a des effets bien différens de ceux de l'Europe. Dès les premières pluies, qui sont un peu abondantes, tous les arbres se parent de leur première verdure et poussent leurs fleurs. Les forêts exhalent des odeurs délicieuses; en un mot, la terre s'embellit de toutes parts, et ce qu'on nomme l'hiver aux Antilles l'emporte beaucoup en agrémens sur notre printemps. Tous les animaux descendent de leurs montagnes. Les testacés changent de coquilles; les poissons, qui se sont retirés en pleine mer pendant le temps sec, se rapprochent des côtes, entrent dans les rivières et semblent s'offrir aux filets des pêcheurs. Toutes les espèces de tortues naissent en si grande abondance, qu'après s'en être nourri pendant l'hiver on en peut

mettre une provision abondante en réserve pour l'arrière-saison.

Le climat des Antilles n'étant pas fort différent de celui du continent d'Amérique, qui répond aux mêmes latitudes, on y trouve la plupart des magnifiques végétaux que nous y avons admirés; tel est le bananier, qui, faible d'abord, et s'entourant d'appuis, forme ensuite un charmant bocage; le cotonnier sauvage, dont le tronc peut fournir un canot capable de contenir cent personnes; le palmier à éventail, dont une seule feuille abrite du soleil ou de la pluie huit ou dix individus; le chou palmiste, à la tête verdoyante, se balançant sur une tige effilée quelquefois de deux cents pieds de hauteur; enfin les orangers, les citronniers; les principaux arbres fruitiers de l'Europe enrichissent, enchantent et embaument les îles de cet archipel.

La canne à sucre ou canamelle, est, dit-on, originaire des Indes orientales. Elle fut transportée successivement en Arabie, en Syrie, en Sicile, de là aux Canaries; enfin, en 1506, à Saint-Domingue. Cette plante, de la famille des graminées, ressemble à un grand roseau. On compte ordinairement quarante à soixante nœuds sur une tige, quelquefois davantage. De tous ces nœuds partent des feuilles qui tombent à mesure que la canne mûrit; elles s'élèvent alternativement sur deux plans opposés, et présentent, dans leur expansion, une espèce d'éventail.

Lorsque la canne fleurit, elle pousse à son sommet un jet sans nœuds, de quatre à cinq pieds de hauteur, qu'on appelle flèche; ce jet porte une panicule ample, longue d'environ deux pieds, à ramifications grêles et nombreuses, et garnies d'un grand nombre de petites fleurs soyeuses et blanchâtres. La tige de la canne, dans sa maturité, est lourde, cassante, et d'une couleur jaunâtre ou violette, quelquefois blanchâtre, selon la variété; elle est remplie d'une moelle fibreuse, spongieuse et blanchâtre, qui contient un suc doux très-abondant. Ce suc est élaboré séparément dans chaque entre-nœud, dont les fonctions particulières sont, à cet égard, indépendantes de celles des entre-nœuds voisins, et qui, par conséquent, peut être regardé comme une espèce de fruit isolé; ce suc, exprimé, porte vulgairement le nom de vin de canne; c'est de cette liqueur que l'on extrait le sucre.

La culture des cannes à sucre suivit celle du tabac dans les Petites-Antilles; cette dernière plante prenant beaucoup de terrain, il fallut défricher de nouvelles terres, et celles qui devenaient trop maigres pour elle furent employées à la culture des cannes. Le café y parvint encore plus tard. Les Hollandais l'apportèrent les premiers de Moka à Batavia, puis à Amsterdam et ensuite à Surinam, vers le commencement du dix-huitième siècle. Quelque temps après, la culture de cet arbre fut introduite à Cayenne par un Français, qui en apporta des graines fraîches de la colonie hollandaise vers cette époque. Il fut ensuite porté à la Guadeloupe, dans les îles voisines et à Saint-Domingue; quelques auteurs disent néanmoins qu'il était naturalisé dans cette île dès 1715.

Le caféyer est un petit arbre toujours vert, qui croît assez vite, et s'élève à la hauteur de quinze à vingt-cinq pieds. Son tronc droit n'excède pas quatre pouces de diamètre. Les feuilles sont entières, sans dentelures ni crénelures, opposées, d'une forme ovale allongée, lisses et luisantes en dessus, pâles en dessous, aiguës au sommet, rétrécies à la base, et portées par de très-courts pétioles; elles ressemblent à celles du laurier commun, mais sont moins sèches et moins épaisses. De l'aisselle des feuilles naissent de petits groupes de fleurs au nombre de quatre ou cinq. Elles ont à peu près la forme et le volume de celles du jasmin d'Espagne; elles passent fort vite, ont une odeur douce et agréable. Elles sont remplacées par une baie qui a l'apparence d'une cerise, et d'un rouge obscur dans sa parfaite maturité. Elle renferme une pulpe glaireuse et d'un goût douceâtre, qui sert d'enveloppe à deux petites graines d'une nature cornée, accolées l'une à l'autre, et entourées chacune d'une membrane particulière et coriace. Ce sont ces graines qu'on appele café.

On a parlé trop souvent de la farine de manioc et de la cassave, pour laisser cet aliment sans explication; c'est le pain de la plupart des habitans, blancs, noirs et rouges des Antilles, c'est-à-dire des Européens, des Nègres et des Américains.

Le manioc est un arbrisseau dont l'écorce est grise, rouge ou violette, suivant les différentes espèces, et mince : il croît jusqu'à la hauteur de sept ou huit pieds; son tronc est de la grosseur du bras, et noueux : sa principale racine en pousse trois ou quatre autour d'elle, et jusqu'à six ou sept autres de différentes longueurs, suivant l'âge de l'arbre et la bonté du terrain. L'écorce des racines est de la couleur de celle de l'arbre, mais l'intérieur est toujours blanc, et de la consistance des navets. Cet arbrisseau vient de bouture, que l'on place dans des trous de cinq à six pouces de profondeur, éloignés l'un de l'autre de deux pieds. Quand la plante a atteint son degré de perfection, on l'arrache de terre à mesure qu'on en a besoin. On racle l'écorce, on la lave; ensuite, on la râpe pour la réduire en farine, qui ressemble à la grosse sciure de bois, et qui est portée à la presse pour en exprimer le suc, qui est regardé à tort comme un poison. On se sert de ce suc pour faire de l'amidon, lorsqu'il est desséché au soleil, où il devient blanc comme la neige. Il prend alors le nom de mouchache, et sert à composer de petits gâteaux, aussi délicats, dit-on, que s'ils étaient de la plus fine fleur de froment. C'est de ce qui reste après cette opération qu'on fait la cassave et la farine de manioc, qui servent de pain à presque toute l'Amérique. Elle peut se conserver fort long-temps sans autre soin que de la mettre dans un lieu sec, et de l'exposer quelquefois au soleil. C'est une excellente nourriture, qui se digère aisément, et pour laquelle un peu d'habitude fait prendre du goût aux Européens mêmes. La cassave s'enfle à vue d'œil lorsqu'on l'humecte avec du bouillon, ou qu'on la trempe simplement dans l'eau; ce qui prouve assez qu'elle renferme beaucoup de substance.

La boisson commune est l'ouycou, dont les Européens ont appris l'usage et la composition des Américains. Elle se fait avec deux grosses cassaves rompues, une douzaine de patates coupées par quartiers, trois ou quatre pots de sirop de cannes, quelques bananes mûres qu'on écrase. Cette boisson, lorsqu'elle a fermenté, ressemble à de la bière forte : elle est rougeâtre, nourrissante et rafraîchissante, quoiqu'elle enivre aisément.

L'eau-de-vie de cannes, c'est-à-dire, celle qui se fait aux îles avec les écumes et les sirops du sucre, est la passion des Américains, des nègre et des Européens même qui ne sont point assez riches pour faire provision de celle de France. Les Anglais, qui en consomment aussi beaucoup, ont inventé deux ou trois sortes de liqueurs qui en sont composées, et dont l'usage, ou plutôt l'abus, est passé aux îles françaises. Telles sont le punch, qui s'est communiqué en Europe, et dont la composition y est fort adoucie, mais qui se fait, aux îles, de deux parties d'eau-de-vie sur une d'eau, avec les autres ingrédiens que personne n'ignore aujourd'hui; le sang gris, qui est composé d'eau-de-vie, de vin de Madère et de jus de citron, avec de la cannelle et du girofle en poudre, beaucoup de muscade, et une croûte de pain brûlé; la limonade anglaise, qui se fait avec de l'eau-de-vie et du vin de Canarie, du sucre et du jus de citron, toutes sortes d'épiceries, et de l'essence d'ambre.

Ceux qui craignent des plaisirs si dangereux, font piler des ananas, et bouillir le jus pendant deux jours dans un vase de terre; il s'éclaircit, et forme une espèce de cidre dont on vante l'agrément. Le suc, ou le jus d'ananas, bien fermenté pendant ving-quatre heures, devient un vin des plus agréables. La couleur en est belle, l'odeur et le goût délicieux; mais il est fumeux; il enivre; et la fermentation ne lui fait pas perdre une qualité mordicante, si naturelle à son fruit, que si le couteau dont on s'est servi pour le couper demeurait quelques heures sans être essuyé, on en trouverait la lame rongée. Aussi ne mange-t-on guère d'ananas cru, sans l'avoir coupé en tranches, qu'on laisse tremper pendant une heure dans le vin et le sucre.

Un aliment que la nature fournit libéralement dans les Antilles, et qui fait la ressource ordinaire des Indiens et des nègres, est le crabe de terre, dont on distingue deux espèces : le grand, qui est peu différent de celui de mer; et le petit, qu'on nomme vulgairement tourlouroux. Leur écaille est assez dure, quoique mince : elle est rouge; le milieu du dos est d'un rouge brun, qui s'éclaircit insensiblement jusque sous le ventre, qui est d'un rouge fort clair. Leurs serres sont très-inégales; la gauche est toujours plus petite que la droite. Ils s'en servent pour couper les racines et les feuilles

dont ils font leur nourriture. Leur chair passe pour la plus délicate, les crabes blancs sont les moins recherchés. Tous les voyageurs parlent de ces animaux comme d'une vraie manne pour les iles. Les Caraïbes n'ont presque point d'autre nourriture; les nègres en mangent au lieu de viande salée, que leurs maîtres négligent souvent de leur donner, malgré l'ordonnance; les blancs mêmes ne sont pas indifférens pour les crabes, et l'on en sert sur toutes les tables.

La Guadeloupe et la Dominique ont une autre manne qui ne se trouve, suivant Labat, que dans ces deux îles, et qui dispenserait les habitans de tout autre soin pour leur nourriture, s'ils en jouissaient sans interruption; mais elle ne leur arrive que dans un certain temps de l'année. C'est un oiseau qu'ils nomment diable ou diablotin, qui vient pondre et élever ses petits dans quelques parties de leurs montagnes. Il est à peu près de la grosseur d'une poule. Son plumage est noir; il a les ailes longues et fortes, les jambes assez courtes, les pieds comme ceux des canards, mais garnis de griffes; son bec est long d'un pouce et demi, courbé, pointu, extrêmement dur et fort: il a de grands yeux à fleur de tête, qui lui servent admirablement la nuit, mais dont il tire si peu d'utilité pendant le jour qu'il ne peut supporter la lumière ni discerner les objets; de sorte que, s'il est surpris par le jour hors de sa retraite, il heurte contre tout ce qu'il rencontre, et tombe bientôt à terre.

Les diables vivent du poisson qu'ils prennent la nuit en mer. Après leur pêche, ils retournent aux montagnes, où ils se nichent dans des trous, comme les lapins, et d'où ils ne sortent qu'à l'entrée de la nuit. Ils crient en volant, comme s'ils s'appelaient ou se répondaient entre eux. Ils commencent à croître vers la fin de septembre. On les trouve deux à deux dans chaque trou. Ils y demeurent jusqu'à la fin de novembre, ensuite ils disparaissent, sans qu'on en voie et qu'on en entende un seul, jusqu'au milieu de janvier, qu'ils reparaissent. Mais alors on n'en trouve plus qu'un dans chaque trou, jusqu'au mois de mars; à cette époque la mère y est avec deux petits qui sont couverts d'un duvet épais et jaune, comme les oisons. On les nomme des cottons. Ils sont en état de prendre leur vol à la fin de mai, et l'on cesse d'en voir jusqu'au mois de septembre. Leur chair est noirâtre et sent un peu le poisson, mais d'ailleurs elle est bonne et d'une facile digestion. Les cottons sont beaucoup plus délicats. Pendant toute la saison, les habitans pauvres et les nègres n'ont pas d'autre nourriture. La difficulté de les prendre sert à la conservation de l'espèce, qui serait détruite il y a long-temps, s'ils ne se retiraient dans des lieux d'un accès fort difficile.

Les Antilles produisent différentes sortes de serpens, mais peu venimeux, à l'exception de la Martinique et de Sainte-Lucie, où l'on en trouve de malfaisans. Les uns gris, veloutés, et tachetés de noir en plusieurs endroits; les autres, jaunes comme de l'or, et les troisièmes, de couleur rousse. Les premiers sont de véritables vipères. Quelques-unes sont plus grosses que le bras; et cette grosseur est égale, jusqu'à deux ou trois pouces de la queue, qui se termine tout d'un coup en pointe par un petit onglet.

Le crocodile à museau effilé est commun dans les eaux de Saint-Domingue. On prend fréquemment des tortues marines. Ces amphibies sont surtout abondantes sur les îlots déserts qui entourent plusieurs îles. L'écaille de l'espèce que l'on appelle caret est la plus estimée dans le commerce.

Les requins infestent souvent les rades les plus fréquentées; les scorpions, les millepieds, les ravets, les fourmis, les chiques, tous ces fléaux ordinaires des pays chauds sont nombreux dans les Antilles; quelques-uns de ces insectes causent souvent des dégâts affreux.

L'on trouve dans les Antilles la chauve-souris fer de lance, le mulot-volant, le kinkajou, le rat piloris, l'agouti. Parmi les oiseaux, les perroquets et les colibris embellissent les bocages de toutes les îles, et des troupes innombrables d'oiseaux aquatiques animent les rivages.

Cet archipel est, depuis la dernière moitié du dix-septième siècle, un des principaux théâtres où s'est développée l'activité des Européens. Ces îles, long-temps méprisées, parce qu'elles ne produisaient pas d'or, sont devenues le centre d'un commerce immense, en grande partie entre les mains des Anglais.

CHAPITRE XXIV.

ILES LUCAYES.

Après avoir parcouru les Antilles, Mackinnen, déja cité, dirigea sa course vers les Lucayes en partant de la Jamaïque : « Ces îles, dit-il, que l'on peut regarder comme unies à la chaîne des petites Antilles par l'intermédiaire de Porto-Rico et de Saint-Domingue, sont situées à une distance considérable sous le vent des premières, et rangées du sud-est au nord-ouest, sur une ligne diagonale qui a près de deux cent trente-cinq lieues d'étendue. On les nomme quelquefois îles Bahama d'après une des plus considérables. Les plus grandes, ou plutot les groupes les plus grands, sont au nombre de quatorze : on pense que celui des petites est au moins de sept cents, mais en y comprenant des écueils et des bancs de sable.

« Situées dans un des climats les plus sereins, les plus agréables, et pendant la plus grande partie de l'année un des plus délicieux du globe, et favorisées, grâces à la culture, de presque tous les végétaux de la zone tempérée et de la zone torride ; il paraîtrait étrange que ces îles n'aient pas été plus habitées, si l'on ne faisait pas réflexion que la navigation entre leurs différens groupes est si difficile, et leur sol généralement si ingrat qu'elles ont dû peu attirer l'attention.

» L'espèce d'oubli dans lequel on les avait laissées piqua ma curiosité, et me les fit examiner avec soin. Elles sont généralement très-basses, leur aspect et leur surface ne varient pas beaucoup. A la plus grande profondeur où les habitans ont creusé, ils n'ont trouvé que du roc calcaire mêlé quelquefois de coquilles. A une petite distance du rivage, un récif de rochers suit, dans beaucoup d'îles, la direction de la côte, et forme la limite des sondes ; en dehors de ce rempart, l'Océan est souvent d'une profondeur incommensurable ; en dedans le fond est généralement d'un beau sable blanc, ou varié par les têtes des rochers couvertes de goëmon. Ainsi ces petites portions de terre qui bornent l'Océan atlantique au nord-est de Cuba, et qui occupent une surface dont la largeur égale la longueur, s'élèvent presque perpendiculairement d'une profondeur immense, et semblent, si l'on peut en juger par l'apparence, avoir été formées par une accumulation de coquilles ou de petites particules de sable calcaire. Indépendamment des quatorze îles, toutes désignées par des noms particuliers, on remarque, dans l'Archipel des Lucayes, le grand et le petit banc de Bahama, deux immenses bancs de sable qui sont couverts par les eaux de la mer et dont les limites sont marquées par une quantité prodigieuse de cayes et d'îlots : on désigne par le nom de cayes, de petites îles sablonneuses qui ne s'élèvent pas beaucoup au-dessus de la surface de l'Océan, où il ne croît que quelques buissons et quelques plantes, et qui, surtout à une certaine distance des grandes terres, nourrissent beaucoup de tortues et d'autres animaux amphibies. Les premières choisissent les endroits les plus tranquilles et les moins fréquentés pour y pondre leurs œufs. C'est le seul objet qui fasse visiter les cayes, où les pirates ont seuls coutume d'aborder.

» Les Lucayes tiendront toujours une place remarquable dans l'histoire du Nouveau-Monde, et même dans celle de la navigation, pour avoir été les premières terres découvertes par Christophe Colomb, lorsqu'il entreprit l'expédition maritime la plus hardie et la plus importante qui eût jamais été tentée.

Leurs principales productions sont le coton, le sel, les tortues, des fruits, du bois d'acajou, des racines et des bois pour la teinture. Les habitans des côtes retirent de grands profits des secours qu'ils donnent aux navigateurs qui font naufrage sur les écueils et les rochers nombreux dont cet archipel est parsemé.

« Je dirigeai ma course vers la Providence, île où siége le gouvernement, et qui est le centre des affaires des Lucayes ; mais le défaut de communications directes avec la Jamaïque m'ayant retenu assez long-temps sur d'autres îles, je profitai de ce retard pour les visiter et les examiner en détail.

« Les Lucayes commencent, on peut le dire, très-près de la côte septentrionale de Saint-Domingue. La plupart ont trois noms qui leur ont été donnés successivement par les naturels, les Espagnols et les Anglais ; ainsi l'on a de quoi choisir. Les naturels les désignaient généralement par un nom tiré de quelque particu-

larité qu'il n'est pas toujours possible de deviner, l'idiôme de cette race d'hommes ayant péri avec eux. Les noms espagnols qui se trouvent sur les anciennes cartes, semblent avoir été arbitraires et transitoires comme leur possession de cet archipel. Quant aux noms anglais, ceux dont on peut découvrir l'origine sont fondés sur des observations faites par ces navigateurs. Ce sont eux ou les Français qui ont nommé îles Turques, le petit groupe de las Amanas des Espagnols, dénomination empruntée des naturels. Ces îles produisent en quantité l'espèce de cactus nain appelé en anglais tête de Turc, parce qu'on lui trouve de la ressemblance avec un turban. C'est le *cactus coronatus* des botanistes. On prétend qu'un directeur de la poste aux lettres en Angleterre ayant eu à expédier une lettre adressée à un particulier habitant les îles Turques, la mit dans le paquet de Constantinople.

» Ces petites îles ont une certaine importance par la quantité de sel qu'on y recueille dans des étangs naturels. La roche calcaire est généralement disposée en couches horizontales. L'action violente de la mer, qui a évidemment, et peut-être récemment couvert leur surface, la fait paraître comme usée, rongée, percée de trous et d'excavations profondes : c'est par ces fissures que les eaux de l'Océan arrivent pour former dans l'intérieur les vastes mares ou salines que l'on y voit. Elles peuvent devenir une source de gros profits, par la facilité avec laquelle on obtient le sel : car dans les premiers mois de l'année, lorsque la chaleur commence à être plus forte, le temps devenant très-sec, le sel se cristallise bientôt et forme une croûte très-solide; l'on n'a ensuite d'autre peine que de briser cette masse, ou de tirer le sel par le moyen de râteaux. Les deux principaux étangs sont dans les îles du Grand-Turc et de la Caye Salée. La première a environ douze milles de long sur deux milles de large. Le sol en est sablonneux et peu susceptible de culture. On n'y récolte qu'un peu de maïs. On n'y compte guère qu'une vingtaine de chefs de famille blancs et une quarantaine d'esclaves; c'est la population fixe. Dans les premiers mois de l'année, lorsque le sel commence à se former, plusieurs habitans des Bermudes viennent périodiquement aux îles Turques pour y ratisser le sel. Le 10 février, le dénombrement de toutes les personnes présentes a lieu : ensuite les étangs se partagent en plusieurs lots qui sont répartis suivant le nombre des bras que chacun a déclaré vouloir employer. Il arrive quelquefois deux cents étrangers, et d'autres fois près de deux mille.

Il y a une centaine d'années que les Anglais commencèrent à fréquenter les îles Turques; les Français voulurent leur en disputer la possession, et les y attaquèrent sans succès. Les deux gouvernemens discutèrent plus tard le droit de propriété, qui fut décidé en faveur de l'Angleterre. On y a établi un port franc; les Américains du nord viennent y charger du sel moyennant un droit qu'ils paient au fisc anglais. Le produit de cette taxe se monte annuellement à plus de deux mille livres sterling.

« En allant vers le nord-ouest, le premier groupe que l'on rencontre est celui des Caïques; je crois que ce nom, d'origine indienne, dérive peut-être de celui d'une espèce de prunier indigène. Les Caïques sont rangées en forme de croissant dont l'ouverture est au sud, et sont séparées l'une de l'autre par des canaux étroits. Indépendamment des cayes ou îlots situés plus au midi, on distingue la Caïque de l'ouest, celle de l'est, la grande et la moyenne. Le sol de celles du milieu passe pour le meilleur de tout l'archipel; dans certains cantons, il consiste en argile. L'on a établi deux plantations de cannes aux Caïques : leur principale production est le coton. Tous les fruits des Antilles y viennent fort bien; les oranges y sont exquises; le gros bétail y est plus beau que dans les îles voisines : les cochons y deviennent très-gros.

« Depuis la paix de 1783, la culture des Caïques a pris de l'extension; plusieurs loyalistes de l'Amérique vinrent s'y fixer. Elles comptent aujourd'hui quelques centaines d'habitans blancs, et plus de mille nègres esclaves. Il y a un port d'expédition; quoique le terrain soit rocailleux et très-inégal, les habitans sont parvenus, par un travail opiniâtre, à y faire des routes praticables pour les voitures. On y a retrouvé, entre autres vestiges des anciens habitans, des vases d'argile et une hache de pierre ornée d'une tête de dauphin d'un travail assez curieux. Les premiers colons anglais remar-

quèrent une route qui traversait une de ces îles. On ne put l'attribuer qu'aux Indiens, car les Espagnols, après avoir exterminé ce malheureux peuple, abandonnèrent son pays en disant qu'il ne valait pas la peine d'être gardé.

» Au sud-ouest des Caïques on rencontre les Inagues, mot dérivé de l'espagnol *ene agua* (il y a de l'eau). C'est un objet bien précieux pour les navigateurs qui visitent les îlots et les bancs de sable voisins, tous déserts ou arides. La grande Inague n'a jusqu'à présent été connue que par les nombreux naufrages auxquels expose sa position à l'entrée orientale du détroit entre Saint-Domingue et Cuba. Je passai devant par une soirée orageuse du mois de février, à l'instant où l'obscurité commençait. Un courant de l'est nous ayant portés bien loin à l'ouest de la ligne directe, je ne pus voir la terre qui est basse. Quelques jours après, j'appris que deux navires venaient d'être jetés sur le récif. Le capitaine d'une goëlette de sauvetage, qui me donna cette nouvelle, avait vu leurs canots chavirés. Il supposait que l'équipage avait péri en essayant de se sauver à terre. Ce capitaine ayant voulu s'approcher des bâtimens naufragés, en avait été empêché par la violence du vent et par les brisans. Quel secours d'ailleurs espérer alors de cette île, qui n'était habitée que par un banni de Long-Island, proscrit pour avoir assassiné de sang-froid son esclave? Des étangs salés attireront peut-être des colons aux Inagues.

» A une douzaine de lieues au nord-nord-ouest on rencontre de petites cayes environnées de récifs qui s'étendent en forme de fer à cheval, en laissant un passage à l'est, ce qui fait une espèce de port. Ce sont les Etoiles des cartes françaises; quoique situées dans des parages si fréquentés, on ne les avait pas encore examinées soigneusement. Elles ne sont bien connues que des coureurs de sauvetage, patentés par le gouverneur des Lucayes, pour croiser au milieu de cet archipel. Ils ont droit à une rétribution pour tous les objets qu'ils parviennent à sauver. On a planté des cocotiers sur une de ces cayes pour servir d'indication aux navigateurs; mais il est douteux que les gens dont le métier est de profiter des désastres des marins imprudens, laissent croître ces arbres. Je fais peut-être tort à ces hommes par une telle supposition qui n'est due qu'aux préventions généralement répandues contre eux. Des malheureux qui ont fait naufrage les accusent d'une rapacité extrême. Toutefois on ne peut nier l'utilité d'une troupe de marins qui, n'importe le motif qui les dirige, affrontent constamment avec une ardeur et un courage indomptables les dangers d'une mer orageuse pour sauver d'une perte totale les biens et souvent même l'existence de leurs semblables.

» Les habitans des Lucayes, avant que les loyalistes des provinces du sud des États-Unis fussent venus s'établir parmi eux, et y eussent introduit la culture du coton, ne connaissaient guère d'autre métier que la mer. On les avait surnommés les Lambis, d'après la grande et belle coquille commune sur leurs rivages. Ce sont ces hommes qui avec leurs esclaves courent parmi les écueils pour sauver ce qui a fait naufrage. On raconte à leur sujet une quantité d'histoires toutes plus merveilleuses les unes que les autres.

» Lorsqu'en quittant les îles Turques on va au nord-ouest, l'île la plus grande et la plus proche que l'on aperçoit est Mayaguana, ou Mogane, éloignée de vingt-cinq lieues des Caïques et de dix-huit des Étoiles. Elle est encore inhabitée. Je rencontrai trois matelots faisant partie de l'équipage d'un brigantin jeté récemment sur sa pointe orientale; ils s'estimaient heureux d'avoir trouvé presque aussitôt une goëlette de sauvetage qui les avait tirés de cette île aride et inhospitalière. Son nom d'origine indienne me semble une modification du mot guana, qui désigne une espèce de lézard commun dans cet archipel; il ne tarde pas à disparaître des terres cultivées; car il est aisé à prendre, et les nègres sont friands de sa chair.

» Les Cayes françaises, îlots très-dangereux sont à huit lieues au nord-ouest de Mogane. La saison de l'hiver n'est pas la plus agréable pour naviguer dans ces mers; quoiqu'elle n'y soit pas aussi constamment orageuse que dans les latitudes plus septentrionales, et que le vent alisé, inclinant un peu au nord, continue généralement à y souffler. Toutefois le temps y est très-variable, et les courans très-irréguliers.

» Durant la première partie de mon voyage, je fus heureux de me trouver dans un

bon navire monté par d'excellens matelots ; après avoir passé la nuit sans dormir, à partager la sollicitude du pilote qui avait sans cesse l'œil au guet, et à consulter les cartes, malheureusement trop peu exactes, je ressentis une vive satisfaction en apercevant Castle-Island à seize milles au sud-ouest des Cayes françaises. Au lever du soleil nous découvrîmes à quelque distance un grand rocher blanc ressemblant à un vieux château, ce qui fait donner son nom (ile du Château) à celle qui se trouve à l'ouest de cet écueil. Quel soulagement j'éprouvai en approchant de la côte, de n'être plus secoué par une mer clapoteuse! Je découvris bientôt la verdure des plantes qui produisait un effet charmant au-dessus de la surface diaphane de la mer.

» C'est un bonheur pour les marins quand un trait aussi caractéristique que celui de l'aspect du rocher du Château leur sert à reconnaître une terre; car ceux mêmes qui, comme nous, n'ont jamais vu cette île, peuvent à ce signe seul la distinguer des ilots voisins, nommés par les Espagnols *mira per yos* (prenez garde à vous); cet avis généralement utile dans cet archipel, l'est surtout dans les environs des Cayes françaises, des Étoiles et de Mogane.

» Au nord et tout près de Castle-Island est Crooked-Island, nommée aussi Fernandez, Sumana, île de la Fortune. Je débarquai sur la partie septentrionale. A quelque distance, des palmistes balançaient leur tête dans les airs. Je marchai le long de la plage sablonneuse, vers un grand étang où un blanc travaillait avec ses nègres à préparer des compartimens pour faire du sel. Les citronniers sauvages poussaient des rejetons en si grande quantité, qu'ils rendaient presque le passage impraticable ; je vis aussi des gardenia chargés de fruits, des mangliers rouges, et d'autres arbes de cette sorte dont les branches entrelacées formaient une voûte épaisse autour de l'étang. Le sol était couvert d'écailles de tourlouroux.

» Ces iles étaient restées désertes depuis leur découverte. A la fin de la guerre d'Amérique en 1783, des loyalistes s'y établirent; ayant éclairci le terrain, ils le trouvèrent propre au cotonnier, ils cultivèrent donc cette plante. On recueille le coton sur trois mille acres de terre, mis en rapport par les bras de trois mille nègres.

» La figure de Crooked-Island (île crochue) est très-irrégulière. Sa partie méridionale est coupée par une grande crique; elle est traversée dans sa longueur par une chaîne de collines. Les meilleures terres sont sur leur sommet ou sur leur pente; c'est là aussi que s'élèvent la plupart des maisons des colons. Les bâtimens qui vont de la Jamaïque en Angleterre ou en Amérique, passent tous devant cette île, mais ils s'y arrêtent rarement. Au sud de la partie septentrionale s'étend la Caye longue, grande lisière de terre inculte. Un blanc, aidé d'une quarantaine de nègres, y avait recueilli trente-cinq mille boisseaux de sel, dans l'espace de quelques mois; ce succès avait fait naître aux habitans de Crooked-Island l'idée d'établir des étangs salans le long d'une partie de leur île.

» Je visitai une de ses curiosités; ce sont des excavations naturelles dans les rochers; la ressemblance de leurs voûtes immenses avec celles de châteaux en ruines, me rapppela les châteaux mystérieux des romans de madame Radcliff. Diverses grottes ont été creusées par les vagues de la mer. On descend dans la caverne principale par une ouverture qui est au sommet; des stalactites pendent de la voûte; des incrustations en couvrent les parois; le figuier sauvage qui aime l'humidité, a pénétré par des fissures dans l'intérieur; ses racines barbues forment comme des colonnes entre les fentes de la voûte et des côtés. Les rayons du soleil arrivent dans quelques endroits par l'ouverture supérieure. L'on n'est pas encore parvenu à l'extrémité de cette caverne tortueuse; les esprits enclins au merveilleux prétendent qu'elle traverse à peu près toute l'île. Le sol était couvert d'une concrétion épaisse de plusieurs pieds, et assez semblable à de la terre végétale, mais n'ayant aucune qualité propre à hâter la végétation. Une personne assez instruite en histoire naturelle a pensé que c'est un amas énorme de fiente de chauve-souris très-communes dans ces souterrains.

» Toute la surface de cette île offre des traces sensibles de l'action de l'eau ; à force de laver les rochers calcaires, elle a rendu leur surface et leurs inégalités plus douces. Le roc

est quelquefois d'une dureté remarquable ; sa cassure est grenue ; il renferme des coquilles généralement bien conservées. Le rivage est ombragé par des lataniers. On trouve dans l'intérieur des lantana et des solanum en arbustes qui forment des buissons épais. Les arbres, par un effet de la nature pierreuse du sol et de l'action des vents, sont petits, tortus et noueux. Il y croît des cactus, des myrtes pimens, des cannelliers blancs (*vinterania*), des palmiers, des érithales ou bois-chandelle, ainsi nommé d'après sa qualité bitumineuse, qui le rend propre à servir de flambeaux et dont les habitans font usage ; l'acajou, le gaïac, le tamarin, le cotonnier-sifflet qui remplace le liége ; enfin, ce qui est de la plus haute importance pour des hommes travaillant à la terre à l'ardeur d'un soleil brûlant, la cascarille, si utile dans les fièvres intermittentes. On y voit aussi du ricin et beaucoup d'autres végétaux de ces climats. Le latanier, qui vient sur les rivages et les territoires sablonneux qui en sont peu éloignés, fournit d'excellens matériaux pour couvrir les maisons et pour construire les cases des nègres. Un arbre moins commun est le brésillet ; avant que cet archipel eût des établissemens permanens, il était fréquenté à cause de ce bois que l'on y venait couper. Quand on y forma les premiers établissemens, on n'y trouva pas de sources d'eau fraîche ; on fut donc obligé, en attendant qu'on eût creusé des puits, d'avoir recours à celle que l'on se procura conservée à la base des feuilles de l'ananas perroquet. Les arbres frappent par la délicatesse de leur feuillage et par une odeur aromatique, souvent mêlée d'une exhalaison qui sort des rochers, et semblable à celle que répandent de larges fragmens de corail tirés de la mer. J'aperçus en divers endroits des monceaux de pierres entassés par les anciens habitans. On suppose qu'ils avaient donné une grande extension à la culture de leur île. On me montra plusieurs de leurs haches : elles sont faites d'une pierre siliceuse qui ne se trouve pas dans cet archipel ; on l'avait découverte au milieu des rochers.

» Je vis à Crooked-Island un chantier de construction ; il en était sorti un petit navire ; on travaillait à un second. Les membrures et les grosses pièces de charpente sont en bois de l'île, notamment en acajou ; quant aux bordages, il faut les tirer de l'Amérique septentrionale. Le charpentier en chef était un nègre ; des ouvriers de sa couleur travaillaient sous ses ordres. Leur ouvrage était très-bien fait. Ceux des Lucayes manifestent en général plus d'esprit et de dispositions que ceux des Antilles ; le climat, moins chaud et moins fatigant, doit y contribuer en partie ; mais la principale cause de ce phénomène vient sans doute de la différence de position. Les nègres des Lucayes n'ont à effectuer qu'une tâche journalière, qu'il leur est facile de remplir. Dès qu'elle est achevée, ils peuvent disposer de leur temps, suivant leur fantaisie. D'ailleurs le maître lui-même surveille fréquemment ce qu'ils font ; la besogne n'en va que mieux, et l'on entend moins souvent l'air retentir des coups de fouets appliqués à ces malheureux pour les punir de leur négligence.

» Un des fléaux qui s'opposent aux progrès de la culture dans cette île est la quantité prodigieuse de fourmis ; elles dévorent les feuilles des arbres et en flétrissent l'écorce ; tous les moyens que l'on a essayés pour s'en débarrasser ont été inutiles.

» L'île d'Acklin est séparée de Crooked-Island par un canal étroit qui peut se passer à gué dans la partie la plus resserrée. J'y fus conduit par un ancien officier qui, après la guerre d'Amérique, s'était retiré du service. Il avait fixé son séjour à Acklin en 1795. Il est dificile de se faire une idée des obstacles qu'il eut à surmonter pour créer son établissement : lorsqu'il arriva dans l'île, elle était déserte. Quelle persévérance pour parvenir à ce qu'il a effectué ! Sa maison est située près d'un petit bras de mer, vis-à-vis du détroit dont je viens de parler, et qui a quelquefois un mille de largeur. En songeant au pays ingrat et aride que j'avais parcouru jusqu'alors, et en calculant les travaux de mon hôte par le temps qu'il y avait mis, que l'on juge de ma surprise, lorsque nous débarquâmes à Acklin, de trouver une voiture qui nous attendait pour nous transporter chez lui : la route, longue d'un mille, était fort belle ; il l'a fait faire. Sa maison était précédée d'un bosquet charmant rempli d'arbres utiles : des orangers étaient plantés de chaque côté du chemin ; la plupart

avaient malheureusement succombé à l'intempérie du climat. Dans ce moment, les cotonniers étaient en fleur, la capsule qui contient le duvet précieux se formait. Au milieu du champ se trouvait une caverne ombragée par un figuier sauvage; Acklin en offre plusieurs semblables; quelquefois elles sont si profondes que l'on a beaucoup de peine à en retirer les chevaux qui s'y laissent tomber en pâturant dans les bois et les savanes. Je vis sur cette île des pigeons à tête chauve, et de petits perroquets verts; on mange la chair de ces deux oiseaux; cependant celle du dernier est plus noire et moins tendre. Les rivages sont fréquentés par le phénicoptère ou flamant, dont le plumage est d'un rouge de feu. Quand les habitans des Lucayes les prennent petits, ils parviennent à les apprivoiser; ce qui n'est pas très-pénible, cet oiseau étant d'un caractère doux et docile. Sa chair grasse ressemble à celle du canard sauvage, et a une forte saveur de poisson. Sa langue, quoique délicate, ne m'a point paru mériter les éloges magnifiques que lui ont prodigués les gourmets de l'antiquité. Je mangeai aussi, chez mon hôte, de la chair de caïman; elle était blanche et coriace, et ressemblait à celle de l'esturgeon. Il a placé sur un petit îlot voisin des guanos qui s'y sont multipliés; on en sert également à table.

» Le mois de mars s'annonça par une suite de coups de vent violens de nord et de nord-est; nous apprîmes qu'ils avaient fait périr plusieurs navires à peu de distance de nous. Ensuite le temps se radoucit, l'influence du printemps se manifesta; la végétation des arbres qui, durant l'hiver de ces contrées, ne perdent jamais leurs feuilles entièrement, parut plus vive. Les moqueurs firent entendre leur voix.

» Le 16 mars, je profitai d'une occasion pour quitter Acklin, et le 18 je revins à Crooked-Island; je m'y embarquai sur un petit navire qui sortait de ses chantiers; le vent souffait du sud-est; avant le coucher du soleil, nous aperçûmes Long-Island. On rangea sa côte septentrionale : son nom lui vient de sa dimension en longueur, qui est de près de cent milles; sa largeur n'excède pas trois milles. Les indigènes la nommaient Yuma. Elle était très-fréquentée autrefois par des navigateurs de New-York et des Bermudes, qui venaient y chercher du sel. Elle fut peuplée en 1783, et on y cultiva du coton. Depuis, sa population augmenta; on dit qu'ensuite elle a diminué, parce que les terres se sont épuisées. Long-Island a deux grands étangs salans. Après avoir doublé sa pointe nord-est, nous fîmes route un peu plus à l'ouest, afin de prendre connaissance de l'île Great-Stocking, qui s'étend le long de la côte nord-est d'Exuma, et forme son port principal. Nous ne vîmes ni la grande, ni la petite Yuma, ni Watling, qui est, dit-on, la plus fertile des Lucayes.

» En naviguant au nord, on trouve, à une dixaine de lieues de Long-Island, une petite île bien insignifiante aujourd'hui : c'est Guanahani, qui fut nommée San-Salvador par Christophe Colomb, le 12 octobre 1492, jour où il débarqua pour la première fois sur les terres nouvelles qu'il cherchait. Vanité des choses humaines! cette petite île, ainsi que nous l'avons déjà dit, dont les noms auraient dû être à jamais respectés, a reçu des Anglais la dénomination bizarre de Cat-Island (*île du Chat*). Un particulier, qui possédait du terrain dans cette ile, a montré plus de jugement en appelant Colombia une maison de campagne qu'il a fait bâtir près du port où l'on suppose que le plus grand des navigateurs mit pied à terre. On ne peut s'empêcher de payer un tribut d'admiration à la bonne fortune et à l'habileté de cet homme intrépide, en réfléchissant qu'il a heureusement et promptement effectué la traversée de Guanahani à Cuba, que personne n'ose plus faire aujourd'hui par la route qu'il a tenue au milieu des Lucayes. Il est probable que neuf navires sur dix y périraient sans le secours des cartes, malgré les progrès de l'art nautique. Quoique les naturels du pays aient servi de pilotes à Colomb, des Indiens, habitués seulement à conduire leurs pirogues, ignoraient les précautions qu'il fallait prendre pour un bâtiment qui tirait plus d'eau que ces petites embarcations. Guanahani est aujourd'hui habitée et cultivée comme les autres Lucayes. On dit que le sol en est fertile.

» Après avoir coupé le Tropique près de la grande et de la petite Exuma, nous avons

dirigé notre course vers leurs cayes, afin d'avoir connaissance de l'eau blanche du banc, comme les matelots la nomment avec beaucoup de justesse. L'immense amas de sable, appelé le grand banc de Bahama, offre une ample matière aux spéculations du géologue observateur. Toute la vigilance d'un pilote expérimenté est nécessaire quand on côtoie les cayes pour empêcher que le navire, quand la mer est houleuse, ne frappe contre les rochers qui s'élèvent du milieu des bas-fonds, ce qui arrive souvent. Quoique nous fussions favorisés par le vent, une marée si forte venait du banc, qu'il fallut pour le moment renoncer à notre entreprise. Continuant donc notre première route, nous avons passé devant une suite innombrable de petites îles qui s'étendent à peu près du nord-est au sud-est; il y croît de petits arbres ou des arbustes; nous aperçûmes sur quelques-unes des traces d'habitans.

» Après avoir suivi à peu près pendant une centaine de milles la même direction, la chaîne d'îlots en prend une différente et forme un coude. En courant des bordées sur le banc où la mer était clapoteuse et les lames courtes, nous pouvions distinguer de temps en temps beaucoup de têtes de rocs brunes sur le sable blanc; alors on les évitait par une marche sinueuse. Notre capitaine, homme intelligent et expérimenté, jugeait avec une précision admirable, à quelques pouces près, de la profondeur à laquelle son navire s'enfoncerait à chaque mouvement; mais occupé pendant quelques minutes à examiner la position de la terre dans le lointain, il se fia à la vigilance d'un nègre, et nous passâmes par inadvertance sur l'extrémité d'un rocher; si, dans ce moment, on n'eût point, d'après l'avis d'un passager, changé en un clin-d'œil la direction du gouvernail, notre navire eût, à la première lame, éprouvé un choc dont la charpente de bois d'acajou de l'île Crooked aurait pu seule supporter la violence. L'air d'indifférence de la plupart des gens de l'équipage dans cet instant de crise me fit supposer qu'ils se fient, en cas d'accident, de même que les indigènes, à leur adresse à nager.

» Une des îles où je descendis ressemblait à celles que j'avais vues précédemment, et à celles qui l'entouraient. Le roc calcaire, usé par l'action de la mer, était percé de trous comme un rayon de miel. Le sol était couvert de lataniers, de palmistes nains, de figuiers sauvages, de sapotillers et d'autres végétaux que j'avais déjà vus à Crooked-Island; du reste il n'y avait pas assez de terre végétale pour inviter à la culture. Des moqueurs égayaient par leur chant la solitude de ces lieux. Les guanas qui n'y sont pas inquiétés, y sont très-nombreux, et en même temps si alertes, que j'eus toutes les difficultés imaginables à leur tirer un coup de fusil. La petite baie abondait en poissons excellens.

» En approchant du continent de l'Amérique septentrionale, nous avons éprouvé pour la première fois un vent du nord-ouest qui nous fit rester à l'ancre jusqu'au retour du nord-est. Alors ayant mis à la voile, nous avons bientôt perdu de vue les petites îles, et continuant à naviguer sur le banc, nous nous sommes approchés de New-Providence. C'était pour moi un spectacle entièrement nouveau, de naviguer au milieu d'une mer sans bornes, et en même temps de distinguer le fond à la distance de quelques pieds. Quel changement agréable, après n'avoir fréquenté si long-temps que des îles presque inhabitées ou désertes, d'apercevoir des navires qui se dirigeaient de divers côtés, et d'entendre en même temps à une certaine distance le murmure confus qui annonce l'activité d'une ville bien peuplée.

» Le port de New-Providence, auquel on peut attribuer l'origine de la colonie et son importance actuelle, est formé par une longue caye ou langue de terre presque parallèle à la côte, et par plusieurs îles qui le mettent à l'abri des lames. La ville de Nassau est sur la rive méridionale du port. Elle est bien bâtie; ses rues sont tirées au cordeau, on y marche aisément, parce que leur surface a été unie pour en tirer les pierres qui ont servi aux constructions. Le gouverneur des Lucayes y réside. La fréquence des bourasques oblige de ne pas donner beaucoup d'élévation aux maisons. Cette ville offre un séjour agréable aux valétudinaires des Antilles. La température y tient le milieu entre la chaleur extrême de ces îles et l'air vif de l'Amérique septentrionale. L'air y est très-sain pendant presque toute l'année. La plus grande partie de l'île est couverte de bois; on n'y voit

pas beaucoup de plantations de cotonniers; le commerce fait sa prospérité. Il a lieu principalement avec l'Angleterre, les Antilles et les États-Unis de l'Amérique; l'île tire de ce pays du bétail et des provisions de tout genre.

» Une société d'agriculture a été fondée à Nassau, institution qui doit être très-avantageuse pour les Lucayes. Elle a déjà publié des mémoires intéressans, et s'est occupée des causes qui ont fait manquer les récoltes du coton. Les unes sont naturelles, les autres viennent de la faute des colons, qui ont trop dégarni le terrain, et par là trop exposé les plantes à l'action des vents.

» Il y a aux environs de Nassau des champs d'ananas, des jardins et des savanes. Située un peu au nord du tropique du Cancer, New-Providence jouit d'un climat qui lui permet de cultiver les végétaux des zones torride et tempérée. J'y ai vu des fraises et d'autres fruits du nord à côté de ceux des Antilles. Une forêt de pins s'y est offerte à mes regards. Je n'en avais pas aperçu plus au sud. Les vents du nord sont plus frais et plus fortifians à Nassau que dans les Lucayes plus méridionales. On y éprouve quelquefois des tempêtes affreuses pendant la saison des ouragans des Antilles. En 1800 une centaine de bâtimens furent jetés à la côte dans le port de cette ville; ce désastre vint de ce que le vent sauta brusquement d'un point de l'horizon à l'autre.

» La longueur de New-Providence est à peu près de neuf lieues; on y compte près de deux mille habitans blancs, mille hommes de couleur libres et quatre mille nègres esclaves. Les habitans blancs sont affables et hospitaliers; les femmes ont de la beauté et une physionomie aimable et spirituelle.

» Cette île fut visitée par Colomb le 17 octobre 1492; il la nomma Fernandina en l'honneur du roi d'Espagne. Elle fut négligée jusqu'en 1667, qu'un Anglais y ayant été jeté en allant à la Caroline, lui donna son nom actuel en reconnaissance de ce qu'elle l'avait préservé du naufrage. D'après le récit qu'il fit à son retour en Angleterre, quelques aventuriers y formèrent un établissement. Ils nuisaient beaucoup par leurs courses au commerce des Espagnols; ceux-ci détruisirent la nouvelle colonie; les pirates se dispersèrent, mais réparant aisément leurs pertes par les mêmes moyens auxquels ils devaient leurs richesses, ils revinrent bientôt à leur asile favori. Plusieurs attaques du même genre ne produisirent d'autre effet que de les animer davantage contre leurs ennemis, et de rendre leur haine implacable. Cependant la colonie faisait des progrès, et l'on y avait commencé plusieurs cultures. Georges 1er envoya contre eux, en 1717, une escadre commandée par Woodes Roger. Le succès de plusieurs attaques facilita la soumission des pirates qui restaient encore à New-Providence, lorsqu'il entra dans ce port. Les autres habitans secondèrent ses projets; il rétablit l'ordre dans cette colonie, qui fut bientôt accrue entre autres par l'arrivée de plusieurs familles allemandes expulsées du Palatinat par l'intolérance religieuse.

» Après être partis de Nassau, la première terre que nous aperçûmes le lendemain à la pointe du jour, ayant fait route toute la nuit à l'ouest, fut le morne méridional d'une des îles Berry, cayes inhabitées qui s'étendent un peu au nord d'Andros, île située à peu près à dix lieues à l'ouest de New-Providence. Elle est cultivée; on vante beaucoup son bois d'acajou, on dit que les pins y sont communs. Elle avait reçu des indigènes le nom de Saomoto. Colomb lui donna celui d'Isabella.

» Entre les Berrys et le canal de Bahama, on trouve le groupe des Bimirry, petites îles célèbres chez les anciens habitans de cet archipel par la vertu extraordinaire d'une fontaine fabuleuse, qui, disaient-ils, rendait la jeunesse aux personnes âgées. Toujours avides du merveilleux, les aventuriers espagnols ajoutèrent foi à cette tradition ridicule, et cherchèrent avec empressement cette source surnaturelle.

» Sous le parallèle d'Andros, et à peu près à égale distance de New-Providence, on rencontra Eleuthera, qui fut connue de bonne heure en Europe par la vertu médicale d'un arbrisseau qu'elle produit, et dont la propriété était de guérir la fièvre; c'est un croton qui tire son surnom de celui de cette île; les fruits de tout genre y abondent; elle en approvisionne le marché de Nassau. Elle est cultivée depuis long-temps. Plusieurs habitans demeurent sur l'île de Harbour ou du Havre qui en est voi-

sine. Une autre petite île à peu de distance a reçu le nom d'île d'Albâtre, de la couleur blanche des rochers qui bordent sa côte orientale.

» Colomb visita toutes ces îles après avoir quitté Guanahani; supposons, continue Mackinnen, que lorsqu'il fut à l'ouest des Lucayes, la force d'un courant portant à l'est, l'eût poussé sur la côte de Floride, ce qui pouvait fort bien arriver par l'effet d'un vent de sud-est; alors on n'aurait pas pu avoir recours à une dispute de mots pour lui contester la gloire d'avoir découvert le continent de l'Amérique, et son nom illustre eût, en mémoire de sa glorieuse entreprise, désigné la moitié du globe habitable.

» En jetant les yeux sur la côte de cet archipel, et en apercevant au milieu d'un nombre prodigieux de cayes, les deux grandes îles de Lucaye et de Bahama, dont les noms ont été employés pour désigner la totalité de ces terres, on s'attend naturellement à les trouver dignes d'un examen particulier; c'est tout le contraire; la Grande-Bahama est inhabitée, et la Lucaye Abaco n'est pas très-peuplée. Cette dernière île, nommée quelquefois Yucaya, est à une quinzaine de lieues au nord-ouest d'Eleuthera et de l'île Harbour, sur la côte orientale; elle est regardée comme un des meilleurs ports de l'Archipel.

» Notre navire ne tirant pas beaucoup d'eau, nous avons pu ranger de très-près la grande Bahama; je n'y ai pas aperçu la moindre trace de culture. Il me fut impossible de contempler les bois touffus qui couvrent sa plage sablonneuse, et qui envoient au loin leurs émanations balsamiques, sans me rappeler le triste destin de cette race innocente d'hommes qui l'habitaient jadis, et que l'avidité insatiable des Européens en a fait disparaître. En quittant la grande Bahama, nous nous trouvâmes dans le canal de ce nom; c'est par ce détroit que débouchent les eaux du golfe du Mexique; le courant est si fort, que malgré le vent qui nous était contraire, et une mer très-houleuse, nous allions au nord le long de la côte de la Floride, avec une vitesse extraordinaire.

» Je crois qu'il y a peu de parages où la navigation soit plus difficile et plus sujette à des erreurs que dans le voisinage de la côte méridionale de la Floride, où les courans qui viennent de l'est par les canaux des îles Lucayes, se mêlent avec le flot impétueux qui sort du golfe du Mexique. Combien de navires en font tous les ans la fatale expérience! Charlevoix, voyageur judicieux et véridique, qui fit naufrage en 1722 sur la côte occidentale de la pointe sud de la Floride, décrit avec beaucoup d'exactitude ce qui s'y passe journellement. Il dit que le canal de Bahama est le passage le plus dangereux qui soit dans les mers d'Amérique, et que l'on y compte les naufrages par milliers. Les courans et les contre-courans sont irréguliers et se croisent tellement, que tandis qu'un navire fait une route, il est souvent emporté par une direction contraire; ce n'est que lorsque l'équipage aperçoit les brisans ou les navires de sauvetage qu'il est persuadé de sa position désespérée. De plus, la côte est partout très-basse, et le vent alisé y porte directement. Ce courant, désigné en anglais par le nom de Gulf-Stream, se reconnaît dans toute son étendue par le degré de température de ses eaux. Si on y plonge le thermomètre à une certaine profondeur, il monte beaucoup plus haut que lorsqu'on l'enfonce dans la mer de chaque côté; ce qui n'est pas surprenant, puisque cette immense masse d'eau vient de régions plus méridionales que la portion de l'Océan qu'elle traverse.

» Nous entrâmes bientôt dans la latitude des vents variables; un vent doux du sud-ouest, qui, en été, règne généralement le long de la côte des États-Unis, nous fit entrer dans la baie de Charleston, où je débarquai heureusement. »

Les îles Bermudes (aux Anglais), très-nombreuses, mais petites et rocailleuses, sont situées entre les Antilles et la Nouvelle-Écosse. Elles sont ainsi nommées de Bermudas, Espagnol, qui les découvrit en 1522. L'Anglais Sommers, qui y fit naufrage en 1609, et y resta neuf mois, crut en avoir fait la découverte, et lui donna son nom. Les habitans, au nombre de huit mille, en partie nègres, sont d'habiles marins. Leurs maisons sont bâties en pierres tendres, dont on fait des filtres pour l'eau, et peu élevées à cause des ouragans. Bermude, la plus grande de ces îles, n'a que cinq lieues de long sur deux tiers de large. Elle produit des genévriers, qui deviennent assez forts pour servir à la construction de

bâtimens légers, qui font le cabotage entre les Etats-Unis et les Antilles. On y voit aussi le palmiste, dont la feuille sert à couvrir les cabanes; des orangers, du coton, tabac, froment, etc. Les bâtimens baleiniers visitent quelquefois ces îles, qui ont quelques bons ports. Saint-Georges et Hamilton, deux petites villes, n'ont rien de remarquable.

Le courant du Golfe, ou Gulf-Stream, dont Makinnen vient de parler, fut remarqué dès le seizième siècle par Drake, navigateur anglais, qui devina sa cause. Ce fut en 1776 que les belles observations de Franklin et Blagden fixèrent l'attention des physiciens sur cette masse d'eau. Sa direction devint un objet important de recherches, qui donnèrent lieu d'embrasser ce phénomène dans sa généralité. Le vent alisé, en poussant les eaux de l'océan atlantique entre le tropique et la ligne, depuis les côtes d'Afrique à l'est jusqu'à celles de l'Amérique à l'ouest, les fait arriver à travers les detroits des Antilles jusqu'aux côtes de Mosquitos et de Honduras, qui, prolongées du sud au nord, leur bouchent le passage. Alors ce courant, arrêté par cette digue, se porte d'abord au nord-ouest, et les eaux passent dans le golfe du Mexique par le détroit que forment le cap Catoche et le cap Saint-Antoine, suivent les sinuosités de la côte du Mexique, de la Vera-Cruz à l'embouchure du Rio-del-Norte, et de là aux bouches du Mississipi et aux bas-fonds situés à l'ouest de l'extrémité méridionale de la Floride. Après ce grand détour à l'ouest au nord, à l'est et au sud, le courant se porte de nouveau au nord, en se jetant avec impétuosité dans le canal de Bahama, entre la côte orientale de la Floride et les Lucayes. Des navigateurs y ont observé, au mois de mai, sous les 26° et les 27° de latitude, une vitesse de quatre-vingts milles en vingt-quatre heures, ou de cinq pieds par seconde, quoique le vent du nord soufflât avec une force extraordinaire.

Au debouquement du canal de Bahama, le Gulf-Stream, ou courant de la Floride, se didirige au nord-est. Sa vitesse ressemble à celle d'un torrent; elle y est quelquefois de cinq milles par heure. La température élevée des eaux, leur forte salure, leur couleur bleu-indigo, les traînées de goëmon qui couvrent sa surface, de même que la chaleur de l'atmosphère environnante, très-sensible en hiver, le font reconnaître; sa vitesse diminue vers le nord, en même temps que sa largeur augmente et que ses eaux se refroidissent. Elle n'est que de quinze lieues vis-à-vis du banc de Bahama, tandis que sous les 28° 30' de latitude elle est déjà de dix-sept lieues, et sous les 36°, de quarante à cinquante lieues. La rapidité du courant atteint trois à cinq milles par heure, dans les endroits où il est le plus étroit; elle n'est plus que d'un mille en avançant vers le nord.

Les eaux du Mexique, entraînées avec force au nord-est, conservent à un tel point leur haute température, que sous 40 et 41° de latitude, on les trouve encore de dix-huit degrés, tandis que hors du courant la chaleur de l'océan, à sa surface, est à peine de quatorze degrés; ainsi elle est égale à celle que les mers des tropiques offrent par 18° de latitude.

Sous 41° 25' de latitude, et 67° de longitude, le courant atteint près de quatre-vingts lieues marines de largeur. Là, il se dirige tout d'un coup à l'est, de manière que son bord occidental, en se recourbant, devient la limite septentrionale des eaux courantes, et qu'il rase l'extrémité septentrionale du grand banc de Terre-Neuve, que Volney appele très-ingénieusement la barre de l'embouchure de cet énorme fleuve marin. Les eaux froides de ce banc qui, selon les expériences de M. de Humboldt, ont une température de sept ou huit degrés, offrent un contraste frappant avec les eaux de la zone torride, poussées au nord par le courant du golfe dont la température est de dix-sept à dix-huit degrés. Dans ces parages, ajoute ce savant observateur, la chaleur se trouve répartie dans l'océan d'une manière étrange; les eaux du banc sont de neuf degrés plus froides que la mer voisine, et cette mer est de trois degrés plus froide que le courant. Ces zones ne peuvent se mettre en équilibre de température, parce que chacune d'elles a une source de chaleur ou une cause de refroidissement qui lui est propre, et dont l'influence est permanente.

Depuis le banc de Terre-Neuve, le courant du golfe continue à se porter vers l'est et l'est-sud-est : les eaux y conservent encore une partie de l'impulsion qu'elles ont reçue près de mille lieues plus loin, dans le détroit de la Floride, entre Cuba et les bas-fonds au sud-ouest de la pointe de la Péninsule. Sur le méridien des iles de Corvo et de Flores, les plus occidentales des Açores, le courant occupe une étendue de mer de cent soixante lieues de large.

Depuis les Açores, le courant de la Floride se dirige vers le détroit de Gibraltar, l'ile de Madère et le groupe des Canaries. Au sud de Madère, on peut suivre sa direction au sud-est et au sud-sud-est, vers les côtes de l'Afrique, entre le cap Cantin et le cap Bojador. Dans ces parages, un vaisseau resté en calme se trouve engagé sur la côte quand il s'en croit encore très-éloigné, d'après l'estime non corrigée par les observations. Par 25 et 26° de latitude, le courant se dirige d'abord directement au sud, puis au sud-ouest. Le cap Blanc qui est, après le cap Vert, le promontoire le plus saillant de la côte occidentale d'Afrique, paraît influer sur cette direction, et c'est sur son parallèle que les eaux dont on vient de suivre le cours depuis les côtes de Honduras, se mêlent au grand courant des tropiques pour recommencer le tour d'orient en occident.

On a observé que dans la traversée d'Europe aux îles Canaries, on entre, depuis les 39° de latitude, dans le courant qui entraîne les vaisseaux vers le sud-est. C'est ce mouvement qui jette sur les côtes inhospitalières du Sahara tant d'infortunés dont les relations consignées dans le volume de l'Afrique, que nous préparons, nous feront connaître cette contrée affreuse.

CHAPITRE XXV.

ÉTATS-UNIS. — PRÉCIS HISTORIQUE.

Dans la découverte et l'occupation de la plus grande partie de ces contrées, par les Espagnols, les Français, les Anglais, les Hollandais, etc., qui en revendiquèrent tour à tour la souveraineté, et se la disputèrent les armes à la main, avec des actes de cruauté indignes de nations policées, on n'éprouva pas, à beaucoup près, de la part des naturels, la même résistance que de celle des Mexicains, des Péruviens, etc. Ici point de villes, point d'armées à réduire, point d'or à enlever. La civilisation, ses ressources et ses vices étaient inconnus. On n'eut affaire qu'à des peuplades de sauvages, presque toujours divisées entre elles, et qui durent bientôt reculer devant les envahisseurs. Outre que les récits de ces conquêtes, souvent pacifiques, n'offriraient pas le même intérêt que les précédens, ils nous entraîneraient trop loin hors de notre plan. Nous prendrons donc cette partie de l'Amérique dans les temps modernes, en ayant soin toutefois de donner les détails indispensables pour ce qui a précédé cet état de choses, ainsi que nous l'avons fait ailleurs.

La grande république fédérative des États-Unis comprend la partie moyenne de l'Amérique septentrionale, située entre 69° 18' et 126° 50' de longitude occidentale, et entre 25° et 53° 36' de latitude boréale. Sa surface est de deux cent quatre-vingt mille lieues carrées, ce qui fait dix fois celle de la France. Plus de la moitié de cette immense étendue n'est encore ni cultivée, ni habitée. La population et la culture sont généralement à l'est du Mississipi. La plus grande partie du terrain à l'ouest de ce fleuve est presque entièrement dans la possession des Indiens.

Elle a pour bornes au nord le Canada et les pays parcourus par des hordes sauvages et errantes, pays désignés sous le nom de Nouvelle-Albion ou Nouvelle-Bretagne; à l'est le Nouveau-Brunswick et l'Océan Atlantique ; au sud le golphe du Mexique ; au sud-ouest le Mexique, à l'ouest le grand Océan.

Cette république n'a pas toujours eu une si vaste étendue. Elle ne comprit d'abord que les colonies anglaises entre l'Océan Atlantique, l'Acadie, le Canada, la Louisiane et la Floride. La première charte, pour fonder une colonie sur le continent américain, fut accordée par Elisabeth à sir Humphrey Gilbert, en 1578; la concession n'eut pas de suite ; une tentative faite par Walter Raleigh pour s'établir en Virginie en 1581, eut d'abord quelque succès;

mais les colons furent ou détruits par les sauvages, ou s'en allèrent ailleurs, ou périrent. Ce ne fut que sous le règne de Jacques I[er] que les puritains, tourmentés en Angleterre par l'Église dominante, se transportèrent au-delà des mers pour jouir de la liberté de conscience qu'on leur refusait dans leur patrie. Ils débarquèrent dans le nord sur les bords de la baie de Massachusetts, dont la colonie prit le nom, et d'où sortirent bientôt celles de New-Hampshire, de Connecticut et de Rhode-Island, qui par la suite formèrent autant de provinces séparées. D'autres émigrans arrivèrent successivement d'Angleterre, et occupèrent les points de la côte, les plus propres à fonder des établissemens. Ces colonies obtinrent du gouvernement de la Grande-Bretagne, des chartes qui leur donnaient le droit d'être régies par un régime municipal, semblable à celui de la métropole. Le roi nommait le gouverneur de chacune; les citoyens élisaient les membres des assemblées représentatives, chargées de délibérer sur les affaires de la province. Ces colonies étaient au nombre de treize; la Géorgie, la plus récemment formée, l'avait été en 1733.

Bornées du côté du continent par des déserts que parcouraient les hordes des indigènes, les provinces anglaises de l'Amérique septentrionale, faiblement peuplées dans leur origine, n'avaient pas de fréquens points de contact avec le Canada occupé par les Français. Pourtant vers la fin du dix-septième siècle, les habitans de Boston et de New-York prirent part aux hostilités qui eurent lieu par terre. Au commencement du dix-huitième siècle, la France fut obligée de céder à la Grande-Bretagne, l'Acadie et les îles voisines. Débarrassées de voisins incommodes de ce côté, les provinces anglaises du nord purent donner plus d'attention à leur navigation et à leur culture, leurs progrès étaient rapides; ce furent elles qui, en 1745, conquirent pour la métropole l'île du Cap Breton, qui était restée à la France.

La paix d'Aix-la-Chapelle en 1748, n'effectua proprement qu'une trève entre les deux nations rivales qui se partageaient les immenses contrées comprises entre la Louisiane et le Canada. La France, jalouse de s'assurer la libre communication de l'un à l'autre de ces pays, et de resserrer en même temps les Anglais entre les montagnes de l'Alleghany et l'Atlantique, afin de jouir exclusivement des avantages du commerce intérieur du continent, fit construire une ligne de forts depuis le Niagara jusqu'à Saint-Louis, sur le Mississipi. L'Angleterre, prévoyant les conséquences de ces mesures, cherchait l'occasion d'une rupture. La guerre éclata bientôt; le début des hostilités ne fut pas heureux pour les armes britaniques. En 1755, le général Braddock allant attaquer le fort du Quesne, au confluent de l'Alleghany, se laissa surprendre et fut tué. Les débris de sa troupe furent sauvés par la présence d'esprit et le courage du colonel George Washington, qui avait alors vingt et un ans; et cette action d'éclat fut son prélude dans la carrière de la gloire.

La chance tourna; les campagnes suivantes furent marquées par les désastres des Français; ils perdirent le Canada, dont la possession fut assurée à la Grande-Bretagne par le traité de paix de 1763. Mais l'éclat des victoires avait été chèrement acheté. L'épuisement des finances força de songer à de nouvelles ressources pour faire face aux dépenses et payer l'intérêt de la dette qui s'était considérablement augmentée.

L'on avait eu, pendant la guerre, l'idée de soumettre les colonies à un impôt qui serait décrété par le parlement britannique. Ce projet fut repris à la paix; on voulut le mettre à exécution, il alluma une incendie que l'on était loin de prévoir. Imbus des principes de liberté reconnus en Angleterre, les habitans des colonies de l'Amérique pensaient que, quoiqu'ils fussent séparés de la métropole par l'Océan, ils devaient jouir des mêmes droits que les citoyens de la Grande-Bretagne; et que par conséquent ils ne pouvaient être obligés à payer un impôt auquel leurs représentans n'auraient pas consenti. D'ailleurs les colonies avaient montré un esprit très-sage, quoique depuis le commencement de leur existence elles eussent un gouvernement à peu de chose près indépendant. Elles jouissaient non-seulement de l'image, mais aussi de la réalité de la constitution anglaise. Elles choisissaient la plupart de leurs magistrats, et les payaient tous. Elles dirigeaient seules leur gouvernement intérieur. La principale marque de subordination qu'elles donnaient, était de ne pas faire de

lois en opposition avec celles de la métropole ; de se soumettre à ce que celles qu'elles rendaient pussent être abrogées par le roi, et à obéir aux restrictions que le parlement imposait à leur commerce.

Au milieu de ces circonstances favorables, les colonies anglaises de l'Amérique septentrionale avaient éprouvé un développement uniforme et suivi, elles avaient presque atteint à un degré qui pouvait les faire regarder comme une nation, et la plus grande partie de l'Europe ignorait leurs progrès. Quelques actes arbitraires de la part des gouverneurs, des jalousies de particulier à particulier, des rumeurs populaires avaient quelquefois interrompu le calme politique dont elles jouissaient, sans altérer en rien la marche de leur prospérité.

Dès le commencement de la guerre de 1755, elles conçurent que pour résister plus efficacement aux empiétemens des Français, elles devaient réunir leur force afin de donner plus d'ensemble à leurs opérations. Les gouverneurs et les membres les plus influens des assemblées provinciales tinrent une assemblée générale à Albany en 1757. Il fut décidé à l'unanimité dans ce congrès, que l'union des colonies était nécessaire ; les commissaires proposèrent de former un grand conseil, dont les membres seraient élus par les assemblées provinciales, et qui, avec un gouverneur nommé par le roi, serait autorisé à faire des lois et à lever sur les colonies les sommes dont elles auraient besoin pour leur défense commune. On pensait que si ce plan était adopté, l'on pourrait repousser l'agression des Français, sans le secours de la Grande-Bretagne. Les ministres anglais, auxquels le projet fut soumis, se gardèrent bien de l'adopter ; ils firent une autre proposition : les gouverneurs de toutes les provinces, auxquels seraient adjoints deux membres de leur conseil respectif, qui étaient la plupart nommés par le roi, devaient, de temps en temps, concerter des mesures pour la totalité des colonies ; construire des forts et lever des troupes avec la faculté de fournir sur la trésorerie britannique, des mandats qui seraient ensuite remboursés par un impôt, que le parlement de la Grande-Bretagne assiérait sur les colonies. Ce plan ne déplut pas moins aux colons, que le précédent aux ministres. L'idée d'une union fut alors laissée de côté, sans cependant être mise en oubli.

Les colonies avaient fait de grands sacrifices en hommes et en argent pendant la guerre. En même temps elles avaient acquis une certaine connaissance des opérations militaires et de la confiance dans leurs propres forces. Ainsi elles purent concevoir, dès l'époque de la paix, des idées d'indépendance. Il ne fallait qu'une étincelle pour allumer un incendie dans le Nouveau-Monde; elle partit de l'ancien.

La Grande-Bretagne adopta, en 1764, des réglemens gênans pour le commerce des colonies; le préambule de ces lois causa des alarmes ; la manière dont elles devaient être mises à exécution augmenta les craintes. Elles furent réalisées; des murmures leur succédèrent ; cependant ils auraient pu s'évaporer sans autre résultat, si la mère-patrie n'eût pas songé à pousser ses prétentions trop loin. Bientôt le parlement britannique prit des résolutions tendantes à établir en Amérique un impôt du timbre. La loi passa au mois de mars 1765. Les hommes de bon sens devinèrent qu'elle allait causer de grands troubles. Les chartes de quelques provinces les autorisaient à résister à des mesures de ce genre ; l'impôt du timbre trouva donc une opposition unanime. La Virginie donna l'exemple. De toutes parts des pétitions énergiques furent adressées au roi et au parlement ; en même temps, on maintint le principe que les colonies ne pouvaient être imposées que par leurs propres assemblées ; on convint généralement de se passer des produits des manufactures anglaises, tant que l'impôt subsisterait. Dans plusieurs villes il éclata des troubles sérieux ; l'animosité se manifesta contre tous les hommes qui s'étaient montrés favorables à l'impôt. La clameur publique en Angleterre le condamnait; il fut abrogé le 16 mars 1766.

Mais la conduite du parlement dans cette occasion choqua les colonies, parce qu'il soutint son droit de les imposer, et qu'il cassa et annula toutes les résolutions prises par les assemblées provinciales pour revendiquer leurs prérogatives. Il déclara qu'il avait le pouvoir de lier les colonies dans tous les cas quelconques. Vaine démarche ! il cédait à la résistance qu'on

lui opposait; il encourageait donc à faire de même à l'avenir.

Des deux côtés l'amour-propre était en jeu : l'orgueil des Anglais se révoltait à l'idée que les colonies pussent refuser de se conformer à la volonté d'un parlement auquel ils obéissaient tous; de leur côté les Américains s'écriaient avec non moins de fierté, que la petite île de la Grande-Bretagne qui formait à peine un point sur la mappemonde, était bien audacieuse de vouloir commander aux citoyens libres du grand continent de l'Amérique.

En conséquence de ses prétentions, le parlement établit en 1767 des droits sur différentes marchandises dont on supposait que les colonies ne pourraient pas se passer; entre autres sur le thé; ils étaient fort modérés. N'importe, ils parurent aussi odieux que le timbre parce qu'ils attaquaient un principe dont les colonies ne voulaient pas se départir. Cette fois l'opposition alla plus loin, parce que l'autorité déploya l'appareil de la force pour parvenir à percevoir les droits. Dans quelques ports, des marchandises qui arrivaient de la Grande-Bretagne furent embarquées de nouveau et renvoyées.

L'explosion du mécontentement des Américains força le parlement à faire un nouveau pas en arrière; en 1770 les droits furent abolis; on ne laissa que le droit sur le thé; les Américains qui redoutaient surtout de voir consacrer le principe qu'on pût les imposer sans leur consentement, convinrent de ne pas consommer de thé.

Cependant des scènes de violence aigrissaient les esprits. A Boston, des soldats poussés à bout par les injures et les mauvais traitemens qu'ils recevaient d'un rassemblement de matelots américains, tirèrent plusieurs coups de fusil qui tuèrent trois hommes et en blessèrent cinq. La fureur du peuple fut au comble, on fit sortir de la ville tout le régiment. Le capitaine du détachement qui avait fait feu, et ses soldats furent emprisonnés; deux seulement furent jugés coupables d'homicide. L'instruction de ce procès offre des traits caractéristiques de courage, de modération et d'équité bien honorables pour les Américains. John Adams, l'un des ardens promoteurs de la liberté de son pays, défendit les accusés; le jury osa les absoudre; le peuple respecta le jugement.

Cet événement fit d'ailleurs une forte impression sur l'esprit des Américains, et concourut à produire d'importans résultats. Les trois victimes avaient été inhumées avec grande pompe; l'anniversaire de ce jour fut célébré pendant trois ans par des solennités; des orateurs prononçaient des discours dans lesquels ils s'attachaient à peindre les bienfaits de la liberté, l'horreur de l'esclavage, le danger d'une armée permanente, les droits des colonies. Ainsi tout tendait à ranimer le feu qui se répandait chaque jour davantage.

Le parlement britannique déterminé à forcer les Américains à recevoir le thé qu'ils ne voulaient pas consommer, encouragea la compagnie des Indes à le transporter en Amérique dans ses propres vaisseaux, et à nommer des agens pour le vendre dans ce pays. Les colons, pour échapper à l'effet de cette mesure, prirent toutes les précautions possibles pour empêcher que le thé ne fût débarqué. A Boston un grand nombre de gens déguisés en Iroquois, montèrent à bord d'un bâtiment et jetèrent à la mer trois cent quarante-deux caisses de thé qui formaient sa cargaison. Ceci se passait au mois de novembre 1773. A la nouvelle de cette violence, le parlement rendit, le 25 mai 1774, une loi qui interdisait tout commerce à Boston, et transférait le siége du gouvernement à Salem.

Le ministère espérait que jalouses de la prospérité de Boston, les autres villes profiteraient avec plaisir des avantages dont on la privait; son attente fut déçue. La cause de Boston devint celle de toute l'Amérique. Le 1er juin, fixé pour la clôture du port de Boston, fut dans toutes les colonies un jour de jeûne solennel.

Cependant le général Gage arrivé d'Angleterre à Boston, comme gouverneur du Massachusetts, fit paraître une proclamation qui déclarait illégales et factieuses, toutes les assemblées dans lesquelles on s'engageait à cesser toute relation commerciale avec la Grande-Bretagne, et menaça de punir quiconque souscrirait ou soutiendrait des résolutions de ce genre; mais que pouvaient des proclamations dans la situation actuelle des esprits?

Un congrès de toutes les provinces s'ouvrit à Philadelphie au mois de septembre. Ses délibérations furent très-calmes; on approuva la conduite des habitans du Massachusetts; on

recommanda de les indemniser de la clôture du port et des pertes qu'ils pourraient éprouver par la suite; on vota une adresse au général Gage pour l'inviter à ne pas persister dans des mesures qui anéantiraient toutes les espérances de réconciliation avec la métropole; on adopta une déclaration pour maintenir le principe que les Américains ne pouvaient être privés du droit de s'imposer; on recommanda de respecter les troupes du roi et tout ce qui appartenait à la couronne; on persista dans toutes les résolutions prises précédemment, enfin l'on vota une pétition au roi et une adresse au parlement, pour réclamer la jouissance des droits que rien n'avait dû faire perdre.

L'instant de la crise approchait. Le 19 avril 1775, Gage donna ordre à un corps de *huit* cents hommes, d'aller s'emparer d'un dépôt d'armes que les Américains avaient formé à Concord, à vingt milles de Boston. Malgré le secret gardé pour assurer le succès de cette expédition, les colons qui en furent instruits, s'étaient rassemblés à Lexington; toutefois la plupart se retirèrent, et il ne resta que soixante hommes de milice; ceux-ci s'étant avancés pour reconnaître les Anglais, furent sommés de se disperser; n'ayant pas obéi, on tira sur eux, quelques-uns furent tués, les autres se dispersèrent. La troupe arrivée à Concord, exécuta sa commission; sa retraite fut difficile et meurtrière. La milice rassemblée en plusieurs petits corps sur la route que les Anglais devaient suivre, ne cessa de les harceler, et quoiqu'ils fussent renforcés d'un corps de neuf cents hommes, ils ne regagnèrent Boston qu'après avoir perdu plus de deux cent cinquante hommes tués, blessés ou faits prisonniers.

Dès ce moment il était clair que les armes devaient décider la controverse qui s'était élevée entre les colonies et la métropole. Le congrès provincial de Massachusetts vota une armée de trente mille hommes. Quelque temps après, vingt mille hommes assiégèrent Boston; ils s'emparèrent des hauteurs voisines: Gage essaya de les en déloger; le 17 juin, la bataille de Breed ou Bunker's-Hill se donna; les Américains furent forcés de se retirer. Toutes les colonies étaient déjà en armes; le 2 juillet, le colonel Washington fut nommé généralissime des armées américaines.

Cependant le lien qui unissait les colonies à la métropole n'était pas rompu; elles nommaient encore le roi de la Grande-Bretagne leur légitime souverain, et imploraient pour lui la bénédiction de Dieu tout-puissant, qu'elles suppliaient de l'éclairer, pour qu'une réconciliation pût s'effectuer.

Bientôt il ne fut plus possible d'y songer. De tous côtés, des attaques d'un parti contre l'autre avaient lieu. Au mois de décembre, les Américains essayèrent d'emporter Quebec, et furent repoussés. Plusieurs villes, dans différentes provinces, furent brûlées par les Anglais; ils armèrent les Indiens contre les Américains. Ceux-ci paraissaient décidés à se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Au mois de mars 1776 ils contraignirent leurs ennemis à évacuer Boston.

Enfin les colonies, apprenant que la Grande-Bretagne envoyait des troupes étrangères pour les combattre et les soumettre, interdisait toute communication et tout commerce avec elles, et déclarait de bonne prise leurs navires dont les vaisseaux de l'état s'empareraient, virent qu'il fallait renoncer à tout espoir d'accommodement.

Le 4 juillet 1776, le congrès assemblé à Philadelphie déclara que les treize colonies unies étaient et devaient être de droit des états libres, indépendans et souverains; qu'elles étaient déliées de toute obéissance au roi de la Grande-Bretagne, et renonçaient à tout lien politique avec cet état.

Le sort en étant jeté, il fallait vaincre ou périr dans la lutte que l'on venait d'engager avec la métropole. La guerre se fit avec une violence sans égale; les succès furent balancés. Howe et Clinton avaient remplacé Gage; ils obtinrent des avantages sur les Américains. Le congrès fut contraint de sortir de Philadelphie. Heureusement la capitulation de l'armée de Burgoyne, en 1777, releva les espérances des colonies. Bientôt un événement important leur en fit concevoir de nouvelles. La France reconnut l'indépendance des Américains le 6 février 1778, et leur promit son secours. Ses flottes abordèrent dans leurs ports et y apportèrent une armée. La trahison d'Arnold mit un instant la cause des Américains en danger en 1779. Il était convenu avec les Anglais de leur livrer le

fort de West-Point, sur la rive droite du Hudson. Son complot fut découvert à temps; il s'enfuit pour éviter le supplice des traitres.

En 1781, les événemens de la guerre dans les provinces du sud, où les Américains avaient éprouvé des échecs, commencèrent à reprendre pour eux un aspect favorable, et la campagne de cette année se termina par la reddition de lord Cornwallis qui, avec ses troupes, mit bas les armes devant les armées américaine et française.

Cette victoire amena la paix. La Grande-Bretagne ne pouvait plus raisonnablement se flatter de l'espoir de soumettre l'Amérique. Ses soldats évacuèrent successivement les provinces du sud, et se réunirent à New-York. Le général anglais Carleton, arrivé au commencement de 1782, informa le congrès que les négociations pour la paix étaient ouvertes en Europe. Les préliminaires par lesquels la Grande-Bretagne reconnaissait l'indépendance des treize colonies de l'Amérique septentrionale, furent signés le 30 novembre, et la paix fut définitivement conclue le 3 septembre 1783.

Leur indépendance avait déjà été reconnue par plusieurs états de l'Europe, et elle le fut généralement à cette époque. Mais pour en jouir paisiblement, les Américains passèrent par toutes les épreuves des états naissans; elles se compliquèrent par le fléau du papier-monnaie, par la malveillance des ennemis secrets de la révolution, qui semèrent la défiance contre le congrès et excitèrent la rivalité des provinces, par la divergence des intérêts et la jalousie du pouvoir du congrès. Dans plusieurs états, le peuple s'agita pour affaiblir ou détruire des pouvoirs que son avantage même devait lui conseiller d'affermir et d'étendre. On sentit le besoin d'un lien assez énergique pour contraindre chaque état à tendre au bien de la confédération entière. En conséquence, des délégués se réunirent en convention générale à Philadelphie, au mois de mai 1787, sous la présidence de Washington. Après quatre mois de discussions, elle arrêta, le 17 septembre, un plan de constitution fédérale, qui fut envoyé au président du congrès. Ce corps y ajouta quelques articles explicatifs.

L'acceptation de la constitution soumise à l'examen successif des conventions des divers états, éprouva des difficultés. Cependant, en 1789, onze états lui avaient donné leur approbation. Mais si l'examen de la constitution avait excité le combat des opinions et l'opposition des partis dans les différens états, tous les esprits se réunirent sur le choix du magistrat chargé par cette constitution du pouvoir exécutif de l'Union. L'unanimité des suffrages appella Washington à cette place éminente le 3 mars 1789. Son voyage des bords du Potômac à New-York fut une véritable marche triomphale.

Washington fut réélu en 1793. Le terme de cette seconde présidence étant expiré en 1796, il se retira dans ses terres en Virginie, où il acheva paisiblement sa glorieuse carrière, chéri et regretté de ses concitoyens. Sa mémoire sera éternellement en vénération chez tous les peuples qui rendent hommage à la véritable vertu.

Les États-Unis de l'Amérique jouirent pendant près de trente ans d'une paix constante, malgré la tourmente à laquelle l'Europe était en proie; quelques froissemens avec les puissances belligérantes n'eurent pas de résultats, et la prospérité de l'Union fit des progrès rapides. Plusieurs nouveaux états y furent admis. En 1802, elle acquit de la France toute la Louisiane, ce qui lui donna un territoire une fois au moins aussi étendu que celui qu'elle possédait déjà.

Dans la guerre qui commença entre la France et l'Angleterre en 1803, les États-Unis conservèrent la neutralité jusqu'en 1812. Alors les vexations que leurs navires de commerce avaient éprouvées et les insultes faites à leur pavillon, les excitèrent à déclarer la guerre à la Grande-Bretagne le 18 juin. Plusieurs frégates anglaises furent prises; les Américains en perdirent aussi, mais en moindre nombre. Divers combats se livrèrent sur terre; les Américains eurent long-temps du dessous. La chance leur fut ensuite plus favorable. Les Anglais furent battus sur les bords du lac Champlain et du Niagara; ils brûlèrent Washington, furent repoussés à Baltimore, et éprouvèrent, devant la Nouvelle-Orléans, une de ces défaites dont l'histoire n'offre pas beaucoup d'exemples. La paix était signée à Gand le 24 décembre 1814, pendant que les hostilités se poursuivaient encore en Amérique.

L'Union conserva son étendue. En 1821, elle fut augmentée de la Floride, que l'Espagne lui céda. A l'époque de la déclaration de l'indépendance, elle était composée de treize états; aujourd'hui elle en compte vingt-quatre, qui forment autant de républiques indépendantes l'une de l'autre pour les affaires de localités; six grands territoires et un district, qui formeront de nouveaux états, lorsqu'ils auront une population de soixante mille âmes. En attendant, ils sont soumis à un régime particulier. Les États sont divisés en comtés, excepté la Louisiane, qui l'est en paroisses; et la Caroline méridionale, en districts.

Le siége du gouvernement général est à Washington. Le pouvoir législatif est confié à un congrès composé d'un sénat et d'une chambre de représentans. Le pouvoir exécutif est entre les mains d'un président, supplée par un vice-président, qui préside le sénat. Les assemblées du congrès ont lieu au moins une fois l'an. Ses membres, rétribués convenablement par le trésor, *ne peuvent avoir aucun emploi du gouvernement*. Le pouvoir judiciaire réside dans une cour suprême et des cours inférieures, qui reçoivent un traitement.

Les sénateurs, à raison de deux par législature de chaque état, sont nommés pour six ans, par les électeurs. Les représentans le sont par le peuple, pour deux ans, un par quarante mille habitans. Le président et le vice président sont élus pour quatre ans, par des électeurs choisis par le peuple; ils peuvent être réélus.

Il n'y a pas de religion dominante aux Etats-Unis. Tous les cultes y sont tolérés et protégés. Le protestantisme y compte beaucoup de sectateurs. Le nombre des catholiques ne s'y élève pas à plus de trois cent vingt mille. Ils ont un archevêque et cinq évêques. Les langues les plus en usage sont l'anglais et l'allemand.

Au moment de la révolution, l'Union avait près de trois millions d'habitans. Une loi ordonna qu'il serait fait un dénombrement tous les dix ans. Le premier eut lieu en 1790; on en trouva trois millions neuf cent vingt-neuf mille; cinq millions trois cent dix mille en 1800; sept millions deux cent quarante mille en 1810; neuf millions six cent trente-neuf mille en 1820, et maintenant on en compte treize millions et plus.

Les revenus de la république ne peuvent pas s'évaluer au juste, attendu que les taxes imposées en temps de guerre sont supprimées à la paix (*ce qui est à peu près sans exemple en France*), et très-incessamment elle n'aura plus de dette publique.

L'armée de terre en 1835 comptait un effectif de sept mille hommes seulement, pouvant être portés instantanément à quinze mille; mais les milices, parfaitement organisées, donnent un total de un million trois cent mille hommes. La marine militaire se compose de douze vaisseaux de ligne, de seize frégates, dont plusieurs à vapeur, et d'un grand nombre de bâtimens inférieurs. Les frontières maritimes sont protégées et défendues par des fortifications, dues en très-grande partie à des ingénieurs français, et qui ôteraient à des escadres ennemies tous les moyens de surprise, qui réussirent aux Anglais dans les dernières guerres.

Après la Grande-Bretagne, les Etats-Unis font le commerce maritine le plus considérable du globe. Les marchandises exportées consistent principalement en farine, froment et biscuit de mer, coton, tabac, bois de construction, riz, potasse et perlasse, maïs en grain et en farine, poisson sec, bœuf salé, cuir, suif, bestiaux, pelleteries, munitions navales, huile de baleine, etc., etc.

Le gouvernement des Etats-Unis, intéressé à connaître avec le plus d'exactitude possible les vastes contrées qui lui appartiennent, et à lier des relations de commerce et d'amitié avec les peuplades d'Indiens indépendans, chargea plusieurs militaires distingués d'explorer les pays encore peu connus. Nous allons rapporter quelques-unes de ces courses mémorables avant de passer à la description de cette république.

VOYAGE DE LEWIS ET CLARKE.

Les capitaines Lewis et Clarke furent chargés de remonter le Missouri depuis son confluent avec le Mississipi jusqu'à sa source; et après avoir passé les Monts-Rocheux, de chercher la communication la plus prompte par eau avec le Grand Océan. « Nous savions, dit Lewis, que nous aurions à traverser des régions habitées par des peuples sauvages, puissans et belliqueux, animés d'une haine profonde pour les

hommes blancs ; on nous avait dit aussi que notre course serait arrêtée par des montagnes inaccessibles; que nous serions obligés de vivre de notre chasse et de notre pêche, loin de toute société civilisée. N'importe, nous étions décidés à braver tous les dangers pour répondre à l'attente de notre gouvernement et de nos compatriotes. »

Ils s'acquittèrent de leur mission avec un zèle qui fut couronné du succès. Ils eurent le bonheur de descendre par la Colombia jusqu'au Grand Océan, objet de leurs recherches et qu'ils saluèrent de leurs acclamations. Mais retraçons quelques-uns de leurs travaux.

Ils avaient avec eux neuf jeunes gens du Kentucky, une vingtaine de soldats des États-Unis, dix bateliers, dont deux Français, deux chasseurs interprètes et un nègre domestique.

Tout ce monde s'étant réuni près de l'embouchure du Missouri, on entra dans cette rivière le 14 mai 1804. On était pourvu de vêtemens de rechange pour trois ans, de munitions, d'ustensiles, de marchandises d'échange pour trafiquer avec les Indiens. On s'embarqua dans un grand canot ponté et deux canots découverts. Deux chevaux suivaient le long du rivage pour aider à transporter le gibier.

On naviguait lentement sur le Missouri ; quelquefois on était obligé de haler les canots à terre à cause des bancs de sable.

On avait rencontré jusqu'à la Plate, dont l'embouchure est à trois cent trente-cinq milles de celle du Missouri dans le Mississipi, plusieurs canots et des radeaux chargés de pelleteries et de bois qui descendaient à Saint-Louis. Ils étaient conduits tantôt par des Osages, des Sioux ou d'autres Indiens, tantôt par des chasseurs français. Ceux-ci, qui fréquentent depuis long-temps ces régions, ont donné des noms aux rivières et aux lieux où ils faisaient halte. C'est de là que viennent les dénominations de la Gasconnade, la Bonne-Femme, la Prune, la Charbonnière, la Bénite et d'autres qui viennent grossir le Missouri. Les Français avaient aussi, lorsqu'ils étaient maîtres de la Louisiane, élevé plusieurs forts le long de ce fleuve.

Jusqu'au 20 août on eut plusieurs entrevues avec les chefs des Ottos, des Missouris, des Mahâs, auxquels on distribua des présens qui les disposaient favorablement. La petite vérole avait fait de grands ravages parmi eux.

Quand on fut à l'embouchure de la Pierre-Blanche, Lewis et Clarke débarquèrent pour aller examiner un monticule isolé au milieu de la plaine. Il s'élève à soixante-dix pieds; sa plate-forme en a quatre-vingt-dix de long sur douze de large. Son extrême symétrie et son isolement des collines qui sont à neuf milles de distance, pourraient le faire regarder comme une construction humaine; mais les couches de terre et de cailloux roulés qui le composent, ressemblent tellement à celles des coteaux escarpés qui bordent les rivières, qu'on peut lui attribuer la même origine. Les Indiens croient que ce monticule est le séjour de petits esprits malins, et ils lui rendent une espèce de culte. Les Sioux, les Mahâs et les Ottos n'osent jamais le visiter, de crainte des flèches que ces esprits décochent à quiconque a la hardiesse de s'approcher de leur demeure.

Le 30 août, on eut une nouvelle conférence avec les Indiens, c'étaient des Yanctous, tribus des Sioux. La cérémonie se termina par un tir au but avec des flèches. Le soir il y eut des danses accompagnées de distributions de tabac, de couteaux, de ciseaux, de grelots et de rubans qui firent le plus grand plaisir. Leurs instrumens étaient un tambour et un sac de peau de bison rempli de cailloux que l'on agitait. Le bruit en était fort ennuyeux comme on peut l'imaginer. L'un des interprètes resta auprès d'eux pour réunir autant de chefs de Sioux qu'il pourrait, et les mener ensuite à Wasington.

Ces Yanctous sont grands et bien faits ; ils ont un certain air de dignité et de hardiesse ; d'ailleurs ils ne diffèrent en rien des autres Indiens; ils aiment beaucoup la parure, se peignent le visage et s'ornent la tête de tuyaux de porc-épic et de plumes. Quelques-uns portent une espèce de collier de griffes d'ours blancs. Ils ont chez eux une institution très-remarquable, qui leur est commune avec d'autres Indiens habitant plus à l'ouest et dont on dit même qu'ils l'ont copiée. C'est une association de jeunes gens les plus actifs et les plus braves, qui s'engagent entre eux par serment à ne jamais fuir aucun danger, et à ne pas reculer devant leurs ennemis.

On se trouva le 2 septembre devant l'île Bonhomme, vis-à-vis de laquelle on voit, sur la rive droite du Missouri, d'anciennes fortifications très-étendues.

Le 15, l'on atteignit l'embouchure de la rivière Blanche que le Missouri reçoit à droite; son lit a 150 toises de largeur dans cet endroit; ses eaux n'en occupent que 75, qui sont entrecoupées d'îles et de bancs de sable. Quarante milles plus haut commence son grand détour; il a plus de trente milles de longueur; l'isthme qui sépare les deux points de la rivière les plus rapprochés l'un de l'autre à l'étranglement formé par le détour, n'a que 1,000 toises de largeur.

On eut le 25 une entrevue avec les Titons ou Tentons, tribu des Sioux. Ils étaient une soixantaine de chefs et de guerriers. On avait été sur le point de se quereller avec eux, et il avait fallu recourir à des démonstrations hostiles pour les amener à une conduite pacifique. Ils se montrèrent ensuite très-bonnes gens. Ils revêtirent Clarke d'une robe de peau de bison, et le portèrent en cérémonie à la salle du conseil; une heure après ils firent la même chose à Lewis. Ils tuèrent plusieurs chiens en l'honneur de leurs hôtes; on en mangea la chair ainsi que du pemmican et des pommes de terre: on fuma le calumet; le soir, les femmes dansèrent, toutes très-parées; quelques-unes tenaient à la main des perches d'où pendaient les chevelures arrachées aux ennemis; d'autres avaient des fusils, des piques et d'autres trophées pris à la guerre par leurs maris, leurs frères ou leurs parens.

Les cabanes de ces Indiens étaient au nombre de quatre-vingts; chacune contenait une dixaine de personnes. Ces Tentons sont d'un caractère fort doux, voleurs néanmoins, quand ils en trouvent l'occasion, et très-malpropres; ils sont laids et mal faits; leurs jambes et leurs bras sont trop petits; ils ont les pommettes des joues très-saillantes et les yeux à fleur de tête. Les femmes sont plus jolies; tous sont fort gais.

Quinze jours auparavant, les Tentons avaient livré une bataille aux Mahâs, leur avaient tué soixante-quinze hommes et pris vingt-cinq enfans et autant de femmes. Elles paraissaient fort abattues. Les officiers américains leur donnèrent des aiguilles, des alènes et d'autres objets, et recommandèrent aux chefs Tentons de suivre l'avis de leur grand-père en rendant les prisonniers, et faisant la paix avec les Mahâs. Ils promirent de s'y conformer.

Le 1er octobre, on passa devant l'embouchure de la Chayenne, qui vient des montagnes au nord-est du Nouveau-Mexique, les Indiens Chayennes habitent près de sa source. Depuis plusieurs jours il gelait fréquemment dans la nuit; on était sur le territoire des Ricaras. Ces Indiens avaient fait un très-bon accueil aux voyageurs. Plusieurs Français vivent parmi eux comme interprètes ou comme chasseurs. Ils furent très-utiles à Lewis. Quelques chefs Ricaras étant venus à bord de son bateau, restèrent stupéfaits à la vue du domestique de M. Clarke; c'était un nègre grand et robuste. Jamais ils n'avaient vu d'homme de cette couleur; ils s'attroupèrent autour de lui pour mieux l'examiner. Il leur dit, en plaisantant, qu'il avait été autrefois un animal sauvage, et que son maître l'ayant pris, l'avait apprivoisé; pour les en convaincre, il fit plusieurs essais de sa force qui le leur firent encore paraître plus terrible. Bien loin d'avoir horreur de sa couleur, ils avaient l'air de le regarder comme un être d'une caste supérieure, et cherchèrent à l'emmener avec eux.

Le temps ayant permis d'aller à terre, on visita successivement les trois villages de ces Ricaras. Ils prièrent les Américains de conduire un de leurs chefs chez leurs voisins les Mandans afin de conclure la paix avec cette nation. On éprouva une grande satisfaction en s'apercevant qu'ils ne buvaient aucune espèce de liqueur spiritueuse.

Le 27 octobre, les voyageurs s'arrêtèrent dans un village de Mandans, où l'approche de l'hiver leur fit prendre la résolution de passer la mauvaise saison. Ils eurent d'abord plusieurs conférences avec les chefs de cette nation, ainsi qu'avec les Minnétaris, leurs voisins, et les Ava-Cavas, et parvinrent à rétablir la paix entre ces différentes hordes et les Ricaras. Ils trouvèrent dans ce village des Anglais, agens de la compagnie du Nord-Ouest; ils étaient venus d'un fort situé sur la rivière des Assiniboils, éloignée de cent-cinquante milles de cet endroit.

Les Américains se construisirent des barques sur le bord du Missouri. Ce poste fut nommé le fort Mandane. Dès la mi-novembre, le temps devint très-froid ; le Missouri commença à charrier. L'on n'avait d'autre moyen de subsistance que le gibier que l'on tuait et le maïs que vendaient les Mandans. Dans le mois de décembre, on vit arriver un agent de la compagnie de la baie d'Hudson qui venait trafiquer avec les Minnétaris. L'on avait eu précédemment à se plaindre des agens de l'autre compagnie ; ils s'étaient efforcés de faire concevoir aux Mandans des soupçons sur leurs hôtes; mais la bonne conduite de ceux-ci parvint à dissiper ces méfiances, et Lewis invita ces coureurs de pays à ne se mêler que de leur commerce et à se bien garder de distribuer des pavillons et des médailles aux Indiens.

On célébra le 1er janvier 1805 par des décharges de mousqueterie. Le temps était sombre et doux. Lewis permit à seize de ses gens d'aller avec la musique au village des Mandans. Ils amusèrent beaucoup les sauvages par leur danse; ceux-ci furent surtout ravis des pas d'un Français, et offrirent aux danseurs des robes de bison et une grande quantité de maïs.

Au commencement de février, le temps s'adoucit un peu. La chasse devint plus abondante; mais le gibier était maigre, les loups en dévoraient une partie, et il fallait l'aller chercher fort loin avec des traîneaux; ces excursions étaient sujettes à beaucoup d'inconvéniens. Une fois, un parti de Sioux enleva deux chevaux des Américains ; Lewis se mit inutilement à leur poursuite avec un fort détachement.

Dans les premiers jours, d'avril les Américains commencèrent à transporter leurs marchandises, leurs munitions et leur bagage sur les pirogues; le 7 Lewis et Clarke, accompagnés de trente de leurs gens, quittèrent le fort; ils avaient aussi avec eux deux interprètes dont un était suivi de sa femme indienne-chochoni et de son enfant qu'elle allaitait. Ils s'embarquèrent dans six petits canots et deux grandes pirogues, que l'on avait construits pendant l'hiver. Le grand bateau monté par six soldats, deux Français et un pilote, prit une route opposée et descendit le Missouri pour retourner aux États-Unis, afin de remettre au président les dépêches des chefs de l'expédition et les collections qu'ils avaient faites.

Les Mandans chez lesquels on avait passé l'hiver, habitaient autrefois neuf villages situés plus bas le long du Missouri. La petite vérole et les guerres avec les autres Indiens les avaient réduits en, 1805, à deux villages. Le nombre des hommes faits était de trois cent cinquante. Leur religion consiste dans la croyance à un grand esprit, qui sans doute est de la classe des bons génies, car ils lui attribuent l'art de guérir, et ils confondent l'idée de grand esprit avec celle de grand remède, nom qu'ils appliquent aussi à tout ce qu'ils ne comprennent pas. Ces Indiens, comme tous ceux de ces contrées, aiment les danses; elles sont toutes très-obscènes, et leurs mœurs sont corrompues. Ils cultivent le maïs, les fèves et quelques autres végétaux qu'ils gardent pour manger en hiver. Leur principale nourriture est la chair du bison.

Le 10, Lewis ayant gravi sur les coteaux des deux rives du Missouri, n'aperçut qu'une plaine qui s'étendait à perte de vue ; il n'y croissait ni arbre, ni arbrisseau ; sinon dans les endroits où l'escarpement des collines les a préservés des ravages du feu. Douze milles plus loin, l'on atteignit la partie inférieure d'un morne, qui, en quelques endroits, est en feu, et vomit de la fumée, accompagnée d'une forte odeur de soufre.

Plus loin, on traversa un canton boisé. On campa le 11 au milieu d'un bosquet de peupliers; depuis une certaine distance, on observait la surface des flancs des hauteurs, et même des rives du Missouri, couverte d'une substance blanche qui avait le goût de sel ordinaire mêlé au sel de glauber ; plusieurs ruisseaux en étaient si fortement imprégnés, que leur eau en avait contracté un goût désagréable et une vertu purgative. On reconnut aussi des sources bitumineuses. On se trouva, le 13, devant l'embouchure du petit Missouri qui vient des Monts-Rocheux. Le grand Missouri, avant de recevoir à droite cet affluent, s'élargit beaucoup, tandis que vis-à-vis le confluent, il n'a pas plus de 600 pieds de largeur, et si peu de profondeur, qu'on peut le passer en

canot en se touant ; un peu plus haut, il a près d'un mille d'une rive à l'autre.

La rivière de la Pierre-Jaune, ainsi nommée par les Français, est la plus considérable de celles que reçoit le Missouri ; elle sort, de même que ce fleuve et la Plate, des Monts-Rocheux ; leurs sources sont peu éloignées les unes des autres; on peut la remonter en canot presque jusqu'à sa naissance. Son embouchure à la droite du Missouri est à 629 lieues du confluent de celui-ci avec le Mississipi ; elle a 429 toises de largeur à son embouchure, le Missouri en a 265 au même endroit, et 95 sont occupées par un banc de sable.

Pendant plusieurs jours, on vit un grand nombre de bisons morts sur les bords du Missouri, en partie dévorés par les loups. On supposa qu'ils étaient tombés à travers la glace en hiver, ou qu'ils s'étaient noyés en traversant la rivière. Des deux côtés des troupeaux nombreux d'élans et de bisons couvraient le rivage, et ne se dérangeaient pas beaucoup à la vue des voyageurs. Les bois ne sont pas très-communs dans cette contrée, ce que l'on peut attribuer, en partie, aux dévastations des castors qui coupent avec leurs dents des saules et des peupliers de près de trois pieds de diamètre. Le 29 Lewis étant à terre avec un des chasseurs, rencontra deux ours blancs. Les Indiens avaient parlé aux voyageurs de la force et de la férocité de cet animal; ils ne l'attaquent qu'au nombre de six à huit, et alors même ils sont souvent obligés de battre en retraite avec perte d'hommes, n'ayant d'autres armes que des arcs et des flèches, et les mauvais fusils que les marchands européens leur vendent ; on ne put tuer qu'un de ces monstres.

Depuis que l'on avait quitté le camp, le pays devenait plus élevé et plus âpre, les collines s'approchaient jusqu'au bord de la rivière; les apparences de houille étaient plus nombreuses. Le 2 mai il tomba de la neige, qui couvrant le terre à un pouce d'épaisseur, formait un contraste frappant avec la végétation déjà assez avancée.

Le 11, on aperçut le premier pin que l'on eût vu sur les rives du Missouri ; elles n'offraient plus de terrain brûlé ni de pierres-ponces ; de temps en temps on y distinguait encore des incrustations salines. La rivière chariait une grande quantité de bois flotté. Malgré la fraîcheur des matinées, les cousins étaient extrêmement importuns. On observait quelquefois des arbres dont le feuillage avait souffert de la gelée.

Le 26, Lewis ayant gravi sur le sommet de la plus haute des montagnes qui s'élevaient à la droite du Missouri, vit, pour la première fois, les cimes neigeuses des Monts-Rocheux, objet de nos recherches, dit-il, et récompense de nos fatigues. A la fin du jour, on eut à franchir un rapide le plus difficile de tous ceux que l'on avait rencontrés jusqu'alors. Tandis qu'on le passait à l'aide de perches pour touer les canots, et de cordes pour les haler, un élan femelle traversa le Missouri à la nage avec son faon ; les vagues étaient très-hautes. Ce lieu reçut le nom de rapide de l'Élan. Les gros animaux que l'on rencontrait le plus fréquemment étaient l'élan, le bison et les antilopes ; l'on en tuait en quantité suffisante pour fournir à l'approvisionnement de la troupe. En entrant dans la région montagneuse, on rencontra des Bighorns, espèce de mouton de montagne nommé grosse-corne et cul-blanc par les chasseurs français : sa chair est excellente; il se promène en grandes troupes dans ces déserts où les sauvages lui font la chasse. Au-dessous d'un précipice haut de 120 pieds, on aperçut au moins cent carcasses de bisons, et sans doute la rivière en avait déjà emporté plusieurs. Ce sont les Indiens qui tirent parti de ces précipices pour détruire en un moment de nombreux troupeaux de ces animaux. On choisit un des jeunes gens les plus lestes ; il se couvre d'une peau de bison, et va se placer entre un troupeau et le précipice. A un signal donné, ses compagnons se montrent derrière le troupeau, qui se dirige du côté où il croit reconnaître un bison. Celui-ci court vers la rivière, et arrivé au bord du précipice, se cache dans une crevasse. Les bisons poursuivis par les chasseurs s'avancent toujours, et se précipitent successivement dans l'abîme. Les Indiens viennent ensuite prendre autant de viande qu'il leur en faut, et laissent le reste aux loups. L'entassement de ces cadavres empeste l'air autour de ces précipices.

On passa le 31 devant une longue rangée de rochers escarpés ; quelques-uns s'élevaient jus-

qu'à deux cents pieds, et avaient jusqu'à douze pieds d'épaisseur et plus. Ils étaient de grès et si tendres, qu'ils cédaient facilement à l'action de l'eau. On eût dit que c'étaient des murs construits par la main des hommes. Ils offraient toutes sortes de formes fantastiques. La plaine s'étant élargie de nouveau, on se trouva, le 2 juin, vis-à-vis l'embouchure d'une rivière qui paraissait presque aussi large que le Missouri. « Il s'agissait de savoir, dit Lewis, laquelle des deux était celle que les Minnétaris appelent Ahmatizé, et qui, suivant leur récit, conduit très-près de la Columbia. De la manière dont on déciderait la question, dépendait le sort de l'expédition ; car si après avoir remonté jusqu'aux Monts-Rocheux, ou être parvenu au-delà de la chaîne, on trouvait que la rivière que l'on avait suivie ne s'approchait pas de la Columbia, on serait obligé de rebrousser chemin ; alors non-seulement on perdrait la saison favorable pour voyager, et dont deux mois s'étaient déjà écoulés, mais probablement aussi les hommes se décourageraient au point de renoncer à l'entreprise. En conséquence, nous prîmes le parti d'envoyer par chaque rivière une pirogue avec trois hommes pour reconnaître leur largeur, leur profondeur et leur vitesse. En même temps des détachemens furent expédiés par terre pour examiner le pays. »

Les rapports que les officiers reçurent ne décidèrent rien. Le 4, Lewis examina la branche septentrionale, et Clarke, la branche méridionale; cette opération les laissa dans la même incertitude; toutefois les deux chefs, guidés par des considérations géographiques, penchaient pour la branche méridionale; leurs compagnons au contraire inclinaient pour l'autre. Afin de ne rien omettre de ce qui pouvait empêcher de commettre une erreur, il fut décidé qu'un des officiers remonterait la branche méridionale par terre jusqu'à ce qu'il rencontrât le saut qui devait faire reconnaître le véritable Missouri, ou qu'il arrivât aux montagnes. En même temps, pour alléger les canots, on déposa dans des caches toutes les choses dont on pouvait se passer, et on y laissa une des embarcations.

Lewis accompagné de quatre hommes partit pour suivre la branche méridionale. Ayant traversé plusieurs chaînes de hauteurs, ses oreilles furent frappées, le 13, du bruit d'une chute d'eau ; en même temps il vit une colonne de vapeur. Sept milles plus loin, il y parvint après une marche pénible à travers des rochers ; les collines avaient deux cents pieds de hauteur.

Le Missouri a cent cinquante toises de largeur à l'endroit où, resserré de chaque côté par des rochers perpendiculaires, il se précipite d'une hauteur de quatre-vingts pieds, et continue à couler sur un plan très-incliné et hérissé d'inégalités rocailleuses, qui s'étend à plus de deux cents pieds. Le lendemain Lewis continuant à le remonter pour examiner les rapides, rencontra une seconde chute dont la hauteur perpendiculaire était de vingt pieds; enfin une troisième de cinquante pieds. Un demi mille plus loin il en admira une autre où la rivière, dont le lit avait un quart de mille de largeur, coulait avec une rapidité extrême sur un plan incliné de quatorze pieds, et tombait de six pieds de haut. Cette réunion de cascades, le fracas des eaux qui se précipitaient de toutes parts à travers les rochers, la limpidité du Missouri, les flots d'écume qu'il roulait en mugissant, produisaient un spectacle dont la sublimité ne peut se décrire. Enfin sur une longueur de dix-huit milles, cette rivière offre une suite non interrompue de rapides, de sauts et de cataractes qui sont un sujet d'étonnement; dans cet espace, la différence de niveau est de trois cent soixante cinq pieds.

Le rapport de Lewis ayant fait connaître que la rive droite du Missouri présentait plus de facilité pour le portage des canots, on s'occupa de cette opération qui fut longue et pénible. On y employa près d'un mois, car il fallut construire des chariots pour faire franchir à ces embarcations l'espace de dix-huit milles par terre à travers les rochers. Le canton où l'on séjourna est très-pittoresque; les inconvéniens auxquels on y fut exposé empêchèrent d'en goûter les charmes. Tantôt le temps était d'une chaleur étouffante, tantôt il pleuvait à torrens. Les ours tourmentaient le détachement; ils rôdaient toute la nuit autour du camp, on était obligé de veiller l'arme au bras, de crainte d'accident. Les chiens avertissaient toujours de l'approche de ces animaux féroces.

Le 15 juillet, on lança à l'eau deux canots

nouvellement construits. L'un avait vingt-cinq pieds de long, et l'autre trente-trois sur trois pieds de large. Lewis, d'une hauteur voisine, reconnut distinctement la position des Monts-Rocheux. On était à quatre-vingts milles au nord-ouest de l'extrémité septentrionale de leur première chaine, à cent cinquante milles de la même extrémité de la seconde chaine, et à deux cents milles du point le plus éloigné d'une troisième chaine. Le 16, on s'embarqua. Au-delà de la chute, le Missouri conserve une largeur de cent cinquante pas; il reçoit plusieurs rivières, elles arrivent en arrosant de belles vallées dans lesquelles l'œil les suit jusqu'à ce qu'elles se perdent dans leurs détours au milieu des monts. On voyait des troupeaux de bisons qui paissaient dans ces vallons.

Ces régions désertes sont couvertes de soleils (*hélianthus*), plante très-commune sur les bords du Missouri, depuis qu'il s'engage dans les montagnes. Les Indiens qui vivent sur ses bords, notamment ceux qui ne cultivent pas le maïs, font usage de la graine de soleil pour épaissir leur bouillon, ou en guise de pain. Les groseilles à grappe d'une espèce particulière sont aussi très-répandues, leur fruit est exquis. On vit aussi des sorbiers qui différaient de ceux des États-Unis. Leurs fruits étaient mûrs et de très-bon goût. On apercevait sur les hauteurs des bighorns qui bondissaient au bord des précipices.

Rien de plus imposant que le coup d'œil d'une barrière de rochers le long desquels on passa le 19; ils barrent la rivière et forment deux murs de douze cents pieds d'élévation. Ils se prolongent sur une étendue de quatre milles, ne laissant sur chaque rive qu'un intervalle fort étroit, heureusement le courant n'était pas assez rapide pour que l'effort des rameurs ne pût le surmonter, car il n'y avait pas assez de place entre le rocher et l'eau pour que l'on pût haler les canots à la cordelle ou les touer. Le lendemain l'on sortit de ce défilé, et l'on se trouva dans la plaine la plus étendue que l'on eût rencontrée depuis que l'on était entré dans les montagnes. Elle se rétrécit ensuite et s'élargit alternativement, suivant que les hauteurs s'approchent ou s'éloignent du Missouri. Dans une vallée que l'on traversa le 21, il avait plus d'un mille de large, et son lit est partagé par nombre d'îles; quelques-unes sont grandes.

On campa le 28 dant un endroit où trois rivières à peu près d'égale largeur se joignent. Ne pouvant déterminer laquelle était le Missouri, on nomma celle du sud-ouest Jefferson, celle du milieu Madison, celle du sud-est Galatin. Ce fut la première que l'on résolut de suivre; deux de ses affluens furent nommés Philantropie et Sagesse.

Le 1er août, Lewis partit en avant avec un sergent et deux interprètes, pour tâcher de rencontrer quelque Chochonis. De vallée en vallée, il arriva dans un endroit ou de nouvelles rivières se réunissaient. Ayant écrit à Clarke un billet pour l'avertir de prendre la branche du sud-ouest, il attacha sa lettre à une perche de bois vert, qu'il abandonna au courant. Un castor rencontrant cette perche, s'en empara, et la lettre ne parvint pas. Ce contre-temps ne fit heureusement perdre qu'un jour.

Tout le monde étant réuni, le 8 août, dans une vallée remplie de fondrières, l'Indienne de la troupe reconnut un coteau qu'elle appelait tête de castor, et dit que le campement d'été de sa tribu était sur le bord d'une rivière au-delà des montagnes, et que cette rivière coulait à l'ouest. Elle ajouta qu'on les trouverait soit sur celle dont on suivait les rives, soit le long de celle qui est à l'ouest de sa source, dont on ne pouvait pas être très-éloigné, vu la dimension actuelle de son cours. Comme il était d'une nécessité absolue de se procurer des chevaux pour traverser les montagnes, il fut décidé qu'un des deux officiers partirait le lendemain pour la source de Jefferson, franchirait les montagnes et marcherait jusqu'à ce qu'il rencontrât les Chochonis, ou toute autre peuplade, qui aiderait à transporter le bagage. Autrement on aurait été obligé d'en laisser la plus grande partie.

Lewis partit donc le 9, avec trois hommes. Ils aperçurent des Indiens à cheval, mais ils ne purent les joindre. En s'engageant dans les montagnes, ils virent des vestiges du séjour récent des Chochonis. Le 12, ils arrivèrent à la source du Missouri. Ravis d'être ainsi parvenus à un des objets qu'ils cherchaient, ils continuèrent à marcher, et atteignirent un sommet, d'où ils découvrirent de hautes mon-

tagnes couvertes de neige. La crête sur laquelle ils se trouvaient, semblait former le point de partage entre les eaux de l'Océan Atlantique, et celles du grand Océan. Ils descendirent une pente beaucoup plus raide que celle par laquelle ils étaient montés, et à trois quarts de mille de distance rencontrèrent un ruisseau limpide et rapide, qui coulait à l'ouest. Ils s'arrêtèrent un instant pour goûter de ses eaux, qui sans doute devaient tomber dans la Columbia, et poursuivirent leur marche. Cette rivière reçut ensuite le nom de Lewis-River.

Le 13, ils rencontrèrent des femmes que leur vue effraya. Lewis leur barbouilla les joues de vermillon, cérémonie qui, chez les Chochonis, est emblématique de la paix. D'après ce qu'il vint à bout de leur faire comprendre, elles marchèrent, avec lui et ses deux hommes, au camp de leurs compatriotes. Ils rencontrèrent une soixantaine de cavaliers, qui les prenant pour des ennemis, venaient à leur rencontre d'un air menaçant. Les femmes leur ayant expliqué que c'étaient des hommes blancs qui n'avaient pas de mauvaises intentions, et leur ayant montré d'un air joyeux leurs présens, le chef et deux autres Chochonis descendirent de cheval, embrassèrent les Américains, et fumèrent avec eux, après avoir ôté leurs mocassins, cérémonie qui signifie : « Puissé-je marcher nu-pieds si je vous trompe. » Ce qui, dans ce pays rempli de plantes épineuses et de cailloux, est la plus terrible des imprécations.

Le 17, Lewis avait dépêché un de ses gens, et les Indiens le long du Missouri à la découverte des canots. Tout-à-coup un autre Chochoni, qui avait couru d'un autre côté, revint annoncer qu'il avait vu les blancs à peu de distance, et qu'ils s'approchaient. Tous les Indiens furent transportés de joie, et le chef Camiouait, dans l'ardeur de son contentement, embrassa Lewis, qui n'était pas moins vivement satisfait de l'aventure. Clarke s'était mis en route le long de la rivière avec l'Indienne ; ils n'avaient pas fait plus d'un mille, lorsqu'elle se mit à danser, à donner les marques de la joie la plus extravagante, et à tourner autour de lui, en lui montrant plusieurs Indiens ; effectivement, il les vit qui s'avançaient à cheval. En même temps, elle suça le bout de ses doigts, ce qui signifiait que les hommes qu'elle apercevait étaient ses compatriotes. Bientôt les deux troupes furent réunies. Elle reconnut parmi les Indiennes une de ses compagnes d'enfance. Camiouait reçut Clarke très-amicalement, et l'on prépara la conférence. L'Indienne s'assied, et commence ses fonctions d'interprète ; mais elle a reconnu que Camiouait est son frère, elle s'élance dans ses bras, lui jette sa couverture et pleure de tendresse. Le chef est également ému, mais à un moindre degré. Après qu'ils eurent causé quelque temps, elle retourna reprendre sa place ; son agitation était si vive, que des pleurs interrompaient fréquemment ses discours.

Le 20, Clarke partit en avant pour aller examiner la Columbia, dont les Indiens n'avaient pas fait un rapport encourageant ; on avait troqué divers objets contre des chevaux, pour porter le bagage. Lewis, avant de quitter la source du Missouri, fit creuser des trous, où l'on cacha une partie du bagage ; cette opération se fit à l'insu des Indiens. Le lendemain, le temps fut très-froid, il gela. Il y avait encore de la neige sur les montagnes. Le 25, on entra dans le village des Chochonis, situé au-delà des montagnes.

Clarke étant revenu le 29, on fit les préparatifs du départ ; les Chochonis se dirigèrent vers le Missouri. Ces Indiens passent l'été à l'ouest des montagnes, pour pêcher le saumon dans les eaux de la Columbia ; en hiver ils parcourent les plaines du Missouri, où ils chassent le buffle. En ce moment ils étaient en guerre avec les Pâkis, qui les avaient expulsés de leurs demeures, sur les bords du Missouri, ne leur laissant qu'une existence très-précaire. Ces Chochonis sont de taille médiocre, doux, obligeans et hospitaliers ; ils sont glorieux et vains de leur courage. De même que d'autres peuples indiens, ils sont extrêmement adonnés aux jeux de hasard ; un de ceux qu'ils jouent le plus fréquemment consiste à faire passer rapidement une pierre d'une main dans une autre, et à faire deviner dans laquelle des deux elle se trouve.

Ils ne cultivent aucune espèce de végétal, et ne se nourrissent que de racines. Ils reconnaissent pour chef l'homme le plus brave et le plus habile à la guerre. Quand il vieillit on lui donne un successeur. Chaque homme est dans sa famille le maître absolu de ses femmes et

de ses filles ; il peut les vendre, les louer, les prêter, en un mot, en disposer comme bon lui semble. Les filles sont quelquefois fiancées dès leur plus tendre enfance. Les femmes sont chargées de tous les travaux domestiques ; cependant comme ces Indiens ont des chevaux qui sont excellens, elles ne sont pas, comme chez les autres peuplades, traitées en bêtes de somme.

Un guide chochoni, ses quatre fils et un autre Indien, restés auprès des Américains, se mirent en route avec eux le 30 août. On suivit les bords du Lewis-River, traversant un pays âpre et montagneux, arrosé par les affluens de la Columbia. Les chevaux souffrirent beaucoup dans ce trajet. Le 4 septembre, tout était couvert de neige au lever du soleil. On suivit le cours des rivières qui coulaient à l'ouest, et l'on rencontra un camp de trente-trois tentes d'Indiens ; l'entrevue fut amicale ; c'étaient des Outlachoutes, tribus des Touchipas ; ils allaient partir, ainsi que les Chochonis, pour chasser le buffle sur les bords du Missouri. On leur acheta treize chevaux, et on en échangea neuf.

Lewis et ses compagnons continuèrent à voyager dans les montagnes ; le 14, ils eurent beaucoup de peine à traverser celles qu'ils rencontrèrent, et atteignirent les bords du Kouskouski ; cette rivière coule directement à l'ouest, dans un pays aride et rocailleux. A l'exception de quelques faisans, on n'apercevait pas une créature vivante dans cette contrée âpre et déserte. On fut réduit à tuer quatre chevaux pour subsister. Le manque de provisions, l'extrême fatigue et la triste perpective que l'on avait devant les yeux, commençaient à décourager les voyageurs. Enfin le 20 ils trouvèrent un village de Tchopponnich dans un pays plus ouvert ; ils furent bien accueillis, mais ces Indiens n'avaient pas des provisions en abondance.

Le défaut d'une nourriture suffisante, la fatigue, le changement de température, car on avait passé brusquement d'un froid assez vif à une température assez douce, causèrent des maladies parmi l'expédition. Cependant, au bout de quelques jours, ces symptômes disparurent, et l'on put terminer la construction des canots que l'on avait commencés. On confia les trente-huit chevaux que l'on possédait à trois Indiens qui étaient les frères et le fils du chef ; celui-ci promit de descendre la rivière avec les canots ; on partit le 10 octobre ; au bout de soixante milles on parvint au confluent du Kouskouski et du Lewis-River ; le cours de celles-ci est embarrassé d'un grand nombre de rapides et de chutes, on en compta quelquefois dix dans un même jour. Les Indiens en profitent pour y établir des pêcheries, les saumons remontant ces rivières en troupes nombreuses. Le Lewis-River coule dans un plateau aride, dénué d'arbres, et borné de chaque côté par des collines hautes de deux cents pieds. On entra enfin dans la Columbia le 17.

Ce fleuve, au point où il reçoit à gauche le Lewis-River, a quatre cent quatre-vingt toises de large, et au-dessous de ce confluent, s'étend encore davantage. Le pays est plat, très-bas, près du fleuve, et s'élève graduellement. Les seules hauteurs que l'on voit sont celles qui courent du nord-ouest au sud-ouest, où elles joignent une grande chaîne de montagnes qui vient du sud-ouest, et se trouve à deux milles au-delà de la Columbia. On n'aperçoit, dans cette plaine, d'autres arbres que quelques saules et d'autres arbrisseaux, ainsi que des épines, qui son fort embarrassantes. On trouva, au confluent de ces deux rivières, les Sokolks Indiens, dont le langage diffère peu de celui des Tchopponnichs, auxquels d'ailleurs ils ressemblent beaucoup, si ce n'est que leurs femmes ont beaucoup de dispositions à l'embonpoint ; elles sont petites, ont le visage large, et la tête tellement aplatie que le front va en ligne droite, depuis le nez jusqu'en haut. Ces Indiens parurent doux et paisibles ; ils montrent un grand respect pour les vieillards, et partagent, avec les femmes, les travaux du ménage. Leurs maisons, qui ont jusqu'à cent pieds de long, servent à plusieurs familles. Ils se nourrissent de racines, de gibier, et surtout de saumon. Ils le font un peu chauffer, et le mangent avec la peau et les écailles, sans autre préparation. Ils n'ont qu'un petit nombre de chevaux.

Le 19, on rencontra une tribu des Pichquitpâs, qui furent très-effrayés, parce que Clarke avait tiré une grue blanche au vol. Les Indiens,

entendant un bruit extraordinaire, et voyant en même temps tomber l'oiseau, et arriver un homme d'une couleur étrange, furent en proie aux plus vives alarmes. Lorsque pour les tranquilliser il alluma sa pipe avec un verre ardent, ils furent assez long-temps avant de pouvoir se persuader qu'il fût un homme; ils s'imaginaient qu'il était tombé des nues. La femme de l'interprète arriva heureusement pour les rassurer, et les cadeaux qu'on leur fit achevèrent de dissiper leurs craintes.

Un peu plus loin, on vit un lieu de sépulture fort remarquable; c'était un hangar long de soixante pieds, et large de douze; de chaque côté le toit descendait jusqu'à terre. Les cadavres étaient enveloppés soigneusement de robes de cuir, et rangés en lignes sur des planches qui étaient couvertes de nattes.

On parvint le 22 à la grande chute de la Columbia; sa hauteur est de trente-sept pieds; la plus haute des cascades partielles n'a que vingt pieds. Les canots furent vidés, et on leur fit passer le saut, en les retenant avec une corde; ils éprouvèrent des dommages qui furent aisément réparés. Les Indiens, quoique très-hardis navigateurs, étaient étonnés de l'audace des Américains.

Le 2 novembre, on arriva au-dessous du dernier rapide, et l'on reconnut que le mouvement de la marée s'étendait jusque là; on navigua entre des rivages bien boisés, et assez plats; de temps en temps des hauteurs en interrompaient l'uniformité. On parcourait à peu près quinze milles par jour. Les matinées étaient pluvieuses, et les brouillards si épais, que l'on ne pouvait voir d'un côté de la rivière à l'autre; le 7, ils se dissipèrent, et l'on aperçut l'Océan; « cet Océan, dit Lewis, le but de notre pénible voyage, et la récompense de toutes nos peines. Cette vue ravissante donna un nouveau courage à toute la troupe, qui fut encore plus charmée, en entendant le bruit lointain des brisans. On voyagea gaîment le long du pays montagneux qui formait la rive droite; elle était des deux côtés si haute, si escarpée et si rocailleuse, que nous ne pûmes trouver un lieu commode pour camper, qu'à quatorze milles du dernier village que nous avions quitté. Ce ne fut pourtant que le 15 que les voyageurs atteignirent l'embouchure de la Columbia; les derniers jours de leur navigation ne furent pas les moins fatigans. Le vent soufflait avec violence; la pluie qui tombait à torrens empêchait de chasser; on n'avait, pour se nourrir, que du poisson sec, et pour boire, que l'eau de pluie.

Après différentes tentatives pour établir un camp où l'on pourrait passer commodément l'hiver, on se décida pour la rive gauche ou méridionale de l'embouchure du fleuve, parce que l'on espérait s'y procurer facilement du gibier. Les pluies ne discontinuaient pas. Ce ne fut que le 8 décembre que l'on put commencer la construction de quelques cabanes et d'un petit fort. On était sur le terrain des Clatsop, près de l'embouchure d'une petite rivière de ce nom. On employa le temps à chasser, à trafiquer avec les Indiens, et à fabriquer du sel, pour l'usage de la cuisine. On vécut en très-bonne intelligence avec les indigènes, tout en se défiant un peu de leur inclination au vol; les Tchinouk y paraissaient particulièrement adonnés.

Clarke fit une excursion à trente-cinq milles de distance au sud, chez les Killamocks; il y acheta du lard d'une baleine qui avait échoué sur la côte peu de temps auparavant. Sacajavea, l'Indienne dont nous avons parlé plusieurs fois, voulut le suivre, afin de contempler à son aise l'Océan qu'elle n'avait pour ainsi dire vu qu'assez imparfaitement de l'embouchure de la Columbia.

L'année 1806 commença avec la pluie; la température était assez chaude, on était incommodé par les cousins et les moucherons, ce qui parut extraordinaire dans cette saison et sous une latitude si haute. Le climat de cette partie du continent est beaucoup plus doux que celui de la côte orientale sur laquelle sont situés les États-Unis; il y eut peu de jours de gelée; il ne tomba de la neige qu'une seule fois; elle ne resta que huit jours sur la terre. Dans le plus grand froid le thermomètre ne descendit pas à plus de trois degrés R. au-dessus de zéro; mais les pluies étaient presque continuelles.

Les productions végétales dont les indigènes se nourrissent sont : le chanantaqué, espèce de chardon; ils en mangent la racine qui est sucrée, après l'avoir fait cuire au four; quelque-

fois ils la trempent dans de l'huile de poisson. La racine d'une fougère, le bulbe d'un orchidée, la réglisse et surtout l'ouapatou leur servent d'alimens, de même que plusieurs baies qui croissent sur des arbrisseaux. Tous les cantons voisins de la côte sont couverts de forêts peuplées de superbes arbres excellens pour la construction. On vit beaucoup de sapins qui avaient vingt-sept pieds de circonférence à six pieds au-dessus de terre, et la hauteur à peine croyable de deux cent trente pieds, dont cent vingt sans une seule branche. On y trouva aussi beaucoup d'arbustes à fleurs.

Les animaux que l'on rencontre entre les Monts-Rocheux et le grand Océan, sont l'ours brun, blanc ou gris, le plus grand et le plus fort de son espèce; le cerf rouge, le cerf à queue noire, le bighorn, l'élan, l'antilope, le loup, le chat tigre, plusieurs espèces de renards, le castor, la loutre commune, la loutre marine, le phoque, le raton, le putois, des écureuils, des rats, le lièvre, le lapin, le polcat. On voit dans les forêts des coqs de bruyère, des faisans, des buses qui ont quelquefois jusqu'à neuf pieds d'envergure, des éperviers, des merles, des rouge-gorges, des corbeaux, des corneilles, des pies, des chouettes, des alouettes, des gobe-mouches, des bécasses, des vannaux et toutes sortes d'oiseaux aquatiques.

Les poissons que l'on vit furent la raie, la plie, l'anchois, le saumon, la truite saumonée; ces deux derniers sont extrêmement communs dans la mer et dans les rivières. La mer jette quelquefois sur la côte des baleines. Les marsouins remontent le fleuve jusqu'au point où l'eau cesse d'être saumâtre. On rencontra quelques coquillages sur le rivage; enfin on aperçut des lézards et des serpens à sonnettes.

« Plusieurs motifs, dit Lewis, nous engagèrent à rester au fort Clatsop jusqu'au 1er mars. Indépendamment du manque de bois à brûler dans les plaines de la Columbia, et de l'impossibilité de franchir les montagnes avant le commencement de juin, nous espérions voir des navires européens aborder cette côte, et comme nous avions des lettres de crédit pour eux, nous pensions que nous pourrions nous approvisionner des choses qui commençaient à nous manquer. Vers le milieu de mars, la disparition des élans dont la chair faisait depuis quelque temps la base de notre nourriture, nous causa des inquiétudes sérieuses; ces animaux avaient regagné les montagnes. Nous étions trop pauvres pour acheter d'autres vivres des Indiens, de sorte que, malgré les efforts de nos chasseurs, il nous est quelquefois arrivé d'être réduits à la provision d'un seul jour à l'avance. D'un autre côté, nous supposions que nos gens, à la santé desquels la continuité des pluies et la vie sédentaire avaient été préjudiciables, se trouveraient bien de quitter la côte et de reprendre l'exercice du voyage. Nous résolûmes donc de partir, de remonter lentement la Columbia, de passer le mois de mars dans le pays boisé, où nous espérions nous procurer des subsistances, et de cette manière atteindre les plaines vers le 1er d'avril; car il est impossible de les traverser auparavant. Pendant l'hiver on avait préparé des peaux, de sorte que nous étions bien fournis de vêtemens et de mocassins. Quant aux marchandises nécessaires pour acheter des chevaux ou des vivres durant notre excursion, elles étaient si fort diminuées, que tout se mettait dans deux mouchoirs. Heureusement nous avions des munitions en abondance, et nos fusils étaient en bon état.

» Après bien des négociations, nous achetâmes une pirogue, et nous en obtînmes une autre en dédommagement de chair d'élan que l'on nous avait volée pendant l'hiver. De tous les Indiens, le chef des Clatsops s'était montré le plus disposé à nous rendre service. Nous lui délivrâmes un certificat de bonne conduite pour l'amitié qu'il nous avait témoignée, et une marque bien plus efficace de notre gratitude, fut le don que nous lui fîmes de toutes nos baraques. Un chef tchinnoux obtint aussi un certificat; enfin on distribua parmi les Indiens, et l'on fit afficher dans le fort des papiers portant qu'un détachement composé d'un certain nombre de citoyens des États-Unis, dont les noms étaient cités, avaient pénétré par le Missouri, les Monts-Rocheux et la Columbia, jusqu'à l'embouchure de ce fleuve dans le grand Océan. Le jour de l'arrivée et du départ étaient notés, et nous avions ajouté que nous étions retournés par la même route. Sur le dos de ces papiers on avait dessiné le point de rapprochement des sources du Missouri et de la Columbia, avec

notre route et la direction que nous comptions suivre en revenant. »

Le 23 mars, les canots et les pirogues furent chargés, et à une heure après-midi l'on partit. En remontant la Columbia l'on aperçut à peu de distance de son embouchure à gauche, le confluent de Moltonomah qu'une île avait empêché de voir en descendant.

L'on revit les mêmes tribus que l'on avait déjà visitées, et d'autres que l'on n'avait pas encore vues. Au nombre de celles-ci étaient les Quatlapotlès. Tous ces peuples se ressemblent. Ils sont de petite taille, mal faits et d'une figure peu agréable; ils ont les pieds aplatis, les chevilles grosses, les jambes arquées, ce qui vient de leur habitude de s'asseoir sur leurs talons. Leur teint est d'un brun cuivré comme celui des autres Indiens de ces pays septentrionaux, cependant plus clair que sur les bords du Missouri et sur la frontière des États-Unis. Ils ont la bouche large, les lèvres épaisses, le nez gros et plat, les narines amples, les yeux ordinairement noirs. L'applatissement de leur front est ce qu'il y a de plus remarquable dans leur physionomie, cela passe chez eux pour une beauté; ils se procurent cet agrément en appliquant une planche sur le front des enfans.

Les deux sexes ont leurs cheveux séparés sur le sommet de la tête, et les laissent tomber par derrière sur le dos et les épaules. Les hommes ont une petite robe en peau qui descend jusqu'au milieu de la cuisse, ou bien en tissu de laine qu'ils fabriquent avec la toison des moutons sauvages. Quelquefois ils mettent par-dessus une natte pour se préserver de la pluie. Cette robe est leur unique vêtement en été comme en hiver, de sorte qu'à l'exception de leurs épaules et de leur dos, on voit toutes les parties de leur corps. Les robes des femmes ne descendent que jusqu'au-dessous de la ceinture; les plus recherchées sont en bandes de loutre de mer, tressées avec des tiges d'herbes ou des écorces d'arbre, de façon que la fourrure paraît des deux côtés. Un autre vêtement de la même sorte, couvre le corps de la ceinture jusqu'au genou par-devant et à la cuisse par-derrière. La douceur du climat les dispense d'avoir des mocassins et des guêtres. Elles ont des chapeaux tressés en herbe et en écorce, ils sont de forme conique avec un bouton au sommet, et n'ont point de bords; on les fait tenir avec une petite courroie qui passe sous le menton. Elles seules se tatouent. Elles aiment beaucoup les verroteries bleues; elles en font des colliers et des bracelets; les hommes en suspendent aussi à leur nez. Les mœurs de tous ces sauvages sont extrêmement relâchées. Les femmes sont moins maltraitées chez eux que chez les Indiens à l'est des Monts-Rocheux, on les aide dans leurs travaux.

Tous ces peuples parlent beaucoup, ils sont très-interrogans, ont l'esprit subtil et une grande mémoire. Ils aiment les fêtes et sont généralement de bonne humeur, quoiqu'ils ne soient jamais gais. Ils ont le plus grand soin des vieillards. La bonne intelligence qui règne entre eux, doit être en grande partie attribuée à ce qu'ils ne connaissent pas les liqueurs spiritueuses. Ils s'enivrent quelquefois à force de fumer du tabac. Leur vice le plus invétéré est l'amour du jeu. Ils sont enclins au vol et à la filouterie; ils mettent dans tous les genres de trafic une intelligence et une habileté extrêmes, et dans leurs marchés une dextérité et une finesse incroyables.

Leurs maisons sont de grands hangars quelquefois enfoncés à moitié en terre, et partagés par des cloisons ou ne formant qu'une seule pièce. Un village est composé de trois à quatre de ces vastes baraques.

Ils déposent les cadavres des morts sur des échafauds qu'ils placent dans une pirogue, au-dessus de laquelle ils en renversent une autre; on enveloppe le tout de nattes, et l'on met à côté du mort un aviron et d'autres objets dont il faisait usage.

Le 10 avril, on arriva au pied des rapides; on les franchit avec beaucoup de difficulté et l'on y perdit une pirogue. On avait encore le grand saut à passer, et l'on ne pouvait venir à bout de transporter le bagage par terre qu'à l'aide de chevaux. On parvint à s'en procurer le nombre nécessaire. Ensuite les peaux que l'on avait préparées pendant l'hiver fournirent des moyens supplémentaires d'effectuer des échanges.

Le 29, on arriva chez les Oulaoullahs qui firent une réception très-amicale aux voyageurs. C'etaient les plus honnêtes, les plus hospita-

liers et les plus francs que l'on eût encore vus. Conduite par eux, la troupe continua sa route par terre jusqu'au Kouskouski et jusque chez les Tchoponnichs. Le saumon n'ayant pas encore remonté les rivières, la plupart d'entre eux étaient dispersés pour recueillir des racines.

Ainsi les Indiens que l'on rencontrait ne pouvaient être d'un grand secours, puisqu'ils étaient à peu près aussi dépourvus que les voyageurs.

Le 4 mai, on traversa le Koukouski avec l'aide de guides tchopponnichs. Le lendemain l'on fut surpris de la générosité d'un Indien qui fit cadeau d'une très-jolie jument, et ne demanda en retour qu'une fiole d'eau pour les yeux.

« Quatre milles plus loin, dit Clarke, nous entrâmes dans une grande maison où demeuraient dix familles. Nous y fîmes notre dîner de deux chiens et de quelques racines que nous eûmes beaucoup de peine à nous procurer. Un Indien qui avait l'air de se moquer de nous en nous voyant manger du chien, jeta un roquet à demi mort de faim sur mon assiette, et en même temps éclata de rire de cette espièglerie. Je pris la bête et la lançai de toute ma force au visage de ce drôle, puis je saisis mon tomahâk en le menaçant de l'assommer s'il répétait cette insolence. Il se retira l'air très-déconcerté, et nous continuâmes notre repas fort tranquillement. »

Le 7, on aperçut du milieu de la plaine où l'on voyageait, les branches des Monts-Rocheux encore couvertes de neige. Les Indiens dirent qu'elle était si épaisse que l'on ne pourrait pas passer avant la pleine lune prochaine ou le 1er juin ; d'autres prétendaient qu'il faudrait même attendre plus long-temps. Cette nouvelle ne fit nullement plaisir aux Américains qui avaient un vif désir d'arriver au plus tôt dans les plaines du Missouri, quand ce n'aurait été que pour y faire de bons repas. Par bonheur on tua quatre cerfs le 8, ce qui procura un fond de provision tel qu'on n'en avait pas eu depuis long-temps.

Le même jour on rencontra Cheveux-tressés, chef tchoponnich, auquel l'automne précédent on avait confié les chevaux et des selles. On alla le 9 à sa cabane, il rapporta la moitié des selles, ainsi que du plomb et de la poudre qui avaient été enterrés en cet endroit ; bientôt les Indiens ramenèrent vingt chevaux, le plus grand nombre en bon état. Le 10 on arriva chez Tonnatchemoutoult ; le drapeau qu'on lui avait donné l'année dernière flottait sur sa maison. Il fit très-bon accueil aux voyageurs qui, après avoir fumé le calumet, déclarèrent aux principaux du village qu'ils étaient mal approvisionnés; le chef adressa un discours à son monde, et aussitôt des racines de kouamach, des galettes d'une autre racine et une truite saumonée furent servies. « Nous remerciâmes les Indiens de leur bienveillance, dit Lewis, en leur représentant que n'étant pas accoutumés à ne manger que des racines, nous appréhendions que cette nourriture ne rendît nos hommes malades, et en conséquence je leur proposai d'échanger un de nos bons chevaux qui était maigre contre un autre plus gras que nous pourrions tuer. L'hospitalité du chef fut blessée de l'idée d'un échange; il répondit que ses gens avaient des jeunes chevaux en abondance, et puisque nous étions disposés à nous en nourrir, il nous en donnerait autant que nous voudrions. Effectivement les Indiens en amenèrent deux forts gras, et ne demandèrent rien en retour; marque de générosité que nous n'avions pas encore éprouvée depuis que nous avions traversé les Monts-Rocheux.

Un autre chef arriva; tous montraient des dispositions si favorables, que dans la soirée et le lendemain on leur expliqua le but du voyage et les intentions du gouvernement américain à leur égard ; on traça sur une natte, avec du charbon, une carte de la position relative des deux pays; on leur parla de la puissance de la nation américaine, de son désir de maintenir la bonne harmonie qui existait entre elle et ses frères, enfin du projet d'établir des comptoirs sur leur territoire, pour leur défense et leur bien-être. Ce ne fut pas sans beaucoup de difficultés, qu'au bout d'une demi-journée les officiers américains vinrent à bout de faire comprendre tout cela aux chefs tchoponnichs.

Le 12, les chefs et les guerriers, après un conseil, déclarèrent qu'ils avaient confiance aux discours qu'on leur avait tenus. Alors, Tonnatchemoutoult, le principal chef, prit de la farine d'une racine, en jeta, pour rendre

le bouillon plus épais, dans toutes les marmites qui étaient en ce moment sur le feu; ensuite il entama une harangue, fit connaître le résultat de la délibération, et après avoir exhorté à l'union, finit par inviter tous ceux qui approuvaient la décision du conseil, à venir manger. Pendant ce discours, les femmes qui probablement voyaient avec peine l'alliance que l'on allait contracter avec des étrangers, s'arrachèrent les cheveux et se tordirent les mains. L'appel par lequel l'orateur avait fini, ferma la bouche à tous les mécontens, et la décision fut ratifiée. De nouveaux présens furent faits de part et d'autre; il fut convenu que quelques jeunes gens accompagneraient les Américains au-delà des montagnes, et que, s'ils pouvaient conclure la paix avec leurs ennemis, toute la nation irait, l'été prochain, dans les plaines du Missouri.

« Comme ils nous avaient recommandé, dit Lewis, de ne pas nous mettre en route avant que la neige fût fondue dans les montagnes, nous leur fîmes entendre, dans le courant de la journée, que nous désirions traverser la rivière et y établir un camp, afin de chasser et de pêcher jusqu'à la disparition des neiges; ils nous indiquèrent une position excellente à quelques milles de distance; le 14, ils fournirent un canot, à l'aide duquel on transporta le bagage de l'autre côté de la rivière. On passa près d'un mois dans le camp que l'on forma, et pendant tout ce temps la bonne intelligence ne fut pas troublée une seule fois. »

Le 10 juin, on partit pour les plaines de Kouamache. Le 16, on était sur les bords du Hungry-Creek; il y avait encore deux et trois pieds de neige dans certains endroits; la végétation était extrêmement retardée. « Enfin, arrivés au-delà du confluent du Tchopponnich et du Kouskouski, nous nous trouvâmes, dit Lewis, entouré de l'hiver et de toutes ses rigueurs. L'air était glacial; on n'apercevait pas le moindre vestige de végétation; nos mains et nos pieds étaient engourdis; nous risquions de nous égarer et de mourir de faim, de froid et de fatigue, nous et nos chevaux. Dans ces conjonctures la prudence ordonnait de rebrousser chemin; c'est ce que nous fîmes.

Pendant cette marche rétrograde, on consomma les vivres dont on s'était approvisionné, et on séjourna quelques jours dans les plaines de Kouamache, où l'on se procura un peu de gibier et de poisson.

Le 24, on se remit en route. Le soir, les Indiens, afin d'obtenir du beau temps pour le voyage, mirent le feu aux bois. Comme ils étaient principalement composés de très-grands sapins, avec beaucoup de branches sèches, l'incendie se répandit avec une rapidité prodigieuse, et la flamme monta jusqu'à la cime des arbres les plus hauts. On marcha sous la conduite des guides indiens, et l'on remonta le Kouskouski jusqu'à sa source : à une petite distance, il y a des sources chaudes. Le 1er juillet, on avait parcouru cent cinquante-six milles, depuis le départ des plaines de Kouamache. On s'arrêta deux jours au confluent du Clarks-River et du Kouskouski; la troupe se partagea en deux bandes. Lewis, avec neuf hommes, gagna directement la chute du Missouri; il remonta le long du Cocalahichekit, et le 7, atteignit la crête qui sépare les eaux de la Columbia de celles du Missouri; il suivit le Chichequâ, qui tombe dans le Medicine-River, et le 13, il retrouva la cache où l'on avait, l'automne précédent, enfoui plusieurs objets. Diverses choses avaient été gâtées par un débordement de la rivière; le canot n'était pas endommagé. Le 17, ayant passé la chute, Lewis se mit en route avec trois hommes, pour aller reconnaître le Marias-River, au point auquel il l'avait remonté en 1804. Il en longea les rives jusqu'au 26, et parvint bien près de sa source. Etant arrivé dans une plaine haute, il découvrit à peu près à un mille à sa gauche une trentaine de chevaux. Par le moyen de sa lunette, il vit que la moitié de ces animaux avaient des selles; plusieurs Indiens étaient sur une éminence voisine. On alla vers eux; c'étaient des Minnétaris qui avaient la réputation d'infâmes voleurs. L'entrevue fut assez amicale; les Américains et les Indiens bivouaquèrent ensemble. Le 27 au matin, ceux-ci les attaquèrent et leur enlevèrent deux fusils. Lewis, armé de son pistolet, mit en fuite les Minnétaris, rattrapa les fusils et mit deux ennemis hors de combat, de sorte qu'ils ne purent emmener qu'un cheval volé aux Américains; ceux-ci, en revanche, leur en prirent quatre. Comme la tribu de ces brigands était dans le voisinage, Lewis, appré-

hendant d'être poursuivi, fit retraite à quatre-vingts milles de ce lieu.

Ses compagnons étaient d'avis de traverser le Missouri, et de rejoindre leur troupe par l'autre rive; mais cette route, étant moins directe, aurait pris trop de temps, et, dans l'intervalle, les Indiens auraient pu tomber sur eux; il pensa donc qu'il valait mieux aller directement à leur rencontre, malgré les dangers que l'on pourrait courir; mais on n'éprouva aucun obstacle; on arriva auprès du reste de la troupe, et bientôt on fut rejoint par deux hommes du détachement de Clarke. Les compagnons de Lewis avaient descendu le Missouri, avec cinq canots qu'on avait laissés sur les bords du Jefferson. On abandonna les chevaux et l'on s'embarqua.

Le 29, on passa le mur naturel que traverse le Missouri, et l'on navigua rapidement jusqu'à l'embouchure de la Terre Blanche, que l'on atteignit le 10 août. Le lendemain, Lewis fut blessé par un de ses soldats, qui, le prenant pour un élan à travers les broussailles, parce qu'il était vêtu de peau, lui perça la cuisse d'une balle. La blessure ne fut pas dangereuse. Le 12, sa troupe fut rejointe par celle de Clarke.

Ce dernier s'était mis en route le 3 juillet, avec quinze hommes et autant de chevaux. On marchait sous la conduite des Indiens. Le 6, on franchit la crête de partage des eaux. Deux jours après, on arriva à l'endroit où l'on avait enfoui différens objets. Tout était en bon état; les canots furent retirés de l'eau.

Clarke divisa son monde en deux détachemens; l'un descendit la rivière avec les canots, l'autre, dont il prit le commandement, se rendit à cheval à la Roche-Jaune; il y parvint le 15. L'espace qui les sépare est de dix-huit milles; c'est un plateau peu ondulé, qui paraît aride. Les montagnes des deux côtés étaient encore couvertes de neiges; on n'y aperçoit d'autres arbres que des pins épars. La route fut ensuite si rocailleuse, que les chevaux eurent les pieds abîmés. Clarke prit le parti de construire des canots, et il s'embarqua le 24, avec la plus grande partie de son monde. Trois jours avant, la moitié de ses chevaux avait disparu : on supposa que les Indiens les avaient volés. Un sergent fut dépêché avec deux hommes pour conduire le reste des chevaux chez les Mandans. Ils leur furent enlevés par les Indiens. Ils poursuivirent les larrons à une certaine distance; désespérant de les attraper, ils se construisirent des espèces de canots avec des peaux de bisons, et descendirent la Pierre-Jaune.

Clarke arriva le 3 août au confluent de cette rivière et du Missouri. Sa navigation fut très-facile. Le 12, il rejoignit Lewis. Toute la troupe descendit ensemble le Missouri. Deux jours après, l'on eut une conférence avec les Minnétaris, les Mahahàs et les Mandans. Clarke essaya inutilement de persuader aux chefs de l'accompagner à Washington; ils alléguèrent, pour cause de leur refus, la crainte d'être attaqués par les Sioux. On se reposa chez les Minnétaris jusqu'au 18.

Lewis et Clarke reçurent un accueil très-amical de toutes les peuplades dont ils traversèrent le territoire; le 23 septembre, ils débarquèrent à Saint-Louis, après une absence de deux ans, quatre mois et neuf jours, pendant laquelle ils avaient parcouru plus de 3,000 lieues.

Comme on a pu le voir, dans ce récit abrégé, l'idée qu'ils s'étaient faite, à leur départ, des dangers de toute nature qui les attendaient dans ce long voyage, n'était point exagérée. Leur courage et leur persévérance furent mis à de rudes épreuves. Le fait suivant nous a paru de nature à être rapporté, comme peignant le caractère de ces sauvages.

Un des soldats de l'expédition, nommé Colter, séduit par les promesses que lui avaient faites deux chasseurs de castors, pendant que l'on était chez les Indiens-Mandans, s'adressa à Lewis pour avoir son congé; il l'obtint, et passa l'hiver avec ces Indiens. L'année suivante, il pénétra avec ses compagnons jusqu'aux Monts-Rocheux, et ils en franchirent la première chaîne. Cette vie vagabonde avait des attraits pour Colter. Il resta plusieurs années à chasser dans ces déserts. Au printemps de 1810, se trouvant avec Potts, un de ses amis, sur le Jefferson, ils furent surpris par des Minnétaris qui avaient perdu deux des leurs dans une attaque contre Lewis. Potts, en se défendant, tua un des Indiens; mais bientôt il tomba percé de coups. Colter fut dépouillé par eux, et ils délibérèrent quelque temps sur

ce qu'ils en feraient. Ils voulurent d'abord le prendre pour but, en tirant sur lui avec leurs flèches. Le chef pensa qu'il serait plus divertissant de le prendre à la course. Il lui donna donc près de quatre cents pas d'avance, et lui dit : Sauve-toi, si tu peux. Colter, pour arriver au Jefferson, avait à traverser une plaine de six milles entièrement couverte de plantes épineuses qui lui déchiraient les pieds. Le sentiment de sa conservation lui donna des forces : étant à peu près à moitié chemin, il s'aperçut qu'il n'était plus suivi que par un seul Indien, qui se trouvait à cent pas de lui ; aussitôt il redoubla d'efforts; par malheur, une hémorrhagie nasale le saisit en ce moment, et le couvrit de sang : il ne s'arrêta cependant pas. Il n'était plus qu'à un mille de la rivière, quand il entendit distinctement les pas de l'Indien; il se tourna machinalement. Le Minnétari, aussi fatigué que lui, et peut-être épouvanté de sa figure sanglante, laissa tomber, plutôt qu'il ne lança, son javelot. Colter en ramassa la pointe et continua de courir. Parvenu à la rivière, il s'y précipite, la traverse, et va se cacher sous un radeau qui se trouvait par hasard arrêté à une petite île, près de la rive opposée. Les Indiens l'ayant inutilement cherché pendant quelque temps, s'en allèrent d'un autre côté.

Colter, craignant d'être découvert, resta sous le radeau toute la journée; le soir il s'abandonna au courant, nagea quelque temps, prit terre, puis suivit les bords de la rivière. Entièrement nu, par un soleil ardent, les pieds percés par les épines, on se figure aisément tout ce que cet infortuné eut à souffrir. Dépourvu de tout moyen de chasser, il se trouvait à sept journées, au moins, du premier endroit habité, c'est-à-dire, d'un établissement que les citoyens des États-Unis avaient récemment formé au confluent de la Roche-Jaune et du Bing-Horn. Colter ne désespéra pourtant pas de son sort; il poursuivit sa route, en se nourrissant de racines, et le septième jour, il atteignit heureusement la demeure de ses compatriotes, pleinement revenu de cette vie indépendante dont les charmes l'avaient d'abord séduit.

VOYAGE DE PIKE.

Le major Pike eut la commission de remonter le Mississipi jusqu'à sa source. Il lui était enjoint de faire des recherches sur le commerce des Anglais, de s'assurer des limites qui séparent les deux nations, et d'établir une paix solide entre les Osages, les Kansès et autres tribus.

Il partit de son camp, près de Saint-Louis, le 9 août 1805, avec un sergent, deux caporaux et dix-sept soldats, dans un grand canot chargé de provisions pour quatre mois.

Bientôt on se trouva devant l'embouchure de l'Ilinois; la navigation est difficile à cause d'un grand nombre d'îles et de bancs de sable ou de vase que l'on rencontre. On arriva le 20 au pied des premiers rapides qui ont treize milles de longueur, et le fleuve trois à quatre de largeur. « Quand nous eûmes passé le premier banc qui est le plus dangereux, dit Pike, nous fûmes accostés par M. W. Ewing, chargé de résider chez les Sakis pour leur enseigner l'agriculture ; il avait dans son canot un interprète français, quatre chefs et quinze Indiens; leur secours nous fut très-utile dans notre opération.

« Le lendemain tous les chefs étant venus à mon camp, je leur dis : Frères, votre grand père, le président des États-Unis, désirant connaître plus particulièrement la position et les besoins des différentes nations des hommes rouges du territoire de la Louisiane que nous venons d'acquérir, a ordonné au général d'envoyer quelques-uns de ses jeunes guerriers de différens côtés, de les prendre par la main et de recueillir les informations qui pourront l'instruire de ce qu'il est jaloux de savoir. Je suis autorisé à choisir des emplacemens pour que vous y veniez commercer; vous me direz si celle où nous sommes vous paraît centrale. Si cela vous convient, vous pouvez embarquer un jeune homme dans mon canot pour informer l'autre village de ma mission. »

Ils me répondirent : « Nous te remercions de la bonne opinion que tu as de notre nation, et de ce que tu as écrit au général. Nous sommes tous, ainsi que nos jeunes guerriers et toute la nation, très-contens de te voir parmi nous. Nous ne sommes qu'une partie de la nation, nous ne pouvons rien te dire sur les comptoirs.

Si tu veux attendre jusqu'à demain, nous choisirons un jeune homme pour partir avec toi. Nous te remercions de ton tabac, de tes couteaux et de ton eau-de-vie. »

Pike partit le 28, il franchit des rapides avec l'aide d'un vent favorable; on rencontra plusieurs pirogues. Le premier village au-delà des rapides, est habité par les Indiens-Renards; on les appele toujours de ce nom français qui provient des anciennes relations de ces peuples avec les Canadiens. Il y a sur la rive droite du Mississipi des mines de plomb. Elles étaient alors exploitées par Dubuc, Français d'origine.

Pike arriva le 10 septembre sur le territoire des Sioux; le chef lui envoya une députation de six jeunes gens pour lui annoncer qu'il l'attendait depuis trois jours avec de la viande; qu'on lui avait préparé une pipe qui lui servirait comme de lettre de créance pour faire voir à tous les Sioux du fleuve. Au moment ou le canot passa devant les cabanes des Indiens, ceux-ci rangés en haie sur le rivage, saluèrent les Américains de trois salves de mousqueterie. Étant descendu à terre, le chef le reçut et le conduisit à sa cabane, où il le fit asseoir sur un coussin posé sur une natte très-propre, il se mit à droite et l'interprète à gauche.

On fuma; le chef dit à Pike: « Je suis charmé de te voir dans mon village, afin de pouvoir rendre les jeunes gens témoins du respect qu'ils devaient aux enfans de leur nouveau père; lorsque j'étais à Saint-Louis, au printemps, mon père m'a annoncé que si je regardais en bas de la rivière, je verrais arriver un de ses jeunes guerriers. Je reconnais que c'est vrai, et je suis bien content de te voir, parce que tu sais que le grand Esprit est le père des hommes rouges et des blancs, et que si les uns sont détruits, les autres ne subsisteront pas longtemps. Je n'ai jamais fait la guerre à notre nouveau père, et j'espère que la bonne intelligence subsistera toujours. »

Ensuite il présenta la pipe. Pike lui manifesta le désir d'amener à son retour des Sauteurs pour lui faire conclure la paix avec cette nation à Saint-Louis. Le repas qui suivit fut copieux. La fête se termina par une danse; les hommes et les femmes, vêtus de la manière la plus gaie, y figurent ensemble. Chacun tenait à la main la peau d'un animal, et de temps en temps soufflait sur un autre en lui tendant cette peau. Celui sur qui on soufflait se laissait tomber comme s'il eût été mort. Cette danse est ce qu'ils appelent leur grand remède, c'est-à-dire une danse religieuse. Il n'est permis qu'aux initiés formant une société, de l'exécuter; pour y être admis, il faut faire des présens et donner une fête qui coûte une cinquantaine de dollars. Les Indiens croient que ces initiés ont le pouvoir de tuer quelqu'un en soufflant sur lui.

On passa le 12 devant la rivière Racine et la prairie la Crosse, ainsi nommée de ce jeu que les Sioux tiennent des Français et qu'ils aiment passionnément. Ils y jouent avec des balles de peau; les parties se font ordinairement entre deux tribus; les paris s'élèvent quelquefois à des milliers de dollars.

Pike entra le 16 dans le lac Pepin que le Mississipi traverse; il y fut assailli d'une tempête qui faillit à faire chavirer le canot. Le lendemain le mauvais temps le força de s'arrêter.

Le 21, il arriva devant un village de Sioux que tous les hommes avaient abandonné pour aller à la récolte de la folle-avoine. Un peu plus loin on passa devant un camp des mêmes Indiens, où il n'y avait qu'un seul guerrier. Pike fut étonné du babil extraordinaire des femmes; à l'autre camp, elles n'avaient pas desserré les dents. Celles-ci entourèrent les Américains et se mirent à parler toutes à la fois; elles mettaient à profit l'absence de leurs maris.

Le Mississipi était extrêmement étroit dans cet endroit. Ses eaux paraissaient rouges depuis que l'on était sorti du lac Pepin. Pike avait campé sur une île vis-à-vis du village Sioux. Le 22, Petit-Corbeau, un des principaux chefs de cette nation, arriva; il avait avec lui cent cinquante guerriers; parvenus sur une hauteur, au bord du rivage, ils saluèrent les Américains d'une triple décharge.

Le lendemain on tint un conseil dans une tente sur le rivage. « J'adressai un discours aux sauvages, dit Pike, je leur annonçai l'acquisition de la Louisiane par les États-Unis, et je leur demandai la concession du terrain des deux côtés du Mississipi au-dessus du saut Saint-Antoine et à Sainte-Croix; je leur promis que des blancs viendraient s'y établir; je les exhortai à faire la paix avec les Chipiouais et à ne pas acheter des marchandises et du rum aux

Canadiens; je finis par leur offrir des présens. Le fils de Pinchou, le Petit-Corbeau et l'Orignal-Levé, me répondirent successivement. Ils m'accordèrent les cent mille acres de terre que je leur demandais, et me promirent un passeport pour moi et pour les chefs que je ramenerais, sans cependant prendre des engagemens pour la paix. Je leur fis des présens pour la valeur de deux cents dollars, et dès que le conseil fut levé, je permis aux marchands de leur offrir deux cent quarante pintes d'eau-de-vie. En une demi-heure ils se rembarquèrent tous pour leurs villages. »

Pike arriva, le 26, au saut Saint-Antoine; toute la cargaison et les canots furent transportés par terre. Cette opération terminée, la navigation devint très-pénible par les rapides et les bancs qui remplissaient le cours du fleuve, ainsi que par le mauvais temps. Il faisait très-froid; le 16, la terre était couverte de neige; et les canots à moitié remplis d'eau. Ces motifs, joints au dépérissement de la santé de la troupe, déterminèrent Pike à retourner au camp où il était la veille, et à laisser seulement quelques hommes à la garde des embarcations. On était alors à deux cent trente-trois milles au nord du saut Saint-Antoine.

On se mit aussitôt à construire des cabanes et des canots; ceux-ci étant finis, Pike y embarqua, le 28, ses provisions et ses munitions; au bout d'une heure, un tourbillon fit couler à fond celui où était la poudre et le bagage. On retira aussitôt les munitions de l'eau, et on étendit les cartouches sur une couverture auprès du feu pour les faire sécher. « Notre position était très-hasardeuse, dit Pike; nous trouver éloignés de quinze cents milles de toute société civilisée, et exposés au danger de perdre nos moyens de défense et même de subsistance, il y avait de quoi faire de tristes réflexions. » On rentra dans le camp. Il fallait nécessairement aller à la chasse pour vivre. « Quelle existence pénible et précaire que celle d'un chasseur! s'écrie-t-il; tantôt je tuais en un jour une quantité d'animaux suffisante pour faire six quintaux de viande; tantôt il se passait trois jours de suite sans que je pusse tuer autre chose que de petits oiseaux; c'était une ressource que je ne devais pas négliger pour empêcher mon monde de mourir de faim. »

Pike attendait avec impatience que la saison des neiges rendît les chemins praticables pour des traîneaux. Ce ne fut que le 17 décembre qu'il put enfin se mettre en route. On passa devant plusieurs camps d'indiens. On reçut la visite de quelques-uns, de chasseurs canadiens et de marchands anglais. Pike alla voir un de ceux-ci à son camp sur le lac du Cèdre-Rouge, et le 4 janvier 1806, lui rendit visite à son principal établissement sur le lac de Sable; il y fut traité avec tous les égards qu'il pouvait désirer. Ayant fait plusieurs excursions pour connaître l'étendue de ce lac, il partit le 20 janvier; il arriva le 1er février, après une course extrêmement fatigante, au lac Sangsue, objet de ses désirs, puisque c'est là que se trouve la principale source du Mississipi; il n'y a que quarante pieds de large. Un de ses bras communique avec le lac Ouinipie, qui reçoit les eaux du lac du Cèdre-Rouge, éloigné de cinq lieues; la navigation ne va pas plus loin.

La compagnie du Nord-Ouest avait un établissement sur le lac, Pike y fut accueilli amicalement. Il visita successivement plusieurs comptoirs anglais. Il fit substituer le pavillon américain au pavillon britannique, sur le fort où il résidait. Le 16, plusieurs chefs et guerriers indiens s'étant réunis, il commença ses négociations avec eux. « Il fallut, dit-il, beaucoup de patience, de sang-froid, et de ménagement, pour obtenir ce que je demandais; savoir, qu'ils fissent la paix avec les Sioux; qu'ils me remissent les médailles et les pavillons qu'ils tenaient des Anglais, et que quelques-uns de leurs chefs vinssent avec moi à Saint-Louis. J'exigeai comme une preuve de leur consentement à la paix qu'ils fumassent avec la pipe d'Ouachu; tous obtempérèrent à mes désirs, et, à l'exception d'un seul, me livrèrent de bonne grâce leurs pavillons; cependant celui-là me promit de me l'apporter dans trois jours; il prétendait l'avoir oublié. Quant à venir avec moi jusqu'à Saint-Louis, tous s'en excusèrent; ils ne croyaient pas la chose assez importante pour entreprendre un voyage de neuf cents milles. Je pris alors le parti de piquer leur amour-propre. « Je suis fâché, m'écriai-je, de voir que les cœurs des Sauteurs de ces cantons soient si faibles. Les autres nations diront: Quoi! n'y a-t-il donc point de guerrier au lac

Sangsue, au lac Rouge, ni au lac de la Pluie, qui soit assez courageux pour porter le calumet de leur chef à leur père? Ce discours produisit l'effet que j'en attendais. Deux des plus célèbres guerriers se levèrent et offrirent de se charger de l'ambassade. Leur proposition fut acceptée; je les adoptai pour mes enfans, et ils m'appelèrent leur père. Leur exemple anima les autres; j'aurais pu en avoir une troupe nombreuse; deux me suffisaient. Je me promis bien de ne rien négliger pour qu'ils n'eussent jamais à regretter la confiance qu'ils plaçaient en moi; et de défendre leur vie au péril de la mienne.

« Le lendemain, le chef du pays m'apporta son pavillon. » Pike partit, le 18, du lac du Cèdre-Rouge aux acclamations des Indiens. Il voyageait en traineau, auquel étaient attelés des chiens. Le 3 mars, il arriva au camp où il avait laissé une partie de ses compagnons : tout le monde y était en bonne santé; mais le sergent qui commandait le poste avait gaspillé toutes les provisions. On fut obligé d'attendre patiemment que la débâcle ouvrît la navigation; et dans l'intervalle on chassa pour vivre. On eut de fréquens rapports avec les Indiens dont les villages étaient peu éloignés. Un des chefs des Ménomonis était un homme extraordinaire. Dans une seule journée il avait tué quarante élans et un ours; il chassait sans interruption depuis l'aurore jusqu'à la nuit.

Le séjour de cet officier parmi les Indiens fut un véritable bienfait pour eux, car il atteignit son but et rétablit la bonne intelligence entre ces sauvages livrés à leurs caprices.

Leur condition est réellement à plaindre, malgré des écrits où l'on en fait des peintures séduisantes. « Un jour, dit Pike, je grimpai sur une montagne, du haut de laquelle l'œil se promène sur les vastes prairies que le Missisipi traverse, et dans lesquelles on ne découvre que des bouquets d'arbres épars. Quelques tourbillons de fumée, qui s'élevaient du milieu de ces bocages, indiquaient les demeures des Indiens qui errent dans ces régions; et c'est trop souvent un indice qui les livre à leurs ennemis. Je pouvais me rendre le témoignage de les avoir arrachés à leurs cruautés par mes négociations et par mes courses dans ces immenses solitudes, d'avoir arrêté les torrens de sang prêts à se répandre.

» Charlevoix et d'autres voyageurs ont parlé avec éloge de la beauté des Ménomonis, et ils ont eu raison. Tous les hommes de cette nation que j'ai vus, sont bien faits et d'une taille moyenne; leur teint est plus clair que celui des autres sauvages; ils ont les dents belles, les yeux grands et expressifs; leur physionomie respire à la fois la douceur et une noble indépendance, elle charme au premier aspect; en un mot, par tout pays, ils passeraient pour de beaux hommes. Quant au témoignage des voyageurs sur les femmes, je ne les croyais pas fidèles; en entrant dans leurs cabanes je fus détrompé; je trouvai chez un de leurs chefs cinq femmes très-jolies, et un soir j'y vis arriver un Indien avec la sienne, qui étaient certainement le plus beau couple que l'on pût voir; le mari, qui avait près de cinq pieds onze pouces, était un homme superbe; sa femme, âgée de vingt-deux ans, avait des yeux d'un brun foncé, les cheveux noirs comme le jais, un cou bien proportionné, et ne paraissait pas disposée à cet embonpoint excessif que les Indiennes acquièrent généralement après leur mariage. L'homme me marqua de l'affection et me dit que sa femme était la fille d'un Américain de Boston. J'avais six biscuits, je les lui offris en qualité de compatriote, ce qui fit beaucoup rire, et tout le temps que je restai là, on ne l'appela que la Bostonniene.

Le 7 avril, le fleuve se trouvant libre, Pike continua ses courses pénibles et ses travaux de pacification; il rentra dans Saint-Louis, avec ses compagnons, après une absence de huit mois et vingt-deux jours.

Deux mois après son retour, le gouvernement lui confia une nouvelle mission. Il devait remonter par le Missouri et l'Osage, avec des prisonniers de la nation qui a donné son nom à cette rivière, les rendre à leurs compatriotes, et ramener également parmi ceux-ci leurs députés de retour de Washington, et de ne rien négliger pour établir une paix solide entre les différentes tribus indiennes. Comme ces voyages le conduiraient probablement très-près des colonies espagnoles du Nouveau-Mexique, on lui enjoignait la plus grande circonspection, dans le cas où il rencontrerait des détachemens espagnols; (à cette époque, ce

pays était encore sous leur domination), afin de ne pas donner le moindre sujet d'alarme; enfin, il devait recueillir le plus de renseignemens positifs qu'il pourrait sur l'Arkansâ et la Rivière-Rouge.

Le 15 juillet 1806, Pike partit de Saint-Charles, sur le Missouri, avec deux canots. Il avait avec lui deux lieutenans, un chirurgien, un sergent, deux caporaux, seize soldats et un interprète. Il emmenait des chefs osages et panis; ces Indiens étaient au nombre de cinquante-un, y compris quelques femmes et des enfans. On remonta le Missouri; une partie des Américains cheminaient par terre avec les Indiens; les femmes étaient dans les canots. Tous les matins, on était réveillé par leurs lamentations; elles commençaient au point du jour, et continuaient pendant une heure. L'interprète de Pike lui dit que c'était la coutume, non-seulement de ceux qui avaient récemment perdu leurs parens, mais encore de ceux qui se rappelaient des pertes plus anciennes, et que ceux-ci se joignaient aux autres uniquement par sympathie. Ils paraissaient affligés à l'excès, pleuraient et sanglotaient amèrement. En un moment leurs larmes se séchaient et leurs cris cessaient, leurs complaintes étaient généralement conçues en ces termes : « Mon père chéri n'existe plus! Oh! grand esprit, aie pitié de moi! Tu vois, je pleure à jamais; sèche mes larmes, et donne-moi des consolations. » Les chants des guerriers étaient différens; ils disaient : « Nos ennemis ont tué mon père; il est perdu pour moi et pour ma famille! oh! maître de la vie, je t'en conjure, conserve mes jours jusqu'à ce que je l'aie vengé, et dispose ensuite de moi comme il te plaira! »

Le 28, on entra dans l'Osage. Le 15 août, les parens et les amis des Osages vinrent au-devant d'eux avec des chevaux, pour transporter leur bagage. Leur entrevue fut extrêmement touchante. Les femmes se jetaient dans les bras de leurs maris; les pères, les mères, embrassaient leurs enfans; tous témoignaient la plus grande joie de se revoir, après une si longue absence. Comme on approchait des sources de la rivière, Pike envoya le 18 un messager au village des grands Osages, leur demander du secours pour transporter le bagage. Leur chef arriva le lendemain avec quarante Indiens et des chevaux, et l'on s'achemina vers le village. Les habitans vinrent au-devant des Américains, qui furent accueillis de la manière la plus affectueuse. Le 20, on tint conseil, on se régala, et les présens furent distribués aux chefs. Il s'agissait d'avoir des chevaux, et de leur persuader d'envoyer des députés pour faire la paix avec les Panis et les Kansès. Les jours suivans furent employés aux préparatifs du voyage.

« Le 1er septembre, nous partîmes avec quinze chevaux chargés. Notre troupe était accompagnée de trois Panis et de quatre chefs des grandsOsages, en tout trente guerriers et une femme. Le 6, on atteignit les hauteurs qui séparent les eaux de l'Osage de celles de l'Arkansâ. Le pays était extrêmement aride; les lits des torrens qui alimentent ces rivières étaient desséchés. A l'est et au sud-est la perspective est imposante; la prairie s'étend à perte de vue; elle est régulièrement sillonnée de petites hauteurs et de petites vallées; le coup d'œil en est ravissant. En avançant au milieu du pays arrosé par les affluens de l'Arkansâ, on apercevait à chaque instant des troupeaux de bisons, d'élans ou de chevreuils. Les montagnes qui séparent le bassin de l'Arkansâ de celui du Kansès sont couvertes d'une couche de pierres fortement imprégnées de fer. A l'ouest de cette chaîne on trouve des eaux minérales.

Le 17 septembre, on arriva sur le Kansès. La plupart des courans d'eau de cette contrée sont salés; c'est probablement ce qui attire tant d'animaux dans leur voisinage. Le chirurgien qui avait été expédié en avant au village des Panis avec un interprète, fut de retour le 24 avec trois hommes de cette nation; d'autres arrivèrent ensuite et apportèrent de la chair de bison. Ils avaient des mulets, des chevaux, des brides et des couvertures qu'ils tenaient des Espagnols; très-peu avaient des culottes; la plupart étaient enveloppés de peaux de bisons ou entièrement nus. On suivit le lendemain une route fort large, les Panis s'avancèrent et nous entourèrent; le chef nous tendit la main; il était accompagné de ses deux fils et d'un autre chef.

Les Kansès arrivèrent le 26 au camp de Pike; leur entrevue eut lieu avec les Osages deux jours après; les députés des deux nations fu-

mèrent le calumet de paix, et le 29, Pike tint un conseil auquel n'assistèrent pas moins de quatre cents guerriers. Un vieillard enleva le pavillon espagnol arboré à la porte de la maison du chef, et le remplaça par celui des États-Unis.

Etant allé le 1er octobre au village des Panis, Pike eut une longue conversation avec Caractériche (loup blanc), le principal chef qui mit tout en usage pour l'engager à rebrousser chemin.

« Il finit, dit ce voyageur, par me déclarer franchement que les Espagnols avaient voulu pénétrer plus avant dans notre pays; qu'il les en avait dissuadés, et qu'il espérait que nous ferions de même, parce qu'il leur avait promis de nous le conseiller; qu'en conséquence nous ne devions pas avancer davantage, sinon qu'il emploierait la force des armes pour nous arrêter. » — « Nous avons été envoyés par notre grand-père, lui répondis-je, pour parcourir le pays de l'ouest, visiter tous ses enfans rouges, faire la paix entre eutre eux, et les empêcher de répandre le sang; tu as pu voir que je suis parvenu à faire fumer ensemble aux Osages et aux Kansès le calumet de la paix, et à se prendre par la main comme des frères. Jusqu'à présent, ma route à été unie, et un ciel serein s'est étendu sur nos têtes. Nulle part, je n'ai rencontré des traces de sang. Tu dois savoir que les jeunes guerriers de ton grand-père américain ne sont pas des femmes qui se laissent intimider par des paroles. Je continuerai donc de marcher, tu peux essayer de t'y opposer. Nous sommes des hommes bien armés, nous vendrons cher notre vie à ta nation. Nous savons que notre grand-père enverra ses jeunes guerriers recueillir nos os et venger notre mort sur ta nation; alors nos esprits se réjouiront en entendant nos exploits célébrés dans les chants de guerre de nos chefs. Cette harangue finie, je quittai la cabane de Caractériche, et je regagnai mon camp, l'esprit assiégé d'idées funestes.

« La menace du chef s'étant ébruitée, irrita au dernier point mes braves compagnons. Dans la nuit du 2 au 3, nous fûmes alarmés par l'approche de quelques sauvages qui se retirèrent plus précipitamment qu'ils n'étaient venus, en entendant le qui vive de nos sentinelles. Pendant toute la journée aucun marchand ne s'était présenté à nous, ce qui semblait annoncer une interdiction absolue de commerce. Ma troupe était indignée. Toutefois cet état de choses ne dura pas long-temps, le trafic recommença. Je me procurai des chevaux. J'eus pour concurrens deux Français qui voulaient transporter leurs marchandises des bords du Missouri au village. Ils m'apprirent que les capitaines Lewis et Clarke étaient de retour à Saint-Louis de leur voyage au-delà des Monts-Rocheux, nouvelle qui nous causa la joie la plus vive. »

Le 7 les Américains partirent en tenant leurs rangs très-serrés; quoique tout le village eût l'air en mouvement, ils ne furent pas attaqués: le lendemain on arriva près d'un camp que les Espagnols avaient occupé. En avançant à l'ouest, on rencontra plusieurs autres de ces camps.

On se trouvait alors à la droite de l'Arkansâ, au point ou Pike, conformément à ses instructions, devait expédier son lieutenant par cette rivière pour la descendre jusqu'au Mississipi. On lui avait façonné une espèce de canot à la manière des sauvages, avec des peaux d'élans et de bisons tendues sur des carcasses de bois; il avait aussi une pirogue. Le lientenant partit avec cinq soldats et deux Osages; Pike continua sa marche vers les montagnes.

On vit des chevaux sauvages le 29, pour la première fois, ils paissaient paisiblement avec des bisons; on voulut les envelopper, ils s'enfuirent, laissant bien loin derrière eux les coursiers les plus agiles des Américains. Le temps était froid; il tomba de la neige, on pouvait traverser la rivière sur la glace; on retrouva la trace des Espagnols, on reconnut qu'ils avaient remonté la rivière, et que des sauvages avaient plus récemment occupé leur camp.

Les deux rives de l'Arkansâ étaient couvertes de troupes innombrables de bisons; quoique le pays devînt de plus en plus montagneux, les arbres étaient beaucoup plus communs. Le 15, on distingua très-bien avec une lunette les cimes des monts dans lesquels l'Arkansâ prend sa source. C'est une chaîne qui forme la prolongation méridionale des Monts-Rocheux, et qui semble présenter la frontière la plus naturelle entre la Louisiane et les possessions espagnoles.

Cependant les vestiges que l'on apercevait, indiquèrent, le 21, que deux hommes avaient traversé la rivière peu auparavant; on marcha donc avec une précaution extrême. Tout à coup, le 22, un des chasseurs de l'avant-garde s'écria en français : « Voilà un sauvage! » Aussitôt on aperçut un grand nombre d'Indiens qui sortaient des bois. « Ils accouraient vers nous, dit Pike ; nous avançons vers eux ; en tournant la tête, j'en vois plusieurs gravir sur la montagne comme pour nous cerner; un d'eux portait un drapeau. Nous faisons halte ; mais reconnaissant que les premiers n'avaient pas d'armes, nous continuons d'avancer. Ils nous reçoivent à bras ouverts et nous font un accueil très-amical. Pour les contenter, je descendis de cheval, mais le coquin qui avait fait semblant de vouloir m'embrasser, sauta lestement sur mon cheval et décampa; mon lieutenant et le chirurgien éprouvèrent le même sort. Cependant ils nous furent rendus, et nous apprîmes que c'était un détachement de guerriers grands Panis, partis à la recherche des Tentons; n'ayant pu les découvrir, ils retournaient dans leurs foyers. »

Tout annonçait que l'on était fort près de la source de l'Arkansâ. « Je résolus, dit Pike, de mettre mon détachement en état de se défendre dans une position avantageuse, et de remonter ensuite la rivière le plus haut que je pourrais dans les montagnes, et de ce point, examiner le cours des rivières qui sortent de ce plateau. Le 24, je fis abattre quatorze gros arbres, dont on construisit un retranchement élevé de cinq pieds, et adossé à la rivière. Après avoir donné les ordres nécessaires, pour le cas où je ne pourrais pas revenir, je partis avec le chirurgien et deux soldats. »

Pike parvint le 27, à travers des défilés rocailleux, à un plateau élevé au-dessus des nuages. La neige y était assez profonde. On n'y découvrait pas le moindre vestige d'oiseau ni de quadrupède. A seize milles de distance, on apercevait un pic beaucoup plus haut, entièrement nu et neigeux, il eût fallu marcher un jour entier pour arriver à sa base. La difficulté de l'entreprise, jointe à l'état d'épuisement de ses soldats, et à l'incertitude de se procurer du gibier, détermina Pike à retourner vers le gros de son détachement, qu'il rejoignit le 29.

Le 1er décembre, on resta campé, car les rafales de neige continuèrent avec la même violence; elle avait un pied d'épaisseur ; les chevaux la grattaient avec leurs pieds, afin de chercher une chétive subsistance. Pour comble d'infortune, ces pauvres animaux furent harcelés par des pies, qui, attirées par l'odeur qui s'exhalait de leurs plaies, se perchaient sur leur dos, et les becquetaient jusqu'au vif, en dépit de leurs ruades et de leurs hennissemens. La faim rendait ces oiseaux si hardis, qu'ils venaient jusque sur les hommes, et leur arrachaient la viande des mains.

Le froid devenait insupportable; deux hommes eurent les pied gelés : le pays était inégal et rocailleux ; les chevaux s'échappaient, il fallait perdre du temps pour les rattraper. Malgré cette position pénible, et qui le devenait d'autant plus pour Pike, qu'il ne s'était pas pourvu de vêtemens d'hiver, ne croyant pas rester si long-temps dans ces montagnes, il fit, avec l'aide du chirurgien, et de ses soldats, des opérations trigonométriques. Il trouva que le pic le plus haut s'élançait à dix mille cinq cent quatre-vingt-un pieds au-dessus de la prairie, en supposant celle-ci à huit cents pieds au-dessus de la mer, l'élévation totale était de dix-huit mille cinq cent quatre-vingt-un pieds. Ce pic est tellement remarquable, que tous les Indiens le connaissent à plusieurs centaines de milles à la ronde. Les Espagnols du Nouveuu-Mexique n'en parlent qu'avec admiration ; il a été la limite de leur voyage au nord-ouest. Pike et sa troupe ne l'avaient pas perdu de vue depuis le 14 novembre.

En parcourant péniblement ces montagnes inconnues, où quelquefois l'on n'eut pour boire que la neige fondue, l'intention de Pike avait été de reconnaître les sources de toutes les rivières qui sortent de ce nœud de montagnes ; il avait déjà déterminé les positions de celles de l'Osage, de la rivière Blanche, du Kansès et de la Platte ; il fit de même pour le courant d'eau, qu'il regardait comme la rivière Rouge.

« Le mauvais temps, dit-il, et la nécessité de faire sécher de la viande, me décidèrent à prendre du repos, le 25, jour de Noël; nous passâmes cette journée aussi agréablement que le permettait notre situation, à huit cents milles des bords du Mississipi, frontière de la partie

habitée de notre pays, sans habillemens chauds, presque tous sans couvertures, car on les avait découpées pour en faire des chaussons; bivouaquant sur la neige, ou sur la terre humide, grillés d'un côté par l'ardeur du feu, gelés de l'autre par la rigueur du froid. Nos gens se firent des souliers avec des lambeaux de peau de bison; quant à notre nourriture, tantôt nous étions à court de gibier, tantôt nous avions en abondance des dindons et des bisons. »

Les chevaux étaient harrassés de fatigue; il fallait quelquefois les soulager du poids de leur charge, on voulut essayer de se servir d'un traîneau pour le transport du bagage; il fut brisé à force de heurter contre les rochers. On était obligé de se frayer des sentiers à travers la glace; on gravissait et on descendait avec difficulté le long de précipices affreux; quelquefois la troupe se séparait en plusieurs bandes pour découvrir comment on sortirait de ce labyrinthe de montagnes; enfin Pike fut réduit, le 5 janvier 1807, à regagner le lieu où l'on avait campé le 10 décembre. Le 9, tout le monde se trouva réuni. « Nous en éprouvions de la joie, dit Pike; cependant j'étais bien contrarié de m'être si grossièrement trompé sur la source de la rivière Rouge. De plus, je ne savais désormais quel parti prendre; mes chevaux étaient absolument hors de service. Après avoir formé et rejeté successivement plusieurs projets, je résolus de construire un petit fort, d'y laisser une partie des bagages, nos chevaux, l'interprète et un homme, et de partir ensuite à pied avec le reste, portant sur notre dos les présens destinés aux Indiens, nos munitions, nos outils, etc.; de parvenir ainsi à travers les montagnes à la rivière Rouge, et alors d'envoyer chercher les chevaux et le bagage par le chemin le plus praticable. J'espérais que dans l'intervalle, les chevaux seraient suffisamment reposés. » En conséquence, Pike se mit en marche le 14, avec le chirurgien et dix-huit soldats. Chacun portait un poids de quarante-cinq livres, indépendamment de quelques objets à son usage, et de ses armes, ce qui faisait en tout soixante-neuf livres.

On franchit le premier plan de montagnes, et le lendemain la chaîne principale. Que l'on juge de la situation pénible des voyageurs; le 17, au soleil couchant, ils arrivèrent au bord d'une prairie, qui se prolongeait jusqu'aux montagnes neigeuses, que dominait le pic vu depuis si long-temps. « N'ayant ni bois, ni eau, dit Pike, et les forêts dont la montagne était couverte, paraissant peu éloignés, je crus devoir nous diriger vers ce point; en conséquence, nous traversâmes le bras de rivière au milieu de la prairie. Nous avions tous les pieds dans l'eau; la nuit devenait excessivement froide. Lorsque nous eûmes établi notre bivouac, vers huit heures, et que le feu fut allumé, nous fîmes la fâcheuse découverte que neuf de nos gens avaient les pieds gelés, et pour surcroît de désastre, deux d'entre eux étaient nos meilleurs chasseurs. Nous passâmes la nuit sans avoir rien mangé.

» Le lendemain, le chirurgien et moi, qui heureusement avions les pieds en bon état, nous allâmes à la chasse; le soir nous n'avions rien tué; nous ne pûmes dormir à cause du froid. Le 19, après nous être traînés dans la neige, l'espace d'un mille, nous parvînmes à blesser deux à trois bisons au milieu d'un troupeau; mais ils s'enfuirent. J'étais devenu d'une faiblesse extrême; c'était le quatrième jour que nous passions sans nourriture solide, marchant toujours, et dormant fort peu. Nous nous dirigions vers un bois, déterminés à y périr, plutôt que de retourner au camp, et d'y être témoins de la misère de nos compagnons que nous ne pouvions soulager, lorsque nous découvrîmes une nouvelle bande de bisons à quelque distance. Cette vue me ranima, je me cachai derrière des arbres, et, par le plus grand bonheur, je tuai un de ces animaux. Ayant, à la brune, coupé chacun un gros morceau de viande, nous rejoignîmes nos compagnons à minuit; j'étais si exténué, qu'en jetant mon fardeau à terre, je pensai tomber évanoui. Je fus attaqué d'un étourdissement qui dura plusieurs minutes. Ces pauvres gens ne montraient ni mécontentement ni désespoir; ils avaient l'air joyeux de revoir leur officier et leurs camarades.

Une infortune plus grande que toutes les autres nous était réservée. Deux de nos gens étaient absolument hors d'état de marcher, par le mauvais état de leurs pieds. Il fallut prendre le parti douloureux de les abandonner dans

cette solitude. Je leur donnai quelques munitions, et je les quittai le 22, en leur promettant d'envoyer à leurs secours le plus tôt qu'il serait possible. Nous fondions tous en larmes. Nous n'emportions avec nous que la viande nécessaire pour un seul repas, afin d'en laisser davantage à nos malheureux compagnons. Nous marchions en proie aux idées les plus lugubres, suivant presque au hasard la route qui s'offrait devant nous. La boussole ne pouvait nous guider dans ce dédale de montagnes, car il neigeait si abondamment, que l'on ne voyait pas à trente pas autour de soi. Le 24 la neige avait déjà deux pieds et demi d'épaisseur; dans certains endroits elle était tellement amoncelée, qu'il devenait physiquement impossible d'y trouver un chemin. Les bisons ayant quitté la plaine, je résolus de traverser les montagnes; l'épaisseur de la neige nous empêcha bientôt d'avancer. Je portai encore mes regards sur la prairie, et pour la première fois, je me sentis découragé. Ce fut aussi la première fois qu'un de mes soldats montra de l'insubordination. « C'est exiger de nous, s'écria-t-il, plus que les forces humaines ne peuvent supporter, que de nous faire marcher pendant trois jours, sans nourriture à travers des neiges profondes de trois pieds, et chargés de bagages que les chevaux eux-mêmes auraient peine à porter. » Sûr de l'attachement et de la fidélité de la plus grande partie de ma troupe, et même de celui que la faim et l'excès de la misère excitaient à s'exprimer ainsi, je ne fis pas attention à ce qu'il disait, remettant ma réprimande à une occasion plus favorable. A dix heures du soir, le chirurgien tua un bison. Il fut dépecé à l'instant; après le repas, je dis au soldat que cette fois j'avais fermé les yeux sur un délit que j'attribuais au malheur de notre position commune, et que je lui pardonnais. J'ajoutai qu'à l'avenir je punirais d'un coup de fusil la première tentative de mutinerie. Mon discours eut l'air de faire impression sur la troupe qui protesta de son obéissance. »

Le 28, après quelques milles de marche dans une ravine où il y avait un sentier frayé, et où plusieurs arbres portaient des signes hiéroglyphiques taillés par les Indiens, on aperçut dans le lointain une autre chaîne de montagnes, et plus près de la base du grand pic que l'on descendait, des collines sablonneuses; on laissa le désert sablonneux à droite. Quand on eut campé, Pike grimpa sur une des collines, et, à l'aide de sa lunette, découvrit une grande rivière qui coulait d'abord au nord-ouest, puis au sud-est, à travers la plaine au-dessous de la troisième chaîne de montagnes. Il porta cette nouvelle à ses compagnons; le 30, après une marche forcée, on arriva sur les bords du Rio-del-Norte que l'on croyait être la rivière Rouge. Pike se trouvait ainsi à son insu, et contre la teneur de ses instructions, sur le territoire espagnol.

Il se décida le 31 à descendre la rivière jusqu'à ce qu'il eût trouvé des arbres propres à construire des canots légers ou des radeaux, et un fort qui le mît à l'abri des attaques des sauvages, pendant qu'on irait au secours des malheureux que l'on avait laissés en arrière. Le 1er février, on fixa l'endroit convenable, et on se mit aussitôt à l'ouvrage. Le chirurgien ayant à recouvrer des créances à Santa-Fé, pensa qu'il ne pouvait mieux faire que de profiter du voisinage pour y aller; il partit seul le 7. Le soir Pike donna ordre à son caporal de traverser les montagnes avec quatre hommes pour recueillir ceux que l'on avait délaissés sur différens points. Il ne resta qu'avec quatre soldats dont deux avaient les pieds perdus par la gelée.

« Neuf jours après, le 16, dit Pike, pendant que je chassais avec un de mes gens à peu près à six mille du fort, je découvris deux cavaliers sur la cime d'une colline, à un demi-mille de distance. Mes instructions m'enjoignant de ne donner aucun sujet d'alarme au gouvernement du Nouveau-Mexique, j'essayai d'abord de les éviter; pendant que je retournais sur mes pas, ils accoururent au grand galop, brandissant leurs lances d'un air menaçant; nous fîmes volte-face, leur criant en même temps que nous étions des Américains et des amis; c'était à peu près tout ce je savais d'espagnol. Ils vinrent à moi, non sans montrer beaucoup d'inquiétude.

« Ils m'apprirent qu'ils étaient partis de Santa-Fé depuis quatre jours, que le chirurgien y était arrivé, et que le gouverneur l'avait reçu très-amicalement. Persuadé qu'ils étaient des espions dépêchés pour nous observer, je me contentai de leur dire que je me proposais de descendre la rivière jusqu'à Natchitochès. Après

être restés long-temps assis à terre, voyant qu'ils ne voulaient pas me quitter, je me levai le premier, et je leur dis adieu. Ils me demandèrent où était mon camp; ne pouvant me débarrasser d'eux, je pensai que le mieux était de les emmener avec moi, parce que je croyais que nous étions sur la rivière Rouge et par conséquent sur le territoire des États-Unis. »

Lorsque les deux émissaires furent dans le fort, Pike leur fit entendre que si le gouverneur voulait envoyer un interprete avec un officier qui parlât anglais ou français, il s'empresserait de lui donner toute satisfaction sur les motifs qui l'avaient amené si près des frontières. Ils répliquèrent que dans deux jours ils seraient de retour à Santa-Fé; mais ils ne laissèrent pas soupçonner à Pike qu'il était sur le Rio-del-Norte.

Le lendemain 17, le caporal arriva avec les deux soldats, annoncer que deux hommes reviendraient le 18; quant aux deux autres, il n'avait pas été possible de les emmener. Pike, ému de pitié au récit de leurs souffrances, envoya un sergent et un soldat à la recherche de l'interprète qui avait été laissé sur l'Arkansâ avec les chevaux. Ils devaient, à leur retour, prendre avec eux les deux pauvres estropiés. Dans la matinée du 26, il entendit le signal convenu avec la sentinelle pour l'avertir de l'approche d'étrangers. Bientôt deux Français se présentèrent; il les arrêta; ils n'entrèrent qu'après avoir répondu à quelques questions. Ils dirent à Pike que le gouverneur de Santa-Fé, instruit que les Indiens Outas projetaient de l'attaquer, avait envoyé un officier avec cinquante dragons pour le protéger, et qu'ils arriveraient sous deux jours. « Je ne répondis rien, ajoute Pike; bientôt je vis une troupe d'hommes composée, ainsi que je l'appris depuis, de cinquante dragons et de cinquante hommes de milice à cheval, tous armés de lances, de carabines et de pistolets. Ma sentinelle les fit arrêter à cent cinquante pieds de distance. Toute ma petite troupe prit les armes, je priai les deux Français d'aller inviter le commandant à laisser son détachement auprès d'un bois où il s'était arrêté, assurant que j'irais au-devant lui. Je sortis, n'ayant que mon épée. Lorsque j'eus été présenté au commandant et à un autre officier, je les invitai à venir dans mon fort, en exigeant que la troupe restât où elle était; ils y consentirent; mais en approchant de l'entrée lorsqu'ils virent qu'on ne pouvait pénétrer qu'en rampant, ils eurent l'air étonné, cependant ils entrèrent.

« Je leur donnai à déjeuner de la chair de cerf, de l'oie et un peu de biscuit, que m'avait apporté l'Indien civilisé, venu comme espion. Cela fait, le commandant me dit: « Monsieur, le gouverneur du Nouveau-Mexique, informé que vous êtes égaré de votre route, m'a ordonné de vous offrir en son nom des mulets, des chevaux, de l'argent, en un mot tout ce dont vous aurez besoin pour vous conduire à la rivière Rouge; car depuis Santa-Fé, jusqu'au lieu où cette rivière est quelquefois navigable, on compte huit jours de marche; vous aurez des guides qui vous conduiront sur la route fréquentée par les marchands. » — « Hé quoi, m'écriai-je! ce n'est pas ici la rivière Rouge! » — « Non, monsieur, répliqua l'officier, c'est le Rio-del-Norte. » — Aussitôt je commandai d'amener le pavillon américain, et de le plier sentant à quel point je m'étais compromis en en entrant sur le territoire espagnol, et persuadé qu'ils avaient des ordres positifs de me faire prisonnier.

« L'officier ajouta qu'on avait préparé cent chevaux et cent mulets pour me conduire moi et mon bagage, et que le gouverneur était impatient de me voir à Santa-Fé. Je lui représentai l'absence de mon sergent; la situation du reste de mon détachement; enfin j'objectai que mes instructions ne me justifieraient pas d'entrer sur le territoire espagnol. Il insista, je m'échauffai un peu, et lui déclarai d'un ton décidé, que je ne partirais pas avant l'arrivée de mon sergent et du reste de ma troupe. L'officier répartit que l'on n'avait pas l'intention de me faire du mal; que le gouverneur désirait seulement connaître l'objet de mon voyage sur les frontières de son territoire; que j'avais le choix de me mettre en route à l'instant ou d'attendre mon monde; que dans le dernier cas, il serait obligé d'envoyer chercher des vivres au loin, et que dans le premier, il laisserait un interprète et une escorte de dragons pour conduire le sergent à Santa-Fé. L'honnêteté des procédés de l'officier me fit acquiescer à ses propositions; d'ailleurs j'étais bien convaincu

qu'il avait des ordres positifs de m'emmener de vive force, et les miens ne m'enjoignaient pas de commettre des hostilités; j'étais déjà fautif, quoique bien innocemment, d'avoir violé le territoire d'une nation voisine. Je fis donc de nécessité vertu, et je pensai qu'il valait mieux montrer le désir d'en venir à une explication, plutôt que d'avoir l'air d'y être contraint. Ma résolution fit grand plaisir aux Espagnols; elle mécontenta au contraire ma troupe, qui aurait voulu résister, et craignait une trahison. Mon parti pris, je permis aux Espagnols de s'approcher de mes ouvrages, et à nos gens de sortir. Le caractère bienfaisant et hospitalier des Créoles et des Métis, se manifesta aussitôt; ils partagèrent leurs provisions avec mes gens, et les vêtirent de leurs couvertures. Je laissai un caporal et un soldat avec des ordres par écrit pour mon sergent; ensuite nous partîmes à cheval. On remonta la rivière pendant douze milles, jusqu'au lieu où les Espagnols avaient établi leur camp; on envoya de là des mulets pour chercher notre bagage. »

On arriva le 1er mars au village d'Agua-Caliente, où suivant son nom, il y a des sources chaudes. Pike observa que la différence du climat de ce lieu et de ceux qu'il quittait, était prodigieuse. On entrait dans des plaines où il n'y avait point de vestige de neige et où la végétation se montrait dans toute sa vigueur. « Lorsque nous faisions halte, dit-il, on se disputait à qui nous donnerait l'hospitalité; ceux de mes camarades qui avaient les pieds gelés, étaient l'objet de soins particuliers. Des vieillards les conduisaient dans leurs maisons où leurs filles pansaient leurs blessures, on leur faisaient faire un bon repas; la nuit on leur donnait le meilleur lit. Partout où nous passions, les femmes nous arrêtaient en nous invitant à entrer dans leurs maisons pour manger. En un mot, la conduite de ces braves gens me rappelait les mœurs des anciens patriarches, et je gémissais de l'oubli où les sociétés polies des temps modernes ont mis ces antiques et précieuses vertus. Les villages et les hameaux que l'on traversait étaient bâtis en terre, et entourés de murs et de tours de forme antique, pour mettre les habitations à l'abri des incursions des sauvages; on rencontra des ruines de villages détruits par les Tentons.

Le 3 mars Pike entra dans Santa-Fé. Son arrivée occasiona un grand mouvement; la foule le suivit jusqu'au palais du gouverneur. Cet officier l'interrogea sur les motifs de son voyage, et finit par l'inviter à lui apporter ses papiers. Quand il eut vu la commission de Pike qui lui fut traduite en français, il lui présenta la main pour la première fois, en lui disant : « Je suis charmé de voir que vous êtes un homme d'honneur et un brave soldat. »

Le lendemain, après avoir scrupuleusement examiné tous les papiers de Pike, il lui annonça qu'il allait l'envoyer à Chihuagua, au commandant général des provinces intérieures; que ni lui ni ses gens n'étaient prisonniers de guerre, et que plus tard on leur rendrait leurs armes. Pike partit avec deux officiers, recommandant ses gens laissés en arrière à la bienveillance du gouverneur. Il retrouva, dans un village sur la route, son chirurgien qui lui raconta ses aventures depuis leur séparation. On lui permettait d'exercer sa profession. Il était sous la garde d'un caporal; on le lui retira, et il suivit Pike. Le voyage fut très-agréable; un officier aimable, poli et instruit les accompagnait; partout on les accueillait comme des amis; le 2 avril, ils arrivèrent à Chihuagua. Pike fut reçu avec bonté par le général.

Vers la fin du mois, le commandant général lui annonça qu'il était obligé de garder ses papiers, qui devaient rester dans les bureaux du gouvernement jusqu'à ce qne la volonté du roi fût connue. Le 27 on lui notifia qu'il partirait le lendemain. Il se mit en route avec le chirurgien et ses soldats, sous l'escorte du même officier qui les avait amenés à Chihuagua. D'autres remplacèrent successivement celui-ci et se conduisirent de même. Enfin le 29 juin Pike arriva aux confins du territoire espagnol, sur les bords du Rio-Sabina. « Là, dit-il, nous fîmes nos adieux au lieutenant qui nous escortait et aux troupes sous ses ordres. Je saisis cette occasion de rendre hautement témoignage à la politesse, à l'urbanité et aux égards que nous montrèrent tous les officiers commandant les détachemens, et les soldats qui leur obéissaient. »

Le 1er juillet Pike atteignit le poste de Natchitochès, où il eut le plaisir d'embrasser les officiers ses compatriotes.

Le voyage du lieutenant auquel Pike avait ordonné de descendre l'Arkansâ fut moins pénible que celui de ses compagnons, sans cependant être exempt de fatigues et de contrariétés. Dès le premier jour, leurs canots de cuir échouèrent sur les sables de l'Arkansâ. Bientôt cette rivière fut entièrement prise par les glaces, et ils furent obligés de la côtoyer à pied. Après quinze jours d'une marche pénible, ils trouvèrent un climat plus doux : ils construisirent deux canots, et se remirent en route le 24 novembre; après avoir été forcés plusieurs fois de couper la glace pour passer, ils échouèrent une seconde fois le 28. Le froid était extrêmement vif. Dépourvus d'habits d'hiver et de chaussures, privés d'une partie de leurs munitions qui avaient été mouillées dans le naufrage de leurs canots, ce ne fut qu'avec des efforts inouis et dans un état de dénûment absolu qu'ils arrivèrent, le 6 janvier 1807, au premier poste Américain.

VOYAGE DE LONG ET BELL.

Enfin, en 1820, le major Long et le capitaine Bell parcoururent le pays entre le Mississipi et les Monts-Rocheux.

On partit de Pittsbourg le 5 mai 1820; le 30 on atteignit le confluent de l'Ohio et du Mississipi. Le pays que l'on venait de traverser avait bien changé de face depuis quelques années. Les forêts s'éclaircissaient; de nouvelles habitations s'élevaient de différens côtés. On avait fait le trajet dans un bateau à vapeur; il porta les voyageurs sur le Mississipi en remontant jusqu'à l'embouchure du Missouri; ensuite ils entrèrent dans cette rivière. Les établissemens des Américains s'étaient multipliés sur ses bords; déjà elle donne son nom à un nouvel état de l'Union. Le 1er août on était au fort Osage; un détachement alla par terre reconnaitre le pays qui est baigné par le Kansès. La peuplade de ce nom qui habite cette contrée avait attaqué précédemment des bandes d'Americains; rendue à des sentimens plus pacifiques, elle accueillit amicalement cette fois les nouveaux venus. On invita les chefs à un conseil que le major Long devait tenir.

On était tranquillement à prendre un repas le 24 sur les bords d'un ruisseau, lorsque les vedettes firent remarquer un nuage de poussière qui s'élevait du milieu de la plaine. On ne tarda pas à distinguer une troupe d'Indiens qui s'avançait en courant. Aussitôt on se mit sous les armes. « Les Pânis étaient barbouillés et parés comme pour le combat, dit le narrateur; cependant en se précipitant vers nous, ils montrèrent les intentions les plus pacifiques, nous prenant par la main, nous passant les bras autour du cou, et nous présentant la paume de la main, ce qui est un signe de paix; quelques-uns montèrent nos chevaux qui étaient attachés à des pieux à une certaine distance, et s'enfuirent au galop, ce qui nous mortifia singulièrement; aucun effort n'aurait pu les sauver; il aurait été extrêmement imprudent pour nous de recourir aux armes, excepté à la dernière extrémité, car la victoire était très-douteuse et la retraite impossible. » Voilà un des nombreux inconvéniens auxquels on est exposé en voyageant au milieu de ces peuples sauvages, quand on n'est pas en troupe assez forte pour se faire respecter.

Les bords du Missouri avaient, en certains endroits, un aspect qui différait de celui que Lewis et Clarke avaient observé, tant cette rivière, en rongeant les terres qu'elle baigne, y produit des changemens fréquens. Le 15 septembre on était devant l'embouchure de la Platte. Pendant la crue des eaux, elle en verse dans le Missouri une quantité bien plus considérable que celle qu'il roule dans son lit, de sorte qu'elle le fait refluer à une distance de plusieurs milles. Au-dessus de la Platte, les montagnes qui environnent le Missouri sont plus hautes et plus escarpées qu'auparavant, et absolument nues; elles s'élèvent en pointes coniques et sont déchirées par d'innombrables ravines. Les forêts de la vallée sont peu étendues, et entrecoupées de prairies quelquefois marécageuses. On voit fréquemment des camps d'Indiens abandonnés. Le 17 septembre on atteignit un fort où résidait Manuel Lissa, américain.

On avait choisi, pour y passer l'hiver, un emplacement sur la rive gauche du Missouri. On y débarqua le 19, et en peu de jours on eut préparé beaucoup de matériaux pour la construction des baraques. On avait dans le voisinage des forêts et des pierres de taille,

Aussitôt après l'arrivée, on avait expédié dans l'intérieur du pays un interprète pour courir après tous les marchands qui étaient en chemin vers les Pânis, parce qu'on pensait qu'il convenait d'interrompre toute communication avec ces Indiens, jusqu'à ce qu'on eût arrangé les difficultés qui s'étaient élevées avec eux; ils avaient depuis fait prisonniers deux chasseurs. Ceux-ci ayant été délivrés par l'intervention de quelques membres de la compagnie du Missouri, vinrent au fort Lissa; ils racontèrent qu'ils avaient été traités avec tant de rigueur durant leur captivité, qu'ils avaient souvent demandé avec instance qu'on mît un terme à leur existence.

On tint un conseil le 3 et le 4 octobre, avec les Otous, les Missouris et les Iohouâs. Il fut précédé, suivant l'usage, de diverses danses et discours et terminé par des distributions de présens et de médailles; celles-ci ne furent données qu'aux chefs reconnus.

Les Pânis parurent le 9; quelques-uns montraient de la défiance; un de leurs chefs les rassura. Le 10, ils furent convoqués en conseil; on leur adressa des reproches sur leur conduite; ils rendirent plusieurs des effets volés, et promirent de punir les coupables. Ainsi la bonne intelligence fut rétablie.

Le major Long partit le 11 avec d'autres officiers, pour aller rendre compte au gouvernement, à Washington, de ce qui avait été fait jusqu'à ce moment. Il laissa une garnison dans le fort. Quelques jours plus tard, les Omahâs vinrent au camp protester de leur attachement pour les Américains. Peu après, on reçut la visite de Sioux qui manifestèrent le plus vif désir d'examiner la mécanique par laquelle le bateau à vapeur était mis en mouvement. Quelques-uns n'entrèrent qu'en hésitant, parce qu'ils craignaient, disaient-ils, que le bateau ne contînt quelque grand remède qui leur ferait du mal. Ses dimensions leur causèrent une vive surprise; elle fut excitée au plus haut degré, par la vue du fusil à vent, d'un aimant et de plusieurs autres objets.

Pendant l'hiver, on ne manqua pas de gibier frais; on eut de fréquens rapports avec Lissa et les gens de son fort, qui envoyaient souvent des provisions; les Indiens venaient de temps en temps; ils apportaient de la viande préparée, des mocassins et d'autres choses, qu'ils échangeaient contre des bagatelles et contre le whisky, leur boisson favorite. Les Omahâs, les Otous, les Missouris et les Iohouâs, l'aiment à l'excès; et ce n'était pas une petite affaire que de maintenir la tranquillité autour du poste.

Au commencement de l'année 1821, Ietan, chef otou, vint demander la permission de faire la guerre aux Kansès, qui avaient volé des chevaux à sa nation; ce sont des causes continuelles de carnage entre les sauvages, qui au contraire ne se formalisent pas lorsqu'une peuplade étrangère ouvre les caches où ils ont déposé de la viande et l'emporte; le cas arrive fréquemment, et n'occasione pas d'hostilités. La vie errante de ces peuples les expose souvent à souffrir les extrémités de la faim.

Les Omahâs occupent un canton situé à soixante-dix milles du fort, et à peu près à deux milles du Missouri. Ils n'habitent leur village que pendant cinq mois. En avril ils arrivent de la chasse, et en mai ils ensemencent leurs champs; ensuite ils préparent les peaux de bisons tués pendant l'hiver, afin qu'elles soient prêtes à l'arrivée des marchands. Cependant, les jeunes gens vont jusqu'à une distance de quatre-vingt milles, chasser le castor, la loutre, le cerf, l'élan, le rat musqué et autres animaux, dont la fourrure est recherchée.

On dit que plusieurs des chefs des Omahâs ont exercé un pouvoir presque absolu. Le fameux Ouachinggohsaba (le merle), le conserva tel jusqu'à sa mort, arrivée en 1800, de la petite-vérole, qui causa de grands ravages chez cette nation. Conformément à ses ordres, il fut enterré assis sur son cheval favori, sur le sommet d'un morne, au bord du Missouri, afin qu'il pût toujours voir les blancs remonter la rivière, pour commercer avec sa nation. On éleva un tertre sur sa sépulture; et pendant plusieurs années on y posa régulièrement de la nourriture. Cet usage tomba ensuite en désuétude, et le mât au haut duquel flottait un pavillon blanc n'existe plus depuis long-temps. Il paraît que cet homme était doué d'un génie vaste; mais il eut recours à des moyens atroces pour établir fermement son pouvoir suprême. Il se débarrassait de ses ennemis et de ses rivaux en leur donnant de l'arsenic, et trouvait ainsi le moyen de prédire leur mort, avec une

assurance qui n'était jamais en défaut; il protégeait les blancs. A la vérité, il forçait les marchands de lui céder la moitié de leurs effets; ensuite, il ordonnait à son peuple d'acheter le reste au double de sa valeur, pour que le trafiquant ne perdît pas. Il aimait à faire parade de son autorité. Un jour, pendant une grande chasse, étant accompagné d'un blanc, il défendit de boire de l'eau d'une rivière sur laquelle on arriva, quoique tout le monde souffrît de la soif. Le blanc seul fut exempt de la prohibition. Comme le chef ne put rendre raison de cet acte de rigueur, c'était, sans doute, un pur effet de son caprice.

A la fin, le Petit-Arc, un autre chef, guerrier renommé, s'éleva contre le pouvoir d'Ouachinggohsaba; il avait gagné la confiance et l'affection du peuple, tandis que son rival ne régnait que par la terreur. Celui-ci essaya plusieurs fois de se défaire du Petit-Arc qui, par sa vigilance, sut échapper aux embûches.

Ouachinggohsaba était devenu extrêmement gros vers la fin de sa vie. Des hommes le portaient sur une robe de bison, aux fêtes auxquelles il était invité journellement. Si le messager le trouvait endormi, on n'osait pas l'éveiller en faisant du bruit ou en le secouant; on lui chatouillait doucement le nez avec une paille.

Onpagtonga (le gros élan), chef actuel, n'exerce pas une autorité si absolue sur les Omahâs. Il est d'une humeur tranquille. Il a substitué les remontrances et la persuasion aux moyens coercitifs employés par ses prédécesseurs. Ses conseils pacifiques et son influence ont rendu les Omahâs un peuple paisible. Ils ne font la guerre que pour repousser les partis qui ont ravagé leur territoire; quant à lui, il se glorifie de ce que ses mains n'ont jamais été souillées du sang des blancs.

Dans le courant du mois d'avril, on fit une excursion chez les Pânis-Loups. Ces Indiens accueillirent très-bien les Américains. Ils étaient les seuls, parmi les habitans de ces contrées, qui eussent la coutume barbare d'offrir des sacrifices humains à la grande étoile ou Vénus: on n'a pas pu connaître l'origine de cet usage, qui paraissait très-ancien. Cette cérémonie avait lieu tous les ans, avant l'ouverture des travaux champêtres, de sorte qu'on pouvait la croire instituée pour assurer leur succès. Ils supposaient que s'ils la négligeaient ils en seraient punis par un manque total de récolte, qui amènerait une disette complète. Afin de prévenir une calamité si redoutable, chacun avait la faculté d'offrir un prisonnier de guerre de l'un ou de l'autre sexe. On le nourrissait bien, on l'engraissait soigneusement, et, au jour marqué, on l'attachait à un poteau, puis le guerrier dont il était le prisonnier lui fendait la tête d'un coup de tomahàk; d'autres l'achevaient à coups de flèches.

Latélecha, chef actuel, homme doux et humain, révolté de ces sacrifices atroces, essaya par ses représentations d'y faire renoncer sa nation : ses efforts furent inutiles. Un jour, une prisonnière étant liée au poteau fatal, Patalecharou, fils du chef, s'avança au milieu de l'assemblée, et déclara d'un ton très-ferme que la volonté expresse de son père était d'abolir cette cérémonie sanguinaire; que quant à lui, il était venu pour délivrer la victime au péril de sa vie. En même temps il coupa ses liens, l'emmena à travers la foule, la fit monter à cheval, en enjamba un autre, la conduisit à une certaine distance où on ne pouvait pas la poursuivre tout de suite; et après lui avoir donné à manger, lui dit de gagner à la hâte son village, qui était éloigné au moins de quatre cent milles. Le lendemain, elle eut le bonheur de rencontrer une troupe de gens de sa nation, et finit par arriver chez elle sans aucun accident.

Les Américains se procurèrent des chevaux dans ce village: le 6 mai, ils furent de retour à leur camp sur le Missouri. Le 27, le major Long arriva. Il annonça que la campagne prochaine aurait lieu par terre. Il amenait avec lui du renfort, parce qu'il avait fallu remplacer plusieurs soldats qui étaient tombés malades pendant l'hiver; des ingénieurs-géographes, des naturalistes et des interprètes, l'accompagnaient. Toute la troupe était composée de vingt-huit personnes; on s'était muni de chevaux et de mulets pour les hommes et pour le bagage. On avait des provisions abondantes, beaucoup de marchandises, des instrumens pour les opérations topographiques, enfin, des fusils et des munitions.

« Plusieurs Indiens voisins de notre camp,

dit le narrateur, instruits de la route que nous devions tenir, et qui avaient été témoins de nos préparatifs, se mirent à rire de notre témérité, en essayant une chose qu'ils ne se regardaient pas en état d'accomplir. Ils nous représentèrent une partie du pays que nous devions parcourir comme tellement dépourvue d'eau, que ni nous ni nos chevaux ne pourrions y vivre. L'interprète qui avait accompagné Pike dans son voyage aux sources de l'Arkansá nous assura qu'il nous serait presque impossible d'échapper aux traits des Indiens qui infestent toutes ces contrées. L'attaque récente d'une compagnie de marchands, sur le Missouri, par une troupe de Sioux et de Sâkis, avait répandu une grande terreur dans le pays; car un blanc avait été tué, plusieurs avaient été grièvement blessés; toutes les personnes exposées aux hostilités des Indiens étaient dans de vives appréhensions. Ce fut avec cette perspective peu consolante, et incomplétement équippés pour affronter les dangers dont nous étions menacés, que nous partîmes le 6 juin. »

On ne tarda pas à arriver dans la vallée de la Platte; c'est une immense prairie naturelle sur la surface de laquelle on n'aperçoit pas la moindre élévation, et qu'un très-petit nombre d'arbres ou d'arbrisseaux; on en voit quelques-uns disséminés le long de ses bords.

On était dans le pays des Grands-Pânis; on dépêcha un messager au chef pour l'avertir de l'arrivée de la troupe. On fut bientôt entouré d'une foule de femmes et d'enfans qui regardaient les Américains d'un air étonné. Cependant ils furent traités comme des amis; ils allèrent ensuite à leur camp, qui avait été dressé à une certaine distance. Le chef vint les y trouver; on lui expliqua l'objet du voyage; il dit que l'on éprouverait des difficultés et des dangers sans nombre; que le pays voisin de la source de la Platte était habité par des tribus d'Indiens puissans et féroces, qui ne laisseraient échapper aucune occasion d'attaquer et d'insulter les Américains; que dans quelques parties de la route on souffrirait du manque d'eau, que dans d'autres on ne trouverait pas de gibier. « En un mot, s'écria le chef, il faut que vous ayez des cœurs bien grands pour entreprendre un si long voyage avec si peu de forces; des cœurs qui s'étendraient de la terre au ciel. » On soupçonna qu'ils voulaient nous détourner de passer sur leur territoire de chasse, et qu'ils se flattaient peut-être de posséder, par ce moyen, une plus grosse partie des objets dont nous nous étions pourvus pour faire des présens aux Indiens. On ne tint donc aucun compte de leurs discours, et on partit du camp des Pânis-Loups le 14 juin; on ne tarda pas à parvenir sur les bords de la Platte. La chaleur était accablante dans cette vaste plaine où il ne croît pas un seul arbre. Les Indiens Outous appelent cette rivière Nébraska; ce qui signifie qu'elle est large et peu profonde. En avançant, on trouva ses bords un peu plus élevés et plus inégaux, ce qui interrompit la monotonie qui depuis quelques jours fatiguait les yeux des voyageurs. Le gibier n'était pas commun dans ces campagnes. On fit halte, les chasseurs se dispersèrent de différens côtés, et ils furent heureux.

Lorsque l'on fut arrivé au confluent des deux grandes branches de la Platte, on se préparait à examiner celle qui vient du nord, parce que l'on avait le dessein de la traverser : deux élans qui arrivèrent épargnèrent cette peine aux voyageurs; ils passèrent sans aucune difficulté; on suivit leur exemple, et l'on atteignit heureusement l'autre bord. Le lendemain, on parvint bien plus aisément sur la rive droite de la Platte. Elle est dans cet endroit large de deux mille deux cents pieds, et très-rapide; mais si basse que l'on ne fut obligé ni de mettre pied à terre ni d'ôter le bagage de dessus les mulets. Les plaines à droite étaient couvertes d'un gazon court et fin. On rencontra du bois, ce qui fit prendre la résolution de camper; les deux soirées précédentes, on avait eu de la peine à en ramasser assez pour allumer le feu qui n'avait ensuite été entretenu qu'avec de la fiente de bison, et assez difficilement, parce que le vent était pluvieux. Cette fiente est employée comme combustible dans beaucoup de parties du pays sans bois, au sud-ouest du Missouri, par les Indiens et les chasseurs qui campent souvent dans des lieux absolument nus.

Parmi les arbres qui forment une lisière étroite le long de la rivière, on en voit beaucoup qui sont morts, soit de vétusté, soit des attaques des castors qui les ont dépouillés de leur écorce. Le *cactus ferox* devenait de plus

en plus commun à mesure que l'on remontait la Platte, et occupait des espaces si étendus, qu'il retardait beaucoup la marche des voyageurs; car on ne pouvait forcer les chevaux à traverser ces terrains. Heureusement les bisons, les antilopes et beaucoup d'autres animaux abondaient dans les campagnes que l'on parcourait, et animaient cette vaste solitude. La chaleur, réfléchie par le sable pur, y était accablante, surtout le matin et le soir. Le sol près de la rivière est imprégné de substances salines, et ne produit que des herbes grossières et des joncs.

Le 30, on aperçut les Monts-Rocheux dans l'éloignement : on distinguait de la neige sur toutes leurs parties, qui s'elevaient au-dessus de l'horizon. Depuis quelques jours l'air était extrêmement serein, et le matin on observait un degré extraordinaire de transparence dans l'atmosphère. A mesure que l'on approchait des montagnes, le bois devenait plus commun le long de la Platte. On voyait aussi une plus grande quantité de terriers de marmottes de la Louisiane, petit animal connu sous le nom de chien des prairies. Ces terriers sont si nombreux dans quelques endroits, que leur réunion en a été qualifiée de villages; on en voit qui occupent une surface de quelques acres, et d'autres de plusieurs milles. Ils ont la forme d'un cône tronqué ; l'entrée est au sommet ou sur les côtés ; ils sont généralement élevés à peu près de dix-huit pouces au-dessus du sol, sur une base de trois pieds : il y a quelquefois jusqu'à huit marmottes dans un trou. Quand le temps est beau, elles aiment à jouer et à folâtrer tout autour à l'entrée. A l'approche du moindre danger, elles gagnent leur retraite; si elles en sont éloignées, elles aboient en agitant leur queue ou en se tenant debout sur le bord du trou, pour reconnaître l'ennemi. Si on fait feu sur elles dans cette situation, elles échappent ordinairement; ou si on les tue, elles tombent dans l'intérieur, où le chasseur ne peut les prendre. Comme ces animaux sont engourdis pendant l'hiver, ils ne font pas de provisions pour cette saison; ils se défendent de sa rigueur en bouchant soigneusement l'entree des terriers. Ceux-ci sont ordinairement éloignés les uns des autres d'une vingtaine de pieds. La chair de ces marmottes est bonne à manger. Elles se nourrissent d'herbes et de plantes herbacées. On trouve quelquefois dans leurs retraites un serpent à sonnette d'une espèce particulière.

On atteignit, le 6 juillet, l'extrémité occidentale de la vaste plaine que l'on avait parcourue dans un espace de près de mille milles : elle est terminée par une chaîne de rochers de grès, nus et presque perpendiculaires, qui ressemblent à un grand mur parallèle à la base des montagnes, et qui se voyent d'une certaine distance. Au-delà de ce premier chaînon on trouva une vallée étroite qui le séparait d'une autre rangée de même nature et à peu près de hauteur égale, qui est de cent cinquante à deux cents pieds. On campa au pied de la première.

La vallée entre cet immense parapet de grès et les premiers rochers granitiques, est large d'un mille, et ornée d'une quantité de piliers rocailleux, isolés, souvent d'une blancheur éblouissante ; ils s'élèvent comme des pyramides ou des obélisques au milieu de monticules et de buttes qui semblent être le produit de la destruction de masses semblables.

On s'était imaginé, étant au camp, que l'on pourrait gravir sur les sommets les plus éloignés, que l'on voyait alors, et revenir dans la même soirée; on fut surpris par la nuit avant d'avoir pu parvenir au pied de la montagne.

Dans la matinée du 7 juillet, un détachement partit pour aller les examiner. Après avoir gravi successivement sur les sommets de plusieurs crêtes qu'ils regardaient comme la cime, les voyageurs en trouvèrent d'autres encore plus hautes et plus âpres. Ils renoncèrent donc à leur plan, et cherchèrent le meilleur chemin pour gagner le lit de la rivière. Ils étaient si élevés au-dessus de la Platte, qu'elle ne leur paraissait que comme un petit ruisseau large d'une quinzaine de pieds, blanchissant d'écume produite par l'impétuosisé de son cours et l'inégalité du fond. Ils distinguèrent deux branches principales, venant l'une du nord-ouest, l'autre du sud: un peu au-dessous de leur confluent, la rivière tourne brusquement au sud-est en se précipitant par une crevasse dans un vaste précipice de rochers perpendiculaires.

»On s'engagea dans un défilé, en s'avançant au sud-ouest; on suivait un sentier tracé par les bisons; on marchait sur les bords d'un ravin profond au milieu de masses énormes de rochers, en serpentant autour de la base des montagnes, dans la seconde branche desquelles on avait pénétré. De l'endroit où l'on campa l'on apercevait distinctement le pic le plus haut de la chaîne, éloigné d'une vingtaine de milles au nord-ouest ; son sommet présentait plusieurs espaces couverts de neige qui descendaient jusqu'au commencement de la région boisée. Un des objets de l'expédition était de déterminer la hauteur de ce pic. Un détachement se mit en route le 13, et on ne parvint au sommet que le 14 assez tard ; c'était un plateau passablement large. Au nord-ouest et au sud-ouest, on apercevait une quantité innombrable de montagnes que la neige couvrait, et sur quelques-unes des plus éloignées elle semblait s'étendre jusqu'à leur base. « A l'ouest, dit le narrateur, nous avions immédiatement sous nos pieds la vallée étroite où coule l'Arkansâ. Au nord il y avait une masse immense de neige et de glace entassée dans une ravine qui aboutissait à une vallée sans bois, ayant pourtant l'air assez fertile, située à l'ouest et se prolongeant au nord ; elle renferme sans doute un affluent considérable de la Platte; on y distingua un grand feu à une trentaine de milles ; on supposa qu'il indiquait un camp d'Indiens. A l'est s'étendait la vaste plaine où coulent l'Arkansâ, la Platte et d'autres rivières: on y suivait leur cours comme sur une carte. A dix milles au sud, la continuation de la chaîne offrait un pic, probablement celui que M. Pike avait escaladé. Il était bien moins haut que celui où nous étions, et boisé jusqu'à sa cime. On voyait entre ces deux pics un petit lac qui envoyait ses eaux à un affluent de l'Arkansâ. La crête où se trouvent ces deux pics se termine brusquement à quelques milles au sud.

» Le ciel était serein et calme ; nous fûmes surpris d'observer de tous côtés l'atmosphère remplie de nuages de sauterelles si épais qu'ils obscurcissaient le jour en quelques endroits. Nous en avions aperçu de grandes quantités dans les parties hautes de la montagne ; beaucoup étaient tombées sur la neige, où elles avaient péri. Il semble difficile d'assigner la cause qui avait engagé ces insectes à s'élever autant. Elles s'étaient peut-être mises en route pour gagner un territoire plus éloigné ; cependant on ne remarquait pas la moindre uniformité dans la direction de leurs mouvemens.

» A la pointe du jour, on se hâta de quitter ce lieu. Ayant marché trois heures, nous découvrîmes à notre droite une colonne épaisse de fumée qui s'élevait d'une ravine profonde. Jugeant que c'était celle du feu que nous avions fait dans l'endroit où nous avions laissé nos couvertures et nos provisions, nous dirigeâmes nos pas vers ce point. Le feu s'était étendu au milieu des feuilles, des herbes sèches et du menu bois, et brûlait sur une surface de plusieurs acres. Nous craignions que la fumée n'attirât les regards des Indiens, qui, profitant de notre faiblesse, nous molesteraient. Nous approchâmes : alors nous pûmes nous livrer à de justes regrets ; les flammes avaient dévoré nos vêtemens, nos couvertures, et détruit notre cache ; presque tout notre bagage était perdu ; cependant nous pûmes recueillir quelques débris de chair de bison qui nous aidèrent à faire un maigre déjeuner. Enfin nous arrivons au camp où des chevaux nous attendent, et le 15 au soir nous rejoignons nos compagnons. »

Le gros du détachement était resté campé pendant trois jours auprès d'un ruisseau qui doit son origine à une source bouillante. Une partie des ingénieurs avait fait les opérations nécessaires pour déterminer la hauteur du pic; elle fut trouvée de onze mille pieds au-dessus du niveau de l'Océan. Il fut nommé James's-Peak, en l'honneur du voyageur qui l'avait escaladé le premier.

Le 18, on tourna le dos aux montagnes, et l'on se mit en route pour descendre le long de la rive gauche de l'Arkansâ; ses eaux, dans les montagnes, sont limpides et pures; à peine il est entré dans la plaine, qu'elles deviennent troubles et saumâtres. Le détachement n'avait plus que la ressource de la chasse pour subsister ; on ne craignait pas de manquer de viande à mesure qu'on avancerait vers l'est, car on supposait que les plaines que l'on devait traverser abondaient en bisons et en gibier de toutes

sortes. On avait encore un peu de maïs grillé, dont chaque homme recevait tous les jours sa ration. Le biscuit de mer, distribué libéralement dans les premiers momens du voyage, puis retranché graduellement, ne suffisait plus pour fournir à la consommation; on réserva le peu qui restait pour l'usage des hommes qui pourraient tomber malades; enfin on avait mis de côté, pour la même occasion, du café, du thé et du sucre.

« Ce n'était pas sans regret, dit le major Long, que nous abandonnions le spectacle grand et majestueux des montagnes pour entreprendre une course de plus de mille milles dans ces plaines tristement uniformes qui nous séparaient des pays civilisés. Nous la commencions dans les chaleurs de l'été, mais la rareté du gibier dans les montagnes nous forçait de les quitter.

» Nous n'avions pas fait dix milles, que l'Arkansà s'élargit; son cours devint moins rapide, son lit était rempli d'îles nombreuses; la vallée, au lieu d'être bordée de précipices, n'offrait plus que des monticules sablonneux; à peine on apercevait un arbre chétif, une touffe d'herbe, ou une créature vivante sur la surface qui se déployait devant nous. »

La troupe se sépara le 21 en deux détachemens; l'un, que conduisait le capitaine Bell, devait continuer à descendre le long de l'Arkansà; l'autre, traverser cette rivière, et voyager au sud vers les sources de Rio-Roxo. Long commandait ce dernier; on se dit mutuellement adieu le 25 : lui et les siens marchèrent au sud. Ils traversèrent les vallées des rivières qui, de ce point, se dirigent vers l'Arkansà. Le pays était stérile et sablonneux. Le premier jour, on ne put allumer du feu qu'avec la fiente sèche de bison. Ce ne fut qu'avec bien des difficultés que l'on vint à bout de traverser les vallées dans lesquelles coulaient les différentes rivières dont le cours se dirigeait à l'est. L'eau était souvent d'un goût saumâtre, qui ne permettait pas de la boire. En avançant au sud-est l'aspect du pays changea; les montagnes, quoique très-hautes et escarpées, étaient souvent couvertes de gazon jusqu'à leur sommet. Alors leurs flancs offraient une surface où l'on ne découvrait ni un arbre, ni un rocher.

Les voyageurs furent assaillis, le 29, d'un orage affreux qui dura deux heures; ils ne purent trouver du bois qu'après avoir été complétement mouillés; ils firent du feu, et puis se remirent en marche; bientôt il s'éleva un orage plus violent que le premier; la grêle tombait avec tant de force que les chevaux refusaient d'avancer d'aucun côté. Ainsi, plutôt que de s'égarer, on s'arrêta en restant à cheval, et on se contenta de présenter le dos à la tourmente.

« Dès que la grêle eut cessé, dit Long, nous nous mîmes en marche; l'eau dégouttait de nos mocassins et de toutes les parties de nos vêtemens. La pluie continua jusqu'à la nuit; alors, ne pouvant trouver de bois, nous fîmes halte, et, sans nous embarrasser de notre repas, nous dressâmes notre tente, où nous eûmes soin de nous serrer les uns contre les autres. Après une nuit passée bien tristement, nous partîmes de bonne heure le lendemain matin; et, traversant une vaste plaine couverte de fragmens de roches, nous parvînmes, vers midi, à la vue d'un ruisseau, qui, de même que tous les courans d'eau de cette contrée, occupe le fond d'une vallée profonde et presque inaccessible. On ne put y arriver qu'après les fatigues et les dangers que nous avions éprouvés partout.

» Le torrent qui se trouve, au moins pendant une partie de l'année, dans la vallée où nous étions descendus, coule au sud-est. En ce moment il était à sec. Ayant atteint la partie du pays où l'on suppose généralement qu'existent les sources de la rivière Rouge de la Louisiane, l'inclinaison générale du sol et la direction du ruisseau nous donnèrent sujet de le regarder comme une de ces sources; en conséquence nous nous décidâmes à descendre le long de ses rives, espérant qu'il nous conduirait bientôt dans un pays plus abondant en gibier et moins embarrassant pour notre marche que celui où nous étions. »

On resta en place le 1er août, afin que les chevaux pussent se reposer. Le pays était d'abord sablonneux et nu; ensuite on rencontra des espaces couverts d'herbe et quelques arbres; cependant les pâturages n'étaient pas abondans, et les chevaux s'écartaient souvent pendant la nuit pour trouver du fourrage. Les vignes sauvages devenaient fréquentes, quelques-unes étaient chargées de fruits;

on aperçut un ours noir au milieu de leurs touffes, on lui tira un coup de fusil qui l'éloigna. Des indices annonçaient que ces cantons avaient été récemment visités par les sauvages, ce qui fit espérer que le gibier serait bientôt plus abondant. Cependant l'on ne voyait pas la fin de la région aride.

« Nous avions traversé, la veille pour la première fois, un ruisseau qui portait un peu d'eau à la principale rivière : on en vit ensuite d'autres assez larges qui étaient à sec. A peu de distance de notre camp nous avons aperçu, le 10, une troupe nombreuse d'Indiens qui marchaient en désordre, formant sur la rive opposée une ligne de plus d'un mille d'étendue. Le chef arriva un des derniers, nous prit la main avec une apparence de cordialité, et nous pria de l'accompagner à une petite distance jusqu'à un endroit où sa troupe devait camper. Il avait avec lui un vieillard qui parlait un peu espagnol, ce qui facilita notre conversation. Nous apprîmes que cette bande était une partie de la tribu des Kaskaias, appelés mauvais cœurs par les Français. Ils venaient de chasser vers les sources du Rio-Brassis et du Rio-Colorado du Texas, et en ce moment allaient à la rencontre des marchands espagnols vers celles de la rivière que nous descendions. A leur tour, ils nous questionnèrent pour savoir qui nous étions, et le but de notre voyage. Ils eurent l'air satisfaits de nos réponses.

» Ils nous dirent que nous étions sur la rivière Rouge; qu'à une distance de dix journées d'après leur manière de voyager avec tout leur bagage, à peu près deux cent milles, nous rencontrerions le village fixe des Pànis-Piquas, et que dans trois jours à peu près nous trouverions des Camoncias chassant. Leur ayant dépeint la route que nous avions suivie et le chemin fréquenté où nous avions passé, ils nous répondirent qu'étant au point où il traverse la rivière pour la première fois, nous nous trouvions à trois journées de Santa-Fé, et que cette ville était située derrière une chaîne de montagnes lointaines, que nous nous souvînmes fort bien d'avoir vues de ce lieu.

» Ces Kaskaias ont de beaux traits, le nez aquilin, des dents bien rangées, et des yeux vifs et brillans, quoique très-petits; ils ressemblent aux tribus du Missouri; leur teint est plus clair que celui de la plupart des Indiens de l'est; mais ils furent plus grossiers avec nous que ne l'avaient été les autres sauvages. Quelques-unes de leurs femmes sont très-jolies. Leur existence errante et précaire, et la nature ingrate du pays qu'ils habitent, mettent un obstacle invincible à leurs progrès dans la civilisation.

» Nous nous mîmes en route le 12, de bonne heure. La vallée s'élargissait dans quelques endroits; la surface du sol offrait un lit de sable nu et doux; dans d'autres, une incrustation saline semblable à une couche de glace mince; elle devait évidemment son origine à l'évaporation de l'eau qui venait des rochers de grès rouge, arides et escarpés, dont la vallée était bordée. On découvrit le 13, après-midi, un bois touffu dans le lointain, de l'autre côté de la rivière : cette vue remplit de joie les voyageurs, qui depuis long-temps ne parcouraient que des sables déserts et brûlans. On aperçut, le 14, des retranchemens construits par les Indiens le long de la rivière, près d'un bosquet de peupliers; on en avait rencontré fréquemment de semblables dans la plupart des petits bois voisins de la base des montagnes; on observait à peu de distance des traces de trous, qui probablement avaient servi de cache.

» L'apparition d'ormes, de phytolacca, de cephalanthus et d'autres végétaux que l'on n'avait pas vus précédemment, indiquait dans la nature du pays un changement après lequel on soupirait depuis long-temps. La largeur du lit de la rivière, dans cet endroit, était de deux mille quatre cents pieds, mais l'eau ne couvrait que des parties isolées dans cet espace. Au sud-ouest de l'Arkansà, région où l'on voyageait, se trouvent des cantons immenses de sable mobile : les plantes y sont si rares, et il est si fin, que le vent le porte aisément d'un lieu à un autre. Ces plaines ont une surface ondulée; il n'y croît d'autres arbrisseaux que des pruniers sauvages; partout où ils prennent racine, le sable s'amoncelle à l'entour, et forme ainsi des élévations permanentes. L'yucca, le cactus frutescent, l'argemone blanche, le bartonia nocturne, sont les plantes les plus remarquables de ces déserts.

» Pendant le jour, l'air retentissait du cr

assourdissant des sauterelles; elles servent de pâture à une belle espèce de faucon, particulière aux régions du Mississipi. Une chasse heureuse procura aux voyageurs, le 15, une provision abondante de chair de bison; on la fit sécher, et on la fuma pendant la nuit, de sorte que l'on se trouva pour quelque temps à l'abri de la disette. Le temps était beau et serein; le vent soufflait avec force, et faisait voler des nuages de sable brûlant qui incommodaient extrêmement; il pénétrait à travers les habits, et affectait si péniblement les yeux, que l'on y voyait à peine assez pour conduire les chevaux. Il est apporté du lit de la rivière, qui est là une plage nue et large de plus d'un mille, et le vent l'amoncèle sur la rive en tas immenses et mobiles. Quelques uns couvraient le tronc et une partie des branches supérieures d'arbres qui paraissaient fort grands. Quoique l'on fût à trois cent milles de la source de la rivière, on trouvait très-peu d'eau; et comme elle était stagnante et fréquentée par les bisons et d'autres animaux, son aspect et son odeur causaient également le dégoût; l'excès de la soif pouvait seul engager à la boire.

» On campa le 17 à la rive droite, sous un morne bas, qui sépare la vallée, à moitié boisée, des plaines hautes et ouvertes. Les ormeaux fléchissaient sous le poids des innombrables grappes de raisin dont les vignes sauvages étaient chargées. Sur la rive opposée régnait une suite de monticules sablonneux, tapissés de vignes qui ne s'élevaient pas à plus d'un pied ou de dix-huit pouces au-dessus du sol. En examinant ces dunes, nous reconnûmes qu'elles devaient leur existence aux vignes. Elles avaient arrêté le sable apporté par le vent, en telle quantité qu'il avait enterré leurs tiges, ne laissant hors de terre que l'extrémité des branches. Quelques-unes étaient tellement couvertes de fruit, que l'on n'apercevait absolument que les grappes tassées les unes contre les autres, et cachant entièrement la tige. Le raisin de ces vignes est incomparablement meilleur que celui des autres, soit indigènes, soit exotiques que nous avions rencontrées aux États-Unis. Nous en mangeâmes avec excès, si toutefois il peut y en avoir dans l'usage de ce fruit délicieux et salutaire. Ils font dans ces déserts la nourriture des dindons et des ours noirs.

» Notre provision de maïs grillé, dit le major, était entièrement épuisée; nous étions restreints à la cinquième partie d'un litron par jour pour chaque homme. D'abord la privation de cette petite ration nous fut sensible; cependant on ne tarda pas à s'accoutumer à la vie du chasseur dans sa plus grande simplicité, en mangeant la viande de bison ou d'ours sans sel ni assaisonnement d'aucune espèce, et substituant au pain, du dindon ou du gibier, dont nous avions en abondance. D'autres inconvéniens, d'un genre différent, étaient plus sérieux. Des myriades de petits insectes, presque invisibles, nous faisaient beaucoup souffrir; une rafale de vent, une atmosphère chargée de fumée ne suffisaient pas pour nous en débarrasser. Dès que l'on pose le pied au milieu de leur tas, ils pénètrent à travers les vêtemens et couvrent le corps; on ne sent leur morsure que lorsque leur tête s'est enfoncée dans la peau; on ne peut plus les en retirer, car ils se laissent séparer en deux plutôt que de lâcher prise. La tête, restée sous la peau, y cause une démangeaison si insupportable, que l'on aggrave le mal en s'efforçant d'en détruire la cause. Les chevaux et les chiens, ainsi que plusieurs animaux sauvages, sont également exposés aux attaques d'une tique qui devient quelquefois très-grosse. Ainsi un voyage dans ces déserts est, à tous égards, bien plus pénible qu'on ne peut l'imaginer. »

On approcha le 31 août à la base occidentale des monts Ozarks, groupe de montagnes basses qui se prolonge à l'est vers le Mississipi, et dont les branches, en s'avançant au sud, font décrire au Rio-Roxo des sinuosités de ce côté. On entra le 1er septembre dans ces hauteurs; elles sont couvertes de forêts extrêmement touffues; la rivière se rétrécit. On se trouvait dans un pays très-fertile, et l'on éprouvait le regret de ne pas y être arrivé plus tôt.

Le 8 septembre on trouva une petite pirogue amarrée au rivage. Son apparence annonçait que son maître l'avait abandonnée depuis plusieurs mois; on en avait besoin, on pensa que la nécessité autorisait à en faire usage. Les chevaux de bagage étaient exténués de fatigue; on chargea la pirogue de ce qu'il y avait de plus

lourd, et deux hommes s'y embarquèrent. A peu de distance on aperçut dans les bois les restes d'un ancien camp; il avait été occupé par des blancs. D'autres indices annonçaient que l'on approchait de quelque établissement.

On arriva le 10 septembre au confluent de la rivière que l'on suivait avec une autre plus considérable, que l'on reconnut pour l'Arkansâ. « Notre chagrin d'avoir été déçus pendant si long-temps, car nous nous imaginions être sur les bords du Rio-Roxo, fut un peu diminué en songeant que la saison était avancée, que nos chevaux étaient si exténués et nos provisions si épuisées, que nous n'avions plus la possibilité de retourner et d'essayer de découvrir les sources du Rio-Roxo. Notre erreur venait de notre confiance dans les cartes, des idées adoptées sur la position des branches supérieures de cette rivière et surtout de l'assurance que nous avaient donnée les Kaskaïas, car nous ne supposions pas que, dans une chose qui leur était si indifférente, ils eussent voulu nous tromper.

» Nous étions donc sur la Canadienne, que nous avions suivie pendant sept cent quatre-vingt-seize milles; nous avions employé sept semaines à parcourir cette distance. C'était tout ce que la force de nos chevaux nous avait permis de faire. »

Les voyageurs eurent de la peine à se dégager des marécages couverts de roseaux qu'ils trouvèrent après avoir passé sur la rive gauche de l'Arkansâ. Étant entrés dans un sentier fréquenté, ils s'aperçurent que des hommes à cheval les y avaient précédés depuis peu de temps. Une troupe de huit Cherokis, qu'il rencontrèrent, leur apprit que le lendemain ils arriveraient à un poste militaire des États-Unis. Ces Indiens étaient à cheval, transportant avec eux leurs fusils, leurs marmites et tout ce qui est nécessaire pour une partie de chasse qu'ils comptaient faire sur le territoire des Osages. Trois avaient des chapeaux ronds, tous étaient vêtus de chemises de calicot ou avaient quelque partie de leur habillement provenant de fabrique étrangère.

Des coups de fusil que l'on entendit le 12, annonçaient que l'on était sorti de ces solitudes où la vue d'un homme est un phénomène. En allant à la découverte, on se trouva en face d'un détachement de compatriotes accompagnant un marchand qui allait à un poste situé sur un affluent de l'Arkansâ. C'étaient les premiers hommes blancs que l'on apercevait depuis plus de trois mois. Le lendemain, le major Long arriva avec sa troupe au fort Smith, où l'accueil amical qu'ils reçurent leur fit oublier leurs peines et leurs fatigues. Leurs compagnons, dont ils s'étaient séparés sur les bords de l'Arkansâ, s'y trouvaient depuis quatre jours. Ceux-ci avaient eu également leur part de contrariétés.

» Le 24 juillet, dit le narrateur, après le départ d'une portion si considérable de notre troupe, nous sentîmes la nécessité de redoubler de vigilance et de nous occuper de nos moyens de défense personnels plus que nous n'avions fait jusqu'alors. Nous allions traverser un désert immense qui nous séparait des pays civilisés, et qui devait être parcouru par des détachemens de guerriers, toujours disposés à attaquer.

Dès le 26, on rencontra un camp d'Indiens. Tout annonçait leurs intentions pacifiques; ils nous prirent la main, nous firent entendre par signes qu'ils étaient bien contens de nous voir, et nous offrirent de partager leurs tentes. Nous leur dîmes que nous avions les nôtres, et que nous allions camper près d'eux. A peine étions-nous installés, que leurs Squâs nous apportèrent du bœuf séché; c'étaient des morceaux de choix; il y en avait assez pour nous nourrir pendant trois jours.

Ce camp était composé de bandes de Kiavas, de Kaskaïas, de Chayennes et d'Arrapahous, qui s'étaient réunies sur les deux rives de l'Arkansâ, le plus grand nombre sur la rive droite. On eut une entrevue de cérémonie avec les chefs; heureusement, l'un d'eux parlait la langue des Pànis, de sorte que l'interprète put s'entretenir avec lui. On leur apprit que le détachement appartenait à la puissante nation des Américains, et qu'il avait été envoyé par le grand-chef qui gouverne tout le pays, pour visiter cette partie du territoire, et connaître les peuples qui l'habitent ainsi que ses productions. Un chef exprima, dans sa réponse, sa surprise de ce que l'on était venu si loin; il assura les Américains de son amitié, et manifesta l'espoir, une fois la route ouverte pour arriver dans ces régions, d'y voir des marchands. On lui répondit affirmativement.

Pour l'extérieur, ces Indiens ne diffèrent pas beaucoup de ceux du Missouri; ils sont généralement moins grands, et ont le nez plus aplati. Depuis trois ans, ils ont erré sur les rives du Rio-Roxo et de ses affluens; ils revenaient sur l'Arkansà pour gagner les montagnes à la source de la Platte. Ils sont ordinairement en guerre avec les peuplades du Missouri.

On se remit en marche le 30. On rencontra de petits détachemens d'Indiens avec l'un desquels on manqua d'avoir une querelle; mais la bonne contenance que l'on fit leur imposa du respect, et l'on continua tranquillement le voyage au milieu de ce pays aride, où toutes les nuits on était réveillé par les hurlemens des loups blancs.

Deux Français qui servaient d'interprètes pour les Pànis, avaient, depuis quelque temps, achevé le terme de leur engagement : cependant, comme leurs services étaient extrêmement utiles, on les avait invités à accompagner le détachement un peu plus loin qu'ils ne l'avaient promis, et à ne s'en aller que lorsque l'on aurait traversé le grand chemin de guerre des Indiens, qui, dans ces régions, est extrêmement large. Ils y avaient consenti d'autant plus volontiers, qu'ils regardaient un voyage de ce point au village des Pànis, où ils résidaient, comme un peu trop hasardeux, pour deux hommes seuls, malgré leur connaissance familière des mœurs des peuplades qu'ils rencontreraient probablement.

« Quand on se crut arrivé aux limites de cette région, ils témoignèrent de nouveau le désir de retourner chez eux, afin de se préparer pour leur chasse d'automne. On n'essaya pas de les retenir plus long-temps, et ils partirent le 6 août après déjeuner. Ils allaient entreprendre une course de près de 300 milles à travers un pays où il n'y a pas de sentier frayé; c'étaient des gens actifs, fidèles, industrieux, obligeans; ils avaient l'air d'être très-contens de la conduite que l'on avait tenue envers eux, et offrirent de nous accompagner de nouveau si nous remontions encore le Missouri.

» Le 10 août l'on était parvenu à l'extrémité de la grande courbure de l'Arkansà, les bords de cette rivière étaient nus; le nombre des bisons diminuait : tout à coup, le 12, après midi, l'on en aperçut à gauche un grand troupeau qui, descendant des mornes éloignés, courait avec vitesse vers notre camp, dit le narrateur. C'était un avertissement suffisant de nous tenir sur nos gardes. En effet, en regardant avec attention du côté d'où venaient ces animaux, on aperçut un Indien à cheval qui se tenait sur un monticule à peu près à deux milles de nous. Aussitôt on déploya, suivant l'usage, le pavillon de paix, pour lui annoncer que nous étions des blancs, et pour l'inviter à s'approcher pendant que nous faisions halte pour l'attendre.

» L'indien s'avança avec défiance, marchant en zigzag, comme s'il eût louvoyé par vent contraire. Bientôt un autre le rejoignit. Après une conversation par signes, pour savoir qui nous étions, ils s'approchèrent jusqu'à portée de fusil, et demandèrent à toucher la main à notre chef. Cette cérémonie remplie, ils gagnèrent une éminence pour en instruire leur troupe.

» Nous reconnûmes alors que c'était un parti de guerre des Iétans ou Gamantch, tribu de Chochonis, au nombre d'une trentaine, avec cinq Squàs. S'étant mis en marche pour attaquer les Osages, ils avaient été surpris dans leur camp deux jours auparavant, et avaient eu trois hommes tués et six blessés. Ils s'étaient échappés à la faveur de la nuit, ayant perdu cinquante-six chevaux, et tous leurs habits qui avaient été pris par l'ennemi. Effectivement, ils étaient dépourvus de vêtemens et même de couvertures pour se préserver de la fraîcheur de la nuit ou de l'ardeur du soleil pendant le jour. Cependant, les Squàs avaient conservé leurs habillemens; d'ailleurs les colliers de verroterie et les autres objets de parure étaient intacts, et un des guerriers avait du vermillon pour se barbouiller. Ces Indiens montraient le plus grand soin pour les blessés; chacun était placé sur un cheval, car on avait heureusement sauvé huit de ces animaux.

» Ils demandèrent à grands cris plusieurs objets, entre autres des habits. Nous nous tînmes séparés d'eux afin de pouvoir agir ensemble en cas de nécessité. On s'assit, on fuma la pipe; cependant leur conduite fut ensuite si turbulente, et même si hostile, qu'on se hâta de les quitter malgré leurs sollicitations pressantes pour nous faire passer la nuit avec eux. Il fallut même les coucher en joue pour dégager

un des nôtres qui, resté en arrière, se voyait sur le point d'être dépouillé. »

Le 15 on atteignit la limite du pays fréquenté par les bisons, de sorte que les provisions devenaient rares. Le 18 et les jours suivans, on rencontra de petits champs de maïs. Conformément à l'usage des Indiens, on ne se fit pas scrupule de prendre ce dont on avait besoin, en se réservant d'indemniser les Osages auxquels on supposait qu'ils appartenaient. Ces champs, et les sentiers nombreux que l'on aperçut donnèrent lieu de penser que cet endroit était passagèrement occupé par les Indiens qui, ensuite, le quittaient pour aller à la chasse. Le secours momentané que ce maïs avait procuré fit sentir plus vivement depuis les souffrances de la disette que l'on éprouva.

Le 28, on voyagea au milieu des sommets boisés qui devaient être élevés au moins à cinq cents pieds au-dessus de la surface de la rivière. On manqua de s'égarer en suivant des sentiers indiens qui s'écartaient de l'Arkansà. La fatigue devenait accablante. Des chevaux y succombèrent; on ne rencontrait plus une seule créature vivante.

« Le 30, nous venions de nous dégager d'un labyrinthe d'arbres, de buissons et de broussailles, lorsque nous découvrîmes dans le sud-est une grosse colonne de fumée. Cette vue, jointe à la trace d'un grand terrain brûlé récemment dans le voisinage de notre campement, enfin, des sentiers très-fréquentés, nous firent concevoir l'espérance d'arriver bientôt à quelquelque village indien permanent.

» Le 31, nous étant levés de bonne heure, nous nous aperçûmes que trois de nos meilleurs chevaux manquaient. Comme on supposait qu'ils s'étaient écartés à quelque distance, on questionna le caporal; il répondit que trois hommes s'étaient absentés probablement pour aller à leur poursuite, ajoutant que l'un d'eux, qui était de garde, avait négligé de l'éveiller pour faire son service dans la matinée. Au même instant, un des soldats s'écria qu'on lui avait volé son sac; alors, nous examinâmes notre bagage et nous eûmes le chagrin de découvrir que, pendant la nuit, il avait été pillé. Ce n'était pas tout; nos valises qui contenaient nos vêtemens, les présens destinés aux Indiens, et nos manuscrits, avaient aussi été emportés.

» Cet événement, tout-à-fait imprévu, sembla, pendant quelques momens, nous avoir atterés, il comblait la mesure de nos épreuves, de nos difficultés et de nos dangers. Il était évident que trois infâmes avaient déserté pendant la nuit avec nos meilleurs chevaux et nos objets les plus précieux. On essaya inutilement de suivre leurs traces; une rosée épaisse, tombée peu après leur départ empêchait de rien distinguer. Cet accident nous arrivait à l'époque la plus fâcheuse; car, nous étions tous épuisés de lassitude. Nous reprîmes notre voyage en silence.

» Ce qui nous frappa le plus en revoyant l'Arkansà, fut la couleur de ses eaux. Au lieu de la teinte pâle et argileuse qu'elles offraient auparavant, elles étaient d'un rouge de sang; elles doivent cette couleur et leur qualité bourbeuse à la quantité de matière terreuse que lui apporte un affluent qu'elle reçoit à droite et que nous n'avions pas vu.

» Le 1er septembre, on rencontra des Osages, avec lesquels on passa trois jours en très-bonne intelligence; le 5, on parvint à la maison d'un marchand établi près du confluent de l'Arkansà et du Vert-de-Gris. Le 8, on arriva aux salines, exploitées par un Américain. Le 9, on atteignit le fort Smith. »

Après quelques jours de repos, la troupe se sépara de nouveau. Le capitaine Bell partit le 19 pour le Cap-Girardeau. Deux jours après, le major Long se mit en route pour le même point, on marcha au nord de l'Arkansà. Le soir, on arriva chez un colon qui s'empressa d'offrir aux voyageurs d'excellens lits de plume. « Nous ne pouvions refuser, dit le narrateur, une proposition faite de si bonne grâce, mais nous eûmes sujet de nous en repentir. Nous passâmes une nuit très-agitée, nous dormîmes très-mal. Le matin, en nous réveillant, nous étions brisés de fatigue, tant la vie de chasseur avait produit de changement dans nos habitudes. »

On voyageait dans un pays inégal et montagneux; plusieurs cimes s'élevaient à près de deux mille pieds au-dessus de la surface de l'eau. Plusieurs arbres voisins du chemin avaient été dépouillés de leur écorce, et le tronc nu était barbouillé de figures grossières d'hommes, de chevaux, de chiens, faites avec du charbon, et quelquefois rehaussées d'un peu de vermillon,



Vue de New-York

c'étaient probablement des monumens historiques destinés à rappeler ou à perpétuer le souvenir d'un exploit à la chasse, d'un voyage, ou de quelque événement de ce genre.

On arriva, le 23, à un établissement de Cherokis, sur le bayou des roches. Le chef de cette petite colonie était un Métis. Les maisons ressemblent à celles des Européens; elles sont entourées de champs de grains, de coton, de patates, qui sont fermés par des enclos; on voit des granges, de la volaille, des cochons, enfin, tout ce qui annonce que le propriétaire est dans l'aisance.

A un autre établissement plus rapproché des bords de l'Arkansâ, on eut une conférence avec les chefs pour les engager à faire la paix avec les Osages. On convint avec eux que de part et d'autres les prisonniers seraient rendus. Ce premier arrangement donna lieu à une pacification finale; elle fut conclue au fort Smith au mois d'août 1822.

On était dans les monts Ozarks, où de nombreux établissemens ont été formés. La bonne qualité du sol et la douceur du climat ne pouvait manquer d'y attirer des habitans; le seul inconvénient que l'on y éprouve, est la difficulté des communications avec les autres parties du pays baigné par la partie inférieure de l'Arkansâ. Depuis le temps de Ferdinand de Soto, qui découvrit cette partie de l'Amérique, combien de fois n'a-t-on pas écrit et répété que ce canton des monts Ozarks renferme des mines d'or et d'argent! Un examen plus approfondi a prouvé que c'étaient des lames de mica jaune et blanc que l'on avait pris pour ces métaux précieux.

Le 8 octobre, on était à Jackson, siége de la justice du comté du Cap-Girardeau, et après Saint-Louis et Saint-Charles, une des plus grandes villes de l'état du Missouri. Elle est située à une douzaine de milles, au nord-ouest de l'ancienne ville du Cap-Girardeau, dans un canton montueux et fertile; sa population et sa richesse font des progrès rapides. Jackson n'est encore qu'un village, car on n'y compte qu'une cinquantaine de maisons; mais tout y annonce l'aisance. Les manières des habitans sont celles de gens bien élevés.

Le 12, tout le monde fut réuni au Cap-Girardeau, sur le Mississipi. A cette époque, la plupart des personnes, qui avaient fait partie de l'expédition aux Monts-Rocheux, furent attaquées de la fièvre. On attribua cet accident à la vie plus tranquille que l'on menait depuis quelque temps; et l'on se rappela, d'ailleurs, que l'on avait commencé à sentir un certain affaiblissement, pendant que l'on respirait l'air malsain de la vallée de l'Arkansâ, dans les environs du fort Smith : c'était sans doute là que l'on avait pris le germe de la maladie.

Vers le milieu d'octobre, le major Long et le capitaine Bell, se mirent en route pour le chef-lieu du gouvernement. Ainsi se termina une expédition qui a donné de grandes lumières sur la géographie de la partie occidentale des États-Unis, et durant laquelle les voyageurs ont souffert autant que dans une longue campagne par mer. Elle a produit, ainsi que les précédentes, d'excellens effets sur les Indiens que l'on a visités. Ces peuplades ont bien moins souvent la guerre ensemble; elle cessera tout-à-fait, par suite de l'estime réciproque qu'elles conservent les unes pour les autres, et par la crainte de déplaire à leur Grand-Père, et d'être privées des bienfaits de sa protection.

CHAPITRE XXVI.

Description des États-Unis.

NEW-YORK.

Le voyageur anglais Harris, désirant connaître les avantages que ce pays possédait, pour engager un étranger à s'y fixer, s'embarqua le 7 mai 1817 à Liverpol, pour les États-Unis. Le 5 juillet, on eut la vue de la terre.

« Après une traversée de cinquante-huit jours, dit-il, je ne pouvais me rassasier de la vue de la belle végétation que j'apercevais de tous les côtés; les douces émanations des forêts et des prairies me causaient une ivresse de plaisir inexprimable. Le phare de Sandy-Hook, les hauteurs de Neversink, les îles avec leurs forts, les jolies maisons de campagne, que l'on découvrait çà et là, au milieu de grands arbres, offrent un tableau admirable. Nous avancions avec la marée; la perspective changeait à chaque minute, à mesure que nous approchions de New-York, qui est à neuf lieues

de Sandy-Hook. La scène est animée par les nombreux navires qui se croisent dans toutes les directions. A trois lieues de la ville, les rivages de Long-Island et de Staten-Island, opposés l'un à l'autre, forment un détroit défendu par des fortifications; on voit d'autres ouvrages un peu plus haut; les plus considérables sont sur Governor's-Island, à l'embouchure de l'East-River, et sur les îles de Bedlow et d'Ellis, au milieu de la côte du New-Jersey.

» A midi le navire laissa tomber l'ancre dans le Hudson, près de la ville. La superbe étendue de ce fleuve, les édifices, le grand nombre de vaisseaux, une foule d'autres objets, semblent une illusion, lorsqu'on réfléchit que tout cela est l'ouvrage d'une soixantaine d'années. On parle, dans cette ville, la même langue que dans celle où je m'étais embarqué; mais elle y est exempte des barbarismes, qui chez nous distingue la classe inférieure, et sont cause que celle qui est au-dessus d'elle ne la comprend pas toujours. On observe encore à New-York des traces de son origine hollandaise dans les noms, et les édifices; cependant, la même chose ayant lieu dans plusieurs parties de l'Angleterre, elle cause si peu de surprise, que souvent je suis tenté de m'imaginer que je me trouve encore dans cette contrée. L'erreur se dissipe en jetant les yeux sur les gens que je rencontre; leur air dégagé ne peut manquer de frapper un étranger. »

New-York doit à sa position, d'être la ville la plus commerçante des États-Unis. Située à l'embouchure d'un fleuve navigable, entourée d'îles qui l'abritent, son port ne gèle jamais, et peut admettre les plus grands vaisseaux. Le fleuve remonte jusqu'à une petite distance du lac Champlain, qui va joindre le Saint-Laurent. A cinquante lieues de New-York, le Hudson reçoit à droite le Mohôcks, dont la source est peu éloignée de celles d'autres rivières qui se jettent dans le lac Ontario. Ainsi cette ville est l'entrepôt naturel du commerce de toute cette partie de l'Amérique septentrionale intérieure, dont la population augmente chaque jour.

La Broadway est la principale rue; elle commence à la Batterie, place d'où la vue que l'on embrasse est magnifique; on aperçoit la baie et les îles; cette rue se prolonge à peu près parallèlement, au cours du Hudson, pendant trois milles, et offre quelques beaux bâtimens, parmi lesquels on remarque l'Hôtel-de-Ville ou Fédéral Hall. Quoique défectueux à plusieurs égards, c'est un ornement pour cette cité. Sa façade élégante, en marbre blanc, prouve combien l'air est pur; sa destination ajoute au plaisir avec lequel on le contemple. L'intérieur est orné des portraits de Washington, et des autres guerriers qui ont défendu la liberté et la patrie. Ce fut dans la galerie de cet édifice, que, le 30 avril 1789, ce grand citoyen jura, devant le congrès, et une foule innombrable réunie dans la Broadway, de maintenir la constitution fédérale, après quoi, il fut proclamé président des États-Unis, aux acclamations universelles du peuple.

Parmi les édifices consacrés à la religion les plus vastes et les plus élégans sont le temple de la Trinité et celui de Saint-Paul. On compte soixante-dix-sept édifices religieux dans cette ville. Elle a plusieurs hôpitaux, et d'autres institutions charitables.

L'université de New-York est gouvernée par des administrateurs, qui nomment les présidens et les professeurs de tous les colléges, excepté ceux du collége de Colombia, qui jadis s'appelait collége Royal; il changea de nom en 1787. Le collége de médecine et de chirurgie est dans un état florissant.

Quelques-unes des rues voisines du fleuve sont étroites et tortueuses; ce sont les plus anciennes; les modernes sont larges et bien alignées. Il y avait jadis beaucoup de maisons de bois, et plusieurs étaient extrêmement chétives; aujourd'hui on les construit généralement en brique, et quelques-unes ont trois étages; il y en a d'élégantes. On regrette qu'une ville qui a un si beau port, soit dépourvue de quais. Les marchés sont au nombre de sept, et abondamment fournis. Les auberges sont bonnes; on y mange à table d'hôte, ainsi que dans toute l'Amérique.

New-Yorck a une salle de spectacle. un muséum et un cirque. Les habitans, de même que ceux des Charlestown, se distinguent de ceux des autres villes des États-Unis, par leur politesse, leur gaieté et leur hospitalité. Beaucoup de familles d'origine hollandaise ont conservé en partie les mœurs des leurs ancêtres.

Les hommes ne quittent presque jamais le cigare, et même les enfans prennent de bonne heure l'habitude de fumer.

Les femmes sont belles, bien faites et bien élevées; elles n'ont pas ces couleurs fraîches et rosées qui distinguent celles de plusieurs pays de l'Europe. Quelques voyageurs ajoutent qu'elles aiment la dépense; d'autres observent au contraire qu'elles vivent très-retirées, et se livrent entièrement aux soins domestiques, ce qui est plus dans leur caractère.

La population de New-York était de vingt et un mille huit cent soixante-trois habitans à l'époque de la déclaration de l'indépendance américaine; d'après le dernier dénombrement, elle montait à cent soixante-dix mille. Cependant le climat est un peu humide; quelques quartiers sont encore sales; l'eau douce est un peu rare. La fièvre jaune y a quelquefois exercé ses funestes ravages.

Mellish, autre voyageur anglais, étant à New-York en 1821, profita du départ d'un paquebot pour aller voir les états formant jadis la Nouvelle-Angleterre. C'est de toutes les parties de l'Union, celle où la population est la plus forte, relativement à l'étendue du territoire; c'est aussi celle où la civilisation est la plus généralement répandue, où le peuple est le plus instruit et le plus laborieux; il a des mœurs austères et l'esprit très-religieux. Ce pays est en même temps le foyer principal de l'activité maritime et commerciale.

« Le vent nous favorisait, dit Mellish, nous voguions rapidement dans le bras de mer renfermé entre Long-Island et le continent. Le rivage des deux côtés est bien cultivé, et garni de jolies maisons. Le temps était superbe. Bientôt nous eûmes à gauche les rivages du Connecticut, où de beaux villages s'élevaient à peu de distance les uns des autres. Après être sortis du bras de mer, nous nous sommes trouvés en face de New-London, ville située sur un fleuve qui porte le nom de New-Thames, afin que rien ne manquât à sa ressemblance avec la métropole de l'ancienne patrie; mais il y a un peu de différence dans la population et l'importance des deux Londres. Celui-ci ne contient que quatre mille trois cent trente habitans; son commerce se borne au cabotage avec les états plus au sud et à quelques armemens pour les Antilles. Son port est grand, sûr et commode. » Il sera encore parlé ailleurs de cet état.

CONNECTICUT.

Le Connecticut est divisé en huit comtés; il a deux cent quatre-vingt-quinze mille habitans. La plupart sont presbytériens congrégationalistes. Ils ne souffrent pas que le dimanche on se livre à aucun divertissement, à aucun jeu, même dans l'intérieur de sa maison, ni que l'on monte à cheval ou en voiture dans les villes, ce qui est fort gênant; mais leurs écoles publiques, leurs fondations charitables, méritent des éloges, et font passer par dessus ces petites contrariétés.

Le siége du gouvernement alterne entre New-Haven et Hartford. La législature s'assemble dans la dernière de ces villes au printemps, et dans la première, en automne.

La surface du pays est entrecoupée de montagnes peu élevées, de collines et de vallées; l'on y voit peu de plaines. Le sol est généralement gras et fertile, et si bien cultivé, qu'en plusieurs endroits on croit voir un jardin bien tenu. On récolte toutes sortes de grains, un peu de chanvre; mais on s'occupe principalement de l'éducation du bétail; le beure et le fromage sont excellens. Les routes, très nombreuses, sont entretenues avec le plus grand soin.

Quoique cet état soit exposé à une chaleur et à un froid très-grands, et à des changemens soudains de température, le climat est très-sain. Les vents du nord qui règnent pendant l'hiver sont perçans; en revanche, l'atmosphère est d'une pureté sans égale.

Le Connecticut expédie dans d'autres états et aux Antilles les productions de son sol et les produits de sa pêche. On y voit plus de manufactures que dans les autres états de l'Union, excepté celui de Rhode-Island; on y fabrique des toiles de coton, du drap, du fer-blanc, des outils en fer, des armes à feu; on y distille de l'eau-de-vie de grains; il y a des verreries, des papeteries, des tanneries, des ateliers de carrossier, d'horlogerie, etc.

Le fleuve qui lui donne son nom, prend sa source à la frontière septentrionale de New-

Hampshire, qu'il sépare du Vermont, coule du nord au sud, traverse le Massachusetts et le Connecticut, et se jette dans le Long-Island-Sound après un cours de cent trente-six lieues.

Hartford, semi-capitale de l'état, est située sur la rive gauche du Connecticut qui est navigable jusque là pour les navires tirant au plus huit pieds d'eau. Cette ville, éloignée de quinze lieues de la mer, est généralement bien bâtie. On y a fondé une institution pour les sourds-muets; elle a cinq mille huit cents habitans; placée sur des routes qui aboutissent à de grandes villes, elles est très-vivante et fort commerçante; de l'autre côté du Connecticut, à son confluent avec l'Hockanum, est East-Hartford, ville de quatre mille âmes, qui a plusieurs usines. Un pont de pierre de six arches, et long de neuf cent soixante-quatorze pieds, joint les deux villes.

New-Haven, la seconde semi-capitale, est bâtie sur les bords d'une grande baie qui a quatre milles de profondeur; deux petites rivières bornent l'une à l'est et l'autre à l'ouest. Au nord de cette ville s'étend une belle plaine qui se termine à des rochers escarpés hauts de trois cent cinquante pieds. Les rues sont simplement sablées, mais fort propres et bordées de beaux arbres. La plupart des maisons sont en bois; presque toutes ont des vergers. Cette ville, fondée par les Hollandais, porte beaucoup de marques de l'esprit d'ordre, de symétrie et de propreté qui distingue ce peuple. Son port, bien abrité est peu profond, et se comble graduellement de vase. Cependant le commerce maritime est actif. New-Haven a sept mille cent cinquante habitans; son collége est florissant.

« En entrant dans la baie de Narraganset, dit Mellish, j'y aperçus un grand nombre de petits navires mouillés. Le 28 août nous avons laissé tomber l'ancre dans la rade de Newport, située à l'extrémité sud-ouest de Rhode-Island, île qui donne son nom à l'état, et qui a quatre lieues de longueur du nord au sud, et une lieue de largeur. Newport est bien bâtie sur la pente d'une colline qui s'élève vers l'est. On y compte onze cents maisons qui ont un air antique, et huit mille quatre cents habitans. Elle souffrit beaucoup pendant la guerre de l'indépendance; l'ennemi l'ayant occupée pendant très-longtemps, elle se ressent encore de ses malheurs, qui l'ont appauvrie et dépeuplée. Sa position agréable, la salubrité de son climat, qui est passée en proverbe, et l'a fait nommer l'Eden de l'Amérique, la rendent en été le rendez-vous d'un grand nombre d'étrangers, notamment des habitans des états du sud.

» Le port est l'un des plus beaux du monde, et défendu par trois forts; sur une île où il y en un de bâti, s'élève un hôpital militaire.

» M'étant embarqué dans le bateau à vapeur, pour Providence, je traversai la baie de Narraganset, longue de trente-trois milles et large de douze milles, vis-à-vis de Newport, en y comprenant les îles qu'elle renferme. Elle se partage en plusieurs bras, et reçoit trois fleuves principaux. Ses rives sont couvertes de jolies habitations.

» Sa situation à l'extrémité septentrionale de la baie Narraganset et sur la rive gauche du Seekhonk ou Pâtucket, est très-favorable pour le commerce; il y est florissant, les manufactures sont très-actives. Cette ville est très-bien bâtie; deux beaux ponts traversent le Pâtucket, un autre unit les deux rives du Providence-River, bras du Narraganset. L'université existe depuis 1770. La population de Providence est de douze mille huit cents âmes; le pays qui l'environne est peuplé d'hommes très-civilisés et très-industrieux.

» Avant de quitter cette ville si intéressante, je dois avouer, dit Mellish, que j'avais à combattre de fortes préventions contre les mœurs et l'éducation de l'Amérique. Rien de plus ordinaire pour un Anglais, que de se représenter sa patrie comme le modèle de la perfection, et de douter que l'on trouve dans les autres pays les avantages qu'elle offre. C'est surtout pour les États-Unis de l'Amérique que ce doute existe. On est surpris de voir que, malgré le commerce habituel entre les deux nations, il règne, dans la Grande-Bretagne, tant d'ignorance, ou pour mieux dire tant d'idées fausses sur ce qui concerne l'Amérique. C'est à cette circonstance que j'attribue mes préventions particulières; car je suis heureusement étranger à ce qu'on appelle préjugé national. Je ne puis considérer un objet sous un jour différent de celui sous lequel il se présente réellement,

et je remarque avec plaisir que la nation américaine a des mœurs et parle une langue qui doivent être le résultat d'une éducation égale au moins à celle que l'on reçoit dans la Grande-Bretagne et mon observation ne se borne pas seulement aux villes maritimes. »

RHODE-ISLANDE.

L'état de Rhode-Islande est celui où l'industrie a pris le plus grand essor. C'est un des plus petits de l'Union, sa surface n'étant que de treize cent cinquante milles carrés. Sa population est de quatre-vingt-huit mille huit cents habitans. Le sol est uni, excepté dans le nord, où s'élèvent des collines rocailleuses; le terrain sur le continent est sablonneux et léger; sur les bords du Narraganset et dans les iles de cette baie il est très-fertile; en général il convient mieux pour le pâturage que pour l'agriculture. Le minerai de fer est abondant, on y trouve un peu de cuivre et beaucoup de pierre calcaire.

Newport et Providence sont les deux principales villes; la législature s'y assemble; elle tient aussi ses sessions à East-Greenwich et à South-Kingston. A quatre milles de Providence on passe le Pâtucket, et l'on entre dans l'état de Massachusetts. La ville de Pâtucket, située sur ce fleuve, est moitié dans un état et moitié dans l'autre. L'on a profité des chutes d'eau, pour y établir des manufactures de toile de coton, des clouteries et d'autres usines.

La route est excellente; elle traverse un pays ondulé, pierreux et peu fertile, par conséquent, médiocrement peuplé; les arbres fruitiers y sont très-communs. Le sol s'améliore en approchant de Dedham, jolie petite ville bâtie en bois et arrosée par le Charles-River, ainsi que par le Millercek, qui va joindre le Neponset; cette heureuse situation a été mise à profit pour y établir des papeteries, des clouteries, des scieries, des manufactures de toile de coton, etc.

Quand on est sorti de cette ville, le pays devient plus agréable; on voit un grand nombre de maisons de campagne et des fermes bien cultivées. Les gens que l'on rencontre ont l'air bien portans et laborieux; ils sont vêtus très-proprement. Les femmes sont jolies, leur visage brille de gaieté, et des plus belles couleurs.

MASSACHUSETTS.

« A mesure que j'approchais de Boston, dit le même, tout s'embellissait autour de moi; les maisons de campagne et les lieux de plaisance qui entourent cette ville sont bâtis avec beaucoup de goût. Elle est située sur une presqu'île au fond de la baie de Massachusetts, ou Boston-Harbour. Sa longueur est de trois milles, et sa largeur à peu près d'un mille; le terrain va en s'élevant du bord de la mer au centre de la ville. De même que les anciennes villes d'Angleterre, la plupart de ses rues sont irrégulières; quelques-unes sont étroites et tortueuses, les nouvelles sont mieux alignées, et l'on y voit de fort jolies maisons en briques. Plusieurs édifices publics sont construits avec beaucoup de goût. Cette ville offre un aspect magnifique et pittoresque lorsqu'on y arrive par mer; elle contient cinquante mille habitans.

» C'est la métropole littéraire aussi bien que commerciale des États-Unis. Elle a une société d'histoire, une académie des arts et des sciences, une société d'agriculture, plusieurs bibliothèques précieuses, beaucoup de fondations charitables. Tout ce qui concerne l'instruction publique y est admirablement réglé. Indépendamment des établissemens publics pour l'éducation, il y a plusieurs institutions particulières, dans lesquelles on enseigne les diverses branches des connaissances humaines; ainsi, sous ce rapport, Boston peut soutenir la comparaison avec toute ville de l'Europe, excepté peut-être Edimbourg.

» Les fruits de cette attention donnée à la culture de l'esprit et d'un sentiment de bienveillance, se reconnaissent aisément dans la manière d'être des habitans de Boston, qui sont sensés, modérés et laborieux; leurs sentimens religieux ne les distinguent pas moins que leur esprit de tolérance, qui autrefois était rare. Les femmes sont la plupart jolies et bien faites; et si je puis en juger d'après celles que j'ai vues, elles ont un degré d'instruction qui les rend plus aimables encore.

» Sa situation est très-avantageuse pour le commerce extérieur, et elle en fait un très-

considérable. Le port, spacieux, est sûr, et peut contenir cinq cents navires à l'ancre, et en même temps son ouverture est si étroite, qu'elle n'en peut admettre que deux à la fois. On peut y entrer dans toutes les saisons. Le port extérieur est entouré, du côté de l'Océan, d'une quarantaine de petites îles, dont quinze ont des pâturages excellens; elles sont fréquentées en été par les habitans de la ville, qui vont y faire des parties de plaisir. »

L'on n'a rien négligé de ce qui pouvait faciliter les opérations commerciales. Le quai nommé Long-Wharf a dix-sept cents pieds de long : de chaque côté de Market-Street (rue du marché), on a construit des corps de magasin, dont la longueur est de quatre cent vingt-cinq pieds d'un côté, et de quatre cent quarante-deux de l'autre; ils sont à quatre étages. Le long du Central-Wharf, on a bâti une autre masse de magasins; elle a douze cent quarante pieds de long, et a quatre étages de haut. Au centre est une vaste salle au-dessus de laquelle on a érigé un belvédère pour voir au loin.

En 1821, il entra dans le port de Boston huit cent cinquante-quatre navires étrangers, dix-huit cent vingt et un navires américains, et il en sortit en tout deux mille quatre-vingt-deux. On remarque parmi les manufactures des fonderies de fer et de cuivre, fonderies de caractère d'imprimerie et deux grandes verreries. Il y a aussi des fabriques de cardes pour la laine et le coton, de papiers peints, de chapeaux, de savon, de chandelles, des raffineries, des distilleries de rum et des corderies. Cette ville a trois banques, indépendamment d'un bureau de la banque des États-Unis; leur capital est de 5,000,000 de dollars.

Boston est, à tous égards, une belle ville. Ce fut, comme nous avons vu, dans ses murs qu'éclata la révolution qui se termina par l'indépendance de l'Amérique. Elle s'honore avec raison d'avoir donné naissance au célèbre Franklin. L'hôtel-de-ville, bâti sur un terrain élevé de cent pieds au-dessus du niveau de la mer, est un monument curieux. Il est surmonté d'un dôme de cinquante pieds de diamètre, dont la lanterne est à cent pieds au-dessus [illegible]. De [illegible] point, on aperçoit à la fois la [illegible] et le port rempli de [illegible] îles, les ponts et tout le pays à vingt milles à la ronde, couvert de jolies maisons, de villages et de villes; c'est un des plus beaux coups d'œil qu'il soit possible de se figurer. Du côté du continent, on découvre des montagnes éloignées de soixante milles.

Les ponts, au nombre de cinq, méritent une attention particulière par leur étendue, par leur utilité, par les sommes considérables qu'ils ont coûté. Le pont du Charles-River, qui joint Boston avec Charlestown, a quinze cent trois pieds de long et quarante-deux de large; il est supporté par soixante-quinze piles. Le pont de West-Boston, qui joint Boston au port de Cambridge, a trois mille quatre cent quatre-vingt-trois pieds de long et quarante de large; il est soutenu sur cent quatre-vingts piles; le pont du Mill-Dam forme une grande avenue. Il fut achevé en 1821, apres trois ans de travail, il a coûté 600,000 dollars; sa longueur est d'un mille et un quart, il a environ treize pieds de haut, et assez de largeur pour que cinq voitures y puissent passer à la fois.

« Le 2 septembre, dit Melhish, j'allai à Salem, éloigné de cinq lieues au nord-est de Boston. On traverse d'abord Charlestown, jolie ville qui n'en est séparée que par le Charles-River. Les Etats-Unis y ont un arsenal de la marine, des chantiers de construction et un hôpital militaire.

» Au nord de cette ville, s'élève Bunker's-Hill, colline célèbre dans l'histoire de la révolution de l'Amérique, par le combat qui eut lieu le 17 juin 1775, entre les Anglais et les Américains. C'était la première fois qu'ils en venaient aux mains.

» En sortant de Charlestown, on se rapproche de la côte, puis on passe le Mystic sur un pont qui a deux mille quatre cents pieds de long; plus loin le terrain s'abaisse; nous fûmes infestés par les cousins. Un pont de bateau nous conduisit à Lynn, petite ville où l'on fait un très-grand commerce de souliers. Le pays devient ensuite âpre et pierreux, le chemin, qui est très-bon, a été en grande partie fait par les Irlandais. Je dois observer à cette occasion que les émigrans irlandais sont ici très-utiles, car ils exécutent une grande partie des travaux les plus difficiles. Ce sont des hommes robustes qui, chassés de leur patrie par la misère, et ne sachant aucun métier, sont d'excellens

journaliers. Comme on les paie bien, ils ne tardent pas à devenir indépendans et à mener une vie heureuse. Voilà pourquoi cette classe de gens se distingue par son attachement pour le gouvernement américain, tandis que beaucoup d'autres étrangers, surtout les commerçans, sont mécontens.

» Salem est, après Boston, la plus grande ville du Massasuchetts, et après Plymouth la plus ancienne de l'état, ayant été fondée en 1626. Elle est située sur une presqu'île formée par le North-River et le South-River, deux bras de mer; le dernier forme le port. Les rues sont irrégulières, mais les maisons, les unes en bois, les autres en brique, sont bien bâties. Le port n'est pas commode pour les navires qui tirent plus de quatorze pieds d'eau; ils sont obligés de rester à une certaine distance du quai. Cette ville a quinze mille sept cents habitans; elle s'est enrichie par le commerce de la pêche et par ses expéditions aux Antilles. Je revins dans la journée à Boston, et le 4, je partis de cette ville par la voiture publique. Le postillon est obligé d'avertir les voyageurs chez eux, ce qui est très-commode pour ceux-ci lorsque le départ a lieu de bonne heure.

» Il était trois heures du matin quand je passai à Cambridge, de sorte que je n'en pus rien voir. On me dit qu'elle est dans une très-jolie position. Son université, fondée en 1638, est la plus ancienne des Etats-Unis; en 1822, on y comptait trois cent soixante-quatorze étudians.

» Je traversai dans l'obscurité Watertoun et Waltham : il faisait jour quand j'entrai dans Weston. Je dois observer ici que souvent les lieux désignés par le nom de town (ville) dans les Etats-Unis, ne renferment pas sur un seul point un nombre suffisant de maisons pour faire un village. Tout l'état est divisé en portions dont chacune a six milles carrés de surface, c'est ce qu'on appelle un town, n'importe la population. Chaque town a son administration particulière. A l'époque des élections, chaque citoyen vote dans son town, ce qui évite le désordre et la confusion.

» Le pays est bien cultivé et très-peuplé; à quarante milles de distance de Boston, j'arrivai à Worcester, jolie ville située dans une belle vallée, et bâtie en bois; les maisons sont peintes en blanc.

» A dix heures du soir, j'étais à Springfield, jolie ville très-vivante, sur la rive orientale du Connecticut, à quatre-vingt-huit milles de Boston. Il y a une manufacture d'armes et un arsenal. La route longe ensuite la rive droite ou occidentale du fleuve, et, dix milles plus loin, l'on entre dans l'état de Connecticut.

» C'était mon premier voyage dans les états du nord. Tout ce que j'apercevais, les villages, les champs, les maisons, les paysans, les jardins et les vergers, l'emportaient sur ce que j'avais vu en Écosse, ma chère patrie; partout les habitans me semblaient laborieux, gais et contens; je les trouvai en même temps polis, bien élevés et obligeans; ils répondaient avec complaisance à mes questions.

L'état de Massachusetts, un des plus considérables de l'Union, a sept mille cinq cents milles de surface, et une population de six cent soixante-six mille âmes; Boston en est la capitale. Il y a d'autres villes maritimes, et plusieurs dans l'intérieur qui sont florissantes. La partie du sud-est est généralement unie, de même que les bords du Merrimack dans le nord-est; les marais sont nombreux le long de la côte. On voit sur cette rivière un pont d'une seule arche, ayant deux cent quarante-quatre pieds d'ouverture, et suspendu par des chaînes de fer. Le pays s'élève dans l'ouest; on y voit de belles vallées; elles coupent la branche des Greenmountains, qui se prolongent du nord au sud. Les principales rivières sont le Connecticut dans l'ouest, le Merrimack dans le nord-est, le Charles-River, le Taunton et le Mystic dans le centre. Le canal de Middlesex joint le port de Boston au Merrimack; il a vingt-trois milles de long. La température est tantôt très-froide, tantôt très-chaude; cependant l'air est en général sec, serein et salubre. Souvent le thermomètre s'élève en été à 20° R. pendant une cinquantaine de jours de suite, et quelquefois il monte plus haut.

» Le cap Cod, dans le sud-est de Boston, a reçu ce nom de la grande quantité de morues que l'on y pêche. Il est à l'extrémité septentrionale d'une presqu'île sablonneuse, qui forme une baie à laquelle il donne son nom. Au sud de cette presqu'île, sont situées Marthâs Vineyard et Nantucket, deux îles assez grandes; la première est sablonneuse, et a des

salines ; la seconde n'est pas plus fertile. Les habitans négligent la culture de la terre pour s'adonner à la pêche de la baleine. Ils passent avec raison pour les navigateurs qui entendent le mieux cette branche de commerce. Le Massachusetts est, de tous les états de l'Union, celui qui emploie le plus grand nombre de navires à cette pêche.

NEW-HAMPSHIRE.

Au nord est le New-Hampshire, état que les étrangers ne visitent guère. C'est un pays froid ; dans le milieu de novembre, les rivières et les lacs sont gelés ; la terre est couverte de neige ; elle ne fond qu'au mois d'avril ; elle y reste, dans les bois du nord, jusqu'à la fin de mai. Le terrain le long de la côte, qui n'a que six lieues d'étendue, entre le Merrimack et le Piscataqua, est sablonneux, et entouré de marais salans. Ce n'est qu'à une dixaine de lieues de la mer qu'il s'élève jusqu'aux White-Mountains, chaine dont les hautes cimes se prolongent jusqu'au nord. Le Connecticut, qui borne cet état à l'ouest, le Merrimack, qui le limite au sud ; le Piscataqua, qui le baigne à l'est, et plusieurs autres rivières considérables, y prennent leur source ; l'on y voit le Ouinnippiseoghi, l'Oumbagog et d'autres grands lacs. Le cours de quelques rivières est interrompu par des sauts.

Le sol convient mieux au pâturage qu'à l'agriculture, surtout dans la partie montagneuse. Toutes les fermes ont des vergers de pommiers. Cet état a des manufactures de drap et de toile de coton, des papeteries et des forges.

La surface est de neuf mille quatre cent quatre-vingt-onze milles carrés, et la population est de deux cent soixante-trois mille habitans. Le siége du gouvernement est à Concord, ville de l'intérieur, sur le Merrimack. Portsmouth, port à l'embouchure du même fleuve, est la ville la plus considérable et la plus commerçante.

MAINE.

Le Piscataqua sépare le New-Hampshire du Maine, état qui ne fait partie de l'Union que depuis 1821. Auparavant il formait un district du Massachusetts. Il a l'Océan au sud-est, à l'est la Nouvelle-Écosse, au nord le Canada. Le terrain est montagneux dans le nord, et montueux dans le reste du pays ; le long de la côte, qui a vingt lieues d'étendue, est découpée par des baies et bordée d'îles, le sol est sablonneux, graveleux et généralement peu fertile ; il l'est davantage dans l'intérieur, le long des rivières. Le nord de l'état est couvert de forêts de pins et de sapins, et peu cultivé. Il y a de beaux pâturages. La température est froide ; le maïs et d'autres plantes un peu délicates ne réussissent que très-difficilement. L'hiver est très-serein, mais très-froid.

Cet état commerce principalement en bois, en poisson sec et salé, bœuf et cochon salé, potasse et cendre perlée. L'on y trouve du fer limoneux. L'on y fabrique des toiles de coton, des draps, des chapeaux, des cuirs, du fer, des clous et des cordages. Le pays est arrosé par le Penobscot, le Kennebeck, le Passamaquodi et beaucoup d'autres rivières, ainsi que par plusieurs lacs.

Portland, jolie ville située sur une presqu'île de la baie de Casco, est la capitale de l'état ; son port est vaste, sûr, et d'un accès facile ; sa surface gèle pendant quelques jours de l'hiver. Un phare en indique l'entrée. On y compte neuf mille six cents habitans ; le Maine en contient trois cent vingt mille.

Mellish, en continuant son voyage dans le Connecticut, suivit les bords du fleuve de ce nom jusqu'à Hartford, qui a été déjà décrit, et les quitta pour aller jusqu'à New-Haven. « Tout ce pays, dit-il, est bien cultivé, les fruits y abondent. Les femmes que je rencontrai étaient fort jolies, mises proprement et simplement ; elles me parurent ravissantes. »

Le 6 septembre, il fut de retour à New-York, et en partit le 24 pour Philadelphie. « Après avoir traversé le Hudson, dit-il, je pris ma place dans la diligence à côté du conducteur. Les idées justes et les connaissances de cet homme me surprirent. Je me souvins que dans la Nouvelle-Angleterre la précision des réponses des gens de cette classe m'avait causé la plus vive satisfaction.



Boston.

NEW-JERSEY.

« De l'autre côté du fleuve on entre dans le New-Jersey; on passe par plusieurs jolies villes; et à Brunswick on traverse sur un pont le Rariton, petit fleuve qui coule à l'est vers l'Océan. Brunswick est une petite ville dont les habitans sont la plupart d'origine hollandaise. Le pays est très-beau jusqu'à Princeton; où il s'élève un peu. Cette ville a un collége qui est le plus considérable du New-Jersey.

» Une route en pente douce mène de Princeton, par un pays très-varié, à Trenton, capitale du New-Jersey. Cette ville, située sur la rive gauche de la Delaware, qui est navigable jusque-là pour des sloops, a des manufactures de toile de coton. On y compte quatre mille cinq cents habitans. »

Le New-Jersey, borné au nord par le New-York, à l'est par le Hudson et l'océan, au sud par la baie de la Delaware, à l'ouest par la Pennsylvanie, n'a que huit mille deux cents milles carrés de surface. Sa population est de deux cent quatre-vingt-dix-sept mille âmes. Les comtés du nord sont couverts de montagues riches en minerai de fer; ceux du centre sont agréablement variés par des collines qui offrent de beaux pâturages et des vergers; ceux du sud n'offrent qu'une plaine immense et sablonneuse, où il ne croît que des broussailles de chêne et des pins jaunes. On y trouve une grande quantité de fer limoneux, qui a donné lieu à l'établissement de plusieurs usines.

Ce fut à Trenton qu'au mois de décembre 1776, Washington, qui jusqu'alors avait été malheureux, éprouvait chaque jour des désertions, et ne commandait plus qu'à une poignée de monde, passa le fleuve sur la glace, et par des manœuvres habiles, surprit l'armée de son antagoniste Cornwallis, qui le regardait à peu près comme anéanti, et lui enleva trois régimens.

Au-dessus de cette ville et de la chute de la Delaware, qui interrompt la navigation, un pont de bois traverse le fleuve et unit le New-Jersey à la Pennsylvanie; les piles sont en pierre; il est couvert d'un toit en bardeau; au-dessus de chaque pile s'élève un paratonnerre.

En s'embarquant dans le bateau à vapeur pour Philadelphie, l'air de prospérité du pays sur les deux rives du fleuve fait trouver cette navigation charmante. On voit successivement les villages de Bristol, Bordentown et Burlington. Joseph Bonaparte, ex-roi d'Espagne, employait à cette époque, dans le second, une partie de l'argent qu'il a emporté d'Europe, à faire bâtir une maison élégante. En approchant de Philadelphie, le pays s'aplatit, le fleuve, dont le cours est sinueux, s'élargit graduellement; il a un mille d'une rive à l'autre.

PENNSYLVANIE.

Le pont de cette capitale venait d'être achevé quand Mellish y passa. Il a cinq arches, dont chacune a cent quatre-vingt-quatorze pieds d'ouverture, neuf cent soixante-dix pieds de long et trente-six de large. Le bois qui a servi à sa construction est celui du pin-weymouth. « La première ville qui frappa mon attention en Pennsylvanie, fut Morrisville. Le général Moreau y habitait alors une jolie maison entourée de beaux arbres. Je suis persuadé qu'il se trouvait heureux dans cet asile, loin des scènes tumultueuses de l'Europe. C'est à mes yeux un vrai bonheur que d'être banni de cette manière! » Moreau ne pensa pas comme notre voyageur; il quitta le séjour de la paix pour venir en Europe, où il trouva la mort sous les murs de Dresde.

« Le chemin est bon. Il suit en partie les bords du fleuve à travers une plaine sablonneuse. Les rives de la Delaware sont fort belles et ornées d'un grand nombre de jolies maisons de campagne. A quelques milles au-dessous de Bristol, on passe le Neshamini, rivière assez considérable. On traverse Francfort, village situé dans un canton riant, et très-fréquenté en été par les Philadelphiens. A peu de distance on arrive à Prospect-Hill, colline du haut de laquelle on aperçoit Philadelphie. La route est large et bien pavée; le pays est uni; des jardins de plaisance et des potagers annoncent le voisinage d'une grande ville. En entrant dans Philadelphie, la régularité des rues et l'élégance des édifices me plurent singulièrement. »

Mellish, dans un autre voyage, prit le bateau à vapeur à New-York, au lieu de traverser le Hudson. « Nous sommes partis à sept heures

du matin, dit-il, le bâtiment portait soixante-dix passagers. A huit heures on atteignit Staten-Island, et l'on passa entre cette île et la côte du New Jersey, par les Kills, canal où le courant est très-fort. Nous y avons rencontré plusieurs bateaux pêcheurs et de petits navires marchands; à neuf heures nous étions devant la baie de Newark, dont la vue est charmante. A l'ouest est la pointe d'Elisabethtown, lieu célèbre dans la guerre de l'indépendance. On y voit encore les ruines des fortifications qui avaient été élevées pour défendre le passage. A midi l'on arriva devant Amboy.

» Le canal entre Staten-Island et la côte de New-Jersey, a huit lieues de long en tout, et quatre cents toises de large; il n'est navigable que pour les petits navires, parce qu'en plusieurs endroits, il n'a que trois pieds de profondeur. On y pêche beaucoup de poissons et d'huitres. Amboy ou Pert-Amboy est une petite ville du New-Jersey, dans une jolie position, sur une pointe de terre, à l'embouchure du Rariton. Elle est très-fréquentée en été pour les bains de mer.

» Nous avons ensuite remonté le Rariton, petit fleuve peu profond; mais très-poissonneux; il traverse des marais salés; le sol est stérile jusque dans les environs de New-Brunswick, où il s'élève et devient meilleur. Le fleuve se rétrécit, ses bords sont escarpés et rocailleux. On débarque à New-Brunswick, et l'on va par terre par Princeton et Trenton jusqu'à Bordentown, où l'on prend un bateau à vapeur qui mène à Philadelphie.

» Cette ville est située sur un isthme, entre la Delaware et le Skuylkill, à quatre milles de leur confluent. La grandeur des édifices, la quantité de navires mouillés dans le fleuve, annoncent que Philadelphie est une ville riche et commerçante; cependant son éloignement de la mer, qui est de cent vingt milles, et les glaces qui tous les ans ferment son port, l'empêchent de rivaliser, sous ce rapport, avec New-York. A peine le paquebot eut-il abordé le large quai de Market-Street, qu'une foule de porteurs nègres sauta à bord, et se mit à tourmenter chaque voyageur pour se charger de son bagage. Pendant que nous marchions dans Market ou High-Street, qui coupe la ville d'orient en occident, et que nous en admirions la propreté et la régularité, nous réfléchissions avec plaisir au respectable fondateur de cette ville, qui, dans le nom qu'il lui donna, exprima son vœu de répandre toujours de plus en plus les bienfaits du mode de gouvernement sage et libéral que son esprit doux et éclairé avait imaginé et mettait en exécution. Aucun fait d'armes n'illustra sa vie; durant toute sa carrière, il se montra juste, bienfaisant, pacifique; il vivra constamment dans le souvenir de la postérité, quoique son nom ne figure pas parmi ceux des héros.

» Philadelphie a la forme d'un parallélogramme, borné à l'est par la Delaware, à l'ouest par le Skuylkill; les rues parallèles à la première de ces rivières portent le nom de première, seconde, troisième, et ainsi de suite jusqu'à la treizième. Ensuite vient Broad-Street; puis la huitième, la septième, et de même en décroissant jusqu'à Skuylkill-Street; celles qui sont perpendiculaires aux deux rivières, sont également désignées par des numéros auxquels on ajoute l'épithète de « Du nord ou du sud » suivant leur position dans cette direction relativement à High-Street. Nulle ville n'est plus belle, ni plus régulière, ni mieux disposée pour tout ce qui tient à la commodité et à la santé des habitans. Le High-Street, qui est la principale rue, allant d'un fleuve à l'autre, a cent pieds de large et offrirait un superbe coup d'œil, si l'ancien palais de justice et une rangée d'étaux de bouchers qui se prolongent jusqu'à la sixième rue, n'interrompaient la vue. Cet inconvénient a un avantage pour les habitans, qui trouvent toutes les denrées réunies. Il y a encore des marchés dans d'autres parties de Philadelphie; tous sont également bien pourvus de denrées.

Le Broad-Street a cent treize pieds de large, Mulbéry-Street en a soixante et les autres rues dans le plan original en avaient cinquante. La plupart sont bien pavées en cailloux au milieu de la chaussée, et en briques sur les trottoirs. Ces rues sont presque toutes bordées d'arbres. Les pompes, qui tirent d'une multitude de puits l'eau nécessaire aux besoins publics et particuliers, y sont extrêmement nombreuses. Le peu de largeur des quais est une cause d'insalubrité. Elle a été difficile à détruire, car elle coûte le sacrifice entier de Water-Street, qui

borde la Delaware, et où sont établis tous les comptoirs et les magasins des négocians. Cette rue, sous laquelle s'amoncelaient les immondices, devint un cloaque infect où prit naissance la fameuse fièvre jaune de 1793. Le gouvernement municipal s'est occupé de le faire disparaître. Du reste, cette rue n'était pas dans le plan primitif que Penn traça de la ville. Toutes ses rues sont larges; le nom de plusieurs : comme rue du Sassafras, du Noyer, du Laurier, rappele leur origine forestière, et les allées de peuplier d'Italie qui les ombragent semblent une seconde révolution en faveur des forêts. Les maisons particulières sont construites avec élégance; les perrons et les tablettes des fenêtres de la plupart sont en marbre gris; de grandes nattes sont étendues devant la porte. Les rues sont soigneusement balayées. Les boutiques ne le cèdent pas à celles de Londres pour la bonne apparence, et les marchands n'y sont ni moins polis, ni moins attentifs.

» Peu d'édifices publics y sont remarquables par leur architecture; les églises sont propres, mais simples; celle des anabatistes offre cependant une certaine élégance; c'est une rotonde surmontée d'un dôme éclairé par une lanterne qui a vingt pieds de diamètre; l'entrée du côté de la rue est ornée de colonnes, ce temple peut contenir deux mille cinq cent quatre-vingts personnes.

» La loge des francs-maçons présente un mélange maladroit de brique et de marbre dans le style gothique; on voit des niches, des crénaux, des arcades en ogive et un clocher de quatre-vingts pieds de hauteur. La banque de Philadelphie est d'aussi mauvais goût, sauf le clocher. Au contraire les banques de Pennsylvanie et des États-Unis sont les plus beaux bâtimens de la ville; celle-ci a un beau portique avec des colonnes corinthiennes en marbre blanc. Cette banque est en miniature le temple de Minerve d'Athènes; tout est en marbre blanc. C'est le morceau d'architecture le plus pur de toute la république.

» Le palais de l'état, bâtiment tout simple en brique, terminé en 1735, ne frappe que par la grandeur des souvenirs qu'il rappele. Le congrès y tint ses séances durant la plus grande partie de la guerre de la révolution; la déclaration d'indépendance y fut rédigée et signée; ce fut sur le perron qu'elle fut lue publiquement le 4 juillet 1776. La convention chargée de former la constitution fédérale se réunit également dans ce palais en 1787. L'étage inférieur est aujourd'hui occupé par la cour suprême et d'autres tribunaux, et le supérieur par un muséum d'histoire naturelle. L'objet le plus intéressant est le squelette d'un mammout découvert dans l'état d'Ohio en 1801.

» Philadelphie a une académie de beaux-arts, fondée en 1805 par des souscriptions volontaires, et peu de temps après confirmée par une charte de la législature de l'état. Dans les salles de la sculpture, on voit un grand nombre de plâtres d'après les statues les plus célèbres et quelques morceaux originaux. La galerie de tableaux en contient plusieurs très-bons des anciens maîtres et un grand nombre de modernes; réunion peu judicieuse. La comparaison est trop désavantageuse aux artistes américains.

» Un homme accoutumé à ce que l'on appele en Europe les plaisirs de la société, est un peu désorienté à Philadelphie, et beaucoup plus dans les autres villes de l'Amérique. Les amusemens publics y sont nuls; les beaux-arts y jouissent de peu de considération, parce que chacun est assez occupé de ses propres affaires; par la même raison, le temps que l'on donnerait à des conversations sur des questions de pure spéculation en littérature ou en philosophie serait regardé comme perdu; en morale tout est précis, en religion tout est dogme.

» La politique est un objet d'un haut intérêt, soit en pratique, soit en théorie; c'est ce qui fait qu'elle ne peut être un sujet de conversation en société; elle compose une partie des affaires de chacun, et on la discute en conséquence; un plaisir qui ne peut être goûté par les femmes n'appartient certainement pas aux jouissances sociales; cependant il a tant d'attrait pour les Américains, que probablement il leur fera encore négliger pendant long-temps les charmes d'un entretien dont le fond soit plus léger.

» On n'observe pas en Amérique cette fleur de politesse qui naît du désir de plaire; tout y est de forme; tout ce qui tient aux manières a un air d'apprêt; il semble que ce soit le résul-

tat d'une leçon, on n'y reconnait rien de naturel. L'Américain, silencieux et réfléchi, s'occupe très-peu de l'effet de ce qu'il dit. Briller dans la société, est pour lui une phrase vide de sens : sa politesse n'est par conséquent qu'une forme artificielle qu'il a empruntée pour cacher un vide.

» Dans un bal ou une assemblée, les chaises sont rangées en demi-cercle bien serré. Les dames arrivent à la file dans l'appartement, et s'asseyent l'une à côté de l'autre. Les hommes, placés vis-à-vis d'elles sur une ligne, restent à une telle distance qui ferait croire qu'ils redoutent les attaques de leurs belles ennemies, car ils ne communiquent que bien rarement avec elles. Quand ils s'avancent vers les dames, leurs gestes plus que leurs paroles indiquent à la belle qu'ils ont choisie leur désir de danser avec elle. Alors les contredanses françaises commencent avec une gravité et une persévérance vraiment déplorables. « On a dit, observe M. de Chastellux, que la danse est à la fois l'expression de la gaieté et de l'amour ; ici elle est celle de la législation et du mariage. » La vivacité déployée par le pied ne remonte jamais assez pour animer le regard ou pour augmenter l'incarnat des joues. Un étranger conçoit, dans une telle occasion, combien la danse peut devenir, comme chez les Shakers, une cérémonie religieuse.

» Volney est enclin à faire dériver la rigidité presbytérienne, des premiers colons de la Nouvelle-Angleterre. « Le ton cérémonieux, l'air grave et silencieux, et toute étiquette guindée leur dit-il, règne encore dans la société des femmes des Etats-Unis. » Malgré la multiplicité des sectes en Amérique, elles prennent toutes leur ton d'après la plus austère, afin de ne pas perdre les avantages résultant de l'apparence d'une sainteté plus grande; de cette manière, les gens de toutes les croyances sont obligés de se façonner sur le modèle de la raideur calviniste : la galanterie même affecte un air de solennité et de gravité ; le dieu d'amour a déposé son flambeau et ses ailes diaprées ; il marche comme un commis de négociant également versé dans les mystères des grâces et dans ceux du profit. Rien donc n'anime et n'égaie les réunions ; on se sépare comme si on s'était acquitté d'un devoir, et l'on se rassemble de nouveau pour le remplir.

» Les qualités des Américaines sont extrêmement précieuses ; bonnes épouses, bonnes mères, bonnes femmes de ménage, elles peuvent défier les traits de la satire.

» Toutefois mes observations sur la société à Philadelphie, etc., doivent être prises avec les exceptions auxquelles sont sujettes toutes celles qui sont faites en général. Dans toutes les villes principales, on rencontre de petits cercles où une conversation animée, des manières polies et aisées ne laissent rien à désirer, sinon qu'elles fussent plus répandues. Les Américains ont la plupart des manières affectueuses qui ne pourraient manquer de plaire, s'ils leur laissaient prendre leur cours naturel et ne se tourmentaient pas pour le leur faire changer. Pénétré de cette idée, j'ai souvent été tenté de regarder les fermiers des cantons nouvellement cultivés comme la classe la plus polie de l'état, parce que leurs manières coulent de leur vraie source, du sentiment.

» Un objet plus intéressant à Philadelphie que les palais les plus somptueux et toute la pompe des cours de l'Orient, c'est l'organisation de la prison de cette ville. Elle présente l'application pratique d'un principe que les gens du monde avaient deviné, et que la philosophie avait maintenu sans oser espérer qu'il fût adopté. L'extérieur de l'édifice ressemble plus à un hôpital qu'à une prison ; une simple porte grillée sépare l'intérieur de la rue. En entrant dans la cour, je la trouvai remplie d'hommes employés à scier et à tailler de grands blocs de pierre ou de marbre; des forgerons étaient d'un côté ; elle est entourée d'une galerie avec une double rangée d'ateliers, dans lesquels il y avait des brossiers, des tailleurs, des cordonniers, des tisserands, tous occupés de leur métier. Ils travaillent non-seulement pour payer au public les dépenses de leur détention, mais pour se procurer à eux-mêmes les moyens de vivre honnêtement à l'avenir.

» Je traversai les boutiques, et m'arrêtai un moment dans la galerie pour regarder en bas ; la cour n'offrait aucune des scènes ordinaires dans une prison, on n'y observait ni la perversité qui se raille du sentiment de ses crimes, ni la douleur accablante qui livre le coupable vi-

vant à une mort de nul effet pour l'expiation de ses crimes; on n'entendait ni le bruit des chaînes, ni des blasphèmes ; on ne voyait que des hommes qui faisaient assidûment leur ouvrage ; séparés de la société par la justice, ils n'étaient pas supposés avoir perdu l'attribut distinctif de la nature humaine ; ils étaient traités comme des êtres raisonnables, sur lesquels on agissait par des motifs raisonnables, et qui reconnaissaient cette conduite tenue envers eux, en corrigeant leurs habitudes, en travaillant, en se montrant obéissans ; ils avaient été méchans, ils étaient doux et honnêtes ; ils avaient été paresseux, ils s'occupaient activement et utilement; ils avaient désobéi aux lois, ils étaient soumis, quoique armés d'outils de toutes les sortes, au gouvernement d'un seul guichetier, et n'étaient contenus que par une simple grille. Le miracle qui produisait tous ces effets, était l'humanité qui parlait à leur amour-propre par la voix de leur raison. J'enviais à l'Amérique ce système ; j'éprouvais un vif regret de ce que mon pays n'avait ni la gloire de l'avoir inventé, ni l'émulation de l'adopter.

La peine de mort fut abolie en 1791 en Pennsylvanie pour tous les crimes, excepté le meurtre de dessein prémédité. C'est en grande partie aux efforts des quakers que l'on doit l'établissement et le succès du nouveau régime qu'il serait trop long de rapporter ici, tout admirable qu'il soit. Nous terminerons ce sujet par ce passage de notre auteur. « Les institutions humaines et généreuses, dit-il, ne peuvent exister simultanément avec la tyrannie et la dégradation morale; quiconque règne à l'aide de la force et des baïonnettes s'est mis lui-même hors d'état d'employer les armes bienveillantes de la douceur. »

Les fondations bienfaisantes et les établissemens littéraires sont nombreux à Philadelphie. La bibliothèque a eu pour fondateur, vers 1742, le célèbre Franklin ; sa statue en marbre blanc orne la façade de l'édifice qui la renferme. La société philosophique américaine, celle de Philadelphie, pour encourager l'agriculture, l'Athénée, l'Académie des Sciences naturelles, ont tous des bibliothèques et des collections analogues à leur institution ; plusieurs de ces sociétés publient des mémoires qui ont répandu un grand jour sur la géographie et l'histoire naturelle des Etats-Unis. G. Penn, fondateur de la colonie, le fut aussi du plus ancien collége de sa capitale ; il jouit d'un revenu considérable, et entretient un grand nombre d'écoles ; il a un observatoire, un beau cabinet de physique et diverses collections. On compte dans Philadelphie treize écoles à la Lancastre, dans lesquelle cinq mille enfans sont instruits. Enfin cette ville a un institut pour les sourds-muets.

L'université occupe la belle maison destinée au président des États-Unis. Plusieurs colléges ou académies et une école gratuite pour les enfans pauvres en dépendent.

L'hôpital de Pennsylvanie est le plus beau des États-Unis ; il a un cabinet d'anatomie et une bibliothèque. Les deux maisons de charité des quakers, une autre entretenue aux frais de l'état, et plusieurs hospices attestent le caractère humain des habitans de cette grande ville. C'est celle de l'Union où l'industrie est le plus florissante ; on voit, soit dans son enceinte, soit dans les environs, des manufactures de toile de coton, des clouteries, des distilleries, des brasseries, des tanneries, des papeteries, des corderies, des ateliers où l'on taille le marbre, des verreries, enfin cinquante-quatre imprimeries. On y réimprime les bons ouvrages qui paraissent en Angleterre. On publie à Philadelphie neuf journaux quotidiens, deux semi-hebdomadaires. En 1790, sa population et celle de sa banlieue était de quarante-trois mille cinq cent vingt-cinq âmes; aujourd'hui elle est de 177,000.

La chaleur y est très-forte en été et le froid rigoureux en hiver ; le printemps est de très-courte durée. La police est bien faite ; des watchmen, ou gardiens de nuit, veillent à la sûreté pendant les ténèbres. Cinq compagnies de pompiers volent, au premier signal d'incendie, au point où leurs services sont nécessaires ; l'on n'aperçoit pas un seul soldat. Les habitans sont occupés et tranquilles, les querelles par conséquent fort rares. Quoique Philadelphie ne fasse pas un commerce si étendu que New-York, elle expédie des navires dans toutes les parties du monde et en reçoit de même des contrées les plus éloignées. Les vaisseaux de 74 canons peuvent remonter la Delaware jusque devant la ville ; les Sloops vont jusqu'à Trenton. Dix ponts traversent la Delaware, le

Skuylkill ou la Susquehanna à peu de distance de Philadelphie. Les routes des environs son t belles et bien entretenues. Tout le pays d'alentour est riant et bien cultivé; on y voit une foule de jolis villages et de maisons de campagne. Francfort, Bustleton, Chesnut-Hill, Mount-Pleasant et German-Town, où la première escarmouche entre le général Washington et lord Cornwallis eut lieu en 1777, sont de charmans endroits qui donnent la meilleure idée du goût des Américains pour les jouissances qui élèvent l'âme.

Les quakers, premiers habitans de Philadelphie, ne composent plus aujourd'hui que le quart de la population. Leur caractère doux et tolérant contribua beaucoup aux progrès rapides de la colonie; c'était l'opposé de celui des premiers colons, qui, fuyant l'intolérance religieuse dans leur patrie, en donnaient l'exemple dans le Nouveau-Monde. On a cru observer que l'extrême simplité des quakers et leur aversion pour la parure et les objets de luxe diminuaient tous les jours. Les beaux équipages ne sont pas rares dans cette ville, qui possède deux théâtres.

La Pennsylvanie, dont Philadelphie fut la capitale, est un des états les plus vastes et les plus fertiles de l'Union; sa longueur est de cent lieues, sa largeur de cinquante-trois, sa surface carrée de quarante-quatre milles. On y compte un million cent vingt mile habitans. Elle est bornée au nord par le New-Yorck, à l'est par la Delaware qui la sépare du New-Jersey; au sud par la Delaware, le Maryland et la Virginie; à l'ouest par l'Ohio; au nord-ouest elle touche au lac Erié. Cet état est entrecoupé de montagnes et de collines; des chainons de l'Alléghany le traversent; les vallées renfermées entre ces hauteurs offrent souvent un sol gras, de beaux pâturages et des terres propres à la culture des grains; quelquefois les monts peuvent être labourés jusqu'à leur sommet, de belles plaines s'étendent au pied des collines. La plus grande partie du sol est fertile, et convient mieux à l'agriculture qu'aux pâturages, c'est dans le sud qu'elle a fait les plus grands progrès, les portions les plus fécondes sont de ce côté le long de la Susquehanna, et dans le nord-ouest entre le lac Erié et la rivière Alléghany, un petit nombre de cantons est stérile. Le minerai de fer est très-abondamment répandu dans cet état. On y trouve aussi du cuivre, du plomb et de l'alun, plusieurs espèces de marbre et beaucoup de houille.

Les principales rivières sont la Delaware, le Skuylkill, le Lebigh, la Susquehanna, l'Alléghany, la Monangahèla et l'Youghingeny. La plupart prennent leur source dans le plateau élevé qui est situé dans le nord du pays. Un canal de navigation joint depuis long-temps le Skuylkill à une petite rivière qui tombe dans la Susquehanna. Les eaux courantes sont très-nombreuses. Des cascades embellissent souvent le paysage; les Ohio-Pyles, ou la chute de l'Youghingeny, est une des plus remarquables.

Cet état offre, par sa position, la transition entre la zone froide et la zone chaude de l'Amérique septentrionale. Le climat est très-variable; extrêmement humide au printemps, il est d'une sécheresse excessive en été. L'automne a de beaux jours; l'hiver est très-rigoureux. On a dérivé de plusieurs rivières, des canaux d'irrigation.

Les Pennsylvaniens se distinguent par leur activité, leurs bonnes mœurs et leur courage. Plus éclairés que les habitans de plusieurs autres états, ils ont montré, en beaucoup d'occasions, un esprit grand et libéral. Les étrangers ont toujours été bien accueillis. C'est le seul état où il leur a été constamment permis de posséder des propriétés foncières sans avoir préalablement acquis les droits de citoyens.

Les premiers habitans européens furent des Suédois qui arrivèrent en 1627; ils achetèrent des Indiens le terrain baigné par la Delaware jusqu'aux chutes de ce fleuve, et s'étendirent dans l'intérieur jusqu'à la Susquehanna. Ils établirent un gouvernement régulier, fondé sur des principes de sagesse et de justice dont les plages de l'Amérique n'avaient pas encore vu d'exemple; il était expressément enjoint de payer le terrain des Indiens comme légitimes possesseurs du pays, et de les traiter avec bonté. La pratique de la religion, l'exemple des bonnes mœurs, la culture de la terre, le soin des productions utiles au commerce et aux manufactures, furent particulièrement recommandés. Quelques mauvais sujets s'étaient mêlés aux premiers colons; ils furent expulsés,

et l'on veilla strictement par la suite à ce qu'il n'en vînt pas de ce genre. La petite colonie florissait, lorsqu'il s'éleva des disputes avec des Hollandais qui s'étaient établis à New-York, et qui prétendaient avoir un droit antérieur à la navigation de la Delaware. La Suède, enveloppée dans une guerre opiniâtre avec ses voisins, ne put soutenir ses enfans en Amérique. Plus tard, toutes les possessions hollandaises dans cette partie du monde finirent par tomber entre les mains des Anglais, qui, conduits par Guillaume Penn, arrivèrent sur les bords de la Delaware en 1681; c'étaient, la plupart, des quakers. Penn acheta des Indiens les terres qu'il voulait occuper. Il établit un gouvernement fondé sur la morale universelle et la tolérance religieuse la plus absolue. Les bons effets de ces sages institutions durent encore et ne cesseront probablement jamais.

Les Allemands sont extrêmement nombreux. Ils ont beaucoup contribué à perfectionner l'agriculture. Leur langue continue à se parler. Sur près de cent journaux qui paraissent en Pennsylvanie, il y en a quinze ou vingt en allemand.

Les associations qui ont pour but l'avancement des arts utiles et des sciences, et le soulagement de l'humanité, ne sont pas moins nombreuses en Pennsylvanie que dans la ville de Philadelphie.

Cet état est divisé en cinquante et un comtés. Le siége du gouvernement, après avoir été successivement à Philadelphie et à Lancastre, est aujourd'hui à Harrisbourg, petite ville dans une position agréable sur la Susquehanna, que l'on passe sur un pont couvert; elle est éloignée de quatre-vingt-dix-huit milles à l'ouest de Philadelphie. Elle est jolie et bien bâtie: sa population n'est que de trois mille habitans.

L'industrie et le commerce sont très-actifs en Pennsylvanie; il y a des manufactures de toiles de coton, des papeteries, des verreries, des forges, des hauts-fourneaux, des martinets, des fonderies et toutes sortes d'usines où l'on façonne le fer.

La largeur et la profondeur des rivières de l'Amérique permettent de faire un fréquent usage des bateaux à vapeur, ce qui facilite les communications entre les différentes parties du pays. « Je m'embarquai, dit Harris, à Philadelphie sur un de ces navires. Après une navigation agréable de cinq heures, j'arrivai à Newcastle dans l'état de Delaware.

DELAWARE.

« Quoique les rives du fleuve de ce nom soient généralement basses, il offre des points de vue pittoresques, par ses nombreuses sinuosités et les îles qui coupent son cours, ainsi que par les navires qui le remontent ou le descendent. A travers les arbres, on aperçoit de temps en temps le haut clocher de Sainte-Marie de Philadelphie, aspect qui rappele le siége de l'industrie et de l'esprit d'invention; on le voit avec plaisir, quoique l'on songe aussi à des défauts que le moraliste rigide blâmerait.

» On passe devant quelques lieux remarquables, parce qu'ils sont nommés dans l'histoire de l'indépendance. Mud-Island (île vaseuse), nommée ainsi avec raison, car elle est extrêmement marécageuse, est située près du confluent du Skuylkill et de la Delaware. Les Américains y avaient élevé une petite batterie: pendant long-temps elle empêcha les vaisseaux anglais de remonter le fleuve et de soutenir les opérations de lord Howe, qui, en 1777, était en possession de Philadelphie. Ils firent entre autres sauter en l'air deux des plus grands bâtimens avec leurs équipages; l'un d'eux portait soixante canons. Aujourd'hui, la batterie est remplacée par le fort Mifflin, ainsi nommé d'après un gouverneur de l'état de Pennsylvanie. A Red-Bank, sur la rive opposée, dans le New-Jersey, une forte redoute concourait avec la batterie à défendre le passage. Dans une tentative qui eut lieu pour l'enlever, le brave colonel hessois Donop fut inutilement sacrifié avec tout son monde.

» En descendant plus bas, nous avons aperçu Wilmington dans le Delaware; cette petite ville située sur une hauteur, et derrière laquelle s'élèvent des collines, offre une jolie perspective. Elle est à deux milles de la Delaware, au-dessus du confluent de la Christiana et du Brandywine, qui portent au fleuve leurs eaux réunies. L'on a profité de la pente de ces rivières pour établir sur leurs bords un grand nombre de moulins et d'usines. En 1815, dans un espace de trois lieues autour de Wilmington, l'on comptait quarante-quatre moulins à fa-

rine, treize manufactures de coton, six moulins à poudre, deux papeteries, deux moulins à tabac et d'autres ateliers. Les établissemens du Brandywine, créés pour la farine, méritent surtout l'attention. Les navires qui remontent de Wilmington avec une charge de mille boisseaux de blé, peuvent arriver jusqu'à la porte des magasins, où des machines élèvent les sacs de grain à un quatrième étage, avec une telle promptitude que quatre heures suffisent pour l'opération. Souvent le même navire, arrivé par le flux avec mille boisseaux de grain, descend avec le reflux, chargé de soixante quintaux de farine. Les États-Unis ont un arsenal à Wilmington. On y compte 5,400 habitans.

» Douze milles plus bas, nous avons abordé à Newcastle le premier établissement formé par les Européens sur les bords de la Delaware. Les Suédois le fondèrent bien avant que l'on bâtit Philadelphie, et le nommèrent Stockholm. Dans les premiers temps de l'histoire du pays, Newcastle changea souvent de maîtres, et éprouva bien des vicissitudes. Elle quitta le nom de Stockholm pour prendre celui Nieuwe-Amsterdam, et ensuite celui qui lui est resté. Pendant la guerre de l'indépendance, cette ville fut occupée tour à tour par les deux parties belligérantes; elle a été le chef-lieu de l'état, mais elle est bien déchue. Sa principale ressource consiste dans le passage des voyageurs qui vont de Philadelphie à Baltimore, et dans les relâches des navires qui s'y arrêtent pour s'approvisionner de vivres. Les environs sont agréables et le terrain fertile. »

L'état de Delaware est le plus petit de l'Union; sa longueur est de trente-trois lieues, sa largeur de neuf, sa surface de 2,120 milles, sa population de soixante-dix-sept mille sept cent quarante-neuf âmes. Sur ce nombre, on compte plus de quatre mille cinq cents nègres esclaves. Il est borné à l'est par le fleuve et la baie de la Delaware, au sud et à l'ouest par le Maryland, au nord par la Pennsylvanie.

Excepté quelques collines assez élevées dans la partie septentrionale de l'état, et une arête de hauteurs marquée par une chaîne de marais dont les eaux vont d'un côté à l'est dans la Delaware, et de l'autre à l'ouest dans la baie de Chesapeak, le pays est plat; les marécages en couvrent une partie, et sont souvent funestes à la santé des habitans; quelques-unes de ces rivières sont navigables à une hauteur de trente milles pour des navires de soixante tonneaux. Le terrain fertile le long de la Delaware, est sablonneux entre cette lisière et les marais. De belles forêts couvrent une portion de la côte et les marais. Il y a dans le sud de beaux pâturages. Tout ce qui est susceptible de culture est labouré avec soin. La mouture et la préparation des farines sont portées à un haut point de perfection. Les établissemens relatifs à cette branche de commerce, sont proportionnés à son importance. Les plus considérables sont ceux du Brandywine-Creek. Les farines du Delaware obtiennent la préférence dans les marchés étrangers.

L'état est divisé en trois comtés. Dover, petite ville de neuf cents habitans, sur le Jone's-Creek qui se jette dans la baie de la Delaware, est la capitale de l'état. Elle souffrit beaucoup pendant la guerre de l'indépendance; ses citoyens donnèrent de fréquentes preuves de leur valeur et de leur patriotisme.

MARYLAND.

« Une route de douze milles, à travers une forêt presque continue, me conduisit, dit notre voyageur, à Frenchton, en Maryland, sur l'Elk, à seize milles de Newcastle. Ayant lu dans la relation de la dernière guerre que nous avions remporté dans cet endroit une victoire brillante, je m'attendais à y trouver une ville ou au moins un village fortifié, enfin un lieu quelconque qui valût tout le sang que sa conquête avait coûté. Je ne vis que deux maisons, un magasin et une jetée en bois qui avance dans l'eau pour que l'on puisse s'embarquer commodément dans le bateau à vapeur.

« Le mouvement du navire ne tarda pas à nous faire connaître que nous étions rentrés dans la grande baie de Chesapeak. Ses côtes et ses îles orientales sont basses et sablonneuses, et n'offrent par conséquent qu'un coup-d'œil uniforme. La largeur du bras de mer ne permet pas de comparer à la fois ses deux rives; cependant des hauteurs éloignées vers le nord marquent le point où la Susquehanna apporte à l'Océan le tribut de ses eaux. Remontant le Patapsco, nous avons laissé à droite North-Point, cap sur lequel l'armée anglaise

débarqua dans la dernière guerre pour aller s'emparer de Baltimore. Ses desseins furent déjoués.

« L'entrée du Patapsco, sur lequel cette ville est située, est étroite, ce qui facilite beaucoup sa défense à droite, ce passage et un autre aussi resserré près de la ville, avaient été très-bien fortifiés; les Américains avaient de même placé des obstacles dans le fleuve, pour le cas où les vaisseaux de guerre essaieraient de pénétrer à l'aide des troupes de terre. L'issue de ce combat est suffisamment connue, et le port de Baltimore, qui plus que tout autre des États-Unis avait fait du tort à notre commerce, est resté intact, quoiqu'il ait été menacé de bien près.

« Au-dessus du grand goulet défendu par le fort Henry, le fleuve s'élargit et forme un beau port, au fond duquel Baltimore s'élève en forme de demi-cercle et en amphithéâtre sur une colline; la quantité de navires mouillés devant la ville, donne une idée de l'activité de son commerce. La plupart sont de ceux que les relations anglaises désignaient comme de très-fins voiliers, et qui défiaient la surveillance de tous nos croiseurs.

« Quoique les rues de Baltimore ne soit pas aussi régulièrement percées que celles de Philadelphie, cependant elles sont commodes, et dans la partie supérieure de la ville, bien aérées; les principales sont éclairées la nuit par le gaz. Baltimore partage avec Philadelphie le commerce des états de l'ouest, et pour les émigrans son port offre les mêmes avantages que celui de cette cité. Les Baltimoriens ont élevé près de leur ville un monument à la mémoire de Washington. »

Un autre voyageur, Hall, qui fut de Philadelphie à Baltimore par terre, dit : « A deux milles de cette première ville, le Skuylkill forme des cascades et des chutes, dont l'effet est extrêmement sauvage et pittoresque. L'aspect brillant des roches qui interrompent ainsi le cours des eaux, indiquent qu'ils appartiennent à cette chaîne de granit schisteux dont Volney à marqué l'étendue de Staten-Island jusqu'au Roanoke, sur une longueur de cent soixante-dix lieues, et qui probablement se prolonge jusqu'à Savannah. Elle fixe le point au-delà duquel la marée ne peut remonter, par les cataractes qu'elle occasione dans les fleuves et sépare la côte sablonneuse et stérile du fertile terrain d'alluvion qui est au-dessus. Son élévation apparente peu considérable, est suffisante pour onduler la surface du pays, et pour présenter quelquefois, surtout autour des rivières, des éminences plus prononcées que l'on désigne en Caroline méridionale par le nom de mornes. Les rivières et les fleuves, coulant dans un sol qui se creuse facilement, ont fréquemment des rives escarpées, et l'œil en les suivant, pénètre dans des vallons profonds et boisés. Il est sablonneux et fertilisé par un mélange d'argile. J'ai trouvé sur cette ligne beaucoup de fer en blocs et en masses détachées.

« Jusqu'à Wilmington, la magnifique Delawarre embellit la perspective ; plus loin la scène est uniforme, on ne rencontre que des plantations entremêlées de landes garnies de chênes et de pins. Les maisons, généralement ombragées par une galerie extérieure, indiquent que l'on entre dans un climat méridional. Les cases qui les entourent, ouvertes à tous les élémens, et vides de tout ce qui peut contribuer aux aisances de la vie, apprennent au voyageur qu'il est arrivé dans un pays où il y a des maîtres et des esclaves. Ce ne sont plus les villages rians et la population heureuse des états de l'est et du centre. Après que l'on a traversé la Susquehanna, l'on ne voit guère de lieux qui méritent le nom de villages; l'on ne rencontre que des amas de misérables cabanes, dans lesquelles vivent des nègres esclaves autour des superbes maisons des planteurs, quoique la traite ait été abolie en 1808. »

La ville de Baltimore est une de celles, qui se sont accrues le plus rapidement; en 1765 elle n'avait qu'une cinquantaine de maisons; en 1821 elle était la troisième des États-Unis. On y compte soixante-cinq mille habitans. Grace aux travaux effectués pour combler les terrains bas et marécageux dont elle est entourée, le climat n'y a plus l'insalubrité qui autrefois le rendait redoutable. Il entre annuellement dans son port plus de cinq cents navires étrangers, et plus de quatre cents de ceux du pays. Cette ville a des fabriques de produits chimiques, une verrerie, une manufacture de toile de coton, deux moulins mis en mouvement par la vapeur. Dans un rayon de six lieues, on a

établi plus de cinquante moulins à farine, deux papeteries, un moulin à poudre et plusieurs forges.

Les lettres ne sont pas négligées à Baltimore. Une bibliothèque publique, une université, un collége, plusieurs écoles à la Lancastre et d'autres prouvent que l'on s'y occupe du soin d'instruire la jeunesse.

Une colonne en marbre a été érigée sur une des places publiques en mémoire de la victoire remportée par les Américains sur les Anglais, près de la ville, le 13 et 14 novembre 1814. On a inscrit sur ce monument le nom des braves qui périrent en défendant leur patrie.

Annapolis, petite ville sur la rive gauche et près de l'embouchure du Severn dans la Chesapeak, est le siége du gouvernement de l'état de Maryland. Elle n'a que deux mille deux cent soixante habitans. On a prétendu que les Américains avaient, dans plusieurs états, préféré les petites villes aux grandes pour y placer l'administration principale, afin que les membres de la législature eussent moins de distractions, et fussent moins sujets à être circonvenus.

Le Maryland a soixante-six lieues de long, quarante de large, treize milles neuf cent cinquante milles carrés et cinq cents soixante-deux mille habitans, sur lesquels il y a cent sept milles quatre cents nègres esclaves et trente huit milles sept cent trente nègres libres. Il est borné au nord par la Pennsylvanie, à l'est par le Delaware et l'Océan, au sud et à l'ouest par la Virginie. La baie de Chesapeak le partage à peu près en deux. On le divise en dix-huit comtés.

Le terrain, dans le voisinage de la mer, principalement dans les comtés de l'est, est uni et bas, couvert çà et là d'eaux stagnantes qui en altèrent la salubrité. En s'éloignant des bords de la Chesapeak, le pays s'élève, l'aspect et les productions varient, le climat devient plus sain. Fredericks-Town, au pied du mont Catockton, et Hagers-Town dans la belle vallée de Conécochebague, sont les plus jolies villes de la contrée haute.

Le Potômac qui sépare cet état de la Virginie, la Susquehanna qui le baigne à l'est, le Patapesco qui le traverse au centre, sont ses incipales rivières. Le froment, le maïs et le ıc dans la plaine, le chanvre et le lin dans les parties élevées, sont les principales productions. On cultive aussi un peu de coton pour les usages domestiques; il est de qualité médiocre. Les vergers abondent en fruits excellens. On distille une grande quantité d'eau-de-vie de pêche et de pomme; on fait aussi du cidre. Les forêts sont remplies de beaux bois de charpente, et de noyers dont les cochons recherchent avidemment le fruit; quelques-uns de ces animaux deviennent sauvages, leur chair est très-délicate. Le Maryland ayant été originairement peuplé par des catholiques, les membres de cette communion y sont les plus nombreux; ils ont un archevêque à Baltimore.

L'habitude de se reposer sur leurs esclaves de tout le travail de la culture, et de les y contraindre, rend les Marylandais indolens, et leur donne une certaine hauteur de caractère. Ces défauts s'effacent chez ceux qui fréquentent les villes.

COLUMBIA (district.)

« Je partis de Baltimore pour Washington, par la voiture publique, dit Mellish; nous avons traversé, pendant huit milles, un canton montueux, bien boisé et sain; jusqu'au bord du Patapesco à vingt-cinq milles de son embouchure; il est navigable jusqu'à cet endroit; un demi-mille plus haut, des rochers empêchent de le remonter. Ayant ensuite parcouru huit milles dans un pays semblable au précédent, nous sommes entrés au milieu des forêts; elles consistaient principalement en chênes, noyers-kickory et pin-weymouth. On voyait peu d'habitations, tout avait l'air pauvre. Plus loin, du sommet d'une hauteur, la vue s'étend à vingt milles à la ronde. »

Au-delà, pendant seize milles, on passe dans une contrée rude et inégale, puis l'on arrive à Bladensbourg, sur le bras oriental du Potômac. Cette petite ville, dont les maisons sont éparses, est à peu près à cinq milles au nord-est de Washington. Ce fut là que le commodore américain Barney se posta le 24 août 1814 pour s'opposer à la marche l'armée anglaise. Il avait choisi une bonne position; la supériorité des forces que l'ennemi lui opposait et la désertion des milices envoyées pour le secourir, l'obligèrent à la quitter après un combat dans lequel il fut vaincu. Malgré cet échec, sa conduite mérite des éloges pour la prudence

qu'il montra dans cette occasion. Au pied de la hauteur sur laquelle il s'était placé avec sa petite troupe, quelques-uns des combattans reposent sous une pelouse verdoyante. De Bladensbourg à Washington la route conduit à travers un pays maigre et qui ne paraît propre qu'à y bâtir une ville. (Elle existait à peine, lorsque Mellish visita pour la première fois cette partie des États-Unis en 1806). « L'aridité naturelle du terrain, dit-il, était encore augmentée par la sécheresse de l'été; des herbes et des plantes desséchées offraient de toutes parts un triste aspect. Lorsque l'on me dit que nous étions entrés dans la cité de Washington, je regardai pendant quelques minutes autour de moi. N'en apercevant aucune, je crus n'avoir pas bien compris la personne qui m'avait parlé, et je me retournai pour la prier de me donner une explication. Elle me répondit en riant que nous étions déjà presque au milieu de la ville, et me demanda si je ne voyais pas le Capitole; effectivement un édifice magnifique frappa mes regards; d'ailleurs pas d'autre vestige de bâtimens. Bientôt la voiture s'arrêta devant une auberge située en face du palais, et je mis pied à terre.

» Étant allé sur la colline du Capitole, je découvris parfaitement toute l'étendue de la ville qui se prolonge au nord et au sud à deux milles et demi de ce palais. Les nombreuses maisons éparses sur ce vaste espace donnent à l'ensemble l'aspect d'un canton très-peuplé, plutôt que celui d'une ville; comme il n'y en avait pas beaucoup du côté par lequel nous étions entrés, nous avions parcouru un assez grand espace dans la ville, sans nous douter que nous nous y trouvions. Le point de vue dont on jouit du Capitole est ravissant. On découvre tout le territoire d'alentour très-bien cultivé, couvert de jolies maisons, et borné à l'ouest, au sud et au nord-ouest par des hauteurs. Au sud coule le Potômac sur les bords duquel s'élève Alexandrie; au sud-est on voit le chantier de construction, les vaisseaux et les casernes; à l'ouest, l'hôtel du président. Un bel édifice, éloigné d'un demi mille, au-dessous de George-Town, se présente bien, au pied d'une hauteur. Entre le Capitole et l'hôtel du président, se prolonge l'allée de Pennsylvanie, bordée d'arbres de chaque côté. C'est dans cette partie que l'on a jusqu'à présent bâti le plus grand nombre de maisons. »

Le président des États-Unis venait d'arriver dans la capitale. Les amis de Mellish lui conseillèrent d'aller avant son départ rendre ses devoirs au chef de l'état. Il en avait le plus grand désir, mais n'ayant pas supposé qu'il le trouverait à Washington, il ne s'était pas pourvu d'une lettre d'introduction auprès de lui. On lui répliqua que c'était superflu, et que M. Jefferson n'était nullement ami des cérémonies, et qu'en se faisant annoncer à lui comme étranger, il serait, comme tel, reçu sans difficulté.

En conséquence, le lendemain, à huit heures du matin, Mellish alla chez le président. « Ayant, dit-il, donné mon adresse à un domestique, celui-ci revint, au bout de quelques minutes, m'annoncer que M. Jefferson ne tarderait pas à paraître, et me conduisit dans une très-jolie chambre, Effectivement M. Jefferson entra bientôt, me pria de prendre place, s'assit, et me demanda dans quel port j'avais débarqué, et depuis combien de temps j'étais en Amérique. Quand il sut que j'avais déjà vu New-York, il me demanda comment je trouvais cette ville. « Fort belle, repartis-je; c'est un des meilleurs ports de mer, et je crois qu'elle sera constamment la ville la plus commerçante des États-Unis. » Il remarqua que tous les étrangers partageaient cette opinion. « New-York, ajouta-t-il, a une position très-avantageuse, et ne cessera pas d'avoir un commerce florissant; cependant il me semble que Norfolk en Virginie doit devenir un jour le port le plus important de l'Union, à l'exception peut-être de la Nouvelle-Orléans. Je fonde cette idée sur ce que Norfolk est situé dans la baie de la Chesapeak, où tant de grandes rivières ont leurs embouchures; le pays qu'elles parcourent n'a pas encore été complétement cultivé; quand il le sera convenablement, Norfolk deviendra l'entrepôt de toutes les productions qu'il expédiera au loin, et sera vraisemblablement une des premières places de commerce des États-Unis, toutefois la Nouvelle-Orléans exceptée. »

Il fut ensuite question du climat. M. Jefferson me démontra que celui de la nouvelle capitale était fort sain, et que les habitans de la partie basse de la ville n'avaient d'autre pré-

caution à prendre, pour éviter la fièvre, que de ne pas sortir de chez eux avant que les vapeurs, qui s'élevaient le matin de ces terrains marécageux, fussent dissipées. Je lui parlai de la route entre Baltimore et Washington, dont le mauvais état, dans le voisinage de la capitale des États-Unis, m'avait surpris. M. Jefferson me dit que la translation du siége du gouvernement n'avait pas été effectuée depuis très-long-temps, et que d'après la vaste étendue du pays, il ne serait pas possible d'établir de si tôt de nouvelles routes partout; que cependant cet objet étant de la plus haute importance, on s'en occuperait dès que les circonstances le permettraient; que la route de Baltimore, par laquelle les communications commerciales avec les états du nord, étaient très-actives, serait sans doute réparée la première; il ajouta que le gouvernement avait pris en considération ce point, et la navigation par les canaux, d'après un plan très-étendu; que vraisemblablement un rapport serait fait à cet égard, et il ne doutait pas qu'en moins de vingt ans des chaussées ne fussent établies dans tout le pays. Effectivement, étant allé au printemps de 1814, de Philadelphie à Washington, par Baltimore, je trouvai les routes très-bonnes.

» Ayant fait mention des manufactures, M. Jefferson m'apprit que depuis quelques années, leurs progrès avaient été très-rapides. Bientôt on annonça un général, et je me retirai très-satisfait de l'affabilité, des connaissances, de l'esprit et de la façon de penser du président des États-Unis. »

La ville de Washington était depuis 1800 le siége du gouvernement. Elle s'accroissait graduellement. En 1810, on y comptait plus de 8,000 habitans. Plusieurs édifices publics étaient achevés; cet état de prospérité fut troublé momentanément. Le 24 août 1814, les Anglais ayant vaincu les Américains à Bladensbourg, s'avancèrent vers la capitale par terre et par eau; le président et tous les fonctionnaires publics l'avaient évacuée. Le général anglais se conduisit en nouvel Érostrate; il ne se borna pas à incendier des navires, des corderies, l'arsenal, les magasins publics et autres établisse-[illegible]de ce genre; il ordonna de mettre le feu [illegible]rs édifices publics, et de faire sauter [illegible] deviendrait pas la proie des flammes. Une partie du Capitole fut détruite, la bibliothèque nationale fut brûlée. Après cet exploit, dont le récit excita l'indignation de l'Europe entière, les Anglais se retirèrent. Ils se portèrent sur Baltimore pour y cueillir les mêmes lauriers; la bonne contenance des Américains les en empêcha.

« L'épreuve du feu, dit Hall, a fixé le destin de Washington. Notre expédition contre cette ville eut un singulier résultat : elle fit plaisir aux deux partis; à nous parce qu'elle réussit ou eut l'air de réussir, au gouvernement américain, parce qu'elle provoqua le courage du peuple, dont l'honneur se sentit blessé. De ce moment la guerre devint nationale.

« Quelles qu'aient pu être les intentions du général anglais, la destruction des édifices publics de Washington produisit un effet de la plus haute importance. Tout le pays se réunit pour se défendre vigoureusement. Auparavant, une partie du peuple américain était très-opposée à la guerre, et se fiant aux déclarations des Anglais, s'imaginaient bonnement qu'ils ne voulaient que la paix, avaient des intentions amicales, et ne se livreraient à aucun excès; on se flattait de l'espoir de voir une réconciliation s'effectuer, et l'on supposait que l'on pourrait empêcher les scènes cruelles de la guerre.

» La ville fait des progrès rapides. Toutefois, on trouve encore de grands espaces vides entre les maisons. La banque, la poste et d'autres édifices publics sont très-simples. Le chantier de la marine est rétabli; on venait d'y poser la quille d'un vaisseau de soixante-quatorze. L'effet de la dernière guerre a été si puissant sur l'esprit de la nation, que l'on ne regrette nullement les dépenses faites pour la marine. Ce pays possède presque tout ce qui est nécessaire pour en organiser une, et ses côtes fournissent une race intrépide qui autorisera bientôt le sculpteur à placer un trident dans la main de Columbia. »

L'emplacement de Washington a été choisi entre le Maryland et la Virginie, sur un point également éloigné des deux extrémités nord et sud des États-Unis. Le plan de cette capitale a été tracé par le major l'Enfant, Français de naissance. Elle est située sur la rive gauche du Potômac, à deux cent quatre-vingt-quinze milles par eau de l'Océan atlantique, sur une pointe de

terre, baignée à l'est par l'Anna-Kostia, ou branche orientale du Potômac, qui forme un port excellent. La ville doit s'étendre à près de trois milles le long de chacune de ces rivières. Elle est séparée de George-Town par le Rock-Creek, sur lequel on a construit deux ponts; un autre long d'un mille, sur le Potômac, conduit de George-Town sur la route d'Alexandrie; un canal joint le Tibre, petite rivière qui traverse Washington, d'un côté avec le Potômac, de l'autre avec la branche orientale, formant ainsi une communication entre les deux rivières.

La situation de cette ville est des plus heureuses; elle est également agréable et salubre. Le terrain, en s'élevant graduellement des bords des rivières vers l'intérieur, forme une foule de perspectives charmantes, et une pente suffisante pour l'écoulement des eaux pluviales; enfin l'enceinte de cette cité renferme un grand nombre de sources excellentes. Elle est partagée en plusieurs quartiers par des rues très-larges, ou des avenues qui se dirigent du nord au sud, et que d'autres coupent à angles droits. Celles-ci sont traversées par quinze grandes rues nommées d'après les états. Les rues, formant des angles droits sont désignées par des lettres de l'alphabet et par des numéros. Les grandes avenues et celles qui conduisent immédiatement aux édifices publics ont de cent trente à cent soixante pieds de large; les autres ont quatre-vingt-dix à cent pieds. Il faudra encore beaucoup de temps pour que le plan soit complétement rempli. En 1821, les maisons, qui ne couvraient encore qu'une petite partie du terrain, formaient six divisions distinctes; ce qui offrait l'aspect d'une réunion de villages, au milieu desquels les édifices publics semblent d'une proportion démesurée.

Les fondemens de la partie centrale du Capitole furent posés en 1818, le 24 août, jour anniversaire de sa destruction par les Anglais, quatre ans auparavant; il sera probablement achevé plus tôt qu'il ne l'aurait été sans la fâcheuse visite de ces insulaires. Cet événement a contribué à la prospérité de la nouvelle cité; chacun s'étant empressé, par orgueil national, non-seulement de rebâtir ce qui avait été renversé, mais aussi de terminer ce qui restait imparfait. La chambre du sénat est dans l'aile droite du Capitole; elle est ornée du portrait de Louis XVI et de celui de Marie-Antoinette; marque de reconnaissance méritée par ce monarque, pour la protection signalée qu'il accorda aux États-Unis durant la guerre qu'ils soutinrent pour établir leur indépendance.

On compte à Washington dix-neuf milles trois cents habitans, et à George-Town neuf mille quatre cents. Le district de Columbia, dans lequel elles sont situées, fut cédé aux États-Unis par la Virginie et le Maryland. Il renferme aussi Alexandrie. Il est sous le gouvernement immédiat du congrès. Sa population est de plus de trente-huit mille âmes.

« Durant la session du congrès, le président, ou plutôt sa femme, reçoit un jour par semaine. Il prend la main à toutes les personnes qui lui sont présentées. Tout s'y passe comme dans les réunions du même genre. Rien ne me frappa davantage, dans ces assemblées, dit Hall, que la très-grande taille de la plupart des membres des états de l'ouest; le salon semblait rempli de géans, entre lesquels les hommes d'une stature moyenne avaient l'air de pygmées. Les seuls personnages à comparer à ces Goliaths de l'ouest, étaient six chefs Chactâs ou Chickasâs, venus de la Géorgie à Washington pour leurs affaires, et qui avaient été présentés à madame Madison. Ils me parurent encore plus robustes que les hommes blancs, et en les considérant, je compris les prouesses de ces anciens chevaliers, qui pouvaient tenir toute une armée en échec, et forçaient tous les Troyens à se retirer.

» J'assistais fréquemment aux séances du congrès. Je trouvai que les orateurs s'exprimaient avec beaucoup de pureté et de clarté, et raisonnaient très-bien. On ne donne aucune marque d'approbation, ni d'improbation; on écoute avec la plus grande attention le membre qui parle, et quand même il serait trop verbeux, il n'est jamais interrompu par ces marques d'impatience si fréquentes dans notre chambre des communes, et dans celle des députés en France. »

Harris s'embarqua sur le bateau à vapeur à Washington et descendit le Potômac. « Les rives de ce fleuve, dit-il, sont escarpées, variées et ornées de beaucoup de maisons de campagne. Quelques-unes ont une position charmante. Mount-Vernon, demeure de Washing-

ton, est une des plus considérables. Elle appartient aujourd'hui à son neveu.] Longtemps encore elle excitera l'intérêt que son premier possesseur lui donna; c'est là qu'il vint passer tranquillement ses jours après avoir assuré la liberté de sa patrie; c'est là qu'il mourut; c'est là que sa cendre repose dans un simple caveau sans le moindre ornement.

» Alexandrie, à dix milles au-dessous de Washington, est une ville bien bâtie; elle fait un grand commerce avec les pays étrangers. Elle est située à l'extrémité méridionale du district de Columbia; au-delà commence la Virginie.

Virginie.

» Je continuai à descendre le fleuve jusqu'à Acquia-Creek, trente-six milles plus loin. Des voitures nous y attendaient pour nous transporter à Fredericsbourg, éloigné de quinze milles. On traverse un pays sablonneux, assez maigre, en partie montueux; je supposai qu'en quelques endroits il avait été plus fertile, et que par une culture forcée on avait fini par l'épuiser. Quand on descend de la montagne au bas de laquelle coule le Rappahannock, Fredericsbourg et son pont se présentent très-bien. Elle est dans une jolie position, bien bâtie, et l'une des plus salubres, des plus commerçantes et des plus florissantes de l'état. Le Rappahannock, sur la rive droite duquel elle est située, est navigable jusque là, pour des navires de cent quarante tonneaux, qui tirent neuf pieds et demi d'eau. Cette ville fait un grand commerce en farine, grains, tabac, graine de lin et pois.

» Nous étions au mois d'octobre. Les planteurs s'occupaient de rentrer le tabac; on le coupe soigneusement, on le suspend à des perches, on le tourne souvent, puis on le porte dans le séchoir. On finit par le mettre dans des barriques que l'on transporte à la rivière ou au port le plus voisin. Avant de l'embarquer, il est examiné par un inspecteur.

» Le nom seul de l'esclavage révolte; quand on est témoin de plusieurs circonstances qui l'accompagnent, il paraît plus affreux encore. Les Virginiens se vantent de leur humanité envers leurs esclaves; en effet, excepté que ceux-ci dépendent du caprice de leurs maîtres, je les ai trouvés, dans plusieurs plantations, moins malheureux que les pauvres paysans de mon pays. Ils vivent sans soucis, tous leurs besoins sont satisfaits, et leur caractère les empêche peut-être de sentir leur abaissement.

» Il est difficile de se faire une idée du penchant décidé des Américains pour émigrer d'un lieu à un autre. A chaque instant nous voyions passer des familles, et souvent des troupes nombreuses qui, avec leurs meubles et leurs nègres, vont s'établir dans l'Alabama. Le sort de ces noirs est déplorable. S'ils laissent percer l'envie de s'échapper, on les enchaîne à la voiture. Quelquefois une vingtaine et même une centaine sont menés deux à deux et retenus ainsi à la suite les uns des autres. »

Richmond, capitale de la Virginie, est situé à la rive gauche du James-River à cent cinquante milles par eau de son embouchure dans la baie de Chesapeak, et au-dessous des chutes que forme ce fleuve. La marée remonte jusqu'à ce point; de l'autre côté est Manchester avec lequel elle communique par deux ponts. Sa situation est agréable, pittoresque et salubre. Son commerce consiste en tabac, farine, diverses denrées et houille; il est très-florissant, tant avec le dehors qu'avec l'intérieur du pays. Cette ville a une verrerie, une raffinerie de sucre, une forge très-considérable, une fabrique de toiles de coton, huit magasins pour le tabac, plusieurs établissemens pour le commerce, des écoles et des hospices, un arsenal et une manufacture d'armes. Le palais de l'état est bâti sur une éminence, et d'après le modèle de la maison carrée de Nismes. On compte douze mille habitans à Richmond.

La Virginie est un des plus grands états de l'Union; elle est bornée au nord par la Pennsylvanie et le Maryland, au nord-est par le Potômac, à l'est par l'Atlantique, au sud par la Caroline du nord et le Tenessé, à l'ouest par le Kentucky, au nord-ouest par l'Ohio. Sa longueur est de cent vingt lieues, sa plus grande largeur de soixante-cinq; sa surface de soixante-quatre mille milles; elle renferme un million trois cent mille habitans, dont quatre cent vingt-cinq mille cent cinquante-trois nègres esclaves.

Ce pays peut se partager en quatre zones, qui diffèrent essentiellement les unes des autres. La première qui s'étend du bord de la mer

jusqu'au point où la marée s'arrête en remontant les fleuves, par exemple, à Fredericsbourg, Richmond, etc., est basse, unie, tantôt marécageuse, tantôt sablonneuse. Le long des rivières elle offre un sol gras et fertile, où la végétation est extrêmement vigoureuse. Cette région est insalubre dans les mois d'août, de septembre et d'octobre.

La seconde zone est comprise entre le point où s'arrête la marée et le Blue-Ridge, branche des monts Alléghany. Le terrain, près des limites de la marée, est uni; plus haut, il devient ondulé, et près des montagnes, il est souvent scabreux et coupé. Le sol, dans certaines parties, est léger, sablonneux et stérile; dans d'autres, au contraire, il est fertile; près des montagnes, quoique graveleux et haché, il est fécond; c'est dans ces cantons, notamment près des montagnes, que la population est bien plus grande et plus vigoureuse que celle des autres parties de l'état, et que les habitans jouissent d'une santé excellente. Les paysages y sont extrêmement pittoresques; on y trouve une veine de pierre à chaux, et l'on exploite de la houille à vingt milles au-dessus de Richmond, sur les bords du James-River.

La troisième région est la vallée comprise entre le Blue-Ridge et la crête de l'Alléghany, et coupée dans sa longueur par le chaînon des North-Mountains. Cette vallée s'étend avec peu d'interruptions, depuis les rives du Potômac, jusque dans la Caroline du nord et le Tenessé. Plus étroite que les zones précédentes, elle les surpasse en longueur. La terre végétale y recouvre une couche de calcaire. La surface de la vallée est quelquefois interrompue par des montagnes détachées de la masse, et dont les flancs, nus ou faiblement couverts de pins, forment un coup d'œil désagréable dans le paysage. Le fond de la vallée est d'une grande fertilité. Les fermes y sont moins grandes que dans la Virginie inférieure, et bien mieux cultivées; on n'y compte qu'un petit nombre d'esclaves. Les mines de fer sont inépuisables.

La quatrième région est située entre le revers occidental de l'Alléghany et l'Ohio; c'est un pays sauvage et inégal, généralement maigre et stérile. Les mines de fer, de plomb, de houille et de sel font sa richesse; quelques cantons sont fertiles.

Le Potômac, la Shenondoha qui lui porte ses eaux, le Rappahannock; l'York-River, le James-River, le Roanoke sont les principaux fleuves qui, sortant du versant oriental de l'Alléghany, coulent directement vers l'Océan atlantique; le Kanhawa et la Monongahelà prennent au contraire leur source sur le versant occidental de la crête de l'Alléghany, et vont joindre l'Ohio qui se jette dans le Mississipi.

La Virginie a une université à Charlotteville, trois colléges, plusieurs académies et des écoles primaires. Un revenu considérable est consacré à l'entretien de ces établissemens.

Le plus ancien des colléges est à Williamsbourg, qui jadis était la capitale de l'état; cette petite ville, située entre deux ruisseaux, dont l'un coule dans l'York-River et l'autre dans le James-River, est bien bâtie, et à cinquante-cinq milles de distance au sud-est de Richmond. Elle servit pendant quelque temps de quartier-général à l'armée américaine et à l'armée française, durant la guerre de l'indépendance.

A douze milles dans le sud-est de Williamsbourg, est York-Town sur la rive droite de l'York-River. Ce fut là que le général anglais Cornwallis, serré de près par Washington et Rochambeau, concentra ses forces, croyant pouvoir s'échapper par mer. Mais l'armée navale du comte de Grasse le tint bloqué Enfin, le 19 octobre 1781, les huit mille hommes que Cornwallis commandait furent obligés de se rendre prisonniers de guerre. Cornwallis étant malade, le major-général O'Hara se mit à la tête de la garnison pour défiler devant les vainqueurs; arrivé à Rochambeau, il baissa son épée; ce dernier lui montrant Washington placé vis-à-vis de lui à la tête de l'armée américaine, lui dit que les Français n'étant qu'auxiliaires, c'était à ce général à lui donner ses ordres. M. de Viomenil, et feu La Fayette, que la France a perdu en 1833, combattaient dans les rangs de l'armée française, envoyée par Louis XVI dans le nouveau-Monde pour y défendre l'indépendance des Américains.

Norfolk situé près de l'embouchure du James-River, à cent douze milles au sud-est de Richmond, est le port le plus commerçant de la Virginie. Cette ville est mal bâtie, les rues sont tortueuses et généralement sales; cependant les principales sont pavées, éclairées et

tenues proprement. Elle a plus de huit mille cinq cents habitans.

« Les amusemens des Virginiens riches, dit Harris, sont la chasse, les courses de chevaux, le jeu, le spectacle ; le bas peuple s'enivre et se bat avec toute la fureur des sauvages. Les mœurs et l'extérieur des planteurs me rappelèrent les gentilshommes anglais de la findu dix-septième siècle ; leurs maisons offrent également l'architecture de l'époque à laquelle le prince d'Orange monta snr le trône de la Grande-Bretagne. Amis des plaisirs champêtres, ils fuient le séjour des villes ; l'abondance règne dans leurs manoirs, ils y exercent généreusement l'hospitalité.

» Ayant passé le pont de Richmond, j'entre dans Manchester qui est bâti avec goût, je franchis la montagne qui est au delà, et je me trouve sur le chemin de Pétersbourg. Une noce passe auprès de nous, tout le monde est à cheval. Les jeunes filles sont jolies, gaies et rosées; je ne m'étonne pas que les hommes les regardent avec complaisance.

» Après un voyage agréable à travers des forêts entrecoupées de plantations, César mon conducteur, nègre, qui était enchanté d'avoir pu parler tout à son aise, s'écria : « Monsieur, voilà Pétersbourg. » Cette ville qui avait été recemment ravagée par un incendie, ne montrait plus de traces de cet accident. De tous côtés je vois de jolies maisons en briques, les rues sont unies et pavées. Cependant Pétersbourg indépendamment du feu, a, de même que les autres villes, beaucoup souffert dans la dernière guerre. Ses ressources n'ont pas été détruites. Son territoire est fertile et l'Appomattox sur la rive droite duquel elle est située, amène jusque-là des navires qui viennent charger du tabac, de la farine et d'autres denrées. Il y règne une grande activité.

» Cette saison est celle des courses de chevaux ; on dispute sur les qualités de ceux qui doivent concourir pour le prix, ainsi que sur la probabilité d'une bonne ou d'une mauvaise récolte en Europe, et sur son influence relative au prix des denrées. Malgré leur goût pour les amusemens, les Américains ne perdent pas de vue les affaires, et rien de ce qui s'y rapporte n'échappe à leur attention. L'égalité universelle de l'habillement doit frapper un Européen; il n'est pas possible de distinguer le négociant, l'avocat, l'artisan, les uns des autres par leur extérieur. On ne remarque non plus aucun de ces dialectes ou de ces locutions de province, ni de ces manières gauches qui, en Europe, établissent une ligne de démarcation entre la classe inférieure et la classe supérieure de la société. Les effets de l'éducation et de la fréquentation habituelle qu'elles ont entre elles se montrent par l'étendue des connaissances plus généralement répandues, et par la facilité de l'expression; au lieu de ces mœurs et de ce langage grossier qui caractérisent une grande partie du peuple anglais.

» Le nègre affranchi en Virginie et dans les autres états que j'ai traversés, dégradé par sa position antérieure, ressemble assez au paysan irlandais qui, soit dit en passant, pour le différencier de ses compatriotes d'un rang plus élevé, est appelé ici un nègre blanc. »

CAROLINE SEPTENTRIONALE.

« Étant parti de Pétersbourg, je traversai successivement le Nottaway et le Méhérin, qui en se réunissant forment le Chowan, puis je passai le Roanoke ; ces deux fleuves se jettent dans la baie d'Albemarle. Sur les bords du Méhérin, je quittai la Virginie, et j'entrai dans la Caroline septentrionale. Tout le long des fleuves que je viens de nommer, le terrain est fertile ; à peu de distance il est très-médiocre. Nous avons long-temps traversé des forêts touffues; ce qui est très-agréable pendant le jour; le soir, au contraire, on est dans des ténèbres plus épaisses. Nous n'entendions d'autre bruit que celui que faisait notre voiture en roulant sur des troncs d'arbres, et le hennissement des chevaux ou bien le son du cor qui avertissait ceux que nous rencontrions de se tenir à la droite du chemin, conformément à la loi.

» En approchant de Warrenton, petite ville à peu de distance au-delà du Roanoke, je remarquai sa position élevée. Il y a une source minérale dans les environs. Le pays, jusqu'à Raleigh, est inégal et généralement stérile ; l'aspect n'est égayé que par quelques bandes de sol moins mauvais. Près des bords du Nuse, on aperçoit du calcaire; ce fleuve est très-

rapide. Il faillit à nous entraîner, car nous fûmes obligés de le passer en bac, parce qu'on raccommodait le pont. A six milles à l'ouest de sa rive droite est Raleigh, capitale de l'état, ainsi nommée d'après le navigateur qui avait appelé le pays qu'il avait découvert, Virginie, en l'honneur de la Reine Elisabeth sa souveraine. La partie à laquelle il aborda appartient aujourd'hui à la Caroline septentrionale.

» La situation élevée, salubre, et centrale de Raleigh, l'ont fait préférer pour y établir le siége du gouvernement. Elle ne paraît pas très-commerçante, les planteurs aimant mieux tirer les marchandises dont ils ont besoin de Newbern, ville plus rapprochée de l'embouchure du Nuse. Raleigh a de jolies maisons. Comme la banque et les autorités de l'état s'y trouvent, elle doit s'accroître; sa prospérité ferait des progrès rapides si l'on rendait le Nuse navigable. Le palais de l'état, qui occupe un des côtés de la place de l'Union, n'est pas un édifice remarquable par son architecture extérieure; il est en brique. Son plus grand lustre est de renfermer une statue en marbre de Washington sculptée par Canova. »

Raleigh n'a que trois mille sept cents habitans. On en compte autant à Wilmington, principal port de l'état, situé sur la rive gauche du Cape-Fear-River, à douze lieues de la mer. Cette ville, très-bien située pour le commerce, passe pour insalubre; le port peut contenir trois cents navires; l'entrée en est dangereuse et difficile, à cause d'un banc de sable immense. Vis-à-vis de Wilmington, s'élèvent au milieu du fleuve, deux îles qui produisent le meilleur riz de l'état.

Newbern sur la rive droite du Nuse, à son confluent avec le Trent, est bien bâti; c'est la ville la plus considérable de l'état et la plus saine de celles qui sont voisines de la côte. Elle commerce en lard, grains, bois et agrès de navires. Elle a quatre mille cinq cents habitans.

« Plus je vais au sud, plus les mauvais effets de l'esclavage sont évidens. Dans la plupart des lieux où l'on arrive, on voit affiché le signalement de nègres fugitifs; avis accompagné de la promesse d'une récompense pour quiconque le ramènera. Une de ces affiches, munie du sceau des autorités de Newbern, enjoignait d'abord à deux esclaves de se remettre entre les mains de leur maître, et ensuite recommandait au shérif du comté, d'employer tous les moyens possibles pour s'emparer de leurs personnes. Si ces malheureux ne reviennent pas après la publication de ces avertissemens, ils sont mis hors la loi, et chacun a le droit de les tuer, comme bon lui semble.

» Au-delà de Raleigh, on ne voit que du sable où croissent des broussailles et des pins, ou bien des rochers. Souvent sur une longueur de plusieurs milles, la route ne consiste qu'en tronc d'arbres placés parallèlement; les intervales sont remplis de terre, de sable, ou de ce que l'on a sous la main; comme cela est bien vite enlevé, on peut se faire une idée de la vitesse et de la facilité avec laquelle nous voyageons. Nous avons parcouru sans encombre les quarante premiers milles; à la chute du jour notre conducteur, effrayé dans une forêt, de la lumière des mouches luisantes, se mit à fouetter ses chevaux si vigoureusement, qu'ils descendirent la montagne au galop, et il eut beaucoup de peine à les empêcher de nous précipiter dans le Cape-Fear-River qui baignait le pied de la descente. Ayant passé ce fleuve dans un bac, nous sommes entrés dans Fayetteville.

» Les visages pâles et languissans que nous aperçûmes, ne nous prévinrent pas avantageusement en faveur du pays; cependant la plupart de ces malades étaient des infortunés qui avaient cherché à échapper aux ravages de la fièvre jaune à Charleston et dans d'autres villes méridionales.

» Fayetteville est la plus jolie ville de l'état; plusieurs rues ont cent pieds de large. Bâtie dans une position agréable, à un mille du Cape-Fear-River, elle est en même temps la plus commerçante. On a récemment débarrassé le lit du fleuve des troncs de bois et des bancs de sable qui l'obstruaient, afin de le rendre navigable pour les bateaux à vapeur; un canal fait communiquer le fleuve avec la ville, et la traverse, de sorte que les bateaux arrivent devant les magasins. Cette ville est l'entrepôt du coton, du tabac, de la farine, du froment, de l'orge, de la graine de lin, du chanvre et des munitions navales qui viennent de l'intérieur du pays et sont expédiées par eau à Wilming-

ton. La situation de Fayetteville est salubre et favorable pour les manufactures : elle a quatre mille habitans. Le pays aux environs est très-élevé, sec et stérile, excepté le long des courans d'eau où il est gras et fertile.

» Beaucoup d'habitans sont Ecossais, nation que l'on trouve partout où il y a de l'argent à gagner. Malgré les nouvelles qui apprennent que la mortalité a été effrayante, l'été dernier, dans les états du sud, l'émigration de ce côté ne diminue nullement. Pendant les trois jours que je passai à Fayetteville, plusieurs familles avaient campé le long de ses maisons. Quand on demandait à ces gens où ils allaient, tous répondaient : en Alabama.

» Dans ces climats ardens, le vautour est un oiseau très-utile par la sagacité avec laquelle il découvre les cadavres; il a l'odorat et la vue d'une si grande finesse, que, d'une hauteur où il ne paraît pas plus gros qu'un merle, quoiqu'il soit de la taille d'un dindon, il aperçoit une charogne, et fond dessus pour s'en emparer. A mesure que l'on avance dans le sud, les serpens deviennent plus nombreux, notamment les serpens à sonnettes; quelques-uns ont plus de dix pieds de long; ils cherchent ordinairement à se cacher, et je crois qu'ils font entendre le bruit effrayant des écailles de leur queue avant de s'élancer sur un objet. Le son ressemble au bourdonnement d'une grosse abeille, et il est plus fort. Le nombre des écailles augmente chaque année avec l'âge. On commence aussi à rencontrer le crocodile. Les voyageurs doivent se tenir sur leurs gardes quand ils approchent des marais, afin de n'être pas victimes de ses ruses. On en voit souvent des exemples effrayans.

» Le pays au sud de Fayetteville est très-aride. Les faces blêmes des habitans offrent une triste preuve des ravages de la fièvre. Dans la plupart des maisons où j'entrai, depuis les bords du Cape-Fear-River jusqu'à ceux du Pèdee, c'est-à-dire dans une étendue de soixante-dix milles, je trouvai une, deux ou trois personnes malades; les autres étaient si faibles, qu'elles ressemblaient plutôt à des spectres ambulans qu'à des êtres vivans. La route traversait généralement des landes où il ne croît que du pin à goudron; on n'y voit guère d'autres bois, ni des broussailles; sur le bord des rivières, les chênes et les cyprès chauves changent un peu le coup d'œil. Dans ces terrains marécageux, l'humidité constante engendre une mousse qui couvre et détruit les arbres; on la recueille, on la nettoie, on la sèche et on l'expédie aux états du nord, où l'on s'en sert en guise de crin pour rembourrer les matelas, les chaises, etc. Le triste aspect de ces marais, dont les arbres semblent être enveloppés du symbole de la mort, les rivières sombres dont les eaux lentes et teintes par les racines décomposées ne sont mises en mouvement que par les crocodiles ou les grenouilles, enfin le silence qui règne partout, me rappellent les descriptions du Styx et du Léthé. »

Malgré ces désavantages, la culture et la population ont fait de grands progrès dans la Caroline septentrionale. On y compte sept cent trente-cinq mille quatre-vingt-deux habitans, dont 205,600 nègres esclaves; la surface est de quarante-huit mille milles. Cet état est borné au nord par la Virginie, à l'est par l'Océan atlantique, au sud par la Caroline méridionale, à l'ouest par le Tenessé. Il a cent quarante-quatre lieues de long sur soixante de large.

Du bord de la mer, à vingt lieues dans l'intérieur, le pays est une plaine unie et couverte de forêts, dont le coup d'œil n'est varié que par quelques ouvertures; au-delà on rencontre des collines et des montagnes qui égaient la vue, et du haut desquelles elle s'étend sur des bois immenses.

Le terrain, médiocre dans la partie basse, est très-fertile sur les bords des fleuves, notamment sur ceux de Roanoke; on y cultive le coton et le riz; la partie haute est féconde en grains; on y élève beaucoup de bétail. L'air, chaud et malsain dans la plaine, est pur et salubre sur les hauteurs. La récolte du froment a lieu au commencement de juin, celle du maïs dans les premiers jours de septembre.

Les principales rivières sont le Cape-Fear-River ou Clarendon, le Chowan, le Roanoke, le Nuse et le Pamlico. Ces quatre dernières tombent dans l'Albemarle-Sound et le Pamlico-Sound, espèces de lagunes de sable sur lesquelles végètent des arbres chétifs; les détroits par lesquels on y pénètre sont obstrués par des barres qui sont sujettes à changer de position, et rendent la navigation dangereuse. Des bancs

de sable s'étendent au large de ces goulets et des caps Hatteras et Look-out, les deux plus remarquables de cette côte singulière. Lorsque l'on y creuse à deux pieds ou moins de profondeur dans le sable, on y trouve de l'eau douce.

Des marais immenses couvrent différentes parties de la région inférieure de cet état. Les deux plus grands portent le nom de Dismal Swamps (marais terrible). L'un, sur la frontière de la Virginie, a une surface de cent quarante mille acres; l'autre, renfermé entre l'Albemarle-Sound et le Pamlico-Sound, est le plus considérable. On a pratiqué dans tous les deux des canaux qui en ont desséché une partie, et l'on a gagné par-là des terrains excellens pour la culture du riz.

Les bancs de sable et le manque de bons ports ont nui au commerce maritime. Beaucoup de productions du pays étaient expédiées en Virginie et à Charleston, où on les embarquait. Depuis 1815, le gouvernement de l'état a pris des mesures pour améliorer la navigation intérieure, construire des canaux et des routes, nettoyer les goulets de la côte, débarrasser le cours et l'embouchure des fleuves, sécher les marécages. Il a aussi porté ses soins sur l'éducation, qui autrefois était trop négligée. Les habitans avaient la réputation d'être hospitaliers, et on leur accordait de l'esprit naturel; on leur reprochait de l'indolence, une grande ignorance et un penchant extrême pour les plaisirs sensuels. En même temps on reconnaissait leur bravoure et leur patriotisme. Durant la guerre de l'indépendance, la Caroline du nord fournit des secours nombreux en troupes aux états voisins, et plusieurs de ses citoyens se distinguèrent par leur talent.

CAROLINE MÉRIDIONALE.

Camden fut la première ville de la Caroline méridionale où Harris s'arrêta. « Le pays au nord à quelque distance, dit-il, est haut. Le sable y couvre ordinairement l'argile, et près des rivières, le calcaire. Les pins à goudron sont les arbres les plus fréquens; cependant on voit aussi des chênes, des chataigniers, des noyers. Camden, par sa position dans un terrain bas sur la rive gauche du Waterée, qui décrit un détour dans son voisinage, est sujet aux brouillards, et à une humidité, source féconde de fièvres intermittentes. Le 16 août 1780, lord Cornwallis y battit le général Gates, et le 25 avril 1781, lord Rawdon remporta également un avantage sur le général Greene; cependant il évacua la ville. Cette partie de la Caroline méridionale, qui, sous le nom de Ninety-Six (96), s'étendait jusqu'aux limites occidentales de l'état, fut le théâtre d'opérations importantes pendant les deux ans que les Anglais employèrent à y répandre inutilement beaucoup de sang et d'argent; ils n'y acquirent que peu de gloire militaire, peut-être même n'en retirèrent-ils aucune, tandis qu'ils ternirent la haute réputation de douceur et d'humanité dont ils s'étaient vantés auparavant.

» A cette époque Camden était une des villes les plus importantes. Aujourd'hui elle fait un bon commerce en coton, tabac et cuir. Il augmentera sans doute lorsque l'on aura exécuté le canal projeté entre le Santée auquel le Waterée se réunit, et l'Ashley à l'extrémité duquel est situé Charleston, grand entrepôt des marchandises de cet état. Camden a mille habitans.

» M'étant remis d'un petit accès de fièvre, je traversai le Waterée, qui en cet endroit a près d'un quart de mille de largeur, et après avoir parcouru une contrée qui ne différait en rien de celle que j'avais vue jusque là, j'arrivai à Columbia, capitale de l'état. La position de cette ville est bien plus saine que celle de Camden; elle est bâtie dans une grande plaine sablonneuse à cent pieds au-dessus du niveau du Congarée, formé de la jonction du Saluda et du Broad-River. Son cours, interrompu par des rochers, forme des cascades nombreuses qui offrent un contraste frappant avec l'ombre épaisse des arbres qui le couvrent, et produisent un effet plus pittoresque que tout ce que j'ai vu jusqu'à présent.

» La salubrité du climat et la position centrale de Columbia la rendaient propre à être la capitale de l'état. Le palais du gouvernement est un édifice mesquin, on en construit un plus convenable. Le principal ornement de cette ville, ornement qui contribue à sa renommée, est le collége, dont les bâtimens sont immenses. Il est à l'est, et de la hauteur où il se trouve, Columbia se présente très-bien.

» La fièvre a beaucoup diminué depuis les gelées, dont le retour est accueilli avec joie, comme le précurseur de la santé. La joie d'avoir échappé au fléau se montre sur les joues décolorées des habitans, et tous se félicitent, comme au commencement d'une ère nouvelle. Le temps est agréable pour voyager, tout porte encore la livrée de l'été. La rose sauvage est en fleur, l'oranger est couvert de fruits, les uns encore verts, les autres d'un jaune doré; le noyer semble ne se débarrasser qu'à regret de son fardeau. Le thermomètre à midi alterne entre 15 et 17° R. Les matinées et les soirées sont froides, et dans ces momens il gèle.

» Au-delà de Columbia, le pays est plus varié; de grandes plantations de coton, qui mûrit dans cette saison, présentent un joli coup d'œil; les capsules brunes, en s'entr'ouvrant, laissent voir la touffe blanche qu'elles contiennent, et qui produisent un très-bel effet au-dessus de la verdure de la plante. Le ricin réussit très-bien; l'huile que l'on extrait de sa graine forme une branche importante de l'économie rurale; je vis les plus beaux dans un jardin à quelques milles d'Edgefield, petite ville peu importante par sa population, par ses édifices, et ses alentours.»

Columbia comptait deux mille cent habitans en 1816. La ville la plus considérable de l'état est Charleston, située sur une langue de terre, au confluent du Cooper et de l'Ashley, grands fleuves navigables. Ils forment à leur jonction un port vaste et commode qui communique avec l'Océan sept milles plus bas, au-dessous de l'île Sullivan. Charleston est régulièrement construit; beaucoup de maisons sont jolies et ont des portiques. Le terrain était dans l'origine coupé de flaques d'eau et de marais; tout a été rempli, de sorte qu'il est aujourd'hui plus sec et plus élevé que celui de la plupart des lieux de la partie basse du pays.

L'affreuse fièvre jaune a fréquemment ravagé Charleston; présentement elle n'attaque généralement que les hommes nés dans des contrées plus septentrionales. L'air rafraîchi par les brises de mer est regardé comme salubre pour les habitans plus que celui des autres villes maritimes des états du sud. C'est ce qui attire à Charleston les planteurs des cantons voisins et les hommes riches des Antilles. La société y est très-agréable. Elle passe pour une des villes les plus gaies des États-Unis.

Charleston a plusieurs édifices publics, des hospices, des hôpitaux, un théâtre, deux bibliothèques, plusieurs institutions de bienfaisance et un collége. Le commerce est florissant, il y entre année commune plus de trois cents navires venant des pays étrangers, et près de neuf cents des ports de l'Union.

La Caroline méridionale offre le même aspect et le même terrain que la septentrionale, excepté que ses côtes ne sont pas bordées de lagunes; elles sont environnées de petites îles. Les climats des deux états ont beaucoup de rapports, les inconvéniens du séjour de la partie basse sont encore plus marqués dans la Caroline du sud. La culture du riz y étant plus générale, l'insalubrité qu'elle occasione y est aussi plus grande; la température est à la fois plus chaude et plus humide. La végétation commence en février; l'érable rouge est alors en fleur. Les planteurs commencent leurs travaux dans les mois de mars et d'avril; la saison de semer continue jusqu'en juin; dès ce moment les chaleurs augmentent; il tombe de fortes pluies accompagnées d'orages dans les mois de juillet et d'août. En septembre, comme on l'a vu par la relation de Harris, les matinées et les soirées sont froides, et le soleil est encore ardent au milieu du jour. Vers l'équinoxe le temps est très-orageux. L'air est ordinairement doux et serein en octobre. Le froid arrive en décembre, la végétation s'arrête; les montagnes se couvrent de neige; dans les plaines elle ne prend pas consistance, le moindre rayon de soleil la fait disparaître. Le froid ne dure pas deux jours de suite. Dans les cantons de l'intérieur, la température est agréable et saine. Au lieu des landes stériles qui bordent la côte, on voit une verdure fraîche, et une belle végétation, indices infaillibles d'un sol fertile; des coteaux, des vallées, des rivières, des ruisseaux coupent et varient les paysages. La culture des grains, que l'on ne connaît guère dans la plaine, s'y retrouve dans toute sa richesse; de beaux bois couronnent les collines.

La Caroline méridionale a soixante-dix lieues de long sur quarante-deux de large, vingt-huit milles carrés de surface, et six cent soixante-huit mille sept cent quarante-un habitans, dont

deux cent quarante-huit mille sept cent soixante-quinze nègres esclaves. Ses principales rivières sont la Santée, le Waterée, le Pedèe et l'Edisto. Le Savannah sépare à l'ouest de la Géorgie cet état qui est borné au nord par la Caroline septentrionale, au sud-est par l'océan Atlantique.

Autrefois on cultivait beaucoup d'indigo; on l'a négligé pour le coton; ces deux productions forment, avec le tabac, le riz, le maïs, les cuirs, la résine, le bois, la cire végétale, les principales marchandises d'exportation.

Dans la partie de l'état où tout le travail manuel se fait par des esclaves, on retrouve chez les planteurs caroliniens la hauteur, la paresse, l'ignorance qui caractérisent cette manière d'être. On trouve heureusement des exceptions nombreuses à ce portrait peu flatteur. Les hommes qui reçoivent de bonne heure de l'instruction ont généralement l'esprit ouvert, et des talens naturels. Les gens riches font souvent de grands sacrifices pour l'éducation de leurs enfans; ils ont de l'aisance dans leurs manières, ils sont extrêmement polis et hospitaliers. Les femmes manquent ordinairement de cette fraîcheur qui est un des principaux attributs de la beauté dans les états du nord. Elles ont de la délicatesse dans les traits, de la grâce dans les manières, et souvent des talens agréables. La chasse à cheval est l'amusement favori des planteurs riches. Deux fois l'année il se rassemblent pour des courses de chevaux qui donnent lieu a des paris exorbitans. Le gros jeu n'est cependant pas autant à la mode parmi eux que dans les autres états du sud; quant au goût de la table, ils ne le cèdent pas à leurs voisins.

» Au-delà d'Edgefield, dit Harris, je traversai des forêts de pins, des plantations de coton, et des marais jusqu'aux rives de Savannah. Alors Augusta se montra sur le bord opposé de ce fleuve; on a une belle vue de la hauteur sur laquelle j'étais, et que les Américains ont nommée Liberty-Hill (mont libre), en mémoire d'un événement qui leur est cher; il s'y est passé des entreprises glorieuses pour eux, pendant qu'Augusta était entre les mains des Anglais. Les arbres, entremêlés aux maisons de cette ville, en rendent la perspective charmante. Entre la montagne et le fleuve s'étend un marais, large de près d'un demi mille; on le passe sur une chaussée qui tient à un pont construit depuis peu; il est en bois, et posé sur des piles en pierres, si écartées les unes des autres, que l'on a lieu d'espérer que les bois flottans passeront dessous, dans les vents impétueux, sans l'endommager, comme cela est arrivé auparavant.

» L'emplacement d'Augusta est peut-être, sous tous les rapports, le meilleur que l'on puisse choisir sur le fleuve; c'est un vaste plateau sablonneux, plus élevé d'une quarantaine de pieds que le niveau de Savannah, que les bateaux pesamment chargés peuvent remonter jusqu'à cet endroit, et comme elle est le point central d'un grand territoire rempli de plantations, on y fait des affaires importantes en coton; on y transporte en un jour jusqu'à six milles balles. Elle est le siége des tribunaux du comté de Richmond dans l'état de Géorgie. Elle est bien bâtie, généralement en briques; plusieurs édifices publics sont d'un bon goût. Elle a plus de quatre mille habitans de toutes les couleurs; la plupart des blancs sont des émigrés de la Nouvelle-Angleterre, et quelques Européens que l'amour du gain a attirés. Quoique leur position soit fort avantageuse, toutefois, les marais qui environnent Augusta et qui la remplissent d'émanations pestilentielles, ne leur permettent d'y espérer ni un long ni un agréable séjour.

» J'avais le dessein d'aller dans l'Alabama, puis à la Mobile, et de gagner la Nouvelle-Orléans; mais la nouvelle d'un avantage obtenu par les Séminoles sur les blancs, dans le pays que je devais traverser, me fit renoncer à ce projet; enfin des avis ultérieurs, reçus des frontières, m'engagèrent à quitter Augusta plus tôt que je ne l'aurais voulu, et je cheminai au sud alternativement au milieu des sables et des marais.

» L'air déplorable des habitans de ce désert ne peut se mieux décrire qu'en les comparant aux ouvriers affamés de Manchester, et des autres villes manufacturières qui en sont voisines. Le long de la route d'Augusta à Ebenezer, je ne rencontrai qu'une seule hauteur; elle est à cent milles de la mer, son sommet contient tant de couches de coquillages, qu'on les brûle pour en faire de la chaux.

» La petite ville d'Ebenezer, située sur le

bord d'un grand marais du même nom, n'a rien qui puisse engager un voyageur à s'y arrêter. Les joues pâles et les yeux creux des habitans annoncent que ce lieu, comme tant d'autres, est le séjour de la maladie et de la mort.

» Le lendemain j'arrivai à Savannah. En été, ou dans les mois insalubres, il ne se fait aucune affaire dans cette ville ; à présent au contraire, c'est-à-dire au mois de janvier, il y règne la plus grande activité. Le long du quai l'on n'entend que le chant des nègres qui emballent du coton, et chaque étranger qui arrive de l'intérieur est interrogé sur le prix des productions, sur la quantité des marchandises apportées au marché, et sur le nombre des bateaux chargés qui descendent.

» Savannah est situé dans une plaine sablonneuse, élevée d'une quarantaine de pieds au-dessus des basses marées sur la rive droite du fleuve du même nom, et à vingt milles de la mer, l'espace intermédiaire n'est qu'un marécage dont on emploie une partie à la culture du riz. Une grande île, située vis-à-vis de la ville, et dont on tirait le même parti, a été achetée par la ville et desséchée, dans l'espérance de diminuer l'insalubrité ; toutefois, les marais qui s'étendent à plusieurs milles de distance, pourront empêcher encore long-temps les habitans de jouir d'un climat plus sain. Le gibier étant extrêmement abondant, invite à prendre le plaisir de la chasse. Les bals, le théâtre, la société, contribuent aussi à rendre ici la ville agréable. Peu à peu Savannah s'embellira, car on remplace les maisons en bois par des maisons en pierre ou en brique ; la ville a la forme d'un parallélogramme ; les rues se coupent à angles droits, et sont fort larges, ce qui aide à la circulation de l'air. Le marché est assez bien aprovisionné en poisson et en volaille ; on n'y trouve pas d'autre viande.

» Le chemin qui se dirige vers la côte, est la seule promenade agréable des environs ; il est très-difficile d'y marcher, à cause du sable qui, à trois et six pouces de profondeur, est échauffé par le soleil, et mis en mouvement par le moindre souffle d'air. On n'y peut passer commodément que lorsqu'il a plu. Les vautours sont très-nombreux dans ce canton, parce que la loi les protége ; sans leur secours, ce climat ardent serait encore plus malsain.

» La population de Savannah est de neuf mille cinq cents habitans, plus de la moitié sont des nègres libres ou esclaves, membres très-incommodes de la communauté, quoiqu'on ne les y comprenne pas, car, de même que les paysans de quelques contrées de l'Europe, on les regarde comme une classe d'hommes d'une espèce inférieure. Des femmes de couleur sont maîtresses de blancs, et il en résulte toutes sortes de nuances.

» On annonce de nouveaux progrès des Séminoles ; le général Jackson, qui a pris le commandement de l'armée américaine, a envoyé l'ordre de faire une levée générale. Mon séjour ayant été assez long dans ce pays pour me rendre sujet au service de la milice, et le prétexte que je suis étranger ne pouvant m'en dispenser ici, j'aime mieux m'embarquer pour les états du nord, que d'aller me battre avec les Indiens de l'ouest. »

GÉORGIE.

La Géorgie est bornée au nord par le Ténessé et la Caroline du nord, au nord-est par la Caroline du sud, à l'est par l'océan Atlantique, au sud par la Floride, à l'ouest par l'Alabama. Elle a quatre-vingt-dix lieues de long, sur quatre-vingt-trois de large, et soixante milles carrés de surface. Sur quatre cent quatre-vingt-dix mille habitans, on y compte cent quatre-vingt-dix mille esclaves ; c'est l'état où ils sont le plus nombreux.

La côte est bordée d'îles basses, couvertes de bois ; des canaux navigables les séparent les unes des autres du continent qui, sur une largeur moyenne de quatre à cinq milles, n'est qu'un marais salant généralement inhabité. Au-delà se prolonge une lisière étroite de terrain gras, où l'on peut cultiver du coton ; plus loin commencent les landes à pin. Les rivières ont des rives marécageuses qui, à une distance d'une vingtaine de milles de la côte, sont inondées à chaque marée en tout ou en partie ; c'est là que l'on cultive le riz. Les landes à pin s'étendent jusqu'à soixante et quatre-vingt-dix milles de la mer. Là le pays devient inégal, il est diversifié de collines et de montagnes ; le sol gras et ferme y produit du coton, du tabac, du maïs, du froment et toutes sortes de

grains; enfin dans le nord s'élèvent des montagnes d'un aspect majestueux.

Les mêmes causes d'insalubrité, qui existent dans les deux Carolines, se retrouvent dans les plaines de la Géorgie, et s'aggravent encore de la mauvaise qualité des eaux. A l'approche des mois de l'intempérie, les riches planteurs vont dans le pays élevé, ou dans les îles le long de la mer.

L'état donne aujourd'hui beaucoup d'attention à l'éducation de la jeunesse. Le fonds consacré aux écoles est de cinq cent mille piastres. L'on a fondé plusieurs colléges; il doit y en avoir un dans chaque comté; l'université a son siége à Athènes, ville située par 33° 15' de latitude sur un terrain élevé et baigné par l'Oconi; puisse le nom qu'elle porte être d'un heureux augure pour la culture des lettres.

Milledgeville dans le pays haut, sur les limites de la région d'alluvion et sur les bords de l'Oconi, dans un canton fertile et bien peuplé, est la capitale de l'état; cette ville, fondée en 1806, a deux mille cent habitans.

Les principales rivières sont le Savannah, l'Oghichy, l'Okmolghi et l'Oconi qui, en se réunissant, forment l'Alatahama.

Une partie de la Géorgie est dans la possession des Criks et des Cherokis; les premiers ont un territoire de quinze mille milles carrés dans le sud-ouest, entre l'Okmolghi et le Tchatahoutchi; les Cherokis sont dans le nord-ouest. Leur terrain était autrefois de seize mille milles carrés; en 1819, ils en cédèrent une portion considérable à l'Union.

FLORIDE (TERRITOIRE).

Depuis 1821, la Floride appartient aux États-Unis. Un traité signé à Washington le 22 février, par l'ambassadeur espagnol au nom de son souverain, leur en assura la possession. Elle est importante pour l'Union, puisqu'elle n'a plus pour limites, dans le sud et dans l'est, que le golfe du Mexique et l'océan Atlantique.

La Floride est la continuation du pays plat des Carolines et de la Géorgie : les côtes sont sablonneuses et stériles; dans l'intérieur le terrain est marécageux, et offre beaucoup de prairies naturelles. Le partage des eaux est marqué, dans le milieu de la presqu'île, par des collines basses, des rochers, marais. La rivière Saint-Jean prend sa source dans un étang de la partie méridionale, coule au nord, traverse plusieurs lacs, et après un cours de cent lieues, du sud au nord, se jette dans l'océan Atlantique, au-dessus de Saint-Augustin. Elle est navigable pour les navires qui ne tirent que dix pieds d'eau, jusqu'au lac Saint-George, situé à cinquante lieues de son embouchure. Le grand marais d'Okefonoco, ou Ouaquephenogaque, qui a près de cent lieues de tour, est dans la partie septentrionale, et à moitié dans la Géorgie. Au sud de ce marais s'étend la Savane des Alachouas, où il ne croît pas un arbre.

Les parties hautes sont couvertes de très-beaux arbres. Grace à la douceur des hivers, on y voit réunis ceux des latitudes septentrionales, et ceux des Antilles. Les pins, les palmiers, les thuya, les cyprès et les noyers y acquièrent une hauteur et une grosseur prodigieuses. Le tronc des magnolia s'y élève à plus de cent pieds; leur cime verdoyante, entremêlée de fleurs d'un blanc de lait, et qui ont neuf pouces de diamètre, produit un effet magnifique. On y compte neuf espèces de chênes; le chêne vif, après avoir formé un tronc d'une vingtaine de pieds de haut, et de dix-huit pieds de circonférence, étend horizontalement ses branches quelquefois à cinquante pieds de distance. Le cyprès chauve, qui vient dans les lieux aquatiques, a ses racines surmontées de tubercules, qui ont quelquefois trois pieds de haut, et qui lui servent de défense, et de son tronc sortent des saillies qui forment des côtes dont les intervalles ont plus d'un pied de profondeur. Le tronc, qui a quatre-vingt-dix à cent pieds de haut, est couronné par une masse de feuillages, qui se déploie comme un parasol; ces arbres, composant souvent des forêts où ils sont tous d'égale hauteur, on les prendrait pour un dais de verdure soutenu sur des colonnes élancées. Des fruits exquis, tels que les oranges, les citrons, les prunes, les pêches, les raisins, les figues, prospèrent sans culture; les oliviers y ont réussi; le bananier, le goyavier, le cafier n'y éprouvent aucune atteinte de l'hiver. Les eaux sont poissonneuses, et souvent infestées par les crocodiles.

En été, le soleil est brûlant à midi. Le thermomètre, dans les mois de juillet et d'août,

s'élèvent souvent à 25 et à 30 R. à l'ombre. En hiver il gèle rarement, et jamais les orangers n'en souffrent. Aux équinoxes, et surtout en automne, les pluies tombent abondamment chaque jour depuis onze heures du matin jusqu'à quatre heures après midi. De la fin de septembre à la fin de juin, il n'y a pas, dit Volney, de plus beau climat au monde.

Les principales villes de la Floride sont Saint-Augustin sur l'océan Atlantique, Saint-Marc près du golfe du Mexique, et Pensacola au fond d'une baie sur cette mer. C'est le meilleur port qui s'y trouve. Tous les voyageurs s'accordent à dire que sa rade, par sa situation, sa sûreté, son étendue, est d'une importance extrême, surtout pour les États-Unis, qui n'ont pas de mer à traverser pour y transporter ce qui est nécessaire à sa défense.

ALABAMA.

Au nord-ouest de la Floride s'étend l'Alabama, état admis dans l'Union en 1819; une partie de sa frontière méridionale est baignée par le golfe du Mexique; il a pour borne à l'ouest, l'état de Mississipi; au nord, le Ténessé; à l'est, la Géorgie. Sa longueur est de cent six lieues, sa largeur de soixante, sa surface carrée de soixante milles. Sa population s'est accrue depuis le commencement du dix-neuvième siècle avec une rapidité surprenante; en 1810, on y comptait moins de dix mille habitans; il y en avait vingt-sept mille en 1816; on en trouva soixante-onze mille en 1818; le dénombrement de 1820 a fait voir qu'il était de cent vingt-sept mille neuf cent un; aujourd'hui, elle est de deux cent sept mille, dont quarante-deux mille nègres esclaves.

La Mobile et Blakely sont les principaux ports. Le premier est à la rive droite du fleuve de même nom qu'il donne a une baie spacieuse. Cahawba, ville nouvelle, à cinquante lieues au nord de la Mobile, est le chef-lieu de l'état, et située dans un canton fertile, à la jonction de la rivière de son nom avec l'Alabama; celui-ci, en se réunissant avec le Tombegghi, forme la Mobile.

Le terrain, depuis le golfe du Mexique jusqu'à une vingtaine de lieues dans l'intérieur, est uni, bas et couvert de pins et de cyprès nyes; dans la partie mitoyenne il est montueux, entremêlé de plaines et de prairies; enfin dans le nord, il est inégal et montagneux; presque partout fertile, ce qui concourt, avec la douceur de la température, à y attirer des émigrans; qui de tous les côtés viennent s'y établir. On y cultive beaucoup de coton, toutes les céréales y croissent en abondance. On y a trouvé des mines de fer et de houille. Le climat, insalubre sur le bord de la mer, est extrêmement sain dans les contrées hautes.

Les Cherokis habitent dans le nord-est, les Criks dans l'est, le Chickasàs et les Chactàs dans l'ouest.

MISSISSIPI.

A l'ouest de l'Alabama, on trouve le Missisipi, qui fut érigé en état en 1817; il y a pour bornes au nord, le Ténessé; à l'ouest, le fleuve dont il tire son nom, et qui le sépare du territoire d'Arkansàs et de la Louisiane; au sud, cet état et le golfe du Mexique. Il a cent dix lieues de long, cinquante de large, quarante-cinq mille sept cent soixante milles de surface, et une population de cent quatre vingt-douze mille habitans, au lieu de 76,000 qu'elle était en 1820. Sur ce nombre, on compte trente-trois mille nègres esclaves.

On a établi le siége du gouvernement à Columbia, ville nouvelle qui est à trente-cinq lieues de Natchez; celle-ci, située sur le Missisipi, est la plus considérable de l'état, quoiqu'elle n'ait que deux mille habitans; une partie est bâtie sur une élévation à cent dix pieds au-dessus du fleuve, ce qui la rend très-salubre. Sa position la destine à devenir très-commerçante.

L'Yasou-River et le Black-River, qui se jettent dans le Mississipi, le Pearl-River et le Pascagoula, qui ont leur embouchure dans le golfe du Mexique, sont les principales rivières; la côte est bordée d'îles, la partie inférieure, comme dans les états maritimes du sud, n'offre qu'une lande à pins; plus haut, le pays devient montueux. Une portion du terrain d'alluvion le long des rivières, qui n'est pas sujette aux inondations, est la plus fertile. On y cultive principalement du coton; le sol est favorable à la production du tabac, de l'indigo, du maïs, des patates. L'hiver est doux, mais très-variable; quelquefois la gelée

détruit, dès le commencement d'octobre, les plantes délicates. Il ne se passe pas un hiver sans qu'il gèle, et souvent il tombe de la neige à Natchez, situé par 31° 34' de latitude.

Les Chactàs et les Chickasàs occupent près de la moitié du territoire de cet état. Les premiers nous sont devenus familiers depuis l'intéressante fiction d'Atala. Ils sont aussi de tous les indigènes ceux qui se rapprochent le plus de nous par leurs idées et par leur caractère. Leurs mœurs sont douces et tranquilles; ils vivent exempts des soucis des villes, retirés dans leurs belles forêts, dans des habitations entourées d'orangers et d'arbres fruitiers d'Europe. La plupart de leurs femmes sont belles ou jolies. Ils ont des poètes religieux, qui chantent le soleil, auquel ils rendent un culte, et le génie des fleuves. On voit que c'est une idolâtrie *raisonnée*.

LOUISIANE.

L'état de Louisiane, borné à l'est par celui de Mississipi, au sud par le golfe du Mexique, à l'ouest par le Mexique, au nord par le territoire d'Ackansàs, ne forme qu'une partie du pays compris autrefois sous ce nom; car il n'a que quatre-vingts lieues de long, sur soixante-dix de large. En 1820, il renfermait cent cinquante-trois mille quatre cents habitans, dont soixante-neuf mille étaient nègres esclaves. Maintenant la population est d'environ deux cent mille âmes.

Du bord de la mer au 31° de latitude, c'est une immense plaine d'alluvion que coupent dans tous les sens une infinité de rivières, de baies, bras de mer et de lacs qui la partagent en un grand nombre d'îles. Vers l'embouchure du Mississipi, ce n'est qu'un marécage dénué d'arbres et couvert de roseaux grossiers qui ont à peu près cinq pieds de haut. Rien de plus triste pour les navires qui remontent le fleuve, que l'aspect de cette solitude aquatique; tous les ans il inonde une grande partie de cet état. On évalue à une surface de dix mille huit cent quatre-vingt-dix milles carrés, celle qui autrefois était ainsi noyée annuellement par ses eaux ou par celles de la Rivière-Rouge. Aujourd'hui cette quantité a diminué des trois quarts. Le bord immédiat des rivières est rarement sous l'eau; en quelques endroits même, il n'y est jamais; il présente des lisières de terrain excellentes pour la culture, et qui ont un mille à un mille et demi de large.

La partie septentrionale de l'état offre une surface ondulée et bien boisée; les districts d'Atacapas et d'Opelousas dans le sud-ouest, sont composés de savannes immenses, entrecoupées quelquefois de longues allées d'arbres; on peut les considérer commme formant une prairie continue; les terres y étant plus élevées et moins humides que dans le delta du Mississipi, le coton, l'indigo, la vigne, le chanvre et le lin y réussissent. Les principales productions du pays sont le coton, le riz et le sucre. Le territoire de Natchitoche produit du tabac excellent.

« Les deux rives du Meschacebé (Mississipi), dit M. de Chateaubriand, présentent le tableau le plus extraordinaire. Sur le bord occidental, des savanes se déroulent à perte de vue; leurs flots de verdure, en s'éloignant, semblent monter dans l'azur du ciel, où ils s'évanouissent. On voit, dans ces prairies sans bornes, errer a l'aventure des troupeaux de trois ou quatre mille buffles sauvages. Quelquefois, un bison chargé d'années, fendant les flots à la nage, se vient coucher parmi de hautes herbes, dans une île du Meschacebé. A son front orné de deux croissans, à sa barbe antique et limoneuse, vous le prendriez pour le dieu du fleuve qui jette un œil satisfait sur la grandeur de ses ondes et la sauvage abondance de ses rives.

» Telle est la scène sur le bord occidental; mais elle change sur le bord opposé, et forme avec la première un admirable contraste. Suspendus sur le cours des eaux, groupés sur les rochers et les montagnes, dispersés dans les vallées, des arbres de toutes les formes, de toutes les couleurs, de tous les parfums, se mêlent, croissent ensemble, montent dans les airs à des hauteurs qui fatiguent les regards. Les vignes sauvages, les bignonias, les coloquintes, s'entrelacent au pied de ces arbres, escaladent leurs rameaux, grimpent à l'extrémité des branches, s'élancent de l'érable au tulipier, du tulipier à l'alcée, en formant mille grottes, mille voûtes, mille portiques. Souvent, égarées d'arbre en arbre, ces lianes traversent des bras de mer sur lesquels elles jettent des ponts de fleurs. Du sein de ces massifs, le ma-

gnolia élève son cône immobile ; surmonté de ses larges roses blanches, il domine toute la forêt, et n'a d'autre rival que le palmier, qui balance légèrement auprès de lui ses éventails de verdure.

» Une multitude d'animaux placés dans ces retraites par la main du créateur, y répandent l'enchantement et la vie. De l'extrémité des avenues, on aperçoit des ours enivrés de raisins, qui chancellent sur les branches des ormeaux ; des cariboux se baignent dans un lac ; des écureuils noirs se jouent dans l'épaisseur des feuillages ; des oiseaux-moqueurs, des colombes de Virginie, de la grosseur d'un passereau, descendent sur les gazons rougis par les fraises ; des perroquets verts à tête jaune, des piverts empourprés, des cardinaux de feu, grimpent en circulant au haut des cyprès ; des colibris étincellent sur le jasmin des Florides, et des serpens-oiseleurs sifflent suspendus aux dômes des bois, en s'y balançant comme des lianes.

» Si tout est silence et repos dans les savanes de l'autre côté du fleuve, tout ici, au contraire, est mouvement et murmure : des coups de bec contre le tronc des chênes, des froissemens d'animaux qui marchent, broutent ou broient entre leurs dents les noyaux des fruits, des bruissemens d'ondes, de faibles gémissemens, de sourds meuglemens, de doux roucoulemens, remplissent ces déserts d'une tendre et sauvage harmonie. Mais quand une brise vient à animer ces solitudes, à balancer ces corps flottans, à confondre ces masses de blanc, d'azur, de vert, de rose, à mêler toutes les couleurs, à réunir tous les murmures, alors il sort de tels bruits du fond des forêts, il se passe de telles choses aux yeux, que j'essaierais en vain de les décrire à ceux qui n'ont point parcouru ces champs primitifs de la nature. »

On a donné le nom de bayous aux nombreux canaux que le Mississipi se creuse dans le terrain léger, limoneux ou sablonneux, sans aucun caillou, qui compose son delta, et qui est couvert d'une infinité d'arbustes. Ces canaux varient d'année en année, et forment un labyrinthe d'eau et de bosquets. Parmi ces bayous, le bras d'Iberville à l'est, le grand bras de la Nouvelle-Orléans au milieu, avec l'embranchement de Barataria au sud, enfin le bras réuni de Tchafalaya et de la Fourche à l'est, paraissent avoir acquis une existence durable. Dans toutes les embouchures, le lit du fleuve a beaucoup moins de profondeur que dans la partie supérieure de son cours.

On peut de la Mobile aller à la Nouvelle-Orléans par ces bayous et les lacs qu'ils traversent ; la route est plus courte et plus sûre. En sortant de la baie de la Mobile, on passe entre le continent et l'île Dauphine, qui fut jadis le premier établissement des Français dans cette colonie ; on navigue au milieu de plusieurs îles, et l'on entre dans les rigolets, canaux très-multipliés qu'il faut bien connaître pour y voyager ; à leur surface s'élèvent des multitudes d'îlots plats, noyés, d'un sol tremblant, couverts de très-hautes herbes marécageuses ; ce sont des terres que concourent à élever la végétation, les sables de la mer, les dépôts des lacs. Malheur au voyageur que le calme surprend dans ces canaux tortueux ! il court le risque d'y être dévoré s'il ne s'est pas pourvu d'une mousticaire.

La navigation des lacs exige aussi beaucoup de pratique, par le peu d'eau qui se trouve en plusieurs endroits. On suppose qu'ils se comblent graduellement, ce qui se conçoit sans peine, la rivière d'Iberville les traverse. Lorsque les eaux du fleuve sont hautes, elles déposent dans les bassins des lacs la vase dont elles sont chargées ; or ce sédiment doit élever sensiblement leurs fonds, tandis que la mer, par le mouvement de la marée et du vent, pousse au côté opposé des sables qui se mélangent avec les terres du fleuve, et hâtent l'encombrement. Les eaux étant tranquilles dans les vastes bassins des lacs, en sortent plus pures ; en effet, quoique le lac Ponchartrain reçoive avec le bras du Mississipi plusieurs rivières, les eaux en sont néanmoins passablement claires ; quand on a passé dans le bayou Saint-Jean, on les y trouve brunâtres et épaisses.

On aperçoit sur les bords du lac des maisons assez bien bâties ; les terres y sont presque toutes sablonneuses ; on y élève beaucoup de bétail pour la Nouvelle-Orléans ; les habitans envoient aussi à cette ville du bois et de la chaux faite avec les coquilles que l'on ramasse sur le rivage ; leur branche d'industrie la plus productive est la fabrication du goudron. L'entrée

du bayou Saint-Jean est garnie d'un fort, la défense n'en est pas difficile, le bayou étant étroit, et ayant une barre si élevée, qu'elle ne laisse guère que trois pieds d'eau ; il n'a de courans que ceux du lac, c'est-à-dire, que lorsque le lac s'élève par l'effet des marées et des vents, le bayou grossit jusqu'à déborder, et de même il baisse avec le lac. Toutes les terres qu'il traverse dans ses sinuosités multipliées, sont noyées des eaux du fleuve ou du lac, stagnantes ou d'un mouvement si lent, qu'il est à peine sensible. On ne trouve que quelques lieux épars qui ne sont pas inondés. Ces eaux dormantes et livides fourmillent de reptiles, surtout de crocodiles ; elles sont ombragées de gros arbres très-hauts, serrés, mutilés et couverts, comme en Caroline, dans toute leur longueur, de cette mousse qui leur donne un aspect si lugubre.

En s'avançant, le terrain s'élève, et bientôt cette portion haute laisse assez d'étendue pour pouvoir être habitée. Alors les rives défrichées découvrent de distance en distance de jolies maisons de campagne, les unes en bois, entourées de galeries dans le goût chinois ; d'autres en briques sont couronnées de galeries à l'italienne ; plusieurs ont des colonnades, toutes sont précédées par de grands jardins grillés ; on y voit des orangers magnifiques.

La navigation du bayou Saint-Jean finit à une lieue de la ville ; il se perd ensuite dans les marais. On a creusé un canal de là jusqu'à la ville ; les petits navires y peuvent naviguer ; il sert aussi à égoûter les eaux des rues et des environs ; car à la Nouvelle-Orléans et tout le long de la partie inférieure du fleuve, sur une étendue de près de cent lieues, c'est tout le contraire de ce que l'on voit en Europe. Nos rivières reçoivent par des ruisseaux les eaux pluviales, tandis que dans cette portion du Mississipi, elles s'en éloignent et coulent au loin pour se verser dans les marais dont le fond est plus bas que les rives du fleuve.

Autrefois les maisons de la Nouvelle-Orléans étaient presque entièrement en bois ; aujourd'hui celles-ci ne se trouvent plus que dans les quartiers reculés ; celles que l'on bâtit sont en brique, plusieurs sont fort belles, et cette ville annonce une prospérité croissante ; on y compte 28,000 habitans ; sa population augmente rapidement par l'arrivée de ceux des autres états de l'Union et de beaucoup d'Européens qui viennent s'y établir. Sa position pour le commerce est incomparable par le fleuve immense qui la baigne et qui reçoit les eaux d'une grande partie de l'Amérique septentrionale au nord du golfe du Mexique. En 1819, cinquante bateaux à vapeur naviguaient sur le Mississipi et sur ses affluens, et l'on en construisait de nouveaux. Il y arrive et il en part plus de mille navires par an, et plus de quinze cents bateaux plats y apportent les productions du pays haut.

Durant la guerre terminée en 1815, les Anglais firent une descente au-dessous de la Nouvelle-Orléans ; leur armée était de dix mille hommes. Ils publièrent des proclamations dans lesquelles ils promettaient aux habitans protection et amitié ; la conquête de cette ville les tentait ; ils espéraient que l'une des deux nations qui forment la population du pays voisin, se déclarerait en leur faveur. Personne ne vint les joindre ; alors ils essayèrent d'enlever les retranchemens défendus par les Américains ; le 26 décembre 1814 et le 6 janvier 1815, ils éprouvèrent une déconfiture complète, et après avoir perdu plus de huit mille hommes, ils furent obligés de se retirer. L'armée américaine commandée par le général Jackson, n'eut que six hommes tués et sept blessés.

La levée qui préserve la Nouvelle-Orléans des inondations du fleuve, se prolonge du fort Plaquemine, situé à quinze lieues plus bas, jusqu'à quarante lieues au-dessous ; elle a quatre pieds de haut et quinze de large ; c'est pour la ville la promenade la plus agréable. La plupart des maisons sont sur des dés ; on ne peut leur creuser des fondemens ; l'on trouve l'eau à moins d'un pied, et souvent même elle est à la superficie du sol. Il n'y a donc pas de caves ; l'étage inférieur est élevé de six pieds au-dessus du sol, et cet espace en tient lieu.

Quelques voyageurs ont pensé que le climat de la Nouvelle-Orléans devenait de jour en jour plus malsain, parce que les maisons à plusieurs étages que l'on y bâtissait, obstruaient la circulation de l'air. Dans les premiers temps de la fondation de cette ville, de petites maisons en bois, bien espacées, ne le concentraient pas ; les marais voisins abrités par l'ombre d'arbres

touffus, répandaient sur sa surface une fraîcheur salutaire; ils épuraient l'atmosphère. C'est pourquoi l'on ne connaissait point alors les fièvres dévorantes qui aujourd'hui ravagent la population; ainsi l'on devait vanter la bonté de son climat.

On a observé que la profondeur du Mississipi, devant la ville, nétait plus aussi considérable qu'autrefois; mais elle l'est encore suffisamment pour les navires les plus gros. D'ailleurs ils peuvent s'approcher du bord, et prendre leur cargaison sans aucune difficulté. La largeur qui est de cinq cents toises, permet aussi à un grand nombre de bâtimens de mouiller sur plusieurs lignes. Son embouchure éloignée seulement de trente lieues, rend les communications avec la mer assez faciles; cet espace ne renferme qu'une langue de terre qui avance dans le golfe du Mexique, comme ferait une jetée. A l'endroit où la Nouvelle-Orléans est située, cette jetée se resserre tellement, qu'elle n'a que quatre lieues de largeur, y compris le fleuve. A l'est, on peut communiquer avec la mer par le lac Ponchartrain; de l'autre côté par le lac Barataria. Ainsi en traversant cet isthme, on peut, dans quatre à cinq heures, communiquer du lac Ponchartrain au lac Barataria, tandis que par mer on aurait quatre-vingts lieues à parcourir, parce qu'il faudrait tourner la jetée formée par ce fleuve.

Harris étant allé de Savannah à Philadelphie, partit de cette dernière ville au mois de mai 1818 pour Pittsbourg. Il voyageait à pied avec un de ses compatriotes venu comme lui en Amérique pour observer le pays. « La quantité des émigrans, dit-il, augmente continuellement, malgré tout ce que l'on raconte de la pénurie et de la misère qu'ils ont à souffrir, bruits que répandent ceux qui reviennent en Europe, après avoir vu leurs espérances déçues. Je passe le Skuylkill, et je m'achemine sur la grande route de l'ouest, au milieu d'une foule de gens qui vont et viennent à pied, à cheval et en voitures de toutes les sortes. Les comtés de Chester et de Lancaster que je traverse, font honneur à l'industrie et à la prudence des colons allemands qui y sont les plus nombreux. Des champs et des jardins soignés, des étables et des granges en bon état, sont des in[illegible] leur prospérité; l'abondance qui règne sur leur table, prouve la différence qui existe entre leur position dans ce pays et ce qu'elle serait en Europe, où les impôts, les redevances et les dîmes, forcent le cultivateur à envoyer au marché ce qu'il a de meilleur.

» Le terrain paraît plus fertile qu'aux environs de Philadelphie. La jolie petite ville de Westchester nous donna un échantillon de la manière de vivre que nous verrions partout. La vue des excellens aloyaux que l'on nous servit, mets national favori, invita mon compagnon à bénir le gouvernement qui n'empoisonne pas les fruits d'une honnête activité.

» Les émanations des roses qui pendent par-dessus les haies, me ranimèrent pendant que je passais; les visages fleuris que j'apercevais dans chaque maison, et qui différaient tant des figures valétudinaires des marais de la Géorgie, m'inspiraient le désir de devenir habitant de cette belle contrée.

» Strasbourg, lieu insignifiant, et Lancaster une des plus grandes villes de l'intérieur de la Pennsylvanie, sont dans une situation agréable; leur propreté est ravissante. A quelques milles de Lancaster, j'arrivai à Columbia sur les bords de la Susquehanna; cette ville fait un bon commerce en bois et en grains; on pêche dans le fleuve des poissons excellens. Je le passai sur un pont long d'un mille un quart, en bois, et recouvert d'un toit, avec des ouvertures sur les côtés pour donner accès au jour; un écriteau avertit de prendre la droite, conformément à la loi, et défend en passant le pont, sous peine d'amende, de fumer le cigare. L'aspect pittoresque du fleuve et des torrens qui s'y jettent, forment un contraste avec les rochers sombres, le feuillage verdoyant, les maisons de Columbia, le pont, les pêcheries sur le rivage; le coup d'œil est magnifique. Nous lui avons tourné le dos pour nous avancer vers York, dont les clochers et les maisons en pierre nous donnaient de loin une bonne idée qui ne fut pas trompée en y entrant. Là nous avons commencé à monter; nous avons passé la nuit à quelques milles d'York. Le 1er juin nous avons aperçu les premières montagnes.

» Notre hôte était un honnête Allemand, qui en arrivant en Amériqne s'était vendu pour deux ans, afin de payer son passage. Depuis trente ans qu'il s'est établi dans cet endroit, il

a par l'agriculture, le commerce et son auberge, gagné 30,000 dollars; ses enfans reçoivent une bonne éducation, et les filles qui suivent l'exemple de leur mère sont si soigneuses et si actives dans le ménage, que mon compagnon de voyage, qui peut-être calcule en idée les dollars, les compare aux jeunes filles du Hartfordshire.

» Engravissant sur les monts, mon œil plongeait avec plaisir sur la vallée boisée, qui était embellie de villages et de villes, séjour de la liberté et de l'abondance. Dès que nous avions atteint un sommet, d'autres pentes de montagnes se déployaient à nos yeux et s'étendaient à perte de vue. La première ville intéressante est Chambersburgh, distante de cent quarante-trois milles à l'ouest de Philadelphie; mon compagnon me quitta là; je passai devant le fort London, ancien poste militaire, et j'arrivai au Bloody-Run (rivière du Sang), ainsi nommé d'une rencontre dans laquelle des Indiens qui escortaient un convoi de vivres pour le général Braddock, furent tous tués par l'ennemi, à l'exception de deux qui publièrent le malheureux sort de leurs compatriotes.

» Bedfort, sur un bras de la Juniata, est une petite ville à laquelle ses eaux minérales ont acquis quelque importance. Elle était remplie de gens de toutes les parties des États-Unis. La Juniata poursuit son cours sinueux au milieu des rochers; ses rives offrent beaucoup de perspectives pittoresques; on y trouve le meilleur minerai de fer du pays. De Bedford à Shellstown au pied de l'Alléghany, on rencontre principalement du sable et des cailloux, entremêlés d'un peu de bonne terre; l'air y est pur et fort agréable. Je suis arrivé au grand mur de séparation entre les provinces de l'est et de l'ouest; le voyageur qui le gravit avec peine, en reprenant haleine se tourne plus d'une fois pour regarder la route qu'il a suivie; il ne peut rien voir; les arbres qui de tous les côtés couvrent les hauteurs l'empêchent de porter ses yeux au loin. Les jolies fleurs des arbrisseaux rehaussent agréablement la sombre verdure du chêne dont les branches robustes les garantissent de la chaleur brûlante.

» En descendant la pente occidentale des monts, je m'arrêtai un instant dans une auberge qui ne consiste qu'en une maison grossièrement construite en bois; l'affluence des voyageurs a engagé le propriétaire à y ajouter une aile en briques. Je trouvai dans une chambre un très-bon piano. Après une course de quelques milles à travers un terrain médiocre et marécageux, j'entrai à Stogstown situé sur une hauteur bien aérée.

» Le 21 juin je fis route au sud; je voyageais à cheval; je traversai pendant seize milles de belles forêts; des mûres et des cerises bien mûres étanchèrent ma soif. J'arrivai à Somerset; mon hôte avait servi dans la guerre de l'indépendance; il est fier de raconter les campagnes qu'il a faites sous Washington. Le portrait de ce grand homme orne la salle à manger.

» Je franchis par un chemin très-rude le Laurel-Mountain; parvenu au sommet, je découvris à la fois la Pennsylvanie, le Maryland et la Virginie; je descendis vers Connelsville, jolie ville qui se prolonge jusque sur les bords de l'Yoghiogany. Cette rivière, après un cours sinueux dans une vallée charmante, se réunit à la Monongahéla. Connelsville est entouré de mines de fer; cette ville a aussi des papeteries, des scieries, des moulins à farine et à foulon.

» En allant de Connelsville à Brownsville, je passai par des défilés qui ont offert des positions militaires dans les guerres entre les Français et les Anglais. Brownsville est séparé de Bridgeport par la Monongahéla; elle est sur la grande route de Washington; ce qui contribuera sans doute aussi à la rendre florissante. On y fabrique du verre, des bouteilles, des poteries; ces marchandises sont expédiées par la rivière avec des fruits, du cidre, de l'eau-de-vie, du blé et de la fonte, dans différentes parties du pays. Ce canton est peut-être pour le climat et les points de vue le plus beau de la Pennsylvanie; quoiqu'il soit entrecoupé de rochers, le terrain y est excellent en plusieurs endroits; dans les lieux arides, il a des richesses inépuisables en houille et en fer; les veines de houille sont à fleur du sol sur la pente des monts, ce qui facilite beaucoup leur exploitation.

« Je profitai du départ de quelques bateaux qui transportaient du verre à Wheeling pour admirer la beauté des rives de la Monongahéla. A chaque détour de la rivière je découvrais des bourgs, des maisons de campagne, des falaises rocailleuses ou des champs en pente douce; cet

aspect qui variait à chaque instant était ravissant. Ayant à rendre visite à un Anglais qui demeurait à vingt milles au-dessous de Brownsville, je quittai le bateau à neuf heures du soir; les éclairs guidèrent ma marche quand je fus à terre, et de cette manière je gagnai une auberge, très-joyeux d'avoir trouvé un abri pour la nuit.

» Le lendemain matin j'allai chez mon compatriote. Il est établi dans ce pays depuis vingt ans, et ne montre pas le moindre désir de retourner en Angleterre, quoiqu'il soit très-content d'en avoir des nouvelles et d'entendre parler de ses amis. Il me conduisit le soir dans une forêt touffue de beaux érables; tous les ans il en tire quelques quintaux de sucre excellent. Il me mena chez son frére qui est également propriétaire. Je veux décrire la manière d'être de ce dernier, pour donner une idée de l'existence des habitans des parties occidentales de la Pennsylvanie. La maison est en bois; il y a deux pièces au rez-de-chaussée, et une chambre au-dessus. La cuisine, le four, la laiterie où est le puits, sont autant de bâtimens isolés, de même que la grange, les étables et le pressoir pour le cidre. La famille soupait, il était sept heures; l'ami du frère fut naturellement invité à s'asseoir. Le repas consistait en café, thé, gâteaux de sarrazin, pain et beurre, pain rôti, biscuit, poules rôties et fricassées, œufs, bœuf et gibier fumé, fromage, pâtés aux pommes et aux giraumonts, choucroûte, compotes de pommes, raisins, coins, pêches, prunes, cerises, crème. Le linge de table était fait dans la maison; après le repas nous sommes allés dans une autre pièce dont le tapis était également un ouvrage de la famille; il en était de même des vêtemens et des lits; il aurait été difficile de distinguer ces ouvrages de ceux que l'on façonne en Angleterre. La soirée se termina par une collation de pêches, de pommes, de mûres; l'on but du cidre et du vin de groseille, et de l'eau-de-vie de cerise. Tout, à l'exception du thé et du café, était du produit de la ferme. Elle est de deux cents acres, et les impôts qu'elle paie ne se montent pas annuellement à six dollars. Je passai trois jours chez mes compatriotes. J'en partis le 4 juillet; en passant devant la maison où j'avais vu tant de simplicité et de luxe patriarcal, j'aperçus les filles de mes hôtes, qui le soir avaient fait les honneurs de la table avec autant d'aisance et d'amabilité qu'aucune dame de notre pays, en ce moment assises chacune sur des escabeaux; elles étaient occupées à traire les vaches.

» A Elisabeth-Stadt je passai la Monongahela, je parcourus quatorze milles dans un pays montueux, et j'arrivai à Pittsbourg. Cette ville a été successivement, du temps des Français le fort du Quesne; du temps des Anglais le fort Pitt. C'était le 4 juillet, anniversaire de l'indépendance américaine; on le célébrait par des décharges d'artillerie, des évolutions militaires de la milice et des volontaires, des parties de plaisir sur les collines voisines de la ville et sur la rivière. Les Irlandais, très-nombreux dans ces environs, témoignent leur enthousiasme pour ce beau jour, par d'abondantes libations de leur whisky chéri.

» L'attention de tous ceux qui parlent de l'Amérique et de son avenir, est fixée sur Pittsbourg; c'est sur ce point que l'émigrant tourne les yeux; s'il demande quelle est la ville la plus florissante ou en quel lieu il a le plus de chances de réussir, n'importe quel genre d'industrie il nomme, on lui répond constamment: Pittsbourg. Effectivement elle offre toutes sortes d'avantages, et peut-être plus qu'aucune autre ville des États-Unis. Située au confluent de la Monongahéla et de l'Alléghany, rivières qui sont toutes deux navigables, dans certaines saisons, jusqu'à une distance de deux cents et de trois cents milles, elle reçoit les productions d'un territoire très-étendu; et l'Ohio, nom que les deux rivières prennent, en se réunissant, la rend l'entrepôt de toutes les marchandises que les contrées de l'ouest tirent des états de la côte. De plus, ses mines abondantes de houille et de fer la rendent propre à l'établissement des manufactures. La dernière guerre avec l'Angleterre a commencé à la faire connaître sous ce rapport, et si ceux qui l'entreprirent avaient agi avec plus de prudence, ils n'auraient pas beaucoup souffert, à la paix, de la concurrence des marchandises anglaises. Mais il paraît que les négocians américains ont, comme les Anglais, été éblouis par la perspective brillante que la spéculation présentait. Cette espérance trompeuse fut cause que les verreries, les fonderies, les laminoirs de

plomb, les fabriques de toiles s'établirent comme par un coup de baguette. Les cheminées de ces usines, semblables à autant de bouches de volcan, vomissent une fumée noire et épaisse, qui souvent enveloppe toute la ville, parce que les montagnes voisines l'empêchent de s'échapper et la repoussent. On fabrique des verres, des bouteilles et des cristaux en grande quantité; ces marchandises sont embarquées sur l'Ohio. On y fait en grand des ouvrages d'ébénisterie et de sellerie, des agrès de navires; il y a des tanneries, d'immenses moulins à farine; en un mot, tout annonce une activité extrême. »

D'après les derniers dénombremens, on a trouvé à Pittsbourg quinze mille cinq cents habitans.

« La sécheresse de cette année 1818, dit Harris, avait rendu la navigation difficile au-dessous de Pittsbourg; on passait avec peine sur les bancs de sable de l'Ohio. Heureusement l'eau vient de monter de quelques pouces; ce qui met en mouvement tous ceux qui désirent descendre la rivière. Il faut donc que je ne néglige pas l'occasion, quoique je quitte Pittsbourg à regret.

» Le 22 juillet je m'embarque sur un navire de cinquante tonneaux; quelques-uns de mes compagnons de voyages sont des négocians qui reviennent de Philadelphie et de New-York, où ils ont acheté des marchandises qui composent la plus grande partie de notre cargaison. Nous avons touché plusieurs fois. Matelots et passagers, il faut que tout le monde mette la main à l'œuvre pour dégager le navire. Deux fois nous avions été portés si avant sur le banc par la rapidité de la rivière et notre défaut d'attention, qu'il fallut transporter la cargaison à terre à l'aide de bateaux plats, et de quelques bras de plus. Le 25 nous avons passé devant Beaver; il y a des mines de fer dans les environs de cette ville. Plus loin nous étions au milieu de forêts continues; on y aperçoit çà et là les cabanes des colons qui commencent leurs établissemens. On ne peut, en naviguant sur l'Ohio, s'empêcher de reconnaître la justesse du nom de Belle-Rivière que les Français lui avaient donné. Ses beautés pittoresques mériteraient d'être chantées par un poëte.

» Le 29 à midi nous franchissons les limites de la Pennsylvanie. Nous avons la Virginie à gauche, et l'état d'Ohio à droite. Nous passons devant plusieurs villes. Stenbenville à droite est très-commerçante; on y a établi une manufacture de toile de coton; c'est une entreprise difficile dans ce pays à cause du prix élevé des journées d'ouvriers et du manque de mains expérimentées. Stenbenville est mieux située que d'autre villes sur l'Ohio, étant sur un plateau élevé qui la met à l'abri des crues subites de cette rivière. Plus loin Wellsburgh, à gauche, ci-devant Charleston, fait beaucoup d'affaires en faïence et en poterie; c'est l'entrepôt des fabriques des environs. Warren à droite n'est composé que de cabanes éparses. Wheeling à gauche est une place qui acquerra plus d'importance, car elle est située sur la grande route; d'ailleurs la rivière étant, de ce point en descendant, navigable dans toutes les saisons, beaucoup de voyageurs aiment mieux s'y embarquer qu'à Pittsbourg.

» Ce serait une répétition fastidieuse que de vouloir décrire tous les aspects ravissans que l'Ohio m'a présentés à mesure que j'avançais. Celui du Long-Reach, grand enfoncement, est de la plus grande magnificence. Les rives de chaque côté sont couvertes de maisons, non-seulement commodes, mais élégantes; elles sont en pierres et bâties dans des positions charmantes. Les îles qui dans cet endroit et dans beaucoup d'autres coupent le cours de l'Ohio, sont couvertes d'arbres et ajoutent partout à la richesse de la perspective. Des bateaux vont de côté et d'autre, les rameurs chantent et font mouvoir leurs avirons en cadence; cependant la trompe du planteur appele sa famille à dîner, c'est un tableau mouvant dont l'effet ne peut se décrire.

» Nous sommes arrivés le 30 devant Marietta, ville située avantageusement au confluent de l'Ohio et du Muskingum. Par malheur elle a été bâtie trop près de l'eau, qui s'élève quelquefois jusqu'au premier étage dans les grandes crues; désagrément que l'on eût évité en la bâtissant à sept cents pas de distance de l'Ohio. Elle est jolie, quelques maisons sont construites avec goût. Mes lettres de recommandation me procurèrent l'accueil le plus amical. Sur la rive droite du Muskingum, on voit les ruines du fort Harmar, et sur la gauche, un

peu au-dessus de Marietta, celles de fortifications sur lesquelles les traditions n'apprennent rien. Elles sont incontestablement l'ouvrage d'un peuple qui entendait l'art de la guerre offensive et défensive. Ce sont des monceaux de terre et des retranchemens; les premiers ont peut-être servi de sépulture. La charrue a déjà passé sur quelques-uns de ces ouvrages. » On compte deux mille deux cents habitans dans la banlieue de Marietta. Point-Pléasant à l'embouchure du Kanhawa mérite son nom. Il y a des salines le long de cette rivière.

« En 1774 un combat décisif fut livré dans cet endroit entre les Indiens et les milices de la Virginie. Les premiers éprouvèrent une défaite si complète, qu'ils demandèrent la paix. On ne vit point paraitre parmi les chefs, Logan, celui qui s'était le plus signalé pendant la guerre, et qui auparavant était connu par son amitié pour les blancs. Un misérable colon avait massacré toute sa famille; la vengeance de Logan fut cruelle, et quand il fut question de la paix, il dédaigna de se montrer parmi les supplians. Mais de peur que son absence ne fît révoquer en doute la sincérité de ses compatriotes auxquels il ne se joignait pas, il envoya, par un messager, le discours suivant au gouverneur de la Virginie:

» Y a-t-il un homme blanc qui puisse dire qu'il soit jamais entré ayant faim dans la cabane de Logan, et à qui Logan n'ait pas donné à manger; ayant froid et étant nu, et que Logan n'ait pas vêtu? Durant le cours de la dernière guerre longue et sanglante, Logan est resté tranquille dans sa cabane, exhortant sans cesse ses compatriotes à la paix. Telle était son amitié pour les blancs, que ses frères le montrant au doigt en passant, disaient: Logan est l'ami des blancs! Il voulait même aller vivre au milieu de vous, avant qu'un homme au printemps dernier, de sang-froid, et sans provocation, eût assassiné tous les parens de Logan, sans épargner même les femmes et les enfans. Il ne coule plus maintenant aucune goutte de mon sang dans aucune créature vivante. J'ai voulu me venger, j'ai combattu; j'ai tué beaucoup de blancs. J'ai assouvi ma vengeance, je me réjouis pour mon pays des approches de la paix: gardez-vous de penser jamais que cette joie soit celle de la crainte. Logan n'a jamais connu la crainte: il ne tournera jamais ses pieds pour sauver sa vie. Que reste-t-il maintenant pour pleurer Logan? Personne. »

» Trois milles au-dessous de Point-Pléasant, Gallipolis, dans le comté de Gallia, se présente fort bien avec ses maisons en briques très-proprement peintes. Elle a été fondée par des émigrans français, qui dans le choix du site ont montré une prudence peu commune. Le terrain est le meilleur que j'aie rencontré jusqu'à présent sur les bords de l'Ohio; la ville est bâtie sur un point élevé, et par conséquent ne souffre pas des débordemens de la rivière.

» Le 2 août nous avons débarqué à Portsmouth, jolie ville au confluent du grand Scioto. C'était un dimanche, nous avons tous assisté au service divin qui se célébrait dans le palais de justice. Tous les auditeurs étaient attentifs et recueillis; le prédicateur s'exprimait avec feu. Plusieurs personnes étaient venues de très-loin pour l'écouter. J'ai souvent entendu dire en Europe que les états de l'Ouest étaient privés des avantages dont on jouit en Angleterre sous le rapport de la religion. Cela put être vrai autrefois; aujourd'hui ces pays n'ont rien à envier aux Européens sur ce point. L'attention que l'on y donne à l'instruction morale et religieuse est un des traits caractéristiques de notre temps.

» Nous étant rembarqués, nous avons suivi lentement l'Ohio. Le lendemain on passa devant Maysville, ci-devant Limestone, siége des autorités du comté de Mason dans l'état de Kentucky. On s'arrête ordinairement à cet endroit, qui est un entrepôt de marchandises destinées pour la Nouvelle-Orléans. On fait en ce moment les élections pour le congrès; quoiqu'il en résulte quelques débats entre les particuliers, cela ne va pas comme en Angleterre jusqu'à des invectives contre la constitution, dans les élections contestées. Nous avons mangé et dormi dans la maison du major Chambers, sans avoir eu nos fenêtres cassées, et sans avoir eu à craindre aucune autre insulte du parti opposé.

» Nous rencontrions des bateaux qui remontaient l'Ohio, les uns tirés à la cordelle, les autres toués par l'équipage. On s'adressait mutuellement les questions usitées en mer entre

deux navires sur le but du voyage, le lieu du départ, la nature de la cargaison. On peint généralement sous des couleurs peu avantageuses le caractère moral de ces marins de l'intérieur.

» On s'arrêta quelques instans à Augusta, jolie ville du Kentucky. Elle est bâtie sur la seconde banquette de la rive de l'Ohio, le long duquel on a planté une allée de très-beaux peupliers d'Italie. Des antiquités semblables à celles de Muskingum y attirent l'attention. On y a trouvé beaucoup d'ossemens humains, avec des débris de flèches et des haches de bataille. Dans un seul endroit on vit cent crânes, ce qui put faire conjecturer qu'il avait été le théâtre d'un combat sanglant. On remarque tout auprès, des tombeaux, vers l'est et vers l'ouest, qui sont entourés d'enceintes de dalles de pierres posées de champ.

» Il y avait devant Augusta un bateau chargé de denrées, d'eau-de-vie, de verre, de fer et de toutes sortes de marchandises fabriquées. De temps en temps on sonnait du cor, et on hissait un pavillon pour avertir les habitans des deux rives qu'ils pouvaient venir s'approvisionner de tout ce dont ils avaient besoin.

OHIO.

» Le 5, dans la matinée, je débarquai à Cincinnati, ville de l'état d'Ohio, la plus considérable que baigne la rivière. Il y a une trentaine d'années, ce n'était qu'un petit fort bâti pour arrêter les excursions des Indiens. Aujourd'hui on y compte près de 10,000 habitans. La quantité de navires placés le long du rivage, depuis le canot jusqu'au brig, nous laissait à peine une place suffisante pour mouiller; quand on a mis pied à terre, on a de la peine à se faire jour à travers la quantité d'hommes, de chevaux et de voitures que le commerce de l'intérieur rassemble sur ce point. On a bâti la ville sur la première, la seconde et la troisième banquette du rivage; celle-ci a près de trois milles de long et un de large; les collines qui l'entourent lui donnent l'air d'un grand amphithéâtre.

» Mes lettres de recommandation m'avaient valu un très-bon accueil à Cincinnati; j'avais envie de parcourir le pays voisin; on me donna de très-bonnes cartes des états d'Ohio, Indiana et Illinois; je me munis d'un parapluie pour me préserver de l'ardeur du soleil et des eaux du ciel, je pris un habit d'été de rechange et une boussole de poche, et le 10 août je me mis à gravir les collines qui sont au nord de Cincinnati; je traversai les petites villes de Réading et de Méchanicsburgh, et je terminai ma promenade à Lebanon, ayant parcouru trente-deux milles dans un pays ondulé, couvert de forêts et entremêlé de champs de blé et de vergers, de sorte que je pus à loisir me rafraîchir avec des fruits.

» Lebanon est une ville florissante bâtie en briques sur le Deer-Creek, près du petit Miami, dont j'atteignis bientôt les bords; il n'a pas en cet endroit plus de vingt pas de large. Étant le seul étranger qui se disposât à passer, il n'y avait pas besoin de beaucoup de bras pour conduire le bateau; mais j'étais loin de m'attendre à ma bonne chance. Une très-jolie fille, bien mise, et dont le visage annonçait la modestie, descendit de la hauteur, démarra le canot, se mit à l'avant, prit le gouvernail et me pria de m'asseoir vis-à-vis d'elle. En quelques minutes elle me transporta de l'autre côté, reçut les trois cents (15 centimes), prix du passage, me souhaita un bon voyage, et ne tarda pas à retourner au point d'où elle était venue. Sont-ce là, me demandai-je, les mœurs des habitans de l'ouest pour lesquels on affecte tant de mépris? Europe, tu pourrais t'enorgueillir si tes habitans avaient pour marque distinctive un esprit cultivé, la bienveillance, l'hospitalité et la vertu.

» Les rives des deux côtés du petit Miami sont hautes et couvertes des plus grands arbres que j'aie vus jusqu'à présent. Sur le sommet de la rive gauche, je vis un ancien fort bien mieux conservé que celui de Muskingum. C'est un carré qui recouvre encore quelques arpens de terre; il a des ouvrages intérieurs et extérieurs; sa situation a dû le rendre un des postes les plus forts du pays.

» A l'époque des premiers établissemens dans ces déserts, comme on les nomma d'abord, et comme beaucoup d'Européens s'imaginent qu'ils sont encore, la cabane d'un colon était le lieu ordinaire de repos de tous les voyageurs qui les traversaient. Sa renommée allait de bouche en bouche, et devenait, comme les villes et les rivières, un point déterminé de la route. On s'informe aujourd'hui de la distance

jusqu'à Jean-le-Maître, quoiqu'il soit mort depuis plusieurs années, comme d'une halte connue depuis long-temps. La figure à moitié effacée d'un aigle qui surmonte le nom du Hollandais, annonce au voyageur qu'il peut être hébergé. Toutefois je résistai à la tentation, et quoique fatigué je continuai ma route vers Harris's, situé deux milles plus loin; c'est une grande maison en briques et bien approvisionnée. J'y soupai, j'y couchai, j'y déjeunai; on me servit une telle quantité de poisson, de viande et de gibier, que j'en aurais difficilement trouvé autant dans le premier hôtel d'Angleterre; il m'en coûta soixante-huit cents (3 f. 40 cent.) pour tout. Harris's est éloigné de Lebanon de quarante-deux milles. Je parcourus ensuite quarante milles dans des hauteurs et des marais boisés jusqu'à Chilicothé. Je mis quatre jours à ce voyage, afin de pouvoir faire mes observations à mon aise, malgré la chaleur, qui était de 20 et de 22 degrés, et qui aurait pu passer pour accablante.

» Avant que le siége du gouvernement eût été transféré à Columbus, le choix avait hésité entre Chilicothé et Zanesville. Indépendamment de sa situation sur le Scioto, sa position sur la grande route de Pittsbourg à Louisville, et la fertilité de son territoire, parlaient en sa faveur. Mais il régnait des doutes relativement au droit de propriété de ce canton, et, pour éviter les difficultés, on préféra Columbus. On trouve ici des retranchemens et des monticules en terre; à trente milles plus haut le long du fleuve, je vis des fortifications de forme circulaire. Une ville qui occupe aujourd'hui cet emplacement en a pris le nom de Circleville.

» Ayant continué à marcher à l'est après avoir passé le Scioto, je quittai le chemin fréquenté, et j'en pris un autre, qui, ayant été tracé par le gouvernement de l'état, est qualifié de grande route, quoique pendant des milles entiers les broussailles et les grandes herbes la couvrent. La boussole me fut nécessaire, parce que ces cantons sont si faiblement peuplés, que l'on ne peut pas toujours adresser une question à une créature humaine, et si l'on rencontre quelqu'un, ses réponses sont rarement aussi claires que celles de l'aiguille aimantée. « Je crois que vous ne pouvez pas vous égarer, pourvu que vous ne quittiez pas le grand chemin. » Rien n'interrompait le silence qui régnait autour de moi, excepté, de temps en temps, un écureuil qui sautait de branche en branche, ou bien un serpent qui glissait en rampant à terre.

» Le second jour depuis mon départ de Chilicothé, j'arrivai sur les bords du Racoon-Creek, qui était trop gonflé par les pluies pour que je pusse le passer à gué, et l'arbre posé en guise de pont pour le traverser, à la manière des Indiens, avait été emporté par la rivière. Il était trop tard pour rebrousser chemin jusqu'à la maison prochaine, éloignée de huit milles; je me préparais donc à passer la nuit dans les bois à la belle étoile, lorsque je me souvins que j'avais vu à peu près à un demi-mille en arrière une cabane abandonnée. J'y retournai aussitôt, il n'y avait personne; j'en pris donc possession pour la nuit; je tins la porte fermée avec un gros billot, et je m'étendis sur un lit d'herbes sèches; les hurlemens des loups m'empêchèrent de goûter le repos dont j'avais besoin après mes fatigues. Le lendemain matin l'eau avait tellement baissé, que je pus passer à gué. Je fis un déjeuner un peu maigre dans une petite auberge, quelques milles plus loin; cependant il me donna la force d'arriver à Athènes sur le Hockhocking. Ce lieu étant destiné à égaler en renommée littéraire celui dont il porte le nom, on a bâti un beau collége sur une hauteur, et l'état d'Ohio a concédé un terrain pour son entretien. La rivière est navigable jusqu'à trente milles au-dessus de la ville; elle se jette dans l'Ohio.

» Je voyageai ensuite dans un pays montueux à travers des forêts, des ruisseaux et des marais; je vis plusieurs fermes; le terrain généralement médiocre et pierreux ne produit guère que des broussailles, et n'est pas très-peuplé; il s'améliore aux approches du Wolfs-Creek, affluent du Muskingum; j'aperçus des maisons et des campagnes qui offraient un contraste absolu avec celles des colons indolens placés entre ce canton et le Scioto. Quelques milles plus loin je me trouvai à Waterford, d'où je revis les eaux du Muskingum, dont le cours est très-sinueux; l'ayant passé, j'arrivai à l'extrémité de grandes forêts, dans une colonie anglaise sur l'Olive-Green-Creek. Comme je me dirigeais d'après les renseigne-

mens que l'on me donnait plutôt que d'après ma boussole, je parcourus quatorze milles au lieu de huit. La plupart de ces Anglais sont du Lancashire, et on les reconnait à leur dialecte. J'étais un compatriote, je fus accueilli de la manière la plus cordiale. Leur terrain est fertile; il s'y trouve de la houille excellente, de la pierre calcaire et de l'argile; l'eau y est très-bonne. Ils ont fait du sucre d'érable en quantité suffisante pour leur consommation. Ils ne sont ici que depuis quatorze mois, et cependant ils ont déjà récolté assez de froment et d'autres denrées pour ne pas dépendre de leurs voisins; ils ont deux chevaux, des cochons, des vaches et des poules. Toutefois, la femme d'un des colons est mécontente; elle se plaint de ne pas aller, comme en Angleterre, une fois par semaine au marché, avec un panier plein de beurre et d'œufs, et, après les avoir vendus, de ne pas pouvoir entrer chez un marchand pour y faire des achats: « Marguerite, lui répond ordinairement son mari, je ne sais ce que tu veux : tu oublies donc que nous n'avons ni redevances ni dîmes à payer, et que quant aux impôts, ils ne valent pas la peine que l'on en parle? »

» Le 27 août, je dis adieu aux laborieux colons de l'Olive-Green-Creek, et je marchai au nord vers le Duck-Creek. La route est bonne, quelquefois escarpée; je franchis des montagnes qui fourniront d'excellens paturages pour les moutons, quand elles auront été éclaircies. Quoique ce pays vaille à tous égards la peine d'être cultivé, et offre toutes sortes d'avantages par ses productions naturelles, et par la navigation de l'Ohio, il pourra être négligé encore pendant long-temps, car le flot de l'émigration se porte toujours vers l'ouest.

» Je parcourus douze milles jusqu'à la maison où je déjeunai, puis douze milles encore, jusqu'à la plus prochaine, sans rencontrer personne que le courrier avec sa valise sur le dos. On commençait à bâtir; je fis encore dix milles, et j'arrivai à Zanesville, qui est située à la chute du Muskingum; deux points la joignent à Putnam, situé à la rive droite. On creusera un canal autour de ce Saut, et comme le cours du Muskingum est exempt d'écueils en le remontant plus haut, et que d'ailleurs il reçoit plusieurs rivières navigables, il en résultera de grands avantages pour Zanesville; ils seront encore augmentés par la réunion du Muskingum au Cayahoga qui se jette dans le lac Erié.

» Zanesville, placé sur la grande route de Pittsbourg à Louisville, fait un commerce de farines très-considérable. On a profité des chutes d'eau pour établir beaucoup de moulins dans les environs. Entre cette ville et Waterford, on a ouvert, le long du Muskingum, plusieurs puits salans, dont on a extrait beaucoup de sel de très-bonne qualité; en creusant à la profondeur de cent quatre-vingts à quatre cent cinquante pieds, on trouve constamment de l'eau fraiche.

» On conçoit aisément qu'après une marche de trente-huit milles, par une journée très-chaude, l'aspect des clochers de New-Lancaster, que j'aperçus du haut d'une montagne située à l'est, me fit très-grand plaisir. On rencontre sur le chemin trois villages qui portent le nom de ville. New-Lancaster est bâtie en briques près de la source du Hockhocking, à quarante-quatre milles au-dessus d'Athènes. Elle a été fondée par des Allemands ou leurs descendans, venus de Lancaster en Pennsylvanie; quoique placée à une certaine distance de toute rivière navigable, l'industrie de ses habitans leur a donné de l'importance. A peu près à un demi-mille dans le nord-est, un rocher de granit, haut d'environ quatre cents pieds, qui s'élève isolément au milieu d'une grande plaine d'alluvion et de sable, forme un objet très-singulier. J'y gravis avec un peu de peine, et je trouvai, à son sommet, une chambre creusée dans l'épaisseur du roc; elle est éclairée par deux ouvertures supérieures; on suppose que c'était un lieu de repos des Indiens dans leurs incursions de chasse. Cependant les traces des outils employés à ce travail peuvent faire douter de la justesse de cette opinion; car les Indiens ont une aversion extrême pour toute espèce d'ouvrage manuel, qu'ils regardent comme indigne d'un homme. C'est cette idée qu'on leur inculque dès l'enfance, qui rend leur civilisation si difficile. Les succès à la chasse et à la guerre sont le seul but de leur ambition; pour les obtenir, il n'est pas de fatigues, de peines, de privations qu'ils n'endurent, pas de dangers qu'ils n'affrontent.

» Le 31, je m'acheminai au nord-ouest vers

le Darby-Creek et le Walnut-Creek, et après une course de vingt-huit milles j'arrivai à Columbus, capitale de l'état d'Ohio, situé au-dessous du confluent du Whetstone et du Scioto. C'est une ville toute nouvelle; en 1812, l'emplacement qu'elle occupe était encore couvert de forêts; elle est presque au centre de l'état; elle a mille six cents habitans. Les édifices sont simples; quelques-uns, tels que le palais du gouvernement, la banque, les bureaux de l'administration et d'autres, ne manquent pas d'élégance.

» Impatient d'assister à une réunion qui devait avoir lieu au fort Sainte-Marie, pour conclure une alliance avec les sauvages, je partis de Columbus le 2 septembre, et marchant au nord, je passai par plusieurs villes qui commençaient à s'élever; je traversai des forêts immenses, et je me trouvai sur les bords du grand Miami à Picqua, où l'on a découvert des antiquités semblables à celles dont j'ai parlé. Je rencontrai, dix-huit milles plus loin, le fort Loramie sur la rivière du même nom, qui forme un angle des dernières frontières des Indiens. Le fort Sainte-Marie est à quinze milles au-delà. Le pavillon américain flottait au-dessus de la salle du conseil, le son du tambour, qui n'avait pas frappé mes oreilles depuis long-temps, se fit entendre.

» Le gouvernement a placé dans cet endroit deux compagnies de soldats, plus pour maintenir l'ordre parmi les blancs, et les empêcher de vendre du whisky aux Indiens, que pour tenir ceux-ci en bride; puisque leur nombre est si considérable dans l'occasion actuelle qu'ils n'auraient pas beaucoup de peine à vaincre cette poignée de monde, si la fantaisie leur en prenait. On supposait que plus de huit mille étaient campés autour de nous; il y avait des Miamis, des Delavares, des Tavas, des Pottoouatomis, des Chavanéses, des Sioux, des Mingos, des Chipiouais, des Kikkapous, des Oneidas et des Viandots. Plusieurs n'avaient absolument aucun intérêt au terrain dont la cession était le but de l'assemblée actuelle; ils n'étaient venus que dans l'espoir de faire bonne chère, et d'échanger les objets de leur industrie contre des marchandises.

» Il survint le 10 un accident désagréable qui menaça la bonne intelligence, peut-être même la sûreté de toute la troupe. Deux chefs Chipiouais, s'étant pris de querelle, se reprochèrent, avec une certaine amertume, le rôle que chacun avait joué dans la dernière guerre avec l'Angleterre. L'un d'eux, irrité de voir son honneur attaqué, tira son couteau, et en frappa l'autre. Sachant que la blessure était mortelle, sa colère fut apaisée, et il se livra aux parens de l'homme assassiné, attendant tranquillement la mort, qui était vraisemblablement nécessaire pour apaiser le désir de la vengeance. Sur ces entrefaites l'agent du gouvernement rassembla les chefs des tribus, ainsi que les parens du défunt, et offrit de couvrir le corps, c'est-à-dire, de faire des présens en draps et autres choses, jusqu'à ce que l'on déclare qu'elles sont égales à la perte que l'on a éprouvée. Quand il eut terminé son discours, qui fut prononcé par un interprète, un Chavanése, homme robuste, de bonne mine et d'un visage expressif, parla ainsi :

« Mes frères rouges, car nous sommes frères, et comme il convient à des frères, nous voici en présence du Grand-Esprit auquel nous appartenons et que nous servons, rassemblés pour une circonstance douloureuse qui était bien propre à exciter notre courroux. Soyons froids, tranquilles et posés : soyez reconnaissans envers le Grand-Esprit, de ce qu'il a inspiré à notre grand père (le président), l'idée d'accommoder notre difficulté, et de s'occuper de notre bien-être. Écoutons-le, pesez bien le conseil qu'il veut vous donner, afin que s'il est compatible avec les principes de l'honneur que nous avons toujours maintenus si fièrement, le soleil puisse se coucher sans avoir vu nos mains se baigner dans le sang. » « Un cri universel d'approbation de ses frères rouges accueillit cette harangue, dont je n'ai pu donner qu'une idée bien incomplète. D'autres orateurs parlèrent ensuite, et firent également preuve de talent. Enfin un chef Chipiouais se levant, adressa ces mots :

« Je crois exprimer les sentimens de ma nation, en faisant des remercimens à notre grand père dont tu es le représentant; nous le remercions de sa médiation; le soleil est près de finir sa course; sans toi, il se serait couché sur notre colère; la nuit n'aurait fait qu'enflammer davantage notre vengeance, au lieu de la

calmer ; le soleil de demain se serait couché sur les meurtres que nos tomahâks auraient commis. Nous te sommes redevables de ce que aucun sang ne crie contre nous. Auparavant nos yeux étaient obscurcis par la colère ; nous ne pouvions pas voir ; nous étions incertains sur ce que notre honneur et nos droits comme hommes exigeaient : actuellement nous sommes mieux instruits, et nous te disons merci pour ton conseil amical et ton bon avis. »

» Un cri de yoh, yoh, yoh, du côté des guerriers, manifesta leur approbation du discours de remercîment. Une vieille femme fut introduite ; cette catastrophe l'avait privée d'un fils qui était en quelque sorte son unique soutien ; elle avait perdu son mari à la guerre ; elle se montra disposée à adopter le meurtrier pour remplacer son fils. Les signes de mort furent mis de côté, et prenant le tomahâk, l'arc et le scalpel du défunt, l'Indien entra dans sa nouvelle famille. L'agent fit apporter les présens, et un chef le pria de leur donner un peu de lait de leur grand-père (du whisky) pour se consoler, parce qu'ils passeraient la nuit à veiller sur le corps de leur frère défunt.

» Le fort Sainte-Marie, situé à vingt milles au nord de Cincinnati, a été un poste important dans la guerre avec les Indiens ; actuellement il tombe en ruines ; il est en bois, entouré de palissades. Durant la dernière guerre avec les Anglais, il servit de station aux troupes; actuellement c'est le dépôt des marchandises et des provisions nécessaires pour l'alliance qui se contracte. Le terrain des environs est fertile ; l'emplacement convient pour une ville qui ne tarderait pas à prospérer.

» La source de la rivière Sainte-Marie, sur laquelle est le fort, se trouve à huit milles à l'est de celle de l'Ouabache, et à peu près à la même distance de celle du Loramie's-Creek, qui se jette dans le Grand-Miami, et peu éloignée de la source de l'Au-Glaise ; celle-ci, de même que la Sainte-Marie, tombe dans le Maumi qui se rend dans le lac Erié. Toutes ces rivières sont navigables, avantage inappréciable pour ces cantons. A quelques milles à l'est de Sainte-Marie, la jolie petite ville d'Ouapakanetta est habitée par des Chavanéses, qui, sous la direction d'un homme placé parmi eux par la société des Quakers, vivent en gens civilisés. Ils ont une scierie et un moulin à farine, enfin une auberge, tenue par un vieil Indien, pour la commodité des voyageurs. Les indigènes se sont réservé cette ville, qui a un territoire de huit milles carrés.

» Je parcourus ensuite au nord et à l'ouest la portion de pays pour la cession de laquelle les Indiens avaient été appelés à Sainte-Marie : puis je revins à Picqua et à Lebanon, où j'arrivai le 25 septembre. J'eus occasion d'assister aux cérémonies religieuses des Shakers ; elles me convainquirent de la faiblesse de l'esprit humain, lorsqu'il se laisse entraîner à regarder comme des pratiques agréables à son créateur, les actions les plus indifférentes et les moins sérieuses. Je vis ces gens danser, cabrioler, battre des mains, et quand on fut bien las de part et d'autre, car des femmes s'étaient mises de la partie, mais d'un côté de la salle opposé à celui où étaient les hommes, chaque troupe se retira dans son manoir qui ne communique à celui du sexe différent que par une porte ; elle ne s'ouvre qu'au son de la cloche, à l'instant où les exercices commencent, et elle se ferme au moment où ils finissent. Si les Shakers prêtent au ridicule et au blâme par le mode qu'ils ont choisi pour honorer la divinité, ils ne méritent que des éloges pour le soin avec lequel ils cultivent leurs champs, et entretiennent leurs maisons et leurs jardins. Ils approvisionnent aussi les cantons voisins de chapeaux de paille, souliers, balais, paniers, barriques, ainsi que de froment, graines, fruits et autres denrées.

» Le 28, je revins à Cincinnati après une absence de sept semaines que j'avais employées à parcourir près de neuf cents milles. »

L'état d'Ohio est borné au nord par le territoire de Michigan, à l'est par la Pennsylvanie, au sud par l'Ohio qui le sépare de la Virginie et du Kentucky, à l'ouest par l'Indiana ; il a soixante-douze lieues de long, sur une largeur égale, trente-neuf mille cent-vingt-six milles carrés de surface et cinq cent quatre-vingt-un mille quatre cent trente-quatre habitans (aujourd'hui plus de huit cent mille) ; il y a des nègres libres ; on n'y voit pas un seul esclave. Dans l'intérieur et dans le nord, les bords du lac Erié sont plats et en quelques endroits marécageux ; à peu près un tiers dans le sud et quel-

ques cantons dans l'ouest sont montueux et coupés. Les rives de l'Ohio et de plusieurs de ses affluens offrent des terrains gras et très-fertiles. On voit souvent, notamment aux sources du Muskingum et du Scioto, et entre cette rivière et les deux Miamis, de ces prairies naturelles couvertes d'une herbe grossière, haute de deux à cinq pieds; quelquefois le fond en est très-bon. Un fait digne de remarque, c'est que les terres les plus hautes sont les plus humides et les plus marécageuses, et celles qui bordent les rivières sont les plus sèches.

Le froment est la principale production; on cultive les autres céréales ainsi que le chanvre, le lin. La houille abonde dans certaines parties; on y exploite des mines de fer et des sources salées.

Le climat n'y diffère pas beaucoup de celui des états baignés par l'Atlantique; les étés sont chauds, et assez sujets aux ouragans. Le printemps et l'automne sont agréables, et les hivers doux.

Cet état est agricole; la population est disséminée dans les campagnes. Cincinnati est la ville la plus considérable. Covington sur la rive gauche de l'Ohio, dans le Kentucky, semble en faire partie; cette ville est à l'embouchure du Licking, de l'autre côté duquel est Newport où l'Union a un arsenal.

A quarante milles à l'ouest de Cincinnati, Harris arriva dans la vallée du Rig-Bone-River ou des grands ossemens. On y avait découvert, quelques années auparavant, une quantité prodigieuse d'os de mammouths et d'autres animaux monstrueux. Une partie fut transportée à Philadelphie, et l'on put, en rapprochant les diverses parties, former un squelette entier. Ces os étaient déposés à quatre milles de la rivière dans une couche d'argile tenace et bleue, à travers laquelle sortent plusieurs sources d'eau salée; cette vallée est dans le Kentucky. On en a rencontré dans plusieurs autres endroits des États-Unis.

Plus loin il visita Vevay dans l'état d'Indiana; elle est la capitale du comté de Suisse; des Vaudois s'y sont établis sur des terres qu'ils ont obtenues des États-Unis à des conditions avantageuses pour y cultiver la vigne. On faisait alors la vendange. Le vin ressemble au Bourgogne; si on le laissait vieillir, il se rapprocherait du vin de Porto. On le vend un dollar ou un dollar et demi le gallon (5 fr. à 7 fr. 50 cent. les quatre bouteilles.) Ces Vaudois ont aussi de grands vergers de pêchers et de pommiers dont ils tirent beaucoup de cidre et de whisky. Leurs maisons sont, comme dans leur pays, entourées de jardins.

Le 12 octobre il atterit à Louisville dans le Kentucky au-dessus des rapides de l'Ohio; ce qui rend cette ville l'entrepôt de toutes ies marchandises qui descendent la rivière. On a le projet de creuser un canal pour éviter les cataractes. Actuellement les bateaux débarquent leur cargaison à Louisville, et la reprennent à Shipping-Port qui est à deux milles au-dessous du tourbillon. Il en résulte une grande activité dans cette partie du pays qui n'est connue que depuis peu de temps. Indépendamment d'un nombre considérable de bateaux et de barques qui occupent plusieurs centaines de bras, on y voit aussi des bâtimens à vapeur qui portent de cent à cinq cents tonneaux, et qui pour la propreté et l'arrangement, rivalisent avec ceux des fleuves de l'Atlantique et de ses côtes. «On en construisait deux, dit Harris, on en radoubait trois, et il y en avait treize qui se disposaient à transporter des passagers et des marchandises à la Nouvelle-Orléans; Louisville en est éloigné par eau de quinze cents milles, et de Pittsbourg de six cent quatre-vingt dix.» C'est la seconde ville du Kentucky; on y compte quatre mille habitans.

INDIANA.

« J'allai ensuite à New-Albany dans l'Indiana. Deux milles plus loin je gravis avec mes compagnons de voyage une hauteur qui s'étend de Jeffersonville à l'Ouabache; de là nous planions sur la rivière, les rapides, les navires, Louisville et Jeffersonville. Malgré toutes les nouvelles défavorables des forêts lointaines, de leur isolement du monde, du manque total des commodités que l'habitude rend nécessaires, et qui forcent le colon qui s'établit dans ces solitudes à renoncer à tout, même aux plaisirs les plus innocens, et le condamnent probablement à voir mourir les uns après les autres, les membres de sa famille, sans ami, sans une seule âme sensible qui lui donne des consolations; malgré tous ces inconvéniens, les hommes ne s'effraient pas. La route que nous suivons en ce

moment en offre une preuve convaincante. Nous rencontrons sans cesse des gens qui vont à l'est chercher leurs familles pour les conduire à de nouveaux établissemens. On parle beaucoup de ces contrées sauvages et désertes; on dit qu'une forêt sans fin est l'unique perspective des colons de l'ouest, qu'elle les exclut de toute communication avec le monde civilisé, et dérobe pour ainsi dire la vue du ciel à ces malheureux bannis. Cependant j'ai vu les habitans de ce désert effroyable jouir de plus d'agrémens de la vie que la plupart de ceux de l'Angleterre.

» Le pays jusqu'à Paoli, à cinquante milles de New-Albany, est inégal et bien peuplé; on n'a cependant commencé à défricher ces cantons qu'en 1815. Nous ne faisons jamais beaucoup de chemin sans rencontrer une maison où nous pouvons être bien hébergés et bien nourris quoiqu'elle soit récemment bâtie. A French-Lick, source salée sulfureuse, nous avons quitté le chemin ordinaire de Vincennes, et nous sommes allés à l'ouest entre le Patoka et le White-River; tous deux se jettent dans l'Ouabache. »

Harris et ses compagnons s'égarèrent au milieu de ces forêts éternelles; enfin il retrouva son chemin à l'aide de sa boussole, et gagna Harmony. « C'est, dit-il, une colonie d'Allemands qui offre une preuve frappante du pouvoir de l'opinion sur l'esprit de l'homme. On voit un nombre considérable d'individus actifs, laborieux, industrieux, robustes, qui soumettent unanimement leurs facultés à la volonté d'un personnage dont les paroles et les signes même sont aussi impérieux que ceux d'un despote, et cependant il n'a ni gardes-du-corps, ni armée, ni prison d'état, pour faire exécuter ses ordres. Rapp, c'est ainsi qu'il se nomme, est le chef de cette colonie pour le spirituel, le civil, les affaires de commerce. La bonne santé et l'air de satisfaction de tout son monde, montre la sagesse avec laquelle il ordonne les travaux, le régime diététique, les unions. La quantité prodigieuse de productions et la diversité des objets manufacturés, annonce également son habileté à diriger les facultés physiques de sa communauté. Chaque membre a, ou du moins croit avoir, un intérêt égal à la terre et aux provisions communes auxquelles il a dans le principe contribué de ce qu'il possédait, et que chaque jour il augmente par son travail et son adresse. Leurs voisins americains les méprisent à cause de leur obéissance absolue et leur sujétion complète à leur chef; c'est en son nom que la terre a été achetée, et seul il peut vendre ce qui s'y trouve. Ces Allemands, qui sont originaires du Wurtemberg, se fixèrent d'abord dans le voisinage de Pittsbourg. Leur propriété ayant augmenté de valeur à mesure que le pays devint plus peuplé, elle fut vendue avantageusement, et Rapp est venu avec tout son monde occuper dans l'Indiana un terrain plus vaste et plus fertile.

« La ville indique le bon goût et l'esprit de ce chef. Une église neuve avec un clocher, est à l'extrémité supérieure de la rue; la demeure de Rapp est à l'angle septentrional; elle est grande, bâtie en briques; un belvédère lui donne la facilité de tout embrasser d'un coup-d'œil. Chaque maison a devant la façade un parterre; la rue est bordée de chaque côté d'une rangée de peupliers d'Italie. A l'angle méridional, il y a une auberge pourvue de tout ce qui est nécessaire pour recevoir les voyageurs que le commerce attire à la ville, et vis-à-vis, un grand bâtiment qui sert de magasin; c'est là que tout s'achète, et que les ouvriers sont payés de leur ouvrage.

» Le 29 nous sommes allés jusqu'à l'Ouabache dont les rives sinueuses sont ombragées par de belles forêts; nous l'avons traversé et nous sommes entrés dans l'état d'Illinois. »

L'Indiana, admis dans l'Union en 1816, est borné au nord par le lac et le territoire de Michigan; à l'est par l'état d'Ohio, au sud par l'Ohio qui le sépare du Kentucky, à l'ouest par l'Illinois. Sa longueur est de quatre-vingt quinze lieues, sa largeur de cinquante-deux, sa surface de trente-sept milles, sa population de cent quarante-sept mille deux cents habitans (présentement cent quatre-vingt six mille). Le pays est montueux, surtout vers les bords de l'Ohio; au nord des monts Knobs, qui s'étendent de cette rivière à l'Ouabache, il est plat, quelquefois marécageux. Les sources des rivières sont généralement dans des marais ou des lacs, autour desquels le terrain est bas et trop humide pour être cultivé. Le climat est generalement salubre; l'Ouabache gèle en hiver; près

de la moitié de la surface de cet état est encore entre les mains des Indiens.

Une caverne voisine du Big-Blue-River abonde en sulfate de magnésie et salpêtre. On exploite ces substances avec un grand profit.

La portion du pays qui est cultivée produit toutes sortes de grains ; on y élève des bœufs et des moutons; les denrées s'embarquent pour la Nouvelle-Orléans.

Le chef-lieu est Indianopolis, ville fondée en 1821, à cent-dix milles au nord-est de Louisville. Vincennes, Vevay, Madison et Brookville sont les lieux les plus considérables de cet état nouveau.

« En avançant dans l'Illinois, dit Harris, je trouvai les forêts moins considérables et moins touffues. Je vis beaucoup de colons qui commençaient leurs établissemens ; la plupart étaient des Anglais. La saison étant trop avancée pour me permettre d'aller à Saint-Louis sur le Mississipi, je marchai au sud à travers un pays inégal, entrecoupé de forêts et de prairies; je passai le petit Ouabache, et soixante milles plus loin, j'arrivai à Shawnee sur l'Ohio ; quelques milles au-dessous de l'embouchure de l'Ouabache, je passai devant plusieurs grandes flaques d'eau occasionées par ses debordemens, et dont quelques-unes avaient un à deux milles de long et étaient couvertes de canards sauvages, d'oies et de cigognes.

« La position de Shawneetown peut faire supposer que ses habitans tiennent un peu de la nature des canards, puisqu'ils doivent tous les ans s'attendre à être obligés de se réfugier dans la partie supérieure de leurs maisons, tout le pays à un mille à l'entour n'offrant pas le moindre espace qui soit assez élevé pour échapper à l'inondation. L'insalubrité qui en résulte se manifeste par la pâleur du visage des hommes qui, par amour pour le gain, se soumettent à de nombreuses privations, et hasardent leur vie et leur santé ; effectivement on fait ici des affaires importantes, ce lieu étant situé sur la route de Saint-Louis et du Missouri; le bureau de vente des terres s'y trouve aussi. La quantité de voitures, de voyageurs à pied et à cheval qui vinrent ici pour passer l'Ohio, était si grande, que je perdis une bonne partie de la matinée à attendre. Enfin, impatienté, je me mis dans un bateau, je tournai le dos à l'Illinois, et j'entrai dans le Kentucky. »

L'ILLINOIS.

L'Illinois, admis dans l'Union en 1818, est un pays récemment défriché. La capitale est Vandalia, dans le comté de Fayette, au centre de l'État. En 1822, on n'y comptait que six cents habitans; elle est sur le Kaskaskia à cent milles au-dessus de sa jonction avec le Mississipi ; Shawneetown, Edwardsville et Kaskaskia, sont les lieux principaux; tous sont encore peu considérables ; la moitié des habitans du dernier est composée de Français. A l'exception de la partie du nord-ouest de cette contrée, qui est montueuse et coupée, tout le reste est plat, le climat est doux, malsain dans le sud et les cantons humides. Les meilleures terres se trouvent le long des grandes rivières de l'intérieur; elles produisent tous les ans sans avoir besoin d'engrais. Au-dessus de ces terrains s'étendent les prairies, espaces immenses où l'on ne voit des arbres que dans les portions baignées par des ruisseaux ; ils occupent les deux tiers du territoire; le sol en est excellent pour la culture.

L'on a découvert dans plusieurs endroits du cuivre, du fer, du plomb, de la houille. Les sources salées sont assez abondantes pour fournir une grande quantité de sel. Les principales salines appartiennent à l'Union ; elles sont dans le voisinage de Shawneetown. Les productions de l'Illinois sont les grains, le tabac, le lin, le chanvre ; le coton croît dans les parties méridionales. Les rivières sont l'Illinois et le Kaskaskia dans le centre ; le Mississipi qui à l'ouest forme la limite avec l'état de Missouri ; l'Ohio qui au sud sépare l'Illinois du Kentucky ; l'Ouabache qui sur une certaine étendue fait la borne avec l'Indiana à l'est ; l'état touche au nord-est au lac Michigan, et au nord-est contigu avec l'Ouisconsing ou territoire du nord-ouest ; il a cent quinze lieues de long, soixante-dix de large, cinquante-deux milles de surface, et cinquante-cinq mille habitans.

Plusieurs voyageurs ont observé qu'il existe dans les États-Unis une race d'hommes qui semble n'avoir de plaisir qu'à défricher un terrain nouveau ; on les désigne par le nom de First-settlers (premiers colons). Sous le prétexte de trouver un climat plus sain et des terres meilleures, cette race vagabonde pousse toujours

en avant, et se porte vers les points les plus éloignés de toute population d'origine européenne. Dès que ces hommes voient celle-ci se multiplier autour d'eux, ils décampent et vont former un nouvel établissement à des centaines de milles plus loin. L'émigration devient une manie, et il est remarquable que ce sont les pays les plus récemment peuplés qui fournissent à proportion le plus grand nombre d'émigrans. L'habitude d'une vie errante ne leur permet pas de rester en place ; ils ont défriché le Kentucky et le Tenessé, ainsi que les pays au nord de l'Ohio; aujourd'hui ils s'en éloignent et vont bien au-delà du Mississipi. D'autres colons plus portés pour une vie sédentaire, arrivent des états de l'est, profitent des premiers défrichemens, et étendent la culture. C'est par cette marche qu'elle est déjà parvenue avec la civilisation à l'ouest du Mississipi.

MISSOURI.

L'état de Missouri fait partie de la Haute-Louisiane, ainsi que les vastes terrains qui lui sont contigus au nord et à l'ouest. Il est borné à l'est par le Mississipi, au sud par le territoire d'Arkansàs, au nord par la rivière des Moines; c'est aujourd'hui l'état le plus reculé dans l'ouest. Il a quatre-vingt quinze lieues de long, soixante-quinze lieues de large, une surface de soixante-trois mille milles carrés. En 1810 il avait vingt-mille habitans, en 1820 on en a trouvé soixante-six mille cinq cent quatre-vingt six, dont dix mille deux cent vingt nègres esclaves, (actuellement cent vingt-cinq mille).

Le lieu principal est Saint-Louis, situé sur le Mississipi à six lieues au-dessous de son confluent avec le Missouri. Cette ville très-commerçante est dans une situation extrêmement avantageuse, et très-saine. Elle a six mille habitans. La capitale est Jefferson, ville nouvelle sur la rive droite du Missouri, un peu au-dessus de l'embouchure de l'Osage.

Les mines de plomb de cet état furent un des appâts qui dans le temps donnèrent lieu en France à la compagnie du Mississipi, origine du fameux système ruineux pour tant de particuliers. On y trouve aussi du fer et d'autres métaux, de la houille, du gypse, du sel. L'on y voit des terres hautes et des collines dont la pente est tantôt très-douce, tantôt extrêmement brusque ; de vastes prairies nues et de grandes forêts ; beaucoup de rivières et de ruisseaux. Le terrain est très-gras sur les bords du Missouri et des autres courans d'eaux, et maigre dans les autres parties. Celles-ci renferment les métaux. Le climat est sain, sujet à une chaleur et à un froid extrêmes. La culture est florissante.

Le pays compris entre l'état de Missouri et la Louisiane n'est pas encore assez peuplé pour être admis dans l'Union. Il forme le territoire d'Arkansàs, borné à l'est par le Mississipi qui le sépare de l'état de ce nom et du Kentucky, et à l'ouest et au sud-ouest par le Mexique. Il n'a que quinze mille habitans; sa longueur est de cent soixante-dix lieues, sa largeur de quatre-vingt, sa surface de cent vingt-un mille milles.

L'Arkansàs qui le traverse dans toute sa longueur, va se joindre au Mississipi. La Rivière-Rouge forme une partie de la limite Méridionale, et celle du territoire Mexicain. Le pays, à une distance de cinquante lieues du Mississipi est plat, ensuite il s'élève et devient rocailleux et coupé. Le sol est fertile le long des rivières, maigre dans les autres parties jusqu'à soixante dix et cent lieues des bords du Mississipi ; au-delà il est excellent, et généralement meilleur dans le sud que dans le nord. Cette contrée est très-propre à l'éducation du bétail ainsi qu'à la culture du coton et des grains. Les bisons, les cerfs, les élans y abondent de même que les castors, les lapins, les ratons, les loups, les ours et autres bêtes sauvages. Il y a des sources salées et des eaux thermales. Dans l'été la chaleur est étouffante.

Les Osages, les Chérokis, les Quapas, les Chactâs, les Cadoes, les Camantchés et autres tribus indiennes occupent encore une portion du pays, mais leur sort est de reculer et de disparaître devant la population blanche.

« Lorsque je fus entré dans le Kentucky, dit Harris, je traversai pendant dix-huit milles un terrain marécageux. La chaleur était excessive ; je me rafraîchis en mangeant des raisins sauvages. Le temps ressemble passablement à celui que l'on éprouve en Angleterre dans cette saison. Il fait chaud à midi, les matinées et les soirées sont froides. J'arrivai à Morganfield, petit en-

droit qui ne renferme que trois magasins et autant d'auberges. J'allai ensuite à Henderson, et le lendemain à Owensbourg, tous deux également sur l'Ohio dont je m'eloignai alors. Je voyageai dans une grande plaine sablonneuse; on la nomme le Désert; on y rencontre de temps en temps des espaces fertiles qui produisent du tabac et du maïs; c'est vraisemblablement la partie la plus pauvre du Kentucky. Je m'avançai ensuite par des terrains généralement marécageux jusqu'à Louisville.

» Un étranger qui voit l'activité dont Louisville est le théâtre, les auberges remplies de voyageurs, les magasins fréquentés par de nombreux marchands, la quantité de bateaux et de navires de toutes les grandeurs, la propreté et même l'élégance des maisons, a peine à se persuader que tout cela est l'ouvrage de douze ans. Louisville n'était alors qu'un poste militaire, qui maintenait la communication avec Saint-Louis, Vincennes et le fort Duquesne.

» J'y rencontrai plusieurs familles anglaises; quelques-unes dirigeaient leurs regards sur Saint-Louis et le Missouri, d'autres sur l'Illinois. J'allai à Shelbyville qui est une ville à trente-trois milles de là, bâtie sur une hauteur faisant partie de la chaîne calcaire qui s'étend dans l'Ohio, le Kentucky et le Tenessé jusqu'en Géorgie. Vingt milles plus loin, j'arrivai par un pays inégal et en partie âpre, à Francfort, capitale de l'état. Elle est bâtie en briques sur le Kentucky entre des hauteurs. Un joli pont sur la rivière, divers travaux pour dessécher le terrain et réparer les routes qui conduisent à la ville, montrent que les habitans sont disposés à embellir leur nouvelle capitale. Elle a deux mille habitans. On y construit des navires qui sont expédiés à la Nouvelle-Orléans où on les vend.

» Lexington que je vis ensuite était auparavant la capitale; on ne conçoit pas ce qui a pu lui enlever cette prérogative, car c'est une ville plus agréable et plus centrale que Francfort. Elle est sur un bras de l'Elkhorn, a de belles maisons, une université où plusieurs gens de mérite professent, et une bibliothèque publique. Les rues sont pavées et garnies de trottoirs. La population est de plus de six milles âmes. Depuis quelques temps je n'avais pas vu de lieu qui me rappelât autant les mœurs, les goûts, l'élégance et les modes de l'Europe.

» Avant de quitter cet état, je m'acheminai au nord dans un canton superbe; la route était bonne, je voyais de tous côtés des terres cultivées et de grandes maisons qui annonçaient le bien-être et même la richesse de leurs habitans. Vingt-huit milles plus loin, je passai le Licking et je me trouvai à Cinthiana, ville nouvelle et bâtie dans un style qui ferait honneur aux cités de l'Europe. Le Licking qui l'arrose se jette dans l'Ohio, vis-à-vis Cincinnati, ce qui est pour elle d'un avantage inappréciable.

» Le lendemain je passai dans un pays inégal et en grande partie inculte; je franchis une chaîne de collines arides, et je marchai pendant quelques milles dans une forêt en feu où je n'aurais pas pu pénétrer, s'il n'avait plu abondamment. On met le feu aux forêts pour anéantir avec facilité les broussailles qui gênent beaucoup quand on veut les abattre et les défricher. Cette pratique étant sujette à beaucoup d'inconvéniens et de dangers, la loi n'a permis sous peine d'une forte amende, d'y avoir recours qu'à la fin de l'année, lorsque les récoltes sont rentrées, et lorsque l'on peut espérer que les pluies éteindront les flammes qui ont quelquefois ravagé des terrains étendus. L'obscurité qui règne à cette époque, et que l'on nomme été indien, est dit-on, causée par ces incendies. Le quatrième jour depuis mon départ de Lexington, je traversai l'Ohio et j'entrai à Cincinnati. Vue de ce côté, cette ville a très-bonne apparence. »

KENTUCKY.

Le Kentucky fut découvert en 1754 par un habitant de la Pennsylvanie, qui, accompagné de quelques amis, descendait l'Ohio. Ayant abordé à l'embouchure de Kentucky, la beauté du pays le frappa; il grava sur l'écorce de trois arbres les premières lettres de son nom, et la date de son arrivée, puis il revint chez lui annoncer ce qu'il avait vu. On crut apparemment qu'il exagérait, car on ne fit aucune tentative pour aller reconnaître la contrée magnifique dont il avait parlé. Enfin, en 1767, un habitant de la Caroline qui trafiquait avec les sauvages, vint dans le Kentucky avec quelques-uns de ses compagnons. L'aspect riant des campagnes, la fertilité du terrain, l'abondance du gibier les

engagèrent à le parcourir jusqu'à ce qu'ayant pris querelle avec les Indiens, ils furent obligés de le quitter.

Ayant raconté les détails de leur course au colonel Boon, un de leurs compatriotes, et à d'autres planteurs, ceux-ci résolurent de visiter cette contrée nouvelle; après un pénible voyage, ils arrivèrent au sommet d'une colline d'où l'on en découvre une grande partie, ainsi que les rives de l'Ohio. Ils se construisirent des baraques, et se procurèrent des vivres. Ensuite ils partirent pour examiner le pays, et revinrent sans avoir fait de mauvaise rencontre. Malgré ces commencemens prospères, la petite colonie éprouva des contrariétés, les maladies la désolèrent, elle fut attaquée et dispersée par les Indiens. Le seul colonel Boon continua d'habiter ces déserts jusqu'en 1771. De nouvelles tentatives furent faites; on acheta des indigènes une grande étendue de terrain; l'état de Virginie céda celle qui lui était contiguë, et des établissemens se formèrent. Long-temps on fut inquiété par les sauvages; ils finirent par s'éloigner, et la population fit des progrès rapides.

En 1820 on y a compté cinq cent soixante-quatre mille, trois cent dix-sept habitans, dont cent vingt-huit mille, sept cent trente-deux esclaves, (aujourd'hui neuf cent quatre-vingt-dix mille environ). La longueur du Kentucky est de cent lieues, sa largeur de soixante, sa superficie de quarante-deux mille milles carrés. Les monts Cumberland, rameau des Alléghany, bornent le pays au sud; les cantons de l'est, limitrophes de la Virginie, sont montagneux et entrecoupés de vallées; près de l'Ohio elles sont fertiles; la partie arrosée par le Kentucky, et surnommée le jardin de l'État, mérite son nom. Il semble que la nature ait pris plaisir à y rassembler tout ce qui peut satisfaire les vrais besoins de l'homme, et multiplier les jouissances de la vie champêtre. Le sol est un terreau noir et gras, dont la surface est légèrement ondulée. La vigne y atteint partout le sommet des arbres, dont les dimensions tiennent du prodige. Les meilleurs fourrages y croissent naturellement et en abondance. Des arbustes à fleurs disséminés, et comme groupés de distance en distance, rehaussent la beauté du paysage; enfin, la pureté des eaux et la multitude des ruisseaux complettent l'enchantement; il diminue vers la fin de l'été, parce que la sécheresse tarit un grand nombre de ruisseaux, ce qui arrête les moulins; heureusement les puits fournissent de l'eau excellente qui ne manque jamais.

Aucun pays de l'Union n'offre des aspects plus variés. Vers les sources du Cumberland-River et du Kentucky, la hauteur et l'escarpement des montagnes les rendent impénétrables; les rivières y sont quelquefois encaissées entre des rochers à pic, qui ont près de quatre cent pieds de hauteur. Ailleurs, des prairies immenses contrastaient avec la masse des forêts; on y a planté beaucoup d'arbres. On admire dans divers endroits, et surtout dans le sud-ouest, de vastes grottes qui ont souvent une profondeur immense; on dit que celle du Mammouth, à cent trente milles de Lexington, a près de dix milles de longueur, et communique à un grand nombre de détours et d'allées. Le sol de ces grottes est en général fortement imprégné de salpêtre que l'on exploite. Les salines sont très-productives, et suffisent pour approvisionner cet état, ainsi que le Tenessé et l'Ohio. C'est une des principales branches de l'industrie; on fait aussi du sucre d'érable; il y a des corderies et des manufactures de toile de coton.

En creusant près de Lexington, il y a quelques années, on découvrit des sépulcres antiques arrangés avec beaucoup d'art, et d'une manière absolument inusitée chez les indigènes. On observe aussi un grand nombre de forts qui sont ordinairement de forme ovale, placés dans les meilleurs terrains, toujours au bord d'une rivière. A une certaine distance, s'élève toujours un monticule régulier, plein d'une substance calcaire, qu'on prétend être le résultat d'ossemens humains décomposés. Les arbres, dans l'intérieur de ces retranchemens, égalent les autres par leur diamètre et leur hauteur; on a estimé que leur âge est au moins de mille ans. Le froment, le tabac, le chanvre, sont les principales productions qui fournissent à l'exportation; les meilleurs fruits de toute espèce, toutes les racines, les plantes potagères et les légumes réussissent à merveille. Le maïs est le grain que l'on cultive le plus pour la consommation. Les animaux do-

mestiques sont très-beaux, notamment les chevaux. Le climat est aussi salubre qu'agréable. On n'y éprouve point ces extrêmes de chaleur et de froid, si ordinaires dans l'état de l'est. La neige ne reste sur la terre que peu de jours. L'on ne compte guère que deux mois d'hiver; il est si doux qu'on ne renferme pas le bétail dans l'étable ; en revanche il est très-pluvieux, ce qui, joint à la qualité du sol, rend les chemins difficiles à établir et à entreteuir.

TENESSÉ.

Au sud de Kentucky, l'état de Tenessé est borné à l'est par la Caroline du nord, au sud par la Géorgie, l'Alabama et le Mississipi; à l'ouest le fleuve Mississipi le sépare du territoire d'Arkansâs et du Missouri. Il a cent quarante lieues de long, et trente-cinq de large; quarante milles de surface, et quatre cent vingt mille huit cent treize habitans, dont soixante-neuf mille nègres esclaves, (cinq cent soixante-quinze mille). Les monts Cumberland le divisent en deux parties, l'une orientale, l'autre occidentale ; celle-ci est ondulée, unie même en quelques endroits; la première est montagneuse; le centre est montueux ; de belles vallées arrosées par des rivières, dont le Tenessé et le Cumberland sont les plus considérables, suivent généralement une direction tortueuse, qui multiplie la diversité des aspects.

La plus grande partie du sol est calcaire. Le terrain est très-fertile dans l'ouest et dans le centre, maigre dans l'est. On cultive principalement le tabac, le coton et le froment. On envoie beaucoup de bétail dans les états maritimes sur l'Altantique. Le climat est généralement sain, et ressemble à celui du Kentucky.

La plupart des villes sont nouvelles; les plus grandes sont Nashville, Franklin, Fayetteville, Columbia, Gallatin, Rogersville. Murfreesborough, la capitale, qui est une des plus considérables, ne compte que mille deux cents habitans; elle est sur une éminence au milieu d'une plaine immense, elle est arrosée par de belles sources, et a dans son voisinage des eaux minérales.

Les Chickasâs possèdent la partie occidentale de l'état entre le Mississipi et le Tenessé; les Chérokis ont une portion des cantons méridionaux. Les Chickasâs ont constamment montré beaucoup d'attachement pour les peuples de l'Union; ils se glorifient de n'avoir jamais versé le sang d'aucun habitant des États-Unis. Suivant leur tradition, ils descendent d'une nation nombreuse qui habitait au loin dans les terres du côté de l'ouest, et que les Espagnols ont en grande partie détruite; aussi les Chickasâs conservent contre ceux-ci une haine héréditaire et implacable.

Au mois d'avril 1819, Harris, qui avait passé l'hiver à Pittsbourg, en partit pour visiter les bords du lac Erié. Il arriva bientôt à Meadville, jolie ville sur le French-Creek; cette rivière, qui prend sa source à peu de distance du lac Erié, se jette dans l'Alleghany; elle est navigable dans toute l'étendue de son cours, qui est de cent quarante milles, à cause de ses nombreuses sinuosités. Meadville, entourée de vergers et de forêts, a un aspect très-gai; des traces de fortifications donnent lieu de présumer que c'était autrefois un des postes militaires de la ligne, sur laquelle se trouvaient le fort Duquesne, Presqu'île et d'autres. Les États-Unis y ont un arsenal.

En allant vers le Sugar-Creek, on observe un grand changement dans la nature du terrain; le long de la rivière il est fertile, plus loin il est humide et marécageux. Le chemin entre Crawford et Franklin, éloignés l'un de l'autre de trente milles, est encore en quelques endroits barré par de grosses masses de rochers que l'on a beaucoup de peine à franchir. Si l'on réfléchit au peu de temps qui s'est écoulé depuis que des colons se sont établis dans ce pays, on doit s'étonner de ce qui a déjà été fait, et de ce que l'on est en train d'effectuer. Une route qui conduira de Pittsbourg au lac Erié, passera dans les environs de Franklin; une autre qui s'approchera de Meadville, ouvrira vers l'est une communication avec le New-York; c'est là de l'argent bien dépensé, observe Harris, et les citoyens en sont plus contens que de le voir employé à élever un de leurs compatriotes au-dessus d'eux.

Franklin, entouré de montagnes, est situé au confluent du French-Creek et de l'Alleghany; sa position est très-avantageuse pour le commerce, quoique les environs ne soient pas très-fertiles. La population est très-nombreuse. On

reproche aux habitans d'être très-adonnés aux liqueurs spiritueuses. On voit à un demi-mille plus bas les ruines du fort Venango; il était dans un angle qui commande le passage de la rivière.

« Au-delà de Franklin, dit Harris, il fallut franchir péniblement plus d'une montée. On ne conçoit pas, en passant devant les métairies placées dans ce canton, pourquoi les colons s'y sont fixés de préférence, tandis que des espaces immenses de terres fertiles restent encore incultes; ici le terrain ne consiste qu'en rochers.

» Je suivis la vallée fertile dans laquelle serpente le French-Creek, et à laquelle la verdure variée des chênes, des sapinettes-blanches, des châtaigniers et d'une foule d'autres arbres, ajoutait un charme nouveau. Waterford, l'ancien fort de la rivière aux Bœufs, du temps des Français, est sur cette rivière, qui se jette dans le French-Creek. C'est un lieu peu important, mais sa position à la source d'une rivière navigable, et seulement à douze milles du lac Érié, avec lequel on se propose d'ouvrir un canal, contribuera sans doute à le rendre plus considérable.

» Un chemin excellent nous fit arriver à Érié, siége des autorités du comté de même nom. Nous avions rencontré sur la route une quantité de chevaux et de bœufs qui transportaient du sel et du poisson des bords du lac à Waterford, pour y être embarqués et expédiés à Pittsbourg et ailleurs. Érié, appelé Presqu'île lorsque les Français étaient maîtres du Canada, avait été un lieu très-insignifiant jusqu'à l'époque de la dernière guerre entre les Américains et les Anglais. Le port est très-bon, un banc de sable, qui se trouve à l'entrée, en interdit l'accès aux navires qui tirent plus de six pieds d'eau. On espère remédier à cet inconvénient en ouvrant un canal à l'ouest de la ville, et obtenir par-là un courant qui sera assez fort pour s'opposer à l'accumulation du sable.

» Sur une hauteur à l'est, on aperçoit les restes des ouvrages français; à deux milles au nord s'élève un phare; les États-Unis ont dans le voisinage un fort en bois, et un second sur une pointe de terre qui borne la baie de ce côté; deux petits vaisseaux de guerre y sont mouillés. La plaine au bord de laquelle on a bâti Erié, est elevée de soixante-dix pieds au-dessus du niveau du lac dont les bords en cet endroit sont escarpés.

» Le 26 mai je m'embarquai ainsi que d'autres passagers à bord du *George-Washington*, goëlette de cent tonneaux. Le soir on se trouva devant Portland, village de l'état de New-York, à l'embouchure du Châteauqué; le lendemain matin je descendis à terre; le pays est fertile, peu habité jusqu'à présent. A trois milles de la côte, je gravis sur une colline du haut de laquelle je n'apercevais que des forêts, du milieu desquelles s'élevaient çà et là des colonnes de fumée qui indiquaient des fermes nouvellement établies, et dans le lointain la surface du lac que parcouraient des bateaux à la voile.

» Je revins à bord le 28; le surlendemain on laissa tomber l'ancre devant le fort Érié, ou plutôt devant ses ruines. Un brig qui portait le pavillon anglais me rappela vivement mon pays, et un cabaret dont l'enseigne était une couronne, me fit connaître que je me trouvais sur le territoire d'un royaume. J'allai à Buffalo, ville située de l'autre côté du lac, dans l'état de New-York. Elle est à l'embouchure du Buffalo-Creek et à l'endroit où le Niagara forme l'issue du lac Érié. Une route dont la longueur est de trois cent trente milles, mène à New-York. Un canal qui joint le Hudson au lac, aboutit à cette ville.

» Buffalo fut détruit par les Anglais dans la dernière guerre; on le rebâtit en pierre; les maisons et les édifices ne manquent pas d'élégance. En suivant les bords du Niagara, l'on apercevait fréquemment des ruines de maisons brûlées pendant la guerre. Au-dessous de Black-Rock, village de la rive américaine, le lit de la rivière est entrecoupé d'iles; quelques-unes sont grandes et bien boisées. Sept milles plus loin le nuage de vapeur qui s'élève au-dessus du saut de Niagara nous avertit que nous approchions de cette chute fameuse; la rivière s'élargissait à mesure que nous avancions, et ses bords devenaient plus pittoresques.

» Trois milles au-dessus du saut, on rencontre sur le territoire canadien le village de Chippioua, à l'embouchure du ruisseau du même nom; un fort en défend l'entrée. Le 5 juillet 1814, les Américains y remportèrent un avantage sur les Anglais. A un demi-mille commence la chute, ou plutôt une suite de chutes, dont chacune,

quoique considérable, disparaît devant la dernière.

» En partant de Chippioua, on entre dans une forêt qui bouche la vue; cependant on entend le bruit de la chute, surtout lorsque le vent souffle du côté où elle est. Un paysan se mit à rire en voyant que nous nous servions d'un parapluie pour nous préserver de ce que nous regardions comme une forte ondée; c'était la pluie causée par les rejaillissemens de l'eau que le vent nous renvoyait, quoique nous en fussions éloignés d'un mille et demi. En se dégageant des arbres et des broussailles, on arrive sur les bords du saut, et l'on reste saisi d'admiration.

Saut du Niagara.

» La description de Weld est la plus exacte que j'aie lue; mais ni sa plume, ni celle d'aucun écrivain ne peut dépeindre l'effet que produit cette énorme masse d'eau lorsqu'elle tombe. A un mille au sud de Forsythis-House, on jouit le mieux de la vue de la chute; l'œil se promène jusqu'à cinq milles en remontant la rivière où des collines bornent la perspective, et n'aperçoit pas sans frayeur des bateaux à la voile qui abandonnent leur mouillage devant Chippioua; en suivant le cours du Niagara, l'on observe différentes baies dans lesquelles les cimes sombres des arbres s'élèvent au-dessus des girouettes des navires; la rive du Canada est parsemée de moulins et de maisons dont les habitans sont, par l'effet de l'habitude, devenus indifférens au grand spectacle qui frappe leurs regards. Enfin l'œil s'étant reposé sur l'île des Chèvres qui partage la grande chute en deux, poursuit la rivière jusqu'au bord de l'abîme dans lequel elle se précipite avec un bruit terrible. Deux ponts jetés depuis peu au-dessus des rapides permettent de se rendre sans aucun danger dans cette île, dont on a fait un rendez-vous agréable, par des bains, un café, etc.

» Je m'approchai avec précaution des bords du précipice à quelques pieds au-dessus de la chute. Le bruit violent, le fracas continuel, le vaste espace sur lequel plonge la vue, me fit perdre pour quelque temps le désir d'aller plus avant. Enfin je me hasardai, avec mes compagnons de voyage, à descendre dans une fente de rochers, et à l'aide des racines d'un vieil arbre, nous atteignîmes des échelles qui nous firent parvenir sur un tas de roches écroulées. Ensuite gravissant et rampant péniblement de rocher en rocher, et pénétrés par la pluie, nous sommes arrivés à l'endroit où la masse d'eau tombe dans le gouffre. Une pointe de rocher nous empêcha d'avancer à plus de quarante pieds sous la chute. L'espace entre la nappe d'eau et le mur de rocher qui est derrière, est d'une trentaine de pieds. Notre curiosité pleinement satisfaite, nous avons regagné le sentier raboteux et l'échelle tremblante qui nous avaient aidés à descendre. »

Volney, qui visita le saut du Niagara, n'a pas essayé de le décrire, parce que parvenu au bas de la chute, il ne put, à cause de sa faiblesse, suite d'une fièvre maligne dont il était convalescent, s'en approcher assez pour examiner à loisir cette merveille du Nouveau-Monde. Il a donc emprunté la description de Weld; voici comme s'exprime ce voyageur :

« En arrivant au pied des échelles de Simcoe, au fond du ravin, l'on se trouve au milieu d'un amas de rochers et de terres détachées du flanc du coteau. On voit ce flanc garni de sapins et de cèdres suspendus sur la tête du voyageur, et comme menaçant de l'écraser; plusieurs de ces arbres ont la tête en bas et ne tiennent au côteau que par leurs racines. La rivière en cet endroit n'a qu'un quart de mille de largeur (un peu plus de deux cents toises), et sur la rive opposée, l'on a une très-belle vue de la petite cataracte; celle du fer à cheval est à moitié cachée par le coteau.

» . . . Nous suivîmes la rivière jusqu'à la grande cataracte; nous marchâmes une bonne partie du chemin sur une couche horizontale de pierres à chaux couverte de sable, excepté en quelques endroits où il fallut gravir des amas de rochers détachés du coteau... Ici l'on trouve beaucoup de poissons, d'écureuils, de renards et d'autres animaux qui, surpris au-dessus des cataractes par le courant qu'ils voulaient passer à la nage, ont été précipités dans le gouffre et jetés sur cette rive; l'on voit également des arbres et des planches que le courant a detachés des moulins à scier. Plus on approche de la chute, plus la route devient difficile et raboteuse; en quelques endroits, où

des parties du coteau se sont écroulées, d'énormes amas de terre, d'arbres et de rochers qui s'étendent jusqu'au bord de l'eau, s'opposent à la marche, présentent une barrière qui paraît impénétrable, et qui le serait en effet si l'on n'avait un bon guide pour les franchir. Il faut, après être parvenu avec beaucoup de peine jusqu'à leur sommet, traverser en rampant sur les mains et sur les genoux, de longs passages obscurs formés par des vides entre les crevasses des rochers et des arbres, et lorsque l'on a franchi ces amas de terre et d'arbres, il faut encore gravir les uns après les autres les rochers qui sont le long du coteau; car ici la rivière ne laisse qu'un très-petit espace libre, et ces rochers sont si glissans à cause de l'humidité qu'y entretiennent les vapeurs ou plutôt la pluie de la cataracte, que ce n'est qu'en prenant les plus grandes précautions que l'on peut se préserver de la plus terrible de toutes les chutes. Nous avions encore un quart de mille à faire pour parvenir au pied du saut, et nous étions aussi mouillés par ses vapeurs que si nous avions été trempés dans la rivière.

» Arrivé là, aucun obstacle n'empêche d'approcher jusqu'au pied de la chute. On peut même avancer derrière cette prodigieuse nappe d'eau, parce que, outre que le rocher du haut duquel elle se précipite a une forte saillie, la chaleur occasionée par le violent bouillonnement des eaux, a causé dans la partie inférieure du roc des cavernes profondes qui s'étendent au loin sous le lit de la cataracte. En entendant le bruit sourd et mugissant qu'elles occasionent, Charlevoix a eu le mérite de deviner l'existence de ces cavernes. Je m'avançai de cinq ou six pas derrière la nappe d'eau, afin de jeter un coup d'œil dans leur intérieur, mais je faillis être suffoqué par un tourbillon de vent qui règne constamment et avec furie au pied de la chute, et qui est causé par les chocs violens de cette prodigieuse masse d'eau contre les rochers. J'avoue que je ne fus pas tenté d'aller plus avant, et aucun de mes compagnons n'essaya plus que moi de pénétrer dans ces antres terribles, séjour menaçant d'une mort certaine. Aucune expression ne peut donner une juste idée des sensations qu'imprime un spectacle si imposant; tous les sens sont saisis d'effroi; le bruit effrayant de l'eau inspire une terreur religieuse, qui s'augmente encore lorsque l'on réfléchit qu'un souffle de ce tourbillon peut subitement enlever de dessus le rocher glissant le faible mortel qui s'y place, et le faire disparaître dans le gouffre affreux qu'il a sous ses pieds, et dont aucune force humaine ne pourrait le sauver.

» La largeur de la chute est plus grande que celle de la rivière; celle-ci, un moment avant d'arriver au précipice, fait un détour considérable à gauche, ce qui donne à la nappe d'eau une direction oblique, et lui fait faire un angle considérable avec le rocher du haut duquel elle tombe. Elle ne forme pas une nappe unique, elle est partagée par des îles en trois cataractes bien distinctes les unes des autres. La plus grande, qui est du côté du Canada, est appelée la grande cataracte ou la cataracte du fer à cheval, parce qu'elle en a un peu la forme; sa hauteur n'est que de cent quarante-deux pieds; tandis que celle des autres est de cent-soixante. Cette circonstance lui donne la prééminence sur les deux autres pour la largeur et la rapidité. Le lit du Niagara au-dessus du précipice étant plus bas d'un côté que de l'autre, les eaux se pressent vers la partie du lit la moins élevée, et acquièrent par conséquent dans leur chute une plus grande vélocité que celles qui s'échappent par l'autre côté, et cette vélocité est encore accélérée par les rapides qui se trouvent en plus grand nombre de ce même côté. C'est du centre du fer à cheval que s'élève ce nuage prodigieux de vapeurs que l'on aperçoit de si loin.

» Il est impossible de mesurer l'étendue de cette partie de la chute autrement qu'avec l'œil; mais l'opinion la plus générale lui donne une circonférence de six cents pas; l'île qui la sépare de la chute la plus voisine peut avoir trois cent cinquante pas de large, la seconde chute n'en a que cinq; l'île qui sépare celle-ci de la troisième en a trente, et cette troisième en a au moins autant que la plus grande des deux îles. Il résulte de cet aperçu que la largeur totale du précipice, en y comprenant les îles, est de mille trois cent trente-cinq pas. Ce calcul n'est pas exagéré, plusieurs voyageurs l'ayant estimé à plus d'un mille anglais. La quantité d'eau qui se précipite du haut en bas de ces

chutes est prodigieuse, si l'on peut ajouter quelque crédit au calcul qui suppose qu'elle est de six cent soixante-dix mille deux cent cinquante-cinq tonneaux par minutes.

» La pente des rapides qui précèdent le grand saut du Niagara est de quarante-six pieds, et celle du ravin jusqu'à la plate-forme au-dessous de la chute, est de soixante-un pieds, de sorte que la hauteur totale de la chute est de deux cent quarante pieds.

» Autrefois, le saut du Niagara existait probablement au point où est aujourd'hui cette plate-forme, c'est-à-dire vis-à-vis de Queenstown, village situé sur la rive canadienne; plus on examine le bord de la rivière depuis le lieu où le saut se trouve actuellement, plus cette conjecture paraît fondée. Dans tout cet espace, le lit du Niagara est semé de rochers énormes, et les coteaux qui le bordent sont partout rompus et inégaux; ce qui annonce qu'il s'est opéré dans cette partie de la rivière des déchiremens considérables, car les deux côtés portent des marques évidentes de l'action de l'eau jusqu'à une grande élévation au-dessus du lit de la rivière; or, comme il est constant que dans les plus fortes inondations elle n'est jamais parvenue jusqu'à ces marques, et qu'elle n'en a même jamais approché, il est évident que son lit a été jadis beaucoup plus élevé qu'il ne l'est aujourd'hui. Au-dessous de Queenstown, au contraire, on n'aperçoit aucune marque qui porte à croire que le lit du Niagara ait jamais été plus élevé qu'il ne l'est actuellement. D'ailleurs, l'expansion subite de la rivière et sa profondeur soudaine, dès que l'on a dépassé les hauteurs de Queenstown, donnent plus de poids à l'opinion suivant laquelle les eaux ont dû se précipiter pendant long-temps du haut de ces collines, et qui attribue à leur longue existence dans cet endroit la formation de ce large bassin. En remontant un mille au-dessus de Queenstown, on trouve un gouffre effrayant, qui n'a pu être creusé que par le séjour de la chute dans cet endroit; séjour qui aura été prolongé par la grande solidité des rochers du haut desquels elle se précipite. On sait par tradition que la grande cataracte n'a pas toujours eu la forme d'un fer à cheval, et qu'elle avait au milieu une pointe de rocher très-saillante. Depuis le commencement du dix-huitième siècle, sa forme est à peu près la même. »

Harris raconte qu'au mois d'août 1818, une portion du rocher voisin de la chute était tombée; ce qui confirme l'opinion dont on vient de parler; elle acquiert encore plus de probabilité, ajoute-t-il, lorsque l'on suit les bords du Niagara jusqu'à Queenstown où cessent les hauteurs; de ce point jusqu'au lac Ontario, son cours est extrêmement tranquille. Quelques personnes ont supposé qu'avant de s'ouvrir un passage dans cet endroit, il portait autrefois ses eaux et toutes celles dont il est le débouché, dans l'Ohio, et de là, dans le Missisipi. Des vieillards prétendent qu'autrefois l'île aux Chèvres s'étendait beaucoup plus au nord qu'à présent.

Queenstown, petit village dans une jolie position au pied des hauteurs, est l'endroit où, le 15 août 1814, les Américains remportèrent un avantage sur les Anglais qui perdirent leur chef. Du haut des collines on jouit d'un beau coup d'œil; on aperçoit une partie de l'état de New-York, Lewistown, qui est vis-à-vis de Queenstown, et le Niagara dont les bords sont ornés de jardins et vergers jusqu'au point où il mêle ses eaux à l'Ontario. A son embouchure, le fort George, sur la rive anglaise, et le fort Niagara, sur la rive américaine, maintiennent les droits respectifs des deux nations à la navigation de cette rivière. Niagara, ville à l'ouest du fort George, n'a rien de remarquable; elle est presque toute en bois. Youngstown, sur la côte de New-York, est jolie. Une petite colonie de Tuscororas, établie dans les environs, y entretient une certaine activité, parce qu'ils y apportent le produit de leur industrie.

Harris alla ensuite à York, puis à Kingston en Canada, suivit le fleuve Saint-Laurent jusqu'à Montréal et visita Quebec; il en partit le 30 juin sur un bateau à vapeur, et revint à Montréal; il descendit ensuite le Saint-Laurent jusqu'au confluent de la Sorelle qu'il remonta. « Arrivé à Saint-Jean, poste militaire et port qui fut, dans la dernière guerre, témoin de plusieurs combats, je m'embarquai, dit-il, sur un bateau à vapeur américain. En passant devant l'île aux Noix, o[illegible] glais ont un arsenal maritime, je f[illegible] s cama[illegible] fouillé rigoureus[illegible]



White-Hall.

que les États-Unis font élever pour défendre leur territoire, et je commençai de nouveau à naviguer dans les eaux de la République ; nous étions sur le lac Champlain : l'aspect de ses rives de chaque côté est extrêmement varié et pittoresque ; elles rappelent aussi plusieurs combats qui s'y sont livrés pendant la guerre de l'indépendance et dans celle qui s'est terminée en 1815.

» Witheball, sur les bords du Wood-Creek, et à son entrée dans le lac Champlain, est une petite ville importante par son commerce, étant le grand passage de New-York à Montréal, et tout près du canal du nord au Champlain, à l'Hudson. Elle compte trois mille habitans.

» Les eaux du lac Champlain ont aussi servi de théâtre à la valeur des deux partis. Plattsbourg, dans l'état de New-York, jolie petite ville à l'embouchure du Saranac, fut témoin de la défaite de la flotte anglaise par celle des Américains que commandait le commodore Macdonough. Sir George Provost, gouverneur du Canada, étant venu par terre avec quatorze mille hommes, attaqua Plattsbourg le 11 septembre 1814 ; les Américains, commandés par le général Macomb, lui résistèrent vigoureusement, quoiqu'ils ne fussent que deux mille cinq cents.

» Nous sommes ensuite allés à Burlington, dans l'état de Vermont ; cette petite ville, bâtie en briques, sur une hauteur, a fort bonne apparence ; les environs ont un caractère pittoresque et sauvage, qui diffère de tout ce que j'ai vu jusqu'à présent.

» Le soir, nous avons passé devant Crown-Point, sur la rive du New-York ; ce lieu n'offre plus que les ruines du fort qui fut célèbre durant la guerre de l'indépendance. Une petite ville s'élève auprès sur les bords du lac ; trois milles au-delà, nous avons débarqué sur le rivage du Vermont, le bateau à vapeur n'allant pas plus loin. »

VERMONT.

L'état de Vermont est borné au nord par le Bas-Canada, à l'est, par le Connecticut qui le sépare du New-Hampshire, au sud, par le Massachusetts, à l'ouest, par le New-York. Sa longueur est de cinquante-deux lieues, sa largeur de trente, sa surface de dix mille deux cent douze milles carrés ; on y compte deux cent trente-cinq mille sept cent soixante-quatre habitans. C'est un pays inégal, une partie est montagneuse. Les greenmountains (verds-monts) qui lui donnent leur nom, se prolongent sur toute son étendue du nord au sud, et sur une largeur de trois à cinq lieues, et le partagent en deux parties presque égales ; ils sont coupés par de nombreuses vallées. Une grande portion du terrain est fertile ; celui des montagnes fournit d'excellens pâturages. Les parties les plus hautes conservent quelquefois de la neige jusqu'au mois de mai et de juin ; elle tombe ordinairement vers le milieu de novembre, mais ne commence à rester en place qu'un mois plus tard. Le froment et tous les grains sont extrêmement abondans ; on récolte aussi du lin ; on fabrique beaucoup de sucre d'érable pour la consommation intérieure. Les exportations consistent en potasse, perlasse, bœuf, lard, beurre, fromage, lin, bestiaux ; c'est avec Boston, New-York et Montréal que se fait le principal commerce.

La Moille et l'Otter-Creek, les deux rivières les plus considérables, se jettent dans l'Hudson ; d'autres moins fortes portent leurs eaux au Connecticut ; la plupart sont très-poissonneuses ; il y a des mines de fer très-abondantes, des mines de plomb et de cuivre, des carrières de marbre ; on y trouve de la terre à porcelaine. On compte douze papeteries dans cet état.

Le siége du gouvernement est à Montpellier, petite ville florissante, de deux mille trois cents habitans, sur l'Onion-Creek, entre des collines très-hautes. L'université est à Burlington, sur le lac Champlain ; toutes les villes de cet état sont peu considérables. Jusqu'à l'époque de la guerre de l'indépendance, son territoire avait été un objet de jalousie entre le New-Hampshire et le New-York. Les Vermontois, rassemblés en convention à Windsor le 25 décembre 1777, déclarèrent qu'ils voulaient former un état indépendant, et se donnèrent une constitution. Ils se distinguèrent par leur bravoure. Le 4 mars 1791, l'état fut agrégé à l'Union américaine.

« Les ruines de Crown-Point, dit Harris, prouvent la force de ce poste e l'habileté des Français à bien choisir et à bien construire

leurs forteresses. Le lac Champlain, vis-à-vis de cette pointe, n'a qu'un demi-mille de largeur, de sorte que ce poste assure réellement le passage. En ce moment, des moutons paissaient tranquillement au milieu des ouvrages.

» Je parcourus ensuite à pied une partie de la route que les généraux Amherst et Burgoyne suivirent, le premier en 1756, le second en 1777. Leur marche dans ce pays sauvage paraît presque incroyable. J'ai couché à Ticondéroga, point où le lac George forme des chutes avant d'entrer dans le South-River, qui court au nord vers le lac Champlain. Sur une éminence voisine, on découvre les ruines du fort de Ticondéroga, qui, de même que Crown-Point et d'autres situés dans les environs, fixèrent l'attention publique durant la guerre de l'indépendance. On a profité des chutes nombreuses du George-River pour établir des moulins à scier les planches.

» Je m'embarquai sur un bateau à vapeur qui me transporta près des ruines du fort George, à l'extrémité méridionale du lac. Ayant mis pied à terre, je m'acheminai à travers un terrain sablonneux et léger vers le saut du Hudson à Queensbourg, ensuite je longeai la rive droite du fleuve, et j'arrivai à Stillwater, où les armées ennemies eurent une affaire très-chaude en 1777. Son résultat obligea le général anglais Burgoyne à mettre bas les armes avec toute son armée à Saratoga, le 17 octobre, devant les troupes américaines, commandées par le général Gates. Je vis, en passant, la grande prairie baignée par le Hudson, où les armes des Anglais furent déposées.

NEW-YORK (1).

» Suivant la rive gauche, je passai à Lausingbourg, petite ville insignifiante; ensuite à Troy, grande et jolie ville bâtie en briques. Elle fait un commerce considérable avec New-York, le Hudson étant navigable jusque-là pour des goëlettes. Passant encore le fleuve, j'entrai à Albany, capitale de l'état de New-York. Cette ville, par ses maisons construites dans le genre hollandais, indique son origine; la partie ancienne a des rues étroites, celles de la nouvelle sont au contraire larges, et offrent des maisons de bon goût. Le palais de l'état, la banque et plusieurs églises sont de beaux édifices. Le commerce est très-actif tant avec l'extérieur qu'avec New-York; la communication entre les deux villes a lieu journellement par des bateaux à vapeur; en été ils sont remplis de curieux qui vont visiter les sources minérales de Ballston et de Saratoga, et les bords pittoresques du lac George.

» Le commerce d'Albany prendra encore une plus grande extension, lorsque le canal qui doit unir le Hudson avec le lac Érié sera entièrement achevé. Il aboutit à Albany. La marée remonte à peu près jusqu'à cette ville, et y amène des goëlettes de quatre-vingts tonneaux. Elle a des manufactures de tabac, de chapeaux, de fer, des brasseries et des distilleries. Le pays voisin est fertile et bien peuplé; elle a plus de douze mille habitans. Elle est à cent soixante milles au nord de New-York, à deux cent trente milles au sud de Montréal, et forme un entrepôt naturel entre ces deux villes. »

L'état de New-York est borné au nord par le lac Ontario, le fleuve Saint-Laurent et le Canada; à l'est par le Vermont, le Massachusetts et le Connecticut; au sud, par l'Océan Atlantique, le New-Jersey et la Pennsylvanie; à l'ouest, par le lac Érié et le Niagara. Sa longueur est de cent six lieues, sa largeur de cent deux, sa superficie carrée de quarante-six mille quatre-vingt-cinq milles. En 1820, on y a compté un million trois cent soixante-douze mille huit cent douze habitans. (Maintenant le chiffre s'élève à plus de un million six cent mille.

La partie orientale de l'état est généralement montagneuse. C'est là que s'élèvent à la droite du Hudson, les monts Catskill. Le Highpeak, leur plus haute cime, est à six cent vingt toises au-dessus du niveau de la mer. Une route y passe en montant en zigzag jusqu'à trois cent quatre-vingts toises. Les montagnes continuent à s'étendre au nord jusqu'à l'ouest du lac Champlain où elles ont encore cinquante toises. La partie occidentale de New-York offre un plateau uni ou légèrement ondulé; vers la Pennsylvanie le terrain devient inégal et montueux.

Le Hudson qui parcourt le New-York du

(1) Il a déjà été question de cet état au commencement de la description des États-Unis.

nord au sud, y prend sa source dans les cantons montagneux qui sont à l'ouest du lac Champlain. La longueur totale de son cours est de cent huit lieues : plus de la moitié de cette longueur est navigable pour des navires assez gros. Le lit de ce beau fleuve paraît être l'ouvrage de quelque grande convulsion de la nature. C'est un canal uniformément large et profond, taillé dans une direction régulière, au milieu de rochers élevés, au travers même de chaînes de montagnes, et dont le niveau, sensiblement en pente très-douce, permet à la marée de remonter jusqu'à Albany, ce qui est d'une ressource infinie pour les habitans de ses bords, et a contribué aux progrès rapides de la population. L'embouchure de ce fleuve fut découverte en 1609 par Henri Hudson, navigateur anglais, qui le remonta en canot pendant cinquante lieues. C'est le même qui, deux ans plus tard, entra le premier dans le détroit et la mer intérieure désignés par son nom.

Un peu au-dessus d'Albany, le Hudson reçoit à droite le Mohâk qui vient de l'ouest, et dont la source est voisine du lac Érié. Quelques-uns de ses affluens sont très-rapprochés de rivières qui tombent dans le lac Oneïda, dont l'Osvego porte les eaux dans le lac Ontario. Au-dessous de Schenectady, éloigné de cinq lieues d'Albany, le Mohâk forme, à moins de deux lieues du Hudson, la chute de Cohôs qui a soixante-dix pieds de hauteur perpendiculaire; la largeur de la rivière, qui est de quatre cents pieds, et la régularité de ce saut, qui offre une nappe d'eau continue, en font un objet extrêmement remarquable. C'est le long de la rive droite du Mohâk qu'est dirigé le canal de l'ouest.

La Delaware, la Susquehanna et l'Alleghany prennent naissance dans le New-York. Le Genessee et l'Osvego y ont aussi leur source, et vont se jeter dans le lac Ontario. Indépendamment de ce lac, de l'Érié et du lac Champlain, qui servent de limites au New-York, on y trouve encore le Cayouga, le Seneca, l'Oneida et beaucoup d'autres lacs; quelques-uns reçoivent des ruisseaux salés. On a mis à profit toutes ces eaux pour établir les canaux d'Érié, du nord-ouest et de Champlain, qui uniront entre elles les parties de l'état les plus éloignées les unes des autres, et feront fleurir son agriculture et son industrie.

Une grande partie du sol est fertile; quelques cantons, notamment dans l'ouest, sont renommés par leur extrême fécondité. Il y a de beaux pâturages. Tous les grains y sont très-abondans; des vergers nombreux ornent les campagnes; on y fait d'excellent cidre; les hauteurs sont garnies de belles forêts. On cultive le chanvre et le lin. Le fer, le plomb, le plâtre, la pierre de taille, l'ardoise, s'exploitent sur plusieurs points; les sources salées fournissent des produits considérables. On connaît aussi des eaux sulfureuses et des sources de naphte.

Les manufactures de drap, les papeteries, les verreries, les forges, les clouteries, les fabriques de toile de coton sont très-actives. Les objets que l'on expédie au-dehors sont le bœuf salé, le lard, le froment, la farine, le maïs, le beurre, le fromage, la potasse et la perlasse, la graine de lin, les chevaux, le bois et beaucoup d'autres marchandises.

Des écoles bien dotées donnent l'instruction élémentaire aux enfans; elles sont très-fréquentées. Des colléges et des écoles spéciales concourent à instruire ceux qui veulent se lancer plus avant dans la carrière de l'étude.

Harris, en partant d'Albany, traversa le Massachusetts pour aller à Boston. « Du haut des montagnes, dit-il, la vue s'étend sur des villages, des champs, des vergers. Les pierres étant très-abondantes, on s'en sert pour entourer les propriétés. Les routes sont excellentes, les fermes propres et bien tenues, les villages, les villes, les maisons de campagne ravissent par leur air de prospérité, d'opulence et de propreté. On voit que l'on n'est pas dans une contrée nouvellement habitée. »

Depuis le passage de ce voyageur dans les États-Unis, on a établi plusieurs chemins de fer, et creusé des canaux qui facilitent à un haut point les communications, et augmentent encore la prospérité toujours croissante de ce grand et beau pays, séjour envié de la liberté. Cependant, malgré la sagesse de ses institutions et de son gouvernement, il n'est pas à l'abri des agitations politiques, et la tranquillité est quelquefois troublée dans les grandes villes. Mais ces [illegible] passagers, nés sans doute des intri[illegible] ne portent point la fond[illegible] Ils viennent écla-

ter sans force au pied du glorieux faisceau du pacte fédéral !

CHAPITRE XXVII.

NOUVELLE-BRETAGNE.

Ces immenses contrées, dont les Anglais s'attribuent la souveraineté, quoique excepté le Canada et quelques gouvernemens ils n'en possèdent réellement qu'une petite portion, où ils ont des factoteries et quelques forts, sont bornées au nord par la mer Polaire, par celle de Baffin et l'Océan Atlantique boréal ; au sud par les États-Unis ; à l'ouest par la Russie américaine et le grand Océan boréal. Elles ont environ treize cents lieues de long sur sept cents de large (quatre cent soixante-sept mille lieues carrés) et, toujours à l'exception du Canada et des pays qui en sont voisins, habitées en partie seulement par quelques Indiens indépendans. Elles sont divisées en plusieurs régions, gouvernemens, etc., auxquels les Anglais ont imposé les noms de Nouvelle-Écosse, Nouveau-Brunswick, etc., que nous retrouverons dans l'aperçu qui va suivre.

Dès 1504, les Français, les premiers entre toutes les nations, fréquentèrent l'île de Terre-Neuve et les côtes du nord, pour la pêche de la morue ; plus tard ils y fondèrent, en concurrence avec les Anglais, des établissemens qui devaient devenir la proie de ces derniers. Une terre faisant partie de cette île avait été vue en 1497, par Sébastien Cabot, pour Henri VII d'Angleterre. Mais ce navigateur, d'origine Vénitienne, n'aborda nulle part, tandis qu'en 1524, Verazzani envoyé par François Ier pour faire des découvertes (et qui eut, dit-on, le malheur d'être dévoré par des sauvages), vit aussi Terre-Neuve, pénétra dans le golfe et le fleuve Saint-Laurent, et aborda au Canada, (noms qui leur furent donnés dix ans après par Jacques Cartier de Saint-Malo, habile marin, qui après avoir exploré ce pays, qu'il nomma Nouvelle-France, fonda la ville de Montréal.

L'ardeur des découvertes, ralentie en France par les guerres civiles, ne se réveilla qu'en 1598. Entre plusieurs entreprises de cette époque, on remarque celle de Champlain, qui à la tête d'une compagnie de marchands fit plusieurs voyages au Canada pour le commerce de pelleteries. Il renouvela la prise de possession de ses devanciers et jeta, en 1608, les fondemens de Quebec. Les Anglais arrêtèrent bientôt ces heureux commencemens, et s'emparèrent en 1629 de Quebec, de l'Acadie, du Cap-Breton, etc. qu'ils ne restituèrent que deux ans après. Ce fut alors que notre colonie prit un nouvel essor, sous ce même Champlain, qui en fut nommé gouverneur général. Des secours en vaisseaux, en troupes, en laboureurs et en artisans des deux sexes y arrivèrent successivement. On fit alliance avec quelques tribus de sauvages, et l'on guerroya avec les Iroquois, que l'on refoula dans les forêts ; les bords du Saint-Laurent, depuis Montréal jusqu'à Quebec, que l'on fortifia, se couvrirent de belles habitations. Enfin sa prospérité fut telle qu'elle eut des vice-rois, choisis parmi les princes français pour la gouverner. Nos rivaux constans nous firent souvent la guerre et eurent presque toujours le dessous, jusqu'à l'époque fatale où la France crut devoir faire à la paix le sacrifice de ses conquêtes. Le Canada et tous nos autres établissemens, même ceux de la baie d'Hudson, furent cédés aux Anglais par le traité de 1763. Il ne reste plus aux Français, de tant de vastes colonies, que les *îlots de Saint-Pierre* et *Miquelon*, près de Terre-Neuve.

RÉGION DE L'EST. — CANADA (Haut et Bas).

L'observateur qui arrive des États-Unis au Canada trouve une différence totale dans les mœurs, les usages, et la langue des habitans. Tout dans le pays dont il sort rappele l'Angleterre, quoique l'on voie flotter sur les forts un pavillon différent de celui de cette puissance ; au Canada, au contraire, les villages, les rivières, les familles ont des noms français, tandis que le pavillon annonce que la contrée est sous le gouvernement anglais. Les paysans que l'on rencontre sont vêtus comme ceux de plusieurs provinces de France. Les petits enfans accourent sur le seuil des portes pour saluer les passans, chose inconnue aux États-Unis ; les croix que l'on aperçoit le long des routes, les grandes églises, les

chapelles nombreuses, les prêtres avec leurs longues robes noires, tout est nouveau.

Depuis que les Anglais sont maîtres de ce pays ils l'ont divisé en deux provinces, le Haut-Canada situé à l'ouest, et le Bas-Canada à l'est. Ils sont séparés par la rivière des Ouatouacs qui se jette dans le fleuve Saint-Laurent, un peu au-dessus de Montréal.

C'est dans le Bas-Canada que la plus grande partie de la population est française d'origine. Il est divisé en quatre districts qui sont, Montréal, Trois-Rivières, Quebec et Gaspé. Ces districts sont partagés en comtés, à la manière anglaise, et ceux-ci sont subdivisés en seigneuries, car les concessions de terrain faites par le gouvernement français furent modelées sur le régime féodal. Une autre subdivision fut introduite par les Anglais en 1790, tout en laissant subsister l'autre; ce fut celle de Townships, qui répondent à peu près à nos cantons. Les concessions des terrains compris dans ces Townships furent absolument libres.

En 1763, à l'époque de la cession, le nombre de ses habitans était de soixante-dix mille. Suivant quelques auteurs, le Bas-Canada en contient aujourd'hui deux cent trente-cinq mille et le Haut-Canada cent mille, en grande partie Irlandais, Écossais, Anglais et Américains.

La population française est principalement resserrée sur la rive droite du fleuve Saint-Laurent entre Montréal et Quebec. « Les fermes que l'on rencontre dans cet espace de plus de quatre cents milles, dit le voyageur anglais Weld, offrent un coup d'œil agréable, par la continuité des maisons et des champs cultivés. Les maisons généralement construites en madriers équarris et posés parallèlement les uns sur les autres, sont plus solides qu'aux États-Unis; les troncs d'arbres sont mieux façonnés et joignent mieux ensemble en dehors; ils sont parfaitement unis, et enduits d'une couche de peinture blanche; en dedans ils sont revêtus de planches de sapin. Les appartemens sont chauffés par des poêles qui rappelent ceux de la Russie. Comme les fenêtres s'ouvrent rarement, l'air s'épaissit et devient fétide: lorsque l'on demande aux Canadiens, pourquoi ils ne renouvellent pas l'air de leur maison, ils répondent, comme à toutes les questions du même genre, « ce n'est pas l'usage du pays. »

Tous les voyageurs anglais s'accordent à reconnaître chez le Canadien de la classe inférieure, la gaieté et la vivacité des Français. Quelques-uns ont un peu de cette humeur brusque et chagrine qui fait le caractère dominant des Américains. La vanité les domine tous; pour peu que l'on appuie sur cette corde sensible, l'on est sûr de faire d'eux tout ce que l'on veut. Il en est très-peu qui sachent lire ou écrire; les femmes possèdent le peu d'instruction que l'on rencontre dans cette contrée: aussi un Canadien ne conclut jamais aucune affaire, il ne fait même aucune démarche importante sans consulter sa femme, et presque toujours il suit son avis. On désirerait qu'ils fussent moins superstitieux, mais une bienveillance extrême fait oublier ces légers défauts. « Nous avons, dit Heriot, passé la nuit dans une ferme où nous fumes accueillis par les maîtres, avec cette politesse qui distingue les Français. Ces braves gens s'empressèrent de nous apporter tout ce qu'ils avaient de bon et de commode. La table fut dressée à l'instant et couverte d'une nappe blanche; ils nous servirent du pain, du lait, des œufs, du beurre.

» Les Canadiens, animés d'un esprit diamétralement opposé à celui des Américains, ne quittent pas volontiers les lieux qui les ont vus naître. Au lieu d'émigrer pour former des établissemens nouveaux, et pour défricher des terres bien plus fertiles que celles qu'ils cultivent, les membres d'une même famille partagent entre eux les propriétés foncières tant qu'il en reste un seul acre.

» Les maisons des habitans de la campagne, dit Lambert, consistent ordinairement en un rez-de-chaussée divisé en quatre pièces; le galetas au-dessus est formé par l'intervalle compris entre le toit et le plancher. La cheminée est au centre de la maison. Là se trouvent la cuisine et la salle à manger; les autres pièces sont les chambres à coucher où il y a dans chacune un ou deux lits. Les meubles sont grossiers et souvent faits par ceux qui les possèdent. Une armoire et deux ou trois grands coffres contiennent les hardes et le linge; un buffet dans un coin renferme la faïence et les verres. La salle est ordinairement ornée d'une horloge

et d'images de la Vierge et des Saints. Dans la vaste cheminée de la cuisine, deux gros chenets en fer supportent d'énormes bûches, et au-dessus, une forte crémaillère soutient une grande marmite à soupe qui est presque toujours sur le feu.

» Le thé et le café sont regardés comme des médicamens ou des objets de luxe; le lait est la boisson ordinaire des femmes et des enfans. Le pain mêlé de seigle est lourd, et souvent aigre faute de levain. Les fours sont placés hors des maisons pour éviter les incendies.

« Les Canadiens sont polis envers tous les étrangers sans distinction; ils ont dans leurs manières, leur maintien et leur conversation, un air d'aisance qui les ferait prendre pour les habitans d'une grande ville plutôt que pour ceux d'un pays à moitié sauvage. Il règne entre eux une harmonie si grande, que souvent trois générations habitent sous le même toit, et que la famille ne se sépare que lorsqu'il n'est plus possible de morceler davantage le patrimoine héréditaire. Se mariant jeunes, ils se voient de bonne heure entourés de nombreux enfans.

» La mise des gens de la campagne est encore moins sujette qu'en Europe aux variations de la mode. Hommes et femmes sont vêtus du drap et de la toile qui se fabriquent dans la maison; ils tissent ou tricotent leurs bonnets et leurs bas, tressent leurs chapeaux de paille et tannent les peaux destinées à leur fournir des bottes et des mocassains. Enfin ils font eux-mêmes leur savon, leurs chandelles, leur sucre qu'ils tirent du suc de l'érable, leurs charrues et leurs canots.

» Ils sont passionnés pour la danse et les fêtes. Ce n'est qu'après le carême qu'ils font leurs jours gras; alors toutes les provisions de la ferme sont prodiguées; les pâtés de dinde, les jambons, les aloyaux, les gigots de mouton, les terrines de soupe et de crême couvrent la table, sans compter le poisson, le gibier et les compotes de fruits. Quelquefois quatre-vingts ou cent personnes sont réunies à un dîner. A peine il est fini, le violon se fait entendre et la danse commence : les menuets, les contredanses, les gigues se succèdent sans interruption. A la campagne, les femmes et même les hommes ont la coutume de se barbouiller les joues avec du jus de betterave.

» A côté d'un bon naturel, les Canadiens possèdent un grand fond d'indolence qui n'exclut pas des dispositions heureuses et surtout beaucoup de courage. Dans la dernière guerre de la Grande-Bretagne contre les États-Unis, qui dura de 1812 à 1815, sir George Provost, général anglais, se trouvant à Montréal, un corps de Canadiens vint le joindre du fond de la province; un vieillard qui avait fait la guerre de l'indépendance était à leur tête. « Mon général, dit-il, nous avons appris que vous aviez besoin de monde, et nous sommes accourus à votre secours. J'ai servi aussi, et, quoique vieux, je suis encore en état de faire mon devoir. »

» L'extérieur du Canadien a éprouvé quelques changemens qui le font différer de ses ancêtres; il est plus petit et moins bien fait, ses traits sont moins agréables; il a le visage long et mince; son teint brun et hâlé devient quelquefois, sans doute par l'effet du mélange avec la race indigène, aussi foncé que celui des Indiens. Ses yeux petits et noirs ont beaucoup de vivacité; son nez saillant est généralement aquilin; ses lèvres sont peu épaisses, ses joues maigres, les pommettes saillantes. Tout le monde parle français, mais il est parfois incorrect. »

Quebec, capitale du Bas-Canada, est bâti à la rive gauche du fleuve Saint-Laurent, sur un promontoire élevé de deux cent cinquante pieds et situé entre l'embouchure de la rivière Saint-Charles et le cap Diamant. Au bas de ce promontoire s'étend la ville basse. Malgré la rapidité du courant, la marée monte de dix-huit à vingt pieds. Le fleuve forme devant la ville un superbe bassin qui a vingt brasses de profondeur, quoique la mer en soit éloignée de cent vingt lieues, et dans lequel plusieurs flottes pourraient mouiller en sûreté. Souvent les parois de la montagne qui domine la ville basse, éclatent par les alternatives de froid et de dégel, et il s'en détache des quartiers de rochers qui écrasent les maisons et les passans. Cette partie de la ville est mal bâtie. En grimpant par un chemin en zigzag, qui est désigné par le nom de rue de la montagne, on parvient à la ville haute. On peut aller de l'une à l'autre par quelques autres passages, appelés avec raison des casse-cous. Cette ville, qui renferme de beaux

édifices publics, est régulièrement fortifiée. Malgré sa grande hauteur, on s'y procure de l'eau sans peine, car il suffit pour cela, de creuser un trou à une profondeur ordinaire.

La ville basse est principalement habitée par des marchands et des négocians. C'est un séjour fort désagréable par ses rues sales et étroites, ce qui, joint à la grande élévation des maisons, y rend la circulation de l'air difficile. La ville haute est plus sèche, plus claire et plus saine, et les maisons y sont mieux construites; mais les rues manquent de régularité. La cathédrale, le séminaire, le collége des jésuites changé en caserne, les ursulines et d'autres établissemens religieux, prennent la moitié de la ville. Cette cathédrale catholique a beaucoup de l'aspect imposant des églises d'Europe, par sa grandeur et son élévation. Les boiseries du chœur ont été sculptées par un Canadien qui fit le voyage de France, exprès pour se mettre en état d'effectuer ce travail : les deux villes ont une population de vingt mille habitans.

De plusieurs endroits, on découvre des points de vue magnifiques; de la batterie qui commande le bassin, on aperçoit les vaisseaux qui, en longeant les quais, semblent passer sous les yeux du spectateur; le fleuve y a six milles de largeur; l'œil en peut suivre le cours jusqu'à l'île d'Orléans qui est située en face de Quebec; il se perd entre les montagnes qui l'encaissent; dans une belle soirée d'été, on le prendrait pour un grand miroir qui reflète avec un nouvel éclat les riches teintes de l'horizon et les images des divers objets qui embellissent ses rives. Sa rive, droite entrecoupée de bois et de caps, est encore couverte d'une forêt épaisse et se termine à la pointe Levi. La rive opposée est garnie d'habitations tellement rapprochées les unes des autres, qu'elles ressemblent à un village qui se prolonge sur une étendue de plusieurs lieues. La vue de ce côté est bornée par une chaîne de montagnes qui, bien qu'éloignées du rivage, ont l'air de sortir des eaux; et les maisons semblent suspendues aux pointes des rochers escarpés qui hérissent les flancs des rochers, parce que la plaine parfaitement unie qui les sépare, est entièrement dérobée aux yeux du spectateur.

Les Anglais n'ont pas permis que les couvens d'hommes prissent des novices; ainsi les religieux étant successivement décédés, tout ce qu'ils possédaient est échu à la couronne. On a au contraire laissé subsister les communautés des femmes. Les ursulines, au nombre de trente-six, s'occupent de l'éducation des filles; leur jardin est très-grand; le superflu de ce qu'elles recueillent forme une partie de leur modique revenu. Leur chapelle est ornée de beaux tableaux et de riches tapisseries des Gobelins.

L'hôpital général, très-bel édifice situé hors de la ville, sur les bords de la rivière Saint-Charles, est dû à la munificence de Jean-Baptiste de Saint-Varllier, second évêque de Quebec. Il est desservi par une supérieure et trente-sept religieuses, qui remplissent avec une exactitude exemplaire les devoirs de la religion et de l'humanité.

Entre autres édifices dont la ville s'est embellie depuis la fin du dix-huitième siècle, on remarque, sur la place du marché, un beau bâtiment circulaire, que l'on prend, du premier coup d'œil, pour un théâtre; c'est un bâtiment bien plus utile; l'on y a placé les étaux des bouchers.

C'est dans la rue Saint-Jean, la plus belle de Quebec, dans la ville haute, que les jeunes gens montrent leur adresse à mener un phaéton ou un cabriolet léger. Cette rue est, en été, de midi à trois heures, le rendez-vous du beau monde. Les voitures de ville sont en général très-élégantes.

Quebec est, à cause du voisinage des montagnes, sujet à des pluies fréquentes; malgré la longueur des jours, l'été n'a guère de charmes. L'hiver est le temps des plaisirs. Lorsque le froid commence, on tue une quantité de bœufs, de moutons et de volailles, suffisante pour la durée de la saison qui, généralement, ne finit qu'en avril, et quelquefois même empiète sur le mois de mai. La viande se gèle dès qu'elle est exposée à l'air, et se conserve si parfaitement, que l'on ne mange qu'au mois d'avril les dindons tués en novembre.

Aussitôt que la neige tombe, on a soin de déblayer la route, afin que les communications ne soient point interrompues. Le ciel étant constamment serein pendant l'hiver, on consacre ce temps aux visites que l'on veut faire. Les habitans de la ville vont chez ceux de la

campagne, ceux de la campagne viennent chez ceux de la ville. Les jeunes gens se réunissent tour à tour dans les maisons de leurs parens et de leurs amis pour danser. Lorsque le fleuve, gelé complétement, réunit ses deux rives, alors le plaisir est à son comble.

Quelquefois la rigueur de l'hiver est excessive. La terre gèle à cinq et six pieds de profondeur. Rien ne lui résiste; le vin ne forme qu'une masse de glace, même dans les appartemens échauffés par des poêles; l'eau-de-vie exposée à l'air, prend la consistance de la mélasse; le mercure même devient solide. La neige commence à tomber en octobre, et continue assez souvent en novembre et en décembre; mais une fois que les vents neigeux ont cessé, et que le froid a purifié l'atmosphère, la lune, dans son plein, brille, pendant la nuit, d'un éclat qui répand une clarté plus brillante que celle du jour, et telle, qu'à la faveur de la réverbération de la neige, elle suffit pour lire des livres imprimés en très-petits caractères.

Les routes, impraticables pendant quelque temps, et indiquées seulement par des perches plantées, pour qu'on puisse les reconnaître au milieu de la neige, ne tardent pas, à force d'être fréquentées, à présenter une surface unie, où l'impatient Canadien, enveloppé de fourrures jusqu'au bout du nez, parcourt dans son traîneau quinze à vingt milles par heure.

La situation du Canada cause le froid excessif que l'on y éprouve. Comme il est très-elevé, sa surface est exposée aux vents du nord-est et du nord-ouest, qui, soufflant habituellement, n'y parviennent qu'après avoir traversé des espaces immenses couverts de neige et de glace. Souvent à Quebec la neige roule à grands flots dans l'air, et couvre les rues jusqu'au niveau des lucarnes.

On passe, presque sans aucune gradation, du froid le plus vif au printemps le plus doux. Pendant l'hiver, les glaces arrivant tout à coup dans le bassin vis-à-vis de Quebec, s'y accumulent de manière à le remplir entièrement; mais presque toujours ces glaçons ne sont que flottans; les habitans de la rive droite, animés par l'espoir du gain, les franchissent, en faisant tantôt glisser et tantôt voguer leurs canots. A la fin de l'hiver, les glaces disparaissent avec une rapidité extrême. Au commencement de mai, elles se brisent de toutes parts avec un bruit semblable à celui du canon. Dès que la neige a disparu, les chaleurs subites couvrent la terre de la plus brillante végétation.

Les Canadiens de la classe inférieure préfèrent le petit salé à tout autre viande. Leur nourriture habituelle est une soupe au lard avec des pois ou des fèves. Le bœuf est d'une qualité médiocre, mais le mouton est excellent. Le saumon et l'alose sont très-communs à Quebec; on en sale beaucoup pour le Haut-Canada. Pendant l'hiver, on transporte le lait gelé en gros pains.

Les principaux fruits que l'on recueille dans les environs, sont les fraises, les framboises, les groseilles et les prunes; les cerises ne croissent que dans les jardins où l'on prend le plus grand soin des arbres fruitiers. Les pêches ne mûrissent qu'en espalier; les poires et les pommes viennent de Montréal.

En hiver les hommes portent de grandes capotes de drap épais avec des collets à capuchon garnis de fourrure. Lorsque l'on voyage en traîneaux, l'on s'enveloppe d'une capote de peau de bison, et l'on se couvre les genoux d'un tablier de peau d'ours. Les femmes ont pour se garantir du froid, des bonnets de fourrures, des manchons, des palatines et des pelisses de drap ou de velours. Tout le monde met par-dessus sa chaussure ordinaire des bottes de lisières et de gros drap, pour ne pas glisser sur la neige. Quelquefois les hommes attachent au talon de leurs bottes des petits crampons en fer.

De même que dans tous les pays du monde, les femmes sont plus recherchées que les hommes dans leur mise. Elles n'ont plus depuis très-long-temps, la ressource d'avoir les modes de Paris; elles sont donc réduites à celles de Londres qui leur parviennent très-promptement au moins lorsque la navigation est libre.

Depuis la cession du Canada, la culture de l'esprit a fait peu de progrès chez les habitans, même dans les classes supérieures. L'instruction publique est tellement négligée, que plusieurs membres de l'assemblée provinciale ne savent ni lire ni écrire. Du moins le *Mercure de Quebec*, journal anglais, proposait-il, en 1818, de former une école spéciale pour l'in-

struction des membres du parlement canadien, privés de ces deux connaissances élémentaires. (Ce n'est là sans doute qu'une plaisanterie déplacée, ainsi que tout le passage suivant).

Les seigneurs ou propriétaires français qui demeurent ordinairement à Quebec sont, suivant le témoignage du voyageur anglais Lambert, également étrangers à l'agriculture, au commerce, aux arts et à la littérature. Leurs amusemens sont le jeu, la table et les courses de chevaux. L'éducation du beau sexe est peu soignée, et sa coquetterie se déploie au Canada tout comme en Europe. Toutefois, ce voyageur convient que plusieurs femmes cherchent à s'instruire, à acquérir des talens, et sont modestes et réservées... (C'est heureux!)

Excepté les almanachs, les actes de l'assemblée législative et les journaux, l'on n'imprime rien dans le Canada. Le *Canadien* et le *Courrier de Quebec* sont en français. Le *Mercure de Quebec* et le *Courrier du Canada* sont en anglais, les gazettes de *Quebec* et de *Montréal* le sont dans les deux langues. Tous ces journaux paraissent une fois par semaine.

Le temps très-court de l'été est consacré aux affaires; les navires arrivent d'Europe, d'autres y retournent; les pelleteries sont apportées de Montréal. On voit descendre par le fleuve des trains de bois de construction et de merrain; ils sont d'une grandeur immense, comme ces trains appelés flottes qui vont d'Andernach sur le Rhin à Dordrecht en Hollande. Lorsqu'ils ont un vent favorable, ils déploient une douzaine de voiles; on s'aide de rames et de perches pour diriger leur marche. Les bateliers y élèvent des cabanes dans lesquelles ils demeurent avec leurs familles; ils y placent le bétail et la volaille qu'ils transportent à la capitale; on croit apercevoir un village flottant. Les marchandises d'exportation de Quebec consistent en pelleteries, grains, farine, bois de construction et merrain, potasse, etc., s'élevant à une somme considérable.

Le fleuve Saint-Laurent, jusqu'à l'Ile d'Orléans, située immédiatement au-dessous de Quebec, n'a jamais moins de quatre à cinq lieues de largeur; mais au-dessus de cette île, il se retrécit tout à coup, de sorte que devant la ville, il n'a plus qu'un mille de largeur; c'est ce qui a fait donner à cet endroit le nom de Quebeio ou Quebec, qui en langue chipiouanne signifie retrécissement. Les abenakis, dont la langue est un dialecte chipiouan, nomment ce lieu Quélibec, qui veut dire ce qui est fermé, parce que de l'entrée de la petite rivière de la Chaudière, par où ces sauvages venaient à Quebec du voisinage de l'Acadie, la pointe de Levi qui avance sur l'île d'Orléans cache entièrement le canal du sud; l'île d'Orléans cache celui du Nord, de sorte que le port de Quebec ne paraît qu'une grande baie. Les environs de cette ville offrent un grand nombre de sites extrêmement pittoresques. La plaine d'Abraham qui en est voisine est le but ordinaire des promenades du beau monde. On fait aussi des parties de plaisir au lac Saint-Charles qui n'est éloigné que de quatre milles. Il a une lieue de long sur un quart de lieue de large; une presqu'île rocailleuse le coupe à peu près en deux. On voit sur la rive droite un joli village français entouré de prairies et de vergers, et sur sa rive gauche Lorette, village de Hurons chrétiens.

Ces Indiens ont été civilisés, ou plutôt ont pris les habitudes des Européens. Ils ont perdu leur ancienne répugnance pour le travail et leur goût pour la guerre. Ils vivent comme les Canadiens, mais ils ont conservé leur costume comme plus commode. Ils ont oublié les traditions de leurs ancêtres qui ne sont plus conservées par les cordons de vampou transmis de génération en génération, ni renouvelées par la célébration périodique des fêtes nationales. Ils ne répètent même leurs danses et leurs chants qu'à de longs intervalles et seulement pour satisfaire la curiosité des voyageurs européens qui désirent connaître les attitudes féroces et les gestes frénétiques de la danse de combat de ces Indiens.

La plupart de ceux qui sont établis à Lorette et dans d'autres villages, sont employés ordinairement par les agens de la compagnie du nord-ouest, comme chasseurs ou pêcheurs. Leurs terres sont généralement cultivées par les femmes. Quelques-uns ont un cheval, une voiture, une vache et des cochons; mais la chasse et la pêche ont bien plus d'attraits pour le plus grand nombre. Lorsque les chances précaires de leurs expéditions ne leur ont pas été favorables, ils se louent, pour leur subsistance, aux cultivateurs voisins. Quand leurs

expéditions ont réussi, ils vont vendre leur produit au marché et dépensent en rum presque tout l'argent qu'ils en retirent.

Indépendamment des pelleteries, ils approvisionnent le marché de Quebec de corbeilles et d'autres ouvrages en écorce de bouleau. Ils apportent aussi des mocassains en peau passée, dont la semelle est en bois et la tige ornée de broderies en piquans de porc-épic; cette chaussure est très-commode par un temps sec. Ce sont les femmes qui les font; plus prévoyantes que les hommes, elles achètent au lieu de rum des étoffes et des vivres. Une tribu de Mic-Macs campe pendant l'été à la pointe de Levi, sur la rive droite du fleuve.

Les Indiens, ordinairement vêtus d'une robe de peau déchirée, se parent de leur mieux les fêtes et dimanches. Beaucoup de petits-maîtres européens ne sont pas plus vains de leur parure que ne le sont ces Indiens. Les présens qu'ils reçoivent tous les ans du gouverneur du Canada, consistent principalement en couvertures de laine; on distribue de plus aux familles des chefs, du drap de couleur éclatante; ils s'en font des vêtemens qu'ils décorent d'une quantité de colifichets. Quelquefois quatre ou cinq rangées de petites pièces d'argent ou de morceaux de fer-blanc leur pendent du derrière de la tête aux talons. Ils ont des bracelets en argent ou en fer-blanc. Ils suspendent à leur cou des médailles de différentes grandeurs, et à leurs oreilles de grands anneaux. Ils se font sur le visage de larges raies avec de l'ocre rouge ou du charbon.

Une pièce essentielle de leur vêtement est une gibecière faite de la peau de quelque petit animal, le poil en dehors; il y renferment leur tabac; le couteau, la ceinture et les cordons de vampou sont aussi des objets indispensables. Ceux-ci se font avec un coquillage qu'ils achètent aux États-Unis. A la fin de chaque discours, ils en donnent un pour rappeler ce qu'ils ont dit. Leur mémoire est si grande que plusieurs années après, ils se souviennent de ce que signifie chacun de ceux qui sont en leur possession. Leur femmes ont un chapeau de peau de castor qu'elles ornent de plumes, de rubans de diverses couleurs et de petites croix d'argent. Quelquefois elles portent un bonnet pointu de drap qu'elles brodent avec beaucoup de délicatesse en poil d'élan, de nuances différentes. Elles s'enveloppent d'un manteau ou d'une pièce de drap bleu, vert ou écarlate, bordé de larges bandes de soie jaune et verte; elles l'attachent autour de la ceinture pendant la belle saison, et le ramènent sur leur tête pendant l'hiver. Elles ont aussi une tunique ou chemise de toile de coton peinte, des bas bleus ou rouges, et des mocassains brodés en poil d'élan ou en piquans de porc-épic.

C'est pendant le campement d'été, lorsqu'ils viennent de recevoir leurs présens, qu'il est curieux de les voir. Les Squâs, surtout les jeunes filles, étalent complaisamment leurs parures, tandis que les hommes, riant, criant et cabriolant à leur antique manière, tourmentent leur chef pour avoir un peu de rum. Celui-ci les refuse sans humeur, en ajoutant qu'il faut en garder pour la danse.

Le soir, des feux sont allumés devant toutes les tentes; hommes, femmes, enfans mangent de la soupe, un morceau de poisson salé, ou une tête de veau. A neuf heures, la danse commence à la lueur des torches d'écorce de bouleau, portées par de vieilles femmes. On place à terre une poutre à l'extrémité de laquelle s'assied un homme qui bourdonne une espèce de chant monotone, en s'accompagnant d'une calebasse pleine de petites pierres qu'il agite sans cesse. Tous les danseurs font à la file le tour de la poutre, et sont si serrés, qu'ils se marchent sur les talons. Les Squâs et quelques hommes se contentent de suivre ceux qui les précèdent; les autres se démènent comme des forcenés, battent des mains, frappent la terre du pied, sans perdre la mesure marquée par la calebasse et par le son uniforme du yo-hé-ouaou qu'ils semblent tirer du fond de leur poitrine. Quelquefois ils en rompent la monotonie par des cris et des hurlemens qui, joints à leurs gestes bizarres et à leurs cheveux hérissés, feraient croire à un étranger qu'il est au milieu d'une bande de fous.

Le voyageur anglais Hall vit à une de ces fêtes, M. d'Estimauville, Français, et agent du gouvernement pour les Indiens. Ses deux filles se mêlèrent ainsi que lui à la danse des sauvages. Elles empruntèrent aux filles des chefs des robes rouges et des chapeaux de plumes, et, s'étant barbouillé les joues d'un peu de ver-

millon, elles prirent part à la danse bruyante et grossière de ces enfans de la nature. Du reste, Indiens, Français et Anglais, tous convinrent que c'étaient de très-jolies Squâs. Voilà une preuve du talent qu'ont les Français pour se faire aimer des sauvages.

Un Anglais, à son arrivée à Montréal, cherchait à lier conversation avec les Indiens. « Je ne sais pas l'Anglais » fut constamment leur réponse. Il apprit ensuite que ceux mêmes qui comprenaient l'anglais ne parlaient jamais aux personnes qui les interrogeaient dans cette langue, à moins qu'ils ne les connussent particulièrement, tandis que si on leur adresse la parole en français, ils répondent avec la plus grande confiance.

Parmi les merveilles de la nature que l'on admire dans les environs de Quebec, il en est deux qui méritent une description particulière; ce sont le Saut de Montmorenci et le Saut de la Chaudière; les deux rivières dont ils portent le nom se jettent dans le fleuve Saint-Laurent; la première à quelques milles au-dessus ou au nord-est de Quebec, la seconde à quelques milles au-dessous ou au sud-ouest.

La rivière de Montmorenci, dont le cours est très-irrégulier, traverse un pays sauvage et très-boisé, et coule dans un lit parsemé de rochers aigus, jusqu'au moment où elle arrive sur le bord du précipice; là elle tombe d'une hauteur de deux cent quarante pieds, sans rencontrer rien dans sa chute. Excepté dans la saison des débordemens, le volume de cette rivière est peu considérable; mais le froissement continuel et violent qu'elle éprouve en traversant le bord rocailleux du précipice, la fait tellement bouillonner, que sa masse d'eau écumante présente l'apparence de la neige que l'on jette du haut d'une maison, et paraît avoir de même une chute très-lente. Il s'élève du fond du précipice une vapeur comme un brouillard humide qui, vue quand le soleil brille, offre à l'œil les couleurs éclatantes de l'arc-en-ciel. La largeur de la rivière au-dessus de la cataracte n'est que de cinquante pieds; au-dessous, les eaux sont retenues dans une espèce de bassin par un rocher qui en occupe presque toute la largeur, et à l'extrémité duquel elles s'échappent et coulent doucement vers le Saint-Laurent, qui n'en est éloigné que de trois cents pas. Les bords de la rivière de Montmorenci au-dessous de sa chute sont très-escarpés, à pic dans quelques endroits, et partout inaccessibles; de sorte que si l'on veut considérer la cataracte de près, on est obligé de suivre les bords du fleuve Saint-Laurent jusqu'au confluent de la rivière de Montmorenci. Lorsqu'en montant ou en descendant le fleuve l'on arrive vis-à-vis de la cataracte, le spectacle dont on jouit est vraiment imposant et sublime.

Le Saut de la Chaudière n'est pas de moitié aussi haut que celui de Montmorenci; sa largeur est de deux cent cinquante pieds; les environs en sont plus agréables; les bords de la rivière étant bien boisés, les sites que l'on aperçoit de distance en distance au travers des rochers, sont extrêmement agrestes et pittoresques. Quand le lit de la rivière est plein, le volume d'eau qui se précipite est prodigieux; dans les temps secs, et pendant la plus grande partie de l'été, il diminue singulièrement. Dans cette saison la chute de Montmorenci est bien plus belle et plus attrayante.

Les chutes de Saguenay sont à quelques lieues au-dessous de Quebec. Elle a, dans cet endroit, près de trois milles de largeur, et cent soixante pieds de profondeur. Cette masse énorme d'eau se précipite à travers une fente formée par des rochers perpendiculaires qui ont de deux cents à six cents pieds de hauteur; la fente n'a pas un mille de large. Quelques sauts de cinquante à soixante pieds accélèrent encore la rapidité du Saguenay. Après avoir franchi cette barrière, il court en décrivant beaucoup de sinuosités jusqu'au Saint-Laurent, où il se jette en formant, à son confluent avec ce fleuve, l'excellent port de Tadoussac, limite des établissemens du Canada de ce côté. La marée remonte à soixante-dix milles dans le Saguenay; les baleines y ont quelquefois pénétré.

Pour aller visiter ces phénomènes de la nature, on est obligé de s'engager dans des routes peu fréquentées, et les voyageurs accoutumés à parcourir des pays plus peuplés, ne sont pas contens des auberges ou des cabarets que l'on rencontre dans ces espèces de solitudes.

La route de Quebec à Montréal est commode et très-bien servie. Des relais sont éta-

-blis à des distances réglées ; des chevaux, des calèches ou des carrioles y attendent le voyageur.

« A peine, dit l'anglais Weld, nous eut-on aperçus à la première poste, que le maître, sa femme et toute sa famille se hâtèrent de sortir de la maison pour nous recevoir. Le postillon, après avoir fait claquer son fouet, descendit gravement de son cheval, s'avança le chapeau à la main vers la maîtresse, et lui donna un baiser sur chaque joue, à quoi elle se prêta de la manière la plus gracieuse. Cette cérémonie se répète à chaque relai, et ce n'est qu'après quelques minutes, employées à des félicitations mutuelles sur le bonheur de se revoir, que l'on prépare une nouvelle voiture. » On suit presque toujours les bords du fleuve ; on traverse les petites villes et les villages qui offrent un très-joli tableau, lorsqu'on les aperçoit du milieu de la rivière, et qui ne perdent pas à être vus de près. D'ailleurs le spectacle dont on jouit, en faisant le voyage par terre, est de la plus grande beauté. Le Saint-Laurent, par sa largeur, ressemble à un lac entouré de montagnes ; il paraît couler aux pieds du voyageur, qui, du haut de ses bords escarpés, contemple les navires marchands dont ses eaux sont animées. Sur la rive opposée, de hautes montagnes, qui sont revêtues de forêts immenses, servent comme de clôture à un pays fertile, couvert de cultivateurs occupés à faire leurs moissons, et parsemé de villages dont les maisons et les clochers, d'une blancheur éclatante, répandent sur tout le tableau un air de gaieté qui en augmente le charme.

Les villageoises françaises sont généralement très-jolies dans leur jeunesse. Elles portent un corset bleu ou rouge sans manches, et un jupon d'une couleur différente. Leur chapeau de paille leur sied très-bien. De même que les femmes des Indiens, elles se fanent avant le temps, parce que leurs maris, trop indolens, leur font partager les travaux les plus rudes de la ferme.

Le second jour du voyage on arriva à Trois-Rivières, ville située à peu près à mi-chemin [illegible]ebec et Montréal, au confluent du [illegible]ce et du Saint-Laurent. Le premier, [illegible]dre le grand fleuve, se partage [illegible], ce qui a fait donner à la ville le nom qu'elle porte. Rien n'est plus charmant que sa position.

Le Saint-Maurice n'est pas navigable pour les navires d'une certaine grandeur ; mais avec des canots on peut le remonter presque jusqu'à sa source. Elle n'est pas éloignée de celles d'autres rivières qui portent leurs eaux à la mer de Hudson. Cette circonstance, dans un pays très-peuplé, donnerait lieu à une navigation importante, mais on ne rencontre sur les bords de cette rivière que des habitations éparses, jusqu'à une forge éloignée de neuf milles, qui a été établie par les Français. Les couches du minerai de fer qui l'alimentent sont presque épuisées. Au-delà, le silence des forêts n'est interrompu que par le cri des oiseaux ou par le bruit des cataractes. On en franchit une de trente pieds de hauteur avant d'arriver au saut de Charinnegammé, éloigné de vingt milles de Trois-Rivières. De chaque côté s'élèvent des rochers sourcilleux, noirs et couverts de bois ; ils semblent s'être écartés pour donner passage à la rivière qui se précipite d'une hauteur de cent pieds ; la chute n'est pas perpendiculaire ; elle est partagée en deux par un îlot rocailleux, sur lequel des pins et des thuya ont pris racine. La largeur totale des deux nappes d'eau n'est que de soixante pieds.

Trois-Rivières contient à peu près trois cents maisons. C'est cependant, sous le rapport de la population, la troisième ville du Canada. On y voit un couvent d'ursulines. Celui des cordeliers a été converti en caserne, et le collége des jésuites transformé en prison.

La ville a depuis quelques années pris de l'accroissement, et l'on a établi, dans les environs, de nouvelles bourgades que l'on a peuplées de soldats licenciés.

Au-dessus de Trois-Rivières, le Saint-Laurent s'élargit beaucoup et forme le lac Saint-Pierre, qui a trois lieues de large, et sept de long ; à son extrémité méridionale se trouvent plusieurs îles. On voit au-delà sur le continent, Sorel et William Henri, petites villes situées à la droite du confluent de la rivière du même nom, avec le Saint-Laurent ; le Sorel porte aussi le nom de Richelieu, de Chambli, et de Champlain ; il est le canal par lequel s'écoulent les eaux du lac Champlain ; Sorel est l'entrepôt naturel des marchandises qui arrivent des

États-Unis par cette voie. Cette ville est presque entièrement peuplée d'Anglais et d'Américains. Elle est bâtie régulièrement, les rues se coupent à angles droits ; on y compte cent cinquante maisons, indépendamment des bâtimens qui appartiennent au gouvernement, et des magasins. On y construit des navires pour la navigation des rivières et des lacs.

La traversée du lac Saint-Pierre interrompt pour un moment la vue de la longue file de maisons, ou plutôt de chaumières, qui forme comme un village continu de Quebec à Montréal.

Les clochers des paroisses, couverts en ferblanc, présenteraient un coup d'œil agréable s'ils s'élevaient du milieu des forêts, comme l'ont raconté quelques voyageurs, mais tous les bois sont coupés dans les environs des bourgades canadiennes, et des maisons qui se ressemblent toutes, situées à distances égales comme des tentes et des guérites sur une ligne sans fin, n'ayant ni un arbre, ni un buisson qui les abrite, n'offrent pas le même intérêt que des maisons disséminées au milieu des champs, et réunies par intervalles en hameaux ou en villages.

Lorsque l'on continue à suivre la rive gauche du Saint-Laurent, on s'aperçoit, en quittant les bords de Saint-Maurice, que tous les affluens du fleuve coulent lentement en entraînant beaucoup de vase à travers une étendue considérable de pays plat qui borde le lac Saint-Pierre, et qui se prolonge derrière l'île de Montréal, jusqu'aux deux montagnes. La seule élévation sensible, dans cette vaste plaine, est l'ancienne rive du fleuve, haute de trente à quarante pieds, qui suit la direction de son lit actuel, mais à des distances différentes. Entre Mosquenonge et Berthier, elle est environ d'un mille. Volney observe que cette seconde banquette est plus particulièrement remarquable le long des rivières de l'ouest, mais elle n'est pas moins reconnaissable au Saint-Laurent et à ses affluens jusqu'au lac Ontario. On la distingue non-seulement le long du fleuve en général, mais elle suit également chaque baie et chaque détour avec une flexion correspondante, indiquant ainsi que le changement subséquent dans le volume de l'eau s'est effectué graduellement, et sans violence.

Le nombre des moulins à eau abandonnés, notamment dans les parties du pays habitées depuis peu, ainsi que la difficulté de faire marcher ceux dont on se sert encore, prouve que le même desséchement progressif continue.

« Ayant passé en bac de Berthier à Contrecœur, j'allai en calèche à deux chevaux vers Saint-Ours, dans la direction de la montagne de Belœil, qui s'élève dans un horizon brumeux. Les prairies étaient ornées avec profusion du beau lis orange, et les bords de l'eau des cônes cramoisis du sumac. Des bricks et des navires marchands descendaient le fleuve avec la marée. Leurs voiles étaient à peine gonflées par le vent léger qui tempérait bien modérément l'atmosphère brûlante du mois d'août.

» L'été du Canada est aussi chaud que l'hiver est froid, ce qui met le cultivateur à même d'élever du maïs, des melons d'eau, des potirons, du piment et d'autres végétaux, qui ont besoin d'un fort degré de chaleur, quoique pour un temps court ; circonstance qui fait que ce pays ressemble en été au Portugal, comme en hiver à la Russie.

» J'arrivai le soir à Belœil, village peu visité ; le lendemain je passai de nouveau le fleuve, et je m'avançai vers la montagne qui s'élevait comme un mur de rochers au-dessus du pays plat des environs. Quelques chaumières misérables sont éparses à sa base. Leurs habitans vivent principalement du produit de leurs vergers de pommiers, dont la riche verdure tapisse toute la pente du mont jusqu'à l'endroit où la montée devient difficile. A l'extrémité de ce hameau, l'on voit un moulin, bâti sur le bord de la rivière, et mis en mouvement par le ruisseau qui sort du lac de la montagne.

» La première partie de la montée traverse un bois touffu d'érables, et ne présente pas d'autre difficulté que celle de gravir sur les masses de rochers qui couvrent le terrain, ou d'en faire le tour, car elles barrent la route aux voyageurs qui ne connaissent pas leurs défilés. Quand on a passé la région des arbres, on est exposé à l'ardeur du soleil. Ce qui, avec la poussière, joint à la fatigue de la montée, rendait ma tâche fort pénible. La hauteur du premier sommet est de deux cents toises ; il est séparé de la cime supérieure par une vallée profonde et bien boisée, vers l'extrémité de

laquelle un beau lac, d'un demi-mille de circonférence, étend ses eaux tranquilles au milieu des bocages. Dans cette position solitaire et si élevée, il ressemble au bain du Génie de la montagne, ou au lac magique de quelque conte arabe. Il abonde en poisson excellent.

» Du sommet du cône qui est haut de deux cent quarante toises, la vue domine sur le Saint-Laurent et ses deux lacs, entre lesquels on aperçoit la ville et les hauteurs de Montréal; d'un côté la rivière de Richelieu avec le fort Chambli et le bassin, et au-delà les lacs qui marquent la frontière; de l'autre l'Atamasca, et au sud des chaines de montagnes qui se perdent dans l'éloignement. A l'exception de ces hauteurs, on ne découvre qu'une plaine boisée, entremêlée de taches brunes qui sont les terrains cultivés, et de villages de couleur blanche.

» La base de la montagne qui est de granit, termine brusquement la branche des montagnes Vertes qui sépare les eaux du lac Champlain des sources de l'Atamasca et du Saint-François. »

Quand on vient par terre de Quebec à Montréal, on s'embarque à Saint-Sulpice pour traverser le Saint-Laurent; on avait commencé un pont pour joindre d'île en île celle de Montréal à la rive gauche du fleuve; mais les auteurs de ce projet, quoique dignes d'éloges pour leur intention, avaient oublié de consulter le climat; car en supposant que le pont résistât au courant gonflé par les pluies d'automne, il serait emporté par les glaces.

Le choix de l'emplacement de Montréal, la seconde ville du Canada, fait honneur à son fondateur, Jacques Cartier. Elle est située sur la côte méridionale d'une île au point où le Saint-Laurent cesse d'être navigable pour les gros navires. Ses hautes murailles, ses maisons en pierre de taille, entremêlées d'églises et de couvens, les vaisseaux mouillés le long de la terre, la font ressembler à un port de mer de l'ancien continent. L'escarpement du rivage, et la profondeur de l'eau entretenue par la rapidité du courant, donnant aux navires la facilité de se placer contre le quai pour charger et décharger des marchandises. Montréal est éloigné de Quebec de soixante lieues, le bateau à vapeur parcourt cet espace en dix-sept heures.

Cette ville se présente sous un aspect aussi pittoresque, mais bien plus gai que Quebec. Des hauteurs boisées, de nombreux vergers, de jolies maisons de campagne, et tout cela renfermé dans une île baignée par un fleuve superbe où les plus gros navires peuvent remonter. L'île a dix lieues de long de l'est à l'ouest, et près de quatre lieues dans sa plus grande largeur. La montagne d'où elle tire son nom et et qui a deux têtes de hauteur inégale, est presque dans le milieu de la longueur de l'île, mais elle n'est qu'à une lieue de la côte méridionale. Montréal fut d'abord nommée Ville-Marie; mais cette dénomination n'a pu passer dans l'usage ordinaire. L'on y compte mille deux cent soixante-quatorze maisons et vingt mille huit cents habitans; on la distingue en ville haute et ville basse, quoique la première ne soit pas beaucoup plus élevée que l'autre. La plupart des rues sont droites, pavées, mais étroites, les nouvelles sont d'une largeur convenable; les maisons sont généralement bâties en pierres de taille grises; dans les faubourgs on en voit en bois, il y en a peu d'élégantes; quelques-unes sont commodes et bien distribuées; elles n'ont ordinairement qu'un étage au-dessus du rez-de-chaussée. Dans la ville basse, qui est voisine du fleuve et la plus commerçante, les maisons ressemblent à des prisons, à cause des volets en fer dont les portes et les fenêtres sont garnies en dehors, et que l'on ferme soigneusement dès que la nuit approche, afin de se garantir du feu. Cette ville a éprouvé des incendies terribles, et ses habitans en ont une telle peur, que tous ceux qui en ont le moyen, couvrent leurs maisons en fer blanc. Une loi oblige les propriétaires d'avoir constamment à portée une ou plusieurs échelles proportionnées à la hauteur des maisons.

Les principaux édifices sont : l'Hôpital général, l'Hôtel-Dieu, la Cathédrale catholique, le Séminaire, l'Église anglicane, la Maison du gouverneur, le Palais de justice, la Banque, le Couvent des Récolets changé en caserne, etc. Les remparts de la ville tombent partout en ruines; ils étaient nécessaires lorsqu'elle avait à craindre des surprises des Indiens qui arrivaient en grand nombre pour vendre leurs pelleteries et campaient en dehors; aujourd'hui cet inconvénient n'est plus à craindre.

On remarque à Montréal plus de dispositions à embellir la ville qu'à Quebec. Peut-être est-elle

plus riche; car indépendamment de ce qu'elle est l'entrepôt du commerce des pelleteries, ses négocians en font un très-actif avec les États-Unis, notamment avec le Vermont, et le New-York supérieur. Les commerçans du nord-ouest donnent le ton à la société, ils tiennent les tables les mieux servies; en conséquence leurs femmes sont les arbitres des modes, prérogative aussi ardemment désirée et maintenue dans une petite ville baignée par le Saint-Laurent, que dans les capitales de la France et de l'Angleterre.

L'hiver passe pour être de deux mois plus court à Montréal qu'à Quebec; la chaleur y semble plus accablante; sa situation basse et abritée, les toits couverts en ferblanc, les volets des fenêtres revêtus de plaques de fer, et la grande quantité de poussière y rendent l'atmosphère semblable à une fournaise.

A l'extrémité de l'île et à sept milles au sud-ouest de Montréal est le village de La Chine; on y va par une route qui traverse un pays uni, mais agréablement diversifié par des bois et des terrains cultivés qui sont généralement des prairies.

Vis-à-vis de La Chine est Cachenondaga, misérable village habité par les Agniers, tribu d'Iroquois qui ont embrassé la religion chrétienne, et vivent de la chasse et de la pêche. Lorsque Lambert visita le Canada, leur chef était un Français d'extraction et interprète du gouvernement; il s'était entièrement métamorphosé en Iroquois et avait épousé successivement deux Indiennes.

C'est à La Chine que se font les expéditions de la compagnie du nord-ouest; elle a été fondée principalement par deux Écossais, dont l'un était ce même Mackenzie qui, dans ses voyages au nord et à l'ouest, découvrit la mer polaire. Elle emploie plus de trois mille personnes comme agens facteurs et chasseurs. Les Écossais s'empressent de s'engager à son service. Après une trentaine d'années d'une vie triste et pénible, quelques-uns se retirent avec une santé délabrée, mais ils ont acquis une fortune qui se monte quelquefois à vingt mille livres sterling; c'en est assez pour mener grand train à Montréal où ils vont passer leur vieillesse.

Le plus grand commerce de la compagnie se fait par la rivière des Ouatouacs qui se réunit au Saint-Laurent, à trente milles au-dessus de Montréal, et dont le confluent avec ce fleuve, forme le lac des deux Montagnes et le lac Saint-Louis dans lesquels sont situées plusieurs îles considérables. Le transport des pelleteries qui viennent du haut de la rivière se fait en canots d'écorce, dont quelques-uns sont assez forts pour porter quarante quintaux; rarement on les charge en totalité, surtout sur l'Ouatouac, parce que sa navigation est embarrassée par des bancs de sable, des rapides et des rochers à fleur d'eau et interrompue par trente-deux portages. Les marchandises, les provisions, les munitions et les équipemens militaires, ainsi que les présens destinés aux Indiens, sont embarqués sur des bateaux plats qui remontent le Saint-Laurent et traversent ensuite les grands lacs. On compte trente-six stations du poste de La Chine à Koumanistagua, comptoir situé sur les bords du lac Supérieur.

Pour construire les canots, on étend les écorces qui sont fort épaisses, sur des varangues plates et très-minces, faites de bois de thuya; elles sont assujetties sur toute la longueur par de petites barres de traverse, qui font la séparation des barres dans le canot; deux précintes de même matière auxquelles sont cousues ces petites barres, affermissent toute la machine. Entre les varangues et les écorces, on insinue de petites clisses de thuya, moins épaisses encore que les varangues, et qui ne laissent pas de fortifier le canot dont les deux extrémités se relèvent peu à peu, et sont insensiblement terminées en pointes tranchantes et rentrantes. Ces deux extrémités sont parfaitement semblables, en sorte que pour changer de route et retourner en arrière, il suffit que les bateliers changent de main. Celui qui se trouve derrière gouverne avec son aviron, en nageant toujours, et la plus grande occupation de celui qui est sur le devant est de prendre garde que le canot ne touche rien qui puisse le crever. Tous sont assis à plat ou sur leurs genoux, et leurs avirons sont des pagayes de cinq à six pieds de long et ordinairement de bois d'érable. Mais quand on va contre un courant un peu fort, il faut se servir de la perche et se tenir debout; cela s'appelle piquer le fond. Il est besoin d'un grand usage pour bien garder l'équilibre dans cet exercice, car rien n'est plus léger, par consé-

quent plus facile à tourner, que ces canots, dont les plus grands, avec leur charge, ne tirent pas plus d'un demi-pied d'eau.

Les écorces dont ils sont composés, aussi bien que les varangues et les barres, sont cousues avec des racines de sapin, lesquelles sont plus pliantes et sèchent beaucoup moins que l'osier. Toutes les coutures sont gommées en dedans et en dehors; mais il faut les visiter tous les jours, pour voir si la gomme n'est pas écaillée. Tous les canots, jusqu'aux plus petits, portent la voile, et, avec un bon vent, peuvent faire vingt lieues par jour; sans voile, il faut avoir de bons bateliers pour en faire douze dans une eau morte : les plus grands canots ont douze hommes, trente pieds de long et six de large.

Ces canots sont conduits par des Canadiens français, qui préfèrent cette occupation aux travaux de l'agriculture. Tous les ans, au mois de mai, une flotte part de Montréal, chargée seulement de provisions, telles que biscuit et cochon salé pour nourrir les équipages jusqu'à leur retour, et de marchandises pour les Indiens. Quand on rencontre des bancs, il suffit quelquefois que les équipages sortent des canots et les halent jusqu'à ce qu'ils soient à flot, mais dans les rapides et les rochers, alors il faut les décharger et les transporter sur le dos avec les marchandises, jusqu'à ce que l'on atteigne à un endroit navigable. Dès que la nuit approche, on tire les canots sur le rivage, on allume du feu, on fait cuire des vivres pour le lendemain, on s'enveloppe d'une couverture de laine, et l'on dort sur la terre. Si la pluie tombe avec force, on se forme une espèce d'abri avec des branchages; le plus souvent, on couche à la belle étoile, comme les Indiens, dont ces gens affectent d'imiter les usages, et quelquefois le costume, qu'ils trouvent plus commode que le leur.

Après avoir remonté l'Ouatouac l'espace de quatre-vingt-dix lieues, ce qui prend dix-huit jours environ, l'on gagne par un portage le lac Nipissing, d'où, par un autre portage, l'on arrive à la rivière Française, qui se décharge dans la partie nord-est du lac Huron; on le côtoye jusqu'au détroit de Sainte-Marie, à l'ex-[illegible] duquel l'on trouve un autre portage [illegible]uit au lac Supérieur, dont on suit la rive septentrionale jusqu'au grand portage situé au nord-ouest. Delà, après avoir passé une chaîne de petits lacs et de rivières, on traverse le lac de la Pluie, le lac des Bois, le lac Ouinipeg, on gagne le lac Athapasca, puis le lac de l'Esclave.

Les canots qui font cette longue route, ne reviennent jamais dans la même année; on en trouve au grand portage d'autres que les agens de la compagnie tiennent tout prêts, pour transporter les pelleteries qu'ils ont recueillies. Elles sont contenues dans des ballots dont le poids est marqué. On en met un certain nombre dans chaque canot; leur poids étant connu, il ne peut jamais y avoir de dilapidation; et lorsque l'on arrive aux portages, il n'y a point de temps perdu, parce que chacun sait le nombre des ballots qu'il doit prendre pour compléter sa charge.

Au grand portage, ainsi que le long de cette chaîne immense de lacs et de rivières qui, depuis le lac Supérieur, s'étendent d'un côté jusqu'aux monts Rocheux, et de l'autre jusque dans le voisinage de la mer polaire, la compagnie a des comptoirs où résident ses agens; elle en a aussi au-delà des monts, sur les bords du grand Océan.

Beaucoup de personnes attachées à la compagnie du nord-ouest, avaient, long-temps avant Mackenzie, pénétré dans l'intérieur du continent de l'Amérique, et parcouru dans différentes directions des lieux où aucun blanc n'était allé avant eux; mais elles n'avaient d'autre objet que d'étendre le commerce de leurs commettans, et d'établir des comptoirs. C'est dans une de ces excursions que ces voyageurs rencontrèrent ceux de la compagnie de la baie d'Hudson, qui étaient partis d'un autre point, et que les mêmes intentions conduisaient dans ces vastes régions.

Les hommes qui commencent une fois à suivre cette manière de vivre en nomades, s'y accoutument et y prennent goût, malgré tout ce qu'elle a de pénible. La paresse la leur fait préférer à une existence sédentaire qui les obligerait à travailler. M. de Chateaubriand raconte qu'ayant interrogé un Français qu'il trouva parmi les sauvages sur le motif de son changement de vie, celui-ci répondit : « Que voulez-vous? c'est l'instinct. »

Indépendamment des pelleteries apportées à Montréal des régions nord-ouest du continent, par l'Ouatouac, il en arrive encore des quantités considérables par les lacs, et qui descendent le Saint-Laurent. Ces dernières sont recueillies dans les différens postes situés sur les lacs Erié, Huron et Ontario, où le commerce est libre. Chacun de ces postes est défendu par une garnison entretenue aux frais du gouvernement. Il vient aussi des fourrures à Montréal par les coureurs de bois qui vont d'une peuplade indienne à l'autre, jusque dans le pays des Illinois sur les bords du Mississipi, Ils remontent ce dernier fleuve jusqu'à l'Ouisconsing, d'où ils gagnent, par un portage de trois milles, la Rivière du Renard, qui se jette dans le lac Michigan; quelquefois même dans les débordemens qui ont lieu à la fin de l'automne, on peut aller de l'une à l'autre en canot, sans interrompre la navigation par un portage. Du lac Michigan ils passent dans le lac Huron, et ensuite dans le lac Erié, d'où ils entrent dans le fleuve Saint-Laurent. Les pelleteries sont rendues à Montréal avant la fin de septembre; on les embarque à mesure à bord des navires qui partent toujours avant les derniers jours du mois d'octobre, pour ne pas être surpris par les glaces.

Les voyageurs qui veulent aller de Montréal dans le Haut-Canada, se munissent d'une tente, d'un équipage complet de campement, de viande sèche, de vin et d'eau-de-vie, qu'ils embarquent dans un canot, quand ils remontent le Saint-Laurent. S'ils font leur course par terre, ils en sont quittes pour louer un cabriolet, et suivent la rive gauche du Saint-Laurent. Examinons séparément les deux routes.

Les rapides du Saint-Laurent, que l'on trouve au-dessus de Montréal, sont si violens, que les canots sont envoyés à vide au village de La Chine. On s'arrange ordinairement de manière à partir avec une flottille ou brigade de canots. Trois hommes suffisent pour manœuvrer le plus grand bateau lorsqu'il est à vide; il en faut un plus grand nombre lorsqu'il est chargé. Les Canadiens refoulent le courant à l'aide de gaffes, d'avirons ou de voiles. On ne peut faire usage de la voile, par un vent favorable, que dans la partie supérieure du fleuve, au-delà des rapides, sur les lacs et dans les endroits où le Saint-Laurent a une grande largeur, pourvu que le courant ne soit pas trop rapide.

Le lac Saint-Louis, dans lequel on entre d'abord, a environ quatre lieues de long sur une de large, et reçoit à son extrémité supérieure un des bras principaux de l'Ouatouac, et au sud, le bras sud-ouest du Saint-Laurent. Les eaux de sa partie supérieure sont très-basses, à cause des bancs de sable et de vase que les deux fleuves y ont entraînés. Ces bancs immenses sont couverts de roseaux, de sorte qu'à une certaine distance, les navires qui les longent ont l'air de naviguer sur la terre ferme. Les cousins sont très-incommodes dans cette navigation.

L'île Perot, située à l'embouchure de l'Ouatouac, a cinq lieues de tour. Elle est fertile et bien cultivée; on y voit deux gros villages. En la quittant, on traverse l'Ouatouac, afin de gagner, par un détour, l'embouchure du bras sud-ouest du fleuve Saint-Louis, et d'éviter les rapides qui la barrent. Les eaux de l'Ouatouac sont claires et verdâtres; celles du Saint-Laurent, au contraire, sont bourbeuses, parce qu'elles passent pendant plusieurs milles sur des lits de marne.

Les rapides, situés à l'embouchure du bras sud-ouest du Saint-Laurent, sont appelés les Cascades ou le Saut de Truie. Les bateaux chargés les descendent sans danger; mais il est impossible de les remonter, même avec des canots à vide, de sorte que pour éviter les embarras du portage, on a construit, à grands frais, un canal avec une double écluse qui n'a pas plus de cinquante toises de long, et qui communique de l'Ouatouac au Saint-Laurent. Plus haut, les rapides deviennent plus nombreux et plus rapprochés les uns des autres. Le premier, appelé le Saut du Buisson, est si impétueux, qu'il faut absolument mettre les cargaisons en tout ou en partie à terre, et les transporter sur des chariots à une distance d'un mille et demi au-dessus de tous les rapides. Les bateliers eux-mêmes sont obligés de débarquer et de haler les canots le long du rivage, parce qu'il serait impossible de surmonter la force du courant même avec les gaffes.

« Le passage de ces rapides est si long et si

ennuyeux, dit le voyageur anglais Weld, que nous prîmes le parti d'aller à pied en chassant jusqu'au coteau des Cèdres, qui est à neuf milles de là. Nous perdîmes bientôt de vue les maisons isolées qui sont sur le bord des cascades, et nous nous enfonçâmes dans un bois dont les rayons du soleil n'avaient jamais percé l'épaisseur. Lobscurité profonde de ces lieux, l'aspect sauvage de tout ce qui nous environnait, et le bruit des eaux que l'on entendait dans l'éloignement, remplissaient l'âme d'une sorte de terreur. En approchant du coteau des Cèdres, l'aspect du pays devient plus agréable; on aperçoit de nouveau des coteaux cultivés et des chaumières. Le fleuve, au lieu d'effrayer l'œil par de terribles cascades, coule majestueusement et sans obstacle entre deux chaînes de rochers escarpés. »

Deux milles au-delà du village des Cèdres, on rencontre les rapides du coteau du lac Saint-François : ils s'étendent sur une surface de plusieurs milles, et quoiqu'ils ne soient pas très-dangereux, ils semblent plus effrayans que tous ceux que l'on trouve sur ce fleuve; car on peut aisément apercevoir les brisans à la distance de plus de quatre milles. Quelques voyageurs ont poussé l'exagération jusqu'à les comparer et même à les mettre au-dessus du Saut du Niagara. Dans cet endroit, les canots qui descendent le fleuve parcourent quatorze et quinze milles à l'heure. Alors, les bateliers passent au travers des brisans; mais quand ils remontent, ils sont forcés de longer la rive gauche, où la force du courant est considérablement diminuée par une quantité de petites îles qui la bordent. A l'aide de cette facilité, et d'un canal construit à côté de la partie du rapide la moins praticable, ils parviennent à surmonter le courant avec moins de peine qu'ils ne traversent les cascades.

Le lac Saint-François, dans lequel on entre ensuite, a huit lieues de long sur deux de [illegible]ge. C'est à la pointe au Baudet, vers le mi[illegible] du lac, que se trouve la limite qui sépare [illegible] Haut du Bas-Canada. Lorsque le vent souffle [illegible] sud-ouest, cette énorme masse d'eau se [illegible]orte vers la pointe, et occasione une houle aussi forte que celle qui se fait sentir sur les bords de la mer.

Y[illegible]ité supérieure du lac Saint-François, on voit l'île au Raisin, nommée ainsi à cause de la quantité de vignes sauvages qui y croissent. Au-delà, sont d'autres îles dont Saint-Régis est la plus grande. La plupart étant situées au milieu du fleuve qui, en cet endroit, forme la ligne de démarcation entre le territoire anglais et celui des États-Unis, il est incertain si elles appartiennent à l'un ou à l'autre. Les Indiens occupent plusieurs de ces îles, et une partie de la lisière du continent de chaque côté qu'ils se sont réservé pour la chasse.

Depuis l'île de Saint-Régis jusqu'à une distance de quarante milles plus haut, le courant du fleuve est très-violent, et l'on rencontre un nombre infini de rapides, qui, bien moins effrayans en apparence que ceux du coteau du lac, sont beaucoup plus difficiles et plus périlleux. Toutefois, le plus grand danger n'est pas pour les voyageurs qui remontent le fleuve; au contraire, ceux qui le descendent ont tout à craindre des bancs de sable et des rochers nombreux et pointus au milieu desquels les canots sont entraînés avec tant d'impétuosité, que, si malheureusement ils s'engageaient dans un canal qui ne fût pas le véritable, ils se briseraient infailliblement contre ces écueils. Heureusement les hommes qui font cette navigation connaissent si parfaitement les lieux, que les accidens de cette nature sont très-rares.

Le long saut ou le long rapide situé à dix lieues à peu près au-dessus du lac Saint-François, est le plus dangereux et le plus difficile de tous; c'est au point qu'il ne faut pas moins de six hommes pour le halage d'un seul canot, lorsque l'on remonte le courant. Ici l'on a creusé un troisième canal pour faire éviter aux canots une pointe de terre qu'ils ne pourraient doubler suivant la méthode ordinaire. Ces canaux et leurs écluses ont été construits aux frais du gouvernement, qui perçoit sur chaque canot un droit de passage. Des moulins à moudre le grain et à scier le bois ont été établis le long de ces rapides.

Les bois, dans cette partie, sont plus majestueux que sur tout autre point des rives du Saint-Laurent. Les sapins surtout sont d'une hauteur prodigieuse; leurs cimes semblent se perdre dans les nues. Il est digne de remarque que, dans le Canada, les sapins croissent sur le sol le plus gras, au lieu que, dans les États-

Unis, on ne les voit que sur les terrains maigres.

Après qu'on a passé le saut Plat, et d'autres sauts plus dangereux, on arrive au dernier rapide, et un peu plus loin au confluent de l'Osvegatchi, la rivière la plus considérable de celles qui se jettent dans la partie du fleuve Saint-Laurent, appartenant aux États-Unis. L'Osvegatchi est formé de trois bras, qui se réunissent à cinq lieues à peu près au-dessus de son embouchure. Le plus occidental des trois prend sa source dans un lac long de sept lieues sur trois de large; un des deux autres remonte jusqu'à un petit lac ou une flaque d'eau qui n'est éloignée que d'une lieue et demie du bras occidental du Hudson, dont le cours se dirige vers l'Océan Atlantique. Cette particularité facilitera la navigation intérieure.

Au-dessus de l'Osvegatchi, le courant du Saint-Laurent est très-doux : on entre ensuite dans le lac des Mille-Iles, qui précède immédiatement le lac Ontario. Parmi le nombre infini d'îles qui ont fait donner à ce lac le nom qu'il porte, quelques-unes ne sont pas plus grandes qu'un canot; excepté celles qui sont situées aux deux extrémités du lac, on en voit peu dont l'étendue soit de quinze arpens. Toutes, jusqu'aux plus petites, sont couvertes de bois; sur celles-ci les arbres sont chétifs; mais sur les plus grandes ils sont très-beaux. Plusieurs de ces îles sont tellement rapprochées, que l'on pourrait aisément jeter une pierre de l'une à l'autre; néanmoins le passage entre elles est sûr et assez large pour un canot; quelquefois même il le serait pour une frégate. Les eaux de ce lac sont extrêmement limpides, de même que celles du fleuve au-dessus du lac Saint-François. Au dessous de ce lac, au contraire, jusqu'à l'Ouatouac, elles sont troubles, à cause des nombreux bancs de marne sur lesquels ils passent.

Les côtes des mille-Iles sont rocailleuses, et s'élèvent perpendiculairement, souvent à la hauteur de vingt pieds au-dessus de la surface du lac. Rien n'égale l'agrément des tableaux qui se présentent successivement à la vue en naviguant entre elles. Quelquefois, en sortant d'un passage étroit, l'on se trouve dans un bassin fermé de tous les côtés, et qui semble n'avoir avec le lac d'autre communication que le canal par lequel on est entré; et, tandis que l'on cherche autour de soi une issue que l'on ne peut apercevoir, et que pourtant l'on suppose assez large pour admettre le canot, on se trouve tout-à-coup vis-à-vis d'une immense nappe d'eau, qui n'a que l'horizon pour limites. D'autres fois l'on est au milieu d'un de ces bassins, entouré d'une demi-douzaine d'îles séparées les unes des autres par des intervalles que l'on prend pour les embouchures de grandes rivières; à mesure que l'on s'avance, elles paraissent s'éloigner régulièrement de chaque côté, jusqu'à ce qu'elles finissent par se perdre dans le lointain. En un mot, le passage de ce fleuve offre à chaque minute des tableaux variés, et tous plus pittoresques les uns que les autres; le charme en est quelquefois augmenté par les camps des Indiens que la chasse attire dans ces lieux, et dont on aperçoit la fumée et les feux à travers les arbres. Le lac des Mille-Iles a vingt milles de long sur six de large. La ville de Kingston est à cinq lieues de la partie supérieure du lac la plus reculée.

On met ordinairement sept jours pour remonter le Saint-Laurent de Montréal à Kingston. Quand on a le vent favorable et très-fort, le voyage est un peu plus court; de même il dure plus long-temps lorsque le vent est contraire; cependant la différence n'est jamais de plus de trois jours d'avance ou de retard. Pour descendre le fleuve, il ne faut que deux ou trois jours, suivant que le vent est plus ou moins favorable; du reste le courant est si rapide qu'un vent contraire allonge rarement le trajet de plus d'un jour.

Parcourons maintenant la route qui conduit par terre de Montréal à Kingston. On prend ordinairement une calèche. On a aussi la ressource d'un chariot de poste qui porte les lettres de Montréal à Prescott; elles sont ensuite acheminées à cheval jusqu'à leur destination.

Quand on est arrivé à Sainte-Anne, à l'extrémité occidentale de l'île de Montréal, sur les bords de l'Ouatouac, on passe sur un radeau le premier bras de cette rivière; on traverse sur une route excellente, au milieu d'une forêt touffue, l'île Perot; ensuite un autre radeau transporte le voyageur sur le continent. Le pays est uni, ouvert, et cultivé négligemment; la terre est mal labourée, et généralement infestée de mauvaises herbes. L'on re-

connaît sans peine que les Canadiens sont esclaves de la routine.

La route est animée par des voitures de diverses sortes qui vont et viennent ; l'on rencontre très-peu de monde à pied. La plupart des fermiers sont en état d'avoir un cheval et une calèche. La chaleur de l'été est si forte dans le Bas-Canada, que personne, à moins d'une nécessité pressante, ne marche pour aller à une certaine distance.

On sort de ce pays uni et monotone pour se retrouver sur les bords du Saint-Laurent, au rapide du coteau des Cèdres, et un peu plus loin l'on entre dans le Haut-Canada. La population a changé. Le premier village que l'on rencontre a un nom écossais ; c'est Glengary ; ses habitans sont tous originaires du nord de la Grande-Bretagne. Ils ont apporté sur les rives du Saint-Laurent la langue gaëlique : les Anglais ne la comprennent pas. Ils sont grossiers et rustres, aussi entêtés et non moins ignorans que les descendans des Gaulois, mais moins courtois et moins polis. Comme le terrain qu'ils défrichent est d'une fertilité prodigieuse, ils ne doivent pas, étant très-laborieux, tarder à acquérir une certaine aisance. Sans doute leurs enfans en profiteront, et des mœurs plus sociales remplaceront la rusticité des colons actuels.

Quand on a quitté Glengary, l'on ne rencontre, pendant soixante milles, que des champs à moitié cultivés et des maisons en solives ; ce spectacle uniforme n'est interrompu que par intervalles, lorsque la vue plonge sur le Saint-Laurent. On passe par Prescott et Broqueville, deux villages situés sur ses bords, et éloignés l'un de l'autre de douze milles. Le premier renferme une trentaine de maisons et un fort en terre occupé par quelques soldats. Ce fut une position de quelque importance dans la guerre qui dura de 1812 à 1815.

C'est à Prescott que l'on peut recommencer à remonter le fleuve avec des goëlettes et des sloops. Ce lieu est destiné par la nature à devenir l'entrepôt des marchandises qui sont expédiées dans la partie occidentale de la province et de celles qui en viennent pour aller à Montréal.

Le mauvais état de la route de terre engage ordi[illegible]es voyageurs à la quitter à Prescott, et l'on s'embarque sur le fleuve; on entre dans le lac des Mille-Iles; quand on est à un demi-mille de Kingston, le fleuve fait un détour brusque, et l'on aperçoit le lac Ontario. La baie de Kingston est quelque temps cachée aux yeux par une pointe de terre ; dès qu'on l'a doublée, les chantiers et l'arsenal se présentent à la vue.

Kingston est bâti sur l'emplacement du fort, construit en 1672 par le comte de Frontenac, gouverneur du Canada, et dont il portait d'abord le nom. Il prit ensuite celui de Cadaraqui ; cette ville est située à l'entrée d'un baie profonde, placée à l'extrémité nord-est du lac Ontario ; on y comptait, en 1821, près de cinq mille habitans. La plupart des maisons sont en pierre de taille, dont il y a des carrières immenses dans les environs. Sa position la rend la clé du Canada. Un fort, situé sur la pointe de terre qui s'avance dans le lac, commande la ville et l'entrée du port, où un vaisseau de cent vingt canons peut mouiller le long du quai. Les Anglais y en entretiennent de cette dimension, ainsi que de très-grosses frégates; lorsque Hall visita cette ville en 1817, il y en avait plusieurs en construction. « L'on est frappé d'étonnement, dit-il, et de la grandeur des moyens auxquels le gouvernement a recours, et de l'objet pour lequel il les a employés. On peut se faire une idée des premiers, en considérant que le vaisseau le *Saint-Laurent* a coûté 300,000 livres sterling (7,500,000 fr.). La frégate la Psyché a été envoyée d'Angleterre en charpente toute taillée : Le transport de Quebec à Kingston a occasioné 12,000 livres sterling (300,000 fr.) La dépense du commissariat de la marine à Kingston pendant la guerre, a été estimée à 1,000 livres sterling par jour (25,000 fr.) Pour quelle chose prodiguait-on ainsi les millions? Pour la défense d'un pays dont plus de la moitié n'est qu'un désert couvert de neige et l'autre une forêt sauvage, où la population est très-clair-semée. C'est là le gros jeu de la société. »

La position de Kingston la rend très-commerçante. Son port est le plus spacieux et le plus commode de tous ceux du lac Ontario. Toutes les marchandises destinées à l'approvisionnement du pays haut, y sont déposées dans des magasins, jusqu'à ce qu'on les

embarque sur les navires qui les transportent à l'autre extrémité du lac. Les pelleteries apportées des différens comptoirs ou par les sauvages, sont également mises en magasin pour être chargées sur des canots qui descendent le Saint-Laurent.

La ville n'offre d'ailleurs rien d'intéressant. Les principaux habitans sont en général des négocians associés avec d'anciennes maisons de commerce de Montréal et de Quebec; quelques voyageurs les représentent comme très-hospitaliers, et disposés à accueillir de la manière la plus obligeante les étrangers, notamment les Anglais; d'autres assurent au contraire que l'hospitalité n'est pas leur vertu favorite, et que la politesse et la sociabilité ne paraissent pas leur être familières.

Indépendamment d'un nombre infini de bateaux à voiles employés à faire le commerce du lac, on se sert aussi de navires à trois mâts, de goëlettes et de sloops. La nature de cette navigation exige qu'ils aient des fonds plats, afin qu'on puisse les échouer sans danger lorsque cette opération est nécessaire. La construction et l'équipement de tous ces bâtimens sont très-dispendieux, parce que l'on est obligé de faire venir d'Europe beaucoup d'objets en fer qui entrent dans le corps et la mâture des vaisseaux, et la plupart des cordages nécessaires au grément. Les frais de leur entretien et la solde des équipages ne sont pas moins considérables. Ces navires s'usent plus vite que ceux qui naviguent sur l'Océan, à cause, disent les gens du métier, de la fraicheur des eaux des lacs, ensuite parce que les voyages y étant plus difficiles et plus dangereux que ceux de la mer, il faut se procurer des matelots expérimentés; et l'on est obligé de les faire venir en grande partie des ports de mer et de leur donner de très-gros gages pendant toute l'année, quoique la navigation soit interrompue par les glaces pendant cinq mois.

Quelques-unes des goëlettes qui font la navigation du lac sont de cent quatre-vingt tonneaux: aujourd'hui l'on emploie des bateaux à vapeur. On en voit qui ont cent soixante-onze pieds de long sur trente-quatre de large. Quand le vent est favorable, on arrive en deux jours à York, capitale du Haut-Canada.

Cette ville est située sur la rive occidentale de l'Ontario qui forme en cet endroit une baie où il y a un bon mouillage pour les petits navires. Le terrain autour du port et dans les environs est bas et marécageux. En général, il ne paraît pas fertile, et l'on n'a pas encore étendu beaucoup la culture autour de la ville. On y voit quelques jolies maisons, et l'on y compte trois mille habitans; le commerce est insignifiant.

Le lac Ontario a soixante-cinq lieues de longueur et dix-neuf dans sa plus grande largeur; sa circonférence est de deux cents lieues, sa profondeur de cinq cents pieds. Sa surface est élevée de deux cent trente-un pieds au-dessus des hautes eaux du Saint-Laurent à Trois-Rivières. Il n'a pas beaucoup de bons ports. Il est moins sujet que les autres grands lacs du Canada aux tempêtes, et quand on réfléchit à son immense étendue, on est étonné de sa tranquillité. Il est, ainsi que toutes les rivières qu'il reçoit, très-poissonneux. On y pêche entre autres beaucoup de saumons qui remontent le Saint-Laurent.

Le village de Niagara, situé à l'issue de la rivière de ce nom dans l'Ontario, est un des plus jolis et des plus vivans du Haut-Canada, dont il fut la capitale pendant quelque temps. Il renferme mille habitans; on y voit beaucoup de boutiques et de jolies maisons. Il s'y tient un marché fréquenté par les fermiers des environs. Deux fois par an, il y a des courses de chevaux. L'embouchure de la rivière forme un port excellent.

Le pays compris entre cette embouchure et l'extrémité supérieure du lac Erié, est la meilleure partie du Haut-Canada; le sol y est plus fertile, la température proportionnellement plus douce, la population plus considérable. De belles routes conduisent d'un village à un autre; elles sont bordées des deux côtés de champs bien cultivés. Le terrain et le climat sont très-favorables à la croissance des fruits. De nombreux vergers de pommiers et de pêchers produisent chaque année une profusion de fruits délicieux dont les propriétaires ne semblent pas faire beaucoup de cas, car ils laissent les cochons se promener en liberté entre les arbres, et manger tous ceux qui tombent à terre. Ces vergers sont à peu près abandonnés à la nature; ils ne sont pas enclos, et l'on ne donne aucun soin aux ar-

bres. Les paysans montrent en général la plus grande indifférence pour tout ce qui ne tient pas aux besoins de première nécessité. Ils cultivent assez de froment, de maïs et de pommes de terre pour ne pas craindre la disette, et d'ailleurs ne s'occupent d'aucune amélioration dans ce qui les entoure; ils n'ont pas de jardins, ils n'élèvent pas d'abeilles. Tout est dans l'état de la barbarie et de la grossièreté primitives.

Pendant l'été les routes sont animées par des troupes d'émigrans anglais qui vont plus à l'ouest; quelques-uns arrivent par New-York, la plupart viennent par le Bas-Canada. Les Américains, lorsque ces Européens traversent leur pays, font tout leur possible pour les y retenir; c'est un des motifs pour lesquels on les embarque pour Quebec.

En avançant à l'extrémité occidentale du lac Érié, où sont les établissemens les plus reculés de ce côté, les maisons deviennent plus rares; ce ne sont plus que de chétives cabanes; les bois s'approchent davantage de la route; les champs sont encombrés d'arbres qui viennent d'être abattus; on ne voit presque plus d'animaux domestiques; tout annonce que le pays n'est que depuis très-peu de temps habité par des hommes qui s'y livrent aux travaux de l'agriculture.

Les Anglais substituent partout les noms de leur pays dans les lieux où ils s'établissent, à ceux que les indigènes leur donnaient. De Cadaraqui, ils ont fait Kingston, de Toronto, York; ils avaient voulu transformer Niagara en Newark; cette fois l'habitude a heureusement empêché la métamorphose; il faut convenir que les noms donnés par les sauvages, sont très-souvent bien plus harmonieux que ceux par lesquels les sujets du roi George les remplacent.

On retrouve dans le Haut-Canada une rivière Thames (Tamise); elle se décharge par une large embouchure dans le lac Saint-Clair qui communique par la rivière Détroit avec l'Érié. Les bords du Saint-Clair sont encore incultes; on n'y aperçoit qu'un petit nombre de maisons éparses. Au contraire, les rives de la rivière Détroit sont très-peuplées et très-bien cultivées. C'est là que se terminent les établissemens anglais. Les habitans sont la plupart des Canadiens, Français d'origine; leurs pères demeuraient là dès le temps où le pays appartenait encore à leur ancienne patrie. « Ils conservent toujours, dit un voyageur écossais, ces manières aimables qui les distinguent des paysans des autres pays, et qui brillent surtout quand on les compare à la grossièreté et à la rudesse des rustres qui peuplent les autres parties de la province. »

Les maisons sont si nombreuses et si rapprochées les unes des autres, sur les bords de la rivière Détroit, que pendant plus de dix milles, on croit voir une suite de plusieurs villages. Les fermes sont très-étroites sur le devant, et s'étendent considérablement par derrière. On donna aux lots cette forme bizarre, afin que les colons pussent s'aider les uns les autres dans le cas d'une attaque de la part des Indiens, qui jadis étaient extrêmement nombreux et incommodes dans ces cantons reculés.

Les bords de la rivière Détroit sont le paradis terrestre du Haut-Canada pour les fruits. Les pommes, les poires, les prunes, les pêches, les brugnons et les raisins y sont d'une qualité excellente; et pour la grosseur, la beauté et la saveur, l'emportent sur ceux que l'on récolte dans les autres cantons de la province. Le cidre abonde sur la table du plus pauvre paysan. Cette excellente qualité du fruit est due au climat qui est sensiblement plus chaud dans le voisinage de la rivière Détroit et du lac Saint-Clair. Le climat y est plus doux, plus serein, plus sec et plus variable que dans les districts situés quelques centaines de milles plus à l'est. Il tombe proportionnellement peu de neige en hiver, quoique le froid soit assez vif pour geler les eaux si fortement, que les hommes, les chevaux et les voitures chargées, peuvent passer sans danger sur la rivière et sur le lac. En été, le pays présente une forêt fleurie; l'atmosphère est rarement obscurcie par des nuages; les lacs et les rivières qui s'étendent de tous les côtés, communiquent à l'air une fraîcheur qui ranime les sens et qui modère la chaleur du soleil; enfin la pureté et l'élasticité de l'air le rendent également salubre et agréable.

A peu près à vingt milles du point où commence la rivière Détroit, on rencontre, en descendant, Sandwich, village d'une quarantaine de maisons. Plus loin, le terrain se détériore, il est froid et marécageux; d'ailleurs les dépen-

dances de ce village sont resserrées par un territoire de six milles de longueur, où l'on ne voit pas un seul habitant. Un peu au-dessus de l'embouchure de la rivière Détroit, dans le lac Érié, on trouve Ambertsbury, ville la plus occidentale du Haut-Canada. On y compte plus de mille habitans. Quelques-uns ont de la fortune, la société y est plus polie, et offre plus d'agrémens que dans toutes les autres villes de la province.

Un voyageur observe qu'en général les nouveaux colons du Haut-Canada montrent une grande égalité dans les positions difficiles, et ont toujours l'air content; ils ont raison, ajoute-t-il, car un moment de réflexion doit les convaincre que l'abondance et la prospérité doivent être tôt ou tard le prix de leurs efforts. L'étranger qui voit le désordre répandu dans une ferme que l'on défriche, et qui songe au travail long et assidu qu'on sera forcé d'employer pour mettre tout dans un ordre convenable, est surpris que le nouveau colon ne recule pas effrayé de tout ce qu'il sera obligé d'entreprendre pour en venir à bout. Heureusement tous les colons d'un même canton ayant à surmonter les mêmes difficultés, chacun est satisfait de n'avoir pas à prendre plus de peine qu'un autre, et encouragé en s'apercevant qu'il va aussi vite que ses voisins.

Le climat du Haut-Canada n'a pas encore acquis le degré de pureté et de salubrité qu'il aura un jour. Des forêts épaisses couvrent les neuf dixièmes de la partie habitée, et en empêchant les particules aquatiques de s'évaporer, donnent naissance aux marécages et aux amas d'eau, qui à leur tour, engendrent les brouillards, les vents glacés et les fièvres. Lorsque les bois seront défrichés, l'air, quoique plus froid peut-être, sera moins humide qu'il ne l'est à présent. Alors les lacs attireront à leur surface la totalité des vapeurs, et le Haut-Canada sera moins exposé aux pluies abondantes et aux ouragans de neige.

Le commerce du Canada est devenu bien plus considérable depuis la cession, qu'il ne l'était auparavant. On a vu plus haut en quoi elles consistaient; l'on construit aussi des navires qui se vendent dans les Antilles. Il reçoit toutes sortes de marchandises manufacturées; du thé, du sucre, du café, de l'huile, du vin, de l'eau-de-vie.

Le revenu que le gouvernement tire de ce pays, est de 31,000 sterling; ses dépenses se montent à 45,000 livres seulement pour les frais d'administration. Les frais de garnison et d'entretien des forts, sont en temps de paix de 100,000 livres sterling; les présens que l'on fait aux sauvages, le salaire des employés, officiers et commis, peuvent monter à une pareille somme. En temps de guerre la dépense est incalculable. De profonds politiques pensent que cette province si coûteuse, offre aux Anglais un double caractère d'utilité et d'importance. Elle est en temps de paix le débouché de plusieurs produits des manufactures anglaises qui entrent aux États-Unis, soit légalement, soit en fraude, et les marchandises que le commerce de la Grande-Bretagne tire par cette voie de l'intérieur de l'Amérique septentrionale, fournissent les objets d'un échange et d'une navigation considérables, et qui s'accroissent tous les ans. Enfin, considéré comme position militaire, le Canada forme le principal anneau de cette chaîne de possessions britanniques, dans le nord de l'Amérique, qui, depuis l'Acadie et Terre-Neuve, va rejoindre le lac Ouinipeg dans l'intérieur du continent, chaîne qui enveloppe les États-Unis par le nord-est et par le nord. « Elle permettrait, dit l'Anglais Lambert, d'appuyer de plusieurs points le projet que certains membres du cabinet de Saint-James ont caressé avec complaisance, celui de reconquérir les États-Unis en y fomentant d'abord des scissions et des guerres intestines. »

Les dépenses exorbitantes auxquelles la conservation du Canada oblige la Grande-Bretagne, inspirent des réflexions toutes différentes au voyageur américain Sanson: « Ces dépenses, dit-il, sont la principale source de l'aisance du Canada, qui profite ainsi des richesses de l'Angleterre. Il est de la politique de l'Amérique, de laisser ce trou ouvert à la poche de sa rivale.

» Quoique la citadelle de Quebec, observe-t-il, passe pour une des plus fortes de l'Amérique, il pourrait se faire que dans une guerre future, elle devînt la proie de l'audace et de l'intrépidité américaine; mais cette conquête coûterait plus qu'elle ne vaudrait, et serait difficile à con-

server contre la première puissance maritime du monde. Il en est autrement du Haut-Canada; sa population est essentiellement américaine, et l'attachement qu'elle a pour la Grande-Bretagne, doit céder à l'empire de l'opinion et des mœurs de ses voisins du continent; à la première guerre il sera américanisé. La population de Montréal est déjà américaine. La population française s'y fondra ou disparaîtra, à moins que le Canada français ne consolide sôn indépendance; alors il serait borné par le Sorel d'un côté du Saint-Laurent, et par le Saint-Maurice de l'autre, en laissant à Sa Majesté Britannique et à ses successeurs, l'immense empire des déserts inhabitables qui s'étendent jusqu'à la mer Glaciale.

» Le Canada est un des joyaux les plus chers parmi ceux qui ornent la couronne de la Grande-Bretagne. S'il arrivait une époque où la dépense inutile de plusieurs milliers d'hommes et de quelques millions de guinées fût comptée pour quelque chose dans les projets des cabinets, on pourrait conseiller à la Grande-Bretagne, en cas de guerre avec les États-Unis, de donner à ceux-ci le Haut-Canada, et de laisser les Francais se gouverner eux-mêmes, comme nation indépendante, sauf aux Anglais à garder le Nouveau-Brunswick et la Nouvelle-Écosse. La ligne de démarcation entre les deux parties du Canada, est indiquée non-seulement par le langage et les coutumes, mais par le climat; celui du Haut-Canada, malgré l'élévation plus grande du sol, est infiniment plus doux, parce que ce pays, indépendamment de ce qu'il est plus méridional, se trouve sur le courant du vent du sud, qui venant du golfe du Mexique, remonte par la vallée du Mississipi jusque dans l'intérieur du continent.

» Aussitôt que la population du haut pays sera assez forte pour avoir un gouvernement à elle, tout le pouvoir de la Grande-Bretagne ne pourra retarder sa séparation. Quelque autre Franklin naîtra à Toronto ou sur les bords du lac Érié, pour éclairer ses compatriotes, et quelque autre Washington pour les guider au combat.

» La situation de ce pays est un solécisme en politique, comme un paradoxe en géographie; c'est une île, ou du moins une presqu'île au milieu d'un continent. Il est dans la prospérité comme nation, et dans un état de faiblesse comme province; plus il se fortifie, plus sa dépendance de la Grande-Bretagne devient précaire. Dieu préserve l'Angleterre d'en faire le dénombrement. Cette fantaisie coûta cher à David. »

Nouveau Brunswick. — Nouvelle Écosse. — Ile Saint-Jean. — Ile du Cap breton. — Terre-Neuve.

Le gouvernement du Nouveau-Brunswick touche aux États-Unis et au golfe Saint-Laurent. Il a quatre-vingts lieues de long sur soixante de large. L'air y est très-froid. Il renferme des forêts magnifiques, dont le bois est propre aux constructions navales. Plusieurs rivières l'arrosent, notamment celle de Saint-Jean qui est navigable pour des corvettes. Les côtes seules sont cultivées. Dans l'intérieur, il y a de grandes prairies qui nourrissent beaucoup de bestiaux. Il y a aussi des animaux sauvages tels que cerfs, élans, ours, carcajoux, etc. Fredericktown est le chef-lieu; mais la ville la plus considérable et la plus belle est Saint-Jean, à l'embouchure de la rivière de ce nom, sur une éminence. C'est un port franc, où la mer monte à la hauteur de trente pieds, ce qui l'empêche d'être jamais obstrué par les glaces. On y compte dix mille habitans. Cette colonie, qui fait un commerce important, en contient soixante-dix mille.

L'Acadie ou la Nouvelle-Écosse, presqu'île, touche au gouvernement ci-dessus, dont elle a l'étendue et une population beaucoup plus forte, composée d'Anglais, d'Américains, de Français et de Hollandais.

Malgré la rigueur du froid et la longueur de l'hiver, qui dure sept mois, on cultive avec succès, dans la partie méridionale, le seigle et le blé. On y voit aussi de belles forêts et des prairies où l'on élève des bestiaux. Les chaleurs dans l'été y sont très-fortes. Les rivières, les lacs et la mer donnent lieu à une bonne pêche. Les montagnes contiennent du cuivre, du fer, du charbon de terre, etc. Halifax, siége du gouvernement, sur la côte sud-est, compte vingt mille habitans. Elle est assez bien bâtie, quoique en grande partie en bois. Les édifices d'utilité publique y sont nombreux. Son havre

peut contenir un très-grand nombre de vaisseaux, et son commerce est un des plus étendus. Annapolis, ci-devant Port-Royal, autre ville, sur la baie de Fundy, possède quelques édifices remarquables et un vaste port.

L'île Saint-Jean, dans le golfe Saint-Laurent, près de la Nouvelle-Écosse, dont elle dépend, a trente lieues de long sur dix de large. Elle est tellement fertile, que les Français qui l'ont possédée, l'appelaient le grenier du Canada. Ses côtes sont poissonneuses. Elle produit en outre de bons bois de construction. Charlotte's-town en est le chef-lieu. Son havre est un des meilleurs de ces mers.

L'île du cap Breton forme avec celle de Terre-Neuve, dont elle n'est éloignée que de quinze lieues, l'entrée du golfe Saint-Laurent. On lui donne environ cinquante lieues de longueur du nord au sud-ouest, et trente-trois dans sa plus grande largeur de l'est à l'ouest. Le détroit qui la sépare de l'Acadie n'a pas plus de cinq lieues de long sur une de large. Elle elle fertile en plusieurs endroits, riche en arbres, capable de nourrir toutes sortes de bestiaux; en mines de houille, et surtout d'une commodité singulière pour la pêche des morues, du phoque, du marsouin et des morses qui y sont très-abondans. Les principaux lieux sont Louisbourg, avec un excellent port, et Sydney : elle contient trois mille habitans.

Entre le cap Breton et Terre-Neuve, sont les îles de Saint-Pierre et les deux Miquelon (aux Français). La première, de six lieues de circonférence, a un bon port et une bonne rade. Sa population n'est que de mille habitans, qui se livrent à la pêche à l'embouchure du fleuve Saint-Laurent, et à des sécheries de morue. Les deux Miquelon n'ont pas une population plus forte, et leur industrie est la même. On remarque à Saint-Pierre, entre autres édifices, de grands magasins bien secs, où la morue acquiert une bonne qualité, qui la fait rechercher. Ces îles ont quelques arbres fruitiers d'Europe, des framboisiers et des fraisiers, qui embaument l'air et contrastent agréablement avec la forte odeur de poisson que l'on y respire. Les habitans font usage d'une boisson chaude ou infusion qu'ils nomment thé-lucet, produit d'un végétal qui croît dans les bois, dont l'odeur et le goût sont très-agréables, et qui n'a point pour les nerfs les inconvéniens du thé ordinaire.

Une autre île, celle d'Anticosti, au milieu de l'embouchure du golfe Saint-Laurent, fut découverte par Jacques Cartier. Elle est grande, couverte de forêts, mais point fertile : on y trouve deux ports établis seulement dans l'intention de donner secours aux bâtimens en danger.

L'île appelée Terre-Neuve par les Français, qui dépend du Bas-Canada, et le Grand-Banc, que la pêche de la morue a rendu l'objet de tant de jalousies, est séparée du Labrador par le détroit de Belle-Ile. Son étendue est de cent lieues de long sur environ quatre-vingts de large. L'hiver y règne avec toute sa rigueur. On n'y trouve guère que des pâturages, des marais et des bois qui lui donnent un aspect très-pittoresque. C'est la retraite d'une foule d'animaux, surtout de cariboux. Les lacs et les rivières nourrissent quantité de loutres et de castors, qui se font une guerre cruelle. Il ne faut pas oublier de mentionner cette belle race de chiens grands et forts, aux longs poils soyeux, qu'on appelle de Terre-Neuve. Une plus grande dimension de la peau entre les doigts les rend plus propres à nager que toute autre espèce. Leur instinct et leur adresse pour sauver les naufragés est bien connue. Saint-Jean, chef-lieu, est un bon port, mais la ville a peu d'apparence. On y compte douze mille habitans. Plaisance est mieux. La population de l'île s'est augmentée : elle est aujourd'hui de soixante-dix mille ames.

Ce qu'on nomme le Grand-Banc, est proprement une montagne cachée sous les eaux. On lui donne cent cinquante lieues d'étendue du nord au sud. Vers le milieu de sa longueur, du côté de l'Europe, il forme une espèce de baie qu'on nomme la Fosse; ce qui fait que de deux navires qui sont sur la même ligne, et près l'un de l'autre, l'un trouvera fond, tandis que l'autre ne le peut trouver.

Le Grand-Banc est précédé, par le travers du milieu de sa longueur, d'un moindre qu'on nomme le Banc-Jaquet. Quelques-uns en ajoutent même un troisième, auquel ils donnent la figure d'un cône; mais la plupart des pilotes n'en font qu'un des trois, et prétendent que le grand a des cavités dont la profondeur trompe

ceux qui, ne filant point assez de câble, croient en distinguer trois. Quelles que soient la grandeur et la figure de cette montagne, on y trouve une prodigieuse quantité de coquillages, et plusieurs espèces de poissons de toutes dimensions. La plupart servent de nourriture aux morues, dont le nombre est immense. Tous les ans, depuis près de trois siècles, on en charge deux ou trois cents navires sans qu'on remarque presque aucune diminution. La pêche se fait depuis le commencement de mai jusqu'à la fin de septembre. Mais ces parages ont des incommodités qui rendent la navigation fort désagréable. Le soleil ne s'y montre presque jamais, et l'air y est ordinairement couvert d'une brume froide et épaisse qui fait connaître le banc à ses approches. Après avoir passé le Grand-Banc, on en rencontre plusieurs petits, tous presque également poissonneux.

La France, par suite de stipulations, a droit d'élever momentanément quelques établissemens de pêche sur les côtes septentrionales de Terre-Neuve, qui offrent plusieurs bonnes baies et des havres sûrs et commodes. Plus de quatre cents navires ont été employés à la pêche en 1855, et ont produit vingt-cinq millions de kilo de morues.

LABRADOR. — DÉTROIT ET MER D'HUDSON.

Gaspard de Cortereal, navigateur portugais, après avoir examiné l'embouchure du fleuve Saint-Laurent, suivit, en 1501, la côte qu'il voyait au nord, et appela cette portion de l'Amérique septentrionale, Terra de Labrador (terre de laboureur), parce qu'elle lui parut propre à la culture. Arrivé au cap le plus septentrional, il se crut à l'entrée d'un détroit qui devait conduire aux Indes. Il revint aussitôt en Europe annoncer ses découvertes, et partit de nouveau avec deux navires. Celui qu'il montait périt ou disparut; il est probable qu'il fut enfermé dans les glaces de ces hautes latitudes; l'autre retourna heureusement en Portugal. Un de ses frères ayant marché [illegible] ses traces, éprouva la même destinée; il [illegible] ordre du roi pour empêcher l'aîné de [illegible]ille de se sacrifier à la gloire nationale [illegible]iété fraternelle.

La côte du Labrador fut ensuite visitée par tous les navigateurs qui cherchaient le passage au nord-ouest; mais on n'y fit pas de découvertes importantes avant Henri Hudson, navigateur anglais, dont nous parlerons bientôt, qui entra en 1610 dans le détroit qui fait communiquer l'océan Atlantique avec une vaste mer intérieure.

Cette mer et le détroit de Hudson baignent à l'ouest et au nord le Labrador qui est borné à l'est par l'océan Atlantique, et au sud touche au Canada. Quoique séparé des terres arctiques par des mers et des détroits, le Labrador n'a pas un climat plus tempéré que ces pays, où le froid est d'une âpreté extrême. Il est habité par deux races d'hommes différentes. Des Esquimaux, semblables en tout à ceux du Groënland et de la partie boréale de l'Amérique, occupent les côtes septentrionales; dans le midi, on trouve des Indiens.

Cartwright, dont nous tirons ces détails, assure qu'un jour il rencontra une famille des premiers, logée dans une caverne entièrement creusée dans la neige; cette demeure extraordinaire avait sept pieds de haut et à peu près douze pieds de diamètre; un grand morceau de glace servait de porte d'entrée; l'intérieur était éclairé par une lampe; les habitans couchaient sur des peaux; il ajoute que la cuisine, située à peu de distance, était également construite en neige. (Il n'explique pas comment la chaleur produite par la lampe et par les émanations de tous ces corps humains ne venait pas à bout de faire fondre la neige. On peut dire que cela tenait du prodige). En 1772, il amena en Angleterre quelques Esquimaux des deux sexes, qui furent étrangement surpris de tout ce qu'ils virent, et qui eux-mêmes furent des objets d'étonnement pour les Anglais. Au mois de mai 1775, il se rembarqua avec eux pour le Labrador. Il était encore dans la Manche, lorsque la petite vérole se déclara sur son bâtiment. Tous ces malheureux la gagnèrent; Cartwright fit relâcher le navire à Plymouth. Malgré les soins que l'on prit des malades, ils moururent tous à l'exception d'une femme. Le 15 août il atterit à la côte de Labrador. La nouvelle de leur arrivée fit accourir les trois tribus méridionales des Esquimaux, au nombre d'environ cinq cents. « Je m'assis sur un rocher

près du rivage, dit Cartwright, et Caouhoïck, la femme esquimause, se plaça quelques pas derrière moi; nous attendîmes ses compatriotes avec des sentimens très-différens des leurs; car ils s'avançaient avec une joie tumultueuse pour embrasser leurs parens et leurs amis. Lorsqu'en s'approchant, ils me virent seul avec Caouhoïck, leurs transports se calmèrent; bientôt l'inquiétude se manifesta sur leur visage; ils nous regardèrent fixement l'un et l'autre, sans proférer une parole. Enfin ils nous demandent ce que les autres sont devenus; je leur réponds par un signe de douleur : au même instant ils poussent des hurlemens épouvantables. Les femmes ramassent des pierres et s'en frappent le visage qu'elles meurtrissent horriblement. Une jeune fille fort jolie, sœur de deux défunts, se fit une blessure affreuse au-dessous de l'œil. En un mot les témoignages frénétiques de leur désespoir surpassèrent tout ce que j'avais pu imaginer. Moi-même j'étais extrêmement touché; je ne pus retenir mes larmes.

» Dès qu'ils s'aperçurent de mon émotion, ils crurent que je craignais les effets de leur ressentiment. Alors, paraissant oublier leur propre douleur pour s'occuper de me rassurer, ils se pressèrent autour de moi, et me prirent les mains, en me conjurant de ne pas croire qu'ils conçussent le moindre soupçon contre moi, relativement au malheur de leurs amis.

» Aussitôt que leur douleur eut pris un caractère plus calme, je leur racontai la maladie et la mort de leurs compatriotes. Je leur montrai Caouhoïck dont le visage portait les marques récentes de ce mal terrible. Ils m'écoutèrent dans le plus grand silence, en fixant souvent leurs yeux sur elle, qui de même était morne et silencieuse. Mon triste récit achevé, ils m'assurèrent qu'ils ajoutaient foi à tous les détails que je venais de leur donner, et ils me renouvelèrent les protestations de leur amitié. Ils se rembarquèrent bientôt après, et allèrent camper de l'autre côté de la baie où nous étions. Pendant le reste du jour, et toute la nuit suivante, ils firent retentir l'air de hurlemens lugubres rendus plus affreux encore par les échos des montagnes qui nous les renvoyaient. »

Les missionnaires moraves qui ont porté les bienfaits de l'évangile aux Esquimaux du Groënland, ont aussi étendu leurs soins à ceux du Labrador. Ils ont fondé chez eux les trois colonies de Nain, d'Okkak et de Hoffenthal. Lorsqu'ils abordèrent chez ces sauvages, ceux-ci avaient la coutume de tuer les orphelins et les veuves pour ne pas les exposer à mourir de faim. Les missionnaires commencèrent par leur enseigner divers procédés utiles pour la pêche qui fournit à la plupart de leurs besoins; ensuite ils élevèrent un magasin dans lequel chacun put mettre en réserve son superflu, et ils les engagèrent à y laisser la dixième partie pour les veuves et les orphelins. Ce fut par ces pratiques qu'ils les amenèrent à connaître l'excellence de l'amour de Dieu et du prochain. Tous les ans, un navire appartenant aux missions arrive d'Europe chargé d'objets nécessaires à ces colonies. La plupart des frères moraves sont d'Allemagne; c'est dans ce pays que leur société a pris naissance.

Edouard Chappel, qui en 1814 fit un voyage à la mer de Hudson, raconte dans la relation qu'il en a publiée, qu'ayant eu occasion de converser avec un de ces missionnaires, il apprit de lui beaucoup de particularités intéressantes sur leurs établissemens. « Vous ne sauriez croire, lui disait cet homme pieux, quelles difficultés il a fallu vaincre pour familiariser les Esquimaux avec nous; on put supposer, pendant quelque temps, qu'elles seraient insurmontables. J'ai demeuré seul avec eux; je me suis conformé à leurs usages dégoûtans; j'ai tâché, par la voie de la douceur, d'acquérir de l'ascendant sur leur esprit. Il a fallu laisser écouler un temps bien long avant d'oser attaquer ces usages sanctionnés par leur durée. Pour excuser un meurtre, on alléguait avec succès l'emportement d'un premier mouvement. Ce ne fut donc qu'en hésitant que je leur représentai ces coutumes et ces actions comme des offenses envers le grand Esprit. J'ai eu la satisfaction de voir mes efforts couronnés d'un succès que je rapporte entièrement à Dieu.

» Sur les côtes arides et rocailleuses du Labrador, ajoutait le zélé missionnaire, s'élève aujourd'hui un temple consacré à l'Éternel. C'est là que l'Esquimaux sauvage fait entendre sa voix pour chanter les louanges du Très-Haut. Trente années de ma vie ont été vouées

à cet emploi ; je retourne maintenant finir mes jours parmi le troupeau qui a été si manifestement confié à mes soins. »

Une frégate anglaise, en revenant de croiser dans le détroit de Davis, longea la côte du Labrador et entra dans une petite baie, pour y faire de l'eau et du bois. Les Esquimaux, effrayés de son apparition, coururent vers leur missionnaire bien-aimé, et lui montrèrent le vaisseau étranger qui causait leurs terreurs. Il ne tarda pas à les calmer, et ils retournèrent à leurs occupations. Mais rien n'égala l'étonnement des officiers, lorsqu'en débarquant, au lieu de trouver une race de sauvages farouches, prêts à les combattre, ils virent un petit village habité par des hommes doux et simples qui vaquaient tranquillement à leurs travaux journaliers, et les petits enfans qui allaient à l'école avec un livre sous le bras. Leur surprise a dû être encore bien plus grande, en apprenant que tout cela avait été effectué par un homme animé du désir d'améliorer le sort de ces pauvres Indiens.

Tout ce que l'on connaît du Labrador est une côte rocailleuse, au delà de laquelle s'élèvent des montagnes; le terrain est entrecoupé de lacs et de rivières sans nombre, qui versent leurs eaux dans la mer de Hudson ou dans le golfe Saint-Laurent. La côte occidentale est, suivant le récit de Curtis, voyageur anglais, d'une stérilité que tous les efforts de l'homme ne sauraient vaincre; sa surface est partout raboteuse et couverte de masses de pierre d'une grosseur prodigieuse. L'air est plus doux dans l'intérieur des terres; et entre les montagnes, dont quelques-unes sont d'une hauteur effrayante, s'étendent des vallées où l'on aperçoit des vestiges de fertilité. Elles sont arrosées par une chaîne de lacs formés non par des sources, mais par les neiges fondues et la pluie; c'est pourquoi l'eau en est si froide qu'il ne s'y trouve que de petites truites. Dans les endroits où elle est moins glaciale, elle nourrit des saumons, des brochets, des anguilles, des barbeaux. Les montagnes offrent par intervalles un arbrisseau chétif ou un peu de mousse. Les vallées sont remplies de pins rabougris et tortus. Il y croît beaucoup de céleri sauvage et diverses plantes antiscorbutiques. On ajoute que les terrains tourbeux de la côte se couvrent d'un gazon touffu, étant engraissés par les phoques que la mer y jette.

Les parties méridionales seraient susceptibles de culture, mais il serait difficile d'y élever du bétail, à cause des ours et des loups qui infestent le pays.

La côte orientale offre un escarpement de montagnes rocailleuses et stériles, qui se revêtent en quelques endroits d'une tourbe noirâtre et de quelques arbres difformes. Des brouillards l'enveloppent; cependant ils paraissent de moins de durée qu'à Terre-Neuve. Quoique les eaux viennent généralement de la neige fondue, cependant les goitres y sont inconnus. Des milliers d'îles bordent cette côte de même que celle de l'est. La végétation cesse au 60e parallèle.

L'aspect du détroit d'Hudson est le plus triste et le plus affreux que l'on puisse imaginer. On ne voit que des montagnes noires et raboteuses qui des deux côtés s'élancent de la surface des eaux ; leurs sommets sont couverts de neiges éternelles; les innombrables montagnes de glace qui couvrent la mer, ajoutent à l'horreur de la perspective; un courant très fort qui vient du nord-ouest, les entraîne à la mer. Tel est l'état de ce bras vers la fin de juillet, époque à laquelle les navires peuvent commencer à le traverser, jusqu'à la fin de septembre, mais non sans courir le risque d'être pris entre une infinité de glaçons dangereux, qui mettent les navigateurs dans le plus grand embarras. Dans les autres temps il n'est pas navigable. Les Esquimaux seuls s'élancent avec intrépidité à travers de ces écueils dans leurs frêles canots, recouverts de peau, pour aller à la chasse des phoques, ou pour aborder les bâtimens qui sont engagés dans le passage.

L'on a découvert des indices de minérai de fer ; les rochers sont en général granitiques à l'ouest du cap Chudleigh : le jaspe rouge, les hépatites et les pyrites abondent; mais la plus célèbre production minérale est le beau feldspath chatoyant, connu sous le nom de pierre du Labrador, trouvé par les frères moraves, en naviguant sur les lacs du Kylgapied, canton très-élevé. Ses vives couleurs le firent apercevoir au fond de l'eau. Aujourd'hui, les Esquimaux vont le chercher en morceaux détachés dans les lacs et sur les bords de la mer, car on

n'a pas encore rencontré la roche qui en est formée. Ce spath était peut-être la pierre brillante qu'un navigateur anglais du seizième siècle, Frobisher, rapporta dans son pays comme un échantillon de mine d'or.

Les îles des côtes sont peuplées de quantités innombrables d'oiseaux aquatiques et de phoques; les morses fréquentent même celles de la partie septentrionale. Dans l'intérieur, les rennes et les castors sont très-nombreux, ainsi que les renards, les loups, les volverennes et particulièrement les ours. C'est surtout aux cataractes des rivières, entourées de sapins, de pins, de mélèzes, d'aunes, de bouleaux, qu'ils se réunissent en grandes troupes pour prendre les saumons dont ils sont très-friands; quelques-uns plongent et poursuivent leur proie sous les eaux, et on ne les revoit qu'à cent ou deux cents pas de distance.

« Pendant l'été, dit Cartwright, l'intérieur du pays est presque impraticable. On ne peut voyager qu'à pied ; il faut porter avec soi ses provisions, sa hache et tout ce dont on peut avoir besoin ; on est continuellement arrêté par des rivières, des lacs et des étangs. Il fait une chaleur insupportable dans les bois ; on enfonce dans le terrain qui est spongieux et trempé par les eaux. On est assailli par des essaims innombrables de cousins. En hiver, au contraire, on voyage facilement à l'aide de raquettes.

» Ceux des Esquimaux qui n'ont pas su apprivoiser les rennes pour les atteler à leurs traîneaux, se servent de chiens, et parcourent de cette manière cinq à six milles à l'heure. Ces chiens sont grands et ont la tête du renard. »

Les Indiens qui habitent les montagnes du midi, offrent un mélange de traits français, étant issus des Canadiens et des peuples indigènes. Ils se nourrissent de rennes et de gibier; ils font aussi la chasse aux loups, aux renards et aux martres. Ils demeurent dans des vigvams, ou tentes couvertes de peaux et d'écorce de bouleau. Ils professent la religion catholique et vont visiter les prêtres de Quebec.

Les Anglais font le même commerce au Labrador qu'à Terre-Neuve; ils en tirent de la morue, de l'huile et des fanons de baleine, des pelleteries, des peaux de phoques et de morses.

Le détroit d'Hudson, qui est de cent vingt lieues de long, a sa sortie par 64°. En cet endroit l'Océan forme une mer intérieure qu'on nomme improprement baie, car du nord au sud elle a près de trois cents lieues de long, sur une largeur de plus de deux cents, qui se rétrécit en quelques endroits jusqu'à trente-cinq lieues.

A l'entrée, on trouve l'île de la Résolution, ensuite les îles de Charles, de Salisbury et de Nottingham dans le détroit, et celle de Mansfield à l'embouchure intérieure. Les Anglais y ont plusieurs forts.

L'hiver est extrêmement froid dans la baie. Il commence vers la fin de septembre et ne finit guère avant le mois de mai. En décembre, le soleil s'y couche à deux heures trois quarts et se lève à neuf heures. Dans les beaux jours de froid, où l'air est un peu plus tempéré, on est surpris de la quantité de perdrix, de lièvres et de cariboux ou rennes qui s'y rassemblent. La pêche est une autre ressource en été. Elle fournit diverses sortes d'excellens poissons.

Les Esquimaux sont d'une taille médiocre, généralement robustes, d'un embonpoint raisonnable, et basanés; ils ont la tête large, la face ronde et plate, les yeux noirs, petits et étincelans, le nez plat, les lèvres épaisses, les cheveux noirs, les épaules larges et les pieds extrêmement petits ; ils sont gais, vifs, mais subtils, rusés et fourbes. Leur attachement pour leurs usages est extrême. Plusieurs de ces Indiens ayant été transportés dans leur jeunesse aux comptoirs anglais, ont toujours regretté leur pays natal.

Leurs canots sont de bois ou de côtes de baleine, fort minces et entièrement couverts de peaux de phoques, à l'exception d'un trou vers le milieu, qui est garni d'un rebord de bois, pour empêcher l'eau d'y entrer, et qui n'a que la grandeur nécessaire pour contenir un seul homme, qui s'y tient assis, en étendant les jambes vers l'avant. De ce rebord s'élève une pièce de peau qu'il se lie autour du corps, et qui ferme tout passage à l'eau. Ses coutures sont enduites d'une espèce de goudron ou de colle, qui n'est qu'une préparation d'huile de phoque. Ils prennent avec eux tout ce qui est nécessaire à leurs besoins, surtout des instrumens pour la pêche, ainsi que des frondes et

des pierres, dont ils se servent fort habilement. Ces canots ont environ vingt pieds de long sur dix-huit pouces de large, et se terminent en pointe aux deux bouts. Le navigateur n'a qu'une rame qui sert alternativement des deux côtés. Ils en ont de plus grands qui portent jusqu'à vingt personnes; ceux-là ont deux rameurs.

Leur habillement est composé de peaux de phoques ou de bêtes fauves; ils s'en font aussi de peaux d'oiseaux terrestres et marins. Tous ces habits ont une sorte de capuchon; ils ne descendent que jusqu'au milieu de la cuisse; les culottes se ferment devant et derrière; des bottes de peau, attachées avec des courroies, servent aux deux sexes à se tenir chaudement les jambes et les pieds. La différence, pour les femmes, est qu'elles portent à leur robe une queue qui leur tombe jusqu'aux talons, et qui leur donne une forme extraordinaire. Leurs capuchons sont plus larges du côté des épaules, pour y mettre leurs enfans, lorsqu'elles les veulent porter sur le dos. Rien ne fait prendre une plus haute idée de leur industrie que ce qu'ils appelent des yeux à neige; ce sont de petits morceaux de bois ou d'ivoire noués derrière la tête. Leur fente est précisément de la longueur des yeux; mais elle est fort étroite, ce qui n'empêche point de voir fort distinctement au travers, sans en ressentir la moindre incommodité. Cette invention les garantit de l'ophthalmie qui est causée par l'action de la lumière fortement réfléchie de la neige, surtout au printemps.

L'île de Marbre a six lieues de longueur, entre l'est et l'ouest, sur deux ou trois de large du nord au sud. Tout le terrain, qui est élevé du côté de l'ouest, et bas à l'est, n'est qu'un rocher de marbre dur et blanc, varié par des taches vertes, bleues et noires; mais les sommets des montagnes paraissent brisés, et des rocs d'une énorme grosseur, entassés confusément, semblent devoir leur forme et leur position à quelque bouleversement inconnu. Ils couvrent de profondes cavernes, où l'on entend un grand bruit, qui ne peut être que celui de divers torrens d'eau qui se précipitent sur les pierres, et que l'on voit sortir en plusieurs endroits par des fentes. Les vallées sont revêtues d'une couche de terre assez mince, qui porte très-peu d'herbe; elles contiennent quelques lacs d'eau douce, dans lesquels on voit des cygnes et des canards. On aperçoit aussi sur leurs bords différentes espèces de bêtes fauves qui ne peuvent y venir que du continent, quoiqu'il soit à plus de quatre lieues au nord; ces animaux y passent apparemment sur la glace, en hiver, ou à la nage en été. Enfin l'on trouve dans l'île plusieurs traces du séjour d'hommes, telles que des pierres singulièrement entassées les unes sur les autres, et les fondemens de plusieurs cabanes bâties circulairement en forme de ruches, d'un mélange de pierres et de mousses. L'île n'a qu'un seul port, qui est au sud-ouest, et capable de contenir cent vaisseaux; mais l'entrée en est étroite, et il s'y trouve un ilot fort bas, tout hérissé de rochers, contre lesquels la mer se brise impétueusement.

Le terrain est fertile en plusieurs endroits de la baie d'Hudson. Près des côtes, il est bas, marécageux et couvert de différentes espèces d'arbres. Plus loin, il y a de grandes plaines, des touffes d'arbres, des lacs et quelques collines, dont la plupart ont des arbrisseaux et de la mousse fort haute. Entre les arbrisseaux, on est surpris de voir des groseillers avec leur fruit, et des vignes qui donnent du raisin de Corinthe, des fraises, de l'angélique, du mouron,, des orties, des primevères, des genévriers, la plupart des plantes de Laponie, et d'autres inconnues en Europe. Sur les bords des lacs et des rivières il croît beaucoup de riz sauvage, qui ne demande qu'un peu de culture pour devenir un bon aliment.

L'air de ce pays n'est presque jamais serein: dans le printemps et l'automne, on y est continuellement assiégé par des brouillards épais et fort humides. En hiver, il est rempli d'une infinité de petites flèches glaciales, qui sont visibles à l'œil, surtout lorsque le vent vient du nord ou de l'ouest, et que la gelée est dans sa force. Le soleil ne se lève et ne se couche point sans un grand cône de lumière, et ce cône n'a pas plus tôt disparu avec le soleil couchant, que l'aurore boréale en prend la place, en lançant sur l'hémisphère mille rayons colorés, si brillans, que leur lustre n'est pas même effacé par la pleine lune. Les étoiles paraissent brûlantes, et sont de couleur de feu, principalement vers l'horizon. Les tonnerres et les éclairs sont fort

rares en été, quoique la chaleur y soit assez vive pendant six semaines ou deux mois; cependant les orages qui s'y élèvent quelquefois y sont assez violens.

Dans la rigueur du froid, la saumure la plus forte et l'esprit-de-vin même, gèlent aussitôt qu'ils sont exposés à l'air, et rompent leurs vaisseaux. La glace des rivières acquiert plus de huit pieds d'épaisseur, sans compter plusieurs pieds de neige dont elle est revêtue. Le sel n'est pas nécessaire pour conserver les provisions : tous les animaux qu'on tue à la chasse sont aussitôt gelés que morts, et demeurent dans cet état depuis le mois d'octobre jusqu'au mois d'avril.

Pendant ces grands froids, si l'on touche du fer ou tout autre corps uni et solide, les doigts y tiennent aussitôt par la seule force de la gelée. Qui ne s'imaginerait que les habitans d'un climat si rigoureux doivent être les plus malheureux de tous les hommes? Cependant ils sont fort éloignés d'avoir cette opinion de leur sort. Les fourrures dont ils sont couverts, la mousse et les peaux dont les cabanes sont revêtues, les mettent de niveau avec les peuples des climats plus tempérés. S'ils ne forment pas de sociétés nombreuses, c'est qu'ils trouveraient plus difficilement de quoi s'habiller et se nourrir; mais en changeant souvent d'habitation pour se procurer des chasses et des pêches abondantes, il leur est toujours aisé de satisfaire à ces deux besoins. Enfin, cette rigueur ne rebute pas même les Européens qui ont fait dans le pays un séjour de quelques années; ils le préfèrent à leur patrie. Ellis, que nous verrons naviguer dans ces parages, assure que les Anglais qui reviennent avec les vaisseaux de la Compagnie s'ennuient bientôt de l'air tempéré des provinces d'Angleterre, et n'attendent point sans impatience le temps de retourner dans ces régions glacées.

Les oiseaux qui passent en plus grand nombre au printemps, pour aller faire leurs petits vers le nord, et qui reviennent vers les pays méridionaux en automne, sont les cygnes, les oies, les canards, les sarcelles et les pluviers; mais les aigles, les corbeaux, les corneilles, les chouettes, les faucons, les mouettes, les perdrix et les faisans, restent l'hiver dans le pays, au milieu des neiges et des glaces. Dans les rivières, on trouve, en toutes saisons, des carpes, des truites, des esturgeons, et aux embouchures, des saumons délicieux et des truites saumonnées. Il y entre aussi avec la marée, quantité de baleines blanches qui sont plus aisées à prendre que les noires, et dont l'huile est une liqueur très-recherchée par les Esquimaux.

L'ours blanc des pays septentrionaux est un animal fort différent de l'ours ordinaire. Il a la tête plus longue, et le cou beaucoup plus mince. Le bruit qu'il fait ressemble à l'aboiement d'un chien enroué. On en distingue deux espèces, la grande et la petite; mais ils ont tous le poil long et doux, le nez, le museau et les ongles noirs; ils nagent d'un glaçon à l'autre; ils plongent, s'élèvent et demeurent long-temps sous l'eau, et attaquent hardiment les canots et les chaloupes qu'ils aperçoivent.

Nous allons maintenant indiquer sommairement les autres possessions anglaises peu connues, peu fréquentées et dont une description plus étendue serait sans attrait pour nos lecteurs.

RÉGIONS DU NORD-EST ET DU CENTRE.

La région glacée du nord-est comprend les terres de Baffin et de Cumberland, qui n'ont que de rares habitans, disséminés sur les côtes seulement.

Celle du centre, Nouvelle-Galles septentrionale et méridionale, située le long de la mer d'Hudson, a de grands lacs, des cours d'eaux nombreux et magnifiques; mais qui ne baignent et n'arrosent que des contrées désertes. Le climat y est sain, mais fort rude. Les pommes de terre, les choux et les navets, peuvent seuls croître dans ce pays, qui est dénué d'arbres fruitiers. Il s'y trouve de belles forêts, composées particulièrement de pins, de chênes et d'ormes. Elles renferment quantité d'animaux précieux pour les naturels, qui se nourrissent de leur chair et se vêtent de leurs dépouilles, dont ils font aussi un objet d'échange. Ce sont pour la plupart des tribus errantes de Nenawehks, d'Abitibbis, de Chipiouans, etc. Le principal établissement des Anglais est le fort d'York, où il se fait un grand commerce de pelleteries.

Le pays appelé des Grands-Esquimaux, voisin de la mer polaire, n'a cependant que des

habitans d'une petite taille, mais trapus. Leur teint est d'un jaune rougeâtre, et du reste ils ressemblent à ceux de la mer d'Hudson. Lorsqu'ils ne sont point occupés à la chasse ou à la pêche, ils font des vases en pierre poreuse, qu'ils ont la patience de creuser, de polir et d'orner assez joliment, sans autre instrument qu'un morceau de fer. Leurs canots sont en peaux de veaux marins. Ils ont des traîneaux attelés de grands chiens ou de renards, dans lesquels ils parcourent rapidement des espaces considérables. Les huttes qui leur servent de demeure sont rondes, couvertes, selon la saison, en écorce d'arbres ou en peaux de daims; on ne peut y entrer qu'en rampant.

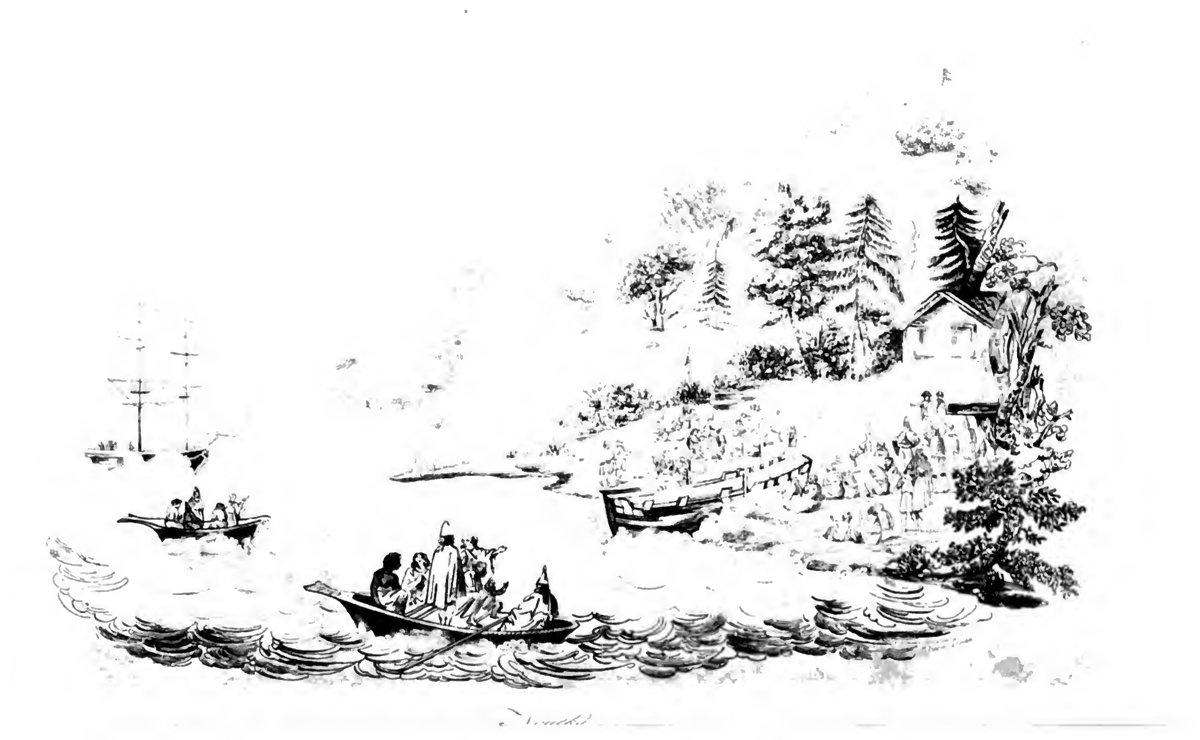
Les Petits-Esquimaux, séparés des grands par le Mississipi ou rivière Churchill, ont les mêmes traits que les Grands-Esquimaux; mais leurs pieds et leurs mains sont d'une petitesse remarquable. Les femmes ne seraient pas mal si elles ne se tatouaient pas le viage. Le costume de ces deux nations est le même que celui des Esquimaux de Labrador; leurs armes et leurs instrumens de pêche se ressemblent aussi. L'hiver, ils se creusent des demeures souterraines, qu'ils éclairent par un feu allumé au milieu ou par une lampe; la porte est souvent un glaçon. Un Européen résisterait difficilement à la puanteur de ces lieux misérables, d'où la fumée s'échappe à peine par un trou. Ces braves gens se croient catholiques. Ils vont quelquefois à Quebec pour faire leurs dévotions et boire du rum. On trouve fréquemment du minerai de plomb à la surface de la terre, et les coureurs esquimaux apportent souvent aux facteurs du fort Churchill des morceaux de cuivre très-riches.

Les Knisteneaux, qui habitent près du lac Ouinipeg, sont bien proportionnés et très-agiles. Leur physionomie serait gaie et ouverte sans le tatouage. Ils portent des vêtemens plus commodes et mieux faits que les Esquimaux, mais il leur arrive souvent de s'en dépouiller pour aller nus à la chasse. Ils sont doux et hospitaliers, lorsque l'ivresse ne leur ôte pas la raison; leurs femmes sont très-bien et fort propres.

Les Chipiouans sont aussi des Indiens chasseurs, ayant les mœurs et les habitudes des Esquimaux; mais la fréquentation avec les Européens qui achètent leurs fourrures, leur a fait prendre la funeste habitude des liqueurs fortes, qui leur font commettre des excès et les plongent dans la misère. Ils ont souvent la guerre avec les Sioux, tribu redoutable, qui a de la cavalerie. Ces enfans de la nature sont d'une insouciance de l'avenir qui leur occasione de grands maux. Ils gaspillent et distribuent généreusement leurs provisions, lorsqu'elles sont abondantes, sans penser à en réserver pour l'hiver. Il arrive très-souvent à ceux qui viennent trafiquer des peaux dans les comptoirs, d'être obligés en chemin, pour avoir compté sur des secours qui ne se présentent point, de griller et de manger la plus grande partie de ces fourrures. Ils parcourent des distances de deux ou trois cents lieues, dans des pays glacés et couverts de neige, sans tentes pour se mettre à couvert des injures du temps ou pour se reposer la nuit. A la chute du jour ils élèvent une petite haie d'arbrisseaux qui leur sert de retranchement contre le vent et les bêtes sauvages; ils allument un feu du côté de la haie qui est opposée au vent; et, sans autre soin que d'écarter la neige, ils se couchent à terre pour dormir entre le feu et la haie. S'ils sont surpris le soir dans une plaine sans bois, où ils ne puissent faire ni retranchement, ni feu, ils se couchent sous la neige, qu'ils trouvent moins froide que l'air extérieur, dont elle les garantit; mais ils conviennent que la plus grande rigueur du froid n'est pas comparable à ce qu'ils ont souvent à souffrir de la faim. C'est dans ces occasions qu'ils se portent quelquefois, d'après Ellis, à l'horrible excès de manger leurs enfans.

RÉGION DE L'OUEST.

La région de l'ouest, encore moins peuplée, comprend une partie du Nouveau-Norfolk et de la Nouvelle-Calédonie, Nouveau-Cornouailles, Nouvelle-Hanovre, et la partie septentrionale de la Nouvelle-Géorgie, dont le surplus appartient aux États-Unis, et forme le district de Columbia (pays visités par Lewis et Clarke). On y remarque la grande île de Quadra et Vancouver, où se trouve le port de Noutka, sur une baie profonde, qui fut découverte par Cook. Elle est remplie d'îles de dif-



férentes grandeurs, et bordée de collines escarpées, dont les flancs sont assez bien boisés de pins sauvages et du Canada, de cyprès, etc., qui parviennent à une grosseur extraordinaire. Le climat est moins froid que sur la côte orientale de l'Amérique, au même parallèle de latitude. Les Anglais y font le commerce de pelleteries. La population indigène est évaluée à deux mille habitans. En quelques endroits, la terre végétale a plusieurs pieds d'épaisseur.

CHAPITRE XXVIII.

AMÉRIQUE RUSSE.

L'Amérique Russe, bornée par la Nouvelle-Bretagne et baignée par l'Océan Glacial, le détroit de Béhring, et le Grand-Océan, se divise en deux parties. Elle comprend les archipels du roi George III, du prince de Galles, du duc d'York, les îles de Kodiack, Aléoutiennes, de l'Amirauté, etc. La partie continentale, bornée par les monts océaniques, toujours couverts de neige, offre des aspects sombres et terribles. Sur les collines on voit des forêts de pins et d'arbres d'un vert foncé, qui ajoutent encore à la tristesse profonde de cet imposant tableau. Il se détache parfois des montagnes d'énormes portions de glace, qui détruisent tout ce qu'elles rencontrent sur leur passage, et causent en tombant dans la mer, une agitation et une secousse capables d'effrayer les navigateurs qui les ressentent et qui en ignorent la cause. Les côtes sont fréquentées par des loutres, des loups marins, des phoques, des renards, des zibelines, etc., qui fournissent des fourrures précieuses à une compagnie de négocians, qui a la souveraineté de l'Amérique Russe, et, par conséquent, le privilége exclusif de ce commerce. Le chef-lieu, Nouvelle-Arkhangel, dans l'île de Sitka, ne compte qu'une soixantaine de maisons et un millier d'habitans. La population de ces îles était autrefois plus forte. Elle a diminué sous la domination des Russes, qui forcent les naturels à des travaux pénibles de chasse et de pêche, les considérant comme leurs esclaves.

La nourriture des indigènes ne consiste guère qu'en poissons et en racines. Les colons cultivent seulement la pomme de terre, les carottes et quelques légumes. On ne voit point de pâturages ni de bestiaux. Aussi, malgré la vaste étendue de ces possessions, dont l'intérieur est loin d'être connu, ne compte-t-on (à part les peuplades indépendantes qu'on ne peut évaluer), qu'une population de cinquante mille âmes de race indienne, esquimause et russe, qui se vêtent de fourrures. Cependant ils paraissent peu sensibles au froid, et la plupart se baignent dans la mer par une température de plus de six degrés. Ils se peignent le visage de diverses couleurs, et l'on voit des femmes porter à la lèvre inférieure un morceau de bois passé dans une ouverture, qui donne à cette partie une longueur considérable : c'est le *nec plus ultrà* de la beauté dans ces parages.

L'île de Kodiack, où les Russes ont leur principal comptoir pour les pelleteries, offre plusieurs baies et de bons ports. Elle est montueuse, mais traversée par des vallées où il y a un peu de terre végétale. On cultive quelques racines qui, avec la pêche et la chasse, composent la nourriture des insulaires. Leurs habitations ou cabanes, moins enterrées que celles des Aléontiens, ont une ouverture par le haut pour la fumée, ce qui annonce un progrès. Les habitans, au nombre de deux mille cinq cents, ont des mœurs fort relâchées : la polygamie y est en usage. Ils portent pour vêtemens, les hommes une longue chemise faite de plumes d'oiseaux, par-dessus laquelle, dans les temps de pluie, ils mettent un surtout de vessies d'animaux ; les femmes, au contraire, s'habillent en peaux de phoques : ils apprennent assez facilement la langue russe. L'île produit des pins superbes dont on tire un bon parti pour les constructions. On y voit beaucoup de renards, des ours, des castors et des rennes ; un grand nombre d'oiseaux aquatiques la fréquentent dans la saison ; les baleines et les phoques sont communs sur les côtes. Depuis le commencement de ce siècle, la Russie a un établissement appelé Bodega sur le territoire Mexicain, dans la Nouvelle-Californie. Il se compose de trois ou quatre cents Kodiaques et d'une quarantaine d'Européens. C'est de là qu'on envoie des vivres aux habitans des autres possessions qui

ont le moyen de les payer, car la distance qui les sépare est de plus de trois cents lieues.

Le climat est très-rude dans les îles Aléoutiennes, et pendant l'hiver on y éprouve d'affreuses tempêtes. La mer se couvre ordinairement de grandes masses de glace, sur lesquelles se trouvent quelquefois des ours blancs. Les renards, autrefois nombreux, sont devenus fort rares. Le kottibi, espèce de phoque, arrive dans ces îles au mois d'avril en troupes considérables, y fait ses petits, et s'en va au mois de septembre; c'est sa fourrure, plus douce que celle du phoque commun, que les Chinois et les peuples mongols recherchent avec empressement.

Les loutres de mer sont rares aussi; les phoques, au contraire, y sont en grand nombre, ainsi que les morses. Le poisson fuit les côtes, à cause de tous ces monstres qui les dévorent.

La grande quantité d'oiseaux de mer qui viennent pondre dans ces îles procure aux chasseurs un moyen d'augmenter leurs provisions pendant l'hiver. Au printemps, l'un d'eux se fait descendre par une corde dans une corbeille le long des rochers escarpés de la côte, à une profondeur qui est quelquefois de cent cinquante pieds, pour ramasser les œufs qui sont dans les trous. Quand on en a une quantité suffisante, on les lave soigneusement, on les sèche à l'air, puis on les met dans un baril rempli d'huile de poisson. Ils se conservent ainsi jusqu'après l'hiver, aussi frais qu'au sortir du nid.

Nous aurons encore à parler de ces divers pays dans les voyages autour du monde.

CHAPITRE XXIX.

Histoire naturelle de l'Amérique septentrionale.

Suivant la division ordinaire des deux parties de l'Amérique, celle qu'on distingue par le nom de Septentrionale se prend ordinairement à l'isthme de Panama. Mais il ne s'agit ici que de l'histoire naturelle des contrées qui sont au nord du trente-neuvième degré de latitude septentrionale, au sud du lac Érié, c'est-à-dire, proprement à l'entrée du Canada.

Nous avons fait connaître assez la température du pays pour être dispensés d'en parler. Dans les vastes forêts du Canada, les arbres n'acquièrent jamais la grosseur à laquelle ils parviennent dans les États-Unis. Les recherches des voyageurs et des naturalistes ont prouvé que ces deux grands pays possédaient à peu près les mêmes espèces d'arbres et d'arbustes; la plupart sont aujourd'hui cultivés en Europe, soit pour l'agrément, soit pour l'utilité; il est donc superflu de les décrire : il suffira de les nommer.

La famille des arbres à feuilles acéreuses, ou toujours verts, est la plus nombreuse. Ce qui frappe en arrivant dans ce pays, c'est la hauteur et la grosseur surprenantes des pins, des sapins, des cèdres (genévriers). Les pins sont le pin de Weymouth; le jaune, le tæda, l'épineux, le chétif, le pin des marais; on retire de la plupart du goudron et du brai; quelques-uns donnent d'excellentes mâtures. Les uns croissent dans les terres arides, d'autres dans les marais.

Parmi les sapins, le baumier de gilead, qui croit ordinairement dans les terres humides et noires, contient sous son écorce de petites vésicules remplies d'un suc résineux souverain pour les plaies et les fractures; les jeunes pousses des hemlock-spruce, ou sapin du Canada, de la sapinette blanche et de la sapinette noire, servent à faire de la bière; leur bois est massif, excellent pour la charpente.

Le genévrier, ou cèdre rouge, et le thuya du Canada, donnent aussi de bon bois et de la résine.

Le cyprès de la Louisiane, nommé aussi cyprès chauve et cype, se trouve jusqu'au Mexique; il est d'une grosseur proportionnée à sa hauteur, qui excède presque tous les arbres des forêts de cette contrée, où il est fort commun. Il s'en trouve qui, près de terre, ont jusqu'à trente pieds de circonférence; mais à six pieds de hauteur, elle diminue d'un tiers. Plusieurs chicots, qui sortent de la racine, à quatre ou cinq pieds de distance, depuis un pied de haut jusqu'à quatre, ont leur tête couverte d'une écorce rouge et unie, mais ne poussent ni branches ni feuilles. Cet arbre croit en plusieurs endroits dans l'eau, depuis un pied jusqu'à cinq ou six de profondeur : ce qui n'em-

pêche point que son bois ne soit incorruptible, et, par conséquent, excellent pour la fabrique des bateaux, pour la charpente et pour couvrir des maisons.

Le cyprès à feuilles de thuya est connu au Canada sous le nom de sapin blanc. C'est un arbre de première grandeur. Plusieurs botanistes regardent le mélèze d'Amérique comme étant de la même espèce que celui de Sibérie.

L'Amérique septentrionale offre un grand nombre d'espèces de chênes : le cendré et le verdoyant ne perdent jamais leurs feuilles; les chênes à feuilles de saule, rouge, écarlate, de Catesby, à lobes obtus, aquatique, velouté, quercitron, à feuilles de châtaignier ou prinus blanc, donnent, la plupart, d'excellent bois de charpente et des écorces précieuses pour les tanneries. On y compte sept espèces de bouleau, deux espèces d'aune, deux charmes, un hêtre, un châtaignier, le chincapin, un platane, un orme, deux micocouliers, neuf peupliers, un saule, neuf frênes, six érables, un mûrier, quatre noyers, cinq sumacs, quatre alisiers, un sorbier, neuf néfliers, deux rosiers, trois cerisiers, un prunier, qui ne se trouvent pas dans l'ancien continent.

L'érable le plus remarquable est celui dont on perce le tronc pour en obtenir une liqueur qui, concentrée par l'évaporation au moyen du feu, donne un sirop épais. On la verse alors dans des moules, et l'on a ainsi des pains ou des tablettes d'un sucre roux et presque transparent, qui est assez agréable, si l'on a su atteindre le degré de cuisson convenable. Cet arbre a des gousses assez ressemblantes à celles des fèves, et qui contiennent du miel.

Le catalpa, le bignonia radicans ou jasmin de Virginie, le calycanthus ou arbre aux anémones, le faux acacia ou robinier, l'acacia rose, le tulipier, le laurier-tulipier ou magnolia, dont nous possédons plusieurs espèces, l'assiminier, le tupelo, l'arbre de neige ou chionanthus, le sassafras, le laurier-benjoin, sont des arbres de la partie tempérée de l'Amérique septentrionale. Nous les avons naturalisés chez nous, de même que le chèvre-feuille écarlate, et un grand nombre d'autres arbrisseaux : celui qui porte le nom d'arbre du mal aux dents, possède, dit-on, la vertu de guérir le mal que son nom indique; on le nomme aussi clavalier ou frêne épineux.

On trouve en Virginie, à l'embouchure des fleuves, le long de la mer et dans le voisinage de plusieurs anses, un arbrisseau dont les baies donnent une cire d'un très-beau vert, dure, cassante, propre à faire de la bougie qui ne salit point les doigts, qui ne fond point dans les plus grandes chaleurs, et qui jette une odeur fort agréable.

Pendant la plus grande partie de l'année, les plaines et les vallées de cette province sont couvertes de fleurs : on n'approche point d'un bois sans être frappé de la variété des odeurs qu'il exhale. Entre les fleurs, on vante avec raison la beauté extraordinaire des cardinales et de plusieurs mauves.

Le cèdre blanc offre un aspect unique. Son tronc, à la sortie de terre, présente cinq ou six arcs-boutans très-forts, qui se réunissent en voûte à la hauteur de sept pieds environ, d'où s'élève une colonne unie, sans branches, d'une vingtaine de pieds, dont l'extrémité ressemble à un large chapiteau garni de feuilles découpées d'un vert très-agréable. C'est ordinairement la demeure des grues; et les perroquets voltigent sans cesse autour, attirés par des graines contenues dans de petits cônes. Ces arbres extraordinaires se plaisent dans les endroits marécageux, et forment des espèces de forêts. Ils sont enveloppés par la vigne sauvage et par des lianes fleuries; mais l'air qu'on y respire est malsain, et les insectes bourdonnans, les chauves-souris, les carcajoux, les serpens, éloignent bientôt de ces lieux le voyageur que leur beauté avait séduit.

L'apalachine est une espèce de houx; ses feuilles se prennent en infusion comme le thé. Les naturels leur attribuent un grand nombre de propriétés, et ne vont jamais en guerre sans s'être assemblés pour en boire. Leur méthode est de griller les feuilles à peu près comme le café, et de jeter de l'eau dessus, dans des vases où ils les laissent infuser long-temps. Elles donnent à l'eau, non-seulement une couleur roussâtre, mais une force qui les enivre. Les habitans de la Floride font usage aussi de cette liqueur, mais avec plus de modération, et s'en trouvent bien.

Le ginseng du Canada, plante très-recher-

chée, est le même que celui de la Mongolie, où nous le retrouverons. On vante beaucoup ses vertus pour la guérison de différentes maladies graves, et pour rétablir un tempérament épuisé par des travaux excessifs de corps ou d'esprit.

Le vinaigrier des voyageurs est un sumac. Cet arbrisseau très-moelleux produit un fruit aigre, en grappes, et couleur de sang de bœuf, qu'on met infuser dans l'eau, pour en faire du vinaigre. La pemine, ou obier d'Amérique, autre arbrisseau, croît le long des ruisseaux et des prairies; son fruit, qu'il porte aussi en grappes, est d'un rouge très-vif. L'atoca est l'airelle canneberge; la plante rampe dans les marais. Il est âcre; mais, adouci par le sucre, il fait de fort bonnes confitures. D'autres espèces d'airelles, des groseillers et des framboisiers, donnent aussi des fruits bons à manger.

Les grains et les légumes qui se cultivent le plus parmi les naturels, sont le maïs, le haricot et les melons. Ils ont une espèce de citrouilles plus petites que les nôtres, et d'un goût sucré, qu'on fait cuire entières, à l'eau ou sous la cendre, et qu'on mange sans autre préparation. Les melons ordinaires et les melons d'eau étaient connus dans le pays avant l'arrivée des Européens. Le houblon et le capillaire sont aussi des productions naturelles du Canada; mais le capillaire y est meilleur et croît beaucoup plus haut qu'en Europe. La belle plante que nous nommons soleil, et qui est fort commune dans les champs, croît à sept ou huit pieds de hauteur, et porte une grosse fleur, de la forme de celle du souci. On fait bouillir sa graine pour en tirer une huile dont on graisse la chevelure.

Un climat si rude ne peut attirer beaucoup d'oiseaux; cependant il s'y en trouve de plusieurs sortes, dont quelques-unes sont particulières au pays. On y voit des aigles de deux espèces : les plus gros ont la tête et le cou presque blancs; ils donnent la chasse aux lapins et aux lièvres, les enlèvent dans leurs serres et les emportent. Les autres sont gris et se contentent de faire la guerre aux oiseaux; les deux espèces la font aussi aux poissons. Le faucon, l'autour et le tiercelet sont les mêmes qu'en France; mais on trouve ici une espèce de faucons qui ne vivent que de pêche.

L'aigle à queue blanche est un des plus curieux oiseaux de la mer d'Hudson. Sa grosseur est à peu près celle d'un dindon; il a une couronne aplatie, et le cou extrêmement court; l'estomac large, les cuisses fortes, les ailes longues et fort larges à proportion du corps, noirâtres sur le derrière, et plus claires aux côtés.

Le hibou couronné, oiseau singulier, y est aussi fort commun. Sa tête est presque aussi grosse que celle du chat. Il a des plumes qui s'élèvent en forme de cornes, précisément au-dessus du bec où elles sont mêlées de blanc, et qui, par degrés, deviennent d'un rouge brun, marqueté de noir. On voit aussi dans les mêmes lieux de grands hiboux d'une blancheur si éblouissante, qu'on a peine à les distinguer sur la neige. Souvent ils volent en plein jour, et donnent la chasse aux perdrix, dont cette contrée possède trois sortes, les grises, les rouges et les noires, toutes plus grosses qu'en France. Les dernières ont la tête et les yeux du faisan, de belles et longues queues qu'elles ouvrent en éventail; les unes mêlées de rouge, de brun et de gris, les autres de gris clair et de gris brun. Les coqs de bruyère y sont à demeure; les bécassines sont excellentes, et le petit gibier de rivière est partout dans une extrême abondance. On assure que la chair des corbeaux n'est pas moins bonne que celle des poules; ceux du Canada sont plus gros que les nôtres, plus noirs, et jettent un cri différent. Le chat-huant canadien ne diffère du français que par une petite fraise blanche autour du cou, et par un cri particulier; sa chair est bonne. Les merles et les hirondelles y sont des oiseaux de passage, comme en Europe; mais la couleur des premiers tire sur le rouge. On distingue trois sortes d'alouettes, dont les plus petites sont de la grosseur du moineau. Enfin, le moineau même n'est pas tout-à-fait semblable au nôtre.

On compte au Canada jusqu'à vingt-deux espèces de canards, dont les plus beaux et les meilleurs se nomment canards branchus, parce qu'ils perchent sur les branches des arbres. Leur plumage est d'une variété fort brillante. Les cygnes, les poules d'Inde, qui sont indigènes, les grues, les poules d'eau, les sarcelles, les oies, les outardes, et tous les grands oiseaux de rivières, sont partout nombreux, excepté

vers les habitations, dont on ne les voit point approcher. Le pays a des grues de deux couleurs : les unes blanches, les autres gris-de-lin, et l'on vante leur chair, pour le goût qu'elle donne aux potages. Le pélican n'y est pas rare et ressemble à celui d'Afrique. Les piverts sont d'une grande beauté, fort variés par la différence de leurs couleurs. Le rossignol, quoique à peu près le même que celui de France, n'en approche point pour le chant; et le roitelet, au contraire, chante très-bien. Le chardonneret n'a pas la tête aussi belle qu'en Europe. Tous les bois sont remplis d'une espèce d'oiseaux jaunes, de la grosseur d'une linotte, qui ont le gosier assez fin, mais leur chant est court et sans variété : ils n'ont pas d'autre nom que celui de leur couleur. On donne la préférence à l'oiseau qu'on a nommé blanc; c'est une espèce d'ortolan, dont il a le goût. Le mâle ne le cède en rien au rossignol, tandis que la femelle, dont la couleur est plus foncée, ne chante pas même en cage. On ne sait ce qu'il devient en hiver, mais il est toujours le premier qui se fait voir au printemps, et la neige ne commence pas plus tôt à fondre, qu'il paraît en troupes, dans les lieux qu'elle laisse à sec.

Ce n'est qu'à cent lieues de Quebec, au sud, qu'on commence à voir les cardinaux. La douceur de leur chant, l'éclat de leur plumage, qui est d'un beau rouge incarnat, avec une petite aigrette sur la tête, en font un des plus beaux oiseaux du monde. On lui donne pour rival en couleurs l'oiseau-mouche. Il y a beaucoup d'apparence que ces petits animaux délicats se retirent aux premiers froids, vers la Caroline, où l'on n'en voit qu'en hiver. Ils font leurs nids au Canada : rien n'est si propre que ces petits ouvrages; ils les suspendent à une branche d'arbre, tournés avec une justesse qui les met à l'abri de toutes les injures de l'air. Le fond est de petits brins de bois, entrelacés en manière de panier, et le dedans est revêtu d'une espèce de duvet, qui paraît de soie. Les œufs sont de la grosseur d'un pois, avec des taches jaunes sur un fond blanc. On dit que la portée ordinaire est de trois, et quelquefois de cinq.

Un oiseau fort avantageux au Canada, mais qui ne fait qu'y passer dans les mois de mai et de juin, est celui qu'on y nomme tourte. Ils sont plus petits que nos gros pigeons, dont ils ont les yeux et les nuances de la gorge. Leur plumage est d'un brun obscur, à l'exception des ailes, qui ont des plumes d'un très-beau bleu.

La rigueur de la température n'empêche point que cette grande région ne soit peuplée de toutes sortes d'animaux : les uns, qui la quittent en hiver, pour chercher un air plus doux; les autres, que la nature a rendus capables de supporter un froid excessif, ou qu'elle a favorisés d'un admirable instinct pour s'en garantir. On doit le premier rang au plus singulier, qui est le castor.

C'est un quadrupède amphibie, qui peut vivre néanmoins sans aller dans l'eau, et qui ne peut même y être long-temps, mais qui a besoin de s'y baigner. Les plus grands ont un peu moins de quatre pieds, sur environ quinze pouces d'une hanche à l'autre, et pèsent soixante livres. La couleur de cet animal varie suivant les climats où il se trouve. On en voit de blancs, de noirs, de fauves, etc. Leur poil est de deux sortes par tout le corps, à l'exception des pates, où il est fort court : le plus grand est long de huit à dix lignes, il va même jusqu'à deux pouces sur le dos, mais il diminue avec proportion jusqu'à la tête et jusqu'à la queue; il est rude, gros, luisant, et donne à la bête sa couleur entière. L'autre est un duvet très-fin, d'un pouce au plus; c'est celui qu'on emploie.

On dit que le castor vit quinze ou vingt ans. La femelle porte quatre mois; et sa portée ordinaire est de quatre petits, qu'elle alaite. Les muscles de cet animal sont extrêmement forts, ses os très-durs, et ses deux mâchoires, presque égales, sont d'une grosseur extraordinaire; chacune est garnie de dix dents, deux incisives et huit molaires. Sa tête offre à peu près la figure de celle d'un rat de montagne. Ses jambes, surtout celle de devant, n'ont pas plus de quatre pouces de long; les ongles en sont taillés de biais, et creux. Les pieds de derrière sont plats, garnis de membranes entre les doigts; ainsi le castor peut marcher, mais avec lenteur, et nage aussi facilement que tout autre animal aquatique. D'ailleurs, par sa queue, il est tout-à-fait poisson. Les sauvages en gardent la chair, après l'avoir fait boucaner : avec cette préparation elle devient un bon manger. La substance de cette queue est une

[illegible] ou un cartilage tendre. Elle est [illegible] une peau dont les écailles sont ap-[illegible] unes sur les autres, comme celles [illegible]sons. Une pellicule très-délicate leur [illegible] de fond.

Les castors vivent en réunion de trois ou quatre cents, qui forment une espèce de bourgade. Ils savent choisir un lieu où les vivres soient en abondance, surtout l'eau ; et s'ils ne trouvent point de lac ou d'étang, ils y suppléent en arrêtant le cours d'un ruisseau ou d'une petite rivière, par une digue qu'ils construisent avec une admirable industrie. Leur premier soin est d'aller couper des arbres au-dessus du lieu où ils veulent bâtir. Trois ou quatre castors attaquent un gros arbre, et parviennent à l'abattre avec leurs dents, et à le faire tomber du côté de l'eau ; il ne leur reste ensuite qu'à rouler ces pièces vers l'endroit où elles doivent être placées. Leurs digues sont faites avec des pieux, des branches et de la terre grasse, de telle sorte que l'eau n'y passe point. Leur queue ne leur sert pas seulement de truelle pour maçonner, mais encore d'auge pour voiturer le mortier, ce qu'ils font en se traînant sur leurs pates de derrière. Le côté du courant d'eau est toujours en talus, et l'autre côté parfaitement à-plomb.

Le même art est observé dans la construction des cabanes : elles sont ordinairement sur pilotis, au milieu des petits lacs que les digues ont formés, quelquefois sur le bord d'une rivière, ou à l'extrémité d'une pointe qui s'avance dans l'eau. Leur figure est ronde ou ovale ; elles sont voûtées en anse de panier, et les parois ont deux pieds d'épaisseur. Les matériaux ne sont pas différens de ceux des digues ; mais ils sont moins gros, et l'enduit intérieur de terre glaise n'y laisse pas entrer le moindre air. Les deux tiers de l'édifice sont hors de l'eau. C'est dans cette partie que chaque castor a sa place marquée. Il prend soin de la revêtir de feuillages ou de petites branches de sapin. Jamais on n'y voit d'ordures.

Les cabanes ordinaires servent de logement à huit ou dix castors. Elles sont toujours assez près les unes des autres pour avoir entre elles une communication facile.

Tous ces ouvrages sont achevés à la fin de septembre, et jamais l'hiver ne les surprend dans leur travail. Chacun fait ses provisions. Tandis qu'ils vivent dans la campagne ou dans les bois, ils se nourrissent de fruits, d'écorce et de feuilles d'arbres : ils pêchent aussi des écrevisses et quelques poissons. Mais lorsqu'ils commencent à se pourvoir pour un temps où la terre couverte de neige ne leur fournit rien, ils se bornent au bois tendre ; ils le mettent en piles, disposées de manière qu'ils puissent toujours prendre celui qui trempe dans l'eau. On observe constamment que ces piles sont plus ou moins grandes, suivant que l'hiver doit être plus ou moins long : c'est pour les sauvages un indice de la durée du froid, qui ne les trompe jamais. Pour manger le bois, un castor le découpe en petites pièces fort menues, et les apporte dans sa loge ; car chaque castor n'a qu'un magasin commun pour toute la famille. Comme la fonte des neiges cause de grandes inondations lorsqu'elle est dans sa force, ces animaux quittent alors leurs cabanes. Mais les femelles y reviennent aussitôt que les eaux sont écoulées, et c'est alors qu'elles mettent bas. Les mâles continuent de tenir la campagne jusqu'au mois de juillet, temps auquel ils se rassemblent tous pour réparer les brèches que l'eau peut avoir faites à leurs édifices. Si leurs cabanes ou leurs digues ont été détruites par les chasseurs, ils en font d'autres. Cependant plusieurs raisons les portent souvent à changer de demeure, comme le défaut de vivres, les fréquens ravages des chasseurs et ceux des animaux carnassiers. Mais il y a des lieux pour lesquels ils prennent tant d'affection, que, malgré les inquiétudes qu'ils y éprouvent, ils ne peuvent les quitter. Charlevoix a observé que, sur le chemin de Montréal au lac des Hurons, par la grande rivière, on trouve tous les ans un logement de castors, et qu'ils le réparent ou le bâtissent chaque été dans le même lieu, puisque le soin constant des voyageurs qui y passent les premiers après l'hiver, est de rompre la digue, pour se procurer l'eau nécessaire à leur navigation, sans quoi ils seraient obligés de faire un portage. Du côté de Quebec, d'autres castors, aussi réguliers, fournissent d'eau un moulin à planches, par leur travail annuel.

La prodigieuse quantité de ces animaux, que les premiers Français trouvèrent au Canada, fait juger qu'avant leur arrivée l'ardeur des na-

turels n'était pas grande pour cette chasse. Elle était néanmoins en usage ; le temps et la méthode en étaient réglés. Mais des peuples qui se bornaient alors aux pures nécessités de la vie, ne faisaient pas la guerre à d'innocens animaux jusqu'à les détruire. C'est de nous qu'ils ont reçu des passions qu'ils ignoraient, et qu'ils ont appris à les satisfaire aux dépens de leur repos. La chasse du castor ne paraît pas difficile. L'industrie qu'il fait éclater dans son logement et dans le soin de sa subsistance, semble l'abandonner pour sa sûreté. C'est pendant l'hiver qu'il est exposé aux persécutions des chasseurs, c'est-à-dire, depuis le commencement de novembre jusqu'au mois d'avril, parce qu'alors, comme tous les autres animaux, il a plus de poil et la peau plus mince.

Quoique ces animaux aient leurs provisions pour l'hiver, ils ne laissent point de faire quelques excursions dans les bois, pour y chercher une nourriture plus fraîche et plus tendre. Les sauvages dressent alors des trappes sur leur chemin pour les prendre.

Les castors qui bâtissent leurs cabanes dans les lacs ont, à trois ou quatre cents pas du rivage, une autre retraite qui leur tient lieu de maison de campagne, pour y respirer un meilleur air. Alors les chasseurs se partagent en deux bandes, l'une pour briser la cabane des champs, l'autre pour donner en même temps sur celle du lac. Les castors d'une cabane veulent se réfugier dans l'autre, et coûtent peu à tuer dans le passage.

Avant l'arrivée des Européens, c'était la chasse de l'ours qui tenait le premier rang dans l'Amérique septentrionale. Elle était précédée de cérémonies qui s'observent encore dans quelques cantons. Elle a lieu en hiver. Les ours sont alors cachés dans des creux d'arbres ; ou s'ils en trouvent d'abattus, ils se font, de leurs racines, une tanière dont ils bouchent l'entrée avec des branches de sapin. Si ces deux secours leur manquent, ils font un trou en terre capable de les contenir, avec beaucoup de précaution pour en fermer l'ouverture. Quelquefois ils se cantonnent si bien au fond d'une caverne, qu'il faut être fort près d'eux pour les découvrir. Mais, quelque retraite qu'un ours ait choisie, il ne la quitte point de tout l'hiver, et il n'y porte aucune provision. Alors les chasseurs forment un cercle proportionné à leur nombre ; ensuite ils avancent en se resserrant, et chacun cherche un de ces animaux devant soi. Des furets tels que les sauvages n'en laissent guère échapper ; et, tapis comme ils les trouvent, il ne leur est pas difficile de les tuer.

Quoique le principal objet de cette chasse soit la peau de l'ours, non-seulement les Indiens se nourrissent de leur chair pendant l'expédition, mais ils en rapportent assez pour traiter leurs amis et leurs familles. Dans la belle saison, les ours, qu'on ne tue alors qu'au sommet des arbres, où ils grimpent pour manger le raisin et les fruits, s'engraissent et deviennent de fort bon goût ; cependant ils sont toujours un peu huileux : mais on assure que la chair d'un oursin ne le cède guère à celle d'un agneau.

Tous les voyageurs prétendent que ces animaux ne sont dangereux ici que lorsqu'ils sont pressés par la faim, ou qu'ils ont reçu quelque blessure. Rarement ils attaquent ; ils fuient même à la vue d'un homme, et celle d'un chien suffit pour les faire courir bien loin.

L'orignal, qui tient le second rang pour les avantages qu'on tire de sa chasse, n'est différent de l'élan que par sa grosseur, qui est celle d'un cheval. Il a la croupe large, la queue d'une petitesse extrême, puisqu'on ne lui donne que la longueur du doigt ; le jarret fort haut, les jambes et les pieds du cerf. Un long poil lui couvre le garrot et le cou. Sa tête a plus de deux pieds de long, et sa manière de l'étendre en avant lui donne une mauvaise grâce. Son muffle est gros et rabattu par le haut. Ses narines sont très-grandes. Enfin, son bois est beaucoup plus large que celui du cerf, et n'est guère moins long, mais il est plat et fourchu comme celui du daim. Il se renouvelle tous les ans, sans qu'on ait encore observé s'il prend chaque fois un accroissement qui marque les années. Le poil de l'orignal est mêlé de gris-blanc et de rouge-noir ; il devient creux dans la vieillesse de l'animal, ne se foule point et ne perd jamais une sorte d'élasticité qui le fait toujours redresser : on l'emploie pour des matelas et des selles de chevaux. Sa chair est légère, nourrissante et de très-bon goût ; sa peau forte, douce et moelleuse, se passe en chamois.

Outre les chasseurs, qui lui font une rude guerre, il a d'autres ennemis qui ne lui laissent pas plus de repos. Le plus terrible est le carcajou, espèce de glouton d'un poil roux et brun. Lorsqu'il peut s'approcher d'un orignal, il saute dessus, s'attache à son cou, et de ses dents il lui coupe la veine jugulaire. L'orignal n'a qu'un moyen de s'en garantir, qui est de se jeter promptement à l'eau, que son ennemi ne peut souffrir ; mais s'il est éloigné des rivières, il succombe avant d'y pouvoir arriver.

Le bœuf du Canada ou bison, est plus grand que celui de l'Europe. Il a les cornes basses, noires et courtes ; deux grandes touffes de crin, l'une sous le museau, et l'autre sur la tête, d'où elle lui tombe sous les yeux, ce qui lui donne un air hideux. Il a sur le dos une bosse qui commence sur les hanches, et va toujours en croissant jusque sur les épaules, couverte d'un poil fort long, un peu roussâtre, et le reste du corps d'une laine noire qui est fort estimée. On assure que la dépouille d'un bœuf est de huit livres de laine. Ces animaux ont le poitrail large, la croupe assez fine, et la queue fort courte. On ne leur voit presque point le cou, mais leur tête est plus grosse que celle des nôtres. Ils ont l'odorat si fin, que pour s'approcher d'eux à la portée du fusil, on est obligé de prendre le dessous du vent. Un bœuf qui se sent blessé devient furieux, et se précipite sur les chasseurs.

Vers la baie d'Hudson, il se trouve une autre espèce de bœufs, qu'on a nommés bœufs musqués, parce qu'ils jettent une si forte odeur de musc, que dans certaines saisons il est impossible d'en manger la chair. Ils ont la laine très-belle, et plus longue que celle des moutons de Barbarie. Quoique plus petits que les nôtres, ils ont les cornes beaucoup plus grosses et plus longues. Ces bœufs ont les jambes fort courtes, de sorte qu'en marchant, leur laine traîne toujours par terre, ce qui les rend difformes. Ils ne sont pas en grand nombre, et les sauvages les auraient bientôt détruits, s'ils s'attachaient à cette chasse. D'ailleurs on les tue, dans le temps des neiges, à coups de lance, sans qu'ils puissent fuir avec des jambes si courtes.

Le cerf est le même au Canada qu'en Europe, ou ne diffère que par un peu plus de grandeur.

Le volverenne, appelé aussi glouton du Labrador, est de la grosseur d'un grand loup ; son museau est noir jusqu'au dessous des yeux, le dessus de la tête blanchâtre, la gorge et le bas du cou tachetés de noir, les oreilles petites et rondes, tout le corps d'un brun rougeâtre. Il porte la tête fort bas en marchant, et son dos paraît toujours voûté. S'il est attaqué, il se défend avec autant d'opiniâtreté que de vigueur.

Les cariboux ou rennes, qui viennent du nord pour aller au sud, sont en si grand nombre, qu'ils occupent plus de soixante lieues d'étendue le long des rivières. Les sauvages font alors des barrières avec des arbres entassés les uns sur les autres, et laissent par intervalles des ouvertures où ils tendent des piéges. La quantité qu'ils en prennent est incroyable.

Cette grande région n'a point d'animal plus commun que le chevreuil. Sa figure ne diffère point de celle des nôtres : mais dans sa jeunesse il a le poil rayé de diverses couleurs ; ensuite ce poil tombe, et il en revient un autre de la couleur ordinaire des chevreuils. Cet animal s'apprivoise avec une facilité surprenante.

Les bois sont remplis de lynx ou loups-cerviers ; ce sont d'habiles chasseurs, qui poursuivent leur proie jusqu'à la cime des plus grands arbres. Leur chair est blanche et ne fait pas un mauvais aliment. Leur poil et leurs peaux sont une des plus belles fourrures du pays ; mais on estime encore plus celles de certains renards noirs des montagnes du nord, comme les renards noirs de Moscovie et du nord de l'Europe l'emportent aussi sur les autres. Il y en a de plus communs, dont les uns ont le poil noir ou gris, mêlé de blanc ; les autres tout gris, et d'autres d'un rouge tirant sur le roux. Il s'en trouve, en remontant le Mississipi, dont le poil est argenté.

On décrit l'opossum sous le nom de bête puante, parce que l'urine qu'elle rend, lorsqu'elle est poursuivie, empeste l'air dans un grand espace. C'est d'ailleurs un fort joli animal. Il est de la grandeur d'un petit chat, mais plus gros, d'un poil clair, tirant sur le gris,

avec deux lignes blanches, qui lui forment sur le dos une figure ovale depuis le cou jusqu'à la queue, qui est touffue comme celle du renard, et se redresse comme celle de l'écureuil.

Le rat musqué a tant de ressemblance avec le castor, qu'à l'exception de la queue, qu'il n'a pas moins longue que les rats d'Europe, et des poches qui renferment un musc exquis, on le croirait un diminutif de la même espèce. Son poids est d'environ quatre livres. Il se met en campagne au mois de mars, et sa nourriture alors est de quelques morceaux de bois, qu'il pile avant de les manger. Après la fonte des neiges, il vit de racines d'orties, ensuite des tiges et des feuilles de la même plante. En été, il ne mange guère que des fraises et des framboises, auxquelles succèdent d'autres fruits d'automne. On assure que pendant toute la durée du froid il demeure sans manger, dans des trous ou dans le creux des arbres.

Le poil du rat musqué entre dans la fabrique des chapeaux, avec celui du castor : sa chair est de fort bon goût.

L'hermine du Canada est de la grosseur de nos écureuils, mais un peu moins allongée. Son poil est d'un très-beau blanc ; l'extrémité de la queue, qu'elle a fort longue, est d'un noir de jais. Les martres sont moins rouges que celles de France, avec le poil plus fin : leur retraite ordinaire est dans les bois, d'où elles ne sortent que tous les deux ou trois ans en troupes nombreuses ; et le temps de leur sortie annonce une bonne année de chasse, c'est-à-dire, des neiges fort abondantes. Le putois serait peu différent de la fouine, s'il n'avait le poil plus noir, plus long et plus épais. Ces deux animaux font la guerre aux oiseaux sauvages et domestiques. Le rat de bois est le double des nôtres en grosseur ; il a la queue velue, et le poil d'un très-beau gris argenté : on en voit même de tout blancs. La femelle a sous le ventre une bourse qui s'ouvre et se ferme, où elle met ses petits, pour fuir avec eux lorsqu'elle est menacée de quelque danger. La fourrure des fouines, des loutres, des putois, des rats de bois, des hermines, des martres et des pekans, espèce de chats sauvages, est ce qui se nomme dans le commerce la menue pelleterie.

On distingue ici trois espèces d'écureuils : les rouges, les suisses, dont le poil est rayé en longueur, de blanc, de rouge et de noir, et les écureuils volans, qui ont le poil d'un gris obscur ; ce nom leur vient de leur extrême agilité, qui les fait sauter d'un arbre à l'autre, à plus de quarante pas. On attribue cette propriété à deux peaux fort minces qu'ils ont des deux côtés, entre les pates de derrière et celles de devant, et qui s'étendent de la largeur de deux pouces. Le nombre des écureuils est prodigieux dans tout le pays, parce qu'on leur fait peu la guerre.

Le porc-épic du Canada est de la grosseur d'un chien médiocre, mais plus court et moins haut : on en voit aussi à la baie d'Hudson. Il a sur le dos des poils creux, de la grosseur d'une paille, qu'il lance sur ses ennemis.

La seule différence des lièvres et des lapins de ce pays aux nôtres, est qu'ils ont les jambes de derrière plus longues. Leur poil est très-fin, et pourrait être employé dans la fabrique des chapeaux, si ces animaux ne muaient continuellement : l'hiver, ils grisonnent, et sortent rarement de leurs tanières, où ils vivent des plus tendres branches du bouleau : l'été, ils ont le poil roux. En toute saison, les renards leur font une cruelle guerre ; et pendant l'hiver, ils sont fort recherchés des sauvages, qui les prennent sur la neige avec des collets, lorsqu'ils sortent pour chercher leur nourriture.

Entre les serpens du Canada, on ne remarque que le serpent à sonnettes, dont nous avons déjà parlé. Les sauvages lui donnent la chasse, et mangent sa chair, qu'ils trouvent fort bonne.

A l'égard des poissons, dans les parties du fleuve Saint-Laurent, où l'eau est salée, on trouve toutes les espèces qui vivent dans l'Océan. Le saumon, le thon, l'alose, la truite, la lamproie, l'éperlan, le congre, le maquereau, la sole, le hareng, l'anchois, la sardine, le turbot et d'autres, s'y prennent en quantité, à la seine et aux filets. Dans le golfe, on pêche des fletans, trois sortes de raies, des lencornets, des goberges, espèce de morue, des plies, des requins et des chiens de mer, qui sont une autre espèce de requins. Le lencornet est d'un fort bon goût, mais il rend la sauce toute noire. L'esturgeon remonte très-haut dans le fleuve Saint-Laurent.

Les huitres sont en abondance pendant l'hi-

ver, sur toutes les côtes de l'Acadie, et la manière de les y prendre est fort singulière : on fait à la glace un trou dans lequel on enfonce deux perches liées en forme de tenailles, dont elles ont aussi le jeu, et rarement on les retire sans quelques huîtres. Enfin, dans plusieurs endroits, les étangs sont remplis de truites saumonées, longues d'un pied, et de tortues de deux pieds de diamètre, dont la chair est excellente, et l'écaille supérieure rayée de blanc, de rouge et de bleu.

Les grandes pêches sont celles de la baleine, du morse, du phoque et du marsouin ; mais quoiqu'on y emploie quelques sauvages, et qu'on ne puisse douter que les nations voisines de la mer et de l'embouchure des grands fleuves n'eussent autrefois leurs méthodes, il paraît que la plupart de ces peuples, resserrés aujourd'hui dans l'intérieur des terres, s'occupent moins de la pêche maritime que les colonies européennes. Celle de la baleine était fort négligée des Français mêmes, lorsqu'ils étaient maîtres du Saint-Laurent, où ces animaux remontent quelquefois en grand nombre jusqu'à Quebec.

Depuis cette ville jusqu'aux Trois-Rivières, on pêche dans le fleuve une quantité de grosses anguilles qui descendent du lac Ontario, où elles prennent naissance.

On distingue les marsouins en gris et blancs. Ces derniers ne rendent pas moins d'une barrique d'huile. On ne mange point leur chair; mais celle des marsouins gris passe pour un bon mets. La peau des uns et des autres se tanne et se passe en façon de maroquin.

Les morues, dont cette partie de l'Océan est comme l'empire naturel, sont des poissons trop connus pour demander une description. Tout est bon dans une morue fraîche : elle devient un peu plus ferme après avoir été deux jours dans le sel; mais les pêcheurs seuls mangent ce qu'elle a de plus fin, c'est-à-dire la tête, la langue et le foie qui, delayés dans l'huile et le vinaigre avec un peu de poivre, lui font une sauce exquise. Comme il faudrait trop de sel pour conserver toutes ces parties, on jette à la mer ce qui n'en peut être consommé dans le temps de la pêche. Les plus grandes morues n'ont pas plus de trois pieds ; et celles du grand banc sont les plus fortes. Il n'y a peut-être point d'animal qui ait la gueule plus large, ni qui soit plus vorace à proportion de sa grandeur. On sait que l'estomac de la morue se retourne comme une poche, et que ce poisson se débarrasse ainsi de tout ce qui l'incommode.

Ce qu'on nomme cabeliau, en Hollande, est une morue assez commune dans la Manche, et qui ne diffère des morues de l'Amérique que parce qu'elle est moins grande. On se contente de saler celle du grand banc ; et c'est ce qu'on appelle morue blanche, ou, plus communément, morue verte. La merluche, qui n'est autre chose que la morue sèche, ne peut se faire que sur les côtes, et demande non-seulement de grands soins, mais beaucoup d'expérience.

CHAPITRE XXX.

Voyages au Pôle et dans la partie boréale de l'Amérique.

De nombreuses et mémorables tentatives ont été faites depuis plus de trois siècles par diverses nations, pour découvrir un passage aux Indes par le nord-ouest et le sud-est. Plusieurs de ces voyages ont répandu une vive clarté sur ce point et sur la géographie de la partie septentrionale de l'Amérique. Nous allons en extraire, d'après notre plan, tout ce qui nous paraîtra digne de fixer l'attention de nos lecteurs.

FROBISHER.

Après le voyage de Jean Cabot, en 1497, pour chercher un passage aux Grandes-Indes par le nord-ouest de l'Amérique, voyage qui n'eut pour résultat, comme nous avons eu occasion de le dire, que la découverte d'un pays faisant partie de Terre-Neuve ; après celui de son fils Sébastien, qui ne réussit pas non plus sous ce rapport, mais ouvrit le commerce avec la Russie et la pêche au Groënland, le voyage le plus marquant est celui que l'Anglais Frobisher méditait depuis long-temps.

On lui fit équiper deux navires *le Gabriel* et *le Michel*, chacun de vingt-cinq tonneaux, avec

une pinasse de dix, et il partit de Blakwal le 15 juin 1576. « Le 11 juillet, dit-il, nous vîmes l'Islande; elle se présentait comme une haute pointe couverte de neige. Nous étions à 60°. On navigua vers la terre; la chaloupe que l'on mit en mer fut forcée de revenir par la quantité des glaces. On fit route à l'ouest.

« Le 20 du même mois, nous aperçûmes une terre élevée à laquelle on donna le nom de cap de la reine Élisabeth; et, rangeant la côte au nord, nous découvrîmes une autre pointe avec un enfoncement, ou peut-être même un détroit entre les deux pointes; il fut nommé le détroit de Frobisher. Nous trouvâmes beaucoup de glaces, et nous tînmes le nord sans pouvoir arriver au détroit dont le vent nous écartait. Le 21, nous vîmes des masses de glace, qui nous obligèrent de porter à l'ouest pour nous en garantir. Le 28, le temps se trouva fort embrumé; mais étant venu à s'éclaircir, il nous fit voir une terre entourée de glaces, que nous prîmes pour celle de Labrador. Nous mîmes le cap sur la côte; mais ne trouvant point de fond sur cent brasses, nous demeurâmes persuadés que ce n'était que de la glace sans aucune côte. Cependant le 30, nous découvrîmes un rivage dont nous nous approchâmes à la distance d'une lieue pour chercher un havre. La baie se trouva pleine de glace; et la chaloupe qui s'avança près de la côte, à la longueur d'un câble, ne put trouver de fond sur cent brasses. Les courans étaient très-rapides. Le 31, nous vîmes une terre haute; mais étant plus près, nous trouvâmes que les glaces s'étendaient dans une largeur d'environ cinq lieues, ce qui rendait la côte inaccessible. » Le 1er août, ayant été pris d'un calme, on mit la chaloupe en mer, et la sonde fut jetée à la distance d'environ deux encâblures d'une grande île de glace. Elle donna seize brasses sur un fond pierreux, mais en sondant une seconde fois on eut cent brasses sur un fond de sable. Le 2, l'île de glace se divisa tout d'un coup en deux pièces avec un épouvantable fracas. Le 11, on entra dans le détroit qui avait reçu le nom de Frobisher. Le 12, on fit voile vers une île à dix lieues, qui fut nommée Gabriel, et l'on mouilla dans une baie sablonneuse à laquelle on donna le nom de anse de Prieur. Le 19, on vit une île qui reçut le nom de Burchard. Deux officiers s'en approchèrent dans une chaloupe, pour observer s'il n'y avait point d'habitans. En abordant, ils aperçurent sept canots. Une juste défiance les ayant fait retourner à bord, on délibéra sur cet incident, et le conseil fut d'avis de renvoyer la chaloupe avec cinq hommes pour suivre de vue les sauvages. Un de leurs canots l'ayant aperçu, se mit à la suivre le long de la côte; mais bientôt la vue d'un des navires parut effrayer les sauvages et leur fit gagner la terre. Un Anglais sautant sur le rivage après eux en prit un, qui fut amené à bord. On le fit boire et manger, et on le remit à terre. Les autres, au nombre de dix-neuf, s'approchèrent du vaisseau dans leurs canots: ils parlaient tous avec assez de chaleur; mais nous ne comprîmes pas un mot de leur langage. De grands cheveux noirs, une face large, un nez plat et un teint basané, leur donnaient beaucoup de ressemblance avec les Tartares. Ils étaient vêtus, hommes et femmes, d'une sorte de robe que nous prîmes pour des peaux de chiens marins. Les hommes avaient les joues et le tour des oreilles peints de raies bleues. Leurs canots étaient des mêmes peaux que leurs robes, avec une quille en bois.

« Sur des apparences si tranquilles, nous ne fîmes pas difficulté de nous avancer au côté oriental de l'île, et d'envoyer quelques hommes à terre. Ils virent les huttes des sauvages, et quelques-uns d'eux ramèrent vers la chaloupe. Nos gens en prirent encore un, auquel on donna une sonnette et un couteau, dans l'espérance non-seulement de rendre ses compagnons plus familiers, mais de connaître, par l'impression que ce présent ferait sur eux, s'ils avaient déjà vu des Européens. Frobisher chargea cinq hommes de le reconduire sur un rocher. Les cinq Anglais, affectant de ne rien craindre, allèrent jusqu'au rivage, et furent enlevés avec la chaloupe par une troupe de sauvages armés. Comme la nuit s'approchait, on n'eut aucune connaissance de leur malheur: mais lorsque le jour revint sans qu'on les eût vu paraître, on tira un coup de canon, on sonna de la trompette. Tous ces soins furent inutiles. Le conseil jugeant qu'il ne fallait rien espérer de la violence pour sauver ces hommes, on prit le parti de sortir de la baie, qui fut nommée baie des Cinq Hommes. Le 22 au ma-

tin, on retourna dans l'endroit même où ils avaient eu l'imprudence de descendre. Quatorze canots se détachèrent de la côte, et vinrent assez proche de nous; mais nos signes et nos invitations ne purent les faire aborder. Cependant une sonnette qu'on leur montra fit approcher un canot, qui fut pris avec le sauvage qu'il portait. Tous les autres ayant disparu aussitôt, nous perdîmes l'espérance de retrouver nos cinq hommes, et nous allâmes mouiller sous l'île Thomas William, qu'on avait découverte deux jours avant. »

Cette disgrâce, jointe à l'abondance des neiges, qui se trouvaient dès le matin épaisses d'un pied sur le tillac, ne laissa plus d'impatience aux Anglais que pour leur retour. Ils levèrent l'ancre le 26, et le jour suivant, ils étaient à la hauteur de l'île Gabriel. Le 1er septembre, ils eurent la vue de l'Islande à huit lieues; mais les glaces ne leur permirent point d'y toucher. Le 25, ils passèrent les Orcades, et le 9 octobre ils entrèrent dans le port d'Harwich.

En arrivant à Londres, Frobisher n'eut à montrer, pour fruit de son expédition, que le sauvage qu'il avait pris, et un morceau de pierre noire qu'un matelot lui avait donné; mais le hasard ou la curiosité ayant fait jeter cette pierre dans le feu où l'on remarqua qu'elle rougissait, on l'éteignit dans du vinaigre, et l'on crut y reconnaître de petites veines d'or; elles furent mises à l'essai : on jugea que c'était de l'or réel. C'était assez pour se promettre d'immenses richesses, si l'on pouvait se procurer une grande quantité des mêmes pierres.

On fit aussitôt des préparatifs pour un second voyage. Frobisher obtint un vaisseau de l'état nommé l'*Aide*, sur lequel il mit à la voile le 31 mai 1577, avec les deux navires *le Gabriel* et *le Michel;* mais la découverte ne fut pas poussée beaucoup plus loin que dans le premier voyage. Frobisher se contenta de prendre à bord cinq cents quintaux de la prétendue mine d'or. Après avoir fait d'inutiles recherches pour retrouver les cinq hommes qu'il avait perdus, il reprit la route d'Angleterre avec deux sauvages qu'il avait enlevés, et le 24, septembre il arriva au petit port de Padston en Cornouailles.

Il paraît que les cinq cents quintaux de mine ne se trouvèrent bons à rien; cependant l'impression qui restait du premier morceau de pierre, et l'espérance de la découverte du passage, qui conservait encore toute sa force, eurent le pouvoir d'engager la reine à faire partir une flotte plus nombreuse. Elle fit faire une maison portative, dont toutes les parties pouvaient se démonter, pour loger cent vingt hommes, dont quarante devaient être matelots, trente soldats, et le reste pour les mines. Ils devaient hiverner dans le canton d'où Frobisher avait tiré ses pierres d'or, et en faire une nouvelle provision. De quinze navires dont cette flotte fut composée, trois devaient demeurer sur la côte; et pour donner plus de poids à l'entreprise, la reine honora Frobisher d'une chaîne d'or. Il sortit du port d'Harwich le 31 mai 1578. Le journal de cette troisième navigation n'a d'intéressant que les désastres de la flotte. En arrivant sur les côtes du pays où l'on voulait s'établir, elle fut battue d'une tempête qui fit périr le vaisseau chargé de la maison mobile et des provisions de la nouvelle colonie. D'autres bâtimens furent endommagés ou dispersés. On ne put même retrouver le détroit de Frobisher, ni la mine. Enfin tant de fatigues et de dangers n'aboutirent qu'à retourner en Angleterre, où l'on arriva vers la fin de septembre de la même année.

DAVIS.

Edouard Fenton, qui avait eu un commandement dans ces expéditions, était si prévenu des avantages de cette entreprise, qu'ayant été chargé, en 1582, d'une expédition aux Indes orientales, il fit mettre dans sa commission un article qui l'autorisait à tenter la découverte d'un passage au nord-ouest vers la mer du Sud. Comme le principal objet de son voyage était de croiser sur les ennemis de sa nation, il prit sa route vers le Brésil, d'où il revint en Angleterre; mais on lui attribue l'honneur d'avoir inspiré ses grands desseins au célèbre Jean Davis.

C'était un homme d'esprit, et d'une habileté reconnue dans la navigation. Ses lumières et l'autorité de Fenton lui firent prendre si vi-

vement parti pour la probabilité d'un passage au nord-ouest, qu'il fut choisi, en 1585, pour cette découverte, par une compagnie de riches négocians de Londres. On lui équipa deux navires : l'un *le Clair de Soleil*, de cinquante tonneaux, et l'autre *le Clair de Lune*, de trente-cinq. Il partit de Portsmouth le 7 juin, et le 20 du mois suivant, il découvrit, proche de l'entrée du détroit qui a pris son nom, le pays qu'il nomma Désolation. Le 29 du même mois, ayant reconnu d'autres terres à 64° 15' de latitude, il y aborda, et trouva un peuple bon et traitable. Le 6 août, il vit la mer libre de glaces, par les 66° 40' : il mouilla dans une belle baie, près d'une montagne dont les pentes paraissaient de couleur d'or, et qu'il nomma le mont Raleigh. Le 11 du même mois, il donna le nom de cap de la Merci de Dieu à la pointe la plus méridionale du pays. Ensuite, il entra dans un détroit, dans lequel il s'avança de soixante lieues, trouvant des îles au milieu, le passage fort bon des deux côtés, et des marques d'habitation sur les bords. La marée y montait de six ou sept brasses ; mais il ne put découvrir de quel côté elle venait. Le 21, il reprit la route d'Angleterre, où il arriva le 30 septembre dans le port d'Yarmouth.

Les Anglais sont persuadés que Davis fut le premier qui visita la côte occidentale du Groënland, et que ce fut sur cette côte qu'il s'avança jusqu'aux 64° 15' de latitude, comme il monta de l'autre côté jusqu'aux 66° 40'. Cette expédition lui fit tant d'honneur, que dès l'année suivante on lui proposa un second voyage avec les mêmes navires, et deux autres, nommés *la Sirène* et *l'Étoile du Nord*. Il fit voile de Darmouth le 7 mai 1586 ; et le 15 juin, il découvrit la terre par les 60° de latitude, et les 47° de longitude occidentale de Londres; mais les glaces ne lui permettant point d'en approcher, il fut obligé de retourner jusqu'aux 57° de latitude pour gagner et doubler la pleine mer. Le 29 du même mois, il découvrit une autre terre. Il y fit quelque commerce avec les habitans, qui diffèrent peu des Esquimaux. Le pays lui parut entrecoupé de détroits et de golfes considérables. Il renvoya *la Sirène* en Angleterre, vers le milieu de juillet : mais, continuant son voyage dans *le Clair de Lune*, il découvrit, le 1er août, un nouveau pays, il vit plusieurs golfes sans y pénétrer, et, reprenant la route d'Angleterre le 19, il y arriva heureusement au commencement d'octobre.

Dans une lettre qu'il écrivit aussitôt à la Compagnie, il assurait que le passage devait être dans un des quatre endroits qu'il avait reconnus, ou qu'il n'existait pas. Il ajoutait qu'à l'avenir on pourrait tenter cette découverte sans dépense, parce que la pêche suffisait seule pour fournir aux frais des expéditions. L'opinion qu'on avait de son mérite fit équiper une troisième escadre, composée du *Clair du Soleil*, de *l'Élisabeth* et de *l'Hélène*. Il partit de Darmouth avec ces trois bâtimens, le 19 mai 1587. Dès le 16 du mois suivant, il mouilla dans un bon havre, où les habitans ne se refusèrent point au commerce. Le 30, se trouvant par les 72° 12' de latitude à l'ouest du Groënland, il donna le nom de Espérance de Sanderson à la pointe la plus septentrionale du pays qu'il avait devant les yeux. De là il s'avança vers l'ouest sans découvrir aucune terre. Le 17 juillet, il était à la vue du mont Raleigh, et le 23, il mouilla au fond du golfe, où il donna aux îles le nom d'îles de Cumberland. Une furieuse tempête qu'il essuya le 26, ne l'empêcha point de découvrir le 30, un autre golfe, qu'il nomma golfe de Lumley. Enfin, la saison trop avancée l'obligea de retourner à Darmouth, où il arriva le 15 septembre.

Quoiqu'on ne fût pas beaucoup plus instruit sur la réalité du passage, Davis continua d'en soutenir la probabilité par le détroit auquel il avait donné son nom, et ne changea point d'idée jusqu'au tombeau.

Cependant après sa mort les tentatives furent suspendues en Angleterre pendant quatorze ou quinze ans, et les chefs du commerce, occupés de leurs expéditions aux Indes orientales, s'en tinrent à l'opinion de la possibilité, en se reposant sur l'avenir d'une découverte dont on ne voit point qu'ils aient jamais perdu l'espérance.

BARENTZ.

Avant la fin du même siècle, les Hollandais conçurent que ce qui paraissait vraisemblable à tant d'habiles gens par le nord-ouest, ne devait pas être plus impossible par le nord-est.

Il se forma une société de négocians, qui demandèrent aux États-Généraux «la permission d'aller chercher par le nord un passage aux royaumes de Cathay et de la Chine. » Tels furent les termes de leur requête, qui leur fut accordée facilement. Aussitôt la société fit équiper trois vaisseaux. La conduite de l'entreprise fut confiée à Guillaume Barentz, célèbre pilote du bourg de Schelling.

Cette petite escadre ayant fait voile du Texel le 5 juin 1584, alla terrir dès le 23 à l'île de Kilduin, dépendante de la Moscovie. La nuit du 4 au 5 juillet, Barentz prit hauteur, le soleil étant alors au plus bas. Il se trouva par les 73° 25', à cinq ou six lieues de terre, sous la Nouvelle-Zemble. De là, gouvernant à l'est, il fit cinq ou six lieues, qui l'approchèrent d'une pointe de terre assez basse, mais fort longue, à laquelle il donna le nom de Langènes, d'où l'on fit voile vers une île qui fut nommé l'Amirauté. Le 6, on se trouva sous une autre qui reçut le nom de Guillaume. La mer y avait jeté quantité de bois, et plusieurs monstrueux poissons appelés vaches marines ou morses.

Le 9, on alla mouiller dans un havre de cette île, qui fut nommé rade de Berenfort, où l'on ne put se défendre de quelque frayeur en y apercevant un ours blanc. Plusieurs matelots se jetèrent dans la chaloupe, et lui tirèrent des coups de fusil; mais le furieux animal plongea plusieurs fois pour éviter les attaques; ensuite il voulut fuir. Les matelots firent avancer la chaloupe, et lui passèrent au cou une corde à nœud coulant, dans l'espérance de le prendre en vie: alors il se débattit avec des efforts et des mouvemens terribles. On crut devoir lui donner un peu de relâche, en serrant moins le lacet, pour l'entrainer doucement après la chaloupe; mais lorsqu'il en fut proche, il s'y élança; il mit ses deux pates sur l'arrière, et il y entra jusqu'à la moitié du corps. Les matelots en eurent tant d'effroi qu'ils s'enfuirent à l'avant, et chacun crut sa vie en danger; mais lorsque l'ours semblait prêt à se jeter sur eux, il fut arrêté par sa corde, qui s'était accrochée à la penture du gouvernail. Un matelot prit ce temps pour s'avancer avec une demi-lance, et lui porta un si grand coup, que l'animal retomba dans l'eau. La chaloupe, qui se remit aussitôt à nager vers le vaisseau, l'entraina facilement; et ce nouvel exercice épuisa tellement sa vigueur, qu'on n'eut pas beaucoup de peine à le tuer. Sa peau fut apportée à Amsterdam.

Le 10 juillet, on reconnut une île, qui reçut le nom d'île des Croix, parce qu'on y en trouva deux grandes, sans aucune marque à laquelle on pût juger qui les y avait plantées. Huit lieues au-delà, on arriva au cap de Nassau. Barentz crut reconnaître une côte au nord-est: on voulut s'en approcher, dans l'opinion que c'était quelque terre inconnue au nord de la Nouvelle-Zemble; mais le vent étant devenu plus fort, on fut contraint d'amener toutes les voiles; et bientôt la mer se trouva si grosse, que pendant plus de seize heures on n'en put mettre aucune dehors. Le lendemain, le canot fut coulé à fond par un coup de mer. Vers trois heures après midi, on se trouva dans la Nouvelle-Zemble, fort proche de la terre. Le 13, on vit du haut des mâts une grande quantité de glaces; et le 14, on se trouva près d'une surface de glace fort unie qui s'étendait à perte de vue. Barentz prit le parti de retourner sous la Nouvelle-Zemble, vers le cap de Nassau.

Le 31, ayant couru des bordées entre les glaces et la terre, il arriva aux îles, qui furent nommées îles d'Orange, près d'une desquelles il trouva plus de deux cents morses couchés au soleil sur le sable. Les matelots entreprirent d'en tuer quelques-uns; mais ils brisèrent leurs armes sans en pouvoir arrêter un seul ni remporter d'autre avantage que de se saisir d'une de leurs dents, qui fut cassée. Ils étaient résolus de retourner à cette espèce de combat avec quelques pièces de canon, lorsque le vent devint si impétueux, qu'il divisa les glaces en quantité de grosses masses. Barentz jugea qu'il était impossible de forcer un obstacle de cette nature et de pénétrer plus loin pour découvrir de nouvelles terres, d'autant plus que les matelots commençaient à se ressentir de leurs fatigues, et ne paraissaient pas disposés à risquer inutilement leur vie. Il résolut de reprendre la route par laquelle on était venu, dans l'espérance de rejoindre les deux autres vaisseaux qui avaient tourné vers le Waigats, ou le détroit de Nassau. On mit à la voile le 1er août. Le 8, on se trouva sous un cap qui fut nommé cap du Bastion. Quelques matelots qui descendirent au rivage, y trouvèrent non-seulement

une croix entourée d'un monceau de pierres sur une roche noire, mais encore six sacs de farine de seigle nouvellement enterrés. Cette découverte ne put leur laisser aucun doute qu'il n'y fût venu des hommes que leur arrivée avait peut-être fait fuir. La curiosité les ayant portés plus loin, ils trouvèrent à deux cents pas du même lieu une autre croix et trois maisons bâties de bois, à la manière du nord, où quelques douves abandonnées leur firent connaître qu'il y avait sur cette côte une pêcherie de saumon. Ils virent aussi cinq ou six cercueils, près d'autant de fosses nouvellement remplies de pierres. Cette anse, qui forme un fort beau port à l'abri de tous les vents, fut nommée port de la Farine.

Le 12, on découvrit deux petites îles dont la dernière, qui n'est qu'à une lieue de terre, fut nommée Sainte-Claire. Le 15, on reconnut les îles de Matfloé et de Delgoi. Un heureux basard y fit arriver le même jour les deux autres navires qui revenaient du détroit de Nassau, et qui, voyant paraître celui de Barentz, jugèrent d'abord qu'il avait fait le tour de la Nouvelle-Zemble, et qu'il était revenu par le même détroit. Après s'être communiqué mutuellement leurs aventures et leurs découvertes, ils appareillèrent ensemble pour la Hollande, où ils arrivèrent, le 16 septembre, dans le port d'Amsterdam.

BARENTZ.—HEEMSKERCK.—DE VEER.

Leur rapport donna l'espérance de trouver un passage par le détroit de Nassau, et l'autorité du célèbre Linschoten qui avait été du voyage, donna tant de poids à cette opinion, que les États-Généraux et le prince d Orange s'engagèrent volontiers à faire équiper d'autres vaisseaux, non-seulement pour cet objet, mais pour tenter même quelque commerce dans les lieux où l'on pourrait rencontrer des habitans. La conduite de cette seconde navigation fut confiée à Pierre Plancius, cosmographe renommé.

La nouvelle escadre fut composée de sept vaisseaux qui devaient passer par le Waigats, pour arriver aux mers orientales.

On en chargea six de diverses sortes de marchandises et d'argent. Le septième, qui n'était qu'un yacht, eut ordre d'apporter des nouvelles des six autres lorsqu'ils auraient doublé le cap de Tabin, ou du moins lorsqu'ils seraient assez avancés pour pouvoir prendre leur cours vers le sud, et pour n'avoir plus rien à craindre des glaces. Barentz fut encore nommé chef et pilote du plus grand des vaisseaux ; mais on lui donna pour conseil et pour commis, Jacques Heemskerck, et Gérard de Veer, à qui on doit le journal de ce voyage.

Cette belle escadre partit du Texel le 2 juillet 1595 ; et le 14, elle eut la vue des côtes de Norwége. Le 18, on reconnut deux îles, auxquelles on donna les noms du Prince Maurice de Nassau et du comte Frédéric son frère. Le même jour, à six heures du soir, on découvrit le détroit de Nassau.

Depuis les soixante-dix degrés jusqu'au détroit, on ne cessa point d'avancer au travers des glaces ; mais le canal qui sépare le cap des Idoles et la terre des Samoïèdes, s'en trouva si rempli, qu'il parut impossible d'y pénétrer. On prit le parti d'entrer dans une baie, qui fut nommée Baie de l'huile de baleine. Le 21, Barentz fit descendre cinquante hommes pour reconnaître les terres. A peine eurent-ils fait deux lieues, qu'ils trouvèrent plusieurs traîneaux chargés de fourrures, d'huile de baleine, et d'autres marchandises de même nature. Ils observèrent aussi des traces d'hommes et de rennes. D'ailleurs, des idoles qu'on découvrait sur le cap devaient leur faire juger que si le pays n'avait point d'habitans fixes, il était du moins fréquenté par quelque peuple. Ils parvinrent jusqu'au bord de la mer, et leur joie fut d'autant plus vive, que n'y apercevant pas beaucoup de glaces, ils se flattèrent qu'on pourrait les traverser. Cette découverte les fit retourner promptement à bord. Barentz avait aussi fait avancer l'yacht à force de rames, pour reconnaître si la mer de Tartarie était ouverte; mais ce bâtiment n'ayant pu vaincre l'obstacle des glaces, se rendit sous le cap de la Croix, d'où quelques matelots de l'équipage gagnèrent par terre le Twisthoek ou cap de Dispute. Là, ils observèrent que les glaces de la mer de Tartarie s'étaient amoncelées le long de la côte de Russie et de la pointe du Waigats. Le 25, ils rencontrèrent une barque de Petzora, construite d'écorces d'arbres cousues ensemble, qui revenait du nord avec des dents de morses,

de l'huile de baleine, et des oies, pour en charger des bâtimens de Russie qui devaient venir par le Waigats. Les Russes qui la conduisaient firent entendre que ces bâtimens devaient prendre leur tour par la mer de Tartarie, et passer devant le fleuve Oby, pour aller hiverner, suivant leur usage annuel, à Ugolita, place de Tartarie. Ils ajoutèrent que la sortie du détroit ne serait tout-à-fait fermée par les glaces, que dans l'espace de deux mois ou deux mois et demi, mais qu'alors on pourrait aller en Tartarie sur les glaces, par une mer qu'ils nommaient de Marmora.

Ces Russes firent présent aux Hollandais de plusieurs oies grasses; et quelques-uns d'entre eux consentirent à les reconduire jusqu'à leur vaisseau. En y arrivant, ils marquèrent beaucoup d'admiration à la vue d'une si grande masse, et de la manière dont elle était équipée. Ils la visitèrent curieusement. On leur servit de la viande, dont ils ne voulurent pas goûter; mais ils mangèrent avidement du hareng-pec, qu'ils avalaient tout entier.

Le 31, on prit la route de la côte septentrionale du Waigats, où l'on trouva plusieurs de ces hommes à demi sauvages, qui sont connus sous le nom de Samoïèdes. Quelques Hollandais ayant fait près d'une lieue dans les terres, en découvrirent tout d'un coup vingt, dont le brouillard leur avait caché la vue, et qui semblaient se disposer à les percer de leurs flèches, Mais l'interprète s'avança sans armes, et leur dit en langue russe : « Ne tirez pas, nous sommes amis de votre nation. » Alors un des Samoïèdes mit à terre son arc et sa flèche, et salua les Hollandais par une profonde inclination de tête. Aux questions qu'on lui fit sur la mer qui suivait à l'est le détroit du Waigats, il répondit qu'après avoir passé une pointe, éloignée d'environ cinq jours de chemin, et dont il marquait la position au nord-est, on trouverait une vaste mer au sud-est.

Ces Samoïèdes ne paraissent avoir de barbare que leur habillement de peaux de rennes, qui les couvrent de la tête aux pieds. Ils portent les cheveux longs, réduits en une seule tresse, qui leur pend sur le dos par-dessus leur robe. Ils sont de petite taille, ils ont le visage large et plat, les yeux petits, les jambes courtes, les genoux en dehors. Ils sont légers à la course, rusés, et défians pour les étrangers. Quoique dans cette première entrevue les Hollandais leur eussent marqué beaucoup de confiance et d'amitié, ils gardèrent tant de précautions lorsqu'ils les revirent descendre du rivage, qu'ils ne leur permirent pas même d'observer de près leurs arcs. Ils avaient près d'eux quelques traîneaux attelés d'un ou deux rennes, qui semblaient toujours prêts à partir. Un coup de mousquet qu'un matelot tira vers la mer, causa des mouvemens furieux parmi les Samoïèdes et les rennes. Cependant ils redevinrent tranquilles lorsque le bruit eut cessé. Il se fit diverses échanges des marchandises qu'on avait à bord, pour de l'huile de baleine et des peaux. Enfin lorsqu'on se fut séparé avec une satisfaction mutuelle, un Samoïède courut au rivage pour demander une statue fort grossière, qu'un Hollandais avait emportée; et, ne la retrouvant point aussitôt, il sauta légèrement à bord, où il fit entendre que celui qui l'avait prise s'était rendu fort coupable. On la lui rendit : il la déposa d'abord sur une petite hauteur du rivage, et bientôt on la vint enlever dans un traîneau. Quelle que fût la religion de ces peuples, les Hollandais jugèrent que ces statues étaient leurs divinités. On en avait déjà vu plus d'une centaine sur la pointe du Waigats; et c'était cette raison qui l'avait fait nommer le cap des Idoles.

Les Hollandais ayant remis à la voile le 2 septembre, vers six heures du matin, se trouvèrent deux lieues après à la distance d'une lieue du Twisthoek, à l'est de ce cap; et, courant au nord jusqu'au midi, ils firent environ six lieues. Ensuite ils rencontrèrent tant de glaces, une brume si noire, et des vents si variables, qu'après avoir été contraints de faire de petites bordées, ils prirent le parti de dériver à l'est d'une ile qu'ils nommèrent l'ile des États. Ils y descendirent, attirés par la vue d'une multitude de lièvres, dont ils tuèrent un grand nombre; mais cet amusement fut suivi d'une scène si terrible, que, pour n'en supprimer aucune circonstance, elle doit être représentée dans le style naïf du voyageur.

« Le 6 septembre, dit Gérard de Veer, quelques matelots retournèrent à l'ile des États pour chercher une sorte de pierres cristallines, dont ils avaient déjà recueilli quelques-unes. Pendant cette recherche, deux de ces matelots

étant couchés l'un auprès de l'autre, un ours blanc s'approcha doucement d'eux, et saisit l'un par la nuque du cou. Le matelot ne se défiant de rien, s'écria : Qui est-ce qui me prend ainsi par derrière? Son compagnon, qui tourna la tête, lui dit : Oh! mon cher ami, c'est un ours; et se levant vite, il prit sa course et s'enfuit. L'ours mordit ce malheureux en divers endroits de la tête, et la lui ayant fracassée, il se mit à lécher le sang. Les autres matelots, qui étaient à terre au nombre de vingt, accoururent aussitôt avec leurs fusils et leurs piques. Ils trouvèrent l'ours qui dévorait le corps, et qui, les voyant paraître, courut à eux avec une fureur incroyable, se jeta sur un d'entre eux, l'emporta et le déchira bientôt en pièces. L'horreur et l'effroi dont ils furent pénétrés leur firent prendre à tous la fuite.

» Ceux qui étaient demeurés à bord les voyant fuir et revenir vers la mer, se jetèrent dans les canots pour les aller recevoir. En arrivant au rivage, et lorsqu'ils eurent appris cette pitoyable aventure, ils excitèrent les autres à venir avec eux, pour attaquer le furieux animal; mais plusieurs ne pouvaient s'y résoudre. Il y en eut cependant trois qui s'avancèrent un peu pendant que l'ours continuait de dévorer sa proie. Les trois hommes lui tirèrent des coups de fusil, dont un proche de l'œil. Sa blessure même ne lui fit pas quitter sa prise; peu après, ils le tuèrent, et sa peau fut apportée à la compagnie d'Amsterdam. »

On leva l'ancre le 9; mais les glaces qui venaient battre les flancs des vaisseaux, et qui bouchaient de toutes parts le passage, obligèrent le soir de revenir mouiller dans le même lieu. L'Amiral et l'yacht touchèrent sur des rochers, qu'ils ne laissèrent pas de franchir heureusement. Trois jours après, on fit route encore vers la mer de Tartarie, sans pouvoir forcer l'obstacle des glaces. Enfin l'on prit le parti de retourner au Waigats. Le 14, on traversa de l'autre côté, vers la terre-ferme, pour sonder le canal, et l'on entra jusqu'au fond du golfe, derrière une île qui fut nommée la Queue, où l'on trouva une petite maison de bois et un grand canal. Le 15, on eut un assez beau temps pour se flatter de continuer le voyage, et tenter une seconde fois d'entrer dans la mer de Tartarie; mais Barentz en jugea tout autrement, et demeura sur ses ancres. En effet, le matin du 25, on vit les glaces rentrer dans le Waigats, du côté de l'est. Il fallut se hâter de mettre à la voile, et sortir par l'ouest du détroit, pour reprendre la route des Provinces-Unies. Le 3 octobre, on découvrit l'île de Wardhuys à la côte de Laponie; et le 18 novembre, après quatre mois et seize jours de navigation, on rentra heureusement dans la Meuse.

L'inutilité de ces deux voyages refroidit si peu les chefs de l'entreprise, qu'ils délibérèrent aussitôt sur les moyens d'en faire un troisième. Le conseil de la ville d'Amsterdam, dont l'ardeur n'avait fait qu'augmenter, fit armer à ses frais deux vaisseaux dont les équipages furent composés d'hommes non-mariés. Heemskerck fut choisi, comme dans le voyage précédent, pour maître et premier commis; Barentz, pour premier pilote, et Jean Cornelis Ryp, pour commis du second vaisseau. Les bâtimens furent prêts au commencement du mois de mai 1596.

Ils partirent du Vlie le 18, et le 30 ils se trouvèrent à la hauteur de 69° 24'. On observe non-seulement qu'ils n'eurent point de nuit le 1er juin, mais que le jour suivant, à dix heures et demie du matin, ils virent un spectacle fort étrange. Le soleil avait de chaque côté une parélie, et ces trois soleils étaient traversés par un arc-en-ciel. En même temps, on voyait deux autres arcs-en-ciel, l'un qui entourait les soleils, et l'autre qui traversait la circonférence du vrai soleil.

Le 5 juin, on fut si surpris de voir déjà les glaces, qu'on les prit d'abord pour des cygnes. En naviguant, le mouvement du vaisseau les écartait, et l'eau était aussi verte que de l'herbe. On se crut proche du Groënland. A mesure qu'on avançait, la glace devenait plus épaisse. Le 9, on découvrit une île qui parut longue d'environ cinq lieues. Quelques matelots allèrent à terre le 11, et trouvèrent quantité d'œufs de mouettes. Ensuite ils montèrent au sommet d'une montagne fort escarpée, d'où ils ne descendirent qu'avec une frayeur égale au danger, à la vue des pointes de rochers qu'ils avaient au-dessous d'eux, et sur lesquelles ils ne pouvaient tomber sans se briser mille fois. Ils furent obligés de se coucher sur le ventre, pour se laisser couler dans cette

posture. Un ours blanc, qu'ils tuèrent, fit donner à l'île le nom d'Ile aux Ours.

Le 17 et le 18, on continua de trouver beaucoup de glaces, au travers desquelles il fallut passer pour arriver à la pointe de l'île; mais on fit d'inutiles efforts pour la doubler.

Le 21, on jeta l'ancre à vue de terre. Pendant que l'équipage de Barentz était allé prendre du lest à la côte occidentale, un ours blanc entra dans l'eau, et nagea vers son bâtiment. Aussitôt l'équipage, abandonnant son travail, se jeta dans la chaloupe et dans deux canots, pour aller droit à l'animal. Il prit alors le large et nagea plus d'une lieue. On le suivit. La plupart des armes se brisèrent sur son corps. Enfin, il frappa de ses pates avec tant de force contre l'étrave d'un des canots, que, s'il eût pris de même ce petit bâtiment par le milieu, il l'aurait coulé à fond; mais il fut tué dans ce moment; sa peau avait treize pieds de long.

Plus loin, on eut la vue de deux îles qui s'étendaient à l'est. Du côté opposé, c'est-à-dire, vers l'ouest, on découvrit un grand golfe, qui avait au centre une île remplie d'oies sauvages et de leurs nids. Heemskerck et Barentz ne doutèrent point que ces oies ne fussent les mêmes qu'on voit venir tous les ans en fort grand nombre dans les Provinces-Unies, surtout au Wieringen dans le Zuyderzée, dans la Nord-Hollande et dans la Frise, sans qu'on eût pu s'imaginer jusqu'alors où elles faisaient leur ponte.

Ces deux navigateurs se crurent sur les côtes du Groënland; mais ils étaient au Spitzberg, grande terre située entre le Groënland et la Nouvelle-Zemble, c'est-à-dire, sous un climat que l'excessive rigueur du froid rend inhabitable.

Le 25 juin, une partie des équipages étant descendue pour observer la variation de l'aiguille, on fut encore alarmé par la vue d'un ours qui nageait vers les vaisseaux; les cris dont on l'accueillit le détournèrent. On rangea la côte et l'on découvrit un autre golfe. Mais le 29, on fut obligé de s'éloigner pour se garantir des glaces, et le 1er juillet, on eut encore la vue de l'île aux Ours. Là, Cornelis Ryp et les autres officiers de son vaisseau se rendirent sur celui de Barentz. Dans un conseil, où l'on ne put s'accorder sur la route, il fut réglé que chacun prendrait celle qui serait conforme à ses lumières. Ryp, suivant des préventions dont il n'était jamais sorti, retourna par les 80°, dans l'opinion qu'il pourrait passer à l'est des terres qui s'y trouvent, et mettre ensuite le cap au nord.

Barentz, au contraire, fut déterminé par les glaces à courir au sud. Le 17 juillet, il reconnut à midi la Nouvelle-Zemble; le 19, il vit l'île des Croix, sous laquelle il mouilla le 20, parce que les glaces fermaient le passage. Huit de ses matelots descendirent à terre, dans le seul dessein de visiter les croix, et s'assirent au pied de la première pour s'y reposer. En allant vers la seconde, ils aperçurent deux ours levés contre la même croix, sur leurs pates de derrière, qui semblaient les observer. Ils ne pensèrent qu'à fuir, à l'exception de l'un d'eux, qui les arrêta, en menaçant d'enfoncer dans le corps du premier qui prendrait la fuite une gaffe qu'il avait en main. L'expérience lui avait appris qu'il fallait demeurer en troupe pour effrayer les ours par des cris. En effet, lorsqu'ils se furent mis à crier ensemble, ces animaux s'éloignèrent. Le 6 août, il doubla le cap de Nassau; et le 7, il se vit sous celui de Troost, qu'il cherchait depuis long-temps.

Une brume des plus noires l'obligea d'amarrer son vaisseau à un banc de glace de cinquante-deux brasses d'épaisseur mesurée, c'est-à-dire, qu'elle en avait trente-six de profondeur dans l'eau. En se promenant sur le pont, toujours amarré au même banc, il entendit un animal souffler, et bientôt il vit un ours à la nage qui cherchait à s'élancer dans le navire. Il cria: Tout le monde snr le pont! L'équipage y fut à peine, que l'ours appuyait déjà ses griffes sur le bâtiment, et faisait ses efforts pour y monter. Des cris perçans semblèrent l'effrayer: il se retira; mais ce fut pour revenir fièrement par derrière le banc de glace. On avait eu le temps d'étendre sur les hauts du navire la voile de la chaloupe; l'ours fut blessé et prit la fuite.

Cependant, les glaces s'étant séparées le jour suivant, et les glaçons commençant à flotter, on admira la pesanteur du grand banc, que les autres heurtaient sans pouvoir l'ébranler. Dans la crainte de demeurer pris au milieu de tant de masses, Barentz se hâta de

quitter ce parage. Le péril était déjà pressant, puisqu'en marchant, le vaisseau faisait craquer la glace bien loin autour de lui. Enfin l'on s'approcha d'un autre banc, où l'on porta vite une ancre, pour s'y amarrer jusqu'au soir. Après midi, les glaces recommencèrent à se rompre avec un bruit terrible. Le vaisseau avait le cap au courant qui charriait des glaçons ; il fallut filer du câble pour se retirer. On compta plus de quatre cents gros bancs de glace qui étaient enfoncés de dix brasses dans l'eau, et qui n'avaient que deux brasses de hauteur au-dessus. Le 12, Barentz crut devoir employer tous ses efforts pour s'avancer vers la côte. Non-seulement il craignait d'être emporté par les glaces, mais il jugea que, lorsqu'il serait une fois sur quatre ou cinq brasses d'eau, les plus gros bancs ne pourraient plus l'approcher. L'endroit vers lequel il s'avança offrait une grande chute d'eau qui descendait des montagnes. Il ne put aller fort loin; et, se voyant obligé d'amarrer encore aux bancs, il nomma ce lieu le petit lac des Glaces. Le 15, au matin, on vit partir de la pointe orientale un ours blanc qui venait vers le navire. Quelques coups de fusil lui cassèrent une jambe; sa blessure ne l'ayant point empêché de retourner à terre, plusieurs matelots y descendirent et le tuèrent.

Le 15, on s'approcha de l'île d'Orange, où le vaisseau se trouva presque aussitôt pris dans les glaces, avec le plus grand danger d'y périr. Il se dégagea heureusement, en s'avançant vers la terre. Mais pendant que l'équipage était occupé de ce travail, le bruit réveilla un ours qui dormait à peu de distance. Il courut d'abord vers le vaisseau, et le travail fut abandonné pour se défendre. L'ours reçut quelques coups de fusil, qui le firent fuir sur un banc de glace. Il y fut suivi, et à la vue de la chaloupe il sauta dans l'eau pour gagner le bord de l'île à la nage. On lui coupa le passage; et d'un coup de hache sur la tête on lui fit une profonde blessure. Le matelot qui l'avait frappé voulut redoubler; mais chaque fois qu'il levait sa hache, l'animal plongeait assez adroitement pour l'éviter; et ce ne fut pas sans peine qu'on parvint à le tuer.

Le 21, on trouva le moyen de pénétrer assez loin dans le port des glaces, et l'on y passa tranquillement la nuit sur les ancres. Le lendemain, lorsqu'il en fallut sortir, on rencontra un grand banc de glace auquel on fut contraint d'amarrer. Quelques matelots montèrent dessus et trouvèrent qu'il était couvert de terre au sommet, sur laquelle il y avait une quarantaine d'œufs.

Le 25, vers trois heures après midi, la marée recommençant à charrier des glaçons, on se crut par le sud de la Nouvelle-Zemble, vers l'ouest du Waigats. L'espérance de pénétrer plus loin semblait absolument évanouie, et Barentz pensait à retourner en Hollande, lorsque, arrivant à la baie des courans, le vaisseau, arrêté par une très-forte glace, fut forcé de reculer, et on demeura pris au milieu des glaçons. On comprit que le sort le plus favorable auquel on pût s'attendre, était d'hiverner dans cette région horrible. C'est ici que commence la peinture d'une situation sans exemple.

Le 27, le vent, détachant encore plus de glaçons, les pressait avec tant de violence contre l'avant du vaisseau, qu'ils lui donnaient en longueur un mouvement de vibration fort dangereux. Dans ce péril, qui ne faisait qu'augmenter, on mit la chaloupe en mer comme une ressource pour l'extrémité. Mais tandis qu'on observait les dommages que le vaisseau avait soufferts le jour précédent, il s'ouvrit par le haut, avec un si grand bruit, que tout le monde se crut près de périr. Vers le soir, on remarqua que les glaçons s'entassaient les uns sur les autres; et le 29, il s'en était accumulé de si grands monceaux, qu'on s'employa inutilement pour les rompre. Il ne resta plus le moindre espoir de se dégager. Le 30, ces amoncellemens redoublèrent autour du vaisseau; et la neige, qui tombait en abondance, haussait encore ces redoutables remparts. Tout craquait horriblement à bord, et on s'attendit à le voir crever bientôt et se séparer en pièces.

Le 31, de nouveaux glaçons, qui passèrent sur les autres à l'avant, élevèrent tellement la proue, que l'étrave se trouvait de quatre ou cinq pieds plus haut que le reste, tandis que l'arrière était enfoncé dans les glaces comme dans un creux. On se flattait que cet incident pourrait servir à conserver le gouvernail; mais il ne fut pas moins rompu. Cependant on ne douta point que ce malheur même n'eût contribué à sauver le corps du vaisseau et à l'em-

pêcher de couler bas. Quatre heures s'étaient passées dans l'attente de ce qui pouvait suivre, lorsque les glaces se séparèrent et furent emportées par le courant. On rendit grâce au ciel de cet heureux événement. Le 2 septembre, elles recommencèrent à l'entourer, le firent craquer horriblement en tant d'endroits, qu'on prit enfin la résolution de traîner le canot à terre, avec treize tonneaux de biscuit et deux de vin. L'étambord se sépara; mais le doublage se soutint. Bientôt le câble qui était mouillé au vent se rompit. Un autre câble neuf, qu'on avait amarré à la glace, eut le même sort. La quantité, la violence et la grandeur des glaçons, firent admirer que le corps du bâtiment leur résistât. Le 5 au soir, ils le pressèrent tellement, qu'il demeura penché sur un côté, et qu'il fut considérablement endommagé, quoique sans s'ouvrir. Mais dans l'opinion qu'il ne pouvait résister long-temps, on se hâta de porter à terre une vieille voile de misaine, de la poudre, du plomb, des fusils, des liqueurs fortes, avec des instrumens de charpentier pour radouber la chaloupe.

Le 7, quelques matelots ayant fait environ deux lieues dans le pays, virent une rivière d'eau douce, et quantité de bois que les flots avaient jeté sur ses bords. Ils aperçurent aussi des traces de rennes. Ces nouvelles furent d'autant plus agréables, que l'équipage était à la veille de manquer d'eau. Tout le monde se promit d'autres secours du ciel qui leur fournissait déjà les moyens de se construire une retraite et de se chauffer. Ainsi, chacun paraissant confirmé dans la résolution d'hiverner, avec l'espérance de retourner au printemps dans sa patrie, on ne pensa plus qu'à bâtir une grande hutte avec des arbres descendus apparemment de Tartarie ou de Moscovie.

Le 15, pendant qu'on travaillait ardemment, un matelot vit trois ours d'inégale grandeur, dont le plus petit demeura derrière un banc de glace, et les autres continuèrent d'avancer. Pendant que l'équipage se disposait à tirer, l'un des deux grands ours alla porter le nez dans un lieu où l'on avait mis de la viande, et presque aussitôt il reçut dans la tête un coup de mousquet qui le fit tomber mort. L'autre sembla marquer de la surprise : il regarda fixement son compagnon qu'il voyait étendu sans mouvement; il le flaira, et, comme s'il eût reconnu le péril, il retourna sur ses traces. Après avoir fait quelques pas en avant, il revint, et s'éleva sur ses pates de derrière pour observer mieux les matelots. Un coup qu'ils lui tirèrent dans le ventre, lui fit prendre la fuite avec de grands cris. On ouvrit l'ours mort, on le vida, et on le maintint sur ses quatre jambes, pour le laisser geler dans cette posture, et le porter en Hollande, si l'on parvenait à dégager le vaisseau.

Le 21, le froid devint si vif, qu'on fut obligé de transporter la cuisine à fond de cale, parce que tout y gelait. Le 23, on eut le malheur de perdre le charpentier, qui fut enterré dans une fente de la montagne, proche d'une chute d'eau : en vain s'était-on efforcé d'ouvrir la terre pour lui faire une fosse. Les soliveaux de l'édifice, qui avaient été traînés sur la glace ou sur la neige, furent posés le 25, et l'édifice prit forme.

Tout l'équipage ne consistait plus qu'en seize hommes, dont plusieurs ne jouissaient pas d'une bonne santé. Le 30, la neige qui était tombée toute la nuit, se trouva d'une hauteur qui ne permit point de sortir de la hutte pour aller chercher du bois. On fit un grand feu le long de l'édifice pour dégeler la terre, dans le dessein d'élever une sorte de rempart qui eût servi de clôture. Mais l'ardeur du feu ne pût l'amollir; et la crainte de manquer de bois fit abandonner cette entreprise. Le 2 octobre, on eut la satisfaction de voir la hutte achevée, et l'on y planta un mai de neige gelée, pour servir de fanal à ceux qui auraient le malheur de s'égarer. Mais la crainte des ours arrêtait les plus hardis. Le 5, on fut étonné de voir la mer ouverte aussi loin que la vue pouvait s'étendre, sans que les glaces où le vaisseau était pris eussent commencé à se fondre. « Il semblait, dit Gérard de Veer, qu'on eut bâti exprès un mur d'environ trois pieds de haut pour l'entourer; et l'on reconnut que l'espace d'eau qu'il occupait était gelé jusqu'au fond, c'est-à-dire, de trois brasses et demie. » Le même jour on dépeça le gaillard d'avant et la chambre de poupe, pour revêtir et entourer la hutte.

Le vent, qui avait soufflé avec violence pendant la nuit du 7 au 8, continua tout le jour, et fut suivi d'une neige si épaisse, qu'on n'au-

rait pu sortir sans s'exposer au danger d'en être étouffé. D'ailleurs il était absolument impossible de soutenir au dehors la rigueur du froid.

Du 10 au 15, Heemskerck profita d'un temps serein pour faire porter à terre les provisions et deux tonneaux de bière de Dantzick; mais au départ, il s'éleva un orage si terrible, que les matelots, forcés de rentrer à bord, laissèrent leur charge dehors. Le lendemain, ils trouvèrent le fond d'un tonneau crevé par la force du froid, et la bière gelée en forme de colle-forte. Le tonneau fut mis près du feu pour dégeler; mais la bière, loin de reprendre son goût en fondant, n'eut plus que celui de l'eau. Les deux jours suivans, on fut menacé de plusieurs ours, dont on ne se délivra qu'à force de cris. Le 20, lorsqu'on retourna au vaisseau pour transporter la bière qui restait, on trouva que la gelée avait fait fendre une partie des tonneaux. Tout le reste de l'équipage passa dans la hutte, avec la précaution d'y traîner la chaloupe du vaisseau et l'ancre de toue. Le soleil, dont la vue était leur unique bien, commençant à les abandonner, ils firent jusqu'au 25 des efforts extraordinaires pour transporter sur leurs traîneaux tous les vivres et les agrès.

Ils étaient encore occupés de ce pénible travail, lorsque Barentz, levant les yeux, vit derrière le vaisseau trois ours qui s'avançaient vers les matelots. Il fit de grands cris dont ils comprirent le sens, et qu'ils secondèrent aussitôt; mais les trois monstres n'en parurent pas effrayés. Alors tous les matelots cherchèrent à se défendre. Il se trouva heureusement sur un traîneau deux hallebardes, dont Barentz prit l'une, et Gérard de Veer l'autre. Les matelots coururent au vaisseau; mais en passant sur la glace, un d'entre eux tomba dans une fente. Cet accident fit trembler pour lui, et l'on ne douta point qu'il ne fût le premier dévoré; mais les ours suivirent ceux qui couraient au vaisseau; d'un autre côté, Barentz et de Veer en firent le tour pour entrer par derrière. En arrivant, ils eurent la joie d'y voir tous leurs gens, à l'exception de celui qui se tenait caché dans sa fente, d'où il finit par sortir. Les furieux animaux se présentèrent pour monter après eux, et ne purent être arrêtés d'abord que par des pièces de bois et divers ustensiles, qu'on se hâta de leur lancer à la tête, et sur lesquels ils se précipitaient chaque fois, car il n'y avait là d'autres armes que les deux hallebardes. Cependant, les ours revenant à l'assaut avec la même furie, les Hollandais ne durent leur conservation qu'au plus heureux hasard. Barentz, à l'extrémité, consultant son désespoir plus que sa prudence, jeta sa hallebarde qui donna fortement sur le muffle du plus grand ours. L'animal en fut apparemment blessé, au point qu'il fit retraite avec un grand cri; et les deux autres le suivirent aussitôt, quoique d'un pas assez lent.

Le 27, on tua un renard blanc, qu'on fit rôtir, et dont le goût approchait beaucoup de celui du lapin.

Le 1er novembre, le soleil montait encore assez haut sur l'horizon pour se faire voir. Le 2, son globe ne se montra point en entier. Le 3, on n'en vit que la partie supérieure, quoique l'endroit de la terre où l'on prit hauteur fût aussi élevé que la hune du vaisseau. Le 4, on cessa de voir cet astre; cependant le temps fut calme et serein.

Si le soleil avait quitté l'horizon, la lune y était venue prendre sa place, et lorsqu'elle fut à son plus haut période, elle paraissait nuit et jour sans se coucher. Le 6 fut un jour si sombre qu'on ne put le distinguer de la nuit, d'autant plus que l'horloge qu'on aurait pu consulter s'arrêta; aussi tout le monde demeura-t-il long-temps au lit. Entre mille maux présens, et ceux qu'on envisageait dans l'avenir, le défaut de vivres étant le plus terrible, on fit, le 8, un état du biscuit qui restait, et les rations furent réglées à quatre livres et cinq onces pour huit jours. La provision de poisson sec et de viande était encore assez abondante, mais on commençait à manquer de vin, et ce qui restait de bière était sans force. On prenait quelques renards qui venaient alors se montrer, au lieu que les ours s'étaient retirés avec le soleil, et ne reparurent qu'à son retour.

Le 18, Barentz fit distribuer à tout le monde une pièce de gros drap, pour en faire l'usage que chacun pourrait imaginer contre le froid. Le 26, et les deux jours suivans, il tomba une si grande quantité de neige, que la hutte en étant tout-à-fait couverte, il falut y

rester ; mais l'air s'étant éclairci le 29, on se servit de pelles pour creuser dans la neige, et l'on y fit un trou par lequel chacun sortit en rampant. Les trappes qu'on avait tendues, furent dégagées, et dès le même jour on y prit quelques renards, chasse d'autant plus précieuse, qu'outre la chair de ces animaux qu'on mangeait avidement, elle fournissait des peaux pour faire des bonnets fort utiles contre la rigueur du froid.

Le 1er décembre, la hutte se trouvant ensevelie pour la seconde fois dans les neiges, on eut à souffrir une si terrible fumée, que, l'horreur de cette situation étant redoublée par les ténèbres, il fallut demeurer au lit pendant trois jours, sans autre soulagement que des pierres qu'on faisait chauffer, et qu'on se donnait tour à tour dans les lits. Le 3, on entendit craquer les glaces de la mer, avec un bruit qui jeta tout le monde dans la plus affreuse consternation. Chacun s'imagina que les hautes montagnes de glace, qu'il avait vues pendant l'été, se détachaient ou s'amoncelaient les unes sur les autres pour tomber sur la hutte. En même temps, comme la fumée avait obligé de diminuer le feu depuis deux ou trois jours, il gela si fort au-dedans, que le plancher et les murs étaient revêtus de deux doigts de glace, et qu'il s'en trouvait jusque dans les lits. Le mouvement de l'horloge demeura suspendu, ce qui mit Barentz dans la nécessité de préparer le sable de douze heures, que les matelots nomment l'ampoulette, pour conserver la connaissance du temps. Le 6, la gelée fut si forte, et le froid si vif, que, les plus robustes ne pouvant le supporter, ils se regardaient tous languissamment et d'un œil de pitié, dans l'opinion que le mal ne pouvait augmenter sans éteindre leur vie. Le plus grand feu n'était plus capable de les réchauffer. Tout était gelé, jusqu'au vin de Xérès : on était réduit à l'eau de neige fondue, qui faisait craindre un surcroît de désastre pour les maladies qu'elle pourrait causer. Le 7, un accident plus horrible encore faillit d'emporter à la fois tous les misérables Hollandais. Après avoir tenu conseil sur les moyens de résister au froid, on résolut d'aller prendre à bord du vaisseau le charbon de terre qu'on y avait laissé. On fit, vers le soir, un grand feu de cette matière, qui rendit effectivement beaucoup de chaleur à tout le monde, et, personne ne faisant attention aux suites, on prit soin de boucher soigneusement les fenêtres pour s'assurer une nuit chaude et tranquille. Bientôt ils se trouvèrent tous attaqués d'étourdissemens et de vertiges, qui leur ôtaient non-seulement le pouvoir de se remuer, mais la force de se plaindre. Quelques-uns néanmoins se traînèrent jusqu'à la porte, et l'ouvrirent ; mais le premier qui voulut sortir tomba sans connaissance sur la neige. Aussitôt que la porte fut ouverte, le froid, qu'ils avaient regardé comme leur plus grand mal, servit à les rétablir.

Depuis le 9 jusqu'au 12, le temps fut clair, et le ciel brillant d'étoiles. Cependant l'excès du froid fut tel, qu'on désespère de pouvoir l'exprimer. « Dans la hutte même, le cuir des souliers gela aux pieds, et sa dureté ne permit plus de s'en servir. Les Hollandais se firent des chaussures du dessus des peaux de moutons qu'ils avaient apportées, avec trois ou quatre paires de chaussons l'une sur l'autre. Leurs habits étaient tout blancs de verglas. S'ils demeuraient quelque temps dehors, il s'élevait sur leurs lèvres, au visage et aux oreilles, des pustules qui gelaient aussi. »

Le 18, quelques-uns allèrent au vaisseau, dans le dessein de le visiter. Depuis dix-huit jours qu'ils ne s'étaient pas éloignés de la hutte, la glace s'était elevée d'un pouce. Quoique le jour eût perdu sa clarté, ou plutôt qu'il n'y eût point alors de jour, on ne laissait pas de voir d'assez loin, et l'on découvrait dans la mer quantité d'endroits ouverts. Les Hollandais ne doutèrent point que ce changement ne fût arrivé lorsque le craquement des glaces s'était fait entendre.

Le commencement de l'année 1597 ne fut pas moins rude, ce qui n'empêcha point les matelots de célébrer la fête des Rois pour charmer leurs peines. Le 10 janvier, on trouva que l'eau était montée de près d'un pied dans le vaisseau, et qu'elle s'y était convertie en glace. Le 13, par un temps clair et calme, on observa que la lumière du jour commençait à croître. Depuis, on sortit plus librement pour s'exercer le corps, et surtout les jambes, que la plupart avaient engourdies. Bientôt on crut remarquer aussi dans l'air une rougeur qu'on

prit pour une espèce d'aurore, avant-courrière du soleil. D'un autre côté, le froid diminua sensiblement pendant le jour; mais pendant la nuit il gelait toujours avec la même force. On fut obligé de diminuer encore la ration de biscuit et de vin, quoique la chasse des renards devînt moins abondante, événement d'autant plus fâcheux que la retraite de ces animaux annonçait le retour prochain des ours.

Le 24, Heemskerck et de Veer, accompagnés d'un matelot, prirent occasion d'un temps fort clair pour aller se promener sur le rivage méridional. Au moment qu'ils y pensaient le moins, de Veer aperçut un côté du globe solaire. Ils se hâtèrent de porter cette agréable nouvelle à la hutte; mais Barentz n'en voulut rien croire, et le 25 et le 26, un brouillard épais qui ne permettait de rien voir le confirma dans son opinion. Mais l'air s'étant éclairci le 27, tout l'équipage ensemble vit sur l'horizon l'astre du jour dans toute sa sphère, ce qui ne laissa aucun doute qu'on en eût pu voir une partie le 24.

Cependant comme cette découverte était opposée au sentiment de tous les écrivains anciens et modernes, et qu'on pouvait la juger contraire au cours de la nature, parce qu'elle semblait détruire la rondeur qu'on attribuait aux cieux et à la terre, les Hollandais craignirent qu'on ne les accusât d'erreur, et qu'après avoir été si long-temps sans voir la lumière, on ne leur reprochât de n'avoir pas tenu un compte exact du temps, ou d'avoir passé quelques jours dans leurs lits sans s'en être aperçus. Cette crainte leur fit prendre le parti d'écrire dans le dernier détail leurs raisonnemens et toutes les circonstances du phénomène.

Le 31 fut un fort beau jour où l'on jouit agréablement de la clarté du soleil; il fut suivi de sept jours d'orage, pendant lesquels on n'eut pas moins de brouillard et de neige qu'au cœur de l'hiver.

Environ deux mois et demi qu'on avait passés sans voir d'ours, les avaient fait oublier, lorsque le 31, dans le temps que tout le monde s'occupait à nettoyer les trappes, on en vit paraître un fort grand, qui venait droit à la hutte. Un matelot l'ayant couché en joue, lui tira dans la poitrine un coup qui lui passa au travers du corps. Il ne laissa pas de s'éloigner; et ceux qui coururent à lui après l'avoir vu tomber le trouvèrent encore vivant. Il leva même la tête, comme pour chercher des yeux celui qui l'avait blessé. L'expérience qu'on avait eue de la force de ces animaux fit prendre le parti de lui tirer quelques autres coups. On lui fendit le ventre, et l'on en tira plus de cent livres de lard ou de graisse, qu'on fit fondre pour les lampes: il y avait long-temps que, faute de matière, on avait perdu la consolation d'être éclairé pendant la nuit.

Le reste de février, mars, et les quinze premiers jours d'avril, furent des alternatives continuelles de beau et de mauvais temps, de brouillards et de gelée, de crainte à la vue des ours, et de plaisir après les avoir tués. Le 6 avril il en descendit un, par les degrés qu'on avait faits sur la neige, jusqu'à la porte même de la hutte. Elle était ouverte; mais Heemskerck, qui aperçut heureusement le monstre, se hâta de la fermer, et se mit derrière pour la soutenir. L'ours s'en retourna: cependant il revint deux heures après, et monta sur la hutte, causant un bruit dont tout le monde fut effrayé; il fit de si grands efforts pour renverser la cheminée, qu'on le crut plus d'une fois maître du passage; il déchira la voile dont elle était entourée: enfin il ne s'éloigna qu'après avoir fait un ravage extraordinaire.

La rigueur du temps ayant cessé le 15 avril, tous les Hollandais allèrent visiter leur vaisseau, et leur joie fut extrême de le trouver dans l'état où ils l'avaient laissé. Du rivage, ils considérèrent avec admiration les monceaux de glace qui couvraient la mer, et qui semblaient offrir la perspective très-pittoresque d'une grande ville. Le lendemain, étant retournés à bord, ils observèrent dans l'éloignement que l'eau était ouverte. Quelques-uns eurent la hardiesse de monter sur les bancs de glace, et de passer de l'un à l'autre jusqu'à l'eau, dont il y avait cinq ou six mois qu'ils n'avaient approché. En y arrivant, ils virent un petit oiseau qui plongea aussitôt, ce qui acheva de leur faire juger que l'eau était plus ouverte qu'elle ne l'avait été depuis leur séjour dans la Nouvelle-Zemble.

Le 1er mai, leur viande qui commençait aussi à dégeler, et dont ils firent cuire une partie, se trouva encore bonne, avec le seul

défaut de ne pouvoir se garder lorsqu'elle était cuite. Le 2, un grand vent de sud-ouest nettoya la haute mer et n'y laissa plus de gros glaçons. Alors tout le monde parla de s'embarquer et de retourner en Hollande par le plus court chemin. Le 3, le reste des glaces fut emporté, à l'exception de celles qui entouraient le vaisseau. Mais après de si belles apparences, quelle fut la douleur commune de s'apercevoir, dès le jour suivant, que le vaisseau, qui n'était au 15 mars qu'à soixante-dix pas de l'eau ouverte, s'en trouvait à plus de cinq cents! Le 7 et le 8, il tomba tant de neige, que, dans l'impossibilité de sortir de la hutte, quelques matelots désespérés proposèrent de parler nettement aux officiers, et de leur déclarer que tout l'équipage était résolu de quitter ce funeste lieu. Les meilleurs vivres commençaient à manquer dans un temps où l'on avait plus besoin de force que jamais pour supporter le travail. Cependant personne n'eut la hardiesse de s'expliquer avec Heemskerck, parce qu'il avait déclaré lui-même qu'on ne se remettrait en mer que vers la fin de juin. On s'ouvrit seulement à Barentz, à qui l'on connaissait beaucoup de bonté, et qui se contenta de demander aux plus ardens quelques jours de délai. Heemskerck, avec lequel il en conféra le 15, promit que, si le vaisseau n'était pas dégagé à la fin du mois, on s'efforcerait alors de mettre la chaloupe et la scute en état de partir : ce temps parut long, parce qu'on prévoyait qu'il en faudrait beaucoup pour radouber et pour équiper ces deux petits bâtimens.

Le 21, néanmoins, Heemskerck, voyant les glaces ramenées par un vent du nord-est, permit de travailler à l'équipement. La chaloupe, qui n'était pas sortie de la hutte, ne fut pas difficile à tirer. Mais la scute, qui était enfoncée dans la neige, coûta beaucoup d'efforts à dix hommes, affaiblis comme ils étaient par un genre de vie si triste. Pendant qu'ils s'y employaient avec ardeur, ils virent paraître un ours effroyable. Ils rentrèrent aussitôt dans la hutte, et les plus habiles tireurs se distribuant aux trois portes, l'attendirent avec leurs fusils. Un autre monta sur la cheminée avec le sien : l'ours marcha fièrement et s'avança jusqu'à la pente des degrés d'une des portes, où il ne fut pas aperçu du matelot qui s'y était mis en garde; mais d'autres l'avertissant par leurs cris, il tourna la tête, et, malgré sa première frayeur, il perça l'ours d'une grosse balle. Ceux qui virent sa situation tremblèrent pour lui; car lorsqu'il avait tiré son coup, le monstre était si proche, qu'ils l'avaient cru près de le déchirer; et si l'amorce n'eût pas pris feu, il était infailliblement dévoré. Peut-être cet affreux animal serait-il même entré dans la hutte, où il aurait fait un étrange carnage; mais la blessure qu'il avait reçue ne lui permit pas de fuir bien loin; et lorsqu'il se fut arrêté, on acheva aisément de le tuer. On lui trouva dans le ventre des morceaux entiers de phoques, avec la peau et le poil. D'autres ours qui parurent les jours suivans eurent le même sort. Il semblait que ces animaux sentissent que leur proie était près de s'échapper, et qu'ils redoublassent leurs efforts pour s'en saisir.

La chaloupe et la scute se trouvèrent radoubées le 7 juin : il s'agissait de les traîner au rivage, ainsi que les agrès, les marchandises et le reste des provisions. La neige s'amollissait et rendait le chemin fort difficile. Le 12, on prit des haches et des bêches, et l'on entreprit d'ouvrir une route jusqu'à la mer. Ce travail fut très-pénible. Il était question, non-seulement d'écarter des neiges à demi fondues, mais de ranger les glaces, de creuser et d'aplanir. L'espérance aurait soutenu le courage, si l'on en eût été quitte pour la peine; mais on se voyait souvent interrompu par de grands ours, maigres et décharnés, qui venaient de la haute mer sur des glaçons, et qui obligeaient de se partager entre le combat et le travail. Tous ces obstacles furent surmontés; et le 13, Heemskerck, satisfait du temps et d'un bon frais du sud-ouest, annonça qu'il était résolu de s'embarquer : l'on ne pensa plus alors qu'à mettre les bâtimens à l'eau.

Barentz, dont la santé s'était affaiblie depuis long-temps, rappela toutes ses forces pour composer un mémoire qui contenait les circonstances de leur voyage, de leur arrivée dans la Nouvelle-Zemble, du séjour qu'ils y avaient fait, et de leur départ. Il mit ce papier dans une boîte, qu'il suspendit à la cheminée de la hutte, pour servir d'instruction à ceux qui pourraient aborder après eux dans le même lieu, et leur apprendre par quelle aventure ils y trouveraient les restes d'une misérable maison

qui avait été habitée près de dix mois. D'un autre côté, comme le voyage qu'on allait entreprendre avec deux petits bâtimens non pontés faisait prévoir d'horribles dangers, Heemskerck écrivit deux lettres qui furent signées de tout l'équipage, et déposées, l'une dans la chaloupe, l'autre dans la scute. Il y faisait le récit de tout ce que les Hollandais avaient souffert en attendant l'ouverture des eaux, et dans l'espérance que leur vaisseau se dégagerait des glaces.

Après ces précautions, l'embarquement fut achevé le même jour, et le 14 juin 1597, à six heures du matin, on mit à la voile par un vent d'ouest, et l'on abandonna ces tristes lieux et les restes du vaisseau. Les deux bâtimens furent avant le soir au cap des Iles, où les glaces étaient encore si fortes qu'ils y demeurèrent pris. Ce malheur, arrivé dès le premier jour, consterna les Hollandais. Quatre d'entre eux allèrent à terre, et n'y virent que des rochers, d'où ils firent tomber quelques oiseaux à coups de pierre. Le 15, les glaces s'étant un peu écartées, ils doublèrent le cap de Flessingue, et le 16 ils se trouvèrent à l'île d'Orange, où des matelots descendirent, et firent du feu de quelques pièces de bois qu'ils y trouvèrent; et, avec de la neige, de l'eau dont ils remplirent deux petits tonneaux. Heemskerck, accompagné de deux matelots, passa sur la glace dans une autre île, où il prit quelques oiseaux; mais à son retour il tomba dans un trou qui s'était fait à la glace, et dont il ne sortit pas sans peine.

On remit à la voile, et l'on arriva au cap des Glaces, où les deux frêles bâtimens n'eurent pas à se joindre autant de peine qu'ils le craignaient. Heemskerck, qui n'était pas sur le même bord que Barentz, s'informa de sa santé; et Barentz, quoique fort mal, répondit qu'il était mieux. Ensuite, apprenant qu'on était au cap des Glaces, il souhaita d'être élevé par ses matelots, pour se procurer, ajouta-t-il, la satisfaction de voir encore une fois ce cap. On ignore si c'était le pressentiment de sa fin; mais il eut le temps de se satisfaire, car les deux bâtimens furent aussitôt pris des glaces, et demeurèrent immobiles dans leur situation. Le 17 au matin, ils essuyèrent, au contraire, le choc d'un grand nombre de glaçons, avec une violence qui fit croire leur perte certaine. Ensuite ils se trouvèrent si serrés entre des bancs flottans, que les équipages des deux bords se dirent le dernier adieu. Cependant, ayant repris courage, ils s'efforcèrent de se rapprocher des glaces fermes, dans l'espoir d'y être moins exposés. Ils en vinrent à bout; mais il restait l'embarras d'y amarrer une corde. Tout le monde paraissait effrayé du péril. Dans cette extrémité, de Veer, qui était le plus agile, prit le bout de la corde, et sautant de glaçon en glaçon, arriva heureusement à la glace ferme, où il attacha la corde. Tous les autres sortirent alors des bâtimens, et commencèrent par transporter avec eux les malades dans leurs draps. Ensuite, débarquant ce qui était à bord, et tirant les bâtimens mêmes sur la glace, ils se virent garantis d'un naufrage qu'ils avaient cru inévitable.

Le 18, ils employèrent une partie du jour à réparer leurs bâtimens, qui avaient beaucoup souffert. Ils trouvèrent du bois pour faire fondre du goudron, dont ils calfatèrent les coutures. Ensuite ils allèrent chercher à terre quelques rafraîchissemens pour les malades; mais ils ne rapportèrent qu'un petit nombre d'oiseaux.

Le 19, ils se furent encore pris plus étroitement dans les glaces; et de toutes parts, ne voyant rien d'ouvert, ils craignirent de n'avoir prolongé leur vie que pour la finir plus misérablement. Toutes les circonstances semblèrent propres à les confirmer dans cette triste idée. Leur situation ne changea point jusqu'au soir, et ne fit qu'empirer la nuit suivante. Le 20, à neuf heures du matin, de Veer passa de la scute dans la chaloupe, pour apprendre à Barentz que Nicolas Andriss, un des meilleurs matelots, tirait à sa fin. La mienne, répondit tranquillement Barentz, n'est pas éloignée non plus. Ses gens, qui le voyaient regarder attentivement une carte marine, ne purent s'imaginer qu'il fût si mal. Mais bientôt, quittant la carte, il dit à de Veer que les forces lui manquaient; après quoi les yeux lui tournèrent; et, sans ajouter un mot, il expira si subitement qu'Heemskerck, qui arrivait alors dans la scute, n'eut pas le temps de lui dire adieu. La mort de ce brave marin jeta une profonde consternation sur les deux bords. Il avait été comme l'âme des trois voyages, et tout le monde avait autant de confiance à sa probité

qu'à ses lumières. Les pleurs des deux équipages furent les seuls honneurs qu'on put lui rendre. Le 21 n'ayant amené de changement que dans les circonstances, ce fut un jour lugubre qu'on passa dans le regret de cette perte, de celle d'Andriss et dans l'attente du même sort.

Le 23, les eaux s'étant ouvertes, les deux bâtimens arrivèrent sur les neuf heures du matin, au cap de Troost, où les glaces les reprirent : l'observation de la hauteur donna 76° 39'. On n'avait point à se plaindre de la lumière du soleil, qui était assez brillante; mais il manquait de la chaleur pour fondre la neige, et le plus pressant besoin des Hollandais était la soif : ils ne furent dégagés des glaces que le 24 à midi. Ils prirent le large à force de rames, et firent bonne route jusqu'au cap de Nassau, qu'on découvrit à la distance de trois lieues. Quelques matelots allèrent à terre, et trouvèrent un peu de bois qui servit à faire fondre de la neige. Ce soulagement, joint aux alimens chauds, rendit un peu de force aux plus faibles.

Ils s'avancèrent, le 27, à une lieue de la côte occidentale du cap de Nassau; et, pendant qu'ils s'efforçaient de ranger la terre, ils virent sur les glaces une multitude innombrable de morses. Les oiseaux commençant à paraître aussi en troupes nombreuses, ils en tuèrent douze qui leur firent un délicieux festin. Mais le 28, ils se retrouvèrent si serrés par les glaçons, qu'ils furent obligés de débarquer toute leur charge sur la glace ferme, et d'y tirer aussi leurs bâtimens : ils firent des tentes de leurs voiles, dans l'espérance d'y passer du moins une nuit tranquille; mais vers minuit, la sentinelle découvrit plusieurs ours. Tout le monde fut réveillé par ses cris. On sortit armé; et la première décharge eut peu d'effet : cependant, n'ayant pas laissé de faire reculer les ours, on eut le temps de recharger les fusils, et de la seconde, on tua un de ces animaux dont la chute fit fuir les autres. Ils reparurent le lendemain; et, s'étant approchés du lieu où leur compagnon était encore étendu, l'un d'eux le prit dans sa gueule, et l'emporta sur les glaces, où ils se mirent à le manger.

Le premier jour de juillet fut marqué par un funeste accident. Vers neuf heures du matin, les bancs de glace qui venaient de la mer heurtèrent avec tant d'impétuosité contre la glace ferme, qu'ils brisèrent en plusieurs pièces celle que les équipages avaient prise pour asile. Les bagages tombèrent dans l'eau; et, de quelque importance qu'il fût de les conserver, un autre soin pressait encore plus : c'était celui de garantir la chaloupe, qu'il fallut traîner jusque assez proche de terre, où les glaçons étaient moins à craindre.

Enfin ils s'écartèrent un peu, et la scute fut tirée sur la glace près de la chaloupe. Cette fatigue dura depuis six heures du matin jusqu'à six du soir. On perdit deux tonneaux de biscuits et différens objets.

Le 2 fut employé à réparer les bâtimens. On trouva du bois, et l'on tua quelques oiseaux. Deux hommes, qu'on envoya faire de l'eau le jour suivant, retrouvèrent à l'aiguade plusieurs des choses submergées, hasard surprenant qui ranima la confiance au secours du ciel. On fit, le 10, des efforts extraordinaires pour traverser les glaçons, jusqu'à deux grandes surfaces de glace assez semblables à deux plaines, mais jointes par une espèce d'isthme. Trois hommes passèrent dans une île qui se présentait devant eux, et découvrirent de là l'île des Croix à l'ouest. Le danger ne les empêcha point de traverser à cette dernière, pour y chercher quelques traces d'hommes; mais ils n'y en trouvèrent point d'autres que celles qu'ils y avaient vues à leur passage. Soixante-dix œufs de canards de montagnes, qu'ils rapportèrent à leurs compagnons, furent le seul fruit d'un voyage auquel ils avaient employé douze heures, et qui avait causé beaucoup d'inquiétude sur les deux bords.

Le 19, sept hommes passèrent, dès six heures du matin, dans l'île des Croix, d'où ils virent beaucoup d'eaux ouvertes à l'ouest; et, dans l'impatience de rapporter cette agréable nouvelle à leurs compagnons, ils ne se donnèrent que le temps de ramasser une centaine d'œufs, qui furent mangés à leur arrivée; c'était pour reprendre les forces nécessaires à traîner l'espace d'environ trois cents pas leurs bâtimens sur la glace. Tout le monde s'arma de courage, parce que cette fatigue fut regardée comme la dernière. Ils ne furent pas plus tôt à l'eau, qu'on mit à la voile; et la naviga-

tion fut si prompte qu'à six heures du soir on fut au-dessus de cette île. Là, on ne découvrit plus de glaces, ou du moins, celles qu'on crut voir encore ne causèrent plus d'épouvante. On fit route avec un si bon vent, que l'on ne parcourait pas moins de dix-huit lieues en vingt-quatre heures. Le 20, à neuf heures du matin, le cap Noir fut doublé; et vers six heures du soir, on reconnut l'île de l'Amirauté, qui fut dépassée pendant la nuit. Les Hollandais des deux bâtimens virent environ deux cents morses qui semblaient y paître, et se firent un amusement de les chasser; bravade qu'ils reconnurent bientôt pour une imprudence. Cette fière légion de monstres, dont la force est extraordinaire, se mit à nager vers eux, comme dans le dessein concerté de se venger, et firent un bruit terrible, qui semblait les menacer de leur perte. Ils ne se crurent redevables de leur salut qu'à la faveur d'un bon vent.

Le 22, se trouvant proche du Kandenos, ils descendirent plusieurs fois à terre pour chercher des œufs et des oiseaux. Les nids y étaient en abondance, mais dans des lieux fort escarpés. Les oiseaux ne paraissaient point effrayés de la vue des hommes, et la plupart se laissaient prendre à la main. Chaque nid n'avait qu'un œuf, qu'on trouvait à terre, sur la roche, sans paille et sans plumes pour l'échauffer; spectacle étonnant pour les Hollandais, qui ne comprirent point comment ces œufs pouvaient être couvés, et les petits éclore dans un si grand froid. Enfin le 28, ayant rangé la côte, ils reconnurent, à trois heures après midi, la baie de Saint-Laurent et le cap du Bastion, dont ils n'eurent pas plus tôt passé la pointe, qu'ils aperçurent deux barques à l'ancre, et plusieurs personnes sur le rivage.

Quelle fut leur joie de trouver des hommes! C'étaient des Russes, qui s'avancèrent vers eux sans armes, et qui, jugeant de leur infortune à la première vue, les regardèrent d'abord d'un œil d'étonnement et de compassion. Bientôt quelques-uns vinrent frapper sur l'épaule de Gérard de Veer et d'un autre, pour leur faire entendre qu'ils croyaient les avoir déjà vus; et c'étaient effectivement les seuls qui eussent fait le second voyage. Ils leur demandèrent ce qu'était devenu leur vaisseau, ou du moins c'est ce qu'ils crurent entendre, n'ayant point d'interprète. Ils leur firent comprendre aussi qu'ils avaient perdu un beau navire. Le 29, au matin, les Russes appareillèrent pour mettre à la voile, et portèrent à leur bord quelques tonnes d'huile de baleine. Un départ si brusque alarma beaucoup les Hollandais, qui n'avaient pu tirer d'eux aucune lumière. Ils prirent la résolution de les suivre. Malheureusement le temps était si sombre qu'ils les perdirent de vue. Ce cruel obstacle ne les empêcha point de continuer leur route. Ils s'engagèrent dans un canal, entre deux îles, et le passèrent assez facilement; mais ils se retrouvèrent bientôt pris dans les glaces, sans aucune apparence d'ouverture pour en sortir; ce qui leur fit conclure qu'ils étaient à l'entrée du Waigats, et que le vent de nord-ouest avait poussé les glaces dans le golfe. Il ne s'offrait pas d'autre parti que de retourner aux deux îles. Le 31, ils abordèrent à l'une, où la vue de deux croix leur fit espérer de trouver des hommes. Elle était déserte. Cependant ils ne regrettèrent point leurs peines, en y découvrant quantité de cochléaria. Ils en mangèrent à pleines mains, et l'effet en fut si prompt, que, dans l'espace de deux jours, ceux qui souffraient du scorbut se trouvèrent rétablis.

Le 3 août, ils se déterminèrent à passer droit en Russie; mais, à six heures du matin, ils se retrouvèrent au milieu des glaces, nouvelle source de désespoir pour des malheureux qui s'en croyaient tout-à-fait délivrés, et qui n'avaient pris leur dernière résolution que dans cette vue. Enfin, après un mortel travail, ils furent dans des eaux ouvertes, et le 4, à midi, ils eurent la vue d'une côte, qu'ils prirent pour celle qu'ils cherchaient. Le soir, après avoir rangé la terre, ils découvrirent une barque, vers laquelle ils crièrent Candnoes! Candnoes! Mais on leur répondit Petzora, Petzora. Leur erreur venait de la variation de l'aiguille.

Le 5, un matelot, qui fut au rivage, y trouva de l'herbe et quelques arbustes. Il excita les autres à descendre avec leurs fusils. On tua plusieurs oiseaux, secours si nécessaire, qu'on avait déjà proposé d'abandonner les deux bords et de prendre par les terres, pour chercher des vivres. Une pluie abondante, accompagnée d'éclairs et de tonnerres, fut un surcroît de

fatigues; mais elle annonçait du moins un ciel plus doux. Le 12, à six heures du matin, tout le monde prit courage à la vue d'une barque russe qui venait à pleines voiles. On en tira peu d'éclaircissemens sur la route à suivre; mais on en obtint une espèce de pains cuits à l'eau et cent poissons. Le 13, les deux bâtimens firent voile d'abord avec assez de succès; mais vers minuit, ils eurent le malheur d'être séparés par une tempête élevée du nord.

En vain la scute, dont l'équipage était le plus sain, employa une partie du jour suivant à découvrir l'autre. Un brouillard épais qui survint avant midi lui en ôta l'espérance; et le 15, elle fut poussée par un bon vent à la vue d'une côte, que de Veer crut à l'ouest de la Mer-Blanche, au-delà de Candnoes. En approchant de la terre, il aperçut six barques qui étaient tranquilles sur leurs ancres. Les Russes qui les montaient donnèrent des renseignemens sur la route; on n'était encore qu'à la côte orientale de Candnoes. De Veer reprit le large, avec le double chagrin de se voir beaucoup moins avancé qu'il ne l'avait cru, et d'ignorer ce qu'était devenue la chaloupe.

Le 18, à midi, il eut la vue d'un grand cap, sur lequel il découvrit plusieurs croix. Ces marques, et d'autres encore l'assurèrent enfin que c'était le cap de Candnoes, qui est à l'embouchure de la Mer-Blanche, et qu'il cherchait depuis si long-temps.

Pendant qu'on se disposait à passer vers la côte de la Laponie, on s'aperçut qu'une partie de l'eau avait coulé des tonneaux. Mais quoique la traversée soit d'environ quarante lieues, où l'on ne peut espérer d'eau douce, le vent se trouva si bon, que, se fiant au ciel sur tout le reste, on remit à la voile, et le 20, au matin, ont eut la vue de la terre. Le mugissement des flots avait averti de Veer qu'il n'en était pas loin. Lorsqu'il eut la côte en face, la difficulté d'avancer lui fit prendre sa route entre des rochers qui le conduisirent dans une bonne rade, où il trouva une grande barque à l'ancre, et quelques maisons sur le rivage. Treize Russes, qui les habitaient avec trois femmes et deux Lapons, lui firent un accueil fort amical. Le poisson ne lui fut pas épargné, non plus qu'une bouillie d'eau et de farine, qui servait de pain dans cette contrée.

Dès le même jour, quelques Hollandais qui s'avancèrent dans les terres pour chercher du cochléaria, virent deux hommes sur une montagne, et s'imaginèrent que le pays était plus habité qu'il ne leur avait paru. Ils retournaient à la scute, sans pousser leur curiosité plus loin; mais ces deux hommes étaient de l'équipage de la chaloupe, et cherchaient un canton habité pour s'y procurer des vivres. Ils descendirent de leur montagne, et s'étant approchés de l'habitation, ils reconnurent aisément la scute. On n'essaie pas de décrire les transports de leur joie. La chaloupe avait beaucoup souffert: elle arriva le 22, et les deux équipages rendirent grâces au ciel de les avoir rassemblés. Ils obtinrent des Russes différentes sortes de provisions, qu'ils payèrent libéralement. Mais, ne comprenant rien à leur langage, ils n'en reçurent que des lumières incertaines sur leur route.

Les deux bâtimens remirent en mer le 23, et le 24, à six heures du matin, ils arrivèrent aux sept îles, où ils trouvèrent quantité de pêcheurs, auxquels ils demandèrent la distance de Kilduin, Kildun, Kool ou Kola, car leurs mémoires portaient ces différens noms. Les Russes leur montrèrent l'ouest, et c'était aussi l'opinion d'Heemskerck. Le lendemain, on eut la vue de Kilduin, et l'on arriva heureusement à la pointe occidentale de l'île. Heemskerck descendit aussitôt, et trouva cinq ou six petites cabanes habitées par des Lapons, qui lui confirmèrent, non-seulement que Kilduin était le nom de l'île, mais qu'il était arrivé au port de Kola trois navires hollandais, dont on les avait assurés que deux devaient partir ce jour même. Les deux bâtimens remirent presque aussitôt à la voile pour se rendre à l'embouchure de la rivière de Kola. Dans leur route, un vent fort impétueux les força de passer derrière deux rochers, et de porter vers la côte. Trois Lapons qui s'y trouvaient dans une petite hutte leur confirmèrent ce que leur avaient dit ceux de l'île. Heemskerck leur proposa de conduire par terre un de ses gens à Kola, et ne put les y engager par ses offres; mais ils le menèrent lui-même, avec un de ses matelots, au-delà d'une montagne, où d'autres Lapons promirent de leur servir de guides pour une somme fort légère.

Le 26, les deux bâtimens furent tirés à terre et déchargés. Heemskerck avait trop éprouvé la bonne foi des Lapons pour en ressentir quelque défiance ; et, sous leur protection, il ne devait lui rester aucune crainte de manquer de vivres. La familiarité s'établit si promptement, que, dès le premier jour, on ne fit pas difficulté de manger et de se chauffer en commun. Les Hollandais apprirent à boire du quas, liqueur russe composée d'eau et de pain moisi, et la trouvèrent fort bonne, après avoir été réduits si long-temps à l'eau de neige. Ceux qui étaient encore atteints du scorbut découvrirent dans les terres une sorte de prunelles qui les guérirent.

Le 29, ils virent paraître le Lapon qu'ils avaient envoyé à Kola : il était chargé d'une lettre. Heemskerck, à qui elle était adressée, se hâta de l'ouvrir : elle était en langue hollandaise. On lui marquait un extrême étonnement de son arrivée. On l'avait cru mort avec tous ses gens, et l'on promettait de le venir prendre bientôt, avec une charge de toutes sortes de rafraîchissemens. Ce billet était signé Jean Cornelis Ryp. Des nouvelles de cette nature ne pouvaient manquer de causer une extrême satisfaction ; mais Heemskerck, de Veer et les deux équipages eurent peine à comprendre quel était le Cornelis qui leur écrivait. Ce nom était celui de l'officier qui les avait quittés l'année précédente, pour prendre une autre route avec son vaisseau ; mais, jugeant qu'il avait dû souffrir encore plus qu'eux, ils ne pouvaient se persuader qu'il fût vivant. D'ailleurs, il ne leur rappelait aucune circonstance de leurs aventures communes. Enfin Heemskerck chercha une lettre qu'il avait reçue autrefois de Jean Cornelis Ryp, et l'écriture se trouva de la même main. La joie des deux équipages éclata par des transports : le guide fut généreusement récompensé. Cet homme marchait avec une vitesse qui fit l'admiration des Hollandais.

Dès le lendemain au soir on vit à la côte une de ces barques que les Lapons nomment iol, sur laquelle on reconnut Cornelis et le matelot qu'on lui avait envoyé. Ils apportaient de la bière de Rostock, du vin, de l'eau-de-vie, du pain, diverses sortes de viande, et tout ce qui pouvait plaire à des hommes épuisés de forces. Après les félicitations mutuelles, on se rassembla dans un grand festin, où les Lapons des cabanes voisines furent invités, et la joie n'y régna pas moins que l'abondance. Ensuite les deux petits bâtimens furent remis à l'eau, et l'on partit pour Kola. Le 2 septembre, entre sept et huit heures du soir, on entra dans la ville, où tous les transports se renouvelèrent entre les deux équipages et celui de Cornelis.

Heemskerck obtint des officiers qui commandaient à Kola, pour le czar, la permission de faire transporter ses deux petits bâtimens dans le magasin russe, et de les y consacrer à la postérité, comme le monument de la plus étrange navigation qui se soit conservée dans la mémoire des hommes. Ensuite, s'étant rendu le 15 septembre, avec ses gens, à bord du vaisseau de Cornelis, que rien ne retenait plus à Kola, ils partirent le 18 pour la Hollande. Le 29 d'octobre, ils entrèrent dans la Meuse, et s'étant rendus à Amsterdam le 1er novembre, ils y furent reçus avec autant d'admiration pour leur courage, que pour la singularité de leurs aventures.

GEORGES WEIMOUTH.

Une si malheureuse issue découragea les négocians, et l'entreprise de la découverte d'un passage au nord-est fut abandonnée, comme celle du passage au nord-ouest l'avait été en Angleterre après le troisième voyage de Davis. Il semblait que les deux nations, jalouses de la même gloire, attendissent mutuellement le succès des efforts qu'elles faisaient comme à l'envi, pour se déterminer à les recommencer, et pour reprendre courage d'un côté lorsqu'on le perdait de l'autre. On trouve du moins, dans les mémoires du temps, qu'après le retour d'Heemskerck, plusieurs Anglais reprirent des espérances qui ne s'étaient pas tout-à-fait éteintes pour le nord-ouest, et qu'elles étaient fort échauffées en 1600, par différens rapports de navigateurs, entre autres du capitaine James Lancaster, qui indiquait que le passage aux Indes Orientales était à 52° 30' au nord de l'Amérique. Sur une assurance aussi positive, la compagnie de Russie et celle de Turquie se déterminèrent à envoyer deux vaisseaux pour la découverte du passage au nord-ouest.

Le capitaine Georges Weimouth, comman-

dant de cette expédition, partit le 2 mai 1602, sur *la Découverte*, navire de soixante-dix tonneaux, avec un autre nommé l'*Aide de Dieu*, de soixante, commandé par Jean Drew. Le 28 juin, se trouvant par les 62° 30' de latitude, il reconnut le cap de Warwick, et de fortes raisons lui firent juger que cette terre était une île. Dans cette supposition, il conclut que le golfe de Lumley, et celui qui en est le plus proche au sud, devaient nécessairement aboutir à quelque mer ; et comme le courant, dans cet endroit, porte droit à l'ouest, il en inféra qu'on devait raisonnablement y espérer un passage. Il observa aussi que toute la côte de l'Amérique était coupée dans cette partie ; mais le 19 juillet, ses gens mutinés demandèrent absolument leur retour, avec offre néanmoins, s'il voulait tenter la découverte par les 60 ou 67°, à la faveur du vent du nord-ouest, qu'ils avaient alors, d'en courir volontiers le risque avec lui. Il était à 68° 53', et l'équipage refusa absolument d'avancer plus loin. Le 26, il se trouva par les 61° 40', à l'entrée d'un golfe où, s'étant avancé l'espace de cent lieues au sud, les glaces l'embarrassèrent si peu, qu'il jugea le passage plus vraisemblable de ce côté que par le détroit de Davis. Cependant la saison trop avancée, et le grand nombre de malades qu'il avait sur les deux bords, lui firent prendre la résolution de retourner en Angleterre, où il arriva le 5 août, au port de Darmouth.

HUDSON.

Ce voyage, dont il n'y avait rien à conclure au fond pour ou contre la réalité du passage, servit néanmoins à soutenir les espérances publiques, et toute la nation anglaise semblait n'attendre qu'un homme dont le mérite répondît à la grandeur de l'entreprise. Il se présenta dans le célèbre Hudson, qui prit des engagemens avec une compagnie de négocians distingués, associés pour la découverte d'un passage plus court aux Indes orientales, et répondit du succès.

Le premier voyage d'Hudson fut droit au nord. Il n'y employa pas plus de quatre mois et demi. Parti le 1er mai 1607, le 13 juin, il découvrit une terre qui paraît être une partie de la côte orientale du Groënland. Il en vit une autre, le 21 du même mois, par les 73°, et, ne prenant des noms que dans ses espérances, il lui donna celui de Tiens-Bon. Il y trouva le temps beau et tempéré, au lieu qu'à 65° il l'avait eu extrêmement froid. Le 27, il fut à la hauteur de 78°, et le temps y était le même ; le 8 juillet, il eut un grand calme. La mer était sans glace ; mais il rencontra une quantité considérable de bois flotté. Il observa qu'une mer bleue, ou couleur d'azur, était ordinairement embarrassée de glaces ; mais qu'étant verte, elle n'en avait aucune. Le 14, son contre-maître et son bosseman, qui descendirent à terre par les 80° 23', se trouvèrent sur la côte de Spitzberg. Ils y découvrirent des traces de rennes. Ils virent quelques oiseaux aquatiques, et deux ruisseaux d'eau douce, dont l'un était d'eau chaude. Hudson s'avança jusqu'à près de 82° ; il aurait été plus loin, si les glaces ne l'eussent arrêté. Ensuite, poussant au nord-ouest, il tenta de revenir par le détroit de Davis; mais n'y trouvant pas la mer moins inaccessible, il revint le 15 septembre.

On ne lui laissa pas un long repos. Dès l'année suivante, on lui proposa de chercher un passage au nord-est. Il se mit en mer le 21 avril, et ses premières recherches se firent entre le Spitzberg et la Nouvelle-Zemble ; mais étant barré par les glaces, il côtoya cette dernière baie, qui fut moins rigoureuse pour lui qu'elle ne l'avait été pour les Hollandais. Il conçut même quelque espérance de trouver un autre passage que celui qui était connu sous le nom de Waigats ; ensuite, renonçant à cette idée, il quitta sa route pour tenter le passage au nord-ouest par le golfe de Lumley. Mais il reconnut bientôt que la saison était trop avancée ; et, remettant son entreprise à l'année suivante, il prit le parti de retourner en Angleterre, où il rentra le 26 août.

On ne trouve aucun éclaircissement sur les raisons qui lui firent quitter presque aussitôt sa patrie ; mais quelque jugement qu'on doive porter des motifs d'Hudson, il est certain qu'ayant offert ses services aux Hollandais, sa réputation les fit accepter, et que la compagnie d'Amsterdam lui fournit, en 1609, un vaisseau bien pourvu de munitions, pour chercher un

passage, soit par le nord-est soit par le nord-ouest.

Hudson partit du Texel, le 6 avril, et doubla le cap de Norvège le 5 mai. Ensuite il prit sa route vers la Nouvelle-Zemble, le long des côtes septentrionales. Les bancs de glace, dont il trouva cette mer couverte, lui firent perdre tout d'un coup l'espérance de pénétrer plus loin par cette voie. Son équipage était un mélange d'Anglais et de Hollandais, dont la plupart, ayant fait le voyage des Indes orientales, furent bientôt rebutés par l'excès du froid, et qui d'ailleurs s'accordaient fort mal entre eux. Il leur fit deux propositions : la première, d'aller vers les côtes de l'Amérique par les 40°, fondé sur des mémoires et des cartes que le capitaine Smith lui avait envoyés de la Virginie, et par lesquels il paraissait qu'on pouvait espérer un passage dans les mers occidentales, par un détroit que Smith supposait autour de cette colonie. L'autre proposition était de chercher ce passage par le détroit de Davis. On est surpris de lire dans ce journal, que ce fut le second de ces deux projets qui fut approuvé, et de trouver aussitôt qu'après s'être avancé jusqu'à l'île de Faro, Hudson tourna vers le sud jusqu'aux 44°, où il relâcha, le 18 juillet, sur la côte du continent, pour se procurer un nouveau mât de misaine. Il y fit quelques échanges avec les habitans pour des pelleteries; mais ses gens s'étant attiré leur haine, et craignant de n'être pas les plus forts, l'obligèrent de remettre à la voile le 26, et tinrent la mer jusqu'au 3 août, qu'ils prirent encore terre; ensuite, rangeant la côte, ils trouvèrent, entre deux caps, un grand fleuve qu'ils remontèrent dans la chaloupe l'espace de cinquante lieues, et qui a conservé le nom d'Hudson-River. Enfin, ils s'avancèrent jusqu'aux 42° 40'; mais les provisions commençant à leur manquer, ils reprirent le large; et dans le conseil qu'ils tinrent sur leur route, leurs opinions furent différentes. Le contre-maître, qui était Hollandais, voulait hiverner à Terre-Neuve, pour retourner, l'année suivante, à la recherche du passage par le nord-ouest; Hudson fut d'avis contraire, dans la crainte que son équipage, qui l'avait déjà menacé, ne continuât de se mutiner, et que la difficulté de trouver des vivres ne le mît hors d'état de reprendre sa navigation. Il proposa d'aller passer l'hiver en Islande, et tout le monde parut y consentir; mais les Anglais ayant changé d'opinion en approchant de leur patrie, on relâcha, le 7 novembre, à Darmouth.

Hudson offrit ensuite à la compagnie hollandaise de faire un nouveau voyage, mais à des conditions qui ne furent pas goûtées. Ce refus le rendant libre, il en prit occasion de renouer avec son ancienne compagnie anglaise; mais elle exigea, pour fondement du traité, que dans une nouvelle entreprise au nord-ouest, il prît à bord, en qualité d'assistant, Coleburne, habile marin, qu'elle croyait propre à guider ses résolutions. C'est à cette fatale clause qu'on attribue ses malheurs, par l'influence qu'elle eut sur sa conduite et sur les dispositions de son équipage.

Il partit de Blackwall le 17 avril; et, sans attendre que son vaisseau fût sorti de la Tamise, il saisit la première occasion de se défaire de Coleburne, en le renvoyant à Londres avec une lettre dans laquelle il s'efforçait de justifier cet étrange procédé. A la fin de mai, il entra dans un port sur la côte ouest d'Islande; et, sous des prétextes qui se rapportaient à Coleburne, ses gens y formèrent un complot qu'il n'eut pas peu de peine à dissiper. Après les avoir fait rentrer dans l'ordre, il quitta l'Islande le 1er juin; et le 9 du même mois, il se flatta d'avoir passé le détroit de Frobisher.

Le 15, il reconnut le pays que Davis avait nommé la Désolation; et le 24, il entra dans le passage qui a pris depuis le nom de détroit d'Hudson. Le 8 juillet, il donna le nom de Désir-Provoqué au pays qu'il vit au sud du détroit. Il se trouva, le 11, entre plusieurs îles qu'il appela îles de la Merci-de-Dieu. La marée y montait de plus de quatre brasses : il observa que le flux venait du nord. Arrivé, le 3 août, à l'extrémité du détroit, il nomma le cap à gauche cap Wolstenholme, et celui de la droite; cap Diggs; ensuite, poussant jusqu'au fond de la baie, il visita fort soigneusement toute la côte occidentale, jusqu'au commencement de septembre. Robert Ivet, son contre-maître, ne cessant d'exciter des mutineries dans l'équipage, il le déplaça : rigueur qui ne fit qu'irriter les mécontens. Cependant il continua d'explorer la baie, dans la vue apparemment de chercher un lieu pro-

pre au dessein qu'il avait d'y passer l'hiver. Il en trouva un, au commencement de novembre, vers le sud-ouest, et le vaisseau y fut mis à sec.

On était parti de Londres avec des provisions pour six mois; ce terme expiré, il est difficile de concevoir quelles pouvaient être les espérances d'Hudson, dans un pays dont il connaissait la stérilité; aussi se vit-il bientôt dépourvu de tout. A la vérité, l'hiver procura un grand nombre d'oiseaux qui le sauvèrent du dernier excès de la faim, et qui aidèrent à prolonger le peu de biscuit qui restait à bord. On ajoute, pour excuser une si haute imprudence, que si ses gens eurent beaucoup à souffrir, il porta lui-même sa part de la misère. A l'arrivée du printemps, il courut la côte pendant neuf jours pour chercher des sauvages dont il pût tirer des vivres; mais ne trouvant rien qui convînt à sa situation, il revint au vaisseau, qu'il prit le parti de remettre promptement à flot pour retourner en Angleterre, distribua dans l'équipage le biscuit qu'on avait conservé, et mit tout en ordre, dans la supposition qu'il vînt à mourir pendant la route. On raconte qu'en faisant ces tristes dispositions, il pleurait à chaudes larmes de l'infortune de ses gens et de la sienne.

Cette tendresse ne fit aucune impression sur ceux qui avaient juré sa perte. Henri Green, jeune homme auquel il avait sauvé l'honneur à Londres, en lui donnant une retraite dans sa maison, et l'envoyant à bord de son vaisseau sans la participation des propriétaires, avait conspiré contre lui avec Ivet et quelques autres. Lorsqu'on fut prêt à partir, ces scélérats se saisirent du capitaine, de Jean Hudson son fils, qui était encore dans la première jeunesse; de James Woodhouse, mathématicien, qui faisait le voyage en qualité de volontaire; du charpentier et de cinq autres : ils les mirent dans la chaloupe, sans provisions et sans armes, et les abandonnèrent cruellement dans cette affreuse contrée, pour y périr de misère ou par la barbarie des sauvages. On n'a jamais eu d'autre information de leur sort; mais on sait qu'ils furent vengés par la justice du ciel. Les rebelles qui partirent avec le vaisseau reçurent du moins une partie des châtimens qu'ils méritaient. Green et deux de ses complices furent tués dans une rencontre qu'ils firent des sauvages. Ivet, qui avait fait plusieurs voyages avec Hudson, et qui était la principale cause du désastre, mourut à bord, d'une maladie fort douloureuse; et le reste de l'équipage ne rentra dans sa patrie qu'après avoir essuyé d'horribles calamités. On fut informé de ce détail par Habacuc Pricket, écrivain du vaisseau, qu'on soupçonna autant que tout autre d'avoir trempé dans une action si noire, mais qu'une protection puissante déroba au châtiment avec tous ses compagnons. D'ailleurs il eut l'art, à son retour, de se rendre nécessaire, en rapportant à la Compagnie que la marée dont on s'était servi pour remettre le vaisseau à flot, par les 62° de latitude, venait directement de l'ouest. Ce récit donna de nouvelles espérances aux directeurs, qui résolurent sur-le-champ de faire un nouvel essai, et de sauver en même temps le malheureux Hudson, s'il était encore en vie.

BUTTON.

On choisit, pour cette noble entreprise, Thomas Button, officier distingué. On lui donna deux vaisseaux, *la Résolution*, qu'il monta, et *la Découverte*, dont le commandement fut confié au capitaine Ingram : ces deux bâtimens furent chargés de provisions pour dix-huit mois. Button quitta la Tamise au commencement de mai 1612; il entra dans le détroit d'Hudson, au sud des îles de la Résolution, où il demeura quelque temps pris dans les glaces; mais s'étant heureusement dégagé, il s'avança jusqu'à l'île de Diggs, qu'il trouva sans glaces; il y passa quelques jours pour faire équiper une pinasse, dont il avait apporté les matériaux d'Angleterre; et, pénétrant à l'ouest, il découvrit une terre qu'il nomma Carry-Swan's-nest. De là, tournant au sud-ouest, il vit le pays auquel il donna le nom d'Espérances-Trompées. Une grosse tempête qu'il essuya dans ce dangereux parage, et qui le jeta vers le sud, l'obligea de chercher un port. Il entra, le 15 août, dans une anse au nord d'une rivière qu'il nomma le port Nelson, du nom d'un de ses principaux officiers qu'il enterra sur la rive. Dans la résolution d'y passer l'hiver, il plaça le plus petit de ses vaisseaux devant le sien, et les fortifia tous deux d'un pilotis de

sapins, renforcé de terre, pour se garantir de la neige, des glaces, des pluies et des flots; il se tint enfermé à bord, avec l'attention d'y entretenir continuellement trois grands feux; et ses soins ne furent pas moins constans pour la santé de ses équipages. Cependant il perdit plusieurs matelots, et lui-même souffrit beaucoup pendant les trois ou quatre premiers mois de l'hiver qui fut extrêmement rude.

Pendant ce temps, Button eut la sage politique d'occuper utilement ses officiers, pour leur ôter toute occasion de murmure.

Quoique la rivière eût commencé à s'ouvrir vers le 21 avril, il ne remit en mer que plus de deux mois après. Il visita la côte occidentale de la baie, en donnant aux lieux les plus remarquables des noms qu'ils conservent encore. La baie où il avait passé l'hiver prit le sien, et le pays voisin fut nommé la Nouvelle-Galles. Hobart, pilote de la *Résolution*, trouvant à 60° de latitude un courant de marée fort rapide, qui allait tantôt à l'est et tantôt à l'ouest, marqua ce lieu dans sa carte par le nom d'Espérance-de-Hobart. La plus grande hauteur au nord où l'on croit que Button ait pénétré, est le 65e degré. Il revint en Angleterre dans l'automne de 1613, fort satisfait de ses observations, qui regardaient principalement les marées, et persuadé de la possibilité d'un passage au nord-ouest.

BYLET ET BAFFIN.

L'année suivante offre une expédition beaucoup plus célèbre, entreprise par la même Compagnie, que l'inutilité des dépenses n'était pas capable de rebuter. Robert Bylet, qui avait été des trois derniers voyages, fut choisi pour commander *la Découverte*, et reçut pour pilote le fameux Guillaume Baffin, dont la réputation a comme éclipsé la sienne. Ils mirent à la voile le 18 avril; et dès le 6 mai, ils reconnurent le Groënland, à l'est du cap Farewell.

Le 27, ils passèrent les îles de la Résolution. Dans un bon havre qu'ils trouvèrent au nord de ces îles, ils observèrent que la marée venait d'est-sud-est; aux îles des Sauvages, ils rencontrèrent un grand nombre d'habitans du pays, avec lesquels ils entrèrent en commerce. De là, pénétrant toujours à l'ouest, ils découvrirent, par les 64°, dans la baie d'Hudson, une île qu'ils nommèrent l'île du Moulin, parce que la glace y paraissait comme moulue. Le 10 juillet, ils virent la terre à l'ouest, et la marée y venait du nord. Ils en conçurent tant d'espérances pour le passage, qu'ils donnèrent à cet endroit le nom de cap de Consolation, à 65°; mais après l'avoir doublé, et s'être avancés douze ou treize lieues, ils virent que la côte tournait au nord-est à l'est; ce qui fit évanouir leurs plus flatteuses idées. Ils revinrent en Angleterre, et mouillèrent, le 9 septembre, dans la rade de Plymouth, sans avoir perdu un seul homme.

Ce voyage convainquit les deux aventuriers qu'il n'y avait point de succès à se promettre par la baie d'Hudson. Ils proposèrent à leur Compagnie de les équiper pour une autre expédition par le détroit de Davis. On leur rendit le même vaisseau, sur lequel ayant mis à la voile le 26 mars 1616, ils entrèrent dans ce détroit le 14 mai. Mais en arrivant par les 72° 20' de latitude, ils commencèrent à désespérer du passage, par la seule raison que la marée y était si basse, qu'elle ne montait pas au-dessus de huit ou neuf pieds, et qu'elle n'avait même aucun courant régulier; le flux venait du sud. A la même hauteur, ils reconnurent le cap d'Espérance-de-Saunderson, qui était le plus haut point au nord où Davis avait poussé sa route. Baffin observe, dans son journal, que ce voyageur put y concevoir de grandes espérances, sur ce qu'il y vit la mer sans glace et le passage fort large; mais il répète que la nature de la marée et du courant devait les détruire.

Cependant Bylet n'en continua pas moins sa route. Il arriva au commencement de juin sous une petite île qu'il nomma île des Femmes, parce qu'il y rencontra des femmes, des tentes et des canots. Les glaces qui l'incommodaient beaucoup, l'obligèrent, le 12, d'entrer dans un port où les sauvages lui apportèrent quantité de peaux et de cornes; ce qui le fit nommer anse des Cornes. Après y avoir passé quelques jours, il remit en mer, malgré l'incommodité des glaces; et le 1er juillet, il trouva la mer libre par les 75° 40'. Ici les espérances de Baffin se ranimèrent. On doubla, le 3, un beau cap qui reçut le nom de cap de Diggs,

en l'honneur d'un des principaux chefs de la Compagnie anglaise. On passa devant une belle anse qui fut nommée Woolstenholme's-Sound. Le 5, on se trouva dans une autre; elle fut appelée, anse des Baleines, parce qu'on y vit un grand nombre de ces animaux.

Bylet et Baffin s'avancèrent ensuite vers une quatrième anse, qui s'étend au-delà des 78°, et qu'ils nommèrent anse de Smith; elle est à l'extrémité d'un grand golfe qui reçut le nom de baie de Baffin. Tous ces lieux sont sur la côte occidentale du Groënland, qui est à l'est de la baie : ils rencontrèrent une prodigieuse quantité de baleines dans l'anse de Smith, plus grandes qu'ils n'en avaient jamais vu dans aucune mer.

En faisant route vers l'ouest, ils découvrirent plusieurs îles qui furent nommées îles de Cary; et la première anse qu'on trouva de ce côté, reçut le nom d'Alderman-Jones's-Sound. Le 12, ils arrivèrent par les 74° dans une autre anse qu'ils nommérent Lancaster's-Sound. Baffin ne cessa point de suivre la côte occidentale du détroit de Davis, jusqu'au 27, où, reconnaissant les îles de Cumberland, il désespéra de pouvoir pousser plus loin ses découvertes. Les malades étaient en grand nombre à bord. On fit route vers la côte de Groënland, et l'on entra dans le port de Cockin. Une grande abondance de cochléaria qui s'y trouva, servit au soulagement des malades; ils purent bientôt supporter la mer, et l'on arriva, le 30 août, à la rade de Douvres.

Bylet, dans une lettre au directeur Woolstenholme, déclara qu'on ne devait rien espérer pour la découverte du passage par le détroit de Davis. Il ajoutait que d'ailleurs on ne pouvait trouver de lieu plus propre à la pêche des saumons, des phoques et des baleines, et l'expérience l'a vérifié. Baffin ne parut pas moins persuadé que le passage ne pouvait être dans le détroit de Davis : mais il demeura dans l'opinion qu'il en existait un au nord-ouest; et jusqu'au dernier moment de sa vie, qu'il perdit aux Indes Orientales, après avoir été blessé au siége d'Ormuz, il persista dans ce sentiment.

FOX. — JAMES.

Un espace d'environ quinze ans, qui n'offre aucune entreprise pour la découverte, doit faire juger que la Compagnie anglaise y renonça tout-à-fait, ou qu'elle était occupée d'autres soins. Cependant il restait en Angleterre une forte impression des raisonnemens de Davis, d'Hudson et de Baffin. Lucas Fox, marin habile, en faisait l'unique sujet de ses méditations, et ne cessait point d'en conférer avec ceux qui avaient été employés aux voyages précédens : il prit soin de recueillir toutes les cartes et tous les journaux de ces expéditions. Enfin son voyage fut résolu pour l'année suivante. D'un autre côté, quelques négocians de Bristol, sollicités par un officier de mer, avaient formé le même projet. Ils proposèrent aux amis de Fox de s'associer avec eux, en faisant partir un vaisseau dans la même vue, à condition que les uns et les autres auraient une part égale au profit de la découverte, auquel des deux vaisseaux que cette faveur fût réservée : leur proposition fut acceptée.

Le vaisseau qui fut confié à Fox était *le Charles*, de vingt-deux hommes d'équipage et avec des vivres pour dix-huit mois. Il mit à la voile le 8 mai 1631, et le 22 juin il entra dans le détroit d'Hudson; ensuite il arriva à la côte que Button avait nommée Ne-Ultra, qu'il changea en celui de Bienvenue-de-Thomas-Roe, qu'elle a continué de porter. C'est une île dont les terres sont entrecoupées de montagnes. Le temps était beau, c'est-à-dire que la mer était sans glace et la terre libre des neiges. Plus il s'éloignait du Wellcome, moins la marée paraissait monter. A la fin, dit-il, elle devint presque imperceptible, et cette observation fut confirmée plusieurs fois. Le 22 août, il rencontra le vaisseau associé, commandé par le capitaine James : il eut une longue conférence avec cet officier, qui était celui dont les négocians de Bristol avaient exaucé les sollicitations. Le résultat de toutes ses découvertes fut que, par le courant de la marée et par les courses des baleines, il paraissait vraisemblable que le passage était dans le Wellcome-de-Thomas-Roe. Au commencement d'octobre, Fox repassa le détroit d'Hudson, et des vents favorables le ramenèrent aux Dunes à la fin du mois.

Dans la relation de son voyage, il établit, comme un point incontestable, que les hautes marées qu'il avait rencontrées au *Wellcome*,

ne pouvaient absolument venir par le détroit d'Hudson, mais qu'elles devaient y être amenées par quelque mer occidentale, ou par celle qui porte le nom de mer du Sud. Il trace judicieusement leurs cours dans toutes les parties de la baie, et assure que le passage existe réellement; mais il n'insiste pas moins sur le côté par lequel on doit le chercher. « On y trouvera, dit-il, une large ouverture dans un climat tempéré; » ce qu'il fonde sur sa propre expérience, ayant observé que plus il montait vers le nord de la baie d'Hudson, plus il trouvait le temps chaud et la mer dégagée de glaces.

Le capitaine James, qui était parti dans le même temps pour la même découverte, ne manquait point d'esprit ni d'habileté; mais on prétend qu'il n'avait point assez d'expérience de la navigation des mers du Nord pour commander une expédition de cette nature. Il entra dans le détroit d'Hudson vers le milieu de juin, et les glaces lui causèrent beaucoup d'embarras; mais on rejette ses disgrâces sur lui-même, parce qu'il avait perdu trop de temps au fond de la baie, où, malgré la conférence qu'il avait eue avec Fox, il résolut d'hiverner. On juge d'ailleurs que s'étant enivré de ses espérances, l'émulation contribua plus que tout le reste à l'arrêter dans cette mer pour y pousser ses recherches au printemps.

Le lieu qu'il choisit fut l'île de Charleton. Il fut obligé de s'y mettre à couvert au commencement d'octobre, lorsque les neiges vinrent à tomber avec un froid excessif. Cependant la mer ne fut prise de la gelée qu'au milieu de décembre; mais le froid ayant continué avec la même rigueur jusqu'au milieu d'avril, on juge qu'il dut être insupportable pour des gens qui n'avaient d'autre asile qu'une tente couverte des voiles du vaisseau, et qui trouvaient à peine dans l'île quelques broussailles pour faire du feu. Quel état pour un hiver si long, qu'ils se virent encore assiégés de glaces long-temps après qu'elles furent fondues sur les côtes de la baie!

Enfin, toute la baie se trouva ouverte le 19 juin, et les glaces furent poussées vers le nord. James, après avoir quitté sa misérable retraite, passa au nord-ouest, et visita cette partie de la côte qui est à la hauteur de l'île de Marbre. Ensuite, faisant route vers le continent opposé, il s'avança jusqu'à la hauteur de l'île de Nottingham; mais on approchait déjà de la fin d'août. Pressé par les sollicitations unanimes de ses gens, il se disposa au retour, et sortit assez heureusement du détroit d'Hudson. Cependant il n'arriva que le 22 octobre au port de Bristol.

Il dit dans sa relation : « Que le fruit de ses travaux était d'avoir reconnu, ou qu'il n'y avait aucun passage, ou que s'il y en avait un, il devait être si mal situé, qu'il y aurait peu d'utilité à le découvrir. » Son témoignage, et l'effrayante peinture qu'il faisait de ses souffrances, refroidirent tellement le goût des Anglais pour les découvertes, qu'ils demeurèrent près de trente ans dans l'inaction.

MUNK.

Sous le règne de Christian IV, Munk, capitaine Danois, entreprit de chercher un passage aux Indes Orientales par le détroit d'Hudson, et partit avec deux vaisseaux, le 19 mai 1619. Le 20 juin, il reconnut le cap de Farewell. Là, prenant sa route de l'ouest au nord, il trouva quantité de glaces qu'il sut éviter; il entra dans le détroit d'Hudson, et, relâchant dans une île habitée, il y prit des rennes, et la nomma détroit des Rennes. Les orages et les glaces l'obligèrent de se mettre à couvert le 28, entre deux îles où il faillit de périr. Enfin il entra dans la baie d'Hudson. La route qu'il s'efforça de tenir le conduisit jusqu'aux 63° 20', où se trouvant pris par les glaces, il fut obligé d'hiverner.

Le port où il était arrivé le 7 septembre, est à l'embouchure d'une rivière qu'il voulait reconnaître : mais il n'y fit pas plus d'une lieue et demie sans être arrêté par des rochers. Son impatience lui fit prendre quelques soldats, avec lesquels il tenta de pénétrer dans les terres. Après y avoir fait trois ou quatre lieues, il découvrit des traces humaines et d'autres preuves que le pays n'était pas sans habitans. Cependant, n'ayant rencontré aucun homme, il ne rapporta, pour fruit de cette pénible course, qu'une grande quantité de gibier qui servit à lui épargner ses vivres. Il fit une grosse provision pour l'hiver, ce qui ne l'empêcha point d'en éprouver toutes les rigueurs. Toutes

ses liqueurs, sans en excepter l'eau-de-vie, se gelèrent jusqu'au fond, et brisèrent tous leurs tonneaux et leurs vases. Les maladies, surtout le scorbut, attaquèrent l'équipage de ses deux vaisseaux, dont l'un était de quarante-huit hommes, et l'autre de seize. Ils se trouvèrent tous hors d'état de s'entre-secourir, et la mortalité devint presque générale. Au mois de mai 1620, ceux qui avaient survécu sentirent augmenter leurs douleurs. La disette se joignait à tant de misères, et les forces manquaient aux plus résolus pour tuer des animaux. Munk, réduit lui-même au dernier affaiblissement, se trouva seul dans sa hutte, si mal, qu'il n'y attendait plus que la mort. Cependant, ayant repris le dessus, il en sortit pour chercher ses compagnons : il n'en vit que deux ; le reste était mort. Ces trois hommes s'encouragèrent mutuellement. Ils grattèrent la neige, sous laquelle ils trouvèrent, comme les rennes, des herbes et des racines qui les ranimèrent; ensuite la pêche et la chasse leur donnèrent une nourriture plus forte. Le beau temps, qui revint dans sa saison, acheva de les rétablir, et leur rendit assez de résolution pour entreprendre de repasser en Danemarck. Ils abandonnèrent leur grand vaisseau, dont la manœuvre excédait les forces de trois hommes, et se livrèrent sur l'autre à la protection du ciel. Le port où ils avaient passé cet affreux hiver reçut le nom de baie de Jean Munk. Après avoir eu beaucoup de peine à surmonter les glaces, ils arrivèrent au cap de Farewell, d'où ils entrèrent dans l'Océan. Une tempête leur fit revoir de fort près la mort. Cependant ils abordèrent le 25 septembre en Norvège ; et d'autres dangers, qu'ils coururent dans le port, ne les empêchèrent point d'y descendre heureusement.

Ils furent reçus en Danemarck comme des gens sortis du tombeau ; et le récit de leurs aventures n'ayant pu causer que de l'effroi, il ne se trouva personne qui osât prendre la même route qu'eux. Enfin Munk, à force de réfléchir sur les circonstances de son expédition, se crut assez instruit par ses propres fautes, pour les éviter dans une seconde entreprise, et résolut de tenter encore une fois le passage du nord-ouest. Sa fortune ne suffisant point pour l'équipement d'un vaisseau, il trouva plusieurs personnes puissantes qui s'associèrent en sa faveur. Tout était prêt pour sa navigation, lorsqu'en prenant congé de la cour, on lui parla de sa première entreprise ; et le roi l'exhortant à bien faire, attribua la perte de son équipage à sa mauvaise conduite. Munk, à qui ce reproche fut extrêmement sensible et qui ne le méritait pas, répondit moins respectueusement peut-être qu'il ne l'aurait dû ; et le roi, oubliant toute modération, le poussa du bout de sa canne. Un affront de cette nature perça le cœur au malheureux capitaine. Il se retira désespéré, se mit au lit, rejeta toutes sortes de consolations et de nourriture, et mourut peu de jours après. Telle fut la fin, telle fut la récompense d'un homme dont la baie d'Hudson conservera long-temps le nom dans ses ports et ses rivières!

WOOD ET FLAWES.

La malheureuse expédition de James ayant découragé les Anglais, leur ancienne ardeur passa aux négocians de leurs colonies, surtout à ceux de Boston, qui se crurent plus à portée de suivre le même dessein. Les premières recherches furent celles de Jean Wood, Anglais, qui, s'étant avancé en 1676, jusqu'aux 76° de latitude, fit naufrage sur une côte qu'il prit mal à propos pour la partie la plus occidentale de la Nouvelle-Zemble. Il montait la frégate *le Speed-Well*, et le capitaine Flawes la pinque *la Prospère*. Le récit de cet événement funeste forme une peinture intéressante. Il se trouvait, le 29 juin au matin, entre quantité de glaces. Tout ce jour le temps fut embrumé, et le vent à l'ouest. On se croyait près de la Nouvelle-Zemble ; erreur qui fut la source du mal. Le capitaine Flawes tira un coup de canon pour avertir qu'on touchait aux glaces. Cet avis faillit de causer tout à la fois la perte des deux bâtimens par le danger où ils furent de s'entre-choquer en s'efforçant de virer de bord ; mais *le Speed-Well* fut le seul malheureux. Dans son mouvement il toucha sur un écueil, tandis que la pinque prit le large. Wood employa inutilement, pendant trois ou quatre heures, toutes les ressources de la navigation. Cependant, lorsqu'il n'attendait plus que la mort avec tout son équipage, il fut un peu consolé par la vue de la terre, que la brume lui avait

dérobée jusque alors. Quelques-uns de ses gens, qu'il y envoya aussitôt dans sa chaloupe pour chercher quelque moyen d'aborder, trouvèrent la côte inaccessible ; mais d'autres, plus hardis ou plus heureux, passèrent sur des monts de glace et de neige, et descendirent au rivage. Il en coûta la vie à deux ou trois hommes ; et la pinasse à laquelle on fit prendre le même chemin, chargée d'armes à feu et de provisions, fut renversée par une vague qui l'abîma dans les flots. Enfin la chaloupe étant revenue à bord, Wood eut la satisfaction d'y embarquer successivement tout ce qui lui restait de monde, à l'exception d'un seul matelot qui fut laissé pour mort, et de prendre terre au travers des glaces. Le vaisseau se brisa dès le jour suivant ; mais un vent de mer jeta sur la côte quantité de débris, entre lesquels il se trouva quelques tonneaux d'eau-de-vie et de farine, secours qui fut regardé comme une faveur du ciel. En effet, il servit pendant quelques jours à soutenir l'espérance des Anglais ; mais la seule qui pût leur rester était de revoir la pinque, qui pouvait s'être brisée comme eux. Dans le doute, Vood ne pensa qu'à sauver le plus de monde qu'il lui serait possible. « Je résolus, dit-il, de hausser de deux pieds la chaloupe, et d'y faire un pont des débris que nous avions rassemblés, pour nous approcher de la Russie à voiles et à rames ; mais comme elle ne pouvait contenir que trente hommes, de soixante-dix que nous étions encore, la plupart furent alarmés de mon dessein, et quelques-uns complotèrent de la mettre en pièces pour courir tous la même fortune. Pour comble de malheur, le temps était si mauvais, que pendant neuf jours nous n'eûmes que des brouillards, de la neige et de la pluie. Nous étions réduits au dernier désespoir, lorsque l'air s'éclaircissant le 8 juillet, nous découvrîmes avec une joie inexprimable la pinque du capitaine Flawes. Un grand feu que nous allumâmes aussitôt lui fit soupçonner notre infortune. Il nous envoya sa chaloupe, qui nous transporta successivement à bord ; mais, avant de m'embarquer, j'écrivis une courte relation de notre voyage et du malheur qui nous était arrivé ; je l'enfermai dans une bouteille, et je la suspendis à un poteau, dans le retranchement où nous avions été menacés de trouver notre tombeau. La crainte d'être surpris par de nouveaux brouillards nous y fit laisser tout ce que nous avions sauvé du vaisseau. »

La Nouvelle-Zemble, ainsi nommée par les Russes, est, dit Wood, la plus misérable portion du globe terrestre. Elle est presque généralement couverte de neige ; et dans les lieux où l'on n'en trouve point, ce sont des abîmes inaccessibles où il ne croît qu'une sorte de plante basse et touffue, qui porte de petites fleurs bleues et jaunes. Après avoir creusé plusieurs pieds en terre, on n'y rencontre que de la glace aussi dure que le marbre ; phénomène unique, et qui tromperait beaucoup ceux qui s'imaginent qu'en hivernant sur cette côte, on pourrait faire des caves sous terre, pour s'y mettre à couvert de la gelée. Dans tous les autres climats, la neige se fond plus tôt au bord de la mer : ici, au contraire, la mer bat contre des montagnes de neige, quelquefois aussi élevées que les plus hauts promontoires de France et d'Angleterre. Elle a creusé fort loin par-dessous ; ces grandes masses sont comme suspendues en l'air, et forment un spectacle affreux. Wood ne doute point que cette neige ne soit aussi ancienne que le monde. Il ne trouva rien dans le pays, que de gros ours blancs et les traces de plusieurs bêtes fauves, avec quelques petits oiseaux semblables à l'alouette. A chaque quart de mille, on rencontre un petit ruisseau dont l'eau, quoique fort bonne, ne lui parut que de la neige fondue qui découle des montagnes. Vers la mer où ces ruisseaux tombent, on voit, dans les lieux qu'ils ont découverts, du marbre noir à raies blanches, et de l'ardoise sur quelques montagnes intérieures.

Wood donne le nom de Speedill à la pointe où il fit naufrage : elle est par 74° 30'. Dans une si malheureuse expédition, son plus grand chagrin fut d'avoir perdu avec son vaisseau toutes ses recherches sur le pôle magnétique et sur les propriétés de l'aimant.

BÉHRING.

Après Wood, on met sur la scène une nation que ses avantages naturels auraient pu faire prétendre plus tôt à la même gloire. Il est certain que, par leur situation au nord de l'Europe, et par l'habitude de supporter le

froid, qui est le principal obstacle à vaincre, les Russes ont toujours eu des facilités qui ne sont pas les mêmes pour d'autres navigateurs, et qui devaient en faire attendre une émulation moins tardive. Mais il n'est pas difficile de deviner les causes de cette lenteur avant le règne de Pierre-le-Grand, qui a commencé le premier à les faire sortir de la barbarie. Delisle a donné une courte relation de leurs entreprises. « Ce fut, dit-il, à la fin de janvier 1725, que Béhring, danois de nation et fort habile marin, reçut de Pierre-le-Grand des ordres qui lui furent confirmés en plein sénat, le 5 février, huit jours après la mort de ce prince, par l'impératrice Catherine. Béhring employa cinq ans à son expédition, parce qu'il fut obligé, non-seulement de se rendre par terre avec tout son monde, à l'extrémité orientale de l'Asie, mais encore d'y transporter presque tout ce qui est nécessaire pour y construire deux bâtimens propres à faire sa recherche par mer. Il crut sa commission remplie, lorsque ayant suivi la côte orientale de l'Asie, depuis le Kamtchatka jusqu'à 67° de latitude nord, il vit la mer libre au nord et à l'est, et que la côte tournait au nord-ouest; et lorsqu'il eut appris des habitans qu'on avait vu arriver à Kamtchatka, il y avait déjà cinquante ans, un navire de la rivière de Léna.

« Cette navigation servit à déterminer plus exactement qu'on ne l'avait jamais fait la situation et l'étendue de la côte orientale de l'Asie, depuis le port de Kamtchatka par 56°, jusqu'au terme où le capitaine Béhring s'était avancé. Il ne remarqua près de sa route que trois petites îles fort voisines des côtes; mais ayant appris, à son retour au Kamtchatka, qu'il y avait une terre à l'orient que l'on pouvait voir dans un temps clair et serein, il tenta d'y aller, après avoir fait réparer les dommages que son vaisseau avait soufferts d'une tempête. Cette seconde tentative fut inutile. Après s'être avancé d'environ quarante lieues à l'est, il fut assailli d'une nouvelle tempête venant de l'est-nord-est, et d'un vent entièrement contraire, qui le renvoya au port d'où il était parti. Il n'a pas fait depuis d'autres tentatives pour la recherche de cette terre prétendue. »

Une autre expédition eut lieu d'après les données de Delisle. Béhring reçut la commission d'aller chercher à l'est du Kamtchatka les terres dont il avait eu les indices dans son premier voyage. Il partit en 1741, mais il n'alla pas bien loin : une furieuse tempête, dont il fut accablé dans un temps fort obscur, l'empêcha de tenir la mer, et le fit échouer dans une île déserte, à peu de distance du port d'Avatcha, d'où il était parti. Ce fut le terme des voyages et de la vie de cet habile navigateur, qui périt de misère et de chagrin avec la plus grande partie de son monde. Ceux qui purent échapper revinrent au Kamtchatka, dans une petite barque qu'ils avaient construite des débris de leur vaisseau. Cette île fut nommée l'île de Béhring.

Des Russes hasardèrent, en 1731, de s'embarquer à Okhotsk, et de tenir la même route qu'il avait suivie deux ans auparavant; ils eurent plus de succès, et leur découverte fut poussée plus loin. Lorsqu'ils furent arrivés à la pointe où ce capitaine avait été dans son premier voyage, et qui avait été son *nec plus ultrà*, ils gouvernèrent exactement à l'est, où ils trouvèrent une île et ensuite une grande terre. A peine étaient-ils à la vue de cette terre, qu'un homme vint à eux dans un petit bâtiment semblable à celui des Groënlandais. Ils voulurent s'informer de quel pays il était; mais tout ce qu'ils purent comprendre à ses réponses, fut qu'il était habitant d'un très-grand continent, où il y avait beaucoup de fourrures.

Les Russes suivirent la côte deux jours entiers, allant vers le sud, sans y pouvoir aborder; après quoi, ils furent pris d'une rude tempête, qui les ramena, malgré eux, sur le Kamtchatka.

DES GROSEILLERS. — BARLOW.

Quoique, depuis le voyage de James, les Anglais eussent paru fort refroidis pour les recherches du passage au nord-ouest, on ne peut douter que le désir de le découvrir n'ait eu presque autant de part que celui d'accroître leur commerce, aux efforts qu'ils tentèrent dans l'intervalle pour s'établir dans la baie d'Hudson. Le voyage qu'ils firent en 1668, sous la conduite de Des Groseillers, fut poussé à la hauteur de 79° dans la baie de Baffin; et ce ne fut qu'après avoir employé la belle saison

à la recherche du passage, que le capitaine Gillam revint passer l'hiver dans la baie d'Hudson, pour y jeter les fondemens d'une colonie anglaise. La guerre, dont cette baie devint l'occasion, fit renoncer à tout autre soin ; mais à peine fut-elle terminée par la cession, qu'on vit partir le capitaine Barlow pour la découverte d'un passage, en 1719. On ne sait ce qu'il devint ; et quelques débris de vaisseau qui furent trouvés à 63° de latitude, font juger qu'il fit naufrage à cette hauteur.

Trois ans après, lorsqu'on eut perdu l'espérance de son retour, Scrogs n'en eut pas moins le courage de suivre la même route. Il sortit de la rivière de Churchill dans la baie d'Hudson, le 22 juin 1722 ; à 62° de latitude, il lia quelque commerce avec les sauvages du pays, ensuite il fut jeté par le mauvais temps à trois lieues de la côte du nord, et découvrit plusieurs îles. La plus méridionale, où il aperçut quantité de baleines, reçut de lui le nom de cap Fullarton. Il avait avec lui deux Américains septentrionaux, qui avaient passé l'hiver à Churchill, et qui lui avaient parlé d'une riche mine de cuivre située sur la côte, dont on pouvait approcher si facilement, qu'ils promettaient de conduire la chaloupe presqu'à côté de la mine. Ils avaient même apporté quelques morceaux de ce cuivre à Churchill. Scrogs fit route au sud-est ; le 15, il traversa le Wellcome à 64° 15' Il vit encore quantité de baleines ; mais il ne rencontra point de glaces à cette hauteur, et quelques hommes qu'il envoya sur la côte, rapportèrent qu'ils n'avaient rien vu qui les empêchât de pénétrer plus loin. La sonde leur fit trouver, dans cette mer, depuis quarante jusqu'à soixante-dix brasses.

MIDDLETON.

Arthur Dobbs, à qui l'on doit cet extrait, avait fort à cœur la découverte. En 1742, il se lia étroitement avec Middleton, officier de mer, qui lui fournit, dans plusieurs lettres, quantité de faits qui lui paraissent concluans pour la réalité du passage. Dobbs, voyant beaucoup d'apparences de le trouver dans le Wellcome, mit tout en œuvre pour faire employer Middleton à cette recherche.

Si les travaux de ce capitaine ne répondirent point à ce qu'on s'en était promis, ils ne furent point infructueux : il alla plus loin qu'aucun des marins qui l'avaient précédé. Le vaisseau qu'il montait fut pris dans les glaces du Wellcome, jusqu'au 12 juillet. Le 15, on les força et on s'avança vers le cap Dobbs. On vit au nord-ouest de ce cap une belle ouverture ou rivière, dans laquelle on entra pour s'y mettre à l'abri des glaces, jusqu'à ce qu'elles fussent dissipées dans le Wellcome. On jeta l'ancre à la rive du nord, au-dessus de quelques îles. La marée avançait, dans la moindre largeur, de cinq lieues à l'heure ; le reflux emportait beaucoup de glaces. Le lendemain, plusieurs Esquimaux vinrent à bord, mais ils n'avaient, pour commercer, que leurs vieux habits de peau et de l'huile de baleine. On continua de monter l'espace de quatre lieues, au-dessus de plusieurs îles, et l'on mouilla dans une anse pour se garantir des glaces qui allaient et venaient avec la marée. Ce lieu fut nommé Sound-Savage. La rivière était pleine de glaces au-dessus et au-dessous du vaisseau.

Le 18, on s'arrêta dans une petite baie. Le capitaine remonta la rivière dans la chaloupe avec huit hommes. Le 19, à deux heures du matin, il entra dans une rivière, ou un sound, qui avait six ou sept lieues de large, mais dont il ne put reconnaître la profondeur. Elle était si chargée de glaces, qu'il fut impossible d'avancer plus loin. Le pays était fort élevé des deux côtés. Middleton gravit sur une des plus hautes montagnes, vingt-quatre lieues au-dessus du Sound-Savage où était le vaisseau, qu'il découvrit même de ce lieu. Cet endroit fut appelé Deer-Sound, anse des bêtes fauves, parce que ses gens y en avaient tué.

Etant revenu à bord, il descendit, le 21, la rivière où le vaisseau était à l'ancre, et ne la trouva pas moins embarrassée de glaces. A quatre lieues de l'embouchure, il monta sur une hauteur, d'où il vit le Wellcome qui en était encore chargé.

On leva l'ancre le 2 août, on sortit du Sound-Savage : et le 4, à dix heures du soir, on fut hors de la rivière de W[illegible] à la faveur du reflux. Il ne se trouva [illegible] lorsqu'on en fut sorti, et le temps [illegible], Middleton fit mettre la [illegible] remorquer le bâti[illegible] de

treize lieues de large, au nord-ouest de la baie de Wager. En avançant, il n'en avait plus que huit ou neuf. La côte du sud-est était basse. Le 6, on en vit la pointe, et un beau cap à l'ouest, éloigné de six ou sept lieues. Le capitaine en conçut beaucoup de joie, dans l'opinion que c'était la pointe septentrionale de l'Amérique; et cette raison la lui fit nommer cap d'Espérance. On manœuvra toute la nuit au travers des glaces pour s'en approcher. Le lendemain, lorsque le soleil eut dissipé les brouillards, on vit la terre autour du vaisseau depuis la basse côte jusqu'à l'ouest quart nord; elle semblait se joindre à la côte de l'ouest, et former une baie profonde. Middleton, pour s'en assurer, fit continuer la route au fond de la baie jusqu'à deux heures. Enfin, dans le cours de l'après-midi, lorsque tout le monde eut reconnu que ce n'étoit qu'une baie dans laquelle on ne pourrait avancer que de six ou sept lieues plus loin, et qu'ayant sondé plusieurs fois la marée, on n'eut trouvé partout que de basses eaux, on conclut qu'on avait passé l'ouverture par où la marée entrait du côté de l'est. Cette baie, qui fut nommée Repulse-Bay, n'a pas moins de six ou sept lieues de large au fond. La terre, qui s'étend de là au détroit glacé vers l'est, est fort élevée. La sonde portait depuis cinquante jusqu'à cent cinq brasses. On sortit de la baie par l'est, les glaces y étaient en abondance, et après quelques autres recherches, on revint en Angleterre.

MOORE. — SMITH. — ELLIS.

Malgré la non-réussite de ce voyage, Dobbs n'en persista pas moins dans son opinion, et il publia un ouvrage où tous ses argumens furent présentés sous un jour favorable. Ils eurent tant de poids pour la nation anglaise, que le gouvernement même, après une mûre délibération, résolut d'encourager l'entreprise, et promit un prix de vingt mille livres sterling pour la découverte. On ouvrit une souscription de dix milles livres sterling, qui parurent suffir pour les frais : elle fut aussitôt remplie. Il se forma un comité de personnes riches qui [illegible]etèrent deux vaisseaux, et qui suppléèrent [illegible]urs propres fonds au défaut du capital, pour hâter leur départ, dans la crainte de manquer la saison. Enfin, pour animer l'équipage, on ajouta aux appointemens, qui étaient déjà considérables, des primes, en cas de succès, proportionnées au rang et aux services, et toutes les prises qui pourraient se faire sur la route. Des deux vaisseaux, l'un, qui était de quatre-vingts tonneaux, fut nommé le *Dobbs*; l'autre, de cent quarante, prit le nom de *la Californie*. On choisit pour commandans les capitaines Guillaume Moore et François Smith, et le comité leur donna des instructions étendues et remplies de sagesse.

Les deux vaisseaux descendirent de Londres à Gravesend; et dans le même temps, Henri Ellis, qui arrivait d'Italie, les ayant rencontrés, et les voyant prêts à mettre à la voile, témoigna quelques regrets d'avoir manqué l'occasion de partir avec eux pour une si glorieuse expédition. Son mérite, qui était connu, fit parvenir ses regrets jusqu'au comité. On l'envoya chercher avec un empressement qui le flatta. « Mon chagrin, dit-il lui-même, fut bientôt changé en une joie fort vive, lorsque je me vis proposer un commandement sur l'un ou l'autre des deux vaisseaux. La curiosité de voir un pays tout nouveau pour moi, jointe aux avantages, et surtout à l'honneur que j'espérais de cette entreprise, m'inspirèrent un ardent désir d'y contribuer; mais, quoique assez accoutumé à la vie marine, je refusai le commandement qui m'était offert, dans des mers et sous un climat dont je n'avais pas la moindre expérience. On convint, sur mon refus, que je ferais le voyage en qualité d'agent du comité, sans autres fonctions que celles qui me seraient expliquées par des instructions immédiates. »

Ellis s'embarqua sur *le Dobbs*. La relation dont on va lire l'extrait est son ouvrage. Il justifie le titre d'agent de comité du nord-ouest, par la clarté de son style, autant que par ses judicieuses observations.

Les vaisseaux mirent à la voile le 31 mai 1746. On supprime ici les accidens ordinaires dans un voyage de long cours. Le 27 juin, ils se virent séparés par les glaces, à l'est du cap Farewell, mais l'habileté des pilotes les ayant rapprochés dès le même jour, ils eurent ensuite à traverser une prodigieuse quantité de bois flottant, qui venait, on supposa, du Groënland.

Le 5 juillet, les Anglais commencèrent à découvrir ces montagnes de glace, qu'on trouve en tout temps proche du détroit d'Hudson. Elles sont d'une grosseur si monstrueuse, qu'on leur attribue ici jusqu'à quinze ou dix-huit cents pieds d'épaisseur. La manière dont elles se forment a occupé et divisé les savans. On ne les croit dans l'origine que des morceaux de glace de la côte, qui tombent dans la mer, et s'y accumulent par degrés.

Le 8, les vaisseaux touchèrent aux îles de la Résolution. Un brouillard épais, qui leur en avait dérobé la vue, les aurait exposés à se briser sur la côte, si le temps ne s'était éclairci. Ils passèrent aux îles Savage, où ils virent paraître pour la première fois de petits canots remplis d'Esquimaux. Le 13, ils rencontrèrent quantité de glaces de cinq à dix brasses d'épaisseur, qu'ils ne passèrent point sans danger. Le 18, on eut beaucoup d'éclairs et de tonnerre, phénomène toujours rare dans ces mers, où les aurores boréales n'y étant pas moins fréquentes en été qu'en hiver, enflamment et dispersent les vapeurs. Après beaucoup d'embarras pour traverser les glaces, on trouva la mer nette, le 30, devant l'île de Salisbury, presque à l'entrée occidentale du détroit d'Hudson.

Le 2 août, on doubla le cap Diggs. Le 11, on côtoya la terre qui est à l'est du Wellcome; la force du vent obligea de louvoyer jusqu'au 19, où la première terre qui se présenta fut l'île de Marbre. Ellis se mit dans une barque longue pour faire ses observations. Il vit plusieurs ouvertures considérables à l'ouest de cette île; le flux venait du nord-est, le long de la côte.

La saison étant déjà trop avancée pour le grand objet de l'entreprise, on prit, à la pluralité des voix, la résolution de passer l'hiver dans la baie d'Hudson. Pour le choix du quartier, tous les avis s'accordèrent en faveur du port de Nelson, comme celui qui se trouvait le plus tôt dégagé des glaces au printemps, et qui offrait d'ailleurs en abondance du bois, du gibier, et tout ce qui était nécessaire à la conservation de l'équipage. Mais on ne prévoyait pas que le gouverneur, oubliant ce qu'il devait à l'intérêt national, et ne consultant que celui de sa Compagnie, emploierait tous ses efforts pour causer la perte des deux vaisseaux. Une tempête, qu'ils essuyèrent le 25 août, ne les empêcha point d'arriver le 26 à l'embouchure du bras méridional de la rivière des Hayes. Dans le dessein de gagner un mouillage situé à sept lieues du fort d'York, ils continuèrent leur route, après avoir fait élever des marques propres à les conduire par-dessus des bas-fonds. *La Californie* passa fort heureusement, mais *le Dobbs* échoua sur le sable, et le gouverneur se hâta d'envoyer une chaloupe pour abattre toutes les marques. C'était néanmoins la seule ressource qui pût sauver la galiote. En vain lui fit-on représenter l'indignité de cette action; les marques furent abattues, et ses gens n'en dissimulèrent point le motif. Cependant la galiote fut remise à flot, et parvint à mouiller près de *la Californie*.

Malgré l'appréhension d'un triste avenir, les deux vaisseaux remontèrent la rivière des Hayes le 3 septembre, et cherchèrent une anse pour s'y mettre à couvert. Ils en trouvèrent une cinq lieues au-dessus du fort d'York. Le temps fut employé, jusqu'au 12, à les décharger. On commença par creuser un grand trou en terre, pour y garantir de la gelée la bière et les autres liqueurs; ensuite, dans l'impossibilité de passer l'hiver à bord, chacun s'occupa de tout ce qui regardait sa conservation. Ces récits de l'industrie humaine, dans de pareilles circonstances, font toujours une description intéressante, qu'on ne doit point omettre.

« Une partie des équipages fut d'abord employée à couper du bois pour le chauffage, et l'autre à bâtir des cabanes. Nous les fîmes d'arbres équarris d'environ seize pieds de long, inclinés les uns contre les autres; de sorte que, se touchant au sommet de la cabane, et se trouvant écartés par le bas, ils représentaient assez le toit d'une maison rustique. Nous remplîmes les intervalles d'un madrier à l'autre, de mousse fort pressée, que nous enduisîmes de terre-glaise. Nous y fîmes des portes basses et étroites, un foyer au milieu, et directement au-dessus, un trou pour le passage de la fumée. Ces cabanes se trouvèrent fort chaudes.

» Il en fallait une plus grande pour la demeure des capitaines et des officiers. On choisit un lieu commode, et qui n'était pas même sans agrément; ce fut une petite éminence entourée d'arbres, à demi-lieue de la rivière, et presque

à même distance des vaisseaux. Nous avions devant nous, à quatre cents pas, un joli bassin d'eau nommé *la Crique des Castors*, qui formait la perspective d'un grand canal; des bois de haute-futaie nous garantissaient des vents de nord et de nord-est. On abattit un grand nombre d'arbres; on les mit en œuvre; on scia des planches. Les murs furent composés de grosses poutres rangées l'une sur l'autre, avec de la mousse pour remplir les vides : elles furent clouées. En un mot, la maison se trouva élevée, couverte et presque achevée le premier jour de novembre. »

L'air était très-froid, quoique en comparaison des autres hivers le commencement de cette saison n'eût pas été rigoureux : elle ne s'était déclarée à la fin de septembre que par des pluies entremêlées de gros flocons de neige, et par des gelées de nuit, qui ne répondaient point à ces terribles relations qui font l'effroi des lecteurs. Le 3 octobre, l'anse eut beaucoup de glaces. Elle fut tout-à-fait prise le 8. On eut, jusqu'au 30, tantôt de la gelée, tantôt un temps assez doux. Le 31, la rivière l'était entièrement, et les deux équipages commencèrent à juger des hivers de la baie d'Hudson. Le 2 novembre, on ne put se servir de l'encre qui gelait au coin du feu, et la bière qu'on avait réservée en bouteilles devint une masse solide, quoiqu'elle fût enveloppée d'étoupe, et tenue dans un lieu fort chaud. Le 6, on sentit un froid insupportable. Alors les équipages furent distribués dans les cabanes, et les officiers prirent possession de leur édifice. Il fut baptisé, à la manière des marins, sous le nom d'Hôtel de Montaigu. On crut devoir cet honneur au duc de ce nom, qui s'était vivement intéressé au succès de l'entreprise.

« Nous commençâmes, raconte Ellis, à prendre nos habillemens d'hiver. C'était une robe de peau de castor, qui allait jusqu'aux talons, avec une fourrure en dedans, deux vestes dessous, un bonnet et des mitaines de la même peau, doublés de flanelle, une paire de bas esquimaux par-dessus les nôtres, c'est-à-dire, de peau et montant jusqu'au milieu de la cuisse, avec des souliers de peau d'élan préparée, dans lesquels nous portions encore deux ou trois paires de gros chaussons. Une paire de [illegible] neige rendait cet habillement complet : ils ont environ cinq pieds de long sur un pied de large. C'est proprement la mode des Indiens du pays, qui l'ont communiquée aux Anglais; et rien n'est effectivement plus propre à les garantir de la rigueur du climat. A l'exception d'un petit nombre de jours, nous pouvions tenir tête, avec cette défense, au plus grand froid de l'hiver.

» La chasse des lapins et des perdrix étant notre principale ressource, tout le monde s'employait à cet exercice. Pour la première, on coupa quantité d'arbrisseaux et de buissons dont on fit des haies de deux pieds de haut, en laissant de distance en distance des petits trous pour leur passage : on mit dans chaque trou un fil d'archal, dont le bout était attaché à l'extrémité d'une longue perche; de sorte que le lapin qui se prenait, ne commençait pas plus tôt à se débattre, que la perche s'élevait et le soutenait étranglé à deux ou trois pieds de terre. Cette méthode était d'un double avantage; non-seulement elle nous fournissait beaucoup de gibier, mais elle le garantissait aussi de divers animaux qui nous l'auraient enlevé. »

Les fortes gelées avaient commencé avec novembre : elles continuèrent jusqu'à la fin du mois, avec cette différence qu'elles étaient plus ou moins vives, suivant les variations du vent. Souvent elles étaient accompagnées d'une espèce de neige aussi menue que du sable, que le vent emportait, en forme de nuée, d'une plaine à l'autre. Il est dangereux de s'y trouver exposé, parce qu'elle est ordinairement d'une épaisseur qui ne permet de rien voir à vingt pas. Elle ne laisse pas non plus la moindre trace de chemin. Les tempêtes y sont alors effroyables, surtout avec le vent du nord-ouest, qui règne assez ordinairement en été, mais presque sans cesse en hiver. Les équipages commencèrent, vers la fin de décembre, à tirer des deux vaisseaux diverses provisions dont ils avaient fait peu d'usage au commencement de l'hiver. Ils se servaient, pour les transporter sur des traîneaux, des chiens du pays, qui ressemblent assez à nos mâtins, mais qui n'aboient jamais, et qui ne font que gronder lorsqu'on les irrite. Ils sont naturellement dociles.

Les fatigues de l'hiver ne diminuant point l'attention des Anglais pour leur entreprise, ils tinrent un grand conseil, où l'on proposa

d'élever et de garnir d'un pont la chaloupe, pour l'employer à la découverte.

Le mois de mars donna successivement tous les temps qui sont propres au pays dans le cours de l'année; c'est-à-dire qu'on eut des jours tantôt extrêmement chauds, tantôt aussi froids qu'en hiver. La neige fondit partout où le soleil faisait tomber ses rayons, et vers la fin du mois, l'herbe commençait à pousser dans les lieux exposés au sud. Insensiblement, les rivières et les plaines se couvrirent d'eau, et l'on craignit à la fin que les glaces se rompant tout d'un coup, l'anse même ne mît pas les vaisseaux bien à couvert. Mais le mois d'avril s'annonça d'une manière qui délivra les Anglais de cette crainte. Le vent se mit peu à peu au nord-est, et leur amena, avec beaucoup de neige et de grêle, une assez forte gelée. Ensuite, l'air s'étant fort adouci le 18, ils eurent une pluie douce d'autant plus agréable, qu'ils n'en avaient pas eu depuis six mois. Les oiseaux du pays reparurent, avec quantité d'autres de toutes les espèces communes, dans les pays septentrionaux. Enfin, la chaleur arriva le 6 mai, et l'anse était déjà dégagée des glaces qui s'étaient perdues peu à peu, quoique la rivière fût encore prise.

La chaloupe, à laquelle on avait travaillé depuis l'adoucissement de l'air, était achevée. Elle fut mise à l'eau; et les deux équipages, concevant les plus grandes espérances des recherches qu'elle allait faciliter, lui donnèrent le nom de *la Résolution*. Le 16, les glaces de la rivière des Hayes furent emportées par le courant. On mit aussitôt les deux vaisseaux en état de descendre à la mer, avec le secours des hautes marées qui les garantirent des sables. Cependant ils furent arrêtés par d'autres obstacles jusqu'au 24 juin, qu'étant arrivés jusqu'à l'embouchure de la rivière, ils firent voile vers le nord; quantité de glaces dont ils furent accompagnés jusqu'au nord du cap Churchill ne les empêchèrent point de passer avant le dernier jour du mois, l'île de Centry, qui est par les 61° 40' de latitude.

Ce fut le premier juillet que *la Résolution*, chargée de provisions nécessaires à dix hommes pour deux mois, fut employée à sa destination. Le capitaine Moore et Ellis s'y embarquèrent avec huit hommes pour visiter les ouvertures des côtes, après être convenus d'un rendez-vous à l'île de Marbre, où leur vaisseau devait attendre.

« Nous prîmes, dit Ellis, vers la côte où, pendant la nuit, nous amarrâmes aux glaces. Le lendemain, nous eûmes à traverser quantité de gros glaçons qui, joints aux bas-fonds et aux rochers, rendaient le passage fort dangereux. Les Esquimaux des côtes, qui sont au nord de l'établissement de la Compagnie, se montrèrent quelquefois en troupes de quarante ou cinquante, sur les hauteurs des îles, avec des signes par lesquels ils semblaient nous appeler; mais nos vues n'ayant point de rapport au commerce, nous nous avançâmes sans leur répondre jusqu'à l'île Knight, par les 62° 2', où nous passâmes la nuit à l'ancre. La haute marée y montait de dix pieds. Le 3, nous fîmes beaucoup d'efforts pour nous approcher de la côte occidentale où nous avions découvert une ouverture fort large. Le mauvais temps et la grosseur des glaçons dont nous étions environnés de toutes parts, nous forcèrent de retourner à l'île Knight. La mer beaucoup plus calme et l'air beaucoup plus serein nous laissèrent voir plusieurs îles, le 5, telles que Biby, Merry, John, etc., qui sont remplies de rochers sans arbres et sans autre herbe qu'un peu de cochléaria, avec quelques plantes communes dans le Groënland et la Laponie. Ces îles, et généralement toutes celles de la côte, offrent des monceaux de pierre dont on ignore l'origine et l'usage, quoiqu'ils soient connus des navigateurs anglais depuis qu'ils visitent cette contrée.

» Le 5, nous nous avançâmes au sud de l'île Biby, dans l'espoir d'entrer par l'ouverture où nous avions tenté inutilement d'approcher. Nous ne fûmes pas plus heureux. Des glaçons d'une immense étendue, que les flots y poussaient, et qu'ils en faisaient sortir alternativement, nous firent juger cette entreprise impossible. Traversant quantité de bancs entre plusieurs îles fort basses, nous entrâmes dans la baie de Nevill, que nous reconnûmes pour la même où nous avions vainement tenté de passer du côté méridional de l'île Biby. Elle est couverte de cette île qui en est à cinq lieues au sud-est; elle est spacieuse, et nous nous convainquîmes qu'elle se termine par une ri-

vière assez large qui descend de l'ouest.

» Le 8, nous entreprîmes de visiter la côte du Nord; mais en repassant les bancs de sable, nous fûmes jetés par la marée sur une chaîne de rochers, où nous crûmes notre perte inévitable. Dans cette dangereuse situation, nous dûmes notre salut aux Esquimaux de cinq ou six canots, qui s'approchèrent de nous avec des côtes de baleines. Ils parurent fort touchés de notre malheur; et, loin d'en tirer le moindre avantage, ils nous rendirent d'importans services. Non-seulement ils ne s'éloignèrent point jusqu'à ce que la marée nous eût remis à flot, mais un vieillard, qui paraissait connaître ces écueils, se mit devant nous avec son canot, et nous servit de guide sur tous les bas-fonds.

» Nous n'eûmes pas moins d'admiration pour leur industrie que pour leur humanité. Au défaut de fer, leurs arcs, leurs flèches et leurs harpons sont garnis de dents, d'os ou de cornes d'animaux marins, dont ils se font même des haches, des couteaux et d'autres ustensiles. On aurait peine à se figurer avec quelle adresse ils savent tirer parti de matériaux si peu convenables à ces usages. Leurs aiguilles sont de la même matière; elles servent à coudre fort proprement leurs habits, qui ne diffèrent point de ceux des habitans de la baie d'Hudson, que nous avons décrits.

» Après avoir reconnu que nous devions la vie aux Esquimaux, nous gouvernâmes vers l'est, et le 9 juillet nous mouillâmes devant l'île des Morses, ainsi nommée de la multitude de ces animaux qu'on y rencontre toujours. Comme c'est la plus orientale de celles dont nous nous étions approchés, et la moins visitée des sauvages, parce qu'elle est la plus écartée de leurs routes, il ne faut pas chercher d'autre cause de ce prodigieux nombre de monstres qui s'assemblent dans un lieu si désert pour y faire leurs petits. La même raison, sans doute, y amène d'immenses volées d'oiseaux de mer.

» Le 10, nous rasâmes la côte entre quantité de gros glaçons qui flottaient autour de nous, et nous arrivâmes à Whale-Cove. Une baie, que nous découvrîmes à l'ouest, nous offrit plusieurs petites îles, d'où nous vîmes bientôt venir vers nous quelques sauvages. Nous observâmes que l'abondance de la pêche leur faisait choisir ordinairement les îles les plus désertes, pour y fixer leur demeure pendant l'été. Le capitaine ayant souhaité de descendre dans une des îles, je l'accompagnai avec deux hommes dans une petite chaloupe qui ne nous servait qu'à cet usage. A peine fûmes-nous à terre, que nous nous vîmes environnés d'une vingtaine d'Esquimaux, presque tous femmes ou enfans, qui se promenaient paisiblement sur la côte, pendant que les hommes étaient à la pêche. Le dessein du capitaine était de monter sur les hauteurs de l'île, pour y découvrir, de cette élévation, quelque nouvelle ouverture; les Esquimaux n'y mirent aucun obstacle; mais après d'inutiles observations qui nous convainquirent pourtant que la marée de la baie venait de l'est, nous retournâmes à bord, et le 13, nous rejoignîmes nos vaisseaux que nous trouvâmes à l'ancre, dans une assez bonne rade, entre l'île de Marbre et le continent. Pendant notre absence, Smith, capitaine de *la Californie*, avait entrepris de visiter la baie de Ranking, qui était à quatre lieues de leur mouillage vers l'ouest. Trente lieues qu'on y fit par différentes routes apprirent non-seulement que cette ouverture se termine en baie, mais qu'elle est remplie de rochers et de bancs de sable. Le jour même de notre retour, les deux chaloupes furent envoyées à la découverte le long de la côte, entre le cap Jalabert et le cap Fullarton. »

Ellis étant rentré à bord, les deux vaisseaux levèrent l'ancre le 14, et la route fut dirigée vers le nord. Tout le jour suivant ont eut à traverser des glaçons épais, qui, fermant enfin le passage, obligèrent les Anglais de s'amarrer aux plus gros. La mer fut libre le 16; mais on se vit bientôt arrêté par quantité de rochers et de sables, qui s'étendent fort loin en mer, et que la marée laisse à sec. Les glaces étant revenues le 18, on fut réduit à louvoyer avec beaucoup de difficulté, quoique avec l'apparence de retrouver plus facilement par cette voie les deux chaloupes, pour lesquelles on n'était pas sans inquiétudes. Les deux vaisseaux se séparèrent même pour les chercher.

Ellis s'approcha de terre dans la pinasse, sous un cap, auquel il donna le nom de cap Fry, en l'honneur du chevalier Fry, un des chefs du comité. Dans son passage, il rencontra

un grand nombre de baleines, qui se débattaient contre la côte, ce qui ne l'empêcha point de faire sonder la marée. Il trouva que le flux venait du nord, et qu'il montait sur la côte environ dix pieds. La côte est d'une pente douce, mais elle s'élève beaucoup. A quelque distance, les collines paraissaient rougeâtres et fort unies, mais absolument stériles. Dans les vallées, le terrain est noirâtre, et produit une herbe assez longue, mêlée de quelques plantes, dont les unes portent des fleurs jaunes, d'autres des fleurs bleues et rouges, surtout une sorte de vesce qui croît en abondance sur le bord des étangs. Il remarqua aussi plusieurs lits de sable couverts d'une herbe de fort bon goût, qui ressemble à du mouron, et d'une grande quantité de cochléaria, un peu différent pour la forme, et d'un goût plus piquant que le nôtre. Il vit aussi plusieurs troupes de bêtes fauves qui broutaient sur les collines. A son retour, il observa, dans le passage, que l'eau était extrêmement trouble, chargée de ce que les marins nomment pâture de baleines, et de petites parties d'une espèce de gelée noire, à peu près de la grosseur de nos plus fortes mouches. L'algue marine est ici d'une prodigieuse longueur. Ellis croit ces remarques d'autant plus singulières que, dans un climat si rigoureux, on voit peu de végétaux sur les côtes.

La saison commençait à s'avancer, et au bout de quatre jours de séparation, les deux vaisseaux s'étaient rejoints. Le conseil, après une longue délibération, résolut que les chaloupes ne seraient attendues que jusqu'au 28, et que, dans l'intervalle, l'un des deux vaisseaux ferait route au sud jusqu'aux 64°, et l'autre au nord jusqu'aux 65. Entre diverses mesures qu'on prit pour retrouver les chaloupes, les pinasses des deux vaisseaux furent dépêchées, avec ordre d'élever au cap Fry une perche, au pied de laquelle on enterrerait une lettre qui contiendrait des instructions, et d'amarrer à demi-lieue de la côte un gros tonneau dans l'endroit où l'on jugea que les chaloupes devaient passer. Ce tonneau portait aussi, sous un petit pavillon, une lettre où le cap Fry leur était donné pour rendez-vous.

Avec ces précautions, *le Dobbs* fit route au nord, et *la Californie* au sud. Ellis descendit à terre avec six hommes sur la côte occidentale de Wellcome, par les 65° 5'; il y rencontra quantité de baleines noires, sur quoi il observe qu'on pourrait y établir une pêcherie. Le même jour il retourna à bord; et le 26, *le Dobbs*, ayant repris la route du cap Fry, eut la satisfaction d'y trouver *la Californie* avec les deux chaloupes qu'elle avait rencontrées. Les officiers qui les montaient rapportèrent qu'à 64° de latitude, et 82 de longitude, ils avaient trouvé, le long de l'île de Marbre, une ouverture dont l'entrée avait trois ou quatre lieues de large; mais que s'y étant avancés l'espace de huit lieues, ils lui en avaient trouvé six ou sept de largeur; que jusque-là leur route avait été nord-nord-ouest à la boussole, et que de là il avait fallu tourner plus à l'ouest; qu'ayant poussé dix lieues plus loin, ils avaient trouvé que ce bras de mer se rétrécissait jusqu'à quatre lieues; qu'ensuite ils avaient remarqué que les côtes recommençaient à s'ouvrir; mais qu'ils avaient perdu courage en voyant que l'eau, de salée, profonde et transparente qu'ils l'avaient eue jusqu'alors, avec des côtes escarpées et des courans fort rapides, devenait plus douce, plus trouble et moins profonde. Ces lumières, quoique imparfaites, parurent fort importantes à Ellis. Il lui parut vraisemblable que cette ouverture communiquait avec quelque grand lac du continent, en communication peut-être lui-même avec le grand Océan occidental.

Les deux vaisseaux se trouvaient si proches du détroit de Wager, qu'avec la certitude qu'on avait d'un autre côté que, dans le Wellcome, la marée ordinaire vient du nord, les deux capitaines se crurent obligés de faire toutes les recherches possibles sur ce détroit, c'est-à-dire de vérifier si en effet c'en est un, ou si ce n'est qu'une rivière d'eau douce. Ils ne purent y entrer que le 29. Ce qu'on nomme le détroit de Wager est situé, par cette dernière observation, à 65° 53' de latitude, et 88° de longitude de Londres. A son entrée il a, au nord, le cap de Montaigu, et sud, le cap de Dobbs: sa partie la plus étroite est à cinq lieues ouest de ce dernier cap, et n'a pas moins de cinq lieues de large. Le courant de la marée y a toute l'impétuosité des eaux d'une écluse. Ellis assure que celui des hautes marées parcourt huit à neuf lieues dans une heure. « Quand nous fûmes arrivés, dit-il, à ce dangereux endroit,

nous ne fûmes plus maîtres de nos vaisseaux, et le courant fit faire quatre ou cinq tours à *la Californie*, malgré les efforts de l'équipage pour l'arrêter. On fut étonné de l'agitation de la mer; elle bouillonne, elle forme des tourbillons, avec autant d'écume qu'un amas de torrens rompus par quantité de rochers; ce qui ne paraît venir néanmoins que de ce que le canal est ici fort étroit, à proportion de la masse énorme d'eau qu'il reçoit. Quantité de gros glaçons, venant du Wellcome, y entrèrent avec nous, et quoique nous fussions déjà fort avancés, ils furent tantôt poussés bien loin devant nous, tantôt rejetés en arrière par l'action irrégulière des courans. Nous fûmes environ trois heures dans cette violente situation; mais ayant enfin passé l'anse sauvage, où le canal devient plus large, et la marée plus rapide, nous nous y trouvâmes plus à l'aise. Cette anse est formée par une chaîne de petites îles qui s'étendent le long de la côte septentrionale. »

Le 30 juillet, on passa le Deer Sound; ensuite on découvrit une retraite sûre pour les vaisseaux entre plusieurs îles fort élevées, et remplies de rochers qui les peuvent mettre à couvert de tous les vents. Cet endroit fut nommé le port de Douglas, à l'honneur de deux actionnaires. On y amarra les deux bâtimens sur quinze à dix-huit brasses d'eau; et dans un conseil on delibéra sur la manière la plus prompte de reconnaître avec certitude si le canal où l'on se trouvait était une rivière, un détroit ou une baie. La conclusion fut que les vaisseaux se retireraient au port de Douglas; et que, dès le lendemain, les deux chaloupes entreprendraient cette recherche. Cependant on résolut aussi que, pour ne pas retenir les vaisseaux plus long-temps qu'ils ne pouvaient l'être sans danger, ils feraient route pour l'Angleterre le 25 août, si les deux chaloupes n'étaient pas revenues pour ce terme.

Les capitaines, se chargeant eux-mêmes de l'entreprise, mirent à la voile le 31 juillet, chacun dans la chaloupe de son vaisseau, accompagnés de quelques officiers, et d'un nombre suffisant de matelots.

« Nous tînmes, dit Ellis, avec un vent frais la route du nord-ouest à l'ouest, jusqu'à ce que la largeur du canal se trouvât diminuée de dix lieues à une. Alors, vers le soir, nous fûmes alarmés par un bruit affreux, qui ressemblait à celui d'une prodigieuse chute d'eau, sans aucune marque qui pût nous faire découvrir d'où il venait. On prit aussitôt le parti de jeter l'ancre et d'envoyer quelques hommes à terre. Je me mis du nombre. Mais en arrivant à la côte, nous la trouvâmes hérissée de rochers, et fort escarpée. L'obscurité de la nuit, qui nous la déroba presque aussitôt, nous força de retourner à bord. Cependant je puis dire qu'en peu d'instans nous eûmes le plus terrible spectacle qu'on puisse jamais imaginer. Des rochers immenses, qui semblaient brisés dans leurs masses, pendaient de toutes parts sur nos têtes. Dans plusieurs endroits, des cascades d'eau tombaient d'une crevasse à l'autre; d'un autre côté, on apercevait des glaçons d'une grosseur et d'une longueur démesurées, rangés les uns à côté des autres, comme les tuyaux de grandes orgues : mais rien ne nous causa tant d'effroi que de gros morceaux de rocs brisés que nous vîmes à nos pieds, et qui, détachés de leurs sommets par la force du froid, avaient roulé avec une violence inexprimable.

» Nous passâmes la nuit dans une mortelle inquiétude; et dès la pointe du jour, nous retournâmes promptement à terre, où nous ne fûmes pas long-temps sans découvrir que le bruit que nous n'avions pas cessé d'entendre avait été causé par la force de la marée qui se trouvait arrêtée dans un passage fort étroit. La masse d'eau était prodigieuse, et sa rapidité surprenante. Quoique nous fussions à cent cinquante lieues de l'entrée du canal, les eaux étaient transparentes et fort salées. La marée montait ordinairement de quatorze pieds et demi; et dans la pleine et la nouvelle lune, la haute marée était à six heures. Nous vîmes distinctement que le canal s'ouvrait de cinq à six lieues derrière la cataracte, et s'étendait de plusieurs lieues à l'ouest. Ce fut alors que nous conçûmes de grandes espérances pour la découverte. La première difficulté était de passer la cataracte; mais l'ayant tenté, nous y trouvâmes moins de danger qu'on ne se l'était imaginé. J'en voulus courir les premiers risques, dans un petit canot, pendant sa plus grande force. Bientôt nous fûmes assurés qu'on pou-

vait le faire sans péril. A demi-flux, les eaux inférieures étaient de niveau avec les supérieures, comme à demi-reflux ; celles d'en haut l'étaient avec celles du dessous ; et dans ces deux positions le passage était facile.

» Nous vîmes paraître ici trois Indiens qui nous abordèrent avec leurs canots, et dont les usages ne différaient point de ceux des autres ; mais leur taille était beaucoup moins haute, et nous remarquâmes avec étonnement, qu'à mesure que nous avancions vers le nord, tout diminuait en grandeur. Les arbres mêmes ne devinrent à la fin que des arbrisseaux. Enfin, au-delà des 67° de latitude, nous ne vîmes plus de vestiges d'hommes. Ces Ésquimaux nous parurent un peu timides, et nous étions vraisemblablement les premiers Européens qu'ils eussent vus ; mais, encouragés par nos caresses, ils entrèrent en commerce avec nous. On leur fit entendre que nous avions besoin de gibier, ils retournèrent promptement à la côte, d'où nous les vîmes revenir avec une bonne provision de diverses sortes de viandes séchées au feu, et quelques pièces fraîches de chair de bison. Nous eûmes à bon marché tout ce qu'ils avaient apporté.

» Le second jour d'août, nous passâmes la cataracte au-dessus de laquelle la marée ne montait que de quatre pieds. Les deux côtés étaient fort escarpés, et nous ne trouvâmes point de fond avec une sonde de cent quarante brasses. On vit des baleines blanches et des morses. Mais nos gens n'en furent pas moins découragés par le goût de l'eau qui était presque douce. Pour moi, toujours persuadé que cette douceur n'était qu'à la surface, j'entrepris d'en convaincre tout le monde par une expérience fort simple. Une bouteille que je fis boucher soigneusement fut plongée à la profondeur de trente brasses, où le plongeur ayant arraché le bouchon, elle se remplit d'eau que nous trouvâmes aussi salée que celle de l'océan Atlantique, et nos espérances se ranimèrent. Mais ces flatteuses idées durèrent peu. Le 3, vers la nuit, les eaux tombèrent si subitement, que, pour découvrir le lendemain la cause de cette étrange aventure, nous prîmes le parti de mouiller. A peine fut-il jour, qu'étant descendus à terre, nous montâmes sur des hauteurs qui n'étaient pas éloignées de la côte, et nous découvrîmes avec beaucoup de regret que ce prétendu détroit était terminé par deux petites rivières qui n'étaient pas même navigables, dont l'une venait d'un grand lac situé au sud-ouest, à quelques lieues de nous. Ainsi toutes nos espérances s'évanouirent à la fois ; et notre seule consolation fut d'avoir levé tous les doutes sur la nature d'un golfe qui pouvait éterniser les disputes.

» Pendant vingt-quatre heures que nous passâmes sur cette plage, il nous vint plusieurs canots remplis d'indiens qui nous apportèrent de la chair de bison et de saumon séchée. Nous achetâmes, outre ces provisions, plusieurs de leurs habits et de leurs arcs. Mais en vain nous efforcâmes-nous par nos signes de tirer d'eux quelque instruction sur la mine de cuivre et sur l'existence d'un autre océan du côté de l'ouest. Je leur traçai un dessin de la côte, auquel ils ne comprirent rien, non plus qu'à nos questions. Il y avait entre eux un homme d'assez bonne mine, qui, sans être différemment vêtu, paraissait d'une nation différente, jusqu'à nous faire juger que les autres ne l'avaient amené que pour lui donner la satisfaction de nous voir. Moore s'imagina que ce pouvait être quelque prisonnier tombé entre les mains de ces sauvages ; et, faisant réflexion à l'envie extrême qu'ils marquaient de nous vendre tout ce qu'ils avaient apporté, il se flatta de pouvoir acheter cet homme, dans l'espérance d'en tirer quelques lumières qui auraient pu nous conduire plus loin. On leur offrit quantité de marchandises, avec des signes qu'ils parurent entendre ; mais ils s'obstinèrent à rejeter toutes nos offres. Nos barques levèrent l'ancre le 4, pour retourner vers les deux vaisseaux. Un vent très-impétueux nous fit perdre un homme, qui fut emporté d'un coup de voile ; nous repassâmes heureusement la cataracte, et le 7 nous rejoignîmes nos bâtimens. »

» Dans une séance du conseil, ajoute Ellis, je fis valoir quantité de fortes raisons pour établir qu'il devait se trouver, du côté du nord, dans une baie que Middleton a nommée Repulse-Bay, un passage à quelque autre océan, et je conclus que l'un de nos vaisseaux devait partir incessamment pour cette recherche, tandis que l'autre continuerait la sienne, et dans le parage où nous étions, et vers le sud, où l'on n'avait

point encore pénétré. Mais plusieurs membres du conseil s'étant vivement opposés à ma proposition, elle fut rejetée à la pluralité des voix. »

Le 13, Ellis, Thompson et le premier contre-maître partirent dans *la Résolution*, pour chercher des ouvertures sur la côte du nord. Ils rencontrèrent quantité de baleines noires, et surtout un prodigieux nombre de morses. Vers minuit, se trouvant comme enfermés entre la côte et les îles qui la couvraient, ils jetèrent la sonde qui ne leur donna que la profondeur de trente brasses. La diminution de l'eau, qui continuait toujours, les fit mouiller sous une île. Le 14, ils allèrent à terre, où, montant sur les hauteurs, ils découvrirent une ouverture qui s'étendait de plusieurs lieues au sud-ouest; mais ils reconnurent en même temps que plusieurs lits de pierre qui la traversaient d'une rive à l'autre, et qui se montraient même en marée haute, ne leur permettaient pas d'avancer beaucoup plus loin. Au nord de cette ouverture, ils en virent une autre qui se terminait de même à trois lieues de son embouchure. Rien ne s'offrant au-delà, ils retournèrent le même jour à bord.

Le 15 août, l'ancre fut levée, et les deux vaisseaux sortirent du port de Douglas. En entrant dans le Wager, ils rencontrèrent, dans sa partie la plus étroite, une marée très-violente, qui les y arrêta plusieurs heures, quoique la sonde portât plus de huit brasses. Le 17, à leur arrivée dans le Wellcome, Ellis et Metcalf, second contre-maître, s'embarquèrent ensemble pour exécuter la dernière résolution du conseil. La nuit étant tombée avant qu'ils pussent gagner la côte, et la marée commençant à se retirer, ils se virent obligés d'attendre la marée suivante. Dans l'intervalle, leur vaisseau, qui était resté en pleine mer, tira un coup de canon à chaque demi-heure; mais, entraînés par le reflux ou par le vent à plusieurs lieues vers le nord, ils furent bientôt hors de la portée du bruit; cependant leurs recherches commencèrent à la pointe du jour. La marée leur venait du nord, et montait d'environ quinze pieds. Les hautes marées de la pleine et de la nouvelle lune arrivaient un peu avant trois heures, un peu plus tôt qu'en pleine mer, sur la côte opposée.

« Après avoir fini nos recherches, avec une ardeur qui nous avait emportés, nous commençâmes, dit Ellis, à sentir l'embarras que nous aurions à rejoindre le vaisseau. Depuis que nous l'avions perdu de vue, il nous était impossible de savoir avec certitude par où nous devions le suivre. Le vent était fort impétueux, le temps obscur et chargé de neige. Notre barque était petite et profonde, la plupart de nos gens affaiblis par le scorbut; en un mot, notre situation était déplorable. Je m'efforçai d'encourager tous mes compagnons, en leur représentant que le meilleur parti était de remettre en mer, pour chercher notre vaisseau, et que nous ne pouvions, sans une folle témérité, nous arrêter sur cette côte affreuse, où nous n'avions pas vu la moindre trace d'hommes ni d'animaux, pas le moindre asile, ni même une goutte d'eau douce. On se laissa persuader. Je fis remettre aussitôt en mer, pour écarter les tristes réflexions sur les dangers qui nous menaçaient. Le vent ne fit qu'augmenter; et la mer étant fort haute, nous prîmes tant d'eau, qu'il fallut travailler sans relâche à vider la chaloupe. Nous fîmes environ douze lieues dans cet état. Enfin, nous aperçûmes les deux vaisseaux, et nos travaux redoublèrent pour nous rendre à bord. Un moment plus tard, nous perdions toute espérance : à peine fûmes-nous arrivés, que le vent ayant pris une nouvelle force, la mer s'éleva aux nues, et l'air devint si sombre, qu'on ne découvrait ni les vaisseaux ni la côte. Cet orage, qui venait du sud, nous arrêta dans le Wellcome jusqu'au 19; mais le vent ayant changé, nous mîmes à la voile aussitôt, pour faire route vers le sud. Il continua de nous favoriser jusqu'au 21. A la vue du beau temps, qui semblait promettre quelque durée, on assembla le conseil à bord de la *Californie*, où l'on se détermina sur-le-champ à reprendre la route d'Angleterre. »

Telle fut la fin d'une expédition dont on avait conçu de si grandes espérances dans toute l'Europe, et surtout dans les pays maritimes, où l'on connaît mieux qu'ailleurs la nature et l'importance de ces entreprises. En regrettant qu'elle n'ait pas eu plus de succès, Ellis se console par l'idée qu'elle n'est pas tout-à-fait infructueuse. « Si nous n'avons pas trouvé de passage au nord-ouest, il est certain, dit-il, que, loin d'en avoir découvert l'impossibilité,

ni rien qui combatte la réalité de son existence, nous avons rapporté en sa faveur des preuves fondées sur l'évidence, telles du moins qu'on peut l'exiger dans une recherche de cette nature, c'est-à-dire sur des faits incontestables et sur des expériences bien constatées, qui viennent concurremment à l'appui de la possibilité. »

Les deux vaisseaux arrivèrent dans la rade d'Yarmouth, le 14 octobre 1747, après un voyage de quatorze mois et dix-sept jours.

HEARNE.

Les expéditions que nous venons d'analyser, n'avaient pas donné la solution que l'on espérait, et cependant beaucoup de personnes instruites,croyaient toujours à la réalité du passage.

En conséquence, la compagnie qui avait le privilége du commerce de la mer d'Hudson, autorisa l'envoi d'un voyageur par terre pour s'assurer s'il existait un passage par mer dans le nord, et pour constater en même temps dans quelle partie du continent se trouvait une mine de cuivre, dont on avait parlé au capitaine Scrogs. Hearne, que son zèle et son activité avaient fait connaître avantageusement parmi les autres employés de la compagnie, fut chargé de cette importante exploration.

Au mois de novembre 1769, des Indiens étant venus au fort du prince de Galles, le gouverneur engagea ceux qu'il regardait comme les plus intelligens à servir de guides à Hearne; aucun d'eux ne connaissait le grand fleuve, nom par lequel avait été désigné celui que l'on voulait examiner; mais comme ils montraient de la bonne volonté, on pensa qu'ils serviraient utilement le voyageur. Celui-ci se pourvut de munitions et de divers effets. Deux domestiques anglais et deux chasseurs indiens de la compagnie, le suivaient, d'autres portaient son bagage. Mais après avoir fait deux cents milles il fut abandonné par les Indiens et obligé de rentrer au fort. Un second voyage, entrepris peu après, n'eut pour résultat que de la fatigue. Enfin, loin d'être découragé par ces tentatives inutiles, Hearne demanda au gouverneur à partir une troisième fois. Cette offre fut acceptée d'autant plus volontiers, que l'on supposait, avec raison, que l'expérience acquise dans ces deux commencemens de voyages le mettait à même de réussir plus facilement.

Matonabbi, chef indien, qui était venu au fort, proposa un plan qui faisait honneur à sa pénétration et à son jugement; il fut adopté : Hearne partit le 7 décembre avec lui et d'autres Indiens. On marcha plus directement à l'ouest que les deux premières fois. Le 28, on sortit du pays stérile et découvert, où quelquefois l'on n'avait trouvé que très-peu de vivres; on entra dans des bois touffus dont les arbres étaient bas et tortus; c'étaient des pins et des genévriers, entremêlés de saules et de peupliers, notamment sur le bord des étangs.

Le 1er janvier 1771, on traversa sur la glace le lac des Iles. Il a trente-cinq milles de largeur; son étendue du nord-est au sud-ouest est bien plus considérable. Il tire son nom de la quantité d'îles qu'il renferme; elles sont si rapprochées les unes des autres, qu'on le prendrait pour un assemblage de ruisseaux et de canaux; en hiver, on y pêche beaucoup de poisson excellent. Ses bords sont ordinairement habités par les familles des Indiens du nord, qui vont en hiver trafiquer au fort anglais; elles y attendent leur retour, fort tranquilles sur leur subsistance, fussent-elles même dépourvues de fusils et de munitions. Le terrain des environs est montueux et rocailleux; les hauteurs sont peu garnies de bois.

Depuis que les voyageurs avaient quitté le fort, ils avaient parcouru une assez longue route sans apercevoir un seul étranger. Ce ne fut que le 22 janvier qu'ils rencontrèrent un Indien auquel Matonabbi avait confié une de ses femmes et deux de ses enfans, qui vinrent le lendemain rejoindre ce chef.

On passa plusieurs lacs et des rivières; le froid fut très-rigoureux dans le mois de février; il diminua dans les premiers jours de mars, quoique toutes les eaux fussent encore gelées, excepté dans les endroits garantis des vents du nord, et ouverts au midi.

Le 19 mars, on distingua plusieurs sentiers récemment frayés, et le soir on arriva près de cinq tentes d'Indiens du nord, qui avaient passé une partie de l'hiver dans ce lieu pour y traquer le daim Le mauvais temps obligea Hearne et sa troupe de séjourner dans cet endroit; apprenant que plusieurs de ces Indiens devaient

l'été suivant, aller au fort anglais, il écrivit au gouverneur les détails de son excursion. Le 23, on put se remettre en route; ensuite on rencontra d'autres Indiens; une partie d'entre eux marcha vers l'ouest avec Hearne.

Quand on fut sur les bords du Thelevey-aza-Yeh, on s'y arrêta pour faire provisions de matériaux nécessaires à la construction de canots, que l'approche de l'été rendait indispensables. Ensuite Matonabbi fit partir à l'avance l'un de ses frères et d'autres Indiens qui devaient travailler aux canots, sur les bords du lac Clovey, situé vers l'extrémité du pays stérile. On continua la marche, et l'on se dirigea au nord. Le temps était si chaud, et la quantité de neige fondue si grande, que l'on ne put arriver que le 3 mai au lac Clovey.

« Pendant notre séjour sur le Clovey, dit Hearne, nous fûmes joints par plus de deux cents Indiens. Je dus à la protection et à l'attention de Matonabbi, de n'être ni troublé, ni importuné de demandes. Il avait prévenu ses compatriotes, que loin d'avoir quelque chose à donner, je n'avais pas même toujours ce qui m'était nécessaire. Je réservais le peu qui me restait de marchandises pour les Indiens qui vivent plus au nord, et qui ne visitent jamais les comptoirs anglais. Toutefois, les présens en tabac allaient toujours leur train, car il ne nous arrivait pas un Indien de quelque considération, qui ne reçût la valeur de quelques pipes. Ces libéralités, jointes à celles que j'étais obligé de faire continuellement à nos Indiens, réduisirent ma provision à moitié. Les sauvages convoitaient également la poudre et le plomb; Matonabbi ne leur en laissait pas manquer; mais ces munitions lui appartenaient. »

La troupe poursuivit sa marche au nord; une petite bande d'Indiens informa le guide de Hearne, que le chef Kilchi auquel il avait, l'année précédente, remis une lettre pour le fort anglais, se trouvait à peu de distance. On lui dépêcha des émissaires, et le 29 il arriva, portant à Hearne des lettres et deux petits barils d'eau-de-vie; les autres marchandises dont on l'avait chargé avaient été employées; il offrit en échange quatre peaux d'élans, qui ne valaient pas la vingtième partie de ces objets; « mais, dit le voyageur, elles m'étaient plus utiles que tout ce qu'elles remplaçaient, parce que le cuir convenait pour faire des souliers dont nous manquions, tandis que nous avions abondance de poudre et de plomb. »

Sur ces entrefaites, la troisième expédition de Hearne faillit à échouer comme les deux autres. Deux des femmes de Matonabbi l'avaient abandonné; une autre lui fut reprise par son mari, qui la lui avoit vendue au mois d'avril précédent. Cet homme lui déclara que, s'il voulait garder la femme, il fallait qu'il lui donnât une certaine quantité de munitions, des outils en fer, une chaudière et d'autres marchandises; comme il était beaucoup plus fort que Matonabbi, celui-ci fut obligé de céder. Son amour-propre fut si humilié de ce que l'affaire se fût passée devant Hearn, qu'il ne voulait plus continuer à marcher à la recherche du fleuve de la Mine de Cuivre; il était décidé à se joindre aux Indiens d'Athapeskô, qui demeurent dans l'ouest; il avait déjà passé plusieurs années avec eux, et en avait, disait-il, reçu plus d'honnêtetés que de ses propres compatriotes. « Je n'avais, ajoute Hearn, rien à craindre pour ma sûreté, car il m'offrait de me prendre avec lui et de me faciliter mon retour au fort, en me faisant faire connaissance avec des Indiens d'Athapeskô qui allaient tous les ans y trafiquer. Après avoir attendu que les ressentimens de ce chef se fussent un peu calmés, j'employai, pour l'engager à continuer le voyage, tous les raisonnemens que je pus imaginer; il finit par se rendre, et me promit de faire toute la diligence possible. »

On était alors sur les bords du lac Pechou. Le 30 mai on atteignit son extrémité septentrionale; alors Matonabbi, jugeant que pour marcher vite, il convenait de ne pas emmener toutes ses femmes ni les enfans, les laissa aux soins de quelques Indiens qui étaient dans la troupe; il leur enjoignit de poursuivre leur route au nord à petites journées, et lorsqu'ils seraient arrivés à un lieu qu'il leur indiqua, d'y attendre son retour. Il choisit pour le suivre deux de ses plus jeunes femmes qui n'avaient point d'enfans, et ne prit que la quantité de provisions nécessaire pour le temps que son absence devait durer. Les autres Indiens de la troupe suivirent son exemple.

Comme on était alors par 64° de latitude, on voyait constamment clair, même à minuit, ce

qui permettait de cheminer aussi long-temps qu'on le désirait, et de poursuivre le gibier sans en être empêché par l'obscurité. Toutefois le temps était froid, et peu de jours auparavant il était tombé de la neige.

« Pendant notre séjour sur le Clovey, dit Hearne, beaucoup d'Indiens étaient convenus avec les miens de les accompagner au fleuve de la Mine de Cuivre, uniquement pour tuer des Esquimaux, qui, suivant ce qu'on leur avait appris, fréquentent ses bords. Cette expédition, quelque fatigante, quelque dangereuse qu'elle pût être, entrait si fort dans leurs goûts, que pendant un certain temps, chaque nouvel arrivant offrait d'être de la partie. En conséquence chacun s'était fait un bouclier avec des planches; il était épais de trois quarts de pouce, long de trois pieds, et large de deux; on le destinait à parer les flèches. De toutes nos recrues, soixante seulement se décidèrent à partir avec nous, quand nous nous séparâmes des femmes.

» Lorsque je fus informé du dessein de mes compagnons, et que je vis leurs préparatifs hostiles, je fis tout ce qui dépendait de moi pour les détourner d'exécuter leur cruel projet. Mes instances et mes sollicitations, loin de produire sur eux l'effet que j'en désirais, ne servit qu'à leur inspirer des doutes sur mon courage. »

Depuis le 1er juin, le temps fut si variable et la pluie ainsi que la neige si fréquentes, que ce ne fut que le 16 que la troupe atteignit le parallèle du 67° 30', fixé par Matonabbi, pour le point auquel les femmes et les enfans devaient attendre son retour du fleuve de la Mine de Cuivre. On traversa plusieurs lacs sur la glace, ainsi que des rivières et des ruisseaux, dans lesquels les sauvages pêchent beaucoup de poisson. On trouvait heureusement une compensation au temps désagréable, dans un nombre de daims que l'on rencontrait, et que l'on tuait pour s'en nourrir.

On arriva, le 22 juillet, sur un bras du Congé-Cahâhechaga; des Indiens des mines de cuivre s'étaient réunis sur la rive opposée pour faire la chasse aux daims à mesure qu'ils passaient la rivière. On fit alors usage des canots pour la première fois.

« Parvenus à la rive droite de la rivière, dit Hearne, j'observai que Matonabbi et plusieurs de nos Indiens, étaient personnellement connus de ceux chez lesquels nous arrivions. Ceux-ci paroissaient charmés de nous voir, et s'efforçaient par tous les moyens possibles de nous convaincre de leur ardent désir de nous être utiles. Pendant le temps que nous mîmes à dresser nos tentes, ils rassemblèrent une grande quantité de viande et de graisse, et préparèrent une grande fête, à laquelle ils invitèrent les principaux de mes Indiens ainsi que Matonabbi; je fus aussi de la partie, ayant été présenté comme un chef.

» Dès qu'ils furent instruits du motif de notre expédition, ils y applaudirent unanimement, et plusieurs offrirent de nous prêter des canots, qui, disaient-ils, nous seraient très-utiles; comme il était incertain que nous pussions nous retrouver au même lieu à notre retour, les propriétaires de ces canots les accompagnèrent.

» Conformément à mes instructions, je fumai le calumet de paix avec les chefs de ces Indiens, ils parurent très-sensibles à cette politesse. J'ignore si l'accueil que nous firent ces Indiens, provenait d'un sentiment naturel de bienveillance, ou de l'espoir de tirer de plus grands avantages de mes découvertes; mais j'avoue que je ne me serais pas attendu à tant de politesse de la part d'un peuple sauvage, ce qui me fit regretter de n'avoir rien de quelque valeur à leur offrir; ils reçurent avec beaucoup de reconnaissance le peu d'objets que j'avais.

» Comme j'étais le premier Anglais qu'ils eussent vu, ils me considéraient avec un empressement inconcevable, et me regardaient de la tête aux pieds avec la même attention qu'un naturaliste européen met à examiner un animal inconnu. Ils dirent que mes cheveux ressemblaient au poil de la queue d'un bison; et mes yeux, par leur petitesse, à ceux d'une mouette. La blancheur de ma peau ne parut pas non plus leur plaire; cependant j'étais un homme très-intéressant pour eux.

» Le lendemain du trajet de la rivière, Matonabbi expédia son frère et d'autres de ses compagnons au fleuve de la Mine de Cuivre, pour instruire les Indiens de l'époque de son arrivée chez eux. Ensuite ayant jugé qu'il convenait de laisser toutes les femmes dans le lieu où l'on était, on s'occupa de tuer des daims pour leur provision. Afin d'empêcher la viande

de se gâter, on la coupa en filets minces que l'on fit sécher au soleil. Ainsi préparée, elle est d'un transport plus facile, conserve tous ses sucs nourriciers; avec un peu de soin, on peut la garder un an entier.

Les provisions étaient faites; cependant la force de la neige et de la pluie, ne permirent de se mettre en route que le 2 juillet. La neige rendait le chemin très-glissant. Le 3, on traversa une partie des Monts-Rocheux; ce nom que les Indiens ont donné à cette chaîne, lui convient, car au premier coup d'œil elle ne présente qu'un amas confus de rochers, qui paraissent inaccessibles à l'homme. Grâces aux Indiens du Cuivre qui connaissaient des sentiers, on les eut franchis en quatre jours. On rencontra par intervalles, le long de celui que l'on suivait, de grandes dalles couvertes d'une quantité de cailloux. Les Indiens du Cuivre dirent à Hearne qu'ils provenaient de l'usage adopté par quiconque traversait ces montagnes, de déposer une pierre sur ce tas, parce que cela portait bonheur; en conséquence, tous les voyageurs y en ajoutèrent une.

Le mauvais temps se prolongea jusqu'au 7. Heureusement un vent frais du nord-ouest, et de petites ondées de pluie, enfin l'apparition du soleil, firent fondre une partie de cette neige; nous sortîmes de nos défilés, et nous poursuivîmes notre marche au nord-ouest. Au bas de la montagne, on traversa un lac dont la glace était encore solide; je lui donnai le nom de lac des Bœufs musqués, à cause de la quantité de ces animaux qui paissaient sur ses bords. C'était la première fois, durant ce voyage, que nous en rencontrions. Les Indiens en tuèrent plusieurs, et les trouvant trop maigres, ils se contentèrent d'en prendre les peaux pour faire des souliers.

Le temps s'adoucit graduellement, et le 10, la chaleur fut si forte à midi, que les voyageurs furent obligés de s'arrêter sur le sommet d'une éminence. Ils y trouvèrent de la mousse sèche, [illegible] d'un bon [illegible] sains de [illegible] sèrent [illegible] te[illegible] Le[illegible]

de la Mine du Cuivre. Les Indiens l'avaient décrite comme étant navigable pour un navire européen; Hearne trouva qu'elle l'était à peine dans cet endroit pour un canot indien, car elle n'avait guère plus de 50 pieds de largeur, et elle était remplie de bancs de sable et d'écueils; il y remarqua trois cataractes. Quelques arbres croissent sur ses bords, mais il n'y en a ni dans le voisinage, ni sur le sommet des hauteurs entre lesquelles elle coule.

Aussitôt que la troupe de Héarn fut arrivée, quatre Indiens du canton vinrent en canot la rejoindre. Trois des nôtres furent détachés pour examiner s'il se trouvait quelques tentes d'Esquimaux entre ce point et la mer. On s'avança environ trois quarts de mille le long de la rivière, et la plupart des sauvages allèrent à la chasse. Ayant tué plusieurs bœufs musqués et quelques daims, ils passèrent le reste du jour, et une partie de la nuit à les dépecer et à sécher leurs chairs au feu. « D'après l'abondance de nos provisions et l'affluence des daims et des autres animaux qui nous répondait de notre subsistance journalière, je ne savais à quoi attribuer ces préparatifs, ni les concilier avec l'imprévoyance ordinaire de mes compagnons; ils m'apprirent qu'ils réservaient ce surcroît de provisions pour notre voyage à l'embouchure du fleuve dans la mer, où l'on fut le 17, non sans avoir rencontré et surpris de malheureux Esquimaux, que les Indiens massacrèrent impitoyablement sous les yeux d'Hearn. « Combien je souffrais, dit-il, de ne pouvoir empêcher cet affreux carnage! Les cris et les gémissemens de ces infortunés me déchiraient le cœur! J'éprouvai un redoublement d'horreur en voyant une jeune fille, d'environ dix-huit ans, tuée si près de moi, qu'au premier coup de lance qu'elle reçut dans le côté, elle tomba à mes pieds et s'attacha fortement à mes jambes. Je suppliai les deux Indiens qui la poursuivaient de lui accorder la vie : les monstres, pour toute réponse, lui plongèrent à la fois leurs armes à travers le corps, en me demandant d'un air moqueur si j'avais besoin d'une femme Esqui-[illegible]!

[illegible] Mon indignation, mon désespoir, ne sau-[illegible] se concevoir; je pourrais encore moins [illegible] décrire. Malgré mes efforts pour retenir [illegible], il m'en échappait par intervalles,

et je les sens couler encore au souvenir de cette nuit lamentable !...

A son embouchure même le fleuve de la Mine de Cuivre n'est pas navigable pour une chaloupe, à cause d'une barre de rochers qui s'étend en travers de son cours. La marée venait de baisser, Hearne jugea, par les marques qu'il observa sur les bords de la glace, qu'elle s'élève à douze ou quatorze pieds; elle ne doit pas remonter très-avant dans le fleuve, car son eau, près de son embouchure, n'était nullement saumâtre. « Cependant, ajoute-t-il, l'étendue d'eau que je découvrais devant moi était certainement la mer (et il ne se trompait pas), car je vis un grand nombre de phoques couchés sur la glace; d'ailleurs nous avions trouvé, dans les tentes des Esquimaux, une quantité d'ossemens de baleines et de peaux de phoques. La mer, aussi loin que je pus distinguer avec une bonne lunette de poche, était remplie d'îles et de bancs; la glace n'était pas encore rompue, elle ne commençait à fondre qu'à trois quarts de mille au large, et à peu de distance autour des îles et des bancs. »

Indépendamment des phoques que Hearne vit sur la glace, il aperçut, dans les environs de la côte, des volées d'oiseaux de mer; les étangs voisins étaient couverts de cygnes et d'oies; des troupes de courlis, de pluviers et de vaneaux, remplissaient les marais; on voyait des troupes de perdrix dans les buissons de saule; enfin différens indices annonçaient que les bœufs musqués, les daims, les ours, les loups, les renards, les lièvres, les écureuils et d'autres animaux sont communs dans ces régions boréales.

Il était une heure du matin, lorsque Hearne eut achevé la reconnaissance de l'embouchure du fleuve de la Mine de Cuivre. Le soleil était encore sur l'horizon. « Une brume épaisse, accompagnée d'une pluie fine, étant survenue, dit-il, et jugeant que ni le fleuve, ni la mer voisine ne pouvaient, sous aucun rapport, être de quelque utilité, je ne crus pas devoir attendre le retour du beau temps pour observer exactement la latitude, d'autant plus qu'ayant marqué avec un soin extrême la route et les distances que j'avais parcourues depuis le lieu où nous avions laissé les femmes, où j'avais fait deux bonnes observations de la hauteur méridienne du soleil; cette latitude se trouva déterminée à une vingtaine de minutes près. Afin de ne rien négliger de ce que je devais faire, après avoir conféré avec les Indiens, j'érigeai un signe de reconnaissance, et je pris possession de la baie au nom de la compagnie de la mer de Hudson. »

D'après ce voyageur, l'embouchure du fleuve de la Mine de Cuivre est par 71° 54' de latitude nord.

Le 18 on fit route au sud, et après avoir parcouru douze milles, on s'arrêta pour prendre un peu de repos, dont chacun avait besoin, car personne n'avait fermé l'œil depuis le 15. Ensuite on se remit en marche, et au bout de dix-neuf milles on atteignit une des mines de cuivre. Ce n'était qu'un amas de rochers bouleversés. Au milieu de ces ruines coule une petite rivière dont l'eau ne dépassait pas les genoux.

Les Indiens dirent à Hearne que cette mine était assez riche pour qu'on pût avec ses produits lester entièrement et très-facilement des navires au lieu de pierres. Ils ajoutèrent que toutes les hauteurs voisines étaient formées uniquement de morceaux de ce métal; cette assertion n'était pas conforme à la vérité, car après quatre heures de recherches assidues, de la part de Hearne et de ses compagnons, ils ne découvrirent qu'un seul morceau de cuivre digne d'être recueilli; il était de très-bonne qualité et pesait environ quatre livres. Hearne supposa que la mine avait dû être plus abondante autrefois, par les pierres teintes de vert-de-gris qui se trouvaient en assez grande quantité, soit à la surface, soit dans les fentes des rochers.

Dès que l'on se fut éloigné de la mine de cuivre, il s'éleva un brouillard humide et très-épais, accompagné par intervalles de flocons de neige; ce qui dura pendant quelques jours. Le 22 on s'arrêta au milieu des Monts-Rocheux; l'air était chaud et lourd. Le 31 on fut de retour auprès des femmes.

« Notre marche avait été si pénible et si précipitée, dit Hearne, que mes jambes et mes pieds s'étaient prodigieusement enflés; je pouvais à peine les remuer. Ensuite il y était survenu des plaies; le sable et le gravier qui s'introduisaient dans mes souliers me faisaient éprouver

des douleurs atroces; enfin le jour qui précéda notre arrivée aux tentes des femmes, je ne faisais pas un seul pas qui ne fût teint de sang. Plusieurs Indiens eurent également les pieds en mauvais état, mais infiniment moins que moi.

» C'était la première fois de ma vie que je me trouvais dans une si triste position; j'en fus très-alarmé pour les suites. Je ne me sentais pas beaucoup de fatigue dans le reste du corps, mais les douleurs cruelles que j'éprouvais en marchant avaient tellement abattu mes esprits, que si les Indiens avaient continué de voyager deux à trois jours de plus, sans rencontrer leur femmes, je serais infailliblement resté en arrière. »

Un grand nombre d'autres sauvages s'étaient joints à elles, de sorte que la réunion formait plus de quarante tentes. On repartit le 9 août et l'on marcha au sud-ouest. La plupart des Indiens se dispersa de différens côtés, ceux qui restèrent avec Hearne pouvaient former douze tentes. Graces à quelques jours de repos, ses pieds étaient guéris; cependant la peau en resta fort sensible pendant quelque temps.

Du 19 au 25 on côtoya le lac de la Pierre Blanche, qui peut avoir quarante milles de long; une rivière qui en sort et coule dans cette direction, forme une des branches principales du fleuve de la Mine de Cuivre.

On rencontra une grande quantité de daims; les Indiens en tuèrent beaucoup, uniquement pour avoir leurs peaux. On était dans la saison où elles ont atteint au plus haut degré les qualités qui les font rechercher. C'est pourquoi la destruction que l'on fait alors de ces animaux est presque incroyable; toutefois leur nombre ne diminue pas dans ces vastes déserts. Il faut huit à dix de ces peaux pour un habillement complet, et en outre, d'autres peaux apprêtées, pour se faire des bas, des souliers ou mocassins, et un habit d'été. On en façonne aussi quelques-unes en parchemin, dont on fait des cordons pour les raquettes, des lacets pour les piéges, des courroies pour les traineaux, enfin des liens de tout genre. Ainsi un seul individu emploie, dans une année, vingt de ces peaux, sans compter ce qu'il lui en faut pour ses tentes, ses sacs et beaucoup d'autres objets. Enfin ils en découpent en lanières pour leur nourriture d'hiver. Quand le poil et les insectes en ont été enlevés, dit Hearne, et qu'on les a bien fait bouillir, elles ne sont pas un mets désagréable.

Le 3 septembre on se trouva sur les bords d'une petite rivière que l'on ne put traverser de quelques jours avec les canots, tant la pluie et la neige tombaient avec abondance; elle était d'ailleurs trop profonde et trop rapide pour qu'on pût la passer à gué. Le 8 on atteignit un petit bois, c'était le premier que l'on eût rencontré depuis le 25 mai, excepté ceux que l'on avait vus dans le voisinage du fleuve de la Mine de Cuivre. Vers le milieu du mois, le temps se radoucit, mais les pluies étaient si fréquentes, qu'elles pourrirent la plupart des tentes. Le 28, le vent ayant passé au nord-ouest, l'air devint si froid, que le 30 tous les lacs, les étangs et les mares étaient gelés, au point qu'on pouvait les passer sur la glace sans le moindre danger.

Il s'éleva dans la nuit du 6 octobre un coup de vent du nord-ouest qui occasiona beaucoup d'inconvéniens, car le bois que l'on traversait refusait toute espèce d'abri. La violence du vent ayant augmenté, plusieurs tentes furent renversées, celle de Hearne partagea ce malheur, et, dans sa chute, écrasa son quart de cercle, quoiqu'il fût renfermé dans un étui très-épais. Cet accident le rendant désormais inutile, Hearne acheva de le démonter, et en donna le cuivre aux Indiens, qui le coupèrent en petits morceaux pour s'en servir en guise de balles.

Plusieurs Indiens de la Mine de Cuivre, et quelques-uns de la Côte de Chien, arrivèrent le 25 avec des pelleteries qu'ils échangèrent contre des objets en fer; ils payèrent ceux-ci un prix extravagant. La conduite déloyale de quelques Indiens du nord envers ces nouveaux venus, et leurs mauvais procédés pour Matonabbi, firent prendre à celui-ci la résolution d'abandonner son pays, et d'aller demeurer avec les Indiens d'Athapeskô.

« La partie la plus essentielle de mon voyage étant terminée, dit Hearne, je n'insistai pas beaucoup pour le détourner de ce projet; cependant, par forme d'intérêt pour sa personne, je lui dis qu'il me paraissait peu digne d'un homme de son rang. J'appris ensuite que les

autres Indiens devaient l'accompagner dans le pays d'Athapeskô pour tuer des élans et des castors. Les premiers animaux ne se rencontrent pas dans le pays des Indiens du Nord, et les seconds y sont si rares, que, dans tout le cours de l'hiver de 1771, je n'aperçus que deux de leurs cabanes; il en est de même des martres. Leur indolence fut peut-être cause qu'ils n'en prirent qu'un très-petit nombre, d'ailleurs nos déplacemens continuels ne leur permettaient pas de tendre leurs piéges. »

Les habits d'hiver, les raquettes et les traîneaux étant achevés, on partit le 1er novembre. On traversa plusieurs lacs gelés; le temps était ordinairement très-froid, mais des bouquets de bois, au milieu desquels on campait, procuraient la facilité de faire du feu. Les daims et toute espèce de gibier avaient disparu, à l'exception de quelques perdrix; heureusement on s'était muni de provisions abondantes. On tendait les filets toutes les nuits quand on prolongeait une rivière, c'était quelquefois avec beaucoup de succès.

On revit les daims le 13 décembre, et le 24 on arriva sur la rive septentrionale du grand lac Athapeskô. Les jours étaient si courts, que le soleil, à sa plus grande hauteur, s'élevait à peine au-dessus des arbres; toutefois cet inconvénient était compensé par la clarté de l'aurore boréale et des étoiles. Elles répandaient quelquefois un éclat si vif, même lorsque la lune ne luisait pas, que Hearne aurait pu lire les plus petits caractères. Les Indiens en profitaient pour chasser, mais cette lumière nocturne n'était pas suffisante pour courir le daim ou l'élan.

Hearne observe que plusieurs voyageurs qui ont parcouru les hautes latitudes nord, n'ont pas fait mention du bruit que produisent les aurores boréales, lorsqu'elles changent de couleur ou de position, et il ajoute qu'il a entendu ce bruit, qu'il compare à celui que fait un grand pavillon agité par le vent; il dit de plus qu'il l'a entendu non-seulement dans ces déserts, mais aussi pendant son séjour au fort. Cette remarque s'accorde avec celles que l'on trouve dans diverses relations.

Après avoir employé quelques jours à chasser le castor, on se mit en route, et le 9 janvier 1772, on atteignit l'extrémité méridionale du lac Athapeskô. D'après les meilleurs renseignemens qne Hearne put se procurer, il lui donne cent vingt lieues de long, et vingt de large. On le traversa dans l'endroit le plus étroit. Il est rempli d'îles, la plupart couvertes de très-beaux arbre, et dans lesquelles le gibier abonde; il est très-poissonneux.

Au-delà de ce lac, la scène s'embellit tout à coup; au lieu d'un terrain rocailleux et inégal, on trouve une belle plaine, dans laquelle on ne rencontre pas une seule pierre. Le bison, l'élan et le castor y étaient très-communs, et l'on découvrait assez souvent les traces de martres, de renards, de carcajous, et d'autres animaux à fourrures recherchées; les Indiens ne voulurent jamais se donner la peine de poursuivre ces animaux.

Peu de jours après que l'on fut parvenu à l'extrémité du lac, Matonabbi vint proposer à Hearne de continuer à marcher à l'ouest, dans l'espérance de rencontrer des Indiens du pays; ce dernier y consentit d'autant plus volontiers qu'il desirait d'acheter d'eux des peaux apprêtées pour faire une tente et des souliers.

« Le 11 janvier, ajoute-t-il, mes compagnons étant à la chasse, aperçurent des traces sur la neige; les ayant suivies long-temps, ils arrivèrent à une petite cabane, où ils trouvèrent une jeune femme seule. Elle entendait leur langue, ils s'empressèrent de la conduire à nos tentes. Elle nous raconta qu'elle était de la tribu des Indiens de l'ouest, ou Côte de Chien; elle avait été faite prisonnière par ceux d'Athapeskô dans l'été de 1770; arrivée avec eux l'été suivant, près du lieu où on l'avait rencontrée, elle s'enfuit dans l'intention de regagner son pays; mais elle en était fort loin, et comme on l'avait amenée en pirogue par des rivières et des lacs sinueux, elle n'avait pu retrouver son chemin; alors elle s'était construit une petite cabane pour se garantir des rigueurs de l'hiver, et elle y avait demeuré depuis le commencement des neiges.

» D'après le compte des lunes qui s'étaient écoulées depuis sa fuite, il nous parut que pendant sept mois elle avait vécu abandonnée à elle-même, et n'avait pas vu figure humaine. Elle avait subsisté, pendant tout ce temps, des perdrix, des lapins et des écureuils qu'elle prenait aux filets; elle avait aussi tué des castors

et des porc-épics. Loin d'avoir souffert de la faim, elle avait encore des provisions. Elle se portait fort bien ; elle me parut la plus belle Indienne que j'eusse vue jusqu'alors dans l'Amérique septentrionale ; elle s'était fait des vêtemens avec les peaux des animaux qu'elle prenait, et n'avait pas négligé de les orner ; ainsi le soin de sa toilette l'avait autant occupée que celui de sa conservation. Elle avait fait du feu en frappant deux cailloux l'un contre l'autre ; mais cet expédient ne réussissait pas toujours.

» Entraînés par la circonstance, séduits par les charmes et les talens de la belle Indienne, plusieurs de mes compagnons se prirent d'amour pour elle : avant la fin de la journée, elle comptait déjà dix adorateurs prêts à se battre pour elle. »

Le 16, on arriva sur les bords de la rivière Athapeskô ; dans cet endroit, elle avait deux milles de large ; elle coule au nord-ouest vers le lac du même nom, dans lequel elle verse ses eaux. Ses rives étaient garnies de pins et de peupliers les plus beaux que Hearne eût aperçus jusqu'alors dans ces régions ; ses bords très-élevés, consistant en terres argileuses, sont sujets à s'ébouler, et dans leur chute entraînent les arbres que le courant porte dans le lac.

On passa par différens lieux où les Indiens avaient dû séjourner pendant l'hiver, mais on ne découvrit aucune trace de leurs habitations. L'été précédent ils avaient mis le feu au bois ; la mousse brûlait encore en plusieurs endroits. Comme on ne rencontrait personne, les compagnons de Hearne tinrent un conseil. En conséquence, après avoir longé la rivière Athapeskô pendant quarante milles au sud, on fit route au sud-est le 27 janvier.

Du 15 février au 24, on suivit les bords d'une petite rivière qui fait communiquer le lac Athapeskô avec le lac Clovey. Le 24, on rencontra une troupe d'Indiens qui venaient de l'est. Hearne calcula qu'ils avaient dû partir du fort anglais le 17 novembre précédent. Ils avaient une bonne provision de tabac dont Hearne et ses compagnons profitèrent avec plaisir, car ils en étaient privés depuis long-temps. Il les laissa se régaler seuls d'eau-de-vie.

On commença le 1er mars à quitter les belles plaines d'Athapeskô, et à se rapprocher des Monts-Rocheux, qui font la limite du pays des Indiens du nord. L'élan et le castor étaient encore nombreux, mais après le 29 février, on n'aperçut plus les bisons.

Les Indiens s'occupaient, lorsque les circonstances le leur permettaient, à rassembler des écorces de bouleau, et à préparer du bois pour construire des canots. Le 12 avril, on vit plusieurs cygnes qui volaient au nord, c'étaient les premiers depuis l'ouverture du printemps.

Quoique le dégel eût fait des progrès rapides, et que le temps fût généralement très-doux, il tomba de la neige le 1er mai. Les voyageurs étaient alors sur une montagne découverte, de sorte qu'ils n'eurent d'autre moyen de se mettre à l'abri pendant la nuit que de se coucher sous leurs traîneaux et sous les morceaux de bois qu'ils transportaient. L'on éprouva ensuite du froid pendant quelques jours ; mais comme la chaleur ne tarda pas à faire disparaître une grande partie des glaces, on commença le 12 à construire des canots ; ils furent achevés le 18. Le reste du voyage fut pénible ; la disette de vivres fut telle, que plusieurs Indiens moururent de faim ; cependant il se termina sans accident pour Hearne, qui arriva au fort le 30 juin, après une absence de dix-huit mois et vingt-trois jours.

Ayant vécu si long-temps avec les Indiens du nord, il a été à même de les observer. « Ils sont en général d'une taille moyenne, dit-il, bien faits et robustes, mais un peu maigres ; ils n'ont pas autant d'activité et de souplesse que ceux qui habitent la côte occidentale de la mer de Hudson. Leurs traits diffèrent essentiellement de ceux des tribus voisines ; ils ont le front et les yeux petits, les pommettes des joues saillantes, le nez aquilin, le visage assez plein, le menton grand ; leur peau est douce et unie ; quand ils tiennent leurs habits propres, ils ne répandent pas une odeur désagréable.

» Tous, de même que ceux du Cuivre et de la Côte de Chien, portent sur chaque joue trois ou quatre lignes parallèles, qu'ils se font avec une alène ou une aiguille qu'ils introduisent sous la peau, et qu'ils frottent de charbon pilé. Ils sont excessivement intéressés.

« La plupart mettent tout en œuvre pour

tromper les Européens. Souvent ils se déguisent et changent de nom pour tâcher de se soustraire au paiement des dettes qu'ils ont contractées au fort. Malgré ces mauvaises qualités, les Indiens du nord sont les plus traitables de ceux qui fréquentent les comptoirs de la compagnie. Buvant peu d'eau-de-vie, il conservent leur raison; ils ne sont violens que dans leurs propos.

» Le pays habité par ces sauvages est si misérable, que faute de matières combustibles, ils sont souvent obligés de manger leurs alimens crus; mais la nécessité leur rend ce régime tellement familier, qu'ils l'adoptent par choix principalement pour le poisson. Il m'est arrivé, plusieurs fois, de m'asseoir autour d'un daim qui venait d'être tué, et d'aider mes compagnons à le dévorer. Lorsqu'ils font cuire leurs alimens, ceux qui n'ont pas de chaudière d'Europe, se servent de grands vases d'écorce de bouleau. Ils font rougir des pierres au feu, et les jettent dans l'eau du vase, qui par ce moyen ne tarde pas à bouillir. En renouvelant ces pierres, ils entretiennent le degré de chaleur convenable. Cette méthode fort ingénieuse a néanmoins l'inconvénient de mêler du sable et du gravier aux alimens. »

Depuis l'introduction des armes à feu parmi eux, ils se servent peu de flèches ou de javelots, si ce n'est contre le daim lorsqu'il traverse les défilés étroits qu'ils ont frayés et où ils se tiennent en embuscade. Cette manière de chasser n'est praticable qu'en été et sur les terres stériles, où rien ne bornant la vue, on découvre de loin les troupeaux de daims, et où la nature du terrain permet de tendre des piéges.

La contrée habitée par ces Indiens est très-vaste; elle s'étend du 59me au 68me degré de latitude nord, et comprend plus de cinq cents milles de l'est à l'ouest, à partir des bords de la mer de Hudson; elle n'offre pour ainsi dire qu'une masse solide de rochers et de pierres; elle est très-élevée, surtout à l'ouest dans la partie boisée. Sa surface est généralement couverte d'une mousse épaisse entremêlée de quelques herbes, dessous cette enveloppe on ne rencontre pas de terre végétale en quantité suffisante pour la cultiver. Il croît dans les marais plusieurs plantes qui poussent très-rapidement, mais en si petite quantité, qu'à peine peuvent-elles suffire à la nourriture des oies, des cygnes et des autres oiseaux de passage, lorsqu'ils y viennent au printemps et en automne.

Quoique la plupart des lacs et des rivières ne soient pas navigables, la grande quantité de poisson que l'on y pêche, en été comme en hiver, les rend une ressource précieuse pour les sauvages. Quand le gibier leur manque, ils raclent de la surface des rochers une espèce de lichen qui, bouilli, prend une consistance gélatineuse. Cette substance est si agréable, qu'on l'aime beaucoup une fois qu'on en a goûté.

Ces Indiens n'ont aucun système religieux. Quoique leurs jongleurs ou sorciers conjurent, par des chants ou de longs discours, des êtres imaginaires dont ils prétendent être assistés dans la cure des maladies, ces pratiques ne se lient à aucune idée relative à une autre vie, et le respect de quelques-uns d'entre eux pour quelques bêtes carnassières n'entraîne, s'il est enfreint, aucune suite fâcheuse dans ce monde ni dans l'autre. Dépourvus ainsi de tout frein, ils ne sont conduits que par leur intérêt personnel et leurs passions, et sans espoir de récompense, ni crainte de punition dans une autre vie, ils cherchent à traverser celle-ci le plus heureusement possible. Dans cet état de choses, ils ne sont jamais heureux à demi, car le malheur des autres n'est rien pour eux. Si la prospérité les enivre, le moindre revers personnel ou domestique les accable. De même que les autres peuples non civilisés, ils supportent les peines physiques avec beaucoup de résignation.

La vieillesse est pour eux le plus grand des maux. Lorsqu'un Indien du nord ne peut plus travailler, il est négligé et méprisé même par ses propres enfans. Ils le servent le dernier, et lui donnent même tout ce qu'il y a de plus mauvais, et ne l'habillent qu'avec les peaux qu'ils ont rebutées, et qu'ils font coudre grossièrement. Parvenus au point d'éprouver le même sort, ils le supportent sans murmurer, sachant que le partage de la vieillesse, parmi eux, est d'être abandonné et de périr de misère. Cette coutume, si opposée aux sentimens de la nature, n'est malheureusement que trop

établie chez ces sauvages, puisque la moitié au moins de leurs vieillards des deux sexes meurt ainsi faute de soins.

Ils croient à l'existence de plusieurs espèces de fées, auxquelles ils donnent le nom de Nant-é-na, et qu'ils prétendent leur apparaître fréquemment. Elles habitent, suivant eux, la terre, l'eau et l'air, chacune suivant sa nature et ses fonctions. Ils leur attribuent tout ce qui leur arrive soit en bien, soit en mal; mais ils n'ont point d'idées arrêtées sur leur pouvoir, et c'est en général leurs jongleurs qui règlent ce qu'ils ont à craindre ou à espérer de chacune de ces fées. Il ne se passe presque pas de jour où le jongleur consulté n'explique un rêve, ou n'annonce quelque événement extraordinaire qui lui a été révélé, en chassant, par une des fees dont il est favorisé.

La compagnie de la mer de Hudson, instruite du succès de l'entreprise de Hearne, lui écrivit une lettre de félicitation, et lui accorda une gratification. Ensuite le gouverneur étant mort en 1775, elle nomma Hearne pour lui succéder. Cependant la relation de son voyage restait ensevelie dans ses cartons et dans ceux des archives de la compagnie, et il n'en circulait que des extraits, lorsqu'un événement inattendu la tira de l'oubli où elle serait peut-être demeurée, en grande partie, et mit le monde à même d'en connaître les détails. Dans la guerre de l'indépendance de l'Amérique, une escadre française, commandée par La Perouse, arriva en 1782 dans la mer de Hudson, s'empara du fort anglais, et détruisit ou emporta tout ce qui appartenait à la compagnie. Le manuscrit du voyage de Hearne, qui fut trouvé parmi les papiers de cette société, eût pu être considéré comme étant la propriété de celle-ci, puisque l'expédition avait été faite par ses ordres et à ses frais; mais, sur les instances de Hearne, La Pérouse lui rendit son manuscrit, à condition qu'il le publierait dès qu'il serait de retour en Angleterre; il tint parole, et le fit paraître en 1790; il mourut en 1792.

MACKENZIE.

Le voyage de Hearne avait appris que le continent de l'Amérique septentrionale était borné au nord par la mer, sous une latitude moins élevée qu'on ne l'avait supposé auparavant. Ce fait, dont on communiqua la connaissance dans les instructions que l'on remit au capitaine Cook lorsqu'il partit pour son troisième voyage autour du monde en 1776, donna lieu à quelques expéditions que l'on envoya dans la mer de Baffin, pour trouver un passage de ce golfe immense, à la mer vue par Hearne. Aucune de ces entreprises ne réussit.

Alexandre Mackenzie conduit, jeune encore, par des entreprises mercantiles dans l'Amérique septentrionale, s'était attaché au service de la compagnie du Nord-Ouest, dont le siege est au Canada. Depuis huit ans il parcourait les vastes contrées qui sont au nord-ouest du lac supérieur. « Doué d'un esprit curieux et hardi, et d'un tempérament robuste et propre à soutenir la fatigue, je ne pensais, dit-il, qu'à faire des découvertes. Accoutumé aux travaux pénibles qu'exige le commerce de ces régions reculées, je crus que je pourrais traverser le continent où je me trouvais; mes amis et mes associés pour la traite des pelleteries, instruits de mon projet d'aller au nord aussi loin que ce serait possible, m'encouragèrent à l'effectuer.

« En conséquence, le mercredi 3 juin 1789, je partis du fort Chipiouan, bâti sur la côte méridionale du lac des Montagnes. J'étais embarqué dans un canot d'écorce; j'avais pour conducteurs un Allemand et quatre Canadiens; deux étaient accompagnés de leurs femmes; un Indien portant le titre de chef anglais, me suivait dans un petit canot avec ses deux femmes; il avait autrefois accompagné Hearne dans son voyage au nord; deux autres jeunes Indiens étaient dans le second petit canot; ces sauvages devaient me servir d'interprètes et de chasseurs. Enfin, un quatrième canot portait une partie de nos provisions et des marchandises de traite; il était commandé par M. Leroux, un des commis de la compagnie du Nord-ouest. »

On fit route au nord dans le lac, et le lendemain on entra dans la rivière de l'Esclave. La navigation était souvent interrompue par des rochers; il fallait porter les canots quelquefois pendant des espaces considérables. On en perdit un. Le temps était mauvais, la pluie tombait abondamment, le vent soufflait avec vio-

lence, ce qui n'empêchait pas d'être tourmenté par les cousins. Le 9 on fut délivré de leurs piqûres, en pénétrant dans le lac de l'Esclave, où l'on s'aperçut d'un grand changement dans la température. L'air était excessivement froid, et le lac encore tout couvert de glace, excepté dans quelques points près du rivage. Il fut côtoyé jusqu'au 30 juin. On suivit sa rive orientale, en allant d'une île à l'autre, puis la septentrionale. La glace gêna beaucoup la navigation. Les élans, les rennes et les castors abondent sur ses bords. Les Indiens assuraient qu'à peu de distance il y a des plaines immenses où paissent des troupeaux innombrables de bisons. Les oiseaux sont très-communs dans les endroits marécageux. On tuait tous les jours une si grande quantité de gibier, que l'on aurait pu en remplir les canots. On ne prenait pas beaucoup de poisson, et quelquefois les glaçons menaçaient d'emporter les filets. On rencontra quelques familles d'Indiens.

Un peu au-delà de l'entrée du lac, habitent les Indiens Couteau-Rouge ou du Cuivre, noms qu'ils doivent aux couteaux de ce métal dont ils font usage. Ils dirent que l'on ne verrait pas d'autres tribus pour le moment, parce qu'elles ne viendraient sur les bords du lac que lorsque les jeunes cygnes commenceraient à avoir des plumes.

« Afin de perdre le moins de temps possible à faire le tour du lac, j'engageai un de ces Indiens à me servir de guide ; en conséquence, je lui donnai les habillemens qu'il lui fallait pour l'expédition. J'achetai en même temps un grand canot neuf pour qu'il pût s'y embarquer avec les deux jeunes sauvages qui étaient à mon service. »

Mackenzie se sépara de Le Roux vers la fin de juin. L'on n'avait vu jusqu'alors que de hautes montagnes et des îles rocailleuses, où il ne croissait que des arbrisseaux et quelques arbres chétifs ; elles étaient tapissées de mousse, et, malgré la maigreur du sol, produisaient différens arbustes, parmi lesquels on remarquait des groseillers, des framboisiers et des myrtils ; il s'y trouvait aussi des fraisiers et des genévriers. Plus loin le rivage offrait un sol léger et sablonneux, couvert de très-grands arbres ; il s'élève graduellement, et forme, à une certaine distance, un amphithéâtre boisé et couronné de rochers.

En traversant une île, Mackenzie fut extrêmement surpris de ce que tous les arbres y avaient été coupés, leurs troncs entièrement pourris indiquaient que cet événement avait eu lieu plusieurs années auparavant. Il apprit que beaucoup d'Indiens Esclaves qui habitaient autrefois les îles de cette partie du lac parce que la pêche y était abondante toute l'année, en avaient été chassés par les Knisteneaux qui sont continuellement en guerre avec eux. Le nom des Indiens Esclaves ne signifie pas que cette peuplade soit dans la servitude ; il lui a été appliqué comme sobriquet injurieux et pour marquer qu'ils sont encore plus grossiers que les autres sauvages.

Le 1er juillet Mackenzie entra dans un fleuve qui sort de la partie occidentale du lac de l'Esclave ; comme il était le premier Européen qui en suivait le cours, il reçut avec raison le nom de Mackenzie. Il est sinueux, rapide et rempli de rochers, d'îlots et de cataractes ; il se dirige d'abord à l'ouest, et ensuite au nord.

Le temps orageux incommodait les voyageurs ; le matin l'atmosphère était voilée par les brouillards ; plus tard le tonnerre grondait, les éclairs sillonnaient la nue, la pluie tombait à torrens. Les bords du fleuve étaient encore couverts de glaçons. On passa devant les embouchures de plusieurs rivières qui lui apportaient le tribut de leurs eaux ; quelques-unes troublaient la limpidité des siennes, par la vase noire qu'elles y charriaient. On s'arrêtait le soir sur des îles où l'on reconnaissait des traces de campemens d'Indiens. Ayant escaladé une haute montagne à la rive droite, Mackenzie ne parvint au sommet qu'après une heure et demie de marche. A sa grande surprise, il y trouva un camp retranché. Les Indiens lui apprirent que les peuplades de ces cantons, étant dépourvues d'armes, choisissent ces postes élevés qui les rendent inaccessibles à leurs ennemis ; notamment aux Knisteneaux qu'elles redoutent le plus. La vue était bornée par des monts très-hauts et entre lesquels s'étendaient des lacs couverts de cygnes. On n'apercevait d'autres arbres que des pins et des bouleaux chétifs, tortus et clair-semés. Des essaims de cousins, seuls habitans de ces hauteurs, et dont le nombre croissait à chaque

instant, forcèrent bientôt Mackenzie d'en descendre.

Le temps était très-froid; le 5 on avait en vue une chaîne de hautes montagnes couvertes de neige; heureusement la longueur du jour mettait à même de naviguer long-temps; il ne restait alors que quatre heures au-dessous de l'horizon. Le soir on découvrit, à la rive droite, plusieurs colonnes de fumée; à mesure qu'on en approchait, les sauvages coururent çà et là avec un air épouvanté; les uns s'enfuyaient dans les bois, d'autres se jetaient dans leurs canots. Les chasseurs qui débarquèrent les premiers cherchèrent à rassurer ceux qui restaient, ils leur parlaient en chipiouan; mais ces Indiens étaient si effrayés qu'ils ne comprirent pas, ou du moins feignirent de ne pas comprendre, ce qu'on leur disait. « Voyant toute la troupe descendue à terre, dit Mackenzie, ils nous firent signe de nous tenir à une certaine distance : on s'empressa de les satisfaire, et on dressa les tentes assez loin d'eux.

» Cependant l'Indien chef anglais, et ses deux compatriotes, parvinrent à les tranquilliser; ils vinrent près de nous; l'accueil qu'ils reçurent acheva de dissiper leurs craintes, et ils rappelèrent leurs compagnons. On leur donna du tabac à fumer, il parut qu'ils n'en connaissaient pas l'usage; ils goûtèrent ensuite de l'eau-de-vie et de l'eau, probablement plutôt par crainte que par inclination. Nous leur fîmes bien plus de plaisir en leur distribuant des grains de verroterie, des couteaux, des haches, des pierres à fusil, des briquets, des alènes et d'autres bagatelles. Ils se familiarisèrent alors à un tel point, qu'ils ne voulaient plus sortir de nos tentes.

» Ils nous dirent que le fleuve où nous naviguions a un cours si étendu, qu'il nous fallait plusieurs hivers pour arriver à la mer; ils parlèrent aussi de monstres terribles que nous aurions à combattre, et de chutes qu'il était impossible de franchir. Ces récits produisirent un grand effet sur mes Indiens, déjà fatigués de voyager; ils pensaient que nous devions nous en retourner à l'instant, sous le prétexte que le nombre des animaux diminuant à mesure que nous avancions dans le pays que nous devions traverser, nous finirions par mourir de faim, si même nous ne périssions pas par quelque accident. J'eus beaucoup de peine à les faire changer d'opinion; ensuite je les chargeai d'engager un des nouveaux sauvages à nous accompagner; celui-ci y consentit, moyennant une petite chaudière, une hache, un couteau et d'autres objets. Toutefois, à l'instant de partir, il montra tant de répugnance à s'embarquer, qu'il fallut presque l'y contraindre. Auparavant il coupa une boucle de ses cheveux, et l'ayant partagée en trois, il en noua une partie au toupet de sa femme, et il y souffla trois fois de toute sa force, en marmotant certaines paroles; les autres portions furent nouées de la même manière sur la tête de ses deux enfans.

» Ces sauvages, au nombre d'une trentaine, étaient des Indiens Esclaves et des Côtes-de-Chien; maigres, petits, laids, malfaits, ils avaient les jambes grosses et couvertes d'escarres, parce qu'ils se tiennent constamment devant le feu. A travers l'enveloppe de crasse et de saleté qui les couvrait, je crus apercevoir qu'ils ont la peau plus blanche que les autres Indiens, habitant des climats moins froids.

» Quelques-uns portent leurs cheveux très-longs et épars; les autres ont une longue tresse pendante par derrière, et le reste de la chevelure coupée si court que les oreilles sont entièrement découvertes. Les uns ont la barbe longue et touffue; la plupart s'épilent le menton. Les hommes ont sur chaque joue deux lignes tatouées, les uns en bleu, les autres en noir, de l'oreille au nez. La cloison des narines est percée d'un trou, dans lequel ils passent une plume d'oie ou un petit morceau de bois.

» Leurs vêtemens, hommes et femmes, sont en peaux d'élan ou de renne préparées; l'hiver ils les portent avec le poil; ce sont des blouses qui leur descendent jusqu'à mi-cuisse; de même que les autres sauvages, ils les ornent de broderies en piquans de porc-épic et en poils d'élan, teints de diverses couleurs. Ils se couvrent d'un manteau ample orné d'une frange. Leurs guêtres tiennent à leurs mocassains. On se remit en route le 5 après midi. Bientôt on passa devant le confluent de la rivière du lac du Grand-Ours qui est très-profonde. Le 7 on débarqua dans un lieu où quatre feux étaient allumés. Tous les sauvages qui étaient autour s'enfuirent, à l'exception d'un vieillard.

D'après les discours du guide, il alla chercher ses camarades qui étaient au nombre de dix-huit. On gagna leur amitié par de petits présens.

» Ces Indiens qui ressemblaient beaucoup à ceux que l'on avait quittés l'avant-veille, nous présentèrent du saumon bouilli. Ils nous apprirent que nous n'étions pas éloignés d'un saut du fleuve, et que nous y trouverions plusieurs de leurs compagnons; quatre d'entre eux s'embarquèrent chacun dans leur canot pour nous indiquer la route que nous devions suivre, afin de franchir cet écueil sans risque. Ils faisaient, comme les autres, beaucoup de contes sur les obstacles et les périls que nous rencontrerions.

» Arrivés, deux milles plus loin, dans un endroit où le fleuve était bordé de grands rochers blancs et escarpés, il semblait difficile de franchir ce passage. Nous descendîmes à terre afin d'examiner où était la chute dont on nous avait parlé; nous n'en vîmes aucune, et cependant les Indiens persistaient à soutenir qu'il y en avait une très-dangereuse. Enfin, comme ils se hasardèrent à y passer dans leurs canots légers, nous les suivîmes de loin, et nous ne nous aperçûmes pas que le courant y fût plus rapide que partout ailleurs. Les sauvages nous dirent qu'il n'y avait pas d'autre chute. Le fleuve n'avait, en cet endroit, que trois cents pas de largeur.

» Au confluent de deux ruisseaux arrivant chacun d'un côté opposé, nous avons trouvé six familles composées d'une quarantaine d'individus, qui nous donnèrent une grande quantité de poissons qui étaient excellens. Nous leur fîmes quelques présens, et nous poursuivîmes notre route. Les hommes nous accompagnèrent dans quinze canots.

» Trois milles plus loin, nous avons débarqué près de cabanes habitées par une vingtaine d'Indiens, et situées sur le bord d'une grande rivière venant de l'est. Ils nous donnèrent des lièvres et des perdrix. En retour nous leur offrîmes des présens dont ils furent singulièrement flattés. Ils regrettaient beaucoup de n'avoir pas leurs pelleteries à échanger avec nous; ils les avaient laissées avec leurs compagnons sur les bords du lac d'où sort la rivière. Ils nous promirent d'aller les chercher, et de les tenir prêts pour le moment où nous repasserions.

» Ces sauvages avaient avec eux un jeune homme qu'ils retenaient dans l'esclavage; mes Indiens entendaient beaucoup mieux sa langue que celle des autres Indiens, que nous avions rencontrés jusque-là. Nous l'invitâmes à nous suivre; sans doute la proposition lui déplut, car il se cacha, et on ne le revit plus. »

Le guide que l'on avait pris récemment, ne cessait de demander à s'en retourner. « Il m'assura, dit Mackenzie, qu'il ne craignait aucun mauvais traitement de notre part, mais il redoutait les Esquimaux, qu'il appelait une nation perfide et méchante qui nous massacrerait tous. Il nous raconta que deux étés auparavant, ils avaient remonté le fleuve et tué plusieurs Indiens de sa famille. Il devint si importun, qu'on le renvoya. »

On prit un autre guide parmi des Indiens que l'on vit le 8. Ils étaient vêtus de peaux de lièvres. Cet animal fait leur nourriture ordinaire, ce qui leur a fait donner le nom d'Indiens-Lièvres. Le renne et le castor sont fort rares dans leur pays. Tous ces sauvages s'accordaient pour essayer d'épouvanter Mackenzie par le récit des dangers qui l'attendaient.

Un Indien-Lièvre qui avait remplacé le précédent, car tous ces Indiens partageaient les mêmes terreurs, adressa la parole à des sauvages que l'on vit le 9. Il prétendait qu'ils appartenaient à une nation méchante et cruelle, et que s'ils le pouvaient il battraient la troupe des voyageurs, leur arracheraient les cheveux et les maltraiteraient de toutes les manières. On put croire que cette assertion était vraie, car ces hommes, au nombre de quatre, attendirent les canots de pied ferme, et se mirent à parler d'un air très-irrité; mais leurs femmes et leurs enfans s'enfuirent dans les bois. Ils n'entendaient pas un seul mot du langage des chasseurs de Mackenzie; au contraire ils se comprirent mutuellement avec l'Indien-Lièvre; des présens les calmèrent, et les fugitifs revinrent. Ils paraissaient bien portans, et à tous égards étaient d'un extérieur plus agréable que tous les sauvages que l'on avait vus. Ils dirent que les Esquimaux leur fournissaient leurs arcs. Ils offrirent des poissons d'un goût délicieux: un deux consentit à suivre la troupe.

Le bruit des fusils chargés à poudre alarma

beaucoup ces Indiens, et le guide ne voulut plus tenir sa promesse. On parvint à le rassurer; cependant il s'embarqua dans un canot particulier. Bientôt, s'ennuyant d'être seul, il entra dans celui de Mackenzie. Grace à lui, on put se faire entendre d'une troupe d'Indiens qui, à l'approche des canots, hurlèrent comme des forcenés, et renvoyèrent les femmes et les enfans, ce qui est toujours chez ces peuples un signe d'hostilité. Ceux-ci préféraient à tous les autres présens, les grains de verroterie bleue. On les nomme les Digothi-Dinis, ou querelleurs. Malgré ce sobriquet, ils se montrent fort gais, et sont toujours prêts à danser et à sauter. Ils dirent à Mackenzie qu'il n'y avait que peu de chemin à faire pour aller par terre à la mer en passant à l'est, et moins encore en allant par l'ouest; ils ajoutèrent que la côte formait une pointe des deux côtés de l'embouchure du fleuve.

Ses rives s'abaissaient, et le pays devenait moins montagneux; il y croissait des pins et des bouleaux; on y vit même du lin sauvage. Le fleuve se partageait en plusieurs bras coupés par des îles boisées que la glace bordait encore; le courant était beaucoup plus rapide qu'on ne s'y serait attendu d'après un pays aussi uni. Bientôt des montagnes couvertes de neige se firent voir dans l'ouest, elles s'étendaient à perte de vue dans le nord. Elles font partie de la chaine que l'on avait déjà aperçue.

On était au 10 juillet, Mackenzie détermina la latitude du lieu où il se trouvait à 67° 47'. Le nouveau guide employait toute son éloquence pour l'empêcher de poursuivre sa route; jamais il n'était allé si loin. « Ces discours et d'autres causes décourageaient tellement les chasseurs, que s'ils l'avaient pu, ils m'auraient abandonné, dit Mackensie. Je les tranquillisai un peu en leur assurant que je ne continuerais à descendre la rivière que pendant sept jours encore, et que si alors nous n'étions pas arrivés sur le bord de la mer, nous nous en retournerions. Il nous restait si peu de vivres, que c'était pour eux une preuve que je tiendrais ma promesse.

» Le 11 juillet je restai debout toute la nuit pour observer le soleil. A minuit j'éveillai un de mes gens pour lui montrer un spectacle qui n'avait jamais frappé ses yeux. En voyant cet astre, il crut qu'il était temps de s'embarquer, et il appela ses compagnons. Aucun d'eux ne pouvait croire que le disque de l'astre du jour ne fût pas descendu de sa hauteur ordinaire, et qu'il ne fût qu'un peu plus de minuit. »

Dans un endroit où l'on débarqua et où l'on compta plus de trente emplacemens de foyers, on trouva des ossemens de baleines, du cuir brûlé, des débris de canots. Plus loin, on rencontra des huttes d'Esquimaux creusées en terre, et jonchées de branches de saule qui servent probablement de lit.

Les rives du fleuve se dégarnissaient; le temps était froid, pluvieux et désagréable, le découragement augmentait parmi les compagnons de Mackenzie. Le 12 on était à 69° 1' de latitude. Quoique le courant fût très-rapide, on supposa que l'on avait atteint un lac dont le guide avait parlé; celui-ci ne savait pas où l'on devait passer, entre les îles que l'on voyait. On découvrit bientôt le lac; il parut couvert de glace jusqu'à deux lieues de distance; en avant l'on n'apercevait pas de terre, l'eau n'avait que cinq pieds de profondeur.

On débarqua sur une île; Mackenzie ayant grimpé avec le chef anglais sur la partie la plus élevée, put déterminer que la glace s'étendait du sud-ouest à l'est. Dans le sud-ouest, à l'extrémité de l'horizon, une chaine de montagnes se prolongeait dans le nord à vingt lieues au moins au-delà de la glace. A l'est il y avait beaucoup d'îles. Les perdrix blanches, les pluviers, les chouettes, les mouettes et d'autres oiseaux étaient très-communs. Les filets rapportèrent quelques poissons.

» Mes gens étaient très-affligés, dit Mackenzie, parce qu'ils craignaient que nous ne fussions forcés de nous en retourner sans voir la mer. L'espoir d'y arriver leur avait fait supporter sans murmure les fatigues et les dangers du voyage. »

Dans la nuit du 12 au 13 on fut obligé de changer les tentes; le vent avait soufflé avec beaucoup de force. L'après-midi Mackenzie remonta sur la coline. La force du vent n'avait pas ébranlé la glace.

Le 14, un des chasseurs aperçut plusieurs gros poissons qu'il prit d'abord pour des glaçons flottans. On réveilla Mackenzie, il recon-

nut aussitôt que c'étaient des baleines. On s'embarqua pour aller à leur poursuite, « entreprise très-imprudente, observe le voyageur; nous fûmes heureux de ne pouvoir les joindre, car un coup de leur queue aurait mis nos frêles canots en pièces. Une brume épaisse nous arrêta; notre guide nous dit que c'était de cette espèce de poisson que les Esquimaux se nourrissaient principalement, et qu'on en voyait souvent d'aussi grands que nos canots. »

On côtoya l'île, sur laquelle on rencontra une demi-douzaine de vieilles huttes; elle a sept lieues de long de l'est à l'ouest, et tout au plus une demi-lieue de large. Elle fut nommée île de la Baleine.

Dans la matinée, Mackenzie fit planter, à côté des tentes, un poteau sur lequel il inscrivit son nom, la latitude du lieu, le nombre des personnes qui l'accompagnaient, et la durée de son séjour dans l'île.

« M'étant réveillé le 15 à quatre heures du matin, dit-il, je vis avec étonnement que l'eau était montée jusqu'à notre bagage. Cependant le vent n'avait pas changé, et il ne soufflait pas plus fort; ainsi nous jugeâmes que c'était l'effet de la marée. Cette observation confirmait celle que l'on avait faite précédemment à l'autre extrémité de l'île, mais alors nous pensions que cet effet était produit par le vent. »

Mackenzie côtoya pendant quelques jours la terre aux environs de l'île de la Baleine; nulle part il n'aperçut les Esquimaux, mais il rencontra en divers endroits leurs huttes, leurs ustensiles, des débris de leurs traîneaux et de leurs canots, faits en côtes de baleines. On vit quelques petits sapins sur les bords du fleuve et dans les îles; ce qui surprit beaucoup Mackenzie, puisque tout annonçait que dans ce canton la terre ne dégelait jamais à plus de cinq pieds de profondeur. Les oies sauvages étaient très-communes; on tua des rennes. Les groseilles et d'autres petits fruits abondaient dans les vallées et les plaines, surtout dans les lieux bien exposés.

Le 19, on s'aperçut que le dernier guide s'était évadé, ce qui ne surprit pas Mackenzie; mais il fut étonné de ce que ce sauvage n'eût pas emporté une peau d'élan qu'il lui avait donnée pour se couvrir; quoiqu'il fît très-froid, il s'en alla avec sa camisole. Il avait toujours été fort bien traité, et pourtant il craignait qu'on ne le retînt dans l'esclavage.

Cependant le temps devenait plus froid, les brouillards étaient fréquens et épais, les provisions diminuaient; en conséquence, Mackenzie, satisfait d'être arrivé jusqu'à la mer, commença le 21 son voyage pour remonter le fleuve et retourner au sud. Le soir on aborda le même endroit où l'on avait campé douze jours auparavant. Des Indiens ne tardèrent pas à arriver, il les accompagna à leurs huttes, qui étaient grandes, et construites en bois flotté sur le penchant du rivage; la terre était creusée dans l'intérieur, de manière à ce que le sol fût de niveau. Des poteaux de grandeur inégale portaient des poissons fendus qui séchaient; il y avait plusieurs feux allumés auprès, pour que l'opération se fît plus vite; d'autres poissons étaient suspendus hors des huttes : ils en fournirent pour des grains de verroterie.

Tous les Indiens que l'on rencontrait montraient beaucoup de frayeur. La plupart s'enfuyaient, et surtout cachaient leurs femmes. Leurs craintes n'étaient pas vaines, car les compagnons Indiens de Mackenzie étaient toujours prêts à s'emparer de ce que possédaient ceux que l'on rencontrait, et ne leur offraient rien en dédommagement.

Le 24 août on rencontra dans le lac de l'Esclave M. Le Roux, duquel on s'était séparé quelques mois auparavant. Enfin, le samedi 12 septembre, Mackenzie fut de retour au fort Chipiouan, après un voyage qui avait duré cent deux jours.

Le résultat de cette excursion fit connaître que la mer bornait l'Amérique au nord, à une latitude qui ne différait pas beaucoup de celle que Hearne avait trouvée dans son expédition, dans la même direction.

MACKENZIE, 2e voyage.

Dans ce premier voyage, Mackenzie avait manqué de beaucoup de livres et d'instrumens qui lui auraient été nécessaires pour en rendre le résultat plus utile à la géographie. En conséquence, il se rendit à Londres, pour augmenter ses connaissances en astronomie, dans l'art

nautique, et se procurer tous les objets dont il avait besoin. Cette fin accomplie, il repassa au Canada dans l'intention de chercher si l'on pouvait établir à travers le continent de l'Amérique septentrionale une route commerciale avec le Grand-Océan, ne doutant pas qu'il n'en dût résulter de grands avantages pour étendre la traite des pelleteries de l'est à l'ouest d'une mer à l'autre.

Ce fut, comme dans le précédent voyage, du fort Chipiouan, que Mackenzie partit le 10 octobre 1792.

Il se fit suivre de deux canots chargés de marchandises d'échanges, et cinglant à l'ouest sur le lac des Montagnes, il passa dans la partie qui porte le nom d'Athabasca, et le 12 entra dans la rivière de la Paix, ou Ondjigâh, qui se jette à son extrémité occidentale. Le 17, il parvint à des cataractes; l'une a vingt pieds de haut : on fut obligé de porter les canots. On continua ensuite à remonter le fleuve, en se dirigeant au sud-ouest. Quand le vent était favorable, on allait à la voile. Le pays était presque partout plat et couvert de bois, à l'exception d'un petit nombre d'endroits où l'on ne voit que de l'herbe.

On débarqua le 20 devant un fort que Finlay, compagnon de Mackenzie, avait fait construire près des bords de la rivière. Les Indiens étaient enchantés de pouvoir bientôt boire à leur fantaisie du rum, dont ils étaient privés depuis le commencement du mois de mai; car il est d'usage, dans cette partie de l'Amérique, de ne vendre ni donner du rum aux sauvages pendant l'été. Deux bandes entières arrivèrent le 21 et le 22; alors Mackenzie les rassembla au nombre de quarante-deux chasseurs, ou hommes en état de porter les armes, et après les avoir harangués sur la conduite qu'ils devaient observer, il leur donna un baril contenant trente-six bouteilles de rum mélangé d'eau : il y joignit un présent de tabac. Ces Indiens ont une passion extrême pour ces deux choses, et sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, ressemblent aux Knisteneaux, leurs anciens ennemis; ils sont fort propres; leurs femmes, au contraire, sont très-sales.

La gelée annonçait à Mackenzie qu'il devait se hâter de poursuivre sa route; il se rembarqua donc le 23. Il faisait si froid qu'il craignait à chaque instant d'être arrêté par les glaces. Les bords de l'Ondjigâh sont partout très-hauts; des dépôts de vase ont formé çà et là des plages basses qui sont couvertes d'arbres.

Le 1er novembre, on fit halte devant un lieu où des ouvriers avaient été envoyés à l'avance pour façonner le bois nécessaire à la construction d'une maison. L'emplacement était bien choisi pour y passer l'hiver, il est bien boisé d'un côté; la vue s'étend de l'autre sur de belles prairies ornées de bouquets d'arbres et dans lesquelles les bisons, les élans, les loups, les renards et les ours sont communs. Le 16, la rivière fut entièrement prise, et l'on put la traverser sans aucun risque sur la glace.

« Dépourvu, dit Mackenzie, de presque toutes les choses qui contribuent tant aux agrémens de la vie, et sont un des principaux résultats de la civilisation, je fus obligé de me servir de mon jugement et de mon expérience, dans beaucoup de petites circonstances étrangères à mes habitudes et même à l'entreprise dans laquelle je m'étais engagé. Par exemple, je devins à la fois médecin et chirurgien; j'eus plusieurs occasions de mettre en usage mes faibles connaissances dans l'art de guérir, et j'opérai des cures heureuses.

» Nous avions assez de matériaux pour construire cinq maisons longues chacune de dix-sept pieds et larges de douze. Plusieurs Indiens habitaient avec nous; ils nous apportaient souvent des pelleteries. Le peu de neige qui tombait favorisait singulièrement les chasseurs de castors, parce que l'on distinguait sans peine les traces de ces animaux. Quelquefois ces Indiens se prenaient de querelle et tiraient leurs couteaux l'un contre l'autre; j'avais beaucoup de peine à empêcher que ces disputes ne devinssent sanglantes.

» L'hiver était si doux pour le climat, que les cygnes ne quittèrent notre cantonnement que dans les premiers jours de janvier.

» Ce fut du commencement de février au 16 mars, que l'on éprouva le froid le plus vif. Dès le 13, on avait aperçu des oies qui sont toujours les avant-coureurs du printemps. Le 5 avril, on ne voyait plus de neige; le 20, on était déjà tourmenté par les cousins, cependant l'Ondjigâh était encore pris par les glaces; mais les

plaines étaient émaillées de fleurs, et les arbres bourgeonnaient; le 25, la débâcle eut lieu.

» Les Indiens-Castors et les Indiens-Monts-Rocheux, qui vinrent trafiquer au fort pendant l'hiver, n'étaient guère qu'au nombre de cent cinquante hommes en état de porter les armes.

» Les premiers sont excellens chasseurs; la fatigue qu'ils prennent à la poursuite du gibier, les rend en général très-maigres. Ils sont plus belliqueux que les Chipiouans, dont cependant ils tirent leur origine. Ils ont beaucoup de probité et sont généreux; quand leurs moyens sont épuisés, ils deviennent d'insignes mendians. »

Mackenzie, ayant terminé ses échanges avec les Indiens, fit radouber ses canots et s'en procura quatre autres. Le 8 mai, il en expédia pour le fort Chipiouan, six chargés de pelleteries et de provisions. Il garda auprès de lui six Canadiens, arrêta des chasseurs pour l'accompagner, et prépara tout pour son départ. Il nomma Fort-de-la-Fourche, le lieu où il avait passé l'hiver sur les bords de l'Ondjigâh; il détermina sa longitude occidentale à 117° 35', et sa latitude-nord à 56° 9'.

Le 9 mai, il s'embarqua; le temps était clair et agréable, quoique l'air fût un peu piquant La rive gauche du fleuve offrait un coup d'œil magnifique. Le terrain s'élevait par degrés à une hauteur considérable. Chaque gradin présente des petits espaces doucement inclinés et entrecoupés de rochers perpendiculaires qui montent à perte de vue; diverses espèces d'arbres ornent ces montagnes sur lesquelles vivent toutes les sortes d'animaux naturels à ce pays. Partout où il y a eu des éboulemens, on voit des couches de bitume mêlée aux cailloux et à l'argile; et des sources d'eau salée coulent sur différens points. Des bosquets de peupliers varient la scène; de nombreux troupeaux de bisons et d'élans paissent dans les intervalles; ces derniers cherchent toujours les hauteurs et les sites escarpés.

La rive droite est couverte, jusqu'au bord de l'eau, d'aulnes et de saules; à peu de distance, le terrain s'élève et n'offre que des sapins et des bouleaux. La rivière croissait beaucoup et devenait rapide, de sorte que, pour avancer, l'on se touait plus souvent que l'on ne faisait agir les rames.

On rencontra plusieurs Indiens Monts-Rocheux. Mackenzie essaya inutilement d'obtenir d'eux des renseignemens sur la chaîne dont ils portent le nom. Le 16, on se trouva près de l'embouchure d'une rivière qui venait du sud. Les Indiens la nomment rivière du Nerf. Les montagnes semblaient fermer toute issue, les rives étaient hautes et rocailleuses. Le lendemain, on découvrit les Monts-Rocheux avec leur sommets couverts de neige. Bientôt des écueils rendirent la navigation dangereuse; et des cataractes forcèrent d'alléger les canots qui éprouvèrent des dommages.

Les obstacles et les dangers que l'on rencontrait à chaque instant, décourageaient les compagnons de Mackenzie; ils disaient tout bas que le seul parti à prendre était de s'en retourner; il n'en persista pas moins dans son entreprise, mais les difficultés redoublèrent. L'état de la rivière ne permettait plus d'essayer de la remonter; il ne restait donc d'autre parti à prendre que de transporter par terre le bagage et le canot. Mackay, un des compagnons de Mackenzie, fut envoyé à la découverte avec deux Indiens. A leur retour, ils racontèrent qu'ils étaient allés jusqu'à trois lieues pour atteindre le point où l'Ondjigâh redevenait navigable. Ils avaient traversé des bois épais, escaladé des montagnes, passé dans des vallées; ils s'accordaient à dire que, malgré les difficultés de la route, on ne devait pas balancer à la prendre. « Quelque pénible que fût ce récit, il n'alarma pas mes gens, dit Mackenzie; une chaudière de folle avoine et de sucre et un bon coup de rum, leur eurent bientôt rendu ce courage qui fait tout braver.

» Le 22, dès la pointe du jour, ils commencèrent à abattre les arbres sur la montagne, pour pratiquer un chemin. Le transport du bagage fut très-dangereux, à cause de l'escarpement des rochers; si un des porteurs avait fait un faux pas, il serait infailliblement tombé dans l'eau. A deux heures après midi, le canot, les marchandises, les provisions étaient sur la montagne.

» Quoique nous fussions très-haut, notre vue était bornée par des montagnes encore plus élevées; la neige couvrait leurs sommets. On parcourut trois milles le 25; la journée fut très-pénible; on traversa un pays fort inégal; tan-

tôt nous étions sur des hauteurs, tantôt dans des défilés étroits et profonds. Le pays fut d'abord couvert de grands arbres sous lesquels croissait un taillis touffu; cependant nous y ouvrîmes sans peine un chemin en suivant un sentier battu par les élans. Ensuite on vit beaucoup d'arbres renversés; quelques années auparavant, la forêt avait été ravagée par un incendie. La terre était couverte d'arbustes et de buissons, ce qui rendit le passage difficile et désagréable. Dans le bois, le terrain était léger et noirâtre; dans le pays incendié, il offrait un mélange de sable, d'argile et de petits cailloux. Les arbres étaient des sapins, des pins, des cyprès, des peupliers, des bouleaux, des saules, des aulnes; il y avait aussi des groseillers, des framboisiers et diverses espèces de ronces. »

Le 24, on arriva sur les bords de la rivière, à quelques centaines de pas au-dessus des chutes; le portage avait été de dix milles. L'Ondjigâh coulait avec une rapidité extrême entre deux rives rocailleuses, éloignées de trente-cinq pas au plus l'une de l'autre: quand il est haut, il passe par-dessus ces rochers, et alors son lit a au moins trois fois cette largeur. Le 25, Mackenzie planta en terre une longue perche à laquelle il attacha un couteau, une pierre à fusil, des grains de verroterie et quelques autres objets, comme une marque d'amitié qu'il offrait aux naturels. Pendant qu'il arrangeait ces présens, un de ses chasseurs y joignit un petit morceau de bois vert dont il avait mâché le bout, de manière qu'il formait une brosse. Ensuite on s'embarqua. Des deux côtés s'élevaient des montagnes couvertes de neige. Le 26, on se trouvait à l'embouchure d'une rivière arrivant de la droite; c'était l'affluent le plus considérable de l'Ondjigâh que l'on eût vu depuis que l'on se trouvait dans les montagnes.

Étant arrivé à un point où la rivière se partage en deux bras, l'un venant du nord-ouest, et l'autre du sud-est, Mackenzie, s'il en avait cru ses propres idées, serait entré dans le premier, parce qu'il supposait qu'il conduisait plus près de la partie du Grand-Océan qu'il désirait voir; « mais un vieux Indien qui avait souvent fait la guerre dans ces contrées, dit-il, m'avait recommandé de ne pas prendre cet affluent qui, à peu de distance, se partageait dans les montagnes. Il avait ajouté que d'ailleurs on ne rencontre pas de grande rivière de ce côté, tandis qu'en suivant le bras qui arrivait du sud-est, je trouverais un portage d'une journée de marche, et je parviendrais sur les bords d'une grande rivière, où les naturels habitent des îles et construisent des maisons. J'ordonnai donc à mes gens d'entrer dans le bras oriental. »

Jamais Mackensie n'avait vu autant de travaux de castors que dans une partie de ces cantons; en quelques endroits ces industrieux animaux avaient abattu de grands peupliers sur plusieurs acres d'étendue. On aperçut aussi assez fréquemment des ours. Depuis que l'on naviguait au sud, on se trouvait renfermé entre des montagnes couvertes de forêts; la rivière n'avait pas plus de cent pas de largeur. Le 9 juin, étant au milieu, on vit sur une hauteur deux Indiens qui brandissaient leurs lances, et accompagnaient de grands cris ces gestes menaçans.

Au lieu de se fier au discours de l'interprète, ils répondirent que si l'on avançait davantage avant qu'ils fussent certains que les intentions des voyageurs étaient paisibles, ils les perceraient de leurs flèches. Comme on ne voulait pas les choquer, on s'arrêta, on s'expliqua mutuellement et ils consentirent à laisser débarquer. Mackenzie s'en approcha et leur prit la main; alors l'un d'eux tira un couteau caché dans sa manche, et le lui présenta en tremblant, en signe de soumission. Ils avaient entendu parler des hommes blancs, mais c'était la première fois qu'ils en voyaient.

Quand ils furent bien rassurés par les présens qu'on leur fit, Mackenzie essaya d'en tirer des renseignemens sur le pays. Il fut bien surpris d'entendre qu'ils ne connaissaient pas de rivière du côté de l'ouest; ils arrivaient en ce moment des bords d'une autre éloignée de onze jours de marche par terre; les Indiens qui vivaient sur ses rives et sur celles d'un lac contigu, leur fournissaient du fer en échange de peaux d'animaux.

Mackenzie supposa que la crainte ou tout autre motif les empêchait de lui communiquer ce qu'ils savaient; il leur promit donc que s'ils le conduisaient sur les bords de la rivière qu'il

cherchait, il viendrait à son embouchure avec de gros canots pareils à ceux dont leurs voisins leur avaient parlé, et qu'il leur apporterait des marchandises et des armes qui les mettraient en état de se défendre contre leurs ennemis. Ils persistèrent à soutenir qu'ils ignoraient s'il y avait une rivière telle que celle dont il parlait.

Cependant un des Indiens finit par citer une grande rivière coulant au sud, et dont une des sources se trouvait près de celles de la rivière que l'on remontait. « Il ne faut, disait-il, traverser que trois petits lacs et autant de portages, pour atteindre une petite rivière qui se jette dans la grande; mais celle-ci ne porte pas ses eaux jusqu'à la mer. Là les indigènes bâtissent des maisons, habitent des îles et forment un peuple nombreux et belliqueux. » A la prière de Mackenzie, il traça sur une écorce d'arbre, avec un charbon, la route à suivre pour arriver à la source de l'autre rivière; quant à ce qu'il avait dit de son embouchure, cette assertion fut attribuée à son ignorance. Mackenzie vint à bout, à force de présens, d'engager un de ces Indiens à lui servir de guide jusque chez les premiers que l'on rencontrerait sur le bord des petits lacs dont la rivière devait sortir.

Le 10 juin on se rembarqua; le guide paraissait moins affecté de son départ que ses compatriotes; ceux-ci manifestaient de vives inquiétudes pour sa sûreté. Le lendemain l'interprète l'engageait à ne rien craindre de la part de Mackenzie, à lui être fidèle, et surtout à ne pas profiter de la nuit pour s'enfuir; ce sauvage lui répondit: « Comment est-il possible que je quitte la demeure du Grand-Esprit? Quand il me dira qu'il n'a plus besoin de moi, je retournerai auprès de mes enfans. » « Cependant, observe Mackenzie, à mesure que nous avançâmes, il perdit, et certes avec raison, l'idée exaltée qu'il avait de moi. »

On voyageait au milieu des montagnes qui se croisaient dans plusieurs sens; elles étaient de forme arrondie, boisées dans la plus grande partie de leur hauteur et couronnées de neige. On quitta le bras principal de la rivière qui n'avait pas plus de dix pas de large; selon le guide, il ne remontait qu'à peu de distance, et n'était alimenté que par la fonte des neiges. En effet, on les voyait remplir une vallée profonde dans laquelle elles s'élevaient presque autant que les montagnes.

Le bras dans lequel on entra était plus étroit que l'autre, le courant ne s'y faisait presque pas sentir. Les sinuosités étaient si multipliées, que l'on avait quelquefois de la peine à faire avancer le canot. Au bout d'un mille, on atteignit un petit lac dont l'embouchure était presque entièrement remplie par du bois flottant; des troupes nombreuses de cygnes, d'oies, de canards, couvraient sa surface; des castors couraient le long de ses bords. La crainte d'être entendu des Indiens empêcha de tirer des coups de fusil. Mackenzie considère ce lac comme la source la plus haute et la plus méridionale de l'Ondjigâh.

Les voyageurs étant débarqués, suivirent un sentier en traversant une chaine de collines peu élevées, et arrivèrent sur les bords d'un autre petit lac où l'on entra; on suivit le courant jusqu'à un portage; enfin on s'embarqua sur un troisième et un quatrième lac, et l'on entra dans une rivière très-rapide. Le temps était nébuleux et gris, les voyageurs obligés de se mettre fréquemment dans l'eau extrêmement froide, en sortaient tout transis. Le 13 le canot, qui avait déjà touché plusieurs fois sur des cailloux, des écueils et des troncs d'arbres, fut emporté par la rapidité du courant contre les rochers d'une cataracte qui le percèrent, et enlevèrent, à l'exception d'une seule, toutes les barres qui le soutenaient. Nous sautâmes dans l'eau, et nous le tînmes ferme en le suivant, mouvement qui nous préserva d'être jetés contre les rochers; enfin, après bien des efforts, nous atteignîmes des bancs de gravier et une petite anse. Les Indiens, au lieu de chercher à nous aider dans notre déplorable situation, s'assirent et donnèrent un libre cours à leurs larmes.

Tous les effets furent étendus sur le rivage pour qu'ils pussent sécher. Par bonheur l'eau n'avait pas pénétré la poudre, et aucun des instrumens de Mackenzie n'était perdu. Ses compagnons revenus de leur accès de frayeur, ne furent pas fâchés du naufrage, parce qu'ils espéraient qu'il allait mettre un terme à l'expédition.

Les Canadiens pensaient qu'il fallait aban-

donner le canot brisé, et charrier le bagage sur les bords d'une rivière qui, selon le guide, n'était qu'à une petite distance et entourée de bois où l'on trouverait beaucoup d'écorce. « Ce projet n'offrait pas, dit Mackenzie, la certitude de succès dont j'avais besoin; d'ailleurs, je soupçonnais les intentions du guide; je le fis donc surveiller lorsqu'il alla reconnaître la rivière et la forêt où l'on devait prendre de l'écorce de bouleau. Le 14 le canot fut radoubé. On le fit aller jusqu'au-dessus des cataractes qui obstruaient la navigation. Là, on en ôta la cargaison, et il fût porté à une distance considérable à travers un terrain marécageux. Le 16 au soir on était arrivé à l'extrémité du portage. Cependant, le lit de la rivière étant encombré de bois flottant, on fut obligé de charrier encore le canot, et l'on voyagea ainsi alternativement par terre et par eau jusqu'au 17. Le soir on atteignit le bord de la grande rivière à l'ouest de la première chaîne des hautes montagnes qui marquaient son cours.

Cette rivière est le Tacoutché-Tessé; Mackenzie supposa qu'elle est la même que la Columbia dont l'embouchure à la côte occidentale de l'Amérique avait été découverte l'année précédente. (Il se trompait; ces fleuves se jettent dans la mer à trois degrés de latitude l'un de l'autre, et leurs lits sont séparés par celui d'un troisième fleuve qui a de même une bouche particulière.)

Le temps était si brumeux que l'on ne pouvait pas voir d'une rive à l'autre, quoique le fleuve n'eût que deux cents pas de large. Les cabanes de castors y étaient très-nombreuses. A l'est ou à gauche, s'élevaient des montagnes dont il baignait le pied, et dont la neige couronnait le sommet. Plusieurs îles remplissaient son lit; tout le pays était couvert de bois. On parvint à un point où un affluent plus considérable que le bras dans lequel on se trouvait, venait du sud-est; on allait toujours vers l'ouest. On apercevait fréquemment des colonnes de fumée annonçant la présence des Indiens.

Le 19, on vit de nombreuses traces de cerfs rouges; on en tua quelques-uns. Le brouillard rendait la navigation dangereuse, puisque l'on risquait de rencontrer tout à coup une cataracte ou un écueil. Quelquefois on franchissait des pa[illegible]trêmement rapides.

Bientôt le pays prit un aspect différent; le fleuve avait trois cents pas de large; ses rives ne sont pas très-hautes; le terrain s'élève ensuite insensiblement jusqu'à une distance considérable; il est couvert de peupliers et de cyprès, sans aucunes broussailles; les pointes basses, inondées quelquefois par la rivière, offrent des trembles, des bouleaux, des saules et des sapins blancs.

On aborda le 20 devant une maison déserte, la première de cette espèce que Mackenzie eût vue à l'ouest de Michilimakinac. Elle avait trente pieds de long, sur vingt de large, avec des portes hautes de trois pieds et larges de dix-huit pouces, et disposée pour loger trois familles; les lits étaient rangés de chaque côté de trois foyers. Elle était haute de cinq pieds et construite en madriers de sapin posés horizontalement les uns sur les autres et bien joints à chaque coin. Le toit posé sur des chevrons était en planches. Des ouvertures pratiquées dans les murs parurent avoir été faites pour décocher des flèches; d'ailleurs elle ne semblait propre à être habitée que pendant l'été. On y remarqua un long cylindre en bois, destiné à prendre du poisson, et si grand qu'il avait sans doute fallu enlever le toit pour le faire entrer. Tout annonçait que les propriétaires avaient le dessein de revenir l'habiter.

Plus loin on en rencontra une autre à moitié ruinée. Ensuite on vit un tertre qui avait l'air d'un tombeau; il était oblong et revêtu d'écorce d'arbre. A côté s'élevait une longue perche à laquelle un morceau d'écorce avait été attaché à la hauteur d'une douzaine de pieds.

Le 21 on trouva un petit canot halé à terre le long de la lisière d'un bois; bientôt on en vit un autre conduit par un sauvage qui sortait de l'embouchure d'une petite rivière. « En nous apercevant, dit Mackenzie, il poussa un grand cri pour appeler ses compagnons, qui à l'instant parurent sur le rivage, armés d'arcs, de flèches et de lances; ils étaient presque nus, et faisaient les gestes les plus menaçans. Sans doute nous leur inspirions beaucoup de crainte: toutefois ils semblaient décidés à nous attaquer si nous débarquions. Je fis arrêter la marche du canot, pour que le courant ne le portât pas trop près des naturels. Mes deux chasseurs qui entendaient leur langage, me dirent qu'ils

menaçaient de nous tuer au moment où nous ferions mine d'aborder. L'effet suivit de près les paroles, car plusieurs flèches tombèrent très-près du canot, et d'autres passèrent par-dessus nos têtes.

» Le courant nous ayant entraînés au-dessous du lieu où ils étaient, on descendit sur le bord de la petite rivière opposé à celui où se trouvaient ces sauvages. Ils finirent par s'approcher et comprenaient fort bien nos interprètes. Bientôt la familiarité s'établit entre nous, et je leur distribuai de petits présens.

» D'après les renseignemens qu'ils communiquèrent, la rivière a un cours très-étendu au sud; des hommes blancs bâtissent des maisons à son embouchure, ses eaux coulent avec une force toujours égale, des cataractes et des courans très-rapides en interceptent la navigation dans trois endroits. Indépendamment des difficultés et des dangers qu'elle offre, il faut combattre les divers habitans des contrées que l'on traverse, ils sont nombreux et méchans, ils ont des armes à feu et des ustensiles qu'ils reçoivent des blancs. Quand les sauvages apprirent que nous voulions aller jusqu'à la mer, ils cherchèrent à nous en dissuader, en nous disant que nous serions certainement victimes de la barbarie des peuples que nous rencontrerions. Toutefois, je ne changeai rien à mes projets. Je parvins à engager deux des sauvages à m'accompagner afin d'obtenir, par leur moyen, un bon accueil chez leurs voisins, et nous partîmes ensemble le 22. L'un d'eux avait son petit canot pour pouvoir être envoyé au-devant des Indiens que l'on rencontrerait. »

L'occasion ne tarda pas à se présenter. Les montagnes s'élevaient en amphithéâtre, on vit sur la première hauteur, à vingt-cinq pieds, des sauvages qui s'étaient enfuis à l'approche de la troupe de Mackenzie. Ils faisaient des gestes menaçans. Les discours des deux guides les calmèrent; ils s'avancèrent, mais en conservant leurs armes; les femmes arrivèrent aussi. La distribution de quelques présens chassa toutes les inquiétudes.

Un peu plus loin on en rencontra d'autres qui ne résistèrent pas non plus aux bonnes façons que l'on eut pour eux. Ils invitèrent les voyageurs à les accompagner à leurs cabanes. On y trouva des Indiens de plusieurs nations. Les informations qu'ils fournirent à Mackenzie s'accordaient avec celles qu'il avait déjà reçues. Ils ajoutèrent que l'embouchure du fleuve était très-éloignée dans le sud, qu'il faudrait employer beaucoup de temps pour parvenir à la mer par cette voie, tandis que pour y aller par terre, le trajet est bien moins long; la route n'est pas mauvaise, et l'on n'a pas de montagnes à franchir.

On s'arrêta donc à ce dernier parti. Je proposai à deux de mes hôtes de me servir de guides; l'un y consentit sans balancer. Ma détermination fut reçue avec joie par tous mes compagnons. Ils m'assurèrent qu'ils étaient fermement décidés à me suivre partout où je voudrais aller. Après bien des fatigues on entra, le 7 juillet, dans un beau pays, et l'on trouva deux cabanes de Slaoua-Couss-Dinis qui s'étaient établis temporairement sur les bords d'un lac, au pied d'une jolie chaîne de collines tapissées de verdure, afin de pêcher plus commodément. Ils avaient l'air plus propres, mieux portans et plus agréables que les autres Indiens que l'on avait vus jusqu'alors. Ils n'ont qu'une femme; et ne la surchargent pas de travail. Leur nom signifie hommes-poissons rouges. Ils n'étaient pas d'accord sur la distance à laquelle on se trouvait de la mer. Deux d'entre eux remplacèrent les guides que l'on avait pris depuis quelques jours.

Le 15 on arriva chez les Niguia-Dinis; ils accueillirent les voyageurs de la manière la plus amicale, et marchèrent pendant un jour et demi avec eux. Les hommes sont vêtus de peaux préparées; ils ont le teint plus clair, et sont plus propres que les autres Indiens de ces régions. Les femmes ont les cheveux du toupet très-bien tressés, et ensuite noués avec ceux des faces qui flottent négligemment sur l'oreille; quelques-unes y mêlent des grains de verroterie; ce qui produit un fort joli effet.

Ces Niguia-Dinis avaient un air gracieux et prévenant; chacun d'eux, hommes, femmes, enfans, portait proportionnellement à ses forces, un paquet de pelleteries, ainsi que des peaux d'élans préparées; ils en font trafic avec les habitans de la côte; et ceux-ci, disaient-ils, les vendent aux hommes blancs qui viennent les chercher dans de très-grands canots; ils devaient, suivant leur calcul, mettre encore trois

jours pour arriver sur le bord de la mer. On conçoit que harassés comme l'étaient Mackenzie et ses compagnons, ils apprirent avec un vif plaisir qu'il ne leur fallait que si peu de temps pour atteindre leur but.

En avançant les voyageurs aperçurent, droit en face d'eux, une montagne dont la cime, chargée de neige, se perdait dans les nues. Quoiqu'ils poursuivissent leur route avec beaucoup de célérité, les monts semblaient se reculer, une plaine qui les en séparait, les fit paraître encore plus élevés. En continuant à descendre, ils arrivèrent près d'un précipice d'où leurs guides leur firent voir l'Annah-You-Tessé, fleuve vers lequel se dirigeaient leurs pas. Un grand village était bâti sur ses bords. La suite des précipices, le long desquels on marchait, est couverte de pins, de sapins, de bouleaux et d'autres arbres. Ce canton abonde en bêtes fauves. A l'extrémité d'un bois touffu, on arriva près d'une maison. « Bientôt, dit Mackenzie, je vis du feu allumé dans de petites cabanes, et des Indiens occupés à faire cuire du poisson. J'entrai dans une de ces cabanes sans la moindre cérémonie, et après avoir serré la main à quelques Indiens, je m'assis. Ils ne parurent nullement surpris de me voir. Au bout de quelques momens, ils me firent signe d'aller dans une grande maison élevée sur des poteaux; on y montait par des degrés taillés dans un bloc de bois; trois feux étaient allumés dans l'intérieur, à égale distance l'un de l'autre; plusieurs Indiens se tenaient accroupis sur une large planche. Je leur pris la main, et ensuite je me plaçai auprès d'un homme auquel son air de dignité m'engagea de donner la préférence. Je reconnus un de mes guides qui était assis un peu au-dessus de moi. Une natte étendue devant lui, me fit imaginer qu'il occupait la place d'honneur destinée aux étrangers. Peu de temps après, mes gens entrèrent et vinrent auprès de moi. Aussitôt l'Indien, à côté de qui j'étais, alla chercher sur une planche des saumons rôtis, qu'il nous servit. Les signes du maître de la maison semblaient nous inviter à coucher sous son toit: cependant, comme je ne le comprenais pas assez clairement, et que je craignais de blesser les usages, je crus qu'il était prudent de dire à mes gens d'allumer du feu dehors, pour nous placer à côté et y passer la nuit. Dès que l'Indien connut notre intention, il le fit lui même allumer et poser des planches tout à l'entour pour nous coucher. A peine étions-nous assis qu'on nous apporta, un grand plat d'œufs de saumon pilés et délayés dans de l'eau, ce qui les faisait ressembler a de la crême. On nous servit ensuite d'autres mets; le repas fini, nous nous endormîmes.

» En nous réveillant le lendemain matin à cinq heures, nous vîmes que les Indiens avaient déjà allumé du feu pour nous. Notre hôte et d'autres nous servirent un déjeûner copieux; il consistait en saumon rôti, et en groseilles, framboises et autres petits fruits d'un goût excellent; ils y joignirent des œufs de poissons secs. Le saumon abonde tellement dans l'Annah-You-Tessé, que les Indiens sont sûrs de ne jamais manquer de cet excellent poisson. Pour le prendre plus facilement, ils ont barré le fleuve; ils pêchent soit à la ligne, soit aux filets au-dessus et au-dessous de cette digue.

» Je fis cadeau à notre hôte de plusieurs objets en quincaillerie, et je distribuai aussi des présens aux Indiens qui avaient eu des attentions pour mes compagnons et pour moi. Un de mes guides se donna beaucoup de soins pour nous procurer des canots. Il ne négligea rien non plus pour inspirer aux Indiens hospitaliers une bonne opinion de nous. »

Les voyageurs s'embarquèrent dans deux canots, conduits par sept sauvages. Le fleuve avait partout la rapidité d'un torrent. Les habitans de toutes les maisons, devant lesquelles on passait, invitaient Mackenzie à s'y arrêter. Lorsqu'il entrait chez l'un d'eux, on le régalait de saumon, de fruits, d'œufs de poissons.

Quand on rencontrait des digues, les guides faisaient descendre les voyageurs à terre, puis se précipitaient dans le courant de la cascade, si adroitement, qu'il ne pénétrait pas une goutte d'eau dans les canots. On rencontra beaucoup de naturels qui naviguaient sur le fleuve. Les Canadiens convinrent que ces hommes l'emportaient sur eux dans l'art de conduire les embarcations.

Les voyageurs continuèrent à recevoir des Indiens qu'ils rencontrèrent un accueil très-amical. Mackenzie observa pour la première fois, chez une femme, ce bizarre ornement d'une espèce de moule en cuivre, passé dans

une incision faite à la lèvre. Le 19 juillet, il aperçut la partie inférieure du fleuve, et le bras de mer dans lequel il verse ses eaux. Le lendemain il y arriva. C'était le moment de la marée basse, et la mer, en se retirant, avait laissé une vaste étendue de terrain couverte de goëmon. Les montagnes voisines étaient cachées par le brouillard, le vent d'ouest soufflait avec force, il était absolument contraire à la navigation du canot; il devint si impétueux, et la houle si grosse, que l'on débarqua sur une île à l'embouchure d'un autre fleuve également abondant en saumons. On voyait de tous côtés des marsouins et des loutres de mer. En avançant il aborda près d'une pointe que Vancouver a nommée pointe Menzies.

En approchant de terre, qui est l'île King du même, on découvrit un autre canal qui conduisait au sud-ouest. Un sauvage fit entendre que le chef blanc, qu'il nommait Macoubah, était venu jusque-là avec son grand canot. On vit sur la côte des ruines de hangars et de maisons, mais c'étaient celles de constructions élevées par les Indiens. On avait à peine mis pied à terre, que dix canots remplis de monde arrivèrent. « Ils nous annoncèrent, dit Mackenzie, que nous étions attendus dans leur village, où il y avait une grande réunion. Leur conduite et leur air me firent soupçonner qu'ils méditaient quelque entreprise hostile. Je recommandai à mes gens de se tenir sur leurs gardes, et se bien défendre si l'on nous attaquait. Les Indiens nouvellement débarqués étaient extrêmement importuns; cependant, après avoir fait tout ce qu'ils purent pour nous provoquer, ils s'en allèrent. Bientôt nous nous aperçûmes qu'il nous manquait différentes choses. Les autres nous pressaient de nous rendre à leur village, nous persistâmes à refuser. Alors, voyant l'inutilité de leurs efforts et l'approche du coucher du soleil, ils nous quittèrent.

» Quelques instans après, arriva un canot portant sept Indiens robustes et de fort bonne mine. Ils me montrèrent une peau de loutre de mer, et une peau de chèvre d'une blancheur extrême; ils me demandèrent, pour la première, mon couteau de chasse; on conçoit que dans les conjonctures où je me trouvais, je ne pouvais m'en défaire; je voulus donner à la place une yard et demie de drap commun; ces Indiens secouèrent la tête, en prononçant très-distinctement : no, no (non, non en anglais). Ils nous confirmèrent que Macoubah était venu dans cette baie, laissant son vaisseau derrière une pointe de terre dans le canal voisin. Ils ajoutèrent que de là il alla dans leur village avec des canots, qu'ils représentaient en imitant notre manière de ramer.

« Dans la matinée, un jeune chef dépeignit avec des couleurs si fortes le nombre et la méchanceté des Indiens qui nous entouraient, que mes gens me pressèrent de m'en retourner. Deux canots bien équipés ne tardèrent pas à s'avancer vers nous. Quoique je ne fusse pas sans quelque appréhension, je dissimulai pour ne pas effrayer mes compagnons. Ils nous abordèrent, et regardèrent avec beaucoup d'étonnement et d'admiration les instrumens astronomiques qui me servaient à faire mes observations; mais ils ne nous inquiétèrent point. Le lieu où nous étions forme une côte du canal des Cascades de Vancouver. Je délayai un peu de vermillon avec de la graisse fondue, et j'écrivis en gros caractères sur un rocher : « Alexandre Mackenzie est venu du Canada ici par terre le 22 juillet 1793. » D'après mon estime, la latitude nord était de 52° 21', et 128° 21' de longitude ouest.

» Les côtes de la baie sont rocailleuses, elles s'élèvent à trois cents pieds, et en quelques endroits à plus de sept cents au-dessus de la mer. Dans d'autres, où le roc est couvert d'un peu de terre, croissent des pins, des sapins, des bouleaux et d'autres arbres; des ruisseaux d'eau limpide et froide comme la glace, sortent des flancs des rochers.

» Ayant donc déterminé la position géographique du point auquel j'étais parvenu, je regardai ce résultat comme l'événement le plus heureux de mon voyage pénible; j'avais atteint le but de cette course longue et dangereuse, je fis sans regret mes dispositions pour le retour. Tout le monde s'étant embarqué à dix heures du soir, nous prîmes la même route par laquelle nous étions venus. Quoique la marée descendît avec rapidité, nous la refoulions assez vite, parce que nous longions les rochers qui bordent la baie, et que mes compagnons, auxquels il tardait d'être loin des habitans de cette côte, pagayaient avec vigueur. »

Il n'en fut pas de même de l'Annah-you-Tessé si rapide et si difficile, qu'on songea à faire la route par terre ; mais on risquait alors de mourir de froid et de faim. Enfin, le 26, on atteignit le premier village dans lequel on était entré en descendant ce fleuve, et l'on n'eut de même qu'à s'y louer de la réception des Indiens. D'après le grand nombre de leurs canots, de leurs boîtes et de leurs coffres, enfin d'après la construction légère de leurs maisons, Mackenzie conjectura qu'ils n'habitent sur les bords de l'Annah-you-Tessé qu'en été, c'est-à-dire, pendant les trois mois que dure la pêche du saumon. Il supposa que pendant le reste de l'année, ils demeurent dans des villages sur la côte de la mer, et qu'ils y laissent les malades, les infirmes et les vieillards.

En allant à l'ouest, Mackenzie avait caché, dans plusieurs endroits, des provisions de réserve, elles furent retrouvées intactes. Le 4 août, il arriva dans le lieu où, un mois auparavant, il avait laissé son canot près d'une petite rivière, il était en très-bon état, rien n'y manquait. » Le lendemain nous vîmes arriver les Indiens que l'on avait envoyé chercher ; pour les récompenser du soin qu'ils avaient pris de nos effets, je leur donnai des choses que je crus pouvoir leur être le plus agréables.

« Plusieurs Indiens accoururent, tous vêtus de robes de castor. J'achetai quinze de ces robes ; ceux qui me les vendirent préférèrent des couteaux à tout autre objet d'échange. Une chose très-singulière, c'est que ces mêmes sauvages, qui n'avaient touché à aucun des effets déposés chez eux, quoiqu'ils eussent pu les enlever tous, sans craindre d'être découverts, nous volèrent divers petits objets, que notre confiance en leur probité nous empêcha de serrer. »

Les Indiens du Tacoutché-Tessé sont en général d'une taille moyenne ; ils sont propres et bien vêtus et ne connaissent pas les armes à feu ; ils se servent d'arcs et de flèches ; ils prennent les grands animaux au lacet. Quoique leurs forêts soient peuplées de bêtes fauves, et que leurs lacs et leurs rivières abondent en poisson, ils ont de la peine à se procurer le moyen de vivre. On ne les voit guère que par petites peuplades de deux à trois familles. Ils ne re-[illegible]ent aucune espèce de gouvernement régulier, et paraissent même ne pas s'entendre assez bien entre eux pour se défendre contre un ennemi qui vient les attaquer.

Leur langue se parle depuis les bords de la partie supérieure du Tacoutché-Tessé jusqu'à la mer d'Hudson. Toutes les tribus qui peuplent ce vaste espace, sont issues de la nation Chipiouane.

Le 6, les voyageurs entrèrent dans le Tacoutché-Tessé qu'ils remontèrent ; le 16, on traversa le pays élevé qui sépare la source de ce fleuve de celle de l'Ondjigâh ; en descendant ce dernier, on aperçut un ballot près de l'embouchure d'une petite rivière ; c'étaient quatre peaux de castor dont un sauvage avait fait cadeau à Mackenzie, et que celui-ci lui avait laissées, en le priant de les garder jusqu'à son retour. Cet Indien, obligé sans doute de s'éloigner, les avait déposées là pour qu'on les y trouvât. Mackenzie, pour le récompenser de son honnêteté, mit à la place du paquet le triple de la valeur des peaux.

On faisait en un seul jour, en descendant l'Ondjigâh, autant de chemin qu'on en avait fait en sept en le remontant. On ne rencontrait pas d'Indiens. Le trajet du portage des montagnes ne fut pas moins pénible que la première fois. Les provisions ne manquèrent pas. Le 24 août l'on aborda au petit fort d'où l'on était parti le 9 mai. Un mois après, Mackenzie fut de retour au fort Chipiouan, après avoir heureusement terminé un voyage qui agrandit le domaine de la géographie.

Ross.

Les voyages de Hearne et de Mackenzie avaient fait connaître qu'aucune mer intérieure n'existait comme on l'avait supposé gratuitement dans l'Amérique septentrionale, entre la mer d'Hudson et la côte occidentale du continent. Il restait encore à constater si, comme quelques géographes le pensaient, il existe un passage par mer au nord de l'Amérique. La guerre qui pendant si long-temps avait désolé l'Europe, empêchait de s'occuper d'entreprises de découvertes ; elles furent reprises quand les hostilités eurent cessé.

Les rapports des marins les plus intelligens qui font la pêche de la baleine sur les côtes du

Groënland et dans le détroit de Davis, s'accordaient à dire que les parages qu'ils fréquentaient étaient beaucoup moins encombrés par les glaces qu'ils ne l'avaient été précédemment; on supposa donc en 1818 qu'il était survenu dans ces mers boréales quelque changement favorable à la navigation, et le gouvernement britannique jugea que l'on ne pourrait trouver un moment plus opportun pour les reconnaître, et tâcher de résoudre la question agitée depuis si long-temps : s'il existe un passage qui conduise de l'Océan Atlantique septentrional au Grand-Océan, par le détroit de Behring.

L'Angleterre fit un double armement. Deux vaisseaux devaient s'avancer directement au nord par les mers du Spitzberg, et tâcher de passer sous le pôle arctique, pour gagner ensuite le détroit de Behring; deux autres furent chargés en même temps de passer le détroit de Davis, d'entrer dans la mer de Baffin, et y chercher au nord-ouest un passage dans le Grand-Océan. La première expédition échoua complétement; les deux vaisseaux souffrirent tellement des glaces à la hauteur du Spitzberg, qu'ils furent obligés de rester un mois dans cette île pour s'y radouber et se mettre en état de revenir en Angleterre. A peine arrivés, l'un des deux était si endommagé qu'on le vendit.

Les deux vaisseaux qui composaient la seconde expédition étaient *l'Isabelle*, commandé par le capitaine Ross, et *l'Alexandre* par le lieutenant Parry. Ils furent approvisionnés de tout ce qui était nécessaire pour assurer le succès de l'entreprise.

On avait pris pour interprète à bord de *l'Isabelle*, l'Esquimau Sackehouse, qui, deux ans auparavant, était venu en Angleterre sur un navire baleinier. Converti par les missionnaires du Groënland, il avait quitté ce pays pour l'Europe. Il parlait passablement l'anglais, il avait appris à lire et à écrire, et montrait un degré d'intelligence surprenant.

Le 12 avril 1818, les deux bâtimens firent voile de Gravesend sur la Tamise; après une relâche aux îles Shetland, ils en partirent le 3 mai; le 26 on aperçut pour la première fois, une de ces énormes montagnes de glace qui couvrent ces mers; le 29, on en vit un plus grand nombre, il tomba de la neige et du grésil sans discontinuer; on n'était pourtant que sous le soixante-deuxième degré de latitude. Bientôt les baleines devinrent plus fréquentes. Le 3 juin, on eut connaissance des côtes du Groënland, que trois jours auparavant l'on avait découvertes assez indistinctement du haut des mâts. Quel horrible aspect que celui de cette terre! ce ne sont que des cimes de montagnes si aiguës et si escarpées, que la neige n'y pouvait séjourner; leurs têtes étaient enveloppées d'un brouillard épais; les vallées étroites qui les séparaient, étaient remplies de glaces.

On naviguait entre la glace et la terre en s'avançant au nord; bientôt les glaçons devinrent si nombreux et tellement serrés, qu'il fut impossible de pénétrer à travers leur masse. On se rapprocha donc de terre, et l'on amarra les vaisseaux à une grande montagne de glace fixée à quatre milles de petites îles voisines de la côte du Groënland.

Les Esquimaux arrivèrent en canot, apportant des peaux de phoque, des œufs et des oiseaux, qu'ils cherchèrent à échanger contre des vêtemens, du fer, du tabac à fumer, du rum. On apprit d'eux qu'aucun navire pêcheur n'avait encore pu, cette année, aller plus au nord à cause des glaces; on supposa qu'ils ne parlaient ainsi, que pour retenir plus long-temps les vaisseaux dans ces parages, afin de profiter de leur séjour.

Ces hommes étaient de taille médiocre, mais vigoureux et bien proportionnés; ils avaient la tête large, les lèvres épaisses, la bouche grande, le nez aplati, les yeux petits, noirs et enfoncés, le teint olivâtre, les cheveux noirs et raides, les mains et les pieds d'une petitesse remarquable. Les uns avaient beaucoup de barbe, d'autres semblaient s'être épilé le menton. Leurs vêtemens et leurs canots ont été décrits.

On était à soixante-huit degrés de latitude. Les Esquimaux racontèrent que la montagne de glace à laquelle les vaisseaux s'étaient cramponnés, n'avait pas bougé de place depuis l'année précédente. Un de ses côtés offrait à quelques pieds au-dessus de la surface de l'eau, un lit de sable mêlé de fragmens de rochers.

Le 10 juin on remit à la voile pour éviter les glaçons. Le lendemain on aperçut quatre na-

vires baleiniers de Hull, qui revenaient des environs de l'île de Disco ; ils avaient trouvé la mer ouverte ; au nord, au contraire, la glace les avait forcés à reculer par trois fois, ce qui leur faisait croire que l'hiver avait été très-rigoureux dans ces mers.

Après avoir navigué deux jours à travers les glaçons, on entra le 13 dans une mer libre. Le 14 on se trouvait devant l'établissement danois de Hvalœ ; l'inspecteur vint à bord de l'*Isabelle*, et confirma ce que que l'on avait supposé sur la rigueur extrême de l'hiver. Le 15 on fut en vue de Disco ; on longea ensuite la côte au milieu des glaçons, qui firent quelquefois courir des dangers. On reçut la visite de plusieurs Esquimaux et de leurs femmes ; le capitaine Ross les régala ; il y en eut qui se mirent à danser avec les matelots au son du violon.

Le 7 juillet on reconnut à 74° 7' de latitude, les îles des Femmes, découvertes et nommées par Baffin, et l'on se convainquit de l'exactitude avec laquelle il avait déterminé leur position.

Le 13 l'*Isabelle* fut tellement serrée entre deux montagnes de glace, qu'elles la soulevèrent entièrement de plusieurs pieds hors de l'eau. Ce ne fut pas sans peine que ce bâtiment fut remis à flot au bout de deux heures ; grâces à la solidité de sa construction, il n'éprouva aucun dommage. Le 17, on essaya pour la première fois une scie à glace, en coupant un isthme long de soixante-douze pieds et épais de quatre, ce qui facilita le passage dans une mer moins embarrassée. Quelquefois on était obligé de haler les bâtimens le long des îles de glace ; tout l'équipage débarqué faisait ordinairement cette manœuvre au son du violon. Un jour, l'homme qui en jouait disparut tout à coup ; il était tombé par une fente dans la mer ; heureusement, il était ainsi que les autres attaché au grelin, et on l'en retira sans autre accident que d'être bien mouillé ; il n'avait pas lâché son violon.

On arriva le 24 à un endroit entre lequel est le cap Dudley-Digges de Baffin, la terre n'avait encore été aperçue par aucun navigateur ; c'était entre 75 et 76 degrés de latitude. On reconnut que la côte, en s'éloignant, forme une grande baie ; elle était remplie de baleines et de quantités innombrables de goëlands et de macareux. Les bâtimens étaient entourés de glaces, ils se mirent en mouvement le 3 août pour pénétrer par une petite ouverture qui venait de se former ; le canal se rétrécit bientôt, on eut recours à la scie : un passage paraissant s'ouvrir d'un autre côté, on s'y dirigea ; on ne put pénétrer plus avant, et le 6, il ne resta d'autre espoir que celui de forcer une issue au nord, où les glaçons semblaient moins nombreux. Tous les efforts furent inutiles ; des glaçons énormes s'arrêtèrent contre un des bords de l'*Isabelle*, tandis que d'autres flottaient rapidement le long du bord opposé, en décrivant un mouvement circulaire. La pression augmenta graduellement à un tel point, que des arcs-boutans placés à travers de la cale commençaient à plier, et que les flancs du vaisseau fléchissaient. En ce moment critique, lorsqu'il semblait impossible qu'il résistât plus long-temps, il fut soulevé à plusieurs pieds, tandis que la glace se brisait avec fracas sur ses côtés. *L'Alexandre*, entraîné aussi par les glaçons, fut poussé avec violence contre l'*Isabelle*. Malgré tous les soins pour prévenir le choc, les deux gaillards d'arrière se heurtèrent ; heureusement, un canot suspendu en travers amortit le coup et fut brisé en mille pièces. Peu après, les glaçons s'ouvrirent et les vaisseaux purent passer.

Le 8, en faisant voile par un vent modéré, on fut surpris d'apercevoir sur la glace, le long de la côte, des hommes qui semblaient appeler les bâtimens. On crut d'abord que c'étaient des matelots appartenant à un navire naufragé, on arbora le pavillon. On se dirigea vers la côte, et l'on reconnut des Esquimaux montés sur des traîneaux attelés avec des chiens. Sackehouse débarqua, et lorsqu'il fut à la portée de la voix, il les héla dans sa propre langue ; ils lui répondirent quelques mots, mais ils ne paraissaient pas se comprendre.

« Ces hommes, dit le narrateur, restèrent quelque temps à nous regarder en silence ; mais les vaisseaux ayant viré de bord, ils poussèrent tous ensemble un grand cri qu'ils accompagnèrent de gestes bizarres, et s'éloignèrent dans leurs traîneaux avec une rapidité incroyable. Ils s'arrêtèrent à une distance de deux milles. Alors on expédia dans un canot des matelots qui déposèrent sur la glace des couteaux et des

vêtemens. Les sauvages n'eurent pas l'air d'y faire attention. Un autre canot y porta un chien autour du cou duquel on avait attaché des cordons de verroterie bleue.

Les vaisseaux s'éloignèrent ensuite, et allèrent examiner le haut d'une baie éloignée de quatre milles, et revinrent au bout de dix heures d'absence. Le chien dormait à la même place où on l'avait laissé, et les présens étaient intacts. Le lendemain dans la matinée, on découvrit huit traîneaux qui s'avançaient vers le rivage. Lorsqu'ils en furent à un demi-mille, les hommes en sortirent et gravirent sur un monticule de glace, comme pour faire une reconnaissance. Puis, quatre d'entre eux marchèrent vers un poteau planté la veille sur la glace; à mi-chemin entre les vaisseaux et la côte, et auquel on avait attaché un drapeau où l'on avait peint le soleil et la lune au-dessus d'une main tenant une branche de bruyère. Comme ils avaient l'air de n'oser avancer, Sackehouse, prenant un petit drapeau blanc et quelques présens, alla vers eux jusque sur les bords d'une grande crevasse, enfonça son drapeau dans la glace, ôta son chapeau, et fit signe aux sauvages de venir à lui. Quelques-uns s'y hasardèrent en poussant un cri prolongé auquel il répondit. Après bien des gestes et des paroles, on finit par s'entendre des deux côtés. Ces hommes parlaient un dialogue du groënlandais. « Approchez, leur cria-t-il. » — « Va-t'en, répondirent-ils, » en manifestant des craintes qu'il ne voulût leur faire du mal.

Le plus hardi s'avançant jusque sur le bord de la crevasse, tira de sa botte un couteau, en répétant à Sackehouse de s'en aller, sinon qu'il le tuerait. Il leur répondit qu'il était un homme comme eux et leur ami, et leur jeta de la verroterie et une chemise de toile à carreaux. Ils regardèrent ces objets d'un air de défiance, et dirent encore à Sackehouse de s'en aller et de ne pas les tuer. Il leur jeta un couteau, en les invitant à le prendre. Ils le ramassèrent, puis poussèrent un cri et se tirèrent le nez en criant heïyou. Sackehouse en fit autant. Ils demandèrent ce que c'était que la chemise, en la montrant du doigt; apprenant que c'était un vêtement, ils voulurent savoir avec quelle peau elle était faite. Sackehouse leur répliqua qu'il y entrait du poil d'un animal qu'ils n'avaient jamais vu : alors ils la prirent dans leurs mains en témoignant une grande surprise.

« Quels sont ces grands animaux, dirent-ils en indiquant les vaisseaux; viennent-ils du soleil ou de la lune? Donnent-ils de la lumière le jour et la nuit? — Ce sont de grandes maisons en bois, reprit Sackehouse. — Non, s'écrièrent-ils, ce sont des créatures vivantes, nous les avons vus agiter leurs ailes. Ils lui demandèrent d'où il venait : — D'un pays fort éloigné de ce côté, » répondit-il en montrant le sud; ils répliquèrent que c'était impossible, puisque dans cette direction il n'y avait que de la glace. Interrogés à leur tour sur ce qu'ils étaient, ils racontèrent qu'ils demeuraient vers le nord, qu'il y avait beaucoup d'eau dans cette direction, et qu'ils étaient venus sur cette côte pour pêcher des narvals.

Sackehouse revint au vaisseau demander une planche pour traverser la crevasse; deux matelots l'y portèrent. Les sauvages alarmés le prièrent de ne pas laisser ces hommes y passer. Quand il fut près d'eux, ils le conjurèrent instamment de ne pas les toucher, parce qu'il les ferait mourir. Après qu'il se fut efforcé de leur persuader qu'il était un homme comme eux, le plus hardi le prit par la main, puis se tira le nez et poussa un cri qui fut répété par ses compatriotes et par Sackehouse. Celui-ci leur distribua des vêtemens et des grains de verroterie, et ensuite échangea un couteau contre un des leurs.

Le capitaine qui observait de loin avec son télescope tout ce qui se passait sur la glace, ne put résister au désir d'assister à l'entrevue. Accompagné de M. Parry et d'un matelot qui portait des présens, il arriva près de Sackehouse. Les naturels parurent inquiets; Sackehouse les rassura; et tous les Anglais s'étant tiré le nez en criant heïyou, l'amitié s'établit mutuellement; elle fut cimentée par des présens de couteaux et de miroirs. Ces derniers objets excitèrent, on s'en doute bien, une admiration et une surprise extrêmes, qui furent suivies de cris de joie et de grands éclats de rire. Chacun en fit autant; les chiens au nombre de cinquante se mirent à aboyer; c'était un vacarme à ne pas s'entendre.

Les naturels firent don à leur tour de leurs propres couteaux et de dents de narvâl et de

morse, et d'après l'invitation de Sackehouse, se découvrirent la tête en signe de politesse; on ne pouvait rien désirer de plus. Enfin ils consentirent à venir à bord, mais trois d'entre eux, ils étaient huit, restèrent à la garde des traîneaux et des chiens.

En approchant des vaisseaux, ils les saluèrent l'un après l'autre et leur parlèrent ainsi : « Qui êtes-vous? que voulez-vous? d'où venez-vous? est-ce du soleil ou de la lune? » Discours qu'ils terminaient en se tirant le nez. On conçoit que tout ce qu'ils aperçurent excita leur admiration. Ils ne pouvaient croire que les mâts fussent de bois; ils supposaient que les voiles étaient en peaux. Ils ne revinrent pas de leur surprise en voyant un matelot grimper jusqu'au haut du grand mât. Ils regardèrent avec un air de mépris un petit chien basset qu'ils jugèrent sans doute trop faible pour tirer un traîneau. Ils furent au contraire saisis de terreur à la vue d'un cochon qui se mit à grogner, et l'un d'eux voulut sortir du vaisseau.

Leur étonnement fut au comble quand ils reconnurent leur figure dans un miroir; ils examinèrent aussitôt s'il n'y avait pas derrière quelqu'un qui imitait leurs gestes. On leur montra des estampes, ils essayèrent de mettre la main sur les hommes qu'elles représentaient; on leur servit du biscuit et de la viande salée, ils y goûtèrent et la rejetèrent aussitôt. Un officier fit devant eux quelques tours de bateleur qui les mirent mal à leur aise. Quand ils s'en allèrent on les combla de présens.

Le mouvement des glaçons obligea les vaisseaux de changer de position; le 13 on put s'amarrer sans danger près de la glace qui bordait la côte. On ne tarda pas à revoir des Esquimaux différens de ceux avec lesquels on avait eu des rapports. Ceux-ci avaient raconté la bonne réception qu'ils avaient reçue, de sorte que leurs compagnons ne témoignèrent pas la moindre crainte : on leur fit des présens; ils vinrent à bord. Le plus âgé se nommait Meigak; il avait avec lui Kaveigak, son fils aîné; le plus jeune était resté à la garde des traîneaux.

On apprit de Meigak diverses particularités sur sa famille et sur son pays. Il avait une femme, une fille et trois fils. Pendant l'été ses compatriotes quittent Pitovak, leur pays, qui est situé au nord, pour venir pêcher des phoques et des narvals à Akoloïnski, près du cap Sichilik où ils se trouvaient alors; ils en repartaient lorsque le soleil les abandonnait. Quand Meigak sortit du vaisseau, il montra de dessus le pont sa maison qui était en face, à trois milles de distance; on la distinguait avec le télescope. Il nomma Inmalik le cap que l'on avait au nord à six milles, et ajouta que de l'autre côté, il y avait une mer libre.

Meigak revint le lendemain avec ses deux fils et trois autres Esquimaux. Ils avaient fait une espèce de ballon avec une peau de phoque qu'ils avaient cousue et remplie d'air pour qu'elle leur servît de bouée : ils se le lancèrent d'abord les uns aux autres, et ensuite aux Anglais, qui prirent volontiers part à ce jeu, au grand contentement de ces sauvages.

Dès qu'ils furent à bord, ils se mirent à demander et à dérober tout ce qu'ils voyaient, mettant la main sur les petits morceaux de bois et sur les clous qu'ils trouvaient. On les mena dans la chambre et on leur fit des questions; pendant la conversation, l'un d'eux qui avait un sac plein de macareux, en prit un qu'il mangea tout cru; on leur demanda si c'était leur habitude; ils répondirent qu'ils en usaient ainsi lorsqu'ils ne pouvaient faire cuire la viande.

On alla sur le pont et on les pria de danser. Deux d'entre eux se mirent à faire des contorsions extraordinaires, et à prendre des attitudes bizarres et même indécentes, gestes qu'ils accompagnaient de grimaces horribles. Cet exercice se termina par des cris et des éclats de rire, et les deux danseurs se rapprochant l'un de l'autre, s'agitèrent jusqu'à ce que leurs nez se fussent touchés. Tandis que les uns amusaient ainsi l'équipage, les autres profitèrent de cette distraction pour enlever tout ce qui était à leur portée; il fallut finir par les fouiller lorsqu'ils sortirent des vaisseaux.

Le capitaine Ross nomma Highland arctique, le pays avec les habitans duquel il venait d'avoir des rapports. Il est situé dans l'angle nord-est de la mer de Baffin. Cette contrée est bornée à l'est par des montagnes qui empêchent les naturels de s'avancer de ce côté; on aperçoit au pied des rochers, sur le bord de la mer, des traces chétives d'une verdure jaunâtre. Il ne croît dans l'intérieur que des mousses, des li-

chens, des graminées dures et rares, et des bruyères. Les Esquimaux font sécher la mousse et l'emploient comme mèche pour brûler avec de l'huile de phoque ou de narval. Les tiges de bruyère liées ensemble leur servent de manches de fouets pour conduire leurs chiens.

Ils ne connaissent de quadrupèdes sauvages que le lièvre et le renard noir qu'ils prennent au piége; l'ours blanc qu'ils chassent dans l'eau; l'onimok, grand animal cornu qu'ils ne peuvent atteindre, et l'amarok, bête féroce, qui est probablement le carcajou.

Ces Esquimaux ressemblent aux Groënlandais, seulement ils ont le visage plus large; tous avaient la barbe longue, mais peu fournie. Leurs casaques sont en peau de phoque, ornées de peaux de renard noir, et doublées de peaux de macareux ou d'autres oiseaux aquatiques; elles ont un capuchon. Elles ne descendent pas très-bas; leurs pantalons en peau d'ours ou de chien, ne remontent que jusqu'au haut des cuisses, de sorte que lorsque ces hommes se baissent, le bas de leur dos reste à découvert. Leurs bottes sont en peau de phoque avec des semelles de peau de morse. En hiver ils s'enveloppent d'un manteau de peau d'ours. Ils ont le visage couvert de crasse et d'huile.

D'après la description qu'ils firent de leurs maisons, elles sont semblables à celles des Groënlandais. Ils se nourrissent de la chair de tous les animaux de leur pays, et préférablement de celle de narval et de phoque; ils ne mangent du chien qu'en hiver, lorsque les autres alimens leur manquent. Pour chasser les phoques, ils saisissent le moment où ils sont endormis, ou bien se couchent près des trous qui se trouvent dans la glace, et font du bruit pour les attirer à la surface de l'eau; l'animal trompé par leurs vêtemens et leurs cris s'approche sans défiance; ils le tuent. Ils montrèrent aux Anglais comment ils faisaient cette chasse; Sackehouse qui s'y connaissait le mieux, convint qu'ils l'emportaient sur les Groënlandais.

Tollovak est leur chef ou pisarsonak, c'est-à-dire, l'homme de la tribu le plus habile à la chasse ou à la pêche. Ils en parlèrent comme d'un homme très-fort, très-bon et très-aimé. Ils vivent en familles; le chef de chacune exerce une autorité illimitée sur les siens. Ils n'ont pas d'idée de ce que c'est que la guerre, ils n'ont des armes que pour la chasse des animaux. De même que les Groënlandais, ils ont des angekoks ou sorciers, ils donnèrent ce nom à l'officier qui fit des tours d'adresse; ils le regardaient d'un mauvais œil.

Un peuple qui ne voit pas le soleil pendant trois mois de l'hiver, qui le voit constamment pendant trois mois de l'été, et qui, pendant le reste de l'année, voit les jours croître et décroître d'une heure à vingt-quatre dans trois mois, ne peut avoir l'idée d'une journée. Pour exprimer le lendemain, ils disent quand nous aurons mangé et dormi. Ils ne savent compter que jusqu'à dix; mais ce qui est singulier, c'est que, vivant près de la mer, dont ils tirent presque toute leur nourriture, leurs vêtemens, l'huile qui est leur combustible, les côtes de baleine qui leur servent de matériaux pour construire leurs habitations et leurs traîneaux, enfin, les défenses de narval dont ils font leurs armes, ils ne connaissent pas la navigation, et n'aient pas de canots; ils ignorent jusqu'aux noms par lesquels leurs voisins désignent ces embarcations.

Ils ne sont cependant pas dépourvus d'industrie; ils construisent des traineaux, ils savent se faire des armes, ils se bâtissent des huttes de pierre, creusées de trois pieds en terre, et élevées d'autant au-dessus du sol, et dont les ouvertures sont soigneusement bouchées avec de la terre.

Ce qui surprit le plus, fut de leur voir à chacun un couteau grossièrement fait. Ils en tirent le fer de deux grands rochers voisins du cap Sichilik; ils en détachent avec beaucoup de peine des fragmens qu'ils forgent à froid et aplatissent entre deux pierres. Les détails qu'ils donnèrent sur ces rochers firent connaître qu'ils étaient d'origine météorique. Ils croient descendre d'une nation qui venait du nord. Sackehousse, en les voyant, s'écria : Voilà nos pères! Il paraît que ce peuple sera originairement venu d'Amérique, puis sera allé de proche en proche jusque dans le Groënland méridional; l'identité de langage vient à l'appui de cette supposition, car c'est un dialecte du groënlandais. Il s'est écoulé un temps si considérable depuis qu'ils se sont fixés sur cette partie de la côte, qu'ils se croient les seuls hommes qui

existent dans le monde, et ils n'ont pas d'idée d'un autre pays que le leur. Privés de tout ce qui, selon nous, constitue le bonheur de la vie, ils sont néanmoins heureux en comparaison même des peuples mieux partagés qu'eux sous beaucoup de rapports; leur bonheur provient de la douceur de leur caractère, de l'harmonie qui règne entre eux, et du soin avec lequel ils semblent éviter de se quereller les uns les autres,

La mer était beaucoup moins emcombrée de glaces le long des côtes de ce pays, qu'on ne l'avait trouvée sur une étendue de plusieurs degrés plus au sud. Elle était surtout entièrement libre au nord du cap Dudley-Digges, et les Esquimaux dirent qu'elle l'était constamment pendant l'été. Cependant les deux vaisseaux qui remirent à la voile le 16 août, en trouvèrent dans les baies qui découpent la côte. Après avoir doublé le cap Sichilik, on remarqua que celle qui couvrait les rochers était d'un rouge foncé. On alla en prendre, elle fut examinée au microscope, et on s'aperçut que cette couleur était produite par des poussières séminales de mousses ou de lichens. Un phénomène semblable a été observé sur les neiges des Alpes.

En passant devant le cap Dudley-Digges, on le reconnut à la description que Baffin en avait faite. A six milles, au nord de ce promontoire, un superbe glacier s'étendait sur un espace considérable, jusqu'à un mille dans la mer. On distinguait au nord des huttes d'Esquimaux. La baie de Wolstenholme, celles de Smith et de Jones étaient obstruées par les glaces; les brouillards contrariaient beaucoup la navigation, et obligeaient de se tenir à une grande distance de la côte. Ensuite on se dirigea vers le sud-ouest pour éviter les glaçons. Ils étaient de forme irregulière, d'une couleur verdâtre, et semblaient être amoncelés les uns sur les autres depuis des siècles.

Dans la nuit du 24 au 25 août, le soleil disparut tout-à-fait au-dessous de l'horizon, pour la première fois depuis le 7 juin. Le 25, on remarqua que la côte commençait à tourner au sud; on avait reconnu, sans y pénétrer, l'entrée de quelques-uns des détroits vus et nommés par Baffin. On n'examina ni celui de Smith ni celui de Jones, mais partout où l'on put vérifier les indications de ce navigateur, on fut frappé de l'exactitude de ses observations.

Le 30, on se trouvait en face du détroit de Sir James Lancaster. On savait que Baffin n'y était pas entré; chacun conçut l'espérance d'y trouver le passage si ardemment désiré. La mer était libre de glaces, on était favorisé par le vent. La largeur de ce détroit était d'une cinquantaine de milles : on y navigua jusqu'à une distance de trente milles de l'entrée. Alors on vint annoncer au capitaine qui dînait, que l'on voyait la terre dans l'est; il monta sur le pont et la reconnut distinctement à vingt milles de distance, ainsi que des glaces : c'étoit le 31 août à trois heures après midi; aussitôt on vira de bord, quoique la sonde rapportât encore sept cent cinquante brasses de profondeur. Fermement persuadé que le détroit était fermé par les terres, Ross abandonna la recherche du passage, et perdit, de cette manière, la plus belle occasion d'illustrer son nom. Plusieurs de ses officiers ne partageaient pas son opinion, mais ils durent obéir aux ordres de leur chef.

En continuant à longer la côte au sud, on rencontra, le 11, une montagne de glace stationnaire, sur laquelle on parvint à grimper après beaucoup de tentatives inutiles. Elle avait deux mille toises de longueur, quinze cents de largeur, et s'élevait de cinquante-un pieds au-dessus de la mer. Un gros ours blanc se trouvait sur une de ses extrémités; on se prépara sur-le-champ à l'attaquer, mais les fusils avaient pris de l'humidité, il fallut quelques instans pour les mettre en état. Lorsqu'il vit qu'on avançait vers lui, il prit la fuite; on espérait qu'on finirait par l'atteindre, lorsqu'au grand étonnement des chasseurs, il sauta dans la mer.

Le 12, les vaisseaux se dirigèrent vers l'est, et reconnurent qu'il n'existe pas d'île entre les côtes orientale et occidentale du détroit de Davis, sous le parrallèle de 74° 40'. On revint ensuite vers la côte de l'Amérique, que l'on suivit jusqu'à 63° de latitude, vis-à-vis le détroit de Cumberland. Le 2 octobre, on fit route à l'est vers le cap Farewell, pointe méridionale du Groënland. Les deux vaisseaux furent séparés par une tempête. Le 30 octobre, l'*Alexandre* arriva dans la rade de Bressay, aux îles Shetland; peu d'heures après, l'*Isabelle* l'y

rejoignit. Après quelques jours de relâche, ils partirent pour l'Angleterre, où ils arrivèrent heureusement.

PARRY.

L'on n'avait pas été satisfait du résultat de l'expédition commandée par le capitaine Ross. Lorsqu'il publia la relation de son voyage, elle fut critiquée par quelques officiers qui l'avaient accompagné, et par plusieurs journaux. Beaucoup de personnes étaient persuadées qu'il n'avait pas suivi ses instructions comme il le devait, et que des motifs difficiles à expliquer l'avaient fait renoncer à la découverte totale d'un détroit, au moment où tout lui indiquait qu'il l'avait trouvé.

Cependant cette expédition n'avait pas été absolument inutile, puisqu'elle avait procuré la connaissance du Pitovak, pays jusqu'alors inconnu, et constaté les découvertes de Baffin. De plus, les indices d'un passage que, selon l'opinion de quelques officiers, l'on avait aperçu dans la baie de Lancaster, faisaient concevoir l'espérance d'y rencontrer le canal qui devait conduire par le nord-ouest de l'Océan Atlantique dans le Grand-Océan; en conséquence, le gouvernement britannique fit armer *l'Hécla*, bâtiment de trois cent soixante-quinze tonneaux, et *le Griper*, de cent quatre-vingts. Le lieutenant Parry fut nommé au commandement du premier, et Liddon à celui du second. Leurs équipages réunis étaient de cent quatorze hommes. Le 11 mai 1819, les vaisseaux, complétement approvisionnés pour deux ans, firent voile de l'embouchure de la Tamise pour la mer de Baffin. Le 15 juin, ils eurent connaissance du cap Farewell. Le 17, ils virent les premières glaces flottantes. Ils naviguèrent au milieu des glaçons, des baleines, des morses et des phoques, ayant quelquefois beaucoup de peine à faire route: enfin le 28, ils en furent débarrassés. Mais on les revit le 30 juillet.

Ce jour-là, on reconnut la montagne de Possession à l'entrée de la baie de Lancaster, et l'on y trouva un pavillon que l'on y avait érigé l'année précédente. Le 1er août, on était vis-à-vis du bras de mer, on se rapprocha de sa côte septentrionale. Le 13, le vent qui jusqu'alors avait été contraire, ayant passé à l'est, on fit force de voile vers l'ouest. « Il serait difficile, dit le narrateur, de peindre l'anxiété qui régnait sur tous les visages, pendant que nous avancions rapidement. Le reste du jour, les mâts furent couverts d'officiers et de matelots; on aperçut des ouvertures à droite et à gauche entre les montagnes; enfin, à minuit, il était certain que l'on se trouvait dans un détroit, et qu'il n'existait pas de terres dans l'endroit où, l'année précédente, on avait cru en voir. »

Le 5, on aperçut au sud des îles situées à l'entrée d'un bras de mer, large de trente milles, et dans lequel on pénétra jusqu'à une distance de cent trente milles. Ce détroit augmentait de largeur à mesure qu'on avançait. On longeait la côte orientale, parce que l'occidentale était tellement encombrée par les glaces, que l'on ne pouvait en approcher. Celui-ci s'étendait à perte de vue dans le sud-ouest.

On débarqua, le 6, sur la côte de l'est. Le rivage était couvert de sable et de pierres; le terrain paraissait âpre et stérile au dernier point. On n'apercevait que quelques touffes d'herbes éparses, et des plantes chétives; cependant le sol était si humide en quelques endroits, que l'on avait de la peine à y marcher. Rien n'annonçait que ce pays fût habité. A une petite distance de la mer, on trouva une partie des vertèbres d'une baleine que sans doute des ours blancs y avaient portée, car on distinguait encore la trace de leurs pas sur la terre humide. On ne vit d'autres oiseaux que des lagopèdes.

Le bras de mer fut nommé goulet du Prince-Régent; sa côte occidentale inclinait toujours davantage vers l'ouest; l'horizon était si clair, que l'on aurait aperçu la terre à douze lieues de distance. On peut donc supposer que les terres qui bordent ce détroit des deux côtés sont des îles, et que ce canal qui, dans le sud, a quatorze lieues de largeur, communique avec la mer de Hudson. Les glaces empêchèrent de pousser plus loin au sud, et comme la saison était déjà avancée, on retourna vers le nord, en naviguant à travers les glaces. Elles n'étaient pas moins nombreuses à l'entrée du côté de l'ouest, et l'on fut obligé de remonter jusqu'à la côte septentrionale du détroit; on s'assura qu'elle était composée d'îles et de canaux: tous ces points reçurent des noms. La grande ouverture qui se dirigeait vers l'ouest était libre de glaces, elle fut appelée détroit de Barrow,

trait de modestie extrême de Parry, qui aurait pu à juste titre lui imposer son nom, puisqu'il avait couru les chances et les dangers de la découverte. Mais M. Barrow était son ami, et, de plus, secrétaire de l'amirauté, et le navigateur voulait lui donner une preuve de son attachement et une marque publique de la reconnaissance qu'il méritait, pour le zèle avec lequel il avait favorisé les expéditions au nord.

Bientôt les glaces arrêtèrent de nouveau la marche des vaisseaux ; on s'y fraya une issue, le 23 août, et l'on navigua encore une fois dans une eau ouverte. On était alors par 74° 25' de latitude nord, et 95° 7' de longitude ouest ; on voyait la terre des deux côtés ; au nord elle était tantôt haute et escarpée, tantôt basse et sablonneuse. Sur quelques points, la glace s'étendait jusqu'au rivage, et semblait même ne pas s'en être détachée de toute la saison.

Le temps était généralement clair et serein, sauf des brumes épaisses qui parfois enveloppaient les vaisseaux ; le soleil était constamment sur l'horizon, ce qui permettait de ne pas perdre une minute dès que les glaçons laissaient le passage libre. On débarqua le 26 sur une île qui, en quatre endroits différens, offrit des habitations d'Esquimaux ; elles étaient construites en pierres grossièrement assemblées, en forme circulaire ; leur longueur était de douze pieds ; tout auprès il y avait en dehors un foyer ou magasin. Elles paraissaient abandonnées depuis long-temps, car elles tombaient en ruines ; on conjectura qu'elles n'avaient servi que de demeure passagère. On vit des traces assez récentes de bœufs musqués et de rennes. La neige séjournait encore dans les endroits abrités ; l'apparence de nombreux ravins prouvait qu'ils avaient récemment servi de lit à des torrens considérables.

Depuis que l'on était entré dans le détroit de Lancaster, on avait remarqué dans la marche des boussoles une irrégularité qui augmentait à mesure que l'on allait à l'ouest ; elle devint plus forte lorsque l'on fut dans le goulet du Prince-Régent, et il fut impossible de continuer les observations sur la variation de l'aiguille aimantée. Cette perturbation fit penser que l'on approchait beaucoup du pôle magnétique, et cette supposition s'était confirmée le 7 août, lorsque l'on vit l'aiguille des meilleures boussoles se diriger d'un côté, et celle des autres d'un autre.

L'on descendit le 21 sur un cap de la côte nord du détroit de Barrow. La position en fut déterminée à 74° 39' nord, et à 91° 47' ouest. Les roches de ce lieu étaient de calcaire coquillier ; on aperçut des vestiges de rennes.

Le mouvement de la marée annonçait le 29 qu'elle venait du nord. La brume était encore très-épaisse. « Nous n'avions pour diriger notre course, dit Parry, que les énormes glaçons dont nous longions les bords, et dont nous avions reconnu précédemment la direction vers l'ouest. Tant que nous eûmes ce guide, nous pûmes faire route avec confiance ; mais il finit par nous manquer, et nous nous trouvâmes dans une situation peut-être sans exemple depuis que la navigation existe. Nous avions au nord la terre ; au sud, à ce que nous supposions, la glace ; les boussoles ne nous étaient d'aucune utilité, le soleil obscurci par le brouillard ne permettait pas de voir *le Griper* à la distance de plus d'une encâblure. Il ne nous restait donc que le vent pour diriger notre course, en le supposant stable, et il était aussi plaisant que nouveau de voir l'officier de quart faire manœuvrer le vaisseau d'après la girouette. »

En avançant à l'ouest, on descendit le 2 septembre sur une petite île calcaire ; on y vit aussi des rochers de grès et des morceaux de houille. Les chasseurs n'aperçurent que deux rennes dont ils ne purent approcher. Ils rencontrèrent cependant beaucoup de fiente de ces animaux et de bœufs musqués, surtout dans les endroits abondans en lichen. On ne tua que quelques lagopèdes. Un matelot ramassa sur une montagne à plus d'un mille dans les terres, une corne de narval qui sans doute y avait été apportée par des Esquimaux ou par des ours blancs. On trouva de gros morceaux de bois de sapin enfouis dans le sable à plus de trente pieds au-dessus du niveau de la mer. Rien n'indiquait que cette île eût été habitée.

Le 4, on coupa le 110me méridien à l'ouest de Greenwich par 74° 44' nord, ce qui donna droit, aux équipages des deux vaisseaux, à la récompense nationale de 5,000 livres sterling, promise par un acte du parlement à tout Anglais qui pénétrerait le premier

jusqu'à ce point dans les régions polaires.

Quoique le vent soufflât du nord, il n'emportait qu'en partie la glace amoncelée le long d'une terre qui s'étendait vers l'ouest. On louvoya donc à l'entrée d'une rade qui fut nommée *Baie de l'Hécla et du Griper*. Ce fut là que, pour la première fois, depuis le commencement du voyage, on laissa tomber l'ancre le 5 septembre. Des canots furent envoyés à terre et en rapportèrent de la tourbe qui brûlait assez bien. Quand on continua la route vers l'ouest, on était quelquefois bloqué par les glaces; d'autres fois elles s'écartaient assez pour permettre d'avancer. Cependant l'on n'avait plus de ces jours continuels qui laissaient la liberté de naviguer aussi long-temps qu'on le désirait : la nuit durait près de six heures pendant lesquelles il fallait songer à mettre les vaisseaux en sûreté.

Le 18, on se trouva complètement entouré par les glaces; toute la surface de la mer en était couverte, elles s'amoncelaient en un clin d'œil, et acquéraient une épaisseur qui ne laissait pas lieu d'espérer que le choc des vaisseaux pût les briser facilement. On eut recours à tous les moyens possibles pour les rompre, mais on n'avança pas d'une brasse. Le mouvement de glaçons énormes faisait dériver les bâtimens, de sorte qu'ils couraient le risque d'être fracassés entre ces montagnes de glace, ou poussés contre la côte qui en était bordée. *Le Griper* fut plusieurs fois soulevé et penché sur le côté; son câble fut coupé; il perdit un de ses canots.

« L'époque avancée de la saison, dit M. Parry, l'état compact des glaces à l'ouest, les dangers que les vaisseaux couraient depuis quelques jours, me firent penser qu'il convenait de prendre les quartiers d'hiver. La rapidité avec laquelle la nouvelle glace se formait à la surface de la mer depuis vingt-quatre heures, augmentait les périls de la navigation et diminuait les chances de succès. Il était évident que si la mer ne présentait pas encore une superficie entièrement gelée, on ne pouvait l'attribuer qu'aux vents impétueux qui avaient soufflé; car toutes les fois que leur violence diminuait, on voyait la glace se former sur-le-champ avec une vitesse étonnante. Si donc il survenait un calme de plus de vingt-quatre heures, nous aurions été forcés de passer l'hiver dans la situation où nous nous trouvions, situation trop dangereuse pour les bâtimens et leurs équipages. Ces considérations et d'autres encore me décidèrent à prendre l'opinion de mes principaux officiers. Elle fut d'accord avec la mienne sur la nécessité de chercher une rade où nous pussions passer l'hiver en sûreté. En conséquence, je résolus de regagner la baie de *l'Hécla* et du *Griper*, aussitôt que le temps le permettrait. »

On vira donc de bord, et le 22 l'on fit route à l'est avec beaucoup de difficulté. Le 23, on arriva devant la baie; quand on eut choisi le port qui promettait le meilleur abri, et fixé la place que les bâtimens devaient occuper, on eut recours à des scies pour leur ouvrir un passage à travers la nappe de glace qui couvrait la surface de la rade. La longueur du canal que l'on pratiqua par ce moyen, était de deux milles et un tiers, l'épaisseur moyenne de la glace était de sept pouces; le 26, on prit possession du quartier d'hiver. Les bâtimens mouillèrent par cinq brasses d'eau, à six cents pieds du rivage.

On commença aussitôt les préparatifs nécessaires pour passer l'hiver. Tous les mâts furent amenés. Les chaloupes, les manœuvres courantes et les voiles furent transportées à terre. Ainsi, le pont resta libre, et on y établit des cabanes dont la charpente avait été apportée d'Angleterre : sur cette carcasse en bois on étendit une grosse étoffe en bourre de laine; des tuyaux de chaleur communiquant à la cuisine furent disposés tout autour de l'entrepont.

Dès que les vaisseaux avaient été en sûreté et couverts, le capitaine avait songé aux mesures nécessaires pour maintenir la santé parmi l'équipage. Il prit toutes les précautions possibles contre le froid et l'humidité; il y parvint, et grâce à la chaleur égale qui fut constamment entretenue, et aux autres moyens employés, on évita les maladies que l'on pouvait redouter.

Peu de jours après que l'on fut établi dans le port, le thermomètre descendit à 14° R. On gravit sur les montagnes voisines, et aussi loin que la vue pouvait s'étendre, la mer parut entièrement gelée. Pendant quelque temps, on aperçut encore de [illegible] des volées d'oiseaux, mais les [illegible] éloignèrent avant la

fin d'octobre, et pendant le reste de l'hiver, on ne vit plus que des loups et des renards. Un seul ours blanc se montra dans les premiers jours d'octobre.

Avant que les rennes eussent complétement disparu, on en poursuivit un jour un troupeau qui s'était approché du port. Un de ces animaux ayant été blessé, trois des chasseurs se mirent à ses trousses avec une ardeur qui leur fit oublier l'ordre donné par le capitaine d'être de retour à bord avant le soleil couché. Le soldat de marine Pearson revint le dernier; ayant été assez imprudent pour partir sans gants, il avait les mains gelées; il fut heureusement rencontré par des matelots à l'instant où, engourdi par l'excès du froid, il venait de tomber sur la neige. Malgré tous les soins du chirurgien, il fallut quelques jours après lui couper trois doigts.

« On aurait peine à croire, observe M. Parry, que le froid excessif produit sur l'âme un effet aussi funeste que sur le corps. Ayant mandé près de moi deux soldats rentrés fort tard le même soir, afin de savoir ce que Pearson était devenu, je leur vis l'œil égaré, la langue épaisse; ils étaient hors d'état de me faire une réponse raisonnable. Au bout de quelque temps, ils reprirent leurs sens. On aurait pu supposer qu'ils étaient ivres; depuis, j'ai eu souvent occasion de faire la même remarque. Pour empêcher qu'à l'avenir personne ne s'égarât, je fis planter sur toutes les hauteurs à trois milles des vaisseaux, des poteaux avec une barre transversale dirigée du côté du port. »

Pendant tout le temps que l'on passa dans cette région polaire, on ne fit usage que d'eau de neige que l'on trouvait dans des creux formés sur la glace, ou que l'on obtenait en faisant fondre la neige au feu, ce qui augmenta beaucoup la consommation de la houille. L'eau avait besoin d'être filtrée, parce qu'elle contenait toujours du sable.

Quelquefois la neige tombait en si grande abondance, que malgré la sérénité de l'atmosphère, on ne pouvait distinguer la baraque élevée sur le rivage pour y serrer les agrès des vaisseaux. Dans des ouragans semblables, et lorsque le thermomètre descendait extrêmement bas, personne n'aurait pu rester exposé une heure à l'air libre sans périr. A mesure que l'hiver devint plus rigoureux, les flocons de neige furent plus petits.

Le 4 novembre, on cessa de voir le soleil. Vers cette époque, les loups commencèrent à s'approcher plus hardiment des vaisseaux. On les entendait constamment hurler sur le rivage, quelquefois même ils venaient près des bâtimens quand ils n'y entendaient pas de bruit; jamais ils n'attaquèrent personne.

On avait d'abord brisé chaque jour la glace autour des vaisseaux, de crainte qu'elle ne finit par les endommager. Vers le milieu de novembre, ce travail devint extrêmement difficile, à cause de l'augmention du froid. D'ailleurs les matelots se mouillaient ordinairement les pieds en sciant la glace, ce qui pouvait avoir des suites fâcheuses pour leur santé. Le capitaine ordonna donc de cesser cette opération.

Le 17, on vit à midi, pour la première fois, une étoile de première grandeur, une demi-heure après toutes les étoiles de la grande ourse furent visibles; on peut juger par là du peu de lumière qui restait dans l'atmosphère. Avec les ténèbres le froid augmenta; son intensité occasionait souvent des craquemens dans l'intérieur des membrures du vaisseau : ce bruit cessait dès que le thermomètre remontait. Les vapeurs qui s'accumulaient pendant la nuit dans l'endroit où couchait l'équipage, se condensaient sur le plafond, et y gelaient. Il fallait le matin travailler pendant trois heures pour gratter cette glace qui aurait produit de l'humidité en se fondant par la chaleur du feu qui brûlait durant le jour. Il fut donc indispensable d'entretenir le feu dans l'entrepont pendant toute la nuit, quand la température extérieure était à 23 degrés au-dessous de zéro, surtout par un vent impétueux.

Par ces froids excessifs on ne pouvait, en plein air, toucher aucune substance métallique sans éprouver une impression pareille à la brûlure, la peau y restait attachée. Il fallait donc couvrir d'un cuir souple les instrumens avec lesquels on faisait les observations, et n'approcher l'œil des verres qu'avec une précaution extrême. Mais un autre inconvénient se fit bientôt sentir. L'instrument exposé à l'air en prenait bientôt la température; transporté ensuite dans l'intérieur du vaisseau, la vapeur se condensait tout à l'entour, il semblait fumer de

tous les côtés, et presque au même instant les verres se trouvaient couverts d'une pellicule de glace, de sorte que l'on perdait beaucoup de temps à les nettoyer.

Vers la mi-décembre, on remarqua que le froid avait fait éclater une grande partie des bouteilles de jus de citrons ; les deux tiers furent perdus. Les caisses appuyées contre le bord du vaisseau avaient le plus souffert. On plaça au milieu du navire ce qui restait. Le vinaigre gela aussi dans les tonneaux. Alors on eut recours au vinaigre concentré, que l'on mêlait avec de l'eau pour en faire usage. Exposé dans son état de pureté à 25° R. de froid, il prenait une consistance semblable à celle du miel, et ne se durcissait jamais au point de briser le vase qui le contenait.

Le 22 décembre, on était arrivé au jour le plus court. Tout le monde avait été tellement occupé durant cette première moitié d'hiver, que l'on fut surpris de la promptitude avec laquelle elle s'était écoulée. Voici comme le temps fut employé pendant cette saison, surtout pendant près de trois mois d'une obscurité complète.

Les officiers étaient partagés en quatre quarts, qui faisaient régulièrement le service chacun à leur tour. A cinq heures trois quarts du matin, tout l'équipage se réunissait sur le pont, qui était, ainsi que l'entrepont, bien frotté avec la pierre ponce et du sable chaud. A huit heures on déjeûnait suivant l'usage ; à neuf heures les matelots se réunissaient sur le gaillard d'arrière, pour être passés en revue, ce qui consistait à examiner s'ils étaient très-propres sur leurs personnes, et si leurs vêtemens étaient en bon état, et on les envoyait promener à terre lorsque le temps le permettait ; s'il était trop mauvais, on les faisait marcher en mesure sur le pont, au son d'un orgue, ou d'une chanson qu'ils répétaient en chœur.

Quand on allait à terre, il était défendu de s'éloigner de plus de deux milles du rivage, pour éviter que la neige, venant à tomber à l'improviste, ne mît obstacle au retour à bord. Quel coup d'œil tristement monotone s'offrait à la vue ! Au sud s'étendait la surface de la mer gelée, dont quelques monticules, s'élevant au-dessus de son niveau, variaient seuls l'uniformité. La terre ne présentait de même qu'une nappe immense d'une blancheur éblouissante, excepté dans quelques endroits d'où le vent avait balayé la neige. L'aspect des deux vaisseaux, d'où l'on voyait sortir de la fumée, indiquait la présence de l'homme, et animait cette partie du tableau, tandis que le son de la voix humaine, qui, dans les temps froids, s'entendait à une plus grande distance que de coutume, rompait par intervalle le silence de cette région désolée.

« Qu'il était affreux, s'écrie le capitaine Parry, le spectacle qui se présentait de toutes parts à nos yeux ! cependant la singularité de notre position n'était pas sans quelques attraits ; nous sentions renaître notre courage, en songeant à l'objet qui nous avait amenés, et en nous livrant à l'espoir de passer l'hiver suivant sous un climat plus favorable, dans quelques-unes des îles du Grand-Océan. Peut-être aussi, quoique personne n'osât l'avouer, nos pensées se reportaient-elles quelquefois vers notre patrie, et faisions-nous une comparaison entre l'aspect sauvage de la nature dans cette région déserte, et le coup d'œil charmant qu'elle offre dans l'heureux pays que nous avions quitté. »

On dînait à midi ; ensuite on se promenait ; après cette récréation les matelots raccommodaient les manœuvres. A six heures on passait la même revue que le matin ; puis l'équipage soupait, après quoi il s'amusait comme il voulait, ou dansait, ou chantait, ou jouait à différens jeux. A neuf heures on se couchait, et toutes les lumières étaient éteintes.

Le service divin se célébrait le dimanche, et on lisait un sermon à bord de chaque vaisseau. L'attention avec laquelle chacun remplissait ses devoirs religieux, contribua sans doute à la régularité qui distinguait la conduite des deux équipages.

Aux précautions ordinaires, pour tout ce qui concernait leur santé, M. Parry ajouta les moyens moraux qu'il crut les plus propres à les garantir de l'ennui. Indépendamment des jeux et des exercices qui furent multipliés, les officiers jouèrent la comédie sur un théâtre que l'on établissait sur le pont. Les représentations avaient régulièrement lieu tous les quinze jours ; elles amusaient beaucoup l'équipage, ce qui était le point essentiel. L'on n'avait pas un répertoire très-varié, puisque la provision des pièces de théâtre ne consistait

qu'en deux volumes qui s'étaient trouvés par hasard à bord. C'est ce qui détermina M. Parry à donner une petite pièce de sa composition ; elle était intitulée le Passage au nord-ouest, ou la Fin du Voyage. Au premier acte, les deux vaisseaux, après avoir passé le détroit de Behring, arrivaient au Kamtchatka ; au second, l'équipage débarquait à Londres, et recevait la gratification. Le troisième peignait aussi exactement qu'il était possible la manière dont les matelots mangeaient dans la capitale, l'argent qu'ils avaient si bien gagné. En essayant de convaincre les auditeurs de la probabilité de la découverte de ce passage, et en leur offrant la perspective des récompenses et des honneurs attachés à la réussite de l'entreprise, l'auteur produisit une vive impression sur leur esprit. Pendant la représentation le froid était à 22 °R. au-dessous de zéro dans l'endroit où l'on jouait ; on craignit un instant que la rigueur de la température n'empêchât la continuation de ce divertissement, mais la persévérance des officiers surmonta tous les obstacles, et le plaisir que les matelots prenaient à une représentation, dont le sujet les intéressait, leur faisait braver toutes les incommodités du froid. L'invention de cette pièce, qui pêchait un peu contre les règles d'Aristote, était une idée heureuse.

Ce fut aussi pour contribuer à maintenir la bonne humeur pendant les longues heures de ténèbres, que l'on publia un journal hebdomadaire intitulé : *Gazette de la Géorgie septentrionale et Chronique d'hiver;* le capitaine Sabine, du corps royal d'artillerie et embarqué comme astronome, s'était chargé des fonctions d'éditeur, sous la promesse que les officiers des deux vaisseaux lui fourniraient des matériaux pour remplir sa feuille. Le travail auquel on se livrait pour coopérer à sa rédaction, eut l'heureux effet d'employer le loisir de ceux qui s'en occupaient, et d'écarter de l'esprit les sombres idées qui s'y glissaient quelquefois, quoi que l'on pût faire. Les articles insérés dans ce journal avaient principalement rapport à la situation des vaisseaux.

Chaque jour vers midi, l'on observait un crépuscule très-sensible. Celui du jour le plus court avait permis de se promener près de deux heures sur le rivage, et l'on pouvait lire sans trop de difficulté, en ayant soin de le tourner au sud, un livre imprimé en très-petits caractères. Si le temps n'était pas couvert, on apercevait alors à l'horizon méridional, de dix heures à deux heures, un arc d'un rouge brillant, dont la lumière devenait plus vive à mesure que le soleil se rapprochait du méridien. La reflexion de la lumière produite par la neige, et quelquefois un beau clair de lune, empêchaient d'éprouver ces ténèbres profondes qui couvrent quelquefois l'atmosphère dans les climats plus tempérés.

On avait remarqué qu'en général la glace craquait et se détachait du rivage, le second jour après la nouvelle et la pleine lune, époque des plus hautes marées. Ce phénomène n'eut pas lieu à la nouvelle lune du 17 décembre, on ne l'observa que le 22, c'est-à-dire cinq jours et huit heures après la phase de la lune. Ce retard venait peut-être de ce que cette planète et le soleil avaient eu alors tous deux leur plus grande déclinaison vers le sud ; les coups de vent qui soufflèrent le 17 et le 18 y contribuèrent peut-être aussi.

Vers le commencement de l'année 1820, quelques personnes furent attaquées du scorbut. Le capitaine sema dans sa chambre du cresson et de la moutarde dans de petites caisses remplies de terreau, placées le long du tuyau de chaleur. Par ce moyen, malgré la rigueur du froid, on se procura de la salade fraîche, dont on donna chaque jour près d'une once aux scorbutiques. Quoique ces plantes fussent sans couleur, puisqu'elles n'étaient pas frappées par la lumière du jour, elles conservaient leur goût piquant et aromatique.

Pendant les mois de décembre, janvier et février, on aperçut souvent des parasélènes, et plus fréquemment encore des aurores boréales; celles-ci se montraient au sud. Elles semblaient être fort voisines du vaisseau ; malgré l'attention avec laquelle chacun prêta l'oreille, personne ne put entendre le bruit dont ce brillant phénomène est quelquefois accompagné.

Le 28 janvier à midi, le capitaine Sabine observa qu'aucune étoile fixe n'était visible; cependant on apercevait la planète de Mars très-distinctement ; ce qui peut faire juger de la force de la lumière que le soleil avait déjà, quoiqu'il ne parût pas. Le 3 février, vingt minutes avant midi, on le découvrit du haut du grand mât de

l'*Hécla*, élevé de cinquante-un pieds au-dessus de la mer ; ainsi la nuit avait duré quatre-vingt-quatre jours; la moitié du diamètre du soleil était visible au-dessus de l'horizon. Une grande colonne de lumière d'un rouge pâle, s'étendait de la partie verticale du disque du soleil à trois degrés de hauteur. L'intensité en variait constamment, étant tantôt fort brillante, tantôt à peine visible. Ces changemens, qui étaient fort rapides, avaient beaucoup d'analogie avec ceux de l'aurore boréale, la lumière paraissant toujours s'élancer en haut. La largeur de cette colonne qui fut visible environ trois quarts d'heure avant et après midi, était égale à celle du diamètre du soleil.

Le 4 on revit le soleil, mais tellement défiguré par la refraction, qu'il était impossible d'y reconnaître un disque circulaire. Ce ne fut que le 7 qu'on le vit distinctement. On avait alors assez de clarté depuis huit heures du matin jusqu'à quatre après midi, pour pouvoir travailler avec facilité à bord des vaisseaux. On commença donc à ramasser des pierres pour former le lest.

On observa le 11 avec plaisir, que le soleil à midi, quoique élevé seulement d'un degré, avait une force suffisante pour faire monter le thermomètre de 3°.

Malgré le retour du jour, et l'effet que le soleil produisait, ce fut le 14 février que l'on éprouva le plus grand froid ; de quatre heures du soir à sept heures et demie après-midi du lendemain, par un temps clair et presque calme, un thermomètre attaché à un poteau entre les vaisseaux et le rivage, se tint constamment à 38° au-dessous de zero R. ; et même à six heures du matin, il descendit à 39°. Ce fut le point le plus bas auquel on l'observa pendant ce long hiver. On fit geler du mercure et on le battit sur une enclume ; il n'était guère malléable, et se brisait ordinairement au second ou au troisième coup de marteau.

Pendant ces quinze heures de froid excessif, on n'éprouvait aucun inconvénient en restant en plein air, pourvu que l'on fût bien vêtu, tant que le calme dura. Le vent ayant soufflé du nord, le thermomètre remonta. Lorsque l'on marchait contre le vent qui n'était cependant pas très-fort, on éprouvait sur tout le visage une cuisson assez vive, accompagnée d'une douleur au milieu du front. On n'avait d'ailleurs pas ressenti dans cette occasion ni dans d'autres, cette sensation pénible, que le très-grand froid produit, dit-on, sur les poumons. Cependant la différence de température que l'on subissait en passant de l'intérieur des vaisseaux à l'air libre, était de 45° R. On ne remarqua pas non plus que l'atmosphère du pont, lorsque l'on ouvrait la porte qui communiquait avec l'air extérieur, convertît subitement en neige les vapeurs dont elle était chargée : on observa seulement que dans cette circonstance, ces vapeurs se condensaient à l'instant et ressemblaient à une fumée fort épaisse qui se fixait sur tous les panneaux des portes et des cloisons, et les couvrait d'une pellicule de glace qu'il fallait gratter.

La distance à laquelle les sons se propageaient en plein air pendant les grands froids, était toujours un objet de surprise. Si, par exemple, des personnes causaient ensemble sur le ton ordinaire de la conversation, on les entendait de plus d'un mille. Un jour, un homme bien plus éloigné, chantait ; l'oreille du capitaine fut frappée du son de sa voix. On remarqua aussi une autre singularité. Une fois, deux officiers se promenant à deux milles sous le vent des vaisseaux, sentirent tout à coup une odeur de fumée si forte que leur respiration en fut gênée; en avançant un peu plus loin, ils n'en furent plus affectés. La fumée s'élevant avec difficulté lorsque l'atmosphère est extrêmement refroidie, est, comme on le voit, portée très-loin en direction horizontale.

Des chiens des vaisseaux allaient aussi se promener à terre; il y en eut un qui revint un jour très-maltraité d'un combat qu'il avait soutenu contre un loup; celui-ci avait dû souffrir aussi, car le chien était grand et fort, et l'on trouva du sang et des poils à un mille au-delà du champ de bataille. D'autres chiens au contraire, fréquentaient la compagnie de loups qui rôdaient souvent autour des vaisseaux, et l'un d'eux finit par disparaître avec eux.

Pendant que l'équipage prenait sur le pont des vaisseaux son exercice ordinaire, on s'aperçut que la baraque construite sur le rivage était en feu. On y courut sur-le-champ, et au bout de trois quarts d'heure de travail, on parvint à éteindre l'incendie, avant qu'il eût causé de

grands dégâts; il avait été occasioné par du linge que l'on avait mis à sécher près du poêle et qui, ayant pris feu, le communiqua en un instant aux nattes qui garnissaient l'intérieur du hangar.

Chacun se ressentit de cette aventure : il n'y avait personne qui n'eût le nez et le visage couverts de taches blanches causées par la gelée, de sorte que les chirurgiens couraient sans cesse de l'un à l'autre pour frotter avec de la neige les parties affectées, afin d'y rétablir la circulation. Cette précaution prévint sans doute plusieurs accidens; cependant quelques hommes furent malades pendant plusieurs jours, et un soldat de marine, qui n'avait pas mis ses gants, eut trois doigts d'une main et quatre d'une autre gelés à tel point que, les ayant trempés dans l'eau froide, lorsqu'il fut de retour à bord, ils produisirent aussitôt une croûte de glace à la surface.

Le 1er mars, par un très-beau temps, on remarqua, en se promenant sur le rivage, que la neige était glissante comme s'il commençait à dégeler. « Il faut, observe le capitaine, avoir éprouvé l'impatience avec laquelle nous attendions un changement de température, pour concevoir le plaisir avec lequel nous reçûmes cette nouvelle. »

Le 6 le thermomètre n'était qu'à 14° au-dessous de zéro R. Depuis le 17 décembre, il n'avait pas été si haut ; le lendemain la neige fondit sur les parties de la poupe de l'*Hécla* peintes en noir et tournées au sud; elle resta dure sur celles qui étaient peintes en jaune. Le thermomètre au soleil marquait 1° au-dessus de zéro R.

La rigueur du froid avait maintenu dans un état solide sur les côtés de la couverture du pont la glace provenant des exhalaisons produites par la respiration et par la fumée des mets chauds. Comme on ne couchait pas dans cet endroit, il ne résultait aucun inconvénient de cette glace, on peut même dire qu'elle empêchait la chaleur de s'échapper par les fentes. Une apparence d'humidité s'y étant manifestée le 8 mars, le capitaine ordonna de la rompre. Dans cette seule journée, on en enleva plus de cent paniers à bras.

On creusa le 25 un trou dans la glace au milieu du port, elle avait six pieds et demi d'épaisseur, et était couverte de huit pouces de neige; l'eau avait au-dessous de la glace plus de vingt-un pieds de profondeur.

Cependant le jour faisait des progrès rapides; le 7 avril à minuit on voyait assez clair pour consulter aisément le thermomètre. Mais le froid qui avait un instant semblé diminuer, continuait à être très-rigoureux, quoique le soleil restât dix-sept heures sur l'horizon. Rien n'annonçait encore le dégel que l'on attendait avec une impatience facile à concevoir; cette durée prolongée de l'hiver causait un chagrin général.

Enfin, pendant les derniers jours d'avril, la neige accumulée sur la couverture du navire, commença à se fondre pendant quelques heures au milieu de la journée. Le 30 la température changea si rapidement, que le thermomètre remonta au point de zéro, qui dans ce climat est réellement le point du dégel. C'était la première fois depuis le 16 septembre, c'est-à-dire depuis près de huit mois. « Cette température nous parut un été, dit M. Parry; je fus obligé d'employer mon autorité pour empêcher les matelots de faire dans leur habillement des changemens qui auraient pu avoir des suites fâcheuses pour leur santé. »

Le 4 mai l'on commença à déblayer la neige qui entourait les vaisseaux, et le 6 on se mit à scier la glace; cette opération fut terminée le 17. Vers cette époque on défricha un petit terrain sur le rivage; les plantes que l'on y sema ne végétèrent que faiblement; on fut donc réduit à celles qui croissaient dans le jardin de la chambre de l'*Hécla*.

Le 12 mai un matelot annonça qu'il avait vu un lagopède, événement qui n'était pas sans intérêt pour des gens privés de viande fraîche depuis plus de six mois. On en était d'autant plus content, qu'on le regarda comme un présage certain du retour de l'été. Le lendemain on tua un de ces oiseaux, et l'on aperçut les premières traces de rennes et de bœufs musqués se dirigeant vers le nord. Ainsi leur retour avait lieu depuis le moment où le soleil ne quittait plus l'horizon. Bientôt on tua des lagopèdes tous les jours.

Vers le 21 on aperçut chaque jour une diminution sensible dans la quantité de neige qui couvrait la terre; on distinguait çà et là le sol

qu'elle avait si long-temps caché. On trouva dans une excursion une grande quantité d'oseille sauvage qui croissait au milieu de touffes de mousse ; mais elle ne donnait pas encore de signe de végétation. Le 24 il tomba une pluie assez forte. Ce phénomène, auquel on n'était plus accoutumé, attira tout le monde sur le pont.

Le temps étant favorable, le 1er juin, M. Parry résolut de parcourir la terre le long de laquelle on était mouillé, et qu'il avait nommée île Melville. Prenant donc avec lui le capitaine Sabine, un chirurgien, deux midshipmens, deux sergens, trois matelots et deux soldats de marine, il se mit en route à cinq heures du soir. On s'était muni de vivres pour trois semaines, de couvertures de laine, d'une cheminée portative et de bois ; tous ces objets étaient placés sur une charrette légère qui fut traînée à bras, seul moyen de transport possible dans ce pays. Le départ avait toujours lieu le soir, et l'on s'arrêtait le matin afin de dormir pendant la plus grande chaleur, et d'éviter la réverbération du soleil sur la neige pendant le temps qu'il a le plus de force.

On marcha vers le nord dans une plaine immense qui s'étendait vers l'ouest, sur laquelle rien ne rompait l'uniformité de la neige dont elle était couverte, et qui semblait se terminer à une chaine de hautes montagnes que l'on avait aperçue de la côte. On traversa des ravins qui s'étendaient du nord-est au sud-ouest ; quelques-uns avaient cent pieds de profondeur, et leurs bords étaient presque partout taillés à pic, la charrette n'y passa qu'avec peine ; au nord de ce ravin, la surface du sol offrait des masses de grès éparses ; lorsque la roue de la charrette en écrasait les fragmens, il répandait une odeur fétide comme la pierre à chaux ; on trouva dans quelques-uns de ces blocs des morceaux de houille, tantôt pure, tantôt mêlée d'ardoise ; elle brûlait passablement.

La vaste plaine que l'on parcourait n'était ni entièrement stérile, ni inanimée. Les portions de terrain que la neige avait abandonnées, paraissaient plus fertiles que le voisinage de la baie ; le saule nain, l'oseille, le pavot nudicaule, la saxifrage, et surtout la mousse, y croissaient en plus grande quantité ; toutefois on ne put trouver assez de branches de saules sèches pour faire fondre la neige, il fallut avoir recours au bois de provision. Des canards, des pluviers, des rennes, parcouraient cette solitude.

Dans l'endroit où l'on fit halte le 3 à minuit, on rencontra deux petites flaques d'eau bourbeuse que l'on but plutôt que de faire du feu pour fondre la neige, car il importait de ménager le bois. Les endroits découverts que l'on apercevait dans la plaine, rappelaient les Oasis du grand désert d'Afrique. En allant plus au nord, ils étaient d'une stérilité complète, le pavot même ne s'y montrait plus. Un vent assez frais ayant commencé à souffler du sud-est, les matelots arrangèrent sur la charrette une couverture en guise de voile, invention qui réussit à merveille.

Le 4, lorsque l'on eut dressé les tentes, à sept heures du matin, le vent devint si impétueux et chassa la neige avec tant de force, que l'on s'estima fort heureux de pouvoir se mettre à l'abri de la charrette. On la plaçait toujours du côté du vent, afin de rompre sa violence. Malgré la rigueur du climat, quand on s'était enveloppé des couvertures de laine, on avait assez chaud pour pouvoir dormir.

Après qu'on eut parcouru quelques milles, le 5 on découvrit des montagnes à une grande distance au nord-est ; les voyageurs ne savaient si l'espace qui les en séparait était la mer ou une plaine unie ; mais le 6, arrivés sur une hauteur, tout leur prouva que c'était la mer. Ils constatèrent ensuite que les montagnes appartenaient à une autre île, elle fut nommée île Sabine. On parvint à travers une neige fort épaisse sur le rivage de la plaine ; la mer y avait jeté des morceaux de glace dans lesquels on observa des fentes parallèles à la ligne de la côte, ce qui est occasioné par le mouvement de la marée en hiver. Pour s'assurer encore mieux que l'on avait la mer devant soi, M. Parry et les deux midshipmens suivirent la côte vers l'ouest et gravirent sur un promontoire. La mer avait amassé à ses pieds, et au-delà à perte de vue, des glaçons énormes : ils avancèrent ensuite à une cinquantaine de toises sur la glace, et essayèrent d'y faire un trou, afin de goûter l'eau ; après deux heures de travail : ils furent obligés de renoncer à cette tentative. L'ayant ensuite renouvelée, quand ils eurent rejoint leurs com-

pagnons qu'ils amenèrent au même endroit, ils trouvèrent que la glace avait quatorze pieds quatre pouces d'épaisseur; l'eau qu'elle recouvrait était salée.

On éleva sur la partie la plus haute du cap, une espèce de monument en pierres, de forme conique, ayant douze pieds de diamètre à sa base, et autant de ce point à son sommet. On y déposa un cylindre d'étain dans lequel on plaça un papier contenant les noms des voyageurs, la date de leur séjour et le motif qui les avait amenés dans cette île. On y joignit quelques pièces de monnaie d'Angleterre.

Cette opération terminée, on fit route au sud-ouest, traversant des montagnes qui se prolongeaient à quatre lieues vers l'ouest où elles étaient beaucoup plus hautes. Quoique l'inégalité du terrain rendît la marche fort pénible, on n'était cependant pas fâché d'être au milieu d'un pays plus varié que les plaines couvertes de neige. Pour la première fois depuis plus d'un an, on vit un petit ruisseau d'eau courante, il avait six pouces de profondeur. On rencontra ensuite plus d'eau que l'on ne désirait, car le terrain était souvent fangeux, et la charrette n'y roulait que difficilement.

Après une alternative de plaines et de ravins, on arriva le 12 sur une montagne haute de neuf cents pieds. De ce point, on vit une immense plaine de glace qui se prolongeait à l'ouest à perte de vue, et qui, à l'est, était bornée par d'autres montagnes. En descendant dans un ravin au fond duquel coulait un ruisseau, l'essieu de la charrette se rompit. Comme elle n'était plus bonne à rien, on en brûla le bois pour faire cuire des lagopèdes, et on laissa les roues entières. Si quelques voyageurs passent jamais dans ces régions éternellement glacées, ils reconnaîtront à ces marques que d'autres hommes les ont visitées avant eux. On côtoya ensuite la baie dans laquelle tombait l'eau du ravin.

Quand on eut reconnu que cette baie s'étendait à une distance considérable à l'est et à l'ouest, on résolut de la traverser sur la glace, et l'on fit halte à une petite île qui était située au milieu; un trou qui se trouvait là donna lieu de s'assurer que l'eau était salée. Cette baie reçut le nom de Liddon, de celui du capitaine du *Griper*.

Le trajet de ce bras de mer terminé, on arriva dans l'île Melville, où l'on rencontra beaucoup de fiente de bœufs musqués, de rennes et de lièvres; les végétaux étaient assez abondans. Des huttes d'Esquimaux dont on vit les débris, ressemblaient à toutes celles que l'on avait observées. On supposa qu'elles étaient abandonnées depuis long-temps. Le 14 on campa au pied des montagnes que l'on avait aperçues déjà des vaisseaux, et que leur forme aplatie avait fait nommer Monts de la Table. On y gravit le lendemain, on y érigea un monument en pierres, et l'on en détermina la position à 74° 48' de latitude et 111° 11' de longitude occidentale. « Nous arrivâmes à bord le 15 à sept heures du soir, dit M. Parry, et j'entendis avec plaisir faire l'observation que nous avions tous l'air plus robuste et mieux portant qu'à notre départ. Nous avions parcouru dans cette excursion à peu près 180 milles. »

Cependant le dégel s'opérait graduellement. Les ravins dans lesquels il n'y avait pas une goutte d'eau quelque temps auparavant, furent remplis, vers la fin de juin, de torrens si profonds et si rapides, qu'il n'y avait pas moyen de les traverser. Dans les premiers jours de juillet, les trous qui s'étoient formés sur divers points de la glace dans le port, communiquaient déjà avec la mer. Dans les environs des vaisseaux la glace n'avait plus que deux pieds d'épaisseur; il n'en était pas de même à l'entrée du port, où l'eau avait plus de profondeur; dans ces cas-là il faut bien plus de temps à la glace pour se fondre.

Le 16, juillet, l'on ne voyait plus de neige sur l'île que dans les endroits où le vent l'avait accumulée, de sorte que cette terre nous offrait à peu près le même aspect qu'à l'instant de notre arrivée. Après les froids excessifs que nous avions éprouvés, le temps nous paraissait aussi doux et aussi agréable que dans l'été des autres climats. La promenade, le gibier que nous procuraient nos chasseurs, l'oseille que nous avions en abondance, avaient complètement détruit tous les germes de scorbut qui pouvaient exister parmi nous, et nous jouissions d'une santé aussi parfaite qu'à notre départ d'Angleterre.

Le 17, le thermomètre monta jusqu'à 10 et 12° 1/2 R. Ce fut le plus haut degré de chaleur de cet été.

Enfin le 26 on put mettre à la voile et les vaisseaux avancèrent aussi loin que les glaces le leur permirent. Quand elles les forcèrent à s'arrêter, on observa, du haut du mât, qu'à l'entrée du port et au large, la mer présentait toujours une surface gelée à perte de vue. Le 30, les glaces se mirent en mouvement vers le sud-est, et se détachèrent pour la première fois des deux caps qui forment l'entrée du port.

Tous les préparatifs du départ définitif étant terminés, et la glace laissant un espace suffisant pour voguer, le 1er août, les vaisseaux firent route vers l'ouest le long de la côte. Le canal navigable entre la terre et les glaces, avait depuis un mille jusqu'à deux milles et demi de largeur; cependant elles gênaient de temps en temps la marche des vaisseaux; des brumes épaisses, une neige abondante étaient d'autres inconvéniens de ce climat boréal. Le 6, on était parvenu à un cap où les glaces bouchaient entièrement le passage. L'eau de la mer avait quarante-cinq pieds de profondeur, l'*Hécla* était à soixante pieds de la côte, rien ne pouvait le défendre contre les glaçons que l'on apercevait à moins d'un demi-mille. « C'étaient, dit M. Parry, les plus énormes que nous eussions vus jusqu'alors. Le *Griper* avait été soulevé par les glaçons à quelques pieds hors de l'eau. Notre position était critique. J'envoyai mon lieutenant et un matelot sur une montagne à l'ouest, pour reconnaître l'état des glaces de ce côté et au sud. Suivant le rapport qu'il me fit, elles s'étendaient jusqu'à une terre située à près de quarante mille de distance, et que nous avions souvent cru apercevoir de ce côté, pendant que nous étions encore dans le port.

« Le 8 j'allai sur la montagne, et je vis clairement la terre au sud et à l'ouest; ses côtes sont très-élevées; on y distingue trois caps. C'est la plus occidentale que l'on ait découverte jusqu'à présent dans les mers polaires au nord de l'Amérique, car elle s'étend au-delà du 113e degré de longitude ouest. Je la nommai Terre de Banks.

» Les glaces restant dans le même état, il devint évident, d'après l'expérience de cette année et de la précédente, qu'il y avait vers l'extrémité sud-ouest de l'île Melville, quelque cause qui arrêtait les glaçons et qui semblait braver tous nos efforts pour avancer à l'ouest. Nous étions parvenus à cette hauteur le 17 septembre 1819, après avoir essuyé des coups de vent impétueux, du nord-ouest, qui seuls éloignent la glace de ces côtes; et nous avions trouvé d'immenses champs de glace qui touchaient à la terre. Nous y arrivions au commencement d'août en 1820 et nous éprouvions les mêmes obtacles que l'année précédente; nous n'avions donc aucun motif raisonnable qui pût nous faire espérer de les vaincre. »

M. Parry fit encore une nouvelle tentative pour avancer en changeant la direction de sa route, elle fut infructueuse. Alors étant monté avec deux officiers sur la partie la plus haute d'une pointe de terre, il ne put voir d'autre canal libre qu'un espace de trois quarts de mille de largeur qui se prolongeait jusqu'à un cap escarpé, éloigné de deux milles, et formant le dernier point de terre qui fût visible de ce côté. Au-delà on ne découvrait qu'un champ de glace compacte.

L'endroit où se trouvaient alors les vaisseaux est situé par 74° 26' nord et 113° 46' ouest. C'est le point le plus occidental auquel on soit parvenu dans la mer polaire au nord de l'Amérique. On revint à l'est pour tâcher de pénétrer ensuite au sud; le 16 au soir, la mer cessa d'être navigable. Les bâtimens furent obligés d'entrer dans un petit port que formaient d'énormes glaçons échoués. Mais ces masses qui les protégeaient contre l'effort des autres glaces, les menaçaient eux-mêmes, car leurs sommets inclinés du côté de l'*Hécla*, semblaient près à l'écraser dans leur chute. Les vaisseaux restèrent ainsi jusqu'au 23, entourés de glaces immobiles; alors le vent ayant soufflé de l'ouest et ayant mis celles-ci en mouvement, ils s'arrêtèrent, après six milles de la navigation la plus difficile, au milieu de glaçons d'une grosseur bien supérieure à ceux de la mer de Baffin, près d'un cap de l'île Melville.

La saison qui s'avançait ne laissait guère d'espoir d'aller plus loin vers l'ouest, car en vingt-trois jours on n'avait fait que soixante milles, et il en restait encore près de neuf cents à parcourir avant d'arriver au cap le plus occidental de l'Amérique sous ces latitudes élevées. D'ailleurs l'état des vivres et des combus-

tibles ne permettait pas de songer à passer un second hiver dans ces régions boréales. Le commandant prit donc l'avis de ses officiers; ils partagèrent unanimement son opinion que toute tentative pour arriver à l'ouest sous ce parallèle serait infructueuse et ferait perdre un temps qui pourrait être employé plus utilement. Ils pensaient aussi qu'en retournant à l'est, il convenait de suivre les bords de la glace au sud, afin de chercher de ce côté une ouverture qui pût conduire sur les côtes septentrionales de l'Amérique, et si l'on n'y réussissait pas, de retourner au plus tôt en Angleterre.

Dès le 25 août on observa que la neige qui était tombée ce jour-là ne fondait pas ; ce qui annonçait que la surface de la terre était déjà refroidie au-dessous du point de la congélation.

Au sud, les glaces qu'on longeait formaient une masse dans laquelle on n'apercevait pas une seule fente dans un espace de plusieurs milles, quoique les glaçons ne s'élevassent guère à plus d'un pied au-dessus du niveau de la mer. On essaya une fois de pénétrer au sud, mais après avoir avancé à peu près à deux milles de distance, on fut obligé de rebrousser chemin. Toutes les îles que l'on rencontra étaient environnées de glaces jusqu'à la distance de cinq milles de leurs côtes; cependant le détroit de Barow était aussi navigable que le parage le plus ouvert de l'Océan Atlantique.

Le 31 août, les deux vaisseaux sortirent de ce détroit, ayant ainsi passé dans cette mer polaire onze mois, durant lesquels ils avaient été réduits à deux tiers de ration de pain, et des autres provisions, pendant près de quatre. Le combustible avait été de même soigneusement épargné; c'était ce qui avait paru le plus pénible à l'équipage. Quand on fut hors du détroit, le capitaine fit faire du feu dans les deux bâtimens en quantité suffisante, pour en bien échauffer l'intérieur, et l'on distribua ration complète de vivres.

En entrant dans la mer de Baffin, on en rangea la côte occidentale, d'aussi près que les vents le permirent : en quelques endroits les glaces formaient une barrière impénétrable; ce qui était d'autant plus contrariant qu'elles empêchaient parfois d'entrer dans des bras de mer, où d'un temps fort clair, on n'apercevait dans le fond aucune apparence de terre. On descendit sur la côte, et l'on reconnut que cette partie avait été récemment visitée par les Esquimaux. Bientôt on rencontra plusieurs bâtimens anglais occupés à faire la pêche de la baleine.

Le 6, on était près d'une ouverture que dans le dernier voyage on avait nommée Clyde-River; le temps ne permettait pas d'approcher de la terre, lorsque des Esquimaux accostèrent les vaisseaux sans montrer la moindre défiance; suivant leurs désirs, on les prit à bord avec leurs canots. C'étaient un vieillard et trois jeunes gens. Ils manifestaient leur joie de chaque présent qu'on leur faisait, par des cris qu'ils continuaient jusqu'à en perdre haleine, puis ils sautaient; on reconnaissait qu'ils étaient accoutumés à faire des échanges. Ils ne cherchèrent pas à dérober la moindre chose. Le soir, on ramena l'un d'eux qui avait vendu son canot; les autres qui auraient pu devancer l'embarcation européenne, lui tinrent compagnie.

Le lendemain le capitaine alla à terre avec plusieurs de ses compagnons. Lorsqu'on s'avança vers les cabanes des Esquimaux, il en sortit quatre femmes et sept enfans; on fit des échanges avec elles, et on leur donna différens objets. C'était les servir suivant leur goût, car elles ne cessaient de répéter le mot pilletei (donnez). Elles jetaient un œil de convoitise sur les boutons des officiers qu'elles regardaient sans doute comme des ornemens à cause de l'ancre et de la couronne qu'elles y voyaient; on en détacha quelques-uns pour les satisfaire. Tous ces Esquimaux, hommes et femmes, touchaient deux fois de la langue ce qu'ils recevaient. Ils ressemblaient à ceux du Groënland et de Pitovak, étaient vêtus de même et parlaient la même langue; autant que l'on en put juger en comparant les mots dont on avait conservé la mémoire. Les femmes, à l'exception de la plus jeune, avaient la figure tatouée.

Leurs traîneaux auxquels ils attèlent des chiens, sont grossièrement fabriqués en ossemens de baleine et en ramures de renne attachés ensemble avec des courroies de peau de phoque. La plupart de leurs chiens étaient

noirs, farouches et d'une voracité incroyable; ils se rapprochent beaucoup des loups. Ces Esquimaux ont des vases en pierre et d'autres en ossemens de baleine composés de deux pièces si solidement cousues l'une avec l'autre, qu'il ne peut pas s'en échapper une seule goutte d'eau. Ils étaient bien plus propres que les Esquimaux du nord-est et de la mer de Hudson.

Combien on regretta de n'avoir pas, dans cette occasion, le secours de Sackehouse qui avait été si utile dans le voyage précédent. Cet homme si bon et si intelligent n'existait plus. A son retour en Angleterre il fut attaqué d'une fièvre pernicieuse, et y succomba au mois de février 1819.

Malgré son désir de ranger la côte de près, M. Parry fut souvent obligé de s'en tenir éloigné, à cause des masses de glaces qui la bordaient, et même de la perdre de vue, pour ne pas être enfermé au milieu des glaçons nouvellement formés. Les brumes et les coups de vent gênaient aussi la navigation. La saison était déjà trop avancée pour que l'on pût continuer la reconnaissance de ces parages; en conséquence, le 27 septembre on fit voile pour l'Angleterre. Le 28 octobre on vit la côte d'Écosse; le 18 décembre les vaisseaux mouillèrent dans la Tamise. Leurs équipages jouissaient d'une très-bonne santé, l'on n'avait perdu qu'un seul homme dans le cours de ce voyage long et difficile.

L'amirauté ayant déclaré que les équipages de *l'Hécla* et du *Griper* avaient droit à la récompense nationale de cinq mille livres sterling (cent vingt-cinq mille francs), la repartition en fut faite aussitôt. Le commandant de l'expédition reçut mille livres. Les matelots eurent chacun dix livres; le reste fut partagé d'après le grade de chacun.

On trouva dans le voyage de M. Parry les réflexions suivantes: « En examinant, dit-il, la carte des mers polaires, et en prenant en considération nos dernières découvertes et celles de Mackenzie; il est difficile de conserver le moindre doute sur l'existence d'un passage entre la mer de Hudson et le détroit de Berbing. Les îles nombreuses que nous avons découvertes à l'ouest du détroit de Barrow, et que nous avons nommées iles Géorgiennes, la terre que nous avons aperçue dans le sud, tracent probablement la direction que doit suivre le passage.

» Le succès qui avait couronné nos efforts dans l'été de 1819, lorsque nous eûmes franchi le détroit de Lancaster, nous fit espérer de réussir complétement dans notre entreprise avant la fin de l'été suivant; mais nous n'avions pas bien calculé la rigueur du climat contre lequel nous avions à lutter, ni la brièveté du temps pendant lequel il est possible de naviguer dans cette partie de la mer polaire, et qui n'est que de sept semaines. Les obstacles que les glaces nous opposèrent augmentèrent à mesure que nous avançions vers l'ouest; je m'attendais effectivement à rencontrer les plus grandes difficultés de ce genre à peu près à michemin entre l'Océan Atlantique et le Grand-Océan : une fois cette barrière passée, j'espérais que nous naviguerions plus facilement, parce que l'expérience a fait voir que le climat de la côte occidentale de l'Amérique est plus doux que sur la côte orientale.

» Du reste, quelle que soit l'issue des tentatives qui pourront encore avoir lieu pour décider cette grande question géographique, celles qui ont déjà eu lieu n'ont pas été sans utilité pour le commerce; les navires qui font la pêche de la baleine dans la mer de Baffin, se plaignaient de ce qu'elles y devenaient rares. Depuis 1818, les bâtimens ont suivi la côte du Groënland jusqu'au 76me degré nord, et leurs efforts pour surmonter les obstacles que les glaces leur opposaient, ont été récompensés par la quantité de baleines qu'ils ont prises. D'autres, franchissant la barrière de glaces qui occupe le centre de la mer, se sont rapprochés de la côte occidentale et ont même pénétré dans le détroit de Lancaster. Leur succès fut tel, que jamais on n'en avait obtenu de semblables dans le détroit de Davis. »

Il nous reste à rapporter en substance, pour ne pas tomber dans des redites, les autres travaux de ce marin célèbre.

Le résultat de ce voyage causa une vive satisfaction en Angleterre, et fit concevoir les plus vives espérances. On arma bientôt après deux vaisseaux, *l'Hécla* et *la Furie*, et on les munit abondamment de tout ce dont ils pouvaient avoir besoin. Ils partirent sous le commandement de M. Parry, au printemps de 1821, et

arrivèrent heureusement dans la mer de Hudson, pénétrèrent dans le détroit de Middleton et dans la baie Repulse, puis dans le détroit de Lyon. Un hiver rigoureux les retint huit mois dans un havre de l'île Winter. En le quittant, M. Parry doubla la pointe de la presqu'île de Melville, et découvrit à 70° un détroit qui communique à la mer polaire, et qui reçut le nom de ses deux vaisseaux. Ensuite il s'éleva dans cette mer jusqu'au 85°, où d'énormes masses de glaces le forcèrent d'abandonner son audacieuse navigation et de revenir en Angleterre.

Un troisième voyage, entrepris par cet habile marin, n'atteignit point encore le but qu'on se proposait. Les vaisseaux étaient les mêmes que les précédens. « Nous avons quitté la côte occidentale du Groënland le 4 juillet 1824, dit un officier, et nous avons été pris pendant cinquante huit jours dans les glaces du détroit de Davis, le 13 septembre, nous sommes entrés dans celui de Barrow. L'hiver approchant à grands pas, nous nous empressâmes de gagner le port de Bowen, dans le détroit du Prince-Régent, où nous fûmes le 6 octobre, et bientôt les glaces nous entourèrent.

» L'hiver a été plus doux et s'est passé plus agréablement qu'on ne pouvait l'espérer. Nous avons trouvé des distractions dans la lecture et dans des mascarades passables, qui se renouvelaient tous les quinze jours, au grand contentement des équipages. Nous avons fait des courses dans le pays et chassé les ours blancs, dont nous avons tué plusieurs, ainsi qu'un grand nombre de withe grousses, espèce de coqs de bruyères, fort bons à manger.

» Le 19 juillet suivant, la glace nous quitta, et nous sortîmes de ce port où nous avons passé près de dix mois. Le 1er août, en longeant la côte, *la Furie* a été poussée à terre par la glace. Tous nos efforts n'ont pu la sauver et nous l'avons abandonnée le 19; un seul homme a péri. Le 1er septembre, nous sortîmes du détroit du Prince-Régent pour revenir en Angleterre où nous arrivâmes le 10 octobre. »

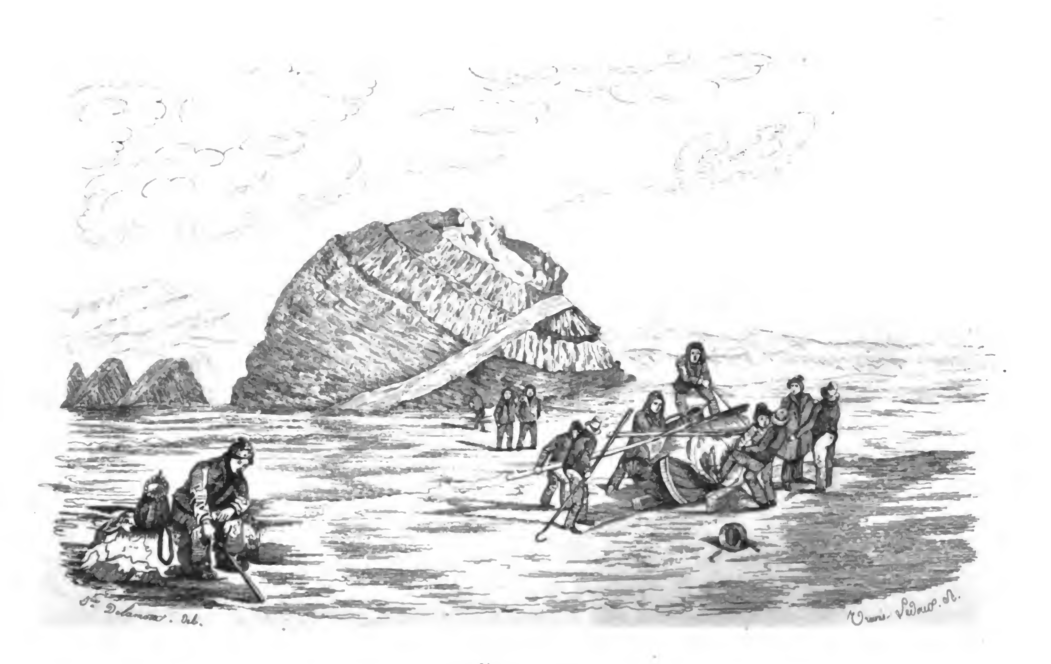
Enfin dans un quatrième voyage M. Parry essaya, mais vainement, d'atteindre le pôle sur une mer de glace; et, cependant tout ce que peut prévoir la prudence humaine, unie au courage et à une longue expérience, fut mis en usage pour la réussite de cette nouvelle entreprise. On avait embarqué sur la côte de la Laponie norvégienne, des rennes et des chiens qu'on devait atteler dans l'occasion à des canots portés sur des traîneaux, et l'on arriva au Spitzberg. Bientôt l'on fit l'essai de ce nouvel appareil; mais la glace au lieu de présenter une surface unie était inégale en quantité d'endroits; après un certain espace assez facile, on rencontrait des barrières de glaçons qu'il fallait franchir, et qui obligeaient à décharger et à charger les canots. Ensuite, par l'effet du dégel, on marchait dans l'eau jusqu'à mi-jambes. On ne put donc employer ni les rennes ni les chiens. Les officiers et les matelots durent s'atteler tour à tour aux canots.

La marche était ainsi réglée. On partait lorsque le soleil, qui ne se couchait point, était assez abaissé sur l'horizon pour que sa lumière incommodât moins la vue. Le déjeuner consistait en une chopine de chocolat à l'eau, chauffé par l'esprit de vin, avec du biscuit en poudre. Après sept heures de travail, on s'arrêtait pour le dîner, composé d'un morceau de pemmican (viande séchée) avec quelques onces de biscuit et un peu de rum. Ensuite on se remettait à la besogne six à sept heures, jusqu'au souper où l'on donnait une mesure d'eau chaude et du biscuit. Enfin l'équipage harassé se livrait au repos, après avoir changé de vêtemens, et mis des bas et des bottes fourrées; mais alors on éprouvait des démangeaisons insupportables.

Parvenu au 80e degré de latitude, le capitaine Parry est arrêté par des pluies abondantes et par les glaces, qui étaient tellement brisées, qu'à chaque instant les hommes et les canots s'enfonçaient. Un autre obstacle non moins insurmontable, qui força l'expédition à revenir sur ses pas, après s'être élevée à 82° 45' de latitude, fut la violence avec laquelle les glaces se portaient au sud, et qui était telle qu'après une marche de dix-huit milles, on s'aperçut qu'on avait dérivé de cinq milles.

Une fois rentrés dans la mer libre, on fut assailli par une tempête et par une neige affreuse, et l'on n'avança qu'avec la plus grande difficulté. Le scorbut faisait des ravages parmi des hommes excédés d'une fatigue continuelle de plus de deux mois, supportée sans plaintes et sans murmures.

L'Hécla que l'on croyait en sûreté dans le



Esquimaux

port où il était mouillé, avait rompu les chaînes de fer qui lui servaient de câbles, et les glaçons l'avaient fait échouer sur la côte. On était parvenu à le relever et on l'avait conduit à un meilleur port, à l'entrée du détroit de Waigats. L'expédition fit bonne route jusqu'aux Orcades, d'où le capitaine Parry s'embarqua pour Londres, où il arriva le 30 septembre 1827.

FRANKLIN.

Avant même que l'issue de la première expédition de M. Parry fût connue, le gouvernement Britannique résolut d'en envoyer une autre par terre pour déterminer les longitudes et les latitudes de la côte nord de l'Amérique septentrionale, et la direction de la côte depuis l'embouchure du fleuve Mine-de-Cuivre, jusqu'à l'extrémité orientale du continent. La marche à suivre et les mesures à prendre pour parvenir à ce but, étaient laissées au choix du capitaine Franklin, qui fut chargé du commandement de cette entreprise; on lui adjoignit MM. Richardson, chirurgien de la marine royale; Hood et Back, Midshipmen. Ils s'embarquèrent le 23 mai 1819 sur un navire de la compagnie de la baie d'Hudson. Ils prirent à Stromness, dans les Orcades, des matelots pour les accompagner. On rencontra beaucoup de glaces avant d'arriver au détroit de Hudson, elles firent même courir des dangers au vaisseau dans ce bras de mer; après bien des contrariétés, on laissa tomber l'ancre le 30 août, au mouillage voisin du fort York, poste à sept milles de la côte sur la rive gauche et à cinq milles de l'embouchure du Hayes-River.

Le gouverneur, conformément aux ordres qu'il avait reçus de la compagnie, accueillit amicalement les voyageurs. On se pourvut au fort d'un batelier, et le 9 septembre on remonta en canot le Hayes-River, opération pénible, car la rapidité du courant obligeait de tirer l'embarcation à la cordelle. Les matelots marchaient sur un rivage escarpé, que des pluies fréquentes avaient rendu mou et glissant; des arbres renversés augmentaient les difficultés; cependant on avançait assez vite, la moitié de l'équipage relayant l'autre au bout d'une heure et demie. Les bords de ce fleuve et ses îles offrent un terrain d'alluvion, ombragé par des pins, des mélèzes, des peupliers et des saules.

On parvint le 11 au point ou le Hayes-River est formé par la jonction du Chamattava et du Steel-River; on entra dans celui-ci; ses bords s'élèvent graduellement et on y marche aisément; son lit est rempli de bancs et de rapides; cette rivière traverse une vallée bien boisée et très-pittoresque. Il règne dans ces solitudes un silence solennel.

Des canots de la compagnie avaient rejoint celui de M. Franklin, de sorte que l'on voyageait plus gaiement qu'auparavant, mais les rochers devenant plus nombreux, rendaient la navigation plus pénible. Les bords du Hill-River, dans lequel on était entré, offrent des falaises qui en quelques endroits s'élèvent à quatre-vingt-dix pieds au-dessus de l'eau, et sont surmontées de montagnes hautes de deux cents pieds; partout où les eaux ont miné le rivage, on aperçoit de l'argile bleue, compacte, renfermant des cailloux roulés. L'épaisseur des bois empêchait de découvrir l'intérieur du pays lorsque l'on passait devant des ravins profonds.

Les voyageurs purent se faire une idée de la rigueur du climat dans les régions qu'ils allaient parcourir, lorsque le 17 septembre ils virent tomber de la neige. Après une suite de fatigues sans cesse renaissantes, que causaient les rapides et les cataractes, on arriva le 25 à un endroit où les bords du Hill-River s'abaissent graduellement et où finissent les portages. L'argile qui couvrait les rochers disparaît; le lac Knée, où l'on entra ensuite, est rempli d'îles; ses rivages sont bas. Il se termine à la chute de Trout. Il fallut porter les canots pour franchir cette cascade, avant de s'engager dans le lac Holey, auquel aboutit l'Ouipinapannis, rivière étroite et rapide.

Le 3 octobre on atteignit le Pointed-Stoue, rocher qui a trente-six pieds de largeur; il est remarquable par les rivières marécageuses, qui prenant leur source de chacun deses côtés, suivent des directions différentes. Celle que l'on remontait depuis le fort York, commence à cet endroit; on peut donc y placer la source du Hayes-River; de l'autre côté coule l'Etchemamis qui va grossir le Nelson-River.

Quand on eut transporté les canots par-dessus le rocher, on s'embarqua sur l'Etchemamis. « Cette petite rivière, dit M. Franklin,

traverse un marais, et dans la saison de la sécheresse, on n'y trouve au lieu d'eau, qu'un lit de vase épaisse, profond de deux pieds. On a l'habitude, dans ces occasions, de construire des digues, afin que ses eaux en s'accumulant la rendent navigable. Les castors effectuant à merveille cette opération par leurs travaux, on a essayé de les encourager à multiplier dans cet endroit; mais on n'a pu venir à bout d'engager les Indiens à ne pas les tuer quand ils découvrent leurs retraites. »

L'Etchemamis envoie ses eaux au Nelson par le Blackwater, qui reçoit celles du Sea-River. Les voyageurs remontèrent donc cette rivière qui traverse de petits lacs, et entrèrent le 6 octobre dans l'Ouinipeg, dont les eaux sont extrêmement blanchâtres et troubles, ce qui lui valut le nom que les Indiens lui donnent, et qui signifie eau bourbeuse. La compagnie de la baie d'Hudson a un comptoir à Norway-House, à l'entrée orientale du lac.

On suivit la côte septentrionale de l'Ouinipeg; le 9 on parvint à l'embouchure de la Saskatchaouan qui est embarrassée de rochers et de rapides; les bords sont très-hauts et rocailleux, elle coule avec une grande vitesse. Elle traverse plusieurs lacs, celui des Cèdres est le plus grand. L'on vit sur ses bords plusieurs campemens d'Indiens. Ils étaient misérables; la coqueluche et la rougeole avaient causé parmi eux de grands ravages.

Le froid devenait de jour en jour plus rigoureux, il fallut briser la glace dans le lac de l'île au Pin, sur le bord duquel est situé le comptoir de Cumberland-House, où l'on débarqua le 15 octobre. Ce que les voyageurs avaient déjà éprouvé de la rigueur de l'hiver, leur fit suivre l'avis des officiers de la compagnie qui les engageaient à passer cette saison à Cumberland-House. Cependant M. Franklin, d'après les entretiens qu'il eut avec eux, se convainquit de la nécessité d'aller avant le printemps au comptoir d'Atapaska, afin de prendre avec les Anglais qui y résident, les mesures propres à faciliter la marche de l'expédition. Il partit en conséquence le 19 janvier avec M. Back et le matelot Hepburn.

Cumberland-House est situé à 690 milles du fort York. Ce comptoir fut bâti par Hearn trois ans après son retour du fleuve Copper-Mine. Il a, depuis cette époque, été regardé comme un poste de la plus haute importance pour la compagnie de la baie d'Hudson. Les environs sont habités par les Knistenaux. Entre eux et leurs anciens ennemis, les Indiens-Esclaves, s'étendent les vastes plaines de la Saskatchaouan, habitée par les puissans Assinipoïtocks ou Indiens-Pierre (Sioux ou Assiniboïls des relations françaises). Ceux-ci n'étaient jadis qu'une tribu faible, que les Indiens-Cris accueillirent et protégèrent; aujourd'hui ils leur rendent les services qu'ils en reçurent autrefois. »

Leurs mœurs ne diffèrent pas beaucoup de celles des Chipiouans ou Indiens du Nord. Ils se tatouent le visage et le corps. Leur ivrognerie habituelle les a rendus excessivement malpropres. Ils aiment beaucoup à se vêtir d'habillemens européens.

Depuis un certain nombre d'années la compagnie du nord-ouest, qui est établie au Canada, et à laquelle Mackenzie appartenait, a fait bâtir une loge à Cumberland-House près de celle de la compagnie sa rivale. Les agens de ces deux associations paraissent y vivre en bonne intelligence à côté les uns des autres, tandis que les vastes déserts du continent ont quelquefois été témoins de leurs querelles. Du reste les voyageurs n'eurent qu'à se louer des procédés qu'ils éprouvèrent des deux partis opposés.

Chaque compagnie emploie constamment des hommes qui courent le pays pendant l'hiver, pour recueillir les pelleteries des différentes bandes de chasseurs indiens, aussitôt que ceux-ci se les sont procurées. La plupart des sauvages sont débiteurs d'une des deux compagnies, qui leur a fait des avances en vêtemens, en outils, en couvertures de laines, en armes et en munitions. Leur désir le plus vif est de s'acquitter; dès qu'ils ont amassé quelques peaux, ils en donnent avis au poste qui leur a fourni des marchandises; mais leurs bonnes intentions à cet égard sont fréquemment frustrées par les artifices des agens des compagnies rivales.

Le poste de la compagnie de la baie d'Hudson est habité par une trentaine d'hommes, et à peu près autant de femmes et d'enfans. La maison de la compagnie du nord-ouest est plus peuplée. Tout ce monde est nourri, durant la plus grande partie de l'année, du poisson que l'on se procure au lac du Castor, éloigné de cinquante

milles. La pêche commence en automne avec les gelées, et continue à être abondante jusqu'en janvier. Le poisson est amené sur des traîneaux; chacun est attelé de trois chiens, et porte deux cent cinquante livres. On prend aussi quelques esturgeons dans le lac de l'île au Pin. « Vers le printemps, dit M. Richardson, une grande quantité de viande d'élan fut apportee des monts Baskians, qui sont à soixante-dix milles de distance. Le reste de nos provisions consistait en oies salées pendant l'automne, en viande sèche et en pemmican ou chair d'élan broyée et mêlée avec de la graisse. On avait aussi des pommes de terre, cultivées au poste même; enfin le fort York envoie ici du sucre et du thé. On vécut donc dans l'abondance pendant l'hiver de 1819 à 1820.

« Plusieurs des ouvriers et la plupart des agens et des commis des deux compagnies, ont pour femmes des Indiennes ou des métises; la race mélangée qui provient de ces unions est extrêmement nombreuse. Tout ce monde est assez mal élevé. Les productions végétales de ce canton sont la sapinette blanche, arbre résineux; la sapinette rouge et la noire; le baumier de Gilead et le Pin de Jersey se rencontrent aussi fréquemment; le mélèze ne croît que dans les lieux marécageux, il est chétif et mal fait. Le bouleau à canots parvient à une hauteur considérable; il devient rare à cause de la grande consommation qui s'en fait pour construire des canots. L'aune se voit sur les bords de tous les petits lacs herbeux, si nombreux dans le voisinage. Les Indiens emploient comme émétique une décoction de son écorce intérieure, et s'en servent aussi pour teindre en jaune. Les bords des rivières sont couverts d'une grande variété de saules; on aperçoit un petit nombre de noisetiers dans les bois. L'érable à sucre, l'orme, le frêne et le thuya, que les chasseurs canadiens nomment cèdre, ombragent différentes parties du pays voisin de la Saskatchaouan; cependant les bords de cette rivière paraissent former la limite supérieure de ces arbres.

[illegible] meilleur fruit de ce pays est celui de l'*a*[illegible]*alis*, qui sous le nom de misassutou[illegible] un mets recherché dans les banquets [illegible], et [illegible] le Pemmican, donne [illegible] ent trop gras. Les naturels désignent par le nom de sappomminé, une grande diversité de groseillers à grappes et à épines. Les framboises sont très-communes sur les bords sablonneux des rivières, ainsi que les fraises que les Cris nomment Oteïminé (fruit du cœur).

« Les quadrupèdes auxquels on donne la chasse pour s'en nourrir, sont l'élan et le renne; le bison, le cerf américain et l'apistatchékous, espèce d'antilope qui fréquente les plaines au-dessus des fourches de la Saskatchaouan, ne se trouvent pas dans le voisinage de Cumberland House.

« Les animaux qui procurent des fourrures, sont les renards de différentes couleurs, noirs argentés, croisés, rouges et bleus; les premiers sont les plus rares et les plus chers; les bleus ne se voient pas très-souvent; on suppose qu'ils viennent du sud. Le loup gris est commun. Au mois de mars les femelles attirent fréquemment les chiens du fort, tandis que dans d'autres saisons, ces bêtes montrent une antipathie extrême l'une pour l'autre. On voit quelquefois des loups noirs, et moins souvent les variétés noires et rouges de l'ours d'Amérique. L'ours gris, si redouté des Indiens à cause de sa force et de sa férocité, habite plus près des Monts-Rocheux.

» Le volverene est un animal très-fort et très-rusé que les chasseurs haïssent beaucoup à cause du tort qu'il fait à leurs piéges. Le lynx du Canada est timide; il fait surtout la guerre aux lièvres; sa fourrure est estimée. La marte est la bête la plus commune dont on recherche la peau; on fait cas aussi de celle du pekan, de la loutre, du rat-musqué : celle du castor est comme on sait le principal objet de commerce.

» Plusieurs espèces de tétras, les lagopèdes, les oies et les lièvres, fournissent à la nourriture des habitans du fort; à quoi ils ajoutent différens poissons, carpes, perches, brochet, truite, etc. »

Revenons à M. Franklin et à ses deux compagnons: lorsqu'ils partirent le 18 janvier 1820, la terre était couverte de neige; ils se munirent de raquettes que l'on adapte aux pieds pour marcher, elles consistent en deux longs morceaux de bois qui ont été courbés au feu, ils sont séparés par des barres transversales, et

liés ensemble à leurs extrémités. Les espaces entre les barres sont remplis par un entrelacement de courroies, et le pied est attaché par des cordons de cuir qui passent autour de la cheville et ne fixent que les orteils, de sorte que le talon se lève à chaque pas ; la longueur de ces raquettes est de quatre à six pieds; sa largeur est d'un pied six à neuf pouces suivant la taille du voyageur. Indépendamment de ces raquettes, chacun emporte une couverture, une hache, un briquet, une pierre à feu, de l'amadou et un fusil.

Les traîneaux sont fort simples, et conduits par des chiens. Leur charge est ordinairement de trois quintaux; mais on conçoit qu'elle diminue chaque jour. L'habillement du voyageur est une capote avec un capuchon; on a des pantalons et des guêtres de peau à la manière des Indiens, enfin des mocassains. On met pardessus le tout, la couverture ou une casaque en cuir, qui est attachée autour du corps par un ceinturon auquel sont suspendus le couteau, la hache et les ustensiles pour faire le feu. Lorsque la neige est dure ou que les sentiers sont bien battus, on parcourt à peu près quinze milles par jour.*

Un commis de la compagnie de la baie d'Hudson partit en même temps que M. Franklin, de sorte que leurs traîneaux formaient une longue file. La neige était profonde, on marcha sur la rivière. Le temps était très-serein, mais extrêmement froid.

Quand on arrive à l'endroit où l'on doit passer la nuit, on débarrasse de neige l'emplacement que l'on veut occuper; on couvre la terre de branches de pins sur lesquelles les voyageurs étendent leurs couvertures; ils s'enveloppent dans leurs capotes et se couchent autour du feu que l'on allume au centre. On dort ainsi à la belle étoile, même par un froid de 15° audessous de zéro.

Carlton-House, où l'on fut le 31 janvier, est un poste de la compagnie de la baie d'Hudson. Il s'y trouvait en ce moment des Assiniboïnes ou Indiens-Pierre, fameux pour leur caractère perfide et féroce. Leur physionomie est bien trompeuse, car il est difficile d'en voir une qui soit plus douce et plus agréable. Ils ont beaucoup de chevaux et d'armes à feu, et recherchent les marchandises européennes. Pour se les procurer, il font une chasse assidue aux castors et autres animaux à fourrure. Ils se nourrissent principalement de la chair des bisons.

Le poste de Carlton-House est situé, par 52° 50' nord, et 106° 12' est, dans un canton fertile; le grain et les pommes de terre croissent à merveille. La Saskatchaouan passe à un quart de mille à l'ouest ou à gauche du fort; cette rivière vient des Monts-Rocheux, qui sont éloignés de cent trente milles. Tout le pays vers le sud n'offre qu'une plaine unie et nue qui s'étend jusqu'aux sources du Missouri et de l'Assiniboïne.

Le 9 février M. Franklin et ses compagnons partirent pour l'île à la Crosse, poste qui est situé au nord de Carlton-House. Ils traversèrent un terrain montueux et entrecoupé de lacs et de ruisseaux, jusqu'à la rivière du Castor. Ils rencontrèrent quelques familles d'Indiens et des cabanes abandonnées. Le 17 ils arrivèrent à un petit poste de la compagnie de la baie d'Hudson, de l'autre côté de la rivière; la compagnie rivale en a aussi un. Ils en repartirent le 20; on atteignit le 23 le poste de l'île à la Crosse, placé au sud d'un lac qui porte ce nom. Il lui vient d'une île dans laquelle les Indiens se réunissaient pour jouer à ce jeu.

Les deux compagnies ont là des comptoirs que leur position rend importans, parce que c'est le point de communication des territoires d'Athapaska et de Columbia avec le Missinipi qui coule vers le lac de l'île au Pin. Le pays voisin est plat et entrecoupé de lacs et de rivières; les castors et autres animaux y ont beaucoup diminué. Ces forts sont fréquentés par les Cris et les Chipiouans; ils y apportent au printemps les fourrures qu'ils se sont procurées en hiver, et y viennent chercher en automne les munitions et les objets dont ils ont besoin.

Les voyageurs quittèrent ce lieu le 5 mars; passèrent sur les lacs Cléar, du Bison, et Méthye qui communiquent entre eux. Les compagnies ont des postes sur les rives des deux derniers. M. Franklin vit dans l'un d'eux, des chasseurs métis chipiouans, auxquels il adressa des questions sur le pays qu'il devait traverser; ils ne connaissaient rien au-delà du lac Athapaska. Ils parlèrent de Hearne et de Matonabbi,

son compagnon. Ce voyage avait eu lieu avant qu'ils fussent au monde; mais ils se souvenaient de l'expédition de Mackenzie à la mer polaire.

On arriva le 13 au pied des montagnes qui séparent les eaux du lac Ouinipeg de celles des lacs qui envoient les leurs à la mer. Cette chaîne est bien boisée et coupée par des ravines profondes. Au bout d'un portage de douze milles, on parvint sur les bords du Cléar-Water-River. Ses rives des deux côtés sont hautes, rocailleuses et pittoresques. Cette rivière se jette dans l'Athapaska, ou Elk-River, on rencontra plusieurs cabanes d'Indiens.

Les ouragans, la neige qui tombait en abondance, et le froid, rendirent le reste du voyage fort désagréable jusqu'au fort Chipiouan, sur le bord du lac Athapaska, où M. Franklin arriva le 26 mars. Il avait parcouru huit cent cinquante-sept milles depuis son départ de Cumberland-House.

Pendant qu'il prenait des informations sur la poursuite ultérieure de ses projets, il vint au fort un vieux chef chipiouan. Il était beau-fils de Matonabbi, qui avait accompagné Hearne, et il avait lui-même fait partie de la troupe; mais étant alors très-jeune, il avait oublié presque toutes les circonstances de l'expédition. Toutefois il assurait que l'on était parvenu jusqu'à la mer, quoiqu'il convînt que personne n'en avait goûté l'eau.

Le 10 mai on eut les premiers indices du printemps : les fleurs de la pulsatille s'ouvrirent; les feuilles des arbres commencèrent à se montrer; les cousins se portèrent dans les endroits chauds; cependant le lac était encore pris par les glaces. Le 17 et le 18 il tomba des torrens de pluie; il fit des éclairs, on entendit le tonnerre. Ce temps humide fit fondre la glace si rapidement, que le 24 elle avait entièrement disparu de la surface du lac. Les agens des deux compagnies ne tardèrent pas à arriver avec les fourrures qui, des différens postes, sont expédiées aux dépôts.

Toutes les personnes que M. Franklin consulta s'empressèrent de lui donner des renseignemens. Mais lorsqu'il en vint aux arrangemens relatifs à la continuation de son voyage, il reconnut avec peine que les comptoirs des deux sociétés étaient mal approvisionnés de marchandises, de sorte qu'il n'était pas possible de lui en fournir une grande quantité; d'ailleurs il se présentait peu de Canadiens pour l'accompagner.

Heureusement des nouvelles apportées le 5 juin, du grand lac de l'Esclave, par un membre de la compagnie du Nord-Ouest, firent changer cet état de choses. Il annonça que le principal chef des Indiens-Cuivre avait appris avec joie l'arrivée des voyageurs, et donné tous les détails qu'il savait sur la route à tenir pour aller à la mer par le fleuve Copper-Mine. Il s'était engagé à suivre l'expédition avec ses gens, comme guides et chasseurs. Ils devaient l'attendre au fort Providence, sur la rive septentrionale du lac de l'Esclave. Ils ne doutaient pas que l'on ne trouvât des moyens de subsistance en se rendant à la mer. Ces informations produisirent un si bon effet sur l'esprit des Canadiens, que leurs craintes diminuèrent beaucoup, et que plusieurs parurent disposés à se joindre à l'expédition. Dès le soir même, il y en eut dix qui offrirent leurs services, ils furent acceptés. En quelques jours, on en engagea quinze dont deux étaient des interprètes.

La partie orientale du lac Athapaska porte le nom de lac des Montagnes; sa rive septentrionale, et les îles qu'il renferme, sont hautes et rocailleuses; la côte méridionale, au contraire, est unie. Les rochers du nord sont de syenite, recouverte d'une couche de terre fort mince, et sur laquelle croissent néanmoins des sapins, des peupliers, et toutes sortes d'arbrisseaux. Dans ce moment, la verdure tendre du feuillage, et les fleurs des plantes rendaient le coup d'œil enchanteur. Quelques-unes des montagnes voisines atteignent à une hauteur de six cents pieds, à un mille de distance de la loge; de leur sommet on jouit d'une perspective magnifique. Au sud et au sud-ouest, le pays est montagneux. Les Cris se procurent dans ces hauteurs le gibier dont ils se nourrissent, et l'écorce dont ils font leurs canots.

Au printemps, les Indiens arrivent au fort pour régler leurs comptes, et pour se procurer les marchandises dont ils ont besoin pour l'hiver. Leur réunion est ordinairement accompagnée de bruit et de tumulte, parce que les chasseurs reçoivent une si grande quantité d'eau-de-vie, que leur ivresse dure plusieurs jours de suite. Ces Indiens appartiennent à la grande

famille des Chipiouans ou Indiens du Nord, dont les dialectes sont parlés sur les bords du fleuve Mackenzie, de l'Ondjigah, et par les nombreuses tribus de le Nouvelle-Calédonie à la côte nord-ouest de l'Amérique, ainsi que Mackenzie l'a reconnu dans son voyage. Ils se donnent en général le nom de Dinnis (hommes), et chaque tribu y ajoute, pour se distinguer, un surnom qui est pris de la rivière, du lac près duquel ils chassent, ou du canton qu'ils ont quitté le plus récemment. Ceux qui fréquentent le fort Chipiouan sont les Sà-issà-Dinnis (Indiens du soleil levant ou de l'est) : leur territoire de chasse était originairement entre l'Athapaska, le grand lac de l'Esclave et le Missinipi. Ce territoire, appelé le pays des Chipouans, ou la région stérile, est frequenté par de nombreux troupeaux de rennes qui fournissent aux Indiens une nourriture fraîche et de bons vêtemens; les agens des compagnies s'efforcent de les tenir dans le pays plus à l'ouest où les castors habitent.

M. Franklin observe que le tableau de ces peuples, tracé par Hearne et par Mackenzie, est si exact et si détaillé, qu'il ne peut rien ajouter; que depuis qu'ils se sont familiarisés davantage avec les Européens, ils ont discontinué leurs expéditions guerrières contre les Esquimaux.

Le 13 juillet, M. Richardson, M. Hood et le reste de la troupe, qui étaient restés à Cumberland, arrivèrent au fort Chipiouan. Ils amenaient deux canots remplis de marchandises; mais ayant peu de provisions, leur voyage avait été fort prompt; malheureusement un canot ayant chaviré en passant un rapide, un de leurs bateliers s'était noyé.

M. Richardson avait eu la précaution d'engager dix Canadiens à Cumberland-House; ils montraient tous la meilleure volonté d'aller aussi loin qu'on voudrait les conduire; ainsi l'on put renvoyer ceux que l'on avait retenus précédemment, et qui commençaient à montrer du repentir de la promesse qu'ils avaient faite. Ils emmenaient de plus Jean Hepburn, matelot anglais, dont la fidélité et l'intelligence avaient déjà été éprouvées : on devait trouver deux interprètes au grand lac de l'Esclave; enfin une Chipiouane accompagnait la troupe. On prit une provision de vêtemens suffisante pour habiller tous les hommes, et pour faire des présens aux Indiens, mais on ne put se procurer ni munitions, ce qui était pourtant l'article essentiel, ni eau-de-vie, et l'on n'emporta qu'une petite quantité de tabac.

Le 18 juillet, les ballots de marchandises furent répartis entre trois canots; la provision de vivres n'étant pas forte, cette circonstance ne diminua en rien la bonne humeur des Canadiens, qui partirent fort gaiement. Les voyageurs, depuis leur départ du lac Ouinipeg, avaient suivi la même route que Mackenzie dans son premier voyage; ils firent de même jusqu'au grand lac de l'Esclave, dans lequel ils entrèrent le 24 juillet. Alors ses bords n'étaient pas fréquentés habituellement par les agens des compagnies commerçantes. En 1820, chacune avait des postes sur une petite île située à l'embouchure du Slave-River dans le lac.

On augmenta dans cet endroit la provision de vivres, on engagea un nouvel interprète, on repartit le 27, on suivit la rive orientale du lac, et le 28 on atterit au fort Providence, qui est près de son extrémité nord-est. Il appartient à la compagnie du nord-ouest.

« Le 30 juillet, dit M. Franklin, nous vîmes une file de canots indiens s'avancer en bon ordre; quand ils s'approchèrent, nous reconnûmes le chef, Akaïtcho, qui était dans le plus avancé. En debarquant au fort, il prit un air très-grave, et marcha d'un pas mesuré et plein de dignité, ne regarda ni à droite ni à gauche les personnes qui s'étaient assemblées sur le rivage, pour être témoins de son arrivée; et conservant la même immobilité jusqu'au moment où il entra dans la salle, et fut présenté aux officiers. Ayant fumé sa pipe, bu un peu d'eau-de-vie et d'eau, et donné un verre de ce mélange à chacun de ses compagnons qui s'étaient assis sur le plancher, il entama sa harangue, qui est remplie de raison et d'une sensibilité profonde. « Je me réjouis, dit-il, de voir de si grands chefs dans mon pays; ma tribu est pauvre, mais nous aimons les hommes blancs qui ont été nos bienfaiteurs; j'espère que leur visite nous occasionera beaucoup de bien. Le bruit qui a précédé votre arrivée m'a causé un grand plaisir. On avait d'abord dit qu'un chef de la médecine vous accompagnait, et qu'il était capable de rappeler les morts à la

vie. Je m'en suis réjoui; l'espoir de revoir mes parens défuns avait animé mes esprits; mais d'après ce qu'on m'a dit depuis, ces vaines espérances se sont évanouies. Il me semble actuellement que mes amis ont été arrachés une seconde fois à mon affection. Faites-moi, je vous prie, connaître exactement la nature de votre expédition. »

« J'essayai de lui expliquer l'objet de notre mission, de la manière la plus propre à l'engager à ne négliger aucun effort pour nous servir; et il m'assura que sa troupe et lui nous accompagneraient jusqu'à la fin de notre voyage, et qu'ils feraient leur possible pour nous approvisionner de vivres. Il convint que sa nation avait fait la guerre aux Esquimaux; mais qu'actuellement ils désiraient la paix, et que tous étaient unanimes dans leur opinion sur la nécessité de s'abstenir de tout acte d'hostilité envers ce peuple. »

L'eau étant très-haute en ce moment, les guides indiens recommandèrent d'aller au fleuve par une route plus courte que celle qu'ils avaient déjà proposée; ils fondèrent leur motif de ce changement sur la probabilité de trouver une plus grande quantité de rennes en, suivant le chemin qu'ils indiquaient en dernier lieu. Alors ils tracèrent, sur le plancher avec du charbon, une carte représentant une chaîne de vingt-cinq petits lacs qui s'étendaient vers le nord, et dont à peu près une moitié étaient liés entre eux par une rivière qui tombe dans le grand lac de l'Esc'ave, près du fort Providence. Un des guides prit à son tour le charbon, et dessina le fleuve Copper-Mine, traversant le lac le plus éloigné, et coulant de l'ouest vers le graud lac de l'Ours, puis de là vers la mer. C'était le frère aîné d'Akaïtcho; il raconta qu'il avait accompagné Hearne dans son expédition; il se souvenait encore du massacre des Esquimaux.

Ces Indiens indiquèrent un autre lac à peu près à trois journées de distance au sud du fleuve; Akaïtcho conseilla de placer sur ses bords l'établissement pour hiverner, parce que les rennes devaient y passer en automne et au printemps; il ajoutait qu'il était poissonneux, et qu'il croissait tout à l'entour assez de bois pour construire la maison et pour se chauffer.

« Ces renseignemens obtenus, dit M. Franklin, je lui passai ma médaille autour du cou, et les officiers en firent autant à son frère et aux deux guides, en leur annonçant que ces marques de distinction leur étaient données comme des témoignages de notre amitié, et comme un gage de la sincérité de nos sentimens. Conférées en présence de tous les chasseurs, ces décorations flattèrent infiniment Akaïtcho et les trois autres Indiens. »

Ce chef montra infiniment de pénétration et d'intelligence pendant toute cette conversation qui nous donna une opinion très-favorable de son esprit. Il fit beaucoup de questions sur les deux vaisseaux expédiés sous le commandement du capitaine Parry, pour faire des découvertes; entreprise dont on lui avait parlé, et demanda pourquoi le passage n'avait pas été découvert depuis long-temps, s'il en existait un. Le soir il y eut une danse de Canadiens, qui divertit beaucoup les spectateurs; Akaïtcho, de son côté, en fit exécuter une par ses jeunes gens.

Le 2 août, les voyageurs se mirent en route, au nombre de vingt-huit personnes: indépendemment des trois grands canots, il y en avait un petit pour les femmes. Chacun paraissait joyeux de ce qu'enfin l'on se dirigeait vers le fleuve Copper-Mine, et de ce que l'on allait parcourir un pays que nul Européen n'avait visité jusqu'alors. On suivait la rive orientale du lac, en traversant des canaux formés par des ilots rocailleux en avant d'une baie. Comme il est très-profond, il gèle rarement avant la fin de novembre; la glace, qui a ordinairement sept pieds d'épaisseur, ne se rompt que vers le milieu de juin, trois semaines plus tard que celle de la rivière de l'Esclave.

Le 3, on entra dans le Begholo-Tessé que les Européens ont nommé Rivière de la Pierre jaune. Tout le monde se mit en mouvement, et bientôt une flotte de canots remonta la rivière. Les rapides et même les cataractes forcèrent à débarquer souvent et à faire de longs et difficiles trajets par terre. Ces portages fatiguèrent beaucoup les Canadiens; les Indiens se tiraient d'affaire avec une agilité surprenante. Les hommes emportaient les canots, les femmes et les enfans se chargeaient des provisions et des vêtemens; à l'extrémité du portage, tout était prêt à rembarquer.

Au nord du lac des Rennes, où l'on arriva

le 11 août, le Begholo-Tessé n'est plus qu'un ruisseau insignifiant qui s'échappe du milieu de rochers élevés de cinq cents pieds au-dessus de l'eau. Cette rivière est trop fréquemment interrompue par des cascades et des rapides, pour qu'on puisse y naviguer avec des canots chargés de marchandises. En montant sur les rochers voisins d'un petit lac qui communique par le Begholo-Tessé avec le lac des Rennes, et qui est plus septentrional, on découvre un pays agréablement diversifié par des collines et des vallées : douze lacs s'offrent à la vue de divers côtés ; quelques pins croissent sur leurs bords ; mais le pays est, en général, presque entièrement dénué de toute végétation ; à l'exception de quelques arbustes et de lichens, il offre l'aspect de la stérilité : les collines sont de gneiss, leurs pentes sont couvertes de gravier.

On trouva une suite de lacs entre lesquels il fallait sans cesse recommencer à porter les canots quelquefois à une distance assez considérable. Enfin, le 19, on parvint, par un petit ruisseau coulant au nord-ouest, à un lac près duquel Akaïtcho proposa de passer l'hiver. Cet emplacement était, sur une éminence près de la rive septentrionale d'une petite rivière. Les environs étaient bien boisés ; les pins s'élevaient à une hauteur qui surprit, d'après ceux que l'on avait vus les jours précédens.

La longueur totale des portages que l'on avait traversés depuis le départ du fort Providence, était de vingt-un milles et demi, et la distance totale depuis le fort Chipiouan de quatre cent cinquante milles.

Le 20, les Canadiens furent partagés en deux détachemens ; l'un coupait du bois pour bâtir une maison, l'autre allait à la recherche des animaux que les Indiens tuaient à la chasse. M. Franklin désirait partir sans délai pour le fleuve Copper-Mine ; mais Akaïtcho déclara que l'entreprise serait téméraire et dangereuse ; le temps était froid, les feuilles des arbres tombaient, les oies avaient déjà volé au sud, l'hiver allait donc bientôt commencer. Il pensait que tous ceux qui feraient cette course perdraient la vie ; c'est pourquoi il ne voulait ni marcher, ni permettre à aucun de ses gens de partir, et il parla de retourner au fort Providence avec ses chasseurs, après qu'il aurait recueilli assez de viande pour M. Franklin et ses compagnons. On peut juger de l'inquiétude que cette nouvelle répandit parmi ceux-ci. Plutôt que de se brouiller avec Akaïtcho, l'on prit le parti de renoncer au voyage à la mer pour cette saison. Cependant on convint que les deux midshipmen partiraient le plus tôt possible avec un canot léger, pour connaître exactement la distance à laquelle on se trouvait du Copper-Mine et la grosseur de ce fleuve, ce qui eut lieu le 29.

Revenus de leur expédition le 1er septembre, ils avaient atteint les bords du lac Point, et suivi ses rives qui s'étendent de l'est à l'ouest. Sa largeur varie d'un mille à trois, ses bras se dirigent de divers côtés. Les voyageurs s'étaient convaincus que déjà l'hiver ne permettait pas d'aller plus au nord.

La construction de la maison dans laquelle on devait passer l'hiver allait grand train, elle fut nommée fort Entreprise. L'on y entra le 6 octobre. Elle avait cinquante pieds de long, et vingt-quatre de large. Tous les environs abondaient en lichen dont les rennes font leur nourriture, de sorte que l'on avait journellement la facilité d'ajouter à la provision de viande. Ces animaux s'éloignent des bords de la mer en juillet et en août, fréquentent les terrains nus pendant le mois d'octobre, et vont passer l'hiver dans les bois, ils retournent au nord à la fin d'avril. Les loups en font un grand carnage à l'époque de leurs migrations.

Le 18 octobre M. Franklin expédia M. Back avec deux Canadiens et quatre Indiens au fort Providence. Ils devaient y prendre les arrangemens nécessaires pour le transport au fort Entreprise des marchandises que l'on attendait de Cumberland-House, et essayer d'en obtenir des comptoirs du lac de l'Esclave. Dans un cas de nécessité, M. Back devait aller jusqu'au fort Chipiouan. M. Franklin le chargea de ses dépêches pour le gouvernement britannique.

Vers la fin d'octobre, les Canadiens terminèrent une autre maison dans laquelle ils devaient demeurer. Elle avait trente-quatre pieds de long sur dix-huit de large ; elle était partagée en deux pièces. Vis-à-vis de ce bâtiment était le magasin aux provisions. Ces deux maisons formaient, avec celle des officiers, les trois côtés d'un carré.

Le 26, Akaïtcho, qui était allé chasser avec

sa troupe, arriva au fort; le départ des rennes mettait une fin à leurs occupations. Ils restèrent jusqu'au 10 décembre. On leur remit alors des munitions pour retourner à la chasse, et ils partirent. Leur séjour avait causé une grande diminution dans les provisions; car, en y comprenant les femmes et les enfans, ils étaient au nombre de quarante.

Pendant le mois de décembre, la température fut extrêmement rigoureuse; le thermomètre descendit une fois à 39° au-dessous de zéro R., et ne s'éleva jamais à plus de 11° au-dessous du même point. Le terme moyen fut de 25°. Durant ces froids intenses, l'atmosphère était généralement calme; les coupeurs de bois et les chasseurs vaquaient à leurs occupations accoutumées sans prendre des précautions extraordinaires, et n'en ressentaient pas de mauvais effets. Ils avaient des chemises de peau de renne, des mitaines de cuir doublées de laine, et des bonnets de peau; aucun d'eux ne se couvrait la figure, ni n'éprouvait la nécessité de le faire. Mais le froid causa beaucoup de dommage sous un autre rapport. Les arbres étaient gelés jusqu'au cœur, et aussi durs que de la pierre, et chaque jour on brisait des haches.

L'eau du rapide situé au commencement de la rivière voisine du fort, ne cessa pas de couler pendant le temps le plus rigoureux. Seulement elle avait un peu diminué; sa température était à zéro; le soleil ne se montrait que pendant un temps très-court, et, à cause de l'obliquité de ses rayons, ne donnait que peu de chaleur. On ne le voyait pas avant onze heures, et il disparaissait à deux. On observa de belles aurores boréales; la lune, surtout, brillait de l'éclat le plus resplendissant, et souvent on l'apercevait pendant vingt-quatre heures de suite.

« Nous passions une grande partie de notre temps, dit M. Franklin, à écrire nos relations. Des journaux quotidiens et mensuels que nous avions reçus d'Angleterre avec des lettres, dont les dernières étaient du mois d'avril, étaient lus et relus sans cesse, et fournissaient matière à la conversation pendant les repas; nous nous livrions alors à des conjectures sur les changemens que le monde pourrait éprouver pendant notre absence. Nous calculions avec la plus scrupuleuse exactitude l'époque à laquelle les lettres devaient nous arriver. Quelquefois nous allions voir travailler les bûcherons, ou bien nous faisions une promenade le long de la rivière.

» Le soir, nous visitions les Canadiens dans leurs maisons, et nous prenions part à leurs jeux qui se prolongeaient fort tard; en un mot, le temps ne nous paraissait pas trop long, car les occupations particulières de chaque officier lui laissaient moins de loisir qu'on ne pourrait le supposer. Je calculais de nouveau les observations faites pendant la route; M. Hood dressait les cartes, et dessinait les objets d'histoire naturelle. Chacun de nous notait à part, et avec la plus grande exactitude, ses remarques sur les aurores boréales. M. Richardson parvint à se procurer, de dessous la neige, des échantillons de la plupart des lichens du voisinage, et à connaître la minéralogie de tout le pays voisin.

» Le dimanche était un jour de repos pour tout le monde. Les coupeurs de bois faisaient le samedi la provision pour le lendemain. Tout le monde s'habillait de son mieux. On célébrait régulièrement le service divin; les Canadiens y assistaient, et s'y comportaient d'une manière exemplaire, quoiqu'ils fussent tous catholiques romains et peu au fait de la langue dans laquelle on lisait l'office.

» Nous vivions presque entièrement de chair de renne. Deux fois la semaine nous mangions du poisson; quelquefois on se régalait avec de la farine, mais nous n'avions aucune espèce de nourriture végétale. Le dimanche matin, nous prenions une tasse de chocolat : notre plus grande friandise était le thé sans sucre; nous en buvions deux fois par jour. »

Le commencement de janvier 1821 fut marqué par une grande douceur dans la température : le thermomètre remonta même à 5° au-dessous de zéro R. On fut surpris de voir une brume humide qui ressemblait à de la pluie; les Indiens en témoignèrent leur étonnement; ils déclarèrent que cet hiver était un des plus chauds qu'ils eussent éprouvés. Quelques-uns annoncèrent qu'il avait plu dans les bois; vers la fin du mois, le thermomètre redescendit à 36° au-dessous de zéro R.

Le 15 un détachement de sept hommes re-

vint du fort Providence avec une provision de rum, de poudre, de balles, de tabac, et des vêtemens. Ils avaient mis vingt-un jours à venir du lac de l'Esclave. Leur arrivée fit grand plaisir; on mit aussitôt les barils de rum en perce, et on en servit à toute la troupe, qui depuis long-temps n'avait pas goûté de cette liqueur favorite. La plus forte même avait gelé; cependant après avoir été exposée quelque temps au feu, elle devenait fluide, mais de la consistance du miel.

On attendait deux interprètes Esquimaux qui étaient envoyés par le gouverneur du fort York; ils arrivèrent le 27 janvier avec un interprète indien. Ils se nommaient Tattanneuk (le ventre) et Heuouteurok (l'oreille). Les Anglais appelaient le premier Août; il parlait leur langue; et le second, Juin.

M. Franklin avait fait partir, au mois de février, un petit détachement pour aller chercher le reste des provisions au fort Providence; il revint le 5 mars. M. Back, qui était allé jusqu'au fort Chipiouan, arriva le 17, ayant parcouru à pied, dans cette expédition, une distance de plus de mille milles. Il avait prodigieusement souffert de la faim et du froid.

Le mois de février avait été plus froid que le mois de janvier, mais moins que le mois de décembre. Mars fut très-beau. Le thermomètre monta une fois à 5° au-dessous de zéro. Le 25, le dernier morceau de la provision de viande de renne fut mangé; on eut alors recours à la chair broyée que l'on tenait en réserve pour en faire du pemmican.

Sur ces entrefaites, M. Franklin reçut un message du chef qui, après Akaïtcho, était le principal parmi les Tantsàhôt-Dinnis, ou Indiens Cuivre. Il se trouvait avec sa bande dans le territoire à l'ouest, compris entre le lac Marten occidental et le grand lac de l'Ours. Il offrait de pourvoir toute la troupe de viande sèche sur les bords du fleuve Copper-Mine, pourvu qu'on lui fournît des munitions et des marchandises.

Comme la saison avançait, on envoya chercher Akaïtcho pour prendre avec lui les arrangemens relatifs aux vivres, et savoir s'il voudrait se joindre aux voyageurs dans leur excursion future. Il arriva le 28 mars, et montra beaucoup de bonne volonté.

Le 4 avril, le reste des marchandises que M. Back était venu à bout de se procurer dans son pénible voyage au lac Athapaska, parvint à M. Franklin, qui expédia le 17 deux Canadiens au fort Providence avec une caisse contenant les journaux des officiers, les cartes, les dessins et les observations. Le tout était adressé au secrétaire d'état au département des colonies. M. Franklin écrivit aussi au gouverneur du fort York pour le prier d'envoyer à la baie Wager, une goëlette chargée de vivres et d'habits pour les gens de l'expédition, dans le cas où ils réussiraient à atteindre à cette partie de la côte.

Cependant on ne recevait rien des chasseurs, les filets n'amenaient qu'une petite quantité de poisson, et la viande broyée que l'on avait l'intention de garder pour l'été était presque entièrement consommée. Les repas étaient toujours minces, et quelquefois les officiers n'en faisaient qu'un seul par jour.

Dans les temps de disette on essaye par des divertissemens de faire oublier aux gens le mal qu'ils endurent; M. Franklin eut recours à ce moyen. Il encouragea par son exemple l'usage d'un passe-temps que la localité avait fait inventer : c'était de descendre en traîneau les bords escarpés de la rivère que la neige couvrait. On glissait avec une rapidité extrême, et l'on courait à une grande distance sur la surface de la rivière. Souvent les traîneaux versaient, ce qui occasionait de grands éclats de rire.

Akaïtcho arriva le 22 mai en grand cortége. Il était précédé par son porte-étendard, et marchait avec la lenteur et la gravité d'un roi de théâtre. Tout son monde s'était barbouillé le visage de couleur rouge, et l'on tira des coups de fusil en son honneur, ainsi qu'il l'avait désiré. Quand on se fut assis en cercle, la pipe passa à la ronde, puis la jatte d'eau-de-vie, ce qui fut suivi de l'offre de couvertures et de vêtemens de toutes les sortes. Akaïtcho prononça ensuite un discours qui annonçait la diminution de sa bonne volonté depuis le mois de mars précédent; il proféra beaucoup de plaintes, il marqua de la défiance, et finit par refuser ce que l'on avait étalé devant lui. Après une tentative inutile pour avoir quelque chose de plus, il se leva de très-mauvaise humeur, et dit à ses chasseurs : « Il y a trop peu de marchandises

pour que je vous les distribue; que ceux qui ont l'intention de suivre les hommes blancs à la mer les prennent; » et il se retira d'un air mécontent. » Cependant le lendemain il fit sa paix avec M. Franklin, et il accepta les présens qu'il avait refusés la veille.

Le 4 juin la première troupe se mit en route; elle était composée de quinze Canadiens dont trois conduisaient des traîneaux tirés par des chiens; dix-huit Indiens des deux sexes, sans compter les enfans, les accompagnaient. Akaïtchot et ses chasseurs ne quittèrent le fort, avec M. Richardson, qu'à trois heures après midi. M. Franklin lui fit dire qu'il le priait de faire un dépôt de vivres au fort Entreprise, avant le mois de septembre, afin qu'on pût les retrouver quand on reviendrait de la mer, si l'on prenait cette route.

La troupe qui était chargée de conduire les canots décampa le 14 juin. Chaque canot était traîné par quatre hommes aidés de deux chiens. L'après-midi M. Franklin quitta le fort avec le reste de son monde, plein de joie de marcher vers l'objet final de l'expédition.

On arriva le 21 à la tente de M. Richardson; elle était sur le bord du lac Point, près de la partie que traverse le fleuve Copper-Mine. La glace avait encore sept pieds d'épaisseur; excepté vers les bords, elle ne paraissait pas près de fondre. Il était donc évident que si l'on s'arrêtait en ce lieu jusqu'à l'instant de la debâcle, on pourrait perdre tout espoir de réussite. M. Franklin prit en conséquence le parti de faire traîner le bagage sur le lac jusqu'à ce que l'on fût arrivé à un endroit de la rivière où l'on pourrait s'embarquer. Ce transport fut extrêmement pénible; les hommes avaient les jambes enflées et les pieds écorchés, parce que la surface des lacs était extrêmement inégale. On traversa des rapides où il fallut porter les marchandises par terre; enfin le 30 on trouva le fleuve navigable. Les Canadiens s'embarquèrent; M. Franklin et les officiers continuèrent à marcher avec les Indiens pendant quelque temps. Ils entrèrent ensuite dans les canots, qu'il fallut quitter de nouveau parce que le fleuve traversait des lacs dont l'eau était gelée.

Lorsque l'état de la rivière permit de se rembarquer, l'on eut à se préserver des dangers que les rapides et les cataractes pouvaient faire courir aux canots; on devait alors les décharger, de même qu'aux endroits où le fleuve n'était pas assez profond. Le 5, on coupa le cercle arctique; le 7, on rencontra Crochet, le chef Indien qui avait promis d'attendre les voyageurs et de chasser pour eux; il avait tenu sa parole. M. Franklin, pour lui témoigner sa satisfaction, lui suspendit une médaille au cou, et lui donna autant de munitions que l'exiguité de sa provision le lui permit. Ce brave homme, qui n'était pas un hâbleur comme la plupart des autres chefs, marqua la meilleure volonté d'être utile aux blancs, et regretta beaucoup de n'avoir pas une plus grande quantité de vivres à leur donner. Il accepta sans hésiter des mandats sur les agens de la compagnie du Nord-Ouest au fort Providence. Ensuite il acquiesça au désir de M. Franklin, en s'engageant à rester dans le voisinage de ce canton jusqu'à l'automne avec ses chasseurs, et à faire des dépôts de vivres sur différens points jusqu'à la mer, dans le cas où l'on serait obligé de revenir par le même chemin. Ces cachettes devaient être désignées par des marques propres à les faire reconnaître.

Le 11 juillet, M. Franklin et ses compagnons, suivis de quelques Canadiens et de tous les Indiens, descendirent à terre pour visiter les montagnes situées à l'ouest du fleuve et dans lesquelles Hearne avait trouvé du cuivre. Elles s'étendent de l'ouest-nord-ouest à l'est-sud-est. Leur hauteur varie de douze cents à quinze cents pieds; elles sont traversées par des vallées dans lesquelles coulent de petits torrens; ce fut dans ces fonds, parmi les rochers, que l'on rencontra les meilleurs échantillons de métal; les guides les indiquaient comme ceux dans lesquels on devait chercher avec le plus de soin. « Il était évident, dit M. Franklin, qu'aucun de ceux qui nous accompagnaient n'avait vu ce lieu depuis très-long-temps, car ils ne connaissaient pas les points où le métal abondait le plus.

» Comme nous entrions sur les confins du pays des Esquimaux, le 12, nos guides nous recommandèrent d'user de précaution, afin de ne pas être découverts. Le courant fut très-fort pendant toute la journée; on navigua passablement, car on ne fut obligé d'alléger les canots qu'une seule fois, dans un endroit où les vagues

du fleuve s'élevaient très-haut, à cause du rétrécissement extrême de son lit ; il n'avait pas, dans ces endroits, plus de quatre cents cinquante pieds de largeur, et les rapides étaient extrêmement agités. De grandes masses de glace, épaisses de douze pieds et plus, tenaient encore au rivage en plusieurs endroits ; preuve manifeste du séjour prolongé de l'hiver dans ces régions inhospitalières. La surface de la terre offrait, en revanche, une riche végétation.

» Les Indiens nous ayant dit que nous n'étions qu'à douze milles du rapide où l'on rencontrait toujours les Esquimaux, nous avons dressé nos tentes sur la grève, à l'abri d'une haute montagne. On observa dans le voisinage les vestiges d'un de leurs camps ; les troncs d'arbres portaient les marques de leurs haches de pierre. On fit bonne garde ; un officier, quatre Canadiens et un Indien veillaient pendant que le reste de la troupe dormait, chaque homme ayant ses armes à côté de lui. » Ensuite on descendit le fleuve avec la plus grande précaution. Presque tous les officiers et la moitié des Canadiens marchaient le long du rivage. Quand on fut arrivé à la chaîne de montagnes qui la veille avait borné la perspective, on la gravit avec empressement, parce que l'on espérait apercevoir à sa base le rapide que Hearne avait visité, et plus loin la mer ; on fut surpris de ne découvrir qu'une plaine semblable à celle de laquelle on sortait, et terminée par une autre chaîne de montagnes de trapp, entre lesquelles on distinguait les sommets d'autres monts plus éloignés. Depuis quelque temps l'on n'avait plus grande confiance dans la science des guides ; pour le coup on la perdit tout-à-fait, et l'on craignit que la mer ne fût encore très-éloignée. La plaine est couverte d'herbe : il ne s'y trouve pas de ces grandes pierres si communes sur les terrains nus. Les chaînons de montagnes qui semblent la couper à intervalles réguliers, sont absolument dénués d'arbres ; quelques pins chétifs croissent sur le bord du fleuve.

» Après le souper, M. Richardson grimpa sur une haute montagne à trois milles du camp, et vit pour la première fois la mer ; elle paraissait couverte de glaces. Un grand cap, que je nommai Cap Hearne, se montrait au nord-est ; on reconnut que ces cimes étaient les terres hautes que l'on avait aperçues dans le lointain, et qui avaient fait supposer que la mer était encore à une distance considérable.

» Le 15, la navigation fut difficile, et l'un des canots faillit être submergé en passant un rapide. L'eau étant peu profonde jusqu'à celui au-dessous duquel les Esquimaux se tenaient, nous dîmes à ceux des nôtres qui suivaient à pied les bords du fleuve, d'aller jusqu'à une baie sablonneuse au commencement de la cataracte, et d'y attendre les canots.

» Nous établîmes notre camp au nord du portage ; au point du jour, Juin et Août traversèrent la rivière pour aller à la découverte des Esquimaux, que la crainte avait fait fuir ; mais n'ayant pu les joindre, ils mirent des morceaux de fer et quelques bagatelles dans leurs canots qui étaient restés sur la grève. Nous vîmes dans leurs tentes des marmites et des haches de pierre, des harpons en cuivre, deux petits morceaux de fer, une quantité de peaux, et du poisson sec à moitié pourri : beaucoup de peaux de petits oiseaux étaient suspendues à un échafaudage, et même deux souris étaient attachées de la même manière. Il paraît donc que les besoins de ces pauvres gens les portent à conserver tout ce qui peut se manger.

» Des crânes humains qui portaient des marques de violence, et plusieurs ossemens, étaient épars à terre près des tentes. Or, comme cet emplacement correspondait exactement à la description que Hearne a donnée du lieu où les Chipiouans qui l'accompagnaient firent un massacre affreux des Esquimaux, nous ne doutâmes pas que nous ne fussions sur le lieu même où se passa cette scène d'horreur, malgré la différence que nous trouvâmes dans la longitude et la latitude.

» Nous avons en conséquence conservé le nom de saut du Massacre, par lequel il désigna la chute d'eau voisine. C'est une espèce de cataracte en talus, longue de neuf cents pieds, et dont la pente est de dix à quinze pieds. Elle est bornée d'un côté par de hautes parois de grès rouge, qui soutiennent une suite de collines élevées et verdoyantes. Au nord de cette chute, et tout près de la rive droite du fleuve, est l'île basse et rocailleuse que les Esquimaux avaient abandonnée.

» Akaitcho et les Indiens vinrent le 16 à nos tentes ; la veille ils avaient vu les Esquimaux et avaient essayé inutilement d'ouvrir avec eux des communications amicales. Le soir, une nouvelle troupe de ces sauvages parut sur la rive droite du fleuve à un mille au-dessous de notre camp ; ils portaient leurs canots et leurs bagages sur leur dos ; dès qu'ils nous eurent découverts, ils rebroussèrent chemin et prirent la fuite. L'apparition de tant de bandes effraya nos Indiens à un tel point, qu'ils résolurent de nous quitter, de peur d'être cernés et de ne pouvoir faire retraite. Toutes mes tentatives pour garder au moins deux chasseurs furent vaines.

» Nous nous sommes embarqués le 18, à cinq heures du soir, et nous avons navigué vers la mer qui est éloignée de neuf milles du saut du Massacre. Après avoir passé quelques rapides, le fleuve s'élargit et devient plus navigable pour les canots ; il coule entre des bancs de sable d'alluvion. A dix heures, nous avons établi notre camp à la gauche de son embouchure, qui a un mille de largeur ; elle est peu profonde, étant presque entièrement barrée par des bancs de sable qui, de chaque côté du continent, vont joindre une île basse située au milieu du courant ; il y a ainsi deux canaux : celui de l'ouest est seul navigable pour des bateaux, l'autre étant bouché par un récif. »

L'eau était limpide, de couleur verte, et bien salée. On observa qu'elle haussait et baissait de quatre pouces. Le rivage était parsemé de bois flotté : quelques saules chétifs croissaient près des tentes. On vit des oiseaux aquatiques et des lagopèdes. On pêcha une assez bonne quantité de poisson. La première vue de la mer amusa beaucoup les Canadiens, surtout en apercevant les phoques qui nageaient près de l'embouchure du fleuve. Avant la soirée, cette sensation fit place à l'abattement ; l'idée de traverser une mer remplie de glace dans des canots d'écorce, les épouvantait ; ils calculaient la longueur du voyage, les dangers, l'incertitude d'avoir des provisions, le manque de bois pour faire du feu, la nécessité de traverser des terrains stériles pour arriver à un comptoir européen. « Les deux interprètes, ajoute M. Franklin, manifestaient le plus ouvertement leurs craintes ; déjà ils m'avaient demandé à être congédiés ; cette fois ils insistèrent ; un seul Canadien suivit leur exemple. Persuadé qu'en les employant constamment aussitôt que nous pourrions commencer notre voyage, je les empêcherais de se livrer à leurs idées noires, et que, familiarisés avec le spectacle de la côte, ils ne tarderaient pas à reprendre leur gaieté, nous primes à tâche de tourner leurs craintes en ridicule ; heureusement nous y réussimes. La manière dont notre fidèle Hepburn considérait l'élément auquel il avait été accoutumé si long-temps ne contribua pas peu à les rendre honteux de leur frayeur.

« Ici je terminai mes dépêches pour l'Angleterre, et les confiai à M. Wentzel, l'un des employés du fort Providence, qui nous avait accompagnés et rendu beaucoup de services. Il partit le 19, à huit heures du soir, avec quatre Canadiens. Je lui donnai diverses instructions pour le cas où la saison ou d'autres circonstances nous forceraient à rebrousser chemin.

» Nous avons déterminé la position de notre camp à l'embouchure du fleuve Copper-Mine, à 67° 50' nord, 115° 38' ouest, qui diffère de celle donnée par Hearne ; cependant l'exactitude de la description qu'il a laissée, jointe aux renseignemens fournis par les Indiens, nous prouvèrent que nous étions à l'endroit qu'il avait visité. C'est pourquoi j'ai assigné le nom de cap Hearne au cap le plus considérable que nous avions alors en vue ; un autre reçut celui de cap Mackenzie ; une rivière qui a son embouchure dans la mer à l'ouest du fleuve Copper-Mine, fut appelée Richardson's-river, en l'honneur de mon savant compagnon de voyage.

» La distance parcourue du fort Entreprise à l'embouchure du fleuve Copper-Mine fut de trois cents trente-quatre milles ; les canots et les bagages furent traînés sur la glace et la neige pendant un espace de cent dix-sept milles. »

Jusqu'à présent M. Franklin n'avait fait que constater les découvertes des autres ; maintenant nous allons le voir affronter, dans deux frêles canots, les hasards et les dangers d'une mer inconnue. A l'exception de trois officiers et d'un matelot, ses compatriotes, ses autres compagnons au nombre de seize étaient étrangers à la navigation.

La violence du vent du nord-est et un brouil-

lard épais ne permirent pas de s'embarquer avant le 21 juillet à midi. Souvent les mêmes inconvéniens forcèrent les navigateurs de s'arrêter. On se dirigeait à l'est, on allait tantôt à la voile, tantôt à la rame. La côte est de hauteur modérée et uniforme. Les approches n'en sont pas difficiles; le rivage sablonneux et graveleux est borné par des plaines verdoyantes. Au large, on voyait fréquemment des îles rocailleuses et nues; toutes reçurent des noms, de même que les points remarquables du continent.

Le bois flotté était abondant sur le rivage; comme le fleuve Copper-Mine ni aucun autre de ceux qui sont connus, excepté le fleuve Mackenzie ne charrie de bois à la mer, on peut en conclure qu'il est apporté dans cette partie par un courant qui vient de l'est. Les glaces laissaient un passage libre le long de la côte; elles étaient généralement en morceaux détachés que le vent dispersait aisément; mais aussi il les poussait quelquefois contre les canots, qui se trouvaient alors dans un grand péril.

On rencontra sur les îles et sur le continent des appareils dressés par les Esquimaux pour faire sécher les peaux de phoques et les poissons; il s'y trouvait aussi des ustensiles et des armes. Quelquefois on prit des peaux dont on avait besoin, et on laissa toujours, à la place, des objets dont la valeur était plus considérable.

Les voyageurs tuèrent quelques rennes qui les mirent à même de ne pas entamer leurs provisions: leur pêche fut généralement peu abondante, parce qu'il y avait dans ces parages trop de phoques qui mangeaient les poissons.

Le 25, on doubla un cap qui reçut le nom de M. Barrow. Il est au nord du 68me parallèle. Au-delà, la terre court au sud-est; les rochers de granit s'élèvent brusquement du bord de l'eau à une hauteur de quatorze cents pieds. Ce rivage escarpé et raboteux ne permet aux canots d'aborder que dans un petit nombre d'endroits.

Quoique le mois de juillet ne fût pas encore passé, déjà le froid se faisait sentir; la surface de l'eau laissée dans une marmite gela pendant la nuit; depuis quelques jours on observait le matin des pellicules de glace sur l'eau de la mer, entre les glaçons flottans. Malgré cette température rigoureuse, on était tourmenté par des essaims innombrables de cousins; on avait espéré vainement d'être débarrassé de cette engeance funeste dans le voisinage de la mer; elle y était aussi incommode que partout ailleurs.

On continua jusqu'au 30 juillet de suivre la côte au sud-sud-est. Elle se terminait à une baie qui fut nommée Arctic-Sound. On espérait trouver à son extrémité l'embouchure d'un fleuve, parce que l'on avait observé que l'eau changeait de couleur; on l'avait dépassée sans la voir. Quand on eut débarqué et marché vers l'ouest, on aperçut la rivière qui venait du sud. D'après des renseignemens que l'on avait reçus au fort Chipiouan, on regarda le cap Barrow comme l'extrémité nord-est de l'Amérique; car la direction de la côte ressemblait au dessin qui en avait été tracé au charbon sur le plancher du fort.

« On n'avait plus que pour huit jours de vivres, il était urgent de s'en procurer; or, comme on avait entendu dire que les Esquimaux fréquentent les rivières dans cette saison, je résolus, continue M. Franklin, de chercher à ouvrir des communications avec eux dans le dessein d'en obtenir des secours pour nos besoins actuels, et un abri pour l'hiver, si le mauvais temps nous empêchait de rejoindre soit les Indiens qui devaient nous attendre, soit le fort Entreprise. J'étais d'autant plus porté à prendre ce parti, que dans la journée nous avions vu plusieurs rennes, et que la rivière paraissait poissonneuse; ce qui me faisait espérer que notre troupe trouverait à se nourrir durant son séjour, et peut-être même à augmenter ses provisions. En conséquence, je chargeai Août, Juin et Hepburn des objets convenables pour faire des présens, et je leur recommandai de remonter le long du fleuve aussi loin qu'ils pourraient, et de tâcher de découvrir des Esquimaux.

» Ils partirent le 31, à quatre heures du matin; en même temps nos chasseurs allèrent à la recherche du gibier, et le reste du détachement se rendit en canot à la première cascade du fleuve, au pied de laquelle nous étions campés, et l'on y tendit les filets. Elle a quatre pieds de haut, et sept cent cinquante pieds de large: une chaîne de rochers qui traversent le

fleuve lui donne naissance. Elle est située par 67° 18' nord et 41° 43' ouest : j'ai nommé ce fleuve Hood's-river, en mémoire de mon jeune compagnon, qui me fut ravi par une mort cruelle, comme on le verra par la suite. Des bouleaux et des saules nains couvraient le terrain, mais ces arbrisseaux étaient trop petits pour fournir au chauffage. Nos filets ne nous donnèrent que cinq poissons ; il fallut avoir recours à la viande sèche. »

Le 1[er] août, les chasseurs revinrent avec deux petits rennes et un ours brun. Août et Juin arrivèrent aussi sans avoir rencontré une créature humaine, quoiqu'ils fussent allés à douze milles de distance. On navigua ensuite vers une pointe qui terminait au nord la côte orientale de la baie ; et après qu'on l'eut doublée, on découvrit un autre grand espace où l'on ne voyait que de l'eau. L'après-midi fut employé à examiner, du haut des montagnes, si c'était une baie ou un passage entouré d'une chaine d'iles. Les apparences étant favorables à cette dernière opinion, on résolut de continuer à se diriger au sud. On parvint le 5 à l'embouchure d'un fleuve qui fut nommé Back's-river. La côte occidentale de la baie dans laquelle elle se jette, et qui reçut le nom de Bathurst's-inlet, est composée de plusieurs grandes îles ; on ne put reconnaitre le canal principal qui, à l'ouest, les sépare du continent, mais on avait aperçu son issue auprès de celle par laquelle on pénètre dans le Bathurst's-inlet ; toutes les deux sont très-resserrées.

Les voyageurs longèrent ensuite, en allant au nord, la côte orientale de ce bras de mer jusqu'à la pointe Everit ; il a soixante-six milles de profondeur, et renferme un grand nombre de ports excellens. De cette pointe au cap Crooker, on suivit un rivage bordé d'iles, puis l'on entra dans la baie Melville qui se prolonge dans l'est. On en fit le tour, et dans tous les endroits où l'on débarqua l'on aperçut des traces récentes du séjour des Esquimaux. Quand on en fut sorti, par un canal qui a sept milles de largeur, l'on eut beaucoup à souffrir de la violence de la houle ; on campa, le 15 au soir, près de la pointe qui termine à l'ouest sa côte septentrionale. « Bientôt, dit M. Franklin, un des officiers vint m'annoncer que d'après le rapport qu'on lui avait fait, les deux canots avaient éprouvé de grands dommages pendant la journée. Quoique cette circonstance fût affligeante, elle me désolait moins que ne le fit le changement que j'observai dans nos gens qui se découragèrent entièrement.

» Je dois avouer que divers incidens m'avaient fait songer depuis plusieurs jours à la nécessité pénible de mettre un terme à notre voyage. Les vents impétueux qui soufflaient depuis quelque temps me faisaient entrevoir la fin de la saison favorable pour tenir la mer, et l'arrivée prochaine du froid rigoureux que nous ne pourrions pas supporter dans un pays dénué de bois. Notre provision de vivres était réduite à une quantité de pemmican insuffisante pour plus de trois jours, et vainement nous nous serions flattés de l'espoir de l'augmenter ; en effet, bien que l'on vît des rennes, on ne pouvait pas approcher de ces animaux sur les rivages unis que nous longions ; d'ailleurs on devait craindre que bientôt ils n'émigrassent vers le sud. Il était évident que le temps employé à explorer l'Arctic-Sound et les baies Bathurst et Melville, ne nous laissait pas l'espérance d'atteindre à la baie Repulse, dans la mer de Hudson, idée que nous avions caressée complaisamment en commençant notre voyage ; il était de même évident que notre éloignement de tous les comptoirs devant s'accroître à mesure que nous avancerions, le trajet des terrains stériles que nous serions obligés d'entreprendre, s'il fallait abandonner les canots sur un point quelconque de la côte, deviendrait bien plus hasardeux.

» Le soir, je communiquai aux officiers mes sentimens sur ce sujet, et je vis avec plaisir que leur opinion coïncidait avec la mienne. Nous étions tous convaincus de la nécessité de mettre promptement une fin à notre marche, puisque l'espoir de rencontrer des Esquimaux et d'en obtenir des vivres ne pouvait plus raisonnablement nous rester. Cependant nous voulûmes encore avancer jusqu'au point où nous verrions la côte tourner à l'est, afin que nous pussions être convaincus qu'elle était séparée de ce que nous avions regardé comme une grande chaine d'iles, en passant du cap Barrow à la baie Bathurst. Mais comme il était nécessaire, à tout événement, de mettre une borne à nos progrès, j'annonçai ma résolution de rebrousser chemin après quatre jours de reconnaissance de la côte,

à moins qu'il ne nous arrivât auparavant de trouver des Esquimaux, et de faire des arrangemens avec eux pour passer l'hiver. Cette déclaration fut reçue avec joie par nos gens, et nous espérâmes que l'habileté de nos chasseurs étant excitée de nouveau, nous pourrions ajouter à notre provision de subsistances. »

On se remit donc le 16 à longer la côte en canots. « A huit heures du soir, dit M. Franklin, le temps orageux et menaçant nous décida à nous arrêter. La mer était si peu profonde, qu'il ne fut pas aisé d'approcher du rivage. De gros morceaux de bois flotté nous indiquaient que nous étions enfin hors des baies. A peine nous avions dressé nos tentes, qu'un coup de vent violent accompagné d'une forte pluie nous assaillit; le vent souffla du nord-est avec une telle impétuosité qu'il les renversa trois fois pendant la nuit; la tourmente continua le lendemain; la mer roulait avec fureur sur la plage. Les Canadiens, qui voyaient pour la première fois l'effet d'une tempête sur la mer, n'en ressentaient qu'un désir plus vif de s'en éloigner. Je déterminai notre position à 68° 18' nord et 109° 25' ouest.

» La continuation du mauvais temps et de la grosse mer ne nous laissant pas la perspective de nous embarquer le 18, nous avons, M. Richardson, M. Banck et moi, marché le long de la côte à douze milles au nord. La terre la plus éloignée que nous aperçûmes était au nord-est; elle ressemblait à deux îles dont la distance fut estimée à près de sept milles. Entre ce point et celui où nous étions, et qui fut nommé pointe Turnagain, la côte semblait se diriger davantage à l'est; il est donc probable que cette pointe Turnagain forme le sommet d'un cap peu élevé.

» On tua un renard qui fut trouvé bien meilleur que les rennes décharnés que nous mangions le long de la côte. Des oies passèrent par-dessus la tente en allant au sud, preuve indubitable de l'approche de la mauvaise saison. La température la plus basse fut aujourd'hui de 2° 66' R.

» Quoique la pointe Turnagain ne soit située qu'à six degrés et demi à l'est de l'embouchure du fleuve Copper-Mine, nous avions parcouru cinq cent cinquante-cinq milles géographiques en suivant la côte qui est extrêmement découpée. Cette distance n'est pas beaucoup moindre que celle qui sépare le Copper-Mine de la baie Repulse, en supposant que celle-ci soit à la longitude qui lui a été assignée par Middleton.

» Si l'on prend en considération toutes les contrariétés que nous éprouvâmes en faisant la reconnaissance de la côte, la brièveté du temps pendant lequel on peut effectuer une opération de ce genre, et la distance que nous avions à parcourir avant d'atteindre à un lieu où nous trouverions un abri pour l'hiver, on jugera, j'en ai la confiance, que nous avons poursuivi l'entreprise aussi loin que la prudence le permettait, et que nous ne l'avons abandonnée que sur la conviction bien fondée qu'en avançant davantage nous compromettrions l'existence de toute la troupe, et nous empêcherions la connaissance de nos travaux d'arriver en Angleterre. L'activité avec laquelle les officiers m'aidèrent à combattre les craintes de nos gens, mérite ma plus vive reconnaissance.

» Le résultat de nos recherches semble favoriser l'opinion de ceux qui soutiennent la possibilité du passage au nord-ouest. La direction générale de la côte est probablement de l'est à l'ouest, à peu près sous la latitude assignée au fleuve Mackenzie, au Kotzebue-Sound, et à la baie Repulse, et je pense que l'on ne peut guère entretenir des doutes sur l'existence d'une mer continue le long ou à bien peu de distance de la ligne que je viens d'indiquer. La présence des baleines dans ces parages, prouvée par les ossemens que nous avons trouvés dans une anse de la baie Melville, peut être regardée comme un argument en faveur d'une mer ouverte, et la connexion avec la mer de Hudson devient plus probable par l'abondance des mêmes espèces de poisson le long des côtes que nous avons visitées, et sur celles qui sont au nord du Churchill-river. Je veux surtout parler du Capelin (*Salmo articus*) dont nous avons trouvé des bancs considérables dans la baie Bathurst, qui, suivant le rapport d'un de nos guides, fourmille dans les baies du Groënland.

» La portion de la mer dans laquelle nous avons passé est navigable pour les navires de toutes les grandeurs; les glaces que nous avons rencontrées n'auraient pas arrêté une forte chaloupe. La chaîne des îles procure un bon abri contre la houle la plus grosse, et l'on

trouve des ports excellens à des distances convenables.

» Mon dessein, dans le cas où la saison nous aurait empêchés de poursuivre notre voyage, avait d'abord été de revenir par le fleuve Copper-Mine, et de gagner le lac de l'Esclave en suivant les bois qui se prolongent de ce côté, et par les grands lacs de l'Ours et Marten; l'exiguité de nos provisions, comparée à la longueur du voyage, nous forçait à débarquer dans un lieu moins éloigné. Nous avions reconnu que le pays entre le cap Barrow et le fleuve Copper-Mine ne fournirait pas à nos besoins, il était probable que ce serait bien pis en ce moment. De plus la saison était déjà si avancée que nous devions nous attendre à être retenus par les coups de vent qui pouvaient même nous faire courir de grands dangers le long de cette côte rocailleuse.

» Je me décidai en conséquence à faire route pour l'Arctic-Sound, où les animaux nous avaient paru plus nombreux que dans tout autre endroit, à entrer dans le fleuve Hood, à le remonter tant qu'il serait navigable, et à construire ensuite de moindres canots avec les matériaux des grands, parce que les premiers seraient plus aisés à transporter d'un lac à un autre à travers les terres stériles. »

Le 22, la diminution du vent permit de s'embarquer; on s'arrêta sur quelques points de la côte; on franchit l'ouverture de plusieurs baies, on longea la côte des îles qui ferment l'entrée de la baie Bathurst; on eut le bonheur de tuer quelques rennes, et après des peines et des fatigues inouïes, car plusieurs fois les canots faillirent être submergés ou fracassés, on entra le 25 dans le fleuve Hood que l'on remonta jusqu'au premier rapide, où l'on campa.

« Là, dit M. Franklin, se termina notre voyage sur la mer Arctique, durant lequel nous avions parcouru, dans deux chétifs canots, six cent cinquante milles géographiques. Nos Canadiens exprimèrent hautement leur joie de tourner le dos à la mer, et passèrent la soirée à parler de leurs aventures passées, fort gaiement et avec passablement d'exagération. L'idée que la partie la plus pénible, et certainement la plus périlleuse du voyage nous restait encore à faire, ne se présenta pas une seule fois à leur esprit. Je dois dire, à leur louange, qu'ils avaient montré beaucoup de courage à braver les dangers de la mer, qui devaient leur paraître plus grands, puisqu'ils étaient nouveaux pour eux.

» L'espace qui s'étend du cap Barrow dans le sud au cap Flinders au nord, et qui comprend toutes les baies que nous avions parcourues, peut être considéré comme un grand golfe que j'ai nommé Golfe du couronnement de George IV, ce qui indique l'époque de sa découverte. L'archipel qui s'étend à peu de distance de la côte, depuis la bouche du fleuve Copper-Mine jusqu'au cap Turnagain, fut appelé Archipel du duc d'York.

» Le 26 août, avant de nous mettre en route, nous avons placé dans un endroit visible un assortiment d'outils en fer, de verroterie, de miroirs et d'autres objets, pour les Esquimaux. Nous avons de même planté sur la colline la plus haute un pavillon anglais pour qu'il pût être aperçu par les bâtimens qui passeraient dans ces parages. Enfin on y déposa une boîte d'étain contenant une lettre dans laquelle je relatais le sommaire de notre voyage, la longitude et la latitude des lieux principaux, et la route que nous comptions tenir pour aller au lac de l'Esclave. »

Le lit du fleuve était fréquemment barré par des rapides et des cataractes ; il fallait marcher à pied le long de ses rives pour alléger les canots ; les portages se succédaient à de petits intervalles. Il y en eut un très-pénible pour éviter un saut d'une magnificence extraordinaire qui avait au moins deux cent soixante pieds de hauteur. On le nomma saut Wilberforce. Le fleuve, considéré du sommet des rochers qui dominent cette chute, parut si rapide et si peu profond que M. Franklin jugea convenable de dépecer les deux grands canots et d'en construire avec leurs matériaux deux plus petits qui suffiraient pour transporter trois personnes à la fois dans le cas où il faudrait traverser une rivière. Le 31, ce travail fut achevé.

Le cuir qui avait été conservé pour faire des souliers, fut partagé également entre tout le monde ; chacun reçut deux paires de chaussons de flanelle, et des vêtemens chauds furent distribués à tous ceux qui en avaient besoin. Je donnai à nos gens une des tentes d'officiers, ensuite je leur fis part de mon intention de

gagner directement, aussi vite que nous pourrions, la partie du lac Point opposée à notre camp du printemps, qui n'était éloignée que de cent cinquante milles en ligne droite. Ils reçurent cette nouvelle avec plaisir, regardèrent ce voyage comme assez court, et me quittèrent fort contens pour aller arranger leurs bagages. Les effets qui n'étaient pas absolument nécessaires furent enfermés dans des caisses que l'on mit en cache dans cet endroit, afin que le fardeau de chaque homme fût le plus léger possible (et il excédait encore cinquante livres).

Le 13 août, on partit de bonne heure, chacun étant empressé de commencer le voyage; on parcourut d'abord un mille par heure, en y comprenant les repos.

Dès le 1er septembre, il neigea; le terrain était rocailleux et pierreux; le 3, on ne suivit plus le cours de la rivière, qui se dirigeait trop à l'ouest. Le pays était uni et nu, entrecoupé de petites rivières, de lacs et de marais. Le 5 au soir, M. Franklin distribua le dernier morceau de pemmican, et un peu de racine de tarro pulvérisée. Les Canadiens commençaient à trouver leur charge pesante; la marche de cette journée les avait beaucoup fatigués. « La pluie tomba sans interruption de minuit à cinq heures du matin; ensuite la neige, lorsque le vent eut sauté au nord-ouest; bientôt il souffla avec impétuosité. Nous n'avions rien à manger, rien pour faire du feu; nous restâmes toute la journée dans nos lits; mais nos couvertures de laine ne suffisaient pas pour nous empêcher de sentir la rigueur du froid et d'éprouver l'inconvénient de la neige qui pénétrait dans nos tentes. La tourmente continua le 6: la toile de nos tentes était complètement gelée, la neige s'était amoncelée en dehors à la hauteur de trois pieds, et en dedans, elle revêtait de plusieurs pouces d'épaisseur les couvertures de chacun. On peut aisément s'imaginer combien nous souffrîmes du froid par un si mauvais temps, dans une méchante tente de toile, sans feu, pendant que le thermomètre marquait 1° au-dessous de zéro, R. Cependant la faim nous tourmentait bien davantage.

» Le temps s'éclaircit un peu dans la matinée du 7, mais le vent était encore très-fort, et le froid très-vif. Nous craignions que l'hiver n'eût déjà commencé avec toutes ses rigueurs, et qu'un délai plus long ne servît qu'à nous exposer à de plus grandes difficultés. On se prépara donc à partir, quoique nous ne fussions guère en état de nous mettre en route; le jeûne forcé nous avait affaiblis, la gelée avait raidis nos vêtemens: nous n'avions aucun moyen d'allumer du feu pour les amollir, la mousse, qui d'ailleurs prend toujours feu difficilement, étant en ce moment couverte de glace et de neige. On consuma un temps considérable à empaqueter les tentes gelées et les lits; le vent soufflait si violemment que personne ne pouvait tenir long-temps ses mains hors de ses mitaines. »

A l'instant où l'on allait partir, M. Franklin se trouva mal d'épuisement et de l'impression subite du froid. Un morceau de tablette de bouillon, que ses compagnons le forcèrent de manger, lui donna la force de se mouvoir. Quelle marche pénible! le sol était couvert d'un pied de neige; les bords des lacs étaient incrustés de glace, les marécages que l'on traversait étaient entièrement gelés, mais la neige n'étant pas assez forte pour supporter les voyageurs, souvent ils enfonçaient dans l'eau jusqu'au genou; les hommes étaient fréquemment renversés par la force du vent; le plus grand canot fut tellement endommagé dans une de ces chutes que l'on ne put plus en faire usage. Comme on ne pouvait remédier à cet accident, on en tira le meilleur parti possible; on alluma un brasier avec la membrure de l'écorce, et l'on fit cuire le reste des tablettes de bouillon et du tarro. Chétif repas après un jeûne de trois jours! il apaisa cependant les souffrances de la faim et donna la force de marcher plus vite.

On arriva l'après-midi dans un canton plus montueux; la terre était jonchée de grandes pierres dont la surface offrait un lichen du genre gyrophora, que les Canadiens nomment tripe de roche; on en ramassa une grande quantité qui fut cuite avec une demi-perdrix par homme; on fit du feu avec des branches de saule que l'on déterra de dessous la neige. Nous passâmes une mauvaise nuit dans nos habits mouillés; nous prîmes la précaution de coucher sur nos chaussons et nos souliers pour les empêcher de geler; méthode qui fut adoptée pendant le reste du voyage.

Le 8, le passage d'une rivière qui coulait à l'ouest fut très-difficile ; on n'eut pas moins de peine, le 9, à traverser un lac ; on apprit par la suite qu'il fait partie du Conghecatha-ouachaga, que Hearne avait franchi dans son voyage au nord. L'Esquimau Juin avait heureusement trouvé le reste d'une carcasse de renne à moitié dévorée par les loups. Elle fut une addition précieuse aux lagopèdes qui faisaient le fonds de la nourriture. On traversa encore des lacs, on arriva dans un territoire montagneux où l'on tua un bœuf musqué, ce qui rendit un peu de courage à la troupe.

Cependant le mauvais temps ne permettait pas tous les jours de continuer à marcher. Le 12, tout le monde se plaignait de faiblesse beaucoup plus qu'auparavant ; il semblait que les forces eussent diminué depuis les bons repas que l'on avait faits récemment. Le lac Conlouoïto, sur les bords duquel on se trouva le 13, était si large qu'on ne put s'y hasarder dans le canot ; sa partie orientale semblait encore s'ouvrir davantage ; on longea donc sa rive occidentale, pour chercher un endroit où il serait plus facile de passer ; la marche fut très-fatigante parce qu'il est entouré de montagnes hautes et escarpées. Le soir, on n'eut à souper qu'un seul lagopède et un peu de tripe de roche; mais ce végétal dégoûtait ; son usage faisait éprouver des douleurs d'entrailles à quelques personnes. M. Hood en souffrait le plus.

On fit ce jour-là une découverte affligeante ; les imprudens Canadiens avaient laissé les filets sur la route ; cependant ils savaient qu'ils avaient contribué à faire vivre la troupe lorsque l'on n'avait pas trouvé de gibier. « Ainsi privés de la ressource de pêcher, qui était la principale pour nous, dit M. Franklin, et nos gens devenant de jour en jour plus faibles, je diminuai leur fardeau de tout ce qui n'était pas munitions et habillement, et des instrumens qui ne servaient pas à se guider. » Tout le reste fut déposé à ce campement, et le capitaine promit son fusil en récompense à Saint-Germain, et un beau présent à Adam, tous deux interprètes et bons chasseurs, s'ils réussissaient à tuer un quadrupède. M. Hood prêta son fusil à Michel l'Iroquois qui montrait beaucoup d'ardeur et avait souvent été heureux à la chasse.

Tandis que les officiers étaient assemblés autour d'un petit feu, le 14 dans la matinée, le Canadien Perrault leur présenta à chacun un morceau de viande qu'il avait épargné sur sa ration ; il fut accepté avec reconnaissance, et cette marque de désintéressement et de bonté fit verser des larmes à ceux qui en étaient l'objet, car ils ne s'y attendaient pas. On apprit ensuite que deux rennes avaient été tués ; l'un fut apporté aussitôt et mangé. Cependant on arriva sur les bords d'une rivière qui sortait du lac, elle avait près de neuf cents pieds de large, et coulait avec beaucoup de vitesse dans un canal entrecoupé de rochers. Quand on eut remonté à un endroit où le courant était moins fort, on mit le canot à l'eau près d'un rapide : M. Franklin s'y embarque avec deux Canadiens; par malheur une fausse manœuvre le fait chavirer au milieu du rapide ; on le relève, deux hommes seulement y entrent, il éprouve un second accident ; enfin on atteint l'autre rive. On essaie de tirer d'embarras l'homme resté au milieu des rochers et enfoncé jusqu'à la ceinture dans l'eau dont la température était peu élevée au-dessus de zéro ; il demandait douloureusement que l'on vînt à son secours : après plusieurs essais inutiles on arrive à lui en canot, on l'emporte à terre ; il a entièrement perdu le sentiment. Il est aussitôt déshabillé, et enveloppé dans des couvertures ; deux hommes se dépouillent de leurs vêtemens et s'étendent à coté de lui pour le réchauffer ; au bout de quelques heures, il est rappelé à la vie.

Dans cet accident, M. Franklin perdit son porte-feuille, qui contenait beaucoup de notes intéressantes. Toute la troupe acheva, le 15, de traverser la rivière, et le malade était si bien remis qu'il put monter avec ses compagnons ; mais l'on n'avait échappé à un péril que pour être réservé à de nouvelles misères. Le pays devint plus âpre et plus inégal ; il fallait gravir sur des rochers très-hauts et descendre dans des vallées remplies de neige ; ensuite on rentra dans une contrée plus égale, mais parsemée de grosses pierres. Le 17, on fut réduit à manger des morceaux de peau grillée au feu. Les jours suivans, l'on n'eut que de la tripe de roche. Le 19, la faiblesse permettait à peine à ces malheureux de marcher ; ils avaient le vent en face,

et de la neige jusqu'aux genoux. Pour comble d'infortune, le canot fut brisé par la chute de l'homme qui le portait. On ne trouva pas de tripe de roche, on voulut la remplacer par du lichen d'Islande; il était si amer, que peu de personnes purent en manger.

Les effets de ces inconvéniens ne tardèrent pas à se faire sentir; le 20, on entra dans un pays montueux, la marche devint plus laborieuse; même les plus forts de la bande éprouvaient de la difficulté à gravir sur les éminences raboteuses. M. Hood notamment était si faible, qu'il fut obligé de quitter son poste de second dans la file, car on allait comme les sauvages l'un après l'autre, afin de se frayer un chemin dans la neige; M. Richardson prit sa place pour guider, d'après la boussole, l'homme qui était le premier. M. Franklin ne pouvait plus suivre ses compagnons qui se hâtaient le plus qu'ils pouvaient, encouragés par l'espoir que les calculs des officiers avaient fait concevoir d'atteindre bientôt au lac Point. Comme on ne l'aperçut pas dans la soirée, les Canadiens commencèrent à se désespérer, et menacèrent de jeter leurs fardeaux, et d'abandonner les Anglais. Certainement ils l'eussent fait s'ils eussent su quel chemin il fallait tenir.

Le lendemain, le temps brumeux s'étant un peu éclairci pour la première fois depuis six jours, on put observer la latitude, et l'on trouva que l'on était par 65° 7', ce qui mettait la troupe à six milles au sud de la partie du lac Point vers laquelle on s'était dirigé; on reconnut par-là que l'on avait marché à l'est de la direction qu'on aurait dû suivre, erreur qui pouvait être attribuée en partie à la difficulté de suivre une ligne droite, par un temps nébuleux qui empêchait d'observer le ciel et même de voir au-delà de quelques centaines de pas, et principalement à ce que l'on ignorait totalement à combien s'élevait la variation de la boussole.

Aussitôt on se dirigea plus à l'ouest; malgré les explications que l'on donna aux Canadiens pour leur rendre raison de ce changement de route, ils ne purent revenir de l'idée que l'on s'était égaré, et tous eurent l'air affecté d'une tristesse profonde.

On arriva, le 22, sur les bords d'un grand lac dont l'épaisseur de l'atmosphère ne permit pas de distinguer les extrémités; cependant comme ses rives semblaient se rapprocher l'une de l'autre vers le sud plus que dans le nord, on marcha de ce côté; on vit avec chagrin qu'il s'étendait fort loin, et qu'il tournait au sud-est. Tout donnant lieu de croire que c'était un bras du lac Point, on ne s'éloigna pas de ses bords.

Cette découverte n'améliora pas la situation des voyageurs : le gibier était constamment rare; on mangeait des morceaux de peau, et l'on brûlait des os de rennes pour s'en nourrir. Les hommes étaient rendus de fatigue, lorsque l'on arriva, le 26, sur les bords d'une rivière que l'on reconnut pour le Copper-Mine; les Canadiens refusèrent d'abord de le croire; quand on les eut convaincus, ils regrettèrent amèrement leur folie et leur obstination qui leur avaient fait jeter, malgré les remontrances des officiers, le canot endommagé par sa chute, mais qui, avec quelques réparations, aurait pu servir.

On essaya de passer la rivière en radeau; M. Richardson se dévoua pour aller, à la nage, porter de l'autre côté du fleuve la corde qui devait servir à le tirer; mais parvenu à une petite distance, ses bras furent tellement engourdis par le froid qu'il n'eut plus la force de les mouvoir; toutefois il persévéra dans son entreprise, et se mettant sur le dos, il était sur le point d'arriver à la rive opposée, lorsque ses jambes aussi devinrent roides, et l'on eut la douleur de le voir s'enfoncer. On tira aussitôt la corde, et on l'amena sur le rivage; il paraissait privé de vie; aussitôt on l'enveloppa de couvertures, et on l'approcha d'un bon feu. Quelle joie on ressentit lorsqu'il put articuler quelques paroles, et indiquer la manière dont on devait le traiter! Sa force revint graduellement, et au bout de quelques heures il put marcher.

Enfin, le 4 octobre, on passa la rivière dans une espèce de canot, que le charpentier canadien vint à bout de fabriquer.

Chacun avait repris du courage; les Canadiens touchèrent cordialement la main aux officiers, en disant qu'ils avaient certainement surmonté les plus grandes difficultés, car ils ne doutaient pas d'arriver en peu de jours au fort Entreprise. Mais la rigueur de la température, la disette, l'épuisement qui en était la suite, firent bientôt évanouir les espérances

que l'on avait conçues. Deux Canadiens tombèrent dans la neige et expirèrent; M. Richardson et M. Hood, dont la faiblesse augmentait à chaque instant, prièrent leurs compagnons de les laisser en arrière, parce qu'ils ne pouvaient plus marcher. Hepburn demanda à rester avec eux. M. Franklin avait le cœur navré en se séparant de ses compagnons; il leur promit de leur envoyer des secours aussitôt que ce serait en son pouvoir.

Le lendemain du jour où il les eut quittés, un Canadien et Michel l'Iroquois demandèrent à retourner auprès d'eux, parce qu'ils ne se sentaient plus la force de continuer le voyage; il les laissa partir; à peine ils s'étaient éloignés, que deux autres Canadiens retournèrent les rejoindre. Ils étoient si faibles, qu'il n'y avait guère d'apparence qu'ils pussent arriver auprès de M. Richardson.

La troupe de M. Franklin était réduite à quatre Canadiens et à l'Esquimau Août; mais celui-ci s'égara. Enfin, le 10 octobre, ils aperçoivent le fort l'Entreprise, ils y entrent; quel contre-temps! Ils n'y trouvent ni vivres, ni traces d'Indiens, ni lettre de M. Wentzel qui indiquât où étaient les sauvages. « Il me serait impossible, dit M. Franklin, de décrire quelles furent nos sensations quand nous vîmes cette misérable demeure vide et abandonnée; nous crûmes qu'on nous avait négligés; nous versâmes des pleurs, moins sur notre sort que sur celui de nos compagnons restés en arrière, et dont l'existence dépendait uniquement des secours que nous leur enverrions.

» Cependant je trouvai une note de M. Back, qui avait été envoyé en avant, avec trois Canadiens; il m'informait qu'il était parti de ce poste deux jours auparavant, pour aller à la recherche des Indiens dans un endroit où l'interprète lui avait dit qu'on les rencontrerait probablement; il ajoutait que dans le cas où il ne réussirait pas, il marcherait sur le fort Providence, afin de nous envoyer de là des vivres; mais sa faiblesse et celle de ses gens ne lui laissait pas beaucoup d'espoir. »

Les voyageurs, en cherchant autour d'eux des moyens de subsistance, se regardèrent comme fort heureux de trouver des os et des peaux de rennes qu'ils avaient jetés l'hiver précédent; ils firent du feu avec une partie de la maison. Tandis qu'ils étaient à préparer leur maigre repas, ils eurent le plaisir de voir arriver Août, qui avait suivi une route absolument différente de celle qu'ils avaient tenue; on ne put qu'être surpris de sa sagacité, d'être ainsi parvenu à son but à travers un pays qu'il ne connaissait pas.

L'hiver était beaucoup plus précoce que l'année précédente; déjà les rivières étaient gelées, la neige avait deux pieds de profondeur, les rennes étaient disparus. Un des Canadiens de M. Back arriva, le 14, avec une note de cet officier qui n'avait pas découvert les Indiens, et demandait des instructions sur ce qu'il devait faire. M. Franklin lui manda de le rejoindre au lac des Rennes qui est sur la route du fort Providence; ensuite il partit pour y aller avec un Canadien et Août: les autres restèrent au fort Entreprise.

M. Francklin et ses deux compagnons étaient si faibles, qu'ils eurent bien de la peine à avancer. Le soir ils n'eurent pour souper que de la peau de renne grillée, et une décoction de lédum qui était leur boisson habituelle. Ils se couchèrent les uns à côté des autres pour se tenir chaud. La nuit fut excessivement froide; un vent perçant fit cruellement souffrir ces infortunés qui n'avaient que la peau et les os. Le lendemain, M. Franklin ayant eu le malheur de casser ses souliers à neige en tombant entre les rochers, ne fut plus en état de suivre ses camarades; il les chargea d'une note pour M. Back, et d'une autre pour l'agent de la compagnie au fort Providence; ensuite il retourna seul au fort Entreprise.

Les hommes qu'il y avait laissés commençaient à se livrer au désespoir, en voyant le triste état dans lequel ils se trouvaient. « Il était réellement pitoyable, s'écrie M. Franklin; cependant en le comparant avec celui de nos amis que nous avions laissés en arrière, nous nous regardions comme heureux. Leur situation était l'objet de notre constante sollicitude, et le principal sujet de nos conversations.

» Ayant brûlé tout le bois que notre demeure pouvait nous fournir sans risquer de tomber, on eut recours aux bâtimens voisins; quoiqu'ils ne fussent éloignés que d'une trentaine de pas, le travail de transporter le bois fatigua tellement le Canadien qui en était

chargé, que le soir il tomba d'épuisement. Le lendemain, sa faiblesse fut telle qu'il pouvait à peine soulever la hache. L'usage du bouillon d'os nous avait excorié l'intérieur de la bouche; on y renonça, et l'on fit bouillir la peau des rennes; préparée de cette manière, elle nous parut plus agréable au goût que lorsqu'elle était rôtie.

» Le 29, en remuant la neige pour trouver des os, je découvris des morceaux d'écorce qui furent bien précieux, car nous étions presque entièrement privés de bois sec pour allumer le feu. Nous vîmes un troupeau de rennes jouer sur les bords de la rivière, à peu près à un mille de la maison. Ils y restèrent longtemps; personne de nous n'était assez fort pour les poursuivre; personne non plus n'aurait pu tirer un coup de fusil sans appuyer son arme.

» Pendant que, dans la soirée, nous parlions du secours que nous espérions, l'un des Canadiens s'écria d'un ton joyeux (en français) : «Voilà du monde!» et il s'imagina qu'il entendait les Indiens dans la pièce voisine: mais à son grand chagrin, il vit entrer M. Richardson et Hepburn, portant chacun leur paquet. On leur témoigna le plaisir qu'on avait à les revoir, et l'on demanda des nouvelles de nos autres compagnons; je conçus aussitôt les alarmes les plus vives sur le sort de mon ami M. Hood, et sur les autres personnes que je n'apercevais pas. M. Richardson me raconta que M. Hood avait été tué d'un coup de fusil par Michel l'Iroquois; M. Richardson avait quelques jours après puni le malfaiteur en lui brûlant la cervelle. Quant aux Canadiens, ils n'étaient point parvenus jusqu'à sa tente, et il n'avait pas entendu parler d'eux. Ces tristes nouvelles nous plongèrent dans une affliction profonde. »

M. Richardson et Hepburn ne furent pas d'un grand secours à leurs compagnons pour leur procurer de meilleurs vivres; le premier donna ses soins aux malades; il ne put prolonger leur existence; deux Canadiens moururent le 1er novembre; il n'en restait plus qu'un seul avec les voyageurs. Ces infortunés étaient toujours réduits à se nourrir de peaux et d'os de rennes.

« Le 7 novembre, quelle surprise! ils entendent tirer un coup de fusil: ils ne pouvaient croire qu'une créature humaine fût si près d'eux; bientôt des cris frappent leurs oreilles, ils aperçoivent trois Indiens près de la maison. M. Richardson entre dans la chambre, et m'apprend que des Indiens nous apportent des secours. Notre premier mouvement fut d'adresser de ferventes actions de grâces à l'auteur de toute miséricorde, pour cette délivrance miraculeuse. Nous mangeâmes trop, et nous en souffrîmes beaucoup. »

Les Indiens remirent à M. Franklin une lettre dans laquelle M. Back l'instruisait de ce qui lui était arrivé; ses aventures étaient aussi déplorables que celles du capitaine. Un Canadien était mort de fatigue. Le 3 novembre, cette petite troupe avait rencontré Akaïtcho et ses Indiens qui s'étaient empressés de secourir ces malheureux. L'Esquimau et le Canadien expédiés par M. Franklin venaient d'arriver à ce camp, et avaient annoncé la triste position du capitaine au fort Entreprise. Aussitôt Akaïtcho leur envoya des vivres. Après une heure de repos, un des Indiens retourna près d'Akaïtcho, les deux autres restèrent auprès des voyageurs pour prendre soin d'eux jusqu'à ce qu'ils fussent en état de se mouvoir. Grâce à leurs attentions continues, ceux-ci ne tardèrent pas à recouvrer leurs forces. Impatiens de ne pas voir revenir leur compatriote, les sauvages partirent secrètement, le 13, pour le camp d'Akaïtcho; déjà les voyageurs, auxquels ils avaient laissé des vivres, ressentaient des inquiétudes; elles furent dissipées dès le lendemain. Les Indiens arrivèrent avec un autre de leurs compagnons, et deux femmes attelées à des traineaux chargés de viande. Le Canadien que M. Franklin avait fait partir avec l'Esquimau, les accompagnait.

On apprit avec plaisir, par une lettre de M. Back, qu'il avait, ainsi que ses deux Canadiens, recouvré assez de forces pour se mettre en route pour le fort Providence. Le 16, toute la troupe quitta le fort Entreprise sous la conduite des Indiens, dont les soins ne se ralentirent pas un seul instant. Ils montrèrent un degré d'humanité qui aurait fait honneur aux hommes les plus civilisés. Le 26, on arriva au camp d'Akaïtcho; l'on y trouva l'Esquimau Août.

« Les Indiens, dit M. Franklin, nous consi-

dérèrent d'un air de compassion, et gardèrent pendant un quart d'heure le silence le plus profond, pour montrer qu'ils étaient touchés de nos souffrances. Ils ne nous parlèrent que lorsque nous eûmes mangé. Akaïtcho nous témoigna le plus vif intérêt, et fit même cuire notre repas, opération à laquelle il ne s'abaisse jamais pour lui-même. Ses deux frères, plusieurs de nos chasseurs et leurs familles étaient campés dans ce lieu, ainsi que des vieillards et des femmes; tous vinrent successivement nous rendre visite, moins, je le pense, pour satisfaire leur curiosité, que par le désir d'exprimer combien ils étaient douloureusement affectés de nos malheurs. »

Le 1er décembre, on marcha au sud avec les Indiens. Le 6, on rencontra deux Canadiens envoyés du fort Providence au-devant de M. Franklin avec des habits, du thé et du sucre pour lui et les siens, du tabac et de l'eau-de-vie pour les Indiens. Une lettre de M. Back apprenait à M. Franklin sa promotion et celle de MM. Back et Hood à des grades plus élevés. « Combien je regrettai, dit-il, que ce jeune officier n'eût pas vécu assez long-temps pour recevoir cette récompense due à ses travaux et à son mérite! »

La lettre instruisait aussi M. Franklin de l'heureux retour du capitaine Parry en Angleterre, au mois d'octobre 1820. Enfin M. Back mandait que les deux compagnies rivales avaient confondu leurs intérêts ensemble.

Le 8 décembre, M. Franklin et ses compagnons partirent avec deux traîneaux; le 11, on atteignit le fort Providence, où la bonne réception que l'on éprouva de la part des agens des deux compagnies consolèrent les voyageurs des maux qu'ils avaient endurés.

Akaïtcho étant arrivé le 14, on ne put lui remettre qu'une partie de ce qui lui avait été promis, parce que la totalité des marchandises qui lui étaient destinées n'était pas encore parvenue au fort; il devait recevoir le reste à l'automne suivant. Il supporta ce petit contre-temps fort gaiement: « C'est la première fois, dit-il, en riant, que les hommes blancs sont débiteurs des Tantsâhôt-Dinnis. » On l'assura que les marchandises lui seraient payées au terme fixé, et peut-être auparavant. « Il prit alors, d'un air très-satisfait, le présent qu'on lui fit, et quoique nous ne pussions donner que peu de choses aux Indiens qui nous avaient rendu le plus de services, dit M. Franklin, les autres, qui peut-être croyaient qu'ils avaient le même droit à des récompenses, ne murmurèrent pas de ce qu'on les oubliait dans la distribution. Akaïtcho nous pria ensuite très-instamment de présenter à nos compatriotes le caractère de sa nation sous un jour favorable: « Je sais, dit-il, que vous écrivez dans votre livre tout ce qui arrive; peut-être n'avez-vous noté que les mauvaises choses que nous avons dites et faites, et vous avez oublié les bonnes. »

Le 15 décembre, M. Richardson, deux Canadiens et Août quittèrent le fort: leurs autres compagnons se joignirent aux Indiens pour aller chasser avec eux. Le 18, on parvint aux établissemens situés à la côte méridionale du lac de l'Esclave. M. Franklin eut le plaisir d'y embrasser M. Back. La santé des voyageurs se rétablit graduellement pendant l'hiver. Le 26 mai 1822, le retour de la belle saison leur permit de s'embarquer pour le fort Chipiouan. La veille, les objets destinés au chef Akaïtcho et à sa horde étaient arrivés, ce qui combla de joie M. Flanklin, puisqu'il était à même de s'acquitter entièrement envers ces généreux Indiens.

Le 2 juin, on arriva au fort Chipiouan. On y trouva M. Wentzel qui avait eu aussi sa part de misères. Pendant onze jours il avait été réduit, avec ses compagnons, à se nourrir de tripe de roche. Divers accidens avaient empêché les Indiens de laisser des provisions au fort Entreprise; n'ayant point de papier, M. Wentzel n'avait pu y déposer une lettre pour M. Franklin; cependant il écrivit au crayon sur une petite planche, les renseignemens qu'il voulait lui communiquer, et la plaça au-dessus du lit dans lequel cet officier avait couché durant son séjour. Probablement un Indien, en passant par-là, avait emporté cette planche.

M. Franklin congédia ses Canadiens à Norway-House, parce qu'il y avait à ce comptoir des canots prêts à partir pour Montréal, et les paya en mandats sur l'agent de la compagnie de la baie d'Hudson. On mena l'Esquimau Août jusqu'au fort d'York où l'on arriva le 14 juillet. « Ainsi, dit M. Franklin, se termina ce voyage si long, si pénible et si malheureux, pendant

lequel, en y comprenant notre navigation dans la mer polaire, nous avions parcouru, par terre et par eau, cinq mille cinq cents cinquante milles. » Au mois d'octobre 1822, MM. Franklin, Back et Richardson débarquèrent heureusement en Angleterre.

Quoique cette expédition n'ait pas produit tous les résultats que l'on en avait espérés, elle a cependant été très-utile, puisqu'elle a donné la connaissance d'une partie de la côte septentrionale de l'Amérique, et prouvé que cette partie du nouveau continent était baignée par la mer. Les découvertes de Hearne et de Mackenzie ont été constatées, et quoique ces deux voyageurs se soient trompés sur la latitude des lieux où ils avaient vu la mer, il est maintenant avéré qu'ils étaient parvenus sur ses bords.

En février 1825, M. Franklin, rempli d'un zèle ardent pour les progrès de la géographie, partit de nouveau dans la résolution de parcourir l'intervalle qui sépare la rivière d'Hearne et celle de Mackenzie du cap des Glaces, de Cook, et de lier ainsi par terre une suite de reconnaissances dans ces hautes latitudes, avec celles de son compatriote Parry. Le capitaine Beechey, sur *le Blosson*, eut la mission d'aller à sa rencontre par le détroit de Behring. M. Franklin était accompagné de son ami le docteur Richardson et de plusieurs autres officiers, qui le secondèrent efficacement.

Au mois de juillet l'expédition naviguait sur le lac de l'Esclave, où elle se divisa pour ses travaux préparatoires. Elle se réunit ensuite et hiverna pendant huit mois au fort Providence, d'où elle sortit à la fin de juin 1826, et se rendit à la mer polaire par deux issues différentes.

Dans cette exploration qui prit trois ans, et dont nous ne pouvons rapporter que quelques faits, le capitaine Franklin ne parvint pourtant qu'à exécuter la moitié de son courageux dessein. Il parcourut environ cent quarante lieues de côtes, sans trouver ni havre ni abri pour les vaisseaux. Ces parages, les plus tristes du monde, paraissent être à peine fréquentés dans la belle saison par quelques Esquimaux, qui, à l'exemple des oies et des rennes, ses habitans temporaires, les abandonnent de bonne heure. Cette circonstance, et la glace qui commençait à se former vers la mi-août, le décidèrent au retour.

L'enseigne *du Blosson*, M. Elson, envoyé par le capitaine Beechey, dépassa le cap des Glaces.

Le lieutenant Kindall et M. Richardson visitèrent le golfe du Couronnement de George IV, et longèrent une grande terre, qu'on nomma Wollaston. Ils ne furent point trop contrariés par les glaces, et n'en virent pas dans la haute mer. Divers points de la côte reçurent justement les noms de Franklin, Richardson, Parry, Beechey, etc., et une rivière celui de Clarence.

Les voyageurs endurèrent des fatigues, des privations, et coururent des dangers sans nombre, que l'amour de la gloire et de la science leur firent supporter avec une rare constance. Une réflexion se présente ici naturellement. Comment M. Franklin n'essaya-t-il pas de gagner la baie Repulse, comme il en avait conçu le projet dans son précédent voyage?

Pour résumer ce chapitre des voyages au pôle, où les Ellis, Ross, Parry, Franklin et autres, nous ont montré sous un aspect nouveau une partie des mers et des pays du cercle polaire, nous dirons que si ces hardis navigateurs n'ont pas résolu le problème du passage si long-temps cherché, ils l'ont du moins approché de sa solution, puisqu'ils démontrent que la mer polaire est libre de glaces pendant un laps de temps suffisant pour qu'un bâtiment puisse se rendre du Grand-Océan dans l'une des baies de l'Océan Atlantique. On peut donc raisonnablement croire à la possibilité d'atteindre, par le détroit de Behring, la passe du Prince Régent et la baie de Baffin, ou celle d'Hudson, par les détroits de la presqu'île Melville... Mais cette route ne devant jamais être, selon toute apparence, d'aucune utilité pour le commerce, il est bien à craindre qu'on ne s'en tienne aux essais faits jusqu'à présent, et que nul mortel ne soit assez favorisé pour attacher son nom à ce passage tant désiré.

Cela posé, cette audacieuse entreprise est tout-à-fait du domaine désintéressé de la science. Elle n'en couvre pas moins de gloire les intrépides marins qui l'ont tentée avec un courage et

une persévérance dignes d'un meilleur sort. Le récit de leurs travaux et de leurs périls, transmis d'âge en âge, fera encore l'entretien et l'admiration de la dernière postérité.

CHAPITRE XXXI.

ISLANDE.

Cette île extraordinaire, la plus grande de l'Océan Glacial Arctique, est située entre le Groënland et l'Europe. L'historien Mallet dit que l'Islande ne doit être regardée que comme une vaste montagne parsemée de cavités profondes, cachant dans son sein des amas de minéraux, des matières vitrifiées et bitumineuses, et s'élevant de tous côtés du milieu de la mer qui la baigne en forme d'un cône court et écrasé; sa surface ne présente à l'œil que des sommets de montagnes blanchis par des neiges et des glaces éternelles; et plus bas, l'image de la confusion et du bouleversement. C'est un énorme monceau de pierres et de rochers brisés, aigus, quelquefois poreux et à demi calcinés, souvent effrayans par la noirceur et les traces du feu qui y sont encore empreintes. Les fentes et les creux de ces rochers ne sont remplis que d'un sable rouge, noir et blanc; mais, dans les vallées qui séparent les montagnes, on trouve des plaines vastes et agréables, où la nature, qui mêle toujours quelque adoucissement à ses fléaux, laisse un asile supportable à des hommes qui n'en connaissent point d'autre, et au bétail une nourriture abondante et très-délicate.

Arngrim Jonas, auteur islandais, est le seul qui ait jeté quelques lumières sur la découverte de l'Islande. Il nous apprend qu'un certain Maddoc, allant aux îles Feroe, fut jeté par une tempête sur la côte orientale de l'Islande, à laquelle il donna le nom de Snœland, à cause des hautes neiges qu'il y trouva; mais il ne s'y arrêta pas. Gardar, Suédois, ayant entendu parler de cette île, partit pour la chercher; l'ayant trouvée, il y passa l'hiver de 864, et lui donna son nom.

Un pirate de Norvège, nommé Flocco, voulut aussi la reconnaître. On lui attribue une invention très-heureuse qu'il employa pour diriger sa route, au défaut de boussole et de compas qui étaient alors inconnus. Comme il parcourait les îles des mers septentrionales, sans découvrir celle qu'il cherchait, il prit des corbeaux en partant de Hetland, l'une des Orcades, et en lâcha un lorsqu'il se crut bien avant en mer. Il reconnut qu'il n'était pas si éloigné de terre qu'il l'avait pensé, puisque le corbeau reprit la route de Hetland. Il avança toujours, et en lâcha un second qui revint dans le vaisseau après avoir beaucoup tourné de côté et d'autre sans voir de terre. Un troisième, lâché encore plus en avant, découvrit l'Islande et s'y rendit. Flocco remarqua la direction de son vol, le suivit, et arriva à la partie orientale de Gardars-Holm, où il hiverna. Se voyant assiégé des glaces qui venaient de Groënland, il lui donna le nom d'Islande, qu'elle a toujours conservé. Il séjourna ensuite dans la partie méridionale de l'île, puis il revint en Norvège. On ne dit point si ces navigateurs trouvèrent des habitans en Islande. Les annales citent comme la source des peuples de cette île, un certain Ingulfe, Norvégien, qui s'y retira avec son beau-frère Hior-Leifs, pour avoir tué deux grands seigneurs de leur pays. Comme c'était une coutume que les bannis de Norvège arrachassent les portes de leurs maisons et les emportassent avec eux, Ingulfe, qui n'avait pas oublié les siennes, les jeta dans la mer dès qu'il fut à la vue de l'Islande, en se proposant d'aborder au hasard où les flots les pousseraient. Cependant il prit terre à un autre endroit, et ne trouva ses portes que trois ans après; ce qui l'engagea à fixer son séjour où elles s'étaient arrêtées. C'est à l'an 874 qu'est fixée l'époque du séjour d'Ingulfe en Islande. Les mêmes annales assurent qu'il trouva cette île inculte et déserte lorsqu'il y arriva, et qu'il reconnut néanmoins que des marins anglais ou irlandais y avaient autrefois pris terre, par certaines croix et quelques ouvrages faits à la mode d'Irlande et d'Angleterre, qu'on voyait sur le rivage. Cependant on ne peut pas conclure de ce récit que l'Islande ne fût point habitée avant l'arrivée d'Ingulfe, mais seulement que le canton où il se fixa ne l'était point. On rapporte que les anciens Islandais appelaient ces Irlandais Papas, et la partie occidentale de leur île Papey, parce que les étrangers avaient cou-

tume d'y aborder comme à la plus proche et à la plus commode. Or, les anciens Islandais, parmi lesquels vraisemblablement Flocco passa les deux années qu'il demeura en Islande, doivent être regardés comme les habitans primitifs de l'île; mais leur origine se perd dans la nuit des temps, et leur source se confond avec celle des Celtes, dont il y a beaucoup d'apparence qu'ils faisaient partie.

Il paraît encore, par leurs annales, que dans ces temps reculés ils adoraient, entre autres dieux, Thor et Odin. Thor était comme Jupiter, et Odin comme le Mercure des anciens Grecs et Latins. C'est de là que le jeudi porte encore parmi les Islandais modernes, comme chez les peuples Scandinaves, le nom de torsdag, et le mercredi celui d'odensdag : ce qui répond au *dies jovis* et *dies mercurii* des Latins. Les autels consacrés à ces divinités étaient revêtus de fer; un feu perpétuel y brûlait, et on y plaçait un vase d'airain pour recevoir le sang des victimes humaines qui servait à arroser les assistans.

Les Islandais ont une mythologie très-ancienne, dont la collection se nomme Edda. Mallet en donne la traduction. La langue et les caractères runiques apportés par Odin en Scandinavie, sont la source de celle qui se parle encore à présent en Islande. L'Évangile y fut annoncé en 885; toute l'île ne l'embrassa pas d'abord; le paganisme n'y fut absolument extirpé que vers l'an 1000 de l'ère chrétienne.

Au milieu du seizième siècle, Frédéric, roi de Danemarck, ayant introduit le luthéranisme dans ses états, voulut l'établir aussi dans l'Islande; mais la réformation ne put s'y effectuer, sans de longs troubles et sans effusion de sang. Depuis cet événement, c'est la seule religion que l'on professe en Islande.

HABITANS.

Le climat, d'après Horrebow qui l'habita, est à peu près le même qu'en Suède et en Danemarck. Le terroir a beaucoup de variété; mais les habitans ne connaissent guère d'autre occupation champêtre, que celle de cultiver des prairies, de les fumer et d'y recueillir le fourrage qu'elles produisent. Les plantes les plus communes sont l'oseille, le cochléaria, l'angélique, et une certaine espèce de mousse qui croît sur les rochers nus et stériles, appelée *lichen islandicus*; beaucoup d'habitans s'en servent au lieu de pain.

Les Islandais sont d'une stature médiocre, mais bien faits, et assez semblables aux Norvégiens par les traits du visage. Les femmes sont d'une figure passable et d'une constitution moins robuste que les hommes. L'habillement du commun de la nation, est assez semblable à celui de nos matelots. Les femmes portent des robes, des camisoles et des tabliers de drap. Leur coiffure ressemble un peu à celle des cauchoises.

L'usage des chemises n'est point inconnu à ces insulaires, mais il n'est pas général. On en porte de flanelle légère ou de grosse toile. Lorsque les hommes vont à la pêche, ils ont des habits de peau de mouton ou de veau, qu'ils mettent par-dessus leurs habits ordinaires, et qu'ils ont soin de frotter avec du foie ou de la graisse de poisson, ce qui exhale une odeur très-désagréable.

Les riches islandais, les officiers, et autres personnes employées à l'administration publique, s'habillent de la même façon qu'en Danemarck. Leurs logemens sont assez bien meublés. Quant à l'architecture, et à l'apparence extérieure des maisons, il n'y a rien de bien recherché. Comme tous les matériaux se tirent de Copenhague, et coûtent par conséquent fort cher rendus en Islande, on y bâtit avec la plus grande économie.

Il n'y a proprement dans cette île ni villes ni bourgs : on n'y trouve que des villages, ou plutôt des hameaux.

La population de l'Islande, autrefois plus nombreuse, ne s'élève aujourd'hui qu'à quarante mille âmes, par suite des ravages de la petite-vérole. Cette île a produit un Snorro Sturleson, un Sœmond, Thormodus Thorlacius, un Arngrim Jonas, et plusieurs écrivains assez célèbres. Il s'y trouve de bons ouvriers en différentes professions, sans qu'ils aient jamais eu d'autres maîtres que leur goût et leur génie. Plusieurs habitans travaillent également en orfévrerie, en cuivre, en menuiserie, et en tout ce qui est du ressort du maréchal et du forgeron, du constructeur de barques et des autres métiers de première nécessité. Il est

très-peu d'Islandais qui ne sachent lire et écrire.

Leurs divertissemens sont aussi simples que la vie qu'ils mènent. Toutes leurs récréations, dans les momens de loisir qu'ils ont en hiver, pendant les temps orageux, et les dimanches et les fêtes, consistent à se rassembler en famille, à converser ensemble, à chanter d'anciennes chansons guerrières, et à jouer aux échecs. La danse est ignorée chez eux; ils n'ont même aucun exercice qui en approche, c'est en quoi ils diffèrent particulièrement des habitans des pays septentrionaux, et peut-être de tous les peuples du monde.

Après le poisson frais ou sec cuit à l'eau de mer, et accommodé à force de beurre, la principale nourriture des Islandais est le lait de vache ou de brebis. Ils font usage aussi de gruau ou de farine de froment cuite dans du lait. La soupe faite avec de la viande fraiche et du gruau est encore un de leurs mets favoris. Le rôti ne leur est pas inconnu; mais ils ont l'habitude de faire cuire à l'eau toutes les viandes qu'ils mangent, même celles qui sont destinées à être rôties; ce qui a lieu dans une poële de fer.

Leur boisson ordinaire est cette liqueur piquante qui reste après que le beurre est battu. et qu'ils appellent syre, lorsqu'ils l'ont préparée à leur manière.

Le blé et tous les autres grains y sont rares; le commerce supplée à cette disette, mais non de manière à ce que tout le monde ait du pain; les plus pauvres n'en font cuire que dans les jours de fêtes solennelles, pour des noces et autres assemblées de cette espèce.

VÉGÉTAUX.

Il paraît, d'après notre auteur, qu'avec des soins, on peut parvenir à faire croître dans l'île des plantes potagères. Il n'en est pas de même des arbres ou arbrisseaux fruitiers: on n'en voit pas d'autres que des groseillers, dont les fruits mûrissent assez bien, et sont de bon goût. On peut présumer qu'elle produirait également des grains, si son terrain était convenablement cultivé. Il est démontré que l'agriculture y a été pratiquée autrefois, et l'on présume que l'affreuse mortalité, qui, vers le milieu du quatorzième siècle, fit périr une si grande quantité de monde en Europe, et surtout dans les pays septentrionaux, ayant réduit les Islandais à un très-petit nombre d'hommes, les bras manquèrent à la culture, et qu'insensiblement la facilité de recueillir les pâturages fit abandonner les occupations plus pénibles et plus multipliées du labour, des semailles et de la récolte.

Les plantes marines sont en très-grand nombre: les unes servent à nourrir les bestiaux pendant l'hiver lorsqu'on manque de fourrage; l'algue sucrée se mange par goût plutôt que par nécessité; elle fait même une branche de commerce entre les habitans des côtes et ceux qui sont plus éloignés dans les terres.

A l'égard des arbres, ils sont en assez petit nombre en Islande. On n'y voit que des bouleaux et des saules dont la grosseur n'excède pas celle du bras, et dont la hauteur va au plus à dix ou douze pieds. Cependant, en creusant la terre de côté et d'autres, on trouve des souches pourries et de vieilles racines qui indiquent qu'il y a eu anciennement des bois. Quelquefois on en rencontre une espèce fort singulière, que l'on nomme sutur brand, (noir tison.) Ce bois est toujours à une grande profondeur, en morceaux larges et minces comme de grandes tablettes, et communément entre de grosses pierres qui le couvrent par-dessus et par-dessous. Il est d'une pesanteur singulière, fort dur, noir comme l'ébène, et ondé.

ANIMAUX.

Il n'y a point de bêtes fauves en Islande; il ne s'y trouve d'autres animaux sauvages que des renards. Quelques ours y viennent du Groënland sur de gros glaçons; mais les habitans ont grand soin de les empêcher de pénétrer dans le pays, ou de s'y multiplier lorsqu'ils parviennent à y entrer.

Les animaux domestiques sont les chevaux, les bœufs, les vaches, les moutons et les chèvres. Les premiers sont généralement petits, courts et ramassés, mais vigoureux et forts: ils sont si communs, que les bergers gardent leurs troupeaux à cheval. Quant à ceux dont on n'a pas besoin, on les mène, après les avoir marqués, dans les montagnes où

on les laisse plus ou moins de temps. Ces chevaux deviennent communément plus beaux, plus fiers et plus gras que tous ceux qui sont élevés dans les écuries.

Dans les contrées méridionales où les pâturages ne sont pas assez communs relativement à leur population, les Islandais ont un usage qu'on pourrait éprouver peut-être avec quelque avantage dans tous les pays maritimes où les fourrages sont rares. On nourrit les vaches avec l'eau dans laquelle on a fait cuire du poisson, et on y mêle des poissons pourris et des arêtes, qu'on réduit en bouillie à force de feu.

OISEAUX.

La volaille, qui aime le grain, est rare; elle est remplacée par l'abondance des bécasses, cailles et perdrix, d'une espèce particulière, qui est blanche en hiver, grise pendant l'été, et qui a toujours les pattes couvertes d'un petit duvet: c'est ce qui a fait donner à ces oiseaux, par les ornithologistes, le nom de lagopèdes.

Les oiseaux aquatiques y sont aussi en grand nombre; il y en a quelques-uns d'un goût exquis. De ce nombre sont les cygnes, les oies, les canards, les plongeons, les sarcelles, etc. Tous ces oiseaux font beaucoup de profit aux Islandais par leur multitude, par leurs œufs, qui sont une bonne nourriture, et par le duvet et les plumes, dont on fait un commerce très-lucratif. L'espèce la plus estimée, la plus utile, est le canard à duvet, appelé eider. L'estomac de cet oiseau est garni de ce duvet mou et élastique, connu sous le nom d'eiderdun, d'où vient notre mot corrompu d'édredon. Le meilleur est celui qu'on appele duvet très-vif, parce qu'il a le plus de ressort, et qu'il est encore le plus durable. L'oiseau se l'arrache pour faire son nid; c'est là qu'on le ramasse, ainsi que les œufs. La première ponte enlevée, le canard refait un autre nid, se déplume de nouveau, et pond d'autres œufs qu'on lui dérobe encore. Cependant il ne se décourage point; un autre nid est bientôt refait et remplumé une troisième fois; mais comme la femelle est alors dépouillée de plumes sous l'estomac, le mâle vient à son défaut, et se déplume à son tour. Ce nouveau duvet est le plus précieux. Elle fait donc une troisième ponte; mais si on enlève encore ses œufs, elle abandonne pour jamais cet endroit.

Comme aux îles Aléoutiennes, des hommes se font attacher par une corde à une pièce de bois, et vont dénicher dans les trous des rochers, autrement inaccessibles, les œufs et quantité de jeunes oiseaux, dont les uns servent à la nourriture, et les autres donnent beaucoup de plumes. Les seuls oiseaux de proie sont l'aigle, le faucon, l'épervier et le corbeau. Les faucons se vendent très-bien en Danemarck, surtout les blancs.

POISSONS.

De toutes les classes que comprend le genre animal en Islande, celle des poissons est la plus nombreuse, la plus variée et la plus intéressante. Cette île, par sa situation, jouit, préférablement à tous les endroits du monde, d'une abondance inépuisable de grands et petits poissons de mer, qui ont encore l'avantage d'être du plus excellent goût. Car l'expérience a fait reconnaître que le poisson est plus gras et meilleur dans les plages les plus voisines du nord, et que partout il est plus parfait en hiver et par les grands froids, qu'en tout autre temps. Il est d'ailleurs vraisemblable, comme le pense Anderson, que les abîmes profonds situés sous le pôle, sont la véritable source des poissons de la mer; qu'ils y trouvent la nourriture qui leur convient le plus; qu'ils y acquièrent toute leur consistance, et que plus ils s'en éloignent, plus ils perdent de leur vigueur et de leur graisse. Cependant la multiplication excessive de ces poissons les force à sortir de leur lieu natal, à se répandre sur les côtes qui environnent la mer du Nord, et à venir s'offrir eux-mêmes aux peuples qui les habitent, et dont l'industrie supplée, par le commerce de ces poissons, au défaut des autres productions que la nature a refusées à leurs climats.

Les Islandais doivent donc à leur situation l'avantage de recevoir en abondance avec tous les vents, dans les golfes et dans les baies de leur île, toutes sortes de bons poissons qui viennent immédiatement du nord. Les principaux et les plus utiles sont le hareng, la morue,

le merlan, le turbot, le fletan et les soles. Mais à combien de tribulations cette gente n'est-elle pas exposée avant de devenir la proie et la nourriture des hommes!

Sortant des glaces du nord, les troupes de harengs sont aussitôt attaquées par toutes les grosses et les petites espèces de poissons destructeurs, qui, pressés par la faim, vont à leur rencontre, et les chassent continuellement devant eux, de la mer Glaciale dans l'Océan Atlantique. Les harengs effrayés cherchent bientôt les côtes, et se jettent dans les golfes, les bas-fonds, et même aux embouchures des fleuves, tant pour y trouver un asile contre leurs ennemis, que pour mettre leurs petits en sûreté. Aussitôt qu'ils ont jeté leur frai ils continuent leur route; et le même instinct qui fait voyager les pères, porte leurs enfans à les suivre dès qu'ils en ont la force. Tous ceux qui échappent aux filets des pêcheurs, se rendent vraisemblablement dans d'autres mers, car ils disparaissent entièrement.

C'est au commencement de l'année que débouche des mers du pôle la troupe innombrable des harengs. Elle se montre d'abord à l'endroit de la mer où elle paraît le plus large, et son étendue est immense. Son aile droite se détourne vers l'occident; elle tombe au mois de mars sur l'Islande, et c'est là principalement que les colonnes sont d'une épaisseur prodigieuse. La quantité de gros poissons qui les attendent, les oiseaux de mer qui fondent sur eux par milliers, les font tenir tellement serrés de tous côtés, qu'on les aperçoit de loin par la couleur noirâtre de la mer, et par l'agitation qu'ils y excitent en s'élevant souvent jusqu'à la surface, et s'élançant même en l'air pour éviter un danger pressant. On ne sait pas si cette colonne, avant d'aborder l'Islande, n'envoie pas un fort détachement au banc de Terre-Neuve, et on ignore de même ce que devient le reste de la colonie qui file le long de la côte occidentale de l'île. Ce qu'il y a de certain, c'est que ses golfes, ses détroits, ses baies, sont tous remplis de harengs, et en même temps de quantité d'autres gros poissons qui les attendent. Parmi leurs ennemis, on distingue entre autres le nordcaper, qui est un des plus dangereux. Il se tient le plus souvent aux environs de l'extrémité septentrionale de la Norvège, qu'on appelle cap Nord, d'où il a tiré son nom. Ce poste ne peut être plus favorable à ses vues, car il est d'abord averti du passage des harengs qui côtoient la Norvège en descendant du nord. Lorsqu'ils ont dépassé sa demeure habituelle, son intérêt l'amène aux environs de l'Islande. Là, quand il est pressé par la faim, il a l'adresse de rassembler ceux dispersés dans les golfes de l'île, et de les chasser devant lui vers la côte. Lorsqu'il les voit en assez grande quantité, il les resserre le plus qu'il peut dans quelque baie, et, par un coup de queue, il y excite un tourbillon très-rapide, et capable même d'entraîner de légers canots. Cette petite tempête étourdit et comprime tellement les malheureux harengs, qu'ils se précipitent par centaines dans sa gueule qu'il tient ouverte. Il les y attire encore en aspirant avec force l'air et l'eau, ce qui les entraîne directement dans son estomac, comme dans un gouffre.

L'aile gauche, par sa marche, est plus à portée de notre connaissance; elle se porte à l'orient, et, après avoir détaché une colonne qui suit les côtes orientales et occidentales de l'Islande, elle descend la mer du Nord, sans cesse chassée par les marsouins et les morues. A une certaine hauteur elle forme deux divisions; l'aile orientale dirige sa course vers la Norvège, dont elle rase la côte; et, se divisant de nouveau, une partie suit la Norvège, en ligne droite, et pénètre par le Cattegat le long de la côte de Suède dans la mer Baltique; l'autre partie, étant arrivée à la pointe du nord du Jutland, se sépare encore en deux colonnes: la première défile le long de la côte orientale du Jutland, et se réunit promptement par les Belts, avec celle de la mer Baltique, pendant que la seconde, descendant à l'occident des mêmes plages, et côtoyant ensuite l'Allemagne et la Frise, se jette par le Texel et le Vlie dans le Zuyderzée; puis, après l'avoir parcouru, s'en retourne dans la mer du Nord.

La seconde des deux grandes divisions qui tourne à l'occident, est ordinairement la plus nombreuse; elle s'en va, toujours accompagnée de marsouins, de morues et de requins, droit aux îles de Shetland et aux Orcades, où les pêcheurs de Hollande les attendent au temps marqué; de là, s'avançant vers l'Écosse, elle

s'y divise en deux colonnes, dont l'une, après avoir descendu le long de la côte orientale de l'Écosse, fait le tour de l'Angleterre, en laissant toutefois dans sa route des détachemens considérables qui se portent sur les côtes de Frise, de Hollande, de Zéelande, de Brabant, de Flandre et de France; l'autre colonne tombe en partage aux habitans de la partie occidentale de l'Ecosse et aux Irlandais, qui, de tous côtés, sont alors environnés de harengs. Toutes ces divisions s'étant à la fin réunies dans la Manche, ce qui est échappé aux filets des pêcheurs, à la voracité des poissons et aux oiseaux de proie, forme encore un nombre prodigieux, et se jette dans l'Océan Atlantique où il se perd; du moins on n'en voit plus sur toutes les côtes de l'Europe.

Le hareng fréquente aussi les bords de l'Amérique septentrionale; mais il s'en faut beaucoup qu'il y soit aussi abondant qu'en Europe: et en tirant du côté du midi, on n'en voit plus au-delà des fleuves de la Caroline.

« Il est amusant et curieux, dit Horrebow qui avait joui plusieurs fois de ce spectacle, de voir arriver les sardines en grandes troupes. Pendant que les flots sont agités par le mouvement de ces poissons accumulés par millions, le ciel est obscurci par une multitude innombrable d'oiseaux de proie, qui voltigent au-dessus des malheureuses sardines, et qui remplissent l'air de cris perçans. A chaque instant, quelques-uns de ces oiseaux se détachent, s'élancent dans les eaux comme un trait, s'y enfoncent assez profondément, et remontent avec leur proie dans le bec. »

Un poisson bien plus utile aux Islandais que les harengs et les sardines qui fréquentent les côtes, est la morue. Ils le pêchent à l'hameçon, en y attachant pour amorce un morceau de moule, de poisson ou de viande crue. On remarque que la morue a reçu de la nature une facilité de digérer singulière. Tout poisson qu'elle mange est digéré en moins de quatre heures. L'écaille des crabes qu'elle avale, devient dans son estomac aussi rouge que si elle était bouillie.

La baleine tient le premier rang parmi les cétacés de ces mers. Quoique d'une monstrueuse grandeur, elle n'a que deux nageoi-[illegible] lui servent comme d'avirons. Sa queue n'est pas verticale comme dans la plupart des autres poissons: elle est disposée horizontalement, et sa longueur est entre trois et quatre brasses. La tête forme le tiers de toute la masse du corps: le devant est garni, en dessus et en dessous des lèvres, de poils assez courts. L'ouverture de la gueule est extrêmement vaste, un peu recourbée, à peu près dans la forme d'une S, et se termine sous les yeux en avant des nageoires. C'est à la machoire supérieure qu'est attaché ce que l'on nomme les fanons de baleine, ou les barbes qui lui tiennent lieu de dents, de couleur brune, noire et jaune, avec des raies de diverses couleurs. Au-devant de la lèvre inférieure, on remarque une cavité où la lèvre supérieure s'emboîte comme dans un étui.

Le fanon est garni partout de longs poils, assez semblables au crin de cheval, qui, pendant des deux côtés, entourent toute la langue. Les plus petits sont sur le devant de la gueule. Ceux du milieu sont les plus gros, ils ont quelquefois la longueur de dix ou douze pieds. La gueule est garnie de chaque côté d'une rangée de deux cent cinquante fanons, ce qui fait cinq cents, sans en compter de plus petits qu'on ne tire point, parce que, l'endroit où les deux lèvres se joignent étant fort étroit, il serait trop difficile de les en arracher.

Sur la tête de la baleine, devant les yeux et les nageoires, s'élève une bosse qui a deux trous, un de chaque côté, et l'un vis-à-vis de l'autre, courbés tous deux en manière d'S. C'est par ces deux ouvertures, nommées évens, que l'animal rejette l'eau avec beaucoup de force. Le bruit de ce mouvement, qui se fait entendre d'une lieue, ressemble à celui du vent lorsqu'il souffle dans une caverne. Immédiatement derrière la bosse, le corps se courbe en arc. La tête n'est pas ronde par le haut: elle est un peu plate, avec une pente sensible jusqu'à la lèvre inférieure, à peu près comme le toit d'une maison. Cette lèvre est plus large qu'aucune autre partie du corps, surtout au milieu, car le devant et le derrière sont un peu plus étroits suivant la forme de la tête. Les yeux sont entre la bosse et les nageoires, et ne sont pas plus gros que ceux d'un bœuf: ils sont bordés de poils, qui forment une espèce de sourcil. La prunelle n'est guère plus grosse

qu'un pois, et le cristallin a la blancheur, la transparence et la clarté du cristal : ils sont placés fort bas, presqu'à l'extrémité de la lèvre inférieure.

Les oreilles sont fort avant dans la tête : aussi la baleine n'entend-elle point lorsqu'elle rejette son eau; et c'est le temps qu'on saisit pour la darder. Au soleil, la couleur de ces animaux est fort belle, et les petites ondes qu'ils ont sur le corps leur donnent l'éclat de l'argent. Les femelles ont deux mamelles, avec des pis semblables à ceux d'une vache. Elles ne portent jamais plus de deux petits à la fois : mais on ignore combien dure leur portée.

Les os des baleines sont aussi durs que ceux des animaux terrestres à quatre pieds, quoiqu'ils soient aussi poreux qu'une éponge, fort creux et remplis de moelle. La chair est grossière et coriace : elle ressemblerait assez à celle du bœuf, si elle n'était entremêlée de quantité de nerfs. La chair de la queue est plus tendre; c'est celle que les matelots mangent, après l'avoir fait cuire à l'eau comme la viande ordinaire.

La graisse dont on tire l'huile, et qui ne se trouve, comme aux phoques, qu'entre cuir et chair, a le plus souvent six pouces d'épaisseur sur le dos et sous le ventre. La baleine nage avec autant de vitesse qu'un oiseau vole, et laissant après elle un vaste sillon, comme les vaisseaux qui sont à la voile. Sa grandeur ordinaire est d'environ soixante pieds de long, sur une épaisseur proportionnée. On croit que ces monstres se nourrissent de petits limas de mer; mais on a souvent trouvé dans leurs ventres une grande quantité de harengs. Le courage de la baleine ne répond point à sa force, ni à sa grosseur; dès qu'elle aperçoit un homme ou une chaloupe, elle se cache sous l'eau pour prendre la fuite. Lorsqu'elle est harponnée, elle fait quelquefois filer des milliers de brasses de corde, avec une rapidité qui étourdit ceux qui la poursuivent. Son plus mortel ennemi est le poisson à scie, nommé à tort l'espadon ou l'épée. Jamais ils ne se rencontrent sans combat, et c'est la scie qui est toujours l'agresseur. Quelquefois deux de ces animaux se joignent contre une baleine. Comme elle n'a, pour arme offensive et défensive, que sa queue, elle plongé la tête, et lorsqu'elle peut frapper son ennemi, elle l'assomme du coup; mais il est fort adroit à l'esquiver, et, fondant sur elle, il lui enfonce son arme dans le dos. Souvent il ne la perce point jusqu'au fond du lard, et la blessure est légère. Chaque fois qu'il s'élance pour la frapper, elle plonge; mais il la poursuit dans l'eau, et l'oblige de reparaître; alors le combat recommence, et dure jusqu'à ce qu'il la perde de vue. Elle bat toujours en retraite, et nage mieux que lui à fleur d'eau.

Aussitôt que les pêcheurs découvrent une baleine, ou qu'on l'entend souffler, on crie d'abord : en bas! en bas! et tous les pêcheurs se jettent dans leurs canots, montés par six ou sept hommes, et s'approchant d'elle à force de rames, le harponneur, qui est sur l'avant, se lève et lance son harpon. Le monstre n'est pas plus tôt frappé, que, voulant aller au fond, il tire la corde qui tient au harpon avec tant de force, que l'avant du canot se trouve au niveau des flots, et qu'il le submergerait, si l'on n'avait une extrême attention à filer continuellement la corde. Lorque la baleine est ainsi frappée, tous les canots virent de bord, l'on porte les yeux en avant, et l'on veille sur la grande corde. Chaque canot en est fourni d'un monceau. Un matelot expérimenté, qui est sur l'arrière, observe de quel côté elle file, et se règle sur son mouvement.

Dès que la corde paraît lâche, on pense à la retirer. Un des pêcheurs la remet en rouleau, pour être en état de la filer avec la même facilité, si la baleine recommençait à fuir.

Les baleines blessées rejettent l'eau de toutes leurs forces : on les entend d'aussi loin que le bruit du gros canon; mais lorsqu'elles ont perdu tout leur sang, ou qu'elles sont tout-à-fait lasses, elles ne rejettent l'eau que faiblement. Leur bruit ne ressemble plus qu'à celui d'un flacon vide, qu'on tiendrait sous l'eau pour le remplir : ce changement prouve qu'elles vont mourir. Tous les canots qui accompagnent celui d'où le harpon est lancé, attendent que la baleine remonte, et la percent à coups de lances. Ce moment est toujours le plus dangereux. Sa queue et ses nageoires battent si furieusement l'eau, qu'elles la font sauter et retomber comme en poussière.

Aussitôt que l'animal est mort, il flotte sur l'eau; on lui coupe la queue, et on l'attache à

l'arrière d'un canot, qui est amarré à quatre ou cinq autres; puis l'on retourne joyeux au vaisseau. Là, il est dépecé le long du bord, et on fait de l'huile avec sa chair.

Les phoques viennent en troupes nombreuses du Groënland, et sont une des richesses de l'Islande. Les poissons d'eau douce n'y sont pas en aussi grand nombre que ceux de mer. On n'y connaît que les saumons, les truites et les anguilles.

On ne voit ni serpent, ni aucun reptile venimeux. Anderson en attribue la raison à la rigueur du climat; mais, comme Horrebow l'observe, le froid n'y est pas plus excessif qu'en Danemarck où il s'en trouve; l'île de Madère et celle de Malte, situées sous un climat où la gelée est inconnue, ont, comme l'Islande, l'avantage de ne nourrir aucun reptile venimeux, heureux privilége dont il faut assigner la cause à quelques qualités particulières de l'air ou du sol, et peut-être à quelque accident, tel qu'un tremblement de terre, ou une inondation qui a pu anciennement bouleverser ces îles, et faire périr tous les reptiles, sans que personne ait été tenté d'en rapporter pour rétablir l'espèce. Mais il y a en quelques endroits une quantité infinie de mouches incommodes, surtout dans le Norden-Syssel, canton le plus froid du pays. Elles se tiennent particulièrement près des eaux, et autour du Myvatn, nom qui a été donné à ce lac à cause du grand nombre de ces insectes qui infestent ses bords presque toute l'année. Elles attaquent les hommes et les bestiaux. Les voyageurs qui sont obligés de passer dans le voisinage de ce lac, mettent un crêpe sur leur visage pour se défendre de leur piqûre, qui est très-vive et très-sensible.

MINÉRAUX.

Les productions naturelles d'Islande, dans le genre minéral, paraissent être en assez grand nombre. Plusieurs habitans ont trouvé dans les montagnes du bon argent; mais on ignore où existent les mines, et d'un autre côté, le bois manquerait pour les exploiter. Viennent ensuite le cristal, le bitume, la tourbe, la pierre ponce, l'ambre noir, le soufre et le sel. Parmi les cristaux, il en est un d'une espèce curieuse, connu sous le nom de spath. Il a la propriété de représenter doubles tous les objets qu'on regarde au travers.

HOOKER.

Maintenant nous allons compléter la description de cette île, d'après les renseignemens de M. Hooker et du célèbre docteur Henderson, qui la visitèrent, le premier en 1809, et le second de 1814 à 1815.

« Le 14 juin, vers minuit, dit M. Hooker qui s'était embarqué le 2 du même mois à Londres, nous aperçûmes, à l'horizon, des montagnes d'une dimension prodigieuse, totalement couvertes de neige; des nuages noirs, qui étaient en arrière, les faisaient distinguer quoique nous en fussions éloignés de cinquante milles. La chaîne la plus haute offrait des précipices immenses, dont les contours, anguleux et saillans, jetèrent une ombre épaisse sur la surface blanche, lorsque le soleil à son lever vint les frapper, ce qui rompit l'uniformité de la perspective. Cette chaîne était le Klosva-Yœkul, situé dans la partie sud de l'Islande. Le mot yœkul désigne les chaînes neigeuses.

» Les vents contraires retardèrent la marche du navire, et ce ne fut que le 21 que l'on aperçut Reikiavik, capitale de l'île. Peu à peu, les maisons se déployèrent à la vue; on distinguait l'église et son clocher, ou plutôt une petite tour carrée en bois.

» Quand nous nous fûmes approchés de la plage, entièrement formée de lave noire décomposée, et dans quelques endroits presque aussi fine que du sable, les Islandais firent avancer en mer une espèce de jetée mobile, faite en planches de sapin, pour que la mer ne nous mouillât pas. En même temps, dit M. Hooker, une centaine d'entre eux poussèrent des cris de joie en nous voyant. C'était la saison de faire sécher le poisson; tous ces gens s'en occupaient.

» La ville consiste en une soixantaine de maisons disposées sur deux rangées à peu près d'égale longueur. Celles des négocians sont en bois, de même que les magasins; on ne les en distingue que parce qu'elles ont des fenêtres vitrées, et une ou deux cheminées. C'est dans ces magasins que l'on vend toutes les marchandises de première nécessité, en échange des-

quelles l'île fournit à l'exportation de la laine, du suif, du poisson, de l'huile de poisson, des peaux de renards et de cygnes, de l'édredon, etc. La rue parallèle à celle-ci est tellement encombrée de rochers, que s'il y avait dans ce pays quelque chose qui ressemblât à une charrette, certainement elle ne pourrait pas y parcourir plus d'une trentaine de pieds; c'est là que se trouve la demeure de l'évêque d'Islande. Sa maison ne diffère des autres qu'en ce qu'elle est un peu plus grande, et qu'elle a un plus grand nombre de fenêtres. Celle du landfoged, ou sénéchal, qui est contiguë, est la plus considérable du lieu; un peu plus loin, on voit une espèce de taverne, où les Danois se réunissent pour jouer aux échecs.

» Plusieurs maisons ont de petits jardins clos de murs en terre, et généralement très-bien soignées; on tâche d'y cultiver des légumes, notamment des raves, des pommes de terre, des carottes et des choux.

» Hors la ville on rencontre un petit nombre de maisons islandaises éparses; des marchands habitent divers points de la côte; la plupart apportent ici les productions de leur pays; quelques-uns viennent des parties les plus éloignées au nord et à l'est. Le fer est ce qu'ils recherchent le plus. Ceux qui demeurent dans l'intérieur, et qui n'ont pas la facilité d'aller sur la côte maritime dans la saison de la pêche, remportent en échange de leur suif et de leurs peaux, les têtes sèches des morues, et ceux de ces poissons qui ne conviennent pas pour l'exportation. C'est ce qui forme la base de leur nourriture. Le pays autour de Reikiavik, et à une trentaine de milles de distance, est stérile et presque uni. Un lac immense d'eau douce s'étend jusque derrière la ville; dans cette partie seulement il n'est pas ceint de fondrières dont les rochers percent la surface. On n'aperçoit nulle part un arbre ou un arbrisseau. Toutes les tentatives pour élever dans les lieux les plus abrités de ce canton des pins et d'autres arbres robustes, ont échoué. Ce lac se dégorge dans la mer par un petit ruisseau qui coule le long de la ville, sur une longueur de quelques centaines de mètres. Vers son extrémité orientale, on voit d'assez beaux herbages et une quantité prodigieuse de morceaux de rochers épars dans le plus grand désordre. Quelques-uns ont une vingtaine de pieds de hauteur et autant de largeur. Il n'y a pourtant dans le voisinage aucune montagne de laquelle ils aient pu rouler jusque-là; aucune cavité de laquelle ils aient pu être vomis par un tremblement de terre. Il ne paraît pas non plus que, dans cet endroit, ils aient subi l'opération du feu, quoiqu'il y ait tout près des rochers qui ont évidemment été dans un état de fusion. Sur différens points du rivage, près de la ville, on observe beaucoup de colonnes de basalte, debout, contigues les unes aux autres; quelques-unes ont deux à trois pieds de diamètre.

» Nous fîmes ensuite une excursion avec notre capitaine de vaisseau et d'autres personnes à Akaroe, petite île située dans la baie et à peu de distance de Reikiavik. Le but de notre course était d'examiner les nids des eiders. Ils sont grossièrement faits du duvet de ces oiseaux, qui les placent généralement au milieu de vieilles plantes marines que les tempêtes ont amoncelées sur le rivage; quelquefois ils sont sur le roc nu. Les eiders ne se dérangèrent pas en nous voyant. Chacun couvait deux ou quatre œufs; ils sont d'une couleur olive pâle, et un peu plus gros que ceux des canards: on les regarde ici comme un mets délicat.

» Dans une partie de l'île, où un terreau léger abonde, les macareux s'y creusent des trous profonds de quatre pieds, qui ressemblent à des terriers de lapins; ils y pondent un œuf gros comme celui d'un vanneau. Les Islandais se servent de la chair des macareux pour appât, et sont persuadés que les morues la préfèrent à tout autre.

» Sur tous les rochers que la mer haute recouvre, croît en grande quantité le sod, ou *fucus palmatus* de Linné. Cette espèce de goëmon est la meilleure de toutes celles dont on se nourrit dans les pays du nord; on le lave dans l'eau fraîche, puis on le met sécher à terre ou sur des rochers; alors il en transsude une matière pulvérulente et blanchâtre qui couvre toute la plante, et qui a un goût de douceur très-agréable au palais. On le met dans des barils pour le préserver du contact de l'air; on le mange ensuite, tantôt cru avec du poisson et du beurre, tantôt cuit dans du lait à consistance de gelée; c'est de cette manière que les gens riches en font usage, et ils le

mêlent avec un peu de farine de seigle. Les autres goëmons que l'on mange sont le *fucus digitatus* et le *fucus esculentus*.

» En parcourant les monticules les plus élevés des environs de Reikiavik, qui sont, de même que le reste du territoire, généralement nus, et composés de petits fragmens de rochers, je trouvai dans le petit nombre d'endroits où il y a de la verdure, l'airelle uligineuse, la dryade octopétalée dont les Islandais cueillent la feuille pour en faire du thé, et plusieurs autres plantes des terrains humides des hautes montagnes de l'Europe tempérée; de petits saules étaient les seuls végétaux qui atteignaient à une hauteur de six pouces.

» Quoique je fusse encore très-éloigné d'une source chaude, vers laquelle j'avais précédemment voulu diriger mes pas, j'en voyais distinctement la vapeur. J'en étais encore à un mille, lorsque la belle verdure de l'herbe qui se trouvait dans le rayon de l'influence de la chaleur me frappa. Ce qui me surprit le plus dans cette source, mais ce qui est commun dans toutes celles de l'île, c'est qu'elle jaillit du milieu d'une rivière dont l'eau est froide; elle sort de plusieurs petites cavités formées dans une incrustation siliceuse blanchâtre qui couvrait une partie du lit de la rivière, et qui d'un côté s'étendait jusque sur une de ses rives. Je trempai dans l'eau mon thermomètre de poche qui n'était gradué que jusqu'à 120° (39° 8' R.); le mercure monta aussitôt jusqu'au haut du tube.

« En revenant, j'aperçus beaucoup de bécasses dans les lieux marécageux, et au milieu des rochers, un isatis, ou renard bleu. Ces animaux, extrêmement nombreux, mangent les lagopèdes et leurs œufs, ainsi que des agneaux. Leur poil touffu est trop court pour que leur fourrure serve à faire des palatines et des manchons.

» Quelquefois la pluie me contrariait pour mes courses, mais comme l'on n'avait pas d'obscurité, même à minuit, je pouvais aussi bien les reprendre alors que dans le milieu du jour. On n'est pas incommodé ici par la lumière désagréable que donnent les rayons horizontaux du soleil réfléchis par le sol, et que Linné a si bien décrite dans son *Flora lapponica*; car dans cette partie de l'Islande, le soleil n'est jamais entièrement au-dessous de l'horizon à minuit.

» Le 27 juin, nous fûmes rendre visite à M. Olav Stephensen, ancien grand-bailli de l'île, retiré à Vidæe, jolie petite île éloignée de quatre mille de la capitale. M. Stephensen, quoique âgé de soixante-dix-huit ans, était encore plein de feu et de vivacité. Je lui remis une lettre de recommandation de sir Joseph Banks, qui lui envoyait un présent de livres et de gravures. Le nom de cet homme respectable lui causa une émotion visible. Il nous adressa sur son compte beaucoup de questions et nous raconta diverses particularites du séjour de sir Joseph Banks en Islande, il y avait 37 ans.

» La petite île où demeure M. Stephensen n'a guère plus de deux milles de circonférence; elle est très-fertile. On y élève facilement des moutons, des vaches et des chevaux; il y a de la tourbe et de l'eau excellente; une grande quantité d'eiders y font leurs nids; dans ce moment ils couvaient leurs petits. La plupart des creux entre les rochers sont occupés par les nids de ces oiseaux. Ils sont si nombreux que nous étions obligés de marcher avec la plus grande précaution pour ne pas les écraser sous nos pieds. Cette île lui a été concédée par le roi de Danemarck, comme une récompense de ses services pendant cinquante ans qu'il a exercé ses fonctions. J'ai vu rarement, même dans les lieux les plus distingués par la culture des sciences, autant de diplômes et de médailles honorifiques, que chez un citoyen d'un coin reculé d'un des pays les plus éloignés.

» M. Stephensen nous retint à dîner; le repas fut splendide et curieux; on servit de la soupe au sagou, au raisin sec et au vin de Bordeaux; on apporta ensuite deux gros saumons bouillis, une terrine remplie d'œufs durs de grande hirondelle de mer, un mouton rôti et un grand plat de crêpes, du biscuit de Norvège et du pain de seigle; on ne but que du vin de Bordeaux. Après le café, il fallut vider une grande jatte de punch; elle fut suivie d'une seconde; nous ne pûmes éviter de lui faire honneur jusqu'au bout, qu'en ordonnant à nos gens de tenir le canot prêt pour nous en aller. Ce festin fut terminé par trois tasses de thé.

» Nous avions été servis à table par deux

femmes si bien mises, que je jugeai que ce n'étaient pas des domestiques ordinaires; j'appris ensuite que ma conjecture était juste, et que les dames de la maison remplacent les domestiques quand il y a des étrangers.

» Le 30 juin, j'allai voir le grand courant de Hraun, ou de lave. A une centaine distance, cette masse de lave présentait une surface extraordinaire, étant aussi raboteuse et inégale que celle d'une mer très-agitée. J'y observai un nombre infini de fragmens de rochers, dont quelques-uns ont jusqu'à trente pieds de haut et les formes les plus bizarres. Les grosses masses sont généralement dénuées de toute végétation; sur les points où les petits morceaux forment une surface passablement unie, on trouve quelques plantes.

» Le Lax-Elv qui tombe dans la baie de Reikiavik, a reçu ce nom qui signifie rivière des saumons, de la grande quantité de ces poissons qui la fréquentent; on a fait, à quelque distance de l'embouchure, un barrage en pierres, auquel on a laissé des ouvertures où l'on place des paniers pour les prendre. La baie était remplie d'eiders qui nageaient avec leurs petits, de cygnes, de harles, de guillemots et de phoques, qui jouaient à fleur d'eau.

» Étant allé me promener à cheval à la source d'eau chaude, j'y trouvai une tente dressée sur le bord du ruisseau, remplie de femmes qui étaient venues de la ville pour laver. Elles faisaient cuire dans la source, pour leur dîner, de chétives pommes-de-terre, qui n'étaient pas plus grosses qu'une noix; elles m'en offrirent. J'avais pris avec moi des œufs d'eider pour essayer la chaleur de l'eau; ils furent dix minutes à cuire dans la partie où le thermomètre s'éleva à 200°; et je les en régalai.

» Les Geysers sont un objet trop curieux pour ne pas exciter le désir de les observer. Je me mis en route le 8 juillet à cet effet. Nous n'étions pas encore arrivés à la porte de la première maison que nous rencontrâmes, que les habitans en sortirent pour nous offrir du lait et du petit lait. Nous avons marché jusqu'au pied du Skula-Fiœll. Ses trois sommets coniques qui se voient distinctement de Reikiavik, s'élèvent beaucoup au-dessus de toutes les montagnes voisines; à sa base s'ouvre une crevasse étroite et profonde qui semble avoir été produite par une violente commotion de la nature; elle se prolonge à une certaine distance le long de la route; le flanc de la montagne qui règne au-dessus, est composé de colonnes perpendiculaires de basalte qui n'ont que huit à dix pouces de diamètre.

» Tout le pays que nous traversâmes ensuite est une lande stérile, dont la surface est parsemée de grands quartiers de rochers, ou un marais dans lequel nos chevaux enfonçaient fréquemment jusqu'à la sangle. Entre dix et onze heures du soir, nous sommes arrivés à Heiderbag; je m'y arrêtai chez M. Egelosen, prêtre auquel j'étais recommandé, et qui me reçut bien.

» Le 11, l'immense lac de Thingevalla se développa devant mes yeux comme par enchantement; car, quoiqu'il fût presque à mes pieds, je n'en avais aperçu que le bord; on dit qu'il a quinze milles de long sur cinq à douze de large. A peu près au milieu s'élèvent deux rochers noirs, isolés, d'une dimension et d'une hauteur considérables; des milliers de goelands y viennent pondre. Au nord et au sud du lac on découvrait dans le lointain des montagnes raboteuses qui étaient presque entièrement couvertes de neige.

» Tandis que je contemplais ce tableau d'une magnificence sauvage, M. Egelosen vint me trouver et m'accompagna dans ma promenade autour du lac; les bords étaient partout fort bas; l'eau me parut très-peu profonde jusqu'à une grande distance des rives; il n'en est pas ainsi au milieu, car en quelques endroits on n'a pas pu atteindre le fond. Il est formé, dans les points où on l'aperçoit, de petits fragmens de rochers noirs: çà et là on rencontre sur la rive des masses de rochers considérables de figure très-pittoresque.

» A quatre heures, nous sommes partis pour Thingevalla; nous étions accompagnés du fils du pasteur de ce lieu.

» Nous avons passé une rivière au-dessous d'une cascade assez considérable; et bientôt nous arrivâmes au défilé d'Almaneggiaa, dont on m'avait parlé comme d'une des plus grandes curiosités de l'île. Le sol était fendu en un grand nombre de crevasses, dont quelques-unes étaient si profondes, que l'obscurité empêchait d'en voir le fond qui dans d'autres était

caché par la glace et la neige. Tout-à-coup nous sommes arrivés sur les bords d'un précipice affreux ; nous avions au-dessous de nous l'Almaneggiaa qui s'étendait presque à perte de vue, à peu près en ligne droite de l'est à l'ouest; c'était là notre chemin. Une ouverture moins vaste s'en détache vers le sud-est ; de gros blocs de rochers y sont tombés et la remplissent : les Islandais en ont profité, comme de degrés pour entrer dans le grand ravin. Mais il fallut ôter la charge à nos chevaux qui, fut portée à dos d'hommes ; ces animaux passèrent entre les rocs qui forment la descente. Il est difficile de concevoir un chemin plus raboteux ; à mesure que nous descendions, les parois perpendiculaires du défilé devenaient proportionnellement plus hautes ; enfin, après avoir tourné autour d'énormes masses de rocs, nous sommes entrés dans la grande ravine. Le fond était couvert d'herbe ; elle a fourni une pâture suffisante à nos chevaux ; ce qui nous a déterminés à camper dans ce lieu remarquable, pour y passer la nuit.

» Laissant notre bagage sous la garde de nos guides, nous avons marché au nord dans le ravin jusqu'à une petite ouverture à l'est ; là nous avons aperçu au-dessous de nous une plaine immense entrecoupée de fentes qui se croisaient les unes les autres dans diverses directions, mais la plupart du nord au sud. L'Oxeraa coulait sous nos pieds ; sur la rive opposée s'élevait l'église et le presbytère de Thingevalla. La verdure qui couvrait ces bâtimens, la fertilité extraordinaire du petit terrain qui les entourait, enfin les nombreux troupeaux de bestiaux formaient un contraste agréable avec le reste du pays qui, suivant l'expression des deux voyageurs islandais, Olafsen et Paulsen, est horriblement bouleversé par le feu souterrain.

» Ayant traversé l'Oxeraa, nous sommes arrivés au presbytère par une route qu'un petit mur en pierre bordait de chaque côté. Une paire de belles ramures de rennes attachée sur la muraille d'un des bâtimens fixa mon attention. Ce n'est qu'en 1770, que treize de ces animaux furent envoyés de Norvège en Islande; il en mourut dix pendant la traversée. Les trois qui restèrent s'y sont multipliés si rapidement que l'on en compte aujourd'hui plus de 5,000. Les Islandais n'ont pas essayé de les rendre domestiques, et n'ont pas les moyens suffisans pour acheter des balles et de la poudre nécessaires pour aller à la chasse de ces quadrupèdes. Ils vivent dans les parties les plus sauvages et les moins fréquentées des montagnes ; on les aperçoit rarement, et on ne les tire qu'avec beaucoup de difficultés. Il est réellement extraordinaire que dans un pays si misérable et si mal pourvu de moyens de subsistance, les habitans laissent errer inutile le seul quadrupède qui trouve parmi leurs rochers une nourriture abondante, et qui dévore ainsi à pure perte pour eux, une mousse de laquelle ils pourraient se sustenter ; d'ailleurs elle est aussi un objet important d'exportation.

» Le pasteur de Thingevalla était devant sa maison et fumait sa pipe ; sa femme et ses domestiques s'étaient rassemblés autour de lui ; il nous offrit obligeamment tout ce que nous pouvions désirer de ses provisions.

» J'allai, avec son fils, me promener dans les environs de la maison ; les crevasses y sont si nombreuses, que l'on ne faisait pas dix pas sans en rencontrer une qui barrait le passage. Le fond de quelques-unes, au lieu de neige et de glace, contient de l'eau dont en certains endroits on n'a pas pu trouver le fond, et en même temps si limpide, qu'en y jetant une pierre, on y suit de l'œil la descente pendant très long-temps ; on y voyait beaucoup de petites truites qui proviennent de celles du lac de Thingevalla, avec lequel ces ravines communiquent probablement par des cavernes souterraines, qui sont de même très-nombreuses. Un peu de gazon couvre les espaces intermédiaires qui séparent ces fentes ; mais les lichens et les mousses occupent la plus grande partie de cette surface ; je découvris des plantes à jolies fleurs dans quelques-unes de ces cavités. Le bétail vient souvent paître dans ce canton, et tous les ans il périt plusieurs animaux qui tombent dans les trous. M. Egelosen avait failli à perdre la vie, en glissant un soir dans une crevasse à moitié remplie de neige ; il y resta jusqu'au lendemain matin ; heureusement on était sorti pour le chercher, et on le retira.

» J'étais retourné coucher dans ma tente, à Almaneggiaa. Le 12, M. Egelosen et le fils du pasteur arrivèrent et me proposèrent de m'accompagner jusqu'à une certaine distance. Je

poursuivis donc ma route au sud, au milieu de fentes, de crevasses et de monticules de laves innombrables. Nous mîmes une heure et demie à franchir un espace qui n'avait guère plus de sept cents pieds de longueur.

» En arrivant de l'autre côté du ravin, nous avons trouvé le chemin un peu meilleur ; mais comme nos amis ne connaissaient pas bien cette partie du pays, ils pensèrent qu'il convenait de prendre des informations chez un paysan dont la maison n'était pas très-éloignée. Il n'y avait qu'une vieille femme; toutefois elle nous reçut bien, elle nous donna du lait ; ensuite elle nous offrit de nous servir de guide, et sautant avec beaucoup d'agilité sur un de nos chevaux, elle se mit en tête de notre petite caravane. Bientôt nous sommes arrivés à une petite éminence en pente douce, dont le sommet était terminé par une masse de rochers plus solides que celles qui l'entouraient ; elle est presque de forme cônique, et composée entièrement de matières rejetées par un volcan. Il ne sortait ni fumée ni odeur sulfureuse du cratère, qui avait sept pieds de largeur. L'herbe qui croissait dedans en grosses touffes, indiquait que depuis longtemps il n'y avait pas eu d'éruption; les torrens de lave qui sont sortis du flanc de ce monticule s'étendent au loin.

» M. Egelosen et M. Thorlavsen, fils du pasteur de Thingevalla, me firent ici leurs adieux. Ayant ensuite côtoyé les flancs d'une haute montagne, j'en aperçus d'autres moins hautes et à sommets déchirés, et j'arrivai dans une petite vallée fertile, fermée de tous côtés par des éminences de couleur noire. Tout, dans les environs, annonçait d'immenses bouleversemens causés par les feux souterrains. Je traversai une lande raboteuse et fort longue, puis une plaine dont une partie était occupée par un marais, et l'autre par l'Apnvatn, grand lac. De ses bords, je vis des colonnes de vapeur s'élever au-dessus de Laugardal; elles provenaient de plusieurs sources d'eau chaude, que j'examinai à une extrémité du lac ; l'une d'elles jaillissait du sein des rochers à quatre pieds de hauteur ; les pierres qui environnaient ces sources étaient recouvertes d'incrustations sulfureuses. Je dressai ma tente à huit heures du soir, près de l'église et du presbytère de Middalr. Le pasteur ne tarda pas à venir m'offrir ses services. Il me fit présent d'une assez grande quantité de lichen d'Islande, qui sert ici d'aliment quand on l'a fait cuire.

» Le lendemain il voulut absolument m'accompagner jusqu'au Brueraa, rivière qu'il supposait gonflée par les pluies abondantes qui étaient tombées depuis peu de temps. Je rencontrai sur ma route quelques bouleaux chétifs, et après avoir traversé un marais fatigant, j'arrivai sur les bords du Brueraa, où d'autres voyageurs faisaient reposer leurs chevaux avant d'entreprendre le trajet. Il fut exécuté sans autre accident que d'être mouillé, l'eau allant jusqu'au milieu du corps des plus grands chevaux.

» De l'autre côté, on voyait de toutes parts des colonnes de vapeur qui indiquaient des sources d'eau chaude. Il fallut ensuite voyager dans un marais qui fatigua beaucoup nos chevaux ; la surface de ses bords, formés par un terreau enlevé des montagnes par les pluies, n'était pas beaucoup plus ferme. Dans la soirée j'aperçus le Laugerfell, montagne qui ne s'élève qu'à trois cent dix pieds au-dessus d'une petite rivière dont les eaux baignent son pied ; elle est isolée au milieu d'un marécage immense borné au nord par de hautes montagnes. Le flanc septentrional est raide, nu et crevassé ; le méridional s'élève par une pente plus douce, et près de sa base, des colonnes de fumée montent à différentes hauteurs. Cet aspect me fit hâter le pas ; parvenu au pied de cette éminence, je laissai les chevaux au soin des guides, et je m'avançai au milieu des sources d'eau bouillante, heureux de pouvoir contempler un des plus curieux phénomènes de la nature. La partie inférieure du Laugerfell est composée d'une quantité de monticules argileux, la plupart d'un rouge de brique pâle, et entremêlés de fragmens de rochers qui avaient roulé du haut du mont.

» J'étais entouré de ces monticules ; chacun avait une source d'eau bouillante ; il s'élançait de quelques-unes des jets dont la hauteur variait d'un pied à quatre pieds; aux autres, l'eau coulait seulement par-dessus le bord de l'ouverture. Sur quelques parties de ce sol échauffé, on voyait de beaux échantillons d'efflorescences sulfureuses, mais très-petits, et si friables que, malgré mes efforts, je ne pus en conserver un seul en bon état.

» A un demi quart de mille du point par lequel j'étais arrivé, jaillit la source distinguée par le nom de Geyser. Un vaste monticule circulaire et siliceux, beaucoup plus élevé que ceux qui entourent les autres sources, et composé d'une infinité de petits tertres à surface scabreuse, couverte d'efflorescences blanchâtres, forme le bassin de cette fontaine extraordinaire. Placé sur le bord qui est à dix-sept pieds de l'orifice du centre, je vis que l'intérieur du bassin est bien moins raboteux que le dehors ; il était en ce moment rempli d'une eau extrêmement limpide ; j'observai au centre une légère ébullition et une colonne de fumée peu épaisse, qui le devenait davantage aussi souvent que l'ébullition était plus forte. Au bout d'une heure, j'entendis gronder sous terre un bruit sourd, qui se répéta par trois fois, les deux dernières à intervalle plus rapproché que la première ; il ressemblait à celui du canon dans le lointain, et chaque fois était accompagné d'une commotion de la terre, bien légère, quoique très-sensible ; aussitôt après, le bouillonnement de l'eau augmenta, la vapeur devint plus forte, et une grande agitation se manifesta ; d'abord l'eau roula sans grand murmure par-dessus le bord du bassin, ce qui fut suivi instantanément par un jet qui ne s'éleva pas à plus de douze pieds, et poussa simplement l'eau hors du centre du bassin ; mais ce mouvement fut suivi d'une explosion très-bruyante. Ce jet étant retombé après avoir atteint à sa plus grande hauteur, l'eau coula par-dessus les bords plus abondamment qu'auparavant, et en moins d'une demi-minute, un second jet s'élança de la même manière que le premier ; un second débordement de l'eau lui succéda. J'eus beau rester une partie de la nuit auprès du Geyser, je ne vis pas d'autre élancement.

» Le lendemain 14, à onze heures et demie du matin, un bruit souterrain et des commotions du sol, semblables à ce que j'avais entendu et ressenti la veille, annoncèrent une éruption ; le bruit se répéta plusieurs fois à intervalles inégaux, qui se succédaient rapidement ; il me semblait entendre des décharges d'artillerie faites par un vaisseau dans le lointain à l'occasion d'une fête. J'étais alors sur le bord du bassin ; je fus bientôt obligé de me reculer de quelques pas, à cause du soulèvement de l'eau dans le centre, qui fut suivie d'un débordement de sa surface agitée, ce qui recommença trois fois en trois minutes. Au bout de quelques secondes, le premier jet s'élança, un second lui succéda rapidement ; enfin un troisième, qui s'éleva jusqu'à quatre-vingt-dix pieds de hauteur ; sa grosseur à sa base était à peu près égale à la largeur du bassin, qui a cinquante-un pieds de diamètre ; le fond offrait une masse prodigieuse d'écume blanche d'un aspect magnifique, et qui ne laissait rien apercevoir ; mais plus haut, au milieu des énormes nuages de vapeurs qui s'étaient dégagés du canal, on distinguait par intervalles l'eau montant en une colonne compacte qui, à une plus grande élévation, se brisait en nombre infini de minces filets de pluie fine, dont quelques-uns étaient lancés perpendiculairement bien plus haut, tandis que d'autres étaient poussés diagonalement à une distance étonnante. L'extrême limpidité de la masse d'eau, et l'éclat brillant des gouttes éparses quand le soleil les éclairait, ajoutaient infiniment à la beauté du spectacle. Un quatrième jet fut bien moindre que celui qui l'avait précédé de deux minutes au plus ; aussitôt après, l'eau rentra dans le bassin avec fracas, et l'on n'aperçut plus que la fumée, qui avait toujours augmenté depuis le commencement de l'éruption ; je la vis monter à une hauteur surprenante, et comme il ne faisait presque pas de vent, elle se développait en s'étendant, mais en même temps diminuait de densité, et sa partie supérieure finit par se perdre graduellement dans l'atmosphère.

» Je pus alors marcher dans le bassin jusqu'à l'orifice du tuyau ; l'eau y était descendue à dix pieds au-dessous du bord. Elle continuait à bouillir, et de temps en temps remontait avec grand bruit à quelques pieds, puis s'abaissait de nouveau, et restait tranquille pendant peu de temps ; cela dura ainsi plusieurs heures. Ce ne fut que vingt minutes après que l'eau fut rentrée dans le tuyau, que je pus, sans me brûler, m'asseoir sur le bassin et y toucher pour prendre les mesures que j'ai données plus haut. Le tuyau, qui est large à son ouverture, se rétrécit graduellement jusqu'à une profondeur de trois pieds ; puis devient cylindrique et descend verticalement jusqu'à une profon-

deur de soixante pieds, suivant le témoignage d'Olafsen et de Paulsen.

» En allant au pied de la colline, près du point où les eaux des Geysers se joignent à une rivière d'eau froide, je rencontrai un des ruisseaux d'eau chaude qui avait couvert d'incrustations pierreuses toutes les feuilles des plantes placées sur son passage; m'écartant ensuite de la rivière, je franchis plusieurs monticules de terre rougeâtre à l'extrémité septentrionale des Geysers. Quelques sources bouillantes poussaient à travers les trous de la surface leurs eaux troubles et colorées. Dans quelques endroits, on entendait un bruit sourd sous terre quoiqu'il y eût auprès un orifice par lequel le fluide pouvait s'échapper. Il y avait des espaces tellement échauffés que je pouvais à peine y tenir ma main, et cependant des plantes cryptogames y croissaient en touffes considérables.

» Du sommet du Laugerfell où je montai, je voyais au sud-est, la vapeur qui s'élevait d'une centaine de sources chaudes parmi lesquelles le grand Geyser, par la régularité de sa forme circulaire, ressemblait à un réservoir artificiel. Une petite rivière, qui coulait aux pieds du Laugerfell, faisait la limite de ces sources; au-delà s'étendait un marais immense dont l'uniformité n'était interrompue que par le cours sinueux du Hvitaa qui le traversait; l'horizon était borné par une chaîne de montagnes plates au-dessus desquelles paraissait le triple sommet de l'Hékla, couvert de neige. J'apercevais au nord-est l'église et la ferme de Haukardal et la continuation du marais terminé par des yœkuls de forme bizarre.

» Durant mon séjour dans ce singulier canton, je faisais cuire mes provisions dans une des sources d'eau bouillante. La cuisson complète d'un gigot prenait vingt minutes.

» J'eus le plaisir de contempler une nouvelle éruption du Geyser, à neuf heures et demie du soir; elle fut précédée de mugissemens souterrains plus forts et de commotions plus nombreuses que celles qui avaient précédé. Le grand jet s'éleva certainement à près de cent pieds. Un peu avant cette dernière éruption, nous nous étions amusés, mon domestique et moi, à jeter dans le tuyau du Geyser des pierres et des mottes de terre; elles furent toutes lancées en l'air, quelques-unes même à une plus grande hauteur que le jet d'eau. Les pierres n'avaient généralement subi aucune altération; les mottes de terre au contraire étaient déchirées et noircies.

» Ma tente avait été dressée à près de douze pieds de distance du Geyser, près d'un bassin d'une dimension considérable, dans lequel je n'avais observé rien d'extraordinaire. L'eau y bouillonnait constamment et coulait doucement par-dessus les bords. Cependant on m'avait dit que les éruptions de cette source étaient quelquefois très-fortes, et même plus remarquables que celles du Geyser; c'est ce qui m'avait décidé à placer ma tente aussi près de cette source. Le 16, la matiné fut froide, mais très-belle; le vent soufflait du nord. A neuf heures et demie, j'étais occupé à examiner des plantes que j'avais cueillies la veille: tout-à-coup j'entends sous mes pieds un bruit épouvantable comme celui d'une cascade immense; j'écarte la toile de ma tente, et j'aperçois une énorme colonne d'eau qui, jaillissant du bassin voisin, s'élevait à une hauteur prodigieuse et me saisit d'étonnement. Durant une heure et demie un jet d'eau non interrompu continua de s'élancer à la hauteur de cent cinquante pieds; son diamètre était de dix-sept pieds; l'eau était poussée avec tant de force et de rapidité, que la colonne était presque aussi grosse à son sommet qu'à sa base. Placés entre le soleil et le jet d'eau, nous jouîmes du coup d'œil ravissant de la réunion des plus brillantes couleurs de l'arc-en-ciel, produites par les gouttes de l'eau tombante que le vent chassait de notre côté. Je m'avançai au milieu de ce déluge de pluie; mes habits furent entièrement trempés; je ne m'aperçus pas que la temperature de l'eau fût plus haute que celle de mon corps. La colonne liquide était si compacte, que de l'autre côté du bassin, quoique je me tinsse sur le bord du cratère, je ne fus nullement mouillé. Les plus grosses pierres que je pus trouver et que je jetai dans l'orifie, furent lancées plus haut que le jet d'eau, et divisées en petites parties par la force de l'explosion. Enfin au bout de deux heures et demie, depuis le commencement de l'éruption, l'eau s'enfonça dans le tuyau à une profondeur de vingt pieds, et ne cessa pas d'y bouillonner.

» Le mouvement de ce nouveau Geyser n'est

pas si régulier que celui de l'ancien ; les éruptions de cette source ne sont pas non plus accompagnées, comme celles de l'autre, du bruit souterrain qui les annonce.

» Les habitans du voisinage nous dirent que dans l'été de 1808 on avait éprouvé une secousse violente de tremblement de terre, qui avait produit une nouvelle ouverture pour une source chaude, et interrompu le cours de toutes les autres pendant quinze jours. Le sol parut, à cette époque, s'être soulevé de quelques pieds ; une maison fut renversée ; tous les bestiaux qui paissaient dans les champs, coururent chez leurs maîtres, en donnant des signes d'une frayeur extrême. Rien de moins rare que les tremblemens de terre dans cette partie de l'île.

« Pendant toute la nuit, les deux Geysers furent parfaitement tranquilles. Le 16, à quatre heures du matin, je fus témoin d'une éruption du nouveau; elle ne dura en tout qu'une heure, mais fut aussi magnifique que la précédente. Je remplis une demi-douzaine de bouteilles de l'eau des Geysers ; elle n'éprouva, par la suite, pas la moindre effervescence, ni ne fut sujette à aucun changement.

» Je partis, à neuf heures, de ce lieu si intéressant, emportant le regret de n'avoir pas eu avec moi un ami auquel j'aurais pu confier toutes les sensations agréables que j'éprouvais, et qui m'aurait fait part des siennes. Vers midi, j'arrivai à la maison d'un brave paysan que j'avais vu la veille, et qui, sachant que je devais passer devant sa demeure, m'attendait à la porte avec toute sa famille, chacun vêtu de ses plus beaux habits. Il m'invita obligeamment à entrer chez lui et à me rafraîchir. Dans la conversation, il me parla des difficultés de la route que j'allais entreprendre, à cause des pluies abondantes qui étaient tombées depuis un certain temps.

» J'avais jusqu'alors voyagé à l'ouest, je tournai au sud ; la route passait par un canton moins marécageux que celui d'où je sortais ; j'arrivai à la maison d'un ministre que j'avais vu à Haukardal. Il était occupé à couper, dans une fondrière voisine, de la tourbe pour son chauffage. Il me proposa de m'accompagner, et nous nous mîmes en route pour Skalholt. Le pays voisin n'est nullement agréable, quoique l'herbe y soit passablement abondante. Tout autour de Skalholt s'étendent un grand nombre de monticules ; la fumée qui sort çà et là de leur sein annonce des sources chaudes ; au-delà du Hvitaa, qui est ici très-large, on voit une petite montagne tapissée de gazon. Au sud-est, au-delà d'une chaîne de collines, s'élève l'Hékla dont plus de la moitié, à prendre du sommet, était couverte de neige.

» Le 18, les guides que l'on avait envoyés chercher pour me conduire à ce mont arrivèrent avec la fâcheuse nouvelle que, d'après l'état actuel de l'atmosphère et des marais, ils ne pouvaient entreprendre la course ; de plus, les rivières étaient si gonflées que celles qui à d'autres époques étaient profondes, ne pouvaient en ce moment se traverser sans un danger imminent. Mon guide de Reikiavik déclara aussi qu'il ne m'accompagnerait pas à l'Hékla, et m'attendrait à Skalholt. Il était inutile de chercher à combattre l'obstination et la timidité superstitieuses de ces gens. Sans doute l'humidité excessive de la saison rendait les marais difficiles à passer, mais cet obstacle leur causait moins de frayeur que la nécessité de gravir sur une montagne volcanique, que plusieurs prennent pour la demeure des diables, et ne regardent qu'avec horreur. J'eus d'abord l'idée d'attendre quelques jours un temps plus favorable; mais la continuation de la pluie, et le peu de probabilité de sa cessation, me fit prendre le parti de retourner le lendemain à Reikiavik, d'autant plus que le terme fixé pour le départ du navire approchait.

» Après une route très-fatigante, j'arrivai le 19, à trois heures du matin, dans le fond de l'Almaneggiaa, où je dressai ma tente. Bientôt je me mis en course pour examiner ce singulier défilé. Le bruit d'une chute d'eau m'avertit que je me trouvais près d'une cascade dont j'avais aperçu de loin une portion suffisante pour exciter ma curiosité. Il fallut, pour m'approcher, traverser deux torrens rapides ; puis, ayant doublé l'angle saillant d'un rocher perpendiculaire, je vis tout-à-coup un saut magnifique, précipitant, avec un fracas terrible, ses eaux écumantes par-dessus la partie la plus haute du précipice : elles tombaient ensuite en une nappe non interrompue sur sa base ro-

cailleuse, composée de masses immenses de figures irrégulières, mais dont les contours avaient été arrondis et adoucis par la force du courant; après avoir traversé le défilé dans une direction oblique et tortueuse, il se fraie en grondant un chemin à travers une ouverture pittoresque de la paroi orientale et se réunit bientôt à l'Oxeraa dont le cours est bien plus tranquille, à un demi-mille au-dessous de son confluent avec le Thingevalla-Vatn.

» A quelques centaines de pas du saut, des blocs de rochers s'étaient écroulés du haut de la montagne, dans une position telle que je pus m'en aider, quoique avec beaucoup de difficulté, pour arriver au sommet; je vis le torrent large et profond qui donne naissance à la cascade, rouler rapidement ses eaux au milieu de rochers nus et unis. Leur surface un peu crevassée indiquait qu'ils avaient été dans un état de fusion; d'ailleurs les différens courans de lave sont visibles sur la coupe du précipice. Une forte pluie me fit regagner ma tente. Je me remis en route et j'arrivai le 22, à Reikiavik.

» Le navire ne pouvant faire voile avant la semaine suivante, je profitai de ce délai pour visiter le Borgafiord; le fils de M. Stephensen qui habitait ce canton m'y avait engagé; le père me fournit obligeamment les chevaux et les tentes nécessaires pour entreprendre cette excursion; mais auparavant je fis d'autres courses.

» Ayant beaucoup entendu parler de la grande pêche de saumons qui a lieu dans le Lax-Elv, et qui est une espèce de fête pour tous les Islandais qui demeurent à plusieurs milles à la ronde, j'y allai le 26 juillet au milieu d'une foule très-considérable; quelques-uns étaient à pied, le plus grand nombre à cheval; chacun vêtu de son mieux. Le temps étant fort beau contribua beaucoup à la gaieté de la journée. Ce qui me fit surtout plaisir, fut d'observer entre les différentes classes des habitans, un degré de familiarité et de bon accord qui ne se rencontre peut-être dans aucun autre pays. Les femmes étaient bien mises, et l'on pouvait mieux remarquer parmi elles la différence des fortunes. Des groupes de spectateurs assis sur des tas de pierres se régalaient, les uns avec du petit lait et du beurre, d'autres avec du saumon fumé et des tartines de pain de seigle et de beurre. En arrivant sur les bords du fleuve, éloigné de six milles de Reikiavik, je vis une troupe nombreuse d'hommes et de femmes qui marchaient dans l'eau jusqu'aux genoux, et même jusqu'à la ceinture, et prenaient à la main les poissons nageant en foule dans la partie la plus profonde. Dès qu'on en avait pris un, on le jetait sur le rivage, où une autre troupe les comptait en les mettant dans des paniers qui devaient les transporter à la ville pour y être salés. On en eut ainsi pêché deux mille avant deux heures après midi.

» Je partis le 28 pour les sources sulfureuses de Kreisevig. Je suivis le contour du Havnfiord, et je traversai pendant près de huit milles un pays désert. Enfin, je rencontrai la grande coulée de lave Hvassa-Hraun, dont la surface raboteuse nous força de ralentir le pas de nos chevaux. Je m'approchai assez près de l'extrémité occidentale du Helgafel, chaîne de montagnes qui, malgré son élévation peu considérable, était couverte de neige sur plusieurs points de ses flancs nus. L'ayant laissée à notre gauche, nous avons passé entre plusieurs montagnes isolées, entrant quelquefois dans des vallées abondamment tapissées de *trichostomum* blanchâtre, et tellement entourées, de toutes parts, de collines de lave noire et poreuse, qu'il sembla, pendant quelque temps, que nous ne pourrions pas avancer. La benoite des ruisseaux fleurissait ici comme dans les climats plus tempérés, et l'orchis mâle non moins commun, était paré de fleurs purpurines et de fleurs blanches. Nous ne vîmes d'autres oiseaux que des lagopèdes qui couraient à quelques pas de nous, en grandes troupes, sans montrer la moindre crainte.

» Le terrain devenait de plus en plus inégal et raboteux, et bientôt nous aperçûmes des montagnes noires et extrêmement scabreuses, que nous devions traverser. Après avoir fait reposer nos chevaux au pied de ces hauteurs, nous entreprîmes la montée; quoique escarpée, elle ne fut pas d'abord difficile; enfin nous parvînmes sur les bords d'une vaste cavité en forme d'entonnoir; ses côtés, disposés en pente très-régulière, étaient composés de morceaux de rochers; de l'herbe et de la mousse croissaient au fond. Nous descendîmes quelques pas dans

cette cavité, que l'on désigne par le nom significatif de Chaudron, puis, tournant à gauche, nous suivîmes un sentier si étroit, que nos chevaux n'avaient que la place strictement nécessaire pour mettre un pied devant l'autre, à cause de l'escarpement de la montée d'un côté, et de la raideur de la descente de l'autre.

» La singularité des objets qui nous entouraient dans cette route, nous intéressait vivement; mais la pluie qui ne cessait pas de tomber, le froid excessif de ces régions élevées, le choc de la grêle qu'un vent d'est très-fort poussait contre notre visage, nous faisaient désirer de voyager un peu plus à l'abri dans les vallées. Toutefois, en arrivant à la partie la plus élevée de la montagne, la vue de Kreisevig nous fit oublier tous les désagrémens que nous éprouvions. Nous pûmes donc apercevoir au-dessous de nous, dans un vaste marais verdoyant, quatre lacs bordés de rives rocailleuses, et sur différens points des flancs de la montagne où nous étions, de grosses colonnes de fumée s'élançant au-dessus de sources chaudes.

» Nos fatigues, en descendant vers le marais, ne furent guère moindres que celles que nous avions éprouvées en gravissant sur le côté opposé. Parvenus au pied de la montagne, un tableau tout différent s'est offert à nos yeux en regardant les hauteurs. La chaîne que nous venions de franchir était excessivement noire, raboteuse, et, dans ses parties supérieures, offrait des déchirures de la forme la plus bizarre. Des colonnes de vapeurs s'élevaient sur plusieurs points de leurs flancs, depuis le pied jusqu'à la cime; il sortait aussi des ouvertures qui leur donnaient naissance, une substance terreuse dont la couleur était principalement blanche, et qui, entraînée par les courans d'eau, décrivait le long des pentes, des lignes de teintes diverses, ou formait des plaques dans les endroits creux.

» Notre guide ne connaissant pas assez le pays pour nous indiquer ce qu'il y avait de curieux, nous avons jugé qu'il valait mieux en aller chercher un parmi les habitans d'une hutte solitaire, située à trois milles plus loin; cependant nous ne pûmes résister à la tentation de descendre de cheval pour examiner une des sources sulfureuses situées sur notre route. Elle était dans une vallée, au pied du précipice que nous avons traversé avec précaution, en marchant sur des tas de terre mêlée de soufre. Indépendamment d'une eau blanchâtre et trouble que lançait la fontaine à la hauteur de trois pieds par une ouverture assez large, une pâte boueuse sortait de plusieurs autres orifices à des distances diverses; toutes ces cavités vomissaient de grands nuages de vapeurs, qui, jointes aux exhalaisons sulfureuses que le vent chassait de différens côtés, nous obligeaient souvent de changer de place.

« Au milieu d'un vaste marais, nous avons passé devant un lac bordé de rives escarpées et rocailleuses, et dont les eaux nous ont surpris autant par leur limpidité extraordinaire que par leur teinte foncée d'aigue-marine. Le temps était couvert; rien, sur les rives du lac, ne pouvait, par la réflexion, donner cette teinte aux eaux. Les étangs nombreux et peu profonds, répandus dans le marais, n'en avaient pas de si limpides; elles étaient fortement imprégnées de sulfate de fer. Après une heure de marche dans ce marais où nos chevaux enfonçaient jusqu'à mi-jambe; au milieu de touffes de bouleau nain, nous sommes arrivés au hameau de Kreisevig; les habitans nous firent entrer dans l'église qui était encombrée de toutes sortes de vêtemens sales, de selles, etc. C'est l'usage des Islandais quand ils reçoivent la visite des personnes de considération, de les mener à l'église si elle est dans leur voisinage, parce que les étrangers y sont plus à leur aise.

« Un de nos hôtes nous servit de guide. Il nous mena d'abord à deux milles du hameau, à un monticule dont la surface était criblée de trous, d'où sortaient des sources d'eau bouillante et boueuse. Nous vîmes ensuite à une certaine distance, sur le flanc de la montagne, une fontaine considérable de la même nature. La terre devenait de plus en plus molle à mesure que nous en approchions, de sorte que par prudence nous fûmes obligés de descendre de cheval. L'aspect de la surface est souvent bien trompeur; lorsqu'on la croit la plus ferme, elle couvre seulement une masse liquide et bouillante d'argile sulfureuse. Sur notre chemin, nous avions passé devant un grand nombre de plus petites. Le danger croissait d'autant plus que nous avancions, et nous ne pûmes nous pla-

cer aussi près de cette source que nous l'aurions désiré. Un rebord haut de deux pieds, composé d'une argile d'un noir foncé, formait un cercle autour de la source; l'eau était quelquefois tranquille autour de l'orifice et s'y enfonçait de deux pieds. Par intervalles, elle vomissait avec un grand bruit un fluide trouble et noirâtre à la hauteur de sept pieds. Des nuages de vapeur fortement imprégnés d'exhalaisons sulfureuses, sortaient constamment de l'ouverture; ils augmentaient pendant l'éruption de l'eau. Vue d'un peu plus bas, cette source et tout ce qui l'entourait produisaient l'effet le plus extraordinaire, par le contraste de la couleur sombre des bords du bassin avec la croûte jaune du soufre cristallisé qui s'étendait à une grande distance, couvrant un monticule d'argile s'élevant en pente douce. Le mugissement qui accompagnait les éruptions du fluide épais et noirâtre qui sortait du cratère placé au centre de cette masse tremblante et les colonnes de vapeurs qui tantôt s'élevaient perpendiculairement, tantôt étaient rabattues par les courans d'air que vomissaient les fréquentes crevasses du voisinage, offraient un tableau d'un genre affreux, et dont le fond était formé par les flancs sombres et raboteux de la montagne. Quelques lichens et quelques mousses étaient les seuls végétaux qui pouvaient croître sur ces masses arides, dont ils variaient peu la surface uniforme, car on ne les apercevait pas à une grande distance.

» Je partis le 29 pour Borgafiord, en prenant les devans, avec Jacob mon domestique, croyant pouvoir me passer de guide dans un pays que j'avais parcouru deux fois; mais nous eûmes sujet de nous repentir de notre précipitation; nous étions tellement entourés de fondrières, que nous ne savions de quel côté nous tourner. En poussant mon cheval à travers le marécage, il s'abattit. Jacob en faisant un circuit, vint à mon secours. Nos tentes furent dressées le soir dans une petite plaine verdoyante au pied du Skular-Fiæll, sur les bords d'un torrent rapide. Le vent soufflait avec violence, il détacha une partie des tentes; il fut impossible de les remettre en ordre; le temps était très-froid; nous passâmes une triste nuit. Le lendemain, après avoir traversé la rivière, nous franchîmes le Skular-Fiæll, et arrivâmes non sans peine à sa cime.

» De cette hauteur, nous contemplions le pays étendu à nos pieds comme une carte. Au nord, s'élevaient des montagnes âpres, dont plusieurs l'emportaient en hauteur sur celle où nous étions; la plupart étaient revêtues de couches épaisses de neige. Au nord-ouest, le Serœ-Fel-Yokul s'élançait du bord de la mer à une hauteur de sept mille pieds au moins. Nous en étions éloignés de soixante-dix milles. Pour la première fois, je pus contempler, dégagé de nuages, cet immense rocher qui ressemblait à un cône de neige solide. Le vaste Faxafiord était borné au sud par le Guldbringer-Syssel, langue de terre étroite et hérissée de montagnes de formes hardies et singulières, qui s'élevaient du milieu de nombreux lits de laves. On voyait distinctement Reikiavik et son port, parsemé de navires à l'ancre, et de nombreux îlots. Au sud, l'œil se promenait sur un vaste marais rocailleux, au-delà duquel le Helgafel terminait l'horizon.

» Nous avions à peine eu le temps d'admirer ce tableau magnifique, lorsque, levant les yeux en l'air, nous aperçûmes un nuage épais qui s'approchait de nous, roulant du haut du Skular-Fiæll. Il était accompagné de bouffées de vent plus fortes que celles qui avaient précédé; il m'enveloppa bientôt d'un brouillard si épais, que nous ne pouvions nous apercevoir les uns les autres à quelques pieds de distance.

» Dans les endroits dégagés de neige, croissaient des saules nains et de petites plantes. Nous descendîmes avec moins de difficultés que je ne l'aurais supposé, et nous atteignîmes, par une ravine étroite, au bord d'une rivière où notre tente avait été dressée. Le vent nous y fit passer une aussi mauvaise nuit que la précédente.

» Le 31, nos fatigues recommencèrent; nous franchîmes des montagnes avec des peines infinies; la force du vent nous obligea de mettre pied à terre au passage d'une rivière; heureusement la rencontre d'un petit espace, uni et couvert d'herbes le long de ses bords, nous procura la facilité de faire paître nos chevaux, qui eurent ensuite à gravir sur des pentes de collines rocailleuses. De leur sommet, on voyait les monts de l'intérieur de l'île, entièrement couverts de neige. L'aspect du pays que nous

parcourions annonçait de toutes parts les révolutions causées par les éruptions volcaniques; enfin la vue d'une cascade, qui se précipitait avec fracas du haut d'un rocher escarpé, au fond du Hval-Fiord ou baies des Baleines, rompit la triste monotonie des objets qui m'entouraient. Nous avons traversé la rivière qui reçoit ses eaux, et suivi la rive septentrionale d'un lac, au milieu de débris de rochers entassés de tous côtés, et à dix heures du soir nous avons eu la satisfaction d'apercevoir de nouveau un espace verdoyant, sur les bords duquel un paysan a fixé sa demeure. Farsit, ainsi se nommait la maison où je me trouvai, est au fond du Hval-fiord, dont la surface était couverte de quantité innombrable de guillemots et de plusieurs troupes de cygnes. Un rocher perpendiculaire a heureusement mis notre tente à l'abri du vent, de sorte que nous avons pu reposer tranquillement. Les habitans de Farsit nous apportèrent de la crême, du lait caillé, et du bois pour faire du feu; les femmes nous amenèrent les petits enfans pour nous baiser la main; marque d'affection dont je fus singulièrement touché.

» Ayant suivi le 1er août les bords du Hval-fiord, nous sommes arrivés vers une heure à une ferme où un homme nous attendait avec des chevaux envoyés, la veille, par M. Stephensen. Laissant donc mon bagage aux soins du guide de Reikiavik, je suis parti avec cet homme. Bientôt nous avons atteint le pied de l'Akra-Fiæll, montagne assez haute, séparée de l'endroit où nous allions par un marais que nous avons traversé avec quelque difficulté.

» Quoique bâtie de la même manière que toutes les autres, la maison de M. Stephensen avait un air de propreté et de recherche dont je fus surpris; les portes étaient peintes, les fenêtres avaient de grands carreaux, les parois de la salle étaient revêtues d'un enduit, celles des autres appartemens étaient lambrissées, toutes les pièces avaient de bons planchers. Une bibliothéque, bien composée, ajoutait à l'agrément de cette jolie habitation. Elle était ornée du portrait de l'empereur des Français. M. Stephensen a donné une très-bonne traduction en vers de l'*Essai sur l'Homme*, et de la *Prière universelle de Pope*. Il a publié en islandais, un tableau de l'Islande, dans le dix-huitième siècle, et d'autres ouvrages relatifs à son pays.

» Le 2 août, je partis avec lui et son fils, pour aller voir son frère, à Hvamœre, et visiter les curiosités des environs. Cette excursion, grâce à la compagnie dans laquelle je me trouvais, fut la plus agréable de celles que j'avais faites. Nous avons d'abord tourné autour du pied de l'Alkra-Fiæll; au-delà s'étend un terrain uni et marécageux; la végétation y était naturellement plus abondante que dans les endroits montueux et rocailleux; les maisons y étaient aussi plus fréquentes, ce qui donnait à ce canton un air de vie et de prospérité qui me frappa. A gauche nous avions le Borgafiord, baie ou bras de mer dont la contrée voisine tire son nom. Au-delà d'un passage difficile, sur une montagne, j'observai, à peu de distance de la route, un petit bâtiment en terre, c'est celui qui contient la seule imprimerie qu'il y ait dans l'île. Son éloignement de Reikiavik doit être la cause de beaucoup d'inconvéniens et de delais, lorsqu'il s'agit de faire paraître des proclamations et d'autres pièces relatives au gouvernement.

» Avant de gravir sur le mont Skardsheïdi, nous avons longé la lisière d'une broussaille que l'on décore ici du titre de forêt; elle passe pour la plus belle de l'île; les arbres les plus hauts atteignaient à peine à quatre pieds. Les flancs du Skardsheïdi sont fréquemment escarpés et nus, cependant une ouverture, par laquelle l'on passe, offre quelques traces de végétation. Cette rencontre me fournit l'occasion d'apprendre que M. Stephensen ajoutait à ses autres connaissances celle de la botanique; car il n'était jamais embarrassé pour nommer les plantes avec exactitude. On conçoit qu'il fut satisfait de faire cette course avec quelqu'un qui s'en occupe spécialement.

» Bientôt nous avons perdu de vue tout vestige de végétation, en continuant à monter pour atteindre au passage difficile que nous devions franchir. C'était une espèce de crevasse; le sentier, très-étroit et rempli de pierres et de quartiers de rochers entraînés par les pluies, suivait les bords d'un précipice. Nous sommes toutefois sortis heureusement de ce pas difficile. Plus nous montions, plus le froid devenait perçant; nous avions prévu l'arrivée

d'une tourmente de neige, qui, depuis quelque temps, déployait sa fureur contre la partie supérieure de la montagne ; elle n'a pas tardé à nous envelopper, et m'a fait sentir vivement combien le mois d'août de l'Islande diffère de celui de l'Angleterre.

» Parvenus à la cime la plus haute, nous avons aperçu le Honn qui est encore plus élevé; sa forme parfaitement pyramidale et sa dimension gigantesque le rendent très-remarquable; il ne l'est pas moins par la disposition horizontale de ses couches, dont chacune dépasse en longueur celle qui lui est supérieure, de sorte qu'elles ressemblent à des assises de pierre placées par la main des hommes. Leur partie supérieure était couverte de neige dont la couleur tranchait avec le noir des parties perpendiculaires. Le sommet était entièrement coiffé de neige.

» Le sol sur lequel nous marchions alors était si ferme et si uni, qu'ayant monté des chevaux frais, nous avons galopé pendant un mille sur le roc, jusqu'au moment ou la raideur de la descente nous a rendus plus circonspects. Un peu plus bas nous sommes sortis de la région des nuages pour entrer dans une atmosphère claire, et nous avons embrassé d'un coup d'œil, des rivières, des marais, des montagnes et des yœkuls sourcilleux. Le plus considérable de ceux-ci était le Geitland à peu de distance de nous; un peu plus loin on voyait le Boula également couvert d'une neige éternelle, et portant son front dans les nuages. On n'a pas encore pu parvenir jusqu'à son sommet, et, suivant la tradition, on y trouve une entrée qui conduit à un pays charmant, fertile, orné d'une verdure continuelle, couvert de beaux arbres, et habité par des nains dont la seule occupation est de prendre soin de leurs superbes troupeaux de brebis.

» M. Stephensen fixa particulièrement mon attention sur quatre rivières coulant au milieu d'autant de vallées parallèles entre elles; nous étions tellement élevés que nous les apercevions à vol d'oiseau, quoique les chaines qui les séparent soient très-hautes. Leur fertilité et la grande quantité de saumons que l'on prend dans les rivières, ont engagé beaucoup d'Islandais à y fixer leur séjour. Parvenus au bas de la montagne, nous n'étions pas très-éloignés de Hvamœre; cependant il fallut encore traverser des rivières et un pays désagréable. Nous avons passé devant plusieurs maisons de bonne apparence; il me sembla que leurs maîtres possédaient beaucoup de vaches et de moutons.

» Hvamœre ne se distinguait que par ses dimensions plus grandes et par son architecture, des autres bâtimens que j'ai vus. Ce qui me frappa le plus, fut l'air de contentement de ses habitans, qui tous vinrent au-devant de nous; indépendamment de M. Stephensen et de sa femme, leur famille, composée de neuf enfans, formait un des groupes les plus intéressans qu'il soit possible de se figurer.

» La journée se termina par un repas, ce que je m'abstiendrais de rapporter, si ce n'était pour observer que c'était la quatrième fois de la journée qne je mangeais de la viande rôtie ; chaque fois le banquet avait été précédé d'un coup de rum et terminé par du café, du chocolat et du thé.

Le 2 août, M. Stephensen, le bailli, son frère, leur deux fils et moi, nous avons pris la route de Reikholt. Le premier objet digne d'attention qui s'offrit à nous, fut un grand lac au milieu duquel s'élève une petite île verdoyante. A peu de distance de ce lac, je vis un grand tas de pierres sur lequel l'histoire d'Islande ne dit rien; mais la tradition rapporte qu'il couvre les restes d'un guerrier inconnu.

» Ayant traversé les quatre rivières parallèles que nous avions aperçues en descendant le Skardsheidi, nous sommes entrés dans le Reykolds-Dalr, ou vallon de la Fumée, nom que ce lieu mérite par les nombreuses colonnes de vapeurs qui s'élèvent de chaque côté du Reykiadalr-Aa. Au commencement de cette vallée, nous nous sommes arrêtés près d'un coteau duquel jaillissaient plusieurs sources chaudes, formant autant de ruisseaux qui descendaient le long de sa pente. Je venais de les traverser à l'aide d'une forte paire de souliers, et je me tenais près d'une des ouvertures, lorsqu'un petit chien qui m'avait accompagné dans toutes mes courses, courut vers moi, en passant au travers du fluide bouillant, dont il n'avait pas soupçonné la chaleur. Ses hurlemens m'avertirent bientôt des douleurs qu'il éprouvait. Elles lui inspirèrent une si grande terreur,

que depuis il ne se décidait pas volontiers à traverser un courant d'eau froide; vérifiant ainsi un proverbe très-connu. Il fallait le porter à tous les trajets.

» Ayant vu les sources de Tunguhver, nous sommes allés à celles d'Aahver, dont la position est très-remarquable; elles sortent d'un rocher isolé qui s'élève à quatre pieds au milieu d'une large rivière dont l'eau est froide. On remarque au sommet de ce roc, deux petits trous d'où jaillissent de petits jets d'eau bouillante qui descend à la rivière, et emportée par la vitesse du courant, forme une ligne reconnaissable aux vapeurs qu'elle exhale.

» Négligeant d'autres sources, moins importantes, nous nous sommes approchés du Snorralaug, lieu intéressant par ses nombreuses sources chaudes, par l'extrême fertilité de son sol, et par le séjour qu'y fit, dans le dix-septième siècle, le célèbre Snorro Sturleson, auteur des Chroniques des rois de Norvège, et de beaucoup d'autres livres. Ce fut là que, fatigué du poids des affaires publiques, il consacra son temps à la culture de ses terres, et à la composition de ses ouvrages. Ce fut là aussi que, dans les troubles d'un temps de barbarie, il succomba sous les coups d'un assassin et qu'il fut enterré, à ce que l'on croit, dans le cimetière actuel; le pasteur me dit que l'on ne connaissait pas précisément le lieu qui renferme ses restes précieux. Près du presbytère, on observe un tertre circulaire, couvert d'herbe et aplati au sommet. Quand on y marche, il résonne sous les pieds, ce qui indique qu'il est creux. On ignore aujourd'hui ce qu'il fut autrefois et à quel usage il était destiné. On n'y a pas touché, parce que les Islandais supposent que c'est le lieu où Sturleson fut immolé, et qu'en y fouillant, on troublerait les mânes de leur illustre compatriote.

» A quelques pas de ce tertre, on voit le Snorralaug, ouverture parfaitement circulaire de vingt pieds de diamètre et de cinq de profondeur, taillée dans le flanc d'une petite colline, et entourée d'un mur en quartiers de rochers, dont la base est bordée intérieurement d'une banquette, de sorte qu'une trentaine de personnes à la fois peuvent s'y baigner commodément. Le Skribla, source voisine, fournit constamment la quantité d'eau chaude nécessaire pour le bain : et pour en diminuer la chaleur au point désiré, on y amène l'eau d'une source froide, qui coule à peu de distance; le bassin s'emplit et se vide à volonté, au moyen de planches mobiles. Ces bains étaient fréquemment employés du temps de Snorro Sturleson, pour la cure de différentes maladies; aujourd'hui, on en fait rarement usage. L'eau chaude ne sert qu'à laver les vêtemens, et courber le bois et les cercles des barriques. Il y a près de là une étuve construite en terre, au-dessus d'une source bouillante, couverte d'une couche de rocher si mince, que la vapeur sèche qui s'en exhale est très-forte, et ne tarde pas à causer une transpiration considérable; j'y entrai en rampant sur les mains et les genoux, par un passage d'une quinzaine de pieds de longueur; je n'y pus pas rester long-temps.

» Nous revînmes à Hvamœre par une route différente de celle que nous avions suivie en allant; le pays que nous parcourûmes était fertile et peuplé. Le 4 août, je retournai à Inderholm, en traversant la forêt de Skardsheïdi; les arbres du centre sont plus grands que je ne l'avais supposé : les plus hauts s'élèvent à une douzaine de pieds, leur diamètre, à leur pied, est de cinq à six pouces : ce sont des bouleaux; leurs chatons se développaient en ce moment. En sortant de ce bois verdoyant, il fallut traverser un espace considérable couvert de neige; des ruisseaux qui, peu de jours auparavant, coulaient sur les flancs du Skardsheïdi, étaient déjà gelés, et dessinaient, sur la surface noire des rochers, autant de lignes de glace dont la vue paraissait réellement singulière dans cette saison.

» En nous rapprochant du bord de la mer; nous avons vu un grand nombre de grands blocs de pierres, épars dans la plaine; c'est le repaire ordinaire des aigles; ces oiseaux y sont si communs, que j'en aperçus cinq, perchés à la fois sur les rochers peu éloignés de nous; et si peu farouches, qu'ils ne bougent pas, quand ils voient qu'un homme est encore éloigné d'une centaine de pieds. Les aigles, ces rois des airs, commettent de grands dégâts parmi les troupeaux de moutons, en enlevant les agneaux.

» La route pour aller de Reikiavik à Inder-

holm par terre, avait été si fatigante, que M. Stephensen, ayant fait préparer un canot, s'y embarqua avec moi pour me reconduire : son frère, un de leurs parens, magistrat à Leera et leurs fils aînés nous accompagnèrent. Les rameurs, avant de remuer l'aviron, ôtèrent leurs chapeaux, et adressèrent chacun en silence leur prière à Dieu pour qu'il bénît notre voyage. Dans notre traversée, un requin vint si près de notre canot, qu'il causa quelques inquiétudes. On alla un peu plus vite, et le monstre se contenta de nous suivre à quelque distance.

» L'Islande, par son climat, sa situation, et l'extrême stérilité de son sol, est obligée de dépendre des pays étrangers pour une grande partie des substances dont elle a besoin. Le Danemark auquel elle appartient, et la Norvège les lui fournissaient, mais la guerre qui éclata au mois d'août 1807, entre ces contrées et la Grande-Bretagne, rendit leurs communications avec l'Islande très-précaires, et les malheureux habitans de cette île éprouvèrent la plus grande difficulté à subvenir à leurs nécessités les plus pressantes.

Enfin, le gouvernement britannique consentit à la regarder comme neutre, et, grâces à la généreuse intervention de sir Joseph Banks, accorda des licences aux vaisseaux danois qui voudraient y transporter des vivres, et d'autres objets de première nécessité ; il permit aussi aux navires anglais d'y commercer.

» Les intentions bienveillantes du cabinet britannique, n'ayant pas été annoncées par une publication officielle, ne furent d'aucun secours aux Islandais, et n'empêchèrent pas les déprédations des corsaires ; l'un d'eux ayant débarqué dans l'île en 1808, enleva de la caisse publique trente-six mille rixdallers, destinées à l'entretien des écoles et au soulagement des pauvres.

» De retour à Reikiavik, et ma curiosité pleinement satisfaite, dit M. Hooker, je pris congé de mes nouveaux amis, et je m'embarquai, le 25 août, sur la *Margaret and Ann*. Nous eûmes d'abord un vent assez faible, et nous n'avançâmes pas beaucoup ; mais dans la soirée du 26, il devint favorable, et nous nous félicitions les uns les autres de la perspective d'une traversée prompte et heureuse ; le lendemain matin, des pensées bien différentes nous occupèrent. Vers six heures, nous fûmes réveillés par une fumée épaisse, et une forte odeur de brûlé qui sortait de toutes les écoutilles, et surtout de celle de l'avant du navire ; ce qui annonçait clairement qu'il était en feu, et que la flamme ne tarderait pas à éclater. Quiconque ne s'est pas trouvé dans une position semblable, ne peut se la figurer. Nous n'avions pas assez de canots pour contenir la moitié de notre monde, et d'ailleurs de quels secours nous auraient été les canots dans une mer orageuse ? Que l'on juge donc de la joie que nous ressentîmes, lorsqu'à notre grande surprise, nous aperçûmes dans l'éloignement, quelques minutes après que nous eûmes connu notre malheur, un navire qui ne pouvait être que l'*Orion*, parti en même temps que nous, et dont nous nous étions éloignés la veille, parce qu'il avait pris une route plus courte pour compenser, par ce moyen, l'infériorité de sa marche. Quand il fut un peu rapproché, nos signaux de détresse le firent venir à toutes voiles à notre secours : il s'écoula néanmoins trois heures avant qu'il pût nous accoster. Sur ces entrefaites, le feu avait fait de si grands progrès, qu'il fut jugé nécessaire de tenir les embarcations prêtes pour nous transporter tous à bord de l'*Orion*. Cependant on ne négligeait aucune précaution pour étouffer l'incendie avec des toiles, et toutes sortes de tissus mouillés ; on ne put que retarder le désastre. Quand nous eûmes quitté le navire, quelques matelots, qui étaient restés à bord, firent un dernier effort pour le sauver en coupant les ponts, et jetant de l'eau afin d'éteindre les flammes ; le feu avait tellement gagné, et il sortit tout à coup un si grand volume de fumée et de flammes, que le délai ne fit que mettre leur vie en danger ; il fallut renoncer à toute tentative, et abandonner le bâtiment à son malheureux sort.

» Vers une heure il n'y eut plus âme vivante qui ne fût en sûreté ; on avait sauvé jusqu'aux moutons, aux chats et aux chiens ; quant à la cargaison et aux objets appartenant aux passagers, il ne fut possible d'emporter que des bagatelles qui se trouvaient dans la chambre : car le feu avait pris précisément dans l'endroit où étaient les choses les plus précieuses. Nous fûmes trop heureux d'échapper avec la vie sauve,

» A peine étions-nous embarqués sur l'*Orion*, que le vent qui avait jusqu'alors soufflé bon frais, tomba soudainement; retenus sur place par le calme, nous fûmes les tristes spectateurs de la destruction complète de notre vaisseau. Il était de cinq cents tonneaux; sa cargaison ne valait pas moins de 25,000 livres sterling; elle était composée principalement d'huile de poisson et de suif. Quel aliment pour le feu! quand il atteignit ces matières, on les vit couler en bouillonnant et formant de larges nappes de flammes le long des bords; sa masse entière était enflammée, des nuages de fumée noire et épaisse s'élevaient en une colonne perpendiculaire à une hauteur incroyable; ils n'étaient interrompus, par intervalles, que par le bruit de la décharge d'un canon, ou par la chute des mâts. Tableau affreux; le souvenir n'en sortira pas de ma mémoire! la charpente du navire ne tarda pas à être détruite, mais le fond en cuivre continua de flotter comme une grande chaudière remplie de matières combustibles fondues et enflammées. Vers cinq heures, une brume épaisse déroba ce triste spectacle à nos yeux. En même temps il s'éleva une brise qui nous mit à même de retourner à Reikiavik, car l'*Orion* n'était pas assez grand pour nous transporter tous en Angleterre, avec la quantité de vivres nécessaires.

» Le 27, dans la matinée, ayant laissé tomber l'ancre dans la rade, M. Stephensen et l'évêque m'offrirent tout ce qui était en leur pouvoir pour réparer les pertes que j'avais souffertes. Ils m'ont donné depuis des marques sincères de leur estime et de leur affection, en m'envoyant une collection de plantes et de minéraux. Tout ce que j'avais recueilli dans l'île, mes livres, mes notes avaient été la proie des flammes.

» Le 4 septembre, nous avons quitté de nouveau ces rivages hospitaliers. L'intention du capitaine était d'entrer dans un port de la côte orientale de l'Islande, le vent contraire s'y opposa. Il s'en éloigna, avec le projet de relâcher aux îles Feroer: nous entrâmes dans ce groupe par le vent le plus favorable et le plus beau temps que l'on pût désirer; déjà nous regardions avec admiration les immenses précipices rocailleux de plusieurs de ces petites îles, lorsque des nuages se précipitèrent le long de leurs flancs noircis; en un instant nous fûmes enveloppés d'un brouillard si épais qu'il y aurait eu de l'imprudence à essayer d'entrer à Thorshavn. Nous fîmes donc force de voiles pour sortir de cet archipel; avant d'en être dehors, nous eûmes le malheur de casser notre mât de misaine; cette perte nous fit passer une nuit pénible, car la corvette ne se gouvernait plus qu'avec peine, au milieu d'une tempête affreuse, et courait sans cesse le danger de toucher contre un des rochers dont elle était environnée. L'extrême obscurité de la nuit, la grosseur extraordinaire des lames, l'abondance de la pluie, ajoutaient au désagrément de notre situation. Heureusement, au lever du soleil, nous étions hors de ces îles. Cependant la tempête continua avec la même fureur pendant deux nuits. Un de nos canots fut enlevé par les vagues et brisé. Enfin, le 20 du mois, nous avons laissé tomber l'ancre dans la rade de Leith.

HENDERSON.

En 1814, le célèbre docteur Henderson, après avoir été en Danemarck, quitta Copenhague le 8 juin. Le 12 juillet il aperçut les montagnes de l'Islande, couvertes de neige et le 15 il descendit à terre à Reikiavik, au milieu d'une foule qui se réjouissait de son arrivée. L'évêque, pour lequel il avait des lettres de recommandation, lui témoigna sa reconnaissance du grand bienfait qui allait résulter pour l'île de la munificence de la société biblique de Londres, car le voyage de M. Henderson avait pour but principal la distribution d'exemplaires de la Bible et du Nouveau-Testament. Au bout de quelques jours passés dans la capitale, il s'occupa de visiter l'île dans la compagnie de M. Van Scheel, officier danois.

Après avoir traversé le grand marais de Mossfell, de l'ouest à l'est, sur une étendue de dix-huit milles, espace où, pendant cinq heures, ils ne rencontrèrent pas une seule cabane ni d'autres créatures vivantes que quelques pluviers dorés dont le chant plaintif ajoutait encore à la mélancolie du lieu, les voyageurs arrivèrent vers minuit à Skælabrecka, petite chaumière située sur les bords du lac de Thinge valla. » Les habitans, quoique interrompus dans leur sommeil, dit M. Henderson, témoignèrent

le plus vif désir de nous être utiles, en nous aidant à dresser nos tentes et à décharger nos chevaux. Le capitaine les avait réveillés par cette acclamation : « Her se gud! (que Dieu soit au milieu de vous!) A quoi ils repondirent: Drottin blessa thik (que le Seigneur te benisse.) » Telle est la manière de s'aborder mutuellement; en entrant et en sortant d'une maison, un baiser sur la bouche, sans distinction de rang, d'âge ni de sexe, est le salut usité, excepté dans le voisinage des comptoirs, où les Islandais de la classe inférieure saluent un étranger qu'ils regardent comme leur supérieur, en portant leur main droite à la bouche ou sur le côté gauche, et s'inclinant profondément. Quand on rend visite à une famille, on doit saluer chacun de ses membres suivant son âge et son rang, en commençant par les premiers et finissant par le dernier, sans excepter les domestiques. C'est tout le contraire en partant; on commence alors par les domestiques, puis les enfans, et on finit par la maîtresse et le maître de la maison. Les habitans de la chaumière nous donnèrent du lait chaud; ils étaient très-pauvres, cependant ils avaient quelques livres; la Bible leur manquait; j'en offris une au chef de la famille, il la reçut avec de vifs témoignages de plaisir et de reconnaissance. Les voyageurs, en sortant du defilé de l'Almaneggiaa, traversèrent l'Oxeraa, puis arrivèrent à Thingevalla. Ce lieu est très-remarquable pour avoir été, pendant près de neuf cents ans, celui où se réunissait l'Althing, ou l'assemblée générale, et où se tenait la cour suprême de l'île. Les terribles bouleversemens que les convulsions de la nature avaient fait éprouver à tout le voisinage, décidèrent, en 1800, à transférer la cour à Reikiavik. C'est aussi à Thingevalla, que la religion chrétienne a été pour la première fois prêchée dans l'île.

Le 28, ils plantèrent leurs tentes près des Geysers. Ils eurent l'occasion d'admirer plusieurs éruptions des deux grandes sources. La nouvelle est désignée par le nom de Stockr. « Le spectacle le plus ravissant que nous ayons contemplé, dit M. Henderson, s'offrit à nos regards le 30 dans la matinée. A peu près à cinq heures dix minutes, nous fûmes reveillés par le mugissement du Stockr, qui vomissait une grande quantité de vapeur; cinq minutes après on entendit un craquement, comme si la terre se fût fendue, et il s'eleva une colonne perpendiculaire d'eau et de fumée, à la hauteur de soixante pieds; le soleil étant alors caché par un nuage, nous ne nous attendions pas à voir quelque chose de plus sublime que ce que nous avions déjà observé. Mais le Stockr était à peine en mouvement depuis vingt minutes, lorsque le grand Geyser se mit à gronder horriblement, et vomit une telle quantité d'eau et de vapeur, que nous nous en approchâmes avec autant d'empressement que si c'eût été la première éruption dont nous eussions été témoins. Toutefois si le Geyser était supérieur au Stockr, sous le rapport du volume, sa durée fut bien moindre; au bout de cinq minutes, il fut tranquille, tandis que le Stockr ne cessa de vomir de l'eau et de la fumée qu'à six heures moins quatre minutes.

» L'année suivante, en revenant du nord de l'île, je vis au mois d'août des éruptions bien plus extraordinaires. Le grand Geyser en eut une de six heures en six heures, l'eau s'éleva à chaque fois à cent cinquante pieds. J'eus alors l'occasion de remarquer qu'en jetant de grosses pierres dans l'orifice du Stockr, je parvenais aussitôt à le mettre en mouvement, et qu'il s'élançait à une hauteur deux fois plus considérable qu'à l'ordinaire. Lorsque le jet d'eau avait cessé, la colonne de vapeur n'en continuait pas moins de s'élever avec un bruit terrible pendant plus d'une heure. »

Poursuivant leur route au milieu des sables profonds, les voyageurs arrivèrent sur les bords du Hvitaa (rivière blanche), dont le cours sinueux se prolongeait dans un lit, tantôt s'élargissant au milieu des sables, tantôt resserré entre des rochers de basalte. On suivit sa rive droite jusque dans le voisinage du Baafell (mont bleu); ils campèrent à peu de distance de cette montagne, dont le sommet, enveloppé de nuages, est le cratère d'un volcan éteint. La tente était dressée sur une colline sablonneuse revêtue de mousse, d'herbe grossière et de quelques saules nains, près d'un ruisseau qui, un peu plus bas, se jette dans le Hvitaa. Dans l'est, on apercevait les cimes fantastiques d'une longue chaîne de monts volcaniques, tandis qu'à l'est, l'œil se promenait sur une vaste plaine bornée dans le lointain par la

chaîne de ceux qui sont au nord de l'Hékla. Toute cette perspective était extrêmement triste.

Le lendemain on gravit avec difficulté sur la pente raide et couverte de lave brisée du Blaafell, pour parvenir à son sommet, où un col le sépare des montagnes de l'intérieur, couvertes de glaces. De cette hauteur, la vue dominait une étendue immense, où la couleur noire des laves formait un contraste avec la blancheur de la neige qui revêtait les hauteurs. L'on était surtout frappé de l'aspect majestueux des glaciers qui, de l'ouest au nord, traversent l'île sur une étendue de cent milles; on les nomme Langi-Yœkuls. En se tournant au sud, les nuages de vapeur qui s'élevaient des Geysers rappelaient les réceptacles de feu que, de ce côté, la terre recèle dans son sein.

On traversa ensuite le Hvittaa, à sa sortie d'un grand lac, dont la rive gauche est bordée de glaciers magnifiques. La rivière, à l'endroit où on la passe à gué, à 300 pieds de largeur; en quelques endroits, elle est si profonde, que les chevaux y étaient presque à la nage. C'est la plus forte de cette partie de l'Islande. Au-delà des sables volcaniques entremêlés de rochers énormes vomis par les Kerlingar-Fialla, volcans éloignés d'une vingtaine de milles, et dont la plupart forment de belles pyramides, on arriva sur les bords du Svartaa (rivière noire), et l'on pénétra dans le Kialhraun, grand territoire, ravagé deux fois au moins par les torrens enflammés du BaldYœkul. C'est à l'extrémité d'une de ces laves antiques, que l'on trouve la station de Graananess couverte de mousse et de saules; un peu d'herbe croît dans les cavités formées par l'affaissement de la croûte des roches. Malgré l'apparence inhospitalière de ce lieu, il fallut s'y arrêter; la pluie tombait à flots, et l'on ne devait pas trouver d'herbe avant une distance de cinquante milles.

Ce fut le 1er août que l'on commença la traite la plus pénible du voyage. La route, quelquefois à peine visible, passait le long du flanc occidental du Hof ou Arnarfell-Yœkul, prodigieuse montagne de glace qui se prolonge au nord et à cinquante milles, et ensuite à l'est à trente milles. Les cartes lui donnent quelquefois le nom de Langi-Yœkul; c'est à tort, car il appartient à la chaîne dont il a été question plus haut, et qui se subdivise en Blaafell, Geitland, Elrik et Bald-Yœkuls.

« Obligés de côtoyer le Hof pendant vingt heures de suite, par un vent piquant, dit M. Henderson, nous l'avons trouvé très-long. Le passage du Blandaraa (rivière mêlée), dont les eaux bleuâtres se partagent en une douzaine de branches, fut ennuyeux et fatigant. A trois heures du matin, grelotans de froid au milieu de collines formées de débris de laves, et le long d'une rivière dont la surface était gelée, nous fûmes d'abord réjouis par la vue du soleil qui se levait; mais la clarté que sa lumière répandit, nous fit trouver plus affreuse la solitude qui nous environnait. Non-seulement nous étions éloignés de toute habitation humaine, mais même abandonnés des animaux de la terre et des oiseaux du ciel. »

On franchit des montagnes escarpées, puis on descendit dans une plaine; des tas de pierres indiquaient la route qu'il fallait suivre, et des ossemens amoncelés annonçaient que des voyageurs avaient perdu leurs chevaux dans ce chemin singulièrement raboteux. De temps en temps, on voyait des espaces couverts de neige. Ce fut en suivant les bords d'une ravine profonde, creusée par les eaux des torrens, que l'on gagna la vallée d'Eyaford. « La riche verdure dont elle était tapissée, la belle rivière qui coupait sa surface, les cabanes éparses sur les deux rives, les moutons paissant de tous les côtés; tous ces objets, dit M. Henderson, soulagèrent nos yeux fatigués de la vue continuelle des cailloux et de la neige. Nous descendîmes par une pente douce du haut du plateau, dont l'élévation est au moins de 2,500 pieds; le défilé par lequel on entre dans la vallée s'élargit à son issue, formant comme un vaste amphithéâtre, dont les parois ont près de 500 pieds de hauteur.

» La continuation de notre voyage, en descendant cette vallée, fut extrêmement agréable; elle est bien habitée; les pâturages y sont excellens pour les moutons et les bœufs qui forment la principale richesse des paysans islandais. Les montagnes qui l'abritent de chaque côté, ont 3,000 à 4,200 pieds de hauteur, et sont revêtues de verdure jusqu'à la moitié de cet espace. Les cabanes étaient plus propres et plus grandes, et plusieurs églises avaient

meilleure apparence que celle du sud de l'île. A droite de la vallée, on voit Nupufell, où était jadis l'imprimerie de l'Islande.

» Un peu plus loin, nous sommes arrivés à Hrafnagil, résidence du doyen d'Eyafiord. Il allait commencer la visite qu'il fait tous les ans en automne. Akur-Eyri, où nous sommes allés ensuite, est le principal comptoir du nord de l'île; il est sur la côte occidentale de l'Eyafiord, et composé d'une vingtaine de bâtimens, tant magasins que maisons. Autrefois il s'y faisait une grande pêche de harengs; depuis quelques années ces poissons ont entièrement abandonné ces parages, au grand détriment des paysans. De petits jardins contigus aux maisons, produisent des raves et des pommes-de-terre.

» Après m'être consulté avec M. Thorarinson, grand bailli de cette partie de l'île, et le capitaine van Scheel, je changeai le plan de mon voyage; au lieu de retourner à Reikiavik par l'ouest, je me décidai à suivre les côtes orientale et méridionale de l'île. J'avais assez de temps devant moi et d'ailleurs le trajet des nombreuses rivières que je devais passer, est plus facile en automne qu'au printemps.

« Invité par M. Bième, bailli à l'aller voir à Kiarme, je fus très satisfait de ma course. Sa maison est fort jolie, et, ce qui se rencontre assez rarement en Islande, les appartemens sont bien aérés; je fus surtout enchanté de la bibliothèque. Il est difficile de former un meilleur choix de livres en différentes langues. Les habitans de cette vallée et de plusieurs autres situées dans le voisinage, sont les plus spirituels et les plus éclairés de l'île. Ils donnent le plus grand soin à l'éducation de leurs enfans; la nature s'étant montrée moins marâtre envers eux, qu'envers une grande partie de leurs compatriotes, ils sont plus en état d'acheter les livres nécessaires pour l'instruction de leur famille.

» Avant de continuer mon voyage à l'est, je partis le 8 août pour une excursion à l'ouest vers le Skagafiord. M. van Scheel eut la complaisance de m'accompagner jusqu'à Mœdruvalla, où demeure le grand bailli. Ce lieu est dans une situation agréable, un peu au nord de l'Horgaa, au pied d'une chaine de montagnes très-hautes, qui se prolonge jusqu'à l'Eyafiord. J'allai ensuite sous la conduite du pasteur d'Audabecka, homme très-instruit et médecin habile, avantage inappréciable dans un pays si peu habité. Sa paroisse, qui compte quatre cents habitans, est une des plus peuplées de l'île.

» La conversation de mon compagnon de voyage m'intéressait tellement, que j'oubliais la longueur de la route, et que je ne faisais pas attention aux beautés pittoresques dont j'étais entouré, et qui dans une autre occasion, auraient fixé mes regards. Nous entrions dans la jolie vallée d'Œxnadal, lorsqu'il me montra une maison de l'autre côté de la rivière, en me disant que c'était celle de leur célèbre poète. Nous finîmes la journée à Steinstad, chez le pasteur de Backa. Le lendemain j'allai à Bœgisaa rendre visite au pasteur John Thorlakson, le poète islandais. Il était alors, comme la plupart de ses confrères dans cette saison, aidant ses gens à faucher le foin. Instruit de notre arrivée, il se hâta, autant que son âge et ses infirmités le lui permirent, de revenir chez lui, et nous dit que nous étions les bienvenus dans son humble demeure. La porte n'a pas tout-à-fait quatre pieds de haut, la pièce où il nous reçut peut en avoir huit de long sur six de large; au fond est son lit, et près de la porte vis-à-vis de la fenêtre, une table sur laquelle il confie au papier les inspirations de sa muse. Lorsque je lui dis que mes compatriotes ne m'auraient jamais pardonné, et que je ne me serais jamais pardonné moi-même d'être venu dans cette partie de l'île, sans lui avoir rendu visite, il me répondit que la traduction de Milton lui avait procuré beaucoup de momens agréables, et l'avait fait penser souvent à l'Angleterre; mais que, relégué dans le nord de l'île, et ayant vécu si long-temps sans voir aucun des compatriotes de Milton, il n'avait jamais espéré qu'il aurait un jour cette satisfaction.

» L'habitation de M. Thorlakson est réellement poétique; elle est située à la jonction de trois belles vallées, dont les rivières, en se réunissant, forment un fleuve large et rapide. Derrière la ferme, plusieurs cascades magnifiques se précipitent, du sommet des monts, à des hauteurs différentes. La vue est bornée de tous côtés par des montagnes prodigieuses,

dont quelques-uns ont plus de quatre cents pieds d'élévation, et se terminent par des cimes de la forme la plus bizarre.

» Après avoir passé quelques heures délicieuses à Bœgista, nous avons continué notre voyage jusqu'à Flaugasœl, dernière maison de la vallée. Le terrain d'alentour était si marécageux et si humide, que je ne pus trouver un emplacement convenable pour ma tente. Je m'enfonçai deux milles plus avant dans la bruyère, et je campai sur la rive gauche du Hœrgaa.

» Un des principaux inconvéniens auxquels les habitans des vallées du nord de l'Islande sont exposés, est le Skrida, ou la chute d'une portion de montagne qui, en s'écroulant avec un fracas terrible, entraîne devant elle tout ce qu'elle rencontre, et enterre les cabanes; celles-ci, pour éviter les inondations, sont généralement placées au pied des hauteurs, et par conséquent menacées sans cesse d'une catastrophe, surtout après les grandes pluies.

» Le lendemain je franchis, sous la conduite d'un guide, les fondrières, les ravines et les précipices, qui sont au pied de l'Hialtadal Yœkul. Ce ne fut qu'avec des peines infinies, que nous parvînmes au sommet. Quoiqu'il soit élevé au moins à deux cents pieds au-dessus du niveau de la mer, nous étions entourés de cimes encore plus hautes, sur lesquelles on ne voyait que très-peu de neige. A ma grande surprise, la température était de douze degrés plus chaude dans cette région hyperboréenne, que dans la vallée que je quittais.

» Dans celle d'Hialtadal, où je descendis ensuite, j'admirai la richesse des pâturages et la grandeur majestueuse du tableau. Bientôt j'arrivai à Holum, terme de mon voyage de ce côté, pour cette année. M. Gislé Johnson, ancien recteur de l'école qui a été transférée dans le sud de l'île, me combla d'attentions. Il me conduisit au ci-devant palais épiscopal qui lui appartient, en me disant que j'y logerais durant mon séjour à Holum. Il a acheté une grande partie des terres qui dépendaient de l'évêché, et s'occupe de leur culture. L'église est la plus belle de l'île; elle est bâtie en grès rouge, sorte de pierre que l'on trouve à Holarbyrde, montagne à peu de distance dans la vallée. Cet édifice est encore presque entier. On y voit plusieurs monumens curieux.

» L'évêché de Holum, fondé en 1106, fut réuni en 1797 à celui de Skalholt, et tous deux ont été transférés à Reikiavik. Ces changemens ainsi que la translation de l'école, ont causé un mécontentement universel, notamment dans le nord de l'île. Ils ont ruiné Holum. On n'y voit plus aujourd'hui que la cathédrale, la maison épiscopale construite en bois, la seule à deux étages que j'aie rencontrée en Islande, les bâtimens de la ferme de M. Jonson, et deux autres maisons.

» Holum est très-bien situé à l'extrémité du Holarbyrde, haute montagne, de chaque côté de laquelle une belle vallée se prolonge au nord jusqu'au Hialtadalr, qui, tournant ici à l'ouest, s'ouvre graduellement vers le Skagafiord, où la rivière se jette dans la mer à quinze milles au-dessous de la ville. Les montagnes de chaque côté sont d'une élévation prodigieuse, celle de Tindastól, fameuse pour ses richesses minérales, borne la vue à l'ouest. Un peu au sud de Holum, est Hof, cabane qui fut le premier lieu habité dans cette vallée. On m'y montra une pierre qui, dans les temps du paganisme, servait d'autel.

» La famille de M. Jonson me témoigna toutes sortes d'égards; je reçus, entre autres, une marque d'attention qui me parut singulière. L'heure de se coucher étant venue, je fus conduit par M. Jonson et par sa femme, dans une chambre reculée où il y avait un lit antique, mais très-bon. Il se passa alors une cérémonie qui prouve jusqu'où s'étend l'hospitalité et l'innocente simplicité des Islandais. Après m'avoir souhaité une bonne nuit, mes hôtes laissèrent auprès de moi leur fille pour m'aider à me déshabiller, politesse dont j'aurais mille fois mieux aimé être dispensé, tant elle me paraissait opposée aux sentimens de bienséance que professe tout homme bien élevé. Je cherchais en vain à m'excuser de recevoir ce service; la jeune personne soutint que c'était la coutume, et qu'il était de son devoir d'aider un voyageur fatigué. Dès que je fus au lit, elle plaça auprès de moi un vase plein de lait sur une table, et me souhaita une bonne nuit, en se retirant. Je reconnus ensuite que cet usage était général en Islande. Lorsqu'il n'y a pas de filles dans une fa-

mille, la maîtresse de la maison se charge de ce devoir.

» Je partis de Holum le 11 ; je visitai sur mon chemin les sources chaudes de Reikialaug, situées sur la rive gauche de la rivière, à six milles de Holum. A mon retour à Akur-Eyri, je concertai le plan de mon voyage avec M. Brième, et le 13 je me remis en route avec mon domestique.

« Un peu au-dessus du comptoir, je traversai la rivière d'Eyafiord, qui, avant de se jeter dans la baie, se partage en plusieurs branches, et forme plusieurs îles, ce qui a fait donner au bras de mer son nom, qui signifie baie des îles. L'aspect du Vadla-Heide qui sépare le canton de Vadlé de celui de Thingey, m'avait fait espérer que de son sommet je jouirais d'une perspective très-étendue; mais un brouillard épais m'enveloppa au milieu de la montée, et ce ne fut que par une ouverture accidentelle, qui eut lieu dans la masse des vapeurs humides, que je pus apercevoir les sinuosités de la rivière, des églises et un grand nombre de maisons. La brume se dissipa lorsque je fus descendu à deux milles, sur le côté opposé de la montagne, et la belle vallée de Fnioska se déploya devant moi. Les monts qui la bornent des deux côtés diffèrent de ceux de l'ouest de l'île, étant sans crevasses, et, au contraire, entièrement couverts d'herbe. Il y a une centaine d'années que cette vallée offrait une des plus belles forêts de l'île; aujourd'hui l'on n'y distingue pas un seul arbre. Tel a été l'effet de l'inclémence des saisons et de l'imprévoyance des habitans. Il reste encore au-delà de la rivière de nombreux troncs de bouleaux qui ont plus de deux pieds de diamètre.

» En remontant cette vallée, j'arrivai à Hæls. La belle verdure et l'étendue du terrain cultivé autour du presbytère; le grand nombre de vaches, de moutons et de chèvres qui paissaient; tout annonçait la bonne qualité du sol. Quoiqu'il fît presque obscur, le pasteur aidait ses gens à faire le foin. Il se hâta d'aller chez lui, et me reçut de la manière la plus amicale.

» En sortant de Hæls, je voyageai directement à l'est dans la fertile et large vallée de Liosavats-Skard. A son extrémité orientale, on voit le Liosa-Vatn, grand et beau lac, dont les rives sont bordées en plusieurs endroits de laves anciennes, que l'aspect limpide de l'eau fait paraître encore plus noires. On n'en a pas pu trouver le fond sur plusieurs points. Je suivis sa plage septentrionale, en doublant l'extrémité sud-est du Kinn, canton montueux, et, après avoir traversé un large marais sur une chaussée en mottes de terres qui ressemblait à un mur en pierre, je longeai une colline revêtue de saules nains et de bluets. Les vardar ou tas de pierres pour indiquer la route, étaient en bon état; chose bien nécessaire pour les voyageurs dans ces régions désertes.

» Parvenu à l'extrémité septentrionale de la montagne, je vis à une certaine distance le Goda-Foss, belle cataracte qui se précipite d'une hauteur considérable; je traversai le Skialfandafliot, une des plus grandes rivières du nord de l'Islande : on suppose qu'elle prend sa source dans le Klofa-Yœkul, à peu de distance de la côte opposée; elle tire son nom de la rapidité et du mouvement ondulatoire de ses eaux, en coulant vers l'Océan. L'aspect âpre et raboteux des laves que je rencontrai plus loin, était un peu animé par la verdure d'un nombre de bouleaux qui élevaient leurs têtes à travers les crevasses de chaque côté du sentier. Les montagnes finissent bientôt à l'Adaldal, grande vallée où tout offre l'image d'anciennes éruptions volcaniques. Le torrent de laves, sorti du voisinage du Myvatn, a suivi le cours du Laxaa, le long du côté oriental de la vallée jusqu'à la baie de Skialfanda, et, alors tournant l'est, a rempli l'espace que je venais de parcourir. Elle avait, dans sa marche, brûlé et emporté la moitié d'une maison dont on voit encore les ruines. Le terrain qui, par le laps du temps, s'est rassemblé sur la lave, fournit un pâturage excellent aux moutons.

» Le Laxaa (rivière des saumons), a été ainsi nommé de la grande quantité de ces poissons que l'on y prend; mais la pêche n'est pas également abondante toutes les années, car l'été précédent elle avait entièrement trompé l'espoir des Islandais. Je passai ce fleuve dans un bateau, nos chevaux suivirent à la nage, et je dressai ma tente à Nupum, demeure du batelier. Le lendemain, j'atteignis Laxmyre, à l'extrémité d'un canton stérile et désert, puis j'arrivai à Husavik, chez M. Baagœ, facteur d'une maison de commerce de Copenhague.

» Pendant qu'on préparait le dîner, il me conduisit à son jardin, c'était le plus beau que j'eusse encore vu ; il y croissait des pommes de terre, des choux, des panets, des navets, des carottes, des féves, des pois, du persil, de la salade et des oignons. Je ne m'attendais certainement pas à trouver tant de végétaux en si bon état, près de l'angle nord-est de l'Islande. Cet exemple prouve qu'avec de la persévérance et des soins assidus, on peut combattre l'influence funeste du climat. Les paysans viennent d'une grande distance chercher des graines à cette pépinière que l'esprit bienfaisant du propriétaire rend une source de soulagement pour le voisinage.

» Husavik est situé au fond d'un bras de mer de la côte orientale du Skialfandafiord. Il s'y trouve une manufacture de soufre. On le tire des fosses éloignées les unes de douze, les autres de vingt milles de Husavik. Celles de Fremri-Namar, distantes à trente-six milles dans l'intérieur, ne peuvent pas être d'une grande utilité, quoique les plus riches de l'île. Husavik étant à plus de cent pieds au-dessus du niveau de la mer, les marchandises sont enlevées des bateaux et y sont portées par le moyen d'une grue placée sur le bord d'une falaise à côté des magasins. Le port passe pour un des plus dangereux de l'île, à cause des rochers qui sont à son entrée ; de plus, il est ouvert aux vents du nord et du nord-ouest, qui y poussent des masses énormes de glaces du Groënland.

» Un peu à l'est du comptoir, le Hallbiarna-Stadarkamb, montagne peu élevée, est remarquable par la quantité de productions marines, pétrifiées et cristallisées que l'on y trouve : quelques-unes des coquilles sont remplies de l'argile, qui, avec le sable, forme cette hauteur; quand je fus à Reikium, j'allai voir le Nordurhver, l'Oxhahver et le Sydsterhver, trois sources d'eau chaude fort remarquables. Le bassin de la première n'est guère moins grand que celui du Geyser. Elle ne lance des jets d'eau qu'à l'approche des temps orageux, on dit qu'alors ils vont très-haut et sont fréquens; je n'en vis sortir que de la vapeur, et l'eau, par intervalles, s'élevait en bouillonnant dans le tuyau. Un peu à l'ouest de la principale source, il y en a trois autres moins considérables; l'une est sur le bord, et l'autre au milieu d'un ruisseau qui partage la vallée. Une de celles-ci est digne d'attention par les mugissemens souterrains et les commotions qui accompagnent chaque ébullition violente.

» En descendant vers Greniadar-Stad, je passai sur un ancien courant de lave, qui, sans doute, est sorti des montagnes voisines des mines de Thestareykia. Je traversai plus loin un marais qui s'étend à droite dans le Theiandadal (vallée du silence). Le paysan qui m'accompagnait me dit que, très-peuplée autrefois, la peste l'avait privée de tous ses habitans. L'entrée du Laxaardal n'a pas quatre cent cinquante pieds de largeur ; le lit de la rivière est encore rétréci par un courant de lave qui s'est arrêté sur ses bords, en prenant toutes sortes de formes bizarres. Du haut de la rive gauche qui a quatre-vingt-dix pieds de hauteur perpendiculaire, on domine sur des cataractes mugissantes, formées par d'énormes masses de rochers qui se sont détachées des parois de la montagne ; il s'en élève, sur la rive opposée, une autre dont la face offre de majestueuses colonnes de basalte. Le Laxaardal qui s'ouvre à droite, est entièrement rempli de masses de cette roche, à travers lesquelles le Laxaa suit son cours irrégulier ; à gauche, la vue s'étend dans le Reykiadal rempli de collines coniques. De l'autre côté de la rivière, je passai devant un grand nombre de cascades, de cratères, de volcans éteints et d'îles où l'on faisait les foins. Ensuite une montée raide et tortueuse me conduisit dans le Myvats-Sandar, désert totalement couvert de sable, de pierres ponces et d'autres substances volcaniques. Pendant près de quatre heures de route, mes yeux ne distinguèrent pas le moindre signe de végétation, et je n'aperçus pas une seule goutte d'eau pour étancher ma soif.

» Ce désert se termine par un courant de lave la plus récente que j'eusse vue. Elle est noire comme du jais ; ses fentes, ses crevasses sont d'une dimension prodigieuse, leur surface est vitrifiée, et ils offrent l'apparence de stalactites. Ce torrent est un de ceux qui, en 1724 et 1730, furent vomis par le Leihrnukr et le Krabla, deux volcans fameux, et inondèrent les plaines au nord et à l'est du Myvatn. On reconnait qu'il n'avait d'abord qu'une centaine

de pieds de largeur ; mais à mesure qu'il descendait, il s'est élargi, il a entouré les collines qu'il a rencontrées, et est arrivé ainsi jusqu'aux bords du lac où il a continué à couler, en formant des îles, et faisant mourir tous les poissons.

» Je remarquai à Reikiahlid une maison qui, renversée par le fleuve brûlant, avait été rebâtie presque au même endroit. L'église échappa à la conflagration générale. Parvenue à l'angle nord-ouest du petit mur en terre qui environne le cimetière, la lave a été arrêtée dans sa marche à deux pieds de ce mur, s'est partagée en deux torrens, qui, à soixante pieds plus loin, se sont réunis de nouveau. Quelques portions de ce torrent contiguës au mur ont deux fois la hauteur de l'église.

» Rien ne doit plus ressembler au pays qui entoure la mer morte, que celui qui est voisin du Myvatn. Ce lac est environné, à de grandes distances, de laves de couleur noire, raboteuse et caverneuse, qui, sur certains points, s'avancent en formant des promontoires au milieu de ses eaux. Au nord-ouest, s'élèvent plusieurs collines nues, qui s'ouvrent pour donner entrée dans un désert sablonneux : au-delà, l'œil se promène sur une lande immense entrecoupée à différens intervalles de montagnes coniques, de couleur rouge, puis s'arrête à la rive méridionale du lac, sur d'autres monts considérables, de couleur obscure et de formes variées et bizarres, et enfin se repose à l'est sur le Namar, ou montagnes de soufre, qui vomit constamment de grosses colonnes de fumée. Un silence profond règne dans toute cette région désolée. L'affreuse obscurité réfléchie sur les eaux du lac par les montagnes qui l'entourent, est augmentée par les petites îles de lave noire dont il est rempli, et les masses de vapeurs qui s'élèvent en différens endroits de la surface des eaux, quoique présentant un léger contraste, contribuent seulement à rendre le tableau plus mélancolique, en rappelant à l'esprit l'élément destructeur qui est encore en mouvement à une petite profondeur dans le sein de la terre, et qui a causé les scènes de ruines et de désolation dont on est entouré.

» Le lac qui a près de quarante milles de circonférence, a été tellement rempli de torrens de lave qui s'y sont jetés, que sa plus grande profondeur est de quinze pieds au plus. La surface de la lave qui couvre le fond, est coupée de fentes et de cavités nombreuses, des sources d'eau chaude jaillissent au milieu de ce lac, la vapeur qui s'en exhale se voit à une grande distance. Cette chaleur est favorable aux truites, qui sont très-communes et très-grosses. Les îles produites par le soulèvement et l'explosion de la lave sous-aquatique, sont au nombre d'une trentaine, quelques-unes ont un peu de foin et de pâturages, la plupart abondent en angélique, plante que les Islandais aiment beaucoup, et qu'ils recueillent pour provisions d'hiver. Son goût agréable, lorsqu'elle vient d'être cueillie, acquiert encore plus de qualité, quand elle a été gardée quelque temps.

» A vingt-cinq milles à l'est de Reikiahlid, est le grand Yœkulaa, qui, prenant sa source dans la partie septentrionale du Klofa-Yœkul et se grossissant des eaux d'un grand nombre d'affluens, coule vers l'Axarfiord, baie de la côte du nord, à peu près à trente milles de Husavik. Ce fleuve déborde souvent, et cause de grands dommages aux maisons et aux terrains situés dans le voisinage de la mer. Reikiahlid étant la ferme la plus proche de sa rive gauche, je pris un cheval et un guide pour me conduire.

» La matinée du 19 étant claire et sereine, je me mis en route avec lui à travers le désert pour aller aux mines de soufre. Au milieu d'une coulée de laves anciennes et récentes, mêlées et bouleversées de la manière la plus confuse, j'observai une colline d'un aspect singulier, du sommet et des flancs de laquelle sortait beaucoup de fumée ; c'était un volcan en miniature ; elle est composée de lave et de sable volcanique. Il y a au milieu un cratère de vingt pieds de diamètre, j'y entrai par une ouverture latérale, et je remarquai plusieurs crevasses dans la paroi vitrifiée ; la chaleur y était si forte, que je ne pouvais m'en approcher qu'à trois pieds, le fond était rempli de sable et de scories ; tout, en un mot, annonçait un ancien foyer de combustion qui s'était répandue sur le pays voisin.

» Je marchai ensuite au nord-est, entouré de tous côtés de crevasses fumantes et de fentes de la lave, jusqu'à un bâtiment grossièrement construit avec cette matière. Il est placé

sur une ouverture qui répand un courant de vapeur si chaude, que lorsque la porte est fermée, on ne tarde pas à transpirer fortement. En deux minutes le thermomètre s'y éleva à 144° (50° 74), ce bain de vapeur est très-fréquenté.

» Les exhalaisons sulfureuses devenaient si fortes, et la surface du terrain était si trompeuse, que nous descendîmes de nos chevaux pour les faire passer dans les endroits qui paraissaient les plus durs; toutefois leurs pieds brisaient fréquemment l'enveloppe du sol, laissant un trou d'où sortait une vapeur très-dense, de sorte que nous courions à chaque instant le danger de tomber dans des cavités remplies de soufre bouillant. De chaque côté, on voyait de vastes couches de minéral, recouvertes d'une croûte mince, percée d'une infinité de petits trous par lesquels la vapeur s'échappait; dans plusieurs endroits, cette croûte qui présentait les plus belles efflorescences alumineuses, n'a pas plus d'un pouce d'épaisseur, et quand on l'enlève, on voit une couche de soufre pur, et il sort par l'ouverture une colonne de vapeur avec une espèce de sifflement. La sublimation du soufre est produite par l'ascension continuelle de la vapeur, et ce minéral est plus ou moins pur, suivant que le sol est plus ou moins poreux. Ces mines sont les meilleures de l'Islande, à cause du haut degré de chaleur souterraine, et de la nature poreuse de la terre.

» La montagne de soufre s'élève à une hauteur considérable à l'est de la cavité dans laquelle ces mines sont situées, elle n'a pas plus d'un mille de largeur, mais elle en a plus de cinq de longueur; s'étendant de l'extrémité orientale du lac vers le nord, entre le Krabla et le Leirhnukr, où elle joint la chaîne qui sépare ces deux volcans.

» Nous avions en montant le long des flancs de la montagne, réussi à gagner un passage étroit qui s'ouvrait sur une plaine; tout à coup nous nous sommes trouvés sur les bords d'une descente si brusque et si escarpée, qu'elle me causa un moment d'effroi. J'étais à peine revenu de ce premier mouvement, quand un spectacle encore plus terrible s'offrit à mes regards. Presque directement au-dessous du précipice, sur le bord duquel je me trouvais, et à une profondeur de plus de six cents pieds, je remarquai une rangée de douze monticules, dont le sommet creusé en forme de chaudière, était rempli de vase qui bouillonnait avec un bruit extraordinaire; il s'en élevait d'immenses colonnes d'une vapeur épaisse, qui, se répandant dans l'atmosphère, interceptaient en quelque sorte les rayons du soleil, alors très-haut sur l'horizon dans la même direction. Tout ce que la fiction a de plus exagéré, ne pourrait jamais décrire exactement ce que ce tableau offre à la fois de grand et d'affreux: l'imagination la plus hardie ne saurait même s'en faire une idée. Je demeurai à peu près un quart d'heure comme pétrifié, les yeux fixés sur ce qui se passait dans l'abîme au-dessous de moi, lorsqu'en me retournant, j'aperçus l'épouvantable Krabla, la montagne obsidienne et deux à trois autres monts volcaniques dont je ne pus apprendre les véritables noms.

» Nous nous sommes avancés avec nos chevaux le long des flancs de la montagne, par un sentier tortueux, mais comme ils devenaient rétifs, et que le sol était moins ferme, nous les avons laissés, et marchant avec précaution, au milieu des bourbiers bouillonnans, nous sommes arrivés près des sources. A l'exception de deux, éloignées d'une trentaine de pas des autres, toutes sont rapprochées au milieu d'une grande cavité dans la lave; quelques-unes sont tranquilles, mais font entendre un bruit terrible, et vomissent beaucoup de fumée; d'autres bouillonnent fortement, et rejettent leur boue noire autour de l'orifice de la cavité; deux à trois s'élèvent par intervalles à deux à trois pieds. La plus remarquable est celle de l'extrémité septentrionale de la cavité. Son bassin à la partie supérieure, a au moins vingt pieds de diamètre. L'eau trouble et noire fut comparativement tranquille pendant deux minutes; ensuite elle s'agita violemment et s'éleva à une quinzaine de pieds, s'écartant obliquement entre chaque jet, de sorte qu'il y avait du risque à se tenir près du bord pendant l'éruption. Ce qui accroissait le danger, c'est que le sol n'avait pas de fermeté; sans doute d'autres cavités etaient contiguës à celle que l'on voyait; ainsi en faisant un saut en arrière pour n'être pas échaudé, on risquait de s'enfoncer dans un trou rempli d'argile et de soufre, à moitié li-

quides et bouillans. Chaque éruption est accompagnée d'un grand bruit, et de l'émission d'une grande quantité de vapeurs fortement imprégnées de soufre; elle dure quatre minutes, ensuite le fluide est tranquille. Les deux ouvertures éloignées des autres, sont remplies d'une vase épaisse qui bouillait à peine ; mais leur surface étant considérable, elles exhalaient une énorme quantité de vapeurs. A une très-grande distance, autour de ces sources et le long de la montagne, le terrain est si chaud, que l'on ne peut pas enfoncer sa main à plus de trois pouces.

» Ayant regagné nos chevaux, nous allions nous remettre en route, lorsque tournant les yeux vers le Krabla, j'aperçus une immense colonne de fumée. Je me décidai aussitôt à gravir la montagne pour aller admirer le volcan qui la vomissait; mon guide n'y consentit qu'avec peine, tant il redoutait les périls que fon courir les sources bouillantes, cachées sous l'enveloppe fragile qui les couvre.

» En suivant le bord oriental d'une coulée de lave qui paraît être du même âge que celle de Reikiahlid, nous avions à droite une colline dont les flancs étaient çà et là revêtus d'herbe; de temps en temps des saules nains levaient leur tête au-dessus de la crête de lave. Nous sommes arrivés au pied du Krabla, sans rencontrer aucun des bourbiers qui effrayaient tant mon guide; mais là un autre obstacle non moins formidable s'est présenté. Un ruisseau avait creusé une ravine si profonde à la base du Krabla, et ses bords argileux étaient si frêles, qu'il fallut beaucoup de temps avant de trouver un lieu assez solide pour y passer avec nos chevaux; de l'autre côté la terre s'éboulait à chaque pas que nous faisions; nous avons escaladé la montagne, marchant tantôt à pied, tantôt à cheval, et suivant une direction oblique au milieu des pierres ponces et du sable qui glissaient sous nous; la vue de la fumée et les mugissemens qui l'accompagnaient, nous firent espérer que le cratère était de l'autre côté du sommet situé au-dessus de nous; en y arrivant, nous reconnûmes qu'il y avait une autre montée à gravir; nos fatigues durèrent encore une heure; alors je pus contempler l'objet qui m'attirait. Quel sentiment d'horreur et d'épouvante j'éprouvai, du moment où j'embrassai du même coup d'œil toute l'étendue de la scène! Au fond d'un profond ravin, se présentait une mare circulaire, ayant au moins trois cents pieds de circonférence, et remplie d'une matière liquide et noire; de son centre s'élevait, avec un bruit épouvantable, un jet de la même matière; comme il était enveloppé de fumée jusqu'à trois pieds de la surface de la mare, je ne pus juger de la hauteur à laquelle il atteignait.

» Tout ce que je voyais me donna lieu de supposer que la cavité où se trouve la mare, est le milieu d'un cratère qui, après avoir vomi des quantités immenses de matière volcanique, a dissout les parties adjacentes de la montagne à un tel point qu'elles se sont éboulées intérieurement, ne laissant que cette chaudière bouillante pour marquer sa situation. La surface de la mare est à sept cents pieds au-dessous de ce qui paraissait être la cime la plus élevée du Krabla, et à deux cents pieds au-dessous de la hauteur opposée sur laquelle je me tenais.

» La source ayant continué pendant quelques minutes à rejeter la matière boueuse, sa violence diminua sensiblement. Le terrain à l'ouest de la cavité étant assez solide, je décidai le guide à me suivre jusque sur le bord de la mare. Je montai sur une digue au nord, formée d'argile rouge et de soufre, et comme le vent soufflait de ce côté, je pus considérer les objets bien à mon aise. Près du centre de la mare, est l'ouverture de laquelle s'élance la colonne d'eau, de soufre et d'argile noire bleuâtre, dont le diamètre est égal à celui du Geyser, dans ses plus grandes éruptions. La hauteur des jets variait de douze à trente pieds; lorsqu'elle avait graduellement diminué, l'on ne voyait plus dans l'orifice qu'un bouillonnement qui le distinguait du reste de la surface de l'étang. Pendant une heure que je restai en observation, les éruptions se renouvelèrent de cinq en cinq minutes; elles durèrent deux minutes et demie. J'en étais averti par un petit jet qui s'élevait dans cette même mare, un peu à l'est du grand; il communiquait évidemment avec celui-ci, car une ligne continue de bouillonnement s'étendait de l'un à l'autre. Ses jets s'élançaient de cinq à douze pieds. Un autre canal bouillonnant dérivait de l'ouverture prin-

cipale vers le nord-est, mais n'aboutissait pas un jet. Pendant l'éruption, les vagues du fluide bourbeux venaient battre les bords de l'étang, et y déposaient une argile d'un bleu foncé. Au pied de la digue, le sol était percé d'une quantité innombrable de petits trous, desquels sortaient sans cesse, avec un sifflement très-fort, des bouffées de vapeur. A l'ouest de la mare, une pente douce laissait échapper l'eau, qui, par une ravine tortueuse, coulait au pied de la montagne. Le terrain au tour du bord de la mare était si mou, que ce ne fut pas sans un danger imminent que j'essayai de plonger mon thermomètre dans le liquide. Cette tentative de connaître le degré de chaleur de la source fut inutile, parce que les exhalaisons sulfureuses, noircirent le verre.

» L'horreur qu'inspire la vue de cette mare singulière ne peut se décrire; pour s'en faire une idée, il faut la voir. L'impression qu'elle a produite sur mon esprit, ne s'en effacera jamais.

» Ayant regagné le lieu où nous avions laissé nos chevaux, je m'arrêtai quelques minutes pour examiner ce qui m'entourait. J'eus du regret de ne pas aller au sommet de la montagne qui n'était pas à plus de 500 pieds plus haut; malheureusement le temps dont je pouvais disposer, ne me le permit pas. Du point où j'étais, je n'apercevais que des objets tristes ou affreux. La masse du Krabla me parut composée d'argile, de pierre ponce et de sable, comme la montagne où j'étais, excepté qu'on y distinguait des couches de soufre, et que des rochers de forme bizarre perçaient sa surface. A gauche s'élevait le mont d'obsidienne; c'est un chaînon étroit qui court du nord au sud; il aboutissait à une montagne basse et circulaire, par-dessus laquelle je pouvais découvrir une partie du désert inhospitalier qui s'étend dans l'intérieur, jusqu'au Herdubreid, grand volcan en activité, et au Odæda Hraun, qui est, dit-on, la plus grande coulée de lave de toute l'Islande. A l'ouest de ce désert, on voit plusieurs montagnes basses où sont situées les Fremrinamar. Vis-à-vis de moi, la vallée était remplie de la lave décrite plus haut, et près de l'extrémité de laquelle les colonnes de fumée vomies par les sources sulfureuses, produisaient un bel effet. Au-delà paraissaient le Sellingâfiall, le Blaafiall et le Burfell au sud du Myvatn, le Reikiahlidarfiall, et le Geysadagsfiall à l'ouest, entre lesquelles et le Krab'a, se trouve le Leihrnukr, volcan dangereux, que je voyais à un mille de distance au-dessous de moi. Le cratère était environné d'un vaste espace de lave noire qui passe pour inaccessible, à cause du peu de solidité du terrain voisin; les côtés de la montagne la plus voisine étaient couverts de couches d'argile et de soufre.

» Je suis ensuite allé au Hraftinnufiall, ou mont d'obsidienne, ainsi nommé de la quantité de cette pierre qui s'y trouve; on l'appelle aussi agate d'Islande. On voit à l'ouest une grande cavité dans laquelle il y avait beaucoup de tertres, la plupart à sommets pointus et composés entièrement de ce beau minéral. Les ondulations que l'on observe dans les espaces qui les séparent, me firent présumer que cette surface avait été couverte par une coulée d'obsidienne et que les monticules s'étaient formés par entassement, comme ceux de lave ordinaire. Ayant recueilli de beaux échantillons de ce minéral, je remontai à cheval, et me dirigeai vers un passage à l'extrémité septentrionale, espérant sortir par là de cette affreuse région de volcans; je passai près des mares d'une eau bleuâtre, qui sans doute a bouillonné autrefois, et j'arrivai à une descente très-rapide, où je fus obligé de conduire mon cheval en zig-zag. Au pied de la montagne, nous avons étanché notre soif dans un ruisseau, dont l'eau quoique noire, était très-fraîche. Nous n'en avions pas bu une goutte depuis le matin. Tout autour du lieu que nous venions d'examiner, l'eau est d'une couleur bleue légère, et si imprégnée de soufre qu'il est impossible d'en boire. Après une heure de marche au milieu d'une plaine pierreuse, nous avons rejoint la route; une lieue plus loin, nous sommes entrés dans une grande plaine couverte de lave à une époque reculée; ici c'étaient des cavernes, là une immense surface absolument unie; ensuite venaient des cendres et des scories vomies par un volcan à droite, qui est peu élevé, isolé et circulaire; il a une brèche à l'est; il ressemble à une vieille fortification. »

Ayant surmonté beaucoup de difficultés, et de dangers en passant l'Yœkulaa, M. Henderson et son domestique eurent à traverser sans

guide, et par une nuit très-obscure, un désert de plus de six milles. Ils purent d'abord découvrir la trace du chemin; au bout de deux milles il fut impossible de la distinguer, ce qui les obligea de mettre pied à terre, et de s'abandonner à l'instinct de leurs chevaux; le plus vieux fut placé devant, les autres le suivirent, et l'on chemina ainsi par monts et par vaux. Tout-à-coup l'on fut arrêté par une hauteur escarpée; on ne pouvait, en tâtonnant, deviner ce que c'était, quand le domestique s'écria: « voici une fenêtre. »

« Effectivement, dit M. Henderson, nous étions à Grimstad, il était plus de minuit; les habitans furent réveillés, et nous aidèrent gaîment à dresser la tente; ensuite ils m'apportèrent du lait et me félicitèrent de bon cœur d'avoir échappé à tous les périls de la route.

» Ma tente et mon bagage avaient été tellement mouillés au passage de l'Yœkulaa, et les chevaux étaient si fatigués, que je pris le parti de rester un jour entier à Grimstad. Le lendemain le brouillard s'étant dissipé, mes regards se promenèrent sur le pays voisin. A l'exception de quelques cabanes et des pâturages appartenant à la ferme, on cherchait en vain une habitation, ou le plus petit signe de végétation. La triste uniformité de ce vaste désert n'était interrompue que par des montagnes neigeuses et des volcans de forme bizarre qui se présentaient presque de tous les côtés; le plus remarquable était le Herdubreid, ou volcan aux larges épaules. Cette montagne marque le midi pour la famille de Grimstad. Peu d'Islandais ayant des montres, l'horizon leur tient lieu de cadran solaire. Ils le partagent en huit parties égales, distinguées par certains pics ou par des saillies de montagnes, ou s'ils n'en ont pas dans leur voisinage, ils y suppléent par des pyramides en pierres qu'ils élèvent sur les hauteurs voisines. La plupart ont été érigées par les premiers colons norvégiens, et de génération en génération elles ont été entretenues.

» La famille de Grimstad composée de quinze personnes, était très-occupée à faire les foins tout près de ma tente. Je ne pouvais m'empêcher d'admirer l'air de satisfaction et de gaîté de tout ce monde. Je me convainquis plus que jamais, que le bonheur n'est borné à aucune condition, et que moins nous avons de besoins réels, plus nous jouissons de la vie, à l'abri des soucis et des inquiétudes, partage des hommes qui sont esclaves du luxe, et de toutes les recherches des grandes villes. Eloignés de plus de neuf lieues de tout autre endroit habité, ces paysans conservent la simplicité des mœurs primitives. Ils sont confians, généreux, obligeans et pieux.

» Le lendemain, je descendis dans le Hofsaadal, en traversant plusieurs fondrières dangereuses, ayant un précipice immense de rochers en colonnes à ma droite, jusqu'au point où j'atteignis la rivière dont je longeais depuis quelque temps la rive gauche. Hof, demeure de M. Thorsteinsen, doyen du Nordur-Mule-Syssel, est situé sur une hauteur qui domine sur une vaste étendue de pays. A droite, une vallée s'avance dans l'intérieur où elle est bornée par de hautes montagnes couvertes de neige; on a devant soi le Smœrvatn et le Krossavik, monts très-élevés; à gauche, s'ouvre la baie de Vapnafiord, sur la rive septentrionale de laquelle est le comptoir de même nom. Hof est fameux pour avoir été jadis un temple païen, dont la porte forme encore celle de l'église du lieu. La population de cette paroisse s'élève au-delà de quatre cents individus; cependant il ne s'en trouve qu'un seul vieillard de quatre-vingts ans, qui ne sache pas lire; ce qui est chez lui la suite d'une infirmité naturelle.

» Le doyen m'accompagna le 25 jusqu'au Hofsaa et au Sunnudalsaa, deux rivières considérables que je traversai; elles reçoivent en grande partie leurs eaux des montagnes neigeuses, et se réunissent un peu plus bas. Ayant suivi quelque temps la rive droite du Sunnudalsaa, et passé devant une cataracte magnifique, le chemin fit un détour à gauche, et traversant un terrain marécageux, nous nous sommes trouvés sur la rive gauche du Fossaa ou rivière des cataractes. Il fallut mettre pied à terre pour gravir sur la montagne. Durant cette montée, j'étais à chaque instant récréé par la vue de superbes chutes d'eau; l'étang où elles tombaient, était à cent pieds au-dessous du bord du précipice que nous longions.

Je dressai ma tente à Fossvœllum, plaine des cataractes, belle ferme dont la situation est extrêmement pittoresque, entre de riches prairies et des montagnes. Le jour suivant, j'ar-

rivai sur les bords de l'Yœkulsaara-Bra, grand fleuve qui reçoit quatre-vingt-huit rivières ou ruisseaux, avant de porter ses eaux à l'Océan. Il est encaissé entre de hauts rochers perpendiculaires, à l'endroit où je le passai sur un pont de bois très-mince, large de cinq pieds et long de cinquante-trois ; en ce moment il était élevé de soixante-huit pieds au-dessus de l'eau qui coule avec un grand fracas. Je fis aisément trembler le pont en empoignant les perches qui servaient de parapets.

» Un peu au-dessus, on traverse ce fleuve d'une manière plus périlleuse, en se mettant dans une caisse de bois ou un panier suspendu à des cordes fixées sur les rives opposées, et que l'on tire de l'une à l'autre. On fait passer les chevaux à la nage à quelque distance plus haut, et s'ils n'arrivent pas à une saillie de rocher, ils sont entraînés par le courant et précipités par-dessus une cataracte terrible ; on ne les revoit plus.

» Le Bruarheide, plaine marécageuse, offre ensuite une surface diversifiée par les lacs où l'on prend beaucoup de cygnes pendant leur mue. La rive gauche du Lagarfliot est couverte de fragmens de zéolithes, de cristaux et d'autres minéraux ; l'eau de cette rivière est blanche ; sa largeur étant de près d'un mille, on la prendrait pour un lac ; je la passai à la ferme d'Aes, et six milles plus haut le long de sa rive droite. Je dressai ma tente à Finnstad.

» Tout le pays des deux côtés du Lagarfliot est bien peuplé ; on le regarde comme un des meilleurs cantons de l'Islande ; les pâturages y sont très-gras, les prairies vastes, les montagnes y abondent en lichen que les habitans recueillent pour leur provision d'hiver ; les nombreuses forêts de bouleau leur procurent des avantages dont on est privé ailleurs ; enfin le Lagarfliot et l'Océan sont également poissonneux.

» Je m'éloignai, le 26, des bords de ce fleuve dont les rives sont bordées de beaux bois. A gauche s'élevaient quatre montagnes très-hautes, formant un carré ; la perspective était bornée à une certaine distance par le Snœfiall, montagne conique et couverte de neige ; c'est un ancien volcan. Au-delà d'une forêt de bouleaux, dont quelques-uns avaient une vingtaine de pieds de hauteur, je descendis dans une vallée profonde, où la chaleur du soleil était incommode. Ce canton est l'Eskifiords-Heide ; les fondrières et les ravines profondes que l'on y rencontre alternativement, y rendent la montée très-pénible ; au lieu de trouver, au sommet de ce col très-étroit, une descente roide et pierreuse, on est sur un vaste amphithéâtre de plusieurs milles de circonférence, dont le fond consiste en fragmens immenses de rochers brisés, et en coulées de laves anciennes. Les montagnes, de chaque côté, sont grandes et majestueuses ; l'on est surtout frappé de la structure singulière de celles de la droite, qui s'élèvent en pyramides, formées d'assises de roches superposées les unes aux autres, avec quatre grandes excavations qui, décrivant des demi-cercles parfaits, pénètrent dans le corps de la chaîne ; on les prendrait pour des niches prêtes à recevoir des statues colossales. A gauche, j'avais une grande quantité de neige abritée au nord et à l'est, et complètement exposée au soleil.

» Je cheminai péniblement pendant deux heures, jusqu'à l'extrémité sud-est de cet amphithéâtre, où le Reyder-Fiord et l'Eskifiord, bordés de tous côtés de très-hautes montagnes, s'offrirent à ma vue. A deux milles pieds au-dessous de moi, j'apercevais, dans la seconde de ces baies, un navire à l'ancre ; les maisons du comptoir sont adossées à la falaise qui, interrompue en plusieurs endroits, donne passage à des cascades superbes. Au-delà s'élance le Holmafiall, l'orgueil de ce canton.

» M. Videlin, le bailli, me reçut très-bien ; c'est peut-être l'Islandais de nos jours qui a le plus voyagé. Dans une excursion que je fis le 27, à la côte septentrionale de la baie, pour visiter des cavernes, j'y admirai de beaux groupes de cristaux qui se présentaient de tous les côtés à la vue, le rivage était parsemé de calcédoines, et de fragmens de marbre blanc ; près du comptoir, j'observai une veine d'une substance noire à demi transparente, qui ressemblait à la houille. Des chaînons de trapp, disposés horizontalement et fort étroits, se montraient sur différens points.

» A Eskifiord, j'étais parvenu à l'extrémité sud-est de ma route ; je voyageai ensuite droit au sud à Holmar : tout le long de la côte, les

montagnes s'élèvent à une hauteur prodigieuse, formant des couches horizontales, qui de chaque côté correspondent exactement sur les points qui ont été évidemment écartés par une rupture violente.

» Le lendemain, je continuai ma route dans le Breiddal, où je ne pus assez admirer la forme bizarre des montagnes que j'avais de chaque côté, et qui représentaient tant d'objets divers, que j'aurais pu me croire dans un panorama. Cette montagne singulière est le Smaatindufiall.

» Eydal fut le terme de ma course au sud ; je me dirigeai ensuite au sud-ouest. Le 31, je passai le Breiddalsaa, et suivis la côte maritime, au pied de falaises prodigieuses, dont les débris embarrassaient la route. Le changement de perspective ne me déplut pas; je voyais la surface immense de l'Océan; ses flots venaient battre le pied des hauteurs, dont le sommet était enveloppé de brouillards. Dans les environs de Beruness, cap qui s'avance au sud, il y a plusieurs fermes; leurs habitans ayant la facilité d'ajouter les productions de la mer à celles de la terre, sont plus aisés que ceux de l'intérieur.

» Arrivé sur la côte septentrionale du Berufiord, je louai un bateau pour traverser cette baie avec mon bagage ; mon domestique fit le tour avec les chevaux. J'évitai par là une marche de quatorze milles, et les animaux furent soulagés d'autant ; la largeur de la baie est de huit milles.

» Je débarquai le soir au comptoir de Diupavog, le plus méridional de la côte orientale. Il ne consiste qu'en une boutique et quelques magasins; tous ces bâtimens sont grands et en bon état. Le port est un des meilleurs de l'île ; on y fait un commerce important. Je visitai dans les environs plusieurs cavernes curieuses et remarquables par leurs beaux cristaux.

» A six milles au large de ce golfe, il y a plusieurs îles, dont la plus grande est Papey. On suppose qu'elle tire son nom de ce qu'elle a été habitée par des pêcheurs chrétiens venus de l'Irlande, ou des Hebudes avant l'arrivée des Norvégiens en Islande. Autrefois elle etait fameuse par la quantité d'édredon qu'elle fournissait, et qui se montait annuellement à dix quintaux. Mais on dit que les oiseaux, effrayés par le bruit des bâtimens de guerre anglais envoyés dans ces parages pour protéger la pêche, ont abandonné ces parages.

» Je poursuivis ma route le 2 septembre, le long de la côte du Hamarsfiord, au milieu des débris du Bulandstinde, et, à l'extrémité de l'Alptafiord, je dressai ma tente près de la ferme de Starmyra. Puis je m'avançai un peu dans les terres, et je montai dans le Lonsheide, canton raboteux et désert; jamais les maladies contagieuses ne l'ont franchi; des brouillards continuels l'enveloppent. J'en sortis par un défilé qui aboutissait à des précipices affreux. La brume m'empêcha de bien voir une magnifique cascade, dont j'appris depuis que la hauteur est de plus de trois cent cinquante pieds. L'atmosphère s'éclaircit un peu, quand je fus descendu dans une plaine plus basse, remplie de cailloux que les eaux ont entraînés des yœkuls voisins. Nous avions la mer à gauche, et à peu de distance à droite, une chaîne de grandes montagnes, cachées par le brouillard jusqu'à leur base. Je me reposai enfin près du presbytère de Satafafell. Cette paroisse a une population de huit familles. Elle est au pied de collines circulaires qui jadis furent couvertes de bois d'où lui vient son nom qui signifie mont aux arbres. A l'ouest, une plaine basse large de deux milles, est traversée par le Yœhulsaa-i-Lon, torrent formidable que vomit le Lons-Yœkul, grand glacier peu éloigné. Souvent au printemps et en été, le torrent se gonfle tellement, qu'il inonde toute la plaine, et qu'entre les montagnes de chaque côté, l'on n'aperçoit qu'une vaste nappe d'eau.

» Les pluies avaient tellement gonflé l'Yœkulsaa-i-Lon en ce moment, que je fus obligé d'attendre jusqu'au 5 après-midi pour le traverser. Il avait un aspect formidable, et couvrait presque toute la plaine entre le Stafafell et les montagnes voisines de Vestr-Horn. Le trajet prit beaucoup de temps; mais il eut lieu sans accident. Le soir, je campai près de Fiœrdr, ferme voisine du Vestr-Horn, ou cap occidental, composé de trois montagnes terminées par des prés.

» Le col d'Almannaskard, où j'atteignis le 6, m'offrit une perspective d'un genre extrêmement imposant et absolument nouveau. J'avais à mes pieds un précipice dont la base était bai-

gnée par la mer, et qui n'avait pas moins de neuf cents pieds de hauteur perpendiculaire ; à gauche, l'Océan s'étendait dans un lointain sans borne; à droite, je voyais le Hornafliot dont la rive orientale était bordée par des maisons formant la paroisse de Biarnaness. Au-delà, des montagnes couronnées de glaces se prolongeaient à perte de vue, et se terminaient à l'ouest par l'Oræfa-Yœkul, la plus haute cime de l'Islande.

» Comme le Hornafliot, dont la largeur est de deux milles, paraissait extrêmement gonflé par les pluies, j'allai demander conseil au propriétaire de la ferme d'Arnaness. Il chargea son fils de me conduire chez son frère qui demeurait quatre milles plus haut; celui-ci me donna un guide; je passai aisément, et je parcourus ensuite trois milles entre les masses immenses de rochers de basalte, dont quelques-uns paraissaient être tombés des montagnes voisines, et d'autres être encore en place. Il y eut un endroit entr'autres où j'aurais pu me croire entouré des ruines de quelques-uns des plus beaux édifices de l'architecture grecque. Ces colonnes s'élevaient les unes sur les autres, avec la plus parfaite exactitude; elles étaient disposées de manière à former un demi-cercle; elles sont absolument perpendiculaires; quelques divisions ont à peu près quatre pieds de long, la plupart en ont deux ou trois, et cinq, six ou sept côtés. Toutes celles qui étaient renversées, ayant une extrémité concave et l'autre convexe, je grimpai sur les points où il en manquait, et je reconnus que toutes étaient concaves à la partie supérieure, et convexes à l'inférieure, de sorte qu'elles s'adaptaient parfaitement les unes aux autres.

» Les Islandais donnent à ces colonnades naturelles, le nom de Trœllahlad, ou mur des Géans, et aux cavités qui se trouvent dans les rangées de basalte de moindre dimension, celui de chambres des Nains.

» La ferme d'Arnaness est entourée d'une fortification naturelle de colonnes basaltiques, à travers lesquelles il faut pénétrer pour arriver. Profitant du beau temps, j'allai le lendemain jusqu'à Reinavellir, situé à l'extrémité sud-est du Breidamark-Yœkul. D'abord on traverse alternativement des fondrières et des sables, à un quart de mille de distance du Myrar-Yœkul et de l'Heinaberg-Yœkul; ce sont des branches de la chaîne du Klœfa-Yœkul, il unit les nombreux glaciers qui s'avancent vers la côte orientale de l'Islande, et occupent un espace de plus de trois milles carrés. Ils sont très-élevés et étroits derrière le point où ils quittent le noyau central ; en s'étendant, ils s'abaissent et s'élargissent, jusqu'à la plaine qu'ils bornent à une distance de dix à douze milles, où ils présentent une lisière haute de vingt à cinquante pieds. Leur disposition circulaire, et leur inclinaison vers les prés qu'ils embrassent, suggèrent l'idée d'une masse énorme de fluide qui, s'étant avancée dans la plaine, a été congelée dans la position qu'ils occupent aujourd'hui. Leur région supérieure semble n'être composée que de la neige la plus pure; vers le milieu, ils deviennent noirâtres, ce qui, je suppose, est dû au mélange de sable et de poussière des montagnes adjacentes, et vers leur base, ils prennent une belle teinte verdâtre, qui, réfléchissant les rayons du soleil, produit l'effet le plus brillant.

» Indépendamment de plusieurs rivières peu considérables, il sort de ces yœkuls, trois grand fleuves : le Holmsaa, le Heinabergsvatn et le Kolgrimaraa. Toute cette plaine a été autrefois très-peuplée, mais les ravages causés par les débordemens, ont chassé les habitans. Il n'y reste aujourd'hui que la ferme de Heinaberg qui, vue d'une certaine distance, paraît située au milieu de la glace.

» Le Hreggs-Gerdismula est une montagne composée principalement de tuf, et percé d'une quantité de trous fort grands, à travers lesquels on apercevait le ciel ; un groupe de petites colonnes basaltiques attira mon attention sur une montagne opposée : il était à plus de sept cents pieds de hauteur ; on aurait dit des barres de fer liées ensemble au sommet, s'écartant par le milieu et perpendiculaires à leur base. Les vallées des montagnes que je rencontrai sont passablement peuplées ; en arrivant dans la plaine, je fus frappé de l'aspect du Kaalfafell-Yœkul, glacier magnifique, et encore plus de ce que les côtés de la vallée dans laquelle il s'avance, sont fertiles jusqu'au bord de la glace. Jamais je n'avais tant vu de bétail en Islande.

» Au-delà du Bredibœlstadar-Fiall, monta-

gne qui penche d'une manière effrayante, et dont les fragmens couvrent la route, j'entrai dans le Fellshverfi, beau canton situé entre des hauteurs qui font suite à la précédente et le Breidamark-Yœkul, et s'ouvre du côté de la mer éloignée de trois milles de l'intérieur de la vallée. Un peu à l'ouest de Reinavallir, la ferme de Fell est située au pied de la montagne de même nom, qui est complètement fendue à sa base. Fell est habité par un riche paysan dont la famille nombreuse peuple les maisons voisines. Quand on réfléchit aux fréquens tremblemens de terre auxquels l'île est sujette, la position de ces gens paraît extrêmement dangereuse, et suivant une ancienne prophétie, le rocher suspendu au-dessus de leur tête, est destiné à les réduire en poudre. Toutefois, tout ce monde paraît vivre dans la plus grande sécurité.

» Le paysan de Reinavallir ayant consenti à me conduire au-delà de l'Yœkulsaa-Aa-Bredamerkur-Sand, fleuve que le capitaine Van-Sheel, en se séparant de moi, m'avait représenté comme le plus formidable et le plus périlleux de l'Islande, je m'en approchai après avoir passé le Veduraa, rivière assez large, dont les rives sont bordées de morceaux de mottes de terre et de gros morceaux de bois entraînés de l'intérieur de l'Yœkul.

« Ce Yœkul est moins une montagne qu'un immense champ de glace, long de vingt milles, large de quinze et élevé de quatre cents pieds au-dessus du niveau du sable; tout l'espace qu'il occupe a été autrefois une plaine fertile et bien peuplée. Au quatorzième siècle, six volcans, qui firent éruption en même temps, ravagèrent une étendue de cent milles le long de la côte; les glaciers de l'intérieur vomirent sur ce terrain uni, des torrens d'eau qui emportèrent d'énormes masses de glaces. Celles-ci arrêtées dans leur marche, et s'accumulant, ont entièrement bouché le passage aux eaux. Ce glacier fait continuellement des progrès vers la mer, et menace de couper, dans peu d'années, toute communication entre les cantons du sud et ceux de l'est.

» Parvenus sur les bords du fleuve nous reconnûmes que depuis peu de temps il avait changé de lit : il fallut marcher long-temps au milieu des sables remplis de trous, avant de voir de l'eau; au bout d'un quart de mille, le mugissement des flots nous avertit du danger. Après avoir passé plusieurs branches inférieures, nous atteignîmes un banc de sable baigné par le courant principal; mais il était si impétueux et il semblait si difficile d'éviter les glaçons énormes qu'il roulait, que le guide jugea qu'il valait mieux essayer de traverser le Yœkul, un peu au-dessus du point d'où le fleuve en sort. Quoique rarement praticable pour les chevaux, il est rare que le glacier ne le soit pas pour les hommes, et c'est par là seulement que l'on peut mener les moutons d'un côté à l'autre. Le guide alla donc faire une reconnaissance, mais les fentes et les crevasses de la glace offraient tant de dangers, qu'il renonça bientôt à son entreprise.

» La source du fleuve n'était qu'à deux jets de pierre de nous; on voyait l'eau sortir en bouillonnant d'une manière terrible, du milieu du glacier : tantôt elle s'élevait, tantôt elle s'abaissait, et entraînait constamment des glaçons très-gros qu'elle emportait à la mer.

» Enfin, nous avons essayé le passage; les chevaux eurent de l'eau jusqu'au poitrail; ceux qui n'étaient pas très-forts faillirent être renversés. Ensuite il fallut traverser d'autres branches qui n'offraient pas moins de danger; il n'y avait pas deux minutes que j'avais atteint le bord d'une de celles-ci, qu'un glaçon, ayant au moins trente pieds carrés, fut entraîné près de moi, avec une violence irrésistible. Les flots qui écumaient, le bruit que causaient les pierres précipitées l'une contre l'autre au fond du fleuve, et les glaçons qui, arrêtés dans leur marche par des rochers, étaient frappés avec fureur par les vagues, tous ces objets produisaient l'effet le plus effrayant.

» Arrivés sans accident sur la rive opposée, nous avons tous remercié Dieu de sa protection signalée dans cette occasion. Le guide parvint heureusement à regagner la rive d'où il venait; nous ne nous sommes éloignés qu'après qu'il nous a eu fait le signal convenu pour nous avertir; nous pouvions à peine l'apercevoir, tant la distance est considérable.

» Au-delà du fleuve, le Breidamark-Yœkul se dirige au nord-ouest, et se termine à l'Œræfa-Yœkul, dont les divisions inférieures gagnent les montagnes qui bordent la côte : il est

verdoyant, tandis que ses parties hautes couvertes de neige, s'élèvent à six mille deux cent quarante pieds au dessus de l'horizon. Une montagne étroite élève ses cimes aiguës entre les deux glaciers; quoique plongés entre des neiges perpétuelles, ses flancs sont revêtus de verdure; les paysans du voisinage font passer leurs moutons par-dessus la glace, pour y aller pâturer en été.

» Après avoir traversé sans difficulté trois rivières, et doublé l'angle sud-est de l'Œræfa-Yœkul, nous avons parcouru le canton le plus triste et le plus affreux qu'il soit possible d'imaginer. Il est rempli des ruines d'une chaîne de montagnes, bouleversées jusques dans leurs fondemens en 1362, par une terrible explosion de l'Œræfa-Yœkul, qui dévasta toute la côte voisine. Je n'apercevais que des débris énormes de rochers, noircis par le feu et recouverts de glaçons. Ce désert est suivi de montagnes peu elevées, puis d'une plaine parsemée de fragmens de pierre ponce, d'obsidienne et de scories, et terminée par le Hnappavellir, glacier au pied duquel je dressai ma tente entre deux fermes. Leurs habitans rivalisèrent à qui exercerait envers moi le bienfait de l'hospitalité, et me prièrent de les excuser de ce qu'ils n'etaient pas si polis que je pouvais le désirer.

» On voit vis-à-vis du Hnappavellir, l'Ingolfshœfdi, promontoire qui tire son nom du norvegien Ingolf, fondateur de la colonie de ses compatriotes en Islande. Il tenait autrefois au continent dont il a été séparé par quelques convulsions de la nature, si fréquentes dans cette île; c'est là que finit le banc de sable, qui, commençant au Hammarsfiord, se prolonge parallèlement à la côte sud-est, à la distance d'un à deux milles du rivage. Depuis le Horns, la côte court au sud-ouest jusqu'à ce promontoire, où elle tourne droit à l'ouest; elle est unie, généralement sablonneuse, et coupée en divers endroits par de grandes rivières qui descendent des glaciers. Le terrain habitable est situé au bas de la rangée des montagnes les plus basses, qui sur plusieurs points bordent le sable à quinze et vingt milles de la mer.

» Avant de quitter cette ferme, j'eus une nouvelle preuve de l'hospitalité désintéressée des Irlandais. Mes chevaux commençant à être fatigués de la longueur et de la nature de la route, il était nécessaire de les échanger contre d'autres plus frais. En ayant parlé à un des paysans, il troqua aussitôt un cheval robuste contre un des miens, sans me rien demander en retour. C'est ce que ces insulaires appellent le hestakaup, et qu'ils regardent comme un devoir sacré à remplir envers les voyageurs qui ont recours à eux pour cet objet.

» Après avoir traversé un canton bas et marécageux, qui prend naissance au pied des glaciers, j'arrivai à une descente brusque, ayant à gauche les sables dont il vient d'être question, et à droite les flancs grossièrement creusés d'une montagne peu élevée, formant le premier anneau du chaînon qui compose la base occidentale des glaciers. Je cheminais au nord autour d'une grande baie. Un peu au nord de la ferme de Hof, on me montra le Goda-Borg, montagne haute, de couleur blanche et de forme conique. Sur son sommet s'élève un autel consistant en quatre grandes pierres, un peu creusées dans leur centre; on y sacrifiait des hommes aux jours du paganisme. Toutes les montagnes des environs sont très-escarpées, et comme suspendues au-dessus des fermes situées à leur base. Elles paraissent d'origine volcanique, et ont été bouleversées par des éruptions postérieures à leur formation. Le fermier de Hof est connu, dans l'île entière, sous le nom de David du désert, et renommé par le vif attachement qu'il professe pour l'ancienne littérature scandinave et les mœurs de ses aïeux. Poète lui-même, il possède en manuscrit plus de cent sagas ou chroniques rimées. Il en sait la plus grande partie par cœur, et confirme ses assertions par des citations de ces anciennes autorités; il a aussi recueilli un grand nombre de poëmes plus modernes.

» J'échangeai mon autre cheval à Hof, et je m'acheminai vers Skaftafell avec David, qui entreprit d'être notre guide dans tout l'espace ravagé, en 1727, par une éruption de l'Œræfa-Yœkul; on y entre vis-à-vis de l'église de Sandfell, de laquelle les glaciers situés derrière prennent le nom de Sandfell-Yœkul; il est couvert de toutes sortes de fragmens de rochers qui ont subi l'action du feu; quelques-uns sont de la dimension d'une maison; des

glaçons y sont aussi mêlés, et comme les autres débris les préservent de l'action du soleil ; ils ne fondent pas, et gênent beaucoup la marche du voyageur.

» Les Islandais qui demeurent dans le voisinage du volcan, ayant entendu, pendant l'été actuel, un grand bruit dans le volcan, vivaient dans des appréhensions continuelles d'une éruption prochaine, ces craquemens étant généralement regardés comme les avant-coureurs de ces funestes événemens. Il paraît plus probable qu'ils étaient dus à la rupture de certaines parties du glacier qui, durant l'hiver, avait fait de grands progrès vers la plaine. A l'extrémité des débris volcaniques, j'arrivai dans un marécage. Quoique nous eussions aperçu de loin la ferme de Skaftafell, située sur le bord d'une montagne, nous en étions encore à trois milles, lorsque nous fûmes surpris par la nuit. Nous avions deux grandes rivières à passer. L'une, quoique moins large, était presque aussi rapide que le Breidamark-Sand. Ayant marché quelque temps du côté où nous avions vu la maison, nous avons atteint la rive du Skeideraa, et nous sommes entrés dans une ravine profonde à droite. Tout-à-coup nous avons été arrêtés par une montagne escarpée qui nous a barré le passage. Entourés de tous côtés par des glaciers et des torrens fougueux, enveloppés par l'obscurité, et hors d'état de trouver une issue pour sortir de ce mauvais pas, nous sentions combien notre position était désagréable. Il est difficile de prévoir quelle alternative nous aurions choisie. Au moment où nous nous y attendions le moins, nous fûmes tirés de notre perplexité par l'aboiement d'un chien qui n'était pas à plus d'un jet de pierre de nous. Je n'oublierai jamais l'émotion joyeuse que je ressentis dans cette occasion. Bientôt je pus dresser ma tente près de la ferme.

» Comme le temps fut très-beau, le 10, j'escaladai les montagnes qui sont derrière Skaftafell. Parvenu au sommet, d'où j'espérais jouir d'une vue très-étendue des glaciers de l'intérieur, je trouvai, à mon grand déplaisir, qu'une longue chaîne de falaises raboteuses, interceptait la perspective de ce côté. Cependant je n'eus pas sujet de regretter ma peine, car les glaciers de l'est se déployaient dans toute leur magnificence. Le Skeideraa entrecoupait la plaine de ses bras nombreux ; il avait sa source à peu de distance, et versait une immense quantité d'eau dans l'Océan. Au nord de l'Eyafial'a-Yœkul, je découvrais le cratère de Kœtlugia, volcan aquatique. Tout le terrain renfermé entre les montagnes, avait été très-peuplé avant le quatorzième siècle ; les éruptions des volcans l'ont fait déserter ; on n'y compte aujourd'hui que huit fermes.

» Quand nous eûmes passé le Skeideraa, nous eûmes à droite le Syder-Skeideraa-Yœkul qui, à l'exception de la hauteur, ressemble beaucoup au Breidamark. Les cendres et les sables que lui envoient les volcans voisins, lui donnent une teinte plus noire qu'aux autres glaciers de la côte, et les rochers qui percent sa surface en différens endroits, et qu'il a emportés en s'avançant, le rendent encore plus sombre. Ce qui le rend surtout remarquable, est la marche alternativement progressive et rétrograde à laquelle il est sujet. Dans certaines années, il vient jusqu'au promontoire de Lomagnupr, ensuite il recule de plus d'un demi-mille en arrière. En 1727, pendant que les glaciers volcaniques de Norder-Skeideraa et d'Œrœfa étaient en éruption, ce glacier inférieur se mit à s'ébranler à la grande consternation de quelques voyageurs qui passaient sur les sables en avant. Ils racontèrent qu'il avait remué en avant et en arrière, avec un mouvement d'ondulation, pareil à celui des vagues de la mer, et vomissant en même temps de sa base des torrens innombrables qui paraissaient et disparaissaient presque instantanément, en proportion de son agitation. Comme il marchait lentement, les voyageurs témoins de ce phénomène, eurent le temps de se sauver ; mais le torrent continua à couler si brusquement et si subitement, que de tout l'été l'on ne put cheminer de ce côté.

» Nous avons rencontré au milieu des sables les restes de la saillie qui eut lieu en 1787 ; c'est une élévation de trente à cinquante pieds, couvrant une étendue de plusieurs acres, et dont la superficie ne diffère pas des autres parties du terrain sablonneux ; je croyais d'abord que ce n'était qu'une immense digue sablonneuse qui avait résisté à la violence des flots ; quand j'eus parcouru plus d'un mille sur cette surface,

je reconnus que je marchais sur des masses et des cavernes d'une glace ancienne. Sans l'intelligence de l'expérience de notre guide, je ne me serais certainement pas hasardé à poursuivre mon voyage dans cette direction. Après être descendus dans une cavité, nous avons passé entre de grandes mares d'eau blanche, et autour de plusieurs sources qui envoient de de gros ruisseaux dans les sables. Ce canton est à peu près à trois quarts de mille du bord actuel du glacier; près du milieu de l'espace intermédiaire, on voit beaucoup de monticules laissés par le glacier lorsqu'il se retira en 1812, dernière époque à laquelle on a observé ses mouvemens.

» Le trajet de quelques-uns des Gnupsvatn, rivières que l'on rencontre à l'ouest des sables, n'est pas moins formidable que celui du Skeideraa. Ces rivières sont défendues à droite par le Lomagnupr qui s'avance dans les sables; tout annonce que jadis il était baigné par la mer. Il a au moins quinze cents pieds de haut; sa masse offre un tuf grossier et brun, qui renferme un nombre infini de petites pierres bleuâtres pointues, que je pris pour des morceaux de basalte. Les débris du tremblement de terre de 1789 couvrent un espace que l'on parcourt avant d'arriver à une lave brune qui doit avoir coulé avant la découverte de l'île. Le passage du Diupaa est dangereux et difficile. Le soir, je dressai ma tente à Kœlfafell.

» Le voyageur, en traversant le Gnupsvatn, passe, de la région des neiges et des glaces perpétuelles, dans une autre, renommée par son aspect agréable et sa fertilité, quoique entièrement bouleversée par les terribles convulsions de la nature, auxquelles elle a été sujette dans le siècle précédent. Le Norder-Skeideraa-Yœkul et le Skaptar-Yœkul, qui s'élèvent à une distance considérable à l'est et au nord, et les montagnes basses qui sont plus rapprochées, en abritant les habitans des vents froids de l'hiver, procurent à leurs troupeaux une pâture assez abondande. Les nombreuses maisons qui bordent la base des collines, la riche végétation qui tapisse les deux tiers des hauteurs, et les magnifiques colonnes de basalte qui surmontent le sommet des falaises, tout se réunit pour rendre les cantons de Sida et de Fliotshverfi, les plus délicieux de l'Islande. Ce dernier qui est le plus oriental, a été ravagé en 1755 et 1783, par des éruptions de Norder-Skeideraa-Yœkul.

» Celle-ci paraît avoir été non seulement plus effrayante dans ses effets, qu'aucune autre dont il soit mention dans les annales modernes de l'Islande; mais elle a eu aussi les suites les plus funestes et les plus affligeantes; d'immenses torrens de lave bouillante se précipitèrent de toutes les collines avec une vitesse incroyable, et, s'étant répandus dans la plaine, consumèrent hommes, bestiaux et habitations, en un mot, tout ce qui se trouva sur leur passage. Toute espèce de végétation fut détruite dans un instant autour du volcan, par les cendres, le soufre et la pierre ponce qu'il vomissait. Ce qui était plus effrayant encore, ces matières lancées à une hauteur extraordinaire, se dispersant sur toute la surface de l'île, imprégnèrent l'atmosphère d'une vapeur nauséabonde, interceptèrent les rayons du soleil et empoisonnèrent tout ce qui pouvait satisfaire la faim ou apaiser la soif des hommes et des animaux. La quantité de cendres qui tomba fut telle que, dans les parties de l'île les plus éloignées, on la ramassait par poignées. Près de quatre cents insulaires furent tout-à-coup privés d'asile. Le poisson s'éloigna des côtes; les élémens semblèrent se disputer entre eux à qui commettrait les plus grands dégâts. La famine et les maladies contagieuses étendaient de tous côtés leurs ravages. Il restait à peine dans chaque famille un seul individu en état de porter le moindre secours à ceux qui l'entouraient, et aucun qui eût assez de force pour donner la sépulture aux premières victimes de cette affreuse catastrophe. On ne rencontrait que des infortunés dont l'état de maigreur et de souffrance annonçait les besoins cuisans auxquels ils étaient en proie. Quand tous les animaux morts de faim et de maladies furent consommés, les malheureux habitans n'eurent plus d'autre ressource que de manger des peaux, de vieux morceaux de cuir et de cordages qu'ils faisaient bouillir. En un mot, la somme des malheurs causés par cette éruption fut si grande, que dans le court espace de deux années, il périt neuf mille trois cent cinquante-six créatures humaines, vingt mille chevaux, onze mille quatre cent soixante-une têtes de

gros bétail, et cent quatre-vingt-dix mille quatre cent quatre-vingt-huit moutons!

» Un mois avant le commencement de cette éruption, il y en eut une d'un volcan sous-marin, à soixante-dix milles au sud-ouest du Reykianess; il vomit une si grande quantité de pierre ponce, que la surface de l'Océan en fut couverte à plus de cent cinquante milles, ce qui retarda beaucoup la marche des navires arrivant au printemps. Une ile nouvelle s'éleva au point de l'explosion; elle consistait en rochers escarpés, au centre desquels le feu était dans une action violente; il sortait de la fumée et des pierres ponces de trois endroits différens. Cette ile reçut le nom de Nyœ; avant la fin de l'année, elle rentra dans les abimes de l'Océan. Toutefois on découvrit bientôt qu'il restait un écueil au même endroit.

Ces cruels désastres, qui se renouvellent assez fréquemment, et l'empiétement progressif de plusieurs glaciers, font craindre avec raison que, dans un temps plus ou moins éloigné, l'Islande ne devienne tout à fait inhabitable, et ne soit changée en une effrayante arène où le feu et les glaces, en ennemis terribles, se livreront sans témoins un dernier combat qui amènera sa destruction.

» Le 11 septembre, dit M. Henderson, je fis le tour de la lave vomie par cette funeste éruption; elle est tellement remplie de trous et d'aspérités, qu'il est impossible d'y mettre le pied, de sorte que l'on est obligé d'allonger sa marche de douze milles; cet espace est arrosé par le Hverfisfliot; les difficultés que j'éprouvai à le passer un peu au-dessous de son issue de cette lave, furent très-grandes; cependant il a été en partie desséché en 1783. Sida, ferme située à l'extrémité de ce canton désolé, est entourée de belles prairies. Une belle cascade tombe du haut des montagnes voisines, et les rives de la rivière qu'elle forme, sont garnies de superbes rangées de basalte. Il est impossible de s'imaginer un plus magnifique coup d'œil. A l'ouest de ce lieu, on trouve Hœrgland. C'est un des quatre hôpitaux de l'ile destinés à recevoir les lépreux incurables. Ces établissemens furent fondés en 1652. Cette affreuse maladie est plus commune dans les quartiers du sud et de l'est que dans les autres.

» Au-delà du Geirlandsaa, je suis arrivé à l'abbaye de Kirkiubœ, lieu très-célèbre dans les annales ecclésiastiques de l'Islande, comme ayant été habité par les papars ou chrétiens islandais, avant la découverte de l'ile par les Norvégiens. Aujourd'hui l'abbaye est transformée en une belle ferme, et l'église est encore en très-bon état.

» Un peu à l'est de Kirkiubœ, il existe une des plus belles colonnades de basalte que j'eusse vues; elle est près de la route, et forme un carré presque régulier, ayant vingt-cinq pieds de long sur vingt de large; les colonnes, toutes pentagonales, se joignent de la manière la plus exacte. Les interstices qui les séparent sont remplis d'une couche mince de couleur jaune, épaisse d'un huitième de pouce, et qu'on prendrait pour un mortier. Vue de plus près, on reconnait que c'est un ciment naturel qui aura coulé à l'époque de la formation des colonnes. Leur plus grand diamètre est à peu près de neuf pouces; leur surface, qui est presque de niveau avec le sol, est aussi unie que des dalles de pierre, et comme elle a été blanchie par les pluies, elle a une teinte grisâtre qui rend cet endroit très-remarquable, et le fait contraster avantageusement avec le sable noir qui l'environne de tous côtés.

» Le Landbrot, où je voyageai le 12, est séparé de Sida par le Skaptaa, rivière dont les eaux coulent en partie dans leur ancien canal; après avoir cherché à se faire jour à travers les fissures et les cavités de la lave, dont ce canton est presque entièrement composé, elle a dû couler avant que l'ile fût habitée, car elle est assez ordinairement couverte d'une couche épaisse de terre végétale et d'herbe; les inégalités de la surface, et les ravines que l'on y rencontre de temps en temps, indiquent qu'elle est très-caverneuse; cependant un grand nombre de fermes ont été érigées sur ces fondemens calcinés et creux. On voit fréquemment de grandes ouvertures au milieu des pâturages, sur les points où la croûte a cédé, et il est impossible de se défendre d'un mouvement de crainte pour la sûreté des habitans, quand on réfléchit à la situation des maisons, puisque, selon toutes les probabilités, plusieurs ne sont séparées d'un gouffre rempli d'eau, que par une voûte poreuse qui n'a pas plus de dix-huit pouces d'épaisseur.

» La nouvelle lave commence à Erfristeinsmyri; je la côtoyai quelque temps jusqu'aux bords de l'Eldvatn, large fleuve, ou plutôt lac qui tire son nom (eau de feu) de ce qu'il n'existe que depuis la dernière éruption. Il paraît être le réservoir commun du Steinsmyrarfliot et de plusieurs autres rivières moins considérables, dont la marche de la lave a changé le cours. Sans l'assistance divine qui jusqu'alors m'avait protégé, j'aurais probablement terminé mon pèlerinage en ce lieu. De longues perches placées debout à différentes distances, indiquaient les points où l'on pouvait passer ce fleuve à gué; mais comme leur position relative n'est connue que des habitans du voisinage, elles peuvent plutôt tromper un étranger, que l'avertir du péril. Au moment où j'allais entrer dans l'eau pour la traverser au-dessus des perches, en m'en rapprochant autant que je le pourrais, un jeune homme qui arrivait du côté opposé, me conseilla de prendre au-dessous des balises, parce que plus haut, le fond était rempli de trous et de fentes qui le rendaient absolument impraticable; je compris alors pourquoi les gens d'une ferme, près de laquelle j'avais passé, avaient poussé des cris; quand ils virent que je n'y faisais pas attention, ils durent supposer que je connaissais le danger.

» Je parvins, sans accident, à la rive opposée. Le pasteur de Hnausar me servit ensuite de guide pour traverser le Kudafliot, qui est le fleuve le plus large de l'Islande. En chemin, il engagea un paysan à nous accompagner, car il redoutait le danger du trajet. De même que le fond du Hverfisfliot, celui du Kudafliot est couvert de vase, et l'eau, en beaucoup d'endroits, est assez haute pour cacher le dos des chevaux. Le passage dura une heure entière. Il fallut ensuite traverser un marais assez difficile. Après une autre heure de marche, je dressai ma tente à Myrar. Le lendemain, ma route me conduisit dans le Myrdal-Sand, canton désert, qui ne consiste, en grande partie, qu'en laves et en cendres déposées par le Kœtlugiaa, volcan peu éloigné.

» Beaucoup de paysans étaient occupés à faucher le melar (*arundo arenaria*), roseau qui croît spontanément dans plusieurs parties de l'île, et notamment parmi le sable et les cendres qui couvrent le terrain le long de cette côte. On le coupe assez haut au-dessus de la racine, et on en fait de petites bottes que l'on met en tas pour l'hiver. La paille sert à couvrir les maisons: la graine, après avoir passé au four, est moulue; on fait avec la farine des espèces de potages et des galettes minces. Elles ont un goût particulier qui ne me parut pas désagréable.

» Le promontoire de Hiœrleifshœfdi est absolument isolé; une cavité dans ses flancs fait l'habitation d'un fermier solitaire; ses côtés sont presque perpendiculaires, et sa base à l'ouest et à l'est a été terriblement évidée par les déluges que le Kœtlugiaa a vomis dans la plaine. Cette montagne tient une place distinguée parmi les volcans de l'Islande. Elle est à dix milles de la côte, et forme l'extrémité orientale de l'Eyafialla-Yœkul. De nombreux glaciers descendent de son flanc méridional vers le Kotlu-Sand et le Myrdal-Sand, espaces qu'il a couverts de scories. Comme elle est presque entièrement occupée par des glaces entrecoupées de crevasses larges et profondes, elle n'a jamais été complètement explorée. Son cratère est visible de loin, c'est un abîme immense entouré de rochers noirs et raboteux. Le Kœtlugiaa, depuis que l'île est habitée, a vomi, à huit périodes différentes, du feu, de la lave, ou d'immenses quantités d'eau. La dernière éruption, et la plus terrible, eut lieu en 1755 et 1756, époque de désastreuse mémoire par le bouleversement de Lisbonne, et les commotions qui se firent sentir dans plusieurs pays de l'Europe et d'autres parties du monde. Depuis ce temps, ce volcan est resté tranquille.

» L'horizon, étant extrêmement brumeux, m'empêcha de voir le Kœtlugiaa; en traversant le Mulequisl, rivière assez large, j'observai plusieurs collines, composées de glace, de sable et de gravier, qu'il avait entraînés dans sa fureur. A l'extrémité des sables, on rencontre une montagne dont les flancs ont été creusés par les inondations du glacier; la route passe le long de la falaise occidentale, qui menaça de tomber sur la tête du voyageur. Une ferme est située sur cette montagne, tout près des bords du précipice, à une hauteur perpendiculaire de près de sept cents pieds. Elle était

jadis dans la plaine; le propriétaire, après une éruption du volcan, la transplanta dans sa position actuelle, afin d'être à l'avenir à l'abri d'accidens semblables.

» Quel plaisir j'éprouvai, après avoir passé ces rochers, dont l'extérieur est si raboteux, d'arriver à deux belles vallées qui se prolongent dans les montagnes, et sont tapissées de la plus riche verdure. Les fermes de Vik, situées dans les plus éloignées, sont préservées de la violence des volcans par une chaine de hautes montagnes; leur façade est tournée vers la mer; des roches qui s'élèvent au-dessus de sa surface, ressemblent de loin à une flotte de vaisseaux à la voile; et au premier aspect, j'y fus trompé. La pluie qui tombait à flots, me fit chercher un refuge chez M. Paulsen, chirurgien, l'Islandais le plus instruit de nos jours en histoire naturelle. Il a voyagé dans toutes les parties de l'île pour examiner les nombreux et curieux phénomènes qu'elle présente; il a tenu constamment un journal de ses courses. Ils serait à souhaiter pour le monde savant, qu'il le publiât, afin de bien faire connaître la géographie physique de ce pays. Il a aussi écrit une description topographique des glaciers et des autres montagnes de l'Islande; cet essai fut communiqué dans le temps à une société littéraire de Norvège; elle cessa d'exister peu de temps après, et l'ouvrage n'a pas paru. On serait tenté de croire qu'il a fixé sa demeure dans le lieu où elle est, exprès pour épier les mouvemens du Kœtlugiaa; car il n'a qu'à grimper sur le sommet de la montagne située derrière sa maison, pour apercevoir toute la contrée voisine.

» Je partis, le 14, avec ce savant, pour le Myrdal (vallée des fondrières), qui a donné son nom au canton. La fumée qui s'élevait des nombreuses chaudières éparses sur les deux côtés de la vallée, produisait un très-bel effet. Nous eûmes de la peine à traverser les marais; ensuite il fallut escalader une montagne stérile et pierreuse; M. Paulsen me quitta au sommet, et je descendis avec mon domestique dans une plaine que coupait le Hafursaa. Cette rivière était extrêmement gonflée en ce moment, de sorte que mon domestique courut des dangers en la passant, et je craignis même qu'il ne fût emporté par le courant; il finit par arriver heureusement avec les chevaux de bagage. Quant à moi, je pensai qu'il y aurait de la témérité à les suivre, quoiqu'ils eussent réussi dans leur tentative. Je remontai donc un peu plus haut, et j'essayai de traverser la rivière dans un endroit où elle se partage en plusieurs bras; mon cheval, comme s'il eût connu les risques auxquels les autres avaient été exposés, refusa d'avancer, et rebroussa chemin assez à temps pour nous sauver tous deux. Alors je me retournai, et je criai à mon domestique d'aller à la maison près de laquelle nous devions faire halte, et de prier quelqu'un de ses habitans de venir me montrer un gué. Après un intervalle d'une vingtaine de minutes, je découvris un homme à cheval, qui s'efforçait de cheminer vers moi: sans cesse un nouvel obstacle le contraignait de reculer; enfin il m'apprit que le Hafursaa n'était pas guéable, et qu'il ne me restait d'autre ressource que de repasser, comme je le pourrais, les bras que j'avais déjà traversés, et comme il n'y avait pas de maison dans le voisinage, de gagner la pente de la montagne. Je me décidai à y passer la nuit. En retournant, j'aperçus une lumière qui remuait près du bord de la rivière; mon imagination étant un peu troublée par l'obscurité, je crus entendre crier quelqu'un, ce qui me causa une grande inquiétude, parce que je craignais que mon domestique ou quelqu'un de la ferme ne fût tombé dans le Hafursaa, en venant à mon secours. J'appris le lendemain que les bons fermiers de Holt l'avaient placée dans cet endroit pour m'empêcher de m'égarer dans la nuit. Lorsque je fus enfin parvenu à un lieu de la montagne où il y avait de bonne herbe, j'ôtai la selle de mon cheval, j'attachai sa bride avec des cordons à mes étriers, pour qu'il eût la facilité de paître, et m'asseyant sur la selle, qui me préserva de l'humidité du terrain, j'attendis dans cette position le retour du jour; je pouvais, dans un sens, dire avec Colma, dans un des poëmes d'Ossian: « Il fait nuit, je suis seul, abandonné sur la colline des tempêtes. On entend le vent dans la montagne; le torrent coule sur le rocher. Aucune cabane ne me protège contre la pluie: abandonné que je suis sur la colline des tempêtes. »

» La nuit fut longue, il plut beaucoup. Je me consolai de ce désagrément, en pensant que

Dieu veillait sur moi, et cette idée me donna un nouveau courage. Vers deux heures, me sentant un peu fatigué, je me fis un oreiller avec des pierres, et je m'étendis pour dormir. Lorsque l'aube me permit de distinguer les objets, ma vue se porta sur les montagnes qui m'entouraient, et sur le fleuve que j'avais à traverser. A cinq heures, je sellai mon cheval, et je me mis en route. En approchant des bords du Hafursaa, je rencontrai un paysan à cheval, qui était venu à mon aide. L'eau avait diminué, le trajet s'effectua sans beaucoup de difficultés, et j'atteignis bientôt la ferme où l'on me prodigua tous les soins imaginables. Ensuite, je continuai mon voyage. A l'exception d'un terrain peu étendu, à l'ouest de Fell, qui consiste principalement en cailloux et en sable, et qui est coupé par des torrens venant des glaciers, je parcourus principalement des collines couvertes d'une belle verdure; le bétail nombreux indiquait l'état d'aisance des habitans. Vestr-Solheima m'offrit une église et plusieurs maisons de bonne apparence; un paysan me fit entrer dans une grande chambre bien garnie de livres. Le doyen de Fell, qui m'avait accompagné jusqu'en ce lieu, me confia aux soins de ce paysan, et celui-ci se chargea d'être mon guide, dans le trajet du torrent qui coule au milieu des sables de Solheima; c'est le Fulalœk ou torrent fétide; en effet, ses eaux ont une odeur de soufre très-forte. Quelques jours auparavant deux voyageurs avaient été emportés par l'impétuosité des eaux; l'un d'eux n'a plus été revu, l'autre fut retrouvé le même jour à moitié mort sur un petit banc de sable au milieu de la rivière.

» Le Solheima-Yœkul se prolonge sur la lisière septentrionale des sables; il se termine à l'est au Mydral's-Yœkul et au Kœtlugiaa, et à l'ouest à l'Eyafiall-Yœkul, dont l'élévation est à peu près de 5500 pieds au-dessus de la mer, et qui est couvert à moitié de neige et de glace. C'est cette montagne que les navires voguant vers les ports du sud de l'île, aperçoivent la première; ils la nomment le glacier de l'est pour la distinguer du Snœfell-Yœkul, qui est pour eux le glacier de l'ouest. L'Eyafilla et le Solheima sont des volcans. La dernière éruption du Kœtlugiaa produisit des convulsions si violentes dans le Solheima, qu'il se souleva et s'abaissa alternativement, et qu'enfin il parut avoir le double de sa grandeur précédente. Le brouillard qui en couvrait la plus grande partie, m'empêcha de voir sa région supérieure; mais je pus considérer un glacier magnifique qui descend dans la plaine à la source de la rivière.

» Près de la plus occidentale des deux fermes de Skogar, je contemplai la plus belle cascade de l'île; l'eau se précipite en une nappe non interrompue, d'une hauteur perpendiculaire de 1500 pieds; sa largeur est de quarante pieds. Au-delà de la rivière à laquelle elle donne naissance, on rencontre le Hrutafell, montagne très-étroite qui se prolonge à deux milles à l'ouest. Elle est composée d'une espèce de tuf très-raboteuse; les tremblemens de terre, si fréquens dans ces quartiers, l'ont déchirée et bouleversée; des masses de plusieurs centaines de pieds carrés, ont été précipitées dans la plaine; dans un endroit, entre autres, la moitié de la montagne semble s'être écroulée, tandis que le reste est demeuré comme suspendu. Cependant plusieurs fermiers ont placé leurs maisons dans cette position, toute périlleuse qu'elle paraît, et, profitant des masses éboulées, ont converti leurs vastes cavités en étables et en greniers à foin; quelquefois même ils s'y logent.

» A l'extrémité de cette montagne, la plaine s'avance entre celles qui forment la base de l'Eyafialla-Yœkul; quoique ce canton soit peu étendu, c'est peut-être le plus peuplé de l'île. Je comptai du même coup d'œil vingt-cinq fermes et trois églises. Le terrain un peu marécageux produit une grande quantité de foin. J'arrivai ensuite à la base des falaises de grès qui sont au pied du glacier, et après avoir passé par Steinar, village composé de sept familles, et le premier que j'eusse vu depuis mon départ de Danemarck, je campai le soir à Varmahlid.

» Le lendemain, à l'instant où je finissais de m'habiller, je vis arriver le paysan qui me présenta une jatte d'excellent café. Je lui adressai inutilement des remontrances sur la peine qu'il avait prise; il me répondit obligeamment que j'étais un hôte d'une espèce si rare, qu'il pourrait s'écouler des siècles avant qu'il en vînt un pareil à Varmahlid. Il m'invita ensuite à entrer dans sa maison; du poisson, de la crême et du

petit lait furent servis sur une belle table en acajou. J'eus le plaisir de manger du pain de seigle cuit à l'islandaise; tout annonçait l'aisance et la propreté; enfin ce paysan avait une jolie bibliothèque.

» On aperçoit distinctement de ce lieu les îles Vestmanna, éloignées de quinze milles au sud de la côte méridionale de l'Islande; elles sont au nombre de quatorze, et n'offrent généralement que des rochers vitrifiés et arides. Quatre seulement ont de maigres pâturages. Une seule est habitée; des escarpemens la défendent de tous les côtés; sa surface est entrecoupée de laves; on dit que les montagnes vomissaient encore du feu à une époque peu reculée. Un petit port est défendu par un haut rocher perpendiculaire. Les habitans font le commerce de poisson et de duvet d'oiseaux. Croirait-on que ces insulaires, malgré leur pauvreté et les bords escarpés de leur demeure, sont exposés aux déprédations des pirates. En 1614, un navire anglais y fit une descente, pilla l'église et plusieurs maisons, et maltraita les habitans. A leur retour en Angleterre, ces forbans furent découverts et punis; trois ans après, Jacques I[er] rendit à l'église les objets dont on l'avait dépouillée. En 1627, les malheureux insulaires furent surpris par un corsaire algérien; l'église et les autres maisons furent pillées et brûlées; quatre cents habitans furent transportés à Alger. Le gouvernement danois les racheta; mais il n'y eût que treize de ces infortunés qui revirent leur patrie (1).

» Le pasteur de Holt me conduisit jusqu'à l'extrémité de l'Eyafialla, où j'admirai une cascade qui se précipitait d'une hauteur de 800 pieds; un courant d'air qui part du pied de la montagne, empêche la nappe d'eau de tomber jusqu'en bas, et la convertit en une pluie fine qu'elle transporte en forme de nuage dans l'atmosphère, de sorte que de loin en loin l'on croit voir une colonne de vapeurs qui s'élève au-dessus d'une source chaude.

» Près du dernier chaînon de l'Eyafialla-Yœkul, on traverse le Markarfliot, large rivière venant des glaciers; près de la mer elle se partage en un grand nombre de bras qui entourent des îles habitées principalement par des pêcheurs. Le Fliotshlid, où j'entrai ensuite, est un canton bas et marécageux; vers l'est du côté des montagnes, il est plus fertile. Le passage du Thveraa fut un peu difficile, mon cheval étant, dans quelques endroits, obligé de nager; je m'égarai ensuite dans des marécages, et je ne retrouvai ma route que dans la plaine qui s'étend au pied du mont Hekla. Enfin, après le trajet de l'Œstur-Rangaa, j'arrivai à Odde.

» Le doyen Sira Steingriner Jonson, chez qui je descendis, est un homme aussi instruit qu'obligeant. Odde est situé au sud-est d'un chaînon de collines verdoyantes qui offrent de vastes pâturages. Le lendemain 17, le doyen m'accompagna sur le sommet de la plus haute, d'où j'embrassai toute la plaine voisine. C'est peut-être la plus étendue de l'île, car elle a vingt milles dans toutes les directions; les prairies y sont excellentes, elles reposent sur des couches de cendres volcaniques. On aperçoit très-bien l'Hékla qui élève dans les nues ses triples sommets couverts de neiges perpétuelles. Le souvenir des désastres qu'il a occasionés dans le pays environnant m'inspira une mélancolie profonde. Si ce n'était cette idée qui se joint à celle du nombre de ses éruptions dont on conserve la mémoire, ce volcan ne mérite guère de fixer l'attention du voyageur, en supposant même qu'il n'ait jamais vu d'autres montagnes que celles qui se trouvent dans le voisinage. Le Trehyrning, ou le mont aux Trois Cornes, situé entre l'Hékla et l'Eyafialla-Yœkul, a un aspect beaucoup plus majestueux et plus pittoresque. Accoutumé à entendre parler de l'Hékla comme rivalisant avec le Vésuve et l'Etna, je croyais le trouver tel que mon imagination se le représentait, et je jouissais d'avance du plaisir que sa vue me procurerait; combien mon attente fut trompée, quand, m'en trouvant éloigné seulement de vingt-quatre milles, je reconnus qu'il est réellement fort au-dessous de sa renommée. Une éruption peut seule lui donner de l'intérêt.

» Il est à trente milles de la côte, on estime sa hauteur à quatre mille pieds. Son sommet

(1) Et l'on blâmerait la France d'avoir, par un sentiment sublime d'humanité, détruit pour jamais ce repaire de brigands, où tant d'innocens ont péri victimes de la faiblesse de gouvernemens qui *se disaient forts*, et qui se laissaient insulter indignement par ces forbans!

est partagé en trois pics. Celui du milieu est le plus élevé ; le cratère forme à l'entour, sur leurs flancs, de vastes cavités dont une partie est couverte de neige. La montagne consiste en grande partie en sable et en scories ; la lave ne se trouve que dans la région inférieure, où elle forme un immense mur raboteux et vitrifié autour de sa base. En ce moment il y avait peu de neige sur ses flancs; le doyen me dit que depuis trois ans la quantité en était considérablement diminué, ce qui provenait sans doute de la chaleur intérieure. Cette circonstance, jointe au long intervalle qui s'est écoulé depuis la dernière éruption, faisait apprehender qu'une nouvelle n'eût lieu bientôt.

» Je fus encore dans la compagnie du doyen au-delà du Vestr-Rangaa et du vaste désert marécageux situé entre Odde et le Thiorsaa. Je traversai ce dernier fleuve à moitié dans un bateau et à moitié à gué. Bientôt je gagnai le bord de la mer, que je suivis jusqu'à Eyarbacka. C'est le premier port qui se trouve sur la côte méridionale, partout ailleurs inaccessible jusqu'au Bérufiord, à cause du ressac, et exposée aux vents du large. La place sur laquelle sont bâtis les magasins et les maisons est basse, et souvent inondée en hiver, quoiqu'on ait tâché de la garantir, par une formidable barrière de pierres, contre la fureur des vagues.

» Le 19, je passai le Hvitaa et d'autres rivières. Le soir, je me trouvai à Breidabolstad, la dernière ferme au sud des montagnes; je m'y arrêtai. Le lendemain, je marchai au nord, et traversai un pays triste et raboteux, faisant partie des montagnes remplies de laves, qui s'étendent du Thingvallavatn au Reikianess. A ma gauche, mon attention se fixa sur les Trolladyngiar (morceaux magiques), cratères de forme conique, et couverts de scories rouges. Avant de quitter ce singulier désert, je fus surpris de voir un beau troupeau d'une cinquantaine de rennes qui descendaient lentement la montagne tout près de moi.

» A l'extrémité de la lave, je m'engageai par un chemin escarpé dans une ravine profonde dont le fond était encombré de scories et de sable volcanique; elle me conduisit à une plaine entièrement couverte de lave. Le Trœllabœrn (enfans des sorciers), que je vis ensuite, sont des espèces de petits cratères formés par la lave refroidie ; ils ont de cinq à huit pieds de haut, le plus grand peut avoir vingt pieds de circonférence à sa base : tous sont creux intérieurement.

» Le 20 septembre, j'arrivai à Reikiavik, ayant, dans un voyage de cinquante-huit jours, parcouru plus de cent vingt milles. »

M. Henderson passa dans cette ville un hiver qui, de même que tous ceux de ces contrées boréales, fut long et fort triste, quoique d'ailleurs plus modéré qu'ils ne le sont ordinairement. Vers le milieu de mai, l'air fut plus froid qu'en avril, probablement à cause de l'approche de masses de glaces venant du Groënland.

« Des différens phénomènes météorologiques qui ont eu lieu en hiver dans ce pays, dit M. Henderson, le plus frappant est l'aurore boréale que j'ai eu occasion d'observer chaque fois que la nuit était belle. Quelquefois elle se répandait sur l'atmosphère en ligne droite, présentant pendant toute la soirée un torrent constant de lumière; plus souvent elle voltigeait d'un côté à l'autre avec une vitesse étonnante et un mouvement tremblotant, et décrivant les plus belles courbes imaginables. D'autre fois les rayons se rapprochaient, puis se dispersaient à des distances immenses l'un de l'autre, en passant au Zenith ; cependant l'ensemble du phénomène ne s'écartait jamais de la forme ovale. Alors les rayons se resserraient de la même manière qu'ils s'étaient éloignés, et après s'être réunis dans un point commun, ils partaient de nouveau dans l'espace de quelques minutes, ou bien se perdaient dans un torrent lumineux qui devenait de plus en plus faible, à mesure qu'il approchait du côté opposé du ciel. Ces rayons étaient généralement d'un jaune mêlé souvent de rouge et de vert foncé. Lorsque l'aurore boréale est vive, on entend un bruissement semblable à celui qui a lieu quand on tire des étincelles d'une machine électrique (1). Quand elle occupait toute la longueur de l'hémisphère, elle était plus forte au nord et au nord-est ; on était toujours sûr de l'apercevoir de ce côté, quand elle ne se montrait pas ailleurs. Je l'observai

(1) Le voyageur Hearne a fait la même observation.

deux fois au sud, elle était pâle et fixe.

» Le récit de mon voyage, en faisant connaître l'état des routes et les difficultés que l'on rencontre à chaque pas en été, indique assez qu'elles sont impraticables en hiver. La grande distance qui sépare les lieux habités, les crevasses dans les coulées de lave cachées par la neige, les rivières barrées par la glace, ou trop faiblement gelées; en un mot, une infinité d'autres obstacles se réunissent pour arrêter la plupart des hommes qui ne se sentent ni assez de force ni assez de courage pour les affronter. Quelques-uns de ceux qui se hasardent périssent. Dans ces sortes d'excursions, on peut rarement faire usage des chevaux. Le voyageur est obligé d'aller à pied, de passer les rivières à gué lorsque la glace n'est pas assez forte pour le porter, et lorsque la nuit le surprend à une trop grande distance des lieux habités, il cherche un abri dans une caverne, ou se construit une baraque en neige. Il court les plus grands dangers dans les chutes abondantes de neiges qui lui cachent les montagnes, seul moyen qu'il ait de se reconnaître au milieu de l'uniformité que présente la surface de la terre.

» Il paraît, d'après les Sagas, que jadis les traîneaux étaient assez communs en Islande. Aujourd'hui ils sont presque entièrement inconnus, ce qui est d'autant plus surprenant, que l'île possède des rennes dont les lapons tirent un parti très-avantageux.

» Il n'y a, à proprement parler, que deux saisons en Islande, l'été et l'hiver. Le premier, quoique court et précaire, doit être assidûment employé à faire des provisions pour la mauvaise saison. Le temps compris entre le 3 février et le 12 de mai, est ce que les Islandais appellent le ver-tima ou la saison de la pêche de la morue; alors ceux qui habitent les quartiers du nord et de l'est, se rendent en foule aux côtes du sud et de l'ouest, le long desquelles la mer est déjà ouverte, tandis que chez eux les baies et les anses sont encore remplies de glaces. Leur vêtement, dans cette occasion, ressemble à celui des Groënlandais; c'est un pantalon, une blouse et des souliers en peau de phoque; ils ont par-dessous, leurs pieds garnis de gros chaussons de laine. La plupart, durant cet intervalle, ne se nourrissent que de poisson et de beurre. Ils déjeunent à peu près deux heures avant le lever du soleil, et ensuite ne mangent rien jusqu'au soir, lorsqu'ils reviennent de la mer, si ce n'est que de temps en temps ils étanchent leur soif avec un peu de petit lait. Chaque bateau est monté ordinairement par huit à dix hommes, indépendamment du patron; quelquefois ils vont à une grande distance au large.

» Au retour de la pêche, ils halent le bateau à terre; la morue est mise en plusieurs tas, suivant le nombre d'hommes; on en fait deux de plus pour le propriétaire de l'embarcation, qui indépendamment de l'entretien, fournit les lignes et les hameçons. Les pêcheurs fatigués vont se reposer. Le soin de fendre le poisson et de le transporter à la maison, est ordinairement laissé aux femmes et aux enfans.

» On étend la morue sur les rochers pour la faire sécher, après en avoir ôté la tête; on donne quelquefois les arrêtes à manger au bétail, et dans quelques parties de l'île elles servent de combustible. Cette morue sèche est expédiée par les négocians danois dans le nord de l'Europe, et surtout en Espagne et en Italie, où on la mange pendant le carême.

« Lorsque la terre est débarrassée de neige, les femmes enlèvent les cailloux qui sont à sa surface, et y répandent de l'engrais. Les hommes coupent des mottes de gazon pour se chauffer et pour couvrir leurs maisons, et font du charbon pour les forgerons. Quand les vaches et les brebis sont envoyées aux pâturages, les femmes ont soin de les traire deux fois par jour; puis font le lait caillé, le beurre, le fromage et le petit lait; vers le milieu de l'été, elles vont en grandes troupes cueillir le lichen d'Islande dans les cantons inhabités. Elles ont généralement un ou deux hommes avec elles; le peu de semaines qu'elles emploient à cette occupation, leur paraît le temps le plus heureux de l'année. Elles demeurent dans des tentes qu'elles changent de place suivant qu'elles trouvent le lichen plus ou moins abondamment. A cette époque les hommes sont occupés à pêcher dans les rivières, ou vont en cavalcades aux comptoirs, où ils échangent leurs denrées contre les objets dont ils ont besoin pour l'hiver.

» La branche la plus importante de l'écono-

mie rurale en Islande, est la fenaison. Vers le milieu de juillet, le paysan commence à couper le foin, qui est aussitôt rassemblé dans un lieu convenable pour y sécher, et quand on l'a tourné deux à trois fois, on le transporte à dos de cheval à la ferme, où l'on en fait des meules. Cette opération terminée, on réunit le bétail qui avait été envoyé dans les montagnes; on répare les maisons pour l'hiver, on apporte la provision de bois et de gazon; les travaux de la saison se terminent par la distribution de l'engrais sur les différentes parties du terrain.

» Pendant l'hiver, le soin des bestiaux est entièrement abandonné aux hommes. Les vaches restent à l'étable, les brebis vont pendant le jour chercher leur nourriture au milieu de la neige; quand elle est trop épaisse, pour qu'elles puissent l'écarter, les petits garçons les aident. Ces animaux ne se procurant de cette manière qu'une subsistance chétive, on leur donne un peu de foin des prairies; celui de la ferme est réservé pour les vaches. On laisse les chevaux se pourvoir en hiver comme ils peuvent; tout au plus le fermier fait exception pour son cheval de selle.

» Durant cette saison, les hommes fabriquent leurs ustensiles en fer, en cuivre, en bois. Quelques-uns façonnent très-artistement l'argent. Ils préparent des peaux pour les souliers, font des cordes de crin ou de laine, et foulent les tissus de laine qui sont placés dans une barrique défoncée à ses deux extrémités; celle-ci est posée horizontalement, deux hommes assis à terre y enfoncent leurs pieds dont ils se servent pour fouler le tissu qu'ils se poussent mutuellement. Dans quelques parties du pays, les hommes tricotent et filent comme les femmes, et la plupart manient la navette.

» Indépendamment du soin de faire la cuisine, les femmes filent avec la quenouille et le fuseau. Entre trois et quatre heures, la lampe est suspendue dans le principal appartement, chacun s'asseoit sur son lit et se met à l'ouvrage. Dès qu'il est commencé, quelqu'un de la famille, choisi exprès, se place sur un siége près de la lampe et entame la lecture du soir, qui est généralement un saga ou d'autres histoires que l'on peut se procurer dans l'île. Les Islandais, mal pourvus de livres imprimés, sont obligés de copier ceux qu'ils peuvent emprunter, ce qui explique comment il y en a tant parmi eux dont l'écriture est très-belle. Le lecteur est fréquemment interrompu par les remarques ou les questions des plus intelligens de ses auditeurs qui cherchent à exercer ainsi l'esprit des enfans et des domestiques. Dans quelques maisons, les sagas sont récités par ceux qui les savent par cœur, et souvent on voit de ces historiens ambulans, gagner leur vie dans la mauvaise saison, en allant exercer ainsi leur talent d'une ferme à l'autre.

» Après avoir terminé le travail de la soirée, qui se prolonge jusqu'à près de minuit, on chante un psaume, ou on lit un chapitre de l'Écriture sainte, ou d'un livre de dévotion, et le chef de la famille récite une prière. Un Islandais en s'éveillant ne souhaite pas le bonjour aux personnes qui ont dormi dans la chambre où il est; il s'empresse d'aller à la la porte de la maison, et, levant les yeux au ciel, adore le souverain Créateur de toutes choses. Ensuite il rentre, et salue tous ceux qu'il rencontre, en leur disant que Dieu vous accorde un jour heureux.

» Les localités s'opposant à l'établissement des écoles et des maisons particulières d'éducation pour la jeunesse, la culture intellectuelle dépend entièrement des dispositions et de la capacité des parens. C'est en général ce qui ne manque pas à ceux-ci, car ces insulaires se distinguent par un excellent jugement, et le sentiment de l'honneur national, propagé par leur connaissance du caractère et des actions de leurs ancêtres, leur donne de l'émulation, indépendamment des motifs plus puissans, dérivant de la nécessité et de l'importance de l'instruction religieuse.

» Il y avait autrefois en Islande deux écoles dotées en biens fonds pour l'enseignement du latin à quarante élèves; elles étaient à Holum et à Skalholt. Elles ont été réunies en une seule, qui est à Bessastedr, éloigné de cinq milles au sud de Reikiavik, et long-temps la résidence des gouverneurs. La mauvaise administration des fonds appartenans à cette école est cause que l'on ne peut plus y élever que vingt-cinq jeunes gens. Les plus riches vont étudier en Danemarck. »

La difficulté de se procurer des chevaux,

aurait empêché M. Henderson d'entreprendre son second voyage, aussitôt qu'il l'aurait voulu, sans l'obligeance de M. Stephensen, qui lui promit de lui en prêter. Il s'embarqua donc le 16 mai 1815, et débarqua le même jour à Inderholm. Le lendemain il se remit en route et s'avança vers l'Œstur-Skardsheïdi. Il y avait encore tant de neige dans les défilés de cette montagne, qu'il fallut longer sa base jusqu'à la forêt de bouleaux de Hafnarfiall que l'on traversa. Le soir, il arriva chez M. Stephensen, le bailli, qui le 18 l'accompagna avec un de ses fils et d'autres personnes; on traversa le Hvitaa, et l'on atteignit Staffholt, presbytère situé près de la rive droite du Norduraa. On voit parfaitement de là l'Œstur et le Vestur-Skardsheïdi. La compagnie de M. Henderson le quitta en ce lieu, après l'avoir confié aux soins du pasteur. Il visita les sources chaudes des environs; l'eau de l'une d'elles jaillit à huit pieds de haut. Il y a, près des bords de la rivière, des couches de lignite ou bois minéralisé que les Islandais nomment Suturbrand; il abonde surtout dans la partie occidentale de l'île.

Le 19, il poursuivit son voyage le long de la côte occidentale. Au pied du Vestur-Skardsheïdei, on entre dans une ravine immense formée par les eaux du Gliufraa. C'est là qu'à un certain jour en automne, on rassemble tous les moutons qui en été ont pâturé sur les montagnes. Les paysans, avertis par un officier de justice, se réunissent, et sous la direction de l'un d'entre eux, choisi à cet effet, ils gravissent dans les hauteurs, dressent leurs tentes dans les endroits convenables, et vont à deux à la recherche de leurs moutons. Quand au bout de quelques jours il les ont ramenés, ils descendent avec eux au lieu appelé Klofa-Hammars rettar, ou les parcs du précipice fendu. Ce parc est fermé d'un côté par la rivière, et de l'autre par une file de rochers perpendiculaires, de sorte que les animaux ne peuvent s'échapper; chaque bête ayant sur la tête la marque de son propriétaire, on les sépare aisément et on les met dans des dikar, ou parcs plus petits, construits en morceaux de lave sur le bord du Gliufraa.

» Je visitai, le lendemain, avec le pasteur les curiosités du Hytardal, vallée située à quelque distance. Dans une colline remplie de veines de tuf, quelques-unes sont si tendres, qu'on peut les couper au couteau. Le Husafell est une montagne volcanique, entremêlée de lave et de tuf sablonneux; nous y sommes entrés dans une caverne dont les parois sont tapissées d'incrustations produites par le suintement de l'eau à travers la roche poreuse; cette grotte, profonde de quarante-un pieds, large de vingt-cinq, et haute de quatorze, sert de parc pour les moutons. Derrière la caverne, il y en a une autre moins considérable. Enfin, on en voit une près du presbytère qui communique à l'ouest avec le Snœfell-Yœkul; comme elle n'a que deux pieds de haut, il est impossible d'y pénétrer à son aise.

» Près du bord de la lave qui remplit la vallée dans laquelle coule le Quarnaa, est une source minérale découverte depuis quelques années. Le sol paraît fortement imprégné de fer; l'eau est extrêmement acide.

» La lave de Barnaborg, que l'on rencontre avant Hytarness, a été vomie par trois énormes cratères situés au milieu de la plaine: ce n'est pas sans fatigue, ni sans danger, qu'on la traverse, à cause des innombrables inégalités de sa surface.

» Les marécages qui sont devant les hauteurs de Hytarness, se trouvant impraticables, nous prîmes le chemin des Langafiœrar, ou sables qui s'étendent de l'embouchure du Hnappadal à Stadarstad, espérant que la mer serait basse; nous avions mal calculé; il fallut attendre le reflux dans une ferme voisine. A deux milles de distance au nord, s'élevait le grand cratère d'Eldborg, remarquable par sa forme circulaire, et par sa position absolument isolée au milieu d'une vaste plaine qu'il a inondée presque entièrement de lave. Ayant débarrassé nos chevaux de leur bagage, nous avons traversé la lave à pied, afin d'examiner de plus près cette singulière production de la nature; notre marche fut fatigante et quelquefois dangereuse, à cause de la surface coupante et souvent caverneuse de la lave. Les trous les plus grands sont souvent employés en guise de parcs pour les moutons. On a observé que ces animaux, abandonnés à eux-mêmes, les préfèrent à ceux qui sont construits de main d'homme. Quand on est au pied du volcan, l'on

ne peut assez admirer la régularité avec laquelle il s'élève graduellement jusqu'à quatre-vingts pieds de son sommet, où les bruyères et tout vestige de végétation cessent; un mur de lave vitrifiée s'élance de ce point, à peu près en direction perpendiculaire et se termine par une cime irrégulière. La ressemblance parfaite de ce mur avec une immense fortification, lui a fait donner le nom d'Eldborg, château du feu. Ce ne fut pas une petite entreprise que d'escalader ce rempart, et, arrivés au sommet, on peut juger de nos inquiétudes, en découcouvrant que nous n'étions separés d'un abime effrayant que par une calotte de lave qui, en plusieurs endroits n'avait pas plus de six pouces d'épaisseur, était peu solide, et s'éboulait de vétusté dans le cratère, s'ouvrant devant nous comme un goufre immense. Sa circonférence, que nous avons mesurée avec une corde, est de dix-huit cents pieds. La paroi intérieure est plus verticale que l'extérieure, surtout à l'est, où elle consiste en rochers raboteux au milieu desquels une quantité de corbeaux font leur nid. Nous sommes descendus au fond; les parois, à moitié de leur hauteur, qui est de deux cents pieds, s'inclinent en pente douce, et sont couvertes de scories, excepté à l'ouest, où croissent beaucoup d'herbes grossières et de l'angélique. Le centre du cratère offre une petite ouverture par laquelle la ruine et la dévastation se répandaient autrefois dans les environs; elle est presque entièrement couverte de scories vitrifiées et entourée de grandes pierres calcinées, que vers la fin de l'éruption le feu n'a pas eu la force de lancer par-dessus les parois du cratère.

» De cette hauteur, nous dominions sur la vaste plaine que le volcan a remplie de lave. Dans la vallée, vis-à-vis de nous, on apercevait plusieurs cônes volcaniques rouges qui avaient aussi eu des éruptions, et à la base orientale de l'Eldborg des collines coniques qui se sont formées pendant qu'il était en travail; le brouillard nous empêcha de voir les montagnes des deux côtés du Hnappadal, qui sont, dit-on, extrêmement pittoresques.

» Je passai, avec le chapelain de Hyttarness, sur les sables que la mer avait enfin délaissés. Traversant alternativement les coulées de lave et les bras de mer qu'elles formaient entre leurs saillies, nous allions bon train. Il était nécessaire de galoper de temps en temps, afin de n'être pas surpris par le flux avant d'atteindre la terre ferme. J'avoue que lorsque nous en étions encore à près de deux milles, je ne pouvais me défendre d'une certaine inquiétude au récit que me faisait mon compagnon de tous les voyageurs qui avaient perdu la vie, parce qu'ils avaient été brusquement entourés par la mer. Le vent froid venant des montagnes à droite, rendait le voyage très désagréable, quoiqu'il s'effectuât aussi facilement que pendant le jour; car à minuit, on voyait les objets très-distinctement. Vers trois heures du matin, le Snœfell-Yœkul commença de se montrer à nos yeux; d'abord on ne l'aperçut que faiblement; il communiquait une teinte blafarde à l'atmosphère qui l'environnait; bientôt il prit un aspect plus décidé, et continua à briller de plus en plus jusqu'au lever du soleil; alors il déploya toute sa splendeur, réfléchissant avec un éclat éblouissant les rayons de cet astre, et s'élevant à une hauteur de près de cinq mille pieds au-dessus du niveau de la mer.

» A l'extrémité des sables, nous sommes entrés dans une plaine immense, marécageuse devant la montagne, sèche et sablonneuse vers la mer. On y rencontre quelques hameaux. Nous n'eûmes que le temps d'arriver à l'embouchure de deux fleuves, assez à propos pour les passer, car la marée y montait très-rapidement. Nous n'arrivâmes qu'à cinq heures du matin à Stadarstad, où nous pûmes goûter le repos qui nous était si nécessaire après tant de fatigues.

» Le 24, en continuant à voyager le long de la pente méridionale des montagnes qui partagent la presqu'île, je parcourus un canton qui a été couvert par les eaux de la mer, et à quatre milles à l'ouest de Stadarstad, près de la base du Lysuhyrna, haute montagne en pyramide, je visitai la source chaude de Lysuhol, située au centre d'un monticule d'un diamètre assez considérable, et composé d'incrustations formées par les dépôts calcaires de la source; elle n'a de remarquable que cette propriété de couvrir d'un enduit pierreux tous les objets qu'elle rencontre.

» A l'extrémité de la plage sablonneuse du

bord de la mer, on rencontre la lave de Buda; c'est sur sa limite occidentale que se trouve Budastad, comptoir danois, dans une situation très-pittoresque au milieu de débris de laves entremêlés d'espaces verdoyans qui animent la scène. Il faut ensuite voyager au milieu de ces décombres, dont les fentes et les crevasses font sans cesse courir des risques. Le Buda-Klettur, qui a rejeté toutes ces substances fondues, est au milieu de la plaine, et ne diffère en rien des autres volcans d'Islande; j'y gravis: son cratère dont les parois se sont écroulées intérieurement, est double aujourd'hui; ce gouffre est tapissé d'herbe ou de mousse; le sommet et l'extérieur sont parsemés de cendres. J'entrai ensuite dans une caverne qui est près de la route, et dans laquelle je m'avançai jusqu'à quatre-vingts pieds; le défaut de lumière m'empêcha de pénétrer plus loin. L'entrée était basse à cause de la grande quantité de neige qui couvrait le fond; plus avant, la voûte ornée de belles stalactites, s'élevait à dix pieds de la surface de la neige, dont je ne pus déterminer la profondeur.

» Les inégalités de la lave retardèrent beaucoup notre marche; cependant en une heure et demie nous en atteignîmes la fin, pour traverser une belle plaine sablonneuse qui s'étend au sud du Hraunland jusqu'à la base du Snœfell. Alors nous avons gravi sur les falaises immenses qui bordent la côte jusqu'à Stapen; on les nomme Sœva-Hammar; elles ont cinquante à soixante pieds de hauteur, sont absolument perpendiculaires, et composées de lave basaltique; on passe quelquefois si près du bord du précipice, que l'on est exposé à des périls. On sort de là par un sentier escarpé qui conduit à une fissure formée par une coulée de lave, et l'on arrive à Stapen.

» Les colonnes de basalte qui décorent la falaise un peu au sud du port, ne le cèdent guère en beauté à celles de la célèbre grotte de Fingal dans les Ébudes. Le Snœfell-Yœkul qui donne son nom à ce quartier de l'île, et termine à l'ouest la longue chaîne de montagnes, par lesquelles la presqu'île est divisée en deux portions égales, était directement au-dessus de ma tête. Durant mon séjour à Reikiavik, j'avais souvent admiré son aspect majestueux; actuellement il effaçait par son immensité, tout ce qui l'entourait. Je ne pus résister au désir d'y faire une excursion, et cette idée plut tellement à M. Hialtallin, directeur du comptoir de Stapen, qu'il m'accompagna. Nous prîmes avec nous trois hommes chargés de nos provisions et de vêtemens de rechange. Le bruit de notre expédition projetée s'étant répandue, les habitans secouèrent la tête prétendant que nous ne pourrions atteindre au sommet de la montagne, et d'autres nous taxèrent de témérité; ils regardent ce mont avec une sorte de respect superstitieux, et ont de la peine à ne pas croire qu'il est constamment hanté par Baldr, son dieu tutélaire, qui ne manque pas de se venger de tous les mortels dont l'haleine immonde ose souiller l'atmosphère pure de sa demeure aérienne.

» Nous partîmes de Stapen le 25 à huit heures du matin. Le thermomètre à l'ombre marquait 52° (8° 88'). Après avoir traversé des espace couverts alternativement de lave et de neige, nous sommes arrivés à dix heures au dernier point qui montrait encore sa couleur noire; c'était un grand bloc de lave où l'on se reposa un quart d'heure, afin de reprendre des forces pour la partie la plus difficile de l'entreprise. Le peu de dureté de la neige nous avait beaucoup incommodés. Nous y enfoncions jusqu'au-dessus du genou; quoique nous eussions soin de marcher sur les pas de nos trois guides, nous trouvions que c'était aussi fatigant que de nous frayer nous-mêmes le chemin. Le thermomètre s'était élevé à 57° (11° 10'). La hauteur à laquelle nous avions atteint était encore beaucoup au-dessous du Yœkuls-Hals, ou du chaînon qui unit le mont avec la presqu'île.

» En continuant à monter, nous avons trouvé la neige plus ferme; nous y enfoncions encore, et nous ne marchions pas aisément, mais cet inconvénient était balancé par la douceur de la pente. Toutefois, en une demi-heure, elle devint graduellement si escarpée, qu'il fallut y gravir en décrivant des zig-zag; et après avoir fait une quarantaine de pas, se jeter sur la neige, afin de reprendre haleine; en trois minutes la force nous revenait. Nous nous étions heureusement munis de mouchoirs de soie noire; nous nous en couvrîmes les yeux. Sans cette précaution, notre vue aurait pu souffrir

de la vive réflexion des rayons du soleil, produite par les petits cristaux de neige.

» Pendant quelques temps les régions supérieures du Yœkul disparurent à nos regards; cependant, ayant avancé davantage, le pic le plus oriental se montra, quoiqu'il ne parût pas être à une élévation considérable au-dessus de nous. Il était une heure quand nous atteignîmes sa base. On le désigne par le nom de Trikurning, à cause des trois pics qui le partagent : ce sont des masses de neige gelées, et supportées par-devant sur de belles colonnes de glace, d'une teinte verdâtre très-brillante.

» La montée devint bien plus facile, la croute de neige étant plus ferme, et la pente de la montagne plus douce. L'air était plus pur et la chaleur diminuait sensiblement; le thermomètre ne se soutenait plus qu'à 33° (0-44), quoique le soleil fût ardent et que le vent fût extrêmement faible. Nous redoutions beaucoup et les brouillards qui commençaient à s'assembler à une distance considerable au-dessous de nous, et les fentes au milieu des neiges. Il ne s'en trouva heureusement sur notre passage qu'une seule qui ne paraissait pas très-profonde, et n'avait pas plus de quatre pouces de largeur. A cette époque de l'année, la montée du Snœfell doit être plus aisée, parce que nulle portion de la neige de l'hiver n'a encore ni fondu, ni bougé de place.

» A trois heures, nous étions à la base du pic le plus haut. Tout-à-coup, un précipice de plus de deux cents pieds de profondeur perpendiculaire s'est montré devant nous; les diverses parties de la vallée, dans laquelle il s'ouvrait, etaient sillonnées de fissures larges et longues qui couraient parallèlement à ses côtés. Près du milieu de ce gouffre terrible, nous aperçûmes une grande ouverture circulaire, dont l'entrée était bordée de glace verdâtre, et qui semblait avoir été formée par une cascade tombée d'un point du rebord sur lequel nous étions; cependant nous ne pouvions découvrir aucun vestige d'eau. Ce ravin prodigieux se prolongeait entre le pic du milieu et celui de l'occident, et devait aller en descendant jusqu'à la base septentrionale de la montagne. Suivant les bords du précipice gelé, nous avons escaladé le flanc septentrional du pic. Parvenus à une douzaine de pieds du sommet, nous avons été arrêtés par un mur de colonnes verticales de glace qui l'entouraient de tous les côtés; nous atteignions facilement la cime avec le bout de nos longs bâtons.

» Nous étant fait, avec ces bâtons, des siéges dans la neige, nous avons mangé un diner froid, qui le paraissait encore davantage d'après les idées que nous suggéraient tous les objets dont nous étions environnés. Le thermomètre n'était plus qu'à 29° (1° 33' au-dessous de zéro). Le brouillard qui avait environné partiellement la montagne, la cernait complétement, et nous empêchait de voir la côte et les ports situés au-dessous de nous. Toutefois la perspective était belle et imposante. A droite, nous apercevions le Faxafiord dans toute son étendue; ainsi que les deux Skardsheidi, l'Akrafiall, et une partie des montagnes du quartier de Gullbringe. A l'est, le Geitlands-Yœkul, le Skialldbreid, et les monts voisins de l'Hekla se déployaient à nos regards. A l'extrémité de la chaîne de montagnes qui partage la presqu'île où nous étions, s'ouvrait le Breidafiord rempli d'une infinité de petites îles d'un aspect singulier. Les monts du Bardarstrand et de l'Isafiord bornaient la vue au nord; à l'ouest elle se prolongeait à l'infini sur l'Océan, et atteignait certainement à la moitié de la distance qui sépare l'Islande du Groënland. Ce qui ajoutait à la majesté de ce vaste coup d'œil était la ceinture de nuages qui, à trois mille pieds au moins au-dessous de nous, entourait le Snœfell. L'atmosphère était d'une pureté sans égale, et l'idée d'avoir atteint l'objet de notre entreprise malgré nos méprises, nous faisait éprouver une vive satisfaction. La descente fut très-facile; en trois heures nous fûmes de retour à Stappen. Il fallut les protestations des hommes qui nous avaient accompagnés, pour persuader aux habitans que nous avions réellement atteint au pic du milieu.

» Parti de Sappen le 26, je longeai la base du Snœfell, en me dirigeant au nord : je voyageais presque toujours sur des coulées de lave. A gauche, j'avais les Londrœngar, grands obélisques naturels; le plus haut s'élève à deux cents quarante pieds. De nombreux monticules rougeâtres bordent la côte, ils doivent sans doute leur origine à l'éruption du feu vomi par les cavernes souterraine qui probablement s'étendent du fond

de la mer, au centre du Yœkul. Ce qui confirme cette hypothèse, c'est que malgré l'immense quantité de neige que la chaleur du soleil fait fondre tous les ans, aucune rivière ne sort du Snœfell.

» La presqu'île se termine au nord par la pointe d'Œndsverdtness, des deux côtés de laquelle il y a des lieux de pêche très-bien situés, parce que la mer est très-poissonneuse dans ces parages. Quelquefois des troupes nombreuses de baleines entrent dans le Breidafiord ; il y a trois ans, plus de mille furent jetées sur sa côte méridionale.

» Le pasteur d'Ingialdshvol m'apprit que les deux paroisses confiées à ses soins, renferment près de mille âmes ; ce qui est dû au grand nombre de hameaux de pêcheurs épars sur la côte. Ces hommes sont en général très-pauvres, et il paraît qu'ils sont plus vicieux que les insulaires qui ne s'occupent que du soin de leurs troupeaux.

» Jamais je n'avais voyagé en compagnie aussi nombreuse qu'en partant d'Ingialdshvol le 27. Les deux filles de l'administrateur du domaine royal, dans cette partie de l'île, le pasteur, enfin le négociant de Stappen, qui voulaient me suivre jusqu'à Olafsvik, composaient un cortége remarquable. Les deux demoiselles endimanchées, une fois qu'elles eurent été placées sur leurs chevaux, galopèrent avec autant d'aisance que les femmes des environs du Don. La route fut d'abord marécageuse ; mais bientôt nous avons atteint les sables qui forment la plage, et nous les avons parcourus promptement jusqu'à l'Ennit, grande montagne qui forme une saillie considérable ; là il fallu mettre pied à terre, et laisser nos chevaux trouver leur chemin, le mieux qu'ils purent, à travers les grosses pierres éparses sur le rivage.

» Ce passage est regardé avec raison, comme un des plus dangereux de l'Islande. La montagne a environ deux mille cinq cents pieds de hauteur : rien de plus raboteux et de plus affreux que son aspect. Elle est composée principalement de couches alternatives de tuf brun, de lave, de grès et d'argile. La mer ayant rongé une portion considérable de sa base, elle est creusée d'une quantité de trous et de cavernes ; ses flancs étant perpendiculaires, on ne peut la doubler que de mer basse ; alors même l'eau ne s'éloigne pas beaucoup des rochers, de sorte que le voyageur a beau se rapprocher de l'Océan le plus qu'il peut, il court le risque d'être écrasé par les pierres qui tombent. Beaucoup de personnes ont perdu la vie dans ce trajet, et plusieurs Islandais aiment mieux faire un long détour par la côte méridionale de la presqu'île. Ce ne fut pas sans un sentiment de terreur, que je m'aventurai à cheminer au-dessous des falaises menaçantes ; en plusieurs endroits, des portions semblaient presque entièrement detachées du reste de la montagne ; mon inquiétude augmenta, lorsque je vis les fragmens qui s'étaient éboulés de mer basse. Toutefois, les demoiselles qui marchaient en avant ne témoignant aucune crainte, c'aurait été un epusillanimité impardonnable de ma part de ne pas les suivre.

» Vers midi, nous sommes arrivés à Olafsvik, comptoir composé de deux maisons bien construites, de plusieurs magasins et de cabanes éparses. Ma compagnie se sépara de moi en cet endroit, excepté le pasteur d'Ingialdshvol, qui ne me quitta qu'à Mafahlid, belle ferme, dont le propriétaire dit à son fils d'aller avec moi jusqu'à Grundarfiord, où je comptais m'arrêter. L'affreux passage de Bulandshœfdi, dans lequel on s'engage à l'extrémité d'une route facile le long de la plage, peut rivaliser pour le danger et la fatigue avec celui d'Ennit. La montagne a près de deux mille pieds de hauteur ; son flanc présente plusieurs couches horizontales de tuf et des colonnes verticales de basalte jusqu'à une profondeur de deux cents pieds ; là commence un lit de débris, qui se prolonge par une pente rapide, jusqu'au bord du précipice entourant la mer.

» La seule route praticable traverse ces débris, en passant à mille pieds au-dessus du niveau de la mer qui brise avec fracas contre les rochers situés presque directement au-dessus du voyageur. En quelques endroits, le sentier était recouvert par des éboulemens récens de gravier ; chaque pas de nos chevaux nous menaçait d'une catastrophe presque certaine ; car ces animaux n'avaient pas le pied sûr, et rien ne pouvait nous empêcher de rouler dans l'abîme. Cependant le pas le plus difficile, fut à un ravin profond, creusé par un torrent qui était presque rempli de neige gelée. Un de nos chevaux

de bagage y perdit l'équilibre, et glissa en suivant la pente de la glace. Heureusement un tas de debris l'arrêta, et le domestique, quoique avec peine, le ramena dans le sentier. La plupart des Islandais, en suivant cette route dangereuse, marchent derrière leurs chevaux, qu'ils tiennent par la queue, et se gardent de jeter les yeux du côté de la mer.

» A neuf heures du soir, j'arrivai à Grundarfiord, comptoir situé au fond d'une petite baie de même nom, sur un banc de gravier rejeté par la mer. La nature pierreuse du sol me fit éprouver des difficultés à dresser ma tente; pendant la nuit elle faillit à être enlevée par la violence des rafales. Vers cinq heures du matin, un bruit plus fort que celui du tonnerre, est venu m'alarmer; il semblait sortir de quelque part tout près de ma tente. Aussitôt j'en écarte la toile, et j'aperçois qu'une portion de la montagne voisine s'en est détachée. L'air était complètement obscurci par la quantité de poussière que le vent emportait, et des masses énormes de rochers se précipitaient en déchirant le sol qu'elles rencontraient, et poussant devant elles d'autres rochers et des graviers tombés auparavant; tous ces débris roulèrent avec une rapidité prodigieuse vers la plaine.

» Le lendemain 28, était un dimanche. J'allai avec le facteur à l'église de Setberg, bâtie sur la côte orientale de la baie. Avant de commencer le service du jour, il y eut un enterrement. Au décès d'un insulaire, on transporte son corps a l'église, le plus tôt possible, et il y reste jusqu'au jour de l'inhumation. Lorsque quelqu'un meurt dans le voisinage d'une eglise, le corps est enveloppé de vadmel et placé sur un banc près de l'autel, en attendant que le cercueil soit prêt, coutume très-ancienne, car on trouve des traces dans l'Eyrbyggia Saga, écrite vers l'époque de l'introduction du christianisme dans l'île; il paraîtrait aussi que c'était alors l'usage de poser le cercueil sur un traîneau attelé de bœufs. Cette voiture n'étant plus employée, le corps est porté a dos de cheval. En hiver, les inhumations sont accompagnées de grandes difficultés; car il faut quelquefois que trois a quatre personnes travaillent pendant tout un jour pour creuser une fosse, tant la gelée pénètre profondément en terre. Dans les cantons très-éloignés des églises, on garde le corps pendant tout l'hiver dans une cave, et on l'enterre au printemps suivant.

» Le service funèbre commence par un psaume qui se chante pendant que le convoi s'avance vers la tombe; les hommes marchent la tête découverte, les femmes se cachent le visage avec leurs mouchoirs. Lorsque le cercueil est descendu dans la fosse, le prêtre jette dessus trois pelletées de terre, en prononçant ces mots: « Tu as été tiré de la poussière et tu retourneras en poussière, et tu seras tiré de la poussière pour ressusciter. » Pendant que la fosse se remplit, les assistans chantent un ou deux psaumes adaptés à la circonstance. Un des domestiques de la ferme de laquelle on avait apporté le corps, entra dans la fosse après qu'on y eut jeté un peu de terre, et se mit à la tasser avec ses pieds, action qui produisit naturellement un mouvement d'horreur dans mon esprit, et ajouta aux préventions ordinaires, quoique injustes peut-être, que l'on conçoit contre les hommes qui rendent les derniers devoirs aux morts. Les femmes s'agenouillèrent sur les tombes voisines, et lorsque tout fut fini, le père du défunt se précipita sur la sépulture de son fils et y resta étendu dix minutes sans mouvement.

» Je me remis en route le 29 vers l'est avec le Sysselman; en passant à Setberg, le pasteur se joignit à nous. Arrivés à Hallbiarnareyri, ils ferrèrent leurs chevaux, opération que tout Islandais sait faire, et qu'aucun d'eux ne regarde comme étant au-dessous de sa dignité. Ils m'accompagnèrent jusqu'à l'extrémité du Kolgragarfiord, et je franchis le Trœllahals (col des Géans), passage difficile d'où je descendis dans une assez grande vallée parsemée de quelques maisons et partagée à l'est par le Hraunfiord, baie qui tire son nom de ce qu'elle est presque entièrement traversée par une coulée de lave que coupe un petit detroit donnant passage à l'eau. La blancheur des cygnes qui nageaient sur ce bras de mer, formait un beau contraste avec la noirceur de la lave. Elle a été vomie par des collines coniques que je laissai à droite; elle forme le Berserka-Hraun que l'on traverse par un sentier aisé, bordé de chaque côté de rochers énormes. La tradition en attribue la construction à des geans. Une ravine profonde dans laquelle on descend,

vers le milieu du trajet, offre le Berserkiadis, ou le monument sous lequel le géant Berserkir est enterré; il est au nord de la route; il a vingt pieds de long, six de larges et quatre de haut. A sa base, les pierres sont fort larges; dans le haut, elles sont plus petites, et ont été successivement posées par les passans. A l'extrémité de la lave, mon guide me fit voir la maison de Hraün qui était habitée par Styr, et plusieurs autres lieux cités dans les Sagas. Il savait toute l'histoire par cœur, et s'apercevait que je prenais de l'intérêt à son récit. Il continua donc de parler avec une éloquence qui me surprenait. Il ne s'arrêta que lorsque nous mîmes pied à terre à la ferme de Kongsbacka.

Ce ne fut qu'en faisant le tour d'une infinité de baies et d'anses, que je parvins le 30 au comptoir de Stickesholm, après avoir traversé la presqu'île de Thorness, fameuse pour avoir été consacrée à Thor, dieu des Scandinaves, dont le culte sanglant ne fut aboli que par l'introduction du christianisme. Je passai aussi devant le pied du Helgafell, montagne basaltique basse, qui est de même célèbre dans les annales du paganisme de ces contrées.

» Stickesholm est situé sur la côte occidentale d'un canal étroit qui le sépare d'une petite île basaltique. Ce comptoir consiste en deux maisons avec leurs magasins, et celle du chirurgien du district. M. Benedictson, le principal négociant, a recueilli une quantité considérable de manuscrits islandais. Il a plusieurs copies des Sagas les plus importans, il les a conférés, et copiés, en les accompagnant des leçons les mieux établies. Son zèle pour transmettre ces anciens monumens à la postérité, l'a engagé à en léguer la collection à son fils, qui en usera de même, de sorte que la propriété en restera dans sa famille.

» J'allai avec M. Hialtallin, chirurgien, examiner Thingevalla, lieu de sacrifices célèbres. Ce ne fut pas sans peine que nous vînmes à bout de le trouver. Au sud de la maison qui subsiste en cet endroit, nous avons rencontré un grand nombre de petits tertres carrés, ce sont évidemment les ruines des huttes dont le peuple se servait dans les réunions publiques. Cependant nous cherchions vainement la pierre des sacrifices. Enfin nous en avons aperçu, au milieu d'un marais à quelque distance, une fort grande qui, malgré sa forme grossière et brute, fut reconnue pour être « la pierre de la crainte », aux pierres disposées en cercle qui l'entourent, et qui paraissent de même d'une dimension considérable; il faudrait, pour la déterrer, creuser dans le marais qui les couvre presque entièrement. Le cercle a trente-six pieds de diamètre; les pierres sont peu éloignées l'une de l'autre. Le blot-stein (la pierre du sang) est de figure oblongue et aiguë à son sommet sur lequel on rompait le dos des victimes humaines offertes en sacrifice expiatoire pour apaiser le courroux de la divinité offensée, et laver les fidèles de la tache du crime. En dedans du cercle s'asseyaient les juges devant lesquels on amenait les accusés et leurs avocats; les spectateurs se tenaient en dehors pour entendre le jugement. Les restes de ces cercles se trouvent fréquemment en Scandinavie, et sans doute ceux que l'on voit en plusieurs lieux de la Grande-Bretagne, et surtout de l'Écosse, ont la même origine.

» Le 1er juin, je partis de Stikesholm, et je revins à Helgafell, d'où je marchai au sud jusqu'à la ferme de Drupuhlid, située au pied d'une montagne de même nom, fameuse par la quantité de minéraux curieux qui s'y trouvent. De là j'allai à l'est en traversant plusieurs collines nues, dans le gravier desquelles le jaspe et les calcédoines abondent. Je descendis ensuite par l'extrémité de l'Ulfarsfall sur les rives de l'Alftafiord ou baie des Cygnes. Grâces à la mer bassse, j'épargnai une course de plus de deux milles, en coupant la baie qui était presque entièrement couverte de cygnes; je continuai à longer la base des montagnes, à l'est, et le soir, je dressai ma tente près de l'église de Narfeyri.

» A l'instant où je venais de m'habiller, le lendemain, le fermier m'offrit d'excellens œufs d'eider. Je lui fis beaucoup de plaisir en les acceptant, et en lui disant que sans doute il descendait de Geirrid, dame célèbre dans les anciens temps, et qui habitait dans ce canton. Elle était d'un caractère si libéral qu'elle avait fait bâtir sa maison le long de la route, afin d'être à portée d'inviter tous les passans à entrer pour prendre part à des mets qui étaient toujours servis. Plusieurs exemples du même

genre, rapportés dans les Sagas, prouvent que l'hospitalité, si vantée dans ces livres, n'était pas une fiction poétique, mais une vertu pratiquée par tous les habitans du nord.

» De Narfeyri, je traversai, en allant à l'est, le Skogarstrand (rive des forêts), canton bas, ainsi nommé des bois qui autrefois couvraient sa surface, et dont à présent il existe à peine des traces. Le mauvais temps m'obligea de chercher un refuge près de l'église de Breidabolstad. Ce fut d'une petite ile du voisinage, qu'Eirik le Rouge partit en 983, pour courir à la recherche d'un continent à l'ouest, sur lequel il avait reçu des notions obscures. Dans cette excursion qui dura trois ans, il découvrit le Groënland.

» Le 3, je cessai de voir les montagnes qui s'étendent à l'est du Snœfell; je parcourus un canton rocailleux qui offrait souvent des restes de laves anciennes; d'un autre côté, se déployait le Breidafiord qui se partageait en Hvamsfiord et Gilsfiord : l'aspect de ces baies et des montagnes qui les entourent, était extrêmement pittoresque. J'eus beaucoup de peine à traverser des étangs que la marée montante remplit; enfin, j'arrivai à Snoksdal. Je n'en partis que le 5, et après avoir passé le Haukaldalsaa et le Laxaa, deux rivières dangereuses, qui pendant plusieurs jours n'avaient pas été guéables à cause de l'abondance des pluies, et qui étaient encore extrêmement grosses, je voyageai alternativement dans des vallées et des collines jusqu'à Hvam. La vue des pâturages couverts de brebis et d'agneaux me fit éprouver un sentiment de plaisir, qui fut en quelque sorte diminué par la reflexion que beaucoup d'agneaux périssaient par l'intensité du froid. J'appris que dans cette saison la mortalité s'était élevée à neuf ou dix par ferme; perte très-sérieuse pour le paysan islandais.

» Hvam est dans une situation très-agréable, sur le côte oriental d'une vallée de peu d'étendue, mais jolie et fertile, entourée de tous côtés, excepté au sud, de montagnes escarpées. Ce lieu est célèbre dans l'ancienne histoire de l'île, par plusieurs événemens qui s'y sont passés; il est surtout remarquable pour avoir donné naissance à Snorro Sturleson, l'historien du nord.

» De Hvam, j'entrai dans le Svinadal, un peu à l'est, et ensuite dans un pays montagneux et sauvage, où les monts peu élevés annoncent, par leur apparence, la suite des bouleversemens qui s'y sont opérés. Des sources chaudes qui jaillissent à l'embouchure de la vallée indiquent que les feux ne sont pas encore éteints. Des ponts de neige, dont quelques-uns n'étaient pas très épais, nous aidèrent à passer plusieurs fois la même rivière. La quantité de neige que nous rencontrâmes dans la descente était immense. Au lieu de fondre, elle s'accumule d'année en année; tout fait présumer qu'un glacier se formera sur ce point.

» La vallée dans laquelle on s'enfonce en quittant ce canton froid et triste est d'abord etroite, rocailleuse et stérile; ensuite elle s'élargit graduellement jusqu'à une vaste plaine marécageuse, dont les fermes réunies portent le nom collectif de Saurbœar-Sveit. La route traverse une chaîne de montagnes qui se prolonge dans toute la presqu'île nord-ouest de l'Islande, et se divisant en plusieurs branches latérales, forme une quantité de grandes baies. Quoique la saison fût déjà avancée, la neige qui remplissait encore les ravins et les defilés, les rendait impraticables; je fus donc obligé de renoncer au projet d'arriver par ce chemin dans les cantons les plus eloignés. Conformément à l'avis de l'obligeant ami qui m'avait accompagné depuis Hvam, je laissai à la ferme de Hvol, mon cheval et la plus grande partie de mon bagage. Le paysan se mit à onze heures du soir en route avec moi, afin d'arriver avant la marée montante à un passage difficile au pied des montagnes que baigne le Gilsfiord. A deux heures nous atteignîmes le fond de cette baie qui n'a pas beaucoup de largeur. Il n'y avait dans cet endroit que deux cabanes solitaires. Tout y était encore engourdi par l'hiver; la neige couvrait presque entièrement la terre; on n'apercevait quelques traces de végétation que dans le voisinage immédiat des maisons. Le mercure ne se soutenait qu'au-dessous du point de congélation.

» Ayant suivi la côte orientale du Kroksfiord, j'arrivai à six heures du matin à la ferme de Kumpur. La fatigue que j'éprouvais m'invitait à prendre du repos. Comme j'avais laissé mon lit et ma tente à Hvol, je me vis dans la néces-

sité d'accepter un lit islandais, ce qui, je l'avoue, ne me plaisait guère, pour plus d'une raison. J'étais extrêmement las; je me résignai. On me fit passer dans le bâtiment extérieur, tandis que la maîtresse de la maison me faisait préparer un lit dans la chambre à coucher : bientôt j'y parvins par un petit corridor fort noir. Quand j'y entrai, la plupart des membres de la famille, qui étaient encore couchés, se levèrent, quoique déshabillés, pour voir l'étranger. Bien qu'à moitié suffoqué, faute d'air, je me serais cependant endormi promptement, si un certain bruit semblable à celui de gens qui se grattent, ne se fût fait entendre dans tous les lits, et ne m'eût donné de vives inquiétudes, malgré la propreté apparente du mien. Dans un certain moment, le bruit pouvait se comparer à celui que font les palefreniers en étrillant leurs chevaux. Cependant le sommeil ne tarda pas à mettre fin à toute impression désagréable, et je goûtai, pendant cinq heures, le repos le plus profond.

» Ces braves gens ne sont pas accoutumés à voir des étrangers. Ils me prirent pour un homme élevé en dignité; tandis que, dans mon pays, mon habillement m'aurait fait passer pour un porte-balle.

» Ayant fait le tour du Kroksfiord et du Berufiord, je gravis sur un canton rocailleux et inégal, où tout annonçait l'action des feux souterrains; puis je descendis jusqu'à la ferme de Reykiaholar. Elle est dans une situation très-pittoresque, sur une élévation, à un demi-mille de Reynianess, promontoire immense, et sur les bords du Breidafiord, vaste baie remplie d'îles sans nombre; des montagnes, avec leurs anfractuosités, et des colonnes de vapeurs s'élevant des sources chaudes qui entourent la ferme, ajoutent à la beauté du coup d'œil. Le Krablanda, la plus considérable de ces sources, a jadis été fameux par ses éruptions; aujourd'hui son bassin est tellement encombré de pierres, qu'il ne peut pas lancer son eau à plus de quatre pieds.

» Le temps orageux me contraignit de rester à Reykiaholar jusqu'au 9; ce ne fut pas sans peine que quatre hommes et deux femmes consentirent à me conduire dans un canot à l'île de Flatey, éloignée de vingt milles du Reykianess. Le temps était fort beau, le trajet fut extrêmement agréable entre les innombrables petites îles répandues sur cette partie de la baie. La plupart semblent devoir leur origine à des volcans sous-marins; plusieurs reposent sur de superbes colonnes de rocs basaltiques. Leur surface et le fond de la mer qui les entourent, abondent en sources chaudes; elles sont d'un grand secours aux pêcheurs, en leur fournissant de l'eau potable, qui d'ailleurs ne se trouve pas dans le voisinage.

» Presque toutes ces îles sont tapissées d'herbe que les habitans des côtes voisines viennent faucher; mais elles leur sont surtout précieuses par la prodigieuse quantité d'oiseaux aquatiques qui les fréquentent. Je fus, en les traversant, étourdi des cris des macareux et des goelands; ces derniers couvraient la mer, et en s'envolant obscurcissaient l'atmosphère, tant ils étaient nombreux.

» A moitié chemin de Flatey, on débarqua sur un îlot pour donner un peu de relâche aux rameurs. Cela me procura l'occasion d'observer les eiders qui couvaient leurs œufs. Vers six heures du soir, j'abordai à Flatey. Cette île, qui n'a qu'un mille de circonférence, est plus peuplée que plusieurs de celles qui l'entourent. Le pasteur joint à son ministère la profession des premiers apôtres; il est surtout très-habile à la pêche des phoques. Ses fonctions sont peut-être les plus périlleuses à remplir de toute l'Islande; car une de ses paroisses comprend les îles, et l'autre le continent à une distance de douze milles de Flatey. Il ne se passe pas un hiver que sa vie ne coure des dangers dans le trajet d'une île à l'autre sur la glace. Cependant son traitement est extrêmement modique, et c'est ce qui l'engage à se livrer à la pêche pour faire vivre sa famille.

» Après un court séjour à Flatey, je m'embarquai pour le continent; vers trois heures du matin, j'arrivai à Hergilsey, belle île basaltique, bien peuplée. Les eiders y sont si nombreux, qu'en me promenant sur les hauteurs je risquais à chaque instant de les écraser dans leurs nids.

» Nous sommes allés en cinq heures de Hergilsey à Briamslœk, sur la côte de Bardarstrand. Revenu sur le continent, je suivis le rivage vers l'ouest, le long d'énormes rochers basaltiques. M'étant reposé quelques instans à

la ferme de Hammar, je remontai le Morardal, vallée fort triste, et je commençai ensuite à grimper le Forsheidi, col très-haut et très-abrupte; il tire son nom de la quantité de chutes d'eau qui se précipitent de chaque côté de la montagne; celles du flanc septentrional sont surtout remarquables; le Forsaa s'étant ouvert une issue, à travers les couches de rochers en colonnes, on aperçoit comme des tours et des obélisques au milieu des nuages de vapeurs qui s'élèvent des cascades.

» Le charme de cette perspective me fit oublier les difficultés que j'éprouvai dans ce passage. Les immenses sillons de neige qu'il fallait traverser n'offraient pas les moins pénibles; elle était si molle en quelques endroits, que je fus forcé de mettre pied à terre.

» Descendu à l'extrémité du Forsfiord, qui n'est qu'un bras de l'Arnarfiord, je marchai le long de sa rive occidentale, sous des montagnes menaçantes. Parvenu à cette dernière baie, je tournai entre des promontoires sourcilleux, jusqu'à Bildudal, comptoir composé des maisons les mieux bâties que j'aie vues en Islande. On voulait m'y retenir; mais, instruit d'avance des difficultés que j'éprouverais à traverser l'Arnarfiord, je me décidai à profiter de la continuation du beau temps pour effectuer, le même soir, ce trajet souvent très-difficile. Le bateau faisait eau, de sorte que je fus forcé de temps en temps de le vider. La baie a au moins neuf milles de largeur; nous aurions été exposés à de grands dangers, si une raffale subite nous avait surpris.

» A onze heures du soir, je débarquai à Hrafnseyri. Je fus agréablement surpris de lire au-dessus de la porte du presbytère, l'inscription suivante :

Intrantibus sit hæc domus pax
Et quies, et exeuntibus salus.

» Les pensées gaies que ces mots m'avaient inspirées furent bien diminuées par le triste état dans lequel je trouvai cette famille. Le pasteur avait failli être tué par l'éboulement d'une montagne voisine, qui l'avait surpris [illegible]ant qu'il la gravissait pour chercher une [illegible]e renard; il était resté à moitié enterré [illegible]ébris. Si un de ses domestiques n'avait pas découvert le lieu où il se trouvait, il y aurait péri; sa tête et son visage étaient extrêmement meurtris, tout son corps avait beaucoup souffert; néanmoins, grâces aux attentions et aux soins de sa famille, il se rétablissait à vue d'œil.

» Le renard, très-commun en Islande, y jouit de la même réputation de finesse que partout ailleurs. Lorsqu'il découvre une troupe de goelands sur le rivage, il s'approche d'eux à reculons, en tenant sa queue en l'air; comme elle est blanche, ils croient voir quelqu'un des leurs; il s'avance ainsi tout doucement, jusqu'à ce qu'il soit assez près pour saisir un de ces oiseaux. En hiver il se place au vent, et se met à gratter la neige, qui, en s'envolant, forme un nuage par lequel les goelands sont aveuglés, et il les surprend.

» J'avais bien fait de traverser l'Arnarfiord dans la soirée du 10; le lendemain il s'éleva une tempête violente qui dura plusieurs jours. Je poursuivis ma route par terre, en franchissant le Hrafnsheidi, montagne dont le passage ne fut pas long, mais fut très-difficile, à cause de sa raideur et de la couche épaisse de neige qui le couvrait. Après avoir traversé l'extrémité orientale du Sandfell, petite montagne isolée dans laquelle les zéolithes, les calcédoines et le jaspe abondent, j'arrivai vers midi à Thingeyri, comptoir agréablement situé sur une pointe de terre basse, qui le défend des vagues de l'ouest. Le Dyrafiord est si étroit dans cet endroit, qu'on peut se faire entendre d'un côté à l'autre; sa longueur est si considérable, qu'il faudrait une journée entière pour en faire le tour à cheval. Le facteur de Thingeyri a une belle collection de livres choisis, principalement en histoire naturelle.

» Le 12, je traversai le Dyrafiord, et je débarquai à la ferme de Gimlafell. Un guide me conduisit ensuite par le col le plus aisé que j'eusse rencontré jusqu'alors dans les belles plaines de l'Œnundarfiord, abondantes en foin. Les montagnes qui entourent la baie sont composées de couches qui s'élèvent les unes au-dessus des autres, au nombre d'une cinquantaine, dans l'ordre le plus parfait; cette même apparence se retrouve dans toutes celles de la presqu'île du nord-ouest. Ayant passé plusieurs marais dangereux, j'arrivai à Holt, regardé

comme une des meilleures cures de l'Islande occidentale.

» Je voulais pénétrer plus loin, mais je fus obligé de renoncer à ce dessein, parce que l'énorme quantité de neige dont les montagnes au nord de l'Œnundarfiord étaient couvertes, empêchait d'y voyager, quoique l'on fût au milieu de juin.

» Les habitans de cette partie de l'Islande, ayant très-peu de communications avec les étrangers, ont peut-être conservé plus de coutumes des anciens Scandinaves, que ceux des autres quartiers. Ils tiennent davantage aux traditions de leurs ancêtres, et s'appliquent avec plus de soin à la transcription des sagas écrits ou imprimés; la plupart les savent par cœur. Ce qui me surprit principalement fut la longue barbe des paysans de l'Œrnundarfiordung.

» Je fus étonné de trouver derrière le Hiardardal une étendue assez considérable de terrains couverte de lave, car on m'avait dit que cette substance n'existait pas dans le voisinage des baies de l'occident. Elle paraît être très-ancienne, puisque l'herbe ou la mousse la recouvrent presque partout.

» Le 13 juin, je partis de Holt pour retourner au Sud. Je repassai par les mêmes lieux que j'avais vus en allant au nord. J'arrivai le 15 à Bildudal, où je pris un guide pour franchir une chaine de montagnes couvertes de neige; dans les endroits où elle était disparue, on n'apercevait que de la lave, qui paraissait avoir été vomie par le Grœnafell, cime conique située vers le centre de la chaine de montagnes qui sépare l'Arnarfiord du Talknafiord. Plusieurs sources d'eau chaude coulent encore sur la côte septentrionale de la dernière de ces baies. Quand je fus à son extrémité, il fallut escalader de nouveau des monts escarpés, dont la pente opposée me conduisit sur les bords du Patrixfiord. Cette baie est défendue des deux côtés par plusieurs promontoires sourcilleux qui diminuent de hauteur en s'éloignant, jusqu'à ce qu'ils se plongent dans l'Océan. Je m'embarquai au comptoir de Vatneyri, et j'abordai sur la côte opposée. A deux heures du matin, je me reposai au presbytère de Saudlauksdal.

» Cette vallée est célèbre pour l'excellence de ses pâturages. Elle acquiert un plus haut degré d'intérêt pour avoir été la demeure d'Eggert Olafsen qui, avec Paulsen, son compatriote, effectua un voyage autour de l'Islande, dont la relation, publiée en Danois à Copenhague, a été traduite dans la plupart des langues de l'Europe.

» Je quittai ce lieu le 15, à cinq heures après midi, et suivis la côte méridionale du Patrixfiord; quelquefois des masses de lave isolées se présentaient à mes regards. Près de l'extrémité de la baie, je longeai la base d'une montagne menaçante; une prodigieuse quantité de grandes pierres s'en étaient récemment détachées, et obstruaient presque entièrement le chemin. En escaladant les hauteurs, je fus frappé de la beauté du coup d'œil qui m'environnait; une rivière se précipitant de cascades en cascades jusqu'à son embouchure où elle en formait une de trente pieds, la rapidité de son cours, le fracas de ses chutes, les nuages de brume humide qui s'en élevaient, ces objets réunis produisaient un effet de la plus grande magnificence. Tout la terrain voisin était absolument dénué de végétation; à mesure que je marchais, il devenait plus rocailleux et plus inégal, sa surface présentant généralement des couches alternatives de neige et de lave basaltique. Un peu après minuit, nous avons atteint au sommet du col qui peut avoir trois mille pieds d'élévation au-dessus du niveau de la mer. La perspective était très-étendue et très-pittoresque, mais sauvage et nue. Les montagnes du nord nous cachaient le soleil, et tout l'horizon paraissait en feu; je m'apercevais à peine qu'il y eût aucune différence entre le jour et la nuit.

» Ayant descendu la montagne, j'ai traversé un assez grand espace boisé, et je suis entré dans un canton bien peuple, et situé en avant des précipices du Bardarstrand, dont la prolongation forme des promontoires qui se terminent à la côte septentrionale du Breidafiord. A une époque reculée, la mer a baigné la base de ces précipices; en se retirant graduellement, elle a laissé à sec de belles plaines d'alluvion qui sont devenues d'excellens pâturages.

» Lorsque j'eus dormi quelques heures à Hammar, j'allai à Briamslœk, et avant de m'embarquer pour Flatey, je visitai dans une

montagne derrière le presbytère, un ravin dans lequel se trouve le suturbrand le plus parfait qu'il y ait en Islande.

» Comparée aux autres montagnes du voisinage, celle-ci n'a qu'une hauteur peu considérable, puisqu'elle ne s'élève pas à plus de six cents pieds. Un torrent qui a sa source dans les collines situées en arrière s'est creusé un chemin dans les diverses couches horizontales dont elle est composée, de sorte qu'il a formé une excavation de cent vingt à cent cinquante pieds de profondeur; la partie orientale de cette ravine est entièrement couverte de debris, excepté dans quelques endroits où des masses inégales d'un tuf jaune se montrent au-dessus de la surface; la partie occidentale est plus escarpée, et consiste en une douzaine de couches de bois fossile, de lave, de basalte, de tuf, d'argile durcie, placées successivement l'une au-dessus de l'autre. Le bois fossile ou suturbrand est tout-à-fait dessous, et occupe quatre couches séparées entre elles par des lits intermédiaires de grès tendre ou d'argile. Les couches sont d'épaisseur inégale, d'un pied et demi à trois pieds; elles se prolongent à quatre-vingts pieds, où elles disparaissent dans les débris. Elles diffèrent aussi, quant à leur nature, les deux inférieures offrant les plus parfaites qualités de bois minéralisé, sans mélange de corps étranger; elles sont d'un noir de jais; les morceaux que l'on expose au soleil brillent du plus grand éclat, et leur cassure est esquilleuse. Le grand nombre de nœuds et de racines, et les cercles concentriques que l'on observe à l'extrémité des troncs et des branches, dissipent jusqu'au moindre doute sur l'origine végétale de cette singulière substance. Quelques branches s'étendent à travers le lit; mais en général elles sont toutes parallèles, et souvent réunies de manière à former une masse compacte; la troisième couche n'est pas aussi pure, parce qu'elle se trouve mêlée à une portion considérable de matière ferrugineuse; elle est grise en dehors, mais sa fracture est noire; elle est sans lustre, et beaucoup plus pesante que l'autre; d'ailleurs elle conserve plusieurs caractères de sa nature végétale. La quatrième, ou la couche supérieure, consiste en ce que les Islandais appellent Steinbrand, c'est-à-dire, houille, dont cette substance ne diffère que par l'absence de l'éclat extérieur, et par une certaine quantité de matière terreuse qu'elle renferme. Elle offre aussi de légers indices de bois.

» Quoique ce bois fossile soit fort remarquable, on observe un phénomène encore plus surprenant entre la seconde et la troisième couche; c'est un lit de schiste d'un gris foncé, d'environ quatre pouces d'épaisseur, susceptible de se diviser en un grand nombre de feuillets, dont quelques-uns sont aussi minces que le plus beau papier à écrire, et laissent apercevoir des deux côtés des impressions de feuilles d'arbres d'une beauté et d'une exactitude extraordinaires; on y distingue les ramifications des nervures, des côtes et des fibres. Il est avéré que la totalité de la masse schisteuse n'est qu'une accumulation de feuilles étroitement comprimées entre elles, et partiellement entremêlées d'une belle argile d'alluvion. Quand on sépare du bloc quelques-unes de ces feuilles, on reconnaît qu'elles sont uniformément grises ou brunes d'un côté, et noires du côté opposé. La plupart de celles que j'ai devant moi appartiennent au tremble. M. Hornemann de Copenhague, botaniste habile, y a vu beaucoup de feuilles de peuplier tacamahaka; on y a aussi observé des feuilles de bouleau et de saule; celles-ci étaient fort petites, tandis que celles de peuplier ont près de trois pouces de large.

» D'après la relation d'Olafsen et de Paulsen, il paraît qu'une couche de suturbrand s'étend dans toute la presqu'île du nord-ouest; on en a aussi trouvé dans d'autres endroits; les Islandais l'emploient principalement pour brûler dans les forges; comme il est très-dur et susceptible de recevoir un beau poli, ils en font aussi des tables et des meubles d'apparat.

» Je m'embarquai à Briamslœk, et le temps étant très-beau, j'eus une belle traversée de ce lieu à Flatey. De là, je regagnai le continent, et je débarquai à Skard, sur la côte sud-est du Breidafiord, au pied d'une montagne basse, qui fait suite à d'autres plus considérables. La position de celle-ci fait que, pendant près de six semaines de l'hiver, les habitans sont privés de la vue du soleil. J'en partis le 19, et marchant au milieu des montagnes basaltiques, j'arrivai à Hvol où j'avais laissé mes chevaux et mon bagage.

» Me dirigeant ensuite au nord-est, j'entrai dans le Steindals-Heidi, défilé dont la neige rendit le passage difficile, car il fallait éviter les fentes qu'elle couvrait. Les hautes montagnes des deux côtés étaient en quelques endroits couvertes d'herbe, mais le souffle glacial et presque continu du vent de nord-est empêche la végétation de se développer. Le 20 juin, j'atteignis un canton plus agréable. La paroisse de Fell consiste en plusieurs vallées fertiles, qui aboutissent au Kollafiord, baie étroite, mais fort jolie. Ayant suivi sa rive septentrionale, je me trouvai, une heure après, sur les bords du Steingrimsfiord, la baie la plus large de la côte orientale de la presqu'île de l'ouest. Elle fut jadis fréquentée par les navigateurs espagnols et irlandais: on voit encore les ruines de leurs maisons.

» Beaucoup de plaines de ces cantons, qui sont abandonnées, feraient d'excellentes terres, si elles étaient soignées. Plusieurs fermes, surtout celles de Heydalsaa et de Vidardalsaa, sont en très-bon état; on peut en attribuer la cause en partie à la quantité de bois flotté que la mer jette sur la plage. Chaque ferme y a son emplacement distinct, où elle ramasse ce que les vagues apportent; ce qui compense en quelque sorte le manque de forêts. On sait très-bien apprécier l'avantage de cette particularité; les portions du rivage sont une propriété qui se vend très-cher; elles appartiennent souvent, ou bien sont louées à des personnes qui habitent sur la côte opposée de l'île; les habitans de ce quartier ne se bornent pas à employer le bois flotté à leurs usages domestiques, ils en profitent aussi pour fabriquer en hiver de petits ouvrages qui leur procurent de nouveaux objets pour échanger pendant l'été.

» Dans la journée, je traversai plusieurs rivières; le froid ayant empêché la fonte de la neige sur les montagnes, le trajet ne fut pas difficile. Ensuite je voyageai dans un pays inégal et pierreux jusqu'à Stad, terme de mes excursions au nord. Le presbytère est agréablement situé près d'une grande rivière, à son embouchure dans la baie. La vallée abonde en herbe; les montagnes voisines offraient plus de végétation que je ne me serais attendu à en trouver d'après leur position septentrionale; car j'étais près du 66e degré de latitude boréale. Je trouvai dans le doyen un homme d'une piété exemplaire; il applaudit avec ardeur aux intentions bienfaisantes de la société Biblique.

» Le 21, je me mis en route avec lui et un de ses fils pour revenir au sud. Le soir, je dressai ma tente à Fell. Le lendemain, je franchis le Bitruhals, montagne escarpée; sur son flanc oriental s'ouvre la vallée de laquelle on tire une excellente terre à porcelaine. Dans la montée, notre marche fut considérablement retardée par un lac entièrement couvert de glace et de neige; la première étant en plusieurs endroits fondue en dessous, les chevaux faillirent à s'y enfoncer. Au bas de la descente, nous nous sommes trouvés sur la rive septentrionale du Bitrufiord, belle baie qui s'avance jusqu'à douze milles dans l'intérieur; à son embouchure, elle n'a qu'un mille de large. Il n'y a pas de bateau pour le service des voyageurs, de sorte qu'il fallut faire le tour de ce bras de mer, ce qui allongea considérablement notre course. Ayant passé le col du Stickuhals, nous avons longé la côte occidentale du Hrutafiord, rencontrant de temps en temps une ferme solitaire, et vers minuit, nous sommes arrivés à Bœ.

» Le lendemain, un guide me conduisit à travers la contrée déserte comprise entre le quartier du nord, et le Syssel de Borgafiord dans le sud. La route connue sous le nom de Holta-Vœrdu-Heidi, passe entre une quantité de petites montagnes partiellement couvertes de mousse, et portant tous les caractères d'origine volcanique. Je commençai à monter vers sept heures du soir, et je continuai à m'élever graduellement jusque vers minuit; alors je contemplai un phénomène naturel bien intéressant et absolument nouveau pour moi. Le soleil était un peu au-dessus de l'horizon; il resta à la même hauteur pendant une demi-heure, puis recommença de nouveau sa course vers le nord-est.

» Quoique l'Islande eût déjà offert à mon admiration une grande quantité d'objets surprenans, je fus néanmoins étonné de l'aspect que m'offrait à l'ouest le Trœlla Kyrkia (église des géans), ancien volcan dont le cratère élevait en l'air ses côtés découpés en forme fantastique, tandis que la région inférieure était entièrement couverte de neige. Au sud et à

l'est, s'étendait un immense désert impénétrable, animé d'un côté par des lacs innombrables où nageaient des cygnes, et dans le lointain par d'énormes glaciers qui réfléchissaient les rayons du soleil de minuit; au nord, le Hrutafiord s'ouvrait vers l'Océan. Étant descendu au sud, je passai plusieurs fois le Norduraá. Le 23, à sept heures du matin, je dressai ma tente près de la ferme de Hvam dans le Nordurardal.

» M'étant levé à midi, et voyant qu'il était encore de trop bonne heure pour charger de nouveau les chevaux, je résolus d'escalader le Baula, montagne voisine qui s'élève à la hauteur de trois mille pieds, et que l'on aperçoit de très-loin. A sa base gisent des fragmens considérables d'un basalte blanchâtre, épars et entassés dans le plus grand désordre. Je grimpai pendant plus d'une demi-heure au milieu de ces débris; et je n'étais encore qu'à douze cents pieds d'élévation, lorsque la violence du vent et de la pluie me forcèrent de renoncer à mon entreprise qui aurait pu me faire courir des dangers. Personne n'est encore parvenu à son sommet, et c'est sans doute à cette circonstance qu'il faut attribuer le conte ridicule accrédité parmi les Islandais, que l'on y trouve un pays agréable habité par des nains.

» Le basalte de Baula est principalement employé pour des pierres tumulaires, usage auquel il est naturellement adapté sans les secours de l'art.

» Les collines au sud-est de Havm sont très-pierreuses, peu élevées et entrecoupées de longues vallées parallèles. Après avoir passé le Thveraa, belle rivière qui abonde en saumons, et qui se jette dans le Hvitaa, mes yeux se reposèrent avec plaisir sur un joli bois de bouleaux; depuis plusieurs semaines, je n'avais pas aperçu un seul arbuste; le soir je m'arrêtai à Nordtunga. »

M. Henderson visita le lendemain les sources chaudes de Reykhot; le 29 juin il fut de retour à Reikiavik. C'est l'époque à laquelle les Islandais arrivent au chef-lieu pour échanger les productions de leur île contre les denrées et les marchandises dont ils ont besoin.

La guerre qui commença en 1807 entre la Danemarck et la Grande-Bretagne, leur fut d'abord extrêmement préjudiciable, comme on l'a vu dans la relation de Hooker. Enfin, grace au gouvernement britannique, elle put être approvisionnée par les navires anglais et par les Américains. Ils apportèrent une plus grande quantité d'objets de première nécessité, que l'île n'en recevait précédemment des Danois. Depuis la paix, les choses ont repris leur ancien cours.

L'objet pour lequel M. Henderson était venu en Islande, et avait entrepris deux voyages pénibles dans l'intérieur de l'île, réussit au gré de ses désirs. Il fut décidé, dans une assemblée composée des principaux ecclésiastiques et de divers fonctionnaires publics, de fonder une société Biblique à l'instar de celle de Londres et de plusieurs autres villes.

M. Henderson partit une troisième fois de Reikiavik, le 18 juillet 1815, et prit la même route que dans son premier voyage jusqu'au fameux défilé d'Almaneggiaá. Arrivé à son extrémité qui est contiguë à l'Armannsfell, grande montagne de tuf, dont les escarpemens menaçent le voyageur, il longea pendant quelque temps l'immense coulée de lave vomie par le Skialdbreid, puis entra dans la belle plaine d'Hofmannafliot, tapissée d'une belle pelouse. Un col étroit et raide, qu'il fallut escalader, le conduisit dans une plaine sablonneuse, renfermant un grand lac d'eau blanche. Parvenu au bord occidental de la lave, il avait au côté opposé le Skialdbreid qui peut avoir trois mille pieds d'élévation; sa pente est si douce, que sans les laves qui l'entourent de tous les côtés, une voiture y monterait facilement. Sa base a au moins trente milles de circonférence. Le cratère de son sommet se voit très-distinctement; ses éruptions ont couvert de laves toutes les plaines voisines.

« Le Kaldidal, où je m'engageai ensuite, dit M. Henderson, répond parfaitement à son nom qui signifie vallée froide. On était environné, de toutes parts, de neiges et de glaces perpétuelles; l'œil ne distinguait pas le plus petit signe de végétation. Si le temps n'avait pas été très-beau, il aurait été impossible de voyager dans ce désert glacé.

» Ces glaciers que je laissai à gauche, continuent jusqu'au bord du Geitlandsaa; ils forment la branche sud-ouest de la chaine qui occupe le centre de l'île. Le Geitlandsaa roule des eaux blanchâtres, qui ont donné naissance au

nom du Hvitaa (rivière blanche), dont l'embouchure est dans le Borgafiord. La ferme de Husafell, près de laquelle je dressai ma tente, est à quarante milles au nord de Thingevalla. Ayant voulu payer à la ferme le lait que mes compagnons de voyage et moi nous avions bu, la maîtresse nous fit cette réponse pieuse et singulière : « Je ne puis rien recevoir pour ce lait, l'ayant reçu de Dieu pour rien. »

» Le passage des laves qui sont devant Husafell, m'offrit une difficulté d'un genre nouveau ; les fentes étaient remplies de saules, et l'entrelacement des branches de ces arbrisseaux empêchait de voir les crevasses. Ayant traversé le Geitlandsaa et le Nordlingafliot, un peu au-dessus de leur confluent où ils prennent le nom de Hvitaa, nous avons longé le Gra-Hraun (la lave grise), et repassant le Nordlingafliot, nous sommes entrés dans le désert d'Arnarvatnsheidi. Ayant fait halte à Hellisftiar, petit espace verdoyant au milieu des laves, nous avons dirigé nos pas vers la célèbre caverne de Surtshellir, qui était à un quart de mille à l'est de nos tentes. On n'apercevait de tous côtés que des laves vomies par le Bald-Yœkul. Etant descendus dans une grande cavité formée par l'affaissement de la croûte de lave, nous avons vu l'entrée de la caverne ; elle a quarante pieds de hauteur, sur cinquante de largeur, dimensions qu'elle conserve dans les deux tiers de sa longueur, qui est de cinq mille trente-quatre pieds. Tout autour de l'ouverture, sont entassés des amas de pierres tombées de la voûte ; les ayant franchis, nous avons trouvé une masse énorme de neige gelée, et plus bas une longue mare, dont le fond était rempli de glace ; il fut impossible d'y passer parce que l'eau était trop froide, et que nous en aurions eu jusqu'à la ceinture. On rebroussa chemin dans l'espoir de découvrir un passage plus convenable ; tout-à-coup une crevasse de trente pieds, d'une profondeur perpendiculaire, nous arrêta ; cependant on fut obligé, après bien des tentatives, de s'y hasarder pour avancer.

» Les torches allumées, nous sommes entrés dans la caverne ; la neige s'y élevait à une grande hauteur ; au-delà on marchait sur des morceaux de lave tombés de la voûte ; nous courions à chaque instant le risque de nous couper en trébuchant sur ces pierres, ou de nous mouiller en glissant dans les flaques d'eau qui les séparaient. Nous pouvions craindre aussi qu'une masse, en se détachant de la voûte, ne nous réduisit en atomes.

» L'obscurité devint si grande, que malgré la lumière de nos deux torches, nous ne pouvions bien examiner les belles stalactites volcaniques qui nous entouraient. Nous voulûmes suivre un embranchement qui se présenta sur notre droite ; après y être avancés à quatre-vingts pieds de distance, la voûte s'abaissa tellement, qu'il fallut regagner la caverne principale. Deux autres passages souterrains, dont l'entrée est en face, ont autrefois servi d'asile à des bandits. Ils y avaient élevé un mur ; cet antre a trois cents pieds de longueur ; le sol est couvert d'ossemens de vaches, de brebis et de chevaux, que les brigands avaient tués pour s'en nourrir.

» Deux fois nous fûmes obligés de marcher dans l'eau jusqu'aux genoux. La voûte de la caverne est fendue dans quatre endroits différens, et laisse ainsi pénétrer la lumière du jour ; la dernière est la plus petite. Au-delà, on est enveloppé dans l'obscurité la plus profonde ; mais on ne rencontre ni eau ni pierre ; le sol était couvert d'une couche épaisse de glace, et il inclinait si rapidement, que voyant l'impossibilité de tenir pied, nous nous accroupîmes et nous laissâmes glisser. En tenant les torches près de la glace, nous pouvions distinguer son épaisseur, qui paraissait être de sept à huit pieds ; elle était transparente comme le cristal. Bientôt nous arrivâmes à un endroit, dont la grandeur nous récompensa amplement de nos peines. La voûte et les côtés de la caverne étaient décorés de stalactites de glace les plus magnifiques, cristallisées sous toutes sortes de formes, et dont plusieurs le disputaient en délicatesse aux plus belles zéolithes ; tandis que du plancher de glace, s'élevaient des colonnes de la même matière sous les formes les plus curieuses et les plus fantastiques, tantôt imitant les plus heureux efforts de l'art, et tantôt beaucoup d'objets de la nature animée. Plusieurs de ces colonnes avaient au-delà de quatre pieds de haut sur deux pieds environ d'épaisseur, et pour la plupart se terminaient en pointe. Jamais spectacle plus brillant ne s'est peut-être offert aux yeux d'aucun être hu-

main; c'était véritablement une de ces scènes de féerie dépeintes dans les *Mille et une Nuits*.

» Quittant ce lieu charmant, nous avons passé le long d'une double couche de glace très-unie, mais dont les bords étaient extrêmement tranchans. A l'extrémité d'une pente assez douce, nous avons découvert la pyramide de lave, dont Olafsen et Paulsen font mention dans la relation de leur voyage. Nous y avons trouvé une des deux pièces d'argent qu'ils y déposèrent en 1755; comme c'était celle de moindre valeur qui manquait, nous avons pensé qu'elle avait glissé au milieu des pierres qui composent ce monument; nous y avons ajouté quatre pièces de monnaie, et nous avons réparé les parties de la pyramide qui avaient souffert. Nous nous sommes arrêtés à quatre cents pieds plus loin; la caverne se divise à cet endroit en deux branches. Nous sommes retournés sur nos pas jusqu'à la dernière ouverture que nous avions aperçue à la voûte, et c'est par-là que nous sommes sortis après avoir passé près de quatre heures sous terre. Nous avons été presque suffoqués par la chaleur en arrivant de cette caverne froide et sombre, au grand jour, au milieu des laves vitrifiées et des sables volcaniques qui réfléchissaient fortement les rayons du soleil; la transition me parut la même que celle que nous aurions éprouvée, si nous eussions passé subitement de l'hiver du Groënland à l'été de l'Afrique.

» Nous avons continué le 22 notre marche dans le désert. Un des plus grands inconvéniens auxquels les voyageurs y soient exposés, est le manque d'eau. Le temps était chaud, notre provision fut bientôt épuisée. Ce ne fut qu'au bout de quelques heures que nous pûmes étancher notre soif dans l'Arnarvatn, grand lac qui donne son nom au désert. Celui-ci se termine au Stori-Sandur, qui passe pour le col le plus haut de l'île. Des observations barométriques ont déterminé sa position à deux mille deux cents douze pieds au-dessus du niveau de la mer.

» Nous nous sommes écartés de la route vers le sud-est, pour visiter le Hveravellir ou la plaine des sources chaudes; elles sont à l'extrémité du Kial-hraun, grande coulée de lave. Des colonnes de fumée s'élèvent des ouvertures innombrables dont le sol est criblé; on entend de tous côtés un mugissement sourd qui accompagne l'issue de ces vapeurs. Le terrain qui s'abaisse brusquement vers l'est, était originairement un marais; les dépôts successifs des sources ont pétrifié graduellement sa surface; toutefois, elle est encore si molle en plusieurs endroits, qu'il faut marcher avec beaucoup de précaution pour ne pas tomber dans un bourbier d'argile bouillante. L'espace occupé par les dépôts a trois cents pieds de l'est à l'ouest, et trois cents quarante-quatre du nord au sud. Sur cette étendue, on compte huit ouvertures remplies d'eau bouillante; les quatre le plus à l'est sont dans un état constant d'ébullition violente, mais ne lancent pas leur eau. Le jet le plus considérable des quatre autres, s'élève à dix-huit pieds.

» Le phénomène le plus surprenant de ce lieu, est un tertre circulaire d'argile durcie, haut de quatre pieds; il a, sur son flanc occidental, une ouverture de laquelle une grande quantité de vapeur s'échappe avec un bruit plus fort que celui de la cataracte la plus terrible; la vapeur sort avec tant de violence, qu'elle rejette à l'instant, à une très-grande hauteur, les pierres que l'on y lance. En enfonçant un bâton dans le trou, nous avons observé que la quantité de vapeur et le mugissement augmentaient d'une manière incroyable. Dès que ce tertre gronde, les sources sont en mouvement. On le nomme l'Auscrholinn, ou le mont rugissant.

» Indépendamment de ces orifices fumans, on aperçoit dans la lave, sur une longeur de plus d'un mille, des fentes par lesquelles des nuages de vapeurs s'échappent sans cesse; quelques-uns sont si chauds, qu'il faut s'en tenir à quelques pieds de distance.

» Une tempête nous empêcha le 25 de partir avant midi. Le vent soufflait du sud avec tant de violence, qu'il enlevait des tourbillons de sable qui remplissaient l'air dans la plaine au nord; on se serait cru exposé au semoun d'Arabie. Mes compagnons se séparèrent de moi, ils retournèrent au sud, je poursuivis ma route au nord.

» Pendant quelques heures, je voyageai dans des plaines de sable et de gravier jusqu'aux pâturages du Hunavatn, qui étaient couverts de bestiaux. De chaque côté s'étendaient de

grandes landes, où je vis beaucoup de cygnes avec leurs petits; ils semblaient en prendre un soin particulier, et les emmenaient dès qu'ils entendaient le bruit des chevaux. Ayant passé le Beliandi, j'arrivai sur les bords du Blandaa, que je suivis pendant près de quatre heures. Je le traversai au Blœnduvad; et au bout d'une lande longue et triste, j'entrai par un défilé escarpé dans le Blœndudal, belle vallée qui aboutit au Longadal. Dans celle-ci, je vis de fort belles fermes; elle est tapissée de gras pâturages qui sont bien arrosés. Le 27, je me trouvai sur les bords de la mer à Skagastrand, comptoir qui consiste en deux maisons, une boutique et quatre magasins. Il est situé à l'extrémité septentrionale d'une petite anse formée par la saillie d'un chainon de rochers basaltiques, qui se prolongent dans la mer; on en est entouré de tous les côtés.

» Le 28, je descendis dans le Laxardal, et après avoir franchi les cols de Laxadars-Heidi et de Gaunguskard, j'entrai dans la belle vallée du Skagafiord, une des plus fertiles et des plus peuplées de l'île. La baie présente un aspect pittoresque; on y observe plusieurs îles hautes. La plus grande est Drangey, dont les flancs perpendiculaires s'élèvent à six cents pieds audessus de la mer. Je voyageai ensuite au sud jusqu'à Mœlifel. Les sources chaudes de Reykium ne m'offrirent rien de curieux. Je me dirigeai au nord-est, et je revis Holum. Je suivis une route un peu différente de celle que j'avais prise l'année précédente, pour aller à Akar-Eyri. Je traversai de nouveau le désert, je revis les Geysers; j'en partis le 14 août, et je cheminai au sud pour visiter d'autres sources chaudes qui sont près de Skalholt. Les plus considérables sont celles de Reykium. La plus remarquable, qui porte aussi le nom de Geyser, a deux ouvertures; l'eau s'élance par une d'elles, à douze pieds de haut, et par l'autre, à plus de trente pieds; les éruptions ont lieu à peu près quinze fois en vingt-quatre heures; elles sont accompagnées d'immenses colonnes de fumée. On ne voit dans les environs que des cavités remplies d'eau bouillante, et d'autres d'où s'exhalent des vapeurs.

» Tout le canton d'Œlfus, dans lequel Reykium est situé, éprouve fréquemment des tremblemens de terre. Les derniers ont eu lieu en 1808 et 1815 au mois de juin. Celui-ci ne fut pas très-fort; les commotions se firent sentir dans le nord de l'île. »

M. Henderson regagna ensuite Reikiavik, afin de profiter des vaisseaux qui allaient bientôt partir. Le 20 août, il s'embarqua pour Copenhague. « En jetant un dernier coup d'œil sur l'Islande, dit-il, j'éprouvai de vifs regrets de quitter une île que ses nombreux phénomènes naturels distinguent de toutes les autres parties du monde, et que ne rendent pas moins remarquable le caractère moral, le haut degré d'intelligence et les mœurs pures de la plupart de ses habitans. La traversée du Reikiavik à Copenhague fut assez pénible; je débarquai dans cette capitale le 6 septembre. »

CHAPITRE XXXII.

GROENLAND.

Aspect du pays; glaces.

Ce pays, dont on ne connaît pas les limites septentrionales, est compris entre 22° 78' de longitude occidentale; et le fameux cap Farewell, son extrémité australe, est située par 59° 50' de longitude boréale. Il est borné par la baie de Baffin, le détroit de Davis, l'Océan Atlantique et l'Océan Glacial arctique. Les derniers voyages de MM. Parry et Franklin font présumer qu'il est détaché du continent de l'Amérique.

L'hiver semble avoir fixé son séjour dans cette région désolée; il y règne presque exclusivement aux autres saisons, et un jour sa domination ne s'étendra plus que sur un petit nombre de mortels, la population allant toujours en diminuant. La côte occidentale, la seule maintenant connue et fréquentée, est hérissée en beaucoup d'endroits de rochers inaccessibles, d'affreux précipices et de glaciers énormes que l'on aperçoit de plus de quarante lieues en mer. La terre est stérile, ou plutôt le roc aride et nu s'y dérobe constamment sous la glace et la neige, qui, s'accumulant d'année en année, ont comblé des vallons et mis des plaines au niveau des montagnes. Les rochers

d'où la neige disparaît quelquefois n'offrent au loin qu'un front noir et ténébreux, sans trace de verdure, ni même de terre; mais de près, on y découvre des veines d'une pierre marbrée, des lambeaux de gazon, de mousse et de bruyère, comme jetés par hasard sur le roc, et dans les vallées, quelques buissons épars autour des étangs et le long des ruisseaux; mais on n'y voit aucun courant d'eau considérable.

A l'entrée du Groënland s'offre le cap Farewell. C'est une île séparée du Statenhoek ou cap des États, par un courant si étroit, que la mer en se brisant contre les rochers, les détache et les roule en pièces dans ses tourbillons. Ce détroit est tourmenté de vents impétueux, à peu près comme celui de Magellan, avec lequel il a d'autres rapports de situation, car l'un est aussi voisin du pôle arctique que l'autre peut l'être du pôle austral.

Vers le 64° de latitude nord, on trouve une montagne très-haute. Elle a trois branches ou pointes, dont la plus élevée se voit à soixante lieues en mer. Elle tient lieu de phare aux navigateurs, et de baromètre aux habitans; car dès qu'on est menacé de la tempête, le sommet est enveloppé d'un petit nuage ou brouillard de pluie; du reste, sa cime est constamment découverte, parce que la roideur ne permet à la neige et aux glaces de se loger que dans ses fentes ou ses crevasses.

Un peu plus haut, toujours au nord, est le golfe Amaradik ou Bals-Fiord, qui s'avance au nord-est dans les terres, jusqu'à la longueur de vingt-huit lieues sur quatre d'un bord à l'autre, dans sa plus grande largeur. A son entrée, on trouve un grand nombre d'îles enfermées dans une enceinte de six lieues au plus.

Non loin de là, d'autres îles sont remarquables par des traces de vie et de fécondité. On y voit de la verdure, on y entend des oiseaux. La mer y nourrit des poissons et des phoques; elle y jette une quantité de bois dont elle a dépouillé d'autres bords. C'est enfin là que s'arrêtent les glaces flottantes que la mer transporte de la côte orientale autour du cap des États, et qui, poussées ensuite par les vents du sud, ne peuvent aller plus loin, parce que les courans trouvent à ce point une sorte de réaction qui les tient en équilibre, ou de barrière invincible que la nature leur oppose.

Vers le milieu du 66e degré commence le détroit de Davis, où l'Amérique fait face à la côte occidentale de Groënland. L'objet le plus important pour les navigateurs dans ce détroit, c'est la baie de Disco, d'environ cent soixante lieues de tour. Il faut y entrer à travers une multitude de petites îles, dont une partie s'élève et s'avance vers l'orient, et l'autre à l'ouest vers la grande île de Disco. Celle-ci donne son nom à la baie dont elle pourrait ouvrir et fermer l'entrée, comme l'île de Cuba pourrait dominer sur le golfe du Mexique; au nord de la baie, c'est une plaine élevée et couverte de neige; au midi, le terrain est plus bas et plus uni. L'eau de la baie s'appelle le Waigats, qui a six lieues de largeur. La pêche y est abondante et la meilleure de la contrée. Les Groënlandais y prennent en hiver une prodigieuse quantité de phoques et de petites baleines au printemps. Les bords de la baie de Disco sont les plus peuplés de toute la côte et le lieu le plus fréquenté pour le commerce du nord.

Au-dessus de l'île et de cette baie, on trouve pour dernier havre Nogsoak, ou le grand cap. C'est là que finit le Waigats et qu'est située la baie de Jacob, dans la mer de Baffin, dont nous avons souvent parlé.

La nature a semé par tout l'univers des objets dignes de notre contemplation, et lorsqu'elle cesse de nous prodiguer ses bienfaits, elle attire encore nos hommages, même par l'effroi qu'elle nous inspire. Mais parmi les horreurs dont elle s'environne quelquefois, et qui doivent entrer dans le dépôt de ses trésors pour composer le système d'où résulte le bien universel, rien ne mérite plus l'attention d'un être intelligent et curieux que ces masses énormes de glace dont elle a revêtu les pôles du globe, et fortifié pour ainsi dire les pivots de la terre.

Il faut que le Groënland en soit comme pétrifié, à voir la prodigieuse quantité qu'il en flotte au loin sur toute la face des mers dont ce pays est baigné. C'est un spectacle qui n'est pas sans quelque plaisir, que ces montagnes de glaces qui représentent à l'imagination tout ce que l'œil a vu sur la terre. Tantôt c'est une église avec un clocher dans le lointain; tantôt un château antique avec ses tours et ses créneaux;

quelquefois c'est un vaisseau qu'on croit voir fendre la mer à pleines voiles; et souvent il arrive qu'un pilote, trompé par l'éloignement et la ressemblance, s'écarte de sa route et redouble la manœuvre pour aborder ce navire imaginaire; d'autres fois ce sont de grandes îles couvertes de plaines, de vallons et surtout de montagnes dont la tête s'élève à six cents pieds au-dessus des eaux.

Ces blocs et ces masses grandes ou petites se rencontrent sans nombre dans les baies du détroit de Davis, surtout au printemps, après une violente tempête qui les a détachées des terres voisines et jetées par pièces dans le détroit où elles se pressent vingt ou trente à la fois, se heurtent, se brisent, s'écartent, se rejoignent et s'entassent l'une sur l'autre, par l'embarras de passer par un chemin qu'elles se ferment à l'envi.

Il y a des glaces qui s'épaississent entre les rochers jusqu'à les surpasser de leur propre cime : elles sont bleues, percées de fentes et de cavités, sillonnées par les pluies, et couvertes de neiges qui, dans une continuelle alternative de fontes et de gelées, s'élèvent d'année en année à une hauteur prodigieuse. Elles sont d'une nature plus solide que les glaces flottantes, et ne sont pas moins curieuses par leurs décorations. On y voit comme des arbres avec leurs branches, et des flocons de neige à la place des feuilles : ici, ce sont des colonnades et des arcs de triomphe; là, des portiques et des façades avec des fenêtres; et les rayons de lumière azurée qui sortent du fond de ces miroirs naturels réfléchissent au-dehors comme des images de gloire céleste.

Il est difficile d'expliquer comment se forment et d'où viennent ces énormes montagnes de glace. Elles sont si hautes pour la plupart, que la neige ne saurait y fondre le jour, et doit se glacer la nuit. Elles ont des cavités où le soleil ne darde jamais un de ses rayons; et lorsques ces masses énormes, qui fondent bien moins à leur sommet qu'au pied, sont minées par la chaleur de la terre qui respire au printemps, la glace alors, croulant sous son fardeau, se brise, se détache, et roule de roc en roc avec un fracas épouvantable; et lorsqu'elle pend sur des précipices et qu'elle tombe dans une baie où elle se rompt en grosses pièces, on entend comme un bruit de tonnerre, et l'on éprouve sur la mer une agitation si forte, que les petits bateaux, qui se trouvent dans le voisinage, en sont quelquefois submergés avec les pêcheurs qui les montent.

Les crevasses, qu'on découvre dans ces montagnes de glace, viennent de ce que l'eau de neige dégelée au-dessous, se gelant de nouveau pendant la nuit, enferme dans son sein une grande quantité d'air. Cet air emprisonné cherche à se délivrer par sa propre élasticité, et à briser, ou du moins à étendre les limites de son enceinte; et comme l'air et l'eau qui sont glacés par la gelée dans une bouteille, en se raréfiant, font éclater en pièces le vase où ils étaient contenus, de même on voit se fendre et se briser avec fracas ces montagnes de glace où il avait été surpris et comme investi par le froid. Cette éruption de l'air est même accompagnée d'un bruit très-effrayant et d'une secousse si violente, que les personnes qui se trouvent auprès doivent s'asseoir par terre de peur d'être renversées. En même temps, la terre, les bois, les pierres, les hommes ou les bêtes que les vents ou quelque accident avaient enveloppés dans ces masses de neige glacée, en sont comme vomis par ces volcans de glace, s'il est permis de donner le même nom à des effets semblables de causes aussi différentes que le sont le froid et le feu.

Les montagnes de glace qui nagent sur les mers du nord y rendent la navigation difficile et périlleuse, mais les plaines de glace sont beaucoup plus à craindre : les navires son obligés de les esquiver ou de tourner tout autour jusqu'à ce qu'ils trouvent un passage ouvert par les vents ou les courans : encore est-il bien hasardeux de s'y engager, parce qu'un vent ou un courant contraire, ou la marée, ou la tempête, venant à rapprocher ces glaces, elles peuvent croiser un vaisseau dans sa route, l'investir et le mettre en pièces,... ce qui arrive trop souvent.

Si la nature refuse aux habitans du Groënland des forêts et des arbres, l'Océan jette sur leurs côtes une grande quantité de bois que les glaces des montagnes ont enfermé dans leur sein, ou du moins entraîné dans leur chute. Sans cela, les Européens se chaufferaient diffi-

cilement, et les Groënlandais manqueraient de matériaux pour construire leurs maisons, et surtout pour emmancher ces flèches, ces harpons qui leur procurent la subsistance, les vêtemens et la lumière. Parmi ces provisions de bois que leur apportent les courans, on voit de grands arbres qui, roulant des années entières sur les flots et les glaces, ont perdu leurs branches et leur écorce, et se trouvent rongés par le temps et les vers. Ce sont ordinairement des saules, des aunes, du bouleau, qui viennent des baies du sud, ou des trembles que la mer charrie de plus loin; mais la plus grande partie consiste en pins et en sapins : cette dernière espèce est un arbre dur et rougeâtre, traversé de veines très-sensibles; il est d'une odeur plus agréable que le sapin ordinaire. Ce bois vient de quelque pays fertile sans doute, mais froid et montagneux. Quel est-il? on l'ignore, à moins que ce ne soit de la Sibérie. Le Groënland n'est pas aussi bien fourni d'eaux que les pays élevés des climats plus chauds, et la plupart des sources, qui d'ailleurs offrent une eau claire et même très-saine, sortent d'un terrain imbibé d'une neige fondue qui se filtre dans ses veines. On trouve çà et là, dans les vallons, de beaux étangs formés et entretenus par les glaces et les neiges qui distillent des montagnes. Les hommes et les animaux seraient exposés à mourir de soif, sans des pluies fréquentes et des fontes de neige qui remplissent ces étangs.

Quoiqu'un pays où la neige et la glace ont des retraites éternelles, ne puisse qu'éprouver un froid excessif, cependant il y est supportable, même au cœur de l'hiver, dans les endroits où les habitans jouissent des rayons du soleil pendant une heure ou deux. Mais où cet astre bienfaisant ne s'élève point sur l'horizon, c'est un horrible climat.

Le plus grand froid commence à la nouvelle année, et devient si pénétrant aux mois de février et de mars, que les pierres se fendent, et que la mer fume comme un four, surtout dans les baies. C'est dans cette saison que l'hiver pave un chemin de glace sur la mer, entre les îles voisines, et dans les baies et les détroits; c'est alors que les Groënlandais meurent souvent de faim, ne pouvant aller dehors pour la chasse et pour la pêche, ni pour se procurer la moindre nourriture; et quand ils sortiraient où en trouveraient-ils?

L'été se compte depuis mai jusqu'à la fin de septembre; cependant la terre n'est bien amollie et détrempée par le dégel qu'au mois de juin, encore n'est-ce qu'à la surface. Moins long qu'ailleurs, il est assez chaud pour qu'on soit obligé de se dégarnir quand on marche, surtout dans les baies et les vallons, où les rayons du soleil se concentrent sans que les vents de mer y pénètrent. L'eau qui reste dans les bassins et les creux des rochers après le flux s'y coagule au soleil, et s'y cristallise en un très-beau sel de la plus éclatante blancheur. Enfin la chaleur devient si vive sur cette même mer où la glace a duré huit mois, que, dans certains jours sereins, le brai et le goudron se fondent tout autour des vaisseaux.

La plus belle saison du Groënland est l'automne, mais sa durée est courte, et souvent interrompue par des nuits de gelée très-froides. L'air de ce pays est pur, léger et très-sain. On y peut vivre long-temps en bonne santé, pourvu qu'on ait attention de s'y tenir habillé chaudement, et d'y prendre une nourriture frugale et un exercice modéré.

Il y a des vents si impétueux au Groënland, principalement dans l'été et l'automne, que les maisons sont ébranlées et se fendent; les tentes et les bateaux sont emportés dans les airs, et les flots de la mer balayés et dispersés en pluies sur les terres. Les plus furieuses tempêtes viennent du sud, tournent au nord, s'y calment, et finissent par épurer les eaux. C'est alors que la glace des baies est enlevée de son lit et se disperse sur la mer en monceaux. Ces tempêtes sont annoncées d'avance par un cercle qui se forme autour de la lune, et par des rayons de diverses couleurs qui brillent dans les airs.

Quelquefois il s'élève des nuages orageux, d'où sortent des éclairs; mais rarement sont-ils accompagnés de tonnerre. On ne voit guère non plus dans le Groënland de tremblemens de terre, ni de volcans, quoiqu'il soit voisin de l'Islande, où ces phénomènes sont communs. Ainsi la nature économise ses fléaux comme ses bienfaits, épargnant les orages et les pestes de la zone torride, aux pays qu'elle a soumis à l'inclémence des hivers.

L'été n'a point de nuit pour les Groënlan-

dais ; car au-dessus du 66e degré, le soleil ne se couche pas quand il a atteint le signe du cancer. Sous le 64e degré, il ne disparait qu'à dix heures dix minutes du soir, pour reparaître cinquante minutes après. Ce n'est pas qu'il ne reste environ trois heures quarante minutes sous l'horizon ; mais comme on voit dans le mois de juin ses rayons toujours dardés ou réfléchis sur la cime des montagnes, on peut dire qu'il n'est pas tout-à-fait absent, d'autant plus que, durant ce mois et le suivant, il produit un crépuscule, à la lueur duquel on peut lire. Les habitans de cet horizon profitent de ces longs jours pour passer sans danger à travers les glaces des mers voisines.

Par la même raison que le Groënland a des jours sans nuit, il a des nuits totales et sans mélange de jour. La baie de Disco ne voit point la face du soleil depuis le 30 novembre jusqu'au 12 janvier. On n'a, pour suppléer à cette absence, qu'un faible crépuscule qui naît de la réflexion des rayons que cet astre laisse tomber sur les hautes montagnes, et sur les brouillards épais dont le froid compose l'atmosphère de la zone glaciale. Malgré cet abandon du soleil, les nuits ne sont jamais aussi noires sous le pôle que dans les autres pays ; car la lune et les étoiles semblent y redoubler de lumière et de scintillation, et leurs rayons, répercutés par la neige et la glace dont la terre est couverte, jettent une lueur assez vive au milieu de ces nuits froides, pour qu'on puisse y voir assez bien.

Les terres, comme nous l'avons dit, sont rares au Groënland, la mer qui l'environne ayant englouti presque toute la substance de ce pays dans ses golfes, où les glaces et les neiges brisées et fondues tombent et se précipitent avec ce qu'elles peuvent enlever sur les rochers. Ce qui reste n'est qu'une légère couche d'argile, de sable ou de tourbe, dont une espèce brûle bien.

APERÇU HISTORIQUE.

L'histoire d'un pays où l'on ne trouve aucune tradition, soit orale, soit écrite, n'est point facile à faire. Nous en dirons donc peu de chose, en suivant Mallet, écrivain judicieux déjà cité. « Environ un siècle après la découverte de l'Islande, dit-il, un seigneur Norvégien, nommé Torvald, étant exilé de son pays pour avoir tué quelqu'un en duel, se retira en Islande avec son fils Éric surnommé le Roux ; Torvald étant mort dans cette île, son fils ne tarda guère à en sortir pour tenter la découverte d'une côte qu'un autre navigateur Norvégien avait aperçue au nord de l'Islande. Bientôt le pays qu'il cherchait s'offrit à sa vue ; il y aborda en 982, et s'établit avec ses gens dans une petite île que formait un détroit qu'il appela de son nom Éric-Sund, où il passa l'hiver. Au printemps, il alla reconnaître la terre ferme, et l'ayant trouvée couverte d'une agréable verdure, il lui donna le nom de Groënland ou Terre Verte, qu'elle porte encore. Après un séjour de quelques années, il repassa en Islande, où il persuada à plusieurs personnes d'aller s'établir dans le pays qu'il avait découvert, et il s'appliqua à faire fleurir cette colonie.

» Quelques années après, Leif, fils d'Éric, ayant fait un voyage en Norvège, y fut reçu favorablement du roi Olaüs Trygveson, et lui peignit le Groënland sous les couleurs les plus avantageuses. Olaüs qui venait de se faire chrétien, et animé du zèle le plus ardent pour répandre dans le nord la religion qu'il avait embrassée, lui persuada de recevoir le baptême ; ensuite il le renvoya au Groënland, accompagné d'un prêtre. Éric, d'abord très-offensé de ce que son fils avait abjuré le culte de ses pères, finit par l'imiter. Avant la fin du dixième siècle, il y eut des églises dans la ville de Garde, et peu de temps après, les Groënlandais se multipliant, on fonda une autre petite ville nommée Albe. Les colons reconnaissaient les rois de Norvège pour leurs souverains, et leur payaient un tribut annuel, dont ils voulurent inutilement s'affranchir en 1261. Ces colonies subsistèrent jusque vers l'an 1348, époque d'une contagion furieuse, connue sous le nom de mort noire, qui fit de grands ravages dans tout le nord. Depuis ce temps-là, elles ont été si fort oubliées et négligées, que tous les efforts qu'on a faits pour les retrouver n'ont abouti qu'à la découverte de la côte de l'ouest. Il est donc probable que la nature aura opéré dans cette partie une affreuse révolution qui aura rompu tous les liens et les

moyens de communication entre ces colonies et leur métropole. » Laissant donc de côté ce vieux Groënland perdu, nous allons parler de celui qui nous occupe; Égède, Crantz et autres seront nos guides.

ÉTABLISSEMENS EUROPÉENS.

Neuf ou dix voyages infructueux faits par les Danois jusqu'en 1674 pour découvrir le Groënland en tout ou en partie, et pour y former des établissemens, les dégoûtèrent de ces tentatives, et ils ne pensaient plus à cette terre ingrate, qui semblait se dérober à leurs poursuites, lorsque Égède, pasteur de Vogen en Norvège, ramena, en 1718, les vues du ministère de Danemarck vers ce pays, qui présentait à la couronne une branche de commerce à établir, et au missionnaire des âmes à conquérir. Ce ne fut pourtant qu'en mars 1721 qu'on lui écrivit de Copenhague que le roi, auquel il avait été présenté, le nommait son missionnaire.

« Une compagnie de marchands et de citoyens notables, dit Égède, acheta un vaisseau nommé l'*Espérance*, qui devait nous transporter au Groënland, et même y passer l'hiver. La compagnie fréta deux autres bâtimens, l'un pour la pêche de la baleine, et l'autre pour nous suivre et rapporter à Bergen des nouvelles de notre arrivée.

» Tout étant disposé pour le départ, l'équipage se rendit à bord le 2 mai, et dès le lendemain nous mîmes à la voile au nombre de quarante-six personnes, en y comprenant ma famille. A peine fûmes-nous sortis du port, qu'un vent contraire nous força de mouiller jusqu'au 12 du mois, que nous eûmes un temps favorable: il se soutint jusqu'au 4 juin, où nous aperçûmes le Statenhoek ou cap des États. Le pays était encore couvert de glace et de neige. La tempête et les glaces qui flottaient jusqu'à dix ou douze milles loin des côtes, nous repoussaient toujours des rives du sud où nous voulions aborder. Quand le vent et la mer le permettaient, nous avancions à la voile le long des glaces, cherchant quelque passage pour gagner la terre; mais elles étaient si fort pressées, et comme attachées les unes aux autres, que nous essayâmes, pour nous en éloigner, de tirer vers l'ouest en pleine mer. Tout nous rejetait contre ces écueils flottans que nous voulions éviter. Alors les maîtres de navire parlèrent de retourner à Bergen, comme s'il n'y eût point eu d'espérance d'aborder au Groënland. J'insistai contre ce parti, dicté par le découragement, et le 3 juillet nous abordâmes enfin la terre après laquelle nous avions tant soupiré. »

C'est à Bals-Fiord que débarqua Égède, dit Crantz, qui continue ou répète l'histoire de ce zélé missionnaire, d'après le journal que celui-ci donna lui-même de ses travaux; journal qui contient l'espace de quinze ans, et qui fut imprimé en 1738.

Aussitôt que le vaisseau fut arrivé l'équipage se bâtit une maison de pierre et de terre, revêtue de planches, dans une île qu'on appela l'île de l'Espérance, du nom du vaisseau. La maison fut occupée dès le dernier jour du mois d'août.

Les Groënlandais virent d'abord leurs nouveaux hôtes d'assez bon œil, quoique avec une sorte d'inquiétude de ce qu'ils étaient venus avec des femmes et des enfans. L'étonnement fit place à la frayeur, quand ils comprirent, en leur voyant bâtir un logement, que ce n'était pas pour un trafic de quelques mois, mais pour s'établir dans ce pays, et dès-lors ils ne voulurent plus recevoir ces étrangers dans les tentes ou les cabanes. Pourtant on vint à bout de les rendre moins inacessibles, mais ils redoutaient encore assez les nouveaux venus, pour charger leurs angekoks de les conjurer, comme un fléau dont la nation ne pouvait trop tôt être délivrée. Ces devins, voyant qu'ils n'y réussiraient pas, persuadèrent aux sauvages que Égède était un puissant angekok, de la bonne espèce; la crainte se changea donc en vénération pour lui, qui brûlait du désir de leur faire connaître l'Évangile. Il mit sous les yeux des naturels quelques tableaux des principaux événemens de la Bible, dessinés ou peints par son fils aîné. Ces tableaux qui leur plaisaient, les mettant dans le cas de lui faire des questions, il apprenait insensiblement leur langage, et les préparait en même temps aux dogmes dont il voulait les instruire. Cependant la religion ne fit pas dans les commencemens beaucoup plus de progrès que le commerce. Les

Groënlandais étaient pauvres, et le peu de superflu qui leur restait à la fin de l'hiver, ils le réservaient pour les Allemands, accoutumés depuis bien des années à trafiquer avec eux.

Déjà les provisions commençaient à manquer aux Danois, car s'étant figuré la pêche et la chasse beaucoup plus abondantes au Groënland qu'elles ne l'étaient réellement, ils avaient embarqué très-peu de viande et de poisson. La disette se fit sentir avant la fin de l'année, et plusieurs d'entre eux furent attaqués du scorbut. Alors on commença à murmurer contre l'auteur de ce malheureux voyage, et l'on parla de s'en retourner. Égède obtint qu'on attendrait jusqu'au mois de juin le retour de la galiote qui était repartie pour le Danemarck, à condition que si elle n'était pas revenue avant la fin de ce mois, on se rembarquerait. Heureusement elle arriva le 27 juin. Égède reçut en même temps les nouvelles les plus encourageantes de la part des marchands de Bergen, et de la cour. Redoublant alors de courage et d'ardeur, il prit avec lui deux de ses enfans pour aller passer l'hiver chez les Groënlandais, résolu de s'instruire de l'état du pays, tandis que ses enfans en apprendraient la langue, en se mêlant avec des nationaux de leur âge: cela lui réussit très-bien.

Dans l'année 1723, il arriva trois vaisseaux de la compagnie danoise. Le premier portait des provisions à la colonie. Le second était destiné à la pêche; il retourna l'année suivante à Bergen avec cent vingt barils d'huile de baleine, et une cargaison qui valait environ cinq mille écus. Le troisième devait aller sonder les détroits. Égède reçut ordre, à cette occasion, de choisir des marins du pays qui fussent à toute épreuve, et de les envoyer à la découverte des côtes orientales du Groënland. Pour s'assurer de la fidélité qu'on devait apporter dans cette commission, il voulut la faire lui-même, et partit avec deux chaloupes, quoique l'été fût déjà bien avancé, dans l'espérance de s'ouvrir, par le détroit de Frobisher, le chemin le plus court des terres que l'on cherchait. Après s'y être avancé de quatre lieues, se voyant tout-à-coup investi des glaces que les vents du nord y poussaient, il crut devoir attendre qu'elles eussent débouché dans la mer pour lui laisser un passage libre; mais les Groënlandais lui ayant fait entendre qu'au lieu de venir de l'orient par le détroit, c'était la mer occidentale qui les poussait dans les terres, il désespéra de trouver une communication des deux mers à travers le Groënland. Il voulait se rendre à la côte orientale par le détroit du cap Farewel, lorsqu'ils lui représentèrent encore que le chemin était long, le passage orageux, le courant très-fort, et surtout qu'il n'y avait rien de si cruel que les habitans de ces bords où il prétendait les mener: il fut donc obligé de s'en retourner, et reprit ses travaux.

Il vint cette même année au Groënland deux vaisseaux de la Norvège; l'un était allé jusqu'à la baie de Disco pour y trafiquer, mais n'avait mouillé qu'en deux endroits et sans beaucoup de profit, parce qu'il avait été devancé par des vaisseaux allemands; l'autre devait sonder les côtes de l'Amérique entre le 66ᵉ et le 67ᵉ degré, où le détroit de Davis avait le moins de largeur, et de là revenir chargé de bois pour établir une seconde colonie au Groënland: mais il retourna dès le mois de juillet, sans avoir pu prendre terre à cause des glaces. Il embarqua vingt personnes avec un missionnaire et un enfant groënlandais, et des matériaux qu'il transporta à Népisének; ce fut là le second établissement de la compagnie de Bergen.

Quand Égède, assez au fait de la langue, se mit à prêcher l'Évangile aux sauvages, ils l'écoutèrent d'abord patiemment; mais lorsqu'il y revenait trop souvent, ils ne voulaient plus l'entendre, et s'il continuait à prêcher, on s'en moquait, et l'on contrefaisait les gestes du prédicateur par des grimaces. On allait même jusqu'à le traiter de menteur, parce que les angekoks, qui avaient été dans les cieux, n'y avaient point vu, disaient-ils, le fils de Dieu dont il parlait, et dont le firmament était assez fragile pour devoir écrouler et tomber en poudre, à la fin du monde dont il les menaçait. Enfin, les Groënlandais poussaient la raillerie à tel point, que les Danois furent obligés de leur faire entendre qu'ils viendraient avec des fusils tuer leurs angekoks, pour leur imposer silence. (C'était un moyen assuré pour y parvenir.) Lorsque Égède leur disait que leurs angekoks étaient des imposteurs, qui n'avaient rien vu de ce qu'ils leur débitaient; « Et vous, lui répliquaient-ils, avez-vous vu le Dieu dont vous

nous parlez tant? » S'il leur recommandait de prier, leur réponse était : « Nous prions, mais cela n'aboutit à rien. » S'il ajoutait qu'ils ne devaient demander à Dieu que les biens spirituels et le bonheur d'une vie à venir, ils répliquaient : « Nous ne la comprenons ni ne la désirons; nous n'avons besoin que de la santé du corps, et de phoques pour manger. »

Il avait envoyé deux jeunes Groënlandais à Copenhague, afin qu'à leur retour ils pussent donner à leurs compatriotes une haute opinion du Danemarck. En 1725, un de ces enfans, nommé Poëh, revint seul au Groënland, l'autre étant mort à Bergen. Il montra les présens qu'il avait reçus; il leur parla de la magnificence de la cour où il avait été présenté, des beaux édifices de la capitale, et surtout des églises. Cependant Poëh n'était pas si fort enchanté de l'Europe, qu'il ne voulût reprendre la vie sauvage, et se retirer vers les côtes méridionales du Groënland, avec une femme. Il épousa une Groënlandaise, après bien des difficultés de la part de cette fille pour se marier avec un homme qui s'était dégradé par un genre de vie étranger aux mœurs de son pays.

Cette année apporta de bonnes nouvelles à la colonie, où il arriva deux vaisseaux de Bergen. Mais ce plaisir fut troublé bientôt après, quand on vit revenir un de ces vaisseaux avec tous les colons de Népisének, qu'il avait été obligé de prendre sur son bord, parce qu'ils n'avaient pas assez de vivres pour attendre une année entière le retour d'un autre vaisseau d'approvisionnement.

Au commencement de juin 1726, une montagne de glace, poussée par les courans vers la côte, fit périr un vaisseau à la vue du port. On ne douta point que ce ne fût celui qu'on attendait de la Norvège pour les provisions de l'année.

On ne pouvait chasser faute de poudre et de plomb, et la pêche ne réussissait point. Plus les besoins étaient grands, plus les Groënlandais se montraient difficiles à vendre de leurs provisions. On fut donc réduit à partager la ration d'un homme entre huit personnes. Mais peu de jours après, un vaisseau entra dans le port, et délivra Égède des extrémités d'une famine prochaine. On apprit en même temps que l'autre vaisseau d'approvisionnement, parti dès le printemps, avait fait naufrage, et celui qui venait d'arriver, ne pouvant se remettre en mer au mois d'août à cause des glaces, devait passer l'hiver à la colonie, ce qui ne manquerait pas de décourager la compagnie de Bergen. En effet, elle fut dissoute en 1727.

L'année 1728 dut promettre à Égède quelque récompense de ses travaux passés. Le Groënland vit arriver cinq vaisseaux du Danemarck, dont l'un était armé en guerre. Ils portaient des matériaux, du canon et des munitions, pour établir un fort dans une nouvelle colonie, avec une garnison sous un gouverneur et un commandant, qui devaient protéger le commerce des Danois. On envoyait de Copenhague, pour former et cultiver la colonie, de nouveaux missionnaires, beaucoup de gens mariés, hommes et femmes, des maçons, charpentiers, artisans et ouvriers de toute espèce, les uns volontaires, et les autres tirés des prisons; on avait même embarqué des chevaux, pour aller à la découverte des terres inconnues, ou des pays perdus. Enfin, l'un des vaisseaux avait ordre de prendre terre, s'il était possible, sur la côte orientale.

Tous ces préparatifs furent à moitié ruinés par une contagion qui se mit parmi ces nouveaux colons. Ceux qui échappèrent, la plupart gens de mauvaise vie, dès qu'ils virent que le Groënland n'était pas une terre de promission, et qu'ils n'y trouveraient point les délices ou la fortune dont on les avait peut-être flattés, firent éclater les plaintes et les murmures. Le mécontentement produisit parmi les soldats une sédition si violente, que la vie des officiers fut en danger, mais surtout celle du missionnaire sur lequel cette troupe de mutins rejetait la faute de leur exportation et de la misère où ils se voyaient réduits.

Cette mortalité dura jusqu'au printemps de 1729, où le reste des malades alla vivre avec les habitans du pays, qui en sauvèrent quelques-uns par l'usage du cochléaria. Cependant les Groënlandais, qui ne voyaient pas avec plaisir aborder tant d'étrangers sur leurs côtes, et surtout des gens armés, s'éloignèrent insensiblement vers le nord jusqu'à la baie de Disco. Ce fut là le premier fruit des forteresses et de l'envoi des troupes, qui ne hâtèrent pas le succès du commerce.

La pêche de la baleine ne réussissait point aux Danois ; ils ne tiraient presque rien des Groënlandais qui cachaient leurs marchandises pour les vendre plus cher à d'autres nations de l'Allemagne. Les vaisseaux d'approvisionnement n'arrivaient à la colonie que bien avant dans l'été, et ne pouvaient retourner à Bergen qu'après l'hiver suivant, de sorte que chaque voyage était d'un an, et le même vaisseau ne reparaissait à la colonie que tous les deux ans. Rien donc n'y prospérait, quand Frédéric IV mourut, et tout fut remis en question. Christian VI, son successeur, ne voyant pas rentrer dans l'épargne le remboursement des avances considérables qu'avait déjà coûtées l'établissement du Groënland, envoya des ordres, en 1731, d'abandonner ces colonies et de ramener les colons. On laissait le choix à Égède de s'en revenir avec eux, ou de rester dans le pays avec ceux qui ne voudraient pas le quitter ; et, dans ce cas, il pouvait prendre des vivres et des provisions pour un an, mais être bien assuré de ne plus recevoir aucune sorte de secours du Danemarck. Il prit pourtant le parti de rester avec dix matelots. Ses collègues partirent avec le gouverneur, les officiers, les soldats, la plupart des colons, et six Groënlandais qui voulurent les suivre.

Cependant le roi, touché de ses représentations, lui envoya quelques secours encore l'année suivante ; mais toujours avec l'assurance que ce serait le dernier. Heureusement la pêche et le commerce de la baleine avaient été moins infructueux cette année que les autres, et après avoir été ballotté deux ans entre la crainte et l'espérance, Égède reprit enfin courage, et sentit revivre sa joie en voyant arriver, le 20 mai 1733, un vaisseau du Danemarck, avec la nouvelle qu'on allait suivre avec constance l'objet du commerce et des missions du Groënland. Il reçut par ce même navire un renfort de trois missionnaires. C'étaient des membres de la congrégation des frères Moraves, instituée nouvellement, et qui mérite une mention particulière.

L'avidité pour l'or avait seule attiré, comme nous l'avons vu, les vaisseaux des rois et des marchands dans toutes les régions du Nouveau-Monde, où le soleil fait germer ces métaux précieux et les diamans ; le christianisme a conduit les Européens dans les forêts du Canada, sur les deux bords du fleuve Saint-Laurent, dans la Californie, au Paraguay ; enfin, des missionnaires luthériens ont fait retrouver les traces effacées du Groënland ; ils remplacent d'anciennes colonies perdues, par de nouvelles qui seront plus utiles et sans doute plus durables. Ceux qu'on y voit établis aujourd'hui sont de cette institution singulière d'hommes de tous les états, la plupart laïques et gens sans éducation, qui se réunirent en une espèce de congrégation religieuse créée par le comte de Zinzendorf. Ce seigneur allemand, dont l'imagination s'était échauffée par la lecture de la Bible, se fit promptement des prosélytes, et leur bâtit, en 1722, une maison à Berthelsdorff, dans la Haute-Lusace. Comme ce lieu s'appelait Herrnhut (la Garde du Seigneur), et que ceux qui s'y retirèrent les premiers venaient de la Moravie, on leur a donné le nom d'Herrnhuters, ou de frères Moraves. Au lieu d'éblouir, à l'exemple des jésuites, par l'éclat des talens, ils étonnent bien davantage par des succès aussi rapides, aussi grands, qu'ils ne doivent qu'à la petitesse même, et à l'obscurité de leurs moyens. Cette société consacra les premiers travaux de son apostolat aux nègres de Saint-Thomas, l'une des petites Antilles.

Le premier soin de ceux qui arrivèrent au Groënland fut de chercher sur la côte un séjour habitable et commode pour y bâtir ; dressant pierre sur pierre avec de la mousse dans les intervalles, ils s'élevèrent à la hâte un asile contre la neige et la pluie, se procurant leur subsistance avec un vieux bateau qu'ils avaient acheté du capitaine danois qui les avait amenés. Ces difficultés n'étaient pourtant rien au prix de celles qu'ils avaient à surmonter pour remplir l'objet de leur mission ; car ils ignoraient même la langue danoise, dont ils avaient besoin pour apprendre celle du Groënland, et il n'y avait que les Danois qui pussent les initier dans les élémens de celle-ci. Pour surcroît d'embarras, on leur volait tous leurs livres et leurs papiers à mesure qu'ils écrivaient leurs leçons : enfin leurs travaux apostoliques furent entièrement entravés par une maladie contagieuse qui ravagea cette malheureuse contrée pendant près d'un an, et enleva trois mille personnes environ, malgré les soins des frères,

d'Égède et de son fils, allant de maison en maison pour consoler les malades. La désolation fut encore augmentée par la perte qu'Égède fit de sa digne épouse, qui mourut après avoir contribué de toutes ses ressources au soulagement des malheureux.

Les missionnaires consacraient le temps qui leur restait à l'étude de la langue et à de petits voyages, pour s'initier de plus en plus dans la connaissance du pays et des mœurs de ses habitans. Cette conduite leur attira par degrés la considération et la confiance des Groënlandais, qui se familiarisèrent avec ces étrangers, au point d'aller sans cérémonie passer la nuit chez eux quand elle les surprenait en chemin, ou qu'ils étaient assaillis de la tempête. Ils étaient même si fort accoutumés à prendre l'hospitalité chez les frères, ou à en recevoir des vivres, qu'ils leur disaient : « Nous ne viendrons pas vous écouter si vous ne nous donnez rien ; » tant ils s'imaginaient qu'un prédicateur devait payer ses auditeurs. En effet, ils ne pouvaient guère renvoyer ces pauvres sauvages, presque toujours attirés par la faim à l'instruction, sans leur donner à manger, surtout en hiver. Mais quand l'été ramenait les provisions en abondance, ce n'étaient plus les mêmes importunités, et les Groënlandais ne venaient guère à la mission que lorsqu'ils avaient passé toute la nuit à danser, comme si l'heure de l'instruction leur eût paru la plus propre au sommeil.

Nous passerons de suite à l'année 1752, remarquable, dans l'histoire du Groënland, par la présence d'un évêque nommé Watteville. Ce prélat, dont le récit est intéressant, et qui venait de visiter les congrégations de la Pennsylvanie, trouva des rapports entre les habitans du Groënland et ceux de l'Amérique septentrionale. « C'est la même couleur, dit-il : si les Groënlandais viennent de l'Amérique, ce doit être par la baie d'Hudson. Ils ressemblent plus aux Indiens de ces bords qu'à ceux du Canada. Le caractère des Groënlandais est flegmatique et sanguin ; celui de l'Iroquois, melancolique et colère, plus grand et moins enfant que les Groënlandais.

» Le 14 juin, poursuit l'évêque, je visitai le paysage de Neu-Herrnhut. Rien de plus sauvage, au premier aspect ; des rochers escarpés et rompus, rarement parsemés de quelques couches ou veines d'une terre qui n'est que du sable. Au milieu de cette horrible perspective, s'élève une maison commode et riante, ornée d'un jardin, environnée de culture, et jouissant du plus beau feuillage sur un roc où l'herbe n'avait jamais percé : c'est la maison des frères.

» Le 22, je vis l'exercice des kaiaks, où la jeunesse du Groënland fait les évolutions les plus surprenantes sur l'eau, et s'aguerrit de bonne heure aux tempêtes par les jeux de l'enfance. Les missionnaires ont soin d'exercer leurs jeunes néophytes à gouverner un kaiak, à manier la rame, pour en faire de bons pêcheurs. C'est dans la même vue qu'ils les détournent de chasser aux rennes, et les encouragent à la pêche aux phoques, bien plus utile à la nation. »

» Le 27, dit l'évêque luthérien, j'allai me promener sur la montagne aux Perdrix, où les frères font, durant l'hiver, une chasse qui leur coûte trop de peine pour qu'ils y soient attirés par un autre motif que la nécessité. Le lendemain ils commencèrent leur provision de tourbe. Le soin de s'en pourvoir est leur plus forte occupation de l'été. Dans les premières années, ils en trouvaient autour de leur maison. Ils sont obligés aujourd'hui de faire deux lieues et plus pour en avoir.

» Le 4 juillet, je fus voir les sauvages du Groënland, pour m'instruire et parler de leurs mœurs en témoin oculaire. Nous passâmes la nuit dans une de leurs tentes. Elles sont incomparablement mieux entendues et plus commodes que celles qu'on trouve dans les bois de la Pennsylvanie.

» Le 11, j'allai à Kanneisut, de l'autre côté de Bals-Fiord, c'est-à-dire, sur la presqu'île septentrionale de ce golfe. Cette langue de terre est surmontée de tertres rocailleux, qui ont pour bases d'assez grandes plaines, coupées de ruisseaux et d'étangs bordés de gazon. C'est une perspective charmante dans l'été, qui formerait un séjour très-agréable, si toutes ces eaux ne produisaient pas des essaims de moustiques ou moucherons beaucoup plus insupportables que ceux de Saint-Thomé en Afrique, et de la rivière Delaware, dans le New-Jersey. C'était un excellent quartier pour la chasse aux rennes, et nos frères, dit le pré-

lat, en faisaient bonne chère ; mais depuis que les fusils sont devenus communs chez les Groënlandais, un renne y est une rareté. La pêche du saumon supplée à cette disette. Les frères prennent quatre cents à six cents truites saumonées dans un coup de filet.

» Le 18, nous allâmes à Kanghek, où les Groënlandais du sud vont hiverner quelquefois par centaines ; ce qui est très-commode pour la mission de Neu-Herrnhut, qui n'en est qu'à quatre lieues. Je comptai dans cet endroit quatorze habitations ou maisons d'hiver. De là nous allâmes au détroit de Népisének. C'est un canal qui s'avance entre le continent et les îles : le courant et le flux y poussant une quantité de phoques, d'autant plus aisés à prendre que l'eau n'y est pas profonde : aussi cet endroit est-il fort fréquenté durant les étés et les automnes, le concours des Groënlandais et la pêche contribuant à rendre cette situation agréable et florissante. »

Le 12 août, après avoir rempli les fonctions de son ministère, prêché, baptisé, etc., il prit congé des familles converties du Groënland. « Nous montâmes à bord du vaisseau, dit-il, dès les cinq heures du matin. En y allant, je trouvai sur mon chemin les rochers couverts de femmes et d'enfans, tandis que les hommes venaient nous escorter dans leurs kaiaks. A huit heures nous sortîmes du havre, et sur les dix heures, nos frères et les Groënlandais prirent congé de nous à Kanghek.

» Un vent assez fort nous mit promptement au large ; mais nous rencontrâmes bientôt les glaces qui nous forcèrent de gouverner toute la nuit entre les écueils flottans et les terres. Le 15 au matin, nous trouvâmes une ouverture au sud-ouest. Nous passâmes et perdîmes la terre de vue, mais toujours ayant à côtoyer de grandes montagnes de glace. Jusqu'au 21, rien de fâcheux ; mais du 22 au 27, ce fut une tempête continuelle qui nous porta l'espace de cent quarante lieues vers l'Amérique, sans qu'il fût possible de virer de bord, qu'au risque d'être submergé par la grosse lame. Il fallut donc se laisser dériver au gré des courans et de l'orage, dans le danger d'être jeté sur quelque plage inconnue de l'Amérique. Enfin le 27 à midi, la tempête diminua ; le 28, le temps se calma, et nous vîmes un bel arc-en-ciel. Le 29, on se trouva sous les 55° 35' de latitude, c'est-à-dire à cent vingt lieues plus au sud que nous ne devions être. Le 4 septembre, nous rencontrâmes un vaisseau qui venait de la colonie du nord, ou de la baie de Disco. Le 8, un second vaisseau parut : nous apprîmes par cette rencontre que l'hiver de cette année avait fait de grands ravages dans la colonie du nord, qu'il y avait eu beaucoup de Groënlandais morts de faim, et d'Européens malades du scorbut. Le 15, une tempête nous sépara de ces deux vaisseaux ; elle fut suivie le lendemain d'un calme soudain, mais accompagné d'une grosse lame plus dangereuse encore que la tempête. Enfin, le 2 octobre, nous encrâmes à Elseneur, où nous vîmes le lendemain cent voiles sortir du Sund, et le 4 nous arrivâmes heureusement à Copenhague. »

Nous ne pousserons pas plus loin les détails de ces travaux apostoliques, bien que très-louables, à ne les considérer même que sous le rapport de l'amélioration du genre humain, l'histoire des voyages ne devant pas être celle des missions. Les Groënlandais, en partie convertis, mais tout préoccupés de pourvoir à leur subsistance, sont des chrétiens d'une espèce à part, peu croyans et fort railleurs.

HABITANS.

La population de ce pays, qui était de trente mille habitans il y a un siècle, est à peine aujourd'hui de dix mille. Cependant les ravages de la petite-vérole y ont cessé par suite de l'introduction de la vaccine. Il faut donc chercher la cause de la dépopulation dans la rigueur extrême du froid.

Les Groënlandais sont de petite taille ; ils ont un visage large et plat, des joues rondes et potelées, mais dont les os s'élèvent en avant ; des yeux petits et noirs, mais sans feu ; un nez plat, une bouche petite et ronde, la lèvre inférieure un peu plus grosse que celle d'en haut. Leur couleur en général est olivâtre. Ils ont les cheveux noirs, épais, forts et longs ; mais rarement de la barbe, parce qu'ils l'arrachent ; les mains petites et charnues, les épaules larges, surtout les femmes, qui sont accoutumées, dès la jeunesse, à porter de lourds fardeaux.

ils montrent beaucoup de courage ; un homme qui n'aura rien mangé depuis trois jours luttera, dans l'occasion, avec son canot, contre la tempête et la fureur des vagues. Les femmes porteront jusqu'à quatre lieues sur leurs épaules un renne tout entier, ou une pièce de bois, qui pèseront le double de ce qu'un Européen pourrait soulever.

Leur caractère n'a rien d'assez marqué pour être défini. Ils n'ont ni de la gaîté jusqu'à la joie, ni de la joie jusqu'à la folie ; ils sont contens du présent, ils ne se souviennent guère du passé, ni ne s'inquiètent de l'avenir ; ils mettent tout leur esprit à se moquer des Européens : cependant ils conviennent que ces étrangers ont plus d'industrie et d'intelligence qu'eux; mais ils ne jugent pas que cet avantage soit d'un grand prix. Y a-t-il rien de meilleur que la chasse du phoque? et quand on a ce qu'il faut pour vivre, à quoi sert le reste ? C'est là toute la logique de ce peuple simple sans bêtise, et sensé sans raisonnement.

Dès le matin, un Groënlandais monte sur quelque éminence, et d'un air pensif regarde le ciel et la mer ; quel temps il aura ; la peine et le danger que le jour lui prépare ; et son front prend l'aspect nébuleux ou serein de l'horizon. Quand on revient le soir d'une heureuse pêche, c'est alors qu'on est de belle humeur, qu'on parle et qu'on s'égaie dans le calme et la prospérité. Tel est l'homme sur toute la face de la terre ; plus ou moins semblable ou contraire à lui-même, en raison de la variété de ses besoins et de ses goûts ; mais toujours abruti par la peine ou tourmenté par le travail.

Au défaut des plantes et des végétaux, et dans la disette des animaux terrestres, ce peuple vit de phoque, de saumon, de flétan, qu'on découpe en longues tranches. Les Groënlandais mangent quand ils ont faim ; mais leur principal repas se fait le soir, au retour de la pêche ; alors on invite les voisins qui n'ont rien pris, ou on leur envoie une portion du butin. Leur boisson est de l'eau claire ; cependant ils boivent du vin et des liqueurs fortes lorsqu'on leur en donne.

Ils sont à proportion mieux traités de la nature pour le vêtement que pour la nourriture ; et la peau des animaux leur manque moins que la chair ; ils ont des fourrures de toute espèce, qu'ils emploient à se couvrir. Ils s'habillent plus communément de peaux de phoques, dont ils tournent en dehors le côté le plus rude. Leurs culottes et leurs bas sont faits de la même peau, et leurs souliers d'un cuir noir, doux et préparé. Cette chaussure est attachée aux pieds avec des courroies qui passent par-dessous la plante. Les semelles debordent de deux doigts, tant devant que derrière, un peu recourbées en dehors ; elles sont faites avec beaucoup de propreté, mais sans talons. Les gens à qui le trafic donne une sorte de richesses portent maintenant des capes, des culottes et des bas de laine.

Les hommes coupent leurs cheveux ras du front, pour qu'ils ne leur tombent pas sur les yeux et ne les empêchent pas de vaquer à leurs travaux. Les femmes, partout un peu coquettes, relèvent les leurs en deux boucles au sommet de la tête : l'une y forme une large touffe, et l'autre plus petite s'élève au-dessous de la première ; le tout est arrangé élégamment et brille de grains de verre. Celles qui aspirent à la suprême beauté doivent porter sur le visage une broderie faite avec un fil noirci de fumée ; on le leur passe entre cuir et chair sous le menton, le long des joues, autour des pieds et des mains. Quand il est retiré de dessous l'épiderme, il y laisse une marque noire qui ressemble à de la barbe.

Les Groënlandais ont des tentes pour l'été, et des maisons pour l'hiver. Celles-ci, larges de deux brasses, s'étendent depuis quatre jusqu'à douze brasses de longueur, et n'ont que la hauteur d'un homme. Ils bâtissent sur des endroits élevés, et préférablement sur un rocher escarpé, afin d'être moins incommodés, et plutôt délivrés de la neige dans les dégels. C'est au voisinage de la mer que leurs maisons sont situées, à portée de la pêche, toujours ouvertes sur la côte qui leur fournit la subsistance.

Une maison contient souvent plusieurs familles ; chaque ménage a son feu, alimenté par des lampes de pierre ollaire, ayant pour mèche une mousse fine, ou quelquefois de l'amiante qui brûle si bien que la maison est éclairée, et même échauffée par ces lampes. C'est là pourtant leur moindre utilité ; car audessus de chacune est une chaudière, aussi de pierre ollaire, suspendue au toit par quatre cordes. C'est dans cette chaudière, longue d'un

pied et large de six pouces, que l'on fait bouillir les repas de chaque famille. Le feu des lampes sert encore à sécher les habits et les bottes qu'on étend sur une espèce de râtelier ou de claie attachée au plafond. Allumées en tout temps elles donnent une chaleur moins vive, mais plus égale que celle des poêles d'Allemagne, avec moins d'exhalaisons nuisibles, presque point de fumée, et jamais aucun danger d'incendie, mais avec des odeurs d'huile et de viande qui seraient insupportables aux Européens. Les Groënlandais vivent dans ces cabanes étroites, où ils ont su renfermer tous leurs désirs, et satisfaire à tous leurs besoins, avec un ordre et une tranquillité admirables; contens d'une pauvreté dans laquelle ils se croient plus riches, et sont réellement plus heureux que nous avec nos palais, nos mets, nos vins exquis, nos parfums et nos caprices.

Chaque famille a sa tente; mais les plus aisés logent quelquefois une ou deux familles des plus pauvres ou de leur parenté; de sorte que chaque tente peut contenir vingt personnes. Le foyer et le dortoir y sont situés comme dans les maisons d'hiver; mais il règne beaucoup plus d'aisance et de propreté dans les tentes. On n'y respire pas cette chaleur étouffée et cette puanteur qui rebutent les étrangers. Il faut bien que l'été dédommage les Groënlandais des rigueurs de l'hiver, et que chaque climat ait, sinon ses délices, du moins ses douceurs. Peut-être ne souffre-t-on pas autant dans ces antres du nord que dans les beaux climats de l'Asie. Ils ont peu de chose, il est vrai, mais tous en jouissent; et nous, dans l'abondance de tous les biens, nous périssons, les uns de voracité, et les autres d'une faim réelle, surtout dans les cités populeuses, réceptacles de la plus hideuse misère!

BATEAUX. — PÊCHE.

Ce peuple a plusieurs sortes d'armes ou d'instrumens pour la pêche. Mais depuis que les Européens leur ont vendu des fusils, ils ont méprisé l'arc et les flèches à la chasse. Les Groënlandais construisent leurs bateaux avec beaucoup d'adresse et de justesse, sans équerre, ni règle, ni compas. Lorsque le constructeur a fait la charpente, sa femme la revêt de cuirs fraîchement préparés et ramollis, dont elle calfate les coutures avec de la vieille graisse; et s'il vient à s'y faire un trou, une pièce y est bientôt cousue. D'ailleurs on les radoube et on les recouvre à neuf tous les ans.

Les petits, appelés kaiaks, n'ont que dix-huit pieds dans toute leur longueur, qui finit en pointe aux deux bouts, comme une navette de tisserand, avec un pied tout au plus de profondeur, et dix-huit pouces dans la plus grande largeur. C'est un plaisir de voir un Groënlandais, avec son habit de pêche de couleur grise, garni de boutons blancs, voguer sur ce frêle esquif, à la merci des flots et des tempêtes, fendre les ondes avec une légèreté à faire vingt-quatre lieues par jour, quand il s'agit de porter qnelques lettres d'une colonie à l'autre. Tant que la fureur des vents permet à un navire européen de tenir une voile dehors, le Groënlandais, loin de redouter les grandes lames, les affronte et vole comme un trait sur leur cime roulante. Quand même les vagues viendraient fondre et se briser sur lui, il n'en reste pas moins immobile à sa place. Si les flots l'attaquent de front, prêts à le submerger, il ramasse ses forces, et lutte avec sa rame contre toute leur impétuosité. Tant qu'il a son aviron à la main, fût-il renversé la tête sous l'eau, d'un coup de rame il remonte et se relève tout droit. Mais s'il perd cette arme, c'en est fait de sa vie, à moins qu'une main secourable ne vienne le sauver. Il n'y a point d'Européen qui osât se hasarder sur un kaiak au moindre souffle de vent. Aussi ne peut-on qu'admirer avec une sorte de frayeur l'audace et la dextérité de ces intrépides Groënlandais, qui domptent la mer et ses monstres. Mais ils n'arrivent à ce degré de courage et d'habileté que par des épreuves constantes et réitérées, qui font partie de leur éducation.

Lorsque les Groënlandais sont parvenus à l'âge d'endosser le harnois ou l'habit de mer, c'est-à-dire, quand ils ont assez de force, d'adresse et d'habileté pour commencer le métier de toute leur vie, ils vont à la pêche du phoque. Aussitôt qu'un pêcheur, embarqué avec tout son attirail, en aperçoit un, il tente de le surprendre à l'improviste, et s'avance vite et sans bruit, jusqu'à la portée de cinq ou six brasses, tenant son harpon tout prêt à lancer. Si le har-

pon s'enfonce dans les flancs de l'animal jusqu'au bout des barbes de l'os de baleine où le fer est enchâssé, il se détache du fût qui reste flottant. Toutes les fois que le phoque revient sur l'eau, il le perce avec une lance jusqu'à ce que ses forces soient épuisées. Dès qu'il est mort, on a soin de boucher ses blessures et d'arrêter la perte du sang; ensuite on le souffle pour l'enfler et le faire surnager plus aisément, attaché par une corde à la gauche du kaiak. Arrivé à terre, l'homme ne s'embarrasse plus de rien, croyant même au-dessous de sa dignité de retirer sa pêche de l'eau: les femmes font le reste, et sont en outre chargées des plus rudes travaux.

En général elles ne sont point heureuses, si ce n'est dans leur première enfance, et tant qu'elles restent dans la maison paternelle, où elles sont traitées avec assez de douceur. Mais depuis l'âge de vingt ans, où on les marie, jusqu'à leur mort, ce n'est qu'un enchaînement de peines, d'indigence et de misère. Cependant elles vivent communément plus long-temps que les hommes, qui sont moins nombreux que les femmes; ce qui sans doute occasione, et peut-être autorise le plus l'usage de la polygamie.

Le genre de vie des Groënlandais n'a certainement rien de séduisant pour un Européen. Cependant, quand on a été ballotté par la tempête, une misérable cabane est un port assez doux; et dans un pays où tous les élémens semblent conjurés contre l'espèce humaine, après bien des jours passés dans les horreurs de la faim, le plus chétif repas de ces pauvres sauvages devient un régal. C'est alors qu'on ne laisse pas d'admirer le bon ordre qui règne dans leurs maisons, et même une sorte de propreté qui leur est particulière. C'est alors qu'un étranger peut faire la remarque que dans une chétive cabane, qui contiendra plusieurs familles de différentes races, on trouve plus de concorde et de tranquillité que dans une de nos maisons composées de quelques personnes du même sang.

MARIAGES.

Quand un jeune homme veut se marier, et ce n'est jamais avant sa vingtième année, et avec une fille à peu près de son âge, il déclare à sa famille quel est l'objet de son choix, sans craindre qu'on lui donne une épouse qu'il n'aimerait pas. Il n'exige de sa femme que le talent de tenir en ordre son petit ménage: elle, de son côté, ne regarde dans l'homme que le mérite d'un bon chasseur. Deux vieilles femmes sont chargées de négocier le mariage auprès des parens de la fille, et c'est par l'éloge du jeune homme qui la recherche qu'elles entament indirectement la négociation. Au nom de mariage, la fille se retire, n'y voulant point entendre; car c'est ici comme ailleurs le rôle de son sexe, de rougir et de résister par une bienséance d'usage, même lorsqu'un homme est assuré d'avance qu'on se rendra. Cependant, ce n'est pas toujours une feinte que ces refus, mais l'effet d'une répugnance qui pousse quelquefois une fille à des excès violens, dont le dernier acte est de se couper les cheveux, après quoi il n'est plus permis de la solliciter. Dans le cas contraire, les deux femmes, qui sont dans les intérêts du garçon, vont chercher celle qu'il aime, et l'entraînent chez lui de gré ou de force. Après quelques jours qu'elle passe dans l'abattement, les cheveux épars, sans vouloir rien prendre, si elle résiste encore aux semonces de la persuasion, on emploie la violence, et même les coups, s'il le faut, pour la soumettre au joug du mariage. Quoique rien ne paraisse plus bizarre ni plus injuste, et plus contraire à l'amour que ces voies de contrainte dans l'action la plus libre et la plus volontaire, il n'est peut-être point de violence qui soit plus tôt pardonnée au Groënland. Les gages donnés réciproquement, le mariage est valable sans autre cérémonie que la cohabitation. (Cela s'entend des *inconvertis*.)

Ces gens, que nous appelons des sauvages, aiment passionnément leurs enfans. Les mères les portent partout où elles vont, et quelque chose qu'elles fassent. Ils sont élevés sans violence ni châtiment. La sévérité n'est point nécessaire avec eux, parce qu'ils sont doux et paisibles comme des agneaux. Aussitôt qu'un enfant peut faire usage de ses mains et de ses pieds, son père lui donne un arc et des flèches pour qu'il s'exerce à tirer au blanc. A l'âge de dix ans, il le pourvoit d'un kaiak, où il se divertit à ramer, à chasser et à pêcher, à tenter enfin les travaux et les périls de la mer. A quinze ou seize ans, l'enfant suit son père à la pêche du phoque. Le premier monstre qu'il a pris doit servir à régaler toute sa famille et le

voisinage. Durant ce festin, le jeune homme raconte son exploit, et comment il s'est rendu maître de sa proie. Tout le monde admire et loue sa dextérité, vante le goût délicieux de la bête qu'il a tuée; et dès ce jour de gloire et de triomphe, les femmes songent à trouver une compagne au vainqueur du monstre. Mais si le jeune homme n'avait rien pris, ou n'avait donné aucune preuve de talent, il serait méprisé des hommes, et réduit à subsister de la pêche propre aux femmes, c'est-à-dire de moules, de coquillage ou de poisson sec.

Les filles, jusqu'à l'âge de quatorze ans, ne font que babiller, chanter et danser. A quinze il faut qu'elles sachent soigner quelque enfant, faire la cuisine, préparer les peaux, et même, à mesure qu'elles avancent en âge, ramer sur les bateaux et bâtir les maisons.

COMMERCE.

Le trafic du Groënland se fait dans une espèce de foire, où est le rendez-vous général de la nation. C'est en hiver qu'elle se tient tous les ans à la fête du soleil. Les Groënlandais vont à cette foire comme en pèlerinage; ils y exposent leurs marchandises, et demandent celles qu'ils veulent en retour. Les habitans du sud n'ont point de baleines, ceux du nord point de bois. Il part des bateaux de la côte méridionale, et même de l'est du Groënland, qui font jusqu'à trois ou quatre cents lieues pour se rendre à la baie de Disco; c'est là qu'ils échangent du bois et de la vaisselle de pierre ollaire pour des cornes et des dents de poisson, des barbes, des côtes, des os de queues de baleines; ainsi ce commerce se fait presque tout entre les gens de la nation.

Dans ces voyages, ou pèlerinages maritimes, ils emmènent avec eux toute leur famille et leur fortune. Soit inconstance ou curiosité, soit indifférence pour les lieux également inhabitables et peu commodes, ils s'accoutument tellement à une vie errante, que, s'ils ne sont pas promptement expédiés dans un endroit, ils vont porter leurs marchandises dans un autre. Souvent il se passe des années avant qu'ils retournent à leur pays natal; car si l'hiver les surprend quelque part, ils s'y arrêtent, et bâtissent une cabane pour hiverner, mais préférablement dans le voisinage de quelque colonie danoise.

Le commerce en peaux de renard et de phoque, mais surtout celui d'huile d'animaux marins, se fait entre les nationaux et les étrangers; et c'est pour cet objet que les Danois ont établi des comptoirs. Autrefois les Groënlandais ne recevaient point d'argent en paiement; aujourd'hui ils en prennent, et même du papier monnaie. La compagnie du Groënland à Copenhague compte une recette annuelle de cinq à six cent mille francs, contre une dépense de quatre cent mille. Mais ces avantages ne sont rien en comparaison de ceux bien plus réels de la civilisation, et de l'amélioration du sort de ces malheureux, qui doit arriver, et qui sera due au zèle éclairé du vertueux Egède.

AMUSEMENS.

Les tristes Groënlandais ont pourtant des danses; ils ont aussi leurs fêtes. Celle du soleil se fait au solstice d'hiver, pour célébrer le retour de cet astre, qui ramène, quoique à pas lents, la saison de la chasse et de la pêche. Ils s'assemblent alors et s'invitent de toutes parts à manger ce qu'ils ont de meilleur. S'ils n'ont pas, comme quelques Européens, le sot plaisir de s'enivrer, en revanche ils mangent d'autant plus qu'ils ne boivent que de l'eau. Quand ils se sont gorgés à crever, ils se lèvent de table pour danser au bruit d'un tambour, fait en forme de raquette, que l'on tient de la main gauche, tandis qu'on le frappe de la droite avec une baguette. Le ménétrier accompagne sa musique d'une chanson sur la pêche aux phoques, sur les exploits maritimes de la nation, les hauts faits de ses ancêtres, et sur le retour du soleil à l'horizon du Groënland. L'assemblée répond au chantre par des sauts et des cris de joie, entrecoupant les couplets de sa chanson d'un refrain qu'on répète en chœur.

Ils ont aussi leur jeu de balle qui se fait au clair de la lune, et plusieurs espèces de luttes qui servent à les endurcir à l'état de peine où la nature les a condamnés.

Dans ces réunions, qui se renouvellent plusieurs fois l'année, pendant qu'on abonde en provisions de bouche, et que la saison ne per-

mettant point de tenter la mer, invite à trafiquer, il y a des défis où l'on vide ses querelles par des danses ou des chants, et ces jeux s'appellent la joûte des chantres. Elles leur tiennent lieu en même temps de théâtre, de cour de justice et de barreau. Toutes les affaires se traitent au milieu des plaisirs, qui laissent moins d'accès à la fourberie et à la méchanceté. C'est le rendez-vous de l'égalité et de la liberté; chaque père y a de l'autorité sur sa famille, mais personne sur l'assemblée entière. L'esprit public, qui règne dans ces marchés, se compose de l'esprit particulier qui gouverne l'intérieur des maisons. Chacune de celles-ci renferme plusieurs ménages, mais tous indépendans les uns des autres : aucun chef n'y domine; aucun n'y prend d'ascendant que par la considération attachée à l'âge, à l'expérience, à la réputation acquise dans la pêche. Un homme qui a ce mérite, reçoit, sans l'exiger, l'hommage volontaire de toute la maison, ou du cercle qui lui assigne un logement au nord de la cabane, sans doute parce qu'elle n'est point ouverte de ce côté le plus froid; on lui défère l'inspection sur le bon ordre et la propreté de l'habitation. Si quelqu'un ne veut pas suivre ses avis, l'inspecteur n'a point d'ordres à donner, ni de peines à décerner : mais toute la cabane arrête et décide en commun de ne point habiter l'hiver suivant avec le réfractaire, et qu'il sera fait mention de son indocilité dans les chansons de la première assemblée, si sa faute mérite cette censure publique.

Les Groënlandais n'ont que des mœurs et point de lois. A l'abri de la violence particulière ou de l'oppression publique, de la chicane, et surtout de la guerre, qui renferme elle seule tous les maux de la nature, réunis à ceux de la société, ils dorment plus tranquillement sous leurs tentes portatives, que certains rois dans leurs palais, entourés de fossés, de grilles et de sentinelles, qui n'empêchent point les terreurs et la crainte de pénétrer jusqu'à eux. Les Groënlandais n'ont pas de terre en propriété, ni de ces biens qui assurent une subsistance permanente, ni de ces mets ou de ces boissons qui provoquent à l'intempérance, ni aucun des arts ingénieux qui font naître et croître la vanité, ni ce sang échauffé par les ardeurs de la zone torride, qui allume l'amour, la jalousie, la violence et la vengeance; mais aussi engourdis que le climat qu'ils habitent, peu sujets aux vices de l'Europe, rarement capables de tromper ou d'insulter; sans envie et sans avarice, n'ayant rien à garder et à convoiter, ils sont surpris de certains vices difformes et scandaleux qu'ils observent dans le petit nombre d'Européens qui vivent momentanément avec eux. Enfin les Groënlandais ont pour maxime de sauver les apparences et d'éviter le scandale. C'est beaucoup pour une nation qui n'est pas civilisée. Crantz, en bon missionnaire, leur reproche cette morale des sages du monde, et finit les éloges qu'il fait de ce peuple sans culture, en ne lui donnant pour vertus que l'exemption des vices.

RELIGION.

Un tel peuple doit croire toutes sortes d'erreurs en fait de religion, ou ne rien croire. Tels sont les Groënlandais. Loin d'avoir des cérémonies et des pratiques religieuses; comme quelques voyageurs l'ont rapporté, l'idée de Dieu semblait fort loin de leur esprit, quand les premiers missionnaires danois sont allés leur parler de l'Être suprême. Le nom de la Divinité n'était pas même dans leur langue. Leur demandait-on qui a fait le ciel et la terre; ils répondaient : « Nous n'en savons rien, ou nous ne le connaissons pas; ou ce sera sans doute un être habile et puissant. » Ou bien ils disaient : « les choses ont toujours été ce qu'elles sont, et demeureront dans le même état.

« Quant à l'âme, dit Crantz, il y a des Groënlandais qui ne croient pas que dans l'homme ce soit autre chose que dans les animaux, ni qu'elle survive à notre corps; d'autres disent que l'âme est comme le corps, divisible, capable d'acquérir, de perdre et de recouvrer, d'autres enfin croient à la métempsycose. Que cette opinion soit ancienne ou nouvelle chez eux, on a remarqué qu'elle était utile aux malheureux. Les pauvres veuves s'en servent pour attirer des secours à leurs enfans abandonnés. De tous les dogmes inventés par les hommes, il n'en est point de plus ingénieux, de plus consolant, ni même de plus favorable à la société, que celui de la métempsy-

cose. Heureux encore les peuples qui, n'ayant point vu la lumière de la révélation, ont confiance à cette douce erreur!

Ils imaginent aussi des esprits supérieurs et inférieurs, qui ressemblent aux dieux de la première et de la seconde classe, qu'adoraient les peuples savans de l'antiquité. Parmi les esprits d'en-haut, il en est deux qui dominent dans le monde, l'un bon, l'autre méchant; mais ils ne leur adressent ni culte ni prière. Dans le nombre des angekoks ou prêtres-sorciers, il y en a qui ont quelques connaissances de la nature. Avec les malades ils ont une routine assez sûre, et l'art de les flatter et de les amuser par de vaines paroles, ou par des remèdes. Tant qu'ils espèrent de les guérir, ils y procèdent par un régime, ou une diète qui n'est pas absolument ridicule. Quand le raisonnement et la pratique ont donné un certain crédit, à leurs conseils on les suit aveuglément. En un mot, les angekoks sont les gens d'esprit, les médecins, les casuistes, les philosophes et les théologiens du Groënland; titres assez incompatibles en bien d'autres pays. Le contact avec les Européons et les soins des missionnaires ont beaucoup modifié les idées de ce peuple.

SCIENCES.

L'article sur les sciences qu'il professe ne peut être long. Elles se bornent à une langue qu'il parle sans étude et sans reflexion, cemme elle a été faite, et comme l'ont été toutes les langues avant d'avoir des écrivains, des poëtes et des orateurs qui les polissent en les maniant.

Elle n'a, dit-on, aucune affinité avec les autres langues du nord, soit de l'Asie centrale, ou de l'Amérique; si on en excepte celle des Esquimaux qui semblent être de la même race que les Groënlandais. Cette langue est presque toute composée de polysyllabes, ce qui la rend si difficile aux étrangers qu'ils passent bien des années avant de l'entendre, et ne peuvent jamais parvenir à la parler couramment.

Leur poésie n'a ni rime ni mesure; elle est pourtant composée de courtes périodes ou phrases qui peuvent se chanter en cadence.

Leur arithmétique est tres-bornée; car, quoiqu'ils puissent compter jusqu'à vingt par le nombre des doigts de leurs mains et de leurs pieds, leur langue ne leur fournit de noms de calcul que jusqu'au nombre cinq, de sorte qu'ils répètent quatre fois cette nomenclature, pour arriver au nombre de vingt; cependant ils ont des mots particuliers pour exprimer six, onze et seize. Mais comme ils savent que chaque homme a vingt doigts, quand ils veulent exprimer le nombre cent, ils disent cinq hommes. En général, toute quantité au-dessus de vingt, est innombrable pour un Groënlandais, qui ne se piquera pas d'être arithméticien.

Ils avaient si peu d'idée de l'écriture, qu'au commencement de leur commerce avec les Européens, ils étaient effrayés de voir, disaient-ils, le papier parler : ils n'osaient porter une lettre d'un homme à un autre, ni toucher un livre, s'imaginant qu'il y avait du sortilége à peindre les pensées et les paroles de quelqu'un avec des caractères noirs sur du papier blanc. Mais aujourd'hui quelques-uns d'entre eux ont poussé l'art d'écrire jusqu'à envoyer leurs demandes et leurs promesses aux facteurs étrangers, tracées tant bien que mal avec du charbon sur une pièce de cuir ou de parchemin. Mais ce qui les étonne, c'est que les Européens qui sont si savans, ne puissent pas entendre les hiéroglyphes du Groënland, aussi aisément que les caractères bien plus difficiles de notre écriture.

Comme les Esquimaux dont nous avons déjà parlé, ils portent des yeux de neige, espèce de lunettes pour se préserver de la réverbération du soleil. On remarque qu'ils sont moins sujets aux maux d'yeux depuis qu'ils ont l'usage du tabac, ce qui prouverait que cette poudre leur est peut-être plus utile qu'à beaucoup d'habitans d'autres pays, *où elle est un monopole et une nouvelle source de vexations pour les peuples.*

S'ils se cassent un bras ou une jambe, ils tiennent le membre où est la fracture étendu jusqu'à ce qu'il se replace de lui-même, après l'avoir cependant entouré d'un bandage de cuir fort épais. On est étonné de voir en combien peu de temps les os rompus se rejoignent, quand même il y aurait eu des esquilles dans la fracture.

La plupart des maladies qu'ils endurent, leur viennent du genre de vie irrégulier que la nature avare les force de mener.

FUNÉRAILLES.

Crantz place les funérailles après la médecine; si ce n'est pas l'ordre des matières, c'est du moins souvent l'ordre des choses, là comme chez nous. « Dès qu'un Groënlandais, dit-il, est mort, on jette ce qui touchait à sa personne, de peur d'en contracter une contagion de malheur. Les gens de la même maison doivent aussi mettre dehors tous leurs effets jusqu'au soir. Ensuite on pleure le défunt pendant une heure, et l'on prépare sa sépulture. On ne sort jamais le corps par la porte de la maison, mais par la fenêtre; et si c'est dans une tente, on l'enlève par une ouverture qu'on fait par derrière. Une femme tourne autour du logis avec un morceau de bois allumé, disant : Pikserrukpok, c'est-à-dire, il n'y a plus rien à faire ici pour toi. Cependant le tombeau qui, pour l'ordinaire, est de pierre, se prépare au loin et dans un endroit élevé. On met un peu de mousse sur la terre au fond de la fosse, et par-dessus la mousse on étend une peau. Le corps enveloppé et cousu dans la plus belle pelisse du mort, est porté par son plus proche parent, qui le charge sur son dos. On le descend dans la tombe, puis on le couvre d'une peau avec un peu de gazon vert, et par-dessus, on entasse de grosses pierres larges, pour garantir le corps des oiseaux et des renards. On met à côté de son tombeau son kaiak, ses flèches et ses outils; ou si c'est une femme, on lui laisse son couteau et ses aiguilles. On met la tête d'un chien sur le tombeau d'un enfant; car l'âme d'un chien, disent-ils, sait trouver son chemin partout, et ne manquera pas de montrer au pauvre enfant, qui ne sait rien, le chemin des âmes. Mais depuis qu'on s'est aperçu que les effets qu'on mettait sur les tombeaux avaient été volés, sans crainte de la vengeance des spectres, ou des mânes des morts, quelques Groënlandais ont supprimé ces sortes de présens ou d'offrandes.

Après l'enterrement, ceux qui ont accompagné le convoi retournent à la maison du deuil. Les hommes y sont assis dans un morne silence, les coudes appuyés sur leurs genoux, et la tête sur leurs mains : les femmes, prosternées la face contre terre, pleurent et sanglotent à petit bruit. Le plus proche parent du mort prononce son éloge funèbre. A chaque période, l'assemblée l'interrompt par des pleurs et des lamentations éclatantes qui redoublent à la fin. Le gémissement des femmes surtout est d'un ton vraiment lugubre et touchant. Une pleureuse mène ce concert funèbre, qu'elle entrecoupe de temps en temps par quelques mots échappés à la douleur, mais les hommes ne se font entendre que par des sanglots. Enfin, le reste des provisions comestibles que le défunt a laissées, est étalé sur le plancher, et les gens du deuil s'en régalent. Ils répètent leurs visites de condoléance durant une semaine ou quinze jours, tant qu'il y a des vivres. La maîtresse de la maison qui reçoit les visites, dit à tous ceux qui entrent : « Celui que vous cherchez n'y est plus, hélas! il est allé très-loin; » et les pleurs recommencent : ces lamentations se renouvellent pour une demi-heure chaque jour, durant des semaines et quelquefois un an entier, selon l'âge qu'avait le défunt, ou l'importance dont il était à sa famille. Quelques fois on va le pleurer sur sa tombe; et surtout les femmes aiment à lui réitérer ces tristes devoirs. Les hommes, moins sensibles, ne portent guère d'autres marques de deuil que les cicatrices des blessures qu'ils se font quelquefois dans les premiers transports de la douleur, comme une preuve d'une affliction profonde qui pénètre l'âme et le corps tout à la fois. »

HISTOIRE NATURELLE.

On ne peut guère dire ce que contiennent les rochers, parce qu'ils ne sont pas assez accessibles pour qu'on y fouille, et qu'il est extrêmement dangereux d'aller y étudier la nature. Ceux qui sont sur les côtes ou dans les iles de la mer, sont durs comme le marbre, et percés dans l'intérieur de cavernes profondes. On y trouve du spath, du quartz, du grenat, du talc, et d'autres pierres composées de substances hétérogènes. Il y a très-peu de ces rochers qui soient formés en couches, comme l'est le grès : les veines ou lits qu'on y remarque ne sont guère parallèles à l'horizon, mais constamment obliques. On trouve sur le bord de la mer beaucoup de marbres de toutes sortes de couleurs, et tellement poli par le frote-

ment des flots, qu'il n'est pas de beaucoup inférieur aux plus beaux marbres d'Italie ; et dans plusieurs endroits, surtout à Bals-Fiord, une pierre tendre dont on fait la vaisselle. Il y en a une espèce d'un beau vert de mer, rayée de rouge, de jaune et d'autres couleurs. Elle fournit les meilleurs creusets, et des ustensiles de cuisine recherchés en Danemarck. Les Groënlendais en font des vases et des lampes.

Rien de plus commun dans les montagnes que l'amiante : son grain est un tissu de filamens longs d'un travers de doigt, séparés à distances égales par une sorte de jointure. Quand on la rompt, elle présente à l'endroit de la jointure une surface dure et polie, comme une pierre à aiguiser ; mais, si l'on vient à la broyer, elle se déploie en fils d'une grande blancheur. Lorsque l'amiante est battue, amollie et trempée dans l'eau chaude, on la fait sécher sur un crible, puis on la peigne comme de la laine ou du lin, et l'on en file une étoupe dont on peut faire du linge. Sa qualité singulière est, comme l'on sait, que le feu lui tenant lieu de lessive et de savon, blanchit ce linge loin de le consumer. Les Groënlandais prennent des éclats de cette pierre qu'ils trempent dans l'huile de baleine, pour servir de mèches à leurs lampes.

Pour ce qui est des minéraux et des métaux, il en sort quelques traces des entrailles de la terre ; mais quand bien même on pourrait pénétrer dans les cavernes qui renferment ces trésors, quels qu'ils soient, il serait impossible de les exploiter faute de bois ; la dépense excéderait le profit. A la couleur de certains rochers l'on juge qu'ils doivent contenir du cuivre. On en trouve quelquefois dans la pierre calcaire sous forme de vert-de-gris, solide en partie, en partie écaillé en lames très-minces. Les Groënlandais ramassent çà et là des morceaux de métal grands et petits, qu'au poids et au brillant ils prenaient pour de l'or ; mais, à l'essai, ces pièces se sont trouvées de cuivre.

Quels végétaux peut-on attendre d'une contrée où la nature se refuse à tous les efforts des hommes, où la terre et la mer semblent défendre d'aborder et d'habiter, où le froid enfin ne laisse ni sol, ni suc, ni rien de tout ce qui peut offrir non pas un séjour, mais un passage aux voyageurs ? Car le Groënland est loin d'être un chemin pour aller au pôle comme quelques esprits entreprenans pourraient le penser, fût-il même ouvert pour l'Amérique. Comment voyager dans un pays où les montagnes ne sont que pierres et glaces ? où les vallons, remplis de crevasses infranchissables n'offrent aucune végétation, ou seulement quelques herbes rares et des mousses sans saveur ? Comment respirer et vivre : où s'arrêter pour prendre du repos ?... Non, il ne semble point donné à l'homme de surmonter ces difficultés et de laisser jamais l'empreinte de ses pas dans ces régions mystérieuses !

En vain les Européens ont tenté de semer de l'avoine et de l'orge au Groënland. La paille ou le tuyau croissent assez vite, mais rarement vont-ils jusqu'à l'épi, et jamais à la maturité, même dans les temps et les lieux les plus chauds, parce que les nuits froides y reviennent trop tôt ; par la même raison le pays ne peut avoir aucune production des jardins. Il n'y a que les raves qui croissent aussi bien qu'ailleurs, et quelques navets qui sont très-petits.

Il vient dans les rochers une espèce de jonc dont les Groënlandais font des paniers, et parmi les graviers une graminée qu'ils mettent dans leurs souliers ou leurs bottes, pour se garantir les pieds de l'humidité. La verdure la plus commune est la mousse : on en compte un grand nombre d'espèces douces comme une fourrure : on s'en sert pour boucher les fentes des cabanes. La mousse des rennes est assez abondante, et nourrit quelquefois les hommes dans les extrémités de la faim. Un autre lichen est encore d'une plus grande ressource ; car on le mange, de même qu'en Islande, comme du pain. On voit des genévriers qui restent toujours fort bas, quoique la graine soit plus grosse et plus forte qu'en Europe ; trois espèces de saules, mais que le froid arrête à la surface de la terre ; des myrtilles, des ronces, la camarigne, offrent leurs baies aux habitans, qui en mangent et en conservent pour l'hiver. Le bois de ces arbustes sert à allumer du feu. Le sorbier vient très-aisément dans ce pays froid, et y produit en abondance ses fruits âpres et durs.

Les autres productions végétales sont : l'oseille, le capillaire, l'angélique. Les Groënlandais mangent avec délices la tige et la racine

de cette dernière. L'œillet de montagne, d'une odeur agréable, mais faible ; la grande et la petite fougère, la scabieuse des bois, le cresson alénois, le serpolet, le pissenlit, la saxifrage blanche, le petit trèfle, la véronique à fleur bleue, la violette blanche et la bleue, qui n'ont aucune odeur.

La plante la plus commune et la plus utile est le cochléaria. C'est le souverain remède contre le scorbut. La nature l'a mis au Groënland à côté du mal. On l'y trouve abondamment partout où la terre est engraissée de la substance des phoques, et de la fiente des oiseaux. Elle se fait jour au printemps, on la cueille avant les grands froids, et on la garde tout l'hiver sous la neige, pour en faire une soupe dont le goût paraît excellent, du moins dans un pays où tout manque.

La mer a aussi son gazon et ses plantes ; on en trouve sur les côtes du Groënland, qui sont hérissés d'une herbe longue et rameuse, mais dont les nombreuses racines servent moins à la nourrir qu'à l'ancrer à la terre. Elles s'attachent aux rochers et s'entortillent autour des pierres et des moules, par tant de nœuds et de replis, que les tempêtes qui brisent les vaisseaux ne peuvent souvent arracher de sa place une poignée de gazon. Celui qui croît loin du bord a la forme de l'algue qui couvre les étangs. Ces plantes s'entrelacent par le mouvement des vagues, comme la corde d'un câble, souvent de la grosseur du bras, à la longueur de plusieurs brasses. Quelques-unes ont une tige creuse de deux ou trois brasses de long, jusqu'à deux ou trois pouces d'épaisseur. La feuille est également longue de deux ou trois brasses, sur un pied et demi de largeur. Une autre espèce a une tige plate qui sépare la feuille au milieu. Quand on sèche à l'ombre ces deux sortes de plantes, il se cristallise sur la première un sel très-fin en longs filets, et sur la seconde, une espèce de sucre. C'est vraisemblablement le *fucus saccharin* que les Islandais mangent avec du beurre, et que leurs brebis broutent en hiver. Les Groënlandais, non plus que les Européens, ne dédaignent pas de s'en nourrir quand ils manquent de vivres. La mer fournit encore une espèce de feuille rouge et verte, fort tendre et rafraîchissante, qu'on mange en salade pour se guérir ou se préserver du scorbut, comme on fait du cochléaria.

Tels sont à peu près les végétaux que l'homme a pu découvrir au fond d'une mer couverte de glaces. C'est surtout dans l'histoire d'un pays aride et désert comme le Groënland, qu'il est permis de ne rien laisser échapper de ce que la nature y dérobe aux outrages de l'hiver ; et quand on n'a pas de choix à faire, il faut tout recueillir.

Cette terre marâtre a mis, pour ainsi dire, tous ses habitans en guerre, lorsqu'elle n'a donné à l'homme pour le nourrir et le vêtir que la chair et la peau des animaux. C'est donc là qu'il naît carnassier et meurtrier par une fatale nécessité ; c'est dans ces sortes de climats les plus inhabitables, qu'a dû commencer la société entre des chasseurs ou des pêcheurs, que des dangers et des besoins communs, mais surtout des rencontres fréquentes en des lieux resserrés et coupés par les glaces et les eaux, auront sans doute bientôt réunis et fait passer d'un état d'hostilités passagères à la stabilité d'une paix que semble commander et maintenir un genre de vie laborieux, pénible et misérable. Les Groënlandais, quoique toujours armés, ne sont pas inhumains et sanguinaires ; ce caractère odieux n'appartient qu'à nos sociétés policées, où l'on verse le sang des hommes sans aucune de ces extrémités pressantes, et de ces hasards imprévus et inévitables, où nous jette malgré nous la nature. Le Groënlandais est pêcheur, parce que la terre lui refuse des grains et des fruits ; il est chasseur, parce que la faim le met aux prises avec l'ours qui l'attaque souvent, ou lui dispute les rennes ; car ce sont à peu près les animaux qu'on trouve le plus fréquemment dans les pays glacés. Cependant on voit aussi une grande quantité de lièvres dans le Groënland ; ils y sont toujours blancs. Cette espèce féconde, qui multiplie beaucoup dans tous les pays, est en général grosse et même assez grasse, quoiqu'elle n'y vive que d'herbe et d'un lichen blanc, qui ne leur donne pas sans doute un goût bien exquis, car les Groënlandais n'en font pas grand cas.

Le renne habite les contrées boréales de l'un et l'autre hémisphère. Cet animal est sauvage au Groënland : timide, et fuyard, il sent le chasseur avant d'en être aperçu. Les plus forts rennes sont de la grosseur d'une génisse

de deux ans. Tandis qu'ils ont le bois encore tendre, leur poil est comme une laine douce qui tombe bientôt. Ce poil renaît d'abord très-court; l'animal maigrit alors, sa peau devient mince et ne vaut pas grand'chose. En automne, il rengraisse, et sa peau s'épaissit. C'est par cette alternative, dit Anderson dans son Histoire naturelle du Groënland, que tous les animaux du nord supportent mieux les extrémités du froid et du chaud, gras et fourrés en hiver, légers et secs durant l'été. Dans cette saison, ils broutent l'herbe tendre des vallons; et dans l'autre, ils creusent sous la neige et cherchent les lichens sur les rochers.

Les renards ne sont pas aussi nombreux ni tout-à-fait de la même forme que dans les pays plus méridionaux. Assez semblables aux chiens par les pieds et la tête, ils jappent comme eux. La plupart sont gris ou bleus, et quelques-uns blancs. Ils vivent d'œufs et d'oiseaux, et lorsqu'ils n'en peuvent attraper, ils se contentent de moules, de crabes, etc. Ce sont les renards qui ont appris aux femmes Groënlandaises à barboter dans la mer avec leurs pieds, afin d'exciter la curiosité des poissons. Ceux-ci montent à fleur d'eau pour voir s'il y a quelque chose à prendre, et sont pris eux-mêmes dans l'instant. Moins rusé peut-être qu'en Europe, ou sans doute plus affamé, le renard donne facilement dans les piéges qu'on lui tend. Les Groënlandais trouvent un double profit à les prendre; car, outre la peau qu'ils vendent fort cher, surtout celle des bleus, ils en mangent la chair préférablement à celle des lièvres.

Tous ces animaux ne sont qu'utiles à l'homme; mais il y en a des voraces qui lui disputent le droit exclusif de faire des ravages : ce sont les ours. Ils ont la tête étroite et oblongue comme le chien, et l'on dit qu'ils aboient aussi bien que lui. Leur poil est blanc, long et doux comme de la laine; on en voit souvent de six à neuf pieds de long; leur chaire est blanche et grasse, d'un goût de mouton, et fort au gré des Groënlandais. Leur graisse est très-bonne pour apprêter le poisson; celle des pates est employée dans la médecine. Cet animal attaque les plus grands phoques; mais ces monstres se défendent vigoureusement, et viennent quelquefois à bout de l'ours. Celui-ci, loin de craindre l'homme, et non content de se tenir en défense, ose affronter entre les glaces qu'il traverse à la nage, un bateau de pêcheurs, et souvent plus d'un Groënlandais perd la vie dans ce combat. Quand l'ours est poursuivi sur les eaux, il plonge et nage sous la glace. Lorsqu'il est à terre, il vit d'oiseaux, et en mange les œufs; et si la faim le presse, il dévore les hommes et déterre les cadavres. En hiver, il se claquemure dans les crevasses des rochers, ou s'ensevelit dans la neige jusqu'à ce que le soleil l'attire hors de sa tanière. C'est alors qu'alléché par l'odeur du phoque, il en va piller la chair jusque dans les cabanes des Groënlandais. Mais ceux-ci, criant aussitôt après le ravisseur, lui donnent la chasse avec leurs chiens, l'environnent armés de lances, le terrassent et le tuent, non sans risque de leur propre vie.

Les Groënlandais n'ont d'autres animaux apprivoisés que ces chiens qui sont de moyenne taille, et qui ressemblent au loup. La plupart sont blancs. Si l'ours et le renard aboient dans le Groënland, le chien ne fait qu'y hurler. Cette espèce ne sert de rien à la chasse; mais au défaut de chevaux, on l'emploie à tirer des traîneaux. Les Groënlandais attèlent à ces sortes de voitures depuis quatre chiens jusqu'à dix, et vont dans cet équipage se faire des visites, ou traîner chez eux leur pêche sur la glace. La plupart des maîtres mangent leurs chiens, pour peu que la faim les y pousse, et ils en prennent la peau pour couverture de lit, ou pour en border leurs habits.

Peut-il y avoir beaucoup d'oiseaux dans un pays sans végétaux? C'est la terre qui partout doit nourrir ses habitans; elle n'est peuplée qu'à proportion de sa fécondité. Le Groënland n'aura donc que peu de volatiles. L'oiseau qu'on y trouve le plus commun est celui qu'on appelle la perdrix du nord, ou le lagopède, qui ne fréquente guère en effet que ce climat froid et les glaces des Alpes. Lorsqu'il est gros, c'est un manger exquis.

Il y a des bécassines qui vivent des coquillages que la mer jette sur ses bords. Ce pays est encore visité, dans la belle saison, par quelques chantres des bois, quand il y a de la verdure pour les attirer et les retenir. Parmi ces oiseaux, jolis en général, une espèce ressemble au moineau, plus grande cependant et

plus belle, avec un chant très-agréable. Un autre oiseau, qui chante encore mieux, approche de la linotte, quoiqu'il soit plus petit : on le distingue à la tête, qui est en partie d'un rouge couleur de sang vif et vermeil. Il en vient quelquefois des vols entiers à bord des vaisseaux, comme un nuage poussé par les vents de tempête à quatre-vingts ou cent lieues de la terre. Une troisième sorte de petits oiseaux du Groënland est le hoche-queue. Les habitans prétendent que la plupart de ces oiseaux restent pendant l'hiver dans les trous des rochers; mais il est probable qu'au nord, encore plus que dans nos climats tempérés, les oiseaux sont les fidèles messagers du soleil, qu'ils devancent au printemps et suivent en automne, cherchant toujours la verdure que font naître ses rayons. On y voit aussi des oiseaux de proie. Le roi des airs, l'aigle, veille du haut des rochers sur la terre et sur les eaux; et sitôt qu'il voit quelque proie s'élever de l'un ou l'autre élément, il fond sur elle et l'emporte dans son aire. Quelquefois même il enlèvera un jeune phoque qui se jouait à la surface d'une mer tranquille. Son empire est partagé par des faucons gris ou tachetés. Ces oiseaux de rapine ne sont pas en grand nombre, et vivent retirés dans les montagnes. Mais, d'un autre côté, les Groënlandais sont infestés par des nuées de corbeaux plus grands que les nôtres, et qui leur volent tout, jusqu'au cuir de leurs canots.

Autant la terre manque d'oiseaux au Groënland, autant la mer en abonde. Ceux qui vivent sur cet élément ont généralement les jambes placées et retirées en arrière; ce qui les rend pesans pour marcher, mais très-propres à nager. Le plumage épais et serré de ces oiseaux, joint à la graisse qu'il ont entre cuir et chair, et à l'abondance du sang, sert à les garantir du froid, et les aide en même temps à se soutenir sur l'eau.

Parmi les canards, il n'en est point de plus beau ni de plus utile à l'homme que le mittek ou l'eider. Sa chair supplée aux meilleures viandes : singularité d'autant plus remarquable, que la plupart des oiseaux de mer ont un goût désagréable d'huile et de poisson. Nous avons parlé ailleurs de son précieux duvet, qui sert ici à garnir les vestes des habitans.

Une autre espèce d'eider est le kingalik, canard à tête grise, remarquable par une protubérance à dents de peigne qui lui croît sur le bec entre les narrines, et qui est d'un jaune orangé. La femelle est brune et le mâle tout noir, excepté les ailes qui sont blanches et le dos marqueté de blanc. Ces deux sortes d'oiseaux sont plus grands que le canard ordinaire. En hiver, on les voit par troupes, dès le matin, voler des baies vers les îles, où ils vont chercher leur nourriture, c'est-à-dire, des coquillages; et le soir, ils reviennent à leurs paisibles demeures, pour y passer la nuit. Le Tuglek ou Imbrim est de la grosseur d'une oie. Les plumes sont blanches sous le ventre, et d'un noir parsemé de blanc sur le dos; son cou est vert, avec un collier rayé de blanc; son bec est étroit et pointu, épais d'un pouce et long de quatre. Cet oiseau a deux pieds de longueur de la tête à la queue, et cinq pieds environ, les ailes déployées.

Un autre oiseau approchant de celui-là est le grand Alque ou Pingouin. Il a les ailes d'un demi-pied de long tout au plus, et si peu fournies de plumes, qu'il ne peut voler : d'un autre côté, ses pieds sont si loin de l'avant-corps, et si penchés en arrière, qu'on ne conçoit pas comment il peut se tenir debout ou marcher.

Après, vient le cormoran, dont les jambes et le bec sont si longs, qu'on pourrait l'appeler la cicogne de mer. Cet oiseau glouton dévore un nombre incroyable de poissons qu'il va pêcher à vingt ou trente brasses de profondeur. Il a, pour veiller à sa sûreté, de grands yeux saillans et très-vifs couronnés d'un cercle jaune et rouge.

L'oiseau qu'on peut ranger le plus près de celui-ci est le plongeon. On l'appelle l'oiseau de l'été, parce que les Groënlandais ne s'attendent point à l'arrivée de la belle saison, qu'ils n'aient vu cet avant-coureur.

L'akpa est de la grosseur d'un renard ordinaire; et a le dos d'un noir de charbon, et le ventre blanc. Cette espèce se tient en troupes bien avant sur la mer, et n'approche des terres que dans les grands froids. Mais alors il en vient un si grand nombre, que les eaux qui coupent les îles d'alentour semblent couvertes d'un brouillard épais et noir. Les Groënlandais les tuent ou les poussent sur la côte, de

façon à les prendre avec la main, parce que ces oiseaux ne peuvent ni courir ni voler. On s'en nourrit durant les mois de février et de mars, du moins à l'embouchure de Bals-Fiord; car ils ne se trouvent pas indifféremment partout. Leur chair est une des plus tendres et des meilleures qu'il y ait parmi les oiseaux de mer, et leur plume est très-bonne pour garnir des vestes d'hiver.

Le moineau, que les habitans de Terre-Neuve nomment l'oiseau des glaces, parce qu'il y habite toujours, est l'ortolan des neiges; il n'est pas plus grand qu'une grive, et du reste a le plumage de l'akpa.

On trouve, dans la mer du Groënland, le bourguemestre, le rahtsherr, le mallemuck, etc. Le premier, ainsi nommé parce qu'il est le plus gros. C'est un goeland à manteau gris; il a le bec crochu, de couleur jaune, épais et bossu dans sa partie inférieure. On voit un cercle rouge autour de ses yeux; sa queue, large et blanche, forme l'éventail. Le second, dont on a voulu exprimer la démarche grave, *comme celle d'un conseiller*, a le bec aigu, étroit, mince et noir, ainsi que ses jambes; mais tout le reste de son corps égale la blancheur de la neige; sa queue forme aussi l'éventail: c'est un très-bel oiseau. Les mallemucks n'ont de remarquable que l'espèce de respect qu'ils ont pour le bourguemestre, devant lequel ils ont l'air de se prosterner.

L'histoire naturelle du Groënland, comme on voit, est plutôt une portion de l'histoire de la mer, que de celle de la terre. Les baies, les lacs, les îles et les marécages dont ce pays septentrional est formé, couvert, environné, n'en font, pour ainsi dire, qu'une dépendance de la souveraineté des mers.

On ne trouve guère que deux sortes de poissons d'eau douce, le saumon et la truite saumonée. Celle-ci vient en abondance dans les ruisseaux; elle y est très-grosse et fort grasse; le saumon, plus rare, ne se trouve que dans certains endroits. Les Groënlandais les prennent avec la main entre les pierres, ou les percent avec une fourche. Ils prennent en certaines saisons, avec un hameçon attaché à une ligne de baleine, ou courroie de boyau, qui a jusqu'à cent cinquante brasses de longueur, une grande quantité de flétans. Les plus gros ont six pieds de long sur un demi-pied d'épaisseur, et pèsent jusqu'à deux cents livres et plus. Ils ont la peau lisse, blanche par-dessous, et tachetée de brun sur le dos; les yeux placés à fleur de tête, plus gros que ceux d'un bœuf, environnés d'une peau qui peut leur servir de paupière; la bouche d'ailleurs peu large, et les mâchoires garnies d'une double rangée de dents pointues, qui rentrent en dedans; la gorge et le palais meublés de deux membranes ou luettes armées de pointes. Ce poisson vit de crabes, et ne quitte guère le fond de la mer; sa chair est de bon goût, et sa graisse délicate.

Le poisson le plus abondant et le plus commun est l'angmarset ou lodde, d'un demi-pied de long. Il a le dos d'un vert foncé, et le ventre d'un blanc argenté. C'est aux mois de mars et d'avril qu'ils paraissent annoncés et trahis par la mouette, qui s'en nourrit. Ils fraient les deux mois suivans, et c'est alors que les Groënlandais en font leur provision.

Un poisson assez singulier est le serpent de mer. Il a non-seulement les mâchoires, mais toute la bouche et le palais haut et bas garnis de dents. Par leur nature et leur forme, elles ressemblent plus aux dents d'un chien qu'à celles d'un poisson. Il vit de chevrettes, d'oursins et de moules, dont les écailles et les piquans ne l'arrêtent point. Long de deux pieds, il a la tête assez hideuse, et le reste du corps mince et terminé en pointe comme l'anguille; une nageoire lui court par toute la longueur du corps, tant dessous que dessus. La chair ressemble au lard, et l'on n'en mange guère que séchée au vent.

Le requin, que l'on trouve dans tous les climats, infeste aussi les mers du Groënland. On y voit la raie, une grande quantité de crabes, de salicoques et de chevrettes, qui naissent sur l'algue-marine, mais qui s'éloignent de la terre quand elles sont grosses, et vont servir de pâture aux phoques; l'oursin qui se défend avec ses épines; l'étoile de mer, armée de cinq ou six pointes, et pourvue d'une multitude de petites cornes qui sont pour elle le principal organe du tact ou du sentiment, comme celles du limaçon.

Entre les rochers, la mer jette une quantité d'algue où pendent et s'attachent de grandes moules bleues très-bonnes à manger. On trouve

dans leurs coquilles des perles de la grosseur d'un grain de millet.

Le Groënland n'a point de bonnes huîtres : les deux espèces qu'on en connaît dans ce pays, ne sont point mangeables. On y trouve en dédommagement des pétoncles d'un goût excellent; des moules qui ressemblent à des œufs de canards, des coquillages de plusieurs espèces, la plupart enrichis et rayés dans tous les sens des plus belles couleurs. Parmi ceux-ci sont des cônes pas plus gros qu'un pois, pendus aux rochers qui s'avancent dans la mer, revêtus d'un couvercle qu'ils ferment quand ils tombent dans l'eau, ou qu'on veut les prendre. On trouve quelquefois des balanites et des anatifes. Partout où ils s'attachent, soit aux rochers, à l'algue, aux moules, aux crabes, ou même à la baleine, ils y tiennent si fortement, qu'on les met en pièces plutôt que de les en arracher. Ce coquillage est blanc, luisant et rayé tout du long, de la grosseur d'une noix, ouvert en dessus, mais avec deux couvercles mobiles à charnière, qui s'imbibent par leurs fentes de l'eau de mer, seule nourriture apparente de ce poisson. Lorsqu'il est hors des eaux, échauffé par le soleil, il avance deux cornes couvertes d'une infinité de petites plumes. On en trouve en grand nombre attachés à la quille des vaisseaux, et de là vient que les gens qui n'ont jamais vu de ces coquillages dans leur pays, s'imaginent que les vers de bois qui percent et rongent un navire, sont sortis de cette coquille.

D'autres coquillages, des mollusques et une infinité de crustacés, abondent dans les mers du Groënland ; on y remarque entre autres le tullukauyak, petit coquillage de trois lignes et demie de diamètre, qui forme une partie de la nourriture de la baleine et du nordcaper.

La baleine se tient principalement dans les parages de la baie de Disco. C'est là que les vaisseaux européens vont les prendre au mois d'avril, ou qu'ils les suivent jusque sur les côtes d'Amérique, où elles s'arrêtent dans la baie d'Hudson. Nous avons déjà décrit la manière dont on pêche ce monstrueux cétacée ; mais les Groënlandais ont une méthode à eux qui est curieuse. Ils se revêtent de leurs plus beaux habits ; car, disent leurs jongleurs, si quelqu'un avait des habits sales, ou qui eussent touché à un mort, la baleine s'échapperait. Les femmes sont de la partie. On va sans crainte au-devant du monstre, dans des bateaux : on lui jette des harpons où sont suspendues des vessies faites de grandes peaux de phoques, qui embarrassent ou soutiennent la pesante baleine, de façon qu'elle ne peut plonger jusqu'au fond. Lorsqu'elle est fatiguée de vains efforts, on l'accable, on l'achève à coups de lances. Alors les hommes se jettent à l'eau avec leur casaque de mer faite de peau de phoque, où les bottes, le corps et le capuchon tiennent ensemble exactement cousus. Il y a devant la poitrine un petit trou par lequel ils soufflent autant d'air qu'ils jugent à propos pour se soutenir sans aller au fond, et ils le bouchent ensuite avec une cheville. A mesure qu'ils augmentent ou qu'ils diminuent l'air en dedans de cet habit, ils descendent ou remontent comme bon leur semble. Enveloppés ainsi jusque par-dessus la tête, ils ont l'air d'autant de phoques qui courent autour de la baleine, sans crainte de se noyer; puis ils la tranchent et la taillent tous la fois.

Parmi les autres mammifères que la mer du Groënland nourrit dans son sein, on nomme encore le gibbar, le nordcaper, le narval, le cachalot, le marsouin, et enfin les phoques, compris sous le nom générique de veau marin; la peau des jeunes sert à faire de belles vestes pour les Groënlandais ; celle des vieux est ordinairement tigrée, et fait des housses et des ornemens de cheval en Europe.

Après viennent les morses. Cet animal n'ayant, avec ses deux longues défenses, que des dents molaires et pas de dents incisives, ne peut guère attraper ni manger du poisson, à cause de ses défenses qui semblent plus faites pour repousser les ours sur la terre ou les glaces, que pour attraper les habitans de la mer. Cependant il s'en sert à tirer les moules du sable et des cavernes, et quelquefois à grimper ; car il s'attache et se suspend aux glaces et aux rochers par ces mêmes défenses, élevant ainsi son corps massif et lourd. On tuait autrefois beaucoup de morses pour en avoir les dents ; mais depuis qu'ils ont éprouvé que l'homme est le plus grand ennemi de tous les animaux, ils sont devenus plus difficiles à prendre. Il est dangereux, mais il est beau de les voir, quand ils sont blessés, s'efforcer, en plongeant, de

renverser de leur corps un bateau de pêcheurs, ou de le couler à fond en y faisant un trou avec leurs défenses. Mais la société, mère des arts qui conservent ou qui détruisent, donne toujours à l'homme une supériorité constante sur tous les êtres, soit isolés, soit réunis, qui sont restés dans l'état de nature; et les animaux, armés de toutes leurs forces, ne peuvent résister aux progrès de notre industrie. Le sauvage fera son arc et ses flèches des arêtes du poisson que sa faim a dévoré, et se servira des dépouilles mêmes de l'individu pour désoler toute l'espèce.

Il n'y a point de peuple à qui les phoques soient d'une aussi grande nécessité qu'aux Groënlandais, puisque la mer est leur champ, et la pêche leur moisson : ils ont plus besoin de ces troupeaux marins, que l'Européen de moutons, et l'Indien de cocotiers; car ces animaux leur fournissent, outre la nourriture et le vêtement, de quoi couvrir des tentes pour se loger et des canots pour naviguer. Joignez à ces avantages que la graisse du phoque donne de l'huile pour les lampes, et peut entretenir le feu de la cuisine et des chambres; que cette huile sert à conserver le poisson, et qu'enfin le phoque est l'objet et la matière d'un commerce d'échange avec toutes les denrées qui manquent au Groënland. De plus, les fibres de cet animal valent mieux pour coudre que le fil et la soie; la peau de ses boyaux tient lieu de vitres aux fenêtres, de rideaux, de portes, et même de chemises.

En un mot, avec les phoques, le peuple du Groënland peut se passer de tout le reste, et sans cette ressource, il manquerait de toutes les autres. Aussi distingue-t-on un vrai Groënlandais à cette pêche. Elle fait toute la gloire et la fortune de la nation. On y combat pour ses foyers; c'est l'art suprême où se forme et s'exerce la jeunesse; art pénible et hasardeux, qui n'assure leur subsistance qu'au risque de leur vie : mais c'est aussi de là que dépend le salut du peuple.

CHAPITRE XXXIII.

ILE DE JEAN MAYEN. — SPITZBERG.

L'île déserte de Jean Mayen, située sous le 71e degré de latitude, est ainsi nommée du capitaine Jean-Jacobs May, Hollandais, qui la découvrit en 1614; son étendue n'est que de huit à dix lieues; sa largeur varie en quelques endroits entre deux ou trois lieues, et en d'autres, un quart de lieue. Elle est hérissée de rochers absolument nus et stériles. Autrefois les Européens qui allaient à la pêche des baleines dans ces parages la fréquentaient; mais aujourd'hui que ces monstres marins en ont abandonné les côtes, on n'y aborde que fort rarement, et seulement pour se mettre à l'abri des gros temps, ou pour y chercher des plantes contre le scorbut.

Cette île, dit Anderson, paraît être un fragment détaché d'un continent, ou produit soit par des feux souterrains, soit par quelque autre accident extraordinaire : elle est tout-à-fait inhabitable. Le Mont-aux-Ours, situé dans la partie septentrionale, est si élevé, que sa cime se perd dans les nues et qu'on le découvre en mer par un temps serein à la distance de trente-deux lieues. Il paraît que ce mont jette quelquefois des flammes et des cendres abondantes. Au pied, il existe une croûte assez mince d'une matière couleur de terre; ce n'est qu'un amas prodigieux de fiente d'oiseaux de mer qui de là donnent la chasse aux crabes, très-fréquens dans les environs. Cette couche, convertie ensuite en terreau, produit beaucoup de cochléaria, d'oseille et d'autres herbes anti-scorbutiques, d'une grande ressource pour les marins qui passent devant cette île, dans leurs voyages au Groënland. Du reste, elle n'offre rien d'intéressant du côté de ses productions.

Un groupe de trois grandes îles et d'un nombre considérable de petites, nommées Spitzberg, termine, d'après nos connaissances en géographie, cette chaîne de terres glaciales, ainsi que la description de l'Amérique septentrionale.

Ce pays, dont on ne connaît que les côtes, est environné de glaces, que les vents y poussent l'hiver dans toutes les directions. Quelquefois elles n'y sont pas moins abondantes en été, et les vaisseaux sont alors obligés de se réfugier dans les baies, ports ou havres, que les marins nomment à tort des rivières, car l'eau en est salée.

A côté des hautes montagnes, qui paraissent composées de granit rouge, et dont les pentes

sont couvertes de neige, s'élèvent de grands glaciers d'un très-beau bleu, qui reflètent une lumière tout-à-fait magique. Le silence de ces lieux inaccessibles n'est interrompu que par la chute de quelques masses de glace ou de pierre, qui, roulant dans de profondes cavités, produisent un bruit répété par les échos, et semblable au fracas du tonnerre. Ce bruit répand dans l'âme une terreur indéfinissable; il semble que l'on soit près d'assister à la destruction du globe.

Après ces phénomènes on remarque le havre de Madeleine, formé d'un demi cercle de rocher; de chaque côté sont deux hautes montagnes creuses en dedans, qui représentent un parapet, avec des pointes et des fentes au-dessus, en forme de créneaux. Ces cavernes renferment de grands amas de neige qui s'élèvent jusqu'au sommet des montagnes, avec des ramifications glacées qui leur donnent une apparence d'arbres. Les autres rochers forment un spectacle affreux. Dans celui de Smeerenborg (château de graisse), l'on voyait encore il y a quelques années les ruines des maisons bâties par les Hollandais qui venaient autrefois y faire bouillir leur huile de poisson. On trouve à l'entrée du havre anglais, dans une vallée, quantité d'eau douce provenant des pluies ou de la neige : c'est une ressource précieuse pour les navigateurs. Le Rehenfeld est une terre basse, ainsi nommée des rennes qui viennent y brouter la mousse qui tapisse les rochers. Ensuite la baie d'amour, où deux montagnes répondent parfaitement par leurs sommets aigus à la signification du nom de Spitzberg. Plus loin on trouve un pays bas, derrière le havre des Moules; l'herbe y arrive à la cheville du pied, chose rare. Ce pays est suivi du Waigats, ainsi nommé du vent du sud qui souffle impétueusement. La côte du havre des Ours est toute composée de pierres rouges. On rencontre ensuite les Sept-Iles. Il n'y a point de vaisseaux qui osent aller plus loin, et souvent même les glaces, amenées par des vents et des courans fort impétueux, ne permettent point d'avancer tant vers l'est. (C'est ce qu'on a pu voir dans les voyages de Barentz.)

La nature n'est pas entièrement morte dans cette terre de désolation; un jour de cinq mois lui tient lieu d'été. Au pied de quelques montagnes, il croît plusieurs sortes d'herbes, dans les mois de juin et de juillet; ce sont le cochléaria, la joubarbe à boutons écaillés, la renoncule, la saxifrage étoilée. Le voyageur Martens put en faire un bouquet dont il orna son chapeau.

Le cochléaria du Spitzberg, si salutaire aux équipages des vaisseaux, diffère du nôtre par la figure, quoiqu'il ait les mêmes vertus; il pousse de sa racine quantité de feuilles qui s'étalent en rond à terre. La tige, qui est beaucoup moins haute que dans notre climat, sort du milieu des feuilles, et en a aussi quelques-unes au-dessous des rejetons. Cette plante vient en abondance sur les parties des rochers qui sont le moins exposées aux vents d'est et de nord. Elle est dans sa perfection au mois de juillet. Les baies se remplissent alors de *fucus* et de grandes algues, au milieu desquels les baleines et les phoques se jouent et cherchent leur nourriture. Un autre animal se fait remarquer au milieu de ces colosses de la mer, c'est l'ours blanc, sanguinaire, à l'œil enflammé, qui poursuit sa proie à la nage, sur des glaçons, et dont nous avons rapporté des exemples de force et de férocité extraordinaires On voit aussi des troupes de renards et des essaims d'oiseaux, qui sont à peu près les mêmes qu'au Groënland. Leur chair n'est pas indistinctement bonne à manger. La plupart de ces oiseaux font leurs nids sur de hauts rochers, pour se garantir des ours et des renards. Ils y sont en si grand nombre, surtout vers la fin de juin, où leurs petits sont éclos, que, lorsqu'ils se mettent à voler, ils obscurcissent l'air, et que leur bruit est assourdissant. Les canards de montagne et autres font les leurs dans de petites îles fort basses dont les renards ne peuvent approcher; mais elles ne les mettent point en sûreté contre les ours, qui nagent facilement d'une île à l'autre.

De tous les oiseaux qui n'ont pas le pied divisé, et qui ont trois doigts, on n'en connaît point qui ait le bec aussi singulier que le perroquet plongeur (le macareu) : il l'a fort large, aussi élevé que le front à sa base, très-robuste et comprimé latéralement; de sorte qu'il ressemble à deux lames de couteau très-courtes, appliquées l'une contre l'autre. Étant réunies, elles sont presque aussi hautes que longues, et

forment un triangle à peu près isocèle. Ses pieds et ses jambes sont de couleur rouge. Ces oiseaux volent ordinairement seuls, et jamais plus de deux ensemble. Ils se tiennent longtemps sous l'eau, et se nourrissent, comme la plupart des autres, de chevrettes, de langoustins, de vers et d'araignées de mer. Leur chair est d'un fort bon goût.

L'oiseau qu'on nomme jean-de-gand, sans que l'origine de ce nom soit connue, est le fou-de-bassan. Il est au moins aussi gros qu'une cigogne, et lui ressemble par la conformation. Ses plumes sont blanches et noires; mais il a les pieds fort larges : il vole seul, et fend l'air presque sans remuer les ailes. Dès qu'il approche des grandes glaces, il retourne. C'est un oiseau de proie des plus remarquables par l'extrême vivacité de sa vue. Il se jette de fort haut dans les flots avec une vélocité qui ne peut être représentée. Il s'avance jusqu'à la mer d'Espagne; mais il n'est si commun nulle part que dans les parties des mers du Nord où l'on pêche le hareng.

Au reste, toutes ces espèces d'oiseaux ne viennent au Spitzberg qu'après l'hiver, pendant que le soleil est sur l'horizon. Dès que le froid augmente, et que les nuits commencent à s'allonger, ils s'attroupent chaque espèce ensemble, et disparaissent en peu de jours, sans que l'on connaisse le lieu de leur retraite.

Les rennes, les renards et les ours blancs sont les seuls animaux à quatre pieds du Spitzberg, et ne diffèrent point de ceux des autres contrées boréales.

Les morses et les phoques sont extrêmement abondans. Les dents de ces animaux étaient autrefois plus estimées qu'aujourd'hui. On tire une excellente huile de leur graisse. Les morses ont l'ouverture de la gueule aussi large que celle d'un bœuf; et sur les babines, comme au-dessous, plusieurs soies creuses de la grosseur d'un fétu de paille. Il n'y a point de matelot qui ne se fasse une bague de ces soies, dans l'opinion qu'elles garantissent de la crampe. Au-dessus de la barbe d'en haut, les morses ont deux ouvertures ou deux naseaux en demi-cercle, par lesquels ils jettent l'eau comme les baleines, mais avec bien moins de bruit. Leurs yeux sont assez élevés au-dessus du nez et bordés de sourcils : ils ont la rougeur du sang, et se fixent d'un air affreux sur ce qu'ils regardent. Leurs oreilles sont un peu plus élevées que leurs yeux, sans en être fort éloignées, et ressemblent à celles des phoques. Leur langue a la grosseur de celle du bœuf : elle ne fait pas un mauvais aliment dans sa fraîcheur. Ces animaux ont le cou d'une épaisseur qui ne leur permet guère de tourner la tête, mais seulement les yeux, ce qui leur donne l'air encore plus farouche; ils ont la queue courte comme celle du phoque. On croit qu'ils vivent d'herbe et de poisson.

Enfin nous ne devons point passer sous silence un fait extrêmement curieux, dont on n'a pas encore donné d'explication satisfaisante. C'est la grande quantité de bois flotté que l'on remarque dans ces parages, ainsi que dans ceux de l'Islande et du Groënland, et qui égalent quelquefois les îles en étendue. Ce sont des mélèzes, des pins, des cèdres, des bois de Campêche et autres, dont quelques-uns acquièrent une grande dureté par suite de leur séjour dans la mer, et servent utilement aux constructions. D'où viennent-ils? c'est une question que nous avons déjà eu occasion de faire. Une partie quelconque est sans doute amenée par les grands fleuves de l'Asie et de l'Amérique, mais ce doit être la moindre. Quelques savans pensent, avec assez de vraisemblance, que le plus grand nombre de ces arbres pourraient bien avoir une origine ancienne; qu'ensevelis avec la terre qui les portait et envahis par les eaux à la suite des grandes révolutions que le globe a éprouvées, ils sont les restes des forêts bouleversées, que les flots de la mer découvrent dans leur agitation, et qui, remontant à sa surface, sont emportés par les courans...

SECOND VOYAGE DU CAPITAINE ROSS.

Notre volume touchait à sa fin lorsque nous avons eu connaissance de l'intéressante relation du second voyage du capitaine Ross, pour la recherche d'un passage au nord-ouest, de 1829 à 1833 (*voyez* pages 516 et 523), dont nous allons rapporter les principaux faits, renvoyant pour le surplus à la belle édition de MM. *Bellizard, Barthès, Dufour et Lowel.*

L'équité nous oblige à déclarer tout d'abord que le capitaine Ross se justifie pleinement des reproches qui lui avaient été adressés sur son premier voyage en 1818; et quant au deuxième, il dit avec raison : « Si ma dernière entreprise n'a pas réussi en ce qui concerne la découverte d'un passage à l'ouest, et ne m'a fourni aucune nouvelle hypothèse à offrir, aucun nouveau plan à proposer, du moins le résultat négatif est-il d'un grand prix sur cette question, indépendamment des connaissances géographiques et autres, qui ont été acquises dans ce laborieux voyage, et de quelque honneur, chèrement obtenu, qui en reviendra peut-être à ses auteurs. »

Les lords de l'amirauté, auxquels le capitaine Ross avait soumis le plan de son deuxième voyage, lui répondirent « que le gouvernement n'avait plus le dessein d'envoyer aucune expédition pour chercher le passage au nord-ouest. » Et plus tard, il apprit que le parlement avait rapporté l'acte qui accordait une récompense de 20,000 livres sterling à celui qui en ferait la découverte. Ce fut donc à ses frais, et puissamment aidé par son ami, M. Booth, qu'il équipa son expédition, composée de *la Victoire*, bâtiment à vapeur, d'un baleinier, *le John*, auxquels l'amirauté joignit un petit navire qui fut appelé *le Krusenstern*, deux chaloupes, des boussoles et autres instrumens éprouvés.

Cette petite escadre emportait des provisions abondantes, qui devaient être augmentées de celles que l'on espérait trouver à l'endroit où *la Furie* avait été abandonnée (*voyez* page 536), et elle sortit de la Tamise le 23 mai 1829. Au commencement d'août on était dans le détroit du Prince-Régent, où l'abandon de *la Furie* avait eu lieu. Une tente y existait encore entière. C'était celle où le commandant Ross, neveu du capitaine, alors embarqué comme officier avec Parry, avait suspendu un petit sac qui s'y retrouvait. La viande, les légumes, enfermés dans des caisses, furent trouvés en très-bon état, au bout de quatre ans. Il en fut de même du vin, des liqueurs, du sucre, de la farine, etc., secours bien précieux qui compléta l'approvisionnement pour plus de deux ans, et sans lequel l'expédition n'aurait jamais revu l'Angleterre. On ne trouva aucun vestige de *la Furie*.

Après plusieurs hivernemens pendant [les]quels le capitaine et le commandant firent excursions en traineaux conduits par des [ma]lots, on fut forcé d'abandonner *le Krusenst[ern]* *la Victoire*, enfermés dans les glaces (*le* s'en était lâchement séparé au commence[ment] du voyage), et on transporta les barques provisions pour gagner le havre d'Élisabe[th].

« Nous avions, dit le capitaine, *mis en* de sûreté sur le rivage tous les objets qui vaient nous servir dans le cas où *nous ser[ions]* obligés de revenir en cet endroit, ou qui raient utiles aux Esquimaux avec *lesquels n[ous]* avions eu des rapports, si nous ne revenions pas. Nous arborâmes notre pavillon et nous clouâmes au mât. Nous bûmes un dern[ier] verre de grog pour prendre congé de no[tre] pauvre vaisseau; et en ayant fait sortir t[out] mon équipage avant moi dans la soirée, je [fis] mes derniers adieux à *la Victoire*. C'était [le] premier vaisseau que j'eusse jamais été forcé d'abandonner, après avoir servi pendant quarante-deux ans à bord de trente-six bâtimens divers. C'était comme si je me fusse séparé pour toujours d'un ancien ami; et je ne tournai pas la pointe où il cessa d'être visible, sans m'arrêter pour faire une esquisse de ce triste désert rendu plus triste encore par l'aspect du navire solitaire et abandonné, qui nous avait si long-temps servi de demeure, solidement fixé dans des glaces immobiles jusqu'à ce que le temps eût produit sur lui son effet inévitable. »

Enfin, après des travaux et des courses pénibles, on put faire voile vers la baie de Baffin; arrivé à celle de la Possession, la vigie signala une voile. Tout le monde sortit aussitôt des tentes où l'on avait passé la nuit; on s'embarque, on fait des signaux : peine inutile! le vaisseau s'éloigne à force de voiles, sans les avoir aperçus. Un second vaisseau se montre, fait la même manœuvre, et le désespoir allait s'emparer de ces malheureux, lorsqu'il survint un calme qui permit d'en approcher. Lui-même, les ayant découverts, envoya une barque pour les reconnaître.

« L'officier qui la commandait, dit le capitaine Ross, nous demanda si nous avions perdu notre bâtiment, je lui répondis affirmativement; et, lui demandant le nom de son navire, je lui témoignai le désir le désir d'y être reçu.

dit que son bâtiment était *l'Isabelle* de commandée autrefois par le capitaine Je lui dis que j'étais ce capitaine, et que ommes composaient l'équipage de *la Vic*mais il me répliqua brusquement qu'il y deux ans que j'étais mort.

Cependant il ne fut pas difficile de le conre du contraire. Il nous félicita alors de la ère la plus cordiale, et après quelques ions fort naturelles en pareil cas, il nous ue *l'Isabelle* était commandée par le capie Humphreys, et nous quitta pour aller lui e son rapport, en nous répétant qu'il y avait g-temps qu'il avait cru avec toute l'Anglere que nous étions morts. Il sauta à bord de bâtiment, tandis que nous en approchions; en une minute, tout l'équipage, réuni sur le nt, nous salua de trois acclamations. Enfin, us montâmes sur mon ancien vaisseau, où le pitaine Humphreys nous fit l'accueil cordial un marin.

» Si la pauvreté, le dénument le plus comet donnent des droits à la charité, personne e pouvait la mériter plus que nous. Avec nos rbes qui n'avaient pas été faites depuis je ne sais combien de temps, nos vêtemens qui n'étaient pas les baillons de la civilisation, mais de sales fragmens de peaux d'animaux sauvages, une maigreur qui ne nous laissait que la peau sur les os; une paleur qui nous rendait comme des spectres, nous formions un tel contraste avec les hommes bien vêtus et bien nourris qui nous entouraient, que nous sentîmes tous pour la première fois, je crois, ce que nous étions réellement, et ce que nous devions paraître aux autres.

» Mais le côté plaisant de notre situation nous fit bientôt oublier le reste; toute pensée sérieuse nous était impossible au milieu de la foule et de la confusion qui nous entouraient; et la joie qui nous transportait nous disposait à nous amuser de la scène qui commença alors. Chacun avait faim, et il fallait le nourrir; chacun était couvert de guenilles, et il fallait l'habiller; il n'y en avait pas un de nous qui n'eût besoin d'une ablution complète; pas un qui ne dût se débarrasser d'une longue barbe pour reprendre une figure humaine. Tout se faisait à la fois et d'une manière grotesque; les questions de part et d'autre étaient interminables; nous avions à raconter nos aventures sur *la Victoire*, et la longue histoire de nos fatigues et de nos souffrances, et à apprendre les nouvelles d'Angleterre, nouvelles qui avaient quatre ans de date. Enfin l'ordre se rétablit; on prit soin des malades; on assigna leur place à nos marins; en un mot, on eut pour chacun de nous les attentions que la bienveillance peut imaginer. La nuit amena enfin le repos et des pensées sérieuses, et j'aime à croire que pas un de nous n'oublia alors de rendre, comme il le devait, des actions de grâces à l'intervention du ciel qui, des bords d'une tombe qui ne pouvait tarder à s'ouvrir pour nous, venait de nous rendre à la vie, à nos amis, au monde civilisé.

» Accoutumés depuis long-temps au lit froid et dur que nous offraient la neige, un rocher, peu de nous purent dormir sur le bon lit que nous eûmes cette nuit-là. Je fus obligé moi-même de quitter le mien et de passer la nuit sur une chaise. Il nous fallait du temps pour bien apprécier ce changement subit et total, pour rompre les habitudes que nous avions contractées, et pour reprendre les usages de notre ancienne vie. »

Le capitaine Humphreys, tout en s'occupant de la pêche de la baleine, avait fait une tentative hardie pour traverser le détroit du Prince-Régent, dans le dessein de chercher quelques traces du capitaine Ross, qu'il croyait perdu; mais il avait été arrêté par un champ de glace.

On partit de la baie de Baffin le 30 septembre 1833, et le 12 octobre on débarqua à Stromness, delà à Hull, sur un paquebot à vapeur, et enfin le 19 on fut à Londres, après une absence de près de cinq ans.

Le capitaine Ross s'empressa le lendemain de faire son rapport à l'amirauté; ensuite, il fut présenté à S. M., dont il fut reçu très-gracieusement. Mais le gouvernement sembla le croire suffisamment récompensé de ses travaux par l'élévation de son neveu au grade de capitaine, et pensa qu'il n'avait sans doute entrepris ce deuxième voyage que pour rétablir sa réputation. Heureusement le rapport d'un comité spécial, sur cette question, à la chambre des communes en avril 1834, lui rendit la justice qu'il méritait. En voici quelques passages qui compléteront notre faible abrégé.

« Votre comité, dit le rapporteur, pense qu'il

n'entre ni dans ses attributions, ni dans sa compétence de donner une opinion sur le mérite précis et sur l'étendue des découvertes qui ont été faites pendant l'expédition commandée par le capitaine John Ross, sous le rapport de la science. Il s'est donc borné à l'examen général des faits, ce qui peut suffire pour décider la principale question qui lui a été soumise, c'est-à-dire, s'il devait être accordé pour ce voyage une récompense dont le montant serait pris sur les deniers publics, et à qui cette récompense était due.

» Dans le cours de cette enquête, votre comité a reconnu qu'en 1827 le capitaine Ross, stimulé par le désir d'assurer à son pays l'honneur de décider la question si long-temps agitée d'un passage au nord-ouest, proposa d'abord au gouvernement, et, après en avoir éprouvé un refus, à son ami M. Félix Booth, d'équiper une expédition à cet effet; que l'année suivante M. Booth, apprenant que l'acte du parlement qui promettait une récompense pour la découverte de ce passage, avait été rapporté, et que cette entreprise ne pouvait désormais donner lieu à aucun soupçon de motifs intéressés, n'ayant d'autre objet en vue que l'honneur de son pays, l'intérêt des sciences et la satisfaction d'obliger un ami, consentit sur-le-champ à la proposition du capitaine Ross, à condition que la part qu'il prenait à cette entreprise ne serait pas connue; qu'en conséquence, à l'exception d'environ 2,000 livres sterling dépensées par le capitaine Ross, M. Booth fit tous les frais de l'expédition, qui montèrent de 17 à 18 mille livres sterling; que M. Booth ayant laissé au capitaine Ross la liberté de prendre qui bon lui semblerait pour l'accompagner, il choisit pour second son neveu, le commandant James Clark Ross, jeune officier distingué par ses connaissances scientifiques, qui avait été employé dans toutes les expéditions qui avaient eu lieu antérieurement dans les mers arctiques; et pour munitionnaire M. Thom, qui, de même que le commandant Ross, avait consenti à servir sans aucune paie; pour chirurgien M. Mac Diarmid; et s'étant formé un équipage de dix-neuf hommes, il partit d'Angleterre en mai 1829; qu'en dépit de la mutinerie d'un bâtiment baleinier, qui devait l'accompagner pour transporter des provisions, le capitaine Ross persista dans son entreprise, dans l'espoir de trouver à la Pointe-de-la-Furie les approvisionnemens qui y avaient été laissés lors du naufrage de ce navire; enfin qu'alors commença une série de découvertes, de dangers et de souffrances inouïs. Tous ces faits ont été confirmés par les preuves qui en ont été soumises à votre comité, qui ne voit aucune raison pour douter que le capitaine Ross n'ait approché de très-près du pôle magnétique, et que le commandant Ross ne l'ait positivement atteint.

» Dans ces circonstances votre comité ne peut hésiter à déclarer qu'un grand service public a été rendu. Indépendamment de la preuve acquise qu'il n'existe pas de passage conduisant de la mer Atlantique à l'Océan Pacifique, dans l'endroit où les navigateurs précédens avaient cru le plus probable qu'il s'en trouverait *un*, qui rétrécit le cercle des expéditions futures, jamais on en entreprend quelque autre; indépendamment de l'addition de six à sept cents milles de côtes à nos connaissances géographiques, et des résultats précieux de cette expédition pour la science magnétique et pour la météorologie, votre comité ne peut fermer les yeux sur le service rendu à une nation maritime, par des actes d'entreprise audacieuse, accompagnée d'une patience inépuisable au milieu des souffrances et des privations, actes qui excitent vivement l'intérêt public. On trouve une forte preuve de ce résultat dans la souscription nationale qui a fourni les fonds pour l'expédition du capitaine Back, à la recherche du capitaine Ross et de son brave équipage, fonds auxquels le gouvernement a contribué pour 2,000 livres sterling (1).

» Votre comité s'applaudit d'avoir à vous annoncer que le gouvernement de S. M. n'a pas été insensible à l'importance de ces considérations. Quoique l'expédition du capitaine Ross fût entièrement une entreprise privée, et que le bureau de l'amirauté ne pût être rendu responsable d'aucune dette encourue, ni rigoureusement tenu de récompenser les services de ceux qui y avaient pris part; cependant, et autant que la chose était au pouvoir de l'amirauté, aucun de ces services n'est resté sans récompense. Le commandant Ross, à qui il paraît qu'on est redevable de la plus grande

(1) On est encore sans nouvelles de ce capitaine.

partie des résultats scientifiques de l'expédition, a été mis à solde entière, et nommé commandant de *la Victoire* pour douze mois, afin que ce temps de service lui donne droit au grade de capitaine, qui lui a été assuré par l'amirauté à l'expiration de ce terme; enfin le capitaine Humphreys, commandant *l'Isabelle*, à l'humanité duquel, après la protection de la Providence, le capitaine Ross et son équipage doivent probablement la vie, a reçu de l'amirauté une somme qui a paru suffisante pour l'indemniser des dépenses qu'il a faites pour les ramener en Angleterre. Le capitaine Ross, qui, pendant plus de quatre ans, a été chargé de tout le poids de la responsabilité de maintenir parmi son équipage la discipline et la santé, qui a eu le mérite d'y réussir dans des circonstances d'une difficulté sans égale, puisqu'un seul homme sur vingt-trois est mort par suite de l'expédition, est le seul qui, attendu le grade qu'il a atteint, ne puisse être récompensé par une promotion. Ayant encouru des dépenses et des pertes pour près de trois mille livres sterling, il n'a cependant reçu que les arrérages de sa demi-paie. Dans ces circonstances, et prenant en considération l'avantage pour les sciences, et l'honneur pour le pays, qui sont les résultats de l'expédition qui a eu lieu sous ses ordres, votre comité ne croit pas outrepasser les bornes que doit imposer un système d'économie bien entendu, en vous proposant de voter une somme de cinq mille livres sterling pour le capitaine Ross.

« Il regrette qu'il ne soit pas en son pouvoir de proposer quelque marque convenable de reconnaissance publique envers M. Félix Booth, au patriotisme modeste, et à la rare munificence duquel cette expédition est entièrement due; mais il ne peut s'empêcher de lui offrir le tribut de son admiration et de son respect. »

FIN DE LA DESCRIPTION DES DEUX AMÉRIQUES.

ERRATA.

Il s'est glissé une erreur dans le passage relatif à l'indemnité de Saint-Domingue (*voyez* pag. 290). Ce n'est pas le dernier dividende du capital qui a été payé, mais seulement celui des intérêts. Il parait que cette république n'est pas en mesure de tenir ses engagemens, et qu'une commission à Paris va s'occuper d'examiner cette affaire importante.

Page 368, première colonne, il y a un passage où les mots sont transposés, et qu'il faut lire ainsi : « Le ton « cérémonieux, l'air grave et silencieux, et toute leur étiquette guindée, dit-il, règne encore dans la société des « femmes des États-Unis.

TABLE

DE LA

DESCRIPTION DES DEUX AMÉRIQUES.

AVERTISSEMENT. v
CHAP. Ier. Christophe Colomb. 1
CHAP. II. Balboa.—Las-Casas. 36
CHAP. III. Hernandez de Cordoue.—Fernand Cortez. 54
CHAP. IV. Départ de Cortez pour Mexico. 82
CHAP. V. Cortez va combattre Narvaëz. 102
CHAP. VI. Mort de Montézuma. 106
CHAP. VII. Siége et prise de Mexico. 119
CHAP. VIII. États-Unis du Mexique. 136
CHAP. IX. Origine des Mexicains. Histoire naturelle. 144
Climat, végetaux, arbres. 149
Oiseaux, animaux, poissons. 151
Mines d'or, d'argent, etc. 153
CHAP. X. République de Guatimala. Ibid.
CHAP. XI. François Pizarre. Découverte et conquête du Pérou. 156
CHAP. XII. République de Colombie. 177
CHAP. XIII. République du Pérou. 189
CHAP. XIV. République du Haut-Pérou. 195
CHAP. XV. Origine des Incas. Mœurs des Péruviens 197
CHAP. XVI. République du Chili. 201
CHAP. XVII. États-Unis de l'Amérique du Sud. 206
Paraguay. 213
Uruguay. 214
Patagonie. Ibid.
CHAP. XVIII. Hist. naturelle de l'Amérique mérid. 215
Montagnes, mines, volcans, fleuves. 226
CHAP. XIX. Empire du Brésil. 235
CHAP. XX. Peuples indigènes du Brésil. 246
Histoire naturelle. 248
Climat, montagnes, fleuves. 250
Mines d'or et de diamans. 252
CHAP. XXI. Guyanes. 253
Guyane Française. 260
— Hollandaise. Ibid.
— Anglaise. 261
CHAP. XXII. Antilles, ou Archipel colombien. Ibid.
La Barbade. 262
Tabago. 265
La Trinité. Ibid.
La Marguerite; Curaço; Bon-Air. 263
La Grenade; les Grenadilles. Ibid.
Sainte-Lucie; Saint-Vincent. 269
La Martinique. 271
La Dominique. 274
La Guadeloupe et dépendances. 275
Antigoa; Monserrat. 279
Saint-Christophe; Saint-Eustache, Saba; Saint-Martin; Saint-Barthelemy; la Barboude. 281
Saint-Thomas; Sainte-Croix. 282
Porto-Rico. 283
République d'Haïti (Saint-Domingue). 286
La Jamaïque. 291
Cuba. 295
CHAP. XXIII. Histoire naturelle des Antilles. 298
CHAP. XXIV. Iles Lucayes. 303
CHAP. XXV. États-Unis. — Précis historique. 313
Voyages dans l'intérieur. 319
Lewis et Clarke. Ibid.
Pike. 334
Long et Bell. 345
CHAP. XXVI. Description des États-Unis.
New-York. 357

Connecticut. 359
Rhode-Islande. 361
Massachusetts. Ibid.
New-Hampshire. 364
Maine. Ibid.
New-Jersey. 365
Pennsylvanie. Ibid.
Delaware. 371
Maryland. 372
Columbia (district). 374
Virginie. 378
Caroline septentrionale. 380
Caroline méridionale. 383
Géorgie. 386
Floride (territoire). 387
Alabama. 388
Mississipi. Ibid.
Louisiane. 389
Ohio. 397
Indiana. 402
Illinois. 404
Missouri. 405
Kentucky. 406
Tenessé. 408
Saut du Niagara. 410
Vermont. 413
New-York (fin de l'article). 414
CHAP. XXVII. Nouvelle-Bretagne. 416
Région de l'Est. Canada (Haut et Bas). Ibid.
Nouveau Brunswick. — Nouvelle Écosse. — Ile Saint-Jean; île du cap Breton. — Terre-Neuve. 436
Labrador. Détroit et mer de Hudson. 438
Régions du nord-est et du centre. 443
Région de l'ouest. 444
CHAP. XXVIII. Amérique russe. 445
CHAP. XXIX. Histoire naturelle de l'Amérique sept. 446
CHAP. XXX. Voyages au pôle et dans la partie boréale de l'Amérique. 454
Frobisher. Ibid.
Davis. 456
Barentz. 457
Barentz — Heemskerck — De Veer. 457
Georges Weimouth. 475
Hudson. 474
Button. 476
Bylet et Baffin 477
Fox.-James. 478
Munk. 479
Wood et Flawes. 480
Béhring. 481
Des Groseillers. — Barlow. 482
Middleton. 485
Moore. — Smith. — Ellis. 484
Hearne. 495
Mackensie. 502
Idem, 2e voyage. 507
Ross. 516
Parry, 1er, 2e, 3e et 4e voyages. 525
Franklin, 1er et 2e voyages. 537
CHAP. XXXI. Islande. 561
Habitans. 562
Végétaux. 563
Animaux. Ibid.
Oiseaux. 564
Poissons. — Pêche de la baleine. Ibid
Minéraux. 565
Voyage de Hooker. Ibid.
— de Henderson. 584
CHAP. XXXII. Groënland; aspect du pays; glaces. 627
Aperçu historique. 631
Établissemens européens. 632
Habitans. 637
Bateaux; — Pêche. 639
Mariages. 640
Commerce. 641
Amusemens. Ibid.
Religion. 642
Sciences. 643
Funérailles. 644
Histoire naturelle. Ibid.
CHAP. XXXIII. Ile de Jean Mayen. — Spitzberg. 651
Second voyage du capitaine Ross. 653
ERRATA. 658

FIN DE LA TABLE.



